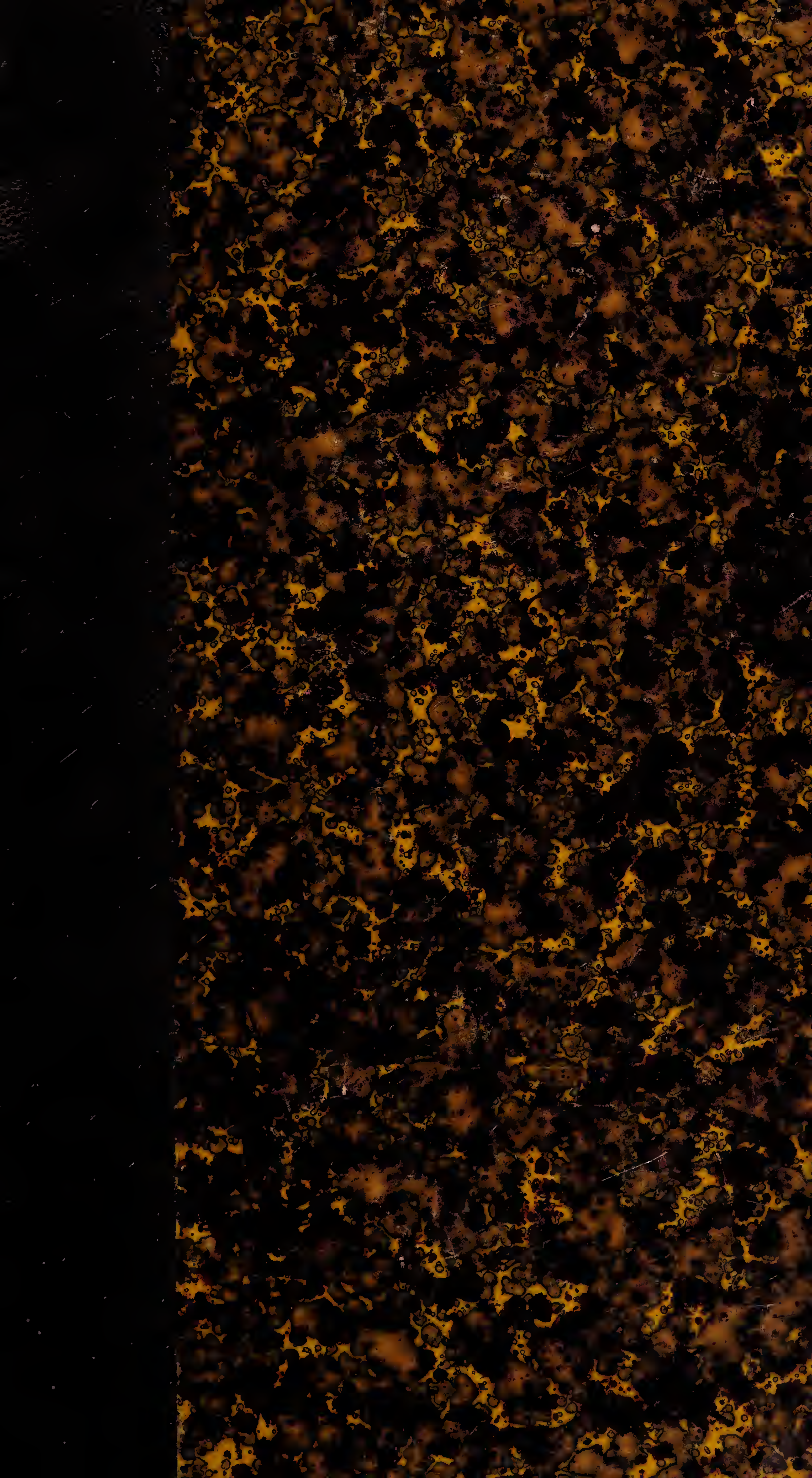
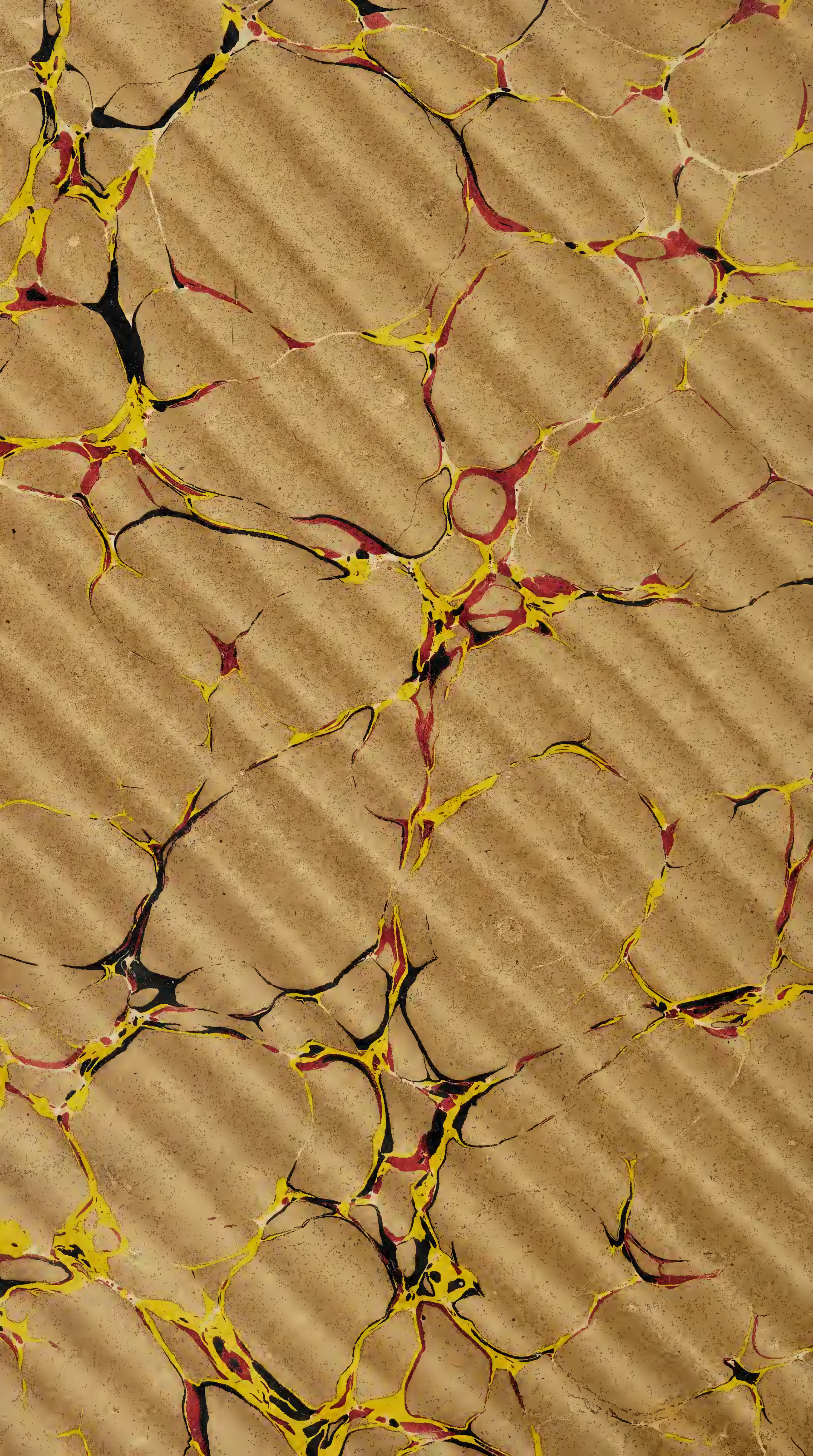
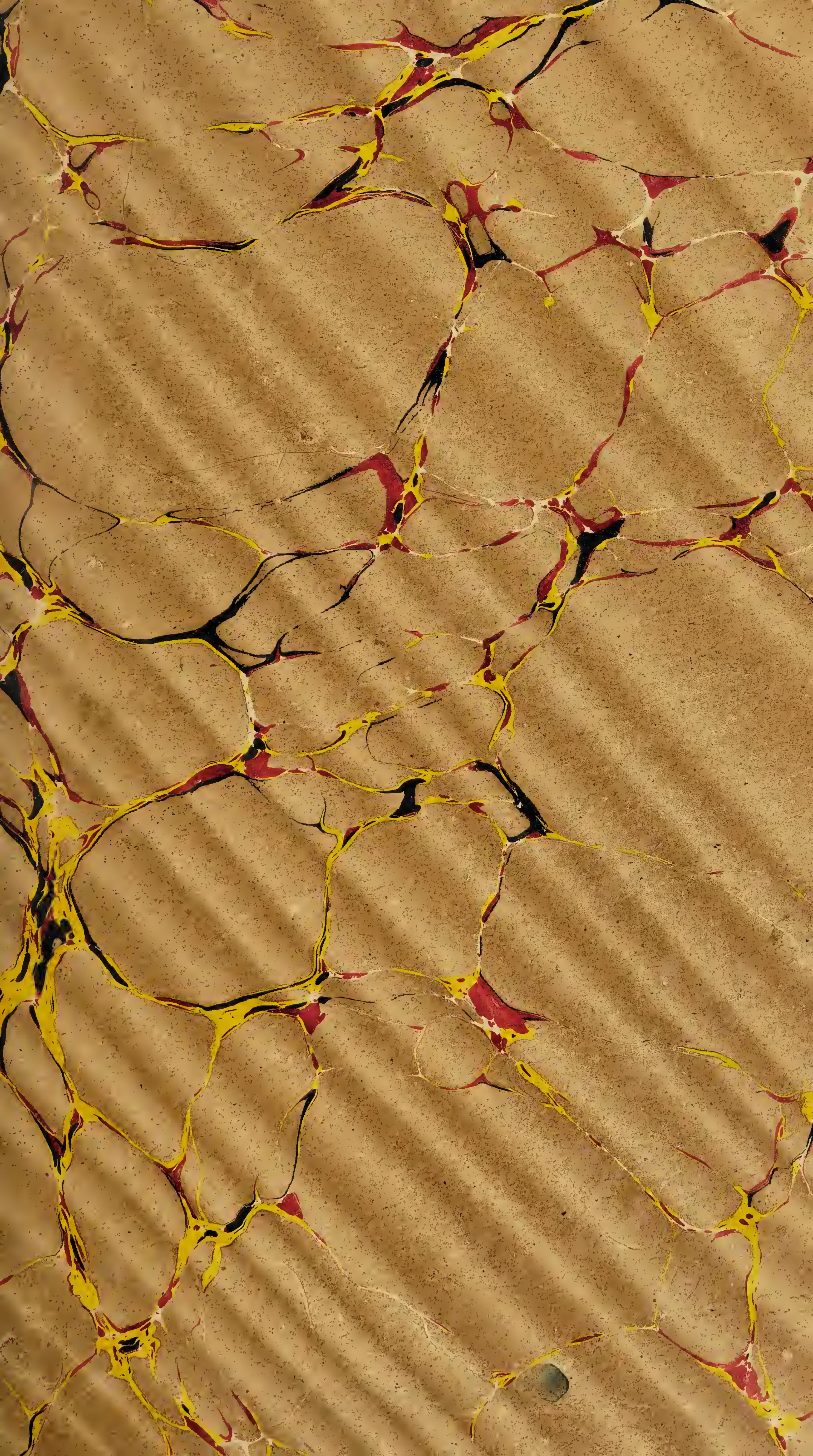






TRAITÉ

DE

PATHOLOGIE INTERNE.

TOME PREMIER.

Paris. — Imprimerie de L. MARTINET, rue Mignon, 2.

TRAITÉ

DE

PATHOLOGIE

INTERNE

PAR

JOSEPH FRANK,

Professeur de thérapeutique spéciale et de clinique médicale
à l'université de Vilna, membre des principales Académies et Sociétés médicales de l'Europe,
chevalier de plusieurs ordres, etc., etc.

TRADUIT DU LATIN

Par M. BAYLE,

Professeur agrégé de la Faculté de médecine de Paris, etc.

TOME PREMIER.

PARIS

GERMER BAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

17, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE.

1838—1845


WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

PATHOLOGIE INTERNE,

PAR

JOSEPH FRANK,

CONSEILLER-D'ÉTAT DE L'EMPEREUR DE RUSSIE,
CHEVALIER DES ORDRES DE SAINTE-ANNE ET DE SAINT-WLODIMIR,
PROFESSEUR ÉMÉRITE DE THÉRAPEUTIQUE SPÉCIALE
ET DE CLINIQUE A L'UNIVERSITÉ DE VILNA,
MEMBRE DES PRINCIPALES ACADÉMIES ET SOCIÉTÉS MÉDICALES
D'EUROPE, ETC.

L'ouvrage de Joseph Frank, intitulé *Praxeos medicæ præcepta universa* (1), est sans contredit le meilleur traité général de pathologie interne qui existe dans aucune langue. C'est une vérité reconnue par tous les hommes qui sont un peu au courant de la littérature médicale. Aussi une traduction de ce grand et important ouvrage était-elle généralement désirée ; il est à regretter sans doute que le discrédit et l'ignorance de la langue de Cicéron et de Celse, réduisent à la nécessité de changer le langage si pur, si clair et si harmonieux de Joseph Frank, mais c'est le seul moyen de répandre et de populariser parmi nous un des livres les plus savants et les plus utiles qui aient été publiés jusqu'ici.

On a lieu de s'étonner que jusqu'aujourd'hui nous ne possédions dans notre langue aucun bon traité général de médecine pratique résumant dans des proportions convenables les nombreuses monographies publiées sur les différentes maladies ; c'est cependant incontestable. En effet, la nosographie philosophique de Pinel est un modèle de clarté, d'analyse et de méthode, mais les descriptions des maladies y sont tellement succinctes, leur traitement y est si peu développé, que cet ouvrage, excellent *compendium* nosologique pour les élèves en médecine qui commencent l'étude de la pathologie, n'est plus d'aucun secours à ceux qui atteignent le terme de leur réception, et bien moins encore à ceux qui débutent dans la pratique.

L'*Epitome* de Jean-Pierre Frank, traduit par M. Goudareau, quoique plus pratique que celui de Pinel, pèche non-seulement par une trop grande concision, mais encore par une classification tout-à-fait défectueuse et par un manque absolu de bibliographie médicale. L'auteur n'indiquant

(1) Lipsiæ, 1826-1832. 11 vol. in-8°, 2e édition.

aucune des sources où l'on peut puiser pour avoir des détails plus étendus, met le lecteur dans la nécessité de se borner aux notions incomplètes qu'il trouve dans l'*Epitome*, notions dont la trop grande concision se fait surtout remarquer dans une partie fort importante de l'ouvrage, celle qui est consacrée aux fièvres.

Je ne parle point des Éléments de pathologie médico-chirurgicale de MM. Roche et Sanson, et de la nosographie organique de M. Boisseau, ouvrages d'hommes de talent sans doute, mais qui au défaut de trop de concision que nous avons reproché aux traités de Pinel et de Frank, joignent encore celui beaucoup plus grave d'être écrits dans l'esprit d'une doctrine, qui, à part quelques faits importants qui survivront à sa chute et serviront de titres à son auteur dans la postérité, n'a pu résister plus de vingt ans à l'épreuve de la discussion et de la clinique.

Le traité de Frank a d'abord l'avantage d'être trois fois plus étendu que ceux que nous possédons jusqu'ici, ce qui le rend profitable, non-seulement aux élèves un peu avancés, mais encore aux médecins qui se livrent à la pratique. Chaque maladie y est décrite avec une méthode parfaite sous les différents points de vue qu'elle peut présenter, et de manière à former une monographie succincte, mais complète. L'auteur définit d'abord l'affection dont il est question, il en donne la synonymie et l'historique, et indique les principaux ouvrages écrits sur ce sujet. Il trace ses symptômes et les lésions que l'on trouve à l'ouverture des cadavres chez les individus qui succombent. Viennent ensuite les causes prédisposantes, excitantes et prochaines de la maladie. Après cela, Frank fait connaître le diagnostic de la maladie en question, et c'est là surtout qu'on reconnaît à la fois le savant profond et le praticien consommé. L'auteur commence cette partie par la description des signes distinctifs et essentiels de la maladie et par ceux qui sont propres à chacune de ses périodes; il désigne les maladies qui ont des rapports avec celle qu'il traite, et expose les caractères qui les distinguent; la dernière partie du diagnostic est destinée à la détermination de la diathèse dont cette affection peut dépendre. C'est ainsi qu'on voit quelquefois la maladie d'un organe se présenter dans des cas divers avec des symptômes analogues, quoique ces phénomènes soient le produit de maladies bien différentes. Ce sont ces maladies que Frank désigne sous le nom de *diathèses*. Il en admet douze principales, savoir : les diathèses inflammatoire, rhumatismale, gastrique, arthritique, atonique, scorbutique, typhoïde, périodique, spasmodique ou nerveuse, scrophuleuse, cancéreuse, vénérienne. On sent l'importante pratique de cette distinction, puisque le traitement tout entier en découle. Les deux

derniers paragraphes de chaque description sont consacrés au pronostic et au traitement. Ce dernier article est traité avec tous les développements nécessaires pour diriger le praticien dans les principales circonstances.

Si nous n'avons que des éloges à donner au fond même de l'ouvrage de Frank et à la description de chacune des maladies dont il traite, nous n'en dirons pas autant de la classification qu'il a adoptée.

Voici un sommaire de cette classification.

FIÈVRES.

1° *Fièvres intermittentes.*

(Évidentes, larvées, bénignes, pernicieuses, régulières, irrégulières.)

2° *Fièvres continues.*

Fièvres inflammatoire, rhumatismale, catharrales, gastriques, nerveuses, peste, suette anglaise, typhus, fièvre jaune.

MALADIES DE LA PEAU.

En général. — En particulier. | Pétéchies. — Miliaire. — Maladies bulleuses. — Urticaire. — Érysipèle. — Furoncle. — Anthrax et charbon. — Zona. — Exanthème mercuriel. — Scarlatine. — Rougeole. — Rubeole. — Variole. — Vaccine. — Varicelle. — Vitiligo. — Lentigo. — Cloasma. — Ecchymoses. — Érithème. — Porrigo. — Rhagades. — Callosités. — Cornes. — Ichthyoses-hystrianisme. — Verrues et condylôme. — Vices des ongles. — Vices des poils. — Strophulus. — Urtication. — Hydroa. — Pemphygus. — Psora, psoriasis et phthiasis. — Psydracia. — Herpes. — Lèpre. — Pellagre. — Plique. — Mal rouge de Cayenne. — Vices de la transpiration. — Vices du tact. — Polypionie. — Anasarque et œdème. — Emphysème. — Induration du tissu cellulaire. — Rhumatisme aigu.

MALADIES DU SYSTÈME NERVEUX.

En général. — En particulier. | Céphalalgie. — Encéphalite. — Hydrocéphale. — Apoplexie. — Cataphora. — Agrypnie (insomnie). — Ronchus, agitations, crampes, frayeurs nocturnes. — Songes effrayants, incube. — Somnambulisme. — Somnambulisme magnétique. — Extase. — Catalepsie. — Vésanies en général. — Vertiges. — Hypochondrie. — Amnésie. — Chagrin profond; — Colère. — Amour effréné. — Dégoût de la vie et suicide. — Délires en général. — Délires des poisons. — Ivresse. — Aliénations. — Rachialgie. — Rachialgitis. — Hydrorachis. — Névralgies et névrites. — Névralgie faciale. — des extrémités. — Maladie céréale. — Tremblements. — Danse de Saint-

Guy. — Epilepsie. — Paralysie. — Tétanos et trismus. — Affections spasmodiques vagues, hystérie en particulier.

MALADIES DES YEUX, DES OREILLES, DES NARINES.

Ophthalmologie en général. | Maladies des paupières, — des organes lacrymaux, — du bulbe oculaire. — Amaurose et autres vices de la vue. — Maladies des oreilles en général, et du pavillon en particulier, — du conduit auditif, — du tympan, — du labyrinthe et vices de l'ouïe. — Maladies des cavités nasales. — Coryza. — Ozène et blennorrhagie nasale. — Epistaxis.

MALADIES DE LARYNX, DE LA TRACHÉE-ARTÈRE, DU CORPS THYROIDE.

Maladies du larynx en général. | Vices de la voix et de la parole (paraphonie, aphonie, alalie, loquèle, mogilalie). — Croup. — Phthisie trachéale et laryngée. — Thyroïdite. — Strume.

MALADIES DES POUMONS ET DE LA CAVITÉ PECTORALE.

Vices de la boîte pectorale. — Péripneumonies. — Pneumonorrhagies.—Phthisie pulmonaire. — Hydrothorax. — Dyspnées. — Asthmes. — Toux en général. Catarrhe pulmonaire. — Coqueluche.

MALADIES DU DIAPHRAGME, DU PÉRICARDE, DU COEUR, DES ARTÈRES ET DES VEINES.

Vices du diaphragme. — Sanglots. — Maladies des organes de la circulation en général. — Vices et anomalies congéniales du péricarde, du cœur, des artères, des veines. — Cyanose. — Péricardite. — Symphysis cardiaque.—Hydropéricarde. — Polypes du cœur. — Lythiase péricardiaque et angine de poitrine. — Hypertrophies et dilatations du cœur. — Dislocation, prolapsus et rupture du cœur. — Artérite en général et aortite. — Lithiase des artères. — Anévrisme, et en particulier de l'aorte. — Mouvements du cœur et des artères simulant des lésions organiques. — Phlébite. — Varices. — Hémorrhagies. — Des défaillances en général et en particulier. — Asphyxies. — Syncopes.

MALADIES DES PARTIES QUI COMPOSENT LA BOUCHE ET DU PHARYNX.

Maladies des lèvres.

Défaut de conformation. — Absence. — Atrésie. — Grandeur trop considérable. — Bec-de-lièvre. — Éruptions. — Névroses. — Varices. — Hémorrhagie.— Inflammation. — Abcès. — Gangrène. — Tubercules. — Excroissances. — Tumeurs. — Ulcères. — Cancer.

Maladies des joues.

Exanthèmes. — Névroses. — Hémorrhagie. — Fluxion. — Fistules.

Maladies des organes salivaires.

Gonflement des parotides dans les fièvres, les exanthèmes et les maladies de la bouche. — Angine parotidienne. — Autres parotidites. — Leurs effets, la suppuration et l'induration. — Tumeurs chroniques (hypertrophie, tumeurs scrophuleuses, squirrheuses, enkystées, autres tumeurs). — Concrétions calculeuses. — Oblitérations. — Maladies de la glande accessoire de la parotide et de son conduit excrétoire. — Maladies des glandes sous-maxillaire et sublinguale et de leurs conduits excréteurs. — Rétrécissement, oblitération du conduit de Warthon. — Grenouillette. — Ptyalisme. — Sécrétion salivaire diminuée, dépravée, irrégulière.

Maladies des dents.

En général. — En particulier. | Première dentition difficile. — Seconde dentition empêchée. — Dentition prématurée, — tardive, — irrégulière. — Régénération des dents. — Augmentation de leur nombre. — Diminution, — anomalies de leurs racines. — Dents rares, — serrées, — réunies entre elles, — allongées. — Grincement. — Usure. — Destruction de l'émail des dents. — Atrophie des dents. — Vacillation. — Luxations. — Fractures. — Décoloration. — Saleté. — Tartre. — Moyens de les nétoyer. — Carie. — Odontalgie. — Evulsion des dents. — Édentulité ou état des gens édentés, et moyens d'adapter des dents. — Maladies des *alvéoles* des dents.

Maladies des gencives.

Leur prurit. — Dents déchaussées. — Gencives spongieuses, — saignantes. — Leur inflammation. — Leur suppuration. — Leur ulcération. — Excroissance. — Epulis. — Mauvaise haleine.

Maladies de la langue.

En général. — En particulier. | Défaut de la langue. — Ténuité. — Hypertrophie. Langue double, — fendue, — liée, — retournée. — Sécheresse. — Ardeur. — Desquammation. — Poils. — Calculs. — Excroissances. — Cancer. — Ulcères. — Hémorrhagies. — Blessures. — Glossite. — Douleurs. — Spasmes. — Tremblements. — Paralysie. — Vices du goût et anesthésie. — Maladies de l'os hyoïde.

Maladies du palais et de son voile. — De la luette. — Des tonsilles.

Angines. — Aphthes. — Stomacace (1).

---

(1) Cette classification présente de légères modifications dans les deux éditions de Frank. Dans quelques endroits, nous avons suivi la première édition qui nous a paru préférable.

C'est ici que se termine l'ouvrage de Frank; et si le bruit de sa mort qui a été répandu l'année dernière se confirme, nous n'avons plus d'autre espoir que de le voir terminer par un médecin désigné par l'académie des sciences de Vienne et qui jouira de l'intérêt de la dot que notre auteur a laissée à son livre par son testament, comme on peut le voir un peu plus bas dans la préface de la seconde édition.

Pour terminer le Traité de médecine pratique en suivant la classification que nous venons d'exposer, Frank avait encore à décrire les maladies des parotides, de l'œsophage, de l'estomac, des intestins, du foie, de la rate, du pancréas, du péritoine, les scrophules, le rachitis, la goutte, le cancer, le scorbut, les maladies des reins, des uretères, de la vessie, de l'urètre, de la prostate, des testicules et des vésicules séminales, des organes génitaux de la femme, et enfin la syphilis, la rage et les autres maladies qui naissent des morsures vénimeuses.

Les inconvénients d'une semblable classification sont si évidents, que je ne conçois point comment ils n'ont point frappé un homme d'un esprit aussi éclairé et aussi juste que l'était Frank. Cette méthode est purement anatomique et nullement médicale. Elle rapproche une foule de maladies qui n'ont entr'elles d'autres rapports que d'affecter les mêmes organes, et elle en isole d'autres qui, étant de la même nature, exigeant le même traitement, devaient nécessairement se trouver réunies. Elle oblige de localiser des maladies dont le siége est encore mal connu ou entièrement ignoré. Dans d'autres cas, elle morcèle en quelque sorte l'histoire de la même maladie en autant de parties qu'il y a d'organes différents qu'elle peut atteindre. Un autre inconvénient, le plus grave de tous peut-être, c'est de mettre obstable aux généralités qui résultent de groupes pathologiques naturels, tels que les phlegmasies, les névroses, les hémorrhagies, les hydropisies, etc. Les diverses espèces qui composent chacun de ces genres d'affections, se trouvant toutes décrites séparément, il est impossible de les faire précéder de ces notions communes qui s'appliquent à toutes et qui jettent le plus grand jour sur leur histoire. De là encore, la nécessité de répéter pour chaque espèce ce qui n'aurait dû être dit qu'une fois en décrivant le genre ou la classe à laquelle cette espèce appartient (1).

Malgré ces défauts que nous n'avons pas cru devoir dissimuler, nous

---

(1) D'après le tableau précédent, on voit aussi qu'il est plusieurs maladies qui ne sont nullement rapportées aux organes qui en sont le siége; je suppose que c'est par inadvertance.

avons dû conserver la classification de Frank, parce que l'ouvrage étant conçu dans cet esprit et renfermant une foule de renvois à d'autres parties, il devenait difficile, dangereux même, de changer cette méthode. Mais nous aurons soin de placer à la fin de l'ouvrage une classification qui nous parait préférable et suivant laquelle on pourra lire le traité de médecine pratique, si l'on n'est pas content de l'ordre anatomique adopté par l'auteur.

Frank a enrichi son livre de notes bien choisies, fort exactes et qui seront d'un grand secours à tous ceux qui voudront étudier plus à fond les sujets dont il traite, ou qui auront des recherches spéciales à faire sur un point déterminé de la science. Il faut cependant avouer que l'auteur s'est un peu trop abandonné à son goût pour l'érudition, que l'abondance de ses notes est vraiment un peu grande; et que plusieurs d'entr'elles auraient pu être retranchées sans inconvénient. Nous avons dû néanmoins respecter ce luxe qui ne peut avoir aucun danger et conserver toutes les notes. Mais la circonstance purement matérielle des pages qui se trouvent surchargées de ces additions a dû nous empêcher d'en placer de nouvelles qui, dans plusieurs cas, auraient pu être utiles, quoique nous devions reconnaître qu'il est difficile d'être plus au courant que notre auteur, des acquisitions que la science a pu faire dans tous les pays.

Il nous a paru cependant qu'il y avait plusieurs additions importantes à faire au Traité de médecine pratique de Frank; elles consisteront : 1° en une série d'observations particulières sur les principales espèces et variétés de chaque maladie qui seront placées à la suite de la description de cette maladie; 2° en un complément de l'ouvrage dans lequel seront décrites les affections dont l'auteur n'a pas eu le temps de parler; 3° en des notes qui s'appliqueront aux diverses parties de l'ouvrage, et qui auront pour but d'augmenter ce qui aurait été incomplet dans le texte et de modifier ou de corriger ce qui aurait paru inexact ou erronné.

Nous ne terminerons point cet avant-propos sans témoigner nos remercîments aux médecins qui nous ont secondé dans cette traduction. Nou citerons aujourd'hui MM. les docteurs Duplay, chef de clinique de la faculté, Chauvet, Desrivières et Lepecq de la Cloture. BAYLE.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Parmi les innombrables bienfaits dont l'empereur Alexandre Ier, de glorieuse et éternelle mémorable, a comblé les peuples de Russie, et par lesquels il a si puissamment concouru à leur bonheur, on doit compter la fondation ou la restauration d'universités littéraires et scientifiques. Celle de Vilna doit être mise au nombre de celles qui ont été restaurées, car, indépendamment d'autres choses, elle manquait même d'un institut clinique. C'est pour son établissement, ainsi que pour l'enseignement de la médecine pratique, que mon père Jean-Pierre Frank fut appelé de Vienne à Vilna en 1804. Peu de temps après, mon père ayant dû quitter l'académie lithuanienne pour se rendre à la cour de St-Pétersbourg, je devins son successeur dans l'enseignement de la thérapeutique spéciale et de la clinique à l'université de Vilna, où j'étais déjà professeur de pathologie.

Quoique, destiné dès l'enfance à la médecine suivant le conseil d'Hippocrate, j'eusse reçu une éducation conforme à cette fin ; quoique j'eusse étudié les sciences physico-médicales dans l'archi-gymnase royal de Pavie à l'époque où il était parvenu au faîte de sa gloire, et que je me fusse appliqué avec ardeur aux leçons de nos maîtres, parmi lesquels il suffit de nommer Alexandre Volta et Antoine Scarpa (sans parler de mon père); quoique parvenu à peine aux honneurs académiques (en 1791), j'eusse enseigné la médecine pratique dans le même établissement, non sans applaudissemens, depuis 1794 jusqu'en 1796 ; quoique, obligé ensuite, à cause des vicissitudes de la guerre, de quitter l'Italie, ma seconde patrie, j'eusse été nommé médecin en chef du grand hôpital civil de Vienne, et que j'eusse eu occasion pendant près de deux lustres (de 1796 à 1804) de traiter des milliers de malades et de cultiver l'anatomie pathologique ; quoique, enfin, un voyage que je fis en 1803 en Allemagne, en France, en Angleterre et en Écosse, m'eût fourni les moyens de m'instruire de plus en plus dans les langues, de visiter les instituts médicaux de divers genres, de les comparer les uns avec les autres, ainsi que les modes d'enseignement usités dans plusieurs d'entre eux, de m'introduire dans les sociétés savantes et de me lier avec les médecins les plus célèbres de notre siècle ; quoique, dis-je, j'eusse des avantages si nombreux et si importants, ce ne fut pas sans la plus grande crainte que je me chargeai d'un fardeau aussi grave que celui de l'enseignement de la médecine pratique dans l'université de Vilna.

En effet, j'étais vivement tourmenté de l'idée que la vie de milliers de citoyens allait dépendre de la doctrine que je devais professer, lorsque

mes nombreux élèves, après avoir terminé le cours de leurs études, se répandraient dans des pays si privés de tout commerce littéraire qu'il ne leur resterait plus d'autres moyens de corriger les erreurs qu'ils avaient peut-être puisées à notre école, que l'expérience seule, qui malheureusement n'instruit pas tout le monde. Ainsi donc, les notions d'un esprit léger, ou les conseils téméraires (c'est de la sorte que je me parlais à moi-même), ne porteront pas les fruits salutaires que le monde attend avec raison d'un médecin, mais ils engendreront des semences de mort dont il faudra que tu rendes un jour un compte sévère à Dieu.

L'esprit tourmenté jour et nuit par ces idées, je me défiais de mes propres forces; je désirais beaucoup un *ouvrage élémentaire* sur lequel je pusse m'appuyer dans mes leçons académiques, et sur lequel je pusse jeter une partie du souci qui m'agitait. Afin que cet ouvrage désiré pût répondre à mes vues, je voulais qu'il eût les qualités suivantes :

Je désirais qu'il fût *écrit en latin*, afin qu'il pût servir également aux Polonais, aux Russes et aux Allemands, qui avaient l'habitude de fréquenter l'université de Vilna. Je n'étais pas fâché en même temps d'éloigner de l'école, à l'aide d'un langage adopté pour les leçons des docteurs, les élèves privés d'éducation littéraire et qui au reste auraient fait peu de progrès dans l'étude de la médecine.

Je désirais aussi un ouvrage écrit *avec simplicité et clarté*, dans la crainte que la science, déjà difficile par elle-même, ne devînt encore plus difficile par un style relevé.

Je désirais un ouvrage *qui traitât avec détail de toute la médecine.* En effet, les livres aphoristiques ont besoin de développements étendus auxquels s'opposent, du côté du professeur, le nombre des choses à enseigner et la brièveté de l'année scholaire, et du côté des élèves, la difficulté d'écrire tout à coup les commentaires ou de se procurer les livres qui contiennent ces commentaires. Au contraire, les élèves munis d'un livre qui admet des développements étrangers, mais qui n'en exige pas, peuvent sans difficulté étudier chez eux, et le professeur peut, suivant qu'il le juge convenable, réciter sa leçon avec la vivacité qui convient à l'orateur.

Je désirais un ouvrage qui *traitât des maladies mêmes les plus légères.* L'habitude de parler seulement des maladies graves et de passer sous silence celles qui sont peu importantes, fait que les élèves, après avoir terminé leurs études, savent fort bien comment il faut traiter l'apoplexie, les inflammations du larynx, le choléra, etc. ; mais ils ignorent plus ou moins complètement quels moyens on doit employer contre la céphalalgie, l'enrouement, l'anorexie, etc.

Je désirais un ouvrage *indiquant comment on doit adapter les règles générales de traitement aux circonstances particulières des malades.* Quoique, en effet, ce travail intellectuel doive être principalement abandonné au jugement du médecin, il est néanmoins dans les attributions de la thérapeu-

tique spéciale de préparer les esprits à ce travail, en indiquant les principales exceptions aux règles générales.

Je désirais aussi un ouvrage qui pût être *utile aux médecins qui ont terminé leurs études académiques*. Et en effet, il y a peu de médecins qui se rappellent les maladies qui arrivent très-rarement. Il serait toujours agréable à ceux-ci de trouver un ouvrage qui, en leur présentant l'ensemble de toutes les maladies, remédierait à cet inconvenient.

Je désirais un ouvrage qui *ne fût voué à aucun système*. Quoique, en effet, suivant Boerhaave, un système ne soit autre chose qu'un assemblage complet, digéré et coordonné des diverses parties d'un art quelconque, assemblage dans lequel on trouve tout ce qui est nécessaire pour faire connaître cet art, et que par conséquent on ne puisse nullement incriminer ; cependant, depuis Hippocrate jusqu'à nous, une expérience constante nous apprend que les systèmes ne conviennent en aucune manière à la médecine. Ils sont cause en effet que les médecins, soit au lit des malades, soit à l'ouverture des cadavres, ne voient point la nature telle qu'elle est, mais telle qu'elle doit être pour appuyer les hypothèses dont nul système médical n'est exempt. On comprend dès lors pourquoi les observations de ces auteurs sont toutes pénétrées du système qu'ils ont embrassé, et ne présentent, au lieu de la variété inépuisable de la nature, que des commentaires uniformes sur tel ou tel point de ce système. On comprend aussi pourquoi les partisans des systèmes, se trouvant en opposition avec les observations des autres, ne choisissent que celles qui conviennent à leur théorie et rejettent avec mépris toutes les autres comme fausses. Quelle que soit l'issue d'une maladie que ces médecins ont eu à traiter, ils croient toujours avoir fait tout ce qu'il y avait de mieux à faire, pourvu qu'ils aient été fidèles aux préceptes de leur système. Ils sont ainsi privés de l'avantage, bien triste à la vérité, de s'instruire par leurs erreurs ; et même plus le résultat de leur traitement a été fâcheux, plus ils sont persuadés que les moyens conseillés par leur théorie n'ont pas été employés avec assez d'énergie. Ils attendent donc impatiemment l'occasion d'agir avec plus de vigueur. C'est ainsi que le mal croît avec le temps. En outre, les systèmes divisent en partis divers les membres de la république médicale ; ils excitent des rixes inutiles entre les élèves des diverses écoles, et comme il est d'ordinaire qu'un système succède à un autre, les traitements des maladies suivent dès lors la mode comme la toilette des femmes.

Je désirais un ouvrage *établi sur des bases solides*. Autre chose, en effet, est d'adhérer à un système (ce que les élèves prennent facilement pour la science, qu'ils croient d'autant mieux posséder qu'ils ont acquis plus de facilité à se servir des termes propres à ce système), autre chose est d'établir des bases qui servent d'aide et de soutien à l'esprit encore faible des jeunes gens. Ces bases, au reste, sur lesquelles est appuyé un ouvrage de médecine doivent être simples, uniformes et

solides; solides, dis-je, afin qu'elles ne changent pas avec chaque volume de l'ouvrage.

Je désirais un ouvrage dans lequel la *description de chaque maladie fût précédée d'une esquisse de pathologie et de thérapeutique générales.* Dans les sciences, en effet, qu'on veut cultiver et augmenter, il faut remonter des spécialités aux généralités, mais dans l'enseignement il faut descendre des généralités aux spécialités.

Je désirais un ouvrage qui *eût un ordre naturel et sévère*; je dis un ordre naturel, c'est-à-dire dans lequel les maladies fussent décrites à part et dans des chapitres séparés, suivant qu'elles affectent une même partie du corps, et dans leur ordre de succession, et non pas suivant qu'elles présentent de l'inflammation, de la suppuration, un écoulement ou une rétention d'écoulement. Je dis aussi un ordre sévère, afin que les diverses parties de chaque maladie ne soient point mêlées les unes avec les autres, mais exposées dans des divisions bien distinctes. Voici les divisions que je désirerais :

Des *définitions* tirées des caractères apparents des maladies, ne contenant aucune hypothèse qui pourrait conduire à un traitement erronné et présentant les éléments du diagnostic ;

Une *littérature médicale* détaillée, disposée par ordre chronologique et ornée çà et là des sentences des princes de l'art de guérir. Les élèves apprendront ainsi de bonne heure à connaître l'étendue de la science, à payer un tribut de reconnaissance aux anciens auteurs et à se préserver de la jactance des réformateurs qui soutiennent qu'à peine si les sciences existaient avant leur venue ; d'ailleurs les élèves trouveront dans la littérature d'un ouvrage élémentaire un fil pour les diriger dans la composition de leurs dissertations inaugurales et d'autres prémisses de leurs études. Enfin, l'élève, à l'aide de sentences choisies avec soin par le maître, apprend peu à peu l'art difficile de reconnaître quels sont les lieux les plus importants dans les ouvrages qu'il lit ;

Une *symptomatologie* dans laquelle les phénomènes et la marche des maladies seraient décrits en entier et avec clarté, sans déguisement, sans interprétation, mais seulement comme la nature les présente ;

Une *anatomie pathologique* qui contiendrait toutes les observations qui existent, soit sur les altérations de structure propres à chaque partie du corps, soit sur les changements qu'on trouve dans les cadavres après chaque maladie ;

Une *étiologie* dans laquelle seraient simplement énumérées toutes les circonstances qui favorisent les maladies, en rejetant toutes les recherches sur leur mode d'action, et en donnant cependant un récit des opinions des auteurs sur leurs causes prochaines ;

Un *diagnostic* qui serait tiré de l'analogie des symptômes et de leur comparaison, soit avec les altérations trouvées à l'ouverture des cadavres dans des maladies semblables, soit avec les renseignements fournis par l'étiologie, et

cela à l'aide d'une saine logique fondée sur l'induction, et en mettant de côté toutes les divisions subtiles des nosologistes;

Un *pronostic* qui ne négligerait point l'interprétation de chaque symptôme relativement à l'issue des maladies, mais qui les soumettrait à l'empire du diagnostic;

Une *prophylactique* tirée de l'hygiène, et qui (quant aux maladies épidémiques) servirait d'introduction à la police médicale;

Une *thérapeutique* enfin, déduite de l'expérience seule, tenant le milieu entre une méthode trop active et compliquée et une méthode trop molle et trop simple, qui serait fondée sur des indications tirées du diagnostic, autant que la chose est possible, qui exclurait les formules médicales trop nombreuses, qui inculquerait plutôt la défiance des remèdes nouveaux vénéneux, prônés comme spécifiques, et qui placerait en première ligne le régime diététique.

Je désirais un ouvrage *qui, dans la distinction des maladies qui, d'après l'usage et l'habitude reçue, forment le domaine de la médecine pratique et de celles qui appartiennent à la chirurgie, allât plutôt au-delà des limites de la pathologie interne qu'il n'en restreindrait l'étendue.* Je pense qu'il faut avoir soin, dans la culture des branches de chacune de ces parties, de ne négliger jamais leur liaison avec le tronc dont elles émanent.

Je désirais un ouvrage *qui ferait connaître toutes les imperfections de notre art, loin de les cacher.* C'est ainsi que les élèves sont préparés de bonne heure à toutes les difficultés qui les attendent dans la pratique. D'ailleurs l'indication des lacunes de la science, faite avec candeur par le maître, fait naître dans les disciples doués d'un talent particulier le désir de les remplir.

Je désirais enfin un ouvrage qui, toutes les fois qu'il se présenterait quelques rapports entre la médecine et les sciences morales et politiques, *inculquerait toujours la vénération pour la religion et le respect pour l'ordre civil établi.*

N'ayant pu trouver un ouvrage qui possédât les qualités que je viens d'indiquer (sans que je veuille diminuer le moins du monde le mérite des célèbres auteurs qui ont écrit sur la thérapeutique spéciale), il ne me restait qu'à composer moi-même un pareil ouvrage. Plusieurs causes auraient dû, à la vérité, me détourner d'une semblable tâche: c'étaient, outre l'insuffisance de mes propres facultés, soit les guerres qui sont si nuisibles au commerce littéraire, pour moi surtout qui écrivais dans une contrée reculée de l'Europe, soit les occupations multipliées qui m'éloignaient d'autres travaux, les deux chaires que j'occupais, la présidence du séminaire médical et de l'institut philantropique et ma pratique privée.

D'un autre côté, plus d'un motif soutenait mes efforts et me donnait du courage. D'abord, j'avais la conscience de mon zèle et de ma persévérance; entreprenant cet ouvrage vers la quarantième année de mon âge, je me trouvais également éloigné de la légèreté et de la témérité de la jeunesse,

non moins que de l'hésitation et de l'affaiblissement des facultés de la vieillesse. Enfin, versé dès la jeunesse dans l'art d'enseigner, et ayant présentes à l'esprit les difficultés que les élèves éprouvent pour apprendre la médecine pratique, ainsi que les erreurs dans lesquelles ils tombent si facilement, il me semblait que je n'étais pas entièrement privé des qualités nécessaires pour faire un livre de médecine pratique.

J'ai divisé tout l'ouvrage en quatre parties, dont deux sont destinées aux études qui doivent avoir lieu dans le cours d'une année, et les deux autres à l'année suivante. Deux années en effet, de dix mois chacune, sont consacrées à la médecine pratique dans l'université impériale de Vilna. La première partie de l'ouvrage embrassait deux volumes; l'un d'eux, publié en 1811, contenait les prolégomènes et la doctrine des fièvres; l'autre, publié en 1815, était consacré aux maladies de la peau. Dans l'édition travaillée de nouveau qui paraît maintenant, et qu'il faut bien distinguer de l'édition étrangère imprimée à Turin, cette première partie de l'ouvrage a été divisée en trois volumes, et chaque volume subdivisé en deux sections. La première section du premier volume présente un coup d'œil sur l'histoire de la médecine et sur la littérature médicale, une introduction à l'étude de la clinique et la description des fièvres intermittentes. L'autre section traite des fièvres continues, des maladies de la peau en général et en particulier des pétéchies, de la miliaire, des maladies bulleuses, de l'urticaire, de l'érysipèle, du furoncle, de l'anthrax et du charbon. La première section du second volume est consacrée à l'histoire de la peste et de la suette anglaise, et la seconde section, à celle du typhus et de la fièvre jaune. La première section du troisième volume comprend la scarlatine, la rougeole, la rubéole, la variole, la varicelle, la variole mitigée, le zona et l'exanthème mercuriel, et la seconde section, les maladies chroniques de la peau.

J'ai cru devoir accorder une plus grande extension à cette partie de mon ouvrage, afin qu'elle fût plus conforme à la manière actuelle d'envisager les fièvres et les maladies de la peau, et qu'elle fût plus en harmonie avec les volumes suivants, qui depuis long-temps ont été travaillés avec le plus grand soin. J'ai dû aussi subdiviser les volumes en sections, afin que chacun d'eux ne fût pas trop gros et ne coutât pas trop cher.

Enfin, voulant éviter autant que possible tout dommage aux possesseurs de la première édition, j'ai résolu de conserver intacte la *seconde partie* de cet ouvrage dans le cas où elle serait réimprimée, et de l'enrichir seulement d'un supplément.

Les hommes lettrés ne seront pas tout-à-fait inexorables pour un médecin obligé de composer des livres à la dérobée, et déjà fatigué et accablé d'une foule de soins lorsqu'il se met à écrire, et ils lui pardonneront, si, plus attentifs aux choses qu'aux mots, il a quelquefois négligé de rendre son style plus élégant.

On sait que cette seconde partie se compose de deux volumes, subdivisés

chacun en autant de sections. La première section du premier volume (parue en 1818) comprend les maladies du système nerveux en général, et celles du cerveau en particulier. La seconde section, publiée en 1821, traite des maladies de la colonne vertébrale, des nerfs, des autres parties qui tirent leur origine du système nerveux, et enfin des maladies des yeux, des oreilles et des narines. La première section du second volume (parue en 1823) embrasse la description des maladies du larynx, de la trachée, du corps thyroïde, de la cavité pectorale, de la plèvre, du médiastin, du thymus et des poumons. La seconde section de ce volume (parue en 1824) est consacrée aux maladies du diaphragme, du péricarde, du cœur, des artères et des veines, ainsi qu'aux divers genres de défaillances.

Il me reste encore à faire, 1° *la troisième partie* comprenant les maladies de la bouche (1), des parotides, de l'œsophage, de l'estomac, des intestins, du foie, de la rate, du pancréas et du péritoine, ainsi que l'histoire des scrophules, du rachitis, de la goutte, du cancer et du scrobut ; 2° la *quatrième partie*, qui traitera d'abord des maladies des reins, des uretères, de la vessie, de l'urètre, de la prostate, des testicules et des vésicules séminales, ensuite des maladies du sexe féminin, et enfin de la syphilis, de la rage et des autres maladies qui naissent des morsures venimeuses.

Après avoir rempli pendant dix-neuf ans et sans me lasser les fonctions de professeur de thérapeutique spéciale et de clinique, dans l'université impériale de Vilna ; après avoir institué environ mille médecins qui sont dispersés aujourd'hui depuis la Pologne allemande jusqu'au Kamtschatka, et dont quelques-uns sont devenus eux-mêmes professeurs ; après avoir fondé à Vilna une société médicale dont les travaux lui ont mérité plus tard le titre d'impériale ; après avoir établi l'association médicale des bienfaiteurs de Vilna, qui a traité des milliers de malades, et cela avec le seul produit des concerts musicaux de ma femme ; après avoir fondé avec l'assentiment et la munificence de l'empereur Alexandre I[er] le séminaire médical, dans lequel sont élevés maintenant cent élèves pauvres pour le service de l'armée, de la marine et de l'état civil ; après être tombé dans un état d'amblyopie, épuisé que j'étais par tant et de si grands travaux, il a plu au même empereur (en 1823), de me mettre au rang des professeurs émérites avant le terme fixé par les lois et avec la permission de jouir de ma pension partout où je le désirerais. Depuis lors, je suis d'abord resté trois ans à Vienne, j'ai fixé maintenant mon domicile sur les bords du lac de Côme dans le Milanais, loin de toutes les affaires, et je nourris l'espérance de pouvoir, avec l'aide de Dieu, et s'il ne m'appelle pas trop tôt à lui, terminer la moitié de tout l'ouvrage qui me reste à faire, et pour

---

(1) Les maladies de la bouche ont été décrites dans l'ouvrage, sans doute, à une date postérieure à cette préface. (*Note du traducteur.*)

laquelle je possède les matériaux que j'ai préparés moi-même ou qui m'ont été laissés par mon père. Je lègue pour l'époque où je ne serai plus de ce monde une dot à mon ouvrage, je la mets en même temps sous la garde et la tutelle de l'illustre académie des sciences, avec prière de vouloir bien un jour choisir un des plus savants médecins du siècle, qui, jouissant pour récompense de son travail de l'intérêt annuel de la dot, sera chargé, suivant les circonstances, soit de terminer l'ouvrage s'il est resté incomplet, soit, s'il était déjà achevé, d'y joindre des suppléments contenant les nouvelles acquisitions de la pathologie et de la thérapeutique spéciale, afin que de la sorte nos descendants possèdent un corps de médecine pratique.

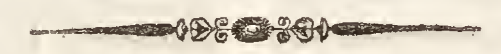
COUP-D'OEIL

SUR

L'HISTOIRE ET LA LITTÉRATURE

DE

LA MÉDECINE PRATIQUE.



§ Ier.

DÉFINITION DE LA SCIENCE, SON UTILITÉ, SES DIFFICULTÉS ET SON HISTOIRE.

1. *Définition de la science.* — La science qui constitue la médecine pratique apprend à reconnaître les maladies de l'espèce humaine, à les distinguer les unes des autres, à les éviter et à les guérir ; elle embrasse donc la pathologie et la thérapeutique spéciale.

2. *Son utilité.* — Quoique cette science ait pour limites les lois immuables de la nature qui amènent la destruction de tout ce qui a été créé, elle est cependant très-utile à l'espèce humaine, malgré les déclamations de ses détracteurs (1), car elle en a, ainsi que l'autel et le trône ; et elle est vraiment digne (2) d'être appelée un art divin (3). Aussi le médecin qui accomplit ses devoirs avec conscience est-il digne des plus grands éloges (4).

3. *Ses difficultés.* — La vie est courte,

(1) Temple, OEuvres mêlées; Utrecht 1693, p. 246. J.-J. Rousseau, Emile, ou de l'Education, l. 1. Auctor Arkesilasi, in Wieland's neuem deutschen Mercur. 1793, 8 st., p. 359.

(2) Ploucquet, Repert. med. pract. artic. medicinæ encomium. Wedekind, Uber d. werth der Heilkunde. J.-P. Frank, System einer vollstandigen med. Polizei, 6, b. 1, th. 1, abschn. L. Choulant rede über den Einfluss der medicin auf die cultur des Menschengeschlechts; Leipz. 1823.

(3) « L'homme ne se rapproche jamais autant des dieux que lorsqu'il sauve la vie de ses semblables. » Cicero, orat. pro. Q. Ligario, VII.

(4) « C'est aux médecins en général que l'on doit les progrès de la physique générale, de la zoologie, de l'anatomie, de la botanique, de la chimie et de la minéralogie : ce sont eux qui ont d'abord peuplé les académies de l'Europe, qui ont même institué plusieurs d'entre elles, ou qui en ont posé les premiers fondements. » *Fourcroy*, La Médecine éclairée par les sciences physiques, t. 1, p. 3. — *Prunelle*, De l'Influence exercée par la médecine sur la renaissance des lettres; Montpellier 1809. — On lit dans les Études de la nature, de Bernardin de Saint-Pierre : « J.-J. Rousseau me dit un jour : Si je faisais une nouvelle édition de mes ouvrages, j'adoucirais ce que j'ai écrit sur les médecins. En tous pays, ce sont les hommes le plus véritablement savants. » — *Cfr. R. A. Schiferli*, Erste Eroffnungsrede, gehalten bei der med. chir. Gesellschaft des canton's Bern 1810. Dr. *Martin Luther* und *Philipp Melanchton*, Uber den Arzt u. Seine Kunst. Von *G. Chr. F. Mohnike*; Stralsund 1823. Mais Hippocrate a dit : « On trouve un grand nombre de médecins qui ne le sont que de nom, on trouve très-peu de véritables médecins. » (L. de leg., n. 1.) C'est cet aphorisme que Lancisi a développé d'une manière si remarquable : « Ils ne veulent pas, dit-il, dans leurs études s'armer de patience pour faire des progrès; ils se livrent à l'ambition, à l'avarice ; ensuite ils ne portent au lit des malades que des études incomplètes; ils si-

l'art est long à apprendre (5) ; mais que ces mots ne vous effrayent pas, ô vous qui le commencez ! Par la méthode, par le choix de ce que vous devez apprendre, l'art vous deviendra moins long. En employant tout votre temps à l'étude et à l'exercice de cet art, vous pourrez rendre votre vie plus longue qu'il ne faut pour l'apprendre (6). En général, les médecins, pourvu toutefois qu'ils aient résisté pendant les dix premières années, parviennent à un âge très-avancé (7), ce dont on peut se convaincre par la lecture de leur biographie, qu'il faut connaître (8).

4. *Histoire de la science.* — Mais avant d'arriver à l'étude des éléments de la médecine pratique, il est bon de tracer l'histoire des principaux changements que cet art a subis, et de parler sommairement des auteurs dont nous citerons souvent les travaux dans le cours de cet ouvrage (9). Quant à une étude plus approfondie de l'histoire de la médecine, elle ne doit être faite qu'après que l'on a terminé le cours complet de ses études. Alors on doit lire les auteurs suivants, sans parler toutefois des auteurs plus an-

---

mulent la science, qui devient le plus pernicieux des arts lorsqu'elle n'est pas étudiée et appliquée convenablement (De recta medicorum studiorum ratione instituenda; Dissertatio V, Opp. varia, t. 2.)

(5) Hippocrates, Aphor., lib. 1, n. 1. — Un autre médecin disait : « La vie est courte, les livres nombreux, l'argent rare, et le temps nous manque. »

(6) J.-P. Frank, Oratio academica de vita brevi, arte vero longa *Hippocratis*. V. opuscula posthuma ; Vindob 1824, p. 15.

(7) Baier, Diss. de longævitate medicorum ; Altorf 1705.

(8) On en trouve des exemples dans les diverses biographies des médecins qui ont été écrites par : *Abu Oselbach*, Vies des médecins célèbres. *Reisk et Fabre*, Opuscula medica, édit. *Gruner* ; Halæ 1776. *Symphorian Campège*, De claris med. script. veter. et recentior. ; Lugd. 1531. *Otho-Brunfels*, Catalogus illustrium medicorum ; Argent. 1530. *Remacl. Fuchs*, Illustrium medicorum qui superiori seculo floruer. ac scripsere, vitæ ; Paris 1741. *Jo. Sambucus*, Icones veterum aliquot et recentior. medicor. et philologor. cum elogiis, etc. ; Leyd. 1603. *Paschal Gall*, Bibliotheca medica, s. Catalogus illorum qui ex professo artem medicam scriptis illustrarunt ; Basil. 1590. *Petr. Castellani*, Vitæ illustr. medicorum ; Antwerp. 1618. *Henning Witten*, Memoriæ medicor. nostri ævi clariss. ; Francof. 1676. *P. R. Redlich*, Elogium et cœmeterium medicor. ; Prag. 1688. *J. H. Fuerstenau*, De Fatis medicor. oratio ; Rinteln 1720. *Ch. W. Kestner*, Med. Gelehrten-Lexicon ; Jen. 1740. *F. Borner*, Nachrichten von jetzt lebeden Aerzten ; Wolfenb. 1749. Compl. a *E. G. Baldinger* ; ib. 1773. *J. A. Hazon*, Notice des hommes les plus célèbres de la faculté de médecine en l'université de Paris, 1750. *G. Sandifort*, Dissert. de viris de re medica optime merentibus ; L. 1757. *G. Matthiæ*, Conspect. hist. medic. chronologicus ; Goett. 1761. *E. G. Baldinger*, Biographien jetzt lebender Aerzte u. naturf. in und ausser Deutschl. ; Jen. 1768. *J. K. W. Mohsen*, Beschreibung einer Berlin, medaillensamml., die vorzüglich aus Gedachtnissmünzen berühmter Aerzte besteht, Mit. Kupfern., 1, th. ; Leipz. 1771, 2, th. ; Berlin 1780. Ejusd. Verzeichniss einer samml, von Bildnissen grosstentheils berühmter Aerzte ; Berlin 1771. *Van Eiken*, Gedachtnissblatter, enthalt. Nachrichten von leben und charakter verdienter Aerzte u. Naturf. ; Leipzig 1796. *Acrel*, Tal om lakare vetenskapers grundlaggning och tilvaxt vid Ricketsalsta Larosate i Upsala ; Stockh. 1796. *Hutchinson*, Biographia medic. or Historic. and critical memoirs of the lives and writings of the most eminent medical characters ; Lond. 1799, 2 vol. *J. K. Ellwert*, Nachricht von dem leben und den schriften jetzt lebender Aerzte ; Hildesh. 1799. *J. B. Geisser*, Præs. *Schultes*, Diss. de Helvetorum in medicina meritis ab inventa typographia ad finem seculi decimi octavi ; Landsh. 1816. *Vesspremy*, Succincta medicorum Hungariæ et Transylvaniæ biographia, 4 centuriæ ; Pest. 1774. *J. S. Peterka*, Memoria virorum eruditorum de re medica optime meritorum ; Pest. 1810. *Brambilla*, Geschichte der von d. beruhmtesten mannern italiens gemachten Entdeckungen in der medicin ; Wien. 1789. 4. Abbildungen berühmter u. besonders um d. Arzneyk. Verdient. Gelehrt ; Augsb. 1805. Dict. des sciences médicales, troisième partie, Biographie ; Paris 1820. *Choulant*, l. c., p. 49, Sveriges lakare-historia. Utgifen af J. F. Saklée, 1. v. 1822, 2, v. 1825.

(9) « Ignorer ce qui s'est passé avant nous, c'est rester toujours enfant. A quoi sert en effet l'âge de l'homme, si le souvenir des choses dont il a été témoin reste isolé de celui des choses qui se sont passées chez ses prédécesseurs. (Cic. in Orat. cap. 34.)

ciens ou d'un mérite secondaire (10) : *Le Clerc* (11), *Freind* (12), *Ch.-G. Gruner* (13), *A. Haller* (14), *Eloy* (15), *J.-E. Hebeinstreit* (16), *W. Black* (17), *Blumenbach* (18), *A.-F. Hecker* (19),

(10) *G. Gratarolus*, De Laudibus medicinæ, ejus origine, progressu, etc.; Argent. 1563. 8. *Gunter Andernacensis*, De Veteri et nova med.; Basil. 1571. fol. *J. Bozerus*, Carmen de origine et progressu artis medicæ; Viteb. 1577. *J. Heurnius*, Oratio de medicinæ origine; Lugd. Bat. 1589. 4. *Jessenius a Jessen*, Progr. de origine et progressu medicinæ; Viteb. 1600. 8. *M. Doring*, De Medicina et medicis; Giessæ 1611. 8. *J. Neander*, Medicinæ, artis antiquissimæ et nobilissimæ, natalitia; Brem. 1623. *J.B. Van Helmont*, Ortus medicinæ; Amstel. 1648. 4. *G. Mobius*, De Medicinæ natalitiis; Jen. 1651. *B. Moser*, Quadriga medicinæ triumphantis; Colon. 1645. 12. *J. Mainwaring*, The rise and progress of physic historically-illustrated; Lond. 1668. 8. *Leonardo* da Capoa, Otto ragionamenti, ne' quali narransi l'origine e'l progresso della medicina; Napoli 1681. *Lange*, Historia medica in ejusdem opp. omn. edit. Rivini; fol. 1704. *J. H. Schulze*, Historia medicinæ a rerum initio ad annum urbis DXXXV, deducta; Lips. 1728. 4.; continuée sous le titre : Compendium historiæ medicinæ ad excessum Hadriani Augusti; Hal. 1742. 8. *J. Bernier*, Histoire chronologique de la médecine et des médecins; Paris 1695. 4. *A. Ziegra*, Progr. de medicinæ origine et progressu; Torgav. 1693. *J. P. Burggrav*, Libitina ovans fatis Hygieæ; Francof. 1701. *B. Albinus*, Oratio de ortu et progressu medicinæ, Lugd. Bat. 1702. *G. A. Zahn*, De ortu, progressu et dignitate medicinæ; Vesal. 1708. 12. *J. Spinke*, London's medical informer, etc.; Lond. 1710. *J. G. Barchusen*, Hist. medicinæ; Amst. 1710. 8. *M. Alberti*, Progr. de fatis theoriæ medicæ; Hal. 1711. *J. G. Ast*, Succincta medicorum mediævæ historiæ delineatio; Lips. 1715. 4. *G. L. Goldner*, De Med. origine; Gera 1721. 4. *L. H. Rung*, De Fatis et mutationibus quibus obnoxia fuit ars medica; Brem. 1716. 4. *A. O. Golicke*, Historia medicinæ universalis; Francof. ad. Viadr. 1717-1720. 8. *A. Vater*, De Incrementis artis medicæ; Viteb. 1718. 4. *G. Stolle*, Anleitung zur historie der med., Gelahrtheit; Jen. 1731. 4. *Ch. Kestner*, Kurzer Begriff der historie der medic.; Halle. 1743. *P. C. Fabricius*, Sciagraphia hist. physico-medicæ; Wetzl. 1746. *James*, Discorso istorico sopra la medicina; Venez. 1752. 8. (vers. angl.) *F. Borner*, Progr. de vera medicinæ origine; Viteb. 1754. 4. *W. Hillary*, Inquiry into the means of improving medical knowledge; Lond. 1761. *G. Matthiæ*, Conspectus historiæ medicorum chronologicus; Goetting 1762. 8. *N. Jadelot*, De fatis medicinæ; Pont-à-Mousson 1766, 8. *F. R. Carrère*, Biblioth. littéraire hist.; Paris 1776, 4. *G. B. Schmiedlein*, Primæ lin. hist. med. univers.; Lips. 1777. *J. C. Lettsom*, History of the origine of medecine; Lond. 1779, 4. *H. F. Delius*, Synopsis introduction. in med. universam ejusq. hist. litterar.; Erlang. 1779. *Wittwer*, Archiv. f die Geschichte der Arzneywissenschaft.; Nurnb. 1790. *S. Th. de Meza*, Tentam. hist. med.; Hafn. 1795. *R. Walker*, Memoirs of. medic.; Lond. 1799. *Ch. F. Elsner*, Oratio de medicinæ per hoc seculum fatis in opp. acad.; Regiom. 1800. *Van Alsen*, Diss. relatio brevis præcipuarum medicinæ renovationum seculi decimi octavi; Duisb. 1801. *E. Tourtelle*, Histoire philosophique de la médecine; Paris 1804. *C. Windischmann*, Versuch über den Gang der Bildung in der heilenden Kunst. Frankf. a. M. 1809. *De Mercy*, Considérations sur la naissance des sectes dans les divers âges de la médecine; Paris 1816.

(11) Histoire de la méd., où l'on voit l'origine et les progrès de cet art; Genèv. 1696. 12. Amst. 1723. 4. La Haye 1729. 4.

(12) Hist. de la méd. depuis Galien jusqu'au commencement du 16e siècle; trad. par Et. Coulet; Leyd. 1727. 4.

(13) Morborum antiquitates; Vratisl. 1774. Et Nosologia historica ex monumentis medii ævi; Jen. 1794. Ejusdem almanach F. Aerzte u.; Nichtarzte, 1782-1797.

(14) *A. Haller*, Bibliotheca medico-practica, t. 1-4. 4. Bern. 1776-1788.

(15) *N. F. J. Eloy*, Dictionnaire historique de la méd. ancienne et moderne, t. 1-4; Mons. 1778. 4.

(16) Palæologia therapiæ; Hal. 1779.

(17) An historical sketch of medic. and surgery; Lond. 1782.

(18) *Blumenbach*, Historia medicinæ litteraria; Goett. 1787. 8.

(19) Praxeos medicinæ omnis ævi fata tabulis exposuit; Erf. 1790. 4; et Allgem. Geschichte der natur u. Arzneykunde; Leipz. 1793. Ejusdem, Die Heilkunde auf. ihrem wege zur Gewissheit; oder die theorien, systeme u. heilmethoden

Ackermann (20), *J.-R. Metzger* (21), *K. Sprengel* (22), *R. Scuderi* (23), *J.-G. Cabanis* (24), *Knebel* (25), *F.-L. Augustin* (26), *P.-A.-O. Mahon* (27), *K.-A. Kortum* (28), *J.-Ch. Nicolai* (29), *K.-Fr. Lutheritz* (30), *Richter* (31), *L.-C. Choulant* (32) et *J. Hecker* (33).

der Aerzte seit Hippocrates bis auf unsere Zeiten ; Erfurt 1802. Editio 4 ; Erfurt 1819.

(20) Institutiones historiæ medicinæ ; Norimb. 1792. 8.

(21) Skizze einer pragmatischen literargeschichte der medizin ; Konigsberg 1792. 8. Et Zusatze und verbesserungen skizze einer pragm. literarg. ; Konigsb. 1796.

(22) Kurt Sprengel, Versuch einer pragmatischen Geschichte der Heilkunde ; Halle 1792, etc., th. 1-5, 8. Neue Aufl. 1821-1823. Beytrag zur Geschichte der Heilk 1794.

(23) Introduzione alla storia della medicina antica e moderna ; Napoli 1794. 8.

(24) Coup-d'œil sur les révolutions et sur la réforme de la médecine ; Paris an XII.

(25) Versuch einer chronologischen uebersicht der literaturgeschichte der Arzneywiss ; Breslau 1799.

(26) Vollstandige uebersicht der geschichte der medicin in tabellarischer form. ; Berlin 1801. Zweite durchaus verbesserte u. verm. Ausgabe ; Berlin 1825.

(27) Histoire de la médecine clinique ; Paris 1804.

(28) Skizze einer zeit u. Literargeschichte der Arzneykunst von ihrem ursprunge bis anfang des neunzehnten Jahrhunderts. ; Unna 1807.

(29) Das merkwurdigste aus der Geschichte der medicin ; Rudolst. 1808.

(30) Die systeme der Aerzte von Hippocrates bis auf Brown., th. 1 u. 2 ; Dresden 1810-11 (séparément). Hippocrates Asclepiades u. Celsus, systeme der medic. ; Dresd. 1810. Aretæus, Alex. Tralles u. Cæl. Aurelianus, Systeme der med. ; Dresd. 1811. Neue, wohlfeile ; Aufl. 1818.

(31) Geschichte der medicin in Russland ; Moscau 1813. bis 1815, th. 1-3.

(32) Tafeln zur geschichte der medicin, nach d. ordnung ihrer doctrinen ; Leipz. 1822.

(33) Geschichte d. Heilk., nach d. Quellen bearb. ; Berl. 1822.

§ II.

ORIGINE DE LA MÉDECINE. MÉDECINE DE L'ÉGYPTE ET DE LA GRÈCE. HIPPOCRATE. DOGMATIQUES. EMPIRIQUES. ASCLÉPIADE.

1. *Origine de la médecine.* — Il n'est pas douteux que la première connaissance des remèdes ne soit due au hasard, à l'expérience, peut-être même à l'instinct plutôt qu'au raisonnement. Aussi, la partie de la médecine qui a trait à la pratique et surtout à la diététique (1) est-elle plus ancienne que la théorie ?

2. *Médecine des Egyptiens et des Grecs.* — Les Egyptiens (2) paraissent avoir cultivé la médecine comme un art, environ deux mille ans avant l'ère chrétienne. Plus tard, elle fut introduite dans la Grèce (3). Dans ces deux pays, ce

(1) « Egli è certo che la dietetica dev' essere stata la prima parte della medicina di cui si sia fatto uso ; poichè l'osservazione dei cibi e delle bevande nocive o giovevoli ha dovuto essere quotidiana : e senza questa osservazione, gli uomini sarebbero caduti in malattie che gli avrebbero distrutti infallibilmente. » (Della origine delle legi, dell' arti e delle scienze, e dei loro progressi presso gli antichi popoli ; Lucca 1761, t. 1, p. 153.)

(2) *A. Calmet*, De medicis et re medica Hebræorum ; Paris 1714. *M. Alberti*, De medicinæ apud veteres Hebræos et Ægyptios conditione ; Hal. 1742. *Fr. Borner*, De statu medicinæ apud veteres Hebræos ; Viteb. 1755. Ejusdem antiquitates medicinæ Ægyptiorum 1756. *De Alberlitz*, An etiam gens hebræa olim medicinam de industria coluerit ac promoverit? Vindob. 1765. *J. S. Lindiger*, De Hebræorum veterum arte medica ; Viteb 1774. *J. A. Lautenschlager*, De medicis veterum Hebræorum eorumque methodo sanandi morbos ; Schleiz. 1786. *M. Levin*, Diss. analecta historica ad medicinam Hebræorum ; Hal. 1798. *D. Carcassonne*, Essai historique sur la médecine des Hébreux anciens et modernes ; Paris 1816.

(3) *P. Gerike*, Diss. de scholis et institutis medicis in Græcia et Egypto ; Helmst. 1748. *J. N. Weiss*, De re medica veterum Græcorum ; Altorf. 1746. *J. A. Wohlfahrt*, Biographien griech. Aerzte ; Hal. 1770. *C. G. Kühn*, Programmata de medicis nonnullis græcis in Cælii Aureliani de acutis morbis, l. 1, c. 12, 17, occurentibus ; Lips. 1820.

furent d'abord les prêtres qui exercèrent cet art. Alors les guerriers les plus fameux, les rois eux-mêmes ne le regardaient pas comme au-dessous d'eux (4); aussi des temples leur furent-ils élevés (5) en signe de reconnaissance. Des mains des prêtres, la médecine passa peu à peu dans celles des philosophes, ou plutôt des sophistes, qui la joignirent à la gymnastique et l'entachèrent de sophismes, de rêveries et d'idées mystiques (6).

3. *Hippocrate.* — Mais la médecine fut arrachée des mains des sophistes vers l'an CDLVI avant l'ère chrétienne, époque à laquelle les arts et les sciences brillaient du plus vif éclat dans la Grèce, par un homme d'un puissant génie, par Hippocrate, né dans l'île de Cos, et descendant de la famille des Asclépiades. C'est avec raison qu'Hippocrate est regardé comme le fondateur de la médecine. Mais pour porter un jugement sain sur la doctrine du divin vieillard, il faut distinguer ses véritables ouvrages (7) de ceux qui lui sont faussement attribués. Du reste, on peut les reconnaître à des caractères tout-à-fait particuliers, et qu'il est facile de saisir (8). Hippocrate est surtout re-

---

(4) *J. G. Heyne,* De medicis heroibus et heroibus medicis; Viteb. 1755.

(5) *J. T. Mayer,* De valetudinis diis deabusque; Lips. 1670. *Eberh. Rud. Roth,* Diss. de Osiride, Iside, Horo ac Typhone, Diis olim Egyptiis; Jen. 1671. *Herm. Conringii,* De hermetica medicina, lib. II, ed. 2; Helmst. 1669, 4. *Ol. Borrichii,* Hermetis Ægyptiorum et chemicorum sapientia ab Herm. Conringii animadversionibus vindicata; Hafn. 1674. *C. F. Hundertmark,* Exercit. de principib. Diis artis medicæ tutelaribus apud veteres et Romanos; Lips. 1735. *F. Meyer,* De valetudinis Diis Deabusque veter. gentium medicis; Lubec. 1736. *J. C. Schlager,* de Diis hominum servatoribus; Helmst. 1737. *P. F. Gorman,* De Diis medicis ad Ovid. Metam.; Misen. 1740. *J. D. Major,* Serapis radiatus deus ægyptius; Kilon. 1685. *J. A. Sebitz,* Diss. de Æsculapio inventore medicinæ; Argent. 1669. *J. Leonicenus,* Metamorphosis Æsculapii et Apollinis Pancreatici; Leyd. 1673. *J. G. Schwarz,* Disp. de Æsculapio et Hygieia; Altorf 1742. *J. C. Messerschmid,* Æsculapius Soter; Hal. 1752. *F. C. L. Sickler,* Die hieroglyphen in dem mythus des Æsculaps; Meining. 1819. *F. G. Geucke,* Diss. de templis Æsculapii; Lips. 1790. *J. G. Guenz* et *J. F. G. Richter,* Diss. de dadouchiais in sacris Æsculapii; Lips. 1737. Vide *Ackermann,* Opusc. ad med. hist. pert. *G. Cuper,* Harpocrates; Amst. 1676. *J. Gronov.,* De icuncula smetiana, quam Harpocratem indigitarunt; Leyd. 1695. *Claude Bose,* Sur le culte que les anciens ont rendu à la déesse Santé; Paris 1705. *G. Musgrave,* Diss. de Dea Salute; Oxon. 1716. *A. Q. Rivinus,* de Chirone centauro, a patria Thessalo; Lips. 1694. *H. Coring,* De incubatione in fanis deorum medicinæ causa olim facta; Helmst. 1659. *A. Brendel, Péri tên Egkoimêsin*; Viteb. 1701. *Choulant,* l. c. p. 50.

(6) « Les premiers philosophes firent bien du mal à la médecine. Ils l'arrachèrent à l'ignorance sans méthode, mais ils la précipitèrent dans plusieurs hypothèses hasardées. Ils la firent passer de l'empirisme aveugle au dogmatisme imprudent. » Cabanis, l. c., p. 71. Kühn, De philosophis ante Hippocratem medicinæ cultoribus; Lips. 1781. 4.

(7) Opera omnia Græc. ed. princ.; Venet. (Ald.) 1526, f. Ed. *Janus Cornarus*; Basil. (Froben) 1538, f. grec. et latin. Ed. *Hieron Mercurialis,* Venet. (Junt.) 1588, f. Ed. *Anut. Foes.*; Francf. 1595, f. ibid., 1621; f., ibid., 1624; f. ibid., 1645, f. Genève 1657, f. Ed. *Antonid. Van der Linden,* Lugd. Batav. 1665. (Venet. 1757. 4. sine text. græc.) Ed. *Renat. Chartier* (una cum Galeno), Lut. Paris 1639, 1679, f. Ed. *Stephan. Mack.* Vienn. Austr. 1743, 1749, f. (incomplet). — Traductions latines. *Fabius Calvus,* Rome 1525; f. ibid., 1549; f. ibid., 1610; f., ibid., 1619; f. Basil. 1526, f. *Janus Cornarus* (1500, 1558); Venet. 1545. 8; Basil. 1546, f. ibid. 1553, f., Lut. Paris 1546, 8; Lugd. 1553, 8; ibid., 1562, 8; ibid., 1564, f. et 8, ibid., 1582, 8. Ed. *Jo. Culmann,* vers. Cornar.; Basil. 1558, f. Ed. *Ja. Marinelli,* vers. Corn.; Venet. 1575, f. ibid., 1619, f. Vincent. 1610, f. (?) *Anut. Foes*; Francf. 1596, 8. Ed. *J. Bapt. Pactonus,* vers. Cornar. c. indice Math. Pini; Venet. 1737. Ed. *A. Haller*; Lausanne 1769, 8; ibid. 1784, 8. Ed. *J. Fr. Pierer,* vers. Foesii; Altenbourg 1806, 8. — Traductions allemandes. *Ch. G. Gruner,* Bibliothek der Alten Aerzte; Leipz. 1780. 8. *J. F. C. Grimm.*; Altenb. 1781-1792, f. 8 (incomplet). — *Traductions françaises*; Lyon 1555, 8. *Claude Tardy*; Paris 1667, 4. *Andr. Dacier*; Paris 1697, 8.

(8) *Hier. Mercurialis,* Censura et disposit. oper. Hippocrat.; Venet. 1583, 4. *L. Lemos,* Judicium operum magni Hippocrat., lib. unus; Salamant. 1588, f. *Ch. G. Gruner,* Censura libr. Hippocrati-

marquable par la description exacte des phénomènes morbides. Il a recherché aussi avec le plus grand soin les causes prédisposantes et déterminantes des maladies, surtout celles qui semblent naître des localités, de l'état de l'atmosphère et des qualités des eaux. A peine osa-t-il déterminer les causes prochaines des maladies, comme étant la plupart du temps trop profondément cachées pour que l'œil humain puisse les découvrir. Mais aussi avec quel soin ne décrivit-il pas les signes sur lesquels repose le pronostic bon ou mauvais des maladies; avec quelle candeur ne fit-il pas connaître l'issue des maladies qu'il eut à soigner, quelle qu'en ait été la terminaison. Dans le traitement des maladies, il marchait avec précaution et prudence, insistant beaucoup sur le régime des malades, ne les accablant jamais d'une polypharmacie fatigante, temporisant quelquefois, peut-être plus qu'il n'aurait dû le faire, sans cependant rejeter entièrement les remèdes actifs. Cet homme d'un si grand génie mourut l'an CCCLXVI avant l'ère chrétienne (9).

4. *Dogmatiques.* — Après la mort d'Hippocrate, les sophistes relevèrent la tête, mais avec plus de retenue. Quoiqu'en effet l'école dogmatique, s'appuyant sur la philosophie de Platon et des stoïciens, ait vanté les principes d'Hippocrate, elle s'en écarta cependant entièrement. Et même dans cette école si célèbre d'Alexandrie, la médecine était encore souillée par la dialectique des péripatéticiens.

5. *Empiriques.*—Mais la secte des empiriques, dont il ne faut pas tout rejeter (10), et qui était florissante à Rome entre les années CCL et CCLXX avant l'ère chrétienne, fit sortir la médecine d'une voie aussi mauvaise et la ramena dans les limites de l'expérience. Mais les discussions continuelles entre les empiriques et les dogmatiques, s'opposèrent non seulement aux progrès de l'art, mais lui enlevèrent encore toute sa dignité.

6. *Asclépiade*—.La médecine fut relevée de l'abaissement où elle était tombée par *Asclépiade*, qui exerçait avec éclat la médecine à Rome (11), dans le premier siècle avant l'ère chrétienne. Prenant un juste-milieu entre la doctrine des dogmatiques et celle des empiriques, et guidé par la philosophie d'Épicure, Asclépiade fut le fondateur d'une nouvelle doctrine médicale.

§ III.

MÉTHODIQUES. —PNEUMATIQUES.— ÉCLECTIQUES. — THÉOSOPHES. — ÉCOLE D'ALEXANDRIE.— SIÈCLES DE BARBARIE.

1. *Méthodiques.*—La doctrine d'Asclépiade fut d'un grand secours à *Thémison* pour fonder le système de la *médecine méthodique* (1), qui consiste à expliquer l'origine des maladies par le resserrement ou le relâchement, ou par un état mixte des solides du corps humain. Les soutiens de ce système remarquable sont Cœlius Aurelianus (2), et, jusqu'à un certain point, Cornelius Celse (3).

---

corum; Vratisl. 1772. *J. H. Fischer*, Diss. de Hippocrate, ejus scriptis eorumque editionibus; Coburg. 1777. *C. Sprengel*, Apologie d'Hippocrate; Leipz. 1789-1792, 8.

(9) *Math. Garbicius*, De vita, moribus, doctrina et professione Hippocratis; Tubing. 1564.

(10) *G. C. Richter*, De veterum empiricorum ingenuitate; Goett. 1741, 4. *M. A. Kaiser*, De medicinæ empiricæ veteris atque hodiernæ diversitate; Helmst. 1741. *C. J. Schulze*, Diss. de veteris empiricæ scholæ dignitate; Hal. 1800.

(11) Asclepiadis Bithyni fragmenta curavit Gumpert; Vinar. 1794, 8. *Blas. Cariophili*, Dis. de icone Asclepiadis, in ejusd. diss. miscellaneis; Rom. 1718, 4, p. 331, sqq. *Ant Cocchi*, Discorso primo sopra Asclepiade; Flor. 1758, 4; La medicina d'Asclepiade raccolta, di *Bianchini*; Venet. 1769, 8. *Burdach*, Diss. sistens scriptorum de Asclepiade recensionem; Lips. 1800. *Asclepiades* und John Brown, eine parallele von *Burdach;* Leipz. 1800.

(1) Salmacii exercit. Plin. in Solinum, t. 2, p. 139. *Prosp. Alpini*, De method. medic; Venet. 1611, 4. *P. G. Werlof*, De medic. method. sect.; Helmst. 1723. *Ackermann* Beytrage zur Geschichte der secte der empiriker in *Wittwer's* Archiv. 1 th. p. 36.

(2) Acutarum passionum, lib. III, ed. princeps cura Guinth. Andernacensis; Paris 1553, 8. Tardarum passionum, lib. V, ed. princeps cum Oribasii scriptis; Basil. 1529, fol. conjunct. à *Jo. Conr. Ammon;* Amstel. 1709, 1722, 4. Item in collection. *Aldin. Haller* et *Stephan. C. G. Kühn*, De medicis nonnullis in Cœlii Aureliani de acutis morbis, I, occurrentibus; Lips. 1820. Ejusd. in Cœl. Aurelianum notæ *Dan. Guil. Trilleri* mss. communicantur. Prog. I-IX; Lips. 1822, 4.

(3) De medicina, lib. VIII, ed. princeps; Florent. 1478, fol.; Mediol. 1481,

2. *Pneumatiques.* Cependant tous les médecins qui vécurent à cette époque ne firent pas partie de la secte des méthodiques ; et on vit s'élever une nouvelle école qui, appliquant à la médecine la philosophie de Platon et d'Aristote, expliqua tous les phénomènes du corps humain par un principe *aériforme*, et fut pour cette raison appelée *pneumatique* (4).

3. *Eclectiques.* — Mais parmi les pneumatiques, il en est quelques-uns qui, revenant à la doctrine d'Hippocrate, puisèrent en même temps leurs principes dans les autres systèmes (*les éclectiques*). Les plus dignes d'être cités parmi ces derniers sont *Arétée* de Cappadoce (5) et Claude Galien (6), l'homme le plus savant de son siècle et le plus versé dans les études anatomiques. C'est sa doctrine qui, pendant une longue série de siècles, fut développée dans les écoles avec une sorte de vénération.

4. *Théosophes.* Néanmoins, même du vivant de Galien, les principes de la magie et de la théosophie, apportés à Rome de la Perse, de la Chaldée, de l'Arabie et de l'Egypte, exercèrent une certaine influence sur la médecine (7).

5. *Ecole d'Alexandrie.* — Cependant, malgré cela, on vit surgir, surtout de l'école d'Alexandrie (8), des médecins d'un grand mérite : *Oribase* (9), médecin de l'empereur Julien, et qui vivait vers le

---

4 ; Venet. 1497, fol.; Aldina 1528, 8 maj. *Ruellii*; Paris 1529. C. comment. *Bald. Roussei*, L. B. 1592, 4. *Van der Linden*, L. B. *Elzevir*. 1657, 12. *Morgagni;* Patav. 1722, 8. *Vulpii*; Patav. 1750, 11 vol. 8. *Almeloveen* L. B. 1746, 8. *Krause*; Lips. 1766, 8. *Targa*; Pat. 1769, 4. *Valart*; Paris, 1772, 12. *Pariset*; Paris 1811. *Dinckinson;* Lond. 1813, 4. *Luchtmans*; Lugd. Bat. 1785; *Ninnin*, 4. Par. 1821. *P. Fouquier* et *F. S. Rattier*; Paris 1823. — Quant à la vie et aux ouvrages de Celse, lisez : *Jo. Rhodii*, Vita Celsi. Ad calcem diss. de acia, pondere et mensuris Celsi; London 1691, 4. *G. Matthiæ*, De Celsi medicina; Gœtting. 1776, 4. *Jo. Fr. Clossii*, Spec. observationum criticarum in Celsum; Ultraj. 1768, 4. *Bianconi*, Lettere sopra Celso; Rom. 1779, 8. Germanice; Lips, 1781, 8. *Fabric.*, Bibl. latin. ed. Ernesti, t. 2, p. 36. *Saxe*, Onomastic, litt. t. 1, p. 237. *Ch. Gottfr. Gruner*, Comm. in locum Celsi de sectis medicorum ; Jen. 1803. *Gius. Ant. de Chiappa*, Discorsi medico-filologici intorno alle opere ed alla condizionale persona di A. C. Celso ; Milano. 1819. *M. G. Schillingii*, Quæstio de Corn. Cels. vita; Lips. 1824, 8.

(4) *Osterhausen*, Diss. exhib. sectæ pneumaticorum med. histor.; Alt. 1791. Analecta historico-critica de *Archigene* medico et de apolliniis medicis eorumque scriptis et fragmentis, Auct. Harles; Erlang, 1816.

(5) De morbis acutis, lib. IV, et de morbis chronicis, ed. princeps, cura Jac. Gouxyli; Paris 1554, gr. lat. c. *Joh W. Wigan*; Oxon. 1723, fol. c. not. *Trilleri*, curante Boerrhaavio; L. B. 1731, fol. lat.; Venet. 1552, fol.; Paris 1554, 16; Venet. 1763, 8; Argent. 1768, 8.—Lisez, sur la vie d'Arétée : *Wiggan's* Abhandl. über Zeitalter Lebengeschichte u. s. w. des Aretæus (in fronte editionis suæ) Cfr. *C. G. Kühn*, De dubia Aretæi ætate disquis; Lips. 1779, 8.

(6) Opp. omnia 1, græc. ed. princeps Aldina; Venet. 1521, 5 vol. fol.; Basil. cur. Joach. Camerarii et Leon; Fuchsii 1538, 5 vol. fol. 2 græco-latin ed. Renatus Chartier, cum Hippocrate; Paris 1639 et 1679, 13 vol. fol. Item C. G. Kühn vol. 1-11; Lips. 1823, 8. 3 latin. Venetiis per Phil. Pintium de Caneto; 1490, fol. cum prolegomenis Conr. Gesneri et indicibus Grataroli et Pantaleonis; Basil. 1562; Venet. 1541, 1550, 1556, 1563, 1570, 1575, 1586, 1600, 1609, 1625; Venet. studio Rasarii, 1562, 5 v. f. *Andr. Lagunæ*, Epitome operum Galeni; Venet. 1541, 8; 4 vol. Basil. 1551, fol.—Quant à la vie et aux écrits de Galien, lisez : *Conrad Gessner* in prolegomenis ad editionem citatam. *Phil. Labbe*, Elogium chronologicum Galeni; Paris 1660, 8. Ejusd. vita Galeni ex propriis scriptis collecta; Paris 1660. *Sprengel*, Briefe über Galens philosoph. system in ejusd. Beytrage zur Geschichte der medicin. I B. 1 st. p. 117 seq. Ejusd. Galens fieberlehre; Breslau 1785, 8. *Ackermann*, In Fabricii bibl. græca ed. Harles, lib. VI, cap. 19, vol. 5. *Sandifort* exercitat. acad., lib. I, cap. 8, p. 113. *Heyne*, De Alexandrina schola et medicinæ in eadem summo flore ipsius Galeni studii impense aucto in ej. opusc. vol. 1. *J. E. Hebenstreit*, Palæologia therapiæ, ed. *C. G. Gruner;* Hal. 1779, 8.

(7) Notice sur quelques superstitions et cérémonies en usage chez les anciens dans l'art de guérir; Marseille 1820.

(8) Essai sur l'école d'Alexandrie, par Jacq. Matter; Paris 1820.

(9) Collectorum medicinalium quæ extant; Paris 1555, 8. Vid. *H. Stephani*, Art. med. princip. Medicinisch historische Abhandlung über Oribasius, den Leibarzt des Kaisers Julian, von *J. F. C. Hecker*, in ejusd. literarische annalen der gesammten Heilkunde, I. B.; Berlin, 1825.

milieu du cinquième siècle ; pendant le siècle suivant, Aétius (10), médecin de la cour de Constantinople, enfin, Alexandre de Tralles (11) et Paul d'Egine (12), si habile dans l'art de la chirurgie et des accouchements, et qui vivait à Alexandrie, au commencement du septième siècle.

6. *Siècles barbares.*—Vers la fin de ce même siècle, on vit en Orient toutes les sciences s'éclipser parmi les chrétiens, de même qu'au commencement du cinquième siècle on les avait déjà vu périr en Occident par l'invasion des Barbares. Jusqu'au douzième siècle, la médecine, comme les autres connaissances humaines, demeura cachée dans les couvents de moines.

§ IV.

ARABES. — ÉCOLE DE SALERNE.

1. *Arabes.* — Dans le douzième siècle, on vit la médecine jeter un nouvel éclat en Espagne (1) à la suite des excursions des Maures. Déjà les Arabes (2) mêmes, lorsqu'ils envahissaient l'Egypte pendant le septième siècle, avaient donné à la médecine la forme d'une science. Cet art commença à jeter quelque éclat parmi eux surtout dans le neuvième siècle, époque à laquelle leurs médecins se livraient avec avidité à la lecture des ouvrages des Grecs et surtout de ceux d'Aristote. Parmi les Arabes, les plus célèbres commentateurs des auteurs grecs furent *Hhonian-Ebn-Ishak*, *Iohiah-Ebn-Masawaih.* Tous deux vivaient à Bagdad, qui était alors la ville où les sciences florissaient. Mais les auteurs auxquels la médecine est redevable d'ouvrages originaux sont *Rhazès* (3), *Ebn-Sina*, ou *Avicenne* (4), *Ibn-Zohr*, ou *Avensoar* (5) et *Abul'Kasem* (6), natif de Cordoue. Cette ville en effet était, pour les Arabes qui habitaient l'Espagne, comme le bazar (le rendez-vous) de toutes les sciences. Les médecins arabes étaient tout-à-la-fois poètes, philosophes et historiens. La pharmacie, la séméiotique, furent les deux parties de la science dans lesquelles ils brillèrent le plus ; mais il n'en fut pas de même de l'anatomie. Dans le treizième siècle, les sciences cessèrent d'être cultivées par les Maures d'Espagne.

2. *Ecole de Salerne.* — Les moines qui se livraient, en Espagne, à l'étude des lettres, introduisirent en France et en Italie, pendant le douzième siècle, la doctrine d'Aristote, ou, du moins, celle qui était enseignée par les Arabes. Parmi ces moines, ceux de l'ordre de Saint-Benoît, dont le monastère était sur le mont Cassin près de Salerne (7),

---

(10) Aetii Amideni 4. Tetrabibl. s. medicor. veter. synops. lib. XVI; Venet. apud Aldum. lat. curante. J. Cornaro ; Basil. 1535, 1542, 1549, fol. J. E. Hebenstreit, Tentamen philologicum medicum super Aetii Amideni synops. medicor. vet. libris octo; Lips. 1757, 4. Weigel, Exercitationum Aetianarum spec. ; Lips. 1791, 4.

(11) Libri medicinales XII, ed. princ.; Paris ap. Stephanum 1548, fol. gr. lat.; Basil 1556, 8 lat. per Torinum; Basil 1533, 1541; Argentorat. 1549.

(12) De re medica, lib. VII, ed. princ. græc.; Venet. apud Aldum 1528, fol.; Basil. 1538, fol. lat. per Guinier Andernac; Colon. 1534, fol.; Venet. 1591, 8; Argent. 1542, fol. per Alban. Torin.; Basil. 1551, 8, per J. Cornar.; Basil. 1556, fol.; Lugd. 1598, 8. Item in collect. Stephani V. Rud. Aug. Vogel, De Pauli Æginetæ meritis in medicinam, imprimisque chirurgiam, Prol. 1. 11; Gotting. 1768.

(1) Dr. *Don Garcias Suelto's*, Kurzer Abriss der Geschichte der Heilkunde in Spanien, seit der Vertreibung der Mauren. Aus den decadas medico-quirurgicas in Magazin der Auslandischen literatur der gesammten heilk. von *Gerson* und Julius; Hamb. 1824, Juli, August.

(2) *Math. Norberg*, Diss. de medicina Arabum; Lond. Scandin. 1791. Essai historique et littéraire de la médecine des Arabes, par *Amoureux*; Montpellier 1806. *Sim. Aronstein*, Diss. quid Arabibus in arte medica et conservanda et excolenda debeatur; Berol. 1824, 4.

(3) Opera, cont. lib. X ad Almanzorem. lib. divisionum; lib. de junctis ægritudinibus pueror; lib. de secretis, etc.; Mediol. 1481, fol.

(4) Opera c. explanatione *Jacobi* de partibus, arab. et latin; Rom. 1593, fol.; latin, Ven. 1608, fol.

(5) Taisir, i. e. rectificationis et regiminis; Venet. 1553, fol.

(6) Compendium artis. med.; Aug. Vind. 1519, fol. Method. medendi, lib. III; Basil. 1541, fol. De Chirurgia, arab. et lat. curav. *Jo. Channing;* Oxon. 1778, vol. II.

(7) *A. Mazza*, Urbis salernitanæ historia et antiquitates; Neap. 1681, 4.

acquirent une grande célébrité dans la médecine, surtout pendant le courant du treizième siècle. C'est à cette époque que la lèpre fit de grands ravages en Europe.

§ V.

XIIIe, XIVe ET XVe SIÈCLES.

3. XIIIe *siècle.*— Cependant, plusieurs universités s'élevèrent dans le courant du même siècle en France et en Italie. En Angleterre, *Roger Bacon* (1) ne contribua pas peu à déraciner les idées hypothétiques; alors la médecine n'était autre chose qu'un fatras informe de sophismes puisés, pour la plupart, dans l'astrologie, comme nous l'attestent, parmi tant d'autres, les ouvrages de *Gilbert* (2), *Pierre d'Abano* (3), etc. Cependant un petit nombre d'auteurs professèrent une doctrine plus saine, et parmi eux il ne faut pas oublier *Thaddée de Florence* (4), *Jean de Saint-Amand* (5). Quant à la chirurgie, c'était en Italie qu'elle jetait alors le plus d'éclat.

4. XIVe *siècle.* — Quoique pendant le quatorzième siècle, marqué par cette peste qui sembla vouloir détruire toute la population de l'Europe, de nouvelles lumières aient été répandues sur les sciences, surtout par *Duns Scot* et *Pétrarque* (6), l'art de guérir ne gagna rien à ces progrès. Il était encore en effet sous l'empire de l'astrologie, comme on peut le voir dans les ouvages d'*Arnaud Bachuone de Villeneuve* (7).

5. XVe *siècle.* — Pendant le quinzième siècle, l'étude de la langue grecque, la lecture des ouvrages d'Aristote, le retour à la philosophie de Platon, surtout à Florence, sous le règne brillant des *Médicis*, furent d'un grand secours pour les sciences. Mais rien n'y contribua plus que l'invention de l'imprimerie. Les médecins de ce siècle qui se sont le plus fait remarquer par l'étude des auteurs grecs, par leur savoir et par leur sagacité, sont *Antoine Benivieni* (8) de Florence, *Alexandre Benedetti* (9), originaire de Lombardie; *Nicolas Leonicène* (10) de Vicence, l'Anglais *Thomas Linacer*, qui tous contribuèrent avec éclat à rétablir la doctrine d'Hippocrate. Comme ce siècle fut marqué par l'apparition de plusieurs maladies, telles que la suette anglaise, le scorbut, la plique polonaise, la syphilis, il mérite de fixer fortement l'attention des médecins.

§ VI.

SEIZIÈME SIÈCLE.

1. *Ecole hippocratique.* — Dans le courant du seizième siècle et au commencement du siècle suivant, les sciences, qui jusque-là s'étaient montrées florissantes seulement en France et en Italie, s'étendirent en Angleterre. De nombreux commentateurs d'Hippocrate illustrèrent ce siècle : tels sont *Jean Winther d'Andernach* (1); *Louis Duret* (2); *Jac. Houllier* (3), natif du Dauphiné;

(1) Opus majus de utilitate scientiarum ex codice dublinensi, nunc primum edidit Sam. Jebb.; Lond. 1733.

(2) Compendium medicinæ, tam morborum universalium, quam particularium, non solum medicis, sed et chirurgicis utilissimum. Ed. Michael. de Capella; Venet. 1510, 4.

(3) Conciliator differentiarum philosophicar. et medicar.; Venet. 1565, fol.

(4) Ce professeur de Bologne écrivit ensuite, depuis l'année 1260, l'ouvrage intitulé *Expositiones in Hippocratem et Joannitium;* Venet. 1527, fol.

(5) Expositio super antidotarium Nicolai; Venet. 1562, fol.

(6) Mémoires sur la vie de Pétrarque, par l'abbé *de Sade;* Amst. 1764-67, 3 vol. 4.

(7) Opp. cum annotation. *Nic. Taurellii* ex edit. *Joach. Baudisii;* Basil. 1585, fol.

(8) De abditis morborum caussis; Florent. 1507, 4; Basil. 1529, 8.

(9) De omnium a vertice ad plantam morborum signis, causis, differentiis, indicationibus et remediis, lib. XXX. Ejusd. anat. s. historiæ, C. H. lib. V; Venet. 1493, 8. Ibid. 1502, 4; Colon. 1527 8. Opp., Venet. 1533. fol.; Basil. 1549, fol.

(10) De Plinii et plurium aliorum medicorum in medicina erroribus liber; Ferrar. 1509. 4.

(1) De medicina veteri et nova, lib. II; Bas. 1571, fol., vol 2.

(2) Interpretationes et enarrationes in coacas prænotiones magni Hippocratis; Lugd. 1784, fol.

(3) J. Holleri epistol. medicinal. lib. XX; Basil. 1549, fol.

Manardus (4), *Jérôme Mercurialis* (5) de Fréjus, *J-Bapt. Montanus* (6), professeur de l'université de Padoue; et le célèbre *An. Foes* (7), natif de Metz. Les médecins qui écrivirent dans le seizième et au commencement du dix-septième siècle ne se bornèrent pas seulement à traduire et à commenter les ouvrages d'Hippocrate, mais ils enrichirent encore la médecine de nouvelles observations qui leur sont propres. Tels sont, par exemple, *Guillaume-Baillou* (8), et *Charles Le Pois* (9). Combien la science ne doit-elle pas encore aux médecins qui ont écrit sur certaines maladies qui, si elles n'étaient pas tout-à-fait nouvelles, n'avaient certainement encore été jusque-là décrites par personne. Telles sont la fièvre pétéchiale, la *raphanie* et la toux convulsive. Parmi ces auteurs, les plus dignes d'être cités sont *Jean Fernel* (10) d'Amiens, *Nicolas Massa* (11) de Venise, *Amatus Lusitanus* (12), professeur à Ferrare, *Jean Crato de Krafthein* (13), de Breslaw; *Vict. Trincavella* (14), professeur de l'université de Padoue; *Rembert Dodoens* (15), *J. Schenk* (16); *Fel. Plater* (17), né en Suisse; *Pierre Forest* (18), natif de Hollande; et, enfin, *Pierre Salius Diversus* (19) et *Marcellus Donatus* (20), dont l'un exerçait la médecine à Faenza, et l'autre dans la ville de Mantoue. — *Prosper Alpin* (21), né dans les environs de Vicence, et *Jodocus Lommius* (22), natif de la Gueldre, ne se bornèrent pas à recueillir des observations, mais ils s'appliquèrent à l'étude de la séméiotique. Après eux, *Jean Riolan* (23), le père, et *Jacques Dubois* (24), tous deux professeurs de l'université de Paris; *Nicolas Lepois* (25); *Felix Plater* (26) et *Louis Settala* (27), de Milan; Jérôme *Cardan* (28), François *Valeriola* (29), professeur à Turin, embrassèrent dans leurs traités tout ce qui se rapporte à la médecine pratique. Parmi tous les ob-

(4) Censura et dispositio operum Hippocratis; Venet. 1583, 4.

(5) Commentarii in Aphor. Hipp.; Genev. 1620, 8.

(6) Idea doctrinæ hippocraticæ de gener. pituitæ: de melanchol. humor.; de coctione et præpar. humor, etc., ed. *J. Cratone;* Basil. 1555, 8.

(7) Æconomia Hippocratis alphabeti serie disposita; Genev. 1662, fol.

(8) Ballonii opera omnia; Genev. 1762.

(9) *Piso*, Selectiorum observationum et consiliorum de prætervisis hactenus morbis adfectibusque præter naturam, ab aqua seu serosa colluvie ortis, liber singularis; Ponte ad Monticulum, 1618.

(10) Universa medicina, lib. XXIII, studio *Guill. Plantii*. Cenomani; Frft. 1574, 8, vol. II.

(11) Epist. medic.; Venet. 1558. 4. v. II.

(12) Curat. medicinalium cent. VII; Venet. 1566, fol.

(13) Consilior. et epistol. medic. Cratonis ex *Pt. Monavii* collectam. collector, lib. I, ed. *Laur. Scholz.*; Francof. 1591, 8. lib. II et III, ib. 1592, lib. IV et V, 1593, lib. VI et VII; Hanov. 1611. Collectæ prodiere, Francf. 1654, 8.

(14) Consilia medica post editt. Ven. et Lugd. accessione CXXVIII consiliorum locupletata, etc.; Basil. 1587, fol.

(15) Obs. med. exempla rara; Col. 1581, 8.

(16) Observat. medicarum omnium novar. admirab, et monstros, t. 7, ed. *Jo. Georgio* filio; Francof. 1600, fol.

(17) Observationum in hominis affectibus, lib. III; Basil. 1614, 8.

(18) Observat. et curat. medic. libr. medicin., lib. XXX; Francof. 1602-7, fol.

(19) De febre pestilenti tractat. et cur. quorumd. particul. morbor. quor. cur. ab ordin. practic. non habetur, etc.; Bonon. 1584, 4.

(20) De historia medica libri VI, opus varia lectione refertum; Mant. 1586, 4, cum *Greg. Horstii* not. et addito lib. VII; Frft. 1613, 8.

(21) De præsag. vita et morte, lib. VII; Patav. 1601, 4, et C. præf. *Boerrhavii* et ex emend. *Gaubii;* Lugd. B. 1733, 4.

(22) Observ. medicinalium lib. III; Amst. 1715, 8.

(23) Universæ medicinæ compend.; Paris 1598, 8.

(24) Opera omnia medic. jam demum, in VI part. digesta, etc., stud. *Ren. Moreau;* Colon. Allobr., 1630 f.

(25) De cognoscendis et curandis præcipuè internis c. h. morbis, libr. III; Francof; 1585, fol., cum præf. *H. Boerrhaave;* L. B. 1736, 4, vol. II.

(26) Praxis medica; Bas. 1625, 4.

(27) Animadversionum et caut. medicar, lib. VII; Dordr. 1650, 8; Patav. 1659, 8.

(28) Opp. edit. C. Spon.; Lugd. 1663, 10 vol. fol.

(29) Loci medicinæ communes, III libri, etc.; Venet. 1562. Enarrationum, libr. VI, responsionum, I; Lugd. 1564, fol. Observationum medicinalium, libr. IV; Lugd. 1573, fol.

servateurs de cette époque, on doit surtout remarquer Jérôme *Fracastor* (30).

2. *Anatomie.* — Quant à l'anatomie, qui pendant le seizième siècle se perfectionna de plus en plus par les travaux de Vésale, d'Eustache, de Fallope, de Bauhin, de Fabrice de Turin; je n'en parlerai pas, car c'est un sujet en quelque sorte étranger au mien.

3. *Conciliateurs.* — Plusieurs des médecins de cette époque s'attachèrent à concilier entre elles la médecine des Grecs et celle des Arabes : tels sont J.-*B. Sylvaticus* (31), professeur de l'université de Pavie, et *Michel Servet* (32), originaire d'Espagne. Mais comme cette fusion des deux doctrines ne pouvait pas toujours avoir lieu, il en résulta d'innombrables discussions. Telle est par exemple celle qui s'éleva pour savoir à quel endroit il faut ouvrir la veine dans les diverses maladies, si c'est dans le voisinage de la partie malade, suivant la méthode des Grecs, comme le conseille *Pierre Brissot* (33), ou bien si, suivant la méthode des Arabes, et comme l'indique *Victor Trincavella* (34), c'est dans un point éloigné, afin d'opérer une révulsion. Les auteurs qui attaquèrent les opinions de Galien avec le plus d'acharnement furent *J. Argentier* (35), du Piémont; *Laurent Joubert* (36), et *Guillaume Rondelet* (37), professeurs de l'université de Montpellier, ainsi qu'*André Dudith de Horcowicz* de Hongrie.

(30) Opera omnia philosophica et medica. Venet. 1555, 4; Lugd. 1591, 11 vol. 8; Genev. 1671, 8. Fr. Otto Minke. de vita, moribus, scriptis meritisque in omne litterarum genus Hieronymi Fracastori; Lips. 1731, 4.

(31) Controversiæ med. centum.; Francof. 1601, fol.

(32) Syruporum universa ratio, ad Galeni censur. dilig. exposita; Ven. 1545, 8.

(33) Apologetica disceptatio de vena secanda in pleuritide; Basil 1529, 8.

(34) De vena secanda in pleuritide medica ratio.; Ven. 1539, 8; et col. 985, ad. calc. consilior. med.; Basil. 1587, f.

(35) Opera nunquam excusa.; Venet. 1592, f.

(36) Paradoxorum decad. II; Lugd. 1566, 8.

(37) Opera omnia medica, ab infinitis mendis repurgata, stud. *J. Croqueri*; Genev. 1620, 8.

§ VII.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

1. *Paracelse.*—Mais il ne faut pas croire que tous les médecins de cette époque, renonçant aux vaines contemplations de l'esprit, entrèrent dans la voie de l'expérience. La plupart, entraînés par l'esprit du siècle, se jetèrent dans l'astrologie, la magie et l'alchimie. Aussi peut-on les regarder comme ayant préparé la voie à *Paracelse* (1). Cet homme, né en Suisse, doué d'un esprit actif, il est vrai, mais dépourvu de toute instruction, fut le destructeur de la médecine grecque. Aussi sa doctrine ne nous a-t-elle servi qu'à une seule chose, c'est à savoir jusqu'où ont pu s'étendre les erreurs de l'esprit humain, par suite des causes dont nous avons parlé. Néanmoins, cette doctrine eut un grand nombre de partisans, surtout en Allemagne. Cependant, un auteur suisse, *Thomas Erastes* (2), l'attaqua vigoureusement.

2. *Bacon*, *Sydenham*, *Baglivi.* — Au commencement du dix-septième siècle, un homme immortel, François *Bacon* de Vérulam (3), donna, pour l'étude de la médecine comme pour celle des autres sciences, des règles et des préceptes excellents, et tout-à-fait d'accord avec ceux d'Hippocrate. Ces préceptes furent suivis par Thomas *Sydenham* (4), la gloire de l'Angleterre. Ce médecin, qui fut tout-à-fait opposé à la doctrine des iatrochimistes, qui était en vigueur de son temps, fit connaître pour plusieurs maladies d'excellentes méthodes de trai-

(1) Opera omnia medico-chimico-chirurgica, cura Jo. Huseri; Basil. 1589, 4, vol. x. Paracelsum ad spadones pertinuisse ac ejus cranium femineam exhibuisse formam, Osiander, postquam illius sepulchrum Salisburgi visitaverit, contendit. V. Gottingische Gelehrten; Anzeigen 1817. No. 152.

(2) Disputationum de medicina nova Phil. Paracelsi part. IV.; Basil. 1572 et 1573, 4.

(3) Francisci Baconis à Verulamio sylva sylvarum s. historia naturalis cent. x; Lond. 1738. fol. Ejusd., De augmentis scientiarum. L. B. 1652. Ej., Historia vitæ et mortis. Ej., Opera omnia ed. Th. Birsch; Lond. 1740, 4 vol. fol.

(4) The entire works., 5 edit. by J. Swan; Lond. 1769.

tement. *Morton* (5), son contemporain, et médecin très-versé dans la pratique de la médecine, rivalisa avec lui. Georges *Baglivi* (6), de Raguse, qui pour nous est après Hippocrate le premier des observateurs (7), quoiqu'il soit à peine parvenu à la force de l'âge, suivit exactement les traces de Sydenham. Vers le milieu et la fin du dix-septième siècle, époque à laquelle un grand nombre d'universités, d'académies et de sociétés scientifiques s'élevèrent avec éclat, l'anatomie et la physiologie s'enrichirent de découvertes importantes : celle de la circulation du sang (8) et celle des vaisseaux lymphatiques (9). La doctrine de Paracelse se trouva purgée de ses erreurs autant qu'il fut possible de le faire. Parmi ceux qui s'efforcèrent de la fondre avec la doctrine des Grecs, on peut citer surtout *André Libavius* (10), *Daniel Sennert* (11), *Raimond Minderer* (12), *Adrien Mynsicht* (13), *Lazare Rivière* (14); mais il faut surtout citer Théophile *Bonnet* (15), qui, en cultivant l'anatomie pathologique, ouvrit une nouvelle voie à la médecine. Enfin, l'art de guérir fut de plus en plus ramené à l'observation et à l'expérience, par *Thomas Bartholin* (16), *Jo. Jac Wepfer* (17), *Fabrice de Hilden* (18), *Zacutus Lusitanus* (19), *Théodore Kerkring* (20), *Frédérick Ruysch* (21), *Nicolas Tulpius* (22), *Grégoire Horst* (23), *Thomas Willis* (24), *François Redi* (25), *Stalpert van der Wiel* (26), *Stiph. Blankart* (27) et *Nic. Pechlin* (28).

3. *Van Helmont.* — En même temps que tous ces hommes recommandables travaillaient à purifier en quelque sorte la médecine, *Jean-Baptiste Van Helmont* (29), homme remarquable par sa vaste érudition, mais trop souvent emporté par le feu de son imagination, éleva un nouveau système de médecine sur les ruines de celui de Paracelse. Suivant lui, les phénomènes de la santé et ceux de la maladie dépendent tous d'un être immatériel et occulte, qu'il désigne sous

---

(5) Opp., t. I, II et III.

(6) Praxis medica ; Antwerp. 1715.

(7) Je peux dire de Baglivi : « Thou wast my guide, philosopher and friend. » Pope's Essay on man, ep. 4, vers. 390.

(8) Guil. Harvæi exercitatio anatomica de motu cordis et sanguinis circulatione in animalibus ; Francof. 1623, 4.

(9) Casp. Asellii de lactibus seu lacteis venis Diss. opus posthum. ; Mediol. 1627, 4.

(10) Æconomia animalis in transactiones divisa. ; Amst. 1741.

(11) Practicæ medicinæ libri IV; Viteb. 1623. 35. 4, vol. I-IV. Opp. ; Lugd. 1676, fol., vol. IV.

(12) Medicina militaris, s. lib. castrensis euporista - continens. Aug. ; Vind. 1621, 8.

(13) Thesaurus et armamentarium medico-chimicum ; Hamb. 1631, 4.

(14) Praxis medica cum theoria ed. XI; Hag. Com. 1658, 8. Observationes insignes, cent. Tres; Hag. Com. 1656, 8.

(15) Sepulchretum anatomicum s. anatomia practica ex cadaveribus morbo denatis ; Genevæ 1679. Edit. auct. à Manget ; Lugd. 1700.

(16) Historiarum anatomicarum rariorum, cent. VI ; Hafn. 1654-1661, vol. III. Epistolarum medicarum, cent IV ; Hafn. 1663-67, vol. IV. Acta medica et philosophica hafniensia 1675-80, vol. V.

(17) Historiæ apoplecticorum observationibus et scholiis anatomico-medicis illustratæ ; Scaphus 1658. Observationes anatomicæ ex cadaveribus eorum quos sustulit apoplexia ; Amst. 1681. Observationes practicæ de affectibus capitis externis et internis ; Scaph. 1727.

(18) Observationum chirurgicarum, cent. VI ; Basil. 1606. Anatomiæ præstantia et utilitas ; Bern. 1624.

(19) Praxis historiarum morborum, lib. V ; Amst. 1641. Praxeos medicæ admirandæ, lib. III.

(20) Spicilegium anatomicum ; Amst. 1670.

(21) Opp. ; Amstel. 1721-25, vol. II.

(22) Observationes medicæ, edit. quarta ; Amstel. 1672.

(23) Observationum medicinalium singularium, lib. IV, acc. epistol. et consulat. lib. ; Ulm. 1625. Specimen anatomiæ practicæ ; Francof. 1678.

(24) Opp. omnia ; Genevæ 1680, 4.

(25) Lettere e consulti med. ; Nap. 1778, vol. VII, 8.

(26) Observationes rariores anatomicæ, Lugd., Bat. 1687, vol. II.

(27) Anatomia practica rationalis, sive variorum cadaverum morbis denatorum anatomica inspectio ; Amst. 1688.

(28) Observationum physico-medicarum, lib. III ; Hamb. 1691.

(29) Opera omnia, edid. fil. *Frc. Merc. van Helmont*, Amst. 1652, 4.

le nom d'archée, et qui tantôt nous est favorable, tantôt nous est contraire.

4. *Iatrochimistes.* — *Franc. Sylvius de Le Boe* (30), s'appuyant sur la doctrine de Van Helmont, et sur la philosophie de Descartes, créa un nouveau système de médecine dans lequel les maladies dépendent toutes de l'effervescence des différents sels qui existent surtout dans les liquides du corps humain, et d'une fermentation morbide qui en résulte. Ce système iatrochimique, qui consistait à obtenir la cure des maladies par l'expulsion du ferment morbide, à l'aide de remèdes appelés alexipharmarques, eut pour partisans *Thomas Willis* (31), *Raimond Vieussens* (32), *Jean-Jacques Wald-Schmidt* (33), *Georges Wolfgang Wedel* (34), *Michael Etmuller* (35), etc. Cependant, outre *Sydenham*, *Robert Boyle* (36) essaya de démontrer la fausseté de ce système, mais ses efforts furent inutiles; et parmi les iatrochimistes, il en est plusieurs qui contribuèrent aux progrès de la médecine. C'est ainsi que *Th. Willis* (37) enrichit l'anatomie pathologique, c'est ainsi que l'école de *W. Wedel*, qui renfermait des germes précieux pour la science (38), se recommande aussi par les excellentes dissertations inaugurales qui sont sorties de son sein. Un grand nombre d'entre elles sont dues aussi aux soins de *Meibomius*, de *Vestius*, d'*Etmüller*, de *Vater*, de *Bohn*, etc.

5. *Nouvelle école hippocratique.* — De plus, vers les dernières années du dix-septième siècle, la médecine fut de nouveau ramenée dans la voie qu'Hippocrate, Sydenham et Baglivi lui avaient fait suivre, par les partisans de l'anatomie pathologique, *Jean-Jacob Manget* (39), *Jean-Maurice Hoffman* (40), et *J.-M. Lancisi* (41); elle le fut aussi par certains médecins-voyageurs, qui s'appliquèrent à l'étude des climats et des maladies endémiques; tels sont le même *Lancisi* (42), *Jacob Bontius* et *Guillaume le Pois* (43), *André Cleyer* (44), *E. Kaempfer* (45), etc; par les observateurs qui s'occupèrent à rechercher l'influence exercée sur les maladies par les diverses fonctions et les divers états: tels sont de *Soto* (46), *Michaelis* (47), *L.-A. Portio* (48), *W. Cocburn* (49), *P. Chirac* (50), *Chr. Vater* (51), *B. Ramazzini* (52), *Ascheberg* (53), *J. Kupfer-*

(30) Opera medica, edit. nova; Amst. 1679, 4. Ultraj. et Amst. 1695. 4.

(31) Opera omnia; Genev. 1680, 4.

(32) Histoire des maladies internes; à Toulouse 1774, 4.

(33) Institutiones medicinæ rationalis; Marb. 1688, 8. Opera omnia; Francof. 1695, 4; 1707, 8. vol. II.

(34) Physiologia medica; Jen. 1679, 4. Pathologia medica, ibid. 1692, 4, etc. Epitome prax. clinicæ; Jen. 1720, 4.

(35) Opera omnia, stud. *Mich. Ern.* filii; Francof. ad Mœn. 1708, vol. III, cum mult. additam. *Nic. Cyrilli.* Neap. 1728, f., vol. V.

(36) Works of *Robert Boyle*; Lond. 1744, 4. Vid. septical chymist.

(37) Pathologia cerebri et nervosi generis; Oxon. 1677.

(38) On vit sortir de l'école d'Iéna, Fr. Hoffmann et Ern. Stahl.

(39) Bibliotheca anatomica illustrata et aucta. Genev. 1699. Theatrum anatom.; ibid. 1716, vol. II.

(40) Disquisitio corporis humani anatomico-pathologica; Alt. 1713.

(41) De mortibus subitaneis; Rom. 1707.

(42) De nativis deque adventitiis romani cœli qualitatibus; ibid. 1717. Opp.; Genev. 1718, vol. II; s. Rom. 1745, vol. IV.

(43) Hist. nat. Indorum; Amst. 1658.

(44) Specimen medicinæ sinicæ; Francof. 1682.

(45) Amœnit. exoticæ; Lemgo 1712.

(46) Discorso de las enfermidades por que pueden los religiosos depor la clausura; Madrit 1639.

(47) Diss. de morbis metallicorum; Lips. 1652.

(48) De militis in castris sanitate tuenda, 1685.

(49) Sea-discases, or a treatise of their nature, causes and cure; Lond. 1696.

(50) Observations sur les incommodités auxquelles sont sujets les équipages des vaisseaux; Paris 1724.

(51) De morb. classiariorum et navigantium; Witenb. 1715.

(52) Opp. omn.; Genev. 1717 (de morbis artificum).

(53) Diss. de morbis religiosorum; Erf. 1720.

schmidt (54), *Thom* (55), *Hetzel* (56), *Fürstenau* (57), *Fr. Hofmann* (58); par les auteurs de monographies, tels que *J.-B. Bianchi* (59), *Fr. Torti* (60), *M. Schurig* (61), etc. Enfin la médecine retira de grands avantages de la création des académies des sciences et des journaux littéraires qui furent établis à cette époque (62).

(54) De morbis præliantium quos quidem in victoriosa Bernatum expeditione bellica, a. 1712, passim inter milites præliantes observavit *J. Kupferschmidt*; Basileæ 1715.

(55) Dissert. de morbis monachorum; Giess. 1728.

(56. Dissertatio de valetudine salis coctorum; Alt. 1731.

(57) Epistola ad C. *Uffenbach*, de morbis jurisconsultorum; Fr. ad M. 1721. — Diss. de morbis medicorum; Rintel 1752.

(58) Diss. de morbis peregrinantium; Hal. 1734. Opp. supplem. II, P. I.

(59) Hist. hepatica; Aug. Taur. 1710.

(60) Therapeutice specialis ad febres quasdam perniciosas inopinate ac repente lethales, una vero china, peculiari modo administrata, sanabiles; Mutinæ 1709; auct. ib. 1730.

(61) Decem monographias ab a. 1710 ad 1744, Dresdæ conscripsit.

(62) Philosophical transactions; Lond. 1665. Journal des savants; Paris 1665. — Miscellanea s. ephemer. medico-phys. academiæ naturæ curiosorum. Decur. III, Francof. 167 ; ab. a. 1712, sub titulo : Ephem. s. observationes medico-physicæ, x. centur. ab. a. 1727, sub titulo : Acta physico-medica, 10 vol. — Ab. a. 1757, Acta nova physico-medica acad. Cæsar.-Leopoldinæ naturæ curiosorum; Bonn.—Nic. de Blegny, Nouvelles découvertes sur toutes les parties de la médecine, 1679. Lat. Jodaicus medico Gallicus; Genev. 1680. Saint-Blancaart, Collectanea medico-physica; Amst. 1680.— Acta eruditorum; Lips. 1682. Nova acta erudit.; ibid. 1732. — Histoire de l'académie royale des sciences de Paris, avec les mémoires, 1699. — Miscellanea berolinensia, 1710; ab a. 1744, sub titulo : Histoire de l'académie des sciences et des belles-lettres, avec les mémoires. Ab a. 1770, sous le titre de : Nouveaux mémoires. Sammlung vom natur-und-medicin, wie auch hierzu gehoriger kunst-u. Literaturgeschichten; Breslau, 38 vol., et 4 suppl. — Commentarii academiæ scientiarum petropolitanæ, 1726, vol. XIV. Novi commentarii, 1747, vol. XX. Acta acad., 1770 Commentarii Bononienses, 1731. — Commercium litterarium noricum, 1731, vol. XV. Commentarii lipsienses, vol. I-XXXV. c. suppl. Medical Essays and observations, Edinburg 1733-42, vol. VI. Essays and observations physical litterary; ibid. 1754. Swenska vetenskapacademiens Handlingar; Holm. 1739, vol. 41. — Nya Handlingar, 1780.

§ VIII.

COMMENCEMENT DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

1. *Iatromathématiciens.* — Mais de nouvelles destinées étaient réservées à la médecine. En effet, au commencement du dix-huitième siècle les principes des mathématiques, de la mécanique, de l'hydraulique, furent appliqués à l'art de guérir, ce qui paraît dû surtout à *Galilee* (1). Cependant, quoiqu'il ne soit pas douteux que *Sanctorius* (2) ait jeté les fondements de la doctrine iatromathématique, on regarde généralement *Etienne Borelli* (3) comme le véritable fondateur de ce système, ainsi que l'a prouvé surtout *Bernoulli* (4). Les partisans de la doctrine iatromathématique sont : *François Boissier de Sauvages* (5), *Pitcarn* (6), *Jacob Keil* (7), *Laur. Bellini* (8), *Philippe Hecquet* (9), et même jusqu'à un certain point *G. Cheyne* (10).

2. *Principes de Newton appliqués à la médecine.* — Les principes de Newton furent appliqués à la médecine par

(1) Sprengel, op. cit. IV vol., p. 473.

(2) Ars de medicina statica section. aphoris. VII comprehensa; Venet. 1614, 12.

(3) De motu animalium, pars. I et II; L. B. 1710. 4.

(4) De musculorum motu; Groning 1697, 4.

(5) Nosologia methodica; Amst. 1768, 4. Castigav. emend. aux. icones etiam ad nat. pictas adjec. *C. F. Daniel*; Lips. 1798, 8, to. v.

(6) Element. medicinæ physico-mathemat.; Neapol. 1721, 4; Ven. 1740, 4.

(7) Tentamina medico-physica. ac. med. statica Brit.; L. B. 1725, 4.

(8) Opuscula de motu cordis, bilis, etc.; L. B. 1714, 4. De struct. et usu ren. ut et de gust. organo; L. B. 1711, 4. De urinis et pulsib., etc.; L. B. 1717, 4.

(9) Médecine naturelle vue dans la pathologie vivante, éd. II; Par. 1738.

(10) *A new Theory of acute and slow continued fevers*; London 1722, 8.

Robinson (11), *Yvo Gaukes* (12), *Perry* (13), *Clifton Wintrigham* (14) et *Richard Mead* (15). Cependant il faut dire de tous ces hommes recommandables, qu'ils appliquèrent les principes des mathématiques à l'explication des phénomènes de la santé et des maladies plutôt qu'à leur traitement, et que sous ce dernier point de vue ils s'en rapportèrent plutôt à la seule expérience.

3. *Boerrhaave.* — On en peut dire autant du célèbre *Hermann Boerrhaave* (16), qui enseigna la médecine avec tant de succès à Leyde (17). Sa théorie flotta incertaine entre les principes iatromathématiques et iatrochimiques, mais dans sa pratique il prit toujours la nature pour guide. Ce médecin eut pour rival G. Van Swieten (18), son disciple.

4. *Médecine dynamique. Stahl.* — Au commencement de ce même dix-huitième siècle, un homme d'un esprit extrêmement subtil, et disciple de Wedel, *Ernest Stahl* (19), fonda une nouvelle doctrine médicale. La base de cette doctrine repose sur ce point, que les liquides et les solides qui constituent le corps humain ne sont que des instruments dont un principe immatériel, l'âme, dispose suivant ses caprices pour déterminer les phénomènes, soit de la bonne, soit de la mauvaise santé. L'âme est attentive à la guérison des maladies, et le médecin lui prête son ministère. Les germes de la doctrine de Stahl se trouvent dans les ouvrages de *Swammerdam* (20), de *Perrault* (21), de *Malebranche* (22), et enfin dans la doctrine même de Van Helmont. Les auteurs qui embrassèrent avec plus ou moins d'enthousiasme le système de Stahl, ou du moins les idées les plus remarquables qu'il renferme, sont: *Jean Junker* (23), *Jean-Sam. Carl* (24), *J.-Dan. Gohl* (25), *Mich. Alberti* (26), *Franc. Nicolls* (27), *Wil. Porterfield* (28), *Robert Whytt* (29), *J.-Aug. Unzer* (30), *Claud.-Nic. Lecat* (31), *Bordeu* (32), *L. de la Caze* (33), *Paul-Jos. Barthès* (34), *Ern. Platner* (35), etc.

5. *Fr. Hoffmann.* — Un autre disciple de Wedel, Frédéric Hoffmann (36), homme d'un grand mérite, fut le fondateur d'un nouveau système. Il recon-

---

(11) *New Theory of physic and diseases*; London 1725.

(12) Diss. de medicina ad certitudinem mathematicam evehenda; Amst. 1712, 8.

(13) *Treatise of diseases*; Lond. 1741.

(14) Tract. de podagra; Eborac. 1714, 8.

(15) Opera medica, ed. III; Gott. 1749, 8, voll. II.

(16) Aphorismi de cognoscendis et curandis morbis; L. B. 1727. Praxis medica s. commentarius in aphorismos; Patav. 1728.

(17) Cet homme célèbre professait d'une manière si savante, si claire, si simple, que s'il a pu être égalé dans la pratique de la médecine, il ne l'a certainement été par personne dans l'art de l'enseignement.

(18) Commentarii in Boerrhaavii aphorismos; L. B. 1745-73.

(19) Theoria medica vera; Hall. 1737, 4.

(20) Bibel der natur., 2, B. S, 844.

(21) OEuvres de physique et de mathématiques; Amst. 1727, 4, t. 2, p. 530-535.

(22) Entretien sur la métaphysique et sur la religion; Rotterdam 1688, p. 230-242.

(23) Conspectus therapiæ generalis; Hale 1725.

(24) Synopsis medicinæ stahlianæ; Buding 1724, 8.

(25) *Gedanken über den von Vorurtheilen Kranken Verstand in der Materie von Nervengeistern*; Halle 1733, 8.

(26) Introductio in universam medicinam; Halæ 1718, 4. Therapiæ medicæ praxis universalis et praxis extemporanea; Hal. 1721.

(27) De anima medica prælectio; London 1748.

(28) Medical essays and observations of Edinb., vol. IV.

(29) Works, published by his son; Edinb. 1768, 8.

(30) Gedanken vom Einflufs der seele in ihren Korper.; Halle 1746, 8.

(31) Traité des sensations et des passions; Paris 1767, 8.

(32) Recherches sur le tissu muqueux et sur l'organe cellulaire; Paris 1766, 12.

(33) Institutiones medicæ, e novo medicinæ conspectu; Paris 1754.

(34) Nouveaux éléments de la science de l'homme; Montpell. 1778, 8.

(35) Neue Anthropologie fur Aerzte und weltweise, th. 1; Leipzig. 1790, 8.

(36) Opera omnia, Genev. 1740, fol. vol. XI. Ibid., 1761, f., tom. VI, c. supplém., tom. II.

naissait dans le corps humain des forces de deux espèces, les unes matérielles, les autres immatérielles, les premières étant soumises aux lois générales de la mécanique, les autres à des lois toutes spéciales. Les maladies, suivant Hoffmann, naissent ou d'un excès dans le mouvement (spasme) ou d'une diminution (atonie). Quant aux altérations des liquides, il les regardait comme secondaires. Dans le traitement des maladies, Hoffmann prit pour guide l'expérience plutôt que son propre système : aussi est-il facile de comprendre pourquoi cet ouvrage si remarquable (37) peut mieux que tout autre servir de guide pour la pratique. Personne avant Fr. Hoffmann n'avait assez fait ressortir (38) tout ce que pouvait l'emploi du cautère pour la guérison des affections chroniques.

Les auteurs qui furent partisans de cette doctrine, ou du moins qui s'en rapprochèrent, sont : *Andr. El. Buchner* (39), *Adam Nietzki* (40), *Joh. Pet. Eberhard* (41), *Joseph Rega* (42), *Browne Langrish* (43), *Jo. de Gorter* (44), *Jo. Ant. Pusati* (45), etc.

6. *Conciliateurs.* — Les principes d'Hoffmann furent réunis à ceux de Boerrhaave, qui n'en diffèrent pas entièrement, par *Hen. Dan. Gaubius* (46), *Jo. Osterdyk-Schacht* (47), *Christ. Gottl. Ludwig* (48), *Rudolph. Augustin Vogel* (49), *Joa. Theod. Eller* (50), *Joh. Dom. Santorini* (51), *Antonio Fracassini* (52), etc.

7. *Vallisneri.* — Nous ne terminerons pas ce que nous avons à dire sur le commencement du dix-huitième siècle, sans payer notre tribut de vénération à Antoine Vallisneri (53), cet homme si remarquable, qui fait la gloire de l'Italie, et qui, en physique, en histoire naturelle et en médecine pratique, trouve à peine son égal.

§ IX.

MILIEU DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

1. *Age d'or.* — L'impulsion donnée à la médecine par Redi, Vallisneri, Lancisi, et par trois hommes remarquables, Frédéric Hoffmann, Ernest Stahl, et Hermann Boerrhaave; en même temps, les progrès des sciences accessoires firent du milieu du dix-huitième siècle l'âge d'or de la médecine.

2. *Physiologie et anatomie pathologique.* — La physiologie fut débarrassée de ses vaines hypothèses, reconstruite sur des principes véritablement philosophiques, et enrichie de la découverte de l'irritabilité, ainsi que d'un ouvrage (1) qui n'a pas son pareil dans la science, par un homme doué d'une mémoire prodigieuse et d'un puissant génie, anatomiste aussi profond (2) que savant pathologiste (3), poète aussi remarquable que

---

(37) Medicina rationalis systematica.

(38) Opp., vol. v, p. 153. Les adversaires de Fr. Hoffmann ont attaqué une partie de sa doctrine, comme on peut le voir par les dissertations de Stahl et de Gartner sur l'emploi du cautère.

(39) Fundamenta pathologiæ specialis; Hal. 1747, 8. Fundamenta therapiæ generalis, 1747, 8.

(40) Elementa pathologiæ universæ; Hal. 1766, 8.

(41) Conspectus medicinæ theoreticæ et hygienes; Hal. 1757, 8.

(42) De sympathia, seu consensu partium corporis humani; Harlem 1721, 4.

(43) *A new essay on muscular motion, founded on experiments and newtonian phylosophy;* Lond. 1733.

(44) Exercitationes medicæ quatuor; Amstel. 1737, 4.

(45) Raccolta d'opuscoli scientifici e filologici, t. I, p. 127-246.

(46) Institutiones pathologiæ medicinalis, Lugd.-Batav. 1738, 8. Ed. Alt. in Germania; Lips. 1781, 8.

(47) Institutiones medicinæ practicæ ad auditorum potissimum usus in epitomen redactæ. Traj. ad Rhen. 1767, 8.

(48) Institutiones pathologicæ; Lips. 1754, 8. Institutiones therapiæ generalis; Lips. 1771, 8.

(49) Academicæ prælectiones de cognoscendis et curandis præcipuis corporis humani affectibus; Goett. 1772, 8.

(50) Observationes de cognoscendis et curandis morbis præsertim acutis; Regiomont. 1762, 8.

(51) Instruzione intorno alle febbri; Venez. 1734.

(52) Tractatus theoretico-practicus de febribus; Veron. 1730.

(53) Opere fisico-mediche; Venet. 1733, f.

(1) Elementa physiologiæ; Lausan 1757-66, vol. VIII.

(2) De partium corporis humani fabricâ et functionibus; Bern. 1777, vol. VIII.

(3) Commentarii ad prælectiones Boerrhaavii in institutiones proprias; Goett. 1739-44, vol. VI. Opuscula pathologica

botaniste distingué, par Albert Haller, qui fait la gloire de la Suisse. Dans le même temps, Jean-Baptiste Morgagni de Forli, disciple de Valsalva (4), professait l'anatomie dans l'université de Padoue, et enrichissait (5) la partie de cette science qui a trait à la pathologie, de travaux aussi pénibles qu'ingénieux, prouvant ainsi que le génie et l'amour du travail ne manquaient pas aux Italiens. Les lacunes qui furent laissées par Morgagni furent remplies par *Joseph Lieutaud* (6).

Depuis lors, les limites de l'anatomie pathologique furent reculées par Pierre Barrère (7), Samuel Clossi (8), Joseph Benvenuti (9), François Biumi (10), Gaspard Forlani (11), Chr. G. Büttner (12), Jac. Fred. Meckel (13), Joseph Baader (14), Chr. Gott. Ludwig (15), Pierre Camper (16), Edouard Sandifort (17), Richard Browne Cheston (18), William (19) et Jean Hunter (20), J.-F. Isenflamm (21) et Jean-Ernest Greding (22).

3. *Matière médicale.* — L'histoire naturelle, cultivée surtout par Charles Linné (23), répandit quelque jour sur la matière médicale. Cette dernière branche de l'art de guérir fut encore enrichie

---

1768. Collectio disputationum ad morborum historiam et curationem facient.; Laus. 1756, vol. VII.

(4) Professeur d'anatomie à Bologne.

(5) De sedibus et causis morborum per anatomen indagatis; Venet. 1761. — Il faut savoir en outre qu'il existe des manuscrits de Morgagni, inédits jusqu'à ce jour, et qui ont trait soit à la médecine pratique (et il y excellait, quoique peu de personnes le sachent), soit à l'anatomie. Pendant l'automne de l'année 1824, j'étais à Venise lorsque le docteur Aglietti m'entendit dire que j'allais à Parme. Il m'invita à prendre connaissance des manuscrits de Morgagni qui sont renfermés dans la bibliothèque de cette ville. Dans mon étonnement, je lui demandai comment ces manuscrits, que je m'attendais plutôt à trouver à Padoue, se trouvaient ainsi à Parme, et le docteur Aglietti m'expliqua le fait de la manière suivante. A la mort de Morgagni, les papiers que laissa cet homme remarquable furent remis entre les mains de Girardi, son disciple, qu'il affectionnait beaucoup, et qui était professeur à Parme. Ce dernier y mourut au bout d'un certain temps, et les papiers du grand homme furent placés dans la bibliothèque où j'ai en effet trouvé ce précieux trésor, que j'ai examiné autant que mes loisirs me l'ont permis. Le manuscrit intitulé : *Consilia medica*, écrit en partie en latin et en partie en italien, me paraît être excessivement précieux. Comme l'on parlait de cette circonstance en présence de sa majesté Marie-Louise, elle donna aussitôt l'ordre que les manuscrits de Morgagni, rassemblés et mis en ordre, fussent publiés et mis ainsi à la disposition de tous. Le soin de cette publication fut confié à Louis Franck, médecin de sa majesté, mais il mourut peu de temps après, et j'ignore ce qui a été fait depuis.

(6) Historia anatomico-medica, sistens numerosissima cadaverum humanorum extispicia, quibus in apricum venit genuina morborum sedes; Par. 1767.

(7) Observations anatomiques tirées de l'ouverture des cadavres; Perpign. 1751.

(8) Observations on some of the diseases of human body taken from the dissections of morbid bodies; Lond. 1763.

(9) Observationum medicarum quæ anatomiæ superstructæ sunt; Lucæ 1764.

(10) Observationes anatomicæ scholiis illustratæ; Mediol. 1765.

(11) Rariores observationes medico-practicæ et anatomicæ; Venet. 1769.

(12) Anatom. Wahrnehmungen; Kœnigsb. 1769.

(13) Phisiologische u. Anatom. abhandlungen; Berlin 1755, et Mémoires de l'académie des sciences de Berlin. *Passim.*

(14) Observationes medicæ incisionibus cadaverum anatomicis illustratæ; Friburg 1763.

(15) Adversaria medico-practica; Lips. 1769-73.

(16) Demonstrationes anatomicæ pathologicæ; Amstel. 1760-62.

(17) Oratio de circumspecto cadaverum examine, optimo practicæ medicæ adminiculo; L. B. 1772. Observat. anatomic. patholog.; L. B. 1777. Museum anatomicum academiæ lugduno-batavæ. — Exercitationes academicæ; L. B. 1783.

(18) Pathological inquiries and observations in surgery from the dissections of morbid bodies; Glocest. 1766.

(19) W. Hunter's medicinische u. chirurgische Beobacthungen u. Heilungsmethoden. A. d. E. von Kühn; Leipzig. 1784, 2. B.

(20) A treatise on venereal disease; Lond. 1786.

(21) De difficili in observationibus anatomicis epicrisi; Erl. 1771 (1793).

(22(Sammtliche medicinische schriften (édit. publ. par son fils); Greiz 1790.

(23) Amænitates academicæ; Lips. 1749.

par les travaux des médecins qui s'appliquèrent à trouver des remèdes contre des maladies déterminées, et à établir les règles d'après lesquelles on doit les administrer suivant les diverses circonstances. C'est vers ce but que tendaient les travaux de Tennent (24), d'Antoine Storck (25), Balth. Ludw. Tralles (26), Fr. Jos. Wilh. Schroeder (27), Avenbrugger (28), etc. L'électricité fut jointe aux autres agents thérapeutiques (29), et l'on discuta (30) beaucoup sur l'inoculation de la variole.

4. *Météorologie, topographie, maladies épidémiques, endémiques, contagieuses.*—La physique expérimentale fit faire des progrès à l'étude de la météorologie et de la topographie ainsi qu'à celle des maladies épidémiques et endémiques, et c'est ce que nous attestent les efforts de Chr. H. Erndtel (31), Gérard Van Swieten (32), P. Valcarenghi (33), Griffith Heighes (34), Burggrav (35), Suter (36), J.-J. Huber (37), J.-P. Sussmilch(38), J.-G. Hasenohrl (Lagusi) (39), F.-J. Lauter (40), Poissonnier Desperrières(41), Huxham(42), Ph. Fermin (43), J.H. Rupenhausen (44), S. A. Tissot (45), C. Strack (46), J. F. K. Grimm (47), Marikowski (48), M. Sarcone (49), Pouppé Desportes (50), F. J. Arand (51), J. A. Behrends (52), Ch. Schobelt (53), M. A. Weickard (54), G. Cleghorn (55),

---

(24) Mémoires de l'académie des sciences de Paris; A. 1739 (Senega).

(25) Libellus quo demonstratur : cicutam non solum usui interno tutissime exhiberi, etc.; Vindob. 1760. Libellus secundus, quo confirmatur cicutam, etc.; ibid. 1765. Libellus quo demonstratur stramonium, hyoscyamum, aconitum, non solum tuto posse exhiberi usui interno hominibus, verum et ea esse remedia in multis morbis salutifera; ibid. 1762.

(26) Usus opii salubr. et noxius in morb. medela. Edit. altera; Vratisl. 1774.

(27) Von den Wirkungen der Eichlein, verstopfungen der Drüsen im menschlichen Korper aufzulosen; Gott. 1774.

(28) Experimentum nascens de remedio specifico sub signo specifico in mania virorum; Vindob. 1776.

(29) K. Sprengel versuch einer pragm. Geschichte der Arzneyk, th. 5; Halle 1803, p. 412, sq.

(30) Idem, ibidem, p. 573, sq.

(31) Warsavia physice illustrata; Dresd. 1730.

(32) Constitut. epid. et morb. potiss. Lugdun. Batav. obs. ex ejusdem adversariis ed. M. Stoll.; Vindob. 1782.

(33) Medicina rationalis ad recentiorum mentem observat. adaucta; Cremon. 1737. Continuat. epidem.; Cremonensium constitut. 1737-40.

(34) The natural history of Barbados; Lond. 1750.

(35) De aere, aquis et locis urbis Françof. a.; M. 1751.

(36) Diss. de statu sano et morboso accolarum maris Baltici; Lips. 1755.

(37) Obs. nonn. circa morbos nuperorum hinc aliquot annorum epidem.; Cassel. 1755.

(38) Gedanken v. d. epid. Krankheiten u. d. grossern sterben im Jahre 1757; Berlin 1758.

(39) Hist. morb. epid. s. Febr. petechial. quæ a. 1757. Vindob. grassata est; Vindob. 1760.

(40) Hist. med. biennal. morb. ruralium qui ab a. 1759-1761 Luxemburgi et in viciniis domin. sunt. 1761.

(41) Traité des fièvres de Saint-Domingue; Paris 1763.

(42) Opp. physico-med. Edit. Reichel; Lips. 1764.

(43) Traité des maladies les plus fréquentes à Surinam; Mastr. 1765.

(44) Morb. epidem. statim ab initio proxim. belli usque ad fin. 1757-62. Goetting. grassati; Hal. 1766.

(45) Die epidemie in Lausanne 1766. A. d. Lat.; Zürich 1767.

(46) Obs. med. de morb. cum petech.; Carls. 1766.

(47) Sendschr. a. v. Haller v. d. epidemie zu eisenach im Jahre 1767; Hildburgh. 1768.

(48) Ephemerides syrmienses; Vindob. 1767.

(49) Geschichte d. Krankh. die durch d. ganze Jahr 1764 in Neapel sind beobachtet worden a. d. Ital.; Zurich 1770-72, 3, th.

(50) Hist. des maladies de Saint-Domingue; Paris 1770.

(51) Abhandl. v. 3 Krank. unter dem volke in d. Jahren 1771-72; Gott. 1773.

(52) Der Einwohner in Frankfurt a. M. in absicht. auf. Fruchtbarkeit, moralitat u. gesundh.; Geschildert. 1771.

(53) Beschreibung d. epidemie in d. Altmark im. J, 1772; Berlin 1773.

(54) Obs. med. Francf. a M. 7775. (Topogr. Fuldæ.)

(55) Beob. über die epidemie Krankh. in Minorka. A. d. E.; Goth. 1776.

W. Hillary (56), Fucker (57), Bajon (58) et N. Riegler (59). On vit aussi des auteurs, quoique précédés déjà par d'autres dans cette étude (60), faire des recherches sur les maladies contagieuses : tels sont Linné (61), Juncker (62), Buchner (63), Crell (64), Clerc (65), W. J. Ulers (66), J. C. Gericke (67), Nudow (68), F. L. Bang (69), Lasonne (70) et Boehm (71).

5. *Maladies des âges.* — Les maladies des enfants furent étudiées, ainsi que l'avaient déjà fait *Mercurialis* (72) et *G. Harris* (73), par J. Storch (74), autrement dit Pelargue, et par Rosen de Rosenstein (75). Celles des vieillards furent étudiées par J. Bern. de Fischer (76).

6. *Maladies des sexes.* — Les maladies des hommes ont été exposées dans un traité spécial par J. Juncker (77),

---

(56) Beob. über die Krankh. in Barbados. A. d. E.; Leipzig 1776.

(57) De salubritate et morbis Hungariæ, schediasma; Presb. 1777.

(58) Mém. pour servir à l'histoire de Cayenne et de la Guiane française; Paris 1777.

(59) Constitut. epidem., a. 1775-79; Vratisl. 1780.

(60) *Leconte,* ergo abque præparatione nullum contagium; Paris 1539. *H. Fracastori,* De symp. et antipath. lib. unus De contagione et cont. morb. lib. tres.; Venet. 1546. *Peucer,* Themata de morbis contagiosis; Vit. 1574. *Palmarius,* De morbis contagiosis; Paris 1578. *J. Dacier,* An absque præparatione nullum contagium? affirm. præs. J. Leconte; Paris 1579. *Erastus,* Epistol. de contagio; Tig. 1595. *A. Chioccus,* De contagii natura carmen; Veron. 1597. *P. Laffilé,* An omni contagio utraque vacuatio? rep. negat. Thèse inaug de Basin; Paris 1597. *Schato,* Diss. de contagione; Viteb. 1601. *Voitius,* Diss. de contagionis essentia; Basil. 1604. *Pietre,* ergo ex contagio sanitas; Basil. 1607. *H. Pertini,* Declamationes adversus morborum contagionem hucusque autores et fautores; Hanau 1613. *Brendel,* Diss. de contagio et contagione pestilentiali; Jen. 1637. *Sebiz,* Diss. de morbis contagiosis et contagio; Argent. 1650. *Lothus,* Diss. de contagio; Regiom. 1656. *A. Cnoeffelius,* De contagio in genere; Brem. 1658. *Koerber,* Resp. H. C. Alberti de contagiis malignis; Erf. 1682. *Moeser,* Diss. de natura contagii ejusque effectibus; Ultraj. 1682. *Dimelius,* Diss. de morbis contagiosis; Bat. 1685. *Wedel,* Dissert. de contagio et morbis contagiosis; Jen. 1689. *E. Camerarius,* Kurze Anmerkung von ansteckenden Krankheit; Tübing 1712. *Craussius,* Diss. de contagio; Jen. 1712. *Vater (J. C. Hoffmann),* Diss. de contagiis; Viteb. 1712. *C. Wintringham,* An Essay on contagious diseases 1721. (In the works; Lond. 1752, vol. 1, p. 177.) *Fischer,* Diss. de contagio; Erf. 1724. *Mender,* Diss. de contagiis; Sernest 1725. *Lischwitz,* Diss. damnum ex præjudiciis de contagio ac malignitate, minus cautè divulgatis; Kil. 1733. *J. Fuerstenau,* Diss. de contagio et morbis cont.; Rintel 1742. *B. Moreali,* Delle febbri maligne e contagiose, nuovo systema teorico pratico; Venez. 1746. — Il résulte de cette revue littéraire que la doctrine de la contagion est assez nouvelle; ce qui confirme l'opinion de Maclean, qui prétend que la doctrine des contagions était inconnue aux anciens.

(61) Diss. exanthemata viva; Upsal. 1751. V. Amæn. acad., t. v, n. 82.

(62) Diss. de vano et vero morborum contagiosorum metu; Hal. 1757.

(63) Diss. de natura morborum contagiosorum generatim.; Hal. 1768.

(64) Diss. contagium vivum lustrans.; Helmst. 1768.

(65) De la contagion, de sa nature, de ses effets, de ses progrès, etc.; Petersb. 1771.

(66) Præsid. Ackermann, Diss. de miasmate contagioso; Kil. 1773.

(67) Diss. miasmatologiam generalem sistens; Goetting 1775.

(68) Diss. sistens animadversiones de contagio; Lips. 1776.

(69) De requisitis ad infectionem conditionibus. (Soc. med. Havn., coll. I, p. 100, 132, 157.

(70) Histoire de divers accidents graves et maladies occasionnés par les miasmes d'animaux, etc. (Hist. et mém. de la soc. méd. de Paris 1776, p. 97.)

(71) Diss. de contagio; Viennæ 1777.

(72) De morbis puerorum tractatus; Venet. 1583.

(73) Tractatus de morbis infantûm acutis; Lond. 1689.

(74) Abhandl. von Kinderkrankheiten; Eisenach 1750-71.

(75) Anweisung zur kentniss und kur der Kinderkrankheiten, A. d. Schwed. mit Anmerk. von J. A. Murray, Goth. u. Gotting, 1765. Mit Loder's, u. *Buchholz's* Anmerk.; Gott. 1798.

(76) De senio ejusque gradibus et morbis; Erf. 1754.

(77) Diss. de morbis virorum; Hal. 1748.

et l'étude des maladies de l'autre sexe a été de plus en en plus (78) perfectionnée par Jo. Storch (79) et Jo. Astruc (80).

7. *Maladies des flottes, des armées, des artisans.* — Les maladies des flottes ont été étudiées par Ludw. Rouppe (81), Poissonnier Desperrières (82), Lind (83), J. Clark (84), Callisen (85), Pringle (86); celles des armées par le même Pringle (87), par S. Schaarschmidt (88), Donald Monro (89), E. G. Baldinger (90), et par plusieurs autres (91); celles des princes, par Ramazzini (92), Tralles (93); celle des courtisans, par Langhans (94), Tissot (95); celles des gens de lettres par le même (96) par Ackermann (97) et Franz (98); celles des pharmaciens et des chirurgiens par Büchner (99); celles des artisans, par Hartmann (100); celles des ouvriers en métaux, etc., par Scheffler (101) et Eugel (102); celles des pauvres, par Reitz (103) et celles des Juifs par Wolf (104).

8. *Monographies.* — Le nombre des monographies fut augmenté par les ouvrages remarquables de Paul Gott. Wehrloff (105), J. Lind. (106), Huxham (107), Dan. Wilh. Triller (108), J. Fothergill (109), Dom. Cottuni (110), P. Senac (111), Tissot (112), Michaelis (113) et Trnka de Krzowiz (114).

---

(78) Ces auteurs avaient été précédés par *H. Mercurialis,* De morbis muliebribus prælect. IV, libros digest. per M. Columbum. Venet. 1601. *J. Varandæus*, de morbis mulierum libr. III; Mont. pes. 1620. *G. Ballonius,* De virginum et mulierum morbis liber. Paris 1645. *Jac. Primerosius*, De morbis mulierum, libr. V; Roterod. 1655, etc.

(79) Von den Krankh. der Weiber; Eisen. 1748-55.

(80) Traité des maladies des femmes; Paris 1766.

(81) De morbis navigantium, Ludg.; Bat. 1764.

(82) Traité des maladies des gens de mer; Paris 1767.

(83) Essay on the most effectual means of preserving the health of seamen in the R. army. 1774.

(84) Beobacht über die kranck. auf langen Reisen nach heissen Gegenden; Kopenh. 1778.

(85) Ueber die mittel, die seefahrenden gesund zu erhalten; Kopenh. 1778.

(86) Von der verbesserung der mittel, die Gesundheit der seeleute zu erhalten; Gott. 1777.

(87) Beobachtungen über die krankeiten einer Armee; Alt. 1772.

(88) Abhandl. v. Feldkrankh; Berlin 1758.

(89) Ueber die mittel, die Gesundheit der soldaten zu erahlten; Altenb. 1784.

(90) Von den krankeiten einer armee, Langens. 1774.

(91) Kurze Beschreibung u. heilungsart der krankeiten, welche am oftersten in d. Feldlagern beobachtet werden; Wien. 1758.

(92) De principum valetudine tuenda commentatio; Patav. 1719.

(93) Verum patrem patriæ, annuente divina clementia, sanum et longævum præstandi methodus; Vratisl. 1767.

(94) Von den krankheiten des hofes. Bern. 1770.

(95) Essai sur les maladies des gens du monde. OEuvres, t. IV.

(96) De la santé des gens de lettres, l. c. t. VIII.

(97) Abhandl. von den krankheiten der Gelehrten; Nürnb. 1777.

(98) Der arzt der Gottesgelehrten; Leipz. 1770. 2. Aufl.

(99) De morbis pharmacopæorum et chirurgicorum; Hal. 1751.

(100) Diss. de opificum morbis; Francf. ad Viadr. 1777.

(101) Abhandl. von der Gesundheit der Bergleute; Chemnitz 1770.

(102) Diss. sist. generalissima quædam circa gentis metallicæ morbos. Hal. 1773.

(103) De morbis pauperum; Ultraj. 1752.

(104) Abhandl. von d. krankheiten der Juden; Mannh. 1777.

(105) Observationes de febribus, præcipuè intermittentibus; Hanov. 1732, opp. omn. edit.; *a Wichmanno* 1773.

(106) Treatise on the scurvey; Edinb. 1753.

(107) De febribus lentis et nervosis. opp.; Lips, 1764.

(108) De pleuritide. vid. opusc. med. et medico-philologica; Lips. 1766.

(109) Works; Lond. 1781 (Of a painful affection of the face.)

(110) De ischiade nervosa commentarius; Viennæ 1770.

(111) Traité de la structure du cœur, son action et ses maladies; Paris 1774.

(112) Traité des nerfs et de leurs maladies, en allemand; Wintherth. 1780.

(113) De angina polyposa; Goett. 1778.

(114) Auteur de douze monographies que nous citerons lorsqu'il en sera temps; Vienne 1778-94.

9. *Cliniques et thérapeutique spéciale.* — L'étude de la médecine pratique fut surtout perfectionnée par la création des établissements de clinique, dont les Universités avaient manqué jusque-là (115). On vit en effet se succéder à Vienne, comme professeurs de clinique, Antoine de Haen (116), Maximilien Stoll (117); à Pavie, Paul Valcarenghi (118), J.-B. Borsieri (119), Tissot(120)et J.-P.Frank (121); à Edimbourg, W. Cullen (122), Jacob Grégory (123), François Home (124), André Duncan (125). Dans le même temps, la thérapeutique spéciale fut enseignée avec le plus grand succès et enrichie d'ouvrages précieux, par Ch.-G. Ludwig (126), L. Heister (127), J.-Th. Eller (128), Lieutaud (129), G. Fordyce (130), R. A. Vogel (131), W. Saunders (132), Vacca Berlinghieri (133), Chr. G. Selle (134), J.-A. Unzer (135), J.-G. Brendel (136), G. Battie (137).

10. *Dissertations inaugurales*—Nous ne passerons pas sous silence l'influence qu'exercèrent sur les dissertations inaugurales des hommes distingués, parmi lesquels on remarque Fréd. Hoffmann, Coschwitz, Schulze, Alberti, Büchner, Boehm, Junker et autres. Les travaux de ce genre, qui étaient en effet comme le *champ des hypothèses* des écoles, s'enrichirent de plus en plus d'observations pratiques, comme on peut le voir par les collections de dissertations inaugurales et de programmes, que l'on doit aux soins de *A. Haller* (138), de *E. Sandifort* (139), de *J.-K. Heffier* (140) de *K.-L. Neuenahn* (141), *E.-G. Baldin-*

---

(115) Nous ne tenons pas compte ici des leçons faites au lit des malades, sur la médecine pratique, vers 1543, à Padoue, par Montanus, et à Leyde par Sylvius de Le Boé. (Brera, dans les notes sur l'ouvrage de Borsieri, que nous citerons plus bas, p. 13.)

(116) Ratio medendi in nosocomio vindobonens.; Vind. 1757-73, part. xv. Continuata, 1775-79. Ibid. vol. III. Prælectiones in Boerrhavii institutiones pathologicas; Vindob. 1780.

(117) Ratio medendi in nosocomio practico vindobonensi; Vindob. 1777-84, vol. III. Index ad primas has partes; Vind. 1787. Prælectiones in diversos morbos chronicos; Vind. 1788; quatuor vol. Posthum. ab *Eyerel* edita.

(118) Med. ration.; Cremon. 1737.

(119) Institutiones medicinæ practicæ; Médiol 1781, vol. IV. Edit. II; Lips. 1786, vol. IV.—Instituzioni di medicina pratica dettate da G.-B. *Borsieri* proseguite da V.-L. *Brera;* Padova 1820.—Op. posthuma a *Dr. Berti.* Institutiones medicinæ pract.; Ed. *J.-F.-C. Hecker,* IV. v. 8; Lips. 1825.

(120) Œuvres, t, IX.

(121) Epitome de curandis hominum morbis; Mannh. 1799.—Et opusc. posth.; Vindob. 1824.

(122) First lines of practice; Edinb. 1784.

(123) Conspectus medicinæ theoreticæ in usum academicum; Edimb. 1782.

(124) Principia medicinæ. Clinical experiments, histories on dissections; Edinb. 1800.

(125) Heads of lectures on the theory and practice of medicine; Lond. 1787.

(126) Institutiones medico-clinicæ; Lips. 1758.

(127) Compendium medicinæ practicæ; Amst. 1762.

(128) Obs. de cognoscendis et curandis morbis, præsertim acutis; Regiom. 1762.

(129) Synopsis universæ medicinæ practicæ; Amst. 1765.

(130) Grundsatze der ausübenden arzneygelahrth; Copenh. 1769.

(131) Prælectiones de cognoscendis et curandis præcipuis corporis humani affectibus; Goett. 1772.

(132) Anfangsgründe der prakt. arzneykunst; 1782.

(133) Saggi intorno alle più frequenti malattie del corpo umano; Pisa 1787.

(134) Medicina clinica. Editio. nov. 1797.

(135) Medicinisches handbuch; Leipzig 1789.

(136) Prælectiones academicæ de cognosc. et curand. morbis.

(137) Aphorismi de cognoscendis et curandis morbis; Hal. 1780.

(138) Disputat. ad morborum histor. et curat. facient.; Lausan. 1757, vol. VII, 4.

(139) Thesaurus dissertationum, programmatum, aliorumque opusculorum selectiss.; Rotterdam 768, vol. 3. 4.

(140) Museum disputatorium phys. med. tripartit.; Zittau 1756-66.

(141) Vermischte bibliothek, oder auszüge aus versch. zur arzneygelahrth., chemie u. s. w. gehor. akad.; Streitschrift. Braunschw. 1758-60.

ger (142), *C.-J. Mellini* (143), *G.-H. Weber* (144), *F.-J. Overkamp* (145), *F.-X. Wasserberg* (146) et d'autres observateurs (147).

11. *Observateurs.* — Les richesses de l'observation furent encore augmentées par *J. Henckel* (148), *G. Targioni Tozetti* (149), *L. Heister* (150), *J. Cherli* (151), *Z. Vogel* (152), *R. Mead* (153), *H.-Ch. Schrader* (154), M.-A. Plenciz (155), J.-Th. Eller (156), C. Médicus (157), C. Weber (158), F.-B. Lentin (159), Heuermann (160), D. Macbride (161), Th. Geach (162), J.-A. Unzer (163), J.-G. Brendel (164), Richard de Hautesierk (165), J.-L.-L. Loesecke (166), Fr. Home (167), R.-A. Vogel (168), C.-A. Mangold (169), C.-C. Siébold (170), J.-A.-P. Gesner (171), Ch.-G. Ludwig (172), J.-C.-A. Théden (173), J.-D. Gaub (174), A. Kloeckhof (175), F.-H. Muzell (176), H.-J. Collin (177), M. F. Marx (178), A.-G. Richter (179), M.-E. Bloch (180), J.-D. Metzger (181), G. Schuster (182), J.-C. Tode (183), H.-F. Delius (184), J. Bris-

---

(142) Auszüge a. d. neuesten u. besten dissertat. d. mehresten akad. d. zur naturgesch., arzneyw., chemie u. physik geboren.; Berl. 1769-79.

(143) Auszüge a. d. besten med. Probeschr. des 16. u. 17.; Jahrh. Altenb. 1671-78, 2 th.

(144) Vollstand. auszüge a. neuern Disputat. physick-med.; Inhalts, Bremen 1775.-76.

(145) Collect. diss. inaug.; Lugdun., Batav., Francf. a. m. 1767.

(146) Op. minor. et dissert.; Vindob. 1775-1776.

(147) Gründl. auszüge a. d. neuest. med. chir. disputationen welche auf den hohen schulen in Deutschland gehalten worden.; Stuttg. 1749-56.

(148) Samml. med. u. chir.; Anmerkk, Berl. 1747-64. 8 B. 4. neue anmerkk 1769-72. 2. B. 8. med. chir. Beob. u.; Abhandl 1779.

(149) Prima raccolta di osservazioni mediche.; Firenze 1752.

(150) Medic. chir. u. anatom.; Wahrnehmungen, Rostock 1753.

(151) Cent. I, II, di rare osservazioni i medicina curiosa; Venez. 1753.

(152) Anat. chir. u. med. Beob. u.; Untersuch. Rost. 1759.

(153) Med. Erinner. u. Lehr. a. d. e. Frankf. a. M. 1759.

(154) Obs. rar. ad rem med. et obstetr.; Wolfenb. 759.

(155) Obs. phys. med.; Vindob. 1762.

(156) Obs. de cognosc. et cur. morb. præs. acutis.; Regiom 1762.

(157) Samml. v. Beobachtungen a der. Arzneywissenschaft; Zürich 1764.

(158) Obs. med.; Celle 1764-65, Fasc. 2.

(159) Obs. med.; Wolfenb, 1764-70, fasc. 2.

(160) Vermischte Bemerk. u. Untersuch. f. ausüb. aerzte; Kopenhagen 1765.

(161) Durch Erfahrung erlaüt. versuche. A. d. Englischen; Zürich 1766.

(162) Med. chir. wahrnehm. A. d. E. Zittau 1768.

(163) Samml. kleiner schriften; Leipzig 1766.

(164) Opusc. math. et med. argument; Goett. 1766-75, 3 vol.

(165) Recueil d'observations de la médecine des hôpitaux militaires; Paris 1766.

(166) Med. wahrnehmungen; Berlin 1767.

(167) Med. Beob. u. Versuche A. d. E. Altenb. 1767. — Klinische Versuche; Leipzig 1781.

(168) Opusc. med, select,; Goett. 1768.

(169) Opusc. med. physic.; Altenb, 1769.

(170) Coll. obs. med.; Fasc. I, 1769.

(171) Samml. v. Beob. a. d. Arzneyk; Nordl, 1769,

(172) Adversaria med. pract.; Lips. 1769,

(173) Neue Bemerk. u. Erfahrungen; Brlin 1771,

(174) Adversaria varii argumenti; Lugd. Bat. 1771,

(175) Op. med. omnia; Hartung. 1772.

(176) Med. chir. Wahrnehm; Berl. 1772,

(177) Observata circa morbos acutos et chron.; Vindob. 1772.

(178) Observata quædam medica; Berol. 1772. — Obs. med.; Hannov. 1774. — Vermischte Beob. 1786.

(179) Med. chirurg. Bemerkungen; Gotting, 1773,

(180) Med. Bemerkungen; Berlin 1774.

(181) Advers. med. Fasc. I; Traj. ad Mos. 1775, Fasc. 2, 1778, Vermischte schriften; Konigsberg 1782,

(182) Obs. Therap.; Chemn. 1775.

(183) Advers. clinica; Hafn. 1775.

(184) Advers. argument. phys. med.; Erlang. 1777-90, 6. fasc. 4.

baine (185), H.-M. Marcard (186), F.-Ch. Stoeller (187), S.-G. Vogel (188), G. Schrœder (189), Trécourt (190), M. Herz (191), Th. Thompson (192), A. Duncan (193), J.-H. Rahn (194), Ph.-R. Vicat (195), J.-F. Fritze (196), J. Mohrenheim (197), C.-L. Mursinna (198), Ch.-G. Selle (199), Clifton Wintringham (200), F.-C.-G. Scheidemantel (201), J.-P.-L. Burggrav (202), K.-L. Schmalz (203), J.-L. Schmucker (204), W. Hunter (205), C. Mertens (206), J.-C. Crebs (207), K.-C. Krause (208), H.-F. Paulitzki (209), J. Quarin (210), A.-J. Evers (211), J. Eyerel (212), A. Aépli (213), J.-Th. Trampel (214) Ch. Ziégler (215), M. Thilenius (216), J.-A. Garn (217), J.-J. Warburg (218), J.-E. Gilibert (219) et G. Black (220). Enfin, d'autres observations furent rassemblées par plusieurs médecins hollandais (221), allemands (222), français (223) et anglais (224).

12. *Académies des sciences et sociétés de médecine.* — Les académies des sciences et les sociétés médicales du siècle précédent (225) continuèrent à rassembler les observations éparses dans la science et fondèrent de nouvelles ins-

---

(185) Auserl. Falle der ausüb. Arzneyk. A. d. E. Altenburg 1777.

(186) Med. Versuche; Leipzig 1777.

(187) Beob. u. Erfahr. aus der innern u. Aüssern Heilk; Goth. 1777.

(188) Med. pr. Beobacht; Gott. 1777.

(189) Opusc. med.; Norimb. 1778-79, 11 vol.

(190) Beob. über verschiedene Gegenstandel der Arzneyk. a. d. Fr.; Leipz. 1778.

(191) Briefe an Aerzte; Mittau 1778.

(192) Med. Rathschlage über mannichfache Krankh.; A. d. E. Leipzig 1779.

(193) Krankengeschichten, nebst einigen Bemerk. darüber.; A. d, E. Leipzig 1779.

(194) Advers. med. pract.; Zur. 1779.

(195) Delect. observ. pract. ex Diario clinico depromptarum; Vitodur. 1780.

(196) Med. Annalen; Leipzig 1781.

(197) Wiener Beytrage zur pr. Arzney-Wundarz. u. Geburtshülfe; Vien. 1781.

(198) Med. chir. Beobacht; Berlin 1782. — Neue medicinisch-chirurg.; Bemerk 1796.

(199) Neue beytrage zur natur. u. arzneywissensch; Berlin 1782.

(200) De morbis quibusdam commentarii; Lond. 1783.

(201) Frankische beytrage zur arzney gelahrtheit durch Krankengeschichten; Dessau 1783.

(202) Auserl. med. Falle u. gutacht.; Frankf. a. M. 1784.

(203) Settene chir. u. med. Vorfalle, Beobachtet u. s. w.; Leipzig 1784.

(204) Wahrnehmungen aus der Arzneyk 1784.

(205) Ausgesuchte med. u. chirurg. Beob. A. d. E.; Leipzig 1784.

(206) Observ. med., t. II; Vind, 1784.

(207) Medicinische Beobacht; Quedlinburg 1784.

(208) Opusc. acad. med. pract.; Leipz. 1787.

(209) Med. Prakt. Beobacht.; Frankfurt a. M. 1784.

(210) Animadv. pract. in divers. morbos; Vindob. 1786, ed. auct. 1814.

(211) Neue vollstendige Eemerkungen u. Erfahr. zur Bereicherung der Wund. u. Arzneyk; Gott. 1787.

(212) Obs. med. varii argum.; Vind. et Lips. 1786.

(213) Eine med. polem. Probeschrift.; Winterth. 1788.

(214) Beob. u. Erfahrungen med. u. chirurgischen Inahlts; Lemgo 1788.

(215) Beob. aus der Arzneyw., chir. u. Gerichtl, Arzneyk; Leipzig 1788.

(216) Med. chir. Bemerk; Frankf. a. M. neue M. aufl. 1814.

(217) Vermischte wichtige krankenfalle; Zerbst 1789.

(218) Med. Beobacht; Breslau 1789.

(219) Adv. med. pract.; Lugdun. 1791.

(220) Auszüge aus dem Tagebuche eines ausübenden Arztes; Berlin 1791.

(221) Recueil périodique d'observations de médecine par Vandermonde; Paris 1754, vol. 14.

(222) Frankische sammlungen von anmerkungen aus d. naturlehre, arzneygelahrtheit u. s. w. Nürnberg 1756, 8. B. Sammlung auserlesener abahndl. z. Gebrauche prakt aerzte; Leipzig 1785-24, B. Neue samml. 6, B.-E.-G. Baldinger, Sylloge select. opusc. argument. med. pract.; Goett. 1776-82.

(223) Gazette salutaire; Bouillon 1761. Neue samml. auserlesener Wahrnehmungen aus allen Theilen der Arzneyw, A. d. Fr.; Strasburg. 1766.

(224) Medical communications; Lond. 1781. Foart simmons sammlungen der neuesten Beobacht. Engl. Aerzte; Für 1787.

(225) § VII, 4. (36).

titutions de ce genre à Upsal (226), à Gottingue (227), à Bade (228), Hasse (229), Hambourg (230), Manheim (231), Erfort (232), Harlem (233), Londres (234), Vlissingen (235), Roterdam (236), Edimbourg (237), Copenhague (238), Paris (239), Dijon (240) et Haag (241).

13. *Journaux de médecine.* — C'est aussi dans ce siècle que les ouvrages qui consistent non-seulement à rassembler les observations éparses, mais encore à rendre compte des ouvrages nouveaux, se multiplièrent sous les noms de *journaux*, de *bibliothèques* (242), d'*archives*, etc., par les soins de Vogel (243), de Roux (244), Orteschi (245), J.-G. Schuster (246), Haller (247), Baldinger (248), Simmons (249), L.-J. Reichard et V. Müller (250), Aglietti (251), J.-C.-T. Schlegel (252), Blumenbach (253), Murray (254), J.-C. Tode (255), K.-G.-T. Kortum (256), J.-A. Schmidt et J. Hunczowski (257) Arnemann (258), etc.

14. *Nosologies.* — C. Linnée (259), R.-A. Vogel (260), Sauvages (261),

---

(226) Acta upsaliensis societ. scientiarum, vol. v. nova acta, 1773.

(227) Commentarii societatis goettingensis, vol. IV. Novi comment. 1769-77, vol. x. Commentationes, 1778. Gottingische gelehrte anzeigen.

(228) Der. med. societat in Budissin sammlungen u. Abhandl; Altenburg 1757.

(229) Act. philos. med. acad. scient. princ. Hass.; Frcft. 1771.

(230) Abhandlungen u. Beob. aus. d. arzneygelahrtheit, von einer Gesellschaft von Aerzten in Hamburg. 1776.

(231) Hist. et commentat. academ. electoral. scientiar. Theodoro-Palatinæ; Mannh. 1766-70, vol. I, II.

(232) Acta academiæ electoralis moguntinæ scientiarum, t. I et II, 1757.

(233) Verhandelingen der Hollandschen maatschappye der weetenschappen te Haarlem, 1754.

(234) Medical observations and inquiries by a society of physicians; London 1757-84, vol. VI. Medical transactions published by the college of physicians; London 1768.

235) Verhandelingen der Zeeuwsche Genotschap der Wetenschappen te Vlissingen, 1769.

(236) Verhandelingen der Bataafsch Genootschap te Roterdam 1769.

(237) Med. and philosophical commentaries, by a society at Edinburgh; Ed. Duncan 1773.

(238) Collectanea hafniensia, vol. II; 1774. Acta hafniensia 1777.

(239) Hist. de la société de médecine, avec les mémoires; Paris 1778.

(240) Mémoires de l'académie de Dijon; 1763. Nouveaux mémoires, 1783.

(241) Verhandelingen der Natuur-en-Geneeskundigen correspondantie in de veree nigte Nederlanden; Haag 1780.

(242) Allgemeine deutsche bibliothek; Berlin, u. Stettin. Neue allgemeine deutsche bibliothek 1-110, Bd.

(243) Med. bibliothek; Erf. 1752, xx, Bde. Neue med. bibl.; Gottingen 1753, VIII, Bde.

(244) Journal de médecine; Paris 1762.

(245) Giornale di medicina; Venezia 1763, XII vol. Nuovo giornale di med., 1781.

(246) Med. journal; Chemnitz 1767, Vermischte schriften als Fortsetzung d. journals, 1775.

(247) Bibliotheca med. pract.; Basil. 1776.

(248) Magazin fur Aerzte XII, Hefte. Neues Magazin; Leipzig 1779, xx, P. Med. journal; Gottingen 1784.

(249) The London medical journal, 1780.

(250) Med. Wochenblatt f. Aerzte u.; Wundarzte 1780-91, 22, Th.

(251) Giornale per servire alla storia ragionata della medicina di questo secolo; Venez. 1782.

(252) Med. literatur für prakt. Aerzte; Leipzig 1781, 12 Bde. Neue med. liter., 1787, 4 Bde.

(253) Med. biblioth.; Gottingen 1783, 3 Bde.

(254) Med. prakt. bibliothek.; Gottingen 1774, 3 Bde.

(255) Med. chir. bibliothek.; Kopenhagen 1774, 10 Bde. Arzneyk. annalen 1787, 13, Hefte. Med. journal, 1793.

(256) Med. praktische bibliothek, 1789, 3 Bde.

(257) Bibliothek der neuest. med. chir. literat., 1789, 3 Bde.

(258) Bibliothek fur chir. u. prakt. heilkunde; Gottingen 1790-94, 1799-1800.

(259) Genera morborum; Lips. 1759.

(260) Definitiones generum morborum; Goett. 1764.

(261) Nosologia methodica; Amst. 1768.

Cullen (262), Daniel (263) et Sagar (264) pensèrent qu'ils rendraient plus facile la science des maladies, qui s'était ainsi grossie d'un nombre infini d'observations, en divisant ces dernières, ainsi que les végétaux, en genres, en ordres, en espèces et en variétés. Déjà, avant cette époque, avait paru un dictionnaire de médecine (265).

§ X.

FIN DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

1. W. *Cullen*, *Brown*.—Cullen (dont nous avons déjà parlé comme d'un professeur de clinique des plus distingués (1), s'appuyant sur la doctrine de F. Hoffmann, de E. Stahl et de Haller, fonda un nouveau système de médecine dit du *solide vivant*, plutôt pour contenir l'imagination trop active de ses disciples (2) que pour s'en servir comme d'un guide dans la pratique. Mais plus tard, l'auteur d'un autre système dynamique aussi simple qu'ingénieux, Jean Brown (3), poussa encore plus loin cette doctrine. Suivant ce système, toutes les maladies, excepté les maladies locales, viennent d'un excès ou d'une diminution des forces; aussi le traitement des maladies consiste-t-il à diminuer ou à soutenir les forces, et à ne jamais rester dans l'inaction. Ces principes furent présentés sous une forme philosophique par Robert Jones (4), disciple de Brown. Ces ouvrages captieux, et qui menaçaient de frapper de mort la véritable médecine (5), nous séduisirent (6), ainsi que Rasori (7), A.-M. Weickard (8), A. Roschlaub (9), A.-Fr. Marcus (10), Van Hoven (11), E. Horn (12), et beaucoup d'autres médecins. Bientôt les adversaires du nouveau système, G. Villa (13), Vacca Berlinghieri (14), Hufeland (15), Hecker (16), Girtanner (17), W. Cappel (18), A. Stieglitz (19), combattirent ces opinions avec plus ou moins d'acharnement, mais toujours vainement; car il était réservé aux disciples de Brown de trouver un soutien dans un maître célèbre, conduit en cela par l'amour paternel envers nous (20). Il en résulta que les principes de Brown furent répandus dans toute l'Europe, pour le plus grand malheur de la science et de l'humanité.

(262) Synopsis nosologiæ methodicæ; Edinb. 1769.

(263) Systema ægritud.; Lips. 1782.

(264) Systema morborum symptomaticum; Vienn. 1785.

(265) Dictionnaire médicinal, contenant la méthode sûre pour connaître et guérir les maladies critiques et chroniques, etc.; Paris 1757, nouvelle édition.

(1) § IX, 9.

(2) Additional memorial to the managers of the royal infirmary, by James Gregory; Edinb. 1805, p. 182. (Cullen avait l'habitude de dire : « There must be a tub to amuse the whale. »

(3) Elementa medicinæ; Edinb. 1780. Edit. II; Lond. 1787, avec une préface de Pierre Moscati; Mediol 1792. The elements of medicine, transl. from the latin with comments and illustrat., by the author. with a biogr., preface by Th. Beddoes.; Lond. 1795.

(4) An inquiry into the state of medicine on the principles of inductive philosophy.; Edinb. 1781.

(5) C'est ce qu'écrivait Tissot au père de l'auteur.

(6) Erlauterungen der Erregungstheorie; Heilbr. 1803, 2, aufl. Ratio instituti clinici ticinensis; Vind. 1790.

(7) Discorso preliminare al compendio della nuova dottr. di Brown; Pavia 1792.

(8) Entwurf einer einfachern Arzneykunst.; Frcft. 1795. Med. pr. Handbuch, 3, Th. Heilbr. 1796.

(9) Untersuchungen über die Pathogenie; Frankf. 1798.

(10) Prüfung des Brownschen systems durch Erfahrungen am Krankenbette; Weimar 1797-99, st. 1-4.

(11) Handbuch der prakt. Heilkunde; Heilbr. 1807.

(12) Beytrage zur medicinischen, klinik; Braunsche 1800.

(13) Lettera sopra la nuova dottrina di Brown.

(14) Meditazioni sull' uomo malato e sulla nuova dottrina di Brown; Pisa 1795.

(15) Journ. der prakt. heilk., 1 p., 125, 318; 5 B., p. 206.

(16) Journ. der erfind. theor. und widerspruch. in der arzneywissenschaft, 1 st., p. 24; 2 st., p. 98; 5 st., p. 109; 9 st., p. 1.

(17) Ausfurliche darstellung des Brownschen systems, nebst. einer vollstandigen literatur und kritik desselben; Gott. 1797.

(18) Beytrag. zur beurtheilung des Brownschen syst.; Gott. 1797.

(19) Allgem. literatur zeitung, 1799, 1 B., p. 377-470.

(20) On ne pourrait comprendre autrement comment J.-P. Frank s'est écarté un moment de la bonne voie qu'il avait suivie avec tant de gloire pendant un grand nombre d'années.

2. *Darwin*, *C.-L. Hoffmann*, *Barthez.* — Il ne faut point passer sous silence la doctrine d'Erasme Darwin (21), qui, tenant le milieu entre les systèmes de Stahl et de Brown, et renfermant quelques idées ingénieuses, est cependant tellement chargée d'hypothèses qu'elle n'a pu être, ni pour son inventeur ni pour les autres, d'aucune utilité pour la pratique. On pourrait adresser aussi les mêmes reproches aux doctrines de C.-L. Hoffmann (22) et P.-J. Barthez (23), deux hommes aussi remarquables par leur génie que par leur savoir.

3. *Iatrochimistes*, *conciliateurs.* — Beaumes (24), J. Rollo (25), Reich (26), Ackermann (27), etc., crurent trouver une voie plus sûre pour l'étude de la médecine dans les principes de la chimie renouvelée par Lavoisier, Fourcroy et quelques autres. Cette doctrine ne manqua pas de partisans, et aujourd'hui encore l'on entend parler de maladies par défaut ou par excès d'oxygène, d'hydrogène, de carbone, etc.; ainsi que des indications qui consistent, suivant les cas, à augmenter ou à diminuer la quantité de ces principes. Enfin, pour que la confusion fût aussi absolue que possible, E. Peart (28), Beddoes (29) et Girtanner (30), essayèrent d'accorder les principes de la chimie ainsi renouvelée avec la doctrine du solide vivant.

4. *Avertissement.* — Si dans des circonstances aussi critiques, la véritable médecine ne succomba pas pendant le dix-huitième siècle, on doit surtout l'attribuer à ces hommes qui, entièrement étrangers aux discussions tumultueuses, suivirent sans bruit la seule expérience pour guide. On peut ranger dans cette classe :

5. *Anatomie pathologique.* — A. Les médecins qui cultivèrent l'anatomie pathologique, Ch.-F. Ludwig (31), Philippe-Frédéric Meckel (32), J.-P. Paletta (33), Jean-Baptiste Monteggia (34), Nicolas Chambon de Montaux (35), Jacob Penada (36), Mathias Baillie (37), Thomas Sœmmering (38), J.-C. Loder (39), Jean Abernethy (40), Georges-Christophe Conradi (41), Auguste-Frédéric Hec-

(21) Zoonomia, *or* the laws of organic life; London 1796.

(22) Wedekind allgemeine theorie der entzündungen und ihrer ausgange; Leipzig 1791.

(23) Nouvelle mécanique des mouvements de l'homme et des animaux. Vers. germanica, auctore K. Sprengel, prodiit, Hal. 1800.

(24) Essai d'un système chimique de la science de l'homme; Paris 1798.

(25) Account of two cases of diabetes mellitus. 2 édit; London 1797.

(26) Vom Fieber und dessen Behandlung; Berlin 1800.

(27) De cognoscendis curandisque febribus epitome; Heidelb. 1809.

(28) Physiology or an attempt to explain the functions and laws of the nervous system; Lond. 1798.

(29) Medical cases and speculations; Lond. 1799. Notice of some observations madeat the medical pneumatic institution; Lond. 1799.

(30) Journal de Rosier.

(31) Primæ lineæ anatom. pathologicæ; Lips 1785. — De quarumdam ægritudinum humani corporis sedibus et causis, advers. acad.; Lips. 1798.

(32) Professeur à Halle, auteur de plusieurs dissertations citées par Voigtel (Handbuch der patholog. anat. 1. B. p. 47).

(33) Ses ouvrages, ainsi que les écrits d'autres Italiens publiés par Sandifort, furent publiés en allemand par Tabor; Heidelb. 1791.

(34) Fasciculi pathologici; Mediol. 1789.

(35) Observationes clinicæ, curationes morborum periculosorum et rariorum, aut phænomena ipsorum in cadaveribus indagata referentes; Paris 1789. Germanice; Leipzig 1791.

(36) Saggi d'osservazioni e memorie sopra alcuni casi singolari riscontrati nell' esercizio della medicina e dell' anatomia pratica; Padova 1794.

(37) The morbid anatomy of some of the most important parts of the human body; Lond. 1795. On doit à Sœmmering une traduction en allemand qui est excellente, et qui est enrichie de notes précieuses. Nouvelle édition 1820. Autre édition publiée en Italie, avec des notes très-bonnes par Zannini; Venise 1815.

(38) Vom baue des menschlichen Korpers; Frankf. 1791; ainsi que beaucoup d'autres ouvrages que nous citerons dans d'autres endroits.

(39) *Kohler* Beschreibung der physiol. und pathologischen Præparata, welche inder Sammlung des H. H. *Loder* enthalten sind; Jena 1795.

(40) Chir. u. physiol. Versuche. A. d. E. von Brandis; Leipzig 1795.

(41) Handbuch der patholog. anatomie; Hannover 1796.

ker (42), Frédéric-Auguste Walter (43), Henri-Auguste Wrisberg (44), Jean-Pierre Weidmann (45), Allen Swaiston (46), J.K. Flachsland (47).

6. *Histoire naturelle et matière médicale.* — B. Ceux qui soutinrent la médecine chancelante, par le secours de l'histoire naturelle : l'étude des vers intestinaux, qui avait déjà fixé l'attention de Werner et de Bloch, fut de plus en plus approfondie par Fischer, Goetz et Treutler (48). W. Withering (49) enrichit la matière médicale en y introduisant la digitate pourprée. Quant aux médicaments nouveaux qui furent vantés par d'autres, ils furent assez promptement livrés à l'oubli. L'usage des eaux minérales et des bains devint plus général par les soins de H.-M. Marcard (50), S.-G. Vogel (51), J. Pasta (52), K.-A. Hoffmann (53), Th. Reid (54), etc. ; c'est dans le même temps qu'eut lieu la découverte du galvanisme.

7. *Topographies, maladies endémiques, épidémiques, contagieuses.* — C. Les médecins qui poursuivirent avec un courage infatigable l'étude des topographies, des maladies endémiques et épidémiques : tels sont B. Lentin (55), C.-T. Uden (56), K. Bisset (57), J.-P. Rüling (58), L. Scholler (59), A. Wilson (60), W. Falconer (61), J.-L. Haidenreich (62), A. Leroy (63), J.-J. Planer (64), J.-C. Schaeffer (65), L. Chalmers (66), Lepecq de la Clôture (67), J.-A. Weber (68), B. Moseley (69), S. Herz (70), L. Bluhm (71), Clifton Win-

---

(42) Magazin fur die pathologische anatomie und physiol. ; Altona 1796 ; Grundriss der physiol. pathologica ; Halle 1791-99.

(43) Anatom. museum, gesammelt von *J. G. Walter* beschrieben von Fr. A. Walter ; Berlin 1796.

(44) Comment. soc. R. Goetting, t. 9, et d'autres ouvrages que nous citerons dans d'autres endroits.

(45) De necrosi ossium ; Francof. 1793.

(46) Thoughts physiological, pathological and practical ; York 1796, et Samml. auserl. Abhandl. fur pr. aerzte ; 17, B., p. 543.

(47) Obs. path. anat. ; Rastadt, 1800.

(48) Ces ouvrages sont indiqués dans notre traité des vers intestinaux.

(49) An account of the foxglove ; Birmingham 1785.

(50) Ueber die Natur u, den Gebrauch der Bœder ; Hannover 1793.

(51) Ueber den Nutzen u, Gebrauch d. Seebader ; Stendal 1794.

(52) Delle acque minerali del Bergamasco 1794.

(53) Jahrbücher für aerzte, Physiker u, Brunnenfreunde ; Weimar 1798.

(54) Directions for warm and cold sea bathing ; Lond. 1799.

(55) Memorabilia circa aerem, vitæ genus, sanitatem et morbos clausthaliensium ; Gœt. 1779. — Beob. d. epid. u. ein. sporad, krankh. am Oberharze 1777.

(56) Briefe u, Beobacht. aus. d. pr. arzneyw ; Stendal 1779.

(57) Versuch über die med. constitution von Gross-Brittannien. A. d. E. ; Warschau 1779.

(58) Phys. med. okonom, Beschreibung der stadt Northeim ; Gœttingen 1780.

(59) Diss de morbis Surinamensium ; Goett, 1781.

(60) Bemerk. über den einfluss des himmelsstrichs auf die Gesundheit, A. d. E. ; 1781.

(61) Bemerk. über den einfluss des himmelsstrichs auf die Gesundheit. A. d. E. ; 1782.

(62) Med. aradensis, s. de morbis in Dacia frequentioribus ; Presb. 1783.

(63) Anleitung für aerzte nach Hippocrat. Grundsætzen epidemische krankheiten zu beob. A. d. Fr. ; Leipz. 1785.

(64) Uebersicht der krankheiten in Erfurt 1786.

(65) Versuch einer ortbeschreibung von Regensburg 1787.

(66) Nachrichten über die Witterung u. krankheiten in Sud-Carolina, A. d. E. Stendal 1788.

(67) Samml. von Beobacht. über epidem. krankheiten in d. I. 1763-77. A. d. Fr. Alt. 1788.

(68) Geschichte der Ruhr. u. de Faulfieber, die am Rhein u. der krankheiten, die in Schwaben geherrscht haben. Tübingen 1789.

(69) Abhandl. von. d. krankheiten zwischen d. Wendezirkeln u. dem klima in West-Indien. Altd. 1790.

(70) Versuch einer med. Ortsbeschreibung d. Uckermark. Hauptst. Prenzlau 1780.

(71) Versuch einer Beschreibung d. in Rewal herrschenden krankh. Marburg. 1790.

tringham (72), R. Jackson (73), A. Beaumes (74), L.-L. Fink (75), J. Ferro (76), F.-L. Delafontaine (77), L. Mye (78), G.-W.-C. Consbruch (79), S.-R. Winkler (80), S. Benkoe (81), P.-F. Hopfengartner (82), Fr. Tiery (83), A.-H. Jawandt (84), W. Howen (85), C. Rodscheid (86), J.-L. Formey (87), Ch. Fischer (88), H.-L. Leveling (89), Menuret (90), Á. Sebald (91), A. Russel (92), K. Braune (93), Neuhauser (94), C.-R. Schleis (95), St Benditsch (96), Desessarz (97), M.-J. de Mann (98), G.-H. Ritter (99) et d'autres (100). La doctrine de la contagion fut professée par J.-A. Unzer (101), J. Ford (102), J.-G. Gebler (103), J.-J. Menuret (104), M. Rosa (105), Korber (106), P.-J. Ferro (107),

---

(72) Von den endem. u. epidem. krankh. A. d. L. Leipzig 1791.

(73) Treatise on the fever of Jamaica 1791. — Treat. on sol-lunar influence in fever. London 1795.

(74) Abhandl..... über d. krankheiten, welche von der Ausdünstung stehender Gewasser........ entspringen. A. d. Fr. Leipz. 1792,

(75) Versuch einer allgem. med. pr. geograph ; Leipz. 1792.

(76) Ephem. medic. vindobonenses 1792.

(77) Chir. med. abhandl. Pohlen betreffend. Leipzig und Breslau 1792.

(78) De morbis et symptom. popular. Bredan. tempore obsidionis, etc. Jen. 1792.

(79) Med. ephemer. nebst. einer med. topogr. d. Grafschaft Ravensberg. Chemnitz 1793.

(80) Von einer der gewohnl, krankheiten der Esthland. Bauern. Reval 1793.

(81) Eph. meteor. medicæ a. 1780-93. Vienne 1794.

(82) Beytrage zur allgem. u. besondern theorie der epid. krankheiten. Stuttgard 1794.

(83) Phys. med. Beobacht. aus. Verschiedenen orten in Spanien gesammelt. A. D. Fr. Heidelberg 1794.

(84) Beobacht. einer Ruhrepidemie in meiningischen. Riga 1794.

(85) Geschichte einer epid. Fiebers, welches in den, I. 1792-93. in asperg geherrscht hat. Iena 1795.

(86) Bemerk v. d. klima u. den krankheiten v. Rio Essequebo. Frankfurt, 1796.

(87) Versuch einer topogr. von Berlin, 1796, Med. ephem. von Berlin, 1799—1800.

(88) Med. u. chir. Bemerk. über London u. d. Englische Heilk. überhaupt. Gottingen, 1796.

(89) Med. ortbeschreibung von Ingolstadt, 1797.

(90) Versuch über die stadt Hamburg in Hinsicht auf Gesundheit. A. . D. Fr., 1797.

(91) Annalen zur Geschichte der klinik nach dem Laufe der Jahre. Prag. 1797.

(92) Naturgeschichte von Aleppo u. der angranzenden Lander. A. d. E. Gottingen, 1797—99.

(93) Topogr. medica urbis. Lipsiæ, 1798.

(94) Topogr. cracoviensis. v. medicinischer national anzeiger, 1798, 572.

(95) Med. ortsbeschreibung d. stadt schwandor f. im Nordgau. Sulz, 1799.

(96) Ueber die herrschende constitution u. einige krankheiten, welche in den. I. 1797—1798. In Steyermark beob. worden sind. Gratz 1799.

(97) Ueber eine pocken-epidemie. v. samml. auserl. Abh. fur pr. Aerzte. 19. B. p. 3.

(98) Abhandl. über das bosartige Faulfieber oder Beschreibung einer epid. constitut. in d. I. 1770—71. Leipzig, 1800.

(99) Denkwürdigkeiten der stadt wisbaden, 1800.

(100) Pallas, Topogr. Tauridis in nov. act. petropol., t, x, p. 257, S. G. Gmelin Reise durch Russland zur Untersuchung der drei natureiche. Archiv. für med. Landerkunde. Coburg. 1800. Et çà et là, dans les actes des académies, des sociétés savantes et dans les journaux.

(101) Ueber die austeckung. besonders der Pocken. Leipzig, 1778. — Einleitung zur allgemeinen pathologie der ansteckenden krankheiten. Leipzig, 1782.

(102) De morbis contagiosis. Edinburghi, 1779.

(103) Diss. de migrationibus celebriorum morbor. contagiosor. Gotting., 1780.

(104) Sur l'action de l'air dans les maladies contagieuses. Paris, 1781.

(105) De epidemicis et contagiosis acroasis. Neapoli, 1782.

(106) Diss. de contag. malignitat. Erf., 1782.

(107) Ueber die ansteckung der epid. krankheiten, besonders der pest. Leipz. 1782.

H.-H. Owen (108), O. Rian (109), E.-G. Bose (110), Pichler (111), F. Mezler (112), S. Alderson (113), Titius (114), Reil (115), Cunitz (116), Barfoth (117), Crowther (118), Müller (119), J.-L. Mitchill (120), J. Adams (121). J.-L. Davis (122) et E.-P. Poleman (123).

8. *Maladies des âges et des sexes.*— D. Ceux qui s'appliquèrent à jeter de plus en plus du jour sur les maladies des âges et des sexes : tels furent Th. Hogeveen (124), W. Moss et M. Underwood (125), J.-C.-G. Schaefer (126), Cph. Girtanner (127), Ch.-A. Struve (128), N. Chambon (129), J.-F. Autenrieth (130), Daignan (131), D.-G. Triller (132), J. Leake (133), A. Pasta (134), C.-L. Mursinna (135), T.-B. Osiander (136), Chambon de Montaux (137) et Hartmann (138).

9. *Maladies des armées, des flottes, des artisans, etc.* — E. *Les écrivains qui s'occupèrent des maladies* des armées, des flottes, des artisans et des riches : tels sont J. Piderit (139), J.-C. Jager (140), J.-C.-G. Ackermann (141), F.-W. Voss (142), G. We-

---

(108) Dissert. de contagione. Edinb., 1783.

(109) Dissertat. sur les fièvres infectieuses et contagieuses. Lyon, 1785.

(110) Progr. de contagii natura animadversiones. Leipz., 1786.

(111) Mémoires sur les maladies contagieuses. Strasbourg, 1786.

(112) Ueber die wassersucht, nebst einen anhange über die austeckung. Ulm, 1787.

(113) An essay on the nature and' origin of the contagion of fevers. Hull, 1788.

(114) Diss. de variis contagiorum modis. Lips. 1788.

(115) Resp. a Heydrich, diss. sistens quædam circa pathologiam morb. cont. generalem. Halæ 1790.

(116) Diss. sistens problemata quædam de contagio. Ien. 1790.

(117) Diss. in contagium epidemicum inquirens. Ludæ 1791.

(118) Dissert. de contagione humana. Edinb., 1793.

(119) Diss. de ortu morbor. contag. ex ferment. et acrimon. specif. deducto. Ien., 1793.

(120) Remarks on the gaseous oxyd of azote, being an attempt to ascertain the true nature of contagion. New-York 1795.

(121) Observations on morbid poisons, phagedæna and cancer. London 1795.

(122) Tentam. chem. med. de contagio. Edinb. 1797.

(123) Diss. cogitata quædam de contagiis. Ien. 1800.

(124) Tractatus de fœtus humani morbis; Lugd. Batav. 1784.

(125) Der englische Kinderarzt. Leipzig 1786. — Traité des maladies des enfants, de M. Underwood, entièrement refondu, etc., par E. de Salle, avec des notes de M. Jadelot. Paris 1823.

(126) Ueber die gewohnlichen kinderkr. u. deren Behandl. nach Armstrong neu bearbeitet. Regensb. 1792; 3 édit. 1803.

(127) Abhandlung über d. krankh. d. kinder u. ihre phys. Erziehung. Berlin 1794.

(128) Neues handb. d. kinderk., besonders zum Gebrauche für Eltern u. Erzieher. Breslau 1797.

(129) Des maladies des enfants. Paris 1798.

(130) Dissert. continens observationes quasdam physiolog. pathologicas quæ neonatorum morbos frequentiores spectant. Tüb. 1799.

(131) Von den krankh. d. mannlichen alters. A. d. Fr. Gera 1789.

(132) De senilibus morbis diverso modo a Salomone et Hippocrate descriptis. Vitemb. 1781.

(133) Medical instructions towards the prevention and cure of chronic or slow diseases peculiar to women. London 1777.

(134) Dissertazioni mediche intorno alle diverse malattie delle donne. Napoli 1782.

(135) Abhandl. von d. krankh. der schwangern Gebahrenden u. Wochnerirmen. Berlin 1784.

(136) Beobacht. von krankh. d. Frauenzimmer u. Kinder. Tübingen 1787.

(137) Abhandl. von d. krankh. unverheuratheter Frauenzimmer. A. d. Fr. Nurnberg. 1787. — Abhandl. von d. krankh. der Frauen. Erfurt 1789.

(138) Differentiæ sexus utriusque pathologicæ momenta. Goett. 1790.

(139) Prakt. annalen vom militarischen Lazareth zu Cassel 1794.

(140) Beytrage zur kriegsarzneywissenschaft. Frankf. a. M. 1794.

141) Handb. der Kriegsarzneikunde. Leip. 1795. Handb. der ausübenden arzneywissensch. u. wundarzneyk. bey armeen. Leipzig 1797. Med. prakt. taschenb. fur Feldartzte. Leipzig 1800.

(142) Med. beobacht. u. Erfahr. aus d. konigl. südpreussischen feldlazarethen. Breslau 1796.

dekind (143), W. Lindemann (144), D. Reid (145), G. Blane (146), N. Fontana (147), Bacherat (148), Th. Trotter (149), Werner (150), Hecker (151), Hunnius (152), V. Lorenz (153), J.-G. Hoffinger (154), Kortum (155), Bartholdi (156), Verhagen (157), Wichmann (158), Heerkers (159), Boehmer (160), Mai (161) et Lidderdale (162).

10. *Monographies.* —F. *Les auteurs de monographies* (163): les fièvres intermittentes furent étudiées par *Comparetti* et *Hoven*, les fièvres par *Grant; Rusch* écrivit sur la fièvre jaune, *Willan* sur les maladies de la peau, *Hensler* sur la lèpre, *Strambio* et *Fanzago* sur la pellagre, *Guldner* sur la gale, *Arnold Crichton* et *Chiarugi* sur la manie, *Lucé* sur l'hypochondrie, *Brée* sur les lésions de la respiration, *Portal* sur la phthisie et le rachitisme, *Kampf* sur les maladies des viscères abdominaux, *Saunders* sur les lésions du foie, *J.-Ph. Vogler* et *C. Hunnius* sur la dysenterie. Les maladies des vaisseaux absorbants furent l'objet des travaux de *Sœmmering. Kortum* et *Hufeland* s'occupèrent des scrophules; *Swediaur*, *J. Hunter*, *Nisbett*, *Girtanner*, de la syphilis, et enfin *Mease*, *J. Hunter*, *Hildenbrand* et *Rougemont* publièrent sur la rage des travaux importants.

11. *Cliniques et thérapeutique spéciale.* — On vit en même temps briller dans les établissements de clinique et dans les chaires de thérapeutique spéciale des hommes du plus grand mérite : c'étaient *Fr.-L. Bang* (164) et *J.-C. Tode* (165) à Copenhague, *J. Gregory*, *Hamilton* et *Duncan* l'aîné à Edimbourg, *Ph. Pinel* (166) et *Corvisart* à Paris, *Comparetti* à Padoue, *Testa* à Bologne, *V.-L. Brera* (167) à Pavie, *J.-P. Frank* (168) à Vienne, *Wendt* (169) à Erlang, *J.-H.-F. Autenrieth* (170) à Tubinge, *Tho-*

---

(143) Nachrichten über das Franzos. Kriegsspitalwesen. Leipzig 1797.

(144) Entwurf die vorzüglichsten krankheiten der soldaten im Felde schneller u. glücklicher zu heilen. Berlin 1799.

(145) Uebersicht der krankh. bey der konigl. armée in Gross-Britannien vom. anfange des Amerikanischen Krieges bis 1791. A. d. E. Breslau 1800.

(146) Beobacht. über d. krankheiten d. Seeleute. A. d. E. Marburg 1788.

(147) Bemerkungen über d. krankheiten, womit Europaër in Heissen himmelsstrichen u. Langen Seereisen befallen werden. A. d. E. Stendal 1790.

(148) Von der Erhaltung d. Gesundheit d. Seeleute. Saint-Petersbourg 1790.

(149) Medicina nautica. Lond. 1797.

(150) Versuch über d. krankh. der Seeleute. A. d. E. mit. Bemerkungen von *Hufeland*. Erfurt 1798.

(151) Beytrag zur Kenntniss. d. krankheiten d. Gelehrten. Erfurt 1791.

(152) Arzt. für schauspieler u. Sanger. Weimar 1798.

(153) Etwas über d. krankheiten d. Lohgerber. Rostock 1798.

(154) Sendschreiben über den Einfluss d. anquick. d. gold u. Silberhaltingen Erze. Vien. 1790.

(155) Gesundheitsbüchlein für Bergleute. Dortmund 1800.

(156) Diss. de morbis artificum et opificum, imprimis metalla deaurantium. Erlang. 1783.

(157) Diss. de morbis ex nimia litteratura sequi solitis. Lugd. Batav. 1788.

(158) De morbis typographorum. Ien. 1792.

(159) De valetudine litteratorum. Groning. 1792.

(160) De morbis nutricibus aliisque feminis, quæ infantûm curam gerunt, ad hos translatis. Vitemb. 1798.

(161) De aulica humorum cacochymia. Heidelb. 1799.

(162) Diss. de morbis litteratorum; Ed. 1800.

(163) Ces monographies seront indiquées avec plus de soin en temps et lieu.

(164) *Select.* diarior. nosocomii Hafniensis 1789.

(165) Klinische Berichte. Kopenhag. 1801.

(166) Philosophische nosographie. A. d. Fr. Tüb. 1799.

(167) Annotazioni medico-pratiche sulle diverse malattie trattate nella clinica medica della R. università di Pavia negli anni 1796, 97, 98.

(168) Joannis-Salomonis Frank observationes medicinales circa res gestas in instituto clinico nosocomii vindobonensis. Viennæ 1796.

(169) Annalen de klinischen instituts auf der akademie z. Erlangen 1788-89, cont. 1808,

(170) Uebersicht der wichtigsten vorfalle im clinico ambulatorio. Tübingen 1796. Versuche für d. Prakt. Heilk. aus der klin. Anstalt von Tübing. 1807—1809.

mann (171), à Würsbourg; *Chr. Reil* (172), à Halle; *A.-G. Richter* (173) et *J. Arnemann* (174), à Gottingue; *Starke* (175), à Jena; *Brandis*, à Kilon; *Thomassen de Thuessink* (176), à Groningue, etc.

12. *Dissertations inaugurales et programmes.* — Des dissertations inaugurales et des programmes académiques renfermant d'excellents principes, furent rassemblés et publiés par *J.-T. Klingkosch* (177), *L. Wittwer* (178), *Chr.-G. Gruner* (179), *J.-L. Doring* (180), *J.-P. Frank* (181), *J.-D. Metzger* (182), *J.-J. Romer* (183), *W.-X. Jansen* (184), *H. Tabor* (185), *J.-G. Reyher* (186), *F.-G.-A. Bouchcltz* (187) et par plusieurs autres auteurs (188).

13. *Observations.* — Enfin la véritable médecine acquit un nouvel éclat par les observations qui, recueillies au lit des malades, furent commentées et publiées par J.-T.-C. Schlegel (189), Ch.-G. Ackermann (190), J.-F. Bottcher (191), G. Wedekind (192), S.-A.-H. Zeller (193), J.-E. Gilibert (194), F. Schraud (195), F. Ferriar (196), B. Osiander (197), G.-C. Conradi (198), Th. Kortum (199), T.-V. Selig (200),

---

(171) Annal. institut. medico-clinici wurceburgens. 1799, contin. 1803-5.

(172) Memorabilia clinico-medico-practica; Hal. 1790. Ueber die Erkenntniss. u. kur der Fieber; Hal. 1797.

(173) Med. chirurg. Bemerk. vorzügl. im offentl. academ. hospital gesammelt. Gott. 1793. Die specielle therapie. Nach den papieren der verstorbenen herausgegeben von G.-A. Richter. Berlin 1821; et sous cet autre titre: Therapia specialis (ouvrage posthume). Berlin 1820.

(174) Handb. d. prakt medicin. Gott. 1800.

(175) Handb. zur kenntniss u. heilung innerer krankh. d. menschl. Korpers. Iena 1800.

(176) Waarneemingen omtrent de ziekten, velke in den Iaaren 1797 en 1798 in het nosocomium clinicum van. Groningen zyn Handelt 1805.

(177) Diss. med. select. pragenses 1775—93.

(178) Delect. diss. med. Argentorat. Norimb. 1777—81.

(179) Delect. diss. med. jenensium. Altenb. 1779—83. Kritische nachrichten von kleinen med. schriften in - u. ausland akademien. Leipzig 1783.

(180) Kritisches repertorium der auf in-u. ausland. Lehr anstalten v. d. I. 1781-1800 herausgekommenen prob.-u. Einladungsschr. aus d. Gebiete der Arzneygelahrtheit u. naturk. Herborn 1781-90.

(181) Delect. opuscul. med. antehac in Germ. div. acad. edit. Papiæ 1785—91.

(182) Opusc. academ. ad artem medic. spectant. in acad. regiomontana edita 1788.

(183) Sylloge opusc. italic. Zür. 1790. Delect. opusc. med. ital. Norimb. 1791. Diss. med. ital. Ibid. 1797.

(184) Coll. diss. select. in variis fœderat. Belgii acad. ed. Düsseld. 1791—93.

(185) Auszüge aus d. besten u. neuesten Engl. med. streitschrift. Heidelberg 1792.

(186) Auszüge med. Probe-u. Einladungsschr. Schwerin 1790—91.

(187) Auszüge aus den neuesten med. Probe-u. Einladungsschr. Altona 1796—97.

(188) Coll. dissert. med. in academ. Goett. habit. 1790. — Coll. diss. med. marburgensium 1791—96. — Coll. diss. minus cognit. in acad. C.-R. Leopold. œnipont. 1793.—Coll. diss. med. in alma univ. lovan. mult. ann. curricul. publ. defens. 1795—96. — Catalog. diss. inaugur. med. acad. Altd. ab a. 1628 ad hoc usque tempus concinn. 1797.

(189) Thesaurus pathol. therap. Lips. 1789—93.

(190) Bemerkungen über d. kenntniss u. kur einiger krankheiten. Altd. 1791.

(191) Verm. med. schriften. Konigsberg 1791—92.

(192) Aufsatze über versch. wicht. Gegenstande d. Arzneywiss. Leipzig 1791.

(193) Aufsatze u. Bemerk. aus d. prakt. arzneywiss. u. Geburtsh. Rost. 1791.

(194) Samml. prakt. Beob. u. kranken. geschicht. A. d. L. Leipzig 1792.

(195) Beobacht. aus. d. arzneykunde. Vien. 1792.

(196) Bemerk. über d. Wassersucht, Wasserschen, ansteckenden u. andern krankh. A. d. E. Leipzig 1792. Neue Bemerkungen 1801.

(197) Das neueste aus Meiner Gotting. praxis. Gottingen 1793.

(198) Auswahl aus dem Tageb. eines prakt. arztes. Chemnitz 1794.

(199) Beytrage zur prakt. arzneywiss. Gottingen 1795.

(200) Obs. med. de morbis quibusdam difficilioribus. Lips. 1795.

J.-H. Jugler (201), B. Sommer (202), W.-A. Ficker (203), A. Rave (204), J.-J. Kausch (205), J.-C. Fahner (206), J.-G. Knebel (207), G. Thoman (208), J. Haar (209), H.-G. Spiering (210), F.-Ch. Wendelstadt (211) et de Felice (212).

14. *Académies des sciences et sociétés de médecine.* — Il ne faut pas non plus oublier, 1° les académies des sciences et les sociétés de médecine qui s'établirent en Allemagne (213), en Suisse (214), en Italie (215), en Angleterre (216), etc.

15. *Journaux.*—2° Les journaux (217) de médecine qui se multiplièrent par les soins de J.-J. Hartenkeil (218), G.-G. Hopf (219), A.-F. Hecker (220), K. Weigel (221); André Duncan (222) l'aîné et le jeune, J.-F. Pierer (223), C.-W. Hufeland (224), A. Roschlaub (225), A. Zadig et F.-G. Friese (226), et K.-G. Kühn (227).

16. *Nosologies.* — 3° Les nosologies qui furent faites par W.-G. Ploucquet (228), J. Arnemann (229), G.-G. Gruner (230), de Valenzi (231), et Munk (232).

17. *Encyclopédies et répertoires.* — 4° La partie de l'*Encyclopédie méthodique* qui a trait à la médecine, et qui a été publiée par Vicq d'Azyr (233). Enfin nous ne pouvons passer sous silence l'ouvrage dans lequel sont rassemblés avec choix les divers points de la littérature de la médecine, et qui a été conçu sous un point de vue d'érudition que chaque médecin se propose d'acquérir, par Ploucquet (234), cet homme remarquable qui

---

(201) Kleine aufsatze med. Inhalts. Stendal 1795.

(202) Observationes miscellan. med. chir. Rigæ 1796.

(203) Beytrage zur arzneywiss. Wundarzney - u. Entbindungskunst. Münster 1796.

(204) Beob. u. schlüsse aus. d. prakt. arzneywiss. Munster 1796.

(205) Med. u. chir. Erfahr. in Briefen an Girtanner, Hufeland u. s. w. Leipzig 1798.

(206) Beytrage zur prakt. u. gerichtl. Arzneyk. Stendal 1799.

(207) Materialien z. arzneywiss. Breslau 1799.

(208) Erfahr. u. Bemerkungen aus d. Arzney. Wundarz. u. Entbindungsw. Frankf. a. M. 1799.

(209) Auserl. med. chir. Abhandl. u. Beob. A. d. Holl. Leipzig 1800.

(210) Med. Beob. u. Erfahrungen. Altona 1800.

(211) Wahrnehm. am. medic. u. chirurghischen krankenbette. Osnabr. 1800.

(212) Ratio medendi. Ticini 1800.

(213) Abhandl. der k. k. med. chirur. Josephs-akademie zü. Wien. 1787—1801.

(214) Museum der heilkunde h. v. d. Gesellschaft corresp. A. u. W. A. zür 1792-97.—Med. pr. Bibliothek 1795-96.

(215) Memorie dell' academie delle scienze, lettere ed arti di Padova 1789.

(216) Records and researches selected from the papers of a private medical association. London 1798.

(217) Allgemeine Literatur-Zeitung; Iena 1785.

(218) Medic. chirurg. Zeitung.; Salzburg 1790-1808.

(219) Commentarien der neuern Arzneykunde; Tübingen 1793.

(220) Journ. d. Erfindungen, theorien u. Widersprüche in d. natur. u. Arzneywiss; Gotting 1793.

(221) Italien. med. biblioth.; Leipzig 1793.

(222) Annals of medicine; Edinb. 1796.

(223) Med. nationalzeit. fur Deutschland.; Altenb. 1798-99. — Allgem. med. annal. 1800.

(224) Journ. d. prakt. arzneyk. u. Wundarzneyk.; Iena, Berlin 1795. — Biblioth. d. pr. Heilk.; Berlin 1799.

(225) Magazin zur vervollkommn. d. theor. u. pr. Heilk.; Frankf. a. M. 1799.

(226) Archiv. fur d. prakt. Heilkunde fur schlesien u. süd Preussen; Breslau 1799.

(227) Phys. med. journ.; Leipzig 1800.

(228) Delineat. syst. nosol. natur. accomm.; Tüb. 1791-93.

(229) Synopsis nosologiæ; in us. prælect. acad.; Goett. 1793.

(230) Nosologia historica, ex monumentis medii ævi lecta, animadvers. histor. ac medicis illustr.; Iena 1795.

(231) Completum et methodo botan. propositum syst. morbor.; Brünn. 1796.

(232) Diss. sistens nonnullas circa nosolog. methodic. observat.; 1796.

(233) Encyclopédie méthodique, Médecine; Paris et Liége 1794.

(234) Les ouvrages qui s'en rapprochent un peu sont : Directorium med. pract. etc., par Matthias Moroni; Lyon 1650. — Sylva medica opulentissima, etc., par S.-G. Walter; 1679. — Bibliotheca

ne peut être comparé à aucun des auteurs qui l'ont précédé (235).

18. *Vaccine.* La fin du dix-huitième siècle fut illustrée par la vaccine, cette découverte si utile à l'espèce humaine, et que l'on doit à Edouard Jenner.

§ XI.

COMMENCEMENT DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

1. *Doctrine du contro-stimulisme.*— Pendant que la doctrine de Brown était encore en vigueur dans l'Italie, un de nos anciens condisciples, G. Rasori, renversa le point capital sur lequel repose ce système, c'est-à-dire que tout agit sur l'économie en produisant une stimulation ; et reconnut des agents qui anéantissent immédiatement les forces vitales. Parmi ces agents qui sont propres à combattre les maladies qui reconnaissent pour cause un excès de stimulation, il plaça l'acide hydrocyanique, l'eau distillée de laurier-cerise, la digitale pourprée, la belladone, la jusquiame, les acides, le nitre et l'émétique ; il continua au contraire à attribuer des propriétés stimulantes propres à combattre les maladies qui reconnaissent pour cause un défaut d'excitation, à l'opium, au vin, à l'alcool, à l'éther, à l'ammoniaque, au camphre, au musc et aux aromatiques. Les principes de Rasori, répandus sous le nom de *Doctrine du contro-stimulisme*, dans les divers ouvrages de lui qui ont été publiés (1), furent presque entièrement (2) adoptés vers le commencement du dix-neuvième siècle par quelques médecins italiens (3), parmi lesquels se font remarquer S. Borda (4) et J. Tommasini (5). Dès-lors s'éleva une secte qui, à l'exemple des autres, imposant ses opinions comme l'opinion la plus universelle, prit le nom de médecine italienne. Cependant il était facile de prévoir que le pays qui avait donné le jour à Redi, Valisneri, Lancisi, Torti, Ramazzini, Cocchi, Morgagni, Borsieri, etc., qui avait été le berceau de toutes les sciences (6) et de la véritable médecine (7), ne suivrait pas cette nou-

---

realis medica, par Lipenius; Francf. a. M. 1679. — Bibliotheca medica pract., par J.-Jacques Manget; Genève 1695.— Tentamen lexici realis observationum medicarum, par Mich. Albert; Hal. 1727. —Lexicon physic. chymic. medicum reale, par G.-H. Behr.; Argentor. 1738. — Museum desputation. phys. med., par J.-C. Heffeter; .... 1763. Mercurius compilativus, de Téoph. Bonnet; Gen. 1682. — Medicina septentrionalis collatitia; Genève 1784. — Biblioth. med., de Ch.-W. Kestener; Iena 1746. — Bibliothèque choisie de médecine, par Planque, tom. VIII; Paris 1748.

(235) Initia bibliothecæ medico-practicæ et chirurgicæ realis, sive repertorii medicinæ practicæ et chirurgiæ, t. VIII; Tubingæ 1793-97. Deux volumes d'additions et de suppléments suivirent ensuite pendant les années 1799 et 1800, et enfin deux nouveaux volumes parurent en 1802 et 1803. L'auteur était sur le point de publier les tomes V et VI de ses additions et de ses suppléments, mais il préféra réunir ces diverses parties en un seul ouvrage sous le titre de : Litteratura medica digesta, sive repertorium medicinæ practicæ, chirurgiæ atque rei obstetriciæ; Tubingæ 1808. Suite et supplément; Tub. 1814, 2 vol. in-4° et suppl.

(1) Storia dell' epidemia di Genova negli anni 1799 e 1800; Milano 1801. Preteso genio d'Ippocrate, ibid. — Dans les notes qui accompagnent la traduction italienne de l'ouvrage de Darwin : Prospetto dei resultati della clinica medica....... nell' ospedale militare; Milano 1808.

(2) On ajouta aux maladies dépendant de l'excitation ou d'un défaut d'excitation, une troisième classe de maladies dépendant de l'*irritation locale*, et qui doivent être guéries par l'élimination de la matière irritante.

(3) On les trouve énumérés par Renato Orrigoni, dans ses notes sur l'ouvrage intitulé : Stato della medicina nel decennio 1805-14; Venez. 1816, p. 263.

(4) Primæ lineæ topographiæ medicæ agri ticinensis; Papiæ 1816.

(5) Dissertazioni ed altri scritti del signor dottore Giacomo Tommasini, professore di clinica medica nella pontificia università di Bologna, relativi alla nuova dottrina medica italiana; Bologna 1821, 4 tomi.

(6) D'ogni alta cosa insegnatrice altrui.

(7) « Les médecins italiens qui se livrent aux études cliniques, dit Borsieri (op. cit., § I, note **), surtout ceux qui ont étudié dans les écoles de Bologne, de Florence et de Rome, et qui y professent, croyent qu'ils n'ont rien de mieux à faire que d'observer la nature, de connaître ses divers mouvements, d'obéir à ceux qui paraissent salutaires, de s'opposer à ceux qui sont nuisibles, de déterminer

velle bannière. C'est, du reste, ce que prouve le nombre (8) considérable des adversaires de cette nouvelle doctrine, et, d'ailleurs, les médecins italiens qui ne l'ont pas attaquée n'en sont pas pour cela les défenseurs (9). En effet, les champions zélés d'une secte qui s'élève ont pour eux un avantage, c'est que les hommes qui s'éloignent des discussions et qui se livrent tranquillement à leurs occupations fuient le lieu du combat et leur laissent le champ libre. Néanmoins, il est malheureux que l'espèce humaine soit exposée à tous les dangers qu'enfante un système qui se sert de la partie la plus obscure de la médecine, c'est-à-dire de la nature intime des maladies et de l'action cachée des médicaments, comme d'un fil qui doit guider dans la pratique de la médecine; qui confie aux mains de tous les médecins indistinctement des remèdes héroïques employés chaque jour à des doses souvent énormes, qui verse enfin avec une véritable cruauté le sang, le plus précieux des liquides du corps humain.

2. *Xavier Bichat.* — La France paraissait alors plus favorisée, car pour elle le commencement du dix-neuvième siècle fut marqué par Xavier Bichat (10), dont la vie si courte (11) suffit cependant pour constituer une des époques les plus remarquables de l'histoire de la médecine. Chacun des systèmes qui constituent (12) par leurs diverses combinaisons les organes du corps humain fut considéré séparément par lui; il établit aussi en principe que les maladies qui s'attaquent à des parties toutes spéciales (13) affectent séparément les divers systèmes qui les constituent, que les sympathies ne sont pas mises en jeu par tout un organe, mais par un seul de ses systèmes, et enfin que les inflammations présentent dans chaque système des caractères spéciaux.

---

ceux qui n'ont pas lieu, en un mot, d'être les ministres et non les maîtres de la nature. Aussi la plupart d'entre eux ont-ils une médecine des plus simples, et se gardent-ils d'employer une trop grande quantité de médicaments, non pas parce qu'ils ignorent la matière médicale, comme ont voulu l'insinuer quelques-uns de leurs détracteurs, car ils connaissent les remèdes simples et les remèdes composés aussi bien que leurs propriétés, mais parce qu'ils ne veulent pas troubler la nature médicatrice des maladies, et qu'ils savent très-bien que la plupart des médicaments qui sont vantés si haut au-delà des Alpes ne répondent pas du tout aux vœux des malades. Ils ne croient pas facilement à ces fables et à ces prodiges que l'on se plaît à raconter, et suivent en cela les préceptes donnés par Redi et Vallisneri, ces hommes si sages et si prudents; et lorsqu'il s'agit de la puissance d'un médicament, ils apportent dans leur observation un tel soin et une telle prudence que l'erreur ou bien des idées préconçues ne peuvent s'y glisser. Aussi, souvent trompés par les fautes des autres, ils consultent leur propre expérience, et presque toujours ils sont forcés, quoique à regret, de revenir à la simplicité première de leur médecine, qui paraît être la plus conforme à la nature. Que les jeunes médecins se pénètrent bien de ces vérités, afin qu'un jour ils n'aient pas à se repentir de leur trop grande crédulité. »

(8) Les auteurs qui ont traité ce point de doctrine, sont surtout : *F. Ozanam*, Cenni sulla teorica e la pratica della dottrina medica del controstimolo; Milano 1816. — *Bufalini*, Memoria premiata. — *G.-B. Spallanzani*, Sulla nuova dottrina medica italiana testè sviluppata dal sigr. prof. G. Tommasini, lettere medico-critiche; Reggio 1818. — *G. Bianchi*, Leggi sulla scienza di medicina; Pisa 1822. — *Filippi*, V. Allgemeine med. annalen.; 1823, september, p. 84.

(9) Pendant les mois de septembre et d'octobre de l'année 1824, je fis un voyage dans le royaume Lombardo-Vénitien, et j'eus des relations très-intimes avec un grand nombre de médecins de ce pays, que l'on peut regarder comme un véritable paradis terrestre: eh bien! à peine en trouvai-je trois qui fussent partisans de la doctrine du contro-stimulisme.

(10) Anatomie générale appliquée à la physiologie et à la médecine; Paris 1801, 4 volumes. Addition à l'anatomie générale de Bichat, pour servir de complément aux éditions en quatre volumes, par P.-A. Béclard; Paris 1821.

(11) Né en 1771, mort en 1802.

(12) Ce sont les systèmes cellulaire, nerveux, celui des vaisseaux à sang rouge et noir, celui des vaisseaux lymphatiques, les systèmes osseux, médullaire, cartilagineux, musculaire, muqueux, séreux, synovial, glandulaire, dermique, épidermique et pileux.

(13) .... « Car les maladies qui, comme la plupart des fièvres, frappent presque simultanément toutes nos parties, ne peuvent pas beaucoup être éclairées par l'anatomie des systèmes. » Bichat, l. c. vol. I, p. 85.

C'est ainsi que Bichat ouvrit aux pathologistes un champ qui n'était pas, il est vrai, entièrement inconnu (14), mais qui ne peut devenir très-fertile que lorsqu'il est cultivé (15) convenablement.

3. *Broussais.* — Déjà les médecins s'appliquaient à recueillir comme une moisson fertile les principes émis par Bichat, lorsque, par une fatalité bien grande, apparut un météore qui vint tout détruire. Nous voulons parler de T.-J.-V. Broussais, médecin d'un hôpital militaire de Paris (le Val-de-Grâce), auteur (16) d'ouvrages utiles sous certains rapports, et qui soutient maintenant (17) que le plus grand nombre des maladies provient d'un état inflammatoire de la membrane muqueuse du tube digestif (gastro-entérite), et de ses sympathies avec les autres parties du corps. Aussi propose-t-il une méthode générale de traitement qui menace les sangsues d'une destruction complète, qui bannit à jamais les émétiques et les autres remèdes héroïques, et qui réduit presque tout cet appareil de médicaments qu'avaient réunis les siècles précédents à de simples mucilages et à des boissons acidulées. Cet homme entraînant, qui trouve cependant partout des adversaires (18), mène à sa suite la plus grande partie de la jeunesse médicale de Paris. Cependant, nous ne perdons pas l'espoir que cette école de médecine de Paris, qui conserva pendant un grand nombre de siècles la médecine hippocratique pure et intacte, ne trouve le moyen de mettre un frein à cette calamité publique.

4. *Philosophie transcendante appliquée à la médecine.* — Au commencement du dix-neuvième siècle, on vit en Allemagne Schelling et Marcus (19), Troxler (20), Malfatti (21) et beaucoup d'autres appliquer à la médecine (22) la philosophie dite transcendante ou naturelle de Kant et de Fichte. De là surgit une secte qui, prenant domicile dans les espaces imaginaires, se distingua de toutes les autres par l'obscurité de son langage, par ses ouvrages tellement vides de sens qu'il est impossible de les rendre dans une autre langue; qui, empoisonnant la langue allemande de mots barbares et étrangers, établissait d'une manière souvent révoltante des comparaisons entre les choses les plus disparates, mettait en vers la plus sérieuse de toutes les sciences, préparait les esprits à admettre les erreurs les plus graves en tout genre, et déconsidérait la nation allemande auprès des autres nations, par ces accès d'une véritable démence.

5. *Magnétisme animal.* — Dans le

---

(14) Lisez les traités de la céphalalgie dans les ouvrages de F. Plater et F. Hoffmann, et vous verrez que ces auteurs en ont placé le siége dans les divers systèmes dont se compose l'encéphale. La doctrine des membranes a été développée par Leidenfrost dans divers ouvrages, d'après Boerrhaave et Morgagni.

(15) C'est-à-dire si l'on tient compte du lien commun qui réunit les divers systèmes entr'eux.

(16) Recherches sur la fièvre hectique; Paris 1803. — Histoire des phlegmasies chroniques; ibid. 1808.

(17) Examen de la doctrine médicale; Paris 1816. — Examen des doctrines médicales et des systèmes de nosologie; ibid. 1822.

(18) *Chomel*, Sur les fièvres essentielles; Paris 1821. *M. Fodera*, Histoire de quelques doctrines médicales comparées à celle du docteur Broussais; Paris 1821. Du même: Examen des observations critiques du docteur Broussais sur les doctrines médicales analogues à la sienne; Paris 1822. Le docteur A··· M. Broussais réfuté par lui-même; Paris 1822. *Casper*, Charakteristik d. Franzos. medicin, mit vergleichenden hinblicken auf d. englische. *Otto*, Broussais og Broussaismen. v. — *Hufeland's*, Journ. d. prakt.; Heilk. 1823, mai, p. 115. Danger et absurdité de la doctrine physiologique du docteur Broussais, par A.-L. Lesage; Paris 1823. — *J.-W.-H. Conradi*, Kritik d. medic. lehre des Dr. Broussais; Heidelberg 1823. — Réfutation de la doctrine de Broussais, par L. Castel; Paris 1824.

(19) Iahrbücher der medicin als wissenschaft; Tüb. 1805.

(20) Grundriss der theorie der medicin; Wien. 1805.

(21) Entwurf einer pathogenie aus evolutionen u. revolutionen des Lebens; Wien. 1809, 8.

(22) *C. Ceresa*, en Italie, rendit compte d'une manière tout-à-fait savante de cet effort des médecins allemands, dans un ouvrage intitulé: Principii e leggi generali di filosofia e medicina speculativa; Vienna 1817.

même temps, A.-T. Kluge (23), K.-Ch. Wolfart (24), K.-L. Bahrens (25), G. Kieser (26), J.-K. Passavant (27), et d'autres (28) auteurs, soit médecins, soit étrangers à la médecine, proposèrent comme un fil qui devait servir de guide dans l'exercice de la médecine ce phénomène étrange déjà découvert par Mesmer vers l'année 1766, et décrit par lui (29) sous le nom de *magnétisme animal.* Ces auteurs, en effet, attribuent aux hommes qui sont tombés dans cet état de sommeil apparent, soit à l'aide de l'apposition des mains, soit à l'aide d'un appareil (baquet magnétique), soit spontanément, la faculté non-seulement de reconnaître les maladies les plus cachées ou que portent les autres, pourvu qu'ils aient été mis en rapport avec eux, mais encore d'en prédire la terminaison et de prescrire le traitement qu'il convient de leur opposer. Quoique nous accordions volontiers que cet état d'exaltation présenté par le système nerveux et quelques sens, pendant le somnambulisme, et poussé peut-être jusqu'à la *clairvoyance*, puisse jeter dans certains cas quelque jour sur le diagnostic, le pronostic et le traitement des maladies, nous sommes loin de penser que toute la médecine soit dans ce phénomène. C'est même, il faut le dire, avec une profonde indignation que nous voyons la conduite de certains médecins, qui, perdant un temps précieux à produire, souvent même en blessant les mœurs, le délire chez de jeunes filles hystériques, regardent comme mots d'Evangile ce qui échappe à ces malades pendant leur exaltation; qui, en présence des maladies les plus graves, lorsqu'ils devraient puiser des conseils dans l'expérience des médecins les plus habiles, vont chercher ceux d'une jeune fille qui est souvent l'interprète de la fourberie des autres; et enfin qui, par cette conduite absurde, trompent les autres ou se trompent eux-mêmes de la manière la plus dégradante.

6. *Médecine mystique et magique.*— De l'alliance de la philosophie naturelle et de la doctrine du magnétisme animal naquit un nouveau système, véritable monstre, connu sous le nom de *médecine mystique et magique du dix-neuvième siècle* (30). Les disciples de cette science si élevée changent notre globe terrestre en un monde tout spirituel, racontent avec le plus grand sang-froid de vrais comptes de bonnes femmes, et nous rappellent les beaux temps de l'astrologie. Ils placent Paracelse bien au-dessus d'Hippocrate, ils accordent une confiance sans borne, soit à des paysans (31), soit à d'autres, qui se reconnaissent le pouvoir de guérir les malades par des paroles et des attouchements, et cherchent à rappeler les temps de barbarie ou du

(23) Versuch einer darstellung d. animal. magnetismus als heimittel.; Berlin 1818, 3 edit.

(24) Asklapieion; Halle 1811. Neues asklapieion; 1818.

(25) Merkwürdige beobachtt. über die analogie des traumes u. somnambulismus; Essen u. Duisb. 1819.

(26) System des tellurismus oder thierischen magnetismus; Leipzig 1821.

(27) Untersuchungen über den lebensmagnetismus u. d. Hellsehen.; Frankf. a. M. 1821.

(28) Archiv. für d. thierischen magnetismus. Von *G.-A. Eschenmayer*, u. s. w.

(29) Schreiben über d. magnet. cur.; Augsbourg 1776-78. Kurze geschichte d. thier. magnetismus bis april. 1781, a. d. Fr. Carls. 1783.

(30) *Leupolt*, Ein wort über den mysticismus in der heutigen medicin. V. *Hufeland's*, Journ. d. pr.; Heilk. 1821, marz. p. 81. *G.-C. Horst*, Zauber bibliothek.; Mainz 1821.

(31) L'année 1818, deux paysans des environs de Vilna (Antoni et Antoszek) se vantèrent d'avoir opéré des cures tout-à-fait miraculeuses. Aussitôt des individus de toutes les classes se rendirent en foule chez eux, et si l'on en excepte quelques médicaments populaires propres à déterminer l'apparition de la plique chez des individus qui souffraient de cette maladie encore à l'état latent, ils ne conseillaient que des choses absurdes et qui n'étaient d'aucun secours. Bientôt l'autorité mit en peu de temps, comme il convenait de le faire, fin à un tel scandale. Je suis surpris qu'un autre paysan, vivant du même charlatanisme, et peut-être d'un charlatanisme plus sordide encore, vienne tout récemment d'obtenir dans la Prusse, ce pays si éclairé, l'honneur d'une enquête légale des médecins. (Der Wander thater *Grabe* in seiner wahrengestalt. dargestellt, in dem officiellen berichte der zu seiner untersuchung ernannten commission. V. *Hufeland's*, Journ. der. pr.; Heilkunde, december 1824, p. 47.) O tempora!

moins ceux de *Garmann* (32), de *Paris* (33), de *Gassner* (34), etc.

7. *Hahnemann.* — Enfin Samuel *Hahnemann* (35) parut en Allemagne, exerçant et enseignant (36) la médecine, si l'on doit y ajouter foi (37), à la manière des charlatans, et avec une faconde toute particulière. Il établit que la méthode la plus sûre de traiter les maladies consiste à employer contre un ensemble de symptômes, quelle que soit la maladie qu'ils constituent, le médicament auquel on reconnaît la propriété de déterminer des symptômes analogues à ceux de la maladie que l'on traite, et à administrer ce médicament par fractions atomiques. Cette doctrine appelée *homœopathie*, est basée sur ce principe de Brown, que dans le traitement des maladies asthéniques, il faut surtout choisir les stimulants qui ont une action spéciale sur la partie affectée, principe d'après lequel nous avons nous-même, ainsi que beaucoup d'autres, traité la salivation spontanée par le mercure, le diabète par la digitale, nous rappelant cet aphorisme : *Similia similibus curantur.* Quoi qu'il en soit, il est évident qu'Hahnemann offre cela de particulier, qu'il s'applique exclusivement à l'étude des symptômes, qu'il néglige d'une manière presque honteuse l'étiologie et le diagnostic, et qu'en administrant les médicaments à dose infinitésimale, et, pour ainsi dire, comme s'ils étaient respirés dans l'atmosphère d'une pharmacie, il semble avoir fait divorce avec le sens commun. En effet, tant que pour nourrir un homme il ne suffira pas de quelques grains de substances alimentaires, mais bien de plusieurs onces ; tant que pour réparer les forces d'un homme épuisé par le travail il ne suffira pas d'une ou deux gouttes de vin, mais bien d'une bouteille entière, nous persévèrerons à croire que pour déterminer dans le corps de l'homme des effets salutaires, ce ne sont pas des millionièmes de grain de fleur de camomille ou d'autres médicaments qu'il faut employer, mais bien les doses auxquelles l'expérience des siècles nous a dit de les administrer. Si maintenant on nous objecte que la méthode d'Hahnemann a été utile à plus d'un malade, nous répondrons qu'il n'est pas étonnant que quelques malades traités par ces médecins qui, suivant la méthode généralement reçue de nos jours, emploient avec profusion le mercure, l'or, la digitale, l'acide hydrocyanique, se soient trouvés soulagés après avoir cessé l'usage de ces poisons. D'ailleurs, n'est-il pas certaines maladies dont le meilleur remède est l'abstinence de tout remède ? Et quels sont les hommes qui vantent si haut les effets salutaires de la méthode d'Hahnemann ? Sont-ce les paysans dans leurs chaumières ou les pauvres des hôpitaux ? Non ; ce sont les riches et les hommes adonnés à la bonne chère, auxquels conviennent une diète légère et le régime, observés pendant un certain temps. Je dis un certain temps, car un dérangement plus grand dans leurs habitudes pourrait déterminer des accidents plus graves. Ajoutez encore à tous ces inconvénients le danger plus grand encore qui, dans les maladies aiguës, doit nécessairement résulter de la perte du temps et de l'abstinence de la saignée, qui, n'étant pas du tout propre à déterminer les maladies inflammatoires, et ne cadrant pas par conséquent avec le système d'Hahnemann, est rejetée par les partisans (38) de cette vaine théorie, et dès-lors on ne peut se lasser d'applaudir à cette sollicitude toute paternelle de notre magistrature suprême, qui frappe de son fouet légal la méthode d'Hahnemann.

---

(32) De miraculis mortuorum ; Lips. 1670, Dresd. 1709.

(33) Vie de M. Pâris ; Utrecht 1732. *Carré de Montgeron :* La vérité des miracles opérés par l'intercession de M. Pâris et d'autres appelants ; Cologne 1745-47. Cfr. Procès-verbaux de plusieurs médecins et chirurgiens, dressés par ordre de S. M. Paris 1732.

(34) *Semler*, Samml. v. briefen u. abhandl. über gassner u. schroepfer ; Halle 1775. Allgem. deutsche biblioth. 22, B. J. P. *Frank.*, Syst. einer vollst. med. polizey, 4 B. p. 609. J. C. H. *Schaeffer* in *Hufeland's*, Journ. dr. prakt.; Heilkunde 1824, décember, p. 76.

(35) *Spiess*, Umstandliche u. wahrhafte nachricht von dem erstaunenswürdigen kehrbergischen wunderkinde ; Berlin 1734.

(36) Organon der heilkunst. ; Dresden 1819, 2. Aufl. reine arzneymittellehre ; 6 bd. Dresden 1811-21.

(37) Jorg's kritische hefte für aerzte ; Leipzig 1822 ; 2 heft.

(38) Cfr. Archiv. für die homœopathische heilkunst, herausgeg. von einem vereine deutscher aerzte ; Leipzig 1821.

8. *Conclusion.* — Ces divers rapprochements nous prouvent que l'Italie, la France et surtout l'Allemagne, depuis le commencement du dix-neuvième siècle jusqu'à nos jours, présentent une époque d'anarchie pour la médecine. Aussi devons-nous prodiguer toute espèce de louanges aux médecins qui ont osé s'opposer à ce torrent, qui semblait vouloir tout détruire, et qui, à l'exemple des Anglais, ont plus ou moins placé la médecine sous la sauve-garde de l'expérience. Tels sont :

9. *Partisans de l'anatomie pathologique.* — A. *Les partisans de l'anatomie pathologique :* A.-R. Vetter (39), F.-G. Voigtel (40), A. Portal (41), P.-A. Prost (42), G.-H. Thilow (43), C.-J. Kneppelhout (44), J.-C.-A. Clarus (45), P.-H.-Fr. Meckel (46), J.-C. Rosenmüller (47), J.-F. Meckel (48), C. Bell (49), W.-G. Kelch (50), J.-R. Farre (51), G. Fleischmann (52), A.-W. Otto (53), F. Biermayer (54), J. Howship (55), Seidel (56), P.-J. Wassermann (57), M. Mandruzzato (58), L. Cerutti (59), L.-F. Fanzago (60), Consbruch (61), L. Choulant (62), F. Nasse (63), J. Cruveilhier (64), Andral jeune (65), Lobstein (66) et Hesselbach (67).

10. *Auteurs qui se sont occupés de météor. des topogr. des malad. endém. et épid.*—B. Les médecins qui s'appliquèrent *à l'étude des météorologies, des topographies, et à celle des maladies endémiques, epidémiques et constitutionnelles.* Tels sont: J. Panzani (68), J. Rambach (69), Fr. Schraud (70), Th.-T. Elsner (71), E.

---

(39) Aphorismen aus d. patholog. anatomie; Wien. 1803.

(40) Handbuch d. pathologischen anatomie; Halle 1804, 3 Bde.

(41) Cours d'anatomie médicale; Paris 1804, 5 vol.

(42) Médecine éclairée par l'observation et l'ouverture des corps; Paris 1804.

(43) Beschreib. anatom. patholog. gegenstande d. wachspraparate u. kupfer erlautert.; Gotha 1804.

(44) Sect. cadav. patholog. Lugd. Bat. 1805.

(45) Pr. de partibus pseudo-organicis. obs. anat. patholog. illustratæ; Lips. 1805.

(46) Journ. f. feinere u. pathologische anatomie; Halle 1805.

(47) Chir. anatom. abbild. f. aerzte u. wundarzte; Weimar 1804. 12 et archiv. f. d. med. erfahrung v.; Horn 1818, mai, juin.

(48) Handb. d. patholog. anatomie; Leipzig 1812, 2 bde. Tab. anat. patholog.; Lips. 1817-20.

(49) Engravings from specimens of morbid parts; Lond. 1813.

(50) Beytrage zur patholog. anatomie; Berlin 1813.

(51) Pathological research. in med. and surgery; Lond. 1814.

(52) Leichenoffnungen; Erlang. 1815.

(53) Handb. der pathol. anatomie der menschen u. thiere; Breslau 1816. Seltene Beobacht. zur anat. physiol. u. patholog. gehorig.; ibid. 1816, 2 Samml. 1824.

(54) Museum anatomico-pathologicum nosocomii universalis vindobonensis; Viennæ 1816.

(55) Pract. observ. in surgery and morbid. anatom.; Lond. 1816.

(56) Index mus. anat.; Kilon. 1818.

(57) Diss. de mutationibus patologicis primitivarum in organismo humano mutationum, 1819.

(58) Osservazioni anatomico-patologiche. V. Memor. dell' Ateneo di Treviso, t. I, p. 190.

(59) Beschr. de patholog. Præparate d. anat. Theaters zu Leipzig 1819.

(60) Memorie sopra alcuni pezzi morbosi conservati nel gabinetto patologico dell' università di Padova 1820.

(61) Taschenbuch d. pathol. anatomie. Leipzig 1820.

(62) Allgemeine med. annalen, 1821, 5; Heft.

(63) Leichenoffnungen zur diagnost. u. patholog. anatom; Bonn 1821.

(64) Médecine éclairée par la physiologie pathologique; Paris 1822.

(65). Nouveau journal de médecine, chirurgie, pharmacie, t. XV, novembre; Paris 1826.

(66) Journ. complém. du Dict. des sciences méd. n° 5. — De nervi sympathici humani fabricâ, usu et morbis; Paris 1823.

(67) Beschreibung der pathologischen præparate welche in der konigl. anatom. anstalt zu Würzburg aufbewahrt werden; Giessen 1824.

(68) Beschreibung der krankbeiten, die 1786 in Istrien geherrscht haben. a. d. Ital; Lübben 1801.

(69) Versuch einer physisch-medic. Beschreibung; v. Hamburg 1801.

(70) De eo quod est in morbis epidemicum; Pest. 1802.

(71) Bericht über den Gesundheitszustand der konigl. Provinz Ostpreussen u. Litthauen im I. 1801; Konisgb. 1802.

Wichelhausen (72), Unverdorben (73), Th. Winterbottom (74), A. Seybert (75), Jac. Facheris (76), J.-A. Murat (77), J. Horsch (78), C.-J. Pikhard (79), Memminger (80), Menuret (81), Bigeon (82), Chevassieu d'Audebert (83), C.-R. Schleis (84), Schneider (85), Thouvenel (86), A. Hain (87), J.-E. Gilibert (88), J. H. Kopp (89), A.-F. Nolde (90), J. Steiner (91), St-Benditsch (92), J.-Ch. Schaeffer (93), B. Bouriat (94), Roberton (95), G.-A. Gramberg (96), Wunderlich (97), M.-E. Otto (98), J. Haerbel (99), Z. Werkeim (100), T. Baur (101), C. Botta (102), J.-Ch. Roller (103), Chapotin (104), Trafvenfeld (105), Savaresy (106), L. Frank (107), J.-A.W. Klinge (108), J. Johnson (109), C.-K. Weiss (110), G. Ehrhardt (111),

---

(72) Züge aus einem Gemalde von Moskau, in hinsicht auf klima, physische u. medicinische Verhaltnisse; Berlin 1803.

(73) De morbis in Curonia frequentissimis eorumque causis endemicis; Dorpat. 1803.

(74) An account of the native Africans in the neighbourhoud of Sierra-Morena; London 1803.

(75) Neues journal des auslandisch. med. chir. Literat. v. Harless u. Ritter. 4. B., 2 st. (Examen atmospheræ paludum.)

(76) Delle malattie più comuni del dipartimento del Serio; Bergamo 1804.

(77) Topographie physique et médicale du territoire d'Aubin; Paris 1805.

(78) Versuch einer topographie der stadt Würzburg; Rudolstadt 1805. — Beobacht. über die vitterung u. d. Krankh. in Würzburg im Jahr 1807. Ibid. 1808.

(79) Comment. de aere, aquis et locis; Goetting 1805.

(80) Versuch einer Beschreibung der stadt Reutligen 1805.

(81) Essais sur l'histoire médico-topographique de Paris 1805.

(82) Réflexions sur les épidémies; Paris 1806.

(83) Des inondations d'hiver et d'été; Paris 1806.

(84) Med. topographie v. Handgerichtsbezirke Sulzbach; Nürnberg 1806.

(85) Versuch einer topographie der Residenzstadt Fulda; 1806.

(86) Mélange d'histoire naturelle, de physique et de chimie; Paris 1807.

(87) Medic. Prager ephemeriden; Prag. 1807.

(88) Der arzt als naturforscher. a. d. Fr.; Leipzig 1807 (Topographia Lithuaniæ.)

(89) Med. topographie der stadt Hanau 1807.

(90) Med. u. antropologische Bemerskungen über Rostock u. seine Bewohner; Erf. 1807.—2. B. Halle 1812.

(91) Versuch einer topographie von Parkenstein; Salzb. 1808.

(92) Topographische kunde der Hauptstadt; Gratz 1808.

(93) Die zeit u. volkskrankheiten der Jahre 1806-7, in u. um Regensburg 1808.

(94) Précis de la constitution médicale observée dans le département de l'Indre et l'Oise; Paris 1808.

(95) General view of the natural history of the atmosphere; Edinb. 1808.

(96) Ueber die im Herzogthume Oldenburg Bemerkten-Haufigen krankheiten u todesfalle; Oldenburg 1808.

(97) Versuch einer med. topographie der stadt sulz am Neckar; Tübingen 1809.

(98) Descriptio morborum epidem. qui mens. decembr. 1808 et januar. 1809 Lipsiæ grassati sunt; 1810.

(99) Meteorologische Jahrbücher; Weimar 1810.

(100) Versuch einer topographie von Wien. 1810.

(101) Topographia pagi Ergenzingen; Tüb. 1810.

(102) Storia naturale e medica d'ell' isola di Corfù; Milano 1810.

(103) Erster versuch einer Beschreib. d. stadt Pforzheim 1812.

(104) Topographie médicale de l'Ile-de-France; Paris 1812.

(105) Dans l'ouvrage intitulé : Svenska Lakare-Sallskapets Handlingar.; Stockh. 1812.

(106) Mémoire sur l'Egypte.

(107) Collection d'opuscules de médecine pratique; Paris 1812. (Obs. top. de l'Egypte).

(108) Fragmente aus de Tagebuche eines arztes am oberharze; Stendal 1812.

(109) The influence of tropical climates on European constitutions; Lond. 1813.

(110) Diss climatologiæ med. initia sist.; Lips. 1813.

(111) Phys. med. topographie der konigl. Baier. stadt Memmingen; Tubingen 1813.

Schnurrer (112), Guigou (113), G.-A. Barray (114), R. Reece (115), W. Yourly (116), L. Cerutti (117), A.-J. Tillay (118), C. E. Baer (119), Bernstein (120), W. Knoblauch (121), C. Cless et G. Schubler (122), N. T. Mühlibach (123), J. Knirsch (124), G. Stemmler (125), J. P. Graffenauer (126), Schübler 127), L. Caillard (128), C. P. Nieuwienhuys (129) H.-L. Attenhoffer (130), J.-A.-F. Ozanam (131), J.-F. Koreff (132), H. Ebhardt (133), Heustis (134), S. W. Williamson (135), N. Friedrich (136), J.-P. Schneider (137), Swagrichen (138), T. Bateman (139), J.-C.-L. Ziermann (140), J.-B. Trannoy (141), J. Clark (142), J. Douglas (143), W. Vaughan (144), W. Shecut (145), Gennsollen (146), J. Webster (147), Clemens (148), F.-E. Fodéré (149), J. Da-

(112) Materialien zur allgem. naturl. d. epid. u. contagien.; Tüb. 1810. Geographische nosologie; Stutt, 1813. Chronik der Seuchen.; Tübing. 1825.

(113) Mémoire sur la topographie de Livourne 1814.

(114) Mémoire sur les maladies épidémiques; Besançon 1814.

(115) The medical guide for tropical climates; Lond. 1814.

(116) On the natural history, climate and diseases of Madeira; Lond. 1814.

(117) Collect. de telluris in organismum humanum ratione; Lips. 1814, et: Schriften. d. naturforschenden Gessellschaft inLeipzig 1822.

(118) Dissert. topographique; Paris 1814.

(119) De morbis inter Esthenos endemicis; Dorpat. 1814.

(120) Topographie von Neuwied; Frankf. a. M. 1814.

(121) Epidemion; Leipzig 1815.

(122) Versuch. einer med. topographie der konigl. Haupt. u.; Residenstadt Stuttgardt 1815.

(123) Wien von seiner übelsten seite betrachtet 1815.

(924) Diss. sist. synops. climatologiæ med.; Lips. 1815.

(125) Entwurf einer phys. med. topographie von Zeulenrode; Altenb. 1816.

(126) Topographie physico-médicale de la ville de Strasbourg 1816.

(127) Recherches sur l'électricité atmosphérique. Voyez bibliothèque universelle 1816, juin p. 93.

(128) Mémoire sur les dangers des émanations marécageuses; Paris 1816.

(129) Proeve eener geneeskundige topographie de stadt. Amsterdam 1816.

(130) Med. topographie von St Petersburg; Zürich 1817.

(131) Histoire médicale générale des maladies épidémiques, contagieuses et épizootiques qui ont paru en Europe; Paris 1817.

(132) De regionibus Italiæ aere pernicioso contaminatis observat.; Berol. 1817.

(133) Geschichte u. Beschreib. der stadt Wiesbaden; Giessen 1817.

(134) Physical observations and medical tracts on the topography and diseases of Louisiana; New-York 1817.

(135) Medical observations relatives to the West-India islands; Edimb. 1817.

(136) Entzündung der endemische charakter in Würzburg 1818.

(137) Versuch einer statistischen topographie von Estlingen; Karlsruhe 1818.

(138) Topographia naturalis; Lipsiæ 1819.

(139) Reports on the diseases of London of the state of weather from 1804—1816; London 1819.

(140) Ueber die krankheiten siciliens; Hann. 1819.

(141) Traité élémentaire sur les maladies épidémiques et populaires; Paris 1819.

(142) Medical notes on climate, diseases... in France, Italy, etc.; Lond. 1819.

(143) Medical topography of Upper-Canada; London 1819.

(144) Account of the epidemic and sporadic disorders wich prevailed in the Y. 1818 at Rochester and near London 1819.

(145) Medical, and physiological essays containing topographical, historical and other sketches of the city of Charleston 1819.

(146) Essai historique, topographique et médical de la ville d'Hyères; Paris 1820.

(147) Observatio de aere per Italiam insalubri; Berol. 1820.

(148) Allgem. Betrachtungen über klimatische einflüsse und versuch einer Allgem. Charakteristik der Gebirgsgegenden; Frank. a. M. 1820.

(149) Voyage aux Alpes maritimes; Paris 1821 (topographie de Nice). Leçons sur les épidémies et sur l'hygiène publique faites à la faculté de Strasbourg. 183. Cfr. Journal supplémentaire du Dict. des sciences médicales, t. XII, 47 cah., 48 cah.; t. XIII, 52 cah.

vy (150), Dubun de Peyrelongue (151), F.-L. Balfour (152), C. Chisholm (153), H. Marshall (154), J.-Fr. Erdmann (155), C. Lachaise (156), Autenrieth (157), F.-J. Wittemann (158), J.-S. Julia (159), W. Goodisson (160), C.-L. Moritz (161), C.-H. Machard (162), N. Leclerc (163), J.-J. Gubler (164), J. Penada (165), J.-J. Reuss (166), Günther (167), K.-F.-H. Marx (168), Thyssen (166), F.-A. Stelzig (170, et d'autres (171).

11. *Auteurs qui se sont occupés des maladies contagieuses.* C. Les auteurs qui se sont occupés des maladies contagieuses dont plusieurs auraient dû cependant renoncer aux hypothèses, tels sont: J. Bressy (172), G. Wedekind (173), B. Laubender (174), W. Blackburne (175), Ch. Maclean (176), J.-C. Flachsland (177), A.-H.-F. Gutfeldt (178), J. Domling (179), Bach (180), J. Rian (181), A.-R. Sutherland (182), A.-G. Beyer (183),

---

(150) Account on the interior of Ceylan and of its inhabitants; London 1821.

(151) De l'épidémie qui a spécialement régné pendant l'été 1821, dans une portion assez étendue du département de l'Oise; Paris 1822.

(152) Observations respecting the remarkable effects of sol-lunar influence in the fevers of India. Voyez Asiatical researches, vol. 8.

(153) Manual of the climate and diseases of tropical countries; Lond. 1822.

(154) Notes on the medical topography of Ceylan; Lond. 1822.

(155) Med. topogr. d. gouvernements u. der stadt Kasan; Riga 1822.

(156) Topographie médicale de Paris 1822.

(157) Uebersicht über die volskrankheiten in Gross-Britannien; Tubing 1823.

(158) Ueber stehende constitution. V. Rheinische Jahrbücher 4. B. 2. st. p. 80. Supplement Band der ersten 4. Bde. p. 33. 5. B. 3. st. p. 30.

(159) Recherches historiques, cliniques et médicales sur l'air marécageux; Paris 1823.

(160) A historical and topographical essay upon the Island of Corfù, Leucadia, Cephalonia, Ithaca and Zante; London 1823.

(161) Specimen topographiæ medicæ dorpatensis 1823.

(162) Essai sur la topographie médicale de la ville de Dôle, 1823.

(163) Topographie médicale de l'arrondissement de Toul; Paris 1824.

(164) Beytrage zur med. topographie. V. chur.; Tübingen 1824.

(165) Delle osservazioni medico-pratico-meteorologiche sulle costituzioni epidemiche di Padova. Quinquennio: dall' anno 1811 sino all' anno 1815; Padova 1824.

(166) Vergleichende Blicke auf den Gang epidem. Krankheiten. in Journ. d. Prakt. Heilk. von *Hufeland* 1824, Marz. p. 43.

(167) Vorlaüfige Bemerk. über koln u. seine Bewohnen, in med. Phys. Hinsich.; Koln 1824.

(168) Gottingen in med. phys. u. historischer Hinsicht geschildert.; Gottingen 1824. 8.

(169) Geschiedkundige Beschouwing der ziekten in de Nederlande; Amsterd. 1824.

(170) Versuch einer medicin. topographie von Prag.; Prag. 1825.

(171) Double, Bayle, Laënnec, Savary, etc., dans le Journal de médecine, chirurgie et pharmacie; Paris 1812. Recueil périodique de la société de médecine par Sedillot; Paris 1812. Recherches sur l'influence de l'air dans le développement, le caractère et le traitement des maladies; Paris 1813. Journal d'Hufeland, etc.

(172) Théorie de la contagion; Paris 1802.

(173) Abhandl. von den Kuhpocken mit einer Einleitung in die Lehere von den ansteckenden krankheiten, 1802.

(174) Naturgeschichtliche Darstellung aller anstekenden krankheiten bey menschen u. Thieren; Leipzig 1803.

(175) Facts and observations concerning the prevention and cure of scarlet fever with some remarks on the origine of acute contagions; London 1803.

(176) Remarks on contagion (Lond. medic. Repository, vol. XII).

(177) Fragmente über einige ansteckungsstoffe; Stuttgardt 1804.

(178) Einleit. in die Lehre von den ansteckenden krankh. u. Seuchen; Posen 1804.

(179) Ideen zu einer Theorie der ansteckenden, krankh. (in Domling's u. horsch's archiv. fur d. theorie d. Heilk. 1. B.)

(180) Specimen de morbis contagiosis; Hal. 1804.

(181) Diss. de contagio. Edimb. 1804.

(182) Disp. de contagione; Edimb. 1805.

(183) Diss. Momenta quædam de contagio; Gott. 1805.

Gebel (184), W. Harty (185), Rubini (186), Rossi (187), L. Casilenni (188), B. Ottendorf (189), Lefort (190), M.-G. Jouard (191), Meyn (192), Fr. Tholozan (193), Guani (194), F. Reuss (195), Cattet et Gardel (196), Balme (197), F.-G. Bach (198), F. Schnurrer (199), J. Breton (200), G. Blane (201), J. Stritch (202), Wilhelmi (203), E. Bartels (204), Nacquart (205), G.-F. Brodhag (206), C.-G. Bernhardus (207), D. Hosack (208), Kausch (209), J. J. Bernhardi (210), G. Tommassini (211), J.-A.-F. Ozanam (212), Haffner (213), F. Rossi (214), G. Ambri (215), W. Stokes (216), P. Johnson (217), R. Jackson (218), Potter (219), G.-H. Ritter (220), J.-Fr. Wittmann (221), F.-L. Amelung (222), V.-L.

---

(184) Bruchstücke über ansteckende kranckh. u. das Gelb. Fieber; Berlin 1805.

(185) Observations on the disentery and on investigation into the source of contagion in that and in other diseases; London 1805.

(186) Riflessioni sulle febbri chiamate gialle e sui contagi in genere; Parma 1805.

(187) Sur les différents miasmes contagieux. (Mém. de Turin 1805, IX scienc. phys. et mathém. hist. p. 92.)

(188) Dell' azione dei veneni contagiosi sul corpo umano (mem. della soc. med. di Bologna, vol. 1, p. 15.

(189) Diss. Momenta quædam generalia de morbis sic dictis contagiosis; Mannh. 1806.

(190) Diss. sur les maladies contagieuses; Paris 1806.

(191) Essai sur une nouvelle théorie de la contagion; Paris 1806.

(192) Diss. sistens naturam et indolem contagii; Kilon. 1808.

(193) De contagiis in universum; Taurini 1808.

(194) Saggio teoretico-pratico sulle malattie contagiose; Genova 1808.

(195) Theoremata de miasmatum contagiosorum origine, natura, proprietatibus et agendi mod. 1808. (Comment. soc. phys. med. mosquens, vol. 1.)

(196) Essai sur la contagion; Paris 1809.

(197) De ætiologia generali contagii; Lugd. 1809.

(198) Grundzüge zu einer pathologie der ansteck. krankh.; Halle 1810.

(199) Materialien zu einer allgem. naturlehre. d. epidemien. a. contagien; Tüb. 1810.

(200) Diss. sur la contagion; Paris 1810.

(201) Some facts and observations respecting infection (transact. for. improv. vol. III, p. 425) and Select dissertations; London 1822, no. VII.

(202) Diss. de contagio; Edinb. 1810.

(203) Diss. de contagiis juxta quasdam opiniones recentiores; Jen. 1810.

(204) Pathologische Untersuch. 1. B.... nebst. Bemerk. über die natur d. ansteckungsstoffe; Marb. 1811.

(205) Dict. des sciences médicales, t. VI, art. Contagion.

(206) Disc. Melemata quædam de vita contagiorum; Tubing. 1813.

(207) Melemata quædam de natura contagiorum; Lips. 1814.

(208) Observations on contagion (in the Americ. med. and philos. register; New-York 1814, vol. II, p. 14).

(209) Die auf selbsterfahrung gegründete ansicht der akuten contagien (in Hufeland's Journ. d. pr. Heilk 1814, t. 32, p. 1).

(210 Handbuch der allgem. u. besondern contagienlehre, 1. Th. Erfurt 1815.

(211) Delle Febbri contagiose e delle epidemiche constituzioni; Bologna 1817,

(212) Histoire médicale générale et particulière des maladies épidémiques, contagieuses et épizootiques, qui ont régné en Europe depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours; t. I-III, Paris 1817-23.

(213) Diss. de contagio; Berol. 1817.

(214) Essai sur les miasmes (mem. della R. acad. delle scienze di Torino, t. XXIII).

(215) Sulle malattie contagiose e miasmatiche (giornale della soc. med. di Torino, vol. 6).

(216) Observations on contagion; Dublin 1818, 2. ed.

(217) Dissert. de contagio; Edinb. 1818.

(218) Analytical sketch of the history and cure of contagious fever; London 1819.

(219) A memoir on contagion (the Americ. med. Recorder, vol. 1, p. 516(..

(220) Abhandl. v. d. Ursachen ansteckender krankh.; Leipzig 1819.

(221) Erfahrungen über d. ansteckende krankh. belagerter Festungen u. s. w. Mainz 1819.

(222) De contagiorum natura; Berol. 1819.

Brera (223), A. Omodei (224), C.-Fr. Speyer (225), H.-A. Goden (226), L. Grossi (227), F. Puccinotti (228), Begni (229), J.-Th. Richter (230), Cl. Balme (231), K.-H. Dzondi (232), G.-F.-H. Marx)233) et M. Hasper (234).

12. *Auteurs qui ont traité des maladies héréditaires congéniales*, etc. — D. Les pathologistes (235) qui ont jeté quelque jour sur les maladies *héréditaires* (236), sur celles qui sont *congéniales* (237), et enfin sur celles qui dépendent d'une condition (238) toute particulière de l'économie, sans omettre toutefois les doctrines de *l'évolution* (239), des tempéraments (240),

(223) De' contagi e della cura de' loro effetti; Padova 1819. Germ. a *Bloch.* 1822.

(224) Cenni sull' oftalmia contagiosa d'Egitto e sulla sua propagazione in Italia, Milano 1816. Del governo politico-medico del morbo petecchiale; Milano 1822, t. I, cap. 4.

(225) Diss. quatenus organismus h. in morbis, præsertim contagiosis, a natura externa pendeat; Marb. 1820.

(226) Von den Wesen der contagion (isis von Ooken; 1820, p. 429).

(227) Sulle malattie contagiose e particolarmente sulla peste; Genova 1820.

(228) Dei contagj spontanei e delle potenze e mutazioni morbose credute atti a produrle ne' corpi umani; Roma 1820.

(229) Riflessioni sui contagj (nuovi commentarj di med. e chir. di Padova, t. 5, 1820,

(230) Diss. de contagiis eorumque corpus humanum inficiendi ratione et via in genere; Lips. 1822.

(231) Observations et réflexions sur les causes, les symptômes et le traitement de la contagion dans les différentes maladies et spécialement dans la peste de l'Orient et la fièvre jaune; Paris 1822.

(232) Ueber contagien, miasmen und gifte; Leipzig, 1822.

(233) Origines contagii, Caroliruhæ et Badæ 1824.

(234) Dans : Neue sammlung auserles. abhandl. für prakt. Aerzte, 8, B. 2, st.

(235) Comme la doctrine dont il s'agit ici est entièrement du ressort de la pathologie générale, la partie de littérature qui s'y rapporte n'est indiquée que très-incomplètement.

(236) *Albert*, Diss. de morb. hæreditariis; Erf. 1692. —*Zwinger*, Diss. de naturæ humanæ inclinatione et dispositione hæreditaria; Basil 1701. —*Sthal*, Diss. de hæreditaria dispositione ad varios affectus; Hal. 1706.—*A. Bergen*, Diss. de morum et morborum transplantatione; Fr. 1706. —*R. J. Camerarius*, De hæreditate morborum; Tüb. 1718. — *Teutscherus*, Diss. de eo, quod morbi chronici plerumque parentibus jure hæreditario sint congeniti vel in juventute acquisiti; Erf. 1720. —*Büttner*, Diss. de qualitatibus corporis humani hæreditariis; Goetting. 1757. — *Vogel*, Diss. de nonnullis parentum deliciis in morbos infantûm plerumque degenerantibus; Goett. 1767. —*Wichmann*, Diss. de morbis hæreditariis; Erf. 1788, —*Davids*, Diss. de disposit. ad morbos hæreditarios; Lugd. Batav. 1793.—*J. C. Rougemont*, Abhandlung über die erblichen krankheiten; A. d. Fr. Frankf. 1794.—*Guitard*, Diss. recherches sur les maladies héréditaires; Paris 1803. — *Forestier*, Diss. de morbis aut noxis puerorum à vitiatis depravatione parentum humoribus; Paris 1808.—*Portal*, Considérations sur la nature et le traitement de quelques maladies héréditaires; Paris 1809. — *M. Gruber*, Diss. sist. malorum hæreditariorum enumerationem; Vindob. 1815.

(237) *Wedel*, Diss. IX de causis morborum conformationis; Jen. 1691. — *Cf. Fleischmann*, De vitiis congenitis circa thoracem et abdomen; Erlang. 1810. Cf. auct. de monstris, hermaphrodit. etc.

(238) *F. A. B. Puchelt*, Beytrage zur medicin. 1 B. Ueber die individuelle constitution und ihren Einfluss auf die Enstehung und den Charakter der krankheiten; Leipzig 1823.

(239) *Ph. F. Hopfengartner*, Einige Bemerk. über die meeschlich. Entwickelung und die mit derselben sthenden krankheiten; Stuttg. 1792. — *A. Hencke*, Uber die Entwickelungen u. Entwickelungkrankheiten; Nürn. 1814.—*F. B. Osiander*, Uber die Entwickelungskrankheiten in d. Blüthenjahren des weibl. Geschlechts; Tübing. 1817.

(240) Hippocrates, De natura hominis. *Galenus*, De temperamentis, lib. III, opp. cl. 1.—*Van Helmont*, Tr. complexionum atque mistionum elementarium figmentum; Amst. 1652.—*Vieussens*, Traité nouveau des liqueurs du corps humain; Toulouse 1745. — *Stahl*, Diss. qua temperamenta physiologico-physiognomico-pathologico-mechanicè enucleantur; Halæ 1698.—*Fr. Hoffmann*, Diss. de temperamento fundamento morum et morborum in genere; Hal. 1705, v. opp. t. v. p. 103.—*Boerrhaave*, opp. omn. —*A Haller*, De partium corporis humani fabrica et

de l'idiosyncrasie (241) et de l'habitude (242).

13. *Auteurs qui se sont occupés des maladies des âges et des sexes.*—E. Les auteurs qui ont écrit sur les maladies des âges et des sexes : tels C.-B. Fleisch (243), J.-H. Autenrieth (244), G. Seiler (245), J.-J. Plenck (246), G. Maruncelli (247), Auvity (248), A. Henke (249), L. Formey (250), Fr. Neumann (251), Erhard (252), Luffage (253), H.-X. Boer (254), J. Feiler (255), J. Clarke (256), F.-E. Oehler (257), L.-A. Gœlis (258), A. Gruber (259), Th. Prosch (260), J. Capuron (261), J. Wendt (262), Lu-

---

functionibus, t. III, libr. V, sect. IV. — *J. Kampf*, Kurze abhandl. von den temperamenten; Frankf. 1762. — *Erasmus Darwin*, Zoonom. vol. II, sect. 31. *W. A. Ficker*, Comment. de temperamentis hominum, quatenus ex fabrica corporis et structura pendent; Goet. 1791. — *H. W. Dirksen*, Die lehre von den temperamenten Dargestellt; Nürnb. 1804. — *Hallé*, Mém. de la société médicale d'émulat., t. III, p. 342. — *L. V. Brera*, v. Inst. di med. prat. dettate da Borsieri, proseguite, etc., vol. I, p. 121.

(241) *Doye*, An præcellentia medicorum ab idiosyncrasiarum accuratiori notitia? Paris, 1716. — *F. Hoffmann*, Diss. de differenti medicamentorum operatione secundum diversam corporis humani idiosyncrasiam; Hal, 1751. — *Frank*, Diss. de diversis idiosyncrasiis in curatione morborum rite observandis; Lugd. Bat., 1783. — *Asch*, Diss. de ægrit. idiosyncrasia remediorum in delectu admodum consideranda; Francf., 1809. — *Wagner*, Ein fragment über idiosyncrasie. V. *Hufeland's*, Journ. d. pr. Heilk. 1811, novemb., p. 55. — *J. G. F. Henning*, Ideen über idiosyncrasie, antipathie, krankliche Reisbarkeit; Stendal, 1812.

(242) *Galien*, De consuetudinibus, liber V opp. — *Celse*, De medicina, lib. I, cap. 3. — *Meibomius*, De consuetudinis natura, vi et efficacia ad sanitatem et morbum ejusque in medendo observationis necessitate; Helmst, 1681. — *Stahl*, Diss. de consuetudinis efficacia; Hal, 1706. — *Alberti*, Diss. de consuetudine et insuetudine ægrotandi; Hal, 1733. — *Stenzel*, De consuetudine altera natura. Witeb., 1737. — *Richter*, Pr. de lege consuetudinis concilianda cum legibus medicis; Goett, 1756. — *Joerdens*, Diss. de consuetudinis efficacia in homine sano et morboso; Harderov., 1793. — *Schaffer*, Diss. quædam de influxu assuetudinis in corpus humanum; Stuttg., 1794. — *Alibert*, Du pouvoir de l'habitude dans l'état de santé et de maladie. V. Mém. de la Soc. méd. d'émulation à Paris, vol. I, p. 396. — *Natorp*, Diss. de vi consuetudinis; Goett., 1808. — *Kelz*, Versuch über d. Gewohnheiten des menschlichen korpers; Frankf., 1809.

(243) Handbuch über de. krankheiten der kinder. Leipzig, 1803. — 7.

(244) De ortu morborum quorumdam ætatis provectioris; Tub., 1806.

(245) Progr. de morbis senum; Vitemb., 1807.

(246) Doctrina de cognoscendis et curandis morbis infantûm; Vindob., 1807.

(247) Compendio delle malattie dei bambini e delle donne. Napoli, 1808. Doctrina de morbis sexus feminei; ibid. 1808.

(248) Diss. considérations générales sur les maladies propres aux enfants dans les premiers moments de la vie; Paris.

(249) Handbuch zur erkenntniss u. heilung d. kinderkrankheiten; Franc., 1809.

(250) Allgemeine betrachtungen über d. natur u. behandlung der kinderkrankheiten; Berlin, 1811.

(251) Der praktische kinderarzt; Quedlinb., 1811.

(252) Diss. sistens. fœtus humani pathologiam; Erf., 1812.

(253) Diss. sur les maladies des nouveaux-nés; Paris 1812.

(254) Darstellung des kindlichen organismus in physiol., pathol. u. therapeutischer hinsicht; Wien. 1813.

(255) Padiatrik oder einleitung zur kenntniss u. heilung d. kinderkrankheiten; Sulzb., 1814.

(256) Commentaries of some of the most important diseases of children; Lond. 1815.

(257) Prolegom. in embryonis humani pathologiam; Lips 1816.

(258) Prakt. Abhandlungen über d. vorzüglichsten krankheiten des kindlichen alters; Wien. 1 B. 1815, 2 B. 1820.

(259) Der kinderarzt nach den grundsatzen. V. Formey, München 1820.

(260) Diss. de physiologia morborum ratione ad diversas vitæ periodos; Hal, 1820.

(261) Abhandl. über d. krankh. d. kinder. a. d. fr. nach der 2, aufl. Leipzig, 1821.

(262) Die kinderkrankheiten systematisch dargestellt; Leipzig 1822.

theritz (263), Heifelder (264), C. Mellin (265), Vigaroux (266), Roussel (267), L.-J-C. Mende (268), E. Siebold (269), Chr. Joerg (270), F.-R. Nagele (271), K. Mansfield Clarke (272), K.-G. Carus (273), et d'autres enfin (274).

14. *Auteurs qui ont écrit sur les maladies des armées, des artisans, etc.*— F. les médecins qui ont tourné leurs travaux vers les maladies des *armées* et des *artisans* : tels sont F. Steegmayer (275), P. Gilibert (276), F. Hecker (277), Vanotti (278), Dawson (279), W. Busch (280), Willaume (281), R. Desgenettes (282), E. Eneholm (283), D.-J. Larrey (284), J.-P. Assalini (285), Reveillé Parise (286), G.-T. Rudolph (287), W. Sprengel (288), Biron et Fournier (289), G. Thomson (290), Lemazurier (291), V. Coste (292), Wagner (293),

(263) Der kinderarzt als freundschaftlicher rathgeber bey allen krankheiten der kinder ; Meissen 1823.

(264) Beobachtungen über d. krankheiten d. neugebornen; Leipzig 1825.

(265) Der frauenzimmer-arzt; Kempf. 1807.

(266) Cours élémentaire des maladies des femmes; Paris 1809.

(267) Système physique et moral de la femme; Paris 1809.

(268) Die krankheiten d. weibes, nosolog. u. therapeutisch bearbeitet ; Leipzig 1810.

(269) Handb. zur erkenntniss u. Heilung d. frauenzimmerkrankheiten ; Frankf. 1811, 2; Aufl. 1821.

(270) Handb. d. krank. d. weibes; Leipzig 1809, 2; Aufl. 1821. — Schriften u. s. w. Nürnb. 1812; Leipzig 1818.

(271) Erfahr. u. abhandl. aus. d. gebiete d. krankh. des weiblichen geschlechts; Mannh. 1812.

(272) Beobacht über d. krankheit. d. weiber, welche von ausflüssen begleitet sind. a. d. e.; Hann. 1818.

(273) Lehrbuch d. Gynakologie; Leipzig 1820.

(274) Das weib im gesunden u. krankenzustande, nach Virey u Fournier, frey bearbeitet von Renard u. Wittmann; Leipzig 1821.

(275) Bemerkungen über d. krankheiten welche unter d. garnison v. Mantua, wahrend der blokade von 1796-97, geherrscht haben; Wien. 1801.

(276) Med. geschichte d. Franzosischen armee zu St.-Domingo im J. 1803; a. d. Fr. Bresl 1806. — Ueber d. krankheiten, welche wahrend des Preussich-Polnischen feldzugs b. d. grossen Franz. armee Herrschten. a. d. Fr. Erf. 1808.

(277) Med. prakt. taschenb. f. feldarzte; Berl. 1806; 2 Aufl. 1814. —Vollstandiges handb. der kriegsarzneykunde ; Gotha 1816-17.

(278) Handb. für d. angehenden feldarzt mit besonderer Rücksicht auf Russland; Riga 1807.

(279) Observations on the walchern diseases which affected the british soldiers; Ypsw. 1810.

(280) Anleitung die krankheiten d. feldhospitaler zu Erkennen u. zu Heilen; Marb. 1812; Cassel 1815.

(281) Notice physique, médicale et historique sur le climat, le sol et les productions d'Espagne, considérés sous le rapport de leurs influences sur les armées étrangères; Paris 1812.

(282) Geschichtliche darstellung d. krankheits-ereignisse bey d. Franz armee im Orient, a. d. Fr.; Prag. 1812.

(283) Handb. der kriegshygieine, a. d. Russischen, mit anmerk. v. h. f. kilian ; Leipzig 1818.

(284) Med. chir. deukwürdigkeiten aus seinen feldzügen, a. d. Fr.; Leip. 1813-19.

(285) Taschenbuch für wundarzte u. aerzte b. armeen ; München 1816.

(286) Relation médicale du siége de Saragosse ; Paris 1816.

(287) Anatom. med. chir. taschenbuch für feld-u. wundarzte deutscher armeen; Berlin 1816.

(288) Diss. animadversiones castrenses; Hal. 1817.

(289) Recueil des mémoires de médecins, chir. et pharm. militaires; Paris 1817-22, vol. IX.

(290) Beobacht. in d. Brittischen militair-spitalern in Belgien nach d. schlacht von Waterloo, a. d. e.; Halle 1820.

(291) Medicinische geschichte der Russischen feldzuges, a. d. Fr. von c. F., Hensinger; Jena 1823.

(292) Observations sur la campagne d'Espagne en 1823, pour servir à l'histoire de la médecine militaire; Paris 1825.

(293) Ueber d. krankheiten der künstler u. handwerker, v. taschenbuch v. einer gesellschaft wiener aerzte für das J. 1802.

G. Adelmann (294), Bertrand (295), J. Johnson (296), Patissier (297).

15. *Auteurs de monographies.* — G. Les auteurs presque innombrables de *monographies* sur les maladies ou sur les médicaments. Chacun d'eux sera cité dans les chapitres spéciaux de cet ouvrage; mais le temps seul les jugera et nous apprendra si le genre humain doit ou ne doit pas retirer quelque avantage des efforts des chimistes de notre siècle, qui décomposent des centaines de livres d'un médicament afin d'en retirer quelques gros de leur principe actif.

16. *Auteurs qui se sont occupés de thérapeutique spéciale.* — H. Les auteurs qui, en s'occupant de *thérapeutique spéciale*, ont consulté plutôt l'expérience que de vaines hypothèses : tels sont J.-G. Vogel (298), Ph. Pinel (299), C.-W. Hufeland (300), Odier (301), F. Hecker (302), Himly (303), E.-G. Clarke (304), Ypey (305), W.-H. Conradi (306), A. Spedalieri (307), V.-J. Hildenbrand (308), et son fils (309) qui marche sur ses traces, J.-N. Raimann (310), Uden (311), R. Thomas (312), Lynmann Spalding (313), T.-L. Kreysig (314), P.-J. Horsch (315), Bardzelotti (316), J. Mantovani (317), L.-W. Sachs (318), J. Mason Good (319), J.-R. Bischoff (320), Urvins (321), Harless (322), et Hildenbrand (323).

17. *Professeurs de clinique.* — I. Les professeurs qui, dans les cours de clinique ramenèrent tout à l'expérience, comme on peut en juger par les travaux qui sont sortis des écoles de clinique, je ne dirai pas de Vilna (324), mais d'Helm-

(294) Von d. krankheiten d. künstler u. handwerker; Würzb. 1803.

(295) Essai médical sur les professions et métiers; Paris 1805.

(296) Abhandlung über d. einfluss des bürgerlichen lebens, des haüfingen sitzens u. geistesverfeinerung auf d. gesundheit u. d. wohl d. menschen. a. d. e.; Breslau 1820.

(297) Traité des maladies des artisans et de celles qui résultent de diverses professions; Paris 1822.

(298) Handbuch d. prakt. arzneywissenschaft z. Gebrauche fur angehende aerzte; Stendal 1781-1816.

(299) La médecine rendue plus précise par l'application de l'analyse; Paris 1801.

(300) System. d. prakt. heilk, neue ausg.; Frankf. 1818.

(301) Manuel de médecine pratique; Genève 1803.

(302) Kunst die krankheiten des menschen zu heilen; Erlang. 1804-5; Aufl. 1818.

(303) Lehrbuch d. prakt. heilk. z. behufe sein. vorlesungen entworfen; Gottingen 1807.

(304) Medicinæ practicæ compendium; 1809, 4e édition.

(305) Elementa praxeos clinicæ; Amstel 1810.

(306) Grundr. d. pathologie u. therapie; Marb. 1811-16, 2; Aufl. 1817-20.

(307) Medic. prax. compend. ad menten. cl. E. G. Clarke; Ticini 1815-16, vol. 2.

(308) Institut. pract. med.; Vindob. 1816.

(309) Institutiones practico-medicæ, rudimenta nosologiæ et therapiæ specialis complectentes, t. I; Viennæ 1816, 8. Le fils du célèbre Hildenbrand, François Hildenbrand, publia cet ouvrage, le rédigea et l'augmenta de notes. Tome II 1821, t. III 1822, et t. IV 1825.

(310) Handb. d. speciellen med. pathologie u. therapie; Wien. 1816-17; 2 Aufl. 1823.

(311) Ouvrage écrit en russe; 5 vol.

(312) Nouveau traité de médecine pratique, traduit de l'anglais; Paris 1817.

(313) Institutions of practice of medicine; New-York 1817.

(314) System d. prakt. heilkunde auf. erfahrung... gegrundet; Leipzig 1818-19.

(315) Handbuch d. besondern krankheitsslehre; Franckf. a M. 1819.

(316) Elementi di medicina pratica; Pisa 1819.

(317) Lezzioni di terapia speciale e rendiconto clinico; Vicenza 1820.

(318) Grundlinien zu einem natürlichen dynamischen system der prakt. medicin.; Konigsberg 1821.

(319) Study of med., vol. I-IV; Lond. 1823.

(320) Praktische heilkunde durch krankeitsfalle erlaütert; Prag, 1823.

(321) A compendium of theoretical and practical medicine; London 1825.

(322) Handb. d, arztlichen klinik; Coblenz 1824.

(323) Valent. nob. ab Hildenbrand institutiones practico-medicæ, ed. ac propr. lectionib. adcomod. filius; t. II, Vien. 1821; t. III, ib. 1822; t. IV, ib. 1825.

(324) *J. Frank*, Acta instituti clinici vilnensis; 1804-12.

stad (325), de Jena (326), de Tübinge (327), de Vienne (328), de Wurzbourg (329), Leipzig (330), Berlin (331), Padoue (332), Rome (333), Lucques (334), Edimbourg (335), Dorpat (336), Hale (337), Copenhague (338), Paris (339), Heidelberg (340), Kœnigsberg (341) Parme (342), et Prague (343).

18. *Observateurs.* — K. Les médecins qui ont recueilli et rassemblé des observations pratiques : tels sont W. Heberden (344), G. Ortel (345), B.-Ch. Vogel (346), A.-H. Hinze (347), T. Perceval (348), J. Abernethy (349), H. Wolff (350), J.-P. Vogler (351), K.-G. Neumann (352), J.-G.-F. Henning (353), J.-W. Benedict (354), J.-P. Frank (355),

---

(325) *W.-H.-G. Remer,* Annalen der klinischen anstalt zu Helmstadt ; 1805.

(326) *J.-F. Ackermann* u. *Ch.-E. Fischer,* Klinische annalen der med. chir. krankenanstalt in Jena ; 1805.

(327) Versuche für d. prakt. heilk. aus dem klinischen institute zu Tübingen ; 1807-8.

(328) *J. Mayer,* Samml. med. prakt. beobacht. aus d. klinik zu Wien. ; 1808. — *V.-J. Hildenbrand,* Ratio medendi in scholâ pract. vindobonensi ; 1809-13.

(329) *P.-J. Horsch,* Annalen der klin. techn. schule (zu Wurzburg) Rudolstadt; 1809-10.

(330) *J.-Ch.-A. Clarus,* Annalen des klinischen institutes vom St.-Jacobsspitale in Leipzig ; 1810.

(331) *C.-W. Hufeland,* Neunter Jahresbericht *d.* konigl. polichlinischen instituts der universitæt Berlin, 1811-19; zehnter Jahresbericht, 1820-22 ; Berlin, 1824. —*E. Horn,* Summarischer generalbericht über das konigl. charitekrankenhaus v. J. 1816; Berlin 1817. Du même : Offentliche rechenschaft über meine zwolfjahrige dienstleistung; ibid. 1818.

(332) *L.-V. Brera,* Prospetti dei resultamenti ottenuti nella R. I. università di Padova nel corso dell' anno scolastico 1811-12. —Memorie medico-cliniche per servire d'interpretazione ai prospetti clinici; Padova 1816. —Prospetti dei resultamenti ottenuti nella clinica medica di Padova nell' ann. 1817-18, compilati dal Dr. *Dall' Oste; item* dell' anno 1819-20, del Dr. *Tenani.*

(333) Ratio instituti clinici romani, auct. *J. Mattheis;* 1816.

(334) Annali di medicina pratica compilati nell' instituto clinico del real liceo lucchese, da *G. Franceschi;* 1821.

(335) Reports of the practice in the clinical wards of R. infirmery of Edinburg, by *Andr. Duncan;* 1818.

(336) Annales scholæ clinicæ medicæ dorpatensis, à. 1818-20, auct. *Erdmann;* 1821.

(337) Jahrbüchter der ambulatorischen klinik zu Halle. *V. P. Kruckenberg,* 1820; 2. Bd. 1824.

(338) *O.-L. Bang,* Observationes medicæ in praxi privatâ collectæ ; Havn. 1822.

(339) Clinique médicale, ou choix d'observations recueillies à la clinique de *M. Lerminier,* et publiées par *G. Andral* fils ; Paris 1823.

(340) Puchelt, Chelius u. Nagele, Heidelberger klinische annalen ; Heidelb. 1825.

(341) C. *Unger,* Nachrichten über das arztlich-wundarztliche u. augenheilkundige clinicum der universitæt Konigsberg; 1823.

(342) Anno clinico-medico compilato dal Dr. Carlo Speranza ; Parma 1824.

(343) *J.-R. Bischoff,* Darstellung d. heilungsmethode, in d. medicinischen klinik f. wundarzte in d. kk. allgem. krankenhause in Prag. im J. 1823. Prag. 1825. — Klinisches jahrb. über das heilverfahren in d. med. prakt. schuld für wundarzte in d. kk. allgem. kranken. zu Prag. im J. 1824 ; Prag. 1825.

(344) Comment. de morborum hist. et curat. rec. cur. Sœmmering; Francf. á. M. 1804.

(345) Medicinisch praktische beobachtungen ; Leipz. 1804.

(346(Sammlung schwieriger medicinisch chirurgischer fælle ; Altd. 1805.

(347) Kleine shcriften medic. chir. inhalts ; Liegnits 1805 ; *item.* Kleine aufsatz ; Breslaw 1806.

(348) Mélanges de médec., trad. de l'angl. par Odier ; Genève 1808.

(349) Medic. chirurg. beobachtungen, A. d. E. Halle 1809.

(350) Prakt. bemerkungen u. krankengeschichten; Hamb. 1811.

(351) Erfahrungen u. bemerkungen aus d. gebiete d. med. praxis. Marb. 1811.

(352) Beytrage zur arzneywissenschaft; Leipzig 1811.

(353) Medic. abhandlungen u. wahrnehmungen aus d. gebiete der erfahrung; Stendal 1812.

(354) Beytrage für prakt. heilkunde u. ophthalmiatrik ; Leipzig 1812.

(355) Interpretationes clinicæ observationum selectarum, quas ex diariis suis academicis ad propriam epitomen de cu-

T.-W. Bernstein (356), J. Kausch (357), K.-H. Dzondi (358), J. Schallgruber (359), C.-E. Fabrice (360), L. Frank (361), Barker (362), L.-J. Schmidtmann (363), F.-E. Acerbi (364), J.-L. Formey (365), J.-H. Kopp (366), P.-S. Schneider (367), Ducasse (368), W. Withering (369), G. Blane (370), Hiebel (371), Pujol (372), F.-L. Augustin (373), A.-T. Loeffler (374), A. Crichton, J. Rehmann et K.-F. Burdach (375), Renard et Wittmann (376), et plusieurs autres (377).

19. *Académies des sciences ; sociétés de médecine ; journaux.* — La vraie médecine fut encore plus ou moins protégée dans ses progrès par les académies des sciences et les sociétés de médecine dont les actes et les journaux se sont succédé (378), et ont été publiés en Italie (379), en Espagne (380), en

---

randis hominum morbis illustrandam collegit ; Tüb. 1812, et opusc. posthum. Vind. 1824.

(356) Kleine medic. aufsatze ; Frankf. a. M. 1814.

(357) Memorabilien der heilkunde ; Züllichau 1816.

(358) Beytrage zur vervollkommnung d. heilkunde ; Halle 1816.

(359) Aufsatze u. beobacht. im gebiete der heilkunde ; Gratz 1816.

(360) Med. chir. bemerk. u. erfahrungen ; Nürnb. 1816.

(361) Samml. kleiner schriften med. prakt. inhalts, A. d. Fr. Brünn 1817.

(362) Medical report of the house of recovery and fever hospital at Cork-Street ; Dublin 1818.

(363) Summa observationum e praxi clinicâ triginta annorum deprompta ; Berol. 1819.

(364) Annotazioni di medicina pratica ; Milano 1819.

(365) Vermischte schriften ; Berlin 1821.

(366) Beobachtungen im gebiete der ausübenden heilkunde ; Frankf. a. M. 1821.

(367) Med. prakt adversarien am krankenbette ; Tüb. 1821.

(368) Mémoires et observations de médecine et de chirurgie ; Paris 1821.

(369) Miscell. tracts ; Lond. 1822.

(370) Select dissertations on several subjects of medical science ; London 1822.

(371) Kleine beytrage zur heilwissenschaft ; Frankf. a. M. 1823.

(372) Œuvres de médecine pratique ; Paris 1823.

(373) Die neuesten entdeckungen u. erlanterungen aus d. arzneykunde ; Berlin 1799-1805.

(374) Die neuesten u. nützlichsten prakt. wahrnehmungen u. erfahr. f. aerzte u. wundarzte ; Erfurt 1803-9, 6 thle.

(375) Russische samml. für naturwissenschaft u heilk. Riga 1815-16 ; 2 b. 1817-18.

(376) Auserl. med. prakt. abhandl. d. neuesten Franz. literatur ; 1817.

(377) Beobacht u. abhandlungen aus d. gebiete der gesammt. prakt. heilkunde von Oesterreichischen aerzten ; Wien. 1819. Vermischte abhandl. aus d. gebiete der heilkunde, von einer gesellschaft prakt. aerzte zu St.-Petersburg ; Halle 1821.

(378) Cfr. § IX, 12 (226-241), 13 (243-258).

(379) Memorie dell' instituto nazionale italiano. Class. fisica e matematica. — Mémoires de Turin. Sciences physiques et mathématiques. — Memorie della società italiana. Giornale della società medico-chirurgica di Parma. Memorie della società medica di Bologna. — Bibliotheca italiana. Iride, giornale di scienze, lettere ed arti per la Sicilia. Nuovo giornale dei letterati ; Pisa. Annali universali di medicina, compilati da *Omodei* ; Milano. — Giornale di medicina pratica di *Brera* ; Padova. — Repertorio medico-chirurgico di Torino. Giornale di osservazioni medico-pratiche compilate nello spedale grande e nuovo di Palermo, dal *Sr. Antonio Longo* ; 1822. — L'Osservatore medico, giornale di medicina e delle scienze che vi anno rapporto, compilato da una società di medici ; Napoli. — Mercurio delle scienze mediche ; Livorno 1823. — Archivio di medicina pratica universale compilato dal dottore Schina ; Torino 1824. — Repertorio medico-chirurgico, opera periodica compilata da alcuni professori della pontificia università di Perugia, membri della facoltà di medicina ; Perugia, 1824.

(380) Memor. acad. de la R. soc. de Sevilla. — Decadas medico-quirurgicas ; Madrid. — Periodico de la sociedad medico-quirurgica ; Cadix.

France (381), en Hollande (382), en Angleterre (383), en Amérique (384), en Danemarck (385), en Suède (386), en

(381) Mémoires de l'institut national de France. — Mém. de l'académie; Classe physique et mathématique. — Mémoires de Montpellier. Mémoires de Toulouse. Actes de la société de médecine pratique de Montpellier. Recueil des actes de la société de santé de Lyon. *Capelle*, Journal de la société de santé et d'histoire naturelle de Bordeaux. Gazette de santé. Annales de littérature médicale étrangère, rédigées par *Kluiskens*. Journal d'observations de médecine, continué par *Denys*. Journ. complémentaire du Dictionnaire des sciences médicales, nouvelles médico-chirurgicales. — Journal de médecine, chirurgie et pharmacie, par Corvisart, Leroux et Boyer. — Nouveau journal de médecine, chirurgie et pharmacie. Journal de médecine française et étrangère. Nouvelle bibliothèque germanique médico-chirurgicale, par *Brewer* et *Huet*. Recueil périodique de la société de médecine de Paris, par *Sedillot*. — Bulletin de l'école de médecine et de la société, etc., de Paris. Bulletin de la faculté de médecine et de la société, etc. de Paris. — Mémoires de la société de médecine d'émulation de Paris. Bibliothèque médicale. — Indicateur médical. Annales du cercle médical. — Revue médicale historique et philosophique. L'observateur provençal des sciences médicales; Marseille. Tablettes médico-chirurgical. Journ. général de médecine. Archives générales de médecine. — Tartra, Bulletin des sciences médicales. Bulletin des sciences médicales, publié par M. *Férussac*. Nouveau bulletin de la société philomathique. *Graperon*, Bulletin des sciences médicales. — Annuaire des hôpitaux civils de Paris. — Journ. de physiologie expérimentale, par *F. Magendie*. — Revue encyclopédique. — Bulletin général et universel des annonces et nouvelles scientifiques. — Journ. médical de la Gironde; Bordeaux 1824.

(382) Verhandel, van het Utrechtsch genootsch. Nieuwe Verhandel van het Genootsch ter bevordering der heilk. te Amsterdam. Handel, van het genootsch: Servandis civibus. Practisch tijdschrift voor de geneeskunde in al haarem omvang. Actes de la société de médecine de Bruxelles. Actes de la société libre des sciences physiques et médicales de Liége. Practisch tijdschrift voor de geneeskunde in al haarem omvang; Gorinchem 1822.

(383) Transactions of the linnean society. — Transactions of the R. humane society. — Medical observations by a society of physicians in London. — Medical communications. — Memoirs of the medical society of London. Medico-chirurgical transactions. Transactions of a society for the improvement of medical and chirurgical knowledge. — Essays and observations physic. and liter. The quarterly journal of british and foreign medecine and surgery; London. — Memoirs of the society of Manchester. — The medical and physical journal, conducted by *Brody* and *Adams*. — The London medical, surgical and pharmaceutical repository by Burrow. The monthly gazette of health, by *R Reece*; London. — Medical and philosophical commentaries by a society in *Edinburgh*. — The Edinburgh review. The Edinburgh medical and surgical journal, by *A. Duncan*. — The transactions of the R. irish academ. — Transact. of the medico-chirurgical society of Edinburgh instituted August. 2d. 1821.

(384) Memoirs of the american academy. — Transactions of the american society. American medical recorder. — Transactions of the college of physicians of Philadelphia. — Journal of the academy of natural scienze of Philadelphia. — Eclectic repertory and analytical review by a society of physicians of Philadelphia. — The medical repository. *Chopman's*, Philadelphy' journal. — Transactions of the literary and philosophical society of New-York. — New-York medical and surgical journal, by *Francis Duckmann* and *Beck*. — The western quarterly reporter of medical, surgical and natural science. — Medical papers communicated to the Massachussets medical society. — Anales de la academia de medicina de Buenos-Ayres; Buenos-Ayres 1823. — The medical review and analytical journal, by *J. Eberle*, and G. M. Clettan; 1824.

(385) Bibliothek for laegar. kiobenhaven. Archiv. for Lagevidenskabens historie i Danmark, Udginet af *J.-D. Herholdt*; 1823.

(386) Acta litteraria Sueciæ. — Neue Schwedisch akadem. abhandlungen. — Vetensk. acad. Nya handl. — Svenska lakare. — Sallsk. handl. ars. berattelse of svenska lakare. — Sallskapets arbeten; Stockh. 1821.

Russie (387), en Pologne (388), en Allemagne et en Suisse (389).

20. *Nosologies; dictionnaires; encyclopédies; répertoires.* — Enfin, le commencement du dix-neuvième siècle est encore remarquable en ce que les diverses espèces de maladies qui attaquent l'espèce humaine, et les différents ouvrages qui ont pour but de faire connaître leur histoire et leur mode de traitement, ont été de plus en plus mis en ordre, soit dans les *nosologies* (390), soit dans les *dictionnaires* (391), soit dans

---

(387) Comment. de la société phys. méd. de Moskow, et Journal que l'académie médico-chirurgicale de Saint-Pétersbourg publie en langue russe.

(388) Dziennick wilenski. — Pamietnikow towarzystwa imperatorskiego wilenskiego. — Dziennik medycyny chirurgii i farmacyi.

(389) Abhandl. d. bairischen akademie, achiv. der prakt. heilkunde f. Schlesien u Südpreussen 1799. — Neue schriften der naturforschenden freunde in Westphalen. — Abhandl. einer gesellschaft aerzte in Hamburg. — Arbeiten einer gesellschaft der Oberlausitz. — Denkwürdigkeiten der Vaterlandischen gesellschaft der aerzte Schwabens. — Annalen der wetterauischen gesellschaft f. die gesammte naturkunde. — Abhandl. d. physikalisch med. societæt in Erlangen. Museum d. heilkunde. — Archiv der medic. chir. u. pharmac. gesellschaft Schweizerischer aertze in Aarau. — Schriften der gesellschaft zur beforderung der gesammten naturwissenschaft zu Marburg 1823. — Neues journ. für die chirurg. arzneykunde u. gebursthülfe; Berlin 1803. — *Sternberg*, literaturzeitung für die med. u. chir. nebst ihren hülsswissenschaften; Gosl. 1804. — Allgem. literaturzeitung von Halle. Allgem. literaturzeit. von Leipzig. — *J.-F. Pierer*, allgem. med. annalen d. 19 Jahrhunderts; 1801-20. Ejusd. et *Choulant*, Kritisch annalen d. med. als wissenschaft u. kunst. — *Horn's*, arch. f. d. med. Erfahrung. Du même : Neues archiv. neue folge. Du même et *Nasse*, *Henke*, etc. : Archiv. f. med. Erfahr. *J.-Nep. Ehrhart Edlen von Ehrhartstein*, Med. chir. zeitung; Inspruck. — Med. archiv von Wien. u. Oest. unter der Enns vom J. 1800-1801, — Medicin. jahrb. des kk. Oesterreich. staates. — Bibliotheca medico-chirurgica pharmaceutico-chemica; Berolini. *J.-N.-Rust*, Magazin d. gesammten heilkunde, mit besonderer beziehung auf d. militairsanitætswesen in d. konigl. Preuss. staaten. — Du même : Kritisches repertorium f. d. heilk. — Neues journ. d. Auslandischen med. chir. literatur, von *Harless* u. *Ritter*. *J.-J. Gumprecht* u. *H.-G. Gerson*, Magazin d. Ausland. liter. d. gesammt heilkunde. — Cont. *G.-H. Gerson* u. *N.-H. Julius*, Magazin d. Ausland. liter. d. gesammt. heilkunde u. arbeiten d. artzlichen vereins in Hamburg. — *K.-H. Dzondi*, OEsculap, eine zeitschrift ..... f. ausüb. aerzte u. wundarzte. — *J.-Ch. Harless*, Jahrb. d. Deutschen med. u. chir. — Cont. Rheinische jahrbücher d. med. u. chir. Deutsches archiv f. physiologie von *Meckel*. — *Froriep*, Notizen aus d. gebiete d. natur. u. heilkunde. *F. Stranskt*, v. *Greiffenfels*, Hist. kritische zeitschrift d. neuesten Deutschen med. u. chirurgie. *Continuat. Diarium*. Huf., v. § x, 15 (224). Kritisc. hefte f. aerzte u. wundarzte von Dr. *J.-C.-G. Jorg*; Leipz. — Ann. der gesammt. heilkunde unter der redaction der mitglieder d. grossherzogl. Badischen sanitæts-commission; Carlsruhe 1824. Literarische annalen der gesammten heilkunde, Herausgeg, von *F.-C. Hecker*; Berlin 1825. Annal. f. d. gesammt. heilk. unter d. redact. d. mitglieder d. grossherzogl. Badischen sanitæts-commission, 1 Bd., 1 hft.; Carlsruhe 1824, 1 Bd. 2 hft.; ibid. 1825.

(390) *Swediaur*: Novum nosologiæ methodicæ systema; Hal. 1812. — *Fercoq*, La synonymie, ou concordance de la nomenclature de la nosographie philosophique du prof. Pinel avec les anciennes nosologies; Orléans 1813. *Alibert*, Nosologie naturelle, ou les maladies du corps humain distribuées par familles; Paris 1817. *J. Mason Goad*, A philosophical system of nosology with a correct and simplified nomenclature; Lond. 1817. — *D. Hosack*, System of practical nosology; New-York, 2e edit. 1821. *C.-G.-G. Creutzwieser*, Diss. de variis tentaminibus nosologicis; Hal. 1821. The study of medecine; Lond. 1822, 4 vol. — *Th. Young*, An introduct. in medic. literature, including a system of pract. nosology; Lond. 1823, 2e edit.

(391) *F.-J. Zimmermann*, Philosoph. medic. worterbuch zur erleicht. d. hohern med. studiums; Wien. 1803; 2 Aufl. 1810. — Dictionnaire des sciences médicales; Paris 1813. (Cet ouvrage est défini, par les Français eux-mêmes, un gouffre où se trouvent pêle-mêle et souvent côte-à-côte le bon, le mauvais, l'excellent, l'absurde et le pitoyable; espèce de tour de Babel où l'on parle toutes les

les *encyclopédies* (392), soit dans les *répertoires* (393) ou autres ouvrages (394).

---

langues, où l'on enseigne toutes les doctrines. V. Jour. général de médecine française et étrangère, t. LXXXII—XXI de la seconde série, nº 314, janvier 1823, p. 93.) Dictionnaire abrégé des sciences médicales. Dictionnaire de médecine en 18 volumes; Paris 1821. *Dreyssig*, Handworterbuch der medicinischen klinik. Erf. 1812. Cont. par *J.-H.-G. Schlegel;* ibid. 1824.—*A.-F. Hecker*, Lexicon med. theoret-pract. reale; Gothæ 1816-20. Fortgesetzt von *H.-A. Ehrhart ;* 1824, 4 bde. — *J.-F. Pierer*, Med. realworterbuch ; Altenb. 1816-21. — *H. Brandels*, Med. worterbuch; Gott. 1820.—*Parr*, The London medical dictionary 1820. — *A. Ballaro*, Diccionario de medicina; Madrid 1821. — Dizionario periodico di medicina esteso dai profess. *L. Martini* e *L. Rolando;* Torino 1824.

(392) *J.-D. Metzger*, Skizze einer med. encyclopædie vom anfang d. 19 jahrunderts; Kœnigsb. 1804. *C. Consbruch*, Allgem. encyclopædie f. pr. aerzte u. wundarzte ; Leipzig 1802-1821. — *J.-W.-H. Conradi*, Grundriss. d. med. encyclopædie u. methodologie ; Marb. 1815.

(393) *J.-L. Domling*, Kritisches repertorium; Herborn 1803. *Im. Meyer*, Repertorium d. gesammt. heilkunde ; Berlin 1809. *Reuss*, Repertorium commentationum à societatibus litterariis editarum. Scientia et ars medica et chirurgica ; Gœtt. 1813-18.

(394) *A.-F. Loeffler*, Handbuch des wissenswürdigstein aus d. med. chir. praxis. 1803. — *C.-F. Ludwig*, Einleitung in die Bücherkunde der prakt. medicin. Leipzig 1806.—*F. Burdach*, Die literatur der heilwissenschaft ; Gotha 1810-11. Du même : Handbuch der neuesten in u. Auslandischen literatur der gesammten naturwissenschaften u. der medicin. u. chirurgie. Gotha 1822. — *Villars*, Essai de la littérature médicale ; Strasb. 1811. —*J.-S. Ersch*, Literatur der medicin seit der mitte des 18 jahrhunderts, neue fort gesetzte ausgabe von *F.-A.-B. Puchelt*. Leipz. 1822.

INTRODUCTION

A L'ÉTUDE

DE LA MÉDECINE CLINIQUE.

§ XII.

MARCHE QUE NOUS SUIVRONS DANS CE TRAITÉ DE MÉDECINE PRATIQUE.

1. *Généralités.* — Cet aperçu de l'histoire et de la littérature de la médecine pratique nous apprend que différentes routes ont été suivies pour cultiver et pour exercer cet art. Les uns en effet ont cru trouver dans la *philosophie* le fil qui devait les guider; les autres ont cru le trouver dans la *chimie;* ceux-ci dans les *mathématiques*, ceux-là dans le *solidisme*, d'autres dans la seule *expérience*, d'autres enfin dans plusieurs de ces sources à la fois. Il nous reste maintenant à établir quelle marche nous allons suivre dans ce traité de médecine pratique.

2. *Philosophie.*—La philosophie est le flambeau de la médecine comme celui des autres sciences. Mais nous parlons ici de la véritable philosophie, de cette philosophie dont nous trouvons les principes dans les ouvrages de Fr. Bacon (1), Th. Reid (2), J. Senebier (3), A.-M. Weikard (4), W. Zimmermann (5), J. Locke (6), N.-P. Gilbert (7), Clerc (8), St-Tourtelle (9), K. Sprengel (10), Ph. Pinel (11), Roullier (12), Gilbert Blane (13); de cette philosophie enfin qui diffère du *sophisme* autant que le jour diffère de la nuit, quoique le sophisme usurpe souvent le nom de la philosophie.

La véritable philosophie, en effet, ennemie jurée des vaines discussions, s'appuie sur le jugement naturel de l'homme, sert d'aiguillon à son génie, met un frein à l'imagination, rejette toute idée hypothétique, et ne dépasse pas les limites des sens ; elle apprend à coordonner les faits,

---

(1) Novum organon scientiarum, in opp.

(2) Inquiry into the human mind, on the principle of common sense ; Lond. 1769.

(3) L'art d'observer; Genève 1775.

(4) Der philosophische arzte ; Frankf. 1775.

(5) Von der erfahrung in der arzneykunst ; Zürich 1787.

(6) Essay on human understanding ; London 1788.

(7) Les théories médicales modernes comparées entre elles et rapprochées de la médecine d'observation ; Paris an VII.

(8) Histoire naturelle de l'homme considéré dans l'état de maladie, ou la médecine rappelée à sa première simplicité; Montpellier an VII.

(9) Eléments de médecine théorique et pratique; Strasbourg an VII.

(10) Handbuch der pathologie, 3 aufl. Leipz. 1802-10.

(11) Nosographie philosophique, t. II, p. 520.

(12) Essai sur la philosophie médicale, contenant l'examen des principes qui servent de base aux diverses théories, et leur application à la pratique; Paris 1815.

(13) Elements of medical logick, illustrated by practical proofs and examples ; Lond. 1818. Traduction allemande, avec une préface de Blumenbach ; Gœt. 1820.

à les comparer entre eux, à en tirer des corollaires et des règles générales, mais avec discernement; en un mot, elle nous apprend comment les sciences doivent être cultivées. Le sophisme, au contraire, se complaît dans les vaines discussions, il recherche les idées les plus abstraites, qu'il exprime dans un langage barbare, et, ainsi que nous l'avons déjà vu (14), véritable serpent, il s'insinue (15) en rampant jusque dans le cœur des sciences.

3. *Chimie.* — L'exemple (16) de l'application faite anciennement de la chimie à la médecine nous effraie, et les tentatives (17) récentes de cette application sont loin de bannir nos craintes à ce sujet. Aussi rejetons-nous le secours de la chimie pour l'étude de la médecine avec d'autant plus de facilité que, même de notre temps, elle ne nous a offert sous ce rapport que doutes et obscurité.

4. *Mathématiques.*—Quoique l'exemple de l'application des mathématiques et de la mécanique à la médecine (18) nous effraie moins, nous ne le suivrons pas cependant, parce que la médecine ne présente jamais la même évidence que la première de ces sciences, et parce que les lois qui régissent les corps inorganiques diffèrent essentiellement de celles qui régissent le corps vivant.

5. *Solidisme.* — La plupart des lois qui régissent le corps humain sont exposées dans la doctrine du *solidisme* ou *dynamique.* Mais comme on n'a pas encore achevé d'établir ces lois, et comme la plupart de celles qui sont établies sont encore environnées de beaucoup de doutes, quel est le médecin, pour peu qu'il fût prudent ou consciencieux, qui établirait sur une base aussi peu solide les préceptes de la médecine pratique, préceptes sur lesquels repose le salut de l'espèce humaine?

6. *Observation.* — Une tentative de ce genre serait d'autant plus blâmable qu'il existe une route bien plus sûre à suivre dans l'étude de la médecine pratique. Cette voie est celle qui fut suivie par Hippocrate, celle que Bacon conseille de suivre, celle qui fut suivie aussi par Sydenham, Baglivi, par tous les médecins enfin dont le souvenir est si cher à l'humanité, et dont les ouvrages ont pu résister à la puissance du temps. C'est cette route que tout médecin, se fût-il même gâté par des études mal dirigées, finira par prendre tôt ou tard, pour peu qu'il ait plus de jugement que de vanité; c'est enfin cette pure observation de la nature, c'est cette méthode qui consiste d'abord à observer avec la plus grande exactitude chaque phénomène des maladies et à les comparer ensuite le plus soigneusement possible avec les altérations que présente l'ouverture des cadavres; à rechercher attentivement toutes les circonstances qui ont précédé l'évolution de la maladie, ou qui l'ont accompagnée; à établir avec réserve, et après avoir employé toute la force de son attention, la forme, le siége, le caractère et la terminaison de la maladie; à mettre en usage avec prudence les remèdes que l'on a vu ailleurs et dans des circonstances analogues être utiles pour guérir la maladie, la soulager, prolonger la vie du malade, ou bien être entièrement innocente; enfin, à ne pas perdre un temps précieux à la recherche de la nature intime de la maladie ou du mode d'action des médicaments.

7. *Serons-nous empiriques?* — Nous contenterons-nous donc de la seule observation, restant ainsi entièrement étrangers à toute théorie? en d'autres termes, serons-nous plutôt empiriques que dogmatiques? De même qu'il est impossible de juger la bonté du vin si on ne l'a pas goûté, de même on ne peut juger les maladies si on ne les a pas observées. Ainsi, la division de la médecine en théorie et en pratique, admise par les Arabes, est donc une absurdité, et nulle part il n'en est fait mention dans les auteurs grecs. Si, en effet, la théorie signifie un raisonnement, et si en médecine tout raisonnement ne peut être basé que sur l'observation, il s'ensuit que le médecin qui pratique ou qui observe peut seul faire des théories. Aussi, que l'on ne vienne pas nous donner les rêves de l'imagination pour des théories, et baser ensuite la pratique sur une fiction de ce genre, car c'est là de l'empirisme, et l'empirisme le plus aveugle et le plus dangereux.

8. *Remarque.* — Comme l'observation empirique des maladies n'exclut pas tout raisonnement philosophique, rien n'em-

---

(14) § II, 3-4; § XI, 4.

(15) Algarotti a stigmatisé les partisans de cette fausse philosophie.

(16) § VII, 1-4.

(17) § X, 3.

(18) § VIII, 1-2.

pêche qu'à l'exemple des *électiques* (19) nous ne puisions dans chaque système un ou plusieurs principes conformes à l'expérience. « De même que l'abeille sait puiser dans chaque fleur quelque principe du miel qu'elle fournit, de même chaque système renferme des principes qui, rassemblés, peuvent servir dans toutes les circonstances (20). » Cette maxime s'applique surtout à la manière d'expliquer les différents phénomènes morbides. C'est ainsi que la chimie rend très-bien compte de l'origine du diabète, des calculs, de la maladie bleue, de l'asphyxie, par suite de la suspension de la respiration. C'est ainsi que la *mécanique* et l'*hydraulique* expliquent d'une manière satisfaisante les symptômes qui accompagnent les engorgements des viscères et les hémorrhagies; c'est ainsi que la doctrine du solide vivant donne l'interprétation de plusieurs phénomènes inséparables des maladies nerveuses. De plus, comme l'observation de la nature inspire souvent des idées nouvelles qui, bien *approfondies*, et qui, soumises au *creuset* de l'expérience, enrichissent la médecine pratique, de tels efforts, pourvu qu'ils ne soient pas entrepris à la légère par des jeunes gens encore imberbes, mais par des hommes expérimentés et avec la plus grande conscience, nous paraissent dignes d'éloges.

Après avoir ainsi indiqué la route que nous avons choisie pour ce traité de médecine pratique, il nous reste à exposer la manière dont nous étudierons chaque partie de cette science en particulier. Nous allons commencer par la *symptomatologie*.

§ XIII.

Comment on doit étudier la symptomatologie.

1. *De la faculté d'observer.* — La faculté d'observer avec soin les phénomènes morbides repose sur un don de la nature, comme la faculté d'exceller dans toute espèce d'étude. Les hommes qui sont doués de cette faculté au plus haut degré ont ordinairement le front large, convexe, les bosses frontales développées, et les sens parfaits. Mais il faut que ce don de la nature soit cultivé même depuis l'enfance, ce que l'on obtient par l'habitude de fixer convenablement l'attention sur les objets qui s'offrent aux sens. En outre, rien ne développe plus la faculté d'observer que l'étude du dessin et de la peinture (1). On peut y joindre aussi l'étude de l'histoire naturelle, surtout les excursions botaniques et entomologiques. Quant à l'observation des phénomènes des maladies, il faut un esprit libre de toute idée préconçue, et de tout esprit de système (2). D'abord il faut n'observer que peu de malades, mais il faut le faire avec le plus grand soin (3). On doit s'élever peu à peu des maladies les plus simples aux maladies les plus compliquées (4). Il faut même examiner les malades pendant la nuit (5). Cependant en restant auprès d'eux sans relâche on rend l'observation moins complète; car les changements qui surviennent graduellement dans la maladie sont alors difficilement appréciés. Lorsque la faculté d'observer est déjà bien développée par l'exercice, il faut que les élèves fréquentent les grands hôpitaux. Mais, si l'on avait l'habitude d'y visiter les malades légèrement et comme à la course (6), il faudrait qu'ils prissent bien garde de ne pas se laisser aller à un pa-

(19) § III, 3.

(20) J.-P. Franck, ouv. posth, p. 45.

(1) C'est ainsi que Beer n'aurait pas pu donner ces notes si courtes, qui servent à distinguer entre elles les diverses espèces d'ophthalmie, s'il eût été privé des secours du dessin et de la peinture, arts dans lesquels il excellait.

(2) Lisez Baglivi, De praxi medicâ ad priscam observandi rationem revocandâ; Romæ 1796. Traduction allemande dans: Allgem. med. annalen. 1815, p. 243, et *Jos. Schneider*, Uber systemsucht, mode u. sectengeist unter den aerzten; Fulda 1823.

(3) Douze lits suffisent pour une clinique de médecine.

(4) L'art avec lequel le professeur de clinique choisit des malades appropriés aux facultés et aux besoins des élèves est un art bien utile.

(5) A la clinique de Vilna, deux élèves assistaient les malades pendant la nuit. C'est ainsi que les médecins acquièrent l'habitude de veiller pendant la nuit, sans négliger leurs occupations de la journée.

(6) *Eduard Meissner*, Bemerkungen aus d. Taschenbuche eines arztes wahrend einer Reise von Odessa u, s. w.; Halle 1819, p. 122.

reil exemple. En général, rien ne porte plus à observer exactement les phénomènes morbides que la tranquillité d'esprit (c'est-à-dire l'absence complète de toute affaire étrangère à l'art, de tout plaisir et de toute idée voluptueuse), et que l'intérêt qui nous est inspiré (7) par les malades.

2. *Division des symptômes.* — Les phénomènes des maladies (symptômes), ou bien tombent sous nos sens (*symptômes objectifs*), ou bien nous sont révélés par le rapport des malades (*symptômes subjectifs*).

3. *Symptômes objectifs.*—Les *symptômes objectifs* ont surtout de la valeur chez les nouveau-nés, et chez les autres malades qui sont privés de la parole ou de leur intelligence. Aussi, dans ce cas, de peur que quelque circonstance qui se rapporte à une maladie congéniale ou à une maladie acquise ne puisse échapper à l'attention de l'observateur, il faut que les malades soient examinés dans un lieu clair, et après avoir été dépouillés de leurs vêtements. Ce dernier précepte doit être suivi avec plus ou moins d'exactitude, suivant les divers malades. Le médecin qui néglige de le suivre, et qui n'examine que le visage du malade, peut être comparé à un général qui engagerait le combat sans avoir pris auparavant connaissance du champ de bataille. Ajoutons que comme plusieurs symptômes qui ne se montrent pas lorsque le malade est couché et dans le repos, se montrent au contraire aussitôt qu'il se lève, se promène, monte les degrés d'un escalier; il faut, si les forces du malade le permettent, imiter l'exemple des vétérinaires, qui ont l'habitude de faire prendre différents pas aux chevaux qu'ils soupçonnent d'être malades. On retire encore des données précieuses de l'état des malades pendant le sommeil ou bien pendant la veille. En général, il faut tenir compte de l'habitude extérieure du corps, de la chaleur, de la température, du décubitus, de l'état de la peau et des tissus subjacents, de l'état des ongles, des cheveux, de la transpiration, du facies, surtout des paupières, des yeux, du front, des oreilles et de leur cérumen, du nez, de la bouche, des lèvres, des dents, des gencives, de la langue, de l'haleine, de la salive, du pharynx, du cou, de la déglutition, de la voix, de la parole, de l'inspiration, de l'expiration, de la toux, de l'expectoration, de l'éternument, du bâillement et du hocquet; des battements du cœur et des artères, de l'état de la région épigastrique, des hypochondres, et du reste de l'abdomen; des vomissements, des fèces, de l'urine, des menstrues, des lochies, du lait et de l'excrétion du sperme.

4. *Symptômes subjectifs.*—Les *symptômes subjectifs* portent sur les douleurs, l'appétit, les lésions des sens, l'état de l'intelligence. Les malades expriment ordinairement (8) très-bien dans leur langue naturelle les douleurs que leur occasionne la maladie qu'ils portent; aussi, le médecin doit-il connaître (9) à fond cette langue, ainsi que les dialectes propres à chaque contrée; et surtout il ne faut pas qu'il interrompe (10)

---

(7) Cette qualité si essentielle au médecin doit nécessairement être détruite par l'habitude des vivisections si usitées de notre temps, et je doute fort que la perte de cette qualité si précieuse puisse jamais être compensées par les avantages que la physiologie, la pathologie et la matière médicale pourront retirer de cette horrible habitude.

(8) La plupart des étrangers, qui du reste parlent bien la langue française, emploient, lorsqu'il s'agit de leur maladie, des expressions qui ne sont pas du tout en harmonie avec les choses qu'ils veulent exprimer. C'est ainsi que les Allemands qui éprouvent une douleur à la région du cœur parlent d'un mal au cœur, ce qui signifie un effort pour vomir. C'est ainsi que les Polonais désignent sous le nom de colique toute douleur lancinante, et non pas seulement celle qui se fait sentir dans le ventre. Je ne parlerai pas des erreurs auxquelles a donné lieu la substitution du mot *vérole* à celui de *variole*.

(9) *O fam*, dit un jour à mon père un malade qui était dans la clinique de Pavie. L'on crut qu'il voulait parler de sa femme; mais le malade parlait de sa faim. Qui pourrait croire, à moins de connaître le dialecte autrichien, que *das schnakerl* veut dire sanglot; *die fraisen* convulsions; *das blutbrechen* hémoptysie? Le dialecte des juifs lithuaniens se compose des langues hébraïque, allemande et polonaise, et j'ai été forcé de l'apprendre à Vilna.

(10) Les jeunes médecins peuvent à peine se défendre de cette habitude vicieuse, et j'en accuse tout à la fois l'im-

par des questions intempestives la narration que le malade fait de sa maladie.

5. *Examen des malades.* — L'art d'examiner convenablement les malades (11) ne consiste pas dans une série de questions qu'il faille faire tantôt dans un ordre physiologique, tantôt anatomique. En effet, celui qui passe en revue les fonctions vitales, naturelles, animales et sexuelles, ou qui parcourt de la tête aux pieds les diverses parties du corps, peut être comparé à un homme qui, désirant savoir de quel pays est un étranger, ne lui demanderait pas de quel pays il est parti, mais qui pour atteindre son but, irait passer en revue par une série de questions sans fin tous les pays qui se trouvent entre le pôle arctique et le pôle antarctique. Nous conseillons donc au médecin d'écouter le malade en silence, et de prêter une oreille attentive à la narration de l'histoire de sa maladie. D'après cette narration grossière, et d'après l'aspect du malade, il n'est guère possible que le médecin n'ait pas au moins le soupçon de la présence de telle ou telle maladie. C'est alors seulement que le temps est arrivé de faire des questions au malade; ces questions ne doivent pas être vagues, mais elles doivent être faites de telle manière qu'elles puissent servir, soit à confirmer le soupçon que l'on a de la maladie, soit à le détruire. Les questions de cette espèce doivent être faites avec douceur, et sous la forme de conversation. Aucune d'elles ne doit être faite deux fois, à moins qu'il n'y ait une raison pour la répéter. Bien plus, les questions doivent être faites, autant qu'il est possible, de manière à ce que le malade puisse y répondre affirmativement. Il faut éviter les questions auxquelles le malade répondra vraisemblablement d'une manière négative; par exemple (lorsqu'il y a une grande fièvre avec un état saburral de la langue), si l'appétit existe encore, etc.

6. *Exploration des malades.*— Pour bien apprécier les symptômes et toute leur valeur, il faut souvent explorer le malade avec soin; mais cette exploration, si elle n'est pas faite d'après les préceptes de l'art (12), n'est d'aucun avantage pour le diagnostic, et met à découvert l'ignorance du médecin. Nous renverrons les méthodes particulières d'explorer les malades aux traités spéciaux des diverses maladies, et nous ne nous occuperons ici que de l'exploration du *pouls*, de la chaleur du corps, de la langue et de l'abdomen, comme étant celles que l'on fait le plus ordinairement. — Le *pouls* ne doit être exploré que lorsque les troubles de la circulation produits par l'arrivée du médecin, par le réveil, ou enfin par toute autre cause, se sont appaisés. Il faut que le médecin, lorsqu'il explore le pouls, évite de tourner le dos au malade, ou de lui mettre son coude sur le visage. Il faut aussi, lorsqu'il se livre à cette exploration, qu'il évite d'avoir les mains froides, couvertes de sueur, malpropres ou pourvues d'ongles trop longs; il faut qu'il évite aussi d'avoir les mains imprégnées d'odeurs ou ornées d'anneaux précieux. Lorsque l'on explore le pouls, il faut demander au ma-

---

patience naturelle à la jeunesse, et les mauvais préceptes que l'on a coutume de donner sur la manière d'interroger les malades.

(11) *M. Alberti*, Diss. de ægrorum examinis methodo; Hall. 1731. — *Eyerel*, Obs. med. varii argument. præmitt. method. examinandi ægros; Vindob. 1786. — *A.-W. Smith*, Entwurf eines methodisch-systematischen krankenexamens; Wien. 1787 (1796).—*F. de Stahl*, Diss. de examine ægri rite instituendo; Wirceb. 1791. — *M. Stoll*, Allgem. anleitung kranke zu examiniren: Marb. 1792. — *J.-F. Gotthard*, Leitfaden für angehende aerzte, kranke zu Prüsen; Erlang. 1793. — *S.-G. Vogel*. Krankenexamen; Stendal 1796; et allgem. medicinisch-diagnostische Untersuchungen zur erweiterung u. vervollkommnung seines krankenexamens. I; Th. Stendal 1824. — *Chr. A. Struve*, Tabellarische Uebersicht zum Behuf des krankenexamens; Hannov. 1800. — *Hildenbrand*, Prolegom. in praxin clinicam; Vindob. 1807, p. 221.—*Guiton*, Diss. séméiologique sur l'art d'observer et d'interroger les malades; Paris 1809.

(12) *A. Platner*. Methodus investigandi locos adfectos; Tub. 1579. — *S.-H. Slevogt*. Pr. de mediis morbos explorandi naturalibus; Jen. 1721.—J.-J. Scharandagi modus et ratio visendi ægros; Erf. 1749. — *J.-P. Frank*. Oratio academica de signis morborum, ex corporis situ partiumque positione petendis, habita Ticini reg. die 24 maii 1788. Contin., vol. VI. Delectus opuscul. medic. antehac in Germaniæ diversis academiis editorum; Ticini. A. 1789.

lade qu'il donne son bras, et si la sueur ou le froid des mains ne s'y opposent pas, il faut le placer sur les couvertures du lit, en évitant toute compression, et en le fléchissant légèrement. On explore ordinairement l'artère qui se rend au carpe, parce qu'elle est visible, superficielle, longue, et qu'elle repose par son côté opposé sur un corps solide. Mais comme cette artère est sujette à un grand nombre d'anomalies, dont la plus commune est son passage sur la face dorsale du radius, et comme cette anomalie occupe l'un ou l'autre bras, il faut explorer le pouls alternativement de chaque côté, ou bien vers les artères carotides et temporales. A moins que le visage du médecin ne doive exprimer de la satisfaction à la suite de l'exploration du pouls, il faut qu'il conserve un calme parfait, de peur que le malade ne s'effraie, car il est toujours porté à interpréter en mauvaise part les moindres gestes du médecin. Il faut le plus grand silence de part et d'autre : de la part du malade, de peur qu'en parlant il n'augmente l'agitation du pouls; de la part du médecin, de peur que son attention ne soit distraite. Comme les commençants ne peuvent pas apprécier en même temps toutes les qualités du pouls, nous leur conseillons d'explorer tour à tour sa fréquence, sa force, son égalité et son rhythme. La fréquence du pouls s'apprécie (13) d'une manière très-exacte à l'aide de la montre à secondes. La force du pouls s'apprécie par l'application de la pulpe de trois doigts (il faut en exempter le pouce, de peur que son artère propre ne puisse imposer par les battements dont elle est le siége) sur la longueur de l'artère que l'on comprime, tantôt fort, tantôt doucement. L'*égalité* et le *rhythme* du pouls ne peuvent s'apprécier qu'en faisant durer l'exploration pendant une minute, et en la réitérant à plusieurs reprises. Quant à ce que l'on doit penser *du mouvement de latéralité des artères* (14), c'est ce que le temps nous apprendra par la suite. En même temps que l'on apprécie l'état du pouls, on peut aussi explorer la chaleur de la peau et l'état des parties adjacentes. Nous devons recommander que cette exploration se fasse surtout chez les femmes sans palper le bras d'une manière inconvenante. On pourrait aussi, pour l'appréciation de la chaleur, avoir recours au thermomètre. — La *langue* doit être plutôt examinée que touchée. Veut-on qu'un malade qui ne jouit pas de son intelligence montre sa langue, le médecin l'obtiendra moins en le lui ordonnant qu'en simulant le même acte, après avoir fixé l'attention du malade. Chez les nouveau-nés, il faut examiner la langue pendant qu'ils poussent des cris. On amène les enfants à montrer leur langue, lorsqu'ils n'obéissent pas à l'ordre du médecin, soit en les amusant, soit en leur faisant des promesses de cadeaux (15). Quant à cet instrument (katagogloss) qui vient d'être inventé tout récemment pour déprimer la langue, nous ne le connaissons pas encore. — L'*exploration de l'abdomen* doit être faite le malade étant couché en supination, les cuisses rapprochées du ventre, les genoux fléchis, et la tête dans une position telle que les muscles du cou soient dans le plus complet relâchement. La main du médecin qui explore, et dont l'œil doit scruter la figure du malade, est appliquée successivement sur les diverses régions de l'abdomen, et cela sans force, de peur que par suite de la compression trop forte, exercée par la pulpe des doigts, le toucher ne produise une sorte d'engourdissement dans l'organe, ou bien ne laisse après lui de la douleur dans la région explorée.

7. *Analyse chimique.* — Toutes les fois que les excrétions et les autres produits morbides présentent quelque chose de particulier, on devrait les soumettre à un examen *physico-chimique*. Cependant il est d'un médecin prudent de ne porter qu'avec beaucoup de réserve un jugement sur les notions que peut lui

---

(13) *Jo.-Val. Hildenbrand* (Prolegom. in prax. clin., p. 120), laisse aux *médicastres* cette sorte de cérémonie ridicule. Il fait suivre cette opinion de cette autre, que les distinctions du pouls en vermiculaire, formicant, serré, capricant, etc., sont des futilités dont on ne tire aucun fruit dans la pratique.

(14) *Bichat*, Anatomie générale, t. I, p. 289. — *Parry*, An experimental inquiry into the nature, cause and varieties of arterial pulse; Lond. 1816. — *J.-F.-G. Hecker* in Hufeland s. journ. d. prakt.; Heilkunde 1824, august. p. 23.

(15) Les enfants très-entêtés ont coutume d'obéir lorsqu'on leur dit : Vous ne montrez pas votre langue parce que vous n'en avez pas.

fournir la chimie, cette source si incercertaine de lumières.

8. *Description des symptômes.* — Les phénomènes des maladies que le médecin observe doivent être écrits, soit pour son usage particulier, soit pour celui des autres. Dans ce genre de travail, il faut prendre pour modèles, Hippocrate, Arétée, Baillou, Lepois, Plater, Forestus, Fr. Hoffmann, Morgagni, J.-P. Frank et quelques autres observateurs (16); il faut que ces histoires soient simples, courtes, dégagées de toute circonstance inutile (17), de toute explication (18), de toute fleur de rhétorique et de tout ornement inutile (19). Il faut, autant qu'on peut le faire, conserver les propres expressions des malades, même quand elles paraissent un peu triviales, car ces expressions sont pour ainsi dire le langage, l'idiome de la maladie. Les régions affectées du corps humain doivent être indiquées (20), et si quelque symptôme commun d'ailleurs dans toute autre maladie (la soif par exemple, pendant le paroxysme de la fièvre), manque dans quelque cas particulier, il faut faire mention de son absence. Les symptômes qu'il est plus facile de saisir par la vue que de décrire (sans en excepter même le facies (21) tout particulier des malades dans certaines affections) doivent être reproduits (22) soit par le dessin, soit par la peinture, soit par des gravures sur la pierre et sur le cuivre. Le journal de la maladie doit-être continué (23) de la même manière et avec le même soin que le commencement de son histoire.

§ XIV.

COMMENT ON DOIT CULTIVER L'ANATOMIE PATHOLOGIQUE.

1. *Utilité de l'anatomie pathologique.* — Il faut poursuivre les caractères des maladies jusque sur les cadavres.

---

(16) Les préceptes pour tracer les observations nous ont été transmis par *E. Stahl*, Pr. de hist. morbor. criterio; Hall. 1707.—*Fr. Hofmann*, Diss. de modo histor. morbor. rectè consignandi; Hall. 1721.—*Detharding*, Hist. morbor. conscrib. fida methodus; Rost. 1734. — *Rosen*, Diss. de hist. morbor. conscribendis. — *J.-P. Frank*, De circumscribendis morbor. historiis v. delect. opuscul. medicor., vol. x.

(17) J'éprouve vraiment une sorte de malaise lorsque je lis une observation qui par exemple commence ainsi : « Je jouissais d'un sommeil excellent, lorsque je fus tout à coup réveillé par mon domestique, pour aller voir par le temps le plus épouvantable, et à travers des chemins que la pluie avait rendus fort mauvais, un malade riche, qui était l'oncle de ma femme. Je me levai aussitôt, je m'habillai à la hâte, je montai dans ma voiture, etc. »

(18) Pourquoi écrire par exemple : Le malade n'alla pas aujourd'hui à la selle, parce que, privé du désir des aliments, il refusa d'en prendre. Ne vaudrait-il pas mieux dire : Les aliments sont refusés, et il y a de la constipation.

(19) Toutes les fois que dans mes exercices cliniques je rencontrais un élève qui dans l'histoire d'une maladie avait été plus soigneux de se faire valoir que de raconter le fait avec candeur, je m'abstenais à dessein de lui donner aucune louange. Quant à ceux qui avaient l'habitude de ne tracer l'histoire que des malades dont ils étaient spécialement chargés, et qui négligeaient les autres, je les excitais à plus de diligence en leur faisant des reproches.

(20) Sous ce point de vue, on peut recommander, parce qu'il en est digne, l'ouvrage de *A.-C. Bockius*, Die Eintheilung und die regionen d. menschlichen korpers; Leipzig 1824.

(21) Chaque école medico-pratique devrait avoir un musée pathologico-physiognomique.

(22) *Hebenstreit*, Diss. de pathologiâ artis pictoriæ plasticesque auxilio illustrandâ; Lips. 1801.

(23) La plus grande partie des observations que l'on recueille dans les hôpitaux de clinique sont tellement imparfaites, parce que le journal en est confié aux élèves, qu'elles peuvent à peine être utiles. Aussi ai-je pris le parti, dans la clinique de Vilna, de faire lire chaque jour en public, par l'élève qui soigne le malade, le journal du jour précédent, et, après avoir fait les changements nécessaires, écrire l'observation sur un livre qui reste au lit de chaque malade. On ne leur demandait pas d'autres preuves d'exactitude que de fournir, après leur examen, les histoires des maladies qu'ils étaient chargés de recueillir. Les cahiers de cette espèce ont encore cet avantage, que le professeur, vers la fin de l'année scolaire, n'est pas obligé de mendier pour ainsi dire des observations à ses élèves.

L'anatomie pathologique est en effet l'un des principaux soutiens de la médecine, comme l'avaient déjà compris Peyer (1), F. Hoffmann (2), Boerhaave (3), sans parler de Morgagni (4), le véritable fondateur de cette science ; et comme Fr. Nasse l'a démontré tout récemment d'une manière si brillante (5). Outre que l'anatomie pathologique ne peut être utile pour l'étude de la médecine qu'aux hommes qui connaissent l'anatomie du corps humain, cette base sur laquelle repose toute la science, elle exclut encore ces médicastres à l'eau rose, qui dans leur pratique aiment à voltiger de boudoir en boudoir, mais ne se soumettent qu'avec répugnance aux études sérieuses. En outre, rien n'est plus utile que l'anatomie pathologique pour modérer l'imagination des médecins, pour repousser les vaines hypothèses, et pour renverser la tyrannie des systèmes. Par l'anatomie pathologique, le médecin acquiert la faculté de se faire une idée exacte du siége et de la forme de la maladie, de voir pour ainsi dire à travers le corps du malade, comme s'il était diaphane ; de déterminer exactement quelles sont les limites de la thérapeutique, et par conséquent, dans les maladies organiques, de savoir restreindre les efforts de l'art, qui tourmentent souvent plus le malade que la maladie elle-même, et enfin, dans les autres maladies, d'obtenir des guérisons qui tiennent quelquefois du prodige. Nous pensons que la supériorité de la médecine de notre siècle doit être uniquement attribuée aux connaissances que nous avons puisées dans l'anatomie pathologique. Cependant gardons-nous d'aller trop loin ! car ceux qui prétendent que l'édifice de la médecine repose sur l'anatomie pathologique (6) oublient sans doute qu'il y a des maladies qui ne laissent sur les cadavres aucunes lésions appréciables. De plus, les traces des maladies ne doivent pas être recherchées seulement dans les parties solides du corps humain (et c'est sur elles, à l'exception de toutes les autres, que les recherches d'anatomie pathologique sont dirigées). Enfin, si nous voulions parler de l'abus que l'on peut faire de cette science (et je sous-entends ici la négligence de certains préceptes dont nous allons parler plus bas), il faut prendre garde que le médecin ne reste dans une inaction complète en présence des maladies organiques, et qu'il n'annonce l'existence de ces graves lésions, toutes les fois que la maladie lui paraît plus rebelle que de coutume : erreur grossière (7), et pour le médecin et pour le malade.

2. *Difficultés.* — Comme l'anatomie pathologique est un des soutiens les plus puissants de la médecine, nous désespérons de voir faire des progrès à cette science, chez les peuples dont la religion ou les préjugées (8) s'opposent invinciblement aux ouvertures des corps ; je dis invinciblement, car les obstacles dont il est ici question peuvent souvent être levés par les médecins qui cultivent leur art avec amour, sans cependant qu'ils se rendent coupables du crime de violer les sépultures. Lorsqu'il s'agit d'indivi-

(1) Medic. hist. anat. medica. cap. 4. « Il est bon, dit-il, de disséquer tous les » cadavres, quelle que soit la maladie qui » ait existé, et de décrire les altérations » qui ont été rencontrées. »

(2) Prœm. ad dissertat. de pancreatis morbis. « Il serait à souhaiter que les ouvertures de cadavres, quelle qu'ait été la maladie qui ait tué le malade, fussent plus fréquentes qu'elles ne le sont. »

(3) Method. studii medici, part. 14. « Il établit qu'Hippocrate est l'homme le plus remarquable parmi ceux qui ont observé les phénomènes morbides qui apparaissent pendant la vie ; mais que ceux qui ont examiné les cadavres après la mort ont bien mérité de l'art. »

(4) De sedibus et caus. morbor. lib. IV. ad Schreiberum. « Il n'y a pas d'autres voie pour acquérir une instruction solide, que de rassembler les histoires d'un grand nombre d'observations et de dissections, qui ont été recueillies soit par vous soit par les autres, et de les comparer entre elles. »

(5) Leichenoffnungen zur diagnostik und pathologischen anatomie. Erste Reihe. Bonn. 1821. 8.

(6) « La véritable médecine n'est en effet que de l'anatomie pathologique. » Breschet, dict. de méd. t. 2, p. 216.

(7) Cfr. S.-G. Vogel (allgem. med. diagnostische untersuchungen, p. 46.) Il parle d'un cas de dysphagie qui était regardé comme la suite d'une altération organique de l'œsophage, et qui fut guérie contre toute espérance par l'emploi de la scabieuse.

(8) Lisez à ce sujet : Anthropology or dissertations on man, philosophical, physiological and political. By. *J Jurrold*. 1809.

dus d'une naissance élevée, l'habitude de l'embaumement (9) fournit souvent l'occasion de faire des observations d'anatomie pathologique. Pour les hommes instruits et sensibles à la douleur des autres, il résulte de l'ouverture des corps, soit cette conviction que le malade ne pouvait pas être guéri, soit des données utiles pour les malheureux qui sont affectés des mêmes maladies (10). Aussi est-ce un argument dont on se sert souvent avec avantage pour obtenir l'ouverture des corps, que de dire que l'autopsie des membres d'une même famille contribue puissamment à éclairer sur les maladies qui peuvent être transmises aux descendants par la voie de l'hérédité. Mais rien ne dispose plus le peuple à admettre la dissection des corps que de le faire avec décence, et non pas à la manière des anthropophages ou des bouchers.

3. *Conseils.* — Les préceptes pour pratiquer les ouvertures des cadavres nous ont été transmis, sous le nom de nécroscopies (11), par Bell (12), A. OEchy (13) et Shaw (14). Mais ici l'adresse naturelle et l'habitude des préparations anatomiques sont du plus grand secours. Il faut en outre se rappeler les réglements qui concernent (15) les autopsies judiciaires. La partie dans laquelle on pense que siège la maladie doit être d'abord examinée; ensuite il faut procéder à l'examen de celles qui ont avec elle le plus de relations sympathiques. Ainsi, dans les maladies du foie, il faut examiner le cerveau, *et vice versâ.* Quoique l'on arrive à découvrir dans un organe la cause de la mort, il faut néanmoins procéder à l'examen des autres parties. L'investigation ne doit pas se borner à la cavité encéphalique, à la colonne vertébrale, à la poitrine, à l'abdomen et au bassin; il faut encore suivre les artères, les veines, les vaisseaux lymphatiques et les nerfs, et les examiner, non-seulement à leur face extérieure, mais encore à leur surface interne. Les parties malades doivent être enlevées avec les parties voisines, et conservées dans les musées anatomiques (16). Celles de ces lésions qui paraissent le plus remarquables doivent être dessinées, peintes (17), gravées sur la pierre ou sur le cuivre, ou bien moulées en cire.

(9) *Sebesius,* Diss. de conditurâ. s. balsamatione cadaverum; Argentor. 1649. *Guybert.* ars condiendi corpora mortua; Paris, 1649. *Clauderus,* Meth. balsamandi corpora humana; Altenb. 1679. *Vater,* Progr. de balsamatione cadaver. Witteb. 1693. *Vesti,* Diss. de pollincturâ; Erf. 1695. *Lanzoni.* De balsam. cadaverum; Genev. 1696. *Blancard,* Neue manier mit wenigen unkosten zu balsamiren; Hannov. 1705. *Bergen* de conditurâ mortuorum; Francoft. A. V. 1712. *Kratzenstein,* Prog. de pollincturâ; Hafn. 1772. *Sprengel,* op. c. 1. Th. p. 60. *C. Neichel,* Diss. sistens pollincturam cadaverum humanorum, juxta antiquos et recentes; Pestini, 1821.

(10) Je regarde comme indigne, dit Wepfer, de refuser pour l'utilité des hommes ce qu'on ne peut refuser aux vers. (Schacher, Panegyr. medic.)

(11) νεκρος, cadavre, et σκοπέω, j'examine.

(12) Zergliedering des menschl. Korpers zun behufe der kenntnisse seiner theile, ihrer zergliederungsmethode u. ihrer krankhaften veranderung. A d. E. Leipzig. 1800.

(13) Anweisung zu zweckmassigen u. zierlichen leichenoffenungen u. untersuchungen; Prag. 1802.

(14) Anleitung zur anatomie, nebst deren Anwendung auf pathologie u. chirurgie. A. D. E. nach der 3. ausgabe; Weimar 1823.

(15) *C.-G. Büttner.* Unterricht, wie man sich vor, in u. nach legalen Besichtigungen todter korper zu verhalten habe; Kœnigs. 1776. 2. Aufl.—*J.-K. Ackermann,* Tabell. Vebersicht bey gesetzmass. Leichenoffnungen; Leipz. 1800. *Th.-G.-A. Roose,* Taschenbuch... bey gesetzm. Leichenoffnungen. 5te. ausg. mit zusatz von *K. Himly*; Francf. a M. 1819. *L.-A Kraus,* Tabell. anleit. zu ger. chtl. Leichen untersuche braunschweig. 1804. Anat. pathol. anweiss... Legale leichenoffnungen zu verrichten. Stendal 1804. *G. H.-Cp.-Crusius,* Vollstand, anweisung zu gerichtl, Leichen Untersuch. Gott. 1806. *G. F. Fleischmann,* Anleit. zur forens u. polizeyl; Untersuch. der menschen u. Thierleichname; Erlang. 1811. *A.-K. Hesselbach* Vollstand, anleit zu gesetzmass. Leichenoffenungen. Giesen. 2. aufl 1819. *Ch.-F.-L. Wildberg.* Anweisung zu gerichtl zergliederung; Berlin 1817. *F. A. Ritgen,* Handb. bey gesetzmass. Leichenoffnungen. Giesen. 1819.

(16) *C. H. Dzondi,* De colligendo, conservando, disponendo et incipiendo musæo anatomico-pathologico; Hal. 1825.

(17) Il ne répugna pas aux peintres les plus célèbres de s'occuper d'anatomie: tels sont le Titien, Léonard de Vinci,

4. *Avertissements et précautions à prendre.* — La plus grande difficulté qu'il y ait, c'est de déterminer l'état morbide des parties que l'on examine, et d'en porter ensuite un jugement, et c'est ce qu'ont très-bien fait sentir *Creil* (18), *Gianella* (19), *J.-F. Isenflamm* (20), *E. Sandifort* (21), *Schinz* (22), *Lobstein* (23), *J.-F.-E. Ladevèze* (24), *S.-G. Vogel* (25), *E.-L. Martinet* (26). Le point le plus important, c'est de faire les autopsies sans idée préconçue, et de rendre avec bonne foi compte des lésions observées. Mais ces deux conditions sont indispensables, et l'on ne peut guère les attendre de la part des médecins qui sont voués à un système. Il faut en outre se garder de considérer comme des effets de la maladie des altérations qui ne dépendent que de la putréfaction (27), de la position du cadavre et d'autres circonstances accidentelles. Aussi regardons-nous comme tout-à-fait digne d'éloges l'habitude d'indiquer dans les observations le temps qui s'est écoulé depuis la mort du malade jusqu'à l'ouverture du corps. De même que pour les maladies il n'y a pas de symptômes pathognomoniques, de même sur le cadavre il n'existe aucuns signes qui par eux-mêmes, et pris isolément, indiquent une condition morbide, certaine et bien déterminée. Ce qu'il y a de plus douteux, c'est peut-être le jugement que l'on porte sur la coloration des organes lorsqu'ils sont frappés de mort. Aussi se tromperait-on bien grossièrement si d'après la rougeur qui occuperait la superficie d'un organe on proclamait de suite son inflammation. L'expérience démontre en effet que toutes les parties des cadavres qui renferment beaucoup de sang (cela s'observe surtout dans l'enfance (28), et qui restent long-temps exposées à l'air, se colorent fortement en rouge. D'un autre côté, quelquefois des parties qui pendant la vie étaient fortement rouges perdent cette rougeur lorsque la vie a cessé, et c'est ce que nous avons observé plus d'une fois sur la peau des individus qui avaient succombé à la scarlatine ou à un érysipèle. La coloration noire, outre la gangrène, accompagne encore les ecchymoses. Rien n'influe plus sur la manière dont le sang se trouve distribué après la mort que la longueur plus ou moins grande de l'agonie (29); c'est aussi à cette cause que l'on doit rapporter la quantité plus ou moins considérable du liquide que l'on rencontre dans les diverses cavités; aussi est-ce pour cette raison qu'il ne faut pas admettre trop facilement la présence d'une *hydropisie active*. L'on ne doit pas non plus admettre la présence d'un abcès avant que l'on ait bien constaté que la matière puriforme n'a pas sa source dans la superficie des organes, mais dans leur substance même, qui a subi une déperdition plus ou moins considérable. Lorsque l'on reconnaît une ulcération, il faut se rappeler que sur le cadavre les membra-

---

Michel-Ange Buonarotti, etc. Voyez Sprengel, op. c. 3. th. p. 511.

(18) Diss. observationes in partibus morbidis factas ad illustrandam corporis sani œconomiam temerè non esse applicandas; Witeb. 1737.

(19) Oratio, non tutò semper ex cadaverum sectione colligi posse morborum causas.

(20) De difficili in observationibus anatomicis epicrisi; Erlang, 1771.

(21) Oratio de circumspecto cadaverum examine, optimo practicæ medicæ adminiculo. Lugd. Batav, 1772.

(22) De cauto sectionum cadaverum usu ad dijudicandas morborum causas; Gottingæ 1786.

(23) Vues générales sur l'anatomie pathologique (Journal complémentaire du Dictionnaire des sciences médicales. T. II.)

(24) Mémoire sur la question : Déterminer l'influence de l'anatomie pathologique sur les progrès de la médecine en général, et en particulier sur le diagnostic et le traitement des maladies internes (ibid. T. XIV. XV).

(25) Op. T. I. Kap.

(26) Manuel de clinique ou des méthodes d'exploration en médecine et des signes diagnostiques des maladies; contenant un précis d'anatomie pathologique; Paris, 1825.

(27) Cfr. Osservazioni sui cangiamenti cui soggiace il corpo animale ne' climi caldi dopo la morte, di Gio *Davy*, in Annali di mediç. d'Omodei. vol. 26, p. 118.

(28) Celui qui n'est pas habitué à faire des autopsies d'enfants trouvera partout des traces d'inflammation : les vaisseaux en effet sont bien plus développés que chez l'adulte, et c'est ce qui donne aux parties leur coloration rouge.

(29) *David Williams*, On the state of arteries after death, in *Thomson's* Annales of philosophy; 1825, septembre.

nes internes, ainsi que les téguments externes, présentent des endroits érodés et privés de leur épiderme, surtout à la suite de l'empoisonnement par les narcotiques, et des maladies contagieuses. Quant au volume des viscères et à la grandeur des cavités, on remarque suivant les divers individus, d'ailleurs très-sains, des différences aussi marquées que les différences de conformation de leur nez ou de leur bouche. Aussi, quand il s'agit de l'hypertrophie, de l'atrophie, de l'augmentation ou de la diminution morbides des parties, faut-il se prononcer avec la plus grande réserve. Le même précepte s'applique aussi à la dureté et à la mollesse des viscères, ce qui est encore entièrement relatif. Et quand il s'agit des diverses lésions que présentent nos organes, faut-il ne leur donner qu'avec la plus grande réserve des noms tirés de la comparaison de leurs qualités physiques avec les autres parties du corps (telle est par exemple la matière cérébriforme, encéphaloïde, etc.), et il faut bien se rappeler que Morgagni et les autres observateurs distingués ont donné des descriptions excellentes en fait d'anatomie pathologique, sans se servir de ces expressions qui sont une création plutôt de l'imagination que du raisonnement. Ajoutons que les médecins qui ne font l'ouverture des cadavres qu'après des maladies rares, et qui les rejettent avec dédain après les autres maladies (30), sont dans une erreur grossière. Du reste, pour bien juger la valeur des altérations, il faut toujours avoir présente à la pensée, l'histoire des maladies passées, car si on l'ignore, l'autopsie est d'un faible intérêt. Il faut aussi bien distinguer, parmi les lésions qui se rencontrent sur les cadavres, celles qui dépendent de la maladie qui a déterminé la mort du malade, d'avec celles qui sont le résultat d'anciennes maladies.

(30) Haller fait plus de cas des maladies les plus ordinaires que des maladies rares. (Pref. ad opuscula pathologica) « Les observations rares, dit-il, sont d'autant moins utiles qu'elles excitent davantage l'admiration. » (Ad Boerhaavii med. stud. medic. part. 9.) Morgagni émet aussi la même idée. « Tant il est évident, dit-il, que les observations des maladies les plus communes sont plus utiles que celles des maladies rares. » (De sed. et caus morbor. lib. IV. epist. ad Schreiberum.

§ XV.

COMMENT L'ON DOIT ÉTUDIER L'ÉTIOLOGIE.

1. *Importance de l'étiologie.* — L'occupation pénible d'observer les maladies des hommes, et de pratiquer ensuite des autopsies, est amplement compensée par la recherche des causes qui déterminent les maladies. L'étiologie, en effet, est étroitement unie à l'histoire naturelle, à la physique, à la métaphysique, à la législation et aux autres sciences morales. Aussi laisse-t-elle au génie du médecin une carrière aussi vaste qu'agréable, surtout pour celui qui parcourt non seulement un grand nombre de pays, mais qui a encore exercé pendant long-temps la médecine parmi des peuples différents (1). Dans aucune branche de la médecine, la logique n'est plus nécessaire que pour ce qui concerne l'étiologie. Il faut en effet que le médecin demeure aussi loin de la crédulité que de l'incrédulité, lorsqu'il s'agit de remonter aux causes des maladies. « Celui qui recherche la vérité, dit Galien, doit exposer avec soin tous les phénomènes qu'il voit (2), quand même la cause contrarie sa manière de voir. Il ne doit jamais faire comme ceux qui en présence de phénomènes qui leur paraissent bien évidents les rejettent parce qu'ils ne peuvent en deviner la cause (3). » Les efforts que l'on fait pour remonter à la découverte des causes des maladies sont presque toujours utiles au médecin, comme l'a si bien fait remarquer Morgagni, lorsqu'il dit : « La médecine sera d'autant plus éloignée du véritable traitement curatif des maladies qu'elle connaîtra moins les causes des différences que les maladies présentent, et qu'elle connaîtra moins d'espèces de causes. Elle sera au contraire d'autant plus près de guérir autant qu'il est en son

(1) « Il faut que les hommes curieux de s'instruire prennent connaissance, par des livres ou par des cartes des diverses parties du monde; cependant je crois qu'il est encore bien plus avantageux de les parcourir en voyageant, d'après l'exemple des hommes les plus remarquables, tels que *Démocrite*, *Hérodote*, *Platon*, *Pythagore*, et surtout *Hippocrate* et *Galien*. » (Lancisi, L. C.)

(2) De locis affectis, l. 5. c. 2.

(3) De caus. puls. lib. II, c. 13.

voir, qu'elle connaîtra un plus grand nombre de causes (4). »

2. *Examen des causes.* — Lorsque l'on recherche au lit des malades la cause de leurs maladies, il faut prendre garde de leur faire des questions comme un maître le fait à ses écoliers, ou de ressembler à un homme qui est curieux de savoir ce que font les autres, ou bien de chagriner (5) le malade en lui créant de nouvelles inquiétudes sur sa santé. Lorsque les symptômes indiquent d'eux-mêmes la cause de la maladie, le médecin peut la faire connaître lui-même au malade, c'est en effet un moyen de s'attirer sa confiance. En général, le moyen le plus sûr d'examiner les causes qui ont déterminé la maladie, c'est de les découvrir peu à peu à l'aide d'une conversation tranquille. Chez les malades qui ne peuvent parler (et chez beaucoup d'autres), c'est par ce que l'on apprend des parents, des amis, des ennemis et des domestiques (je ne veux pas parler ici du vain bavardage du vulgaire), que l'on peut remonter à la connaissance de la cause des maladies.

3. *Description des causes.* — La partie de l'histoire de la maladie qui se rapporte à l'étiologie doit, suivant le genre de maladie, tantôt précéder, tantôt suivre la partie qui se rapporte aux symptômes. Il importe surtout que toutes les circonstances qui ont eu quelque influence sur le corps humain, et avant l'apparition de la maladie et pendant son cours, soient exposées avec candeur, sans déguisement et sans aucune interprétation. Cependant, s'il en était quelqu'une qui pût compromettre le malade ou d'autres personnes ; il faut que le médecin annonce qu'il ne fait que rapporter ce qui lui a été dit.

4. *Causes prédisposantes.* — Il faut que celui qui est occupé de la recherche des causes prédisposantes des maladies prenne en considération : A. *La patrie* du malade, car peut-être existe-t-il dans le pays une maladie endémique (6) qui peut rendre compte de l'affection que porte le malade ; B. *l'hérédité* en vertu de laquelle les maladies peuvent s'étendre tantôt des pères et mères à leurs enfants ; tantôt des aïeux à leurs petits-fils, en sautant pour ainsi dire toute une génération ; tantôt affecter un sexe plutôt que l'autre, ou bien se montrer dans une période de la vie qu'elles semblent avoir choisie ; quelquefois avoir une évolution spontanée, ou bien attendre la présence de causes occasionnelles, ou bien enfin par le mélange des familles, pouvoir s'épuiser et disparaître. C. Les *vices de conformation*, qui peuvent survenir chez des enfants nés de parents parfaitement sains, soit par suite de circonstances qui accompagnent la conception, telles que l'ivresse, la peur, le dégoût, ou bien au contraire les rapports trop voluptueux et trop passionnés des époux ; soit par suite de circonstances qui agissent sur l'évolution de l'embryon, telles que les peines morales (7), l'imagination, les violences extérieurs, les maladies aiguës et les affections chroniques qui existent pendant la grossesse ; ou bien encore par suite de circonstances qui accompagnent l'accouchement, telles que la naissance de l'enfant avant le terme voulu par la nature, l'existence de jumeaux et la difficulté de l'accouchement. D. L'*idiosyncrasie*, qui fait que les choses innocentes pour tout le monde sont nuisibles pour certains individus. E. *Les diverses constitutions* du corps, ce qui fait que chacun de ces tempéraments, sans en excepter le tempérament athlétique, renferme en soi les germes de maladies spéciales. F. Les *tempéraments* dans la définition desquels nous suivons la méthode des anciens. G. L'*âge* (8) ; et d'abord se présente

(4) De sed. et caus. morbor, lib. IV, introduct.

(5) Par exemple, lorsque le médecin dirige l'attention des malades sur les maladies héréditaires, et qu'il leur donne la crainte d'être fous, phthisiques ou affectés de cancer.

(6) J'ai connu beaucoup de Polonais qui avaient consulté pour des maladies rebelles les médecins de presque toute l'Europe, et cela sans succès, jusqu'à ce qu'enfin, de retour dans leur patrie, le trichoma, dont aucun médecin étranger n'avait eu le soupçon, vint à se manifester.

(7) Non-seulement il ne me répugne pas d'ajouter foi, mais dans des bornes convenables, aux *taches de naissance*, mais je soupçonne encore qu'elles peuvent exister aussi bien à la surface intérieure du corps qu'à sa superficie.

(8) Je ne parle pas de l'influence des années climatériques sur l'économie, car cette opération est dénuée de tout fondement.

la *première enfance*, qui tient à la vie par un lien aussi faible que celui qui attache à l'arbre le fruit qui n'a pas encore acquis sa maturité ; aussi cet âge est-il remarquable (surtout avec les circonstances d'une mauvaise nourrice, de soins mal entendus, de la première dentition), par son aptitude à contracter toute espèce de maladies. La *seconde enfance*, qui succède à cette première partie de la vie et qui est plus forte, supporte cependant difficilement le défaut d'air libre, la vie sédentaire, les études précoces et les peines morales ; elle paraît surtout disposer aux diverses maladies contagieuses et à l'existence des vers intestinaux. Vient ensuite la *puberté*, qui par l'accroissement rapide du corps et par le développement des parties génitales devient une nouvelle source de maladies, surtout pour les habitants des villes. L'*âge viril* est celui où l'homme résiste le plus aux causes des maladies. Mais cet avantage que la nature accorde alors à l'homme est souvent détruit par les chaînes qu'impose la société, surtout quand elle est à demi-civilisée (9). La *vieillesse* est sous l'empire des habitudes dont aucune ne peut être impunément changée. De plus, elle porte avec elle les germes d'une destruction prochaine. H. Le *sexe*, surtout le sexe féminin, chez lequel des fonctions toutes spéciales deviennent la source d'une classe toute particulière de maladies, et, de plus, donnent encore accès à d'autres causes de maladies. I. La *condition* et l'*état*. Lss différents états, en effet, non-seulement prédisposent à certaines maladies, parce qu'ils mettent en jeu des organes différents, ou même les altèrent plus ou moins, mais sont encore la source d'une multitude de causes occasionnelles. K. *La position particulière de chaque personne, et ses relations*. L. *Les maladies antécédentes*, car elles laissent souvent une prédisposition pour d'autres maladies (les fièvres intermittentes, les inflammations, les hémorrhagies), ou bien en mettent à l'abri (la variole, la rougeole, la scarlatine). M. Enfin la constitution *annuelle* ou *épidémique*.

5. *Causes excitantes*. — Lorsque l'on recherche les *causes excitantes des maladies*, il faut avoir égard : A. *A l'atmosphère*. Quoiqu'en effet la météorologie n'ait pas jusqu'à présent produit pour la médecine tout ce que l'on pouvait en attendre, et qu'il soit à peine possible d'expliquer l'influence de la constitution annuelle et épidémique sur le corps humein ; cependant il ne faut pas désespérer d'obtenir par la suite des résultats plus satisfaisants, et en attendant on doit toujours chercher à déterminer exactement le poids, la pureté, la température, les variations, l'humidité et l'électricité de l'air atmosphérique, à l'aide de l'eudiomètre, du thermomètre, de l'*anémomètre*, de l'hygromètre et de l'électromètre. B. *Aux astres*. Mais il faut ne pas suivre l'exemple des astrologues qui ont attribué à chacun des astres une influence toute particulière sur chacun de nos organes, et pour qui l'apparition des comètes indique l'apparition de la peste. Il faut se préserver également d'un genre d'incrédulité toute opposée, qui fait rejeter complètement cette influence qui est exercée sur l'espèce humaine par les équinoxes, les solstices et les phases de la lune, et qui fait non-seulement négliger l'étude de l'astronomie élémentaire, mais empêche encore le médecin de consulter même les calendriers. C. *A la terre*. Loin de nous l'idée de nous jeter dans la rhabdomancie, cet art de deviner à l'aide d'une baguette l'existence des eaux et des métaux qui sont cachés dans les entrailles de la terre. Loin de nous aussi l'idée, de nier entièrement leur influence sur le corps humain qui peut s'expliquer par les phénomènes du magnétisme et de l'électricité. Mais il faut que cette étude des corps qui nous sont cachés soit précédée de celle des corps qui tombent sous nos sens. Je veux parler des recherches sur l'influence que peuvent exercer sur le développement des maladies, le sol, les montagnes, les vallées, les forêts, les plaines, les jardins, la mer, les fleuves, les rivières, les lacs, les bassins, les marais, les aqueducs et les puits. D. *Aux végétaux*. Outre les considérations générales sur le règne végétal et les aliments qui sont tirés de ce règne, chaque plante en particulier doit être étudiée sous le rapport de la pathologie, tantôt à cause des principes vénéneux qu'elle renferme, tantôt à cause de l'arôme qu'elle exhale, quelque fois enfin à cause de son âcreté plus ou moins grande. E. *Aux animaux*. A cause des aliments et des vêtements qu'ils

(9) Rien n'est plus contraire à la santé des citoyens que cette condition d'un état qui tient le milieu entre l'état de nature et celui d'une civilisation parfaite.

fournissent, et à cause des maladies qui sont communiquées à l'homme par les animaux domestiques, et à cause des accidents produits, soit par la morsure des insectes et des serpents, soit par les vers. F. *Aux habitations.* Surtout lorsqu'elles sont nouvellement construites, enduites de chaux, humides, privées d'air et de lumière, situées dans les villes, surtout si ces villes sont grandes, si les maisons en sont très-hautes, et les rues étroites. Si en même temps la population est très-nombreuse et très-serrée; s'il y a un grand nombre d'hôpitaux, de casernes et de fabriques, et si en même temps elles sont infectées par un grand nombre de cimetières, de marchés, d'étables malpropres et de latrines qui se vident difficilement. G. *Aux édifices publics.* Tels sont les églises, les palais, les écoles, les théâtres, qui ne sont pas en rapport avec le nombre des habitants ou qui sont nuisibles sous d'autres rapports. H. *Aux établissements de bienfaisance*, surtout les hôpitaux, les maisons d'orphelins, les hospices d'enfants trouvés, qui deviennent excessivement nuisibles, s'ils ne sont pas établis d'une manière convenable. I. *Aux maisons destinées à renfermer les hommes convaincus ou soupçonnés de crimes, et les condamnés pour dettes :* tels sont les prisons, les bagnes, véritables berceaux d'un grand nombre de maladies. K. *Aux vaisseaux*, qui peuvent être nuisibles, soit à l'équipage seul qui les monte, à cause de leur mauvaise construction et de leur mauvaise tenue, soit à l'état, en transportant des marchandises imprégnées de principes contagieux. L. *Aux voyageurs*, surtout les vagabonds, qui parcourent un grand nombre de pays, et qui habituellement apportent les germes de maladies qui n'étaient pas encore connues jusqu'alors. M. *Aux amusements publics*, tels que les fêtes publiques, les représentations théâtrales, les ballets, les tragédies, les illuminations, les feux d'artifices, les ascensions sur la corde, les courses de chevaux, les ascensions aérostatiques, qui mettent en jeu des milliers de causes de maladies. N. *Aux fêtes religieuses périodiques*, *aux marchés*, *aux hôtelleries*, qui favorisent souvent la propagation des maladies épidémiques. O. *Aux grands malheurs publics*, qui, ainsi que l'on peut en juger par les guerres, les révolutions, les incendies, les inondations, les tremblements de terre, les éruptions des volcans, les orages qui s'accompagnent de grands désordres produits par la foudre, les disettes, ébranlent fortement et pendant de longues années la santé des peuples qui ont été les victimes de ces grandes calamités. P. *Aux aliments*, et en premier se présente la chair qui provient d'animaux morts de maladies contagieuses, celle qui est corrompue; enfin les viandes salées ou fumées. Il en est de même des poissons qui sont morts de maladies épidémiques, qui ont été pris à l'aide de substances narcotiques, ou pêchés dans des eaux altérées par la macération du chanvre, et enfin ceux qui sont gâtés ou conservés dans le sel. Les *moules*, les *huîtres*, les *écrevisses*, doivent aussi exciter l'attention du médecin ; il faut également prendre en considération la fabrication du pain, qui peut être fait avec du seigle de bonne nature ou du seigle ergoté, ou bien plus ou moins détérioré par le chardon sauvage, la nielle, la farine de mauvaise nature, et qui contient des substances étrangères, telles que de la chaux, la farine provenant du broiement de graines vénéneuses. Enfin, il faut ne pas négliger non plus la pomme de terre, le maïs, le riz, l'avoinè, l'orge, les châtaignes, les champignons, les fruits d'été, qui peuvent ou n'être pas assez mûrs, ou gâtés par des insectes, ou enfin détériorés sous d'autres rapports. Q. *Aux boissons*, soit simples soit fermentées, et il faut alors rappeler à sa mémoire toutes les manières dont on peut falsifier le vin, l'hydromel, la bière, le thé, le café et le chocolat. R. *Aux assaisonnements*, surtout le sel de cuisine, le sucre, la moutarde, les aromates, dont l'abstinence complète et encore plus souvent l'abus deviennent la cause de plusieurs maladies. S. *Les excrétions.* Quoique en effet, lorsque les évacuations de la sueur, du cérumen des oreilles, des larmes, de la salive, de la bile, du fluide pancréatique, de l'urine, du sperme, des menstrues, des lochies. du lait, des hémorrhoïdes, des exutoires, et les autres évacuations habituelles, viennent à se déranger de leur type normal, ce dérangement dépend le le plus habituellement de la maladie existante, rien n'empêche cependant qu'elles ne puissent à leur tour devenir la cause d'accidents graves, soit en dépassant leur abondance ordinaire ou en se supprimant, soit en acquérant des qualités autres que dans l'état normal, et donner naissance à un nouvel appareil de

de symptômes. T. *Aux vêtements et aux ornements*, qui, soit en couvrant le corps humain plus ou moins qu'il ne faut, soit en le serrant trop fortement et en s'opposant au libre exercice des fonctions, donnent naissance à une foule de maladies. U. *Au mouvement et au repos.* Quoique nous pensions toujours que les pathologistes qui professent la doctrine de la mécanique aient donné beaucoup trop d'importance aux effets salutaires du mouvement et aux effets pernicieux du repos, et quoique nous voyions les peuples de l'Orient, qui vivent presque continuellement couchés ou assis, ne pas éprouver pendant leur vie des accidents plus graves que les autres, nous accordons volontiers que le repos ou le mouvement, lorsqu'ils dépassent les limites convenables, lorsqu'ils sont contraires aux habitudes, ou bien lorsqu'ils se succèdent trop promptement l'un à l'autre, peuvent devenir la cause de plusieurs maladies. V. *Au sommeil et la veille*, surtout lorsque l'on dépasse leur durée convenable, et si, par un changement complet, on passe les nuits à veiller et le jour à dormir. X. *Aux passions.* De manière qu'en tâtant en quelque sorte le pouls de l'ame, on puisse connaître les effets de la joie, de l'orgueil, de l'envie, de la colère, de l'amour, de la jalousie, de la honte, de l'ennui, du chagrin, de la nostalgie, du remords, du désespoir, de la crainte, de la terreur. Y. *A l'imitation*, en vertu de laquelle un homme est souvent saisi de la maladie qu'il observe sur un autre. Z. *Au plaisir et à la douleur*, auxquelles le corps humain ne peut pas résister long-temps. AA. *Aux mœurs*, qui ne sont pas violées sans une altération plus ou moins prompte de la santé. BB. *Aux habitudes*, telles que celle de fumer du tabac, de le priser ou de le mâcher. CC. *Aux préjugés*, sous l'empire desquels de vieilles absurdités tourmentent tellement les hommes, que les maladies les plus graves en résultent. DD. *Aux religions;* et il faut avouer ici, que non-seulement la religion chrétienne, mais encore les religions juive et mahométane (et nous les connaissons parfaitement, car nous avons exercé pendant long-temps la médecine parmi les juifs et les Tartares), sont établies de telle manière qu'elles s'opposent au développement des maladies, bien loin de les favoriser. Aussi, est-ce plutôt dans la négligence ou l'abus des devoirs religieux que dans leurs préceptes, que l'on doit rechercher les causes des maladies. EE. *Aux lois;* et lorsqu'on est appelé à les juger médicalement, il ne faut jamais oublier que lorsque les hommes se sont réunis en société, il ont dû renoncer à un grand nombre des avantages de l'état de nature, et que si le médecin, envisageant la chose sous un seul côté, voulait accuser trop haut l'absence de ces avantages, ils renverserait les principes fondamentaux de l'état, et deviendrait l'auteur de maux plus terribles que ceux qu'il voulait déraciner. FF. *Aux charges et aux états*, dont chacun renferme des causes particulières de maladies, et pour l'appréciation desquelles il faut que le médecin ne néglige jamais les occasions qui se présentent si souvent à lui, d'observer le genre de vie des diverses classes de la société, et de visiter les établissements des ouvriers et des artisans. GG. *A la contagion et aux miasmes.* Mais la présence de ces puissances occultes ne doit jamais être admise lorsqu'il existe des causes nombreuses et évidentes de la maladie. De même dans le cas contraire on ne doit jamais la nier. Les maladies qui parlent en faveur de la contagion sont celles qui ont une forme particulière, un cours déterminé, et qui se sont propagées ou par le déplacement du malade, ou par ses vêtements, et par des marchandises ou des lettres suspectes. HH. *Aux poisons*, dont l'empire s'étend au loin, comme on peut en juger en considérant les poisons qui sont mis en usage par les artisans dans l'exercice de leur état, ou bien qui sont employés par ceux qui veulent donner la mort aux autres ou bien se la donner à eux-mêmes, et les empoisonnements par accident (surtout par suite de la négligence des pharmaciens). II. *Aux moyens thérapeutiques.* Nous sommes forcés d'avouer que les causes excitantes des maladies doivent être souvent recherchées dans les moyens mêmes qu'emploie la thérapeutique; aussi, le médecin qui observe des malades qui ont déjà employé des médicaments, les eaux minérales, etc., doit-il prendre garde d'attribuer à la maladie ce qui dépend de ces moyens de traitement. En effet, on peut provoquer une maladie artificielle pour guérir des maux plus graves; mais, en général, il y a de l'ignorance, de la légéreté, de l'audace, de la sottise, à diriger contre les malades les armes qui sont destinées pour les maladies, d'ajouter de nouveaux maux aux maux existants, et d'accroître

ainsi les misères de l'espèce humaine. KK. *Aux violences*, c'est-à-dire aux agents qui portent atteinte à l'économie, soit à l'intérieur soit à l'extérieur, soit mécaniquement soit chimiquement, soit des deux manières à la fois. Cette partie de l'étiologie est celle sur laquelle il faut le plus insister (10) dans les maladies.

6. *Causes prochaines*. — Lorsque l'on a ainsi examiné toutes les circonstances qui peuvent déterminer les maladies, le médecin éprouve le désir de faire un pas de plus, et d'arriver à la découverte *de l'essence des maladies ou de la cause prochaine*. Mais on ne peut aller plus loin (11). En effet, la recherche de l'essence des maladies est dans la plupart d'entre elles une circonstance qui se cache (12) trop profondément pour que l'œil puisse la découvrir, et qui dépasse complètement les limites de l'esprit humain (13). En effet, tous les efforts qui ont été faits depuis les siècles les plus reculés jusqu'au nôtre pour arriver à la découverte de la cause prochaine des fièvres, des inflammations, des exanthèmes, etc., ne sont que de vains rêves et de pures fictions, qui, lorsqu'ils sont environnés du prestige de la nouveauté, flattent l'imagination et mettent leurs auteurs en réputation. Mais dès qu'ils vieillissent, ils excitent le dégoût et souillent les ouvrages des médecins, quand même ils seraient bons sous d'autres rapports. Ces hypothèses ont en outre l'inconvénient de donner lieu à des discussions interminables, et, ce qui est encore plus pénible, à des médications qui ne sont jamais conformes à l'expérience. Mais faut-il les ignorer entièrement? non sans doute! Il convient d'abord que le médecin les connaisse sous le point de vue historique. D'ailleurs, il est d'un esprit judicieux de ne condamner aucun fait avant d'en avoir été témoin. Mais l'on nous demandera peut-être de quelle manière on peut arriver à la connaissance des maladies sans avoir auparavant découvert leur essence; nous renvoyons au paragraphe suivant la solution de ce problème.

§ XVI.

COMMENT L'ON DOIT S'APPLIQUER AU DIAGNOSTIC.

1. *Limites du diagnostic*. — Le diagnostic embrasse le jugement que l'on porte sur la *forme*, le *siége* et le *caractère* des maladies.

2. *Diagnostic de la forme de la maladie*. — *Le diagnostic de la forme* de la maladie se tire des symptômes. C'est ordinairement leur ensemble qui sert à faire reconnaître la maladie. D'autres fois c'est un symptôme unique qui établit le diagnostic, mais les phénomènes qui, réunis ou séparés, sont considérés comme des maladies (la diarrhée par exemple, l'ictère, l'ascite), ne sont réellement autre chose que les effets d'une maladie réelle (d'un état inflammatoire des intestins, de calculs biliaires, de tumeurs squirrheuses du mésentère); aussi parut-il convenable à quelques écrivains de laisser tout-à-fait de côté le diagnostic de la forme, et de s'occuper directement de la véritable source des symptômes. C'est ainsi, par exemple, qu'ils ont supprimé dans leurs ouvrages les chapitres relatifs à la diarrhée, à l'ictère, à l'ascite, ne s'occupant que çà et là de ces diverses maladies lorsqu'ils traitaient de l'entérite, de la sécrétion vicieuse de la bile, et du squirrhe du mésentère; mais un tel ordre nous semble approprié, *à la pathologie générale*, mais non pas à la pathologie *spéciale*. Et, comme cette dernière doit tracer au médecin la méthode de traitement à mettre en usage, il faut qu'elle saisisse pour ainsi dire le côté le plus saillant des maladies, c'est-à-dire les symptômes, et qu'elle les tourne à l'avantage du médecin. La forme de la maladie étant reconnue, le médecin doit s'en servir comme d'un fil pour se guider

---

(10 *Vater*, Diss. quâ quid in judicio et prognosi, de morbis magnis ex parvis initiis observari debet, exemplo viri antegresso lapsu in genu lenta febre extincti docetur (Witteb. 1744).

(11) « Il faut, dans la recherche des causes des maladies, n'aller que jusqu'où la saine observation et la connaissance du corps humain nous permettent d'aller. Au-delà, il faut avouer son ignorance. . . . . » *Swieten*, Comm. in Berhaave, t. III. p. 1. § 755. Déjà Hippocrate avait dit (Aph. 1, n° 16) : Il n'y a pas d'autre certitude que celle qui s'acquiert par les sens. »

(12) Hippocrate nous avait déjà appris (Aph. 1, n° 16) : Il n'y a pas de certitude plus grande que celle qui nous vient du sens.

(13) « Ins inn're der natur dringt kein erschaff ner geist ,genug, wenn sie uns nur die auss're schaale weist. » Haller.

plus tard dans la recherche de la nature de la maladie. Sous ce point de vue, les nosologies sont dignes d'éloges. Ce sont en effet des moyens qui viennent aider le médecin dans l'étude de son art, comme les diverses classifications des plantes viennent aider le botaniste. Mais de même que les diverses classifications des plantes ne constituent pas la botanique, de même les nosologies ne constituent pas toute la pathologie.

3. *Diagnostic du siége de la maladie.* — La véritable base de la pathologie est le diagnostic *du siége de la maladie.* Cette partie de la science du diagnostic puise dans deux sources différentes, l'examen des *lésions* et l'examen des *cadavres.* Lorsque par exemple vous avez observé à la suite de la fracture des vertèbres lombaires la résolution des membres inférieurs et la rétention de l'urine, et que vous recherchez dans d'autres cas la cause de la paralysie des extrémités inférieures et de *la rétention d'urine*, vous n'oublierez jamais que ces maladies peuvent avoir leur point de départ dans l'état de la colonne vertébrale. De même, si pendant la durée d'une maladie on observe toujours des symptômes constants et bien déterminés, et qu'à l'autopsie l'on retrouve sur le cadavre des lésions toujours constantes et toujours les mêmes, il sera facile de juger par les symptômes la nature des lésions qui existent. Cependant, comme, par suite des sympathies qui unissent tous nos organes, il peut se faire que l'un d'eux présente des signes de maladie, quoique cependant le foyer du mal ait un siége bien différent et bien éloigné, l'on comprendra facilement qu'il ne faut pas mettre une confiance aveugle dans les résultats de l'examen des blessures ou des cadavres. En général, rien ne développe plus la faculté de reconnaître le siége des maladies que de bien connaître les *circonstances qui peuvent nous induire en erreur.* Aussi, sommes-nous partisans des *tableaux de diagnostic* (1) qui mettant sous nos yeux des maladies qui se ressemblent quant aux symptômes, et qui diffèrent quant au siége, nous font connaître en même temps les caractères qui servent à les distinguer les uns des autres. Il est en effet certains hommes qui, séparés, présentent quelque ressemblance, et qui n'en présentent plus du tout quand on vient à les rapprocher; eh bien! il en est de même des maladies.

4. *Diagnostic du caractère de la maladie.*—Mais la plus grande difficulté du diagnostic ne consiste pas tant à reconnaître les diverses formes et les siéges divers des maladies qu'à déterminer leurs divers caractères. Il y a en effet des maladies qui, étant les mêmes quant à leur forme et quant à leur siége, présentent un caractère tellement différent suivant la constitution annuelle, épidémique, ou même suivant la constitution du malade, qu'un mode de traitement qui dans un temps était suivi de succès devient nuisible dans un autre moment. Mais comment définirons-nous cette variété dans la nature des maladies, nous qui avons annoncé que nous voulions nous abstenir de toute hypothèse dans l'appréciation des causes prochaines des maladies. Nous ferons remarquer à cette occasion qu'il existe une très-grande différence entre les définitions qui ne font que désigner les caractères extérieurs des objets et celles qui portent l'explication de la nature intime de ces mêmes objets. Les systématiques donnent souvent des définitions de cette seconde espèce; quant à nous, nous n'admettons que les premières. Tandis que les premiers perdent leur temps à expliquer l'origine des maladies par suite du vice des humeurs, des solides ou des forces vitales, nous, au contraire, renonçant à toutes ces explications, nous ne définissons que les caractères extérieurs des maladies. Ce travail est moins difficile qu'il ne le semble au premier aspect. Quoiqu'en effet les maladies soient presque innombrables quant à leur siége et à leur forme, elles peuvent être réduites à un petit nombre quant à leur caractère, et c'est ce qu'Hippocrate avait bien compris lorsqu'il disait (2) : « *qu'il n'y a qu'un seul et même mode pour toutes les maladies,* et que leur siége en fait la différence. » Une longue expérience nous a appris que toutes les maladies qui affligent l'espèce

(1) *G.-G. Schmalz*, Versuch einer medicinisch-chirurgischen diagnostik in tabellen 4 aufl; Dresd, 1825. *J.-R. Bischoff*, Die Fieber in einer tabelle dargestollt; Prag. 1816. Du même, Die chronischen krankheiten im weiteren sinne, Eine tabelle, Ibid. 1816.

(2) Opp. ed. Van der Linden, de flatibus, n. 14.

humaine peuvent être ramenées aux *conditions morbides ou diathèses* (3) que nous allons énumérer, et à leurs effets ainsi qu'à ceux des causes traumatiques. Ces conditions morbides sont : les diathèses *inflammatoire*, *rhumatismale*, *gastrique*, *arthritique*, *scorbutique*, *nerveuse*, *atonique*, *scrofuleuse*, *rachitique*, *carcinomateuse*, et celles qui se développent sous l'influence des principes *contagieux et spécifiques.* Mais, quant aux traits, aux caractères, aux suites, aux complications (4) réelles ou apparentes (5), et au traitement de ces diverses diathèses, nous les passerons sous silence pour le moment, car nous reviendrons sur ces différents points dans le courant de cet ouvrage.

(3) Ce mot a deux acceptions différentes : tantôt il signifie la disposition à une maladie, tantôt une condition du corps qui donne naissance à la maladie. Nous l'employons dans son acception la plus large.

(4) Comme les hommes qui jouissent d'une santé parfaite sont rares, surtout parmi les habitants des villes, il en résulte que les maladies qui les attaquent sont rarement exemptes de complications. Dans ce cas, la maladie acquise s'éloigne de sa forme et de sa marche habituelles. Il en est de même lorsque par hasard des maladies se compliquent les unes avec les autres. Dans ces deux cas, le médecin qui n'est pas assez expérimenté et qui n'a encore que les principes des écoles (principes qui ne peuvent servir à développer toutes les complications, cent fois plus nombreuses que les diverses combinaisons des lettres de l'alphabet) éprouve les difficultés les plus grandes. Dans mes leçons de clinique, j'avais l'habitude d'aller au-devant de ces embarras en demandant aux élèves, lorsqu'ils avaient reconnu la présence d'une maladie, de déterminer aussi, si une semblable maladie, (simple ou compliquée) existait ou non dans un corps sain d'ailleurs, ou dans un corps entaché de quelque vice. Cfr. *Leidenfrost*, De morborum complicationibus ritè dijudicandis. In opuscul. physico-medicis; Lemgoviœ, 1798. n. 2.

(5) Comme presque toute diathèse a ordinairement une prédilection pour une partie du corps humain (ainsi la diathèse rhumatismale attaque surtout les muscles, la diathèse scrofuleuse les glandes, etc.), il arrive souvent que lorsqu'une seule et même diathèse (par exemple la diathèse rhumatismale) attaque en même temps plusieurs parties (les muscles par exemple et les glandes), on admet alors, mais à tort, qu'il existe une complication.

§ XVII.

DE QUELLE MANIÈRE ON DOIT ÉTABLIR LE PRONOSTIC

1. *Généralités.*—La forme, le siége et le caractère de la maladie étant définis, il reste encore à porter un jugement sur sa terminaison : or, cette partie de la médecine tient un peu de la divination, et est à juste titre pour le vulgaire un grand sujet d'admiration. En effet, la meilleure preuve que le médecin a reconnu la maladie, et que par conséquent il a employé les remèdes convenables, c'est la terminaison de la maladie telle qu'elle avait été prédite par le médecin. Mais que de difficultés dans l'art du pronostic !

2. *Sources du pronostic.* — Le pronostic, lorsqu'il ne porte que sur le présage de la vie ou de la mort, peut être établi d'après les seuls symptômes de la maladie. Aussi n'est-il pas rare de voir les prêtres, les garde-malades et les personnes qui ont l'habitude d'assister les malades sur leurs lits de douleur, porter souvent sur les maladies des pronostics parfaitement justes. Combien à plus forte raison ne pourra-t-on pas arriver à exceller dans l'art du pronostic, si on l'a étudié dans les ouvrages d'*Hippocrate* (1), *Galien* (2), *Celse* (3), *Baglivi* (4), *L.-G. Klein* (5), *Prosper Alpin* (6), *Ch.-G. Gruner* (7), *Pezold* (8),

(1) Prognost. lib. 1. II.

(2) Ars medica. v. opp. t. 1, fol. 61.

(3) Lib. II. c. 7. 8.

(4) De praxi medicâ. l. 1, cap. 9.

(5) Interpres clinicus; Francf. et Lips, 1753. Nouvelle édit. par Double; Paris, 1809.

(6) De præsagiendâ vitâ et morte ægrotantium; Francf. et Lips, 1754.

(7) Semiotica physiologiam et pathologiam generalem complectens; Hal et Magdeb. 1775. Traduct. allemande; Jen. 1794.

(8) De progn. in febr. acut; Lips. 1777 van d. Vorbersagung in hitzigen krankheiten; Hamb. 1795.

C. Sprengel (9), *Broussonet* (10), *G.-W. Danz* (11), *Double* (12), *K. Ch. Wolfart* (13) et *J.-F.-Ch. Sebastiani* (14). Du reste, nous ne pouvons espérer tirer quelque avantage de la séméiotique que quand elle est entièrement soumise à l'empire du diagnostic. La partie du pronostic qui repose le plus sur le diagnostic est celle qui s'occupe de la conversion d'une maladie en une autre, et dont les premiers fondements ont été jetés par *Hippocrate* (15) et par *Baglivi* (16). Mais le diagnostic lui-même tire de l'anatomie pathologique les connaissances qui ont trait à cette partie du pronostic. C'est en effet à cette science que nous devons la connaissance des lésions qui succèdent aux maladies, des terminaisons des fièvres et des inflammations, surtout des métastases (17), de l'origine de la lymphe coagulable, et des autres liquides épanchés dans les cavités du corps humain, des pseudo-membranes, des adhérences morbides des parties, du rétrécissement des canaux, de l'ossification des vaisseaux, de l'induration et du ramollissement des viscères, des abcès, de l'érosion des solides, des ulcères et de la gangrène.

9. *Précautions.*—Lorsque vous portez le pronostic d'une maladie, gardez-vous bien de vous laisser aller aux influences occultes de votre âge et de votre tempérament (18). Mais il faut porter votre attention : A. *sur la famille du malade.* Il y a en effet des familles qui jouissent du privilége de vivre long-temps, tandis que d'autres semblent vouées à une mort prématurée. B. *sur l'état du corps du malade.* De même en effet que l'on se rend facilement maître d'un incendie quand il atteint une maison bien construite, de même on détruit facilement une maladie qui s'attaque à un corps bien conformé, pourvu seulement qu'il ne soit pas athlétique (19). C. *Sur l'âge.* Les plus grands dangers résident en effet aux deux extrémités de la vie et dans la puberté. D. *Sur le sexe.* La menstruation, le temps des couches, l'allaitement, présentent non-seulement des dangers qui leur sont propres, mais ajoutent encore de la gravité aux maladies accidentelles qui se présentent. E. *Sur le climat.* Comme nous avons exercé la médecine dans différentes régions de l'Europe, nous avons pu confirmer par nos propres observations celles des autres qui nous apprennent que la même maladie sous les différents climats s'accompagne de dangers différents ; que les indigènes sont moins souvent affectés des maladies qui sont propres au pays que les étrangers qui arrivent ; et que dans les régions méridionales ce sont les maladies aiguës qui offrent le plus de dangers, tandis que ce sont les maladies chroniques dans les régions septentrionales. F. *Sur la constitution annuelle et épidemique.* On voit en effet certains signes qui sont des présages de mort pendant le cours d'une année devenir au contraire d'un bon augure pendant une autre année. G. *Sur le genre de vie.* En général, les maladies sont bien plus graves chez les individus qui sont adonnés à la débauche et à l'ivrognerie, qui abusent des plaisirs de l'amour, qui sont tourmentés par des chagrins, qui s'écartent de leur genre de vie habituelle, ou qui vivent au milieu d'un air humide et qui n'est pas renouvelé. H. *Sur la marche de la maladie.* Toutes les fois qu'une maladie aiguë, et

---

(9) Handbuck der semiotik; Halle, 1801.

(10) Tableau élementaire de la semiotique.

(11) Semiotik; Leipz. 1793, Neu bearbeitet von *Heinroth*; Leipz. 1812.

(12) Séméiologie générale; Paris, 1812.

(13) Grunsatze der semiotik; Berlin, 1817.

(14) Grunsatze der allg. patholog. Zeichenlehre; Darmst. 1819.

(15) De morbis mulierum. Lib. 1, n. 45, 46, 62, 87, 92.

(16) Op. c. Specimen trium reliquiorum morborum de fibrâ motrice et morbosâ, cap. 1, de morborum successionibus.

(17) *Reil*, Journ. der erfindungen, 9. st. p. 78.—*Brandis*, Versuch über die metastasen. — *Bichat*, Anatomie générale; Paris, 1801. p. 83. *H.-K.-A. Pagenstecher*, Diss. de metastasi. Heidelb. 1819.

(18) J'ai toujours remarqué parmi les innombrables élèves que je guidais auprès du lit des malades, que ceux d'un caractère gai portaient toujours un pronostic favorable, tandis que ceux d'un caractère triste portaient au contraire des pronostics fâcheux.

(19) *Friese*, Diss. de vehementiâ ægrotandi et facilitate moriendi hominum robustiorum imbecillioribus. Regiom, 1723.

surtout une maladie contagieuse, se dérange de sa marche habituelle, il faut s'attendre à des accidents graves. Il faut surtout porter un pronostic grave lorsque l'on voit apparaître au commencement d'une maladie ces symptômes qui, dans les cas ordinaires, ne surviennent que vers la fin des maladies et en leur apportant du soulagement : telles sont par exemple les sueurs universelles, l'urine sédimenteuse, les crachats, etc.

4. *Crises.* — Nous conserverons de la *doctrine* des anciens *sur les crises* (20) tout ce qui est d'accord avec notre expérience. Nous adoptons donc les opinions suivantes : 1° que les maladies aiguës (surtout chez les hommes qui mènent (21) une vie simple, et qui n'ont pas été traités par des médicaments inopportuns) ont presque toujours un cours régulier et se terminent, soit par la santé, soit par la mort, soit en se changeant en une autre maladie, à des jours fixes (*jours critiques*), qui sont le quatrième, le septième, le onzième, le quatorzième et le vingt-unième ; 2° que la terminaison favorable de ces maladies s'accompagne souvent d'une évacuation quelconque ou au moins de quelque phénomène extraordinaire, tels que des convulsions ou une perte de connaissance (*crise*); c'est ainsi, également, que les diverses crises s'annoncent par des phénomènes variables, et qui leur sont propres (*signes critiques*). Ainsi, par exemple, la *sueur critique* s'annonce par la souplesse et les démangeaisons de la peau, par l'ondulation du pouls ou l'augmentation dans la force de ses battements, par la constipation et la rareté de l'urine ; l'*urine critique*, par la constipation, l'absence ou la diminution de la transpiration, le besoin fréquent d'uriner et l'ardeur qui accompagne l'accomplissement de cette fonction ; la *diarrhée critique*, par des borborygmes, des douleurs abdominales intercurrentes, des flatuosités, et par l'inégalité, soit dans la force soit dans le rhythme, du pouls ; l'*épistaxis critique* par le prurit du nez, le pouls dicrote, par la rougeur et la pâleur alternatives de la face ; le *sommeil critique*, par la diminution dans l'agitation du malade, par la lenteur et la profondeur de la respiration, par le désir du silence et de l'obscurité ; 3° que la maladie est bien plus dangereuse si, présentant des exacerbations de deux jours l'un, l'exacerbation la plus forte tombe le jour où la maladie doit se juger, et *vice versâ*. Mais il faut avouer, d'une autre part, que les commencements des maladies sont souvent très-obscurs, que cette régularité si parfaite dans leur marche n'est souvent que dans l'imagination des médecins ; 4° que la doctrine des variétés du pouls, qui a été développée par *Nihel* (22), *Bordeu* (23), *Foucquet* (24), *Solano* (25), nous paraît à peine admissible ; et que quant à cette habitude d'abandonner à à la nature les maladies les plus graves dans la crainte que les médicaments, très-bien indiqués d'ailleurs, ne s'opposent à l'établissement de la crise, elle nous paraît excessivement pernicieuse.

§ XVIII.

COMMENT L'ON DOIT ÉTUDIER LA PROPHYLACTIQUE ET LA THÉRAPEUTIQUE SPÉCIALE.

1. *Généralités.* — Nous arrivons au but unique vers lequel tendent tous les travaux entrepris jusqu'à présent, c'est-à-dire à l'art de prévenir les maladies de l'espèce humaine (*prophylactique*), et de les guérir (*thérapeutique*).

2. *Prophylactique.* — Rien n'élève plus la profession du médecin que les efforts auxquels il se livre pour guérir les maladies, et pour substituer ainsi l'intérêt général à son intérêt particulier. La *prophylactique* est *publique* lorsqu'elle défend un peuple tout entier, les habitants d'une province, d'une ville ou d'un bourg, des maladies qui les menacent; elle est *privée* lorsqu'elle essaie de mettre à l'abri des mêmes maux une famille ou bien chaque individu en particulier. La *prophylactique publique* constitue la police médicale, que nous ne ferons qu'effleurer,

(20) *K. Sprengel*, Versuch einer pragm. Geschichte. 3 thl. p. 187.

(21) Je n'ai jamais vu dans aucune nation les crises marcher avec plus de régularité que chez les juifs de la Lithuanie.

(22) Novæ observationes circa crisium prædictiones ex pulsu ; Vindob. 1753.

(23) Recherches sur les pouls par rapport aux crises; Paris, 1772.

(24) Essai sur les pouls par rapport aux affections des principaux organes; Paris, 1767.

(25) Idioma della natura lesa.

pour ainsi dire, dans le cours de cet ouvrage, à cause du lien qui unit entre elles les diverses parties de l'art de guérir. La *prophylactique privée* ne peut être séparée de la thérapeutique spéciale, et chaque fois que l'occasion s'en présentera, nous nous en occuperons avec soin, à l'exemple de *Planer* (1), de *Backmeister* (2), de *Cousinot* (3), de *Vater* (4), de *Muhlius* (5), de *Baron* (6), de *Platz* (7), de *Lentin* (8), d'*Otto* (9), de *Vos* (10), et de plusieurs autres. Ceux qui doutent (11) de l'utilité de la prophylactique veulent sans doute parler de l'abus que l'on peut en faire. Cependant ils se trompent s'ils rangent dans cet abus (12) les précautions à prendre au printemps, précautions qui sont toujours salutaires.

3. *Traitement de la maladie.* — Lorsqu'un général qui commande une puissante armée est en campagne, il commence par calculer ses forces et celles que l'ennemi peut lui opposer; ensuite, suivant les circonstances, il livre aussitôt combat pour écraser son ennemi, ou du moins pour le mettre dans l'impossibilité de nuire; ou bien, après l'avoir fatigué par des marches nombreuses et forcées, il l'amène ensuite peu à peu vers le lieu qui lui paraît propre à livrer le combat avec avantage, ou bien il évite complètement un engagement général, et par de petits combats séparés il parvient à sauver l'état chancelant qu'une grande bataille livrée inconsidérément aurait précipité rapidement vers sa chute. De même, avant tout, il faut que le médecin mesure la puissance de son art sur la grandeur du mal, et qu'ensuite, suivant les circonstances, ou bien il attaque la maladie par des remèdes héroïques qui doivent la juguler ou du moins l'adoucir, ou bien qu'il la laisse marcher pendant long-temps et qu'il l'amène à cet état qui permet la guérison; ou bien encore, il faut qu'il s'abstienne de toute médecine active, et qu'il soutienne, par des remèdes qui ne font qu'adoucir la maladie, l'économie chancelante qu'une médication trop active ruinerait de fond en comble.

4. *Méthode active.* — Il faut attaquer avec vigueur, et sans perdre un moment, les fièvres intermittentes pernicieuses, les inflammations viscérales, l'apoplexie et plusieurs autres maladies; car si elles sont abandonnées à elles-mêmes, elles donnent presque toujours la mort, et quand elles sont attaquées à temps, elles peuvent être arrêtées dans leur développement. C'est par la même raison que nous attaquons les maladies exanthématiques, les fièvres et beaucoup d'autres affections, qui, quoique l'on ne puisse pas les détruire immédiatement, doivent cependant être adoucies et ramenées à leur forme habituelle, parce qu'elles sont compliquées par d'autres maladies, ou parce qu'elles sévissent avec une force toute particulière, ou parce qu'elles s'accompagnent de quelque symptôme qui leur est étranger. Mais ici le moment d'être utile est bien passager, et le médecin qui agit lentement occasionne la mort du malade, qu'il aurait pu sauver par une autre médication, ressemblant en cela à un homme qui saurait nager et qui regarderait les bras croisés un malheureux qui se débat au milieu de l'eau.

5. *Méthode expectante.* — Mais il y

---

(1) Diss. de prophylacticâ medicinæ parte; Tub. 1585.

(2) Diss. de præservatione; Rost, 1614.

(3) Possunt adeo morbi arte medicâ præcaveri; Paris, 1631.

(4) Diss. de medicinâ præservatrice; Witeb, 1727.

(5) Vernunftmassige und durch erfahrung bestatigte præservativkur; Lemgo. 1743.

(6) Ergo ab hygieine solâ repetenda morborum prophylaxis; Paris, 1757.

(7) Pr. de medicâ vitæ commodis et incommodis; Lips. 1781.

(8) Beobacht der epidem. Krankh. p. 118. Beytrage. 2. B. p. 9.

(9) Diss. de prophylaxi morb. ex victu; Frcft. 1796.

(10) Diss. de prophylaxi quam curam prophylacticam vocant; Jenæ, 1805.

(11) *Schumann*, Epist. de fugiendâ micrologiâ diætcticâ. Viteb, 1786. *Gehler*, Pr. de nimio sanitatis studio sæpè sanitatem vel optimam frangente; Lips. 1790. *Æggl* et *Roschlaub*, Hygiène, 1. B. 2. st.

(12) *Kausch*, Memorabilien der heilkunde, staatsarzneyswissenschaft u. thierheilkunst. 1 B. Zullichan, 1813. *Josef Frank*, dans: Dziennik medycyny, chirurgyi y farmacyi. 1 vol. n. III; Vilno 1823. (Nulle part les soins du printemps ne sont plus nécessaires que dans les pays septentrionaux, dont les habitants, qui se nourrissent pendant tout l'hiver de végétaux fermentés, d'acides, de poissons salés, de chairs fumées, respirent un air chargé des vapeurs de leurs fourneaux, mènent une vie sédentaire, etc.)

a des maladies, surtout des fièvres et des exanthèmes, qui, lorsqu'ils suivent leur marche normale, non-seulement ne réclament l'emploi d'aucun médicament, mais se trouvent encore exaspérés par les remèdes. Ces affections doivent être traitées par la *méthode* dite *expectante*, qui a été vantée (13) avec raison. Mais dans ces maladies, la présence du médecin sera-t-elle inutile? non sans doute. Le médecin servira alors à donner des préceptes de diététique qui éloigneront tout ce qui pourrait déranger le cours de la maladie, à modérer par des moyens tout-à-fait innocents les symptômes qui tourmentent le malade, et enfin à surveiller les complications qui pourraient survenir.

6. *Méthode palliative.* — Lorsque la maladie est reconnue incurable, il faut s'abstenir de vains efforts pour la guérir, et ce précepte s'applique surtout aux moyens thérapeutiques désagréables et douloureux. Le médecin qui les emploie est un véritable bourreau, c'est un mal cent fois pire que celui qu'il combat. On doit alors mettre tous ses soins à adoucir le mal autant qu'il est possible, et surtout à calmer les douleurs; on doit aussi, dans ce cas, ne pas être avare de consolations et de soins attentifs pour le malade. Quoique nous ayons souvent entendu vanter cette sentence : « Il vaut mieux se servir d'un remède douteux que de ne pas en employer, » nous ne l'adoptons pas complètement, car nous aimons mieux que le malade succombe à sa maladie, que de le tuer par nos remèdes. D'ailleurs, nous devons dans ce cas emprunter à la religion chrétienne un précepte qui trouve son application; c'est qu'il ne faut prescrire (14) aux malades rien de ce que nous ne voudrions pas qui nous fût administré à nous-mêmes, si nous étions dans les mêmes circonstances.

7. *Conclusion.* — Il résulte de toutes ces considérations que nous tenons le milieu entre les médecins qui sont trop actifs dans le traitement des maladies et ceux qui agissent avec trop de timidité et de lenteur. De plus, nous ne prescrivons contre une maladie aucun médicament sans avoir déterminé à l'avance le but que nous voulons atteindre par notre médication, ou, autrement dit, sans que nous en ayons reconnu l'*indication.*

8. *Sources des indications.*—La source la plus certaine des indications est sans contredit le diagnostic. Lorsque l'on connaît la forme, le siége et le caractère de la maladie, la méthode, sinon de la guérir (15), du moins de la traiter, découle (16) facilement de ces premières données. Après cette première source des indications, viennent ensuite les moyens qui *soulagent* et ceux qui *nuisent* (*ex juvantibus*, *et nocentibus*), et qui sont la véritable pierre de touche du diagnostic. Mais si ces deux sources ne fournissaient aucune indication, et si la maladie n'était pas du reste parfaitement reconnue, il faudrait avoir recours *aux moyens empiriques*. Il ne faut pas oublier, en effet, que les remèdes les plus puissants ne sont pas dus au raisonnement, mais bien au hasard. « Souvent l'on trouve dans le cabinet des idées qui sont très-rationnelles et qui paraissent tout-à-fait certaines; mais lorsque l'on en vient à la pratique, non-seulement elles sont absurdes, mais elles sont presque impossibles à mettre en usage. Au contraire, il est beaucoup d'idées (surtout lorsqu'il s'agit de traitement et de médicaments) qui paraissent tout-à-fait sans importance et qui semblent même tout-à-fait contraires à la raison, ou bien parce qu'elles ne s'accordent pas avec nos théories, ou bien parce que nous ne pouvons les expliquer; et si, cependant, nous en appelons à la pratique et à l'expérience, nous les trouvons utiles et tout-à-fait certaines (17). » Du reste, quant aux *remèdes*

(13) Médecine expectante, par C. Vitet; Lyon, 1803.

(14) Sydenham nous en donne l'exemple lorsqu'il dit : (op. c. sect. 11. ch. I. p. 97.) « And, in truth, when I come do die, I trust I shall have the satisfaction of being inwardly assured that I have not only endeavoured, with the utmost diligence and integrity, to recover the health of all those who have been my patients, of whatever rank or condition they were, none of whom have been otherwise treated by me than I desire to be, if I should beseized with the same distemper. »

(15) Lisez sur la véritable signification de ces mots : *Adam Schmidt,* Uber heilen u. kuriren. v. Gesundheitstaschenbuch von einer Gesellschaft wiener aerzte auf das Jahr 1801.

(16) Le médecin qui peut reconnaître la maladie peut aussi la guérir. (Hipp. lib. de arte.)

(17) Baglivi. l. ç. lib. 1. çap. XI § 7.

populaires et aux *remèdes de familles*, nous pensons qu'ils ont été transmis au vulgaire par les médecins eux-mêmes, et qu'ils se sont conservés intacts, quoique cependant les diverses écoles, tout en adoptant de nouvelles hypothèses, aient introduit de nouveaux médicaments.

9. *Sources de la thérapeutique.* — La thérapeutique a trois sources auxquelles elle peut puiser les moyens qu'elle emploie : c'est la *pharmacie*, la *chirurgie* et la *diététique*.

10. *Pharmacie.* — Lorsque vous aurez recours à la pharmacie, gardez-vous surtout d'une trop grande confiance dans les médicaments. Rarement, en effet, les remèdes que l'on prescrit sans égard aux indications générales sont suivis de bons résultats. Gardez-vous surtout des médicaments que l'on vante très haut comme des *remèdes spécifiques*. Les journaux de médecine qui les répandent sans discernement sont dignes de toutes nos malédictions, bien plus encore, s'il s'agit de médicaments vénéneux. Nous ne pensons pas, il est vrai, qu'il faille bannir de la pratique de la médecine l'emploi des médicaments tirés de la classe des poisons ; mais nous pensons que de même que les ananas ne peuvent servir de nourriture ordinaire, de même les médicaments qui sont des poisons ne peuvent être employés dans la pratique commune. Il faut employer les médicaments qui ont été confirmés par une longue pratique. D'ailleurs, quel que soit le médicament que l'on prescrive, il faut qu'il soit en rapport avec la fortune du malade (18). Il faut donc pour cela que le médecin connaisse (19) le prix de chaque médicament. Il faut aussi, autant qu'il est possible, ne prescrire que des médicaments agréables aux sens. Rarement nous en associons plusieurs ensemble, car nous avons horreur des mélanges. Il faut encore s'abstenir de changer continuellement les médicaments, et de les employer trop souvent. En effet, il suffit d'en donner deux, trois ou quatre doses par jour. Quant à la manière d'administrer un médicament, il ne faut rien laisser à la volonté du malade. Il ne faut pas non plus perdre son temps à chercher la manière d'agir des médicaments. En effet, l'action des médicaments, qui échappe à la finesse de nos sens, n'est pas moins cachée (20) pour nous que ne le sont les causes prochaines. Ce travail inutile a fourni le sujet d'une foule de discussions qui n'ont eu aucun résultat avantageux pour les malades. Il vaut bien mieux diriger toute son attention sur les effets des médicaments qui tombent sous nos sens, soit pour déterminer les diverses circonstances dans lesquelles ils conviennent ou nuisent suivant les diverses maladies, soit pour bien connaître les précautions qui sont nécessaires lorsqu'on les emploie.

11. *Chirurgie.* — Les saignées, les applications de sangsues, les lavements, les ventouses scarifiées ou sèches, les synapismes, les vésicatoires, les cautères, les sétons, les moxas, les caustiques, sont les secours que l'on emprunte à la chirurgie et qui doivent être employés avec précaution, en ayant compassion du malade, et en ménageant autant que possible, surtout chez les femmes, les parties de la peau qui sont exposées aux regards.

12. *Diététique.* — Le régime diététique constitue la source la plus certaine et la plus féconde de la thérapeutique. Un grand nombre de maladies, en effet, sont guéries bien plus sûrement par le choix des aliments et des boissons, le changement d'air, l'habitation à la campagne, la chasse, la navigation, l'équitation, la danse, la musique, l'éloignement de tout travail intellectuel et de toute peine morale, et les voyages aux diverses eaux minérales, que par tout notre arsenal de médicaments.

13. *Soin de la convalescence.* — Lorsque la maladie a été combattue victorieusement, la convalescence réclame tous les soins du médecin, et cette vérité a été mise dans tout son jour par *Doute* (21), *Depré* (22), *Adolph* (23), *Fr. Hoff-*

(18) Bitte and deutsche aerzte, ihre kranken nicht arm zu machen; Halle, 1810.

(19) C'est pourquoi dans les établissements cliniques, il faut que tous les médicaments aient le prix convenable.

(20) « Je vois bien ce que peut la racine de scammonée pour purger, l'effet que l'aristoloche produit contre la morsure du serpent, et cela me suffit. Quant au pourquoi, je l'ignore ». (Cicéron, De divinatione, lib. I.)

(21) An lac convalescentibus; Paris; 1710.

(22) Diss. de cibatione convalescentium; Erf. 1724.

(23) Diss. de statu convalescentiæ; Lips. 1732. Diss, de morbis convalescentium; Lips. 1747.

mann (24), *Struve* (25), *Santeul* (26), *Diest* (27), *Hilscher* (28), *Junker* (29), *Quemalz* (30), *Rothe* (31), *Delius* (32), *Peschel* (33), *Bidischini* (34), *Sœmmering* (35), *J.-P. Franck* (36), *Schaeffer* (37), *Letocha* (38), *J. Malfatti* (39), *Cailliot* (40), *Bernard* (41), et *Fernault* (42). Chaque maladie a son genre particulier de convalescence. Souvent la diathèse qui constituait la maladie se continue jusqu'à la convalescence. Cependant quelquefois, surtout par suite de l'abus des médicaments, la diathèse de la convalescence diffère essentiellement de celle de la maladie. Dans certaines convalescences, l'usage des médicaments doit être continué jusqu'à parfaite guérison ; d'autres fois, au contraire, tous les médicaments deviennent inutiles, quelquefois même nuisibles, dès que le malade entre en convalescence.

14. *Avertissement.* — Il faut joindre aux préceptes qui regardent la science, les règles qui concernent *la prudence* et les devoirs du médecin. Mais comme ce sujet est étranger au but de ce travail, nous renvoyons le lecteur à d'autres auteurs qui s'en sont occupés (43).

---

(24) Diss. de convalescentiæ statu, ejusque impedimentis; Halæ 1734.

(25) Diss. de convalescentiæ statu, ejus impedimentis et præsidiis; Halæ 1735.

(26) An à legitimâ curatione convalescentiæ securitas; Paris, 1737.

(27) An redeunte vere cito redeat convalescenti sanitas; Paris, 1741.

(28) Pr. de primo post exantlatos graves morbos in publicum progressu; Jen. 1741.

(29) Diss. de virium in et a morbis instauratione; Hal., 1745.

30) Diss. de convalescentium curâ. Lips. 1749.

(31) Diss. de diætâ convalescentium; Alt. 1750.

(32) Diss. de convalescentiâ verâ et spuriâ; Erl. 1773.

(33) Diss. de curâ convalescentium ex febribus acutis; Lips; 1775.

(34) Diss. de reconvalescentiâ; Viennæ, 1783.

(35) Diss. de functionum in convalescentibus restitutione; Mogunt., 1786.

(36) Orat. acad. de convalescentium tuendâ valetudine, v. delect. opusc. med. T. XII. p. 303.

(37) Diss. de curâ convalescentium, maximè à morbis acutis; Francf. 1795.

(38) Diss. de adhibendo sub ægrotantium convalescentiâ regimine; Francf., 1797.

(39) Roschlaub's magazin. 3 b. 3 st. n. 14.

(40) Diss. de la convalescence qui succède aux maladies fébriles; Strasbourg, 1802.

(41) Diss. sur la convalescence; Paris, 1812.

(42) Diss. sur la convalescence; Paris, 1812.

(43) *Ch.-H. Ayrer*, Methodica et succincta informatio medici, practicam aggredientis; Francfort, 1594. — *A. Castro*, Medicus politicus; Hamb. 1662. — *J.-M. Triller*, Tract. de officio medici; Jen. 1701. *Coschwiz*, Diss. de requisitis medico ad praxin felicem summè necessariis; Hal., 1718. — *Brisbane*, Diss. de iis quæ à medico ad artem benè exercendam abesse debent; Edinb., 1750. — *Æpli*, Abbildung des wahren arztes nebst der vertheidigten Religion des arztes; Schaff. 1773. — J. *Gregory*, Uber d. Pflichten u. Eigenschaften des arztes. A. d. E. Leipz. 1778. — *K.-F. Uden*, Medicinische politik; Leipz., 1783. *J.-C.-H. Stark*, Versuch einer wahren u. falschen politik d. aerzte; Jen., 1784. — *Sandifort*, Oratio de officio medici perquàm difficili, à multis pessimè neglecto; Lugd. Batav., 1785. — *J.-P. Frank*, Sermo academicus de civis medici in republicâ conditione atque officiis, ex lege præcipuè erutis; Ticin, 1785. — *R. Bath*, Essay on the medical character; Lond., 1786. — *G. Wedekind*, Uber das betragen des arztes u. s. w.; Maynz., 1789. — *W. G.-F. Ploucquet*, Der arzt. Tub. 1797. — *Bohn*, Diss. V. de officio medici; Lips., 1797. — *A. Thuessink*, Oratio de eo quod medicus in arte faciendâ imprimis agat; Groning, 1798. — *A.-F. Metternich*, Uber einige pflichten der aerzte; Francf. a. M., 1803. — *J.-L. Konig*, Der arzt wie er ist u. wie er seyn sollte; Zurich. 1806. — *C.-P.-W. Hufeland*, Die Verhaltnisse des arztes; Berl., 1806. — *Ph.-Jos. Horsch*, Uber die Bildung des arztes als kliniker und staatsdiener; Wurzb., 1807. — *Fr.-A. May*, Stolpertus ein junger arzt am krankenbette; Mannh., 1777.-1807. — *J.-T. Schinko*, Systemat. officior. medici conspectus; Vindob., 1817. — *W. Wagner*, De medicorum juribus atque officiis; Berol., 1819. — *L. Lebrecht*, Der arzt im verhaltniss zur natur, zur menschheit u. kunst; Maynz. 1821. — *L. Angeli*, Der junge arzt am Krankenbette. Nach d. Italien. F. Deutsche aerzte bearbeitet von *L. Choulant*; Leipzig, 1823.

CHAP. I[er]. — DES FIÈVRES EN GÉNÉRAL.

§. XIX. *Coup-d'œil sur le sujet.*

1. *Partie pathologique.*—Avant d'en venir à l'histoire spéciale des fièvres, il sera bon de rappeler ce qui suit de la pathologie générale : que le nom de *fièvre* (1), regardée autrefois (2) comme une déesse, doit dériver, ou de *ferveo* (s'échauffer), ou de *februo* (purger); que les médecins, d'un commun accord, admettent la *présence de la fièvre* toutes les fois que la chaleur animale et les battements artériels s'écartent de leur état normal, et qu'il y a, en même temps, lésion d'une fonction quelconque de l'organisme ; mais que cet état morbide se montre dans des maladies tout-à-fait différentes ; qu'il ne faut nullement s'attendre, dès lors, à une définition rigoureuse qui embrasserait toutes les maladies fébriles de ce genre, et qui conviendrait à la fièvre en général, et à chacune de ses divisions ; que le défaut d'une semblable définition ne saurait être un obstacle (2) pour l'étude des fièvres (*pyrétologie*), et même qu'aucune partie de la pathologie n'est plus cultivée que celle de la pyértologie ; que la *pyrétologie* doit aux efforts, tant des écrivains qui ont embrassé dans leurs ouvrages toute la médecine pratique (4) que de ceux qui ont traité spécialement des fièvres, d'être le fondement de la médecine pratique tout entière, non-seulement parce que les fièvres constituent une classe immense de maladies qui n'épargnent personne, pas même le fétus dans le sein de sa mère, mais encore parce que les exanthèmes et les inflammations doivent être traités le plus souvent d'après la nature de la fièvre qui les accompagne, et enfin, parce que la plupart des maladies chroniques reconnaissent les fièvres pour cause ; que les fièvres sont ordinairement précédées de symptômes précurseurs (*prodromes*), tels que, lassitude spontanée, douleurs vagues des articulations et des lombes, bâillements, irritabilité de caractère et faiblesse d'esprit inaccoutumées, physionomie qui n'est pas celle de l'état de santé, yeux ternes ou plus brillants qu'à l'ordinaire, fétidité de l'haleine, anorexie, sommeil non réparateur, sécheresse des ulcères habituels, augmentation, diminution ou altération des sécrétions ; que parmi les *symptômes essentiels des fièvres, la chaleur animale*, tantôt diminue, soit dans tout le corps, soit dans une de ses parties, phénomène qui peut être appréciable au thermomè-

(1) Fièvre sainte, divine, grande. v. Plin. lib. 11. c. VII; Valer. Maxim. lib, 11, c. 5. exempl. VI. 3. Cicéron, De nat. 3, De lege 2. *Sul culto reso dagli antichi Romani alla dea febbre, dissertazione* del D. G. de Matheis. Roma, 1814.

(2) Grec, Πυρετος, ital. *febbre*. fr. *fièvre*, allem. *fieber*, angl. *fever*, dan. et suéd. *feber*, espagn. *fiébre, calentura*, batav. *koorts*, polon. *gorsazka*.

(3) « De multis rebus nil aliud constat quam quædam phænomena. Cur ergo his non erimus contenti de febre? » Gorterus compend. med. tract. 52. § 1.

(4) § IX. 9. § X. 11. § XI. 16. J.-B. Borsieri, J.-P. Frank, S.-G. Vogel, cp. w. Hufeland, J.-Ch. Reil, Val. d'Hildenbrand et J.-N. Raimann ont surtout excellé dans leurs ouvrages à tracer l'histoire des fièvres.

(5) Medici antiqui, græci, latini atque arabes, qui de febribus scripserunt; Venet, 1594. — L. Riverius, Methodus curandarum febrium; Paris, 1648. Th. Sydenham, Obs. circ. morb. acut. hist. et curat., seu methodus curandi febres; Amst. 1666.— R. Morton, Pyretologia, seu exercitat. de morb. universal. acut.; Lond., 1692.— J. Huxham, *Essay on fevers*. Lond., 1730. (Trad. allem.; Francf. 1756.) — Th. Glass., Commentarii XII de febribus ad Hippocratis disciplinam accommodati; Amstel., 1743. — Senac, De reconditâ febrium interm. tum. remit. naturâ et de earum curat.; Amstel, 1759. — E.-A. Nicolai, *Vers. eines lehrgeb. v. d. fiebern uberh; Halle*, 1752. —A. de Haen, Theses sist. febrium divisionem; Vindob., 1760. (Trad. allem. Kopenh. 1763; Dresd. 1777.) — L. Chalmers, *Versuche uber die fieb. A. D. Engl.* (1768). *Riga*; 1773.—P.-G. Werlhof, Obs. de febribus v. opp. vol. 1. (Allem. Kopenh., 1775.) — W. Grants, *Beob. uber die natur u. heil. der fieber. A. D. Engl.* (1772); Leipz. 1775-91.—J. Quarin, Met. med. febrium. Vind. 1772. Nov. edit. de cur febr. et inflamm. 1781 (Trad. allem. Kopenh., 1776.)—Ch.-Gl. Selle, Rudimenta pyretologiæ method. Berol. 1773. (Trad. allem. Tub., 1791.)—Cp.-F.-Elsner, *Beytrage zur fieberlehre.*; *Konisgb.* 1782. — Ch.-F. Richters, *Bemerk uber d. Entstehung u beandl. verschied. art. v fiebern.*; *Halle*, 1785. Ejusd., *Beytrage z. einer prakt fieberlehre*; Berlin, 1795.—Mx. Stoll Aphor. de cognosc. et cur. febribus; Vindob., 1786. (Trad. allem. 1787.)—J.-C.

tre, ou seulement pour les sens du malade. *Le refroidissement fébrile*, selon ses différents degrés d'intensité, prend les noms de froid (*frigus*), de frisonnement (*horror*) et de frisson (*rigor*); tantôt s'accroît (la *chaleur fébrile* est, suivant les circonstances, persistante, fugace, humide, douce, sèche, mordicante, brûlante); tantôt abandonne la surface cutanée pour se porter sur les viscères (fièvre *lipyrie*), et *vice versa* (fièvre *épiale*); que le *pouls* a ordinairement plus de fréquence, et quelquefois cependant plus de lenteur que dans l'état de santé, mais que dans les deux cas il peut s'éloigner de sa condition normale, tant par la force que par le rhythme; que les *altérations fonctionnelles* consistent principalement dans la perversion de l'appétit, en ce que le désir des aliments se perd, et celui des boissons augmente (*soif fébrile*), dans le sentiment de la maladie, qui remplace celui de la santé, dans le trouble du travail des sécrétions, surtout de la salive, de la transpiration cutanée, de l'exhalation pulmonaire, de la bile, de l'urine et des fèces, et dans le défaut de nutrition; que les fièvres reconnaissent des *causes* dont les unes sont *prédisposantes*, les autres *excitantes*, et qu'il faut chercher dans un état particulier du corps humain, dans une constitution annuelle ou épidémique, dans la manière de vivre, dans les contagions, les miasmes et les venins, et dans tout ce qui peut blesser l'organisme mécaniquement ou chimiquement; que la *cause prochaine* des fièvres est inconnue, et qu'on a fait, à cet égard, des hypothèses sans nombre (6); que le *diagnostic* des fièvres ne s'établit point d'après un symptôme seulement, mais d'après la réunion d'un certain nombre, et qu'il faut surtout avoir égard à la durée et à la succession des symptômes, c'est-à-dire aux stades d'opportunité, d'invasion, d'accroissement, d'état, de crise, de déclin et de convalescence, ainsi qu'au type tantôt régulier, tantôt irrégulier; que les fièvres ont été divisées de

---

Tode, *Prakt. fieberlehre*; Kopenh., 1786. F. Schraud, De febribus tentam. duo; Vindob. 1791. — F. Shaalman, *Fieberlehre*; Bresl. 1793. — Ch. Kramp, *Fieberlehre nach mechan. Grunsatzen*, Heidelb. 1794. — G. Fordyce pr., Abandl. uber die fieber. A. D. Engl. (1794; Zith. 1797-99. — P. Wilson, *A treatise on febrile diseases; Winchest.* 1799. (Trad. allem.; Leipz. 1804.) 4e edit.; Lond., 1820. — J.-Ch.-F. Harless, *Neneuntersuch. uber die fieber uberh. u. die typhus fieber insbesondere*; Leipz. 1803. — Gf.-Ch. Reich, *Erlauterungen der fieberlehre*; Berlin, 1805-6. — G. Giannini, *Della natura delle febbri, e del miglior metodo di curarle*; Milan, 1805. (Trad. fr., Paris, 1808.) — Petit-Radel, Pyretologia medica; Paris, 1808. — J.-F. Ackermann, De construendis, cognosc., et cur. febrib. epitome; Heidelb. 1809. (Hypothèses chimiques). — Heurteloup, *De la nature des fièvres et de la meilleure méthode de les traiter*; Berlin et Paris, 1810. — *F.-W. Hoven, versuch einer p. fieberl.*; *Nürnb.* 1810. — F.-K. Loe, *De cognosc. et cur. febribus. Monac.* 1811. — F.-A. Walch, *Unters über die natur. u. heil. d. fiebers*; Leipzig., 1813. — J.-H. Rahns, *Fieberlehre zür* 1814. G. von Wedekind, *Einige blicke in d. lehred. Entz. u. v. d. fiebern*; Darmst. 1814. F.-A.-B. Puchelt, Pr. ex ib. febr. notion. febriumque distinctionem; Leips. 1814. — G. Grimaud, *Cours des fièvres*; Montpellier, 1815. Fournier et Vaidy, *Sur la fièvre. V. Diction. des sciences médicales.* T. xv. Paris 1816. A.-C. Fages, *Recherches pour servir à l'histoire critique et apologétique de la fièvre; Montpell.* 1820. — C.-F. Speyer, *Über d. heilverfahren in fieberhaften u. entzündl. krankh.*; *Bamb.* 1820. A.-F. Chomel, *Des fièvres et des maladies pestilentielles*; Paris, 1821. — J.-B.-C. Barbier, *Réflexions sur les fièvres*; Paris, 1821. — J.-R. Park, *The pathology of fever being the subject of the gulstonian lecture; Lond.*, 1822. — J.-C. Collineau, *Peut-on mettre en doute l'existence des fièvres essentielles?* Paris, 1823 (contre Broussais). — A.-N. Gendrin. *Recherches sur la nature et la cause prochaine des fièvres.* 1823. (item.) — F.-G. Boisseau, *Pyrétologie physiologique, ou traité des fièvres considérées dans l'esprit de la nouvelle doctrine médicale*; Paris, 1823 — A Dugès, *Essai physiologico-pathologique sur la nature de la fièvre*, etc.; Paris, 1823 (contre Broussais). — J.-H.-G. Schlegl's, *Fieberlehre*; *Erfurt.* 1824.

(6) Elles sont rapportées principalement par Borsieri, Inst., t. 1, § 24. J.-P. Frank, Epit. t. 1, p. 10. Reil, *Fieberlehre*. 1 *Th.*, p. 41. Hildenbrand, Institut. vol. 1. p. 87., 96, 101, 117. Un jeune médecin croate fit une belle réponse au baron de Stork, qui, dans un examen rigoureux, lui demanda, *qu'est-ce que la fièvre?* « La fièvre, dit-il, est ce que nous ne savons, ni vous, ni moi, ni aucun médecin du monde. » (*Salzb. med. chir. zeitung* 15. *Erganzungsband.* P. 50.

plusieurs manières différentes (7), savoir : en aiguës et chroniques, en continues, rémittentes et intermittentes, en bénignes, et malignes, en épidémiques, sporadiques, endémiques, stationnaires, annuelles, intercurrentes, en primitives et secondaires, en simples et composées, en régulières et irrégulières, en céphaliques, stomachiques, mésentériques, en synoque (*synochus et typhus*), en inflammatoires, gastriques, nerveuses, putrides, catarrhales, rhumatismales, etc. ; que les fievres, à des époques à peu près déterminéees (8), après des indices précurseurs, tantôt favorables (9), tantôt funestes (10), se terminent, soit par la santé qu'elles ramenent souvent (11),

(7) Galenus, De febrium differentiis, libr. 11. Galens, *Fieberlehre von* K. Sprengel; Breslau, u. Leipz. 1788. Baldinger, De febrium acutarum differentiis; Jenæ, 1770.

(8) Voici ce que dit Hippocrate sur les diverses crises des fièvres : « Febres mitissimæ, et securissimæ die 4 aut antè desinunt ; maximè verò malignæ et gravissimæ die 4 vel. priùs interficiunt. *Prænot.* 122. Primus febrium insultus ad dies quatuor, secundus ad 7, tertius ad 11, quartus ad 14, quintus ad 17, sextus ad 20 dies excurrit. *Prænot.* 122. Quibus per febres sextâ die rigores fiunt difficulter judicantur. *Sect.* IV. *aph.* 29. Febricitare incipientibus sanguinis stillationes cum sternutatione adcedentes, et quod in urinâ desidet album, quarto visum, septimo solutionem adfore denunciant. *Coac.* 149. Urina in febre album et leve depositum habens sedimentum, celerem liberationem denunciat ; celerem quoque, quæ diluta indiscretam quandam habet pinguedinem. *Coac.* 575. Quæ aliquantulum rubet, subrubrum habet sedimentum et leve, siquidem ante diem septimum appareat, septimo die solutionem fore designat ; post septimam autem tardiorem aut planè diuturnam. *Coac.* 575. Quæ quarto die subrubram nubeculam capit, septimo die liberat, dum reliqua pro ratione habeant. *ibid.* Febricitantium non omninò leviter, permanere corpus, et nihil minui, vel etiam plusquam ratio postulat, contabescere, malum. Illud enim morbi longitudinem ; hoc vero ægri imbecillitatem significat. *Aph.* 28, *sect* II. In febribus abcessus, qui ad primas judicationes *(id est evacuationes)* non solvuntur, morbi longitudinem significat. *Aph.* 51, *sect.* IV. Sudores febricitantium extra dies criticos orti laborem significant, et morbi longitudinem et recidivas. *Aph.* 36, *sect.* IV. Febricitanti sudor superveniens, febre non remittente, malum. Prolungatur enim morbus, et copiosiorem humiditatem indicat. *Aph.* 56, *sect.* IV. Quibus febricitantibus in urinis subsidentiæ fiunt crassiori farinæ similes, longam infirmitatem significant. *Aph.* 31, *sect.* VII.

(9) On peut consulter, sur les *signes favorables*, les aphorismes 26, sect. II. 43, sect. IV. 62, sect. VII. 56, sect. IV. 69. Sect. IV. Qui ex morbo superfuturi sunt, facile spirant, dolore vacant, noctu dormiunt, aliaque securissima signa habent. *Prænot.* 126. Quibus in febre die 7 aut 9 aut 11 aut 14, morbus regius supervenit, bonum est : nisi dextrum hypochondrium durum sit, alioqui non bonum. *Aph.* 64, *sect.* IV. Quibus ex febre aures obsurduerint, his sanguis è naribus effluens aut alvus exturbata, morbum solvit. *Aph.* 60, *sect.* IV.

(10) Du moins les symptômes suivants annoncent du *danger :* Dejectiones nigræ, qualis sanguis niger, sponte prodeuntes, malè. *Aph.* 21, *sect.* IV. In febribus circa ventrem æstus vehemens, et oris ventriculi dolor, malum. *Aph.* 65, *sect.* IV. In febribus ex somnis pavores, aut convulsiones, malum. *Aph.* 67, *sect.* IV. In febribus spiritus offendens *(id est intercisus)*, malum, convulsionem enim significat. *Aph.* 68, *sect.* IV. Voyez aussi : *Prædict.* 1-56. 74. *Coac.* 31. 11. 30. 34. 42. 44. 55. 78. 145. 242. On peut conjecturer une *issue funeste et la mort*, à la suite des signes que nous allons rapporter : « Si à febre detento, tumore in faucibus non existente, suffocatio ex improviso superveniat, lethale. *Aph.* 34, *sect.* IV. Si à febre detento collum de repente inversum fuerit, et vix deglutire possit, tumore non existente, lethale. *Aph.* 35, *sect.* IV. 58, *sect.* VII; *Coac.* 277. Ubi livores in febre fiunt, propè adfore mors significatur. *Coac.* 66. Febrium initio si atra bilis sursùm aut deorsùm prodeat, lethale est. *Coac.* 68. Quibus per febres assiduas pustulæ toto corpore enascuntur, lethale est, nisi quid purulentum abscedat. In his verò præcipuè adnasci ad aures tubercula solent. *Coac.* 114. Vocis défectiones in febre, quæ convulsionis speciem præ se ferunt, et in mentis emotionem cum silentio desinunt perniciem ostentant. *Coac* 248.

(11) « Si ebrius, dit Hipppcrate, repentè obmutuerit, convulsus moritur, nisi febre corripiatur, aut ubi ad horam pervenerit quâ solvuntur crapulæ, vocem recuperet. *Aph, sect.* V. Qui à distensione, aut rigore nervorum tenetur, febre super-

avec ou sans danger de récidive (12), soit par d'autres maladies (13), soit par la mort (14); enfin, que les cadavres des individus qui succombent à la fièvre, tantôt présentent des traces de la maladie qui a précédé, et tantôt n'offrent absolument rien de morbide (15).

2. *Partie thérapeutique.* — Nous croyons qu'il ne sera pas inutile de se rappeler, quant à la *thérapeutique générale*, qu'il n'existe point de méthode universelle pour traiter les fièvres, par la raison qu'il y a souvent une très-grande différence entre une fièvre et une autre fièvre, et que, dès-lors, les préceptes généraux consistent seulement à dire : qu'il faut se hâter d'éloigner les causes évidentes des fièvres, autant que cela peut se faire; modérer avec prudence et à propos les effets des causes qui se montrent rebelles, c'est-à-dire calmer ou dissiper seulement les symptômes graves et pressants, mais respecter ceux qui ne peuvent ni ne doivent être séparés de la nature spéciale de la fièvre, et qui constituent ordinairement des efforts salutaires de la nature (16); prendre garde que le mouvement fébrile ne vienne, ou à acquérir trop de violence, ou à se calmer trop tôt, ou à tomber tout-à-fait (17); distinguer les fièvres qui doivent être abandonnées à la nature de celles qu'il importe de soumettre aux secours de l'art (18); prendre pour guide, dans la conduite qu'il s'agit de tenir ici, non point des hypothèses à la mode, mais l'expérience des siècles; ne point adopter, toutefois, sans discernement, la pratique qui est en usage dans des pays éloignés, et chez des nations dont la manière de vivre diffère tout-à-fait de la nôtre; suivre dans le traitement des fiè-

---

veniente liberatur. *Sect.* IV. 57. Quicunque sani dolore capitis repentè capiuntur, et statìm muti fiunt et stertuut, in septem dies pereunt, nisi febris apprehenderit. *Sect.* VI. 51. Quibus hepar circumcircà dolet, his febris superveniens dolorem solvit. Sect. VII. 52. Sed dolor sine inflammatione esse debet. Sect. VI. 40. Cfr. Fr. Hoffmann, Diss. de salubritate febrium; Hal., 1702. Opp. T. VI — E. Stahl., Diss. de febre per se nunquàm mortifera; Hal., 1714. — Gœlicke, Diss. de laude febris falsò suspectâ; Fr. 1735. — Boehmer, Diss. de febre, remedio; Vitemb., 1754, et Diss. de virtute febris in sanandis spasmis; ibid. 1754. — H.-F. Van der Stadt, Tractatus de salubritate febris; Gand. 1768. — Finck, Diss. de febrium salubritate in morbis chronicis; Hal. 1772. —Metzler, *Uber d. vortheile d. fieber bey langwierigen krankheiten*; Ulm, 1790. — Berends, Diss. de febre spontaneo atque haud infrequente aliorum morborum auxilio; Francf. 1805. — Lecomte, *De la fièvre médicatrice et de la réalité des crises et des jours critiques.* V. *Journ général de médecine.* 1824,

(12) « Febricitanti, nisi in diebus imparibus dimiserit febris, reverti solet. *Aph.* 61. *Sect.* IV. *Coac.* 80. » Quibus febres cessant neque apparentibus solutionis signis neque diebus judicatoriis, iis recidiva expectanda est. *Prænot.* 138. *Coac.* 146.

(13) Voyez pour les signes qui annoncent qu'un *abcès* doit se former : *Coac.* 143, *Prænot.* 139, *Coac.* 422. 141. *Aph.* 51. IV. — Pour les symptômes précurseurs des *convulsions* : Prænot. 1. 115. — De la *douleur de la tête* : Aph. 70. Sect. IV. — De la *douleur des reins* : Coac. 297. — De la *diarrhée* : Aph. 73. IV. Coac. 291. Aph. 27. IV. Coac. 153. 142. — De la *dysenterie* : Coac. 124. — De *l'érysipèle à la face* : Coac. 200. — De *l'hémorrhagie* : Coac. 108. 149. 142. 555. Prædict. 1. 142. Coac. 298. — Du *délire* : Coac. 79. 95. 226. — Du *vomissement*, Coac. 142.

(14) Il est démontré que les fièvres sont loin d'occuper le dernier rang dans les registres mortuaires : Buchan, *Médecine domestique*, t. 2. *ch.* 2. p. 14. J.-P. Süsmilch, *Gottliche ordnung.4te ausgabe. Berlin.* 1775. W. Black, *An arithmetical; and medical analysis of the diseases and mortality of the human species. Lond.* 1789. *chap.* 4 p. 43. Il paraît donc que les éloges de la fièvre n'ont pas été restreints à tort par Berger dans sa dissert. De laude febris meritò suspectâ; Witeb. 1730, et par Werlhof, De limitandâ febris laude. V, opp. vol. 11. p. 389.

(15) Senac (l. c. lib. 4. cap. 5.) dit que dans les fièvres malignes et pestilentielles, les viscères offrent quelquefois un effet visible de ce poison extrêmement subtil qui cause si promptement la mort; mais que plus souvent, on n'en rencontre aucune trace qui tombe sous les sens.—Morgagni dit que cela est tout-à-fait *conforme à la vérité*. De sed. et caus. morb., t. II, ad Senac epistol.

(16) Burserius. l. c. § XLVIII.

(17) Idem. Ibid, § XLII.

(18) Il y a à ce sujet une dissertation de Planchon qui mérite d'être lue : *Le naturisme, ou la nature considérée dans les maladies et leur traitement conforme à la doctrine et à la pratique d'Hippocrate et de ses sectateurs.*

vres négligées ou soignées mal à propos, non point les indications qui conviendraient à des périodes de la maladie qui n'existent plus, mais plutôt celles que réclame son état actuel, et ne pas négliger, quand nous traitons des fébricitants, d'éloigner la maladie des individus sains.

§ XX. *Ordre que nous avons adopté.*

1. *En général.* — Afin de pouvoir bien distinguer entre elles et désigner exactement les maladies nombreuses qui ont été rangées dans la classe des fièvres, *en ce qu'elles réclament des moyens de traitement spéciaux*, nous avons été forcés de recourir à la méthode des nosographes, suivant laquelle les maladies sont distinguées en ordres, genres et espèces. Nous avons préféré cette division, aussi simple que vulgaire, et qui, au lit des malades, met très-bien sur la voie du traitement, à toute autre méthode spécieuse et pompeuse.

2. *Ordres.* — Nous divisons donc les fièvres, premièrement en celles qui constituent par elles-mêmes une maladie (*fièvres idiopathiques*, *primitives*, *essentielles*, *maladie de la fièvre*), et en second lieu, en celles qui ne sont que les symptômes d'autres maladies (*fièvres symptomatiques*, *secondaires*). Vouloir nier les unes ou les autres serait chose absurde (1).

3. *Genres.* — Nous subdivisons les fièvres primitives, dont il est ici uniquement question, en *intermittentes* et *continues*, suivant qu'elles ont des intervalles apyrétiques, ou que leur marche est continue. Nous commencerons par les premières.

CHAP. II. — DES FIÈVRES INTERMITTENTES.

§ XXI. *Introduction. Définition. Division.*

1. *Introduction.* — Nous commençons les traités spéciaux des fièvres par celui des fièvres intermittentes (1), non point que leur histoire soit plus facile, comme on le prétend (2); elle est au con-

---

(1) Broussais, qui regarde toutes les fièvres sans exception comme des symptômes de gastro-entérite, doit nécessairement nier l'existence des fièvres primitives ou essentielles. Si j'écrivais un ouvrage de polémique, je lui objecterais : 1° que, puisque la plupart des causes qui donnent lieu aux fièvres agissent sur l'économie tout entière, il doit en résulter aussi un effet général; 2° que les prodromes d'un grand nombre de fièvres décèlent réellement une maladie de tout le système; 3° que si la fièvre affecte un endroit plutôt qu'un autre, on ne peut pas en conclure que cet endroit constitue le foyer du mal; 4° que le principe contagieux lui-même de la variole, de la rougeole et de la scarlatine, attaque d'abord toute l'économie, et plus tard seulement la peau; 5° que pendant le cours d'une seule et même fièvre, tantôt une partie du corps, tantôt une autre, peuvent être affectées d'une manière particulière, sans que le caractère de la maladie change le moins du monde; 6° qu'il est souvent possible de combattre l'affection spéciale de la partie qui souffre le plus, la fièvre persistant néanmoins toujours, et poursuivant la marche qui lui est propre; 7° que la crise, qui seule peut amener la terminaison des fièvres, est un mouvement de tout le corps; 8° que l'essence des fièvres ne doit pas seulement être cherchée dans les parties solides de l'organisme, mais encore dans ses fluides, comme le démontrent entr'autres les fièvres qui sont la suite d'une grave perte de sang; 9° enfin, que les fièvres les plus graves réclament un traitement général, faute de quoi, les moyens locaux auprès de la partie principalement lésée, augmentent plutôt le mal, ainsi que je l'ai vu plusieurs fois, lorsqu'on débutait par les sangsues, sans les faire précéder de la saignée. Au reste, l'erreur de Broussais a produit un bien, c'est que les médecins qui, auparavant, négligeaient les fièvres secondaires, apportent maintenant plus d'attention aux irritations locales, qui sont la cause des fièvres symptomatiques. Mais il eût pu obtenir un semblable résultat sans faire tant de bruit!

(1) In cujus quidem argumenti pervestigatione tantò magìs omnis industria necessaria est, quantò plus in febrium intermittentium curatione *neglecta omnis ferè observatio est*. A quo enim tempore cortex peruvianus tanquàm certum atque expertum auxilium invaluit, plurimi medicorum hoc contenti sine consideratione et demptâ rationali medicinâ omnem imposterum febrim intermittentem eâdem tanquàm Herculis clavâ percutere volebant. Strack, Observat. de febribus intermitt. cap. I. p. 3.

(2) Hildenbrand, Instit. practico-medicæ. t. II. § I.... «*Harum* (febrium intermittentium) *notio facilior est.* »

traire très-difficile (3); mais, parce qu'elle nous préparera très-bien à l'étude des fièvres continues. En effet, chaque paroxysme des fièvres intermittentes n'est autre chose qu'une fièvre continue de courte durée (4).

2. *Définition.* — La *fièvre intermittente* (5) est une fièvre primitive, composée d'accès (6) et d'intervalles apyrétiques (7), avec tendance spéciale à la récidive.

3. *Bibliographie.*—L'histoire de cette maladie, aussi ancienne que le monde, a été exposée, soit dans des ouvrages qui embrassent toute la médecine pratique (8), soit dans les traités spéciaux des fièvres (9), soit dans des mémoires publiés par des sociétés littéraires (10), soit

---

(3) Via igitur, quæ ad febrium intermittentium curationem ducit, *non ita expedita, sed è contra valdè lubrica;* quo major videtur remediorum suppellex, eo facilius est in eorum delectu errare. Senac, De reconditâ febr. interm., tùm remitt. naturâ. L. II. cap. 1.

(4) Ce sont les paroles de Sydenham.

(5) *Synon.* Anctas. allem., *wechsel-fieber, koltes fieber, kaltweh, absatz-fieber, das kalte.* Ital., *febbre, febbre intermittente; febbre periodica.* Fr., *fièvres, fièvre froide.* Angl., *seasoning fever, intermitting fever, a cold fit, ague.* Russ., *luxoratka.* Polon., *febra.* Dan. et sued., *vexel feber.* Espagn., *calentura; fiebre fria.* Portug., *maleitas, febre de sezão.*

(6) Syn. Lat., *insultus, accessio, invasio.* Græc., *paroxysmus.* Allem., *anfall.* Angl., *fit.* Franc. *accès,*

(7) Syn. Lat., intermissio, integritas, infebricatio, Græc., apyrexia.

(8) § IX. 9. § X. 11. § XI. 16.

(9) § XIX. 1. (5).

(10) J.-B. Gründel, Febres intermittentes epidemicæ in Styriâ. a. 1687. Miscell. acad. nat. curios. Dec. 11, a. 6. 1687. p. 309.—Chr. Helwich, De febribus intermittentibus malignis. Eph. acad. nat. cur. cent. 1 et 11. p. 330. — Chr.-Fr. Joerdens, De febribus intermittentibus malignis et periculosis. Acta acad. nat. cur. vol. x. p. 48.—J.-Ph. Berchelmann, Bigæ febrium intermittentium, a. 1761. Giessæ epidemicorum. Acta hassiaca. a. 1771. p. 165.—J. Haartmann, *Uber d. ursachen der heftigen wechsel fieber, welche in den Jahren* 1774-1777. *Um abo und anderwarts grassirten. Neue schwedische abhandl.* J. 1781. p. 29. — E.-F. List, De epidemicâ et malignâ febre intermittente, plurimis annis et imprimìs anno 1779 civitatem

(Suite de la note.)

compensem devastante. *Verhandel. van de correspondentie soc.*—In's Hage. Deel. 1.2. afdeel. A. Bl. 248. — Caille, Mémoires sur les fièvres rémittentes et intermittentes qui ont regné en 1780 et 1781 (en France). Hist. et Mém. de la soc. r. de médec., a. 1786. Mém. p. 24.—Py, Observation de la fièvre endémique à Narbonne, devenue épidémique. — Sédillot, Rec. périod. de la Soc. de méd. de Paris. T. XII. p. 255.—L.-A. Gaillard, Observation d'une fièvre intermittente maligne. *Ibid.* p. 264.—Chr.-J.-Th. de Meza, Relatio febris tertianæ intermittentis epidemicæ, mensibus martio, aprili, maio, junio, etc., anni 1784, grassantis. Acta reg. soc. med. havniensis. Vol. 2. p. 197. —B. Rush. An Enquiry into the cause of the increase of bilious and intermitting fevers in Pensylvania; with hints for preventing them. Transact. of the american soc. Vol. 2. p. 206. — Duret, Mémoire sur les maladies (fièvres intermittentes) qui ont régné dans la Valoire (an XI), suivi de la statistique de cette contrée. Annales de la soc. de médec. de Montpellier. t. I. p. 1. p. 266.— P.-J. Boucher, Observation sur un cas peu commun de fièvre intermittente pernicieuse. Ibid. t. 1. P. 1. p. 86. — Ch. A. Barrey, Rapport sur une épidémie de fièvres intermittentes qui ont existé dans le village de Saint-Vil (au S.-O. de Besançon), pendant les mois de vendémiaire et brumaire an XIV. *Ibid.* t. 9. p. 385.— Colombot, Observation sur une fièvre intermittente pernicieuse, qu'on pourrait appeler ophthalmique, extraite d'un mémoire de Colombot, sur une épidémie des fièvres de cette nature, qui a régné dans plusieurs communes du département de la Haute-Saône, en 1806, vers la fin de l'été. Bulletin de l'Ecole de médecine et de la soc. de Paris (année 3), a. 1807. p. 82.—F.-J. Double, Sur les fièvres intermittentes pernicieuses (à Paris, 1807). —Sédillot, Rec. périod. de la soc. de méd. de Paris. t. XXXI. p. 180.— Audouard, Sur les fièvres intermittentes et rémittentes pernicieuses, recueillies à l'hôpital militaire français, à Rome, pendant les mois de juillet et août 1807. Annales de la soc. de médec. de Montpellier. T. XI. p. 5. 169.— Lorentz, Aperçu sur les fièvres intermittentes qui ont régné depuis la fin du mois de février jusqu'à la fin de juin 1808, parmi les militaires français en garnison à Potsdam, et cantonnés dans les environs.—Sédillot, Rec. périod. de la soc. de médec. de Paris. t. XXXIII. p. 361.— Golfin, Observation d'une fièvre pernicieuse intermittente, avec rapport sur cette observa

dans des dissertations inaugurales (11), soit enfin dans des monographies et divers opuscules de ce genre, ayant surtout rapport aux fièvres intermittentes, épidémiques et endémiques. On compte parmi les auteurs de ces derniers travaux : Velius (12), Fr. Porellus (13),

tion, par Chapotin. *Ibid.* t. LV. p. 145, 155. — T. Buscalioni, Sulle febbri intermittenti. Giornale della soc. med. chirurg. di Parma. Vol. 9. p. 153.—Joseph Frank, O wlasnoscyach febre pannuicacych w litwie, pamietnikow towarzystwa Lekarskiego Willenskiego. t. XI.

(11) Sennert, Diss. VIII. de febribus intermittent. in genere; Vitenb., 1628.—Diss. IX de febribus in specie. *Ibid.* 1628. — Rœderer, De febrib. intermitt. in genere et in specie; Jen. 1638.—Cross, Diss. de febre intermittente; Leid. 1664. —Graemberg, Diss. de febribus intermitt. Leid. 1666. — Futzius, Diss. de febrib. intermitt. Lugd. Bat. 1676. — Happel, Diss. de febr. intermitt. Marp. 1677. — Meibomius, Diss. de febribus intermittentibus epidemicis; Helmstadiæ, 1678.— Cramer, Diss. archeus faber febrium intermittentium; Erf. 1679.—Rivinus, Diss. de febr. interm. Lips. 1683. — Wedel, Diss. de febre intermittente in genere; Jen. 1690. Ejusd. De febrib. intermitt. Jen. 1692.— Engel, Diss. de febrib. intermitt. Leid. 1700.—Bœttiger, Diss. de febr. interm. Lipsiæ 1721.—Spies, Diss. de febrium intermittentium theoriâ et therapiâ; Helmst. 1721. — Tettenborn, Diss. de febr. intermittentibus cognoscendis et curandis; Hal. 1726. — Luther, Diss. de febrib. intermitt. Erf. 1737. — Detharding, Diss. de caussâ et indole febr. intermitt. Rost. 1748.—Cartheuser, Diss. de febrium intermittentium vulgarium et epidemicarum differentiâ; Francf. ad Viadr. 1751. — Raymond, Diss. de febribus intermittentibus autumnalibus Mittelburgi quotannis grassante. V. Balding, Sylloge, t. I.—Nonne, Diss. de febrib. interm. et speciatim tertianâ duplici; Jen. 1756. — Buchner, De febris intermittentis complicatione cum malignâ casu quodam illustratâ; Hal. 1757. — Riedhammer, Diss. de febre intermittente; Viennæ 1757. — Nietzki, Diss. de motibus febrilibus, febrium intermittentium indoli analogis; Hal. 1763.—Ejusd. Diss. de febrium intermit. symptomatib. quibusdam acutis; Hal. 1763.—Smith, Diss. de febrib. intermitt. Lugd. Bat. 1764. —Koch, Diss. sistens considerationem pathologico-practicam febrium intermittentium; Hal. 1764.—Steinbrenner, Diss. de febrib. intermitt. Argent. 1764. —Müller, Diss. de febrib. intermitt. Viennæ 1765. — Koreff, De caussis febris intermittentis autumnalis irregularis; Hal. 1769. — Brotherson, Diss. de febrium intermitt. naturâ et indole; Edinb. 1776.— De Meza, Diss. sistens animadversiones febrium intermittentium therapiam concernentes; Büzow, 1777.—Van der Belen, Diss. de febribus intermittentibus compositis; v. collect. diss. lovaniensium.— Cassel, Diss. de febr. intermitt. Giessæ 1781. —Van Rossum, Diss. de febrib. intermitt. in genere; Lovan. 1781.—Mayer, Diss. de febrib. intermitt. Giessæ 1781.— Henrici, Diss. de naturâ febris intermitt. in genere; Argent. 1783. — Tritschler, Diss. generalia quædam circa febres intermitt. Erf. 1783. — Buchanan, Diss. de febrib. intermitt. Edinb. 1783. — Pauli, Diss. de febrib. intermitt. Mogunt. 1784. Nauhcimer, Diss. de febrib. intermitt. Mogunt. 1784. — Collier, Diss. quæ dam de febrib. intermitt. Edinb. 1784. — Van Hinte, Diss. de febr. nervos. et intermitt. Hal. 1786. — Ramsay, Diss. de febrib. intermitt. Edinb. 1786. — Oberkamp, Diss. febres intermittentes; Heidelb. 1786. — Sutton, Diss. de febrib. intermitt. Lugd. Bat. 1787.—Van Elswyk, diss. de febrib. intermitt. tàm manifestis quàm larvatis; Lugd. Bat. 1788.—Mutenbacher, Diss. historia febris intermitt. Kilon. 1788.— Spratt, Diss. de febre intermitt. Edinb. 1793.—Maklennan, Diss. de febre intermitt. Edinb. 1793. — Fowler, Diss. de febrib. intermitt. Edinb. 1794. — G. Fordyce, Second dissertation on fever, containing the history and method of treatment of a regular tertian intermittent; Lond. 1795.—Finck, Diss. de febre intermitt. Bromberg 1798.—Baron, Diss. de febre intermitt. Edinb. 1799. — J.-L. Alibert, Dissertation sur les fièvres pernicieuses ou ataxiques intermittentes; Paris an VIII. — Lawlor, Diss. de febrib. intermitt. Edinb. 1801. — Halpin, Diss. de febre intermitt. Edinb. 1802.—Harte, Diss. de febre intermitt. Edinb. 1802. — Werner, Diss. de febr. interm. perniciosis; Francf. 1804. — Rutetski, Diss. de febre intermitt. Erf. 1806.—Sabaux, Diss. sur les fièvres pernicieuses intermittentes épidémiques; Paris 1812.— Legier, Diss. sur les fièvres intermittentes; Paris 1812. — Michal, Diss. sur la fièvre intermittente adynamique; Paris 1812. — S. Schwalt, Diss. de febrib. intermitt. Vindob. 1814. — E.-F.-Th. Funk, De febre intermittente; Hal. 1822. — Schrem, De febribus intermitt. Patav. 1823.

(12) Theses de febr. interm. Patav. 1595.

(13) De febrib. intermitt. earumque causis. 1597.

G. Drageus (14), J. Jones (15), J.-H. Bolmann (16), G. Cole (17), Fr. Torti (18), Jac. Dracke (19), D.-S. Madai (20), O. Gesenius (21), W. Coley (22), Mosca (23), E.-A. Nikolai (24), Coliny (25), M. Durand (26), Raynal (27), F.-C. Medicus (28), Trnka de Krzowitz (29), Santarelli (30), J.-C. Fidler (31), Grainger (32), Voullone (33), Graumann (34), Thompson (35), C. Strack (36), Notarjanni (37), F.-W. Von Hoven (38), F. Saalmann (39), A. Comparetti (40), Wendt (41), Fr. Schraud (42), F.-D.-A. Bouffey (43), Froment (44), Moreau (45), Kortum (46), Spangenberg (47), Fizeau (48), Coutanceau (49), Jac. Richard (50), J.-L. Alibert (51), P.-A. Colombat (52), H.-Fr.

---

(14) Observat. de febrib. intermitt. Lond. 1668.

(15) De febrib. intermitt. Hagæ. 1684.

(16) De febre intermittente ejusque explicatione et curatione; Marb. 1695.

(17) Hypotyposis super febres intermittentes; Amst. 1698.

(18) Therapeutice specialis ad febres periodicas perniciosas; Mutin. 1709; edit. nova C. Vita auctoris; Francf. et Leipz. 1756; altera nov. cur. C.-C.-J. Tombeur et O. Brixbe; Bonn, 1821.

(19) Orationes tres de febrib. intermitt. Lond. 1742.

(20) *Abhandl. von den sogenannten wechselfiebern; Halle* 1747.

(21) *Beobachtungen der wechselfieber und ihrer wirkung in die gesundheit; Helmst.* 1752.

(22) *Account of the late epidemical ague; Lond.* 1752.

(23) *Sulle febbri di mutazione d'aria; Napoli* 1756.

(24) *Abhandlung von den kalten fiebern; Kopenh.* 1758.

(25) De febribus intermitt. cognoscendis et curandis; Argent. 1760.

(26) *Sur les fièvres intermittentes.*

(27) *Essai sur la méthode de guérir les fièvres malignes intermittentes; Paris* 1763.

(28) *Geschichte periodischer krankheiten; Karlsruhe* 1764.

(29) Historia febrium intermittentium; Vindob. 1775. (J'ai été obligé de me servir de la traduction allemande publiée à Vienne en 1781.)

(30) *Ricerche intorno alle cause della febbre perniciosa dominante nello stato Romano.*

(31) De febre intermittente; Prag. et Vindob. 1784.

(32) *Praktische Bemerkungen über die behandlung des kalten fiebers; Leipz.* 1785.

(33) *Mémoire sur la question: Déterminer le caractère des fièvres intermittentes; Avignon* 1786.

(34) Meletemata ad febres intermittentes spectantia; Buzow. 1787.

(35) *Treatise on the febris intermittens; Lond.* 1787.

(36) Observationes medicinales de febrib. intermitt. Offenbach 1787.

(37) *Osservazioni sulle febbri di mutazione; Napoli* 1788.

(38) *Versuche über das wechselfieber; Winterthur* 1789.

(39) Descriptio febris intermittentis in genere et speciatim febris interm. quotidianæ, tertianæ et quartanæ; Münster 1791.

(40) *Riscontri medici delle febbri larvate periodiche perniciose; Padova* 1795.

(41) Commentatio de febribus intermittentibus semestris hiberni anni 1795-96; Erlang. 1796.

(42) De febribus periodum habentibus observationes novæ; Vindob. 1797.

(43) *Essai sur les fièvres intermittentes; Paris an* VI.

(44) *Mémoire sur les maladies en Italie, ou observations sur les fièvres intermittentes des marais; Pavie* 1798.

(45) *Observations et réflexions sur les fièvres intermittentes et rémittentes malignes de l'automne; Vitry an* VI.

(46) *Bemerkungen über das wechselfieber, mitt hinsicht auf herrn hofrath Marcus abhandlung über diesen gegenstand, in Hufeland's journ. der pr. heilk.* 15, *B.* 3, *st. p.* 1. *Idem: Zuzatz zu meinen bemerkungen über das wechselfieber,* 20, *B.* 3, *st. p.* 21.

(47) Commentatio medica sistens historiam febris intermittentis malignæ quæ a. 1800. Philippsburgi sæviit. Würceb. 1801.

(48) *Recherches et observations pour servir à l'histoire des fièvres intermittentes; Paris* 1803.

(49) *Notice sur les fièvres pernicieuses qui ont régné épidémiquement à Bordeaux en* 1805; *Paris* 1805.

(50) De insidiosâ quarumdam febrium intermittentium naturâ, et de illarum curatione variis experimentis illustratâ; Lugd. Bat. 1807.

(51) *Traité des fièvres pernicieuses intermittentes; Paris* 1809.

(52) *Mémoire sur une épidémie des fièvres intermittentes adynamiques; Paris* 1809.

Trumph (53), Audouard (54), F.-G.-C. Sébastian (55), J.-B, Mége (56), J.-B.-Th. Baumes (57), Fr. Puccinoti (58), Buscaglioni (59) et J.-B.-L. Kirkhoff (60). Nous citerons en temps et lieu les auteurs qui ont traité chaque partie de l'histoire des fièvres intermittentes en particulier.

4. *Division.* — Pour pouvoir exposer ce sujet suivant l'ordre convenable, il faut diviser les fièvres intermittentes : 1° en *manifestes* et *larvées* ; 2° en *bénignes* et *pernicieuses* ; et 3° en *régulières* et *irrégulières*.

§ XXII. *Fièvres intermittentes manifestes.*

1. *Définition. Stades.* — Les *fièvres intermittentes* qui offrent *évidemment* les symptômes caractéristiques de ces sortes de fièvres sont dites *manifestes*. Le paroxysme de ces fièvres se prolonge rarement au-delà de douze heures (1), et se compose des *stades* : de *froid*, de *chaleur* et de *sueur* ; l'*apyrexie* succède à ce dernier stade.

2. *Stade de froid.* — A la suite des symptômes précurseurs des fièvres (les fièvres intermittentes en offrent parfois de bien singuliers (2), ou sans qu'il ait existé de prodromes, le malade devient de plus en plus languissant, pâle, recherche le soleil ou le feu ; ses traits s'altèrent ; surviennent ensuite des douleurs de tête, et souvent des lombes et des articulations, et le malade souffre comme si tous ses membres étaient brisés. Les ongles et les lèvres, quelquefois aussi le nez (3), prennent une teinte livide; la peau prend le caractère appelé *chair de poule*, elle est dans quelques cas marquée de taches bleues semblables à des pétéchies (4). Bientôt arrive le froid (5) (le thermomètre indiquant quelquefois une augmentation de chaleur (6), froid qui, partant des lombes, gagne la région dorsale, la poitrine et enfin tout le corps. Le corps diminué de volume, à tel point que les anneaux des doigts peuvent tomber. Le malade, alors, se met au lit et se charge de couvertures jusque par-dessus la tête. Toute la machine est ébranlée, et il survient quelquefois des mouvements convulsifs (7), surtout chez les enfants. Les dents claquent, et il peut même arriver, quand le malade est un vieillard, qu'il y en ait quelqu'une d'arrachée (8). Le malade est tellement tourmenté par la soif, qu'immédiatement après qu'on lui a retiré la coupe de la bouche, il redemande à boire. Ceux qui boivent avec trop d'avidité vomissent, mais le vo-

---

(53) *Uber die wechselfieber und ihre Heilart; Wien.* 1810.

(54) *Nouvelle thérapeutique des fièvres intermittentes; Paris* 1812.

(55) *Uber die sumpfwechselfieber in allgemeinen und vorsüglich diegenigen welche in Holland epidemisch herrschen; Karlsruhe* 1815.

(56) *Description d'une fièvre intermitt. épidémique; Paris* 1822.

(57) *Traité des fièvres intermitt. et des indications qu'elles fournissent pour l'usage du quinquina; Montpellier* 1823.

(58) *Storia delle febbri intermittenti di Roma; Urbino* 1824.

(59) *Saggio sulle febbri intermittenti; Torino* 1824.

(60) Considérations pratiques sur les fièvres intermittentes, avec des avis sur les moyens de s'en préserver dans les localités humides et marécageuses; Amsterdam 1825-28.

(1) Je l'ai vu cependant plus d'une fois se prolonger. Welsen a vu un paroxysme de *soixante-douze heures* (Horn's, *Archiv. f. med. erfahr.* 1811, *nov. p.* 447). Allen (*kürzer inbegriff. der ganzen medicin.*, 1 *kap.*, 31 *artic.*) a observé une fièvre intermittente dont les paroxysmes ont duré une *semaine entière*, la semaine suivante constituant l'intervalle apyrétique, et ainsi de suite; cette maladie céda au quinquina. Benivienus (De abditis morbor. caussis, cap. 81) parle d'une fièvre intermittente dont les paroxysmes se prolongeaient pendant l'espace de *quinze jours*.

(2) Par. ex., couleur jaune des doigts et du métacarpe de la main droite (Strack, au rapport de Trnka, l. c. § 46); sensation de froid autour de l'ombilic (Coliny, l. c. § 22); douleur de l'œil droit (Riedlin, lin. med., ann. VI, mart. obs. 22) ; dévoiement (J.-A. Limprecht, in act. acad. nat. cur., vol. II, p. 313), etc.

(3) Senac, au rapport de Trnka, l. c. 3 *kap.*, § 20, p. 40.

(4) Stork, Ann. méd., p. 167.

(5) Walther, Diss. de frigore et febris intermittentis accessione; Lips., 1740.

(6) Haen, Ratio medendi, p. II, c. 10, p. 165 ; p. IX, c. 1, § 3.

(7) Ephem. nat. cur., dec. 11, a. 10, obs. 199.

(8) Wilson, ouv. c. V, 1, p. 81, not.

missement (9) survient même sans cela. Les matières vomies sont tantôt de la bile, tantôt un fluide transparent et insipide. Le vomissement est précédé d'anxiété, de pesanteur d'estomac et de nausées. Les hypochondres sont tendus, la rate augmente quelquefois de volume. En même temps, le pouls devient très-fréquent, irrégulier, serré, petit, à peine et quelquefois pas du tout appréciable au toucher; dans quelques cas cependant, il est lent (10). La respiration est courte, pénible, asthmatique, la voix entrecoupée. Le malade est pris, quelquefois, d'une petite toux sèche, qui le tourmente sans relâche, et ne lui permet pas même de prononcer une seule parole (11). Il y a trouble ou succession rapide des idées; dans quelques circonstances, on remarque, au contraire, de la somnolence. Les fonctions des sens, du tact surtout, sont perverties ou abolies. Les ulcères se dessèchent; les seins des nourrices se tarissent. Au contraire, l'urine est aqueuse, abondante, quelquefois verte (12), rouge (13), et le malade sent fréquemment le besoin de l'expulser. Il est rapporté aussi qu'on a remarqué l'érection du pénis, et l'éjaculation du sperme, accompagnée de douleurs (14), et même que les testicules sont devenus quelquefois douloureux (15). Le stade de froid dure tantôt une demi-heure, le plus souvent deux heures, quelquefois quatre et même six heures (16). Enfin le froid se dissipe peu à peu, et ce phénomène s'accompagne d'une sensation agréable.

3. *Stade de chaleur.* — Le froid ayant cessé, toute la peau devient chaude (17) et rouge. Le malade cherche à se débarrasser de ses couvertures, et à découvrir ses pieds. Le corps augmente de volume; la tête est en proie à une douleur violente, et néanmoins les fonctions des sens et du cerveau sont exaltées, ce qui se remarque surtout pour l'imagination et la mémoire (18). Les malades qui ont le système nerveux très-irritable tombent souvent dans un délire loquace, et éprouvent des soubresauts des tendons. Les enfants sont plutôt assoupis, où bien ils ont un sommeil troublé par des visions d'images effrayantes. En général, les patients supportent avec peine le bruit et la lumière. Les yeux deviennent brillants, et les artères, surtout les carotides et les temporales, battent avec force. Souvent du sang s'écoule des narines; et les malades sujets aux hémorrhoïdes éprouvent des symptômes de congestion dans différentes parties du corps. Le pouls est ordinairement moins fréquent que pendant le stade de froid, et régulier; mais il est presque toujours plein et dur. La respiration est libre, du moins chez les malades qui ont les poumons sains, mais haletante; la bouche est sèche. La soif continue, augmente même, avec désir des boissons acidules. Les selles sont supprimées. L'urine, en petite quantité, brûlante, fait quelquefois éprouver des ardeurs quand elle est rendue. Après deux, trois, ou même quelquefois huit heures, la chaleur décroît, ainsi que les autres symptômes. En même temps le pouls devient onduleux et mou.

4. *Stade de sueur.* — Dès-lors une *sueur* vaporeuse, chaude, d'une odeur spécifique, presque acidule chez les malades affectés d'arthritis, de scorbut, de la plique, ou qui ont la peau blanche et

(9) Stahl, Diss. de vomitu præcipuo febrium intermittentium symptomate; Erf. 1730.

(10) B. Brendel, Opusc. mathem. et medic. argument., p. II, diss. 11, febr. part., § 1, p. 1, progr. 22, de pulsu febrium comment. 1, § 7.

(11) Cette scène singulière s'est offerte à moi, en 1805, sur la personne du prince lithuanien A. R.— Cfr. R. Buchhave, Observationes raro in praxi obvenientes, obs. 2, in actis R. soc. med. havniensis, t. II, p. 400.

(12) Fr. Paullini, in Ephem. nat. cur. dec. II, a. 9, obs. 195. Bonet, Med. sept. collat. L. III, sect. 29, cap. 21, p. 928. J'ai observé moi-même aussi *l'urine verte* chez des malades affectés de fièvres intermittentes, qui prenaient du quinquina qu'on leur avait livré sous le nom de *quajane*, ainsi que cela est rapporté dans une note de la première édition de cet ouvrage, p. 62, au sujet de l'influence du quinquina sur la sécrétion de l'urine. (Lisez Rubini dans le *Memorie della società italiana,* 1799.)

(13) Tizeau, l. c.

(14) Hufeland's journ. etc., IX, B. 3, st. p. 19.

(15) Heberden, Commentarii de morborum historiâ et curatione. Cet ouvrage a été revu par Sœmmering; 1804, p. 140.

(16) Haen, l. c. p. IX, c. 1, § 3.

(17) Neifeld, De genesi caloris febrium intermittentium; Lips. 1744.

(18) Reil, ouv. c., tom. I, p. 45.

les cheveux roux, offrant quelquefois la saveur du muriate d'ammoniaque (19), se montre d'abord aux parties génitales et aux aisselles, couvre bientôt le front et inonde enfin tout le corps. Le désir du sommeil reparaît; constipation, urine en petite quantité ou nulle. La sueur dure de une à trois heures environ, la fièvre décroissant toujours de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin elle ait tout-à-fait disparu.

5. *Stade de l'apyrexie.* — Le *stade d'apyrexie* commence alors, et le pouls, du moins quand le malade est couché, n'annonce rien de morbide, à part quelquefois un peu de fréquence. La peau présente, au toucher, une température douce et fraîche, tout-à-fait particulière et difficile à décrire; elle est quelquefois encore recouverte d'une légère sueur. L'urine, en quantité normale, mais écumeuse, se recouvre ordinairement, après un certain temps, d'une pellicule qui adhère en même temps aux parois du vase, et tantôt dépose un sédiment, soit briqueté (20), soit puriforme, tantôt présente une couleur rouge. Le malade, devenu fort calme, expectore sans effort les crachats contenus dans sa poitrine, comme s'il était, d'ailleurs, bien portant, et il éprouve le sentiment d'une santé parfaite, surtout quand on a changé ses linges mouillés par la sueur. Mais, dès qu'il quitte le lit, il ressent ordinairement bientôt de la pesanteur de tête et de la faiblesse. Souvent le goût est dépravé, l'haleine fétide, l'appétit détruit, et ses yeux offrent une teinte jaunâtre. L'habitude du corps devient semblable à celle d'un individu cachectique, et présente quelque chose de spécial, qui, pour un homme exercé, fait ordinairement découvrir, au premier coup d'œil, une maladie latente. Il se développe souvent des pustules autour des lèvres (*hydroa febrile*) (21). Nous avons vu survenir de ces hydroa à la paume des mains, comme la gale. La durée de l'apyrexie varie suivant les différents types de la fièvre; il en sera question plus bas.

§ XXIII. *Fièvres intermittentes larvées.*

1. *Définition.* — Les *fièvres intermittentes larvées* (1) sont celles qui se montrent sous la forme d'une autre maladie, tandis qu'elles appartiennent néanmoins aux fièvres intermittentes, et par leur origine, et par leur marche et par leur traitement.

2. *Fièvre subcontinue.* — Nous sommes les premiers, si nous ne nous trompons, à ranger les *fièvres subcontinues* parmi les intermittentes larvées : et cela avec raison, puisqu'elles se présentent sous le masque d'une autre maladie, savoir, de la fièvre continue. Ces sortes de fièvres sont désignées çà et là, chez les anciens, sous le nom de *demi-tierces* ou *doubles-tierces* (2). On les appelle aujourd'hui *subcontinues de Torti*, parce que Torti (3) a démontré, le premier, que ce genre de maladies appartient aux fièvres intermittentes et doit être traité comme elles. Les fièvres *subcontinues* débutent comme les intermittentes, et suivent la même marche. Mais quand survient la période d'apyrexie, la fièvre ne cesse pas entièrement; elle ne fait que

---

(19) Sebastian, l. c. Le même auteur rapporte une observation de Muys, qui prouve que la sueur des individus affectés de fièvres intermittentes se prend quelquefois en crystaux.

(20) En outre, F.-J. Lauter (Histor. med. biennalis morbor rural, c. 14, p. 175), — Ch. Weber (Obs. med., fasc. I, obs. 40, § 21, et nota), — Huxham (Opp., t. I, p. 105), — Stork (Ann. med., II, p. 172), ont observé que le sédiment briqueté, dont Sydenham parle d'abord comme d'un symptôme des fièvres intermittentes, n'est pas aussi constant qu'on le croit communément.

(21) Voyez 2e partie, 2e section de ce volume, chap. des hydroa.

(1) Kemme, Diss. de febrib. nervos. et interm. larvatis, 1786. — Delabigne, *Diss. sur les fièvres intermittentes larvées*; Paris, 1806. D. Craanen, Diss. de genuino febrium intermittentium larvatarum charactere, illarumque peculiari indole; Lugd. Bat. 1806.

(2) Goldhagen, Diss. de febris hemitritæ antiquitatibus; Halæ; 1782. — Et Puccinotti (l. c. *Storia*, p. 279) dit : ... *Noi non dubitiamo punto di collocare l'emitriteo tra le perniciose del suolo romano; e se molte febbri non andassero sotto il nome generico di terzane doppie o di subintranti o di succontinue, se altrettante non ne venissero commodamente rilegate tra le putride e le maligne, gli emitritei sarebbero forse anche oggidì frequenti a Roma nell' autunno come lo erano per lo passato.*

(3) L. c.

décroître, de telle sorte qu'il y a seulement *rémission* de la maladie au lieu d'apyrexie, jusqu'à ce qu'il arrive un nouveau paroxysme, simulant une exacerbation. Ce paroxysme débute ordinairement par un léger frisson suivi de chaleur et de sueur plus ou moins marquée. La nouvelle apyrexie est, dans la plupart des cas, moins tranchée que la précédente, de sorte qu'à mesure que la maladie s'aggrave, elle offre de plus en plus l'aspect d'une fièvre continue.

3. *Autres fièvres larvées.* — Mais les fièvres intermittentes sont, quelquefois, tellement cachées, que, sauf la marche aiguë de la maladie, elles ne présentent pas même la forme d'une *fièvre*, mais se montrent sous le *masque de quelque autre maladie*, en sorte, cependant, qu'elles sont composées de paroxysmes et d'intervalles plus ou moins libres. Les maladies sous la forme desquelles ces sortes de fièvres intermittentes se cachent le plus souvent, sont : l'odontalgie, l'ophthalmie, l'amaurose, la céphalalgie, la névralgie faciale, l'apoplexie, l'asthme, le catarrhe, l'épilepsie, la manie, le vomissement, le lumbago, la goutte sciatique, la métrorrhagie et autres affections dont nous parlerons bientôt.

§ XXIV. *Fièvres intermittentes, bénignes et pernicieuses.*

1. *Division.* — Les fièvres intermittentes, soit manifestes, soit larvées, sont tantôt légères et sans aucun danger pour la vie, et tantôt elles procèdent d'une manière contraire. Les premières sont appelés *bénignes*, les autres *pernicieuses*. Nous tracerons seulement ici un aperçu de ces dernières, nous réservant (1) de donner leur histoire complète en traitant des maladies qui peuvent revêtir la forme des fièvres intermittentes.

2. *Des fièvres intermittentes pernicieuses en particulier.* — Les *fièvres intermittentes pernicieuses* sont de trois espèces : car tantôt seulement la maladie acquiert une telle violence dans l'un ou l'autre des stades paroxystiques de la fièvre intermittente, que la vie est en danger ; par exemple, lorsque, pendant la stade de froid, le malade est glacé comme un cadavre, qu'il est comme brûlé dans la période de chaleur, et qu'il semble se fondre dans celle de sueur (*fièvre intermittente pernicieuse algide, lipyrique, diaphorétique*) ; tantôt les stades accoutumés du paroxysme n'offrent rien de dangereux, mais le paroxysme lui-même fait craindre une issue funeste par l'apparition de quelques symptômes étrangers, tels que coma, éternument, vertige, paralysie, convulsions, apparition de poux, douleurs de tête, d'estomac, de ventre, d'articulations, aphonie, angine, hydrophobie, dyspnée, toux, vomissement, flux dysentérique, choléra, hémorrhagies nasale, pulmonaire, utérine ; péripneumonie, scorbut, pétéchies, urticaire (*fièvre intermittente pernicieuse, comateuse, sternutatoire, vertigineuse, paralytique, convulsive, pédiculaire, céphalique, cardialgique, colique, arthritique, aphonique, angineuse, hydrophobique, asthmatique, catarrhale, émétique, dysentérique, cholérique, épistaxique, pneumorrhagique, métrorrhagique, péripneumonique, scorbutique, pétéchiale, ortiée*); tantôt le paroxysme, dépourvu des symptômes ordinaires des fièvres intermittentes, se montre sous la forme d'une autre maladie très-grave : par exemple, de l'apoplexie, de l'épilepsie, de la manie, de l'imbécillité, de l'amaurose, du tétanos (*fièvre intermittente pernicieuse apoplectique, épileptique, maniaque, idiotique, amaurotique, tétanique*). Il est à peine besoin d'observer que ce dernier genre de fièvres intermittentes pernicieuses appartient aux fièvres intermittentes *larvées*, et les autres aux intermittentes *manifestes*.

§ XXV. *Fièvres intermittentes régulières et irrégulières.*

1. *Division des fièvres intermittentes en régulières et irrégulières.* — Les paroxysmes et les intervalles apyrétiques des fièvres intermittentes, soit manifestes, soit larvées, soit bénignes, soit pernicieuses, se succèdent tantôt *avec ordre*, et tantôt *sans ordre*. C'est pourquoi on divise les fièvres intermittentes en *régulières* et *irrégulières* ou *anomales* (1).

---

(1) Ainsi, dans les endroits qui traitent de la douleur de tête, de l'apoplexie, de l'épilepsie, etc., il est question des fièvres intermittentes pernicieuses céphaliques, apoplectiques, épileptiques, etc.

(1) On trouve des observations à ce sujet chez Riedlin (Obs. med., cent. III ;

2. *Fièvres intermittentes régulières.* — Les *fièvres intermittentes régulières* se divisent en *simples* et *composées* (2). A la première classe appartiennent :

A. Les *quotidiennes*, qui terminent leur cours toutes les vingt-quatre heures.

B. Les *tierces*, qui présentent un paroxysme tous les deux jours, les jours intermédiaires étant marqués par l'apyrexie.

C. Les *quartes*, qui offrent un paroxysme tous les quatre jours, et un intervalle apyrétique de deux jours.

D. Les *quintanes*, dont les paroxysmes reviennent tous les cinq jours, et sont suivis de trois jours d'apyrexie. On définit de la même manière les *sextanes* (3), les *septimanes* (4), les *octanes* (5), les *nonanes* (6), pour ne rien dire des fièvres intermittentes qui, à ce qu'on rapporte, ont eu des paroxysmes revenant le *dixième* (7), le *quinzième jour* (8), après *un mois* (9), *trois mois* (10), *un an* (11) et *même trois ans* (12). Aux fièvres intermittentes *composées* appartiennent :

A. Les *doubles quotidiennes*, qui ont deux paroxysmes séparés par un intervalle apyrétique, dans l'espace de vingt-quatre heures (13).

---

obs. 74, p. 394, et Lin. med., A II, Junii, obs. I, p. 257). —Forestus, lib. III, obs. 44-45). — Boerrhaave (Consult. méd., vol. II, cas. 5), et Lanzon (*Observations sur divers cas de fièvres intermittentes anomales, dans les Annales de la Société de médecine de Montpellier*, t. II, p. 273).

(2) Vranex, Diss. de febribus intermittentibus compositis; Loew.; 1793.

(3) Schenk, Obs. med., lib. VI. De raro febris typo, obs. 2. — Zeviani. *Nuovo fonte di pronostici*, p. 1. — Ephem. nat. cur. cent. VIII, obs. 10.

(4) Hippocrates epidem., lib. I, sect. 3, text. 2. — Rhodius, cent. 1, obs. 18. — J. Spon, Obs. de febr. quæst. 9. Apud Nigrisol, p. 248. — Boerrhaave apud Swieten, Comment. ad aph. 746. — Morgagni, De sed. et caus. morbor. Epist. XLIX. W. Harris, dans le *Philadelphia journ.*, of the medical and physical sciences, By Chapman, 1822, vol. 4.

Ac. Caprilius, De febr. putrid., l. II. — J. Spon., l. c. — Amatus Lusitanus, cent. VII, curat. 5. — Ettmuller, opp., t. II, p. 1. Colleg. pract. prax. spec., lib. I, sect. 15, c. 2. (Tous les vendredis au soir). — Paulini, Eph. nat. cur. dec. II, A. 5. Append. obs. 64. (Le vendredi matin, et ainsi pendant plus de deux mois). — Ballonius, Epidem. et Ephem., lib. II. Constitut. vernalis et æstiva, 1576, § 4. — Hagendorn, cent. 11, obs. 57. — Razoux, *Tables nosolog.*, depuis le 1er juin 1757 jusqu'en janvier 1762. — S. Schulze, Eph. nat. cur. dec. 1, A. 4 et 5, obs. 7. (Cinq paroxysmes tous les huit jours, offrant les mêmes symptômes, survenant à la même heure, excepté le dernier, qui avait anticipé). — Haen, Divisio febrium, 4 divisio (quatre paroxysmes). — Werlhoff, Obs. de febrib., p. 269. — Tissot, *Avis au peuple*, c. 18, § 25. (Tous les dimanches.)

(6) Hippocrates epid., liv. I, sect. 3, text. 2. — Zacutus Lusitanus, prax. med. lib. III, obs. 34. (Deux ans de durée chez un homme quinquagénaire.) — Werlhoff l. c. (Six paroxysmes chez une jeune fille de douze ans, scrofuleuse.)

(7) Zacutus Lusitanus, l. c. (Pendant deux ans chez un homme de soixante ans.) — Gilbert, Comp. de febr., lib. I.

(8) Nic. Florentinus, tract. II, summ. 4, dist. 5, cap. 9. — Rhases v. Forestus lib. III, obs. 43, schol. p. 170. — Ballonius, l. c., § 34. — Nigrisol, l. c. (Dix années chez une femme). — Werlhof l. c., p. 270.

(9) Riedlin, lin. med. A. VI, decembr. obs. 25. (Chez une jeune fille non encore réglée). Paulini, Eph. nat. cur. dec. II, A. 5, append., obs. 64. (Exemple de son propre père.) Werloff, l. c. — J'ai vu plusieurs fois des accès fébriles revenir avant la nouvelle lune, à un jour déterminé, chez des enfants sujets aux vers, sans que cependant la maladie appartînt aux fièvres intermittentes.

(10) Ballonius, l. c, § 14, et constitut. æstiv. A. 1578, p. 164.

11. C. Plinius Secundus, lib. I, cap. 51, et Valer. Maximus, l. I, cap ultimo. (Il est question du poète Antipater Sidonius, qui était affecté de la fièvre toutes les années, le jour de sa naissance.) — Amat. Lusitanus, cent. VII, curat. 75, schol. (Le jour de sa naissance.) — J. Lanzoni, Eph. nat. cur. dec. III, a. 1. obs. 21. — Ballonius, l. c. Haen, l. c.

(12) Borellus, Obs. med. phys. cent. II, obs. 100.

(13) J'ai observé deux cas de fièvre double quotidienne. Samue Vogel (*Handbuch*, p. 37), Lauter. (Historia medica biennalis morbor. rural., p. 7), Borsieri,

B. *Les doubles tierces*, qui ont bien un paroxysme chaque jour, mais de telle sorte que tous les deux jours les paroxysmes se ressemblent, relativement, soit à l'époque de leur invasion, soit à leur degré de violence, soit à l'apparition de quelque symptôme qui complique le paroxysme seulement tous les deux jours, soit à toutes ces circonstances à la fois (14).

C. Les *triples tierces*, qui ont deux paroxysmes le premier et le troisième jour, et un seul le second et le quatrième (15).

D. Les *quadruples tierces*, qui présentent chaque jour deux paroxysmes qui se correspondent tous les deux jours (16).

E. Les *doubles quartes*, dont les paroxysmes reviennent le premier, le second, le quatrième et le cinquième jour, et l'apyrexie le troisième, en sorte que le premier paroxysme correspond au quatrième, et le second au cinquième (17).

F. Les *triples quartes*, qui, presque comme les quotidiennes, ont des accès tous les jours, mais de telle manière que le premier paroxysme correspond au quatrième, le second au cinquième et le troisième au sixième (18).

Il faut distinguer avec soin du type *double* celui qu'on appelle *doublé* (19), tel que :

G. La *fièvre tierce doublée*, qui offre deux paroxysmes tous les deux jours, et un jour d'apyrexie (20).

H. La *quarte doublée*, qui a deux paroxysmes tous les quatre jours seulement, et :

I. La *quarte triplée*, qui présente trois accès le premier, le septième et le dixième jour, le malade étant exempt de fièvre les jours intermédiaires. Toutefois, les paroxysmes du même jour ne sont point semblables entre eux, mais ils se correspondent, dans le même ordre, tous les quatre jours.

On rapporte encore des exemples de *complication* de la fièvre intermittente *quinte* avec la *double tierce* (21), et de la *quotidienne* avec la *septimane* (22).

3. *Fièvres intermittentes irrégulières et anomales.* — Les *fièvres intermittentes irrégulières* n'offrent jamais un rapport constant entre la durée des paroxysmes et des intervalles apyrétiques. On rencontre aussi des fièvres *anomales* (23) qui méritent de fixer l'attention parmi les intermittentes régulières elles-mêmes. L'*inversion des stades* (24) s'y rapporte : ainsi, celui du frisson manquant quelquefois, le paroxysme débute immédiatement par la chaleur ; quelquefois le froid succède à la chaleur, et il n'y a pas de sueur (25). Dans quelques cas, la sueur ouvre la scène, et le frisson vient ensuite (26). Dans d'autres circonstances, la diarrhée, ainsi que nous l'avons observé, remplace la sueur. Nous avons vu aussi le stade de chaleur être suivi d'apyrexie, et celle-ci étant sur le point de se terminer, la sueur liée au frisson d'un nouveau paroxysme apparaître. Aux fièvres anomales appartiennent encore, jusqu'à un certain point, les paroxysmes des fièvres intermittentes qui

---

l. c.), § 136), J.-P. Frank, l. c. p. 45, etc., en ont vu aussi.

(14) Il serait superflu de rapporter des exemples du type le plus commun.

(15) Galenus, De crisibus., lib. II, c. 9. — Panaroli, Pentec. I, obs. 34. — Schenk, lib. V, obs. 12. — Forest., l. c., obs. 5.

(16) Tulpius, in Obs. medic. lib. IV, c. p. 46.

(17) Cette forme commune de la fièvre intermittente est décrite par Forestus (lib. V, obs. 910) et dans les Ephém. des cur. de la nat. dec. 1, 9, 10, obs. 40.

(18) Galenus, De prænotione, c. 2. — Zacutus Lusit., Prax. med., lib. IV, hist. 55. — Panaroli, Pentec. II, obs. 25. — Bartholinus, Hist. anat. rara., cent. I, hist. 95, Forestus, l. c., observ. II, Schenk, l. c., obs. II.

(19) Quoique Galien ait distingué avec beaucoup de soin les types des fièvres intermittentes, il a cependant méconnu la distinction dont il s'agit; elle est due à Sauvages (Nosolog. method., t. II, p. 1, class. 2, ord. 3.) En allem. *doppeltes* (double), *verdopeltes* (doublée) *fieber*.

(20) Riverius, cent. IV, obs. 16. Amatus Lusitanus. cent. I, p. 6.

(21) Panaroli, Pentec., obs 30.

(22) Hufeland *journal*, v. I, p. 45.

(23) E.-R. Camerarius, Diss. de febre intermittente anomalâ; Tüb. 1792.

(24) J. Colla, Osservazione d'una febbre intermittente accompagnata d'un ordine insolito di sintomi. In Giornale della soc. med. chirurg. di Parma; vol. III, p. 3.

(25) O. Borrichius, in Act. med. hafn., vol. III, obs. 57.

(25) Schenk, lib. VI, p. 817.

attaquent seulement une partie du corps, savoir : un côté de la face (27), un bras (28), un doigt (29), une jambe (30) et le bas-ventre (31).

§ XXVI. *Nécroscopie.*

1. *Observations.* — N'ayant point eu occasion de disséquer des cadavres d'individus ayant directement succombé aux fièvres intermittentes, nous n'avons recueilli qu'avec plus de soin les observations des autres à cet égard. Elles montrent : que la *surface des cadavres* présente quelquefois une teinte jaune (1); que, dans quelques cas, l'*encéphale* renferme une notable quantité de sérosité, pure ou sanguinolente, en même temps que les méninges (2) offrent des traces d'inflammation; que le *cerveau* est tantôt exempt d'altérations (quoique la tête ait été violemment prise pendant le cours de la maladie antérieure (3)), tantôt affaissé, mou, avec beaucoup de sérosité dans les ventricules latéraux (4), tantôt compacte, ainsi que la moelle alongée, marqué de points rouges, avec adhérence morbide des méninges entre elles et dilatation de leurs vaisseaux sanguins (5), tantôt affecté de varices (6); que la *colonne vertébrale* présente quelquefois les mêmes altérations pathologiques que le cerveau, et à un plus haut degré, dans certains cas (7); que les *poumons*

(27) P. Bergius, in Abhandlungen der schwedischen akademie, 16, B. 4. *Vierteljahr.* (Un côté de la face était tourné, pendant le sommeil, contre un mur nouvellement blanchi.)

(28) Cnoffel, Eph. nat. cur. dec. I, A. 3, obs. 205. (Le bras droit de l'individu était pris de frisson, à sept heures du matin; les doigts de la partie affectée étaient à la fois raides et tremblants; au bout de trois heures, la chaleur revenait dans le membre.) — M. Jacobœus, Act. hafniens. vol. I, obs. 119. (Cas à peu près semblable.) — Ph. des Alleurs, *Revue médicale, mai* 1824. (Tremblement et stupeur du bras droit tous les trois ou quatre jours.)

(29) J.-U.-G. Schlegel's, *Materialien f. d. st. A. W. upr. Heilk.* 4, *Samml.* p. 79. — 85, 2, *Topische fieber,*

(30) Swieten, Comment. ad. aph. 757. — *Medical essays*, t. 1 p. 295.

(31) Auxiron, dans le Journal de médecine pratique, par M. A. Roux, t. 24, p. 60.

(1) Puccinotti, l. c., p. 148. (*Il cadavere.... Mostrava in tutta la superficie esterna una tinta subiterica.*

(2) Mianowski in Pamietniskow towarzistwa Lekarskiego Wileskiego, t. 1. (Le maître du Gymnase de Vilna fut atteint, en 1811, d'une fièvre intermittente grave, suivie de manie mortelle. A l'ouverture du cadavre, on trouva une hydrocéphale aiguë, avec inflammation chronique des méninges.) Puccinotti, l. c., p. 34, 148. (Observations semblables à la suite de la fièvre intermittente céphalalgique et léthargique).

(3) Senac, Op. c. lib. 1, cap. 23. (Caput insons reperitur, licet nonnunquàm gravissimis torqueatur doloribus); Casimir Medicus, op. c., 2. B. 3. *kap.*, § 102 (A l'ouverture du crâne d'un individu qui avait succombé à une apoplexie périodique, il trouva le cerveau très-sain). Puccinotti, l. c. (Il avait à peine pu rencontrer quelque chose de morbide dans l'encéphale, à la suite d'une fièvre intermittente pernicieuse.)

(4) Puccinotti, l. c., p. 149 (à la suite d'une fièvre intermittente avec emprosthotonos).

(5) Puccinotti, l. c., après une fièvre intermittente pernicieuse tétanique.

(6) Lancisi, De noxiis paludum effluviis, lib. II, cap. 6, § 5. En parlant de l'épidémie qui eut lieu à Rome en 1695, à la suite de fièvres intermittentes pernicieuses, comateuses et apoplectiques, il dit : « Cerebrum *frequentibus varicibus* et plerumquè sanguineo sero intrà corticir sulcos effuso deprehensum fuit. »); Puccinotti, l. c., p. 148 (en rendant compte de l'autopsie d'une femme morte d'une fièvre intermittente pernicieuse phrénétique, il dit : « I piccioli vasi sanguigni che scorrono sulla pia madre e sulla parte inferiore del cervello erano ingorgati; sotto la pia madre eravi pure del siero rossigno nelle diverse sinuosità cerebrali, e il simile fu trovato ne' ventricoli laterali. I plessi coroidei erano varicosi o vesicolari, si che li avreste detti un grupetto di idatidi. La sostanza del cervello e del cervelleto in genere più composta del naturale. Il processo di flogosi si estendeva anche sugli emisferi del cervelleto. Il tubercolo annulare verso l'origine del quinto pajo, il corpo olivario, e il principio della spinal midolla erano decisamente infiammati.)

(7) Puccinotti, l. c., p. 149. (Il dit, au sujet d'une femme morte à la suite d'une fièvre intermittente pernicieuse tétanique : « Ma le alterazioni patologiche maggiori le ascondeva la midolla spinale. Una copiosa sierosità sanguinea stagnava

et le *cœur* sont souvent gorgés de sang(8); que le *péricarde* renferme, dans beaucoup de cas, une certaine quantité de sérosité (9); qu'on a trouvé des concrétions fibreuses, albumineuses dans le *ventricule droit du cœur* (10); que le *cœur* a offert une surface villeuse avec un polype à grape, dont le pédicule unique adhérait à la paroi du sinus droit de la veine cave (11); que l'*estomac*, souvent distendu outre mesure par des gaz (12), présentait çà et là, ainsi que le duodénum, des traces de phlogose (13); que les *intestins* sont tantôt tuméfiés, tantôt resserrés (14), tantôt remplis de vers (15); qu'on rencontre souvent une grande quantité de bile noire répandue de toutes parts (16); que le *foie* n'offre

---

fra le membrane e il corpo della midolla stessa nel suo tratto rinchiuso fra le vertebre cervicali. Vedeasi manifestamente la spinal midolla ricoperta dalla pia madre fatta tutta rosseggiante per la distenzione dei suoi piccioli vasi, e mediante questa membrana, il corpo della midolla era tenacemente aderente: e il detto corpo trasversalmente tagliato mostrò una solidità fuor di natura, tanto nella sostanza bianca esterna in cui vedevansi dei minimi punti sanguigni quanto nell' interna cinerea. »)

(8) Harvey, De motu cordis, c. 16. (« In tertianæ febris principio morbifica caussa cor petens, circa cor et pulmones quando immoratur, anhelosos, suspirosos, et ignavos facit, quia principium aggravatur vitale, et sanguis in pulmones impingitur, incrassatur, non transit. *Hoc ego ex dissectione illorum*, qui principio accessionis mortui sunt, expertus loquor). Bonet, Anat. pract., lib. IV, sect. I, obs. 29. (« ... Eorum qui in paroxysmi febris tertianæ initio extincti fuere, *cor et pulmones sanguine aggravati reperti sunt* »). Senac, l. c. (« At circuitus et respirationis organa, multa ut diximus patiuntur, *sanguine nigro turgent cordis atria et pulmonis vasa*, fit illuvies inter minimos ejus lobos »); Coliny, l. c., § 41, obs. 1.

(9) Senac, l. c. (« ... Effusa se prodit aqua in thoracis cavo; *eâ turget in quibusdam pericardium*; id imprimis observatum in iis qui in maritimis oris febre intermittente confecti occubuerunt).

(10) Audouard, dans les Annales cliniques de la société de médecine pratique de Montpellier, l. c.

(11) Puccinotti, *Lettera della flogosi nelle febbri intermittenti perniciose*; Urbino 1823, p. 40 (à la suite d'une fièvre intermittente syncoptique). Et (ce qu'il était permis d'attendre d'un écrivain classique des maladies du cœur) Senac n'a point omis de faire mention des affections du cœur dans les fièvres intermittentes. « Sed cordi, dit-il, potest inferri vis summa; ventriculi longè fieri possunt ampliores; ut et venæ cavæ; hinc palpitationes et sanguineæ concretiones, quibus obnoxii sunt qui febrem intensiorem diuturnamque passi fuerunt. » Op. c., l. 1, c. 19, p. 106.

(12) Senac, l. c. (« ... Eo procedit aliquandò distensio et irritatio, undè ortum duxit, ut dubitari nequeat, quin indè mors successerit, spasmo scilicet in ventriculi parietibus insurgente multi sublati sunt; vidi homines, qui dum febre liberati viderentur, post cœnam, repleto stomacho, fato functi fuerint; in his mirè intumescebat pars hæc *flatu distenta*, vel aquâ turgens, aut ingestis obruta. »)

(13) Sylvius, Prax. med. append. tract. X. — Bartholin, Hist. anat. rarior. Hist. 56.

(14) Senac, l. c., libr. 1, cap. 23. (« In intestinis nonnulla observantur, quæ febri tribui possunt; sæpè, ut diximus, valdè tumida sunt, ex eo autem quod intumescant variis in locis, sequitur, quod in aliis *constricta* sunt; varias *angustias* imprimis in intestino colo reperi, atque eo plerumquè loco, ubi renem scandit sinistrum, et infra eum demergi videtur, antequàm in intestinum rectum abeat. »)

(15) Panarolus, Pentec. 1, obs. 41. — Lancisi, l. c., § 5. (« Intestina autem ferè undiquè sphacelo tentata continebant fœdissima excrementa *vermiumque copiam.* »)

(16) Lancisi, l. c., § 2. (à la suite des fièvres intermittentes pernicieuses cardialgiques, coliques, cholériques et dysentériques, « Ingens, dit-il, malorum sedes sub adspectum venit in abdomine, ubi exta penè omnia livida, ac potissimùm hepar subfusci, ac *bilis cystica atri coloris* passim occurrunt »). — Senac, l. c. (« Bile turgens et obstructa reperta est vesicula fellea »). — Casimir Medicus, l. c. (en parlant du malade dont il a été question plus haut (2), dit: « *Hingegen war der magen und die eingeweide mit einer menge von galle gleichsam uberschwemmet, und sogar die haüte derselben mit dieser farbe durch drungen, ja die benachbarten theile ebenfalls davon ubertuncht* »). Puccinotti, *Storia, etc.*, p. 148 (au sujet de la malade indiquée plus haut, dit: *La superficie delle tenui intestina tutta sporca di bile transudata* »).

cependant pas toujours des altérations morbides (17); que, dans d'autres circonstances, on le trouve blanc, comme exsangue et macéré, quelquefois augmenté de volume, induré, parsemé de glandes jaunes, ou gorgé d'un sang très noir (18); que le *système de la veine-porte* est quelquefois aussi gorgé de sang, par la même raison (19); que, dans certains cas, le *pancréas* est atteint d'hypertrophie, d'abcès, d'obstruction et de squirrhe (20); que la *rate* acquiert quelquefois un volume énorme (21), qu'elle est remplie d'un sang noir comme de la poix, qu'elle dégénère ensuite en putrilage, à tel point qu'elle a pu se rompre chez quelques sujets (22); que les *ganglions mésentériques* sont augmentés de volume et obstrués (23); que les replis du *péritoine* renferment des tumeurs (24), et que tous les viscères abdominaux en général laissent apercevoir, quelquefois la phlogose et ses résultats (25).

2. *Conclusions.* — Il résulte des observations précédentes que les fièvres intermittentes ne laissent aucunes traces certaines et constantes sur les cadavres (26). C'est pourquoi les phénomènes morbides que l'anatomie pathologique démontre doivent être attribués plutôt à des circonstances accidentelles qu'à l'influence directe des fièvres intermittentes, mais elles n'en sont pas moins importantes pour cela. La sécrétion abondante de bile, l'augmentation de volume des viscères et la phlogose méritent surtout de fixer l'attention. Il ne faut point conclure à la présence de la bile par la seule teinte jaune, car elle provient souvent du sang mêlé en petite quantité à d'autres fluides. L'augmentation de volume des viscères (hypertrophie) doit être soigneusement distinguée de l'obstruction. En effet, les observations de Bézia (27), de Sœmmering (28), ont démontré que dans les rates et les ganglions mésentériques hypertrophiés à la suite des fièvres intermittentes, les vaisseaux, soit sanguins, soit lymphatiques, non-seulement ne sont pas oblitérés, mais peuvent admettre, au contraire,

---

(17) Bianchi, Hist. hepatica, p. III. C. Medicus, op. c. 2, B. p. 96. (« *Mit diesen fehlern der galle aber ist nicht allemal ein fehler der leber verknüpft, wie solches einige neuere behaupten* »). Puccinotti, *Storia*, etc., vol. I, p. 27.

(18) Senac, l. c.

(19) Senac, l. c. (« In quibusdam verò venam portam in *tubum amplissimum* abivisse observavi »). Puccinotti, *Lettera*, etc., p. 148 (à la suite d'une fièvre intermittente pernicieuse diaphorétique, dit : « *L'apertura del cadavere offerì nel basso ventre tutto il systema della vena porta turgidissimo di sangue* »).

(20) Senac, l. c. (« Sed mirum profecto non est, in hujus modi partem incidere obstructiones, cùm sanguis per venas hepaticas cursum suum absolvere nequeat. »)

(21) Voigtel, Handbuch der pathologischen anatomie, 3, B., p. 144. — Lapeyre, Histoire de la société royale de médecine, a. 1777-78, p. 145.

(22) Senac, l. c. (Il s'agissait d'une femme atteinte de fièvre quarte négligée, et qui, manquant des secours nécessaires, mourut subitement; à l'ouverture du cadavre, on trouva une solution de continuité à la rate, et beaucoup de sang répandu dans l'abdomen.)

(23) Senac, l. c. (« Ego verò lustratis his partibus læsas præsertìm observavi mesenterii glandulas. »)

(24) Senac, l. c. (« Concrescunt scilicet liquida stagnantia et in *steatomata* abeunt. »)

(25) A. Spiegelius, De semitertianâ liber. (« In dissectis semitertianâ mortuorum cadaveribus, reperi inflammationes ex sanguine bilioso et pituitoso factas circa jecoris cavam partem, in ventriculo, intestinis tam crassis quàm tenuibus, mesenterio, omento, liene et sæpiùs in unâ partium commemoratarum; aut pluribus, *aliquandò etiam in omnibus*, quæ celeris mortis caussa erant, superveniente gangrænâ vel sphacelo. » — Nullius eorum qui à semitertianâ perierant, cadaver inspexi, in quo pulmones et jecur non malè haberent; vel unà cum his caput, lien, renes, mesenterium intestina magnâ exparte inflammata, et in aliquâ parte gangrænâ correpta erant, præsertìm quo loco ileon colo jungitur.)

(26) « *Imperoechè le cose che per quatro o sei volte reputavamo aver determinato come eostanti a indicarci il fondamento su cui fermare il modo essenziale della condizione patologica, venivano poi smentite da ulteriori osservazioni di diversa parte e natura.* » Puccinotti, *Storia*, etc., p. 57.

(27) Specimen observat. anat. patholog.; Ticini 1784, p. 1-25; Venet. 1802.

(28) Anmerkungen zu Baillie über den krankhaften bau; Anmerk. 233.

une plus grande quantité de matière à injection, que dans l'état de santé. On doit juger de la phlogose avec d'autant plus de prudence que, dans les fièvres intermittentes, principalement mortelles dans les pays chauds et en été (29), les effets de la putréfaction sont plus susceptibles d'induire en erreur que dans les autres maladies. Enfin, il ne faut pas oublier que les parties du corps qui sont le plus affectées pendant le cours de ces fièvres ne correspondent pas toujours aux lésions cadavériques (30). Mais, il est juste d'avouer que, jusqu'à présent, on n'a pas mis beaucoup de soin à les chercher partout (31).

(29) « *Poco amica alle sezioni anatomiche è lastate, massime nei luoghi caldissimi siccome è Roma, e per quel costume di non poter far passare all' anfiteatro i cadaveri se non scorse le ventiquattro ore, le carni non resistono al coltello e le tele minute delle membrane e di alcuni vasi trovansi gia alterate da putrefazione, e le viscere talvolta le trovi come spoppolate* ». Puccinotti, *Lettera*, etc., p. 55.

(30) « ...*Per esempio nella letargica o appoplectica aver trovato le parti della cavità del cranio in istato normale, e in vece affete, ma non proporzionatamente quelle dell' abdomine; nelle catarrali, pleuritiche, dispnoiche aver visto talora entro al torace non esser lesione organica sufficiente.* » Puccinotti, *Lettera*, etc., p. 43.—A la vérité, Bailly prétend le contraire (*Nouvelles recherches physiologiques sur les fièvres intermittentes pernicieuses, fondées sur des observations d'anatomie pathologique, faites à l'hôpital du Saint-Esprit à Rome, communiquées à l'Institut royal de France, à la séance du 29 décembre 1823*); mais ces observations sentent trop le système de Broussais pour mériter une confiance aveugle. D'ailleurs, je me suis suffisamment convaincu du peu de valeur des observations des voyageurs, concernant les maladies endémiques des pays étrangers, par celles que les Français ont publiées, avec assez de jactance, sur la plique polonaise.

(31) « *Che a dare grandi rischiarimenti alla patologia delle febbri perniciose sarebbe bisognato seguire oculatissimamente i vasi linfatici, e i filamenti nervosi del systema spinale e simpatico, entro i quali sistemi è forse riposto quel non so che di occulto, che determina il genio di quei primi movimenti specifici di dette malattie.* » Puccinotti, *Storia*, etc., p. 56.

§ XXVII. *Causes.*

1. *Lieux marecageux.* — On rencontre bien peu de localités (1) où ne se développent quelquefois des fièvres intermittentes, du moins sporadiques et surtout printanières; cependant, les lieux qui abondent en marais sont sans aucun doute le véritable berceau de cette maladie surtout en été et en automne(2). Mais sous le nom de marais on comprend non-seulement les eaux qui sont dans

(1) Bontius dit qu'il n'a point observé de fièvres intermittentes indigènes dans l'Inde orientale (De methodo medendi in Indiâ orientali, lib. v, cap. 14, 15). On rapporte la même chose du Cap de Bonne-Espérance.—Kolbe (*Vollstandige beschreibung des africanischen vorgebirges der guten hoffnung*, p. 537), de l'île Saint-Thomas.—Detharding (Diss. de morbis advenas. in Americâ vexantibus, a. 1745), de Siam. — De la Loubère (*Description du royaume de Siam*), de l'Islande.—Anderson (*Nachrichten von island und Groenland*, p. 166), du pays du mont Saint-André (*Andrœamontana*). — Linkvogel (Diss. de febre intermittente in regione andræamontanâ exule; Gotting 1747), et de quelques endroits de la Suède. — Linnæus (Amœnitates acad., vol. 1, diss. 1. Hypothesis nova de febrium intermittentium caussâ, § 7, et Murray (Med. prakt. bibliothek. 3, B. 12, st., p. 40), qui raconte qu'au moment où un malade affecté de fièvre intermittente arriva dans un de ces endroits, les enfants s'enfuirent de l'école pour voir le miracle d'un individu tremblant de froid au milieu de l'été.

(2) Lancisi, De noxiis paludum effluviis; Genev. 1718.— G. Blane, *Facts and observations respecting intermittent fevers, and the exhalations which occasion them, in medico-chirurgical transactions*, t. 3, p. 1. —Koreff, De regionibus italicis aere pernicioso contaminatis; Berol. 1817. S.-M.-R. Girard, *Observations sur la vallée d'Égypte et sur l'exhaussement séculaire du sol qui la recouvre*; Paris 1818. Fournier et Begin, dans le *Dict. des sciences médicales* art. *Marais*. Brocchi, *Dello stato fisico del suolo di Roma*; Roma 1821. Ferguson, in *Philadelphia journal of the medical and physical sciences*; Nov. 1823. J.-S.-E. Julia, *Recherches historiques, chimiques et médicales sur l'air marécageux*; Paris 1823. Montfalcon, *Histoire des marais et des maladies causées par les émanations des eaux stagnantes*; Paris 1824.

un état perpétuel de stagnation, mais encore, soit celles qui sont accidentellement le résultat d'inondations ou de pluies immodérées, soit celles qui proviennent des eaux qui stagnent, ou du moins qui coulent imparfaitement et avec lenteur, dans les fossés des villes fortifiées surtout, ou dans les champs destinés à la culture du riz, ainsi que dans les prés, ou les endroits cachés couverts de bois, quoique montueux (3).

2. *De quelle manière ils produisent les fièvres intermittentes.* — Mais on se demande comment les marais engendrent les fièvres intermittentes : est-ce (4) en enlevant de l'oxygène à l'atmosphère ? est-ce à cause de l'humidité? ou bien en laissant dégager des émanations qui corrompent l'air ?

3. *Est-ce à cause du défaut d'oxygène?* — Comme les marais laissent échapper du gaz hydrogène combiné à l'azote, il est permis de soupçonner que la juste proportion des parties constituantes de l'atmosphère est changée, de telle manière qu'il en résulte un défaut d'oxygénation ; mais les expériences faites avec l'eudiomètre, par un grand maître en matière de sciences physiques, Alexandre Volta, démontrent le contraire. Cet illustre savant a observé en effet que, dans des lieux entièrement marécageux et le plus propres à favoriser le développement des fièvres intermittentes, l'atmosphère offrait une proportion convenable entre l'azote et l'oxygène. Dès-lors tombent les opinions de ceux qui attribuaient l'influence nuisible des marais, soit à la combinaison des gaz hydrogène, carbonique (5), azote et ammoniaque (6), soit à l'hydrogène carboné (7), soit à l'acide nitreux (8), soit au septon oxygéné (9).

4. *Est-ce à cause de l'humidité?* — Ce qui prouve évidemment que l'humidité joue un grand rôle dans la production des fièvres intermittentes, c'est que, pour l'ordinaire (10), ces fièvres sont principalement endémiques dans les endroits bas et humides ; qu'elles règnent surtout épidémiquement après des pluies abondantes, et lorsque l'atmosphère est chargée de brouillards, et qu'elles attaquent de préférence les hommes qui s'exposent à l'air libre sans être assez couverts, vers l'époque où le soleil se couche, pendant que l'atmosphère laisse tomber les vapeurs que les rayons solaires y retenaient en dissolution. Toutefois, plusieurs circonstances s'opposent à ce que nous puissions faire dépendre directement les fièvres intermittentes de la seule humidité. En effet, la maladie dont il s'agit ne se développe jamais dans les localités qui, d'ailleurs, ne sont point favorables aux fièvres intermittentes, ou pendant une constitution annuelle qui leur est contraire, malgré l'humidité continuelle et très-considérable de l'atmosphère. Ensuite, les fièvres intermittentes se montrent à peine à l'époque même des pluies ou des inondations, mais elles surviennent plus tard.

5. *Est-ce à cause d'un effluve spécifique?* — Que l'air des marais soit infecté par un principe particulier, son odeur spécifique semble le démontrer (11), quoique nous n'osions pas le

---

(3) Lorsqu'en 1791, au mois de juillet, je gravissais, avec mon père, le mont St-Gothard, nous fûmes étonnés de rencontrer là des fièvres intermittentes. Mais un moine habitant le sommet de cette montagne nous ayant montré des marais auprès des sources du Rhin et du Tésin, la chose nous parut moins extraordinaire.

(4) Je passe sous silence, comme dénuée de tout fondement, relativement aux fièvres intermittentes, l'opinion de Varron (De re rusticâ, lib. 1, cap. 12), qui pense que les marais sont nuisibles à la santé à cause des insectes dont ils abondent.

(5) Voyez Davy, Beschreibung von Ceylon. 1822.

(6) Baumes.

(7) Zullati.

(8) Mitchill.

(9) Odier.

(10) Je dis, *pour l'ordinaire*, car, en 1815, l'été fut très-pluvieux à Vilna sans qu'on ait observé beaucoup de fièvres intermittentes; et Sébastian (l. c.) avoue qu'en Hollande l'été froid et pluvieux est plutôt contraire que favorable aux fièvres intermittentes; ce que confirme H.-F. Thyssen (*geschiedkundige beschouwing der ziekten in der Nederlanden; Amst.* 1824).

(11) Plus d'une fois, en voyageant pour me rendre à Pavie, dans les pays situés au-delà du Pô, où l'air est excessivement pur, j'ai ressenti cette odeur spécifique,

regarder comme la cause directe des fièvres intermittentes (12); mais, quel que soit le principe, rien n'empêche de le désigner du nom reçu et vulgaire de *miasme*.

6. *Miasme*. — Le miasme est donc un principe qui se dégage des marais avec la rosée (13), inappréciable jusqu'à présent par les instruments physiques, mais suffisamment démontré par ses effets sur le corps humain, où il développe une maladie *sui generis*.

7. *Le miasme diffère de la contagion*. — Le miasme se distingue de la contagion en ce que la maladie qu'il produit jouit à peine de la faculté de se communiquer à d'autres individus, faculté qui est, au contraire, inhérente aux maladies contagieuses. Du moins, il nous a été impossible de rien observer de contagieux dans les fièvres intermittentes ; d'autres, cependant, ont observé le contraire, surtout lorsque cette maladie régnait épidémiquement dans des pays très-chauds (14).

8. *Dans quelles circonstances les marais produisent surtout les fièvres intermittentes*. — Il nous reste à examiner dans quelles circonstances les marais sont principalement aptes à engendrer les fièvres intermittentes. *La chaleur du soleil* se présente d'abord à notre considération : en effet, dans les pays septentrionaux, les marais donnent difficilement naissance aux fièvres intermittentes (15); et dans les pays chauds, ils n'exhalent pas le principe nuisible dont il s'agit pendant l'hiver. Mais si les marais ne sont point aussi nuisibles dans les pays septentrionaux, il ne faut pas en accuser seulement le défaut de chaleur, car elle y est quelquefois violente en été (16). Enfin, une forte chaleur n'est nullement nécessaire pour développer les fièvres intermittentes dans les contrées méridionales, couvertes de marais (17); bien plus, on dit que ces fièvres sont très-rares sous l'équateur (18). Si nous ne nous trompons, rien n'est plus capable de favoriser l'insalubrité des marais qu'une atmosphère invariable, comme rien ne peut mieux en rendre les effets nuls que les vicissitudes continuelles de température (19). Mais

---

non sans éprouver une sensation pénible de tout le corps, à mesure que j'approchais de cette ville entourée de marais.

(12) In historia epidemicæ febrium intermittentium constitutionis anni 1765, dit Burserius (institut. § 98), quam ego libro inscripto *saggi di medicina pratica*, etc., p. I, p. 37, adjeci, a miasmatibus, quæ e palustri solo, corruptisque aquis erumpebant, earum originem derivandam duxi. Nolui tamen de peculiari illorum miasmatum natura quidquam pronuntiare, *ne ad hypotheses confugere a quibus quam maxime me temperare debeo, cogerer*.

(13) Rigaud et Vauquelin, sur l'analyse des rosées élevées des marais. V. Annales cliniques de la société de médecine pratique de Montpellier, liv. XLIV, p. 286.

(14) Meibomius, de febribus intermitt. epidem. § 8 (epidemia Guelpherbytensis a. 1666).—Lanzoni, act. phys. med. nat. cur., vol. II, obs. 209. — Heuermann, l. c. p. 13 (epidem Holsatica). — Cleghorn, *obs. on the epidem. diseases in Minorca, cap.* 2.—Fr. Hoffmann, med. prat. syst., t. IV, p. 1, sect. 1, c. 4, § 4.—Salmuth, cent. III, obs. 51. — Coligny, l. c., § 108. — Kortum, l. c. p. 10. — Amelung, *bemerkungen über die haüfigen vorzüglich intermittirenden fieber, die in den Rheingegenden von 1794 bis 1799, vorzüglich unter den soldaten herschten* — Hufeland's, *journ. der pr. Heilk.* 18, B. 2, st. p. 100. — Cfr. Schnurrer, *chronik der seuchen.* 2 *th.* 1825, p. 194, 195, 196, 206, 221 480, 481.

(15) *Pétersbourg*, la plus belle ville d'Europe, est entourée de marais; et cependant les fièvres intermittentes n'y règnent pas beaucoup.

(16) La température moyenne de l'été, à *Pétersbourg*, est de 23° 1/4 Réaum.

(17) J'ai vu souvent, en Lombardie, les fièvres intermittentes sévir avec beaucoup de violence, alors que le thermomètre n'atteignait pas le vingtième degré de chaleur.

(18) Wilson, l. c. p. 163, au rapport de Bontius; de Clark (*on the diseases in long voyages to hot climates*); Lysons (*essay on fevers*).

(19) A Pavie, les pluies manquent quelquefois entièrement pendant un mois et beaucoup plus, à l'époque des plus fortes chaleurs. A cette même époque on observe, dans certains cas, un temps si calme, qu'en mettant le soir sur une fenêtre ouverte une plume très-légère, on la retrouve à la même place le lendemain matin. A Pétersbourg, au contraire, on ne compte que huit jours où il ne fasse pas de vent, pendant les mois de juillet et août, qui sont, de toutes les époques de l'année, celles où l'atmosphère est le plus calme.

les *vents* ne s'opposent pas toujours au développement des fièvres intermittentes ; car ceux qui viennent des pays marécageux apportent au contraire la cause de cette maladie (20). La courte durée ou plutôt l'absence des nuits, pendant l'été, empêcherait-elle l'insalubrité des marais dans les pays septentrionaux (21)? Nous lisons, du moins, que le passage brusque des jours très-chauds aux nuits fraîches favorise le développement des fièvres intermittentes dans la campagne de Rome (22). Pour ce qui est du sol, on ne peut douter que les fièvres intermittentes ne soient empêchées par le sable, et beaucoup mieux encore par la terre fossile qui entoure les marais (23). Il y a à peine lieu aussi à la production des fièvres intermittentes lorsque la surface des marais est compacte ou qu'elle est recouverte d'une eau non entièrement stagnante (24). Quoique l'habitation dans les bois eux-mêmes favorise le développement des fièvres intermittentes (25), on remarque cependant que les forêts situées entre des marais et certains pays préservent ceux-ci de ces fièvres (26). — Pringle a donné comme un fait certain que l'eau salée de la mer mêlée aux marais, augmente leur insalubrité. Jackson affirme le contraire (27).

9. *Autres causes.* — Le miasme seul, sans autre cause des fièvres intermittentes, suffit souvent pour les produire. Dans d'autres circonstances, le miasme ou une *constitution inconnue*, *annuelle ou épidemique* (paraissant être son effet) (28), ne fait que prédisposer aux fièvres intermittentes ; et cela principalement quand les causes qui peuvent donner lieu à ces maladies sont favorisées par un vice héréditaire (29), l'idiosyncrasie (30), l'enfance (31), la

---

(20) Hunter's, *Bemerkungen über die krankheiten der Truppen in Amerika;* A. d. B. Leipz. 1792, 8.

(21) J'ai dit plus haut qu'à l'époque du coucher du soleil, ou du moins pendant la première heure de la nuit, on court très-grand risque d'être atteint des fièvres intermittentes dans les endroits marécageux ; mais, dans les pays du Nord, l'aurore suit de près le crépuscule en été, et il devient au moins probable par-là que, bien que l'atmosphère retienne pendant quelque temps les effluves des marais, elle n'a pas le temps de les laisser échapper, la nuit, pour le malheur de l'humanité.

(22) Santarelli, l. c. Puccinotti, *Lettera*, p. 25.

(23) Jos. Frank's, *Reise nach Paris, London*, etc.; *Wien*. 1805, 2 *th*. p. 283. Loder soupçonne qu'un sol volcanique favorise plutôt, au contraire, le développement des fièvres intermittentes. (*Bemerkungen über arztliche verfassung und unterricht in Italien; Leipzig* 1812.)

(24) Kortum, l. c., p. 7.

(25) Wilson, l. c., p. 171, au rapport de Pringle et de Cleghorn.

(26) Observations on the causes of the increase of intermitting fevers in Pennsylvania. Voy. vol. II, of Rush's medical inquir. and obs. Fergusson l. c.

(27) Wilson, l. c., p. 176.

(28) Il ne faut pas trop relever l'influence des miasmes marécageux sur l'étiologie des fièvres intermittentes ; car l'observation suivante, mieux que toute autre, prouve qu'elles peuvent survenir sans cette cause. J'ai vu plusieurs fois les fièvres intermittentes sévir à Vilna dans le mois de février, lorsque le thermomètre de Réaumur marquait 20 degrés de froid et plus, à une époque où les marais, pris en une masse comme pierreuse, ne pouvaient certainement rien exhaler.

(29) Rhodius (cent I, obs. 12) et J.-D. Geyer (eph. nat. cur. dec. II, a. 5, obs. 229, et append., p. 28, obs. 44), prétendent qu'il existe une prédisposition héréditaire aux fièvres intermittentes. Le premier cite une famille constamment sujette à la fièvre quarte ; le second parle d'un homme affecté de fièvre tierce, dont les enfants, dès les premiers mois après leur naissance, éprouvaient le paroxysme de cette maladie, le même jour et à la même heure que leur père. Ne faudrait-il pas expliquer ces phénomènes plutôt par l'habitation commune d'un lieu favorable au développement des fièvres intermittentes, que par un vice héréditaire? Au reste, il est certain qu'une mère affectée de fièvre intermittente met ordinairement au monde des enfants qui sont sujets à la même affection. Qu'on lise sur ces sortes de fièvres *congénitales* L. Joubert, lib. de quartana, c. 3.—Fr. Hoffmann, l, c., c. 2, thes. pathol., § 18.

(30) Ettmüller (l. c., notes sur les fièvres octanes) parle d'une fièvre tierce dont un homme et sa femme furent atteints pour avoir mangé des anguilles et du fromage qu'ils abhorraient.

(31) J'ai observé plusieurs fois que les

vieillesse (32), l'époque menstruelle (33), la profession de nourrice (34), ou le défaut d'habitude du climat (35). Indépendamment de ces circonstances, les fièvres intermittentes sont surtout occasionnées par la suppression de la transpiration (36), les erreurs de régime, soit pour la quantité (37), soit pour la qualité (38); l'usage de la bière (39), d'eaux corrompues (40), chargées d'argile (41), de particules minérales (42) et d'autres substances incapables de nuire par elles-mêmes, à la vérité, mais bues froides et en abondance après avoir mangé de la viande de porc (43); les mouvements déréglés de l'ame, et surtout la terreur (44), la honte (45), la joie (46), l'imagination (47), l'amour (48); les saignées (49), les hémorrhagies arrêtées (50), la disparition trop prompte de la sueur des pieds (51), des ulcères (52), de la gale (53) et de l'herpes (54). Il ne faut pas exclure les violences extérieures du nombre des causes excitantes de la fièvre

---

enfants ressentent plus tôt que les adultes l'effet d'une épidémie régnante de fièvres intermittentes.

(32) Il est certain que les vieillards sont principalement sujets aux fièvres intermittentes pernicieuses apoplectiques.

(33) Plusieurs de mes malades ont été atteints de fièvres intermittentes vers l'époque de la menstruation; ce qui a été déjà observé pour les récidives.

(34) Souvent j'étais étonné de leur prédisposition particulière aux fièvres intermittentes. Dans beaucoup de cas, les enfants qu'elles allaitaient étaient affectés de la même maladie.

(35) Heifelder a remarqué aussi que les étrangers qui arrivent dans les pays favorables au développement des fièvres intermittentes y sont encore plus exposés que les indigènes. (*Rheinisch-Westphalischen jarbüchern der med. u. chirurg.*, 8 B. 2 *st.*) Cependant j'ai vu ces derniers affectés en foule de fièvres intermittentes.

(36) E. Stahl, l. c., cas. 21. — Fr. Hoffmann, l. c., t. III, p. 1, sect. 1, c. 8, § 13.—Madai, l. c., § 105. J'ai vu à Vilna un grand nombre de fièvres intermittentes parmi les élèves, occasionnées par des bains de rivière pris prématurément.

(37) Lisez Riedlin (lin. med. a. 5, 6, febr. obs. 5), au sujet d'une fièvre intermittente causée par du pain, excellent d'ailleurs, mais pris en trop grande quantité.

(38) P. ex., par les huîtres (Lotichius, obs. med. l. I), le poisson (Ettmüller, obs. 125; J. H. Schulze, diss. de febr. in genere et quotidiana, § 9), les œufs crus (Madai, l. c., § 257), les figues de Sardaigne (Torti, l. c., l. II, c. 8, schol. et respons. Jatro-Apol., § 88), les concombres (H. Kniphoff, in act. phys. med. nat. cur., vol. v, obs. 18). J'ai vu très-souvent, en Lombardie, les fièvres intermittentes être occasionnées par l'usage de ces derniers, mais presque jamais en Lithuanie.

(39) Riedlin, l. c.

(40) J.-J. Virey, des animalcules infusoires, considérés comme la principale cause du danger des eaux corrompues, prises en boisson. V. journal complémentaire du Diction. des sciences médicales, t. XIV, cah. 55, p. 201.

(41) Linnæus, diss, hypothesis nova de febr. intermittentium caussa, § 7. V. amænit. acad., vol. I, diss. 1, et diss. de febrib. interm., ibid., vol. x, n° 1.

(42) Baylies, Practical reflexions on the use and abuse of Bath water, c. 13.

(43) C'est là la cause la plus commune des fièvres intermittentes en Lithuanie.

(44) Swieten, comment. ad aph. 755 (par la vue d'un loir); Tralles, de usu opii, sect. 11, c. 2, § 4 (par la vue d'une chenille); D. Cruger, eph. nat. cur. dec. III, a. 2, obs. 198 (par la vue d'un épileptique); Ettmüller, l. c., obs. 140.—Je compte un grand nombre de fièvres intermittentes occasionnées par l'attaque des chiens.

(45) Riedlin, lin. med., a. 11 mai, obs. 17.

(46) Madai, l. c., § 107.

(47) W.-B. Nebel, in act. phys. med. nat. cur., vol. v, obs. 117 (en entendant faire la description de la maladie); Lotichius, l. c., l. 1.

(48) Madai, l. c., § 112 (après une noce).

(49) Le moine Alexandre, eph. nat. cur. dec. 11, A. 4, append. obs. 5 (toutes les fois qu'on pratiquait une saignée, il survenait une fièvre tierce le lendemain).

(50) Ephem. nat. cur. cent. obs. 68.

(51) Madai, l. c., § 102.

(52) Madai, l. c., § 242 (et aussi la guérison des cautères).

(53) Madai, l. c., § 128.

(54) De Meza, act. soc. reg. med. Havn, vol. I, n° 10.

intermittente (55); il est bien remarquable au contraire que ceux qui ont fait usage du mercure, mais peu de temps (56), qui sont affectés de gale (57) et de manie (58), résistent en général à ces fièvres.

10. *Cause prochaine.* — Chaque secte de médecins a bâti ses hypothèses particulières relativement à la *cause prochaine* des fièvres intermittentes (59). On la cherchait dans les matières où la chaleur existe à un degré plus considérable qu'à l'état naturel (60); — dans la fermentation du sang; empêchant l'assimilation des sucs nutritifs (61); — dans l'effervescence du fluide pancréatique avec la bile (62); — dans les humeurs corrompues des vaisseaux mésentériques (63); — dans la plasticité du sang (64); — dans le ferment digestif (65); — dans la stagnation du fluide nerveux (66); — dans le relâchement des fibres et la diminution de la transpiration (67); — dans la viscosité du sang et du fluide nerveux (68); — dans l'altération de la bile (69) et l'obstruction du foie (70); — dans une espèce d'ébullition entre l'air atmosphérique et le sang (71); — dans la contraction spasmodique des fibrilles (72); — dans la corruption des premières voies, avec un état particulier du système nerveux (73); dans l'asthénie (74); — dans cette même condition; lors de l'apyrexie, et l'asthénie pendant le paroxysme (75); dans les vaisseaux sanguins, avec un processus végétatif universel et périodique (76); dans l'anomalie des nerfs (77); — dans l'inflammation du système lymphatique (78); — dans la condition phlegmasique des glandes abdominales 79); — dans les secousses morales, une disposition périodique des nerfs et leur défaut d'harmonie (80); — dans l'altération de la nutrition (81); — dans la perte d'équilibre entre les éléments vitaux de la dynamique organique, avec tendance anormale de l'un d'eux aux productions organiques, soit cristallisées, soit liquides, se renouvelant périodiquement, sous forme de lutte, au gré du mouvement désordonné (82); — dans une irritation locale (83); — dans la distribution

(55) C.-L. Dumas, della natura e del modo curativo delle febbri remittenti, che si associano alle grandi ferite; Firenze 1805.—Puccinotti, l. c., *storia,* p. 314, cap. XIII, delle perniciose traumatiche.

(56) J'en ai fait l'observation dans tous les pays. Serait-ce à cause de l'action du mercure sur le foie?

(57) Rhodius. Van Hoven prétend le contraire, l. c., I *thl.* § 21.

(58) Klein, l. c., p. 96.

(59) Junker, diss. de caussa proxima febrium intermittentium; Hal. 1770. — Heller, Hufeland's journ. der pr. heilk. 27 B. p. 10. — Gellini, de caus. febrium intermitt. proxima; Patav. 1823, en ont rendu un compte exact.

(60) Galien, de differentia febr., lib. I, cap. text. 4 (dans le sang, la bile, la pituite, etc.).

(61) Willis, de febrib., cap. 3.

(62) Sylvius, prax. med., lib. I, cap. 30, § 58.

(63) Felix Plater, prax. med., t. III, cap. 2, p. 52.

(64) Robinson, animal. œcon., p. 444.

(65) Etmüller, opp., t. II, lib. 1, colleg. pract. sect. 15, cap. 2, p. 303.

(66) Borelli, au rapport de Fr. Home, in princip. med., p. 2, sect. v.

(67) Home, l. c.

(68) Boerhaave, aph. 755.

(69) Valcarenghi, de præcip. febrib., § 27.

(70) Senac, l. c., cap. 6.

(71) Werlhoff, op. c.

(72) Cullen. V. Bowdler, diss. de febr. intermitt. nat. et indole; Edinb. 1776.

(73) Selle, pyrétologie; Berol. 1773, p. 88.

(74) Brunonis, elementa medicinæ, § 661.

(75) Giannini, *della natura delle febbri; Napoli,* t. I, p. 71.

(76) Reil, *fieberlehre,* 2 *th.,* p. 160; *Hal.* 1804.

(77) Hufeland's, *system der prakt. Heilkunde,* 2 B.

(78) Marcus, *Entwurf einer speciellen therapie; Nürnberg* 1807.

(79) Walch, *über die Fieber,* p. 240.

(80) Les philosophes transcendants.

(81) Gruithuisen, au rapport de Fr. Hildenbrand, op. c., vol. II, § 241.

(82) Fr. ab Hildenbrand, l. c., § 241.

(83) P. J. Mongellaz, *essai sur les irritations intermittentes, ou nouvelle théorie des maladies périodiques, fièvres larvées, fièvres pernicieuses et fièvres intermittentes en général, exposée suivant la doctrine de M. Broussais, et appuyée d'un grand nombre d'observations; Paris* 1821.

irrégulière du fluide vital (84); — dans la manière de se coucher particulière à l'homme, en ce qu'elle dispose tour à tour aux congestions, le matin dans les viscères abdominaux, et le soir vers le système cérébral (85); — dans une affection spéciale du système nerveux (86). — Nous adopterions volontiers cette dernière opinion, qui est appuyée sur des arguments très-solides (87) (en accusant surtout les nerfs qui partent de la moelle épinière (88) et sont destinés spécialement aux viscères abdominaux (89),) si nous ne pensions, avec Gorter (90), Borsieri (91) et J.-P. Frank (92), qu'il est plus prudent d'avouer notre ignorance sur une chose au sujet de laquelle nous en sommes encore à des hypothèses (quoique très-savantes, en partie) (93); pour

(84) Forni, *storia di due febbri perniciose, e saggio di una nuova teoria delle febbri intermittenti con un annunzio della dottrina del fluido vitale et delle modificazioni organiche. V. Repertorio medico-chirurgico di Torino, n° 60, décembre* 1824.

(85) Bailly, l. c.

(86) Swieten, commen. ad aphor. 757. — Trnka, l. c., vol. I, § 38. — Thaer, de actione systematis nervosi in febribus; Gotting. 1774, recus. in Ludwig script. nevrol. minor.; t. III, p. 259. — Isenflamm, *prakt. Ammerkung, über die nerven*, § 26. — Petit-Radel, op. c., p. 373.

(87) 1° Tout ce qui affaiblit le système nerveux prédispose singulièrement aux fièvres intermittentes; 2° les miasmes des marais, les mouvements déréglés de l'ame, causes très-communes des fièvres intermittentes, agissent principalement sur le système nerveux; 3° les paroxysmes des fièvres intermittentes s'accompagnent de plusieurs symptômes nerveux, p. ex. de spasme cutané, de tremblement, d'exaltation mentale, etc.; 4° beaucoup de fièvres intermittentes larvées p. ex. l'épileptique, la maniaque, etc., sont même l'effet immédiat d'une lésion du système nerveux; 5° un grand nombre de maladies nerveuses tirent leur origine de fièvres intermittentes mal traitées; 6° les fièvres intermittentes font souvent disparaître, au contraire, les maladies nerveuses auxquelles elles viennent s'ajouter; 7° l'autopsie des individus qui succombent aux fièvres intermittentes fait souvent découvrir une lésion du système nerveux; 8° les remèdes fébrifuges sont pris surtout parmi ceux qu'on nomme nervins; et 9° les affections de l'ame, l'imagination, l'accomplissement d'un désir, guérissent quelquefois tout d'un coup les fièvres intermittentes.

(88) Le frisson fébrile se fait d'abord sentir aux *lombes*, et s'élève de là le long de *l'épine dorsale*; — la peau qui est sous l'influence des nerfs spinaux devient *chair de poule*, présente des ecchymoses, perd le sentiment du tact; — les parties génitales, chez les hommes, soumises également à l'empire des nerfs spinaux, sont souvent aussi affectées pendant le paroxysme; — les fièvres intermittentes favorisent l'accroissement du corps, qui dépend surtout du développement de la colonne vertébrale; — et celles qui se montrent rebelles sont guéries quelquefois par les cautères aux lombes.

(89) Le nerf intercostal, recevant des racines des nerfs spinaux, contribue évidemment à la formation des plexus nerveux abdominaux.

(90) Prax. med. system., n° 195.

(91) L. c., § 72. («At quoniam hæc non ultra indagari se sinunt, et captum fere nostrum excedere videntur, satius erit eas febrium intermittentium hinc causas enumerare quæ sensibus perviæ vocantur.»)

(92) Op. c., t. I, p. 39. («Causa proxima febris periodicæ intermittentis ignoratur.»)

(93) Mead (de l'influence du soleil et de la lune) attribue le retour périodique des maladies au flux et reflux de l'atmosphère, sous l'influence de la lune (liée au même phénomène). Casimir Medicus a placé la source des maladies périodiques dans la trop grande sensibilité de l'estomac et des intestins, et les sympathies que ces parties entretiennent avec tout l'organisme, aidées, suivant les circonstances, de la bile, des mucosités, des saburres et des vers (l. c., p. 283). Selon d'autres hypothèses, on explique l'origine des maladies périodiques par *les lois de l'habitude* et par un état alternatif d'exaltation et de retour au degré normal de l'excitabilité qui, tantôt ne perçoit pas (pendant l'apyrexie), tantôt ressent vivement (pendant le paroxysme), les stimulations morbifiques, bien qu'elles soient permanentes. Une observation que j'ai eu bien souvent occasion de faire paraît avoir du rapport avec cette hypothèse : c'est que les accès des maladies périodiques ont coutume de revenir précisément à la même heure qu'elles se sont montrées pour la première fois, sous l'influence d'une cause quelconque, p. ex. de la frayeur, d'une violence extérieure, etc. Pour ce qui concerne la pério

expliquer la cause *du retour des paroxysmes à des époques déterminées*.

§ XXVIII. *Diagnostic.*

1. *Distinction des fièvres intermittentes d'avec les autres maladies périodiques.* — Au sujet du diagnostic, une question se présente tout d'abord : *Toutes les maladies qui ont une marche périodique appartiennent-elles ou non aux fièvres intermittentes?* — C. Medicus (1), écrivain éminent sur ces maladies, a enseigné que toutes les affections périodiques, sans exception, et par conséquent, outre les fièvres intermittentes, la manie, l'épilepsie, l'asthme, l'ictère, etc., ne constituent qu'une *seule famille*. — J.-P. Frank a émis une opinion tout-à-fait contraire, et il prétend que les fièvres intermittentes n'ont de commun avec les autres maladies périodiques que la forme (2). Comme du moins le pronostic et le traitement des fièvres intermittentes diffèrent entièrement de ceux des autres affections périodiques, et qu'on doit surtout avoir égard à l'utilité pratique dans la solution des questions nosologiques, j'ai d'autant mieux aimé embrasser l'opinion de mon père, que les signes caractéristiques de ces deux genres de maladies ne manquent point, ainsi que le démontrera le tableau suivant :

---

dicité des fièvres intermittentes, je désirerais que les médecins recherchassent si elle a ou non des rapports avec *l'électricité atmosphérique ;* il est certain du moins qu'une atmosphère humide (favorable au développement des fièvres intermittentes) est chargée d'électricité négative (Sprengel, inst. pathol. gen., vol. I, § 132) ; — que l'électricité amosphérique, tantôt décroît, tantôt augmente périodiquement, à certaines heures déterminées de la journée, en sorte que dans la matinée (où les paroxysmes ont coutume de se développer), elle est en moindre quantité possible, tandis que la nuit (pendant laquelle l'apyrexie a très-souvent lieu), elle atteint son plus haut degré (Hanstrom, *correspondance astronomique*, 2e *cahier*) ; — que l'électricité écarte les unes des autres les particules du sang (Edwards, *de l'influence des agents physiques sur la vie ;* Paris 1824), et que l'électricité même du sang a diminué avec la violence de la maladie, dans la fièvre intermittente quotidienne (C. F. Bellengery, *sull' elettricita del sangue nelle malattie*).

(1) Op. c. 2, Buch, § 64-70. (« *Ich habe bisher fünf beweise aufgestellts wovon ein jeder zwar allein vermogend ist, die nahe verwandtschaft der periodischen krankheiten mit den wechselfiebern darzuthun, die aber, zusammen genommen, eine vollkommne gewissheit davon geben. Es ist also der allersicherste Schluss, dass diese beiden Gattungen unter einerlei hauptklasse gehoren.* »)

(2) De periodicarum affectionum ordinandis familiis. Orat. acad. V. delect. opuscul. medicor. Ticini 1791, t. x, p. 361. « Sed quousque tandem *morborum vestis* magis, quam natura, in artis exercitio considerabitur? Et quo jure demum, ob vana symptomatum studia, morborum nomina patientur vim, et, quæ ad hæc ipsa dirigitur, curatio, confusionem et injuriam? »)

Fièvres intermittentes.	*Autres maladies périodiques.*
1. Elles se développent ordinairement à certaines époques déterminées de l'année.	1. Leur développement n'est lié à aucune époque particulière de l'année.
2. Elles choisissent, de préférence, les pays bas et marécageux.	2. Elles surviennent indistinctement partout.
3. Elles constituent souvent des maladies épidémiques.	3. Elles règnent très-rarement d'une manière épidémique.
4. L'intervalle des paroxysmes n'est que d'un petit nombre d'heures, ou du moins, de jours.	4. Les paroxysmes sont séparés par des semaines, des mois, des années.
5. Quoiqu'elles puissent durer pendant des mois, elles ont néanmoins l'apparence des maladies aiguës.	5. Leur marche est plutôt celle des maladies chroniques.
6. L'intervalle apyrétique se ressent plus ou moins de la maladie.	6. L'intervalle apyrétique annonce ordinairement un état de parfaite santé.
7. Les paroxysmes surviennent rarement pendant la nuit.	7. Les paroxysmes ont souvent lieu la nuit.
8. Dès le début, elles impriment à l'économie un aspect morbide particulier.	8. L'habitude du corps n'annonce ordinairement rien de morbide.
9. Elles peuvent guérir, soit naturellement, soit par des évacuations très-simples, mais elles sont combattues d'une manière miraculeuse par le quinquina.	9. La nature ne les guérit que lentement; les évacuations aggravent souvent la maladie, et la vertu du quinquina est douteuse, ou du moins n'est pas plus grande que celle de beaucoup d'autres remèdes.

2. *Différences des fièvres intermittentes d'avec quelques fièvres secondaires.* — Toute fièvre évidemment composée de paroxysmes et d'apyrexies n'appartient point, par cela seul, aux fièvres intermittentes (3); car la véritable fièvre intermittente est une *maladie primitive*. Mais un certain nombre de fièvres secondaires, qui doivent par conséquent être tout-à-fait distinguées des intermittentes, se montrent sous la forme de ces dernières (4) : autre est leur pronostic, autre est leur traitement. La grossesse (5) elle-même donne quelquefois lieu à une maladie qui offre l'aspect d'une fièvre intermittente; il faut en dire autant de l'osteo-steatome de l'utérus (6). Nous avons connaissance d'une espèce de fièvre quarte occasionnée par l'éruption de la dernière dent molaire. Nous avons vu souvent l'infection vénérienne s'accompagner, dans le cours de son développement, de symptômes des fièvres intermittentes (7). On rapporte la même chose de la lèpre (8). On observe fréquemment dans l'hystérie (9),

(3) Junker, diss. de simulatis febribus intermittentibus in viscerum læsionibus; Hal. 1756. J.-P. Frank, de period. affect. ordin. familiis.

(4) J.P-. Frank, de affect. periodic. ordinand. familiis.

(5) Hoffmanni, system. ration., t. IV, sect. 1, c. 3, § 18.

(6) On conserve, dans le musée d'anatomie pathologique de l'université de Pavie, un ostéo-steatome de l'utérus, qui fut découvert avec peine sur le cadavre d'une femme qui avait offert tous les symptômes d'une fièvre intermittente pernicieuse émétique. J.-P. Frank, opuscul. posthuma; Vindob. 1824, p. 95.

(7) Des observations semblables sont décrites par Didier, de morbis vener., obs. 4 (tierce); par Baillou, epid. et ephem., l. II, const. æstiv., a. 1575, p. 86, const. hyemal., ejusdem p. 104; par A. Monro, *eph. d'Edimb.*, t. VI, art. 47, obs. 9 (quarte), etc.

(8) J.-P. Frank, *epit.*, t. IV, p. 215.

(9) Wedel, eph. nat. cur. dec. I, a.

l'arthritis, les calculs biliaires (10), le scorbut (11) et la chlorose, une petite fièvre qui a l'apparence d'une fièvre intermittente. Il en est de même dans les rétrécissements de l'urêtre (12). Nous voyons maintes fois les suppurations de la vessie et de la prostate, accompagnées de tous les symptômes des fièvres intermittentes, principalement d'un frisson qui agite tout le corps et de sueurs abondantes; mais il n'est aucune maladie dans laquelle les fièvres secondaires se présentent plus souvent sous l'aspect des fièvres intermittentes que dans la phthisie pulmonaire. On distingue en général les fièvres secondaires qui surviennent à la suite de suppurations (fièvres hectiques), des intermittentes véritables, par la présence des symptômes d'une autre maladie, par la constitution du malade, plutôt infectée que cachectique, par un sédiment puriforme, non briqueté des urines; par la persistance ou l'exaspération de la maladie, après l'emploi du quinquina; par la non-existence d'une constitution annuelle favorable aux fièvres intermittentes; par le type quotidien, qui est assez rare dans les vraies fièvres intermittentes, ou bien par des accès anomaux ou ayant lieu le soir. «Dans la fièvre intermittente, dit un grand praticien (13), les accès sont longs; les trois stades, de frisson, de chaleur et de sueur, sont plus tranchés, et lors de leur déclin, il y a intermission complète de la fièvre. Mais la fièvre hectique n'offre jamais une rémission telle que le mouvement artériel ne soit accéléré, et le pouls donne toujours, au moins, dix pulsations par minute de plus que dans l'état normal.» Toutefois, aucun des signes rapportés jusqu'ici, du moins considéré séparément, ne saurait rendre le diagnostic indubitable; car les fièvres intermittentes se montrent quelquefois elles-mêmes sous le masque d'une autre maladie. La constitution du malade n'est pas toujours infectée, malgré une suppuration latente; il n'est point rare que l'urine soit puriforme, même dans les fièvres intermittentes véritables, et elles sont souvent exaspérées par les premières doses de quinquina; enfin, la constitution annuelle n'a souvent aucune influence sur la maladie spéciale dont il s'agit. Il y a des fièvres secondaires qui apparaissent le matin, tous les jours ou tous les deux jours (14), et s'accompagnent de frisson violent. Ensuite, toutes les affections intermittentes n'offrent pas une apyrexie tellement parfaite, que le pouls revienne constamment à l'état normal; telles sont les fièvres sub-continues. On ne doit point ignorer, enfin, qu'une vraie fièvre intermittente peut se réunir à une maladie, d'ailleurs, compliquée d'une fièvre secondaire (15). Il n'est pas nécessaire de faire observer combien il est difficile, en pareil cas, d'établir le diagnostic.

3. *Diagnostic de la fièvre intermittente manifeste.* — On pourrait croire qu'il n'est point très-difficile d'établir le diagnostic des fièvres intermittentes que nous avons appelées *manifestes*, et cela est vrai dans beaucoup de cas, lorsque la maladie a dévoilé sa nature pendant quelques jours par des alternatives de paroxysmes et d'apyrexies. Mais il en est tout autrement au début de la maladie; car alors il n'est point facile, le plus souvent, de déterminer si la fièvre commençante appartient aux intermittentes ou aux continues. Dans cet état de choses, nous pouvons, du moins par conjectures, reconnaître le caractère de la maladie, en ce que l'invasion des fièvres intermittentes est marquée, en général, par un frisson plus intense et de plus longue durée; en ce que la chaleur qui succède s'accroît rapidement, et est bientôt remplacée par la sueur; mais lors même que la fièvre a terminé son cours dans l'espace de quelques heures, on

---

2. obs. 193.—Fraundorfer, ibid., dec. III, a, 5 et 6, obs. 136.— Sauvages, nosol. method., l. c., art. 9, nº 3.

(10) J.-M. Vorwaltner, eph. nat. cur. dec. III, a. 5-6, obs. 109 (fièvre dont les accès revenaient tous les quatre jours, et qui disparut après l'évacuation de 120 calculs biliaires); Heuermann, vermischte Bemerkungen, 1 B, k. 3, p. 9.

(11) Etmüller, opp. t. II, p. 2. — Coll. consult., cas. 22. — Timæus, cas. med., l. VIII, cas. 15.

(12) Everard Home, practical observations on the treatment of strictures in the urethra and the œsophagus; London, 1797, p. 64.

(13) Heberden, l. c., p. 143.

(14) Voy. mes Actes de l'institut clinique de Vilna. Année 1re, p. 99.

(15) J'ai traité quelquefois des phthisiques atteints en même temps de véritable fièvre intermittente.

peut encore douter si l'on a eu affaire à un paroxysme de fièvre intermittente ou bien à une fièvre *éphémère* (16). Dans ce cas, nous apprenons à distinguer jusqu'à un certain point l'apyrexie de la convalescence, par une température particulière de la peau, agréable et fraîche, propre à la première, par l'état du pouls, qui n'est point celui d'une vraie convalescence ; par la constitution fébrile du malade et par la connaissance des maladies régnantes. Il faut noter aussi que les paroxysmes des fièvres intermittentes ayant lieu pendant le jour, la nuit est consacrée à l'apyrexie, ce qui pourrait faire que le malade, livré au sommeil, n'en eût pas la conscience. Le médecin doit donc visiter aussi pendant la nuit les malades qu'il soupçonne atteints de fièvre intermittente.

4. *Diagnostic des fièvres sub-continues.* — Les fièvres *sub-continues* se distinguent des continues en ce qu'elles ont des exacerbations et des rémissions beaucoup plus marquées, dont les premières commencent souvent avec un frisson considérable, et les secondes se terminent par une sueur abondante ; de plus, les fièvres sub-continues ont coutume de sévir en même temps que les intermittentes, ou sont le résultat de celles-ci, soit qu'on les ait négligées, soit qu'elles aient été mal traitées, et dégénèrent aisément en elles.

Le sédiment briqueté que l'urine laisse déposer dans les fièvres sub-continues sert encore ici à établir le diagnostic. Mais il faut se garder de prendre pour des fièvres intermittentes, surtout chez les femmes nouvellement accouchées, les fièvres catarrhales et gastriques qui affectent souvent la marche des sub-continues.

5. *Diagnostic des autres fièvres larvées.* — Quant aux fièvres intermittentes *larvées*, qui apparaissent plutôt sous le masque d'une *maladie chronique*, il faut noter avec grand soin les observations suivantes : Pendant que les fièvres intermittentes règnent, toute maladie qui suit une marche périodique doit être regardée comme suspecte, car elle appartiendra facilement à cette classe d'affections. De ce nombre doivent être surtout les maladies énumérées plus haut (17), et parmi elles principalement celles qui se montrent avec un caractère bénin. En effet, nous avons toujours expérimenté que le diagnostic des fièvres intermittentes larvées *bénignes* offre des difficultés bien plus grandes que celles des *pernicieuses*, car il arrive tous les jours que des maladies qui sont simulées par des fièvres intermittentes larvées bénignes, comme peu graves, une odontalgie, par exemple, disparaissent promptement sous l'influence de moyens convenables. Mais cela arrive à peine dans les maladies plus graves, telles que l'apoplexie, par exemple ; à moins qu'elles ne tirent leur origine de la classe des intermittentes. En supposant donc qu'un médecin soit appelé, aujourd'hui, auprès d'un individu affecté d'une maladie grave, et que, contre son attente, il le trouve, le lendemain, presque en état de santé, il sera d'autant plus certain d'avoir affaire à une fièvre intermittente larvée, que la constititution épidémique favorise davantage les maladies de ce genre. Il arrive encore que les fièvres intermittentes manifestes précèdent souvent, chez un seul et même malade, les intermittentes larvées. Or, quoiqu'en général ces dernières n'offrent pas de symptômes fébriles, le paroxysme débute pourtant, dans beaucoup de cas, avec un certain frisson. — Mais il nous reste à donner un avertissement important. Comme les noms par lesquels on désigne les fièvres intermittentes larvées se tirent ordinairement des symptômes qui leur donnent une forme particulière, il faut se garder de croire connaître l'essence de la maladie parce qu'on connaît son nom. En ayant égard à la première, les fièvres intermittentes larvées, qui sont désignées sous le nom de maniaques, de cardialgiques, etc., devraient plutôt être appelées encéphaliques (18), gastriques, etc.

6. *Diagnostic des fièvres intermittentes des enfants.* — Les fièvres intermittentes sévissent quelquefois principalement sur les enfants. Il y a d'autant plus de difficulté pour reconnaître la maladie, qu'ils sont dans un âge plus tendre. Pour ne pas s'exposer à la méconnaître,

(16) Galien. de art. cur. ad glauc., l. I, c. 2. — Swieten, comment. ad aph. 728.

(17) § XXIII, 3.

(18) Cfr. *Mémoire sur quelques phlegmasies cérébrales, présentées comme cause de fièvres intermittentes pernicieuses, par M.* Itard. V. *Revue méd., octobre* 1823.

on doit soupçonner une fièvre intermittente toutes les fois que la constitution annuelle étant favorable à ce genre de maladie, les enfants sont, alternativement, tantôt bien portants, tantôt malades; surtout si les accès fébriles se terminent par des sueurs abondantes. En outre, comme le médecin ne peut rester continuellement auprès des petits malades, il faut bien recommander à leurs nourrices et à leurs autres gardes de faire attention aux phénomènes caractéristiques des fièvres intermittentes, et de rendre compte de leur présence ou de leur absence. Parmi les fièvres intermittentes pernicieuses, il n'en est pas de plus commune à l'enfance que la comateuse. Nous indiquerons ailleurs le moyen de distinguer cette fièvre pernicieuse de l'encéphalite commune et de l'hydrocéphale aiguë.

7. *Diagnostic des fièvres intermittentes bénignes et pernicieuses.*— Le diagnostic des fièvres intermittentes, soit *bénignes*, soit *pernicieuses*, se tire tant de l'état du paroxysme que de celui de l'apyrexie. Mais, parce qu'il sera survenu un paroxysme accompagné de quelque symptôme extraordinaire, il ne faut pas se hâter de conclure à l'existence d'une fièvre intermittente pernicieuse, surtout lorsque les malades ont le système nerveux très-irritable. Car, en pareil cas, la fièvre la plus bénigne peut présenter des symptômes effrayants. Cependant, on ne doit jamais compter pour peu de chose, dans les fièvres intermittentes, la lésion des fonctions vitales, et l'altération considérable de la voix (19). Cette règle doit être sacrée, quand il s'agit de vieillards, de lieux marécageux, chauds (20), et de la saison de l'été ou de l'automne. Loin de nous, toutefois, cette erreur vulgaire de croire que les fièvres intermittentes pernicieuses sont étrangères aux autres saisons de l'année! Nous les avons observées plusieurs fois à Vienne pendant les mois d'avril et de mai. Mais rien ne peut mieux faire soupçonner une fièvre intermittente pernicieuse latente que, lorsque pendant le stade même d'apyrexie, on remarque une prostration de forces inaccoutumées, en même temps que de la tendance aux lipothymies, des douleurs de tête, de l'ivresse (21), l'aridité du gosier, la sécheresse, la rougeur de la langue, de l'anxiété, et la petitesse du pouls. Enfin, il est important de savoir que les fièvres intermittentes pernicieuses suivent principalement le type sub-continu, quotidien et tierce; si elles ont le type double tierce, le paroxysme d'un jour appartiendra aisément à une fièvre pernicieuse, et celui du lendemain à une fièvre bénigne, comme nous l'avons observé quelquefois. Les fièvres intermittentes pernicieuses du type quarte sont rares : celles, en petit nombre, que nous avons observées, ont toutes été algides. Quelqu'un a pensé que le caractère pernicieux des fièvres intermittentes ne tient point à leur nature propre, mais à une maladie étrangère qui les complique. Il est bien certain que cela peut arriver quelquefois (22); mais en général, nous émettons l'opinion contraire, par la raison que dans la fièvre intermittente pernicieuse tous les symptômes ont une marche périodique, et que quand les complications, s'il en existe, ont été dissipées, ils cèdent promptement au quinquina employé à temps et d'une manière convenable, ce qui n'arriverait pas facilement dans une maladie de nature différente.

8. *Diagnostic des types en général.* —Quoique les fièvres intermittentes quotidiennes, tierces, quartes, etc., ne diffèrent pas tellement entre elles, qu'il soit nécessaire d'en traiter dans autant de chapitres à part, comme s'il s'agissait

(19) Le célèbre Puccinotti observe avec raison que, dans beaucoup de fièvres intermittentes pernicieuses, la voix devient faible, tremblante, rauque, nasillarde, désagréable. (*Storia*, etc., p. 157.)

(20) On comprend dès lors facilement cet avertissement de l'illustre médecin romain, de Mathæis : «Monitum idcirco volumus ad praxæos utilitatem, *perniciosas febres longe fœcundiores et numerosiores esse, quam vulgò censetur.* (Ratio instituti clinici Romani. Epicris. ad. 1 histor.)

(21) Burserius, l. c., § CI.

(22) Helwig (opusc. phys. med., 69, p. 226) parle d'une femme veuve qui fut affectée pendant trois semaines d'une fièvre intermittente double quarte, qui fut enfin suivie de convulsions mortelles. On lit la même chose dans J. Lanzoni, eph. nat. cur. dec. II, a. 9, obs. 209. Moi-même j'ai perdu l'évêque de Vilna, H. Stroynowski, vieillard de complexion délicate, d'une attaque d'apoplexie qui est venue compliquer un paroxysme inopiné de fièvre intermittente quotidienne,

de maladies de diverse nature, il importe cependant beaucoup de déterminer leur type avec une grande précision, et le plus tôt que cela est possible (23). Car de cette manière, on peut indiquer plus facilement et l'issue de la maladie et le temps le plus convenable pour administrer les fébrifuges. Comme les fièvres intermittentes ont été divisées en *régulières* et *irrégulières* (24), il faut noter que pour pouvoir déclarer une fièvre *régulière*, il n'est pas absolument nécessaire que les paroxysmes reviennent à un instant déterminé, ainsi que cela a lieu dans la *fièvre consistante* (25). Car les paroxysmes des fièvres intermittentes peuvent revenir ou *plus tôt* (*fièvres intermittentes anticipantes*) ou *plus tard* (*fièvres intermittentes retardatrices*) que de coutume, sans que pour cela elles soient irrégulières (26).

9. *Diagnostic de la fièvre quotidienne.* — Parmi les fièvres intermittentes régulières, la moins commune est, sans aucun doute, la *quotidienne*, dont il n'est pas même fait mention dans *Hippocrate*; mais nous avons la certitude que d'autres ont nié à tort son existence (27). Nous ne nierons certainement point que les fièvres du type quotidien appartiennent souvent aux hectiques ou du moins aux doubles tierces, et en effet, avant que la fièvre se déclare avec le caractère quotidien, il faut non-seulement qu'elle soit primitive, mais encore que les paroxysmes reviennent tous les jours à peu près à la même heure et avec la même violence; qu'ils soient accompagnés des mêmes symptômes et qu'ils ne se correspondent point de deux en deux jours. Ces sortes de fièvres, dont Fr. Hoffmann (28), Werthof (29), Burserius (30) et J. P. Frank (31) attestent l'existence, nous les avons aussi observées nous-mêmes (32). Les paroxysmes de la fièvre intermittente quotidienne, maladie ordinairement printanière, ont lieu le plus souvent le matin entre six et neuf heures, et cela, tantôt en anticipant (33), tantôt en retardant (34). Dodonœus (35) et Madai (36) disent la même chose. Galien (37), au contraire, prétend que les fièvres intermittentes quotidiennes sévissent *le soir* ou *pendant la nuit*, opinion que confirment Forestus (38), Timæus (39), Rubeus (40), Binninger (41) et autres (42). On doit attribuer cette diversité d'opinions à la différence des climats, ou bien, ce que nous croyons plus probable, à la confusion des fièvres intermittentes avec les fièvres catarrhales et hectiques qui s'exaspèrent vers le soir (43). On retrouve, en effet, dans la description tout entière que nous a laissée *Galien* de la fièvre

---

(23) Galien (de crisibus, l. II, c. 4) dit que celui qui ne sait pas distinguer un accès de fièvre tierce de celui d'une fièvre quarte, ne doit point être considéré comme médecin. Forestus est d'avis qu'un médecin doit reconnaître une fièvre tierce dès le début de la maladie, puisque, quand les paroxysmes reviennent déjà tous les deux jours, la première commère venue est en état de la diagnostiquer.

(24) § XXV.

(25) La fièvre intermittente *consistante* est celle dont les accès se renouvellent à des moments déterminés. J'en ai vu bien peu qui eussent réellement pu tenir lieu d'horloge.

(26) Amat. Lusitanus (cent. V, curat. 19) parle d'une fièvre tierce dont les paroxysmes anticipaient de trois heures. On lit dans les éph. des cur. de la nat. dec. II a. 8, obs. 124, l'observation d'une fièvre quarte qui anticipait régulièrement de dix heures.

(27) Fernelius, patholog., lib. IV, c. 12.—Plater, prax. med., t. II. Sennertus. lib. II, de febrib. c. 19. Senac, l. c., c. 1, p. 15.

(28) Med. rat. syst., t. IV, p. 1, sect. 1, c. 3.

(29) Obs. de febr., sect. IV, § 4.

(30) Op. c., § CXXXV.

(31) Epitome, etc., vol. I, p. 41.

(32) Les fièvres intermittentes suivent beaucoup plus fréquemment le type quotidien en Lithuanie qu'en Italie et en Allemagne.

(33) Il en est ainsi dans la Lithuanie.

(34) Werlhoff, l. c., sect. VI, § 4, p. 271.

(35) Annot. in Benivieni, cap. 59, p. 221.

(36) L. c., § 151.

(37) De crisibus, lib. II, c. 5.

(38) Lib. III, obs. 20-21.

(39) Cas. lib. VIII, cas. 16.

(40) Nocturn. exercitat., 17, 20, 23.

(41) Cent. 1, obs. 92.

(42) Ph.-J. Schenfelder, hist. enarrat et curat., lib. I, hist. 35.

(43) N. 2.

intermittente quotidienne (44), les caractères de la fièvre hectique (45).

10. *Diagnostic de la fièvre tierce.* — De toutes les fièvres intermittentes, la plus fréquente est la *tierce* (46), soit simple, soit double; elle débute dans la matinée (47), à quelques exceptions près (48). Le froid est considérable, et s'accompagne souvent de la rigidité des membres (49); une chaleur brûlante, sèche, se répand également par tout le corps; il en est de même de la sueur. La soif est intense.

11. *Diagnostic de la fièvre quarte.* — La fièvre intermittente *quarte* (50) est rare (51) dans certaines contrées, qui sont éminemment favorables aux fièvres intermittentes; elle règne le plus souvent en automne. Cependant, on l'a observée au printemps (52), et elle s'est montrée épidémique (53). Le paroxysme survient ordinairement dans l'après-midi ou le soir; il est accompagné d'un frisson très-violent et long, que nous lisons s'être prolongé jusqu'à quinze heures (54). La chaleur est moins forte que dans les fièvres tierces, du moins au début de la maladie (55). Le pouls atteint rarement la fréquence d'ailleurs propre à ces fièvres; en outre, il est inégal (56). Il n'est aucune autre fièvre intermittente qui rende l'habitude extérieure du corps plus cachectique que la fièvre quarte.

12. *Diagnostic de la fièvre quintane.* — Le diagnostic de la fièvre intermittente *quintane* offre facilement des chances d'erreurs, en ce qu'on peut la confondre avec une fièvre tierce, dont un paroxysme viendrait à manquer. Quoique cette fièvre soit assez rare d'ailleurs, nous l'avons cependant observée quelquefois; elle l'a été aussi par Hippocrate (57), Tulpius (58), Swieten (59), Stoll (60), Quarin (61), Tissot (62), C. W. Sachse (63), etc.

13. *Diagnostic des autres types.* — Les fièvres *septanes* se confondent aisément avec les quartes dans lesquelles un paroxysme manque. Quant au diagnostic des fièvres qui reviennent *tous les mois*, il est important de se rappeler qu'elles peuvent appartenir plutôt aux règles, aux hémorrhoïdes et aux vers intestinaux, qu'aux fièvres intermittentes vraies.

---

(44) De crisibus, lib. II, c. 3, 5.

(45) Ainsi il prétend que, dans la fièvre intermittente quotidienne, l'exacerbation ou frisson est peu intense (l. c., c. 5); — qu'il survient une chaleur douce, mais mordicante; — qu'il n'y a pas de sueur au commencement; — que le pouls est plus petit que dans la fièvre quarte, et plus lent que dans la tierce (de art. cur. ad glauc., lib. I, c, 7); — que la soif manque ou se fait à peine sentir (lib. II, c. 5, et de typis, c. 3); — et que les apyrexies sont incomplètes (de differentia febrium). Il n'est pas étonnant, d'après cela, que ces opinions de Galien aient trouvé des contradicteurs dans ceux qui ont parlé des véritables fièvres quotidiennes; tels sont : Madai, l. c., § 153; Buchner, misc. phys. med., a. 1730, Fr. 873; Trnka, l. c., p. 55-59.

(46) Grieve, diss. de febribus tertianis intermitt., Edinb. 1770. Wynacker, diss. de febre interm. tertiana; Lond. 1790.

(47) Il en est ainsi d'après Stahl (colleg. casual., cas. 21, schol. § 4), et d'après mon expérience propre. Cullen (*first lines*, § 56,59), au contraire, prétend que l'invasion des fièvres tierces a lieu le soir. Cela est probablement vrai pour l'Ecosse.

(48) Lanzoni (eph. nat. cur. dec. II, a. 9, obs. 209) parle d'accès de fièvre tierce survenus pendant la nuit; c'est ce que j'ai observé aussi quelquefois.

(49) Observation de Galien (art. curat. ad Glauc., c. 3) et de Forestus (l. c., obs. 4, schol. Galeni de different. febr., c. 5).

(50) Fellinger, diss. de febre quartana; Groning. 1784.—Kreysig, observat. quædam de febribus intermittentibus quartanis; Viteb. 1797.

(51) Kortum, l. c. Elle est aussi très-rare en Lithuanie.

(52) Cole, nova hypoth. super febr. intermitt., cap. VII, § 4.—Grüling, curat. med. cent. IV, obs. 72. — Madai, l. c.

(53) En 1616, en Allemagne. Schnurrer, l. c., p. 159.

(54) Grant, op. cit.

(55) Galien, art. cur., l. c., et de different. febr., c. 5.

(56) Galien, l. c.

(57) Epidemicor., lib. I, sect. 3, text 2.

(58) Obs. med., lib. III, c. 52. (La fièvre quinte avait duré 18 mois chez une jeune fille.)

(59) Comment. aph. 746. (Fièvre quinte née d'une quarte, disparaissant après le quatrième accès.)

(60) Ratio medendi, t. III, p. 75.

(61) Meth. med. febrib.

(62) *Avis au peuple*, c. 18; § 251.

(63) Nova acta nat. cur., t. I, obs. 98. (Six paroxysmes.)

14. *Diagnostic du caractère de la maladie.* — Klein a dit sagement : « Elles (les fièvres intermittentes) changent presque toutes les années de caractère, en sorte que, par la même méthode qui vous aura réussi cette année, vous tuerez peut-être vos malades l'année suivante (64). » On peut encore appliquer ces paroles aux fièvres intermittentes, en tant qu'elles se montrent dans des *pays différents* (65). Il importe donc beaucoup de distinguer entre elles les fièvres intermittentes, en ce qu'elles réclament un traitement spécial. Afin que l'on puisse comprendre facilement cette partie de la doctrine des fièvres, nous allons l'exposer dans l'ordre suivant : Nous appellerons *simples* les fièvres intermittentes qui sont de telle nature, que l'on peut, sans danger, les combattre promptement par le quinquina ou autres moyens analogues ; et *compliquées*, celles dont le traitement offre plus de difficultés. Ensuite, nous diviserons ces dernières en fièvres intermittentes *inflammatoires*, *rhumatismales* et *gastriques*, suivant qu'elles exigent la méthode antiphlogistique, ou anti-rhumatismale, ou anti-gastrique. Or, ces complications sont de deux espèces : car, tantôt, la complication ayant cédé à des remèdes convenables, la fièvre intermittente reste simple, et doit être traitée par les moyens propres à combattre la diathèse périodique ; tantôt la maladie disparaît en entier sous l'influence de ces mêmes remèdes.

(64) Op. cit., p. 98. E. Acerbi a très-bien parlé aussi de l'influence de la constitution annuelle sur le caractère des fièvres intermittentes. V. *Annotazioni di medicina pratica; Milano* 1819, *ann.* I, *cap. delle febbri periodiche.*

(65) La médecine pratique, que j'ai exercée tour à tour en Lombardie, en Autriche et en Lithuanie, m'a appris que l'influence du climat n'est, dans aucune maladie, aussi évidente que dans les fièvres intermittentes. Le médecin doit donc étudier avec un soin tout particulier les caractères des fièvres intermittentes du pays où il exerce, et prendre bien garde de leur appliquer les préceptes thérapeutiques qui ressortent d'observations recueillies sous un autre ciel. J'ai traité du caractère des fièvres intermittentes en Lithuanie. (Pamietnikow towarzystwa lekarskiego wilenskiego, t. II.)

15. *Diagnostic de la fièvre intermittente simple.* — L'absence des symptômes de la diathèse inflammatoire, rhumatismale et gastrique, prouve ordinairement la nature *simple* des fièvres intermittentes. Je dis ordinairement, car la complication peut exister quelquefois, bien qu'on ne remarque aucuns indices de complications. Nous avons lieu de soupçonner quelque chose de semblable, lorsque, contre toute attente, la maladie se montre rebelle aux moyens en usage pour combattre les fièvres intermittentes simples, et cela avec d'autant plus de raison, que les autres maladies qui, régnent en même temps, présentent davantage le caractère soit inflammatoire, soit rhumatismal, soit gastrique. Mais de même que l'absence des symptômes qui annoncent des complications est un signe trompeur, de même leur présence n'a pas une valeur absolue. Nous avons vu souvent des fièvres intermittentes très-simples, avec des symptômes soit inflammatoires, soit rhumastimaux, soit gastriques. Plus nous nous attachions alors à éloigner la complication supposée, plus nous voyions augmenter ses symptômes apparents, jusqu'à ce que nous en fussions venus au quinquina qui faisait disparaître sur-le-champ la maladie. Afin que l'on puisse distinguer cette *complication apparente* des fièvres intermittentes, d'une complication *réelle*, nous allons établir un diagnostic sûr, autant qu'il est possible de le faire. Il faut avoir égard au stade d'apyrexie : si, pendant sa durée, les symptômes qui annoncent une complication quelconque ne disparaissent point, il n'y a presque pas lieu de douter de la présence d'une *complication réelle* ; mais si ces symptômes ne se montrent que lors de la violence du paroxysme, et s'ils cessent quand l'apyrexie survient, on peut avoir à peu près la certitude qu'il s'agit seulement d'une *complication apparente.*

16. *Diagnostic de la fièvre intermittente inflammatoire.* — La fièvre intermittente *inflammatoire* débute ordinairement par un frisson très-fort, mais non prolongé, car une chaleur excessive le remplace rapidement; alors, la face, les yeux et toute la peau rougissent; toutes les artères, principalement les carotides et les temporales, battent avec force. Des symptômes de catarrhe surviennent, et souvent il sort du sang des narines. La tête est en proie à des douleurs très-aiguës ; les hypocondres et la

région épigastrique présentent de la tension, et, dans beaucoup de cas, ne peuvent supporter le contact (66); viennent ensuite les insomnies, l'assoupissement et quelquefois le délire. L'urine est brûlante, dépose un sédiment briqueté, souvent puriforme. Une sueur, ordinairement modérée, ne termine point le paroxysme; car la fréquence et la plénitude du pouls, la soif, les chaleurs fugaces, la présence des symptômes de catarrhe et d'autres signes indiquant la phlogose de quelque viscère (67), annoncent une apyrexie imparfaite (68). Les paroxysmes suivent ordinairement le type double tierce, ou sont irréguliers dans leur cours. On a cependant des exemples de fièvres intermittentes inflammatoires quartes (69). Les fièvres intermittentes pernicieuses inflammatoires ne sont point très-rares, surtout parmi celles qui sont dites apoplectiques, pleurétiques, asthmatiques, catarrhales et arthritiques (70). La fièvre intermittente inflammatoire survient ordinairement en même temps que d'autres maladies phlegmasiques sévissent, principalement au printemps et pendant l'été, lorsque surtout dans les pays chauds (71), secs et montueux (72), les voyageurs ont la tête, les paysans et les jardiniers, le dos exposés au soleil (73); chez les femmes enceintes, les individus pléthoriques, hémorrhoïdaires, et chez ceux qui sont sujets depuis long-temps aux maladies inflammatoires (74), adonnés au vin ou à l'eau-de-vie; à la suite de la suppression d'hémorrhagies habituelles, par l'effet des passions de l'ame trop violentes, de l'exercice du corps excessif, et de l'usage intempestif des remèdes prophylactiques (75).

17. *Diagnostic des fièvres intermittentes rhumatismale et catarrhale.* — Lorsque, à l'époque du printemps ou de l'été, sous l'influence d'une constitution annuelle favorable aux maladies rhumatismales (76), les fièvres intermittentes sont amenées par l'humidité, le froid et les autres vicissitudes athmosphéri-

---

(66) Au sujet des inflammations *cachées* qui accompagnent les fièvres intermittentes, écoutez A. Spigel (parlant de la fièvre demi-tierce ou sub-continue). «Ego, dit-il, plures, qui febre quotidie sese exacerbante, præcipue circa vesperam, aut statim post meridiem in modum duplicis tertianæ perierunt, secui, et in his non putredinem in vena cava, sed inflammato alicujus primi regiminis viscere, vel alia aliqua recondita parte inflammationem paulo minorem inveni, quam *ut dolor ab ægro vel tactu hypocondriorum a medico et ægroto cognosceretur.* »

(67) Rivière dit : « In febrium acutissimarum et *perniciosarum* curatione, hoc diligenter animadvertendum, rarissimè eas fieri sine interna et peculiari visceris cujusdam affectione et plerumque inflammatione. Quare nunquam omittendam curam hippocondriorum, capitis, thoracis, uteri, renum et vesicæ, ut omni ratione investigemus, quæ harum partium insigniter laboret, et ei quod fieri potest subveniatur. » (Praxis med., lib. XVII).

(68) « *Uno dei caratteri i più certi della flogosi combinata alla periodicita, è la sussistenza di qualche sintoma inflammatorio anche durante la quiete di parossismi.* » Puccinotti, *storia*, etc., t. I, p. 26.—Neuschaffer, diss. de synocho paroxysante, vulgo tertiana vernali; Gies. 1786.

(69) Forestus, observationum, lib. III, obs. 32. Cfr. Morgagni, de sed. et caus. morb., epist. XXI, nº 43.

(70) Puccinotti, l. c., p. 25.

(71) Cfr. plus loin l'histoire de l'hœmitritée de la Dacie.

(72) Pringle, *Krankheiten einer armee*, p. 246.

(73) « *Ma una altra riflessione è da farsi quanto alle insolazioni, ed è questa, che stando di mezza state a torme nelle campagne Romane gli agricoltori, ed a cielo scoperto tengono sempre esposte ai raggi cocenti del sole le loro schiene, incurvati come sono ne' lavori del mietere, dell' arare, del seminare ed altre simili cose; l'azione di quel forte stimolo è risentita principalmente dalla midolla spinale, la quale quanta parte abbia nella produzione de' piu gravi fenomeni delle perniciose, lo mostrano le perniciose tetaniche e le epilettiche; e a noi la mostrano alcune comechè rare rachiotomie.* » Puccinotti, *lettera*, etc., p. 12.

(74) « Si quæ pars ante morbum laboraverit, ibi novus morbus se figit. » Hippocrates.

(75) « *Ho veduto alcuni giovani dell' ospedale usare il detto preservativo (la China coll' acqua vita), ed essere: primi a cader nelle febbri, e gli ultimi a liberarsene.* » Puccinotti, *lettera*, etc., p. 17.

(76) P.-J. Bergius, *Gedanken von den Ursachen der wechselfieber und deren uebereinstimmung zwischen ihnen und den flussfiebern. V. Schewedische abhandl.*, j. 1785, p. 274.

ques, ou affectent des malades sujets d'ailleurs aux affections rhumatismales et arthritiques, elles revêtent facilement le *caractère rhumatismal* ou *catarrhal*. Quand on réfléchit à l'influence qu'a l'état de l'abdomen sur les fièvres intermittentes, et à ses rapports de sympathie avec le système cutané (77), on comprend sans peine qu'il n'y a rien là de surprenant. Les *fièvres intermittentes rhumatismales* sont caractérisées par des douleurs de tête, des lombes et des articulations (qu'il faut bien distinguer de ces inquiétudes des membres qui accompagnent ordinairement la fièvre intermittente). Les *fièvres intermittentes catarrhales* sont accompagnées de toux et de douleurs de poitrine. Dans quelques cas, les coryza, les tranchées et le dévoiement sont des complications communes aux unes et autres.

18. *Diagnostic de la fièvre intermittente gastrique en général.*— La *fièvre intermittente gastrique* présente, pendant le paroxysme, la série des symptômes gastriques. Mais ces symptômes varient, selon que la fièvre intermittente gastrique est, ou *saburrale*, ou *bilieuse*, ou *pituiteuse*, ou *vermineuse*.

19. *Diagnostic de la fièvre intermittente gastrique saburrale.* — La *fièvre intermittente gastrique saburrale* est caractérisée par la pesanteur de tête, l'anorexie, l'amertume de la bouche, les crachements fréquents, les rapports inodoreux, la douleur d'estomac, la constipation ou une diarrhée de matières de couleur de lie. Elle survient, de préférence, chez les enfants et les autres personnes adonnées à la gourmandise, ou qui mangent des crudités et mènent une vie sédentaire.

20. *Diagnostic de la fièvre intermittente gastrique bilieuse.* — Les *fièvres intermittentes gastriques bilieuses*, les plus communes (78) de toutes dans les pays chauds, marécageux, et en été, s'annoncent (79) et sont caractérisées par la teinte ictérique (80) de la face, de la sclérotique, et d'autres parties, quelquefois de tout le corps; par la rougeur foncée des joues, qui sont pâles sur les côtés du nez; par l'enduit jaune et fuligineux de la langue, par la fétidité de l'haleine, l'anxiété, les nausées, les vomissements de bile verte, excessivement amère, caustique (81); par des borborigmes parcourant la région épigastrique, des douleurs vagues sous les fausses côtes, surtout à l'hypocondre droit (82); une diarrhée bilieuse, un pouls petit, irrégulier; la couleur jaune rougeâtre de l'urine qui ressemble à celle des chevaux, la teinte jaune, verte de la sueur (83), des crachats, des mucosités nasales (84), et du serum du sang, et par des apyrexies assez complètes (85). Lorsque les fièvres dont il s'agit deviennent *pernicieuses*, elles offrent, pour symptômes, l'ictère, la cardialgie, le vomissement, le choléra, les coliques, la pleurésie et le délire. Elles sont occasionnées par les mouvements désordonnés de l'ame et la suppression de la transpiration (86), ainsi que par les fièvres intermittentes anté-

---

(77) Gauthier a très-bien parlé sur ce sujet. Voy. Hufeland's, *journ. der prakt. heilk.* XVIII, B. p. 151.

(78) Willis, de febribus, cap. XVI. Lancisi, l. c., p. 277 (épidémie de *Balmorige*). Puccinotti, *storia*, etc., t, I, p. 27. (« *Non solo particolari casi, ma intiere annuali epidemie de febbri periodiche hanno portato questo carattere bilioso al massimo grado* »), et *lettera* etc., p. 13. (« *Veramente chi ha fatto a Roma studio particolare su queste febbri quasi giurerebbe su quella massima di Galeno: tertianas semper fieri jecore laborante.* »)

(79) «*L'omopatia (complicazione) biliosa .... è quasi sempre preparata innanzi allo sviluppo di esse febbri e ne precede o ne accompagna le prime accessioni.* » Puccinotti, *storia*, etc., t. I, p. 29.

(80) Je dis une teinte jaune, *morbide*, dans la crainte que les jeunes médecins de l'Europe septentrionale, quand il leur arrive de traiter un malade originaire des pays méridionaux, ne prennent pour un symptôme bilieux la couleur jaune naturelle de sa peau, méprise dont j'ai été témoin plus d'une fois.

(81) « La materia del vomito e caustica, caduta sul mattonatto lo fa ribollire come quando vi si getta a gocce l'acido solforico. » Puccinotti, *storia*, etc,. t. I, p. 28. Cfr. Notarjanni, l. c.

(82) Puccinotti, l. c.

(83) «La materia del sudore tinge in giallo i pannilini. » Puccinotti, l. c.

(84) Notarjanni, l. c. Puccinotti, l. c.

(85) Puccinotti, l. c., p. 29.

(86) Fr. Hoffmann dit; « Nil magis bilem vitiat, eamque impuram et salibus causticis refertam reddit, quam solemnis per superficiem corporis prohibita evacuatio. » Puccinotti, l. c., p. 28.

rieures, et les affections des viscères abdominaux qui en ont été la suite.

Au reste, nous croyons, avec d'autres (87), que la bile peut pécher par sa quantité et sa qualité, sans altération *évidente* du foie (de même que la salive, sans vice idiopathique de la glande parotide). Mais si une *affection inflammatoire du foie*, accompagnant la fièvre intermittente, activait par trop la sécrétion de la bile, la maladie devrait être définie une *fièvre intermittente inflammatoire-bilieuse* (88). Toutefois, on doit bien se garder de conclure à une affec-

---

(87) § XXVI, n° 1 (16).

(88) Les fièvres intermittentes qui règnent épidémiquement dans la Valachie, la Moldavie, la Bessarabie, la Chersonèse taurique et la Basse-Hongrie, en un mot en Dacie, paraissent tenir du caractère gastro-inflammatoire. D'après Y. M. Mindererus (*über den hemitritæus in den Südlichen provinzen des Russischen reiches. V. Hufeland's, journ. der pr. heilk.*, 1809, 2 st., p. 1, et à Berlin 1809), je les pris autrefois, à tort, pour une maladie particulière que je désignai sous le nom de *fièvre double tierce de Dacie* (dans la première édition de cet ouvrage, § XLVI). En effet, plus tard, un grand nombre de médecins expérimentés, qui ont exercé long-temps dans la Dacie, m'ont donné des notions plus certaines sur le caractère intermittent de cette fièvre double tierce. De plus, j'ai souvent observé moi-même, à Vilna, les résultats de cette maladie, parmi les officiers militaires qui avaient appartenu à l'armée de Moldavie; et je leur ai trouvé en tout point de l'analogie avec les autres affections que laissent d'ailleurs les fièvres intermittentes. Et en effet, si nous faisons attention que les fièvres dont il s'agit règnent dans les lieux marécageux, vers la fin de l'été, lorsqu'à des nuits froides succèdent des jours excessivement chauds, et qu'elles sont occasionnées par le sommeil à l'air libre, le coucher sur un sol humide, l'usage immodéré des fruits de la saison et surtout des melons; les passions de l'ame et la fatigue, leur caractère intermittent nous sera prouvé par leur *étiologie*. Vient ensuite la *symptomatologie*, qui présente le véritable tableau de la *fièvre intermittente sub-continue de Torti;* car la maladie débute ordinairement tout-à-coup, dans l'après-midi, par le frisson, qui n'est cependant pas constant. Une chaleur intense, brûlante des viscères, lui succède bientôt. Le malade accuse de la faiblesse des articulations, des maux de reins, de l'ardeur dans la région épigastrique, de l'anxiété, des nausées, des vomiturations; il survient des vomissements bilieux qui n'apportent aucun soulagement et sont accompagnés d'une agitation continuelle; en même temps se font sentir des douleurs dans les hypocondres et la poitrine, avec un sentiment de constriction de tout l'abdomen; il y a constipation ou dévoiement; les excréments sont bilieux, fétides; l'urine est peu abondante, d'un rouge obscur, semblable à une infusion de café, quelquefois noire. La surface du corps est sèche et rude d'abord, ensuite humide; pendant le vomissement une sueur abondante a lieu, sans soulagement; chez plusieurs malades une espèce d'urticaire se montre et disparaît alternativement; au milieu des efforts de vomissement, et dans le temps même où il a lieu, il survient un épistaxis, sans diminution des symptômes; le malade est tourmenté par un état d'inquiétude, l'insomnie, la céphalée, le délire, la sécheresse de la bouche, une soif inextinguible, la difficulté de respirer; le facies s'altère et s'éloigne beaucoup de l'état habituel; les yeux sont profondément enfoncés dans les orbites, et les regards ont quelque chose de féroce; les vaisseaux de la sclérotique sont gonflés, mais la sclérotique elle-même n'est point jaune. Le pouls est irrégulier; la langue est naturelle d'abord, et ce n'est que plus tard qu'elle devient blanche, jaune, noire. Vers le milieu de la nuit, la difficulté de respirer, les vomissements et la chaleur se calment, mais le pouls reste fébrile. Le second jour au matin, la maladie s'exaspère de nouveau, avec les mêmes symptômes, devenus plus violents encore; la soif surtout est intolérable, et le malade vomit les boissons après les avoir avalées. Une nouvelle rémission a lieu vers midi, sans que l'état du pouls change. Le troisième jour, le malade se réveille soulagé, et le stade de rémission se prolonge jusqu'à l'après-midi; l'exacerbation qui survient alors est ordinairement moins forte. Des exacerbations plus longues, mais moins violentes, et ensuite plus courtes, mais plus fortes, se succèdent ainsi dans le même ordre et avec la même violence, jusqu'au septième jour. Dès lors les symptômes ont atteint leur plus haut degré; et s'il survient des vomissements fréquents, spontanés, si des excréments fétides, bilieux, sont rendus en grande quantité, si l'urine est abondante, rouge, — crise. Autrement les rémissions disparaissent, et la fièvre

tion inflammatoire du foie ou des autres viscères abdominaux, par les seules douleurs de ventre, surtout quand elles n'augmentent pas par la pression. Car nous avons expérimenté plusieurs fois que ces douleurs ne sont autre chose que l'effet de la bile elle-même.

21. *Diagnostic de la fièvre intermittente gastrique pituiteuse.*—La *complication pituiteuse* survient ordinairement dans les fièvres intermittentes catarrhales. Il est probable que l'irritation de la membrane muqueuse, qui tapisse l'estomac et les intestins, produit du *mucus*, comme l'irritation du foie produit de la bile. Il n'est pas étonnant qu'un mucus visqueux, devenant aisément acide, ne réveille la série des symptômes gastriques, en se répandant dans le tube intestinal. En même temps, on observe, dans la plupart des cas, des douleurs d'estomac, des crachements fréquents, des vomituritions et des vomissements de glaires, des aphthes et de l'agitation.

22. *Diagnostic de la fièvre intermittente gastrique vermineuse.* — De tout temps on a observé (89) la *complication vermineuse* des fièvres intermittentes. On la rencontre communément en Lithuanie, et cela, non-seulement parmi les enfants, mais encore parmi les adultes, du sexe féminin surtout. On la reconnaît à un état particulier du corps du patient et aux autres symptômes des vers, qui seront décrits ailleurs; ce sont surtout, le prurit des narines, l'épistaxis, et l'agitation pendant le sommeil, qui est

---

devient comme continente, avec délire, assoupissement, teinte jaune de la peau, hoquet, tremblements, soubresauts des tendons, constipation, gonflement de l'abdomen. La mort arrive le quatorzième, et, dans les cas les plus tardifs, le vingtième jour. Mais souvent la maladie dégénère en une fièvre intermittente rebelle, qui amaigrit le patient jusqu'aux os, et s'accompagne quelquefois du tétanos ou des parotides. *L'autopsie cadavérique* ne fournit d'autres signes que ceux qui se rencontrent ordinairement à la suite des fièvres intermittentes. Ainsi l'on trouve *dans la cavité crânienne* — un fluide verdâtre, les vaisseaux du cerveau et des méninges très-dilatés et distendus par le sang; *dans la poitrine* — les poumons gorgés de sang de couleur verte noirâtre; *dans l'abdomen* — tous les viscères livides, verts, l'estomac et les intestins distendus par des gaz, les artères coronaires stomachiques et les vaisseaux sanguins des intestins excessivement dilatés, tout le tube intestinal couvert d'une matière verdâtre d'une odeur spécifique, mais sans la moindre trace d'inflammation; le foie augmenté de volume et offrant une couleur plus foncée qu'à l'état normal, sa vésicule remplie d'une bile visqueuse, et la rate quelquefois gonflée. Si Minderer nie que les fièvres de Dacie appartiennent aux intermittentes, par la raison qu'elles ne cèdent pas au quinquina, ceux qui soutiennent l'opinion contraire lui accorderont qu'il en est ainsi au commencement de la maladie, mais nullement plus tard? Et comment l'écorce du Pérou pourrait-elle réussir, sans évacuation préalable, dans une fièvre intermittente qui présente des symptômes gastriques? Mais Minderer condamne en outre les *émétiques;* et cela n'est pas étonnant, car, quoique l'autopsie ne démontre point une véritable inflammation, elle témoigne cependant de l'état de congestion du cerveau, des poumons, de l'estomac et du foie, état qu'il faudrait sans doute combattre par des évacuations sanguines, au moins locales, avant d'en venir à l'emploi des émétiques.

(89) Forestus, lib. III, obs. 44 (fièvre tierce chez un enfant de trois ans, combattue par les anthelmintiques seuls); S. Formius, dans Rivière, obs. commun. 12, p. 329 (fièvre tierce guérie par l'expulsion du tœnia); J.-Chr. Winkler, eph. nat. cur. dec. I, a. 6 et 7, obs. 4 (jeune fille de 15 ans, délivrée d'une fièvre tierce par un vermifuge); Chr.-F. Paulini, ibid., dec. II, a. 5, append., obs. 22 (fièvre quarte supprimée après l'expulsion de vers à l'aide du jalap); Gerbez, ibid., dec. III, a. 1, obs. 136 (fièvre quarte cessant en même temps qu'un morceau de chair de porc pourri, enveloppé d'un grand nombre de vers, fut rejeté); J.-A. Hünerwolff, ibid., a. 2, obs. 96 (fièvre tierce rebelle guérie avec le calomel chez un enfant de trois ans); J.-J. Neuhold, act. phys. med. nat. cur., vol. III, append., obs. 4 (cessation spontanée d'une fièvre tierce, après l'expulsion d'un ver par la bouche). J'ai guéri plusieurs malades des fièvres intermittentes par les anthelmintiques; chez un grand nombre d'autres, l'évacuation des ascarides préparait la voie au quinquina; car l'opinion de Torti, que les vers *accompagnent* plutôt qu'ils ne produisent la fièvre intermittente, se vérifie souvent. (Op. c., lib. V, c. 6, p. 43.)

paisible dans d'autres circonstances, chez les fébricitants, durant l'apyrexie. Mais il faut prendre garde de s'en laisser imposer par les affections inflammatoires des glandes du mésentère, qui offrent souvent des symptômes semblables à ceux des vers intestinaux.

23. *Complication des fièvres intermittentes avec les maladies chroniques.* — Enfin, il faut avoir égard aux *complications* des fièvres intermittentes, quelque soit leur caractère, avec les *maladies chroniques*, ou du moins avec la prédisposition à ces maladies chez des sujets d'une mauvaise constitution (90). On doit attribuer à une semblable complication, que quelquefois les fièvres intermittentes, quoique non pernicieuses (91), mettent néanmoins la vie en danger. Toutes les fois qu'elle survient, il faut examiner avec grand soin les changements que subissent les fièvres intermittentes, soit pendant le paroxysme, soit pendant l'apyrexie; par exemple, par l'effet de l'hystérie, de l'hypocondrie, des scrophules, des hémorrhoïdes, de l'arthritis, du scorbut (92), de l'atonie (93), etc. Quand on néglige ce soin (pour lequel des éléments se rencontrent çà et là dans le cours de cet ouvrage), toute la science des livres se trouve en défaut au lit des malades.

§ XXIX. *Pronostic.*

1. *Danger.* « Quocumque modo (febres) intermiserint, qnod sine periculo sint significant »; ainsi parle Hippocrate (1). Quant à nous, même après la découverte du quinquina, nous n'osons émettre une telle opinion, qui doit peut-être être interprétée autrement (2). Car les fièvres intermittentes pernicieuses sont pleines de danger, et les autres, quoiqu'elles ne soient point réellement pernicieuses, n'en sont pas tout-à-fait exemptes, surtout lorsqu'elles affectent des individus mal constitués, des femmes enceintes (3), récemment accouchées, des enfants ou des vieillards (4), ainsi que nous l'avons dit. Si la fièvre intermittente devient véritablement continue, le malade est voué à la mort, dans la plupart des cas; je dis, *véritablement* continue, car la fièvre *sub-continue* n'appartient pas aux fièvres continues, et Reil commet une grande erreur, quand il prétend le contraire (5). Il est des fièvres intermittentes qui, quoique sans danger, sont néanmoins rebelles, et *vice versâ*. On observe, en général, que les fièvres intermittentes sont plus graves, lorsqu'elles règnent épidémiquement, surtout en automne, ou même au printemps quand un été humide lui succède; lorsqu'elles surviennent pendant la nuit, chez des individus chargés d'embonpoint, les buveurs, les malades qui ne peuvent supporter le quinquina ou les aliments; chez ceux qui ont constamment la bouche sèche, les individus arthritiques, ou qui ont d'ailleurs les viscères en mauvais état. Dans ces différents cas, en effet, et presque toujours, lorsque la fièvre intermittente, automnale surtout, est négligée ou mal traitée, ou bien quand, la fièvre étant guérie, d'autres dangers sont imminents (6), tels que (pour ne rien dire de

---

(90) Celse s'exprime ainsi : « Neque hercule satis est, ipsa tantum febres medicum intueri, sed etiam totius corporis habitus, et ad eum dirigere curationem, seu supersunt vires, seu desunt, seu quidam mali effectus intervenerunt. » (Lib. III, cap. 6.)

(91) « *Sotto il nome di perniciose noi non comprendiamo già une famiglia particolare de febbri e divise dalle intermittenti; ma solamente un genere di febbri intermittenti congiunte a tal patologico disordine di funzioni organiche che minaccia la vitalità ad ogni rinovellarsi de parossismi.* » Puccinotti, *storia*, etc., lib. I, p. 50.

(92) Puccinotti, l. c., p. 52.

(93) Puccinotti, l. c., p. 55.

(1) Aphorismorum, sect. IV, aph. 43.

(2) Peut-être les fièvres continues, qui *appartiennent aux intermittentes*, ne sont-elles pas dangereuses? Cfr. Werlhoff, l. c., sect. I, § 4.

(3) Fr. Hoffmann (med. rat. systema, t. IV, p. 1, s. 1, c. 2; thes. patholog. § 18) dit que les femmes enceintes ne sont délivrées des fièvres quartes que par l'accouchement. Pour moi, je n'ai point eu à traiter jusqu'ici des fièvres quartes chez les femmes enceintes; mais j'en ai traité un grand nombre de tierces, et cela avec succès. Au rapport de J. Lanzonius (eph. nat. cur. dec. III, a. 5 et 6, obs. 284), l'avortement produit quelquefois un effet favorable.

(4) Alberti, diss. de febre intermittente senibus letifera; Hal. 1754.

(5) Op. c. 2 *th.*, p. 119.

(6) A. B. Ranoe, observata circa fe-

la récidive de la maladie (7)), la dyspepsie, la tuméfaction de la rate (8), les obstructions du foie et des glandes mésentériques, l'œdème des pieds, l'hydropisie ascite, le rachitis (9), l'arthritis, le scorbut, l'hypocondrie (10), les hémorrhoïdes (11), le diabète (12), la gonorrhée (13), le tétanos (14), la manie (15) et autres maladies nerveuses (16).

2. *Utilité.*—Toutefois, on ne doit pas cacher que les sujets d'une constitution détériorée trouvent quelquefois leur guérison dans la fièvre intermittente elle-même, celle qui règne au printemps surtout, car bien que l'influence salutaire des fièvres intermittentes ait été exagérée (17), il faut avouer, cependant, avec Boerrhaave (18), Fr. Hoffmann (19) et autres grands praticiens, qu'elles ont guéri la lèpre (20), la céphalée périodique (21), et d'autres douleurs habituelles (22), l'apoplexie (23), la paraly-

---

brium intermittentium diuturnarum et male tractarum sequelas. V. acta r. soc. med. Havniens, v. I, p. 385. F.-L. Bang, observationes practicæ circa nexum febrium intermittentium cum aliis morbis, ibid., vol. II, p. 214. — En rappelant à mon souvenir les maladies très-graves pour lesquelles j'ai été consulté, je suis forcé d'avouer que *la plupart de ces maladies avaient eu leur première source dans des fièvres intermittentes, soit négligées, soit mal traitées.*

(7) V. plus loin § LI.

(8) Sydenham (op. c., sect. I; c. 5, § 44) considère le gonflement de la rate comme une crise des fièvres intermittentes. Je la regarde, quant à moi, comme un mal beaucoup plus grave que la fièvre qui a précédé.

(9) Sydenham, l. c., § 42-45. — Rosenstein, dans Trnka, l. c., p. 165.

(10) Schenk, lib. I, obs. 6. Ettmüller, de abusu præcipit., c. 3, § 5. Horst, lib. x, obs. 28.

(11) Werlhoff, op. c., sect. III, § 6, p. 97. J'ai vu plusieurs individus affectés d'hémorrhoïdes, qui n'avaient jamais éprouvé cette incommodité avant d'être atteints de fièvres intermittentes.

(12) Sydenham, epist. responsor. 1, § 33. Presque tous les diabétiques que j'ai observés (leur nombre s'élève à quinze) avaient été atteints de fièvres intermittentes graves.

(13) Hannæus (eph. nat. cur. dec. II, a. 4, obs. 113) parle de *désirs vénériens* avec *émission douloureuse du sperme*, à la suite d'une fièvre quarte. J'ai traité à Vilna Drn. K....ski, élève de l'école de médecine, qui, à la suite d'une fièvre intermittente tierce, guérie par le quinquina, précédé des évacuations du tube intestinal, éprouva des pollutions nocturnes tellement répétées, qu'il en résulta un danger imminent de rachitisme, et cela d'autant plus que le malade se plaignait en même temps d'une vive douleur de reins. On employa contre ces maux une foule de remèdes, mais toujours inutilement, jusqu'à ce qu'*une récidive de la fièvre, que l'on abandonna à la nature,* étant survenue, il en fut délivré spontanément au troisième accès. On lit un cas de satyriasis mortel, suite d'une fièvre intermittente, dans Cabriolus. V. Trnka, l. c., p. 165.

(14) Morgenstern, in nov. act. phys. med. nat. cur., t. III, obs. 74.

(15) Sydenham, opp., t. I, sect. 1, c. 5. E. Hagedorn, obs. et hist. med. pract., cent. III; Francf. et Lips. 1698.— Fr. Hoffmann, consult. et respons., cent. I, t. I, cas. 36; Francf. ad Mœn. 1734. — Collin, ann. med. III, pars 1; Vindob. 1764, p. 78-81. — Van den Bosch, histor. constitut. verminosæ; Lugd. Bat. 1769. — *Verhandelingen, uitgeg. d. de maatschappy der weetenschap te Haarlem* XIV; 1775. — Strack, l. c., p. 21. — Keup in Baldinger's, *neuem magazin der Heilk.* 10, B. p. 76; — et Sebastian, *bemerkungen über die Melancholie u. Manie als Nachkrankheiten d. wechselfiebre.* V. *Hufeland's, journ. der prakt. Heilk.* 1823, *Junius,* p. 5.

(16) P. ex. *l'amaurose.* (V. Hufeland's *journ. der pr. Heilk.* 5 B., 3 *st.*, 1811.) Là paraît devoir se rapporter aussi cette *idiosyncrasie* particulière qu'acquit une jeune fille à la suite d'une fièvre intermittente, et qui consistait dans l'horreur de la bière et du vin. V. Merklin, eph. nat. cur. dec. II, a. 5, obs. 244.

(17) Chap. 1, § XIX, n° 1 (8).

(18) Consult. et respons. med., vol. II, cas. 19 et 21; Gœtt. 1752.

(19) Med. rat. syst., t. III, sect. II, c. 1, § 25.

(20) Forestus, l. c., obs. 52, schol.

(21) Swieten, Comment. ad aph. 754.

(22) Swieten, l. c. (douleur de l'épaule droite).

(23) Werlhoff, l. c., sect. IV, § 5.

sie (24), l'épilepsie (25), l'hypocondrie (26) et autres maladies nerveuses (27); la blennorrhée des oreilles (28), la prédisposition à la phthisie pulmonaire (29), les palpitations (30), le scorbut (31), la métrorrhagie menstruelle (32) et les tumeurs des mamelles (33). En outre, les fièvres intermittentes peuvent faire disparaître, sinon la peste (34), du moins les autres maladies aiguës (35); elles favorisent très-souvent le développement du corps (36).

3. *Restriction.* Nous ne dissimulerons point, cependant, que nous avons observé un bien plus grand nombre de cas où les fièvres intermittentes sont venues s'ajouter à d'autres maladies, sans leur apporter le moindre soulagement (37). La maladie ancienne en a même été aggravée (38).

4. *Pronostic des stades.*—Le frisson devient plus incommode chez les individus qui vomissent. Un froid intense et de longue durée ne présage pas toujours par lui-même la longueur de la maladie, ni son danger. Klein pense le contraire (39). Ceux qui succombent aux fièvres intermittentes meurent souvent, il est vrai, pendant le frisson, et par conséquent au commencement du paroxysme (40), mais la mort arrive aussi plus tard (41). Il n'y a au-

---

(24) Eller, med. chir. anmerk, p. 15-18. Pauli, act. phys. med. nat. cur., vol. v, obs. 64. Cole hypotyposis super febr. interm.

(25) Hippocrate, sect. v, aph. 70. — Galien, comment, in Hippocrat. epid., lib. I, au nº 4.—Salmuth, cent. II, obs. 84. — Lanzoni, eph. nat. cur. dec. III; append. p. 20, obs. 29. — Crüger, ibid., a. 3. obs. 148. (Du moins, tant que dura la fièvre quarte, l'épilepsie habituelle ne reparut point.)

(26) Ballonius, epidem. et ephem., l. II, cons. æst. a. 1579, p. 174. — Fr. Hoffmann, l. c. — Rothart, *beytrage zur Arzneywissenschaft*, nº 2, p. 17. — J'ai traité à Vilna Lib. Bar. F..., homme excessivement hypocondriaque. La première fois qu'il fut atteint de fièvre intermittente, en rendant compte des maux dont elle s'accompagnait, il assurait qu'ils n'étaient rien, eu égard à ses souffrances habituelles, actuellement suspendues. Dès lors je laissai marcher la fièvre, qui ayant enfin cessé spontanément, laissa à peine des traces d'hypocondrie.

(27) Cole, l. c. c. 8, § 4.

(28) Birminger, cent. I, obs. 84.

(29) Plus d'une fois j'ai vu se vérifier cette observation de Sydenham. Mais que les localités favorables au développement des fièvres intermittentes empêchent celui de la phthisie pulmonaire, comme le prétend Wel (transaction of a society for the improvement of med. and chir. knowledge, vol. 3, no. 33), rien de plus fabuleux.

(30) De la Hire, Hist. de l'acad. r. des sciences à Paris; a. 1718.

(31) Amat. Lusitan. cent. 1, cur. 85.

(32) P. Romelius eph. nat. cur. dec. 11, a. 7, obs. 213.

(33) Coling, l. c. § 91.

(34) Mye de morbis Bredanis, p. 5.

(35) Hippocrate n'ignorait pas que les fièvres quartes peuvent faire disparaître d'autre maladies graves. (Epidem., lib. VI, sect. 6, text. 9.) Pour mon compte, je ne me souviens pas d'avoir vu des enfants atteints de fièvre intermittente, être affectés en même temps d'autres maladies épidémiques.

(36) Wierus a vu une jeune fille, issue d'une race de taille ordinaire, qui était restée petite jusqu'à l'âge de douze ans, mais qui, à cette époque ayant été affectée d'une fièvre intermittente quarte, devint colossale. J.-H. Schulze cite l'exemple d'un jeune homme dont la stature s'accrut d'une aune, à la suite d'une fièvre quarte qui avait duré trois ans. (Trnka l. c. p. 213.) Cfr. *Bref exposé de la cause, des résultats et du traitement de l'accroissement trop rapide, dans le journ. complémentaire au Dict. des sciences médicales,* t. XIII, 50e *cah.* p. 127.

(37) Coling, l.c. § 87. (L'hémiplégie ne fut point soulagée par une fièvre intermittente tierce.)

(38) Fr. Hoffmann, op. c. t. IV, p. 3, s. 2, c. 3, obs. 7. (Fièvre tierce mortelle chez un hydropique.)

(39) L. c., p. 59.

(40) Sydenham, sect. 1, c. 5. § 2. — R. a. Vogel de cognosc. et cur. morb., § 16. — Holler in coac. prœnot. Hippocratis, p. 302. — Rayger, schol. ad spindler obs. 35. Fr. Hoffmann, l. c. t. IV, p. 1, cas. 2, Thes. Pract., § 21. — Senac, l. c. p. 106. (« Idequidem in adultiori ætate infrequens est periculum; sed in senectute non roro impendere solet. »)

(41) Pendant le *stade de chaleur,* il y avait un tel afflux d'humeurs vers la tête, que les yeux sortaient des orbites. Un autre malade périt d'hémorrhagie par rupture des vaisseaux sanguins. V. Ballonius, epid. et ephem., lib. II; Const. æstiv. a. 1579, p. 174.

cune proportion constante entre les stades de froid et de chaleur. Le paroxysme qui se termine sans sueur annonce une fièvre rebelle. En effet, la sueur est la *crise*, si non de toute la maladie (42), au moins de chaque paroxysme. On a observé aussi des diarrhées critiques (43). On a dit (44) que l'urine épaisse et trouble indiquait la courte durée de la fièvre, et que l'on pouvait présager le contraire, d'une urine claire, peu abondante, rouge, foncée, brûlante; mais nous avons souvent observé le contraire (45). Les épistaxis abondantes sont ordinairement d'un bon augure (46); lorsque, au contraire, elles ne consistent qu'en quelques gouttes de sang, c'est un mauvais signe. Le flux hémorrhoïdal est aussi quelquefois salutaire (47). Il en est de même de quelques maladies de la peau, comme sa teinte jaune (48), le psydracia (49), les furoncles (50), les pustules (51), les taches, soit noires (52), soit blanches (53), mais surtout les hydroa (54). Le pronostic est des plus favorables si le malade tousse pour cracher, et si on observe une apyrexie complète.

5. *Pronostic des fièvres intermittentes pernicieuses.*—Il y a des fièvres tellement pernicieuses qu'elles emportent le malade au deuxième ou au troisième accès (55). Nous soupçonnons même qu'elles sont quelquefois mortelles dès le premier accès, et que beaucoup de morts subites qui sont attribuées à l'apoplexie, aux convulsions, au choléra, et qui surviennent au milieu des ravages des fiè-

---

(42) Bartholin (Hist. anat. rar. cent. III, obs. 88), et Swieten (Comm. ad aphor. 764), entre autres, parlent, à la vérité, de la sueur comme crise des fièvres intermittentes; mais je dirai plutôt avec Senac (op. c. p. 109) : « Licet (per sudores) sublevetur corpus evanescente paroxysmo, *non tollitur febris causa;* quin imo hoc levamine exhauriuntur ægri. »

(43) Bartholin, l. c. cent. II, hist. 56.—Horst, obs. lib. I, obs. 7. — Dodonæus annot. in Benivieni cap. 59, p. 221. — Lanzoni, eph. nat. cur. dec. II, a. 9, obs. 207, schol.—Svieten, Comment. ad aph. 754.

(44) Klein, l. c. p. 95.

(45) Hertod rapporte un cas de fièvre double quarte guérie par un *flux abondant des urines.* (Eph. nat. cur. dec. 1, a. 2, obs. 143.)

(46) Prosper Alpin (de præsagienda vita et morte, l. VII, c. 2, § 5, et l. VI, c. 15, § 3), raconte qu'il se trouva délivré d'une fièvre quarte, après une épistaxis de six livres de sang. Des observations semblables se trouvent chez Rivière, cent VI, obs. 61. —Mayer, eph. nat. cur. cent. VI, obs. 60, et Haen, rat. med. p. XI, c. 1, § 1. Mais ces cas doivent être soigneusement distingués de la fièvre intermittente avec épistaxis pernicieuse.

(47) Haen, l. c. § 4, et ma propre expérience.

(48) Forestus, l. III, obs. 10.—Plater, obs. l. II, p. 334. —Sauvages, nosol. method. t. III, p. 2, cl. 10, ord. 6, art. 30, n. 2. La simple couleur jaune de la peau, dont il s'agit ici, doit être bien distinguée de l'ictère.

(49) Je rattache ici la *gale critique,* dont parlent Alberti, Diss. de effec. prurig. § 124, Boerrhaave, Consult. med., vol. I, cas. 22. Rivière, cent. IV, obs. 41; Bartholin, cent. IV, hist. 35; Smelius, miscell. med. p. 550; Welschius, eph. nat. cur. dec. I, a. 4; et aph. 44, obs. 85; Coling l. c. §. 91; Sennert de febr. l. II, c. 17.

(50) Madai, l. c. § 129.

(51) Weber, obs. med fasc. II, obs. 4, p. 13 (avec leucophlegmasie).

(52) Sylvaticus, v. Rhodius, cent. I, obs. 16.

(53) C. Piso, de serosa colluvie, sect. VI, obs. 177.

(54) Déjà Hippocrate (epid. lib. IV, text. 41), a enseigné que les *petits ulcères aux lèvres* enlèvent la fièvre tierce, ce qui est confirmé par Werloff (l. c. sect. II, § 8), par Morgagni (op. c, ep. 49.21.) et par ma propre expérience. Cependant, j'ai souvent vu des hydroa survenir aux lèvres, sans que la fièvre intermittente disparût, du moins aussitôt; observation qu'avait déjà faite, depuis long-temps Felchinus (obs. phys. med. l. II, obs. 20). Sébastian (l. c.) regarde ces hydroa, non point comme une crise de la fièvre, mais bien comme celle de l'affection du foie qui l'accompagne. Cette opinion, difficile à prouver du reste, est confirmée par le fait suivant : J'ai observé que les hydroa se montrent le plus souvent sur la lèvre *droite,* du côté du foie par conséquent.

(55) J.-C. Dupont Des Landes, *histoire d'une fièvre qui a enlevé le malade au bout de vingt-quatre heures, sur laquelle on appelle la décision de cette question, savoir : si elle doit être rangée parmi les ataxiques intermittentes, ou parmi les ataxiques continues.* V. Sédillot, *Recueil périodique de la société de médecine de Paris,* t. XXXII, p. 353.

vres intermittentes pernicieuses, doivent être attribuées au premier paroxysme de celles-ci : déjà mortel en général, le caractère pernicieux de ces fièvres est d'autant plus marqué que l'anxiété précordiale et l'agitation sont plus considérables.

6. *Pronostic des types.*—Nous sommes convaincus que la violence, la longue durée et le danger des fièvres intermittentes dépend plutôt de la constitution annuelle et de celle des malades, que du type qu'elles suivent. On doit excepter, toutefois, les fièvres intermittentes subcontinues, qui sont les plus dangereuses de toutes, quand elles ont le caractère pernicieux (56). On ne peut rien conclure de l'anticipation ou du retard du paroxysme (57), à moins qu'en même temps sa durée n'augmente ou ne diminue, auquel cas, la première de ces deux modifications est dangereuse, en ce qu'elle annonce la dégénérescence de la maladie en fièvre continue (58), et la seconde est d'un bon augure. La fièvre intermittente *quotidienne* est regardée comme rebelle et de longue durée (59), opinion qui tient vraisemblablement à sa confusion avec les fièvres hectiques (60). Quant à nous, du moins, nous n'avons rencontré d'autre difficulté dans le traitement des véritables fièvres quotidiennes, que celle qui provient de la courte durée de l'apyrexie qui s'oppose à l'usage assez long-temps continué des fébrifuges. Il faut en dire à peu près autant de la *double tierce*. La fièvre tierce est, de toutes les intermittentes, la plus facile à guérir; elle se termine ordinairement au septième accès (61) ; quelquefois, ou plus tôt (62) ou plus tard (63). Dans ce dernier cas, on doit craindre qu'elle ne dégénère en fièvre quarte (64). L'opinion qui consiste à regarder les fièvres tierces comme exemptes de danger (65), est réfutée par les pernicieuses qui ont de la tendance à revenir tous les deux jours. Nous n'avons jamais observé que les individus affectés de fièvre tierce devinssent facilement hectiques (66) : ceux qui assurent avoir remarqué cette succession de maladies ont peut-être confondu la fièvre hectique à marche intermittente avec la véritable fièvre tierce. Dans les fièvres tierces le troisième paroxysme est ordinairement très-grave ; quand il est léger, c'est un indice que la maladie sera courte et peu intense (67). La fièvre *quarte*, automnale surtout (68), qui était autrefois le scandale des médecins, dure très-long-

---

(56) « At in *semitertiana* appellata contingit quidem et acutos morbos fieri, et est hæc præ aliis maxime lethalis. » (Hippocrates, 1, epidem. sect. III, text. 5.) — « Periculosa porro est semitertiana » et « in universum ferus periculosissimusque hic typus est » (Galen. lib. de typo. cap. 8). — « Alterum *longi perniciosius*, quod tertio quidem revertitur, ex octo autem et quadraginta horis fere sex et triginta per accessiones occupat, (quelquefois aussi ou plus ou moins), neque ex toto in remissione desistit, sed tantum levius est, id genus plerique medici *hemitritæum* vocant. » (C. Celsus lib. III, cap. 3.) — «Gravissima sunt et terrifica symptomata, quæ hemitritæos comitantur, » et « semitertiana morbus est *maxime periculosus*, sæpe corripit virilem ætatem, vel eidem proximam, potissimum tempore autumni. (Baglivi prax. med. l. I.)

(57) Galien avait déjà observé que quelques épidémies de fièvres intermittentes *avaient cela de particulier*, que leurs paroxysmes anticipaient les uns sur les autres.

(58) Forestus a parfaitement bien éclairci le sujet. (Lib, III, obs. 26, nota.)

(59) Forestus, lib. III, obs. 21, schol. — Madai, l. c. § 160.

(60) § XXVIII, N. 9, (45).

(61) Hippocrates, sect. IV, aph. 59. — Schlierbach, act. phys. med. nat. cur. vol. VI, obs. 61. — Forestus, l. c. obs. 4-7-10.

(62) Forestus, l. c. obs. 2-3 (il décrit des fièvres tierces qui se sont terminées au troisième et au cinquième accès ; j'en ai vu un grand nombre, surtout parmi celles qui récidivaient).

(63) Forestus, l. c. obs. 9 (terminée au neuvième accès).—M. Donatus, l. III, c, 14 (disparition après le dix-neuvième accès). J'ai vu, parmi les paysans et les pauvres, un nombre infini de fièvres tierces, durer un mois et beaucoup plus).

(64) Rivière, cent. III, append. ad obs. ult. p. 257.

(65) Galenus, de art. cur. ad Glauc. l. I, c. 8, (et jusqu'à un certain point), Forestus, l. c. obs. 6, schol.

(66) Klein, op. cit. p. 99.

(67) Werlhoff, de febribus, sect. I.

(68) Hippocrate (sect. I, aph. 25) a très-bien distingué les fièvres quartes d'*été*, comme courtes, de celles d'automne qui durent plus long-temps.

temps (69). Du reste, elle devient rarement dangereuse chez les sujets à la fleur de l'âge et sains d'ailleurs. Dans d'autres circonstances, la fièvre quarte produit facilement des maladies chroniques, parmi lesquelles on observe très-souvent l'hydropisie et le scorbut (70). On prétend que la plupart des hommes qui sont parvenus à un âge très-avancé, ont été atteints de fièvre quarte dans le cours de leur vie (71). Il est faux que la fièvre quarte n'attaque pas deux fois le même individu (72). —Le pronostic de la fièvre *quintane*, qui passe pour la plus funeste de toutes (73), est le même que celui de

---

(69) Hippocrate a dit que la fièvre quarte durait au moins un an (epidem. l. IV, sect. 6, text, 25). Cfr. Sydenham, sect. 1, c. 5, § 10. J'ai vu un militaire atteint d'une fièvre quarte, qui durait depuis trois ans, mais *en comptant les récidives*. Et, j'interprète de la même manière les observations de fièvre quarte que l'on dit s'être prolongées jusqu'à *cinq ans* (F. Mena, lib. de febrib. c. 3); *sept ans* (Wierus, med. obs. rar. p. 37); *huit ans* (Forestus, l. c.); *neuf ans* (Fernel, patholog. lib. IV, c. 14); *douze ans* (Bautzmann, eph. nat. cur. Dec. II, a. 8, obs. 45); *treize ans* (F. d'Aquapendente, v. Madai, l. c.); *dix-huit ans* (Madai, l. c. § 144); *vingt ans* (eph. nat. cur. dec. III, a. 9, obs. 51); *vingt-deux ans* (A. Massaria, de febr. l. VII, c. II); *vingt-quatre ans* (Ridus Trasimenus, de reb. cæl. l. VIII, c. ult.); *trente-trois ans* (Wierus, l. c. p. 36-37, Benninger. cent. V, obs. 64); et *quarante-huit ans* (Gabelschower cent. IV, obs. 74).

(70) Hippocrate (epid. l. I, sect. 3, text. 2) et Galien (de art. cur. ad Glauc. l. I. c. 8) ont considéré la fièvre quarte comme exempte de danger. Forestus (comment. III, in Hippocrate, epidem. lib. I au nº 4) a apporté, avec raison, des restrictions à cette opinion. Il a observé, en effet, des épidémies de fièvre quarte, qui n'étaient pas sans danger. En outre, la fièvre quarte, est excessivement funeste aux vieillards. Il y a, aussi des exemples de fièvres intermittentes pernicieuses avec le type quarte. Wieri (l. c. p. 37) cite l'observation remarquable d'une *fièvre quarte habituelle*, qui entraîna la mort du sujet, lorsqu'elle touchait à sa fin. Cfr. Juch, diss. de morbis ex febre quartana male curata, eosque legitime curandi methodo; Erf. 1735.

(71) Boerhaave, aph. 745. — Fr. Hoffmann, op. c. t. IV, p. 1, sec. 1, c. 2, thes. patholog. § 19. — De la Hire, Hist. de l'ac. r. de méd.; à Paris. a. 1718. Nic. Chesnau, obs. med. l. IV, c. 4, obs. 4, p. 450, et Werlhoff, l. c. sect. V, § 9, obs. part. 41, p. 249. Il est étonnant que ce fait remarquable ait été entièrement passé sous silence dans la macrobiotique d'Hufeland. Car, bien que je sois d'avis que les hommes avancés en âge ont eu à souffrir des fièvres quartes comme de beaucoup d'autres incommodités, j'ai cru, cependant, qu'une observation appuyée sur l'autorité de tant d'hommes illustres, méritait d'être soumise à un examen ultérieur; et cela d'autant plus qu'en admettant la supposition que les fièvres intermittentes ont surtout leur point de départ dans une affection de la moelle épinière, leur rapport avec la longévité deviendrait d'une haute importance. Persuadé que les établissements consacrés à la réception des vieillards, sont éminemment propres à un examen de ce genre, j'ai pris, dans deux d'entre eux, les relevés suivants, que je dois à la bonté du docteur Schiffner, premier médecin de l'hôpital civil de Vienne et du conseiller Sax, médecin de l'hôtel des Invalides de Wilna. Dans l'hospice des vieillards, appelé *Bein Blauen Herregot*, sur trente-six hommes, âgés de quatre-vingt à quatre-vingt-dix-huit ans, treize n'ont *jamais* été atteints de fièvre intermittente; quatre ont eu la fièvre *quotidienne*, neuf la fièvre *tierce*, quatre la *quotidienne* et la *tierce*, cinq la *quotidienne*, la *tierce* et la *quarte*. A l'*Hôtel des Invalides*, sur trente-cinq militaires, qui comptaient de soixante à quatre-vingt-dix ans, vingt-cinq ont été affectés de fièvre *quarte*, de la manière que l'indique le tableau suivant.

(72) Ætius (lib. V, c. 82) et Fernel (de abdit. rer. caus. l. II, c. 13), ont enseigné que la fièvre quarte ne survient qu'une seule fois. Mais j'ai connu, en Lombardie, des personnes qui ont été atteintes, pour la seconde fois, de fièvre quarte, *à quelques années d'intervalle*. Heuerman l. c., p. 47.—C. Reies, Elys., jucund. quæst, camp., p. 954. — Benivienus, l. c., c. 59. — Wierus, l. c., p. 38. — Madai, l. c., p. 268, attestent la même chose. — Sydenham a restreint l'opinion d'Ætius et de Fernel, en disant (sect. I, c. 5) que la dernière invasion de la fièvre quarte *est plus courte*. Les observataions de Madai (l. c.) et de Morton (Phthisiologia, cap. 12, hist. 3) démontrent qu'il peut en être ainsi; mais on trouve aussi des exemples contraires chez Marc. Donatus et Wierus (Trnka, l. c., p. 217).

(73) Hippocrates, epid. l. I, sect. 3.5.

la quarte. — La conversion des fièvres intermittentes doubles ou doublées, en fièvres simples, est d'un bon augure. Dans ce cas, le paroxysme le plus doux disparaît d'abord (74).

ANNÉE.	LIEU.	DURÉE.	SOLDAT.	AGE.	Actuellement admis parmi les invalides pour cause de :
1785	Schwetzingen.	1 mois.	I. W.	60	Dispnée.
1781	Leitomischel.	9 mois.	S. F.	62	Ulcères aux pieds.
1782	Mahr. Neustadt.	3 mois.	S. S.	63	Maladie de poitrine.
1809	Neuheusel. Hung.	3 semaines.	A. T.	66	Dispnée.
1797	Semlin.	4 mois.	C. S.	66	Paralysie.
1817	Petronell.	2 mois.	I. St.	68	Blessures.
1783	Hradisch. Hung.	35 jours.	S. P.	70	Faiblesse sénile.
1790	Betzwa. Hung.	8 mois.	I. M.	70	Item.
1786	Gratz.	18 jours.	L. H.	74	Item.
1799	Alexandrie.	3 mois.	G. C.	75	Item.
1770	Auspitz. Morav.	3 mois.	G. B.	75	Item.
1804	Mezohegger. Hung.	1 mois.	F. B.	75	Item.
1783	Hradisch.	35 jours.	M. T.	75	Item.
1785	Linz.	30 jours.	P. E.	75	Faiblesse des yeux.
1786	Tundanell.	21 jours.	L. H.	75	Maladie de poitrine.
1783	Gradiska.	14 jours.	G. P.	76	Faiblesse des yeux.
1790	Crémone.	3 mois.	K. R.	76	Faiblesse sénile.
1776	Mantoue.	6 mois.	K. H.	78	Item.
1793	Heilbrun.	3 mois.	L. B.	79	Item.
1782	Reichenau. Bohem.	20 jours.	M. L.	80	Item.
1773	Brün.	4 mois.	S. S.	80	Item.
1772	Constauz.	1 mois.	M. St.	83	Item.
1770	Ofen.	28 jours (deux fois).	I. H.	84	Item.
1787	Stuhlweissenburg.	3 semaines.	A. R.	85	Item.
1760	Znaim.	2 mois.	Ph. F.	89	Item.

7. *Pronostic de la fièvre intermittente simple et compliquée.* —La véritable fièvre intermittente *simple*, quel que soit son type, guérit presque toujours sans difficulté, chez un homme sain d'ailleurs, pourvu que l'on puisse recourir à l'emploi du quinquina et que celui-ci soit de très-bonne qualité. Mais l'on doit dire le contraire des fièvres intermittentes *compliquées*. En effet, la fièvre intermittente *inflammatoire* ou *rhumatismale* négligée, ou traitée par la méthode échauffante, dégénère facilement en fièvre continue avec symptômes de catarrhe, et même de péripneumonie, s'il ne survient une épistaxis spontanée. Les *métastases* s'observent aussi fréquemment (75). Les suites de la fièvre intermittente *gastrique*, quand elle a été mal traitée, sont encore pires, s'il est possible; car alors, ou la fièvre devient continue, ou elle passe à l'état chronique. Dans le premier cas, le malade se plaint,

(74) Ce phénomène, que j'ai observé plusieurs fois, avait été déjà noté par Galien (de crisibus, l. II, c. 9), et Forestus l'a confirmé (l. V, obs. II).

(75) Vogel, diss. de metastasibus febrium intermittentium; Goett. 1775.

au commencement, d'anxiété et de tension préeordiale; ensuite le pouls augmente de fréquenee, pendant l'apyrexie même, et devient préeipité et dur. Plus tard, un écoulement de quelques gouttes de sang, mais souvent répété, a lieu par les narines; les yeux jaunissent, la langue devient sèche et les cheveux sont flasques, l'abdomen se météorise, la diarrhée survient, qui abat ordinairement les forces, et le malade atteint peut-être de *phlébite* (76), eourt le plus grand danger pour sa vie. Mais lorsque la fièvre dont il s'agit passe à l'état chronique, l'habitude du eorps devient de jour en jour plus eachectique; l'urine diminue de quantité, et dépose un sédiment abondant, ordinairement briqueté. Les forces digestives sont extrêmement affaiblies; l'abdomen, gonflé, laisse reconnaître par le toucher l'hypertrophie de la rate ou du foie; les jambes sont enflées, toute la peau, mais surtout eelle des extrémités inférieures, est marquée de taches livides jusqu'à ee que, enfin, ou l'hydropisie, ou l'ictère, ou le scorbut, ou la désorganisation du mésentère manifestent leurs symptômes.

§ XXX. *Traitement.*

1. *Prophylaxie.* — Le gouvernement peut faire beaucoup pour détourner les fièvres intermittentes endémiques (1) : le dessèchement des marais (2), du moins dans le voisinage des habitations, la eonstruction de digues pour prévenir les inondations, la ventilation des maisons qui ont été inondées, des lois qui ne permettent la euiture du riz ou les prés marécageux qu'à des distanees déterminées, et loin des grandes villes (3), des édits pour défendre qu'on ne puisse retourner, sans des préeautions nécessaires, la terre des marais dont la surface est déjà solidifiée, et eonvertir les autres en viviers (4); tels sont les principaux moyens à l'aide desquels il peut atteindre ee but. La eombustion de végétaux sur un sol marécageux doit aussi être prohibée, en ce qu'elle donne lieu à des fosses (5). Au reste, le gouvernement retirerait un grand avantage de ees mesures, si la culture de cette espèce de riz qui eroît sur un sol sec, et qui a eté introduite depuis peu en Europe (6), pouvait de-

---

(76) Il existe du moins une très-grande ressemblance entre les malades dont il s'agit et ceux qui sont affectés de phlébite. Cfr. D. Meli, *sulle febbri biliose; Milano* 1822 : et le même : *Sulla condizioue patologica delle febbri biliose, nuovi fatti; Milano* 1824.

(1) Ovide décrit ainsi la campagne de Rome avant la fondation de cette capitale du monde :

Hic ubi nunc fora sunt, udæ tenuère paludes,
Amne redundatis fossa madebat aquis.
Curtius ille lacus, siccas qui sustinet aras,
Nunc solida est tellus, sed fuit ante lacus,
Qua velabra solent in circum ducere pompas.
Nil præter salices cassaque canna fuit.
Fast.

Cfr. J.-B. Donius, de restituenda salubritate agri Romani; Florent. 1647.

(2) De Prony, *description hydrographique et historique des marais Pontins, relief du sol, cadastre, détails intérieurs, analyse raisonnée des principaux projets proposés pour leur dessèchement;* Paris 1824.

(3) Edict. des *konigreichs italien vom* 3 *februar* 1809, *die Reisfelder, Wiesen, etc. betreffend.* V. *Salzburger med. chirurg. Zeitung;* 1809, nº 21.

(4) « *Un des plus grands fléaux des pays marécageux est l'établissement des pêcheries. Comme les eaux stagnantes sont très-propres à nourrir le poisson, les propriétaires ont un grand intérêt à établir, dans divers points, des digues et des écluses qui forment autant d'obstacles à leur cours, et exposent aux accidents les plus graves.* » Fournier et Bégin, l. c.

(5) « .... *Le sol qui constitue le fond des marais est, le plus ordinairement, formé de débris à demi décomposés de substances végétales et animales; ce qui constitue la tourbe. Or, il arrive assez fréquemment, lorsque les cultivateurs brûlent dans ces champs tourbeux le chaume ou d'autres productions végétales, que le feu gagne le terrain lui-même, et le détruit jusqu'à une profondeur assez considérable, et quelquefois dans une éteudue de plusieurs arpents. Cet accident, qui s'est renouvelé plusieurs fois dans les marais Pontins, a pour résultat la formation d'une fosse qui se remplit d'eau.* » Fournier et Bégin, l. c.

(6) Par Dr. Rehman et de Carro, mes intimes amis. On lira avec intérêt, sur ce sujet remarquable : *Vaterlandische Blatter vom* 8 *decemb.* 1819. — *Wiener zeitung,* 18 *april.* 15 *julius u.* 5 *dec.* 1820. — *OEs-*

venir universelle. Les médecins militaires devraient surtout engager les généraux à ne point permettre, sans nécessité, que les eaux stagnent dans les fossés des villes fortifiées; que les postes de soldats soient placés auprès des marais, et, si cela est possible, que les camps avoisinent des lieux marécageux, ou du moins à faire en sorte qu'une forêt les en sépare. Les médecins de la marine devraient faire connaître le danger qu'il y a de laisser les vaisseaux à l'ancre près des rivages marécageux, ou de permettre aux matelots et aux marins de passer les nuits sur des terres couvertes de marais (7). Pour empêcher les mauvais effets de l'air de la nuit dans les pays chauds, on conseille les lotions avec l'eau chargée de sel marin (8). Il y a des auteurs qui attribuent à la fumée qui sort des cheminées la propriété de détruire les miasmes des marais (9). Enfin, il est une foule de remèdes que les habitants des pays marécageux d'Italie conseillent aux étrangers qui voyagent dans ces contrées, pour se préserver des fièvres intermittentes; ainsi, ils leur recommandent de manger de l'ail et de boire de l'eau-de-vie (10). Nous refusons à l'écorce du Pérou, avec un homme expérimenté (11), la vertu de préserver des fièvres intermittentes ceux qui n'en ont point encore été atteints. On dit même que le quinquina administré à un homme bien portant peut lui occasionner une espèce d'accès de fièvre intermittente (12). On évite, en général, les fièvres intermittentes, soit endémiques, à cause de la présence des marais, soit épidémiques, par l'influence d'une constitution annuelle inconnue, à l'aide des précautions suivantes : fuite prompte des causes excitantes de cette affection (13), principalement de l'humidité, du sommeil au grand air (14), nourriture substantielle et de facile digestion, et (à moins qu'il n'y ait prédisposition aux maladies inflammatoires ou que les fièvres intermittentes, actuellement régnantes, ne présentent un caractère flegmasique) usage modéré du vin ou de l'eau-de-vie; car, dans le cas contraire, une nourriture légère (15) et les boissons acidules (16) devraient être préférées. L'émétique préserve quelquefois des fièvres intermittentes gastriques (17). Nous n'osons proposer ici le calomel comme moyen prophylactique (18). Au reste, il résulte de ce qui a été dit que la prophylaxie des fièvres intermittentes n'est point la même partout et en tout temps, mais qu'elle varie beaucoup selon les différents caractères de ces fièvres.

---

terreichischer beobachter, 15 *april.* 25 *mai u.* 5 *sept.* 1819.—25 *julius,* 25 *nov.* 1820. —8. *Marz.* 1821.—*Biblioteca italiana, decembre* 1822, *marzo* 1823. — Le riz dont il est question est cultivé aussi avec beaucoup de succès dans le jardin rustique de la société r. de Pavie, par son excellent directeur Moretti.

(7) Wilson, l. c., p. 170.

(8) Hales, dans le 1er vol. de *of the medical museum.*

(9) W. Harris, *Philadelphia journ. of the medical and physical sciences; by* Chapman, 1822, vol. IV.

(10) Puccinotti, *lettera* etc., p. 17. (« *Usano gli agricoltori, che vanno la mattina in frotta per tempissimo à lavorare ne luoghi malsani attorno Roma; quasi inebbriarsi coll' acquavite.* »)

(11) Puccinotti, l. c.

(12) Hahnemann. V. Hufeland's, *journ. der prakt. Arzneikunde,* 2 B., 4 *st.*, p. 465.

(13) § XXVII, 9.

(14) Theden, unterricht für wündarzte, p. 167.

(15) Pétrone (de virtu Romanorum) invite l'étranger qui habite Rome pendant l'été à *user d'une nourriture légère et rafraîchissante.*

(16) Puccinotti ayant demandé à un vieillard de la campagne quel moyen préservatif il employait pour n'être jamais atteint de fièvre intermittente, celui-ci lui répondit : « *Invece dell' acquavite io ho sempre bevuto e la mattina e tra il giorno grosse giarre di acqua col succo del limone. Mio patre faceva lo stesso ed e morto vecchio in casa sua nel letto. L'anno scorso io perdei due figliuoli in questa Roma. Questi matti non vollero mai lasciare quella maledetta acquavita, che anze vi ponevono dentro ora la polvere da schioppo, ora il pepe polverizzato. Essi mi morirono tuttidue di febbre; loro danno.* ») Et Doni (l. c., p. 172) dit: «Erat enim *poscæ* usus olim apud milites aque agricolas frequens, quam non sine magna utilitate æstivo tempore rustici nostri usurpare possent. » Forestus propose aussi le vinaigre (l. c., lib. II, obs. 7, schol.).

(17) « .... Multos in eas. (les fièvres intermit.) inclinantes, concitato, vel etiam repetito *vomitu.* Ab iis immunes servavi. » Senac, l. c., lib. II, cap. 4.

(18) Cfr., § XXVII, n° 9, p. 266.

2. *Division du traitement.* — Le traitement de la fièvre intermittente est de deux sortes; car il est applicable au *paroxysme* et à l'*apyrexie*. Le premier tend à calmer les symptômes, le second à guérir radicalement la maladie. Mais l'un et l'autre de ces traitements varie selon que la fièvre intermittente appartient ou à la classe des manifestes, ou à celle des larvées; ou aux simples, ou aux compliquées. Nous parlerons d'abord de celle qui est *manifeste* et *simple*.

3. *Traitement préventif de l'accès.* — Quand on connaît à peu près l'heure à laquelle l'accès a lieu, il ne faut point permettre au malade de surcharger son estomac d'aliments, ou de se livrer à des contentions d'esprit peu de temps auparavant, car alors le paroxysme devient aisément plus intense. L'*émétique* administré avant l'invasion du frisson, prévient quelquefois l'accès, et rien n'empêche de recourir à ce moyen dans les cas *rebelles*, bien que la maladie n'ait pas le caractère gastrique, parce que, outre sa vertu évacuante, il a encore d'autres effets qui ne sont point assez compris sur le système nerveux abdominal. Mais dans les fièvres intermittentes ordinaires, les efforts de vomissement augmentent l'intensité de l'accès, et le vomissement devient quelquefois très-violent et difficile à arrêter. Dans quelques cas, quinze à vingt gouttes de *laudanum liquide de Sydenham* préviennent l'accès, moyen que l'on peut employer avec sécurité dans la fièvre intermittente parfaitement simple, quand il n'y a ni congestions, ni obstructions des viscères, surtout chez les malades doués d'un système nerveux très-irritable. Au reste, c'est aussi l'opinion du savant Heberden (19). Séguin (20) conseille de donner, avant l'invasion de la fièvre, trois *blancs d'œufs* délayés avec de l'eau tiède et du sucre. On recommande aussi la *course* peu de temps avant l'accès, comme un remède infaillible contre les fièvres intermittentes (21). Il en est de même du jeu de hasard (22); on conseille encore de manger de l'ail, et de boire immédiatement après une décoction chaude de poivre (23). Les paysans de la campagne de Rome s'exposent alors à l'action du soleil; les Éthiopiens et les habitants de la Jamaïque ont recours au même moyen (24). Celse avait conseillé les bains tièdes au moment où le malade attend l'accès (25); d'autres ont employé les *pédiluves chauds* (26). Il en est même qui ont vanté les *bains froids* (27). Quant à nous, nous avons adopté pour règle générale d'attendre patiemment le paroxysme de la fièvre.

4. *Traitement du frisson.* — Lorsque le stade du frisson survient, on enveloppe les extrémités du malade avec des linges chauds, ou du moins on applique à la plante des pieds des briques chaudes ou des vases remplis d'eau bouillante. Les *bains de vapeur* (28), recommandés en pareil cas, sont d'un emploi difficile. On donnera des boissons tièdes et légèrement aromatisées, telles qu'une *infusion de fleurs* ou de *feuilles d'oranger*, de *fleurs de camomille* ou de *thé vert*. Mais il faut que le malade boive à petits coups, car les fébricitants qui se gorgent de boissons lors de l'invasion de l'accès, se font ordinairement beaucoup de mal. Il est même des médecins qui défendent absolument de boire alors (29). L'application d'une *ligature* ou du *tourniquet* sur les *bras*, abrège le stade du frisson, au rapport de Kellie (30), mais elle trouble le cours de l'accès. Hallé assure (31) que l'usage de la *gélatine animale* diminue non-seulement la durée du stade de frisson, mais encore la cardialgie et l'anxiété qui l'accompagnent; nous y reviendrons bientôt avec plus de détail. Le

(19) Op. cit., p. 142.

(20) Voy. *Salzburger med. chirurg. zeitung*, 1809, nº 44.

(21) Horst., opp. med. exercitat.

(22) Schenk, obs. med., lib. IV.

(23) Celsus, de re medica, lib. III, c. 12.

(24) Wilson, l. c., l. 186.

(25) L. c.

(26) S. Kosarius, *tract. de sale, sect.* 12, c. 10, p. 64. — Wedel, pharmac. acroamat., l. III, sect. 2.

(27) Trnka, l. c., p. 427.

(28) *Journal de médecine, chirurgie et pharmacie*: t. XXXVII, octobre 1816.

(29) Fr. Hoffmann, op. c., t. IV, p. 1, sect. 1, c. 1; method. spec., § 4. Cleghorn. V. Wilson, op. cit., p. 187.

(30) Duncan's, medical commentaries, vol. XIX. *Samml. auserl. Abhandl. für prakt. Aerzte*, XVII, B.; p. 78.

(31) *Journal général de médecine*, etc., t. XIX, p. 336. *Samml. auserl. abhandl. für prakt. Aerzte*, XXI, B. 4 *st.*, p. 410.

sous-carbonate de potasse ou de *chaux* mêlé au *suc de citron* ou au *vinaigre*, et bu au moment où il fait effervescence, produit souvent le même effet, et ce remède arrête en même temps le vomissement. L'*eau saturée d'acide carbonique* peut même suffire dans beaucoup de cas pour atteindre ce but.

5. *T. de la chaleur.*—Dès que la chaleur se fait sentir, il faut débarrasser peu à peu le malade de ses couvertures, rafraîchir la *température* de sa chambre, et lui donner des boissons fraîches, acidules, par exemple de l'eau avec le *suc sucré des bains du vicciniumoxyicoccos du berberis vulgaris, du citron.* Il ne nous a jamais été possible d'observer que les boissons acidules rendissent les accès suivants plus longs et plus forts, ou la vertu du quinquina plus faible, comme l'a écrit un homme célèbre (32). On réprouve généralement *l'immersion* des malades *dans l'eau froide*, conseillé par Giannini (33) pour prévenir le stade de chaleur, moyen qui, du reste, ne doit pas être regardé comme nouveau (34). On calme l'intensité de la céphalée par l'obscurité, le repos, le silence, la position droite des malades, l'application sur le front d'un *cataplasme froid fait avec la mie de pain, des baies de genièvre concasées et du vinaigre*, des sinapismes aux jambes, mais surtout des *lavements émollients* (35). La saignée et les sangsues ne sont ici d'aucun avantage (36). Il n'est pas non plus besoin de remèdes. Si cependant les malades ou leurs parents demandaient quelque médicament, on pourrait prescrire le *nitrate de potasse* (37) à ceux qui sont pléthoriques, et aux sujets nerveux *l'éther nitrique alcoolisé* (38). Il faudrait même, d'après le conseil de Dahlbergius (39), de Lind (40) et d'Odier (41), dans le cas où la céphalée deviendrait extrêmement interne et s'accompagnerait de quelques troubles nerveux, pourvu qu'il n'y ait aucune complication inflammatoire ou gastrique, recourir au *laudanum liquide* de Sydenham (42), qui, en pareil cas, a presque toujours apporté un soulagement très-marqué, chez nos malades *adultes*. En effet, il dissipe la céphalée, tempère la chaleur, ce que personne ne croirait, et hâte la sueur.

6. *T. de la sueur. Le stade de sueur* survenant, la première condition c'est que le malade attende patiemment dans son lit, convenablement couvert jusqu'à ce qu'il soit terminé; autrement, la sueur étant arrêtée, l'apyrexie sera moins complète et le paroxysme suivant plus fort. En général, rien ne soulage mieux les

---

(32) Victet, op. cit.

(33) Op. cit., t. I, p. 54 sq.

(34) Cnoffel (eph. nat. cur. dec. I, a. 3, obs. 211), et E. Franzisci (neupolirter kunst und sittenspiegel ausland. volker, p. 1227), parlent de l'emploi des bains froids pendant le stade de chaleur. Mais Albrecht (ephem. nat. cur. dec. II, a. 9, obs. 78) et Ballonius (epidem. et ephem., lib. II, constitut. æstiv., a. 1579, p. 514) signalent les inconvénients qui ont résulté de cette pratique.

(35) Sydenham, sect. I, c. 5, § 15.—Etmüller, l. c., p. 267.—Werlhoff, op. c., sect. III, § 12, nous ont appris de quelle importance est leur usage.

(36) L'habitude de saigner dans toute fièvre intermittente a été d'abord restreinte par Sydenham (op., sect. I, c. 5, § 25), ensuite par Boerhaave (aph. 762). Heuermann (l. c., p. 18) a décrit une épidémie de fièvres intermittentes qui repoussait tout-à-fait la saignée. Torti (obs. med. sect. I, cap. 5) assure que, dans les fièvres intermittentes qu'il a observées, le type de la maladie devenait double, de simple qu'il était, le même jour où l'on tirait du sang par la veine. Ramazzini (constitut. rural., a. 1690) et Fr. Hoffmann (consult. et respons. med. cent. II et III, cas. 200) rejettent également la saignée dans les fièvres intermittentes. Senac (l. c., lib. II, cap. 5) dit: « Fatendum tamen est, eam (la saignée) *per se* febribus intermittentibus *non* mederi. »

(37) *Pr*, nitrate de potasse (nitre) demi-once; eau de framboises, 5 onces; sirop id., une once. M.

(38) *Pr.* eau de noyaux de cerises, 5 onces; esprit de nitre dulcifié, un scrupule; sirop de violettes, une once. M. D. S. deux cuillerées à bouche toutes les heures.

(39) Voy. Murray's, *med. prakt. bibliothek.*, 3 B., p. 301.

(40) *Ueber die Krankh. der Europaer in heissen klimat; Riga und Leipzig* 1773, 8, p. 295.

(41) *Medical and philosophical commentaries by a society in Edinburgh,* vol. VI, p. 351.

(42) *Pr.* eau de mélisse, 4 onces; laudanum liquide de Sydenham, 20 gouttes. M. D. S. une cuillerée à bouche toutes les demi-heures.

malades qu'une sueur abondante (43). Si la soif continuait, on pourrait donner une infusion de thé, ou autre boisson aromatisée, en y ajoutant du suc de citron ; ou bien, si les forces languissaient et que la sueur ne fût pas assez abondante, avec addition de vin ou de tafia. Lorsque le malade désire des aliments, on peut lui donner du bouillon de viande, de gruau, ou tout autre semblable ; mais aussitôt que la sueur commence à diminuer, et les linges mouillés à se refroidir, on doit changer sa chemise, sa couverture et même son lit, s'il est possible. Il faut lui donner des linges secs, et prendre garde qu'il ne soit exposé à un courant d'air froid. Kortum (44) a dit avec beaucoup de raison que les fièvres intermittentes sont plus difficiles à guérir chez les pauvres, par cela seul qu'ils sont privés de l'avantage de changer de linge, quand il est mouillé par la sueur; ensuite comme la vapeur qu'exhale, le malade vers le déclin du paroxysme, remplit quelquefois toute sa chambre, on doit, ou le transporter dans une autre pièce voisine, ou faire des fumigations dans l'ancienne avec du vinaigre ou de l'eau aromatisée que l'on répand sur un fer incandescent. Nous ne parlons pas des autres soins de propreté, tels que les lotions des mains, l'ablution de la bouche, le nétoiement des dents, de la langue etc. Qu'il nous suffise de rappeler que rien ne récrée les malades et ne hâte la guérison d'une maladie comme la propreté.

7. *T. du paroxisme des fièv. int. larv. et pernic.* Le paroxysme de la fièvre intermittente *larvée et pernicieuse* doit être traité de la même manière que la maladie dont il présente la forme. Ainsi comme il existe à peine une maladie qui ne se montre quelquefois sous la forme de la fièvre intermittente, soit larvée, soit pernicieuse, il est évident que l'on ne saurait traiter convenablement ces fièvres, sans connaître toute la thérapeutique spéciale. Mais en employant pendant le paroxysme la méthode qui convient aux diverses formes de maladies, il ne faut jamais oublier qu'elle sert seulement à calmer les symptômes, mais que la cure radicale ne saurait s'obtenir que par l'emploi subséquent du traitement spécifique des fièvres intermittentes. Ainsi, par exemple, dans la péripneumonie périodique, il est nécessaire sans doute de recourir à la saignée, au moment de l'accès (du moins quand le tempérament, l'âge du malade et l'état de la respiration le permettent), mais non point comme s'il s'agissait d'une péripneumonie ordinaire; il faut rappeler qu'il n'existe d'autre moyen de guérir la maladie que l'emploi des fébrifuges.

8. *T. de la fièvre intermittente inflammatoire.* Le stade du frisson, court ordinairement d'ailleurs dans la *fièvre intermittente inflammatoire* (45), réclame à peine les secours de l'art. Il faut seulement prendre garde de trop surcharger le malade de couvertures, et de lui donner des boissons trop aromatisées et chaudes ; la négligence de ce conseil augmente l'intensité du stade de chaleur qui suit. Si le malade ne pouvait supporter les boissons tièdes et qu'il en demandât de froides, il ne faudrait pas lui refuser de *l'eau froide* ; car l'expérience a appris, surtout dans les pays chauds, que même l'eau à la glace, donnée pendant le stade du frisson, dans les fièvres pernicieuses cardialgiques, syncopales, léthargiques et *algides*, non-seulement ne nuit point, mais compte au contraire parmi les secours les plus puissants (46). Quand la

---

(43) L'illustre Moseley (op. cit., p. 197), entre autres, conseille d'avoir le plus grand égard à l'acte de la transpiration dans les pays chauds, quand il s'agit de fièvres intermittentes.

(44) L. c., p. 15.

(45) § XXVIII, 16.

(46) Mosca (l. c.) dit : « *Il senso naturale pare che provi della ripugnanza nel voler, usare l'acqua nevata nella (febbre intermittente) cardialgica pel gran dolore allo stomaco, nell' algida per lo grandissimo ed universale freddo di tutto il corpo, e nella lethargica per la grandissima sonnolenza e torpore. Ma l'innumerabile quantita d'osservazioni fatte in altre febbri di mal costume con quegli ed altri simili sintomi, risanate coll' aqua fredda, dovrà achetare cotesto naturale senso e farlo cedere alle ragioni e dalla sperienza.* » — Et Notarjanni (l. c., p. 73) : «*Molto profitto si e ricavato ancora in queste febbri dalle bevande fredde e della neve istessa sin dalla prima invazione.* » Et Puccinotti (lettera etc., p. 37) : « *Io ho sempre sentito da miei infermi di perniciosa algi a lamentarsi d'un fuoco che loro avvampara lo interne viscere mentre fuori erano freddi come marmo. Tale fu in particulare un certo vignajuolo detto Baldassare della scala santa, il*

chaleur arrive, et qu'elle s'accompagne d'un grand mal de tête, de délire, de somnolence ou de difficulté de respirer, chez un malade robuste, replet, sous l'influence d'une constitution annuelle ou d'une température favorables aux maladies inflammatoires, surtout si le malade est arrivé depuis peu d'un pays froid dans un climat plus chaud (47), et si la maladie est récente, la *saignée* est indiquée (48), faute de quoi la maladie passera inévitablement à l'état de fièvre continue. Quant au choix de la veine à ouvrir (49) on préfère ordinairement la *salvatelle* (50). Lorsque la saignée n'est pas tout-à-fait indiquée, surtout chez les enfants, on doit appliquer des *sangsues* (51) auprès des endroits où se montrent des signes de congestion ou de phlogose, ou bien dans le voisinage de ceux par la voie desquels la nature paraît devoir opérer une déplétion sanguine (52). Lorsque l'évacuation sanguine locale est indiquée à la nuque ou au dos, les *ventouses scarifiées* servent très-bien à remplir ce but. De plus, il faut avoir grandement égard à la *température* de la chambre du malade, qui doit être, autant que possible, entre douze et quatorze degrés du thermomètre de Réaumur. La boisson qui convient le mieux ici est une solution de *tartrate acide de potasse* (53).

Dès que l'*apyrexie* est survenue, il devient quelquefois nécessaire de réitérer la saignée (54); dans le cas par exemple, où les circonstances indiquées plus haut persistent, et surtout si la courte durée de cette période (55) faisait craindre la dégénérescence de la maladie en fièvre continue. Nous n'osons déterminer la quantité de sang que l'on doit tirer, il faut tenir ici un juste milieu et avoir grand égard aux forces vitales, principalement dans les pays marécageux. On donnera, en outre, soit une mixture du *nitrate de potasse* (56), soit des *poudres*

---

quale mentre si curava da me della sua algida a large dosi de chinachina, non trovava altro ristoro che masticare di pezzi di ghiaccio, bevere ogni tanto limonate di neve e la stessa corteccia se non era sciolta nell' acqua gelata, ei non poteva ritenerla nello stomaco. »

(47) Voy. Dr. Curtin, epist. ad cl. Duncan, in med. comment., vol. IX.

(48) Senac dit : «Vidi sæpissime febres duplices tertianas *unica venæ sectione* in tertianas simplices abire, media ergo febris potest tolli misso sanguine; sed quod non minoris est momenti, observatione certa et repetita mihi constat, paroxysmos omnino mitiores fieri, vel serius redire, præterea postquam missus est sanguis, minus urget calor, parcior est sudor, dolor capitis est levior, functiones partium melius procedunt. » (Op., c. l. II, cap. 3.)

(49) Galien (de art. cur. ad Glauc., l. I, cap. 2) et Forestus (l. III, obs. 34, schol. 4, obs. 11) ont parlé savamment sur ce sujet.

(50) Zacut, Lusitan. prax. hist., l. IV, c. 26, obs. 22; prax. admir., l. III, obs. 32. — Pachequus, obs. 47. — Commun. River, p. 276. Baglivius, prax. med., l. I, c. 2, § 10.

(51) Madai (l. c., § 203) rapporte le cas suivant : Une femme fut atteinte de fièvre intermittente avec violente douleur de reins, à l'époque où elle commençait à donner le sein à son nouveau-né. Elle avait été mère de trois enfants déjà depuis long-temps; mais alors ses règles étaient venues assez peu de temps après l'accouchement. Le médecin, tenant compte de cette circonstance, lui ouvrit la veine du pied, et à l'instant la malade fut guérie. — On trouve des exemples de fièvres intermittentes, sans en excepter celles du type tierce, guéries par la saignée artificielle des hémorrhoïdes, non-seulement dans Madai (l. c.), mais encore chez Rivière, prax. med., l. XVII, c. 5. — Reyger, schol. ad Spindler, obs. 43. — Forestus, l. III, obs. 41 (à moins que ce ne fût une fièvre hectique), etc.

(52) Observations de deux fièvres pernicieuses intermittentes traitées par la méthode antiphlogistique par M. Pereyra. V. journal médical de la Gironde, décembre 1824.

(53) *Pr.* tartrate acide de potasse (crême de tartre) } *AA* une once et demie;
sucre, }
eau de fontaine bouillante, trois livres, en boisson froide.

(54) Forestus (l. III, obs. 2) se délivra lui-même d'une fièvre intermittente tierce dont les accès étaient accompagnés de délire, au moyen de la saignée pratiquée pendant *l'apyrexie;* il guérit un autre malade par le même moyen (l. c., obs. 3). On lit des observations semblables chez Pechlinus, l. c., l. II, obs. 12. — Rivière, cent. 1, obs. 20, et Grant, l. c., p. 109.

(55) Huxham, l. c.; Werlhoff, l. c., sect. III, c. 5.

(56) Plus haut (37).

tempérantes (57), ou bien, dans le cas où l'on voudrait obtenir une purgation plus abondante, le *sulfate de magnésie*; en ayant soin de recommander en même temps l'usage diététique des sucs de végétaux et de fruits, soit frais, soit cuits avec de l'eau et du sucre. Cette méthode fait disparaître souvent en peu de jours toute la maladie, opiniâtrement rebelle, dans bien des cas, à l'usage du quinquina (58). Mais si la fièvre persistait, devenue *simple* par la disparition de la complication inflammatoire, il faudrait la traiter comme telle.

9. *T. De la fièvre intermittente rhumatismale et catarrhale. La fièvre intermittente, rhumatismale et catarrhale*, quand elle est intense, exige la même méthode de traitement que la fièvre inflammatoire. Quand elle est légère, au contraire, ou que l'emploi des moyens antiphlogistiques l'a rendue telle, il faut recourir aux *sudorifiques*; et cela principalement vers la fin du paroxysme. On recommande dans ce but *le vinaigre* (59), *le jus de citron avec une infusion de thé vert* (60), *l'eau chaude bien abondamment* (61), *le soufre* (62). Mais nous préférons aux autres sudorifiques le *vinaigre ammoniacal* (63) *et la solution du tartre stibié et de potasse* (64). Si pendant le cours de la fièvre intermittente rhumatismale et catarrhale, la douleur rebelle aux évacuations sanguines, tant générales que locales, devenait intense, elle réclamerait l'application d'un *vésicatoire*.

10. *T. De la fièvre intermittente gastrique saburrale.* Pendant le paroxysme même de la fièvre intermittente gastrique, il est à peine besoin de recourir à une méthode différente de celle qui a été recommandée dans la maladie à l'état de simplicité. Toutefois, nous aimons mieux, ici, provoquer par des boissons tièdes, que de calmer le vomissement qui survient durant le stade de froid. Quand la chaleur arrive, on donne *la solution de tartre acide de potasse.* Dans les cas de douleurs de tête très-intense, il ne faudrait point, pour cela recourir à l'opium qui est contraire à la diathèse gastrique réelle. Plus la série des symptômes gastriques continue à se manifester pendant l'apyrexie, plus nous nous attachons à la combattre par des remèdes appropriés à cette complication. Dans la fièvre intermittente gastrique *saburrale*, il faut d'abord, comme on dit, mettre en mouvement les saburres, effet que l'on obtient soit avec la *solution de tartrate d'antimoine et de potasse*, soit avec des *poudres résolutives* (65), soit avec le *muriate d'ammoniaque pulvérisé* administré toutes les deux ou trois heures, à la dose de douze grains à un scrupule. Lorsque ces remèdes ont produit quelques évacuations, le paroxysme suivant devient ordinairement moins intense. Il faut alors terminer le traitement à l'aide des résolutifs. Dans d'autres circonstances, quand arrive la *période apyrétique*

---

(57) *Poudres tempérantes. Pr.* tartrate acide de potasse pulvérisé, demi-once; nitrate de potasse, une drachme. M. div. en huit doses égales. D. S. une dose toutes les deux heures.

(58) J'ai traité autrefois un marchand de Vienne, affecté de fièvre intermittente tierce. La maladie se montrait rebelle au quinquina ordinaire; elle s'aggravait par l'emploi du plus recherché. Enfin j'eus recours à la saignée qui, à peine pratiquée, fit cesser tout-à-coup la fièvre. On peut voir des exemples semblables chez Rush, *medicinische beobachtungen.* A. d. E. *Leipzig* 1792, p. 200.

(59) Trnka, l. c., p. 323.

(60) Ibid., l. c., p. 324.

(61) Senac, op. c., l. II, cap. 6. — J. Deppe, *the American medical recorder; New-York* 1822, vol. V, art. 11.

(62) Ruland, thes. med. tit. febres. Rivière, cent. IV, obs. 83. — Haen, rat. med., p. XII, c. 6, § 8. — *Berliner sammlung*, 2 B, 6 st., art. 2, nº 2, p. 599. — La poudre à canon est le remède du vulgaire; sa vertu doit peut-être être attribuée au soufre.

(63) *Pr.* esprit de Mindererus } *AA* une once, roob de sureau } à prendre en deux ou trois fois, en ayant soin de boire après une infusion de fleurs de sureau.

(64) *Pr.* tartrate d'antimoine et de potasse (tartre émétique), un grain; eau distillée simple, une livre. D. S. une tasse à café toutes les heures ou toutes les deux heures.

(65) *Poudres tempérantes. Pr.* sur-tartrate de potasse pulvérisé, demi-once; tartrate d'antimoine et de potasse, un grain. M. exactement et divisez en huit parties égales. S. à pr. une dose toutes les deux heures.

la plus prochaine (66), on donne suivant le cas soit l'*émétique*(67) lorsque les saburres ou la bile prédominent vers la partie supérieure du tube digestif, soit les *purgatifs* (68), quand c'est la partie inférieure qui en est surchargée soit les *émétocathartiques* (69), dans l'un et l'autre cas, quand on a affaire à un malade très-robuste. Les évacuations provoquées de cette manière, ou enlèvent tout-à-fait la fièvre, ou bien la ramènent à l'état d'intermittente *simple*. Mais si la fièvre, même après les évacuations convenables, devenait rebelle ou augmentait d'intensité, il faudrait s'abstenir de l'usage des évacuants (70), surtout s'il n'y a pas eu d'écart de régime. Car le régime constitue le point le plus important du traitement dans la fièvre intermittente gastrique saburrale, il doit consister dans l'usage des végétaux acidules. Quand il n'y a plus d'évacuations, on peut donner aux malades dont les forces sont épuisées du vin pur avec du pain roti et des aromates.

11. *T. de la fièvre intermittente, gastrique, bilieuse.* Dans la fièvre intermittente, gastrique, *bilieuse* avec phlogose ou congestion des viscères abdominaux, principalement du foie, il ne faut pas négliger la *saignée* du bras ou du pied droit. La quantité de sang à retirer est moindre que dans une maladie purement inflammatoire. En effet, ce qui reste de la complication inflammatoire cède ordinairement aux *sangsues et aux ventouses scarifiées* appliquées sur les endroits douloureux de l'abdomen. On donne avec avantage à l'intérieur des remèdes à la fois *mucilagineux* et *acidules* (71). L'irritation étant calmée par ces moyens, il faut provoquer des selles à l'iade du *calomel* (72) et des *lavements*. On doit s'abstenir des vomitifs, de peur de rallumer l'incendie à peine éteint, mais si la maladie n'a jamais eu de complication inflammatoire, il faut au contraire recourir sans détours aux *vomitifs* (73) (quand il n'y a pas de contre-indication grave), et les réitérer dans le cas où des symptômes bilieux viendraient à se montrer de nouveau (74). Le *tartre émétique* convient également ici aux enfants et aux adultes.

---

(66) Celse (l. III, c. 12. 14); Craton (cons. et epist. med., l. II, p. 417), et d'autres emploient les vomitifs et les purgatifs pendant le *paroxysme* même, Senac (l. c., l. 2, cap. 4) et Swieten (comment. ad aph. 759) démontrent le danger de cette méthode.

(67) On lit des cas de guérison par les *vomitifs* chez Galien, de art. cur. ad Glauc, l. I, c. 10. — Timæe, l. c., l. VIII, cas. 10. — Pringle, l. c., p. 247. — Coliny, l. c., p. 33. — Lautter, l. c., cap. 1, p. 3. — Stork, ann. med. II, p. 164. — *Pr.* tartre émétique, 3 grains; eau distillée de fontaine, 3 onces; à prendre la moitié en une fois, et le reste en deux fois, à un quart-heure d'intervalle, à moins qu'il ne survienne des vomissements. Ou bien *pr.* poudre de racine d'ipécacuanha, 25 grains; pr. Ou encore *pr.* poudre de racine d'ipécacuanha, 20 grains; poudre de tartre émétique, un grain. M. à pr. — Pour les enfants, autant de grains d'ipécacuanha qu'ils ont d'années.

(68) *Pr.* sel amer, dix drachmes; eau bouillante, 5 onces; sirop de cerises, une once. M. à pr. en deux fois.

(69) Sel amer, une once et demie; tartre émétique, 3 grains. Faites dissoudre dans une livre d'eau distillée, à pr. en trois fois.

(70) Math. Georgi (art. piccol. di medicare, p. 61) rapporte que, dans une épidémie qui eut lieu pendant un certain automne à Tortone, des fièvres tierces, traitées par les *purgatifs fréquemment répétés*, devinrent mortelles; mais qu'elles furent presque toutes guéries dès qu'on abandonna ce moyen, d'après le conseil du célèbre médecin Moro.

(71) *Pr.* gomme arabique, 3 drachmes; pulpe des fruits de tamarin, 6 drachmes; miel purifié, une once. Faites bouillir pendant un quart-d'heure avec s. q. d'eau pour une livre de colature, dont le malade prendra deux onces toutes les heures.

(72) A un adulte, j'ordonne de cinq à dix grains, en une seule fois, sans rien y ajouter.

(73) « Hoc ita certum est, ut prætermisso emetico, rebelles omnino fiant febres et diuturnæ. » Senac, l. c. — Cortex, quamvis rite sumptus, interdum parum efficax est; quo in casu suspicio erit, ventriculum sordibus onustum vim remedii impedire. Itaque *vomere oportet, quo facto febris non raro cedit.* Heberden, l. c., p. 142. Cfr. Gruner, diss. est in febris intermittentis curatio a vomitoriis incipienda? Jen. 1788.

(74) « .... Tantus est biliosi hujus magmatis *fomes* aut proventus, *ut una vice vomere multis satis non sit.* » Senac, l. c.

Et à moins que ce médicament ne produisît d'ailleurs des selles, il faudrait, en outre, administrer des *purgatifs doux* (75). En même temps, on doit observer avec grand soin si la maladie décroît ou non. Mais dans le cas où les forces du malade diminueraient seulement après l'usage assez long-temps continué de la méthode antigastrique, il faudrait recourir aux fébrifuges.

12. *T. de la fièvre intermittente gastrique, pituiteuse et vermineuse.* La fièvre intermittente gastrique *pituiteuse* se traite dans le commencement, comme la fière intermittente catarrhale. Il faut prendre garde d'augmenter par des remèdes trop actifs l'irritation qui existe ici dans le tube intestinal. C'est pourquoi l'on doit prescrire des *remèdes mucilagineux* (76), jusqu'à ce que cette irritation ait été combattue à l'aide de la méthode anti-phlogistique; on craindroit à tort d'augmenter la pituite par l'emploi de ces moyens, mais plus tard, il devient nécessaire de l'attaquer avec les *résolutifs*. Le *sel ammoniac* (77) remplit ici parfaitement ce but. Quand il y a des acides dans les premières voies, le *sel d'absinthe* (78) réussit très-bien. Dès que l'irritation de l'estomac et des intestins est calmée, la pituite dissoute et les acides neutralisés, il faut avoir recours aux *vomitifs* et aux *purgatifs*, ainsi que nous l'avons indiqué relativement à la bile, dans le cas où le tube intestinal seroit obstrué par des mucosités, soit dans sa partie supérieure, soit dans sa partie inférieure, et combattre ainsi la maladie ou la ramener à l'état de simplicité. La *complication vermineuse* des fièvres intermittentes réclame l'usage des remèdes que l'on emploie d'ordinaire contre les ascarides et le tænia. Mais en les administrant, il faut avoir beaucoup d'égard à l'état du tube digestif, dans la crainte d'augmenter par des anthelmintiques trop acres l'irritation produite par les vers. C'est pourquoi, après avoir eu recours, s'il en est besoin, aux évacuations sanguines, soit générales, soit locales, ou bien de prime-abord on administrera, soit *l'huile de ricin*, soit le *calomel*, avec ou sans addition de *racine de jalap* et de *semence d'armoise de la Chine* (*artemisia contra* (79). On prépare du moins ainsi la voie aux fébrifuges.

13. *T. de la fièvre intermittente simple.* Quand les fièvres intermittentes composées ont été ramenées à l'état de *maladie simple*, ou bien lorsqu'on a affaire à une fièvre intermittente *simple* dès son début, il s'agit avant tout de savoir *si l'on peut ou non supprimer tout-à-coup la maladie.* On doit se garder de le faire (80) quand la fièvre intermittente est venue s'ajouter à quelque maladie chronique qui disparaît ou diminue pendant son cours, surtout si cette maladie provient de la guérison prématurée d'une fièvre intermittente, par le mercure. En effet, il est bon de se rappeler les effets salutaires de la fièvre intermittente, mais il ne faut pas oublier qu'un grand nombre d'accidents que l'on attribuait autrefois à l'emploi prématuré de l'écorce du pérou, sont plutôt dus à la fièvre elle-même, quand elle dure trop long-temps. Ainsi pensent Millar, Jackson, Lind, Brocklesby, dont Wilson (81) a recueilli les opinions; et en effet (les cas rapportés plus haut exceptés), aussitôt qu'on peut le faire, il faut mettre un terme à la fièvre intermittente, et cela par l'administration du *quinquina* quand elle est *simple*; nous étayons ce précepte, que nous a suggéré notre expérience

(75) « ... Certum est enim quod *si leniter et quasi sponte succedat evacuatio*, et si biliosa imprimis educatur, *facilius tolli morbi fontem.* » Senac, l. c.

(76) P. ex. la décoction de graines de lin, de racine de salep, de gomme arabique.

(77) *Pr.* muriate d'ammoniaque, une drachme; faites dissoudre dans une livre de décoction de chiendent; ajoutez une livre de sirop de réglisse. M.

(78) Dix grains pour chaque dose, toutes les trois heures. « Resolvit potenter, *acidum frangit*, lotium movet, detergit colluviem primarum viarum et conducit, quando ventriculus corticem non fert. » Boerhaave. V. Murray, apparat. medicam., t. I, p. 22,

(79) *Pr.* calomel en poudre, 3 grains; racine de jalap, semence d'armoise } de chaq. dix grains. M. à pr. à jeun (pour un enfant de huit à dix ans). Cfr. Mandruzzato, *della facoltà febbrifuga del santonico; Venezia* 1800. (Feuilles et sommités.)

(80) Bohn, de præmatura intermittentium fuga suspecta; Lips. 1709. Kriechbaum, diss. de curat. febrium intermittentium simplicium, omissis plane emeticis, purgantibus, laxantibus et febrifugis; Gies. 1745.

(81) L. c., p. 257.

dans cette maladie, de l'opinion du célèbre Heberden (82).

14. *Quinquina.* — *L'écorce du quinquina officinal*, vraie et de bonne qualité, est un remède tellement sûr contre la véritable fièvre intermittente simple, que, parmi cent malades atteints de cette maladie, on en trouve à peine un seul qui ne soit pas guéri en peu de jours par son moyen (83): Ceux qui prétendent le contraire et qui osent révoquer en doute ou déprécier la vertu de ce médicament tout-à-fait divin, l'un des plus grands bienfaits que le Créateur ait départis au genre humain, ceux-là, oubien sont aveuglés par des hypothèses ou le besoin de contredire, ou bien doivent être mis au nombre de ceux dont la malveillance se plaît à rabaisser l'excellence des remèdes héroïques, comme le mérite des hommes d'un grand talent. Enfin, quelques-uns feignaient de déprécier la vertu du quinquina, du temps de *Napoléon*, pour ne pas être obligés d'avouer que le continent ne pouvait absolument se passer de commerce maritime, si ce n'est au grand préjudice du genre humain,

15. *Espèces de quinquina.* — Après un nombre infini d'essais tentés avec les quinquinas *gris*, *rouge* (84), *jaune* (85), *royal* (86), nous sommes forcés d'avouer que les autres espèces semblables possèdent absolument la même vertu fébrifuge (87). Quant à l'efficacité du quinquina appelé *bicolore* (88) et à quelques autres espèces moins usitées (89), le temps apprendra

---

(82) Op. cit.. cap. 38.

(83) Ont d'abord rendu témoignage à cette admirable vertu du quinquina : Sydenham, Morton, Ramazzini, Torti, Werlhoff et surtout Zendrini (*Trattato della chinachina, con una prefazione intorno ai preguidizi che corrompono l'arte medicinale, col modo più severo d'apprenderla; Venez.* 1705. — Cfr. *Sammlung die fieberrinde bettreffender abhandl. u. aufsatze; A. d. E. und Franz. mit zusatzen; Nurnb.* 1769. — J. C. Schenkenbecher's, *Bericht über die heilsamen wirkungen der kinkina; Riga* 1769. — G.-G. Kuhn, *Uber die chinaoder fieberrinde in chem. u. therapeutischer hinsicht; Leipzig* 1804. — C. Bauschenbusch, de manifestis in organismo vivo mutationibus ope chinæ, etc. product.; Tubing. 1809, Pelletier et Caventou. V. *Repertor. für die pharmacie von* A. Buchner *und* G. Kastner, 1822; *Nürnberg*, 12 B., 1 *heft*.

(84) Ch. Cothenius, *Chemische untersuchungen der rothen chinarinde, wie auch derjonigen, welche bisher im gebranche gewesen, nebst einer kurzen geschichte der china überhaupt. Uebersezt von* Pyl; *Berlin* 1783. — W. Saunders, *Beobachtungen über die vorzüglichsten heilkrafte der rothen Peruvianischen rinde, A. d. E. von* Ludwio; *Leipzig* 1783.

(85) Fr. Marabelli, *Chem. untersuchung der neuerlich bekannt gewordenen gelben Peruv. rinde*, A. d. I. *von* Titius; *Leipzig* 1797.

(86) J. Relph, *Untersüch. über die med. wirkungen der konigs-china*, A. L. B. *mit zufatzen, von* Fries; *Breslan* 1797. — J.-C.-A. Mayer, *Untersuch. der konigs-china rinde; Berlin* 1794.

(87) A la vérité, le quinquina *jaune*, qui se trouve depuis quelques années dans les pharmacies d'Europe, est plus efficace que les autres espèces ; mais cela provient uniquement de ce que celles-ci sont ordinairement d'une mauvaise qualité. En effet, toutes les fois que j'ai employé le quinquina ordinaire, dont j'ai été quelquefois redevable à la générosité des nonces d'Espagne, je lui ai toujours trouvé une vertu égale ou supérieure à celle du quinquina jaune des pharmacies. Ceux qui cherchent à déterminer la quantité de *quinine* qui est renfermée dans les différentes espèces de quinquina devront se rappeler ce fait. Cfr. Michalis, *Vergleichende uebersicht der verschiedenen china-arten in beziehung auf ihren gehalt an chinin und cinchonin.* V. *Hufeland's, Journal d. prakt. Heilk.* 1824, *april. p.* 109.

(88) Brera, *Risultamenti ottenuti nella clinica medica della I. R. università di Padova dall' amministrazione di una china bicolorata per la cura delle febbri accessionali aneo d'indole perniciosa. — Si premette il sunto delle osservazioni relative raccolte dai medici trevigiani; Padova* 1824. (On prétend que cette espèce de quinquina, administrée à la dose d'une demi-once, arrête les paroxysmes, — prévient les récidives, — empêche le vomissement, — et n'augmente pas la complication inflammatoire : « *Arresta la febbre e per nulla inasprisce la flogosi.* »)

(89) L'énumération en est faite par H. Ruiz, Von dem officenellen fieberrindenbaume und dessen arten. A. d. Span. ; Gott. 1794; Lambert (A description of the genus cinchona; Lond. 1797); M. Rohde, Monographiæ generis tentamen; Goett. 1804; par Graf (Die fieberrinden in botanischer, chemischer und pharmaceutischer beziehung; Wien, 1825), et

ce qu'on doit en penser (90). Aurait-il du rapport avec le *quinquina de Ste-Lucie* (91)?

16. *Epoque de l'administration du quinquina.* — On choisit, pour administrer le quinquina, le temps de l'*apyrexie;* car, pendant le paroxysme, ou il manque le plus souvent d'effet salutaire, ou il produit une infinité d'accidents, tels que l'anxiété, l'oppression d'estomac, le vomissement, la dysurie, l'augmentation de la chaleur fébrile, etc. On peut cependant donner en toute sûreté le quinquina durant une apyrexie imparfaite, comme dans les fièvres sub-continues, ou bien vers la fin du paroxysme, dans la fièvre intermittente subintrante.

17. *Forme.* — Le quinquina, réduit en *poudre* très-fine, mêlé à l'eau (92), et donné sous forme *d'électuaire* (93) ou de *pilules* (94), l'emporte, par sa vertu fébribuge, sur toutes les autres préparations de cette substance; car l'efficacité de la poudre de quinquina est si grande, que le résidu de sa décoction, desséché, agit presque autant que le quinquina qui n'a point encore servi (95).

18. *Doses. Mode d'administration.* —Deux drachmes du meilleur quinquina suffisent souvent pour prévenir un nouveau paroxysme. En général cependant il en faut une once, et trois onces sont nécessaires pour obtenir la guérison radicale de la maladie et de la convalescence. Dans la plupart des cas, on peut donner cette première dose pendant la durée d'un intervalle apyrétique; mais comme dans les fièvres sub-continues, quotidiennes et doubles-tierces, il est difficile, vu la brièveté de l'apyrexie, d'ingérer une once de quinquina (du moins sans que les malades en soient incommodés), il suffit, sauf un danger imminent, d'administrer la dose en question dans l'espace de *deux intervalles apyretiques.* En effet, sauf le cas d'une fièvre intermittente pernicieuse, nous ne comprenons pas pourquoi il faudrait bourrer un malade de quinquina (96); il vaut mieux « observer si ce remède est bien supporté par l'estomac; s'il excite l'appétit, s'il survient une légère moiteur, répandue sur tout le corps, s'il y a du dévoiement, si enfin l'urine reprend sa couleur naturelle (97)»; ou bien, au contraire, si le malade éprouve une sensation de pesanteur et

par Bergen et Santen. V. Magazin der Ausland med.chir. litteratur; Hamburg 1825. p. 363.

(90) Telle est l'opinion qu'ont exprimée Carminati et Palletta, sur le *quinquina bicolore*, dans le *Repporto all' I. R. instituto di scienze, etc., letto il 4 febbrajo* 1825. (V. *Annali di medicina pratica di Omodei, n° 99, marzo* 1825, *p.* 512): « *Eppure, niuno de' malati si trovò alleviato notabilmente della febbre, niuno sperimentò un cangiamento nella forma e durata del parossismo, e niuno in consequenza fù colla bicolorata guarito de febbrili periodici insulti.* » Le célèbre Brera prétend le contraire (*Cenni sul rapporto*, etc. V. Omodei, op. cit., n° 100), en disant: « .... *Questa corteccia prosiegue ad esternare de' soddifacenti (effetti) fra noi ed altrove.* » L'illustre Schiffner, premier médecin de l'hôpital civil de Vienne, a guéri dernièrement, par son moyen, une fièvre intermittente rebelle.

(91) Mallet, Sur le quinquina de la Martinique. V. Journ. de physique, par l'abbé Rozier, t. XVII, p. 169, et Giuseppe Moretti: Memorie ed osservazioni intorno a diversi oggetti rigardanti le scienze naturali, t. I; Pavia 1820, p. 223.

(92) Dans les hôpitaux il est utile de prescrire le quinquina en infusion aqueuse, quand on le retire de la pharmacie, de peur que les infirmiers, ou, comme nous l'avons observé, les malades eux-mêmes, ne le vendent.

(93) *Pr.* quinquina en poudre, une once et demie, pour faire un électuaire avec s. q. de sirop de la même substance. D. P. un morceau de la grosseur d'une noix toutes les heures ou toutes les deux heures.

(94) Poudre de quinquina alcoolisée, une once; extrait de la même substance, trois drachmes; sirop id. s. q. pour former une masse pilulaire que l'on divisera en pilules de trois grains. On les saupoudrera avec la poudre de racine d'iris de Florence. D. S. à prendre de 12 à 20 pilules toutes les deux ou trois heures.

(95) Cela est démontré par un grand nombre d'expériences que j'ai faites, soit dans l'établissement clinique de l'université de Vilna, soit dans celui qui appartient à la société de bienfaisance.

(96) Juncker, Diss. de rationali expectatione et irrationali festinatione in febrium intermittentium curatione; Hal. 1742.

(97) Senac, l. c., cap. XV.

de constriction dans l'épigastre, si la soif devient plus intense, si des douleurs se font sentir dans les hypocondres, et si la chaleur de la peau devient brûlante. Dans le dernier cas, il faut attendre, et, par intervalles, administrer quelques sels. L'on doit procéder avec plus de rigueur dans le traitement des fièvres intermittentes *pernicieuses*, ainsi que nous l'avons indiqué; car ici, devant choisir, entre deux maux, celui qui est le moins grave, nous préférons les inconvénients attachés à l'usage du quinquina à une mort d'ailleurs inévitable. C'est pourquoi l'on doit absolument en prescrire, non-seulement une once, mais même davantage, pendant l'apyrexie de ces fièvres. Quand la fièvre est du type tierce ou quarte, on donne ordinairement sans inconvénient, toutes les deux ou trois heures, une drachme de quinquina en poudre; dans tous les cas, la première dose de quinquina doit être administrée au moment où la sueur cesse, pour qu'on ne soit pas obligé de réveiller le malade, qui s'endort souvent lorsque l'apyrexie survient, dans le but de lui faire prendre ce médicament. Il arrive fréquemment qu'après les premières doses de quinquina le paroxysme augmente d'intensité; ce qui, à moins que le fébrifuge n'ait été employé à contre-temps (98), est une preuve de la disparition prochaine de la maladie (99). Nous n'avons jamais observé qu'une *petite dose de quinquina*, donnée très-peu de temps avant l'accès, fût plus efficace qu'une dose plus considérable administrée long-temps auparavant (100). Il ne paraît pas avantageux d'attendre l'approche du paroxysme pour administrer le quinquina; car si, contre l'ordinaire, il anticipait ou s'accompagnait de vomissement, des accidents graves en seraient la suite (101).

19. *Correctifs.*— Le quinquina, dans une fièvre intermittente *simple*, *et qui survient chez un homme sain* d'ailleurs, n'exige ni *adjuvants* ni *correctifs*, et l'habitude où l'on est de lui adjoindre du vin, des aromates, des amers, des narcotiques ou des excitants, est parfaitement inutile, et même nuisible. Cette méthode n'est applicable que dans quelques cas spéciaux, par exemple lorsqu'il existe quelque complication, ou bien que le malade est affecté en même temps d'autres maladies. Ainsi, dès que la fièvre intermittente a d'abord été *inflammatoire*, bien que la maladie ait été ramenée à l'état de simplicité, il est nécessaire d'ajouter au quinquina du *nitrate de potasse* (102), pour prévenir la réapparition de la diathèse inflammatoire; dans le cas de complication antérieure *saburrale* ou *bilieuse*, il faut associer au quinquina de la *rhubarbe* (103), à moins qu'il ne survienne un dévoiement spontané; cette méthode convient encore dans le cas où le fébrifuge a pour effet de resserrer le ventre. Quand on soupçonne des *vers*, il faut associer au quinquina les *semences d'absinthe* (104) avec la *racine de valériane* (105); les personnes qui sont sujettes aux *aigreurs des premières voies* se trouvent bien du mélange de l'écorce du Pérou avec la *magnésie* (106) ou la

---

(98) Un cas rapporté par J.-A.-Ph. Gesner, dans le *Sammlung von beobachtungen aus der arzney. u. naturk*, 3 B., p. 223, semble se rapporter à ce fait.

(99) C'est ce qu'ont dit avec raison Torti (l. c., l. IV, c. 3, hist. 1) et Werlhoff (l. c., sect. III, § 4).

(100) Bartholin, cent. V, hist. 50.— Torti, l. c., cap. 7.—Thuessink, *Waarnemingen*, 1808; et Nasse (*Hufeland's Journ. der prakt. Heilk.*, 1814 *januar*, p. 78.

(101) Ecoutez Senac: « Ex ante dictis non minus patet *quam inconsulto* exhibeatur idem remedium (kina kina) in febrilis frigoris invasione. »—« Quid scilicet expectari tunc potest ab ejusmodi remedio, dum, ut diximus, constricta rigidaque sunt omnia, dum ventriculus ipsam aquam calidam vix ferre potest, dum stagnat sanguis in vena portæ, in auriculis cordis, in ipso pulmone; anxietates profecto exsurgent inexplicabiles; intendetur frigoris vis; paroxysmis addentur vires. » (L. c., cap. XIV.) Cfr. J.-P. Frank, Epitome de cur. homin. morb., t. I, p. 64.

(102) *Pr.* quinquina en poudre, une once; nitre purifié, une drachme. M. divisez en 8 ou 12 parties égales.

(103) *Pr.* teinture aqueuse de rhubarbe, trois onces. On en prendra une cuillerée à bouche avec du quinquina, jusqu'à effet légèrement purgatif.

(104) Une drachme de semences pour une once de quinquina.

(105) Une drachme de racine pour une once de quinquina.

(106) Une demi-drachme pour une once de quinquina.

gomme arabique (107). On ordonne le quinquina avec la *cannelle*(108) aux individus *affectés de débilité d'estomac.* Quand la faiblesse du tube intestinal est jointe à celle de tout le corps, et que le malade est d'ailleurs habitué au vin, on emploie ce liquide comme véhicule du remède fébribuge. Lorsque des personnes sujettes aux hémorroïdes sont affectées de fièvres intermittentes, il faut associer au quinquina la *crême de tartre*(109). Les femmes *hystériques* et *chlorotiques*, et les autres personnes douées d'une sensibilité exquise, rejettent facilement le quinquina par le vomissement, à moins qu'il ne soit associé à *l'opium* (110). Cette même méthode est encore applicable dans le cas où le quinquina *serait rendu par les selles*, au point d'incommoder le malade ; je dis au *point d'incommoder le malade*, car une légère diarrhée, loin d'être nuisible ici est au contraire utile. Chez les sujets *arthritiques* atteints de fièvre intermittente, on doit ajouter au quinquina, indiqué du reste, une infusion de *douce-amère ;* mais il est très-difficile d'administrer le quinquina aux individus qui ont les *poumons malades :* on doit avoir alors la précaution de le prescrire avec les *mucilagineux* (111). La *douce-amère* a eu aussi de bons effets en pareil cas (112). Il faut encore agir de même quand il y a complication de *scrophules.* Il convient de donner le quinquina avec le *suc de citron* (113) aux scorbutiques affectés de fièvre intermittente.

20. *Préparations de quinquina.* — Mais il est des malades, et en grand nombre, dont l'estomac ne peut absolument supporter le quinquina en substance ; en outre, il est très-difficile d'en administrer aux *enfants* une dose convenable (114). En pareille circonstance, les médecins avaient recours autrefois à *l'extrait de quinquina*, *vineux* surtout (115) ; à sa *décoction concentrée* (116), au *sirop* (117) et au sel *essentiel* de cette substance ; aux *lavements* (118), aux *bains* (119) et aux *cataplasmes* (120) préparés avec elle ; au mélange du quinquina avec une infusion de café, ainsi qu'à *l'aspersion des chemises* au moyen de ce médicament (121). Mais depuis que la chimie a découvert dans le quinquina un certain principe alcalin, auquel on a donné le nom de *quinine* (122), qui constitue, à ce que l'on prétend, la partie active du

(107) Deux drachmes pour une once de quinquina.

(108) Deux grains pour une drachme de quinquina.

(109) Une cuillerée à café pour une drachme de quinquina, jusqu'à effet laxatif.

(110) *Pr.* Eau de menthe, ou de mélisse, ou de camomille, quatre onces; laudanum liquide de Sydenham, quinze gouttes; ajoutez une ou deux cuillerées de ce mélange à chaque dose de quinquina.

(111) Senac, op. c., l. II, cap. XVIII.

(112) Collin, Ann. med. p. 1. c. 2, p. 103.

(113) Hosack (*New-York medical and physical journal*, 1823 *jun.*). Je pense que sa formule (*Pr.* quinquina en poudre, une once; sucre de citron, trois onces) a seulement été indiquée ici.

(114) On donnait du quinquina aux *nourrices*, tandis que les enfants tétaient encore. (*Samml, auserl. abhandl. f. pr. aerzte*, 1 B., p. 37.

(115) Jusqu'à une demi-once dans six onces de vin d'Espagne ou d'eau de menthe pour les adultes ; on donnera aux *enfants*, d'après le conseil d'Heberden : extrait de quinquina et sucre, de chacun un scrupule, avec une cuillerée d'eau et une demi-cuillerée de lait.

(116) *Pr.* quinquina grossièrement concassé, une once et demie ; faites bouillir en vase clos, avec s. q. d'eau, pendant une demi-heure ; pour une livre de colature.

(117) *Pr.* sirop de quinquina, une once et demie; extrait id., s. q.; eau de naphe purifiée, une demi-drachme. M. D. S. une cuillerée à café toutes les heures pour un enfant d'un an.

(118) *Pr.* quinquina grossièrement concassé, deux onces; faites bouillir doucement avec une livre et demie d'eau simple, *sans passer.* D. S. pour deux lavements que l'on administrera après avoir préalablement fait usage de lavements simples, afin de débarrasser le gros intestin des matières qu'il contient.

(119) Pour les enfants.

(120) Sur la région épigastrique, chez les enfants. (Trnka, l. c., p. 447.) Cfr. Cp. Lbr. Romer's, *Abhandl. über d. Peruvianische rinde*, *besonders deren anwendung als ausserliches heilmittel; Altenb.* 1792.

(121) Pye, *Med. observ. and inquir.*, vol. II, p. 245.

(122) Extraite du quinquina jaune ; — cinchonine (extraite du quinquina gris).

fébrifuge, et dont la combinaison avec l'acide sulfurique (*sulfate de quinine*) (123) peut être donnée aux malades, à petite dose (124), sans qu'ils soient obligés d'ingérer les parties ligneuses, depuis lors, dis-je, les préparations dont il a été question ont perdu de leur importance dans le traitement des fièvres intermittentes. Bien plus, s'il faut en croire les rapports qui surgissent de toutes parts sur la vertu du *sulfate de quinine* (125), on doit s'attendre à voir le quinquina lui-même banni de la matière médicale. Toutefois, il ne faut point se hâter de prendre son parti dans une matière aussi grave; car, d'abord, nous nous méfions de la chimie et de ses présents, au lit des malades; en second lieu, dans les fièvres intermittentes pernicieuses, où la vie des malades dépend uniquement de l'administration du remède fébrifuge, faite à temps et d'une manière convenable, nous pouvons juger, par le secours de nos sens, de la bonté du quinquina naturel dont nous devons faire usage; tandis qu'il n'en est pas ainsi du sulfate de quinine, que tous les pharmaciens ne savent pas bien préparer, et que quelques-uns altèrent (126); troisièmement, quoique jus-

(123) En allem. *schwefelsaures chinin, chinasalze*.

(124) Pour les *enfants*, jusqu'à un ou deux grains dans une once de sirop de quinquina, pendant l'apyrexie; pour les adultes, de douze à dix-huit grains, dans le même intervalle; *pr.* sulfate de quinine, quatre grains (six); sucre blanc, huit grains; M. F. une poudre, à pr. trois doses durant l'apyrexie; ou *pr.* sulfate de quinine, douze grains (dix-huit); eau distillée simple, quatre onces; sirop de quinquina, une once. M. à pr. en trois fois.

(125) Ficinus, cinchonin, medicamentum efficacissimum adversus cachexiam e febre intermittente obortam tutissime exhibendum; Dresd. 1816. Chomel, *Observations sur l'emploi des sulfates de quinine et de cinchonine dans les fièvres intermittentes, lues à l'Académie des sciences le 26 février* 1821. V. *Nouveau journal de médecine*, t. x, *mars* 1821, p. 285.—Halle, *dans la Revue médicale, an* II. — *Bericht über die entdeckung des cinchonin's und chinin's*. V. *Hufeland's Jour. der pr. heilk.* 1821, 6 *st.*—Oppert, *Einige beobacht. über die wirkungen des schwefelsauren chinin's, ib.* 1823, *july*, p. 82. — *Nachricht über die chinasalze*, dans le *Magazin der Auslandischen literatur der gesammten heilkunde, herausgeg. von* Dr. Gerson, u. Julius; *Hamburg* 1 B., p. 565; 2 B., 172. — 1822, *april*, p. 360.—Dr. Wiedemann, Ziegler, Jager et Spiritus, dans le *Rust's magazin der gesammten heilk.* 17 B., 1. *Heft.*, p. 135-136-186.—Gittermann, *Uber die wirksamkeit des schwefelsauren chinins gegen wechselfieber;* dans le *Reinische jahrbucher für medic. u. chirurgie, herausgeg. von* Harless, 6 B., 3 *st.*, p. 16. — Buchner *und* Kastner, *Repertorium fur pharmacie;* 1822. — G. de Mattheis, dans la *biblioteca italiana*, 1822, p. 423.—*Osservazioni sulla virtù febbrifuga del solfato di chinino de* Dri. A. Barbagi et G. Mina; *Palermo* 1822. — P. Marianini, *Memoria di alcune indagini intorno all' uso ed all' efficacia del solfato di china; Mortara* 1822.—*Waarnemingen gedaan met sulfas de quinine*, door C. H. à Roy; *Amsterd.* 1822. — *Untersuchungen üb. die eigenthümlichen krafte des quinins von* Dr. Elliotson in *Neuen samml. auserl. abhandl. für pr. aerzte*, 7 B., 3 st.—*Ueber die an der Loire und besonders in Tours endemisch herrschenden wechselfieber u. das mit erfolg gegen dieselben angewandte schwefelsaure chinin*, von Dr. Heyfelder in *Reinisch-Westphael. jahrbücher der med. u. chirurg.* 8 B., 2 *st.*, p. 18.—*Verbeterde bereiding van den kinaloogzouten door* F.-L.-A. Nieuwenhuis; *Benevens geneeskundige waarnemingen met deze zuivere bestanddeelen der kina, door* C.-J. Nieuwenhuis; *Amsterd.* 1823.—*Van Maanen, Diss. de sulphate chininæ; Lugd. Bat.* 1823. — Fr. Tantini, *Sull' uso del solfato di chinino in una febbre terziana perniciosa letargica*. V. *Repertoriome dicochirurgico di Torino*, nº 53, 1824, *maggio*. — *Branchetti, cenno intorno al solfato di chinino; ibid.*—F. Barker, dans les *Transactions of the association of fellows and licentiates of the king and queen college of physicians in Ireland*, vol. 4, nº 26; *Dublin* 1824. — *Ansichten u. vergl. erfahrungen über d. wirkungen der chinabasen oder neuen chinapræparaten in krankheiten und ihr verhæltniss zur china selbst, von Dr.* Günther, in Hufeland's *Journ.* 1825. *Decbr.* Cfr. *Neue samml. anserl. abh.*, 7 Bd.

(126) « *Allorche si prescrive il solfato di chinino, si osservi accuratamente alla sua qualità, poichè la perniciosa mala fede di alcuni speziali fa loro esitare per puro solfato di chinino in impuro mescuglio di scarsissima quantità di detto solfato unita a molto maggior dose or di nitro, or d'acido boracico, or di magnesia, or di farina semplice, or di farina resa amara con alcool in cui sia stato infuso del legno quassio.* » Tantini, l. c., p. 205, not.

qu'à présent la dose de sulfate de quinine qu'il faut employer pour combattre la fièvre intermittente excède à peine lé prix du quinquina naturel en substance nécessaire pour produire le même effet, il est cependant permis de douter qu'il en soit encore ainsi dans la suite ; quatrièmement, on n'a point encore décidé si le principe astringent que renferme le quinquina, et auquel cette même chimie attribuait, il n'y a pas long-temps, toute sa vertu fébrifuge, est tout-à-fait inerte ou non (127) ; cinquièmement, que serait-ce si les fièvres intermittentes eussent été plus bénignes que de coutume depuis quelques années (depuis que l'usage du sulfate de quinine est en vogue), en sorte qu'une seule des parties constituantes du quinquina eût pu suffire pour les combattre? sixièmement, enfin, si la quinine est la seule partie active de l'écorce du Pérou, ne doit-on pas aussi lui attribuer uniquement les mauvais effets qu'on reproche à celle-ci? En effet, déjà les partisans eux-mêmes du sulfate de quinine commencent à se plaindre des accidents auxquels donnent lieu les grandes doses de cette substance (128), et de son impuissance à rétablir les forces, comme le fait le quinquina naturel (129). Dans cet état de choses, il est d'un médecin prudent de conserver encore, sans opinion préconçue, le quinquina naturel pour l'usage ordinaire contre les fièvres intermittentes et pour le traitement de plusieurs fièvres pernicieuses, et de réserver le sulfate de quinine pour les cas dans lesquels, ou l'âge encore tendre du malade, ou la faiblesse de l'estomac, ou le vomissement, s'opposent à l'administration du quinquina en substance.

21. *Des remèdes succédanés en général.* — La cherté réelle du quinquina, la difficulté de s'en procurer de bonne qualité, et l'idiosyncrasie particulière et invincible de quelques malades, ou la prévention contre ce médicament, ont porté les médecins à traiter les fièvres intermittentes par d'autres remèdes, dont quelques-uns étaient déjà employés avant la découverte du quinquina (130), et dont les autres sont le résultat d'expériences récentes (131). Il ne faut pas dédaigner le zèle que l'on met à découvrir des remèdes capables de remplacer le quinquina ; mais il est à regretter que, jusqu'ici, les médecins aient recueilli peu de fruits de leurs travaux à cet égard ; car on n'a pas encore trouvé de médicament qui égale la vertu générale et constante du quinquina contre les fièvres intermittentes. On en possède bien, à la vérité, qui, dans certaines épidémies de ces fièvres, agissent à peu près comme le quinquina, mais ces mêmes moyens perdent tout-à-fait leur efficacité quand survient une autre épidémie (132). Nous soupçonnons sans doute qu'il en est

---

(127) Notre ami, le célèbre Pezzoni, a guéri plusieurs fièvres intermittentes avec le *tannin* (de xc à c dans les vingt-quatre heures), à Bizante. (*Histoire de la société de médecine pratique de Montpellier,* 1807.) Il y a déjà long-temps qu'on a employé la *noix de galle* dans cette maladie. (Reneaulme, dans l'*Histoire de l'Académie de Paris,* 1711.)

(128) Altoni Menard, *Du danger des grandes doses de sulfate de quinine dans les fièvres remittentes et intermittentes,* dans la *Revue médicale,* 1825, *novembre;* et Tonelli (*Annali di med. prat.* d'Omodei, *gen. e febbr.* 1825), qui dit : « *Nel numero di 38 individui che hanno trangugiato il solfato di chinino, sol ne vediamo la metà immune dall' apparizione di qualche morboso fenomeno, e negli altri osserviamo ove isterismo, ove convellimenti convulsivi, ove sussulto dei tendini, ove la vertigine, ove una sordità temporaria, ed ove una depressione più o meno considerevole di forze, in alcuni casi assai a lungo protratta.* »

(129) *Gazeta di Milano (non a azione permanente).*

(130) J.-H. Schulze, Diss. de febrium intermittentium curationibus antiquis; Halæ 1737. Graumann, Meletemata ad curationem febrium interm. Buzov. 1787.

(131) J.-C. Renard, *Die Inlændischen surrogate der chinarinde; Mainz.* 1809. — Ph.-Jac. Piderit, *Uber Inlændische surrogate für die chinarinde; Gœtt.* 1809. — A. Ernet, De medicamentis in febribus intermittentibus cortici peruviano substitutis; Berol. 1822.

(132) J'ai constamment guéri avec les semences du *phellandrium aquaticum* les fièvres intermittentes qui ont régné pendant le printemps et l'été de 1801 ; mais les années suivantes, le même moyen, employé dans la même maladie, a toujours trompé mes espérances. On trouve la même observation, relativement à l'écorce du marronnier d'Inde, dans la Matière médicale de Murray, vol. III, p. 128 sq.

quelquefois ainsi pour le quinquina (133), mais lorsque cela a lieu en effet, c'est dans des cas exceptionnels, très-rares, de complication, gastrique surtout (134). Un travail fort utile serait de tracer avec soin les caractères des fièvres intermittentes qui, dans des épidémies spéciales, ont été combattues par les différents succédanés du quinquina. — Mais il est évident aussi que l'on ne peut porter un jugement certain sur aucun de ces remèdes, à moins que sa vertu fébrifuge n'ait été sanctionnée par une expérience de quelques années. — Au reste, on a moins égard à l'économie qu'il ne semble au premier abord, pour l'emploi des succédanés du quinquina connus jusqu'à présent, car le point le plus important d'économie consiste à enlever la maladie le plus promptement et le plus sûrement possible : or, si nous faisons attention aux doses considérables des remèdes succédanés qu'il faut employer pour combattre la maladie, et à la nécessité de recourir enfin tôt ou tard au quinquina, dans le cas où ils ne réussissent pas, il devient évident que ces remèdes coûtent plus cher que le quinquina lui-même, surtout dans les hôpitaux, où il faut aussi tenir compte de la durée de la maladie, à cause de la nourriture et de beaucoup d'autres circonstances (135). Mais tout cela ne nous empêchera point d'indiquer ici les principaux remèdes succédanés du quinquina.

22. *Racines diverses.* — Nous avons fréquemment employé avec avantage, pour combattre les fièvres intermittentes, la racine d'ipécacuanha officinal, soit à doses fractionnées, soit même en quantité suffisante pour produire des nausées et des vomissements. Gianella (136) et Wichman (137) ont obtenu le même résultat. Ce médicament a surtout de bons effets dans les fièvres intermittentes qui sont accompagnées d'aversion insolite pour les aliments. La racine d'acore vrai mérite aussi d'être citée avec avantage parmi les fébrifuges (138); on l'administre en poudre, à la dose de deux scrupules, à des intervalles convenables. On ne peut en dire autant de la racine de bénoite (139), bien qu'on l'ait donnée, comme le quinquina, à la dose de trois onces. Nous n'avons jamais essayé, dans les fièvres périodiques, la racine de gentiane (140), recommandée aussi comme fébrifuge, si ce n'est en l'employant conjointement avec d'autres remèdes. Nous n'avons pas essayé non plus, dans ces maladies, l'emploi des racines de pyrètre (141), de dictamne blanc (142), de plantain à feuilles larges (143), de maranta arundinacea (144). La racine de serpentaire de Virginie s'emploie avec avantage, unie au quinquina, contre les fièvres intermittentes rebelles (145).

(133) En 1787, si je ne me trompe, presque tous les médecins de la Lombardie se plaignaient de ce que l'écorce du Pérou n'avait nullement produit son effet accoutumé contre les fièvres intermittentes. On attribuait surtout cette circonstance à la mauvaise qualité du quinquina ; mais comme on la trouva excellente, on s'en prit à la nature particulière des fièvres.

(134) N° II (73), Heberden.

(135) Bourges émet la même opinion, et la démontre par le calcul. Voy. *Journal général de médecine*, etc., t. XXXV, *mai* 1809, p. 47, *sq.*

(136) De admirabili ipecacuanhæ virtute in curandis febribus, in Halleri, coll. diss. pract., t. V, n° 155.

(137) Voy. Schaertlich, Diss. de usu opii in febre intermittente ; Goett. 1783.

(138) Acta soc. med. havniensis, vol. II, p. 206. Heberden, l. c., p. 142.

(139) Buchave, observationes circa radicem gei urbani; Copenh. 1781.

(140) Ettmüller, opp., t. II, p. 1, p. 277. — Fr. Hoffmann, Med. rat. syst., t. III, sect. 2, c. 8, § 4. — Eph. nat. cur. dec. III, a. 9, obs. 23. — Schol. Murray, op. cit., t. II, p. 14, sq.

(141) *Journal der Auslandischen medicinischen literatur,* 1802, *junius.*

(142) Stork, Lib. de flammula Jovis, cap. II, cas. 4 et 5.

(143) Dioscorides, de med. mat., l. II, c. 114. — Boerhaave, Mat. med., sect. 768. — Senac, l. c., lib. II, cap. 9. (« Ego quidem jusculum quo erant incocta ejus (plantaginis) herbæ folia, febres contumaces abegisse novi. ») Je trouve la note suivante dans les papiers de mon père : « *Den* 16 *april* 1818. *Versicherte mich herr* Dr Pfeiffer (*Arzt in der Leopoldstadt Wiens*), *das er mehrere wechselfieber dadurch glücklick geheilt habe, dass er seinen kranken zwischen den Anfallen ein decoct, welches er mit einer Handvolf der Wurzeln der Plantago latifolia mit Wasser zubereiten liess, zu trinken gegeben habe.* »

(144) Bull. univers., 1824, octob. (sous forme de tisane).

(145) *Pr.* quinquina officinal en pou-

23. *Quelques herbes.* — Parmi les herbes, celles de ményanthe trèfle d'eau (146), et, à un plus haut degré encore, celles d'absinthe (147), ont réussi à guérir les fièvres intermittentes, en calmant les paroxysmes, et en dissipant la fièvre peu à peu. Nous avons fait usage du suc récemment exprimé de ces plantes et d'alcool, de chacun trois drachmes, répétées deux ou trois fois pendant l'apyrexie; il est bien évident que cette méthode convient presque uniquement aux militaires et aux paysans, pourvu qu'il n'y ait pas le moindre indice de diathèse inflammatoire. Nous n'avons jamais employé les herbes de *datisca cannabina* (148), de *taxus baccata* (149), de *lycopode* d'Europe (150), de *syringa* vulgaire (151).

24. *Ecorces diverses.* — Nous avons employé quelquefois avec succès, mais cependant jamais comparable à celui qu'on obtient par le quinquina, beaucoup plus souvent sans avantages, quelques-unes des racines qui ont été préconisées contre les fièvres intermittentes, ce sont les écorces de marronnier d'Inde (152), de saule (153), soit blanc (154), soit à grandes feuilles (155), soit fragile (156), de chêne (157), du prunus-padus et spinosa (158). Nous manquons d'expériences propres relativement à la vertu fébrifuge des écorces de cascarille (159), de liriodendrum tulipifera (160), d'angusture (161), du calysaya arollenda (162), et du rhois cotinus (163). Il en est de même par rapport au charbon végétal (164) et au lichen de muraille (165). Nous avons essayé plusieurs

---

dre, six drachmes; racine de serpentaire de Virginie, deux drachmes. M. D. en huit parties égales, ou bien M. F. S L. un électuaire avec s. q. de sirop de quinquina; à prendre comme précédemment.

(146) Hufeland's, *Journ. d. prakt. Heilk.*, 2 *th.*, p. 457.

(147) Heuermann's, *Bemerkungen u. Untersuchungen*, 1 th., p. 20. Kortum, l. c., p. 15.

(148) Rubini l'a employé en poudre, depuis un scrupule jusqu'à une demi-drachme, deux ou trois fois par jour; ou bien en extrait, de quatre à six grains. V. *Medicinische National-Zeitung*, 1798, p. 345.

(149) Brera, comment. med., t. I, p. 76. Outre les feuilles et l'écorce, réduites en poudre, et données à la dose de deux drachmes, fractionnées pendant les vingt-quatre heures, il emploie l'extrait de la même substance à la dose de dix à douze grains.

(150) *Lettera del medico* G.-Fr. Re, *sovra un nuovo succedaneo della corteccia del Perù; Torino* 1820. (Toute la plante, desséchée et réduite en poudre fine, deux ou trois fois par jour, depuis un scrupule jusqu'à une drachme.)

(151) *Nye Hygaea, udgivet af* C. Otto, 1823, *febr.* V. *Magazin der Auslændischen Literat. der gesammt. Heilk. herausgeg.* V. Gerson, *u.* JULIUS 1824, *Marz. April.*, p. 565.

(152) Turra, *Lettera ed alcune osservazioni sulla febbrifuga qualità dell' ipocastano; Vicenza* 1780. Zanichetti, *Lettera intorno alla facoltà dell' ipocastano.* Voy. *Raccolta d'opuscoli scientifici*, t. x, p. 200. Voy. contre cette opinion *Journal général de médecine*, t. xxxv, 1809, *mai*, p. 34.

(153) Rosenblad, Diss. de usu corticis salicis in febrib. intermitt. Lond. 1782. James, *Observations on the bark of a species of willow; Lond.* 1792. Whitte, *observations on the willow-bark; Bath* 1798.

(154) Günz, De cortice salicis albæ, cortici substituendo; Lips. 1778. Stone, *Philosoph. transact.*, vol. LIII, p. 195 sq.

(155) *Experiments and observations on the cortex salicis latifoliæ*, by G. Wilkinson, 1803.

(156) Gerhard. Voy. Murray, op. cit., vol. I, p. 47.

(157) Scopoli, Flora carniolica, p. 414. J. Marx, *Geschichte der Eichlen; Dessau* 1784, p. 75.—R.-A. Swierlein, *Deutschlands eichenbaum mit seinen hœchst wirksamen heilkraften; Leipzig* 1824, p. 37-55.

(158) *Salzburg. med. chirurg. zeitung*, 1808, n° 77.

(159) Junkerus, Therapia generalis, p. 502.

(160) *Salzburg. med. chirurg. zeitung*, 1809, n° 20.

(161) Brand, *treatise on angustura*, 2e *edit.*, 1793. F.-A.-A. Mayer, *Beytrage zur geschichte der angustura-Rinde; Gott.* 1793,

(162) Froriep, *Notizen aus dem gebiete der natur und heilkunde*, 9 B., 6 *st.*

(163) Zsoldos, Historia Rhus cotini; Taurini 1815.

(164) Calvert, dans la *Bibliothèque médicale britannique; Paris* 1814, n° 1. (De quinze à vingt grains, trois ou quatre fois par jour.) Makesi, dans le *The New-England journal of medecine, surgery and the collateral branches of science*, vol. 4, n° 2.

(165) *Die Wandflechte, ein Arzneymittel,*

fois, sans aucun résultat, le bois de quassia (166).

25. *Quelques fleurs.* — Nous pensons que les fleurs d'arnica montana n'ont pas été recommandées à tort contre les fièvres intermittentes (167), si le petit nombre d'essais que nous avons faits à cet égard mérite quelque considération, et cela principalement dans les tierces automnales, les quartes, celles qui sont sujettes à récidiver sans cause connue, avec disposition aux obstructions viscérales, à l'œdème, sans aucune tendance inflammatoire. Dans les mêmes circonstances, on associe quelquefois avec avantage l'arnica avec l'écorce du Pérou (168). La vertu de la camomille ordinaire, déjà vantée anciennement (169) contre les fièvres intermittentes, même rebelles au quinquina, est attestée par Heberden (170).

26. *Semences. Fruits.* — Nous nous sommes déjà expliqué sur ce que l'on doit penser de la vertu fébrifuge des semences du phellandrium aquaticum (171). Quant aux noyaux amers de l'amandier commun, recommandés autrefois par Bergius (172) et autres (173), et dernièrement encore (174), contre les fièvres intermittentes, nous les regardons comme un moyen suspect (175), incertain (176). Nous avons aussi employé sans aucune espèce de succès, dans la fièvre intermittente, l'eau de laurier-cerise. Notre expérience personnelle ne nous a rien appris sur la vertu fébrifuge de la noix vomique (177), de la fève de St-Ignace (178), de la moutarde noire (179), du poivre noir (180), et de

---

welches die Peruvianische-Rinde nicht nur entbehrlich macht, sondern die auch an gleichartigen Heilkraften übertrifft. Als solches entdeckt, erprobt, untersucht, beschrieben u. dem k. k. Directorium der med. facultat zu Wien. zu concurrenz überreicht, von Dr G.-C.-H. Sander. *Jm jahr* 1813, *von sr.k. k. Magestat von Oesterreich mit dem Preise von hundert Dukaten belonhet. mit* 1 *kupfer; Sondershausen* 1816.

(166) Schleger, *Casselische gelehrte Beyträge*, 1769, *May und Juni.*

(167) Stoll, Ratio medendi, t. III, p. 168. Voyez aussi : Collect. soc. med. Havn, t. II, p. 162, ainsi que Plies (Hufeland's *Journal*, 9 B, st., p. 87. Kirckhoff, l. c.

(168) *Pr.* quinquina en poudre, une once; fleurs d'arnica pulvérisées, une drachme. F. un électuaire avec s. q. de sirop de quinquina; à pr. pendant la durée de deux apyrexies.

(169) Galien, De simpl. med. facultat., l. III. — Dioscorides, De med. mat., l. III, c. 145. (Principalement le suc exprimé.)

(170) L. c. dose de deux scrupules, répétée comme le quinquina.

(171) No 21, not. 132.

(172) Materia medica, p. 413.

(173) La poudre anti-fébrile d'Heurnius que l'on fait prendre dans du vin, avant le paroxysme, était composée d'amandes amères, de noyaux de pêches et de noix muscade torréfiée, de chaque un scrupule (Haen, Rat. med., p. XI, c. 1).

(174) Hufeland's, Journ. der prakt. keilk., 28 B., 2 st., p. III, 3 st., p. 134.

(175) On nous a rapporté à Gênes qu'un homme affecté de fièvre quarte, à qui un charlatan avait fait prendre une once d'amandes amères, succomba à l'effet de cette dose.

(176) J'ai employé, du moins, quelquefois ces noyaux sans aucun résultat avantageux.

(177) Junghans, Diss. de nuce vomica et cortice hippocastani, § 5. Hufeland's *Journal*, 2 B., p. 493 sq. La noix vomique exerçant une action spéciale sur la moelle épinière, et les fièvres intermittentes paraissant surtout avoir leur point de départ dans cette portion du système nerveux, il serait bon de soumettre ce remède à de nouvelles expériences, mais avec beaucoup de précaution; car *quinze* grains de noix vomique ont pu donner la mort à une jeune fille, au rapport de Fr. Hoffmann (l. c., t. II).

(178) Hufeland, l. c., p. 498.

(179) Murray, op. c., t. II, p, 326.

(180) L'usage du *poivre* dans les fièvres intermittentes est très-ancien. Heredia dit (Syntagma quæst. XXI de cura hemitritæi) : « Et Galenus quidem, et qui ante eum fuerunt, curant hemitritæos cum aqua hordei, *in qua est virtus piperis.* » Amatus Lusitanus (cent. II, cur. 97) et Etmüller (opp., t. II, pars. 1, p. 273) ont employé les *graines* de poivre. Ernestus (lib. de oleis distillatis), Kunrad (Med. distill.; pars 1), etc., parlent de l'emploi de l'*huile distillée de poivre* dans les fièvres intermittentes. La vertu fébrifuge du poivre est aussi vantée par Lange (De remed. Brunsw. domesticis, p. 113), par A. Aassheim (act. R. soc. med. Hafn., vol. III, p. 270) et autres. D'un autre côté, Forestus (lib. V, obs. 9 schol.) regarde l'usage du poivre comme dangereux. L'opinion d'un homme aussi éminent paraît avoir banni

l'écorce d'orange (181) et de grenade (182). L'infusion de café, avec des fèves torréfiées (183), mais surtout vertes (184), a été quelquefois utile.

27. *Narcotiques. Excitants.* — Nous avons déjà fait mention, en temps et lieu (185), de l'usage très-ancien (186) de l'opium dans les fièvres intermittentes. Toutefois, c'est un moyen insuffisant pour la cure radicale de ces affections. Nous n'avons jamais employé contre les fièvres intermittentes l'extrait de jusquiame et d'hellébore noir, d'aconit-napel (187), non plus que la teinture d'agaric musqué (187). Il y a déjà long-temps qu'on prescrivait, dans ces mêmes fièvres, l'huile animale de Dippel (189), mais nous soupçonnons que les autres remèdes de ce genre, tels que le musc, l'éther sulfurique, le camphre, ont surtout été introduits dans la thérapeutique de cette maladie, à la faveur du système de Brown (190).

28. *Muriate d'ammoniaque. Alun.* — Le muriate d'ammoniaque a acquis depuis long-temps de la célébrité dans le traitement des fièvres intermittentes (191), et il n'en a rien perdu jusqu'à ce jour; mais ce remède doit être administré à

---

ce remède de la pratique médicale, jusqu'à ce qu'il y ait été de nouveau introduit par mon neveu, L. Frank (*Medicinisch-chirurgische-zeitung*, 1821, nos 9, 10), qui donne les graines entières de poivre à la dose de dix à seize par jour. Cependant les célèbres chimistes Œrstœdt, Pelletier et Poutet ont découvert dans le poivre noir un *principe particulier* auquel ils ont donné le nom de *pipérin*. L'existence de ce principe a été confirmée par le savant chimiste comte Paoli (Omodei, *Annali universali di medicina*, vol. XIX, p. 197), et l'illustre Dr Meli (*Sui vantaggi della piperina o alcali del pepe nero*) l'a vanté contre les fièvres intermittentes. Et en effet, ce nouveau médicament a obtenu dans ces derniers temps les suffrages des Drs Miccoli (Omodei, op. c., vol. XXIX, p. 269) et Gordini (*Osservazioni sull' uso del piperino*. Omodei, op. c.; *Giugno* 1825, no 102, p. 375). Ce dernier prétend que le pipérin, donné successivement à la dose de six ou huit grains, guérit les fièvres intermittentes, sans en excepter celles qui ont résisté au sulfate de quinine (est-ce bien exact?) et prévient sûrement leurs récidives. Je regrette que les miracles du pipérin soient révoqués en doute ailleurs (*Repertorio medico-chirurgico di Torino*, 1824).

(181) Lanzoni, in Ephem. nat. cur. dec. III, a. 2, obs. 35. — Werlhoff, in Commerc. literar. Norimb., a. 1735, heb. 2-3, p. 98. — Mœhrin, ibid. 1736, p. 20. — Wilberding, Diss. de aurantiis, cap. 2, § 6 (poudre transformée en électuaire avec du sirop de citron). — Riverius, cent. IV, obs. 84 (avec du vin). — Nigrisol l. c., p. 276, not. ad Sponii quæst. 26 (infusion vineuse).

(182) *Notice sur un remède propre à remplacer le quinquina, par le* Dr Remann; *Moscou* 1809.

(183) Un remède très-vulgaire et souvent efficace, surtout chez les buveurs affectés de fièvres intermittentes, c'est une boisson préparée avec des fèves torréfiées, du jus de citron et du tafia.

(184) *Erfahrungen über den rohen Caffee, von* Grindel. Hufeland's *Journ. der pr. heilk.*, 1809, 11 st.

(185) Galenus, De theriaca ad Pison, cap. 13. — Ægineta, l. II, c. 23. — Trallianus, l, XII, c. 8. — Forestus, l. III, obs. 29 schol. — Schœrtlich, Diss. de usu opii in febre intermittente; Goetting. 1783. — J.-V. Breda, De variis opium scopo febrifugo adhibendi methodis; Lugd. Bat. 1800.

(186) Nos 3. 5.

(187) Hufeland's *Journal*, 2 B., p. 532; 18 B., p. 104. Le Dr Deste, au rapport de Puccinotti, *Lettera*, etc., p. 36, a fait disparaître un vomissement, résultat d'une fièvre intermittente émétique, guérie du reste par le quinquina, avec l'extrait d'aconit-napel, donné graduellement jusqu'à la dose de 25 grains par jour.

(188) Remède communément employé en Lithuanie, mais qui n'en est pas moins dangereux.

(189) Par Werlhof, Obs. de febr., sect. II, p. 78. — Haller, Diss. de preparatione olei animalis ejusque in febribus intermittentibus usu; Goett. 1747.

(190) Marcus, *Magazin d. speciel therapie u. klinik*, 1 *st.* On trouve un antidote dans la diss. de Boehmer, sur le traitement des fièvres intermittentes par des excitants infidèles et nuisibles; Hal. 1774. Cfr. Tantini, Opusculi scientifici; Pisa 1812, § febbri intermittenti, p. 4.

(191) Wilhelm Muys, Diss. de salis ammoniaci præclaro ad febres intermittentes usu, 1716. Causland, dans le *Medical commentar*, vol. III. Reil, op. cit., 2 B., p. 178.

haute dose, d'une drachme, par exemple, et plus, peu de temps avant le paroxysme; car, donné à plusieurs reprises pendant l'apyrexie, et à petite dose, il n'a aucun effet, ainsi que l'observe avec raison Kortum (192). Mais tous les malades ne peuvent point supporter les grandes doses de muriate d'ammoniaque sans que leur estomac en soit incommodé. D'après cela, il nous arrive rarement de combattre les fièvres intermittentes par ce moyen seul; nous l'associons plus souvent au quinquina (193), surtout dans la fièvre intermittente automnale, qui s'accompagne d'obstructions des viscères abdominaux et de débilité d'estomac. Nous n'avons fait aucune expérience sur la vertu de l'alun (194) contre les fièvres intermittentes.

29. *Antimoine.* — On vante aussi la vertu de l'antimoine dans les fièvres intermittentes (195), c'est-à-dire celle de l'oxyde hydro-sulfuré d'antimoine (Kermès), etsurtout du tartrate d'antimoine et de potasse. Nousavons employé ce dernier moyen avec avantage, non-seulement dans les fièvres intermittentes, gastriques et rhumatismales, mais encore dans celles qui sont simples, les vernales principalement. Toutefois, il n'a jamais réussi dans les cas graves.

30. *Fer. Bismuth.* — Il sera question plus tard de l'usage du fer contre quelques suites des fièvres intermittentes; mais nous avons employé, et d'autres ont employé aussi avec succès (196) le fer, dans le cours même de ces fièvres, surtout en l'associant à des extraits amers (197). Nous n'avons soumis encore à aucun essai le sulfate (198) et le prussiate de fer (199). Il en est de même de l'oxyde de Bismuth (200).

31. *Mercure.* — La vertu du mercure, et surtout du muriate de mercure, dans cette espèce de fièvre qui affecte la même marche que la fièvre intermittente et est de nature syphilitique (201), se confirme chaque jour. Nous pensons même que les fièvres que l'on dit s'être montrées rebelles au quinquina (202) et n'avoir pu être guéries enfin que par le mercure seul n'appartenaient point à la classe des intermittentes véritables. Mais nous ne révoquons pas en doute pour cela l'influence fébrifuge particulière du mercure (203); nous l'avons même constatée par expérience dans les fièvres intermittentes accompagnées d'obstructions du foie, car nous avons combattu par l'œthiops antimonial, administré à très-petites doses pendant un mois, une fièvre quarte, rebelle depuis un an et plus (204).

---

(192) L. c.

(193) *Pr.* quinquina en poudre, six drachmes; muriate d'ammoniaque id., deux drachmes. M. D. en huit parties égales.

(194) Trnka, l. c., p. 360.

(195) Unzer's, *Arzt.* XII B. Causland in Duncan's, *Med. comment. for the year.* 1781, vol. VIII. Marx in Tode's *Medicin, bibliothek*, 2 th., 2 st., p. 120.

(196) *Pr.* extrait de ményanthe (trèfle d'eau), une once; poudre de limaille de fer purifié, deux drachmes. M. F. un électuaire avec s. q. de miel; on en prendra de la grosseur d'une noix toutes les deux ou trois heures.

(197) Riverius, Prax. med., l. XVI, sect. 2, c. 5. Huxham, Opp., t. II, c. 2, p. 55. Grainger, l. c., p. 99. De Felici, médecin très-expérimenté de Pavie.

(198) *Journal général de médecine*, etc. t. XXXIV, 1809, *janvier*.

(199) A. *treatise on use of prussiate of iron in intermitting and remitting fevers, by* W. Zollickofer; *Maryland* 1822. *Hosack in New-York medical and physical journ.*, 1823 *juni.* V. *Magaz. der Ausl. literat. de gesammt. heilk. von* Gerson, *und* Julius, 5 B., p. 474; 6 B., p. 508.

(200) Henke in Hufeland's *Journ. der pr. heilk.*, 1820 *sept.*, p. 99. (A la dose de plusieurs grains toutes les deux ou trois heures!) Mais déjà cet auteur lui-même commence à rabattre un peu des éloges du remède qu'il avait proposé (l. c. *december*, p. 27).

(201) § XXVIII, 2 (7).

(202) Alex. Monro, In actis Edinb., vol. VI, art. 47, obs. 9.

(203) Borserius, l. c., § 186. Herz, *briefe* 2, *samml.* p. 109. Hufeland's *Journ.* 5 B., p. 182. Lysons, *Treatise of the use of camphor and calomel in fevers.* V. *Edinburgh medical essays and observations*, vol. VI.

(204) A Vilna, chez la fille de M. Grzcewicz, âgée de dix ans, qui avait contracté sa maladie près de Pinsk. Cfr. Schulze, Diss. de usu mercuralium in febri quartana curanda; Hal 1742.

32. *Arsenic. Phosphore.* — L'usage de l'arsenic dans les fièvres intermittentes date de loin (205), même parmi les paysans et les Juifs de la Lithuanie. Oubliant les accidents auxquels donna lieu (206) ce terrible poison et son composé l'arséniate de potasse, Th. Fowler (207), Burbach (208), Heim (209), Harless (210), Bürger (211), Vinkler (212), Hoffmann (213), Ebers (214), Brera (215) et Tantini (216) les ont introduits de nouveau dans la pratique. Forcé pour ainsi dire (217), nous avons tenté trois expériences avec l'arsenic dans les fièvres intermittentes, sans résultats avantageux, et, Dieu en soit loué, sans accidents. Maintenant, nous sommes convaincus, et ce n'est point une opinion nouvelle (218), que l'on peut bien guérir les fièvres intermittentes avec ce poison, mais en tuant les malades. Quant à son émule, le phosphore (219), nous ne l'avons jamais essayé ni ne l'essaierons jamais.

33. *Gélatine*, etc. — Adressons-nous à des moyens plus surs. Notre expérience propre atteste que la gélatine animale, recommandée par Seguin contre la fièvre intermittente, n'est pas tout-à-fait dénuée de vertu; mais nous sommes loin de comparer ce remède au quinquina, excepté peut-être dans quelques épidémies de fièvres intermittentes, où la gélatine paraissait jouir d'une certaine

---

(205) R. Lentilius, Eph..nat. cur. dec. II, a. 3, obs. 46.—J.-G. Laib, ibid., a. 5, in addend., p. 474. — M. Friccius, Tract. de virt. venen, med., cap. 2. — Jacobi, Act. mogunt, t. I, p. 216.

(206) E. Stahl, Obs. phys. med., a. 1697, novemb., cap. 1. (Il rapporte que deux malades furent tués par de l'arsenic qu'on leur administra pour les guérir d'une fièvre intermittente dont ils étaient affectés). — Stork, Ann. med., p. 79-80. (Un malade atteint de fièvre intermittente tomba dans la fièvre hectique par l'effet de l'arsenic.) — Schlierbach, Act. phys. med. nat. cur., vol. VI, obs. 62, etc.

(207) *Medical reports of the effects of arsenicum in the cure of agues; London* 1786.

(208) *Handbuch der prakt. arzneymittellehre, 3 th. Leipz.* 1806, p. 63.

(209) Horn's, *Archiv. für med. erfahr.* 1810, 3 B., 2 st.

(210) *Journ. der Auslandischen med. literatur.* 8 B., 2 st. *Bemerkungen u, erfahrungen über die heilsamkeit des arseniks gegen wechselfieber; Frankf.* 1810.

(211) Horn, l. c. 1814, d. 249.

(212) *Erfahrungen über die heilkræfte der Arseniks gegen wechselfieber. V. Allgemeine med. annal. des zweyten jahrzehends des 19 jahrhunderts*, 1811.

(213) *Ueber den gebrauch des arseniks gegen wechselfieber u, einige verwandte krankh. V. Abhandl. der phys. med. soc. zu Erlangen*, 2 B.

(214) Hufeland's *Journ. der pr. heilk.* 1813. (Toutefois il juge bien des essais tentés avec l'arsenic.)

(215) *Annotazioni medico-pratiche sulle diverse malattie trattate nella clinica medica di Pavia; nuova ed. accresciuta; Crema* 1806, 4, vol. I, p. 228.

(216) *Esperienze mediche; Pisa* 1825, p. 35.

(217) C'est-à-dire à la prière des élèves de la clinique de Vilna, en 1810. Plus tard je suis demeuré sourd à ces sortes d'invitations, par lesquelles on m'engageait à soumettre à des expériences cliniques des remèdes nouveaux et dangereux, et je n'ai jamais eu à m'en repentir; car l'école clinique inspirait chaque jour d'autant plus de confiance au public, qu'il avait davantage la certitude que cet établissement n'avait point été créé pour faire des expériences, mais pour guérir.

(218) Senac dit: « Eoque (l'arsenic) sunt plurima *febres devictæ*, sed *ægri* in phthisin tandem delapsi *mortui sunt.* » L. c., l. II, cap. 11. Voici une note de mon père à ce sujet: « *Herr oberstaabsarzt v.* Wehring *versicherte mich den* 13 *september* 1811, *dass, als er in ungarn war, in einem militarspitale das arsenicum haufig gegen die wechselfieber von einem regimentsarzte gebraucht worden sey; dass aber sehr viele patienten, die solch ein mittel gebraucht hætten, in todtliche wassersuchten verfallen seyen, so dass er keine dieser wassersuchten geheilt habe.* »

(219) Les médecins de quelques hôpitaux de Vilna ont employé avec succès le phosphore dans les fièvres intermittentes sans obstructions viscérales, sous la forme suivante: *Pr.* phosphore, foie de soufre, de chaque quatre grains; myrrhe, un scrupule; jaunes d'œufs, nº j. Versez peu à peu, en broyant assidûment, deux livres d'émulsion de gomme arabique, jusqu'à ce que le phosphore soit divisé très-exactement. D. S. Le malade (adulte) doit en prendre une cuillerée à bouche trois fois par jour, en ayant soin de bien agiter la bouteille.

efficacité (220). Hallé et ses collaborateurs (221), ainsi qu'Alibert (222), ont soumis à un examen rigoureux la vertu de ce médicament.

Au reste, les secours contre les fièvres intermittentes tirés du règne animal, ne sont point nouveaux, car depuis longtemps on a recommandé dans ces affections les cloportes (223), les araignées (224), leurs toiles (225), les coquilles d'œufs (226) et d'huîtres (227) calcinées, les cœurs de crapauds (228), de lièvres (229), les crânes humains (230), l'urine (231), divers excréments (232), etc., etc.

34. *Remèdes extérieurs.* — Les remèdes extérieurs, les plus anciens de tous (233), ne sont point inutiles dans le traitement des fièvres intermittentes (234); nous voulons parler des frictions de la colonne vertébrale (235), des onctions de l'abdomen avec la pommade stibiée (236), des emplâtres sur les régions de l'estomac (237), de la rate (238) et du dos (239), des cataplasmes d'ail sur les doigts (240) et autres épicarpes (241), du camphre appliqué à l'épigastre (242), des cautères aux lombes (243), des onctions avec le sulfate de quinine sur la peau dénudée d'épi-

(220) Gautieri, *Versuche und beobachtungen über die wirksamkeit der thierischen gelatina in intermittirenden fiebern.* Voy. Hufeland's *Journal,* 18 B., 2 st., p. 120.

(221) *Journal général de médecine,* t. XIX, p. 336. *Samml. auserl. abhandl. für prakt. aerzte,* 21 B., 4 st., p. 410.

(222) *Eléments de thérapeutique et de matière médicale,* t. I, p. 205.

(223) Riedlin, Lin. med., ann. II, mart., obs. 4, p. 106-7.

(224) Trnka, l. c, p. 305.

(225) Wierus, l. c., p. 44. Woynicz, chirurgien de Vilna, a guéri, par leur moyen, quelques fièvres intermittentes. Cfr. Rust, *Magaz. d. gesammt. heilk.*, 19 B., 3 h., p. 515.

(226) Sauvages, l. c.

(227) Elles font partie de la *poudre anti-fébrile de la pharmacopée batave.*

(228) Paulini, Eph. nat. cur. dec. II, a. 6, app., p. 40, obs. 33.

(229) Gründel, Eph. nat. cur. dec. II, a. 8, obs. 104.

(230) Benedictus, l. XXX.

(231) Trnka, l. c., p. 330.

(232) H. Commenus, Eph. nat. cur. dec. I, a. 3, obs. 120 (de cochon dans l'alcool). Grüger, ibid., dec. II, a. 4, obs. 15 (d'oiseaux). Paulini, ibid., a. 5, app., p. 36, obs. 58 (de chien marin).

(233) Schulze, Diss. cit.

(234) Kortum mérite d'être lu, l. c., p. 18.

(235) Forestus, l. III, obs. 38 (avec de l'huile de camomille, en appliquant ensuite par-dessus des linges chauds). — Stork, Ann. med. II, p. 169 (avec des étoffes imbibées de camphre). — Tozzi, Med. pract., l. II (avec de l'huile de coloquinte). — R.-A. Vogel, l. c., § 25 (avec la pommade et les huiles de lavande et de rhue, et avec le baume du Pérou). — Hautesierk, *Recueil* II (avec l'huile de térébentine). — Cfr. Knyper, Diss. de frictione spinæ dorsi ut probatissimo remedio in febribus intermittentibus; Ultraj. 1784.

(236) Pommer in Hufeland's *Journ. der pr. heilk.*, 1825 *jænner,* p. 29.

(237) Velsch, Ephem. nat. cur. dec. I, a. 4 et 5, append., p. 53, Allen, l. c., art. 42 (emplâtre anti-fébrile rouge).

(238) J.-H. Schulze, Diss. de mercurii usu in febr. int. quartanis curandis, § 24 (emplâtre de savon).

(239) Prosp. Alpin. V. Trnka, l. c., p. 445 (emplâtre de farine de froment, d'encens, de chaque deux onces, avec s. q. de suc de menthe).

(240) Ledel, Ephem. nat. cur. dec. II, a. 9, obs. 127.

(241) Boyle, De utilitate philosoph. exper. exerc. V, c. 10, § 17 (cataplasme fait avec de petits raisins cuits, des tendrons de houblon et du sel marin). — Harrod, Crocologia, cap. 2 (cataplasme composé d'ail, de sel marin, de poivre et de safran, à parties égales). — C. Renstrom, *Swedische abhandlungen,* 15, B. 1, *viertelheft* (cataplasme de tabac, de ferment de pain et de vinaigre, appliqué sur le bras pendant vingt-quatre heures). — J. Lanzoni, Eph. nat. cur. cent. V, obs. 30, p. 60 (*Pr.* encens en grains, deux drachmes; safran, dix grains; sel de cuisine, une demi-drachme; jaune d'œuf, n° j. M. appliquez sur le pouce). Cfr. Calvet, An febribus intermittentibus epithemata in carpis; Avenion 1762.

(242) Ettmüller, dans Trnka, l. c., p. 436.

(243) J'ai guéri de cette manière un soldat affecté d'une fièvre quarte rebelle. Cfr. S. Hood, *Analytical physiology. Liverpool* 1822.

derme (244), et de l'électricité (245).

35. *Autres remèdes.* — Les commères racontent chaque jour, et les fastes de l'art confirment que des fièvres intermittentes rebelles ont été guéries par certains moyens qui agissent puissamment sur l'imagination, tels que les amulettes (246) et autres choses semblables (247), les grands mouvements de l'ame et du corps (248). Il en est de même de la frayeur (249) et de la colère (250). L'inoculation de la vaccine produit-elle un effet semblable (251)? Quelquefois, une fièvre rebelle cède à des aliments réellement contraires à cette maladie, mais vivement désirés (252). C'est pourquoi Hildanus dit : « *Quartanarii, pica simul detenti, non prius febre liberantur, quam post perversi illius appetitus expletionem*(253). » Mais rien ne combat plus sûrement les fièvres intermittentes que la récréation d'esprit (254), et surtout le voyage dans

(244) A. Lambert et A.J. Lesieur, dans les *Archives générales de médecine*, 1824, *mai*. (On enlève l'épiderme au moyen d'un vésicatoire.)

(245) *Schwedische abhandlungen*, 74, B. 2, *viertelheft*. Baldinger's, *Neues magazin*, 3 B., p. 452 (au ventre et à l'épine dorsale). — Mauduyt, dans la *Médecine éclairée* de Fourcroy, t. III.

(246) Par ex. une pierre d'aigle, une araignée, un lézard et autres objets appliqués sur diverses parties du corps; de même, par des paroles mystiques. V. Trnka, l. c., p. 450.

(247) Par ex. la *transplantation* de la fièvre, du corps d'un malade dans d'autres corps, absurdités au sujet desquelles on pourrait lire Riedlin, Lin. med., a. II, novemb., obs. 30 (urine du malade bue par un chien). — Eph. nat. cur. dec. III, a. 9, obs. 219 (urine passée dans une vessie de cochon suspendue à la cheminée). — Konrad, Medulla distill., p. 377 (œuf frais cuit dans l'urine du malade, et jeté dans une fourmilière), etc.

(248) L'histoire rapporte que *Quintus Fabius Maximus* fut ainsi délivré d'une fièvre quarte dans un combat. Plin., Hist. natur., lib. VII, c. 50. — Cfr. Erdmann in Horn's, *Neuen für med. erfahrung.*, 1 B., p. 267.

(249) J'ai traité à Vilna un militaire qui avait été atteint de fièvre intermittente à la suite d'une violente frayeur dont il fut saisi la première fois qu'il se trouva dans une bataille. Il n'avait pu s'en délivrer, quoique bien portant d'ailleurs, jusqu'à l'époque d'un second combat, qui ne lui occasionna pas moins de terreur. On trouve encore des exemples de fièvres intermittentes guéries par la frayeur, chez Riedlin, Lin. med., ann. 6, p. 87; Hünnerwolf, Ephem. nat. cur. dec. II, a. 3, obs. 93 (par l'explosion d'une bombe); Boyle, De util. phil. exper., exerc. 5, p. 282 (par l'attaque d'un énorme loir furieux); Manget (dans les notes sur la Med. prat. de Barbetti, l. III, cap. 3, § 9, p. 115; Garmann, Eph. nat. cur. dec. I, a. 2, obs. 150 (à la suite d'une chute dans l'eau); Lanzoni, ibid., cent. IX, obs. 5 (Voyez aussi dec. II, a. 4, obs. 92; dec. III, a. 3, obs. 47); Pechlinus, Obs. phys. med., l. III, obs. 24 (par une chute); Ambroise Paré, l. I, c. 23; Rolfink, Ord. et method. special. com., p. 1024; Blegny, zodiac. Gall. januar.; Davidson, dans les *Medical facts and observations*, vol. V, n° 7 (à la suite d'une fracture de la clavicule); Chomel, l. c., § 553 (fièvre quarte qui a duré cinq ans, occasionnée par une fracture du bras); Cfr. Pezold, Observ. med. chirurg. select. Vratislav. 1718, n° 20; Scheidemantel, *Die leidenschaften als heilmittel betrachtet; Hildburgh* 1787, p. 321.

(250) Valeriola, Obs. med., l. II, obs. 4 (le malade fut délivré d'une fièvre quarte par la colère). Borrechius, Eph. nat. cur. dec. I, a. 3, obs. 238 (d'une fièvre tierce opiniâtre id.).

(251) Richter, *Specielle therapie*, 2 B., p. 387. Journal complémentaire du Dictionnaire des sciences médicales, t. VI.

(252) Par ex. par un chou acide (C. Bierling, Advers. curiosa, n° 53); par douze livres de raisin (Lanzonius, Eph. nat. cur dec. III, a. 4, obs. 68); par du vin bu jusqu'à l'ivresse (ibid., a. 1, obs. 67); par des harengs (Paullini, ib., dec. II, a. 5, append., p. 16, obs. 21). Cfr. Trnka, l. c., p. 461-63 (par des aloses). Rust, Magazin der gesammt. heilk., 19 B., 3 H., p. 517.

(253) Klein, l. c., p. 100.

(254) On lit des observations de fièvres intermittentes guéries par la *musique* (Holberg, chez Trnka, l. c., p. 467; Dupont, dans le *Journal de médecine*, t. LXVIII, p. 288); par un *baiser* (Romelius, Eph. nat. cur. dec. III, a. 2, obs. 218; Forestus, l. III, obs. 58. schol. ex Guinero); par des *noces* (Gerbez, Eph. nat. cur. dec. III, a. 1, obs. 137); par les *bals* (Jaegerschmidt, ibid., a. 3, obs. 100; Gabelhofer, cent. VI, cur. 39-40), etc.

un pays qui ne favorise point le développement des fièvres intermittentes, montueux et sec (255). Les eaux minérales de St-Sauveur, contenant de l'acide carbonique, ont produit quelquefois aussi de bons résultats (256).

36. *Régime diététique.* — On voit assez, d'après ce qui précède, de quelle importance est le régime diététique dans le traitement des fièvres intermittentes; sans lui, on ne pourra ni guérir la fièvre, ni l'empêcher de récidiver quand elle est guérie; mais le régime doit être *approprié au caractère particulier des fièvres intermittentes.* Ainsi, nous limitons aux cas de complications inflammatoire, rhumatismale, catarrhale et gastrique, la diète très-sévère que les anciens médecins (257) et leurs imitateurs (258) avaient recommandée dans toute fièvre intermittente, car l'expérience démontre que les fièvres intermittentes simples et de longue durée, et qui surviennent chez des individus d'ailleurs épuisés, ne supportent nullement la diète (259). Ainsi, nous donnons pendant l'apyrexie des bouillons avec le riz, l'orge, l'avoine, et surtout avec les racines de persil, de carotte, d'herbe de cerfeuil et autres semblables, lorsque l'estomac est sain; on peut accorder aussi les viandes blanches de jeunes animaux; il faut s'abstenir des fruits de la saison, des œufs et du lait (260). On peut permettre le vin, dans les cas de maladie simple, et quand le malade y est habitué. Nous donnons volontiers ici de l'eau-de-vie aux soldats et aux paysans, de même que la cervoise, amère surtout; en outre, il faut avoir soin que les malades et les convalescents soient dans un air sec et chaud. Sydenham enseigne qu'il faut éviter le lit (261); Senac prétend le contraire (262). Le conseil du premier doit être suivi quand on a affaire à une fièvre intermittente inflammatoire légère, et celui du second dans les autres espèces de cette affection. Au reste, l'exercice proportionné aux forces ne nuit point, pourvu qu'il ait lieu pendant le jour et dans des endroits secs. L'esprit doit être tranquille, car les guérisons des fièvres intermittentes par les perturbations sont des cas exceptionnels. Il faut surtout éviter le coït (263).

§ XXXI. *De la convalescence et des récidives des fièvres intermittentes.*

1. *En général.*— Il ne faut pas croire qu'un convalescent ait recouvré la santé dès le moment que les paroxysmes de la fièvre intermittente sont supprimés, car le germe de la maladie subsiste encore et peut se développer à la moindre occasion. Cette tendance aux récidives est le caractère essentiel des fièvres intermittentes; c'est pourquoi nous avons accueilli avec plaisir la proposition qui a été faite (1) de l'admettre dans leur définition. Nous n'avons pas été moins satisfait de l'impulsion donnée aux médecins par les sociétés savantes (2), dans

---

(255) Sydenham, l. c., sect. I, c. 2, obs. et caut., § 4. — Huxham, l. c., tr. 1. Cfr. Ephem. nat. cur. dec. III, a. 7, obs. 16-52.

(256) *Die heilquelle von Borszeck; Wien.* 1825, p. 33.

(257) Celse, l. III, c. 15 (de l'eau chaude seule, dès le commencement).

(258) Zacutus, Prax. med., l. III. obs. 2. — Riedlin, Lin. med., ann. I, mai, obs. 3 (abstinence presque totale). — Tessier, Ergo febri vulgari intermittente citò compescendæ, abstinentia; Paris 1775.

(259) Holler, Comment. in coac. Hippocrat., p. 179 (lipothymie et mort dans le cours d'une fièvre tierce).—Sponius, chez Nigrisol, l. c., quæst. x (mort durant le cours d'une fièvre quarte).—Tulpius, l. IV, c. 33, et Swieten, Comment. ad aph. 762 (mauvais effets).

(260) Les fruits de saison sont toujours nuisibles. Je n'ai observé qu'en Lithuanie les mauvais effets des œufs et surtout du lait.

(261) Epist. respons. I, § 23-24.

(262) L. c.

(263) En effet, l'exemple d'une fièvre quarte guérie par le coït après avoir résisté pendant trois mois au quinquina (Eph. nat. cur. dec. II, a. 10, obs. 128) constitue certainement une exception très-rare. Pour mon compte, j'ai trouvé que le coït apporte le plus grand obstacle à la guérison des fièvres intermittentes.

(1) Robert Thomas, *The modern practice of physic., with appendix, by* Dr Hosack; *New-York* 1817.

(2) L'illustre société italienne des sciences proposa la question suivante, le 18 août 1803 : « *Determinare con decisive sperienze una maniera più sicura e men fastidiosa delle usate finora, onde*

le but de les engager à rechercher sérieusement les moyens de prévenir une si grande calamité (3).

2. *Signes.* — Il faut attendre le retour des paroxysmes de la fièvre intermittente, alors que le pouls n'est pas encore revenu à l'état normal, quand la fièvre a laissé quelque trace morbide, que la faiblesse s'accroît et qu'il survient des bâillements fréquents à l'époque où le paroxysme avait coutume de se montrer, que le convalescent lui-même n'éprouve point encore ce sentiment intérieur de bien-être propre à la santé, mais surtout quand il perçoit l'amertume de la bouche et la saveur douce de la salive (4), que la langue devient sèche, que l'appétit languit, que l'estomac est gonflé, que l'urine est rare et dépose un sédiment, que le sommeil est léger et qu'il y a prostration des forces, que les chairs sont sèches, brûlantes, qu'il survient des sueurs inaccoutumées et que la nutrition ne se rétablit pas.

3. *Causes.* — Les causes capables de provoquer les récidives des fièvres intermittentes sont le défaut d'une crise convenable (5), la cessation de la fièvre (6), spontanée ou artificielle, après un paroxysme pair; le traitement des complications négligé (7) et l'administration intempestive du quinquina, l'usage de ce remède, quand il est indiqué, ou trop court (8), ou trop long-temps prolongé (9); la longue durée de la fièvre (10), l'emploi de la saignée faite à contre-temps (11), des purgatifs (12) et

---

impedire la recidiva delle febbri periodiche già troncate colla chinachina. »

(3) *Qual dispiacevole cosa per un uomo che già si credea salvo nel porto, trovarsi di bel nuovo in mezzo nella tempesta! Quanto è crudele lo stato d'incertezza a cui è ridotto un recidivo, che ad ogni mutazione di stagione, ad ogni alterazione di cibo, ad ogni affezione d'animo, teme di risentire scorrersi nelle vene il gelo febbrile.* » *Dissertazione di* Pietro Rubini *sopra la maniera meglio atta ad impedire la recidiva delle febbri periodiche, coronata dalla società italiana delle scienze; Modena* 1805.

(4) J.-D. Santorini, *Istruzioni intorno alle febbri*, p. 11.

(5) « Quæ in morbis post crisin relinquuntur, recidivas facere solent. » Hippocrates, sect. II, aph. 12.

(6) « Febrientem si non in diebus imparibus febris dimiserit, recidivare solent. » (Hippocrates, sect. IV, aph. 61.) Forestus (lib. III, obs. 14) confirme cette opinion en disant que les fièvres tierces qui cessent après les 2e, 4e, 6e, 8e paroxysmes, récidivent jusqu'à ce qu'elles disparaissent enfin avec un paroxysme impair. Van Hoven pense de même (op. c., 1 *th.*, p. 94). J'avais suspendu mon jugement là-dessus autrefois (V. première édition de cet ouvrage, p. 82); maintenant, après avoir recueilli pendant trois ans de nouvelles observations, j'adopte l'opinion des auteurs précédents.

(7) « .... Sublato morbo, incredibile dictu quanta morborum vis, *expurgationis defectu*, post febres autumnales, subnascatur. » — « .... Hoc intelligi velim de iis solum febribus quæ vel sponte sua, vel alio sive medicamento sive methodo, præter corticem peruvianam erant debellatæ. » Sydenham, opp., sect. I, cap. 5.

(8) Gorter (Compend. med. tract., l. II, § 31) dit : « Cortex, si *magna copia* detur, febrem sistit sine recidiva. » Burserius (op. c., § 133, not. a) ajoute : « Verum id esse, pluries et pluries comperi. » G. Galeatius, dans les Comment. instit. scient. Bonon, t. V, p. 2, p. 224, exprime aussi la même opinion.

(9) « *Les effets toniques du quinquina sont sans contredit bien constatés; mais il l'est également que leur usage trop prolongé finit par en produire qui leur sont directement opposés.* » (Dupan, *Considérations sur la nature et le traitement du rachitis.*)

(10) En outre, Strack a observé (l. c.) « que la fièvre qui *durait depuis long-temps* exigeait pour être guérie une plus grande quantité de quinquina, et *était plus sujette aux récidives* que celle qui était combattue aussitôt après son apparition. » Panzoni exprime la même opinion quand il dit : « *Noi possiamo attestare per nostra propria esperienza e sopra di noi medesimi e sopra altrui, che adoperando un tal metodo (di troncare subito le intermittenti) si evitano frequentemente le recidive, mentre non assueto il sistema alla frequenza, alla moltiplicità delle febbrili riproduzioni, si libera tuttavia vegeto dal nato morbo, nè quasi punto è disposto a ricader facilmente nella morbosa già debellata sua condizione.* » *(Storia ragionata dei morbi.)*

(11) Strack, l. c. ægrot. XVI.

(12) « Novi ego alios a febre (intermittente) aliquandiu curatos, cum *purgationem* pro exterminandis materiæ febrilis reliquiis fortiorem inirent, illico

des lavements (13) pendant la convalescence; la transition trop rapide du bon régime des convalescents dans les hospices, à la grossière nourriture domestique chez les pauvres (14), et surtout la persistance d'une constitution annuelle ou épidémique favorable au développement des fièvres intermittentes. Il n'est pas étonnant dès-lors que, principalement sur un corps débilité (15), les causes qui avaient donné naissance à la fièvre, étant écartées d'abord, ne viennent non-seulement à la rappeler de nouveau une seconde, une troisième et une quatrième fois, mais encore à la provoquer et à la produire (16).

Nous ne passerons point sous silence cette observation, que certaines épidémies de fièvres intermittentes, plus que les autres, favorisent les récidives (17). Quoi qu'il en soit, les causes productrices se montrent surtout actives quand elles agissent sur les malades le même jour où ils avaient coutume d'éprouver leur accès, ainsi que l'avait déjà remarqué Celse (18). C'est donc un conseil prudent donné par Strack (19) de se rappeler, durant tout le cours de la convalescence, les jours et les heures auxquels les paroxysmes survenaient antérieurement. Les récidives passent communément pour être pires que la maladie première, mais très-souvent nous n'avons pu découvrir aucune différence à cet égard. Il est faux de croire que les fièvres intermittentes guéries par le quinquina sont plus sujettes à récidiver que les autres.

4. *Comment on doit les éviter.* — Pour prévenir le danger de la récidive, il faut, outre le régime diététique, continuer l'usage du quinquina ou d'un autre fébrifuge. Il y a cependant un juste-milieu à garder, et l'on ne doit pas accabler les convalescents de remèdes. Lorsqu'on a fait avorter le paroxysme, une drachme de quinquina en poudre, prise matin et soir, dans l'espace des premières, secondes et troisièmes vingt-quatre heures, suffit pour empêcher la récidive; il suffit ensuite d'administrer une pareille dose tous les trois jours, et, quand on a affaire à une fièvre tierce, le jour correspondant au paroxysme. Quand les choses vont bien, on accorde le repos pendant quelques jours, pour revenir plus tard au remède fébrifuge, de telle sorte que le malade en prenne trois ou quatre onces dans l'espace de trois semaines. Telle est la marche qu'il faut tenir dans la fièvre intermittente bénigne, car la fièvre pernicieuse exige au moins une dose double pour être guérie radicalement. On peut administrer la décoction concentrée de quinquina aux individus qui ne supportent point ce médicament en poudre; mais il ne faut pas trop s'y fier; du moins, j'ai souvent observé des récidives malgré son usage. Il en arrive autant lorsque, le quinquina ayant fait cesser les paroxysmes, nous croyons prévenir les récidives par les amers. Il ne faut jamais oublier que la concomitance du flux menstruel, non-seulement n'exclut point l'usage du quinquina, mais le réclame au contraire.

5. *Traitement de la récidive.* — Les fièvres intermittentes qui récidivent doivent être traitées comme les autres; il est quelquefois avantageux de ne point les supprimer aussitôt, surtout quand l'appétit, détruit par la fièvre qui a précédé, revient avec la nouvelle qui se reproduit (20). Il faut aussi tenir

---

recidivam passos. » Willis, De febrib., cap. 4.

(13) Sydenham (op. c., sect. I, cap. 5) a observé : « Levissima catharsi, immo *enemate* ex lacte et saccharo, febris recidivam imminere eamdemque, si non satis cessavit, purgante redire contumaciorem aut pertinaciorem reddi, atque altas magis figere radices.

(14) J'ai expérimenté cela autrefois à l'hôpital de Pavie, et Rubini relève cette observation (l. c., p. 27.)

(15) Voici l'opinion des commissaires de la société de médecine de Paris, sur les fièvres intermittentes qui régnaient à *Dinysiopolis* en 1801 : « *C'est au défaut de la chaleur, de vêtements, d'une nourriture appropriée à l'état de faiblesse, qu'on doit rapporter les principales causes de ces rechutes auxquelles les vieillards et les enfants ont été le plus exposés.* » (*Recueil périodique de la société de médecine de Paris,* t. XIII.)

(16) Burserius, l. c.

(17) « Hæ (recidivæ) quovis tempore occurrere possunt, ac frequentius sese in *certis* produnt *epidemiis.* » Senac, l. c., p. 124.

(18) De medicina, lib. III, cap. 16.

(19) Op. cit., p. 96.

(20) V. § XXIX, nº 1 (6). J'ai eu souvent la confirmation de l'observation

compte de la cause de la récidive, car celle-ci devient aisément compliquée, bien que la fièvre antérieure ait été simple.

6. *Moyen de rappeler la fièvre intermittente.* — Si par hasard la fièvre intermittente avait été guérie prématurément, on demande ce qu'il faudrait faire pour la rappeler. Quand la constitution annuelle est encore favorable aux fièvres intermittentes, rien n'est plus facile ordinairement que de provoquer la réapparition de la fièvre supprimée, et cela par l'emploi d'un purgatif salin énergique; mais lorsque cette constitution n'existe plus, nous croyons à peine possible de rétablir artificiellement la fièvre intermittente, si ce n'est peut-être par le moyen du gaz acide carbonique (21). Ceux qui admettent la nature contagieuse de ces fièvres conseillent les rapports avec les fébricitants (22).

FIÈVRES CONTINUES.

CHAP. Ier. — DE LA FIÈVRE INFLAMMATOIRE.

§ Ier. *Définition. Littérature.*

1. *Définition.* — On donne le nom de *fièvre inflammatoire* (1) à toute fièvre continue, ordinairement peu rémittente, caractérisée dès son début par un froid assez intense, ensuite par une grande chaleur (douce au toucher cependant), par la rougeur de toute la surface cutanée (surtout de la face), le brillant des yeux, la vibration des artères, un pouls plein, dur et constant (à moins qu'il ne soit opprimé), et la disposition aux phlogoses et aux hémorrhagies.

2. *Littérature.* — Henckel (2), Forst (3), Dercum (4), Kaltschmied (5), Neubert (6), Ludolf (7), Yltner (8), Harrer (9),

---

faite dernièrement par Hobhouse (*New. York, med. repository*, 1823), savoir: que les obstructions de la rate, du foie, la dyspepsie, qui sont le résultat de la fièvre intermittente guérie à contre-temps, peuvent à peine se guérir autrement que par la récidive de cette fièvre, abandonnée à la nature.

(21) Voy. Hufeland's, *Journ. der prakt. heilkunde*, 6 B., p. 278-282.

(22) Nous avions promis, dans l'introduction de cet ouvrage, de placer à la fin de chaque chapitre un recueil d'observations particulières sur la maladie décrite dans ce chapitre. La crainte de rendre cet ouvrage beaucoup trop volumineux nous y a fait renoncer. Nous les placerons à la fin du Traité, si nous avons de la place. (*N. du Trad.*)

(1) Synon. Synochus imputris de Galien; synoque simple d'Hoffmann; fièvre continente de Stahl; fièvre continue non putride de Boerrhaave; synoque de Sauvages et de Cullen; fièvre inflammatoire de Stoll; fièvre continente non putride de Selle; fièvre continue inflammatoire de J.-P. Frank; pyrexie de Brown; fièvre angéioténique de Pinel; fièvre irritative d'Hufeland; enecia cauma de Mason Good; pyrexia erethistica, neurico-sanguinea d'Harless; fièvre vasculaire. Ital. febbre inflammatoria; allem. Entzündungs-fieber; sueb. Brand-feber; dan. Betaendelses-feber; angl. inflammatory fever; belg. ontseckingskoorts; espagn. calentura inflammatoria.

(2) Diss. de febrib. inflammatoriis. Erfurt, 1747.

(3) Diss. de febrib. inflammator. in genere. Argent., 1747.

(4) Diss. de febrib. inflammator. in genere. Herbip., 1748.

(5) Diss. de inflammationibus febre acuta stipatis, sive de febrib. inflammat. in genere. Jen., 1750.

(6) Kenuzeichen und ursachen hitziger entzundungsfieber. Konigsb., 1755.

(7) Diss. de febrib inflammat. Erf., 1755.

(8) Diss. de febrib. inflammat. Mogunt., 1762.

(9) Diss. de febrib. inflammat. earumque phænomenis. Manheim, 1769.

Fordyce (10), Müller (11), Reil (12), Aygalerg (13), Wucke (14), Gaudichau-Delestre (15), Müller (16), Tonnet (17) et autres (18) ont écrit spécialement sur la fièvre inflammatoire.

§ II. *Symptômes. Nécroscopie.*

1. *Prodromes.*— La fièvre inflammatoire se développe le plus souvent tout-à-coup. Dans d'autres circonstances, elle est précédée par un sentiment de torpeur, d'inquiétude et de chaleur intérieure, par des insomnies durant la nuit, une rougeur insolite de la face, des pesanteurs de tête, des vertiges, des tintements d'oreilles, la soif, la perte ou l'augmentation de l'appétit, des douleurs dans les articulations et les lombes, et quelquefois des épistaxis.

2. *Symptômes constitutifs.* — La fièvre elle-même débute par un froid assez intense, mais qui n'est pas cependant de longue durée; une chaleur forte, quoique douce au toucher, lui succède. Le corps augmente de volume, les veines se gonflent; la peau, d'abord sèche, se recouvre ensuite d'une sueur, soit générale, soit partielle et vaporeuse. Le pouls est plein, dur et quelquefois opprimé, le plus souvent fréquent et toujours régulier. La face et tout le corps rougissent, les yeux deviennent brillants, supportent difficilement la lumière; les paupières sont tendues, les narines, la bouche, la langue et les lèvres se dessèchent, la soif est intense et le malade désire les boissons froides. Il survient, selon les circonstances, de la céphalalgie, des insomnies, de l'assoupissement, et quelquefois des convulsions passagères. Il y a vibration du cœur et des artères, soit carotides, soit temporales. La respiration devient haletante, et il survient en même temps une petite toux. L'urine, en petite quantité, brûlante, fait éprouver des ardeurs pendant l'excrétion; le malade est constipé; souvent du sang découle spontanément des narines, du vagin, de l'anus, ou bien se dépose sous forme de taches lenticulaires dans le tissu cellulaire qui entoure les vaisseaux capillaires de la peau. Quand on tire du sang de la veine par une ouverture de deux ou trois lignes, de manière à remplir une palette de huit onces dans l'espace de trois minutes environ, il se rassemble en un gâteau à bords élevés, renversés en dedans, forme ce qu'on appelle la couenne inflammatoire (1), présente un poids spécifique plus considérable (2) et une moindre capacité électrique (3). Ce gâteau est plus mou, l'albumine du sang a moins de tendance à se coaguler par l'action de l'alcool et de la chaleur, et se transforme facilement en une matière laiteuse et pultacée (4). Mais nous avons vu quelquefois le sang à peine différent de l'état normal. Tant que la fièvre inflammatoire n'est pas en-

(10) New inquiry into the causes, symptoms and cure of putrid. and inflammatory fevers. Lond., 1773.

(11) Diss. de febribus inflammat. Erf., 1777.

(12) Diss. de febre inflammat. simplici. Hal., 1794.

(13) Dissertation sur la fièvre angéioténique inflammatoire. Paris, 1800

(14) Diss. de febre inflammat. Würceb., 1805.

(15) Essai sur la fièvre inflammatoire. Paris, 1806.

(16) Diss. de febre inflammat. Lips., 1810.

(17) Essai sur la fièvre inflammatoire angéioténique. Paris, 1813.

(18). Fournier et Vaidy dans le Dictionnaire des sciences médicales, t. xv, pag. 247-257; J.-G. Schlegel, Fieber-Lehre. Erf., 1824, pag. 78-111.

(1) Les auteurs les plus récents qui ont écrit sur ce sujet sont : J.-E. Belhomme, Observations faites à l'Hôtel-Dieu sur le sang et la couenne inflammatoire, pendant l'an 1823 (Revue médicale, mars 1824), et C. Scudamor, An Essay on the blood, comprehending the chief circumstances which influence its coagulation, the nature of the buffy coat, etc. Lond., 1824.

(2) John Davy in Philosophicals transactions of the royal society of London fort he year. 1822.

(3) C.-F. Bellingery. Sull' elettricita del sangue nelle malattie. — Ce grand physiologiste de notre époque m'a écrit dernièrement : « Gli dirò che ho fatte molte nuove sperienze, le quali sempre mi confermano che nelle malattie infiammatorie, l'elettricita del sangue è minore di quello che sia nello stato di salute. »

(4) Parmentier et Deyeux. Abhandl. uber das blut in Reil's archiv. für physiologie. 1. B. 2. Heft. p. 5. Cfr. G. Kœnig diss. physiologico-pathologica sistens experimenta quædam circa sanguinis inflammatorii et sani qualitatem diversam instituta. Bonnæ, 1825.

rayée par les évacuations sanguines, spontanées ou artificielles, on ne remarque aucune rémission. La maladie se termine ordinairement au bout de vingt-quatre ou quarante-huit heures, sinon elle se prolonge jusqu'au septième jour. La crise a lieu par les hémorrhagies indiquées, et en outre par les sueurs, par des urines chargées d'un sédiment puriforme abondant, la diarrhée, le sommeil et la métastase. Quand la maladie a été négligée ou mal traitée, on voit apparaître des symptômes de fièvre nerveuse, de phlébite et d'inflammation des viscères, accompagnés de tous les dangers qui sont propres à ces affections.

3. *Nécroscopie.* — Les *cadavres* des individus qui succombent à la fièvre inflammatoire présentent des altérations diverses, parmi lesquelles la phlogose des artères et des veines et ses differentes terminaisons (5) a le rapport le plus intime avec la maladie primitive, savoir : la fièvre inflammatoire.

§ III. *Causes.*

1. *Prédisposantes.* — L'enfance, la jeunesse, l'âge viril et aussi la vieillesse (1) prédisposent aux fièvres inflammatoires ; il en est de même d'une structure du corps robuste, caractérisée par des os volumineux, des muscles bien nourris, des vaisseaux sanguins amples ; du tempérament bilioso sanguin, du sexe masculin, de l'époque des règles, de la grossesse, des couches, de la lactation, de la cessation des menstrues chez les femmes, de l'omission d'une saignée habituelle, de la suppression des évacuations habituelles, sanguines surtout, et en même temps aussi de leurs excès, principalement de la phlébotomie fréquente (2) ; des maladies congénitales ou acquises du cœur et des gros vaisseaux ; d'une nourriture par trop succulente, tirée du règne animal, assaisonnée avec des aromates et d'autres végétaux échauffants ; de l'habitude de boire du vin, de l'alcool, du tafia, de la bière forte, du café ; de l'usage prolongé des remèdes irritants (3) ; des pays de montagnes (4) ; du passage brusque d'un hiver sec au printemps ; de la chaleur(5) et de l'électricité (6) atmosphériques.

2. *Excitantes.* — Les fièvres inflammatoires se développent sous l'influence des vents d'est et du nord-est, d'une constitution annuelle ou épidémique inconnue, de l'habitude de quitter prématurément les habits d'hiver, de l'insolation, des bains chauds, des mouvements du corps, par exemple, des travaux rudes, de la course, des exercices de gym-

(5) V. les chap. XIV, § 56-18, § 74 de la deuxième section de la deuxième partie du second volume, et R. I. Bertin, Traité des maladies du cœur et des gros vaisseaux, rédigé par J. Bouillaud. Paris, 1824. Chap. de l'aortite. G.-B Jemina, Cenno sull' aortite toracica acuta (in Repertorio medico-chirurgico di Torino, nº 57. Settembre 1824).

(1) Reconnaîtrait-on un médecin dans Richter quand il dit : « Dasentzündungsfieber befällt nur gesunde starke und (!) robuste personen im mittleren Alter von 20 bisty Jahren, sehr selten Kinder (!!) und alte Leute. » (Specielle therapie. 1. B. p. 125...)?

(2) La théorie des anciens pathologistes sur la pléthore vasculaire (Buchner, De crebriore sanguinis missione plethoræ genitrice. Halæ, 1758) s'accorde ici admirablement avec celle des modernes sur la trop grande irritabilité des artères comme cause des fièvres inflammatoires. (Gatti, Del sangue e del salasso considerati sotto nuovi rapporti. Bologna e Torino, 1824). « Dal salasso, dit-il, la debolezza, e dalla debolezza l'intolleranza ; dal contatto poi del nuovo irritante sangue nel circolo la reazione, quindi l'infiammazione dei vasi. »

(3) P. e. des gouttes antihystériques, de l'aloès, etc.

(4) Pauzani (Beschreibung der Krankheiten in Istrien. Lübben, 1801) mérite d'être lu sur ce sujet.

(5) Les observations recueillies par moi en Lithuanie, et par d'autres sous les tropiques, démontrent que les fièvres inflammatoires sont favorisées par la chaleur et non par le froid. Pendant un hiver très-rigoureux, le thermomètre de Réaumur flottant, durant l'espace d'une semaine, entre vingt-trois et vingt-neuf degrés, j'ai à peine observé des maladies inflammatoires à Vilna ; du moins elles n'étaient pas plus fréquentes que dans les autres saisons de l'année ; et celles qui y surviennent ne sévissent pas avec autant de violence qu'en Autriche et en Lombardie.

(6) Hopf., Diss. sistens rudimenta theoriæ de principio febres inflammatorias epidemicas gignente. Tubingæ, 1794. — Bellingeri, l. c.

nastique et de la lutte, de la danse, etc.; de l'ivresse, de la colère et des veilles, des contagions, de certains poisons et des violences extérieures.

3. *Prochaines.* — On attribuait la *cause prochaine* de la fièvre inflammatoire à la fermentation du sang (7), au frottement de ce liquide contre les parois des vaisseaux (8), à sa viscosité et à son état muqueux (9), à son oxygénation trop considérable (10), à la sthénie ou à l'excès des forces vitales (11); à une trop grande vitalité artérielle (12) et à l'inflammation des artères (13). Cette dernière opinion paraît bien se rapprocher de la vérité; mais il ne faut pas exclure un état morbide du *sang lui-même* (14) à nous inconnu.

§ IV. *Diagnostic.*

1. *Raison de la dénomination que nous avons adoptée.* — Pour éviter autant que possible de rappeler l'idée des hypothèses que nous venons d'indiquer à peine, en imposant une dénomination à la maladie dont il s'agit, nous avons adopté le nom très-vulgaire de fièvre continue *inflammatoire*. En effet, la métaphore de l'incendie, qui est la raison de cette dénomination, a un rapport intime avec le but thérapeutique.

2. *Distinction de la fièvre inflammatoire d'avec les autres fièvres.* — Les caractères essentiels de la fièvre continue inflammatoire sont exprimés dans la définition que nous en avons donnée. Toutes les fois donc qu'il s'agira de distinguer la fièvre continue inflammatoire des autre fièvres qu'il nous reste à décrire, il faudra recourir à eux.

3. *Distinction d'avec la fièvre intermittente inflammatoire.* — Il est quelquefois difficile de distinguer la fièvre *continue* inflammatoire de la fièvre *intermittente* inflammatoire; car ces fièvres ont cela de commun, qu'elles débutent les unes et les autres par un froid assez intense; elles diffèrent en ce que la fièvre intermittente inflammatoire a, sinon une apyrexie complète, du moins une rémission évidente, tandis que la fièvre continue inflammatoire affecte peu la marche rémittente. En outre, celle-ci survient, dans la plupart des cas, sporadiquement (1); la première, au contraire, reconnaît le plus souvent une cause épidémique.

4. *Différentes espèces de fièvres continues inflammatoires.* — Mais il existe des *différences* entre les fièvres inflammatoires elles-mêmes; car tantôt elles sont *essentielles*, et tantôt elles s'accompagnent de *phlogose* ou d'*exanthèmes primitifs*. Comme dans ce dernier cas la maladie tire son nom, soit de la partie phlogosée, soit de la forme de l'éruption cutanée, on réserve le nom de *fièvre continue inflammatoire* à la première variété.

5. *Fièvre inflammatoire avec phlogose.* — Au reste, nous sommes parfaitement convaincu que les phlogoses des viscères, désignées par l'épithète d'*inflammatoires*, ne sont réellement autre chose *que des fièvres continues inflammatoires, avec une phlogose partielle*. Une partie sera plus profondément lésée que les autres toutes les fois qu'elle sera davantage exposée aux causes générales de la fièvre inflammatoire. En outre, la prédisposition, soit héréditaire, soit acquise par suite de maladies antérieures, concourt encore au même effet.

6. *Avertissement.* — Toutefois, nous sommes loin d'étendre aux phlogoses *d'origine traumatique* ce qui vient d'être dit; car ici la maladie émane de la partie enflammée, et la fièvre est purement symptomatique. A la vérité, une semblable fièvre peut, sous l'influence d'une

---

(7) Les médecins chimistes. V. Coup d'œil histor. et littér. de la méd. pratique, § 7, 4.

(8) Les iatro-mécaniciens, § 8, 1.

(9) Boerrhaave, ibid. 3.

(10) Baumes, Fondements de la science méthodique des maladies.

(11) Brown, Elém. méd.

(12). Val. d'Hildenbrand, op. c., t. II, p. 201.

(13) Wedekind et J.-P. Frank, in Epitom. de cur. hom. morb.. vol. 1, p. 187.

(14) Raimans (Handbuch, § 74), regardant un état d'irritation du système vasculaire comme la cause prochaine probable des fièvres inflammatoires, ajoute: « Verbunden mit erhœhtem Leben in blute selbst, mit beschleunigter und vermehrter Bereitung, und grœsserer geneigtheit derselben zur gerinnung (organischen Bildung). » Cfr. Lappenberg, Diss. de diathesi sanguinis inflammatoria. Gœtting, 1783.

(1) « Aussi la fièvre angéioténique est-elle presque toujours sporadique. » Fournier et Vaidy, l. c., p. 251.

constitution annuelle favorable et de la disposition des malades aux affections inflammatoires, revêtir le caractère inflammatoire ; mais il existe une grande différence entre elle et la fièvre inflammatoire primitive ; car d'un côté la fièvre dépend de la phlogose, et de l'autre c'est au contraire la phlogose qui dépend de la fièvre.

7. *Fièvre continue inflammatoire avec exanthèmes.* — Les fièvres *continues inflammatoires avec exanthèmes primitifs* (par exemple, la variole, la rougeole, la scarlatine) ont cela de particulier qu'elles doivent absolument parcourir leurs stades. Comme ces exanthèmes n'apparaissent qu'après la fièvre, on se demande de quelle manière on peut les distinguer de la fièvre inflammatoire simple, au début de la maladie? On reconnaît celle-ci à l'absence des signes qui annoncent l'apparition des exanthèmes primitifs (2) ; mais nous verrons en temps et lieu qu'il existe quelquefois des doutes à cet égard.

8. *Complications.* — La fièvre continue inflammatoire, qui est dite simple à cause de l'absence de toute phlogose partielle et d'exanthèmes, peut reconnaître du reste des *complications* rhumatismales, catarrhales, gastriques et nerveuses, qui seront indiquées plus tard.

9. *Marche.* — La fièvre continue inflammatoire, soit simple, soit compliquée, affecte très-souvent la même marche que la fièvre *éphémère*. D'autres fois elle peut atteindre le septième jour. En général, qui oserait établir les limites de ces sortes de maladies? Il faut avouer néanmoins que nous n'avons point vu la fièvre *inflammatoire chronique*, dont il est fait mention (3). On doit prendre garde de se laisser induire en erreur, sous ce rapport, par les *fièvres hectiques* et les inflammations chroniques *du cœur et des gros vaisseaux*.

10. *Distinction d'avec la fièvre hectique.* — A mesure que la fièvre hectique fait des progrès, elle perd la ressemblance qu'elle avait dans le commencement avec les fièvres intermittentes (4) et se montre sous la forme d'une fièvre continue; souvent aussi cette fièvre s'accompagne de symptômes inflammatoires. Mais comme la fièvre hectique est la suite des phlogoses poussées à l'état de suppuration, et qu'outre les symptômes locaux de ces suppurations, elle entraîne après elle la maigreur, les évacuations colliquatives et la chute des cheveux, il est très-facile de la distinguer des fièvres inflammatoires simples.

11. *Distinction d'avec la cardite, l'artérite et la phlébite.* — La distinction de ces fièvres d'avec la *cardite*, l'*artérite* et la *phlébite* devient beaucoup plus difficile, et cela n'est pas étonnant, puisqu'il n'y a qu'une différence de degré entre l'état d'irritation des vaisseaux sanguins dans la fièvre inflammatoire, et leur inflammation. Toutefois, cette différence est très-apparente ; car la grave difficulté de respirer, la grande oppression précordiale et l'état misérable du pouls, propres à la cardite, à l'artérite et à la phlébite, manquent dans la fièvre inflammatoire simple. Il est juste seulement d'excepter les fièvres inflammatoires qui sont accompagnées de miliaire, par la raison qu'avant que l'éruption apparaisse, elles donnent le plus souvent lieu à des symptômes qui ressemblent beaucoup à ceux des inflammations des vaisseaux sanguins.

§ V. *Pronostic.*

1. *Bons effets.* — La *fièvre continue inflammatoire* est exempte de danger par elle-même : bien plus, celle qui se montre sous la forme de la fièvre éphémère, surtout à l'époque du printemps, est ordinairement salutaire. Nous avons vu, du moins, des hommes tourmentés pendant long-temps par des hémorrhoïdes, des maladies des viscères abdominaux, l'arthrite, l'infection mercurielle, se rétablir par son moyen au moins pour un temps. Ainsi, ce n'est pas sans raison que les fièvres inflammatoires éphémères sont appelées *dépuratives*. Mais comme on ne peut avoir la certitude de ces bons effets que lorsque déjà la fièvre a été combattue, on doit être réservé sur le pronostic, au début de la maladie.

2. *Mauvais effets.* — En effet, la *phlogose* de quelque viscère important avec ses suites peut venir compliquer une fièvre continue inflammatoire simple. Ainsi l'*hémorrhagie*, en général salutaire et souvent critique, devient quelquefois très-dangereuse, soit en devenant excessive, soit en ayant lieu au sein des viscères. En outre, il est

---

(2) Chap. VI, § 36, nº 10.
(3) J.-P. Frank, l. c.
(4) Part. I, vol. I, sect. 1, chap. II, § 28, nº 2. (Ed. de Leips.)

des malades qui ne peuvent supporter un degré appréciable de fièvre inflammatoire sans voir leurs forces diminuer considérablement. La dégénérescence de la maladie en *fièvre nerveuse* est à craindre chez eux. L'*exanthème miliaire* n'est point étranger non plus aux fièvres continues inflammatoires (surtout de certains pays et des femmes en couche); elle peut donner lieu à de grandes difficultés, alors qu'on s'y attend le moins. Enfin, les dangers qui accompagnent ces fièvres sont d'autant plus grands et plus nombreux qu'elles se rapprochent davantage de la péricardite, de l'artérite et de la phlébite; car, à moins que la lymphe coagulable qui est exsudée par la membrane interne des vaisseaux sanguins ne passe dans les reins et ne se montre dans les urines sous l'apparence d'un sédiment puriforme blanc, on doit s'attendre à ce qu'elle se dépose dans différentes parties du corps, suivant des lois inconnues. C'est ainsi que nous avons observé une femme dont le bras droit fut brusquement attaqué par une douleur intense au moment où une fièvre inflammatoire dont elle était atteinte touchait à sa fin. Ayant examiné sur-le-champ la partie douloureuse, nous fûmes étonné de rencontrer un abcès déjà mûr, là où il n'avait existé aucune phlogose antérieure! L'histoire de l'inflammation des vaisseaux sanguins (1) prouve d'une manière évidente combien d'affections chroniques, incurables pour la plupart, peuvent provenir d'une maladie cachée par la forme de la fièvre inflammatoire simple. Ajoutez les dangers qui sont le résultat de cette fièvre simple, quand elle affecte un malade déjà atteint de vices organiques du cœur et des gros vaisseaux. Enfin ces mêmes vices, lorsqu'ils finissent par dégénérer en phlogose chronique, présentent une espèce de fièvre inflammatoire du plus mauvais pronostic.

§ VI. *Traitement.*

1. *Source diététique.* — La fièvre continue inflammatoire *simple* cède souvent au seul *régime diététique;* en voici les principales sources: à moins qu'il ne s'agisse d'une femme en couche, d'un malade baigné de sueur, couvert de miliaire, et d'un vieillard qui tient à ses habitudes, il faut ôter les habits, robes de chambres, bonnets de nuit et autres vêtements de ce genre; car le malade doit coucher, avec sa chemise seulement, dans un lit ample, dépourvu de matelas de plume et de couvertures de laine; il faut qu'il soit entouré de peu de personnes, qu'il ait l'esprit et le cœur tranquilles, que sa chambre soit spacieuse. La température de celle-ci doit être de douze à quinze degrés du thermomètre de Réaumur. Le malade boira, à petits coups souvent répétés, beaucoup d'eau de fontaine, soit simple, soit mêlée, jusqu'à agréable acidité, avec du sirop de citron (limonade), de vinaigre, d'épine-vinette, de groseilles, de mûres, de *vaccinium occycocum*, ou avec de l'oxymel. Les liqueurs fermentées de toute espèce, le chocolat, le thé, le café, seront sévèrement interdits; il en est de même de la viande et du bouillon, même légers; car il n'y a pas d'inconvénients ici à ce que le malade s'abstienne d'aliments pendant vingt-quatre ou quarante-huit heures. Au reste, quand il y a faim pressante, surtout chez les enfants, on pourrait accorder un peu de riz, d'orge, d'avoine, cuits dans l'eau avec une petite quantité de beurre et de sel. On peut permettre encore, aux approches de la convalescence, les fruits de la saison, soit crus, pourvu qu'ils soient mûrs, soit cuits et préparés au sucre seulement.

2. *Saignée.* — La *saignée* n'est indiquée que lorsque le malade est très-robuste et pléthorique, quand la maladie reconnaît pour cause l'omission ou la suppression d'une évacuation sanguine habituelle, quand la nature elle-même provoque en vain une hémorrhagie spontanée trop abondante, et surtout quand le cerveau, la moelle épinière, les bronches, les poumons, le cœur, les vaisseaux sanguins et les viscères abdominaux menacent de s'enflammer. Dans ce dernier cas, la *saignée révulsive* (d'après les préceptes qui doivent être donnés dans les traités spéciaux des inflammations) est indiquée. Dans d'autres circonstances, le choix de la partie d'où l'on doit retirer du sang importe peu. On pratique ordinairement la phlébotomie au bras gauche. Nous retirons depuis neuf onces jusqu'à une livre de sang à un homme adulte, et à un enfant autant de gros que d'onces au premier (1).

(1) II part., vol. II, sect. II, chap. 7, § 25, 2; chap. 14, § 56, 1; chap. 18, § 74, 4. (Ed. de Leips.)

(1) On devrait déterminer avec beau-

Il est rarement nécessaire de répéter la saignée dans cette maladie ; car dès lors que sa violence est calmée, on peut en toute sûreté abandonner ce qui reste à la nature. Répéter la saignée jusqu'à ce que la fièvre soit entièrement tombée, c'est empêcher sa crise et précipiter les malades dans des maux plus graves, ou du moins leur préparer une convalescence longue (2).

3. *Sangsues.* — La maladie dont il s'agit ayant son siége dans les gros vaisseaux, et étant dépourvue de toute affection locale, repousse en général l'usage des *sangsues*. Il ne faut pas croire qu'elles aient pour effet d'empêcher le développement d'une affection locale ; car, par leur morsure et leur succion, elles provoquent un afflux de sang dans la partie auprès de laquelle on les applique, et à cause de cela y excitent plutôt la phlogose. Nous limitons donc l'usage des sangsues aux cas de fièvres continues inflammatoires simples qui proviennent de la suppression de quelque hémorrhagie salutaire, et qui ont un caractère si bénin chez les sujets faibles que ce serait un crime de les combattre par la saignée. Dans ce cas, on applique des sangsues aux parties qui étaient auparavant le siége de l'hémorrhagie habituelle. Nous indiquerons en temps et lieu avec quelles précautions on doit y procéder. Nous devons dire encore ici en passant que, chez les jeunes enfants atteints de maladies inflammatoires qui réclament la phlébotomie, au lieu d'employer la lancette, nous appliquons une sangsue sur la veine médiane ou sur la saphène, en ayant soin ensuite de recouvrir la partie blessée avec le bandage ordinaire de la saignée, après avoir retiré la quantité de sang nécessaire.

4. *Ventouses scarifiées.* — Les *ventouses*, *scarifiées* surtout, sont utiles quand on les a fait précéder de la saignée, pour attirer de plus en plus le sang du cœur et des gros vaisseaux vers la surface du corps et dans le système capillaire ; mais ce moyen chirurgical attaque si violemment la peau, et opère, dans la plupart des cas, une révulsion sanguine tellement forte qu'on ne peut y recourir sans danger, quand il s'agit d'individus délicats, ou chez lesquels on soupçonne quelque altération des vaisseaux sanguins. Il convient donc de le réserver pour les paysans, les soldats et autres sujets d'un tempérament athlétique.

---

coup de soin le poids du sang retiré, ainsi que l'observe très-bien J.-Fr. Glasser (Blutwage und blutgeschirr. Hildburghausen, 1758; et « Sendschreiben den 21 may 1764, im 281 stück des arztes. »

(2) Lisez sur l'abus de la saignée : J. Pores, De nimis licentiosa ac liberaliore intempestivaque sanguinis missione, qua plerique hodie abutuntur. Lugd., 1566. — Castelli, De abusu phlebotomiæ. Romæ, 1628. — J. Fuchs, Compendium abusuum auctoritate Galeni et Hippocratis damnatorum. Monachii, 1629. — De la Courvée, Frequentis phlebotomiæ usus et cautio in abusum. Paris, 1647. — P. Barra, Abus de l'antimoine et de la saignée. Lyon, 1664. — Abrah. a Gehma, Grausame med. Mordmittel. Bremen, 1688. — Dodart, An ergo phlebotomia magnorum morborum omnium princeps et universale remedium. Paris, 1691. — C. Hornlacher, Hœchstschædliche wirkung d. aderlassens und purgirens. Ulm, 1691. — R.-J. Camerarius, Diss. de abusu venæsectionum. Tubing, 1715. — Fr. Hoffmann, Diss. de venœsectionis abusu, 1730, opp., t. VI. — Heister, Diss. de venæsectionis abusu apud Gallos. Helmst., 1750. — Boyer, De l'abus de la saignée démontré par des raisons de la nature. Paris, 1759. — Ch.-G.-W. Behrisch, Die missbrauche des aderlassens. Leipz., 1767. — Melon, Abhandl. vom missbrauch des vielen aderlassens. Nürnberg, 1774. — Baldinger, De abusu sanguinis missionis in variis morbis. Gœttingue, 1778. (V. Opuscula, p. 157.) — Bach, Abhandl. über die schædlichkeit des allzugrossen blutlassens. in auschung der seelenwirkung Bresl., 1786. — M.-E. Styx, Uber den missbrauch des aderlassens in den nœrdlichen provinzen Russlands. Riga, 1793. — J.-M. Schrag, Uber den missbrauch des aderlassens und die daraus entspringenden folgen. Stuttgard, 1815. — L. Bucellati, Il salasso considerato quale causa della maggior parte delle malattie e della frequenza delle immature ed improvise morti in onta a tutte le leggi. Italia, 1819. — Hufeland, Die gefahren der blutentziehung (in Journ. der Pr. Heilk, 1824. Jan., p. 1.) — Hoppe, in Bibliothek for Laegar, 1823, p. 231. — L. Angeli, L'abuso del salasso condannato dall' autorità de' sommi pratici, dalla ragione, e dalla sperienza. Imola, 1824. — Della prudenza necessaria nella prescrizione dei salassi, ossio avvertimento salutare al populo. Milano, 1825.

5. *Epispastiques.* — Nous ne parlons pas des *vésicatoires*, qui sont tout-à-fait contraires aux fièvres continues inflammatoires simples (3) ; car quel homme prudent oserait mettre le feu sur le feu ? Les *sinapismes*, quand ils ne sont pas très irritants, et qu'on les applique pendant un court espace de temps loin de la partie qui menace d'être envahie par la phlogose, ont un effet plus sûr ; car s'ils excitent une douleur violente et désorganisent la peau, il est évident qu'ils sont nuisibles et entretiennent la fièvre d'une manière d'autant plus marquée que l'âge et la constitution des malades sont plus tendres. C'est pourquoi, chez les enfants et les femmes, nous préférons le *levain arrosé de vinaigre* à tout autre épispastique. Il est des praticiens qui recommandent des moyens plus doux encore (4).

6. *Lavements.* — Quand il y a constipation, que le malade n'y apporte point trop de répugnance et que les hémorrhoïdes ne s'y opposent pas, il faut administrer, une ou deux fois par jour, des lavements tièdes préparés avec une décoction de son ou d'herbes émollientes, à laquelle on ajoute de l'huile d'olive et un peu de sel de cuisine.

7. *Remèdes pharmaceutiques.* — Le débit des *remèdes* dont nous avons besoin pour le traitement des fièvres continues inflammatoires simples n'enrichira pas les pharmaciens. En effet, dans la fièvre éphémère, la prudence faisant un devoir au médecin d'observer avant tout quelle est la tendance de la maladie, on a à peine le temps de composer des formules. Dans les autres fièvres inflammatoires, à part le *nitre*, la *crème de tartre* et la *pulpe de tamarins*, nous ne saurions quel autre médicament recommander : encore ne faut-il pas employer ces remèdes à hautes doses (5) ; car sans cela le *nitre* produit la cardialgie, et le dévoiement est l'effet de la *crème de tartre* et de la *pulpe de tamarins*. Nous ne dédaignons pas, sans doute, le *sel ammoniac*, émule du nitre pour le traitement de la fièvre inflammatoire simple ; mais nous l'employons à peine, à cause de son goût désagréable. Quant au *calomel* et aux *feuilles de digitale pourprée*, leur usage n'est nullement indiqué ici ; car on doit réserver ces moyens, dans des circonstances à déterminer, contre les fièvres inflammatoires, qui sont déjà liées à la phlogose du cœur et des artères. Recourir à eux pour combattre la fièvre inflammatoire simple, ce serait comme si, dans un léger combat de sentinelles extérieures, on mettait en action les machines de guerre consacrées au siége des villes fortes.

8. *Suite du même sujet.* — Il faut entretenir avec soin, mais éviter de provoquer par des moyens violents la sueur salutaire qui survient vers le déclin de la fièvre inflammatoire simple. On se contentera donc de couvrir un peu plus le malade, en remplaçant ses boissons fraîches par une tisane tiède, telle qu'une infusion de *fleurs* de *sureau* ou de *tilleul*. Les sudorifiques plus forts, sans excepter la panacée de plusieurs, c'est-à-dire l'*esprit de Mindérérus*, sont nuisibles. Il faut en dire autant du *tartre émétique*.

9. *Traitement des complications.* — On doit traiter la fièvre inflammatoire *compliquée* d'après les préceptes qui ressortent des chapitres suivants.

10. *Traitement de la métastase.* — Lorsqu'une *métastase purulente* se fixe sur une *partie extérieure*, il faut recouvrir celle-ci de cataplasmes émollients et traiter le faux abcès selon les règles de la chirurgie. La fièvre qui naît peut-être ici d'une irritation locale doit être distinguée avec soin de la fièvre primitive qui a précédé ; car on ne saurait la faire disparaître avec les antiphlogistiques seuls. Il faut en dire autant de la *métastase interne*. Son histoire appartient aux traités des abcès des différents viscères.

11. *Traitement de la convalescence.* — Dans la *convalescence* des fièvres inflammatoires, il ne faut pas songer à rétablir les forces à l'aide d'une alimen-

(3) Cela est clairement prouvé par Baglivi (Diss. VII, vid. opp.) ; — par Tralles (Usus vesicantium salubris et noxius in morborum medela, Berolini, 1776) et par plusieurs autres.

(4) Les cataplasmes de graine de lin (Desruelles, in Journ. universel des sciences médicales, 1824, janvier.)

(5) *Pr.* nitre pulvérisé, cinq grains ; crème de tartre, sucre blanc, aa dix grains ; M. S. à prendre en poudre, toutes les deux heures. — V. P. I, vol. 1, sect. 1, chap. 2, § 30 (37). — *Pr.* pulpe de tamarins, une once ; miel pur, deux onces ; nitre purifié, un gros. Faites bouillir pendant quelques instants.

tation nourrissante, du vin et du quinquina. Car ce serait le moyen de rallumer la maladie, au grand préjudice du malade. Mais il s'agit ici des convalescents traités d'après notre méthode, et non point de ceux qui ont été épuisés par des évacuations sanguines : ces derniers réclament les toniques, sans aucun doute.

CHAP. II. — DE LA FIÈVRE RHUMATISMALE. (1)

§ VII. *Définition. Histoire.*

1. *Définition* — On appelle *rhumatismale* la *fièvre continue* qui est l'effet des vicissitudes atmosphériques et présente pour caractères un frisson interrompu par de fréquentes chaleurs, des exacerbations et des rémissions assez distinctes, des douleurs siégeant tour à tour dans les fibres musculaires, les membranes séreuses, les tendons, les ligaments.

2. *Histoire.* — On trouve des traces non douteuses de cette maladie dans Hippocrate (2), Galien (3) et Arétée (4). Ballonius (5), Lancisi (6) et Sarcone (7) en ont donné une description complète. Viennent ensuite les observations de C. Pison (8), de L. Rivière (9), de Th. Sydenham (10), de Fracassinius (11), d'Ettmuller (12), de Wedel (13), de Fr. Hoffmann (14), de Gorter (15) et de Leidenfrost (16). Juncker (17), Boehmer (18), Hartmann (19) et Fabricius (20) ont donné aussi des dissertations sur le même sujet. Il y a donc lieu de s'étonner que les traités abrégés de médecine pratique fassent à peine ou même ne fassent pas du tout mention des fièvres rhumatismales dont le nom est dans la bouche de tout le monde (21). Il en résulte que les médecins qui sortent des écoles pour se livrer à la pratique de l'art éprouvent de grandes difficultés. Bien plus! les malades sont exposés par là à de graves dangers; car il est bien évident que la fièvre rhumatismale est une maladie *sui generis*, tout-à-fait distincte des autres fièvres continues (sans en excepter les inflammatoires et les catarrhales), du rhumatisme aigu, et des affections rhumatismales apyrétiques, accompagnée de dangers qui lui sont propres, et réclamant une méthode de traitement spé-

---

(1) Synonym. Fièvre lymphatique de Fracassinius (comprenant aussi la fièvre catarrhale) ; fièvre lymphatique des glandes conglobées, d'Ettmuller (item) ; synoque subinflammatoire, éminemment propre au système fibreux, de Harless. Allem., flusfieber ; ital., febbre reumatica ; lat., febris rheumatica.

(2) Opp. lib. De locis. et epidem. lib. I, cap. 3, æger 6, 10, 13, 14 ; lib. III, cap. I, æger 3. Cfr. Barker, Essai sur la conformité de la médecine, pag. 272. Reimart. De lum. Digam., § 88.

(3) Opp. cap. 7, de differentiis febrium.

(4) Lib. II, cap. 12.

(5) Opp. omnia., tom. IV, liber de rheumatismo.

(6) Opp. varia, de nativis et adventitiis cœli romani qualitatibus. (Epidémie rhumatismale qui régna à Rome avec les fièvres aiguës, surtout pendant l'hiver de 1709.)

(7) Krankheiten von Neapel. (A. D. Ital. von Schmid, von Bellicon. Zürich, 1770.) Von dem rheumatischen fieber, welches im februar, 1764, ist beobachtet worden.

(8) Opp. de serosa colluvie, sect. V, cap. 3.

(9) Praxis medica, lib. XVI, cap. 3.

(10) Obs. med., sect. VI, c. 5. (Ignorant ou dédaignant les observations des autres, il décrit la maladie comme nouvelle.)

(11) De febribus, sect. III, De febre continua lenta.

(12) Opp. omnia, l. II. Collegia practica.

(13) Exercitationes med. philolog. decad. 1, diss. de catarrho et rheumatismo.

(14) Med. rat. syst. de febribus, sect. I, cap. 6.

(15) Syst. prax. med., lib. III.

(16) Opuscula, vol. IV, n. 6.

(17) Diss. de congestionibus, vulgo catarrhis et rheumatismis. Hal., 1748.

(18) Diss. de rheumatismo et febre rheumatica. Halæ, 1774.

(19) Diss. de nonnullis ad febrium rheumaticarum solutionem pertinentium.

(20) Diss. de rheumatismo. — Veterum medicorum fragmenta. Erlang, 1802.

(21) « Man muss über die zweifelhafte sprache erstounen, welche sowahl die ersten vater der heilkunde, als ihre nachfolger über diese krankheit, die wir rheumatisch nennen, sowohl in hinsicht auf ihre natur, als in hinsicht der heilungsmittel geführt. » (Sarcone, l. c. § 87).

ciale. Nous attachons une grande importance à un traité des fièvres rhumatismales par la raison qu'il sert de base à l'histoire des *inflammations rhumatismales*.

§. VIII. *Symptômes. Nécroscopie.*

1. *Symptômes.* — Le développement de la fièvre est ordinairement précédé de lassitudes spontanées et de pesanteur des articulations. La maladie elle même débute par un frisson interrompu par de fréquentes chaleurs ; c'est pourquoi le malade demande instamment, tantôt qu'on ôte, tantôt qu'on remette ses couvertures. Tôt ou tard cependant le sentiment du froid se dissipe entièrement, et la chaleur persiste à un degré assez intense. Dans beaucoup de cas, le pouls excède peu la fréquence normale (1) ; mais il est, le plus souvent, serré et un peu dur. La soif est modérée ; des douleurs qui semblent briser les os (2) se font sentir alternativement dans différentes parties du corps, et se portent tout-à-coup d'un endroit dans un autre, laissant subitement leur premier siége dans son état d intégrité et parfaitement indolore. Elles attaquent de cette manière la tête, le cou, la poitrine, le dos, les lombes et les articulations; partout elles s'accroissent par le mouvement de la partie affectée. Au reste, elles sont à peine accompagnées de gonflement et de rougeur. — Tous les symptômes de la maladie s'exaspèrent dans l'après-midi ou le soir, et diminuent d'intensité vers minuit ou le matin. L'exacerbation s'accompagne fréquemment d'inquiétude, d'anxiété et d'insomnie. L'urine, ordinairement abondante et aqueuse d'abord, devient ensuite rare, brûlante, et chargée d'un sédiment rosé, puriforme; à moins que la maladie ne se présente sous l'aspect de la fièvre éphémère, elle dure précisément jusqu'au septième jour, époque à laquelle elle se termine par une sueur générale précédée d'une exacerbation très forte. Enfin l'urine devenue de nouveau abondante dépose un sédiment lourd. Si tous ces phénomènes n'arrivent pas aux temps indiqués, la maladie peut se prolonger jusqu'au quatorzième, vingt-unième jour, et au delà.

2. *Nécroscopie.* — « On a vu la poitrine rouge jusqu'au diaphragme et gorgée d'un sang noirâtre, rassemblé en caillots, et polypeux dans les gros vaisseaux (3). » — Mais ces altérations et plusieurs autres ne doivent pas être regardées comme propres seulement à la fièvre rhumatismale dont il a été question jusqu'ici ; elles sont encore le résultat d'une fièvre grave qui nous reste à décrire ; et surtout de sa dégénérescence en diverses maladies dont nous donnerons, en temps convenable, les caractères anatomiques.

§ IX. *Causes.*

1. *Cause prochaine.* — On a cherché la *cause prochaine* des fièvres rhumatismales (et du rhumatisme) dans le refroidissement des chairs (1), dans des gaz nuisibles aux membranes et aux muscles (2), dans une sérosité subtile et chaude (3), dans une lymphe acide (4), dans la stase d une humeur âcre (5), et dans la suppression de la transpiration cutanée. Nous embrassons cette dernière

(1) « Manus quidem medici percipit calorem acrem et mordacem ; sed in pulsu nil aut parum quid febrile percipitur. » « Si pulsum consulis, febris aut nulla aut exigua esse videtur, et tamen febris est revera, sed non valde magna. » (Ballonius. l. c.)

(2) Osceareea lassitudo de Galien.

(3) Lancisi, l. c.

(1) Hippocrate, De locis in homine. (« Fluxiones autem contingunt ex perfrigerata valde carne et supertumefacta. »)

(2) Avicenne. Fen. I, lib. III, tract. II, cap. 7. (« Et flatus est quandoque in tunicis membrorum et villis, sicuti in colica flatuosa ; aut ex tunicis membrorum et sub membranis et super ossa ; aut in ipso membro latitans, ut in musculis in pectore. »)

(3) Riverius, l. c. (« Causa igitur proxima et immediata hujus affectus est humor serosus, qui propter tenuitatem partes in tumorem non elevat, et propter substantiam minime suppurationi idoneam nullum unquam abscessum producit, sed tantum dispositionem quandam inflammatoriam ex seri fervore oriundam. »)

(4) Ettmuller, l. c.

(5) Leidenfrost, l. c., § 26. (« Rheumatismus est dolor musculorum, oriens ex stasi humoris serosi plus vel minus acris in suis vasis serosis propriis, vel aliquando etiam extra ea in vaginas villorum muscularium effusi ».)

opinion (en nous abstenant du reste d'expliquer la *manière* dont la perspiration est empêchée (6) et elle est confirmée en effet par l'analogie des causes prédisposantes et excitantes des fièvres rhumatismales, avec les expériences de Sanctorius (7) et autres (8) sur la perspiration cutanée.

2. *Causes prédisposantes.*—Les prédispositions aux fièvres rhumatismales sont : la fleur de l'âge (9), le sexe masculin (10), dans quelques cas une constitution robuste (11), beaucoup plus souvent la débilité (12) (surtout à la suite des saignées et autres hémorrhagies (13)), d'autres maladies (14), une nourriture corrompue (15), le jeûne (16), la crapule (17), l'ivresse (18), l'oisiveté (19), la tristesse (20), la colère (21) les veilles (22), un sommeil troublé (23), un état

(6) Fracassini rend raison de ce mode par l'hypothèse suivante (l. c.) : « A calore, *dit-il*, fluida nostri corporis ad circumferentiam pelluntur, cutisque poruli aperiuntur ; postea verò, si in ærem frigidum transeamus,... transpirationis oscula obturantur. Hinc transpirabilis materia alio tendit, et ubi minor solidorum elasticitas invenitur, ibi stagnat. »

(7) Ars de statica medicina, aphorismorum sectionibus VII comprehensa. Una cum Martini Lester in hos aphorismos commentariis. Lugd. Batav. 1728.

(8) Je regrette que les expériences entreprises autrefois, comme essai, par Pierre Moscati, avec la balance de Sanctorius, n'aient pas été faites publiquement ; mais je suis bien aise que C Reil se soit lancé de nouveau dans cette voie. (Uber die ausdünstung und die warmeent wicklung surtags-u. Nachtszeit., in deutsch. archiv. für die physiologie von J. F. Meckel. 7. B. 3. Hft.) Il a été précédé par J. Friedlander, Versuche in der arzneykunde 2. th. uber die perspiration nebst. den aphor. des Sanctorius, und keills und einem modell zu einem compend. stat. med. Leipz., 1809. 2. Aufl. Cfr. chap. VI, § XXXIII, n. 1. (10).

(9) J'ai observé partout que les enfants sont assez rarement sujets aux fièvres rhumatismales.

(10) Dans l'épidémie décrite par Lancisi, les femmes étaient moins souvent et plus légèrement affectées : « Constabat autem hoc fieri eo quod non similiter velut viri prodierunt. »

(11) « Corpus plethoricum, validum ac juvenile, præsertim si intempestive exerceatur, isto rheumatismo facile corripitur. » (Ballonius, l. c.)

(12) « Frigus externum prohibet perspirationem in debili.... » (Sanctorius, l. c., sect. I, aph. 68.)

(13) « Qui post venæsectiones aut hæmorrhagias criticas se in ærem liberiorem frigidiorem conferunt. » (Fr. Hoffmann, l. c.)

(14) « Duo genera corporum maxime occupari ab ea affectione, experientia comprobavit : unum sanorum...., alterum eorum qui jam reapse ægrotant. » (Ballonius, l. c.) Ainsi, les malades de la campagne qui se faisaient transporter à Vilna, par un temps pluvieux ou glacial, dans le but de demander une consultation pour une maladie chronique, dont ils étaient atteints, ont souvent contracté des fièvres rhumatismales, soit pendant le voyage même, soit peu de temps après. La complication qui en résultait rendait fréquemment le diagnostic fort difficile. En outre, les individus pusillanimes, attribuant la maladie nouvelle aux médicaments dont ils venaient de commencer à peine l'usage, étaient frappés de crainte.

(15) « Illud genus edulii optime perspirat et commode nutrit, cujus pondus in ventre non sentitur. » (Sanctorius, l. c., sect. III, aphor. 28.)

(16) « Dum omittitur cæna, vacuo existente ventriculo, nulloque urgente paroxysmo, retinetur perspirabile, et retentum fit acre; inde corpus ad calidas ægritudines præparatur. » (Idem. ibid., aph. 15.) — « Qui vacuo ventriculo et cubitum, ea nocte tertiam partem minus more solito circiter perspirat. (Idem, l. c., sect. IV. aph. 20.)

(17) Fr. Hoffmann, l. c.

(18) Idem, ibidem.

(19) « Nimia animi quies magis prohibet perspirationem, quam corporis. » (Sanctorius, l. c. sect. V, aph. 15.)

(20) « Mæstitia et timor impediu t perspirationem. » (Idem, l. c., sect. VII, aph. 8.)

(21) Celui qui, dans un accès de colère, s'expose aux causes excitantes de la fièvre rheumatique en est ordinairement atteint, bien qu'il ne soit nullement prédisposé, du reste, à cette maladie. La ême chose arrive quand le corps est échauffé par l'excitation vénérienne.

(22) « Somno solito breviore, semper aliquid perspirationis prohibetur, quod nisi sequentibus diebus pleniore perspiratione compensetur, imminet febris periculum. » (Sanctorius, sect. IV, aph. 50.) — « Quæ impediunt somnum, impediunt quoque perspirationem cocti perspirabilis. » (Idem, aphor. 8.)

(23) « Qui dormiunt et non somniant,

particulier de la matière perspirable (24), et le défaut d'habitude d'exposer tour à tour son corps à l'action du froid et de la chaleur (25).

3. *Causes excitantes.* — Les fièvres rhumatismales sont *occasionnées :* par les vicissitudes atmosphériques, surtout par le passage brusque d'un été doux à un hiver rude (26); par l'influence alternative du vent d'ouest et du vent du nord, les pluies abondantes et de longue durée (27), l'air froid, ou seulement frais (28), atteignant une partie du corps découverte pendant le sommeil (29); le froid, principalement aux pieds ou à la nuque (30), la légèreté ou le manque de vêtements; les travaux rudes sous un ciel froid; une habitation humide, privée de feu et autres préservatifs; la position d'un lit près d'un mur dont l'autre face est exposée aux intempéries extérieures.

§ X. *Diagnostic.*

1. *C'est une maladie sui generis.* — Nous ne pouvons donner plus clairement la preuve que la fièvre rhumatismale est une *maladie sui generis* qu'en établissant ses *différences* d'avec les autres maladies, ce que nous ferons, en partie ici, et en partie ailleurs (1).

2. *Elle diffère de la fièvre intermittente.* — Les rémissions qui ont évidemment lieu dans le cours des fièvres rhumatismales constituent leur ressemblance, déjà indiquée depuis long-temps (2), avec les *fièvres intermittentes;* cette ressemblance est très-grande dans les fièvres intermittentes qu'accompagne une complication rhumatismale. Voici les différences :

---

bene perspirant, et versa vice. » (Idem, aphor. 27.)

(24) Je me suis souvent étonné que quelques individus, même sains, aient pu contracter des fièvres rhumatismales par le moindre trouble de la perspiration, alors que d'autres, qui se trouvaient absolument dans les mêmes circonstances, demeuraient insensibles à l'action de la même cause. Est-ce que la matière perspiratoire ne conserve pas continuellement ici cette même qualité nuisible qu'elle acquiert seulement pour un temps, dans un accès de colère?

(25) Ainsi les Russes ont pour habitude de s'exposer d'abord à un bain de vapeur, et de se frictionner ensuite avec de la neige; et cela souvent sans préjudice, et même avec un surcroît de bien-être physique.

(26) C'est le cas de l'épidémie décrite par Lancisi (l. c.).

(27) « Causæ externæ, quæ prohibere solent perspirationem, sunt aer frigidus, cœnosus et humidus; natatio in aqua frigida, cibi crassi et viscidi; intermissio exercitii corporis vel animi, et in robustis nimia abstinentia a coitu. » (Sanctorius, l. c., sect I, aph. 67.)

(28) « Aura jucunda et frigidiuscula corporibus excalefactis magis nocet, quam æris velaquæ frigus in excessu. » (Sanctorius, l. c., sect. II, aphor. 12.) — Auster instar fraudulenti aquilonis est reputandus, eoque nocentior, quod, cum frigoris sensu minus incommodet, ab eo nobis ipsis quam minime metuamus atque caveamus. » (Lancisi, l. c.)

(29) « Corporis partes tectæ salubriter perspirant; si vero a somno detectæ inveniantur, etiam ab ære calidissimo eorum pori condensantur. » (Sanctorius, l. c., aph. 59.) « In dormientibus, stragulis detectis, magis impeditur perspiratio, quam in vigilantibus, vestibus denudatis. » (Idem, l. c., sect. IV, aph. 52.)

(30) « Constipata perspiratione in cervice, stupescit sensus pericranii. » (Sanctorius, l. c., sect I, aph. 19.)

(1) Première partie, III. vol., sect. II, chap. du rhumatisme aigu. (Ed. de Leips.)

(2) Sauvages. Nosol. method. class. VII. ord. I. gen. 2. spec. 9. — Rhumatismus febricosus de Morton, cap. 9, hist. 22. — Febris intermittens rheumatismum simulans, seu febris rheumatica, du même, hist. 12, 10, 14. — Cfr. Stoll, Rat. medend., tom. III, p. 95. A. p.

Fièvre intermittente.	*Fièvre rhumatismale.*
A. Le froid seule ouvre la scène.	A. Le froid du début est interrompu par la chaleur.
B. Les douleurs des membres surviennent principalement pendant le stade de froid.	B. Les douleurs persistent pendant toute la durée de la maladie, et s'exaspèrent avec la *chaleur* fébrile.
C. L'accès revient, le plus souvent, le matin.	C. Les exacerbations surviennent le soir.
D. La maladie se développe au printemps, pendant l'été, l'automne.	D. La maladie se montre le plus souvent pendant l'hiver.

3. *Elle diffère de la fièvre continue inflammatoire.* — Les *fièvres rhumatismales* et les *fièvres inflammatoires* appartiennent également aux fièvres *continues* : il est plus difficile d'établir leurs différences. Celles-ci ne sauraient, par conséquent, avoir aucune valeur pour le cas de complication réciproque.

Fièvre inflammatoire simple.	*Fièvre rhumatismale simple.*
A. Elle souffre peu de rémissions.	A. Elle est très-rémittente.
B. Elle débute par un froid intense.	B. Elle commence par un froid dont la chaleur interrompt fréquemment le cours.
C. Le pouls indique évidemment la fièvre.	C. La présence de la fièvre se reconnaît moins au pouls qu'aux autres symptômes.
D. La soif est considérable.	D. La soif est modérée.
E. La chaleur est douce au toucher.	E. La chaleur est ardente
F. Elle est rarement excitée par les vicissitudes atmosphériques.	F. Elle est constamment le résultat des vicissitudes atmosphériques (3).

4. *Avertissement.* — En outre, les *violences exterieures* (surtout celles qui proviennent des coups, de secousses du corps, par exemple en allant sur des voitures incommodes dans des chemins pierreux, en jouant à la balle, en se livrant à l'équitation d'une manière immodérée) font naître des douleurs de membres qu'il faut bien distinguer des douleurs *rhumatismales* (4).

5. *Item.* — Les douleurs de la fièvre rhumatismale sont simulées aussi quelquefois par des *souffrances sympathiques des membres*, telles qu'il en survient dans les *fièvres vermineuses* et les autres *fièvres gastriques*, *flatulentes* surtout. Il en est de même des douleurs qui attaquent l'épaule droite dans les *affections du foie*, et la gauche dans celles du *cœur*.

6. *Différentes espèces de fièvres rhumatismales.* — Nous appellerons *simple* la *fièvre rhumatismale* telle que nous l'avons décrite (5), et nous désignerons sous le nom de *complications* les circonstances plus difficiles à démêler. Il sera seulement question ici de la *complication inflammatoire*, nous réservant de traiter des autres plus tard (6).

7. *Complication inflammatoire.* — Dans la *fièvre rhumatismale inflammatoire*, les rémissions sont moins évidentes, le pouls est plus fréquent, plus dur, la chaleur plus ardente et la soif plus intense que dans la fièvre simple. Il est des malades qui sont pris de délire (7),

---

(3) Déjà Galien avait distingué la fièvre des individus « dont la maladie est l'effet de l'ardeur du soleil » de la fièvre de ceux « qui doivent d'être malades à ce que leur peau est devenue dense et serrée.

(4) Baillou lui-même (l. c.) n'a pas dédaigné cet avertissement.

(5) § VIII, n. 1.

(6) Chap. IV, § XXVIII, n. 15; chap. V, § XXVIII.

(7) « Quod si non raro in hac epidemia contingat delirium, illud oritur vel ab impetu bilis,... vel ex inflammatione propagata ad diaphragma ac nervos præcordiorum usque ad cerebrum, quæ omnia non malignam, sed acutam epidemiæ indolem ostendunt (Lancisi, l. c., § XV). »

de sueurs abondantes (8) et de miliaire (9). Le sang tiré de la veine se rassemble en un caillot entouré de beaucoup de sérosité et recouvert d'une couenne. En outre, les parties douloureuses qui, dans la fièvre rhumatismale simple, présentent seulement *quelque chose d'inflammatoire* (epiphlogisma) (10), se rapprochent davantage de la *phlogose* dans la fièvre rhumatique inflammatoire. Lorsque cette phlogose a atteint son plus haut degré, la maladie cesse de porter le nom de fièvre rhumatismale, et tire sa dénomination de la partie enflammée (11). Le caractère de l'inflammation (qui est superficielle, très-douloureuse, fugace et a une grande tendance à la sécrétion de sérosités) est seulement désignée par l'épithète de *rhumatismale*. Cependant la fièvre constitue toujours le fonds de la maladie, et l'inflammation n'en est que son symptôme (12). Ceci est vrai du *rhumatisme aigu* lui-même (13), ainsi que sa marche et son traitement le démontrent (14).

(8) Sinner. Darstellung eines rheumatischen schwessfiebers. Würzburg, 1803.

(9) Rhumatisme miliaire de Sauvages, l. c., spec.. 12. — Voyez Bonté, Journ. de médecine, 1757, janvier.

(10) Ce sont les paroles de Baillon, l. c.

(11) Sarcone (l. c.) a très-bien indiqué la dégénérescence des fièvres rhumatismales en angine, pleurésie, etc.

(12) « Unde liquido constat, in præsente epidemia febrem esse morbum præcipuum, cujus symptomata sunt ejusmodi inflammationes. » (Lancisi, l. c., sect I, § VI.) « Ægri enim eo se modo habent in toto corpore, quo arthritici in suo paroxysmo in uno, aut paulo plurimis partibus (Ballonius, l. c.) »

(13) Ire part., vol. III, sect. II, chap. du rhumatisme aigu. (Cette maladie est réellement une fièvre rhumatismale inflammatoire, qui vient souvent se fixer sur un corps arthritique avec phlogose des muscles (myositis), des tendons, des ligaments, etc. Il existe entre le rhumatisme aigu et la fièvre rhumatismale simple la même différence qu'entre la fièvre inflammatoire simple et l'artérite.

(14) « Etenim in ægris non solum rubentes urinæ, atque interdum turbidæ sunt, sed paroxysmi (exacerbationes) quoque statis recurrunt periodis, et iis præsertim desinunt crisibus, quæ in acutis febribus, quas scholæ appellant essentiales, solent accidere (Lancisi, l. c.). »

8. *Avertissement.* — Afin de connaître de plus près les complications des fièvres rhumatismales, il importe d'avoir égard non-seulement à la constitution des maladies régnantes et des malades, mais encore aux causes qui ont donné lieu à la maladie actuelle (15).

§ XI. *Pronostic.*

1. *En général.* — La fièvre rhumatismale n'offre *par elle-même* aucun danger. Mais il en est autrement, 1° quand *elle est compliquée*; 2° qu'elle affecte un sujet d'ailleurs valétudinaire; 3° que le malade ne peut tenir un régime convenable, et 4° qu'il est traité à contre-temps.

2. *Pronostic de la fièvre rhumatismale compliquée.* — Si la *complication* de la fièvre rhumatismale est *inflammatoire*, il y a imminence de *phlogose*, à moins qu'il ne survienne une épistaxis (1). Quel que soit l'endroit où elle se fixe, elle doit faire craindre des maux graves, et cela d'autant plus que la partie phlogosée sera privée d'une force de réaction suffisante (2).

En général, les muscles, les membranes séreuses, les tendons et le périoste se délivrent plus difficilement des effets de l'inflammation (de la sérosité, de la lymphe des sécrétions) que les membranes muqueuses tapissant les endroits ouverts à l'extérieur, comme les narines, les bronches, les intestins (3) : telle est la source des rigidités, des abcès, des tumeurs, de la carie. Mais si de plus les fibres musculaires du cœur, des intestins et des autres viscères sont atteintes de phlogo-

(15) « Morbi ex prohibita vel minuta perspiratione provenientes differunt pro natura causarum impedientium (Gorter, l. c., titul. III, n. 127). »

(1) « Quibus speratus in articulos abscessus.... si ex naribus sanguis fluxerit, brevi fit solutio (Hippocrates, aphor. 74, liber IV). » — « Hæmorrhagia confert Ballonius, l. c.). »

(2) « Qui morbi ab imbecillibus partibus ad fortiores remeaverint, iis solutu sunt faciliores ; influxu enim facile a robore excludentur (Hippocrates, part. 5, liber II, de natura humana). »

(3) « In febre catharrhali excretio subsequitur. — In rheumatica, ubi externæ musculorum tunicæ patiuntur, morbus evacuatione non solvitur. » (Fr. Hoffmann, l. c., § XII). »

se rhumatismale, les maladies les plus graves se manifestent. La même chose a lieu lorsque l'inflammation rhumatismale gagne les membranes du cerveau et de la moelle épinière ; car le mal se communique facilement aux organes que ces membranes recouvrent, ou du moins la sérosité ou la lymphe coagulable, qui s'est déposée par l'effet de la phlogose, entre les enveloppes et la pulpe nerveuse, irrite celle-ci. Les parties essentielles du système nerveux étant ainsi compromises, les forces vitales se détruisent, et l'on voit apparaître les soubresauts des tendons, les convulsions, le délire, la paralysie.

3. *Pronostic tiré de l'état du malade.* — Si la fièvre rhumatismale affecte un *sujet d'ailleurs valétudinaire*, il est à peine possible de soustraire les parties depuis long-temps affaiblies aux atteintes de la maladie nouvelle (4). C'est ainsi que, chez les *scrofuleux*, le rhumatisme provoque des tumeurs glanduleuses qu'il faut bien distinguer de celles qui tiennent uniquement aux scrofules ; que les individus *hémorrhoïdaires* affectés de fièvre rhumatismale sont plus tourmentés que de coutume de douleurs du bas-ventre. Mais c'est surtout sur les *arthritiques* que cette fièvre sévit ; il y a lieu alors le plus souvent au développement d'un rhumatisme goutteux. Mais la fièvre rhumatismale a fréquemment un effet dépuratif chez les individus atteints d'arthritis. Du moins, durant son cours et à son déclin, il est incroyable combien d'humeurs fétides et d'autres produits morbides sortent quelquefois de l'économie par les sueurs et les urines, et soulagent le malade, qui se trouve ensuite comme régénéré. Enfin, pour que la fièvre rhumatismale devienne grave, il n'est pas toujours nécessaire que le malade soit absolument valétudinaire. La *menstruation*, la *grossesse* et surtout les *couches* suffisent bien pour produire un effet semblable ; car alors la fièvre rhumatismale, simple et bénigne du reste, gagnant l'utérus, les ovaires et le péritoine, ouvre amplement la voie à une entérite.

4. *Pronostic dans les cas de défaut de régime et de soins.* — Les accidents énumérés jusqu'à présent se développent avec d'autant plus de facilité qu'*un régime diététique convenable ne peut être gardé*, soit parce que les malades sont pauvres, soit par suite de cas fortuits qu'aucune prudence ne peut quelquefois faire éviter. Nous avons vu des fièvres rhumatismales, jusque-là très-légères, prendre tout-à-coup un caractère de gravité extraordinaire à la suite d'une mauvaise nouvelle. Il en est de même de l'impression d'un vent froid pendant qu'une sueur critique s'opère (cause la plus commune des métastases), et des erreurs dans le régime et le traitement. D'après cela, on doit être très-réservé sur le pronostic de la fièvre rhumatismale en général.

§ XII. *Traitement.*

1. *Prophylaxie.* — Le traitement prophylactique des fièvres rhumatismales convient à un grand nombre de maladies (1). Il consiste principalement dans l'usage, pour les personnes du sexe, de chaussures garnies de semelles fortes et non point minces comme du papier ; de bas qui ne soient pas à jour, mais d'un tissu serré, et de vêtements non transparents, mais propres à garantir le corps. La tête, la nuque, le sein, les bras et les jambes doivent être couverts à l'aide de caleçons pour ces dernières parties. En outre, toutes les fois qu'on passe d'un endroit chaud dans un lieu plus froid, il faut ajouter quelque chose à ses vêtements : ce serait le cas alors de porter des manteaux (2) et des habits de peau (3).

---

(4) « Partes imbecilliores a morbis excrementitiis primæ corripiuntur. Sic fiunt a fluxione nati effectus (Galenus ad aphor., 57, liber V). »

(1) Hippocrate a enseigné que la plupart des maladies sont occasionées par les vicissitudes des saisons (lib. III, aphor. 1). — « Natura, dum in perspirandi officio est impedita, incipit statim in multis deficere. » (Sanctorius, l. c., sect. I, aphor. 40.) Cfr. Ritter von den vorkehrungen und mitteln, erkaltungskrankheiten zu verhüten (in Rust's magazin für die gesammte heilkunde. 12. B. 2, Heft., p. 264), qui est blâmé à tort par Miguel (in Allgemeine medicinische annalen des jahres, 1824, 11. Heft., p. 1442).

(2) A l'exemple des Espagnols, des Vénitiens.

(3) A l'exemple des Turcs et des Juifs polonais. — En 1809, Napoléon Bonaparte ayant questionné mon père, à Vienne, sur la manière de se vêtir la plus avantageuse à la santé, parmi celles adoptées chez les différentes nations,

Les différentes nations pensent différemment sur les poêles; ceux en fer doivent, du moins en général, être rejetés; mais il n'en est pas de même de ceux d'argile, pourvu qu'ils soient modérément échauffés. La nouvelle méthode, qui consiste à introduire dans les appartements un air échauffé, serait la plus avantageuse, si cet air n'était excessivement humide. Ceux qui pensent que les cheminées suffisent doivent du moins prendre garde que les croisées et les portes puissent être exactement fermées. Le refroidissement étant surtout à craindre pendant le sommeil, l'état et la position convenables du lit sont d'une grande importance. Toutefois, quand la constitution annuelle est favorable aux fièvres rhumatismales, il est difficile de se soustraire à son influence, qui se fait sentir depuis l'hiver jusqu'à l'équinoxe du printemps (4).

2. *Traitement de la fièvre rhumatismale simple.* — La fièvre rhumatismale simple, quand elle n'est pas jugée dès le premier ou le deuxième jour, se prolonge d'une manière très-certaine jusqu'au septième jour, ainsi que nous l'avons dit. Dans l'un et l'autre cas, la marche de la maladie étant paisible et sans danger, elle ne doit être troublée *par aucun remède;* car à quoi serviraient les médicaments? Ils ne sauraient abréger la durée de la maladie d'un seul moment; au contraire, les *antiphlogistiques*, en arrêtant les mouvements fébriles qui sont nécessaires pour entretenir la force de la maladie dans les parties extérieures, ainsi que pour préparer et terminer sa crise, prolongent certainement la maladie et peut-être même la rendent plus dangereuse. Ainsi, Sydenham a d'abord conseillé les évacuations sanguines, même répétées; mais des observations ultérieures lui ont appris que la débilité, qui est le résultat de cette pratique, est plus nuisible que le rhumatisme; c'est pourquoi il a changé d'avis, et il a recommandé, comme moyens suffisants pour la cure de la maladie, la diète et l'usage du petit lait (5). Les *sangsues* et les *ventouses scarifiées* appliquées sur les parties douloureuses ont pour effet, ou d'augmenter l'irritation, ou de faire que la force morbifique, détruite sur la surface extérieure, trouve son aliment dans les viscères. Le *nitre* et les *laxatifs*, en provoquant l'excrétion de l'urine et les selles, empêchent la perspiration (6). Peut-être les *émollients*?... Il n'y a rien qui les indique à l'intérieur, à moins qu'il n'existe par hasard une complication catarrhale. Les décoctions mucilagineuses et les émulsions ne font que dépraver le goût, charger la langue et affaiblir les forces de l'estomac. A l'*extérieur*, l'application de *cataplasmes* sur les endroits affectés gêne inutilement le malade (7). Les *bains* étant contraires en général à l'état fébrile, il ne faut pas non plus songer à leur emploi. Vouloir mettre en contact avec une partie d'ailleurs irritée des *liniments* et des *emplâtres* irritants, ce serait agir en insensé. A coup sûr les *diaphorétiques*? Ces moyens, employés au début et dans le cours de la maladie, augmentent constamment la fièvre et provoquent souvent une complication inflammatoire (8). Bien qu'ils provoquent la sueur, celle-ci est plutôt nuisible, parce qu'elle est excitée par des moyens violents. Mais quand la nature elle-même provoque une sueur

---

celui-ci lui répondit que c'était sans aucun doute celle des Turcs. L'empereur ajouta : « Elle aurait pu être introduite en France vers la fin du dernier siècle; maintenant, il est trop tard. »

(4) « Hæc autem durabant et non remittebant usque ad æquinoctium (Hippocrates, 1. epid. const. 2, in Thaso., n. 1). » — « Solis enim accessu ad verticem nostrum, calidæque lucis radiis ad nos recta magis evibratis, quemadmodum nives glaciesque solutæ defluunt, atque herbis campi et floribus herbæ vestiuntur, ita humana corpora blando ac subtilissimo igne replentur, quo sanguis novo motu cietur, ac solvitur, atque aptior ad transpirationem efficitur, quam ego præcipuum urgentis epidemiæ remedium arbitror. (Lancisi, l. c., § XVIII.)

(5) L. c.

(6) « In fluxu et vomitu prohibetur perspiratio, quia divertitur (Sanctorius, l. c., sect. I, aphor. 53). » — « Febricitantes in pejus æque incidunt, si, a medico imperito medicamentis importune exhibitis, illorum perspiratio divertatur (idem, ibid.). »

(7) « Externa balnea, fomenta et reliqua humida, neque juvant, neque prosunt, sæpe ad interiora repellunt (Leidenfrost, l. c., § XXIX). »

(8) Riverius (l. c.) dit : « Sudorifera in principio et augmento non esse proficua, imo plurimum nocere. »

salutaire au moment de la crise, à quoi bon les diaphorétiques? on doit plutôt en attendre un mauvais effet puisque les médicaments de ce genre peuvent empêcher une sueur spontanée, par la stimulation spécifique qu'ils exercent sur la peau. Cependant si, chez des malades un peu trop faibles, la sueur critique s'opérait avec lenteur et qu'une infusion théiforme quelconque ne fût pas suffisante pour l'exciter convenablement, on pourrait très-bien ajouter des sels calcaires aux sudorifiques les plus forts (9). Mais si le malade ou sa famille désirait la prescription d'une formule médicinale dans le cours de la maladie, on remédierait aisément à leur impatience par des eaux distillées et des sirops incapables de nuire (10).

3. *Suite du même sujet.* — Si nous nous montrons peu favorables aux médicaments dans le traitememt des fièvres rhumatismales *simples*, nous accordons d'autant plus d'importance au *régime*. Outre une nourriture légère, végétale, lactée, déjà indiquée par Sydenham, les boissons doivent être abondantes, aqueuses, acidules, non froides (11). Il faut que la *température* de la chambre soit entre quatorze et seize degrés du thermomètre de Réaumur; que le malade soit paisiblement couché (12) et modérément couvert. On lui promettra la fin prochaine de sa maladie (13), et l'on fera en sorte qu'il ne redoute point l'inquiétude et l'exacerbation des symptômes qui précèdent ordinairement la crise.

4. *Traitement de la fièvre rhumatismale inflammatoire.* — Dans le traitement de la fièvre rhumatismale inflammatoire, il faut ramener la maladie à l'état de simplicité aussitôt que cela se peut; c'est pourquoi la *méthode antiphlogistique* doit être employée sur-le-champ avec énergie. La saignée est d'autant mieux indiquée, d'après le conseil de Galien (14), de Baillou (15), de Lancisi (16), d'Huxam (17), que la fièvre est plus forte et qu'il y a plus de danger d'une phlogose partielle. Si la première saignée ne réprimait pas suffisamment la violence de la maladie, une seconde serait indiquée. Mais on doit prendre garde de tirer plus de sang qu'il ne faut, erreur qui a été commise surtout par Rivière (18); car l'état inflammatoire est accessoire dans notre maladie et ne constitue pas son essence (19). C'est pourquoi nous excluons aussi de son traitement le *froid*, n'importe sous quelle forme. Il faut savoir en outre que les *sangsues* ne peuvent jamais remplacer la *saignée*: l'une est réellement nécessaire; les autres sont plutôt nuisibles. Mais les sangsues sont indiquées lorsque la violence de la maladie ayant été entièrement calmée par les saignées générales, une phlogose partielle persiste. Si cela avait lieu au début de la maladie, sans qu'il y eût beaucoup de fièvre, et chez un malade non pléthorique ou que quelque hémorrhagie

---

(9) Pr. esprit de Mindérérus, roob de sureau : aa une once à prendre en deux fois avec s. q. d'infusion de fleurs de sureau, légèrement chaude. Si par hasard le dévoiement empêchait la diaphorèse, ce serait le cas d'employer la poudre de Dower, en l'administrant pendant le sommeil, à la dose de trois à six grains.

(10) P. ex. : l'eau et le sirop de fleurs de roses rouges, de framboises, etc.

(11) Les malades éprouvant le sentiment de la chaleur « alliquatenus juvantur usu rerum frigidarum; sed nocent bifariam : partim quia difflatum prohibent; partim ubi quis usus est paulo frigidioribus remediis, remanent, domito morbo, major infirmitas nervorum, unde arthritidis occasio postmodum nasci potest (Ballonius, l. c.). »

(12) « Corporis in lecto frequens circumvolutio... perspirationem utilem diminuit. Remedio est in eodem situ obstinate quiescere (Sanctorius, l. c., sect. I, aphor. 90). »

(13) « Animi consolatio, quacunque causa fiat, aperit meatus, et largam perspirationem facit (idem, ibid., sect VII, aphor. 19). »

(14) « Curationis initium a missione sanguinis fit (cap. 8, lib. de sanguinis missione). »

(15) L. c.

(16) « Mirifice phlebotomia succurrit (l. c.). »

(17) De aere et morbis epidem. a. 1748. Vid. opp.

(18) « Nec refert, si per decem aut duodecim dies sanguis detrahatur (l. c.). »

(19) Galien paraît avoir très-bien compris cela; car, quoiqu'il ait recommandé la saignée, ainsi que je l'ai dit, il ajoute pourtant : « Curationis scopus est non evacuatio, sed totius habitus roboratio. »

habituelle eût calmé le caractère inflammatoire de la fièvre rhumatismale, il faudrait commencer aussitôt le traitement par les sangsues. Nous préférons les *ventouses scarifiées* aux sangsues, lorsqu'on peut les appliquer dans le voisinage de la partie phlogosée, et que le malade n'est pas trop sensible. Tant que ces derniers moyens sont indiqués, c'est le cas d'employer le *nitre*. Nous nous abstenons de l'usage des purgatifs, pendant la période aiguë de la maladie, dans un but antiphlogistique; car toute irritation du tube intestinal pourrait provoquer une inflammation dans cette partie (20). Nous entretenons la liberté du ventre à l'aide de *lavements*.

5. *Suite du même sujet.* — Aussitôt que la complication inflammatoire a disparu et que la maladie a été ramenée à l'état de simplicité, la méthode expectante réclame de nouveau ses droits.

6. *Traitement de la maladie prolongée.* — Il arrive quelquefois que la fièvre rhumatismale *ne se termine pas* le septième jour de la maladie; cet accident reconnaît plusieurs causes. Le plus souvent quelque chose de *gastrique* demeure caché, qu'il aurait fallu détruire depuis long-temps (à moins qu'il ne soit d'origine récente), d'après les préceptes qui seront donnés ailleurs (21). Mais lorsque les choses en sont venues à ce point, on doit s'abstenir des évacuations violentes du tube intestinal, par la raison qu'elles détruisent les forces. On prescrit en toute sûreté de petites doses souvent répétées de *tartre émétique* (22). D'autres fois la fièvre est entretenue par un *rhumatisme* fixé dans quelque partie; alors, après l'usage préalable des saignées locales indiquées (à moins que l'affection inflammatoire n'ait atteint les organes urinaires), un *vésicatoire* appliqué sur la partie malade, si cela est possible, produit un très-bon effet. Mais quelquefois, outre le rhumatisme, *il reste quelque chose de morbide dans les parties affectées auparavant d'inflammation.* Dans ce cas, le traitement doit être dirigé d'après les préceptes qui ont trait aux moyens de remédier aux suites des inflammations spéciales. C'est bien le cas d'employer alors le *calomel* et la *digitale*; mais à moins d'urgente nécessité, nous leur préférons l'infusion de *tiges de douce amère* (23), avec addition de *nitre* si la fièvre est encore dans toute sa vigueur. D'autres vantent la décoction de *racine de polygala du Sénégal* (24). La *douce-amère* est encore indiquée lorsqu'une fièvre rhumatismale chronique affecte des sujets scrofuleux et arthritiques; mais on doit en continuer l'usage pendant plusieurs jours. En outre, chez les arthritiques, les *sinapismes* appliqués à la face interne des mollets, des cuisses, apportent du soulagement. Nous avons recours à ces épispastiques, même au début des fièvres rhumatismales quand elles affectent des individus qui ont quelque viscère en mauvais état. En effet, l'irritation des extrémités inférieures, provoquée à temps par des épispastiques, détourne l'activité de la maladie des organes intérieurs. On ne peut douter que les fièvres rhumatismales ne traînent quelquefois en longueur par le *défaut de forces*. Si cela avait lieu sans complication gastrique, il faudrait permettre les bouillons gras, surtout avec des jaunes d'œufs. On permettra un peu de vin ou de bière aux buveurs. Parmi les médicaments, celui qui mérite la préférence, c'est celui appelé *aura camphorata* (25). Il en est de même d'une *décoction légère de quinquina* (26). Au reste, quelle qu'ait été la cause qui soit venue empêcher la terminaison accoutumée des fièvres rhumatismales, il faut, après avoir satisfait aux indications pressantes, laisser à la nature le soin d'achever le reste, sinon dans le cours de la deuxième semaine, du moins pendant la troisième ou la quatrième. Il sera question ailleurs de la dégénéres-

---

(20 « Purgantia medicamenta.... ab initio usurpata nil prosunt: imo morbum et dolorem augent (Riverius, l. c.). »

(21) Chap. IV, § XXIII, n. 19.

(22) Pr. tartre émétique : un grain. Faites dissoudre dans une livre d'eau distillée. D. S. Le malade en prendra une once toutes les heures.

(23) Deux gros de tiges pour une livre de colature, avec du sirop de violettes, pour la journée.

(24) Sarcone, l. c.

(25) Pr. camphre, un demi-grain. Suspendez-le dans un gros de mucilage de gomme arabique. Ajoutez six onces d'eau de fontaine. Sirop de citron : une once. M. D. S. Une once toutes les deux heures.

(26) Trois gros d'écorce pour dix onces de colature.

cence des *fièvres rhumatismales* en *fièvres nerveuses* (27).

7. *Convalescence.* — On ne permettra aux *convalescents* de quitter le lit qu'après que les crises auront parcouru toutes leurs périodes. Ils doivent s'habituer insensiblement à l'impression de l'air libre.

CHAP. III. — DES FIÈVRES CATARRHALES.

§ XIII. *Définition.* — *Littérature.*

1. *Définition.* — On appelle *catarrhales* (1) les fièvres continues qui doivent leur origine aux vicissitudes de l'atmosphère ou à une constitution particulière de celle-ci, débutant par un frisson que remplace de temps en temps la chaleur, et sont accompagnées de rémissions prolongées, d'irritation de la membrane pituitaire et des voies respiratoires, de toux, sans que la plupart des autres symptômes de la pneumonie existent.

2. *Littérature.* — La *littérature* de cette maladie est de deux sortes : l'une a rapport aux fièvres catarrhales *ordinaires*, l'autre à celles qui sont *insolites* ou épidémiques d'une manière spéciale. La première se borne à un petit nombre d'opuscules (2); la dernière est très-étendue, d'après ce que nous en ont appris surtout Cullen (3), Saillant (4), M. L. Wittwer (5) et G.-F. Most (6), car elle commence à Hippocrate lui-même (7), et, renfermée ensuite dans des notices vagues (8), elle remonte d'une manière certaine au *seizième* siècle. En effet, vers la fin de ce siècle, savoir : en MDLXXX, presque toute l'Europe fut ravagée par une épidémie dont l'histoire a été consignée par Pierre Salius Diversus (9), J. Bokel (10), J. Sporisch (11), B. Brunner (12), L. Stengel (13), J. Wierus (14), J. N. Peeblin (15), J. Crato de Kratphtheim

(27) Chap. v, § XXVIII.

(1) Synonym. Catarrhe fébrile, fièvre de rhume. Allem. flussfieber, brustfieber; angl. catch cold; ital. febbre catarrale; polon. kataralna goraczka.

(2) Crause, Diss. de febribus catarrhalibus. Ien., 1676. — Adolphi, Diss. de febre catarrhali. Ultraj., 1702. — Stahl, Dissert., De febre catarrhali maligna. Hal., 1708. — Eysel, Diss. de febre catarrhali. Erf., 1714. — Decker, Diss. de febre catarrhali benigna seu quotidiana continua veterum. Erf., 1724. — Schulze, Diss. de febre catarrhali benigna. Hal., 1736. — Wedel, Diss. de febre catarrhali. Ien., 1738. — Fr. Saalmann, Descriptio febrium malignarum in genere, et speciatim sic dictæ catarrhalis malignæ. Münst., 1781.

(3) Synopsis nosologiæ methodicæ. Edimb., 1772.

(4) Tableau historique et raisonné des épidémies catarrhales, vulgairement grippe, depuis 1510 jusques et y compris celle de 1780. Paris, 1780.

(5) Ueber den jüngsten epidemischen katarrh. Nürnberg, 1782.

(6) Influenza europæa, oder die grœsste krankheitsepidemiæ der neuen zeit für aerzte und nichtarzte. Hamburg, 1820.

(7) Epidemicor, lib VI, sect. VII, edit. Lindeni, t. I, p. 814. Cfr. Sprengel's pathologie. 2. Th. p. 116 sq.

(8) Dio Cass., LXVII. Deguignes, t. I, part. I, p. 120 (a. XC de l'ère chrétienne). — Godefrid. annal., 1164. — 1237, edidit Mencke, script. rer. germ. vol. II, p. 483. Auct. Gembl. (a. MCLXXIII). — Targioni-Tozzetti, Raccolta d'osservazioni med. P. I, p. 75 (epid. MCCCXXIII). — Cfr. Schnurrer, Chronik der seuchen. Tübing, 1823. 1. Th. p. 85-250. — Valescus de Taranta (a. MCCCLXXXVII. Monte pessulano). — Valleriola, Append. ad loc. comm. cap. 2 (a. MDX), — Marchesi, Supplem. istor di Forli, l. VI (a. MCCCLXXXVII). — Cfr. Morgagni, De sed. et caus. morb. epist. XIII, art. 4. — Fonted, in Disput. de Gerotillo (a. MDXVII, Byzantii).

(9) De febre pestilent. in opusc. med.

(10) Synopsis novi morbi, quem plerique medicorum catarrhum febrilem, vel febrem catarrhosam vocant, qui non solum Germaniam, sed pene universam Europam gravissime afflixit. Helmst., 1580.

(11) Idea medici.... et de febre epidemica, a. 1580. Francof., 1582.

(12) Kurzer bericht von der jetzt regierenden Hauptkrankheit, und wie dieselbe zu kuriren seye, gestellt und nach dem geschriebenen exemplar corrigirt. Leipz., 1580.

(13) Theses de natura, causis et curatione morbi epidemici, a. 1580. Augustæ Vindelicor.

(14) Med. observ. hactenus incognitæ. L. II. De pestilentiali et epidemica tussi, quæ, a. 1580, universam fere Europam invasit. V. opp. omnia. Amstelod., 1660, p. 978.

(15) Observ. physico-med. Hamb., 1691. Lib. II, obs. XXVI, p. 244.

(16) et Mercatus (17). Outre les autres épidémies moins certaines (18), celles qui ont paru ensuite en MDCLVIII et MDCLXXV, ont été décrites, la première par Willis (19), et la dernière par Sydenham (20), C. Rayger (21), W. Molyneux (22), M. Ettmuller (23). De plus, l'épidémie qui régna en MDCCXII est mémorable (24), et il en est de même de celles qui, depuis MDCCXXVIII jusqu'à MDCCXXXVII, affligèrent l'Allemagne, la France (25), la Hollande, l'Angleterre et l'Amérique elle-même. Ces épidémies ont été décrites par Camerarius (26), Lanzonius (27), C.-F. Low (28), J. Beccarius (29), Mühpauer (30), J.-G. Hahn (31). Dern (32), Storch (33). Scheffler (34), Carl (35), C.-F.-X. Kœfferle (36), L. Afforty (37), J. de Gorter (38), A. Stoch (39), J.-H. Kannengieser (40), J.-H. Fürstenan (41), J.-F. Pauli (42), Huxham (43), etc. (44).

---

(16) Consilior. et epistolar. med. Lib. II. Edit. L. Scholzie. Francof., 1592, p. 235. On trouve encore ici deux lettres sur la même maladie, par Mercurialis.

(17) De intern. morbor. curat. et Haenisch in Aretæum, p. 315 et 396.

(18) Forestus, Observ. et curat., lib. VI, obs. 1, 3. — Riverius, Obs. comm., obs. 9, 10, obs. addit., obs. 10. — Sennertus, De febribus, lib. IV, cap. XVII. — Schifflet. V. Schneider, De catarrhis, p. 162.

(19) De febribus, cap. XVII, p. 85.

(20) Opp. Lugd. Batavor. 1726, sect. V, p. 241. Observ. circa morb. acut. hist.

(21) De catarrhis, a. 1675, per autumnum grassantibus (in Miscell. acad natur curios, dec. 1, a. 6 et 7, p. 312).

(22) Historical account of the late general coughs and colds with some obervations on other epidemick distempers (in Philosoph. transact. for the year, 1694, p. 105).

(23) Opp. med. edit. J. C. Westphal. Francof., 1697, t. II, p. 1445.

(24) Les fièvres catarrhales de 1708 (Schroek., Eph. nat. curios, dec. 1, a. 6 et 7, obs. 215), et de 1709 (Fr. Hoffmann, Syst rat., t. II, p. 45) sont moins importantes, et il est douteux que celles dont il est fait mention dans Blegny (Zodiac. med. gall., a. 1. Genev. 1680. Decemb. obs. 6, p, 184), et dans Sydenham (l. c., Epist. respons. de morb. epid. ab 1675 ad 1680, ad Rob Brady, p. 510) aient eu le caractère épidémique.

(25) Sous le nom de grand rhume.

(26) Ammerkungen von ansteckenden krankheiten bey gelegenheit der krankheit a la mode und von der præservation der grassirenden seuche. Tübing., 1712.

(27) Act. acad. nat. curios, vol. I, p. 41.

(28) Historia febris catarrhalis, quæ, a. 1729, mens. nov. et dec., per Europam epidemice grassata est; accedit constitutio epidemica a. 1730 (Act. acad. natur. cur., vol. III, append. p. 77).

(29) Commentatio de quadam peculiari constitutione epidemica et speciatim de catarrho epidemico a. 1730 (Act acad. nat. cur., t. III, p. 142).

(30) Diss. de febre epidemica catarrhali. Altdorf, 1730.

(31) Febrium continuarum, quæ, a. 1729, Vratislaviæ populariter grassatæ sunt, recensio, occasione catarrhi febrilis per Europam epidemici adornata. Vratislaviæ, 1731.

(32) Diss. de febre catarrhali petechizante superioribus annis infesta atque epidemica. Giess., 1732.

(33) Commerc. litterar. Norimb., 1733, p. 52. — Quinque partit. Pract., t. II, p. 100.

(34) Commerc. litterar. Norimb., 1733, p. 108.

(35) Ibidem.

(36) De febre catarrhali epidemice grassante. Basil., 1733.

(37) Quæst. med. « An catarrhis epidemicis theriaca? » Paris, 1733.

(38) Morbi epidemici brevis descriptio et curatio per diaphoresin. Harderovic. 1733.

(39) Diss. de morbo epidemico hac hieme grassato, necdum cessante, cum animadversion. in Gorteri description. Enchus, 1733.

(40) Observat. med. clinicæ de febre catarrhali maligna, 1735, Chiloniam Holsatiorum obsidente.

(41) Historia febris catarrhalis circa finem a. 1734 et initium a. 1735 passim epidemicæ (Act. acad. nat. cur., vol. V, p. 540).

(42) Historia febris catarrhalis malignæ vernalibus mensibus a. 1737, Vratislaviæ et in complurimis Silesiæ locis epidemice grassantis (Act. acad. nat. cur., vol. V, p. 248).

(43) Observ. de aere et morb. epidem. ab a. 1728 ad finem 1737. Plymuth. fact. in opp. edit. Reichel. Lips., 1764, p. 102. (Il faut noter que le mot « influenza » se trouve pour la première fois dans Huxham (p. 268).

(44) Edinburg medical essays, vol. X,

Nous ne devons point passer sous silence trois épidémies, dont la première apparut en Allemagne vers MDCCXLII, la seconde un peu plus tard, en Italie, et la troisième en MDCCLVIII, en *Écosse*. L'histoire de la première nous a été transmise par Goelicke (45), Buchner (46), H.-P. Juch et J.-J. Zuberbühler (47), Baumlin (48), Cohausen (49); Jean Targioni-Tozzetti (50) a décrit la seconde, et nous devons celle de la troisième à R. Whytt (51). L'épidémie de MDCCLXII, décrite par D. Monro (52), Isenflam (53), J.-Th. Ehrmann (54), C. Mertens (55), E. Gilchrist (56), Macbride (57), G. Baker (58), Watson (59) et Razon (60), avait pris une grande extension. Notre maladie n'était pas non plus inconnue en MDCCLXVII et pendant les années suivantes, d'après le témoignage de J.-F.-K. Grimm (61), de Bœhmer (62), d'Heberden (63), d'Abt (64) et de Baumer (65). Mais une épidémie

---

p. 18. — Breslauer Sammlung, 1722, p. 33.—Cfr. Scheuchzer, Obs. meteorolog. (append. ad Act. nat. cur., vol. VI). — Hillary, On the weather and diseases of Barbadoes, p. 5. —Morgagni, De sed. et caus. morbor. epistol. XIII, art. 3. 4. — Winthringham, Comm. nosol, p. 319. — Rutty, History of the weather at Dublin, p. 17. — Swieten, Constit. epid. 1, p. 350.

(45) Diss. de febre catarrhali petechizante, nunc epidemice grassante. Francof, 1741.

(46) Diss. de febre catarrhali maligna epidemice hactenus grassante. Erford, 1742 ; et : Diss. historia et curatio febris catarrhalis inter milites epidemica. Erford, 1745.

(47) Diss. de febre catarrhali epidemica, cum tussi et coriza complicata, mensibus vernalibus anni præteriti in plurimis Germaniæ provinciis grassante. Erford, 1743. Recus, in A. Halleri collect disput. ad morborum historiam et curationem facientium, t. V. Lausan., 1758, p. 295. Cfr. A.-V. Haller Beytrage z. befœrderung der geschichte und heilung der krankheiten, auss dissen sammlung pr. streitschriften in einen auszug gebracht und mit anmerkung. versehen von Dr. L. Crell. 2. B. Berlin, 1781, p. 30.

(48) Commerc. litterar. Norimb., a. 1743, p. 188.

(49) Ibidem.

(50) Prima raccolta d'osservazioni mediche, p. 174 (il passe en revue les épidémies qui ont été observées à Florence depuis 1528 jusqu'à 1752).

(51) Medic. bemerkung. u. untersuchung. einer gesellschaft von aerzten in London. 2. B. A. D. E.. Altenb., 1764, n. 15, p. 166.

(52) Abhandl. von den krankheiten, welche unter den truppen im felde undin besatzungen am gewohnlichsten sind. Mit zusætzen des Begue de Presle, unter dem titel : Kriegsarzneywissenschaft. 2. B. Altenb., 1771, p. 352.

(53) Versuch von denen ursachen der gegenwartigen allgmeinen brustkrankheiten. Wien, 1762.

(54) Diss. de morbo catarrhali benigno hoc anno inter nos epidemico. Argent., 1762.

(55) Observationes medicæ de febribus putridis, de peste nonnullisque aliis morbis. Vindobonæ, 1778, p. I, cap. I. Febris catarrhalis putrida, a. 1768 ; et t. II, cap. I. Febris catarrhalis epidemica a. 1762 Viennæ observata.

(56) Observations on the catarrhal epidemic of 1762 (Essays and observat. physic. and litterar., vol. III, p. 409).

(57) Introd. meth. ad theor et prax. med., t. II, cap. VI, p. 35 (il a décrit les épidémies qui régnèrent à Dublin, en 1729, 1732, 1733, 1737, 1743 et 1762).

(58) De catharrho et dysenteria londinensi, épidemicis utrisque a. 1762, libellus. Lond., 1764.

(59) Extract of a letter containing some remarks upon the catarrhal disorder, which was very frequent at London and its neigbourhood in may 1762 (Philosoph. transactions for the year 1762, p. 646).

(60) V. Jour. de médecine, par A. Roux, t. 18. Paris, 1763, p. 112.

(61) Sendschreiben an hrn. v. Haller, von der epidemie von Eisenach in der ersten halfte des y. 1767, und den mitteln wider dieselbe. Hildburghausen, 1768.

(62) Diss. de febre catarrhali maligna epidemica, angina gangrenosa stipata. Hal., 1768.

(63) The epidemical cold, in june and july 1767 (Medical transact., vol. I, p. 437).

(64) Diss. de febre catarrhali epidem. maligna. Giess., 1772.

(65) Pr. de febre catarrhali epidem. maligna obs. Giess., 1773; et : Diss. de

surtout remarquable, ce fut celle qui sévit, en MDCCLXXV, en Angleterre et en *Ecosse*, où elle a été décrite par Antoine Fothergil (66), Jean Fothergil (67), J. Pringle, G. Heberden, G. Baker et H.-R. Reynolds (68), W. Cuming (69), Th. Glass (70), Ash (71), W. White (72), J. Haygarth (73), R. Pultney (74), W. Thomson (75), G. Skene (76), Campbell (77), G. Grant (78). Nous apprenons par les ouvrages de M. Stoll (79), de Burserius (80) et autres (81), que la même maladie s'introduisit vers la même époque en Allemagne et dans les autres provinces de l'Europe. Perkins (82) et Hillary (83) assurent même qu'elle infesta également l'Amérique. On se souvient encore de nos jours de l'épidémie mémorable de MDCCLXXXII. Elle apparut d'abord au mois de février à Pétersbourg (84), où elle fut désignée par le nom d'*influenza*. Le mois suivant, elle envahit la Pologne, les confins de la mer Baltique et le Danemarck, où elle était appelée *catarrhe russe* ou *grippe* (ce dernier nom est plus ancien) (85). Au mois de mai, elle parvint en Allemagne et en France, et au mois de novembre en Hollande, et enfin elle parcourut non-seulement toute l'Europe, mais même le monde entier. Cette épidémie étonnante a été décrite par J.-D. Metzger (86), A.-B. Ranoe (87), C. Straek (88), Crell (89), J. Mumsen (90), Ph.-L. Wittwer (91), G. Grant (92), R.

---

febre epidemica catarrhali maligna. Giess., 1780.

(66) Mem. of the medical societ. of London, vol. III, p. 30.

(67) Med. observ. — By a soc. of physicians in London. Ibid., vol. VI, p. 340.

(68) Observations on the influenza, in the year 1775. At London, ibid., vol. VI, p. 348, 349, 352, 355.

(69) Observations on the influenza, in the year 1775. At Dorchester, ibid., vol. VI, p. 357.

(70) Observat. on the influenza, in the y. 1753. At Exeter, ibid., vol. VI, p. 364.

(71) Observat. on the influenza in the y. 1775. At Birmingham, ibid., vol. VI, p. 377.

(72) Observat. on the influenza in the y. 1775. At York, ibid., vol. VI, p. 383.

(73) Observ. on the influenza, in the y. 1775. At Chester, ibid., vol. VI, p. 389.

(74) Observ. on the influenza, in the y. 1775. At Blondford in Dorsetshire, ibid., vol. VI, p. 402.

(75) Observ on the influenza, in the y. 1775. At Worcester, ibid., vol. VI, p. 403.

(76) Observ. on the influenza, in the y. 1775. At Aberdeen, ib., vol. VI, p. 404.

(77) Observ. on the influenza, in the y. 1775. At Lancaster, ibid., vol. VI, p. 405.

(78) A. Short account of the epidemic cough and fever 1775. In a letter to Dr. Delacour of Bath. London, 1776.

(79) Ratio medendi, p. I, p. 22. Vindobon, 1778.

(80) Institut. med. pract., t. I, § 445.

(81) Description et traitement de la fièvre catharrale épidémique observée en 1732, parfaitement semblable à celle qui s'étend journellement en Europe, vulgairement appelée la grippe. Montauban, 1776.

(82) Sur la nature et l'origine des fièvres catharrales épidémiques, extrait d'un mémoire remis à la société par M. Franklin (Hist. de la soc. r. de médecine de Paris, vol. 1, p. 206, an. 1776.)

(83) On the weather and diseases of Barbadoes.

(84) Quelques-uns pensent que, partie d'Astrakan, elle se propagea au Tobolsk et ensuite à Pétersbourg.

(85) *Grippe* ne vient-il pas du mot polonais *chrypka*, qui signifie *raucité*? Son étymologie ne serait donc point dans les noms français la *grève*, la *grive*, comme le prétend Grant (loc. cit.).

(86) Beytrage zur geschichte der frühlings, epidemie im j. 1782. Kœnigsberg, 1782.

(87) Observationum medico-practicarum decas, n° 1. Symbola ad historiam catarrhi vere, a. 1782, epidemice grassantis (Acta r. soc. med. havniensis, vol. 1, p. 451).

(88) Diss. de catharro epidemico a. 1782. Mogunt., 1782.

(89) Historia catharrhi epidemici a. 1782. Helmst., 1782.

(90) Kurze nachricht von der epidemischen schnupfenkrankheit u. der beschaffenheit der Luft 1781-1782. Hamb., 1782.

(91) L. c.

(92) Observations on the late influenza, as it appeared ad London in 1775-1782. Lond., 1782. (Samml. auserles. abhandl. f. pr. aerzte. 10 B. p. 234).

Hamilton (93), G. Falconer (94), E. Gray (95), J.-M. Smyth (96), J.-P. Michell (97), C.-H.-A. Roy (98), S.-G. Vogel (99), Lenten (100), J. Warren (101) et autres (102). Nous n'osons déterminer si les fièvres catarrhales qui furent observées les années suivantes par J.-D. Metzger (103), Wolf (104), Wegener (105), Gilibert (106), G. Gurrie (107), ont été le résultat de la même épidémie. Très-certainement l'épidémie de MDCCCIII, que nous avons observée nous-même à Paris pendant les mois de février et mars, et ensuite à Londres en avril et mai, fut d'origine nouvelle. Elle suivit à peu près la même marche que la précédente. Les opuscules d'Horste (108), de Jonas (109), de Kortum (110), de Klees (111), de Sédillot et de ses collaborateurs (112), de Double (113), de Taranget (114), de Vimont (115), de Charpentier (116), de L. Defferari (117), sur cette épidémie, méritent d'être lus, ainsi que les réponses de cinquante neuf médecins aux questions qui leur furent proposées à ce sujet par la société médicale de Londres (118). Pendant les années suivantes, des épidémies de fièvres catarrhales furent observées et décrites, principalement en

(93) Some remarks of the influenza that appeared in spring, 1782 (Memoirs of the medical society of London, vol. II, p. 418).

(94) Account of the epidemic catharral fever called the influenza. Lond. 1782 — et : Mem. of the med. soc. of London, vol. III, p. 25.

(95) An account of the epidemic catarrh of the year 1782 (Med. communications, vol. I, p. 1).

(96) Remarks on the influenza of the y. 1782 (*Ibid*, vol. I, p. 1).

(97) Vaderlandsche letter-œfeningen. Deel. IV, nº 10, p. 389 (Samml. auserles abhandl. f. pr. aerzte, 8, 1 Hft. p. 14).

(98) Waarneeming van eine kwaadaartige zinkings-koorts, welke in het roomsche meisjes, wees huis te Amsterdam in de maanden nov. en dec. 1782, en jan. en febr. 1783, geregeerd. heeft. (Handel van het genootsch. servandis civibus, Deel. IX, bl. 337).

(99) Handbuch der prakt. arzneywissensch. Stendal 1785, 2 th. p. 201.

(100) Beytrage zur ausübenden arzneywissenschaft. Wien, 1800, 1 B., p. 25.

(101) Description of the influenza of America, y. 1782 (Memoirs of the med. soc. of London, vol. IV).

(102) An account of the epidemic disease called the influenza, of the y. 1782, collected from the observations of several physicians in London and in the country by a committee of the fellows of the R. college of physicians in London, in Medical transact., vol. III, p. 54.

(103) Beytrage zur geschichte der frühlings epidemie im. j. 1800. Altenb. 1801.

(104) In Hufeland's journ. der prakt. heilkunde 9, B. 4 st. 10 B. 1 st.

(105) Diss. de febre maligna catarrhali per Slesvici et Holsatiæ loca maritima grassante. Hil., 1789.

(106) Résumé des observations des médecins de Lyon sur la fièvre catharrale qui a régné dans cette ville en vendém., brum. et frim., l'an IX (Recueil des actes de la société de santé de Lyon, tom. II, p. 369.

(107) A short account of the influenza which prevailed in America in the y. 1789.

(108) Hufeland's journ. 2 B.

(109) *Ibid.* 2 B.

(110) *Ibid.* 13 B. 3 st.

(111) *Ibid.* 16 B. 4 st.

(112) Journal général de médecine, t. XVI, p. 126. V. Sammlung auserles. abhandl. f. pr. aerzte., 21 B. 2 st., p. 110.

(113) *Ibid*, tom. XVI, et Abhandl., p. 133-145.

(114) Observations sur l'affection catarrhale qui a régné dans quelques départements du nord de la France dans les premiers mois de l'an XI (Annales de la soc. de médecine de Montpellier, t. I, part. 2, p. 201).

(115) Réflexions sur les maladies catarrhales qui ont régné pendant l'an XI à Château-Salins, précédées d'un essai sur la topographie médicale de cette ville (*Ibid.*, t. IV, p. 129).

(116) Observations sur le catarrhe épidémique à Niort (*Ibid.*, t. VII, p. 153).

(117) Rapport fait à la société médicale de Gênes sur l'épidémie catarrhale qui a régné dans la Ligurie, l'an 1803. traduit de l'italien (*Ibid.*, t. VII, p. 162).

(118) Mem. of the med. soc. of London, vol. VI, p. 266, 227, 290, 293, 299, 300, 305, 318, 326, 330, 339, 343, 347, 350, 354, 358, 375, 380, 390, 398, 404, 406, 411, 416, 421, 428, 433, 437, 441, 447, 448, 453, 454, 459, 462, 470, 479, 483, 490, 498, 501, 505, 507, 514, 517, 521, 533, 539, 543, 545, 559, 565, 571, 575, 577, 578, 582, 592, 596.

France, par J.-C. Gasc (119), Roux (120), Bourjat (121), Barrey (122), Py (123), Hortel (124), Maynec (125), Varin (126), Lacordaire (127), Bilon (128), et autres (129).

(119) Mémoire sur une fièvre catarrhale maligne observée à Tonneins vers la fin de l'automne de l'an 1805 et le commencement de l'hiver de 1806 (Annales de la société de médecine de Montpellier, t. VIII, p. 193).

(120) Notices sur les maladies catarrhales qui ont régné à Seurre (Grapperon, Bulletin des sciences médicales, t. II, p. 11).

(121) Réflexions sur les causes matérielles ou efficientes du catarrhe épidémique (Extrait) (Annuaire de la société de médecine du département de l'Eure, a. 1806, p. 170).

(122) Rapport sur une épidémie de fièvre catarrhale qui a régné dans le village de la Tour-de-Serre, du 1er mars au 12 avril 1807 (Annales de la soc. de méd. de Montpellier, t. II, p. 305).

(123) Mémoire 1, sur le catarrhe épidémique qui a régné à Narbonne (*Ibid*, t. VII, p. 225). Mémoire 2, sur la fièvre catarrhale grave (*Ibid*, t. X, p. 5-69). Histoire d'une fièvre catarrhale pleurétique qui a régné à Narbonne... pendant les quatre premiers mois de l'an 1810. (*Ibid*, t. XXIII, p. 301).

(124) Histoire des fièvres catharrales qui règnent à Planones dans le val de Ribas en Espagne. Extrait et rapport avec quelques considérations sur l'influence des climats, par M. Double (Sedillot, Recueil périodique de la soc. de méd. de Paris, t. XXVII, p. 17).

(125) Mémoire sur la fièvre catarrhale, qui, pendant le premier semestre de 1810, a régné épidémiquement dans le département du Lot, partie 1-2 (*Ibid*, t. XXVI, p. 209-213).

(126) Observations cliniques sur les catarrhes épidémiques qui ont régné à Tours pendant les premiers six mois de l'an 1813 (*Ibid*, t. XXXIII, p. 313).

(127) Observation sur une affection catharrale épidémique (Bulletin de la soc. de méd. de Paris, 1815, p. 389).

(128) Korte aanteekening wegens eene algemeene ziekte doorgaans genaamd de knokkelkoorts (Verhandel. van het bataviaasch genootsch. ed. Batw. Deel. 2, bl. 17, 6, édit. Roterodam. Deel. 2, bl. 176).

(129) Rapport sur l'épidémie régnante (fièvre catarrhale), a. 1805 et 1806, lu à la société de Marseille dans la séance du 1er février 1806, par la commission nommée à cet effet. (Annales de la soc. de méd. de Montpellier, t. XV. Hist., t. III, p. 69). — Hufeland's journ. de prakt. heilkunde, 1. B. 24. B, 2 st., p. 110. — Zeviani, opusculo sul catarro epidemico (Memoria della soc. italiana, t. XI, p. 476.)

§ XIV. *Symptômes.* — *Nécroscopie.*

1. *Symptômes des fièvres catarrhales ordinaires.* — Les fièvres catarrhales ordinaires débutent par un sentiment de malaise et de lassitude, auquel se joint vers le soir un frisson interrompu par des accès de chaleur. Le pouls devient plus fréquent et plus plein que dans l'état de santé ; il y a soif plus ou moins vive. Tous ces phénomènes sont moins marqués vers minuit, et la rémission se prolonge non-seulement jusqu'au matin, mais même jusqu'au coucher du soleil. En outre, on observe tôt ou tard de la pesanteur de tête, surtout vers les sinus frontaux, la douleur et la rougeur des yeux, le larmoiement, le picotement des narines, le besoin continuel de se moucher, l'éternument, la perte de l'odorat, la chaleur et la sécheresse de la bouche, la dépravation du goût, la blancheur de la langue, les crachements fréquents, la raucité, une certaine difficulté de la déglutition, la rougeur du pharynx, le chatouillement du larynx, la sensation d'un poids sur la poitrine, mais surtout la toux, d'abord sèche, ensuite suivie de crachats muqueux, filants, quelquefois marqués de stries de sang, et enfin puriformes. Cette toux provoque le vomissement chez les enfants et quelques adultes. Chez plusieurs, elle empêche le sommeil. Les accès de toux sont excités principalement par des inspirations profondes (qui ne provoquent du reste nulle part de la douleur), par l'action de parler, le vagissement et les mouvements du corps. Le décubitus a cependant lieu sur tous les côtés. L'appétit est quelquefois augmenté, mais ordinairement il diminue. Les petits enfants repoussent promptement le sein, qu'ils saisissaient naguère avec avidité (1). Il y a tantôt constipation, tantôt dévoiement ; rarement les selles sont normales. L'urine est ordinai-

(1) Il serait en effet difficile d'opérer l'acte de succion quand la bouche est pleine, et que les narines sont en même temps obstruées.

rement brûlante. Chez plusieurs individus, la sueur, surtout partielle, accompagne chaque rémission, d'autres fois elle survient seulement vers la fin de la maladie, c'est-à-dire vers le septième jour, rarement plus tôt, souvent plus tard, savoir : à la seconde, à la troisième ou à la quatrième semaine, et elle s'étend sur toute la surface du corps. Ensuite l'urine se charge d'un sédiment puriforme. Les narines deviennent libres par l'excrétion d'une matière puriforme qui a de la ressemblance avec celle des crachats. Toutefois, il reste souvent une certaine toux, qui, chez des malades sains d'ailleurs, disparaît promptement.

2. *Symptômes des fièvres catarrhales insolites.* — Les fièvres catarrhales *insolites* (2) débutent (3) par une prostration particulière des forces (4) et un état d'ivresse. Il survient fréquemment des vertiges (5) auxquels se joint quelquefois la difficulté de l'ouïe (6). Les malades accusent une douleur de tête obtuse ; cette douleur est principalement fixée en travers des régions sus-orbitaires (7). Il y a des malades qui ne peuvent mouvoir les paupières (8) et qui supportent péniblement la lumière (9) ; quelquefois les yeux sont ternes (10). La face est tantôt prostrée, tantôt gonflée (11) ; en outre, le dos et les lombes sont douloureux (12); des douleurs se font sentir aussi quelquefois dans les extrémités et les jambes (13). La fièvre commence par un léger froid (14), qu'on a cependant observé à un degré très-violent (15). Une chaleur intense, avec peau chaude (16) et soif vive (17) lui succède. Le pouls est fréquent, mou, quelquefois petit (18), et intermittent (19). Il y a un coryza pénible, et il découle des narines une sérosité tellement âcre que la lèvre supérieure en est corrodée (20). On observe chez plusieurs un éternument violent (21) pendant lequel la douleur de tête augmente (22). Il n'est point rare de voir survenir des épistaxis (23) ; la raucité se joint souvent à la difficulté de la déglutition (24). Quelques-uns perçoivent la sensation d'un corps globuleux fixé dans la gorge (25). Presque tous sont affectés d'anxiété (26) et de difficulté de respirer (27). La toux amène fréquemment des crachats sanglants (28) et s'accompagne de douleur dans la poitrine (29). L'épigastralgie (30), l'anorexie et les nausées (31) et un vomissement opiniâtre (32) sont des symptômes ordinaires dans plusieurs épidémies. Il y a, le plus souvent, constipation (33), quelquefois diarrhée (34). L'urine est épaisse (35. La fièvre s'exaspère le soir avec les autres symptômes, et le sommeil de la nuit est entièrement détruit (36). D'autres fois on observe de l'assoupissement, et quelquefois de la stupeur, du délire (37), des convulsions, des taches cutanées, livides (38), des douleurs ab-

(2) Influenza; la grippe; Russischer katarrh, blitz-katarrh (Sprengel's handb. d. patholog. 2 th., p. 109).

(3) La prostration des forces était plus considérable dans l'épidémie de 1803 qu'elle ne l'avait été dans celle de 1782 (Metzger, l. c.)

(4) Je me suis attendu à une maladie grave, lorsque j'ai été pris de la fièvre catarrhale qui régnait à Paris en 1803.

(5) Grant, l. c. (a. 1782).

(6) Wittwer, l. c. (Schwindsige taub heit des koptes).

(7) Hamilton, l. c. Witwer, l. c. (Ein queer über den augen liegender schmerz).

(8) Hamilton, l. c.

(9) Hamilton, l. c.

(10) Wittwer, l. c.

(11) *Id.*, l. c.

(12) Sydenham, Grant, Ranoe, Wittwer, ll. cc.

(13) Wittwer, l. c.

(14) Michell, l. c.

(15) Wittwer, l. c.

(16) Michell, l. c.

(17) Wittwer, Hamilton, ll. cc.

(18) Sydenham, Grant, ll. cc.

(19) Wittwer, l. c.

(20) Hamilton, l. c.

(21) Wittwer, l. c.

(22) Hamilton, l. c.

(23) Hamilton, l. c.

(24) Ranoe, l. c.

(25) Hamilton, l. c.

(26) Michell, l. c.

(27) Hamilton, l. c.

(28) Ranoe, Metzger, ll. cc.

(29) Hamilton, l. c.

(30) Michell, l. c.

(31) Michell, l. c.

(32) Saillant (a. 1744), Ranoe, Michell, Wittwer, ll. cc.

(33) Metzger, l. c.

(34) Wittwer, l. c.

(35) Saillant, l. c. (a. 1744), Grant, l. c.

(36) Michell, l. c.

(37) Wittwer, l. c.

(38) Saillant, l. c. (a. 1744).

dominales déchirantes, la dysurie (39) et l'ischurie (40). Tantôt la maladie se termine dans l'espace de trois ou quatre jours, tantôt elle dure trois semaines et beaucoup plus long-temps (41). Son déclin est marqué par la sueur, des urines fétides (42), la diarrhée (43), des abcès aux oreilles (44), le ptyalisme (45), des hydroa autour des lèvres (46), des épistaxis (47), des furoncles (48).

3. *Nécroscopie.* — Déjà, dans la première édition de cet ouvrage (49), nous avions décrit, de la manière suivante, les phénomènes qui ont rapport à l'anatomie pathologique de la maladie dont il s'agit: après avoir ouvert, disais-je, les cadavres d'un grand nombre d'individus morts à la suite de fièvres catarrhales, soit sporadiques, soit épidémiques, j'ai constamment trouvé une *inflammation* de la surface interne des *bronches*. Leur cavité renfermait des mucosités spumeuses, souvent teintes de sang. Mais la substance même du poumon était tout-à-fait exempte de phlogose, si on en excepte leur surface externe, qui offrait çà et là des points rosés. On a trouvé quelquefois dans les cavités de la poitrine de la sérosité ou une lymphe plastique dont la quantité s'élevait jusqu'à plusieurs onces.

§ XV. *Causes.*

1. *Causes prédisposantes.* — Les fièvres catarrhales, vulgairement *grippe*, n'épargnent presque personne (1) et règnent également sur terre et sur mer (2). Les jeunes gens (3), les femmes (4), en sont très facilement atteints; les enfants y sont moins sujets (5), tandis qu'ils le sont beaucoup aux fièvres catarrhales ordinaires, surtout pendant le travail de la première dentition. Ces sortes de fièvres sont surtout propres aux personnes d'une structure organique molle et lâche et d'un tempérament lymphatico-sanguin. En outre, elles sont favorisées par toutes les circonstances qui disposent aux fièvres rhumatismales (6)

2. *Causes excitantes.* — L'origine des épidémies dont il vient d'être question ne saurait être attribuée aux vicissitudes soudaines de l'atmosphère (7), aux brouillards (8), aux vents du nord, causes ordinaires des fièvres catarrhales ordinaires, ainsi que des fièvres rhumatismales (10). On doit en accuser une constitution

---

(39) Saillant, l. c. (a. 1744).
(40) Michell, l. c.
(41) Metzger, l. c.
(42) Michell l. c.
(43) Ranoe, l. c.
(44) Hamilton, l. c.
(45) Ranoe, l. c.
(46) Ranoe, l. c.
(47) Ranoe, l. c.
(48) Michell, l. c.
(49) C'est pourquoi en 1811, long-temps avant la publication de l'ouvrage de Badham sur la bronchite, j'ajoutai (§ LXV, n. 6) : « On aura une bonne idée des fièvres catarrhales, du moins les plus fortes, si on les considère comme une inflammation des bronches ou une bronchite. »

(1) « Hoc tempore (ab. a. 1728-1737), hanc regionem (Angliam) infestavit morbus, omnium, quotquot ego saltem memini, maximè epidemicus; omnes pervasit domus, pauperum tabernas regumque turres : vix unus aut alter, rure vel in urbe, senex aut puer, robustus aut infirmus, evasit. » (Huxam, l. c.)—Personne n'était épargné, « ita ut etiam hunc catharrum diversis morbis chronice decumbentes invasisse observaverim. » (Ranoe, l. c.) « In sehr vielen häusern war die herrschaft nebst dem gesinde krank, so dass jene sieh fremde leute zur bedienung miethen mussten. » (Metzger, l. c.) — A Saint-Alban, il n'y avait plus de soldats pour monter la garde, à cause de la maladie épidémique (Hamilton). A Londres, il manquait par la même cause des acteurs pour le théâtre de Drury-Lane (Metzger, l. c.). « Sie (die influenza) wurde so allgemein und heftig (in Wien. 1782), des offters die mannschaft auf den militair-wachen abgelast, und sogar das theater auf acht tage gesch lossen werden musste. » (Wien's geschichte, beschreibung u. s. w. 1. B. p. 200. Wien, 1824.) La même chose y arriva encore en 1803. — Dans le même temps, par suite d'une épidémie, les courriers et les cochers manquèrent au service public, à Paris.
(2) Hamilton, l. c.
(3) Perkins, l. c. (« L'épidémie (1745) qui affecta particulièrement les jeunes gens et ceux d'un âge moyen. »)
(4) Wittwer, l. c.
(5) Wittwer, l. c.
(6) Chap. II, § IX, n. 2.
(7) Contre l'opinion que professaient Michell, Wittwer et autres.
(8) Saillant (a. 1780, Parisiis), Schnurrer, op. c, t. II, p. 198.
(9) Morgagni, l. c.
(10) Chap. II, § IX, n. 3.

annuelle inconnue (11). L'idée de *contagion*, admise par plusieurs, doit être rejetée, par la raison que la maladie infeste en un clin-d'œil des provinces entières, en sorte qu'il est impossible qu'une telle rapidité de propagation dépende du simple contact et de la communication (14). Il est donc plus probable que la cause des fièvres catarrhales dont il s'agit, dépendant d'une condition insolite de l'atmosphère ou de la présence d'une certaine matière âcre répandue dans celle-ci, c'est-à-dire d'un *miasme*, soit transportée par les vents et dispersée de toutes parts (15), soit exhalée lentement de différents endroits du globe et communiquée à l'air adjacent. Attribuer ce miasme à des *exhalations minérales* (16) ou à l'*électricité* (17), c'est une hypothèse justifiée jusqu'à un certain point par cette observation, que les épidémies de fièvres catarrhales mentionnées se sont quelquefois montrées à la suite de tremblements de terre (18), d'explosions volcaniques (19) et de météores ignés (20). Mais comme ces phénomènes sont survenus souvent sans que ces épidémies les aient suivis, nous ne pouvons établir entre les premiers et les dernières un rapport capable de venir à l'appui de l'hypothèse en question. Il en est de même des opinions suivant lesquelles ces épidémies termineraient leur révolution tous les vingt ans (21) et dépendraient de la fonte des neiges sur les montagnes glaciales du pôle arctique (22), ou d'insectes (23), ou d'un excès d'oxygène (24) Une chose remarquable, c'est que *presque* (25) toutes les épidémies de ce genre, simulant pour ainsi dire les incursions des Barbares, du moins dans les confins de l'Europe, se sont portées du nord au midi.

3. *Cause prochaine.* — Quant à la *cause prochaine* des fièvres catarrhales, nous la plaçons dans une affection particulière de la membrane muqueuse qui tapisse les cavités nasales, la gorge, le larynx et les bronches, et à laquelle donnent lieu la suppression de la transpiration, pour la maladie ordinaire, et une irritation spéciale, quand il s'agit de la maladie insolite. La première de ces ma-

---

(11) « Variæ sunt annorum constitutiones, quæ neque colore neque frigore, non sicco humidove ortum suum debent, sed ab occulta potius et inexplicabili quadam alteratione in ipsis terræ visceribus pendent, quæ humana corpora huic vel illi morbo addicunt determinantque, stante scilicet profatæ constitutionis dominia. » (Sydenham, De morb. epid. opp., t. I, p. 22.

(12) Grant, Cullen, Metzger, Wolf, Most, ll. cc.

(13) « Circa finem aprilis (1658) de repente emicuit affectus qui velut afflatu quodam a sideribus emissus, quam plurimos una corripuit, ut in quibusdam oppidis, unius septimanæ spatio, plusquam mille homines simul decumberent. » (Willis, l. c.)

(14) Voici ce que dit très-bien à ce sujet sir Gilbert Blane (the Edinburgh medical and surgical Journal. July, 1825, n. LXXXIV, p. 61) : « .. That if any disorder affecting a whole community arises from some noxious principle in the soil and air, it must, in the nature of things, attak simultaneously all who are exposed to it; whereas, if it proceeds from any morbid principle generated in the human body, its attak wil be progressive; a certain space of time being necessary for it to pass from individual to individual, and still more from one region or community to another. »

(15) Huxham, R. Whitt, Metzger, ll. cc., Jueh, l. c. — Selle med. clin., p. 126.—Weikard, in Baldinger's N. Magazin für aerzte. 4. B. 3. st. —Hecker, die kunst, die krankheiten der menschen zu heilen. 2 aufl. Wien., 1803, 2 th., p. 274. — G. w. cp. consbruch clinisches taschenbuch für prakt. aerzte. 4 aufl. Gratz, 1807, 2 B. p. 342.

(16) Sydenham, l. c.

(17) Sprengel, l. c. 2 th., p. 120. — Most, l. c., § 102.

(18) A. 1580 (en Angleterre, en France), 1703 (à Rome). Saillant, l. c. Schnurrer, l. c., t. II, p. 247-252. A. 1712 (dans plusieurs endroits).

(19) A. 1677 (Ile-de-Fer), Saillant, l. c. — A. 1767, Schnurrer, l. c., p. 348.

(20) A. 1676 (en Italie et en Turquie) A. 1737 (en Angleterre). Saillant, l. c.

(21) Most, l. c., § 69 et § 115 sq. (fondé sur les épidémies de 1742, 1762, 1782 et 1802). Cependant, où est l'épidémie prédite de 1822?

(22) Most, l. c., § 86. Cfr. Metzger, l. c., p. 61.

(23) Cfr. Metzger, l. c., p. 60. — Vogel, l. c. 2 th., p. 206. Anmerkung. — Most, l. c., § 101, p. 139.

(24) Languth, l. c. — Most, l. c., § 107-114.

(25) L'épidémie de 1580 se dirigeait du midi au nord.

ladies ne diffère donc des fièvres rhumatismales que relativement au *siége* (26) ; mais l'autre est *spécifique* (27). Attendu que les fièvres catarrhales ordinaires peuvent, comme les rhumatismales, régner épidémiquement, nous ne les avons pas désignées, à dessein, par le nom seul d'*épidémiques* : la dénomination de *maladie insolite*, adoptée par Grant (28), nous a plu davantage.

§ XVI. *Diagnostic.*

1. *Facilité avec laquelle on peut les confondre.* — On pourrait confondre les fièvres catarrhales avec les *fièvres intermittentes*, le *typhus*, la *rougeole*, le *croup*, la *péripneumonie*, la *phthisie pulmonaire commençante*, la *coqueluche*, le *catarrhe* et le *coryza*.

2. *Distinction d'avec les fièvres intermittentes.* — On comprendra facilement combien on court risque de confondre les *fièvres catarrhales* avec la *fièvre intermittente quotidienne* ou avec la *double-tierce* et la *sub-continue* (ce qui a fixé déjà depuis long-temps l'attention des médecins) (1), si l'on fait attention que les premières ont souvent des rémissions tellement prolongées qu'elles présentent une espèce d'apyréxie imparfaite ; tandis que les autres reconnaissent quelquefois une complication catarrhale (2). Mais l'invasion des fièvres intermittentes quotidienne, double-tierce et sub-continue, a lieu le *matin* (3) ; la fièvre catarrhale, au contraire, s'exaspère le *soir*. Là, le paroxysme débute par un *froid* intense ; ici, l'exacerbation commence par une *chaleur* qui revient de temps en temps. Enfin les notions des maladies qui règnent plus ou moins viennent se confondre dans un diagnostic déjà douteux (4).

3. *Fièvre catarrhale simple.* — La *fièvre catarrhale* est *simple* pour nous, quand elle affecte la marche que nous avons indiquée (5). Cette même dénomination convient encore aux fièvres catarrhales insolites très-légères.

4. *Fièvre catarrhale compliquée.* — Nous appelons fièvres catarrhales *compliquées* celles qui présentent, outre les symptômes du catarrhe, ceux qui sont propres aux fièvres inflammatoires, rhumatismales, gastriques et nerveuses.

5. *Fièvre catarrhale inflammatoire.* — Les fièvres catarrhales se compliquent ordinairement de symptômes *inflammatoires*, lorsque le malade est robuste, fort, jeune, pléthorique et adonné à l'usage des boissons fermentées ; lorsque des évacuations habituelles, et surtout les règles et les hémorrhoïdes, ont été supprimées ; lorsque la constitution annuelle ou épidémique est favorable aux maladies inflammatoires, et lorsqu'on a employé une méthode de traitement échauffante : il n'est même point rare, dans ces circonstances, que la membrane muqueuse des narines, de la gorge, du larynx et des bronches ne devienne le siége d'une véritable inflammation. En pareil cas, la maladie cesse de porter le nom de fièvre catarrhale et tire sa dénomination de la partie enflammée. Ces sortes d'*inflammations catarrhales* ont cela de particulier qu'elles affectent de préférence les membranes muqueuses, qu'elles provoquent la sécrétion d'un mucus puriforme, et qu'elles changent aisément de siége.

---

(26) « Quæ fluxiones fiunt ad pulmones, asperam arteriam et alias cavitates corporis, catarrhi ; quæ vero ad artus, rheumata sunt aut rheumatismi . » (Galeni, Comment. 3 in Hippocratis aphorismos). Et le distique suivant :

Si fiunt ad pectus, dicatur rheuma catarrhus,
Ad fauces bronchus, ad nares esto coryza.

(27) Most, op. c., § 13.

(28) L. c.

(1) Strack, l. c., p. 25. Lafont-Gonzi, Mémoire sur cette question : Les fièvres catarrhales graves diffèrent-elles essentiellement des fièvres rémittentes pernicieuses? (Mém. de la soc. méd. d'émulation, a. 6, p. 322). — Favart, Mém. sur les fièvres catarrhales graves et rémittentes pernicieuses (Actes de la soc. de méd. pratiq. de Montpellier, a. 1804-1806. Mém., p. 3.) — J.-C. Jacobs, Diss. de febribus perniciosa remittente et catarrhali gravi (*Ibid*, Mém., p. 219). — Gaillard, De febrium catarrhalium cum remittentibus perniciosis comparatione. Diss., *Ibid*, p. 161.—Rapprochement des fièvres catarrhales graves et fièvres intermittentes pernicieuses (Annales de la soc. de méd. de Montpellier, t. XVI, Hist., t. IV, p. 342).

(2) P. I, vol. I, sect. 1, chap. II, § XXVIII, n. 17.

(3) *Ibid*, n. 9 et 10.

(4) Strack, Wittwer, ll. cc.

(5) § XIV, n. 1.

6. *Fièvre catarrhale rhumatismale.* — Nous nommons *rhumatismale* la *fièvre catarrhale* qui, outre l'affection de la muqueuse des voies respiratoires, présente encore celle des membranes séreuses, des muscles, des tendons, des ligaments et du périoste. Si ces dernières parties sont plus fortement atteintes que la membrane muqueuse, on donne plutôt à la maladie le nom de fièvre *rhumatismale* catarrhale. Au reste, il s'agit ici d'une seule et même affection, seulement plus compliquée quant au siége, et ayant plus de tendance à la pleurésie (6), lorsque la fièvre se montre avec des symptômes inflammatoires (*fièvre catarrhale rheumatico-inflammatoire*).

§ XVII. *Pronostic.*

1. *Généralités.* — Les fièvres catarrhales *simples*, quand elles affectent un sujet du reste bien constitué, sont exemptes de danger. Mais il en est bien autrement de celles qui sont *compliquées*, surtout chez des individus déjà auparavant valétudinaires, les enfants et les vieillards, surtout lorsqu'on a mis en usage un mauvais traitement, ainsi que cela est démontré par le grand nombre de décès qui ont lieu pendant le cours des épidémies de fièvres catarrhales (1).

2. *Pronostic de la fièvre catarrhale inflamatoire.*—La *fièvre catarrhale inflammatoire* présente des dangers de différentes sortes : 1° l'affection inflammatoire de la membrane pituitaire peut se communiquer à l'*encéphale*; alors, ainsi que cela a lieu souvent chez les enfants, on voit survenir l'assoupissement, les vomissements, les convulsions, et la mort quand la maladie n'a pas été traitée convenablement; 2° l'irritation de la membrane muqueuse du larynx et de la trachée peut acquérir le degré inflammatoire, et constituer le *croup*, dont les dangers seront exposés dans un traité spécial; 3° cette même augmentation d'intensité de la maladie peut survenir dans la muqueuse des bronches et donner lieu à une *bronchite*; et de celle-ci à l'inflammation du parenchyme pulmonaire, il n'y a qu'un pas.

3. *Pronost. de la fièvre catarrhale rhumatismale.*--Lorsqu'il s'agit de la *fièvre catarrhale rhumatismale*, il arrive aisément que les membranes séreuses et les fibres musculaires qui avoisinent de plus près les endroits atteints d'affection catarrhale, se prennent en même temps. Dans ce cas, les *méninges*, et surtout les *plèvres*, sont affectées, sans qu'on puisse dire que la maladie ait été transmise à ces membranes, par les cavités nasales et les bronches. Cette affection simultanée d'un grand nombre de parties, déjà inquiétante par elle-même, devient dangereuse, si celle qui est atteinte de rhumatisme s'enflamme réellement, et cela à cause des suites de la phlogose. C'est ainsi que nous avons vu plusieurs fois l'*encéphalite* et la *pleurite* s'ajouter aux fièvres catarrhales, et donner lieu elles-mêmes à l'*hydropisie aiguë de la cavité crânienne* et du *sac pleural.*

4. *Pronost. de la fièvre catarrhale gastrique.*—Lorsqu'à la fièvre catarrhale se joint une *complication gastrique* (comme cela arrive très-souvent dans les épidémies) (2), on voit survenir des dangers de diverses espèces; car on doit craindre la prostration des forces par suite de l'action délétère des saburres et de la bile sur le système nerveux, et l'affection de la membrane muqueuse intestinale, occasionnée, soit par le stimulus des saburres et de la bile, soit par l'action de la cause morbifique, transportée

(6) Il en était ainsi dans l'épidémie décrite par Lancisi (Opp. varia. de adventitiis cœli romani qualitatibus), que quelques-uns rapportaient à tort aux fièvres catarrhales. vulgairement *influenza.*

(1) Les auteurs qui ont écrit sur les fièvres catarrhales épidémiques, communément *influenza*, avouent d'un commun accord que la maladie a été par elle-même exempte de danger, et que les décès devaient être uniquement attribués à des circonstances accidentelles. Ainsi, dans l'épidémie de 1782, décrite par Grant, tous les malades guérirent, excepté un seul. Dans celle que j'ai observée à Paris et à Londres en 1803, tous ceux qui avaient joui auparavant d'une bonne santé, et qui étaient actuellement traités d'une manière convenable, guérirent aussi. Les ravages qu'avait occasionnés la maladie devaient être attribués surtout aux individus phthisiques, qui succombaient prématurément.

(2) Sydenham, Grant, Stoll, Vogel, Michell, ll. cc., etc. Cfr. Villaine, Observation sur une fièvre catarrho-gastrique avec malignité (Annales de la soc. r. de médecine de Montpellier, t. XII, p. 325.)

là. La condition du malade est d'autant plus mauvaise que l'état du tube intestinal se rapproche davantage de l'inflammation, et que le péritoine est plus vivement affecté.

5. *Pronost. de la fièvre catarrhale nerveuse.*—Les *fièvres catarrhales*, de même que les rhumatismales, peuvent, dans certaines circonstances déterminées (3), dégénérer en fièvres *nerveuses.* Ces sortes de fièvres *épidémiques* sont même plus exposées que les autres à la dégénérescence dont il s'agit, par la raison qu'elles dépriment promptement les forces du système nerveux, dès le début de la maladie. Au reste, nous soupçonnons fort que quelques auteurs ont confondu les fièvres catarrhales avec le typhus (4), accompagné des symptômes du catarrhe (5).

6. *Pronost. de la fièvre catarrhale d'après la condition particulière des malades.*— Mais si la fièvre catarrhale offre déjà tant de dangers, par suite de complications accidentelles, à quoi devra-t-on s'attendre quand elle attaque une organisation d'ailleurs faible, prédisposée à des maladies étrangères, ou déjà détériorée par elles? — Que les médecins qui ont traité des fièvres catarrhales chez les enfants à l'époque de la première dentition, chez les vieillards prédisposés aux affections soporeuses, chez les femmes enceintes et en couche, chez les sujets affectés d'écrouelles, de varices et de tubercules pulmonaires, de maladies organiques du cœur et des gros vaisseaux, ainsi que des viscères abdominaux, nous répondent. — Ils nous diront que ces fièvres, bien qu'exemptes de danger par elles-mêmes, ont provoqué, dans les circonstances dont il s'agit (à cause aussi de l'effet mécanique de la toux), l'hydropisie aiguë, l'apoplexie, l'avortement (6), la péritonite, les accès de suffocation, l'hémoptysie, la phthisie pulmonaire, l'hydropisie de poitrine, etc.

(3) Chap. II, § XI, n. 2-3.

(4) O.-F.-W. Frentzel, De peculiari quadam febris malignæ catarrhalis exanthematicæ, purpuraceo-pustularis, specie (Acta acad. nat. cur., vol. X, p. 260). — Dern., l. c. Kannegiesser, l. c.

(5) J.-C. Bertrand, Mémoire sur un typhus catarrhal, qui a régné en Lithuanie (Hist. et mémoire de la soc. de méd. prat. de Montpellier, a. 1816, p. 3.

(6) Grant, op. c.

§ XVIII. *Traitement.*

1. *Prophylaxie.* — La prophylaxie des fièvres catarrhales *ordinaires* ne diffère pas de celle des fièvres rhumatismales (1). Toutefois, si les fièvres catarrhales revenaient habituellement à des époques déterminées, surtout vers les équinoxes, il serait important de traiter la maladie chez les sujets pléthoriques par la *saignée*, pratiquée peu de temps avant l'époque indiquée. Les individus d'une structure lâche préviennent souvent les fièvres catarrhales par l'usage d'une *décoction diaphorétique* (2). Quant aux fièvres catarrhales *insolites*, il n'est possible, ni de les prévenir comme maladies contagieuses (3), ni de les éviter comme maladies constitutionnelles, quand elles existent déjà. On conseille bien tous les jours de frictionner la surface du corps avec des tissus de laine, de ne pas quitter la chambre avant d'avoir déjeûné, de boire, avant de se coucher, des infusions de thé avec un peu de tafia, de recourir à des fumigations de diverses sortes, etc.; mais infructueusement, ainsi que nous l'avons expérimenté. Il suffira donc de conseiller aux citoyens de vivre d'une manière très réglée, à l'époque où l'affection dite *influenza* règne, afin que la maladie qui survient demeure au moins exempte de complications. Il faut principalement éviter tout ce qui a du rapport avec le génie particulier de l'épidémie : par exemple, si le caractère de la maladie est inflammatoire, ce sont les boissons fermentées, les aliments trop succulents ; s'il est gastrique, la crapule, les aliments crus ; s'il est nerveux, les évacuations excessives, les affections morales tristes, etc.

2. *Traitement des fièvres catarrhales simples.* — Le *traitement des fièvres catarrhales simples* est le même que celui des fièvres rhumatismales. Ainsi,

(1) Chap. II, § XII, n° 1.

(2) D'après le conseil de Fr. Hoffmann, l. c.

(3) Most (l. c., § CXLV.) dit que les moyens de précaution qui réussissent contre la peste ont le même effet contre les fièvres catarrhales épidémiques ; mais il est prouvé par là même que cet homme célèbre n'a jamais observé de quelle manière les fièvres catharrales insolites envahissent en un clin-d'œil des provinces entières.

après avoir ordonné, d'après ces règles, le régime diététique indiqué (4), et de plus le *silence*, on abandonne la maladie à la nature, pour qu'elle puisse terminer paisiblement son cours. Ce précepte est surtout important, de l'avis de tout le monde (5), lorsque la maladie dont il s'agit affecte des sujets doués d'ailleurs d'une bonne constitution. On prescrit seulement, pour apaiser la toux, des *médicaments emollients*, *mucilagineux* et *huileux* (6).

Quand la maladie touche à sa fin, et que la nature provoque une sueur salutaire, on administre ces remèdes dans un véhicule légèrement *diaphorétique* (7).

3. *Traitement des fièvres catarrhales inflammatoires.* — Lorsque la fièvre catarrhale présente des *traces inflammatoires*, ou dans tout le corps, ou dans la trachée-artère, ou dans les bronches, il faut recourir sans délai à la *saignée* du bras, pour la maladie *ordinaire ;* car si elle est faite et répétée selon l'état des forces et la constitution des malades, elle a toujours un très-bon effet. Et nous ne parlons pas seulement ici des adultes, mais encore des enfants, même à la mamelle. Si on ne pouvait pas leur ouvrir la veine du bras, il faudrait, ainsi que nous l'avons dit (8), en retirer du sang par le moyen d'une sangsue, au lieu de recourir à la lancette. Lorsque la fièvre est peu intense, surtout chez les *enfants*, les *sangsues* appliquées derrière les oreilles, aux jugulaires, et dans l'intervalle des côtes supérieures principalement (9), et répétées suivant les cas, détruisent les symptômes locaux qui font craindre l'inflammation des cavités aériennes de la trachée-artère et des bronches, ou menacent de voir propager à la substance cérébrale et au parenchyme des poumons cette inflammation déjà développée. On donne en même temps le *nitre* (10), à de petites doses, dans un véhicule mucilagineux, pour qu'il n'excite pas la toux ou la cardialgie. La *température* de la chambre doit être à peu près celle que nous avons recommandée dans les fièvres inflammatoires (11); car l'air frais (que Sydenham (12), Moneta (13) et Weicard (14) ont conseillé mal à propos dans presque toutes les fièvres catarrhales) ne convient que dans de justes limites. La maladie parvenue à son plus haut degré doit être traitée comme une *bronchite*, dont elle offre alors les caractères.

4. *Traitement des fièvres catarrhales inflammatoires insolites.* — Les *fièvres catarrhales inflammatoires insolites* réclament bien, comme les autres, la saignée, mais avec plus de circonspection. L'expérience a appris, en effet, que les épidémies de ces fièvres, bien qu'accompagnées de symptômes inflammatoires, ont cependant rejeté, en général, les saignées, en sorte que cette opération n'a pu avoir lieu avec succès que chez les sujets robustes et pléthoriques ; car, dans les autres circonstances, elles étaient suivies d'une prostration considérable d'hémorrhagies violentes et de taches cutanées livides (15). L'usage des *ventouses scarifiées* et des *sangsues* autour de la poitrine était plus sûr. Il en est de même du *nitre*, du *sel ammoniac;* du moins jusqu'à ce que la maladie, ramenée à l'état de simplicité, ait pu être abandonnée à la nature.

5. *Traitement de la fièvre catarrhale rhumatismale.* — Dans les *fièvres ca-*

---

(4) L. c., n° 3.

(5) Bockel, Sporiseh, Sydenham, Grant, Hamilton, Metzger, Wittwer, etc.

(6) *Pr.* Mucilage de gomme arabique, sirop de violettes : aa une once. Eau de fontaine : quatre onces. M. à prendre par cuillerées. Ou bien *pr.* huiles d'amandes douces récemment exprimées : demi-once. Mucilage de gomme arabique, sirop d'althæa : une once. M. Ou *pr.* racine de salep : quinze grains. Faites bouillir avec s. q. d'eau, pendant un quart d'heure. Ajoutez une once de sirop de capillaire à sept onces de colature. M.

(7) P. ex. au lieu d'eau de fontaine, on emploiera de l'eau de sureau ou de tilleul.

(8) Chap. I, § 6, n° 3.

(9) A cause de l'origine des artères bronchiques provenant de la première intercostale ou de la mammaire interne.

(10) Un gros de nitre pour une livre de décoction de salep ou de guimauve avec une once de sirop de réglisse.

(11) Chap. I, § 6, n° 1.

(12) Il dit que l'air libre a été en effet avantageux dans l'épidémie de 1675.

(13) Abhandlung dass die Kalte und das kalte Wasser in Katarrhalkrankheiten, die besten hülfsmittel sind. Warschau, 1776.

(14) Vermisehte medicinisehe schriften. 1. St. Frankf., 1778.

(15) Sydenham, Grant, Hamilton, etc. La même chose a été observée dans l'épidémie de 1803.

tarrhales rhumatismales, la même méthode de traitement qui convient à l'affection catarrhale est aussi applicable à l'affection rhumatismale. Cependant, comme dans ces fièvres, plusieurs systèmes de l'organisme sont attaqués en même temps, bien que les symptômes suivent du reste une marche plus douce, nous recourons néanmoins volontiers à la *saignée*. Quand elle n'est pas indiquée, ou qu'elle a été suffisamment pratiquée, il faut insister d'autant plus sur les *evacuations sanguines locales* que le rhumatisme se rapproche davantage des parties atteintes de catarrhe. Il faut aussi recourir à l'emploi du nitre dans cette circonstance, non-seulement comme moyen antiphlogistique, mais aussi afin de provoquer la sécrétion de l'urine; car il importe beaucoup dans les affections rhumatico-catarrhales de s'opposer aux effets de la sécrétion morbide de sérosité que fournissent les membranes séreuses. C'est pourquoi, aussitôt que la violence inflammatoire est calmée, nous avons recours, plus tôt que dans la fièvre catarrhale simple, à l'application d'un *vésicatoire* près de l'endroit principalement affecté, sans négliger alors les *diaphorétiques doux* et les *diurétiques*.

6. *Avis sur les vomitifs.* — Quoiqu'il doive être question ailleurs (16) du traitement des *fièvres catarrhales gastriques* (et *nerveuses*), il ne faut point taire ici que les *vomitifs* sont très-utiles (17), dans celles qui appartiennent aux épidémies insolites. Mais il est bon d'observer que, même dans les fièvres catarrhales gastriques qui surviennent sporadiquement, une maladie d'un aspect si grave perd son caractère de malignité (que semblaient annoncer la prostration des forces, l'anxiété, l'agitation, dès qu'on a provoqué deux ou trois fois le vomissement, et qu'elle affecte ensuite une marche très-bénigne. En outre, les vomitifs débarrassent les bronches de la pituite qui les obstrue, et facilitent par là la toux et la respiration. Ils sont par conséquent très-avantageux chez les enfants incapables d'expectorer par leurs propres efforts. Le *tartre émétique* (18) ne leur convient pas moins bien qu'aux adultes. Si par hasard son usage était contr'indiqué par la diarrhée, il faudrait recourir à l'*ipécacuanha* (19). Il est des praticiens qui prescrivaient l'*oxymel scillitique* (20) aux enfants, pour les faire vomir : médicament bien irritant! Les *purgatifs* sont le plus souvent nuisibles dans la fièvre catarrhale, en détruisant les forces et supprimant les crachats. Les *laxatifs* méritent quelquefois d'être employés.

7. *Avis sur les excitants.* — Il n'est rien de plus funeste dans le traitement des fièvres catarrhales que la prostration naturelle des forces vitales, c'est-à-dire telle qu'on ne doive l'attribuer ni à la violence de la diathèse inflammatoire, ni aux effets de la phlogose, ni à l'embarras gastrique des premières voies. En effet, la débilité semble réclamer l'usage des *remèdes excitants*, qui, tout en modifiant quelquefois cet état, aggravent presque toujours l'affection de la poitrine. Le médecin est réellement placé ici entre Charybde et Scylla. Trop d'empressement ne mène jamais à une voie sûre. C'est pourquoi, après avoir appliqué un large *vésicatoire* sur la poitrine, et prescrit à l'intérieur l'usage du *petit-lait* légèrement *vineux* (21) et d'une infusion de *sauge*, nous abandonnons la maladie à la nature, pour le reste, pendant un ou deux jours. Alors, si le mal n'empire pas, il y a lieu d'espérer qu'elle pourra achever la guérison avec le temps nécessaire : pour cette raison, on continue la même méthode de traitement. Au contraire, si le mal augmentait toujours, sans qu'on pût en accuser l'augmentation de la phlogose dans les poumons, il faudrait essayer ce que peuvent le régime et les remèdes qui conviennent, selon les cas, au traitement des fièvres nerveuses.

---

(16) Chap. IV, § 23, n° 15. — Chap. V, § 29, n° 6.

(17) Grant, Stoll, Wittwer, ll. cc.

(18) Pour un enfant d'un an : *Pr.* tartre émétique : un grain. Faites dissoudre dans une once d'eau distillée de fontaine; à pr. une cuillerée à café tous les demi-quarts d'heure, jusqu'à ce que le vomissement ait lieu. Pour un adulte : trois grains de tartre émétique dans trois onces d'eau distillée; à pr. la moitié sur-le-champ, et le reste en deux fois, à un demi-quart d'heure d'intervalle.

(19) Pour un enfant, autant de grains qu'il compte d'années. Ou bien, une cuillerée à café de sirop d'ipécacuanha, jusqu'à effet vomitif. Pour les adultes, d'un scrupule à un demi-gros.

(20) Une cuillerée à café tous les quarts d'heure.

(21) Grant, l. c.

Quant à ces derniers, la question du choix roulera principalement sur le *camphre*, le *musc* et l'*esprit de corne de cerf*. En outre, le *vin antimonial d'Huxam* (22), le *soufre doré d'antimoine* (23), la *racine de polygala du Sénégal* (24), sont propres à faciliter l'expectoration. Quelquefois un *cataplasme émollient* appliqué sur le sternum, ainsi que l'inspiration de *vapeurs* d'eau, à l'aide d'une éponge ou de la machine inventée par Mudges (25), atteignent le même but. Mais souvent ces vapeurs ont plutôt pour effet d'échauffer et d'exaspérer la toux.

8. *Avis sur la condition particulière des malades.* — Les difficultés qui se rencontrent dans le traitement de notre maladie doivent souvent être attribuées plutôt à la *condition particulière de chaque malade* qu'à la nature de la fièvre catarrhale elle-même. La plus commune de ces conditions est la *scrofuleuse*. Car, dans ce cas, les poumons sont ordinairement farcis de glandes lymphatiques indurées, qui, participant à l'irritation inflammatoire de la muqueuse bronchique, retardent la guérison de la maladie, et souvent ont le déplorable effet de l'empêcher pour toujours, en donnant lieu à une inflammation, et par suite à la suppuration (*phthisie pulmonaire*). Il est presque impossible d'éviter cette issue funeste, si le médecin s'efforce de surmonter l'obstacle qu'il rencontre ici dans le traitement de la fièvre catarrhale, par des moyens irritants, surtout ceux qui, comme le calomel, exercent une action spéciale sur le système des glandes lymphatiques. On obtient beaucoup, au contraire, par les émollients, le régime, et enfin par la méthode que nous recommandons (26) contre la période aiguë de la phthisie scrofuleuse. Une autre difficulté commune est encore à craindre, lorsque la fièvre catarrhale affecte des *individus hémorrhoïdaires*. Car il n'est pas étonnant que, par suite de l'irritation de la muqueuse nasale ou bronchique, il ne se fasse des congestions dans les veines, d'ailleurs altérées, soit de l'encéphale, soit des poumons. Dans ce dernier cas, nous avons observé, pendant le cours des fièvres catarrhales ordinaires, le pouls irrégulier, d'autres fois semblables à celui des agonisants, des accès de suffocation qui faisaient redouter à chaque instant une issue fatale. Cependant les malades ont guéri par l'usage des laxatifs et des sangsues à l'anus (27). Un crachement de sang spontané est quelquefois avantageux ; mais qu'arriverait-il si le médecin allait l'arrêter par le froid et les astringents? Nous avons résolu cette question dans un autre endroit de cet ouvrage (28), où sont décrits en même temps les effets des fièvres catarrhales sur les *arthritiques*, les *scorbutiques*, les *syphilitiques* et les autres sujets valétudinaires, ainsi que les moyens thérapeutiques qui leur conviennent. On pourra se consoler en lisant le traité de la *Bronchique chronique* (29), où l'on voit que les fièvres catarrhales dégénèrent quelquefois en une maladie chronique qui présente tout-à-fait l'aspect de la phthisie, sans que cependant le tissu du poumon soit altéré.

9. *Convalescence.*—La convalescence, quelquefois très-longue à la suite des fièvres catarrhales (30), est souvent troublée par un reste de *toux* qui empêche ordinairement le sommeil. Cette toux doit être traitée d'après les préceptes qui sont applicables au traitement du catarrhe pulmonaire apyrétique (31). D'autres fois les convalescents, ayant commis une erreur de régime, ou s'étant exposés au froid, paient assez chèrement leur imprudence.

---

(22) Pour un adulte. *Pr.* Eau de sauge : sept onces; vin antimonial d'Huxham : un gros; sirop de roses : une once. M. D. S. à pr. une once toutes les deux heures.

(23) Pour un adulte, un demi-grain par dose, toutes les trois heures.

(24) Deux gros pour la colature d'une livre de décoction.

(25) Treatise on the medical and expeditious cure for a recent catarrhus-cough. London, 1779.

(26) P. II, vol. II, sect. 1., chap. X, § 44, n° 14.

(27) C'est ainsi que, de concert avec le professeur Mianowski, nous avons arraché à la mort un vieux chirurgien de Vilna (Bigutski) atteint d'une fièvre catarrhale, et tombé tout à coup comme dans un état d'agonie.

(28) L. c., § 47, n° 4.

(29) L. c., § 51, n° 13.

(30) P. ex. après l'épidémie de 1803.

(31) P. II, vol. II, sect. 1, chap. XIV, § 65, 7.

CHAP. IV. — DES FIÈVRES GASTRIQUES.

§ XIX. *Du Sujet en général.*

1. *Définition.* — On appelle *gastriques* les *fièvres continues* qui sont caractérisées par des troubles du canal alimentaire et des viscères digestifs, qui offrent des exacerbations et des rémissions très-évidentes, et qui sont produites, ou du moins entretenues, par des matières morbifiques contenues dans les premières voies; savoir, des saburres, de la bile, de la pituite, des vers.

2. *Division.* — Suivant que les saburres, ou la bile, ou les mucosités, ou les vers, jouent le principal rôle dans les *fièvres gastriques continues*, on les désigne par les épithètes ou de *saburrales* ou de *bilieuses*, ou de *muqueuses*, ou de *vermineuses*. Or, les *fièvres continues gastriques saburrales* se divisent en *primitives* et *secondaires*. Les premières comprennent toutes celles qui proviennent d'une alimentation péchant par la *quantité* ou par ta *qualité*; les autres embrassent celles dans lesquelles les saburres n'existent que comme *effets de la maladie*.

3. *Ordre des matières.* — Pour que nous puissions exposer dans l'ordre convenable un sujet aussi important que celui des fièvres gastriques, nous traiterons de chacune des espèces de ces fièvres, comme si elles constituaient autant de maladies distinctes. Et d'abord :

§ XX. *De la Fièvre continue gastrique saburrale primitive par indigestion.*

1. *Définition* — La *fièvre continue gastrique* occasionnée par les aliments dont la quantité excède les forces et la capacité des organes digestifs, est pour nous une fièvre *saburrale primitive par indigestion* (1).

2. *Auteurs.* Depuis long-temps nous avons parlé (2) de cette fièvre, négligée par nos prédécesseurs (3), comme d'une espèce particulière des fièvres gastriques: Abernethy (4), Wilson Philip (5), Mérat (6) et Zink (7) ont donné aussi, dernièrement, sa description.

3. *Symptômes.* — Quand l'estomac est rempli d'une quantité d'aliments qui excède ses forces et sa capacité, au bout de trois, quatre ou cinq heures, la région épigastrique devient le siége d'une tension et d'une oppression qui s'accompagnent d'inquiétudes graves. La nuit se passe dans l'agitation et l'insomnie. Viennent ensuite les nausées, les rapports nidoreux, les vomituritions, et le malade dit que, s'il pouvait vomir, tout embarras cesserait promptement. Ce qui a lieu, en effet, le plus souvent en partie, quand le malade a rendu, pendant trois ou quatre fois, des aliments corrompus, convertis en une masse acide, amère. Il y a, en outre, amertume de la bouche, haleine fétide, langue recouverte d'un enduit muqueux, jaune, surtout à sa base, sèche; anorexie, et même aversion des aliments, coloration de la face altérée, pâle, jaunâtre; pesanteur de tête, sensation de froid suivie de chaleur, avec pouls précipité, plein, légèrement dur, souvent intermittent, et désirs de boissons acidules. Si le malade ne vomit pas spontanément, l'embarras de la région épigastrique se change en une douleur qui s'étend vers les hypochondres, surtout à droite. La respiration devient

---

(1) Fièvre d'indigestion.; allem, unverdaulichkeitsfieber; ital., febbre d'indigestione.

(2) Dans la première édition de cet ouvrage, publiée en 1811, p. 1, vol. I, chap. v, § 58.

(3) Mérat (Dictionnaire des sciences médicales, article INDIGESTION, t. XXIV.) dit: « Je n'ai trouvé nulle part réunies en corps de doctrine les différentes recherches que ce sujet comporte, et j'ai pensé qu'il y aurait peut-être quelque utilité de le faire.... » Et: « Sauvages, qui a classé deux mille quatre cents maladies, ne place en aucun endroit l'indigestion. »

(4) Surgical observations on the constitutional origin and treatment of local diseases and on anevrismes. Edit. 5. Lond., 1820, p. 19.

(5) A treatise on indigestion and its consequences, called nervous and bilious complaints; with some observations on the organic diseases, in which they sometimes terminate. 2 édit. Lond., 1822. (M. Hasper en a donné la traduction allemande avec notes. Lips., 1823.)

(6) L. c.

(7) Réflexions sur l'indigestion lues à la société cantonale des Sciences naturelles de Lausanne, le 4 février 1824. (Journal complémentaire du Dict. des sciences médicales, t. XVIII, cahier 69, p. 81.)

courte avec anxiété, lassitude et humeur chagrine. Quelques-uns éprouvent des lipothymies, d'autres le hoquet. L'abdomen se gonfle, se tend. Des borborygmes parcourent les intestins, souvent avec douleur. Des vents, exhalant l'odeur de l'hydrosulfate de potasse, s'échappent de l'anus, et leur sortie procure du soulagement; ils sont suivis ordinairement d'un flux de matières féculentes. Si cette évacuation n'a pas lieu, la céphalée, quelquefois le délire, les convulsions et l'assoupissement apparaissent. L'urine, d'abord claire, devient enfin jumenteuse et souvent laisse déposer un sédiment rosé. La maladie se termine ordinairement là dans l'espace de vingt-quatre heures; d'autres fois elle dure trois ou quatre jours, en laissant fréquemment la prostration des forces et surtout de l'appétit.

4. *Nécroscopie.* — Les *cadavres* des individus morts d'indigestion présentent l'estomac très-distendu, le foie noirâtre et les vaisseaux de ces viscères, ainsi que ceux de l'encéphale, gorgés de sang (8).

5. *Causes prédisposantes.*— Quoique l'homme le plus sain, quand il est adonné à la gourmandise, puisse être atteint de la maladie dont il s'agit, elle exige cependant en général une prédisposition quelconque. Cette prédisposition est amenée par un vice héréditaire (9), l'enfance, la vieillesse, la grossesse, la débilité, les blessures (10), la convalescence, les études, la méditation, les veilles, la tristesse, la colère, l'ennui, l'oisiveté, l'abus des liqueurs fermentées, les médicaments narcotiques, les vicissitudes atmosphériques, le printemps, l'été, le vent du midi, vulgairement *sirocco*, la suppression de la transpiration, le défaut de dents, la négligence de la mastication par suite de la mauvaise habitude de manger à la hâte, le mélange trop fréquent des boissons avec les aliments, le jeûne, les repas pris à un trop grand intervalle, et à une heure inaccoutumée, les vêtements trop étroits, un violent exercice immédiatement après les repas, les voyages, la pléthore, abdominale surtout, la constipation, l'usage répété des vomitifs et des purgatifs, les hernies et les autres maladies des viscères abdominaux, principalement de l'estomac et du foie.

6. *Causes excitantes.*— Aux aliments dont l'abus engendre le plus souvent les fièvres dont il s'agit ici, appartiennent : les viandes dures, grasses, mangées froides, principalement celle de porc; le fromage corrompu, les oies, surtout leur foie; les escargots (11), les crabes, les congres, les raies bouclées, les anguilles, le maquereau sec, la morue, et les autres poissons salés et endurcis par la fumée; les œufs durs, les choux, fermentés surtout, mêlés de graisse; les haricots, les lentilles et autres légumes de ce genre; les champignons, le pain récemment cuit, les concombres, les melons.

7. *Cause prochaine.* — Quand on cherche la *cause prochaine* de la fièvre gastrique saburrale provenant d'une indigestion, on la trouve, soit dans la distension mécanique de l'estomac par une trop grande quantité d'aliments et le défaut de réaction qui en résulte (12), soit dans l'extension de l'estomac empêchée par des obstacles environnants, soit dans la faiblesse ou l'inertie des fibres musculaires de cet organe par défaut de force vitale, dû surtout à une altération de la paire pneumo-gastrique ou vague et du cerveau; soit dans l'abolition ou la perversion de la sécrétion du suc gastrique, soit dans un état d'irritation voisin de la phlogose.

8. *Diagnostic.*— Attendu que, parmi les malades, les uns cachent l'intempérance qu'ils ont commise, et les autres, par exemple les enfants, ne peuvent rendre compte d'une erreur de régime, le diagnostic de notre fièvre devient souvent difficile. La difficulté est extrême lorsque cette fièvre se surajoute à une autre maladie (13). En général, le diag-

---

(8) Mérat, l. c.

(9) J'ai connu une famille dont tous les membres sont morts d'indigestion.

(10) Abernethy, l c.

(11) Guillaumont (Froriep's notizen aus dem gebiete d. natur und Heilkunde. 1. B., n° 19, n. 1.) prétend que les limaçons ont quelque chose de narcotique.

(12) On peut comparer ici l'estomac avec la vessie urinaire rendue paralytique par la rétention d'une injection.

(13) Ainsi, en 1823, je fus appelé en consultation à Vilna, pour un enfant affecté de scarlatine, qui avait été pris inopinément d'une fièvre très-violente avec vomissements et convulsions, et paraissait sur le point de succomber. Toute cette scène, que l'on pouvait facilement

nostic s'éclaircit en ayant égard à la manière de vivre des différentes classes de citoyens, surtout pendant le temps du carême et les jours de fête. — Prenons garde d'attribuer à l'indigestion des maladies qui s'accompagnent bien à la vérité de fièvre et de vomissement, mais qui reconnaissent néanmoins une origine différente, par exemple l'encéphalite, la période d'invasion de la variole, la cardite, la gastrite, l'entérite et l'hépatite! Il peut arriver, en outre, que les erreurs de régime réveillent les paroxysmes de quelque maladie cachée, sans qu'on puisse du reste les regarder comme la maladie principale, ainsi que nous l'avons souvent expérimenté pour les calculs, soit biliaires, soit urinaires. Mais la fièvre saburrale gastrique d'indigestion varie suivant les différentes constitutions des malades; quand elle est récente et qu'elle affecte un sujet sain d'ailleurs, elle est le résultat d'un vice local de l'estomac. Si elle a été négligée, surtout chez les individus valétudinaires, le vice local s'est déjà communiqué aux intestins, avec prostration des forces et troubles du système nerveux. Les individus pléthoriques et sujets aux hémorrhoïdes contractent, à la suite d'une indigestion, une fièvre avec symptômes inflammatoires, accompagnée d'une affection de l'estomac qui ne diffère pas de la phlogose, et qui a son siége aux environs du pylore; du moins la région qu'occupe cet organe supporte alors très-difficilement le contact.

9. *Pronostic.* — La fièvre gastrique saburrale d'indigestion, lorsqu'elle est négligée ou traitée mal à propos chez les personnes qui ont de la difficulté à vomir spontanément, ou dont les intestins sont atteints d'inertie, dégénère en *fièvre nerveuse* ou *putride* et en *phlogose des viscères abdominaux.* Les enfants et les vieillards, prédisposés aux maladies cérébrales, tombent souvent de cette fièvre dans l'*hydrocéphale aigue* et l'*apoplexie.* Lorsque l'irritation gastrique de l'estomac et des intestins, par suite d'indigestion, dure long-temps ou se renouvelle fréquemment chez les enfants, scrofuleux surtout, c'est une voie ouverte au *carreau.* Chez les femmes enceintes et en couche, on a à craindre la *péritonite.* En général, les accès répétés de la fièvre dont il s'agit affaiblissent l'économie tout entière, donnent lieu à l'arthritis et à d'autres maladies chroniques, principalement de l'estomac, des intestins et du foie. Si la fièvre d'indigestion vient compliquer quelque maladie chronique grave, comme la phthisie pulmonaire, le malade, qui sans cela aurait pu vivre encore assez long-temps, succombe souvent tout-à-coup.

10. *Prophylaxie.* — La *prophylaxie* a rapport aux causes, soit prédisposantes, soit excitantes. Le développement de ces dernières exigerait ici un traité diététique. Nous renvoyons, pour les autres, aux chapitres de la boulimie et de la dyspepsie (14). Il nous suffira de rappeler que la voracité des enfants est souvent liée à un état morbide du cerveau; que d'autres fois elle dépend de la manière vicieuse de les élever, en ce qu'on les fait manger ou trop fréquemment et copieusement, ou trop rarement et en trop petite quantité (ce qui les porte à manger en cachette (15).) Les vieillards (qui ne savent pas modérer la seule jouissance qui leur reste) doivent éviter les festins, et se rappeler, quand ils mangent chez eux, que la première digestion des aliments se fait dans le pot, et l'autre dans la bouche.

11. *Traitement.* — Si le vomissement a lieu spontanément, il faut le favoriser par des boissons d'eau tiède, sur lesquelles cependant on ne doit pas trop insister, de peur que l'estomac, déjà trop dilaté d'ailleurs, ne tombe dans un état d'atonie complète par suite d'une trop grande distension. S'il ne survenait pas de vomissement spontané, mais que le malade éprouvât des efforts pour vomir, il faudrait provoquer l'expulsion des ma-

attribuer à une métastase vers le cerveau était le résultat d'une erreur de régime; car, les évacuations indiquées étant terminées, l'enfant recommença à jouer au bout de quelques heures.

(14) Part. III, vol. I, sect. 2.

(15) La femme du comte d'Antragues (autrefois la célèbre cantatrice Parisienne Saint-Huberty) avait élevé son fils d'une manière très-sévère sous le rapport du régime. — Il arriva, à Vienne, en 1800, que l'enfant, plus tourmenté par la faim que de coutume, ayant trouvé deux livres de chocolat, les dévora en une seule fois. Il chercha une boisson analogue dans de l'encre, dont il but un verre. Il s'ensuivit une fièvre violente qui ne fut pas sans danger pour sa vie.

tières indigestes en irritant le gosier à l'aide du doigt ou d'une plume. Dans le cas où ce moyen naturel d'exciter le vomissement serait insuffisant, on aurait recours à un *vomitif*, soit avec la *racine d'ipécacuanha*, soit avec le *tartre émétique*. Nous faisons précéder volontiers ces moyens par les *résolutifs* (16), qui, de concert avec les *lavements* répétés, la *diète*, l'usage de la *limonade* ou de la *solution de crême de tartre* (17), peuvent souvent, seuls, combattre la maladie. Au reste, les vomitifs sont contre-indiqués ici par l'impuissance absolue de vomir, la grossesse, une hernie, une hémoptysie antérieure, les congestions vers la tête ou dans les viscères abdominaux, et une disposition très-marquée de ces organes à la phlogose. Cette disposition, ainsi que la fièvre, exigeraient l'application de *sangsues à la région épigastrique*, et même la *saignée*, si elles laissaient apercevoir des signes d'inflammation. Mais autre chose est attaquer par ces moyens un cas particulier et compliqué, et autre chose, recommander la méthode antiphlogistique comme traitement général des fièvres gastriques d'indigestion (18).

12. *Suite du même sujet.* — Aussitôt que les saburres tendent à se porter au dehors et qu'elles ne sont pas suffisamment évacuées, c'est le cas d'employer les *laxatifs*, par exemple, l'*électuaire lénitif* (19), le *sel amer* (20), la *pulpe de tamarins*. Lorsque les matières sont encore contenues dans les petits intestins et que la fièvre ne présente aucuns symptômes inflammatoires, il n'y a pas de meilleur remède que la *racine de rhubarbe* (21). Dans les cas plus graves, et lorsque le malade indique le siége de son mal dans la direction de l'intestin colon, le médicament le plus efficace à employer est la *racine de jalap* (22). Nous réservons le *calomel* pour les enfants et pour le cas où un vomissement rebelle s'opposerait à l'usage des autres laxatifs; cependant nous en donnons une dose telle que son effet soit prompt (23); car les petites doses répétées de mercure, outre qu'elles n'ont pas un effet assez laxatif, portent une atteinte nuisible à tout le système et surtout aux glandes du mésentère. On oppose aussi avec succès aux vomissements excessifs qui surviennent dans cette maladie la *potion* dite *anti-émetique de Rivière* (24). On pare au danger d'une affection secondaire de l'encéphale par les *sinapismes* appliqués à la surface interne des mollets, ainsi que par les sangsues posées derrière les oreilles et aux tempes.

13. *Avis.* — Les évacuations indiquées ayant eu lieu et la fièvre touchant à sa fin, il arrive néanmoins quelquefois que les troubles du tube intestinal persistent, car les malades se plaignent souvent encore de douleurs vagues d'intestins, de diarrhée et d'insomnies. Alors seulement, et non plus tôt (25), l'*opium* associé à la *rhubarbe* et au *mucilage* (26) a un effet admirable. Si la diarrhée épuisait réelle-

---

(16) *Pr.* crême de tartre pulvérisée, deux gros; tartre émétique, un grain. M. et divisez en six parties égales. D. S. à pr. une partie toutes les deux heures.

(17) *Pr.* crême de tartre, suc de citron frais, *ââ* demi-once; sucre blanc, deux onces; eau bouillante, trois livres. D. S. de col. refroidie pour boisson.

(18) Chauffart, Observations d'indigestions guéries par le traitement antiphlogistique. (Journal général de médecine. Janvier 1824, p. 44.)

(19) Pour un adulte, une demi-once toutes les trois heures.

(20) Pour un adulte : *Pr.* sel amer, dix gros; eau de fontaine, une livre; sirop de framboise ou de cerises noires, demi-once. M. A pr. en six fois, en laissant toujours deux heures d'intervalle.

(21) *Pr.* Teinture aqueuse de rhubarbe, eau de fenouil. aa trois onces. M. D. S. A prendre une once toutes les deux heures.

(22) Pour un adulte, jusqu'à quinze grains par dose toutes les trois heures.

(23) Deux ou trois grains pour un enfant; six, huit grains pour un adulte, sans véhicule et en une seule fois.

(24) *Pr.* Sous-carbonate de potasse, dix grains. D. en paquets. *Pr.* suc de citron frais, demi-once. D. dans un verre. M. A pr. au moment de l'effervescence, toutes les deux heures (pour un adulte).

(25) Zink (l. c. p. 99) conseille l'opium au commencement de l'indigestion, dans le but d'exciter l'inertie de l'estomac et de rétablir la liberté du pylore !! —

(26) *Pr.* gomme arabique, trois gros; racine de rhubarbe, un scrupule; sucre, demi-once. Faites bouillir un instant. Ajoutez dix gouttes de laudanum liquide de Sydenham à six onces de colature. M. A pr. une cuillerée à bouche toutes les heures (pour un adulte).

ment les forces, on donnerait la *poudre* de Dower (27).

14. *Traitement de la convalescence.* — Il faut que le *convalescent* apporte beaucoup de précaution dans sa nourriture, qui doit consister en bouillons de gruau, d'orge; dans les cas de grande faiblesse et d'épuisement, on donne du vin étendu d'eau, mêlé par le moyen du feu avec un jaune d'œuf, du sucre et des fleurs aromatiques. L'exercice modéré du corps et l'air de la campagne conviennent presque à tous les malades. Si l'appétit ne revient point malgré ces moyens, il est à propos de faire prendre aux adultes du *vin d'absinthe*, de *Chypre*, de *Malaga*, ou de l'*élixir viscéral d'Hoffmann* (28), ou une *décoction*, soit de *bois de quassia* (29), soit d'*herbe de trèfle d'eau* (30), en leur permettant en même temps du café sans sucre et sans lait.

§ XXI. *Des fièvres gastrico-saburrales provenant d'aliments de mauvaise qualité.*

1. *Définition.* — Les fièvres produites par *l'usage d'aliments de mauvaise qualité* constituent la seconde espèce de fièvres gastriques saburrales primitives.

2. *Avis.* — Les écrivains de médecine pratique passent encore sous silence cette partie de notre sujet. La *toxicologie* est bien là; mais combien il est difficile d'y retrouver à propos, d'y choisir, d'y mettre en ordre les notions qui ont rapport à la maladie dont il s'agit. Nous devons du moins traiter ici des *champignons*, du *miel*, des *moules*, des *poissons*, des *viandes*, du *lait*, du *fromage*, des *saucisses* ou *boudins vénéneux*, en tant qu'ils engendrent très-fréquemment les fièvres gastriques (1).

3. *Champignons.* — L'usage même modéré des champignons est quelquefois suivi d'une prostration subite des forces, de mouvements fébriles, de vertiges, de nausées, de vomissement, de constipation, de gonflement de l'abdomen, d'écoulement de sang par l'anus, d'assoupissement, de convulsions, de tremblements et de délire. Il n'est pas nécessaire de démontrer que ces symptômes ne dépendent pas seulement de la quantité de champignons que l'on a ingérés, mais de leur qualité, qui est âcre et narcotique. Mais les champignons en général, constituant un mets très-exquis, et nécessaire à beaucoup de nations (2), et ne pouvant pour cette raison être rayés du catalogue des aliments, ainsi que l'a conseillé un homme célèbre (3), tout le soin consiste à distinguer les champignons bons à manger de ceux qui sont vénéneux. On doit regarder comme *suspects* les champignons glabres et visqueux, de couleur noire livide, verte ou bariolée, qui exhalent une odeur putride ou qui se gâtent promptement, qui durcissent par l'ébullition, ainsi que ceux qui sont supportés par une tige creuse. Mais comme ces signes sont incertains (4), il faut avoir recours à ceux qu'indique la botanique. Parmi les champignons les plus communs, on peut regarder comme vénéneux l'aga-

---

(27) Deux grains par dose, avec huit grains de gomme pulvérisée. Toutes les trois heures, pour un adulte.

(28) Une cuillerée à café deux ou trois fois par jour.

(29) Un scrupule pour six onces de colature, à prendre en trois fois.

(30) Un gros pour six onces de colature.

(1) On lira avec intérêt, sur les effets nuisibles des aliments de mauvaise qualité: J.-P. Frank, System einer Wollstond. med. Polyzey. 3. Bd. manuh. 1804. J. W. Knoblauch, von den mitteln u. wegen, die mannigfaltigen Verfalschungen sæmintl. Lebensmittel, ausserhalb der gesetzl. unterzuch. zu erkennen, zu verhüten und, wo mœglich, wieder aufzuheben u. s. w. Leipz., 1810. 2. Th. ch. h. Th. Schreger handbuch zur selbstprüfung unserer speisen u. getranke u. s. w. Nürnb., 1810. W. H. G. Remer, Lehrb. d. polizeylich. gerichtl. chemie. 2. Aufl. Helmst. 1812. Y. Kerner, das Fattgift u. d. Fettsaure. Stuttg. u. Tüb., 1822. Fr. Accum von d. verfælschung d. nohrungsmittel u. v. d. Küchengiften u. s. w. A. d. Engl. v. L. Cerutti. Leipz., 1822. C. G. Kühn. Progr. de alimentor. adulteratione nib. investigand. et severe puniend. Lips., 1822. Ejusd. programmata de venenatis casei comesti effectis. Part. I-IV. Lips., 1824. Ejusd progr. de venenatis botulorum comestor. effectis. I et II. Lips., 1824.

(2) Pallas Reisen. 1. B. p. 30. — Mes observations cliniques, 1re année, p. 24.

(3) Tissot, Traité de l'épilepsie.

(4) Jos. Frank, Handbuch der toxicologie, 2. Ausg. Wien., 1803, § 159, not. 119, p. 206.

ric musqué, l'agaric picco, le bolet élégant et le *phallus impudicus;* comme *comestibles*, l'agaric délicieux, le bolet de bœuf et le *phallus esculentus*. *Pallas* professait l'opinion que les *mêmes* espèces de champignons acquéraient des qualités tantôt vénéneuses, tantôt nullement malfaisantes (5). — On comprendra que les symptômes indiqués doivent leur origine à l'usage des champignons vénéneux, en ayant égard à l'époque de l'année, à la circonstance d'une maladie qui se développe subitement chez plusieurs individus ayant mangé à la même table, et à la nature des matières vomies. L'espoir de la guérison dépend surtout d'un traitement convenable et *prompt*, car, pour peu que la maladie soit négligée, principalement si le malade a mangé une quantité considérable de champignons vénéneux, s'il a peu ou pas du tout vomi, il est rare qu'elle n'ait pas une issue funeste. D'après cela, on ne doit permettre la vente des champignons que sur la place publique, après un examen fait par des hommes experts. En outre, il faut répandre parmi toutes les classes de citoyens, par le moyen de livres (6), des almanachs surtout, les descriptions des champignons, soit vénéneux, soit comestibles. On a proposé aussi (7) leur extirpation (qu'il est à peine possible d'obtenir.) — Si l'ingestion des champignons vénéneux est suivie d'un vomissement spontané, il faut favoriser celui-ci par des boissons d'eau tiède oxymellée. Autrement, on doit provoquer le vomissement ou avec la poudre de racine d'ipécacuanha (8), avec le sulfate de zinc (9), ou par le chatouillement du gosier et la compression de l'épigastre. S'il y avait lieu de soupçonner que le poison est déjà parvenu dans les intestins, on pourrait recourir au *tartre émétique*, qui a aussi pour effet de purger par le bas. Mais lorsque le vomissement n'est plus indiqué, c'est le cas d'administrer la *solution de sel amer*. Il faut donner en même temps des lavements d'eau fraîche et de vinaigre. Les champignons vénéneux excitent quelquefois aussi, chez les sujets pléthoriques, un état inflammatoire qui réclame la *saignée*, l'application de *sangsues* aux tempes et à la région épigastrique, les épithèmes froids sur la tête, et l'usage interne des *acides végétaux*. Mais le plus souvent, le poison dont il s'agit produit la prostration des forces et la débilité du système nerveux; et, dans ce cas, comme nous l'exposerons ailleurs avec plus de détails (10), il faut recourir à l'*éther sulfurique*, à l'*ammoniaque* et même à l'*opium*, quand il y a des mouvements convulsifs, sans négliger les frictions de tout le corps et les lavements de *tabac* (11).

4. *Miel.* — Déjà Pline (12) et d'autres anciens (13) avaient observé que les *abeilles terrestres* faisaient, à certaines époques de l'année, aux environs du Caucase, du *miel* dont l'usage produisait l'effet du poison. Cette observation a été confirmée dernièrement dans d'autres pays par Lusser (14), A. de Saint-Hilaire (15) et autres (16). Les *symptômes* qui accompagnent l'ingestion de cette espèce de miel sont les suivants : douleur d'estomac, vomissement, diarrhée, d'autres fois ivresse, vertiges, visions, dureté de l'ouïe, larmoiement, rire convulsif, délire, convulsions, douleurs de

---

(5) L. c.

(6) Paullet, Traité historique, graphique, culinaire et médical des champignons.

(7) J.-P. Frank, Syst. d. med. poliz. 3. B., 1. abtheil., 4. abschnitt.

(8) Depuis un demi-gros jusqu'à deux scrupules.

(9) *Pr.* vitriol blanc purifié, un scrupule. Faites dissoudre dans quatre onces d'eau distillée. M. D. S. Le malade en prendra tout d'abord deux cuillerées à bouche, et ensuite, s'il en est besoin, il prendra le reste peu à peu, jusqu'à ce que le vomissement ait lieu.

(10) Part. II, vol. I, sect. 1, chap. XV, de l'Empoisonnement par les venins. Cfr. Part. II, vol. II, sect. 2, chap. XXII, des Défaillances nerveuses.

(11) *Pr.* feuilles de tabac, un gros. Faites bouillir avec suffisante quantité d'eau, pendant quelques instants. Huit onces de colature. D. S. pour un lavement.

(12) Histor. mundi, lib. XXI, cap. XIII.

(13) Dioscorides, Xénophon.

(14) Naturwissenschaftlicher anzeiger der Schweitzerischen gesollschaft fur die gesamnet. Naturwissenschaften, II. Jahrg., p. 48.

(15) Relation d'un empoisonnement causé par le miel de la guêpe lechequana. (Bulletin de la société philomathique, mai 1824, p. 74.)

(16) Smith, Barton, Azzara, etc.

la langue, de la main gauche et des extrémités inférieures. La *cause* d'où dépendent les qualités vénéneuses du miel paraît résider dans les végétaux qui en fournissent les matériaux aux abeilles. On accuse surtout sous ce rapport l'azalea pontica, le rhododendron ponticum, l'aconit napel et lycoctonum, la paullinia australis, l'andromeda mariana, les kalmia angustifolia, latifolia et hirsuta. Cette maladie est quelquefois mortelle (17); cependant elle guérit le plus souvent par le vomissement, en laissant une grande faiblesse. On s'accorde à regarder les boissons d'eau tiède comme le remède propre à cette affection.

5. *Moules.* — L'ingestion des moules produit quelquefois une fièvre accompagnée de prurit insupportable de la peau, et d'une éruption de taches et de tubercules (18), avec gonflement de la tête, nausées, vomissement et délire. On ne peut pas même manger des *huîtres* depuis le mois de mai jusqu'au mois de septembre, sans s'exposer à la fièvre, aux vomissements, à la diarrhée, et aux coliques (19). On peut lire sur ce sujet Behrens (20), J.-P. Frank (21), Zandick (22) et Pasquier (23). Les *moules* comestibles n'ont point encore été assez bien distinguées de celles qui sont capables de nuire. On peut même douter qu'il existe réellement des moules vénéneuses, et que les mauvais effets auxquels elles donnent lieu ne soient pas dus plutôt à des maladies qui leur sont propres (24), ou à des animalcules parasites qui leur sont adhérents (25). Les maux qu'occasionnent les moules, quoique bonnes à manger, dépendent souvent d'une idiosyncrasie particulière (26). — On doit regarder comme suspectes les huîtres excessivement vertes (27), rétractées sur elles-mêmes, dont l'eau est mal-propre et salée outre-mesure (28). On doit en défendre la vente pendant les mois dangereux (29), et, en général, la soumettre à la surveillance de la police. Outre les vomitifs et les purgatifs, on fait boire du *lait* aux personnes qui ont mangé des moules vénéneuses. Cependant les huîtres ne sont pas solubles dans le lait, tandis qu'elles se dissolvent dans le vinaigre et le suc de citron (30). L'alcool les endurcit. Mais il s'agit ici d'expériences faites hors du corps humain, et qui ne doivent, par conséquent, être appliquées à l'économie vivante qu'avec précaution.

6. *Poissons.* — A la suite de l'usage des *poissons*, regardés de tout temps comme un aliment suspect (31), on a observé, d'après le témoignage surtout de Chisholm (32) et de W. Ferguson (33), la fièvre, les nausées, les vomissements, la diarrhée, en un mot, l'hypercatharsie; puis la débilité, les vertiges, l'anxiété, les douleurs d'articulations, la paralysie et la mort. Les poissons qui offrent principalement des qualités vénéneuses sont les suivants : la *parca major*, le *coracinus fuscus*, le *sparus chrysops*, la *coryphæna*, le *scomber maximus*, la

---

(17) Lüsser, l. c.

(18) Cfr. chap. x, de l'Urticaire.

(19) Un homme éminent, l'honneur des chirurgiens d'Italie, François Pajola, m'a rapporté autrefois, à cet égard, plusieurs observations sur des étrangers habitant Venise, qui se procuraient clandestinement des huîtres dans une saison de l'année où leur vente publique était défendue.

(20) De affectionibus à mytilis. (Werlhofii opera, p. 491.)

(21) System einer wollstændigen medicinischen polizey. dritter Band. Erste abtheil. dritter abschnitt.

(22) Observations sur une perturbation aiguë dans les voies digestives, occasionnée par l'indigestion des huîtres. (Journ. universel des sciences médicales, IV. année, n° 40, 1819, août, p. 116.

(23) Essai médical sur les huîtres. (Journ. de pharmacie et des sciences accessoires. Paris, 1819, n° 1-5, p. 18.)

(24) Behrens, l. c. Zandyck, l. c. (La débilité d'une huître empêchant la conversion de l'eau de mer en substance animale !!)

(25) J.-P. Frank, l. c.

(26) Jos. Frank, Toxicologie, § 146, p. 112, not. 126.

(27) Dans les arsenaux de marine, la couleur verte des huîtres dépend souvent du cuivre qui double le fond des navires. (Extrait des notes de mon père.)

(28) Zandick, l. c.

(29) Unzer, Der artz., n. 90.

(30) Pasquier, l. c.

(31) Paw, Recherches philosophiques sur les Egyptiens et les Chinois, t. III, p. 130.

(32) The Edinburgh med. chirurg. journal, 1808.

(33) Transactions of the R. society of Edinburg, vol. IX, p. 65.

murœna major et *chepœathyrsa* (34). La chair de dauphin (35), de perche (36) et de *barbot commun* (37) doit même être regardée comme suspecte. Mais il ne faut pas toujours attribuer directement à la qualité vénéneuse des poissons les accidents auxquels ils donnent lieu, car on doit souvent en accuser les substances narcotiques dont ils se nourrissent (par exemple, les *cocculi* d'orient officinaux), ou la macération du lin ou du chanvre dans les viviers, ou des minérais de cuivre qui, dans quelques pays, occupent le fond de la mer (38). Dès-lors les poissons deviennent sujets à des maladies qui les rendent moins propres à servir d'aliment. Il en est de même à l'époque de l'émission du sperme. D'autres fois, la qualité nuisible ne réside pas dans le poisson tout entier, mais dans ses œufs, ou son foie, ainsi qu'on le rapporte du *cyprinus barbus* et de l'*esoces lucius* (39). Il résulte de tout cela que la vente clandestine des poissons doit être défendue, et qu'il faut soumettre à des lois sévères leurs marchés publics. Le traitement des accidents occasionnés par des poissons de mauvaise qualité est tout-à-fait semblable à celui que nous avons proposé au sujet des moules.

7. *Viandes.* — Les personnes qui mangent la *chair* et surtout les viscères *d'animaux qui ont succombé à des maladies contagieuses*, et surtout des bœufs, des vaches, des chèvres morts de liénite, contractent, comme nous l'exposerons plus longuement ailleurs (40), non pas toujours (41), mais très-souvent, des fièvres avec prostration considérable des forces, pouls faible, céphalée, sécheresse et fétidité de la bouche, nausées, vomissement, diarrhée et charbons. Ces charbons, ainsi que nous l'avons observé plus d'une fois en Lithuanie, se montrent surtout au ventre, au dos, aux extrémités, sans épargner toujours la face, et acquièrent quelquefois la largeur de la paume de la main. Il faut prendre garde de les confondre avec les anthrax qui accompagnent la peste orientale (42). Au reste, la fièvre gastrique dont il s'agit est aussi pleine de danger, car, à moins qu'il ne survienne promptement des évacuations spontanées ou artificielles, un grand nombre de malades, surtout parmi les plus jeunes, succombent. Les lois qui défendent l'introduction des animaux malades, qui veillent à ce que l'infection qui se montre parmi les troupeaux soit sur-le-champ dénoncée à l'autorité, et qui soumettent les halles à une inspection très-sévère, sont sans doute excellentes; mais celles dont le peuple juif peut se glorifier sous ce rapport leur sont bien préférables. A moins qu'il ne survienne un vomissement spontané, on commence le traitement de la maladie que nous venons de décrire par la *racine d'ipécacuanha.* Lorsque la cause excitante du mal est déjà parvenue aux intestins, c'est le cas d'employer le *tartre émétique.* De plus, la *décoction de pulpe de tamarins* est très-utile. Les évacuations indiquées ayant eu lieu, il est bon de faire usage de l'*acide sulfurique* (43). Si la maladie dégénère en *fièvre nerveuse*, il faut la traiter comme telle (44). Il sera question ailleurs du traitement particulier des anthrax et des charbons (45).

8. *Lait.* — Les médecins américains, Lea (46), M'Call (47), A. Coleman et Haines (48), parlent d'une maladie ré-

---

(34) Chisholm, l. c.

(35) Wechly, Regist. 22, Aug. 1824.

(36) Ferguson, l. c.

(37) Nouveau journal de médecine. Février 1822. Et Hufeland's, journ. der pr. heilk. Junius, 1824, p. 114.

(38) Ferguson, l. c.

(39) Spielmann institutiones materiæ medicæ, p. 166. Haller, Elementa physiologiæ, t. VI, p. 211.

(40) Chap. XIII, de l'anthrax et du charbon.

(41) Unzer (Der artz) a recueilli des observations d'individus qui ont mangé impunément des viandes d'animaux morts de maladies contagieuses.

(42) Cfr. Part. I, vol. II, sect. I, chap. I.

(43) Pr. eau de foutaine, deux livres; acide sulfurique étendu et miel, ou sirop de violettes, q. s. jusqu'à agréable acidité; D. S. une demi-tasse toutes les heures.

(44) Chap. V, § XXX, n. 9.

(45) Chap. XIII.

(46) The Philadelphia journal for the medical and physical sciences. By Chapman, vol. III.

(47) American recorder, n. 20 (Froriep notizen aus dem gebiete der natur- u. Heilkunde, 5, B., n. 15 p. 233).

(48) Ibidem, vol. IV (Rust magazin für die gesammte heilkunde, 18. B. 1, St. p. 176.

gnant dans la Caroline depuis le commencement de ce siècle, qui est occasionnée par l'usage du lait, et s'accompagne de chaleur à la peau, d'abord sèche, ensuite inondée d'une sueur froide, de fréquence du pouls, tantôt plein, tantôt dur, tantôt petit et filiforme ; de soif, de nausées, de hoquet, de constipation, d'inquiétude, d'assoupissement, quelquefois de paralysie de la langue et d'odeur cadavérique. A moins que le retour à la santé n'ait lieu dans l'espace de trois jours, cette maladie se termine par la mort. On en cherche la cause soit dans des herbes vénéneuses mangées par les vaches (49), soit dans des effluves terrestres (50). Quant à nous, il nous paraît plus vraisemblable qu'elle tire son origine de la liénite des vaches (51). Les *vomitifs*, les *purgatifs* (par exemple, l'*infusion de feuilles de séné*), le *charbon végétal*, l'*huile de térébenthine*, et quelquefois la *saignée*, tels sont les principaux remèdes que l'on recommande.

9. *Fromage.* — Depuis long-temps des disputes se sont élevées en Allemagne sur les qualités nuisibles du *fromage*, dont l'usage a donné lieu à des symptômes fébriles (52), à l'anoréxie, aux nausées accompagnées de faiblesses (53), aux vertiges (54), à la céphalée, aux convulsions (55), à l'ardeur (56) et à l'inflammation (57) du ventre. On a placé la cause de ces accidents dans les maladies contagieuses des vaches (dont le lait avait servi à faire du fromage nuisible) (58), dans la nature vénéneuse de leur pâture (59) ; de plus, dans des semences narcotiques mêlées au fromage, au lieu de cumin (60), dans la décomposition (61) et la moisissure (62) des fromages, dans leur préparation dans des vases de cuivre (63), de plomb (64) et de bois de hêtre (65), ainsi que dans le développement d'acide oxalique propre aux vieux fromages (66). Mais ces opinions sont plutôt basées sur des conjectures que sur des expériences. Pour nous, sans rejeter tout-à-fait les autres, nous donnons surtout notre assentiment à celle qui fait dépendre cette cause des fromages faits avec le lait de vaches mortes de liénite. La méthode générale de traitement consiste dans l'usage des *vomitifs* et des *purgatifs*. En outre, le soupçon d'un poison caché, soit narcotique (67), soit métallique (68), soit acide (69), réclamerait l'emploi d'antidotes spéciaux qui seront indiqués ailleurs.

---

(49) Vulgairement, Indian baihy (M'Call, Coleman, baines).

(50) Lea, l. c.

(51) J.-D. Busch adopte aussi cette opinion (System der theoretischen u. praktischen thierheilkunde. 4. B, p. 165).

(52) Monathliche zeitchrift für Meiklenburg. 1795, p. 29.

(53) Hennemann vergiftung durch kæse (Hufeland's journ. d. pr. Heilk. August., 1823, p. 106.

(54) A.-F. Brücke vergiftungsfalle durch den genuss von kase (Hufeland's journ. d. Pr. Heilk., 1825, july, p, 36).

(55) Klockmann, Analyse der Rogauer Kase (Mecklenb. monatschrift, p. 32.)

(56) Rust, Magazin für die gesammte Heilkunde, 19. B. 2. Heft., p. 298.

(57) Lemke, in Hufeland's journ., l. c., p. 116.

(58) J.-P. Franck, System einer volht. med. pohicy, 3. Th., p. 149.

(59) Lorry, Des alimens, t. II, p. 177. —Gmelin, Pflanzengiste, p. 305 (Euphorbia cyparissias, helioscopea esula).

(60) J.-H. Hoyer, in act. acad. nat. cur., vol. V, obs. 69, p. 260.

(61) K. Boerrhaave, Elem. chem,, t. II, p. 84, Leipz.—Remer. Polizeyliche chemie, p. 145. — Weigel et Willich in Pyl's magazin für d. gerichtl. arzneykunde, 1. B. p. 10. — Hennemann, l. c., p. 106-118.

(62) Frankische sammlung. Nürnberg, 1762, p. 40.

(63) J.-H. Jugler, Repertorium über das gesammte medicinalwesen in dem braunschweig. Lüneburg, p. 138. — Scherf's beytrage zur critik der med. polizey, 3. B., Samml. p. 109.— Rust, l. c. — Orfila, Toxicologie, 4. B. vers. germ., p. 316. — Klockmann, l. c. (il n'en a pas trouvé).

(64) Ebell, Die bleyglasur des irdenen küchengeschirres. Hannov., 1794.

(65) Allgemeiner Anzeyger, 1795, 1. B. n. 26, p. 236.

(66) Versuche u. beobachtungen über die kleesæure, das wurst-u. kasegift. A. D. E. Von C. G. und. O. B. Kuhn. Leipz., 1824.

(67) P. II, vol. I, sect. II, chap. de l'empoisonnement. Cfr. P. II, vol. I, sect. II, chap. de la maladie céréale.

(68) P. III, vol. I, sect. II, chap. de la gastrite.

(69) Ibidem.

Saucisses ou *boudins*. — Kerner (70), Weiss (71) et autres (72) assurent que dans un court espace de temps plus de deux cents personnes furent très-fortement malades, en Allemagne, et surtout dans le royaume de Wurtemberg, pour avoir mangé des *saucisses* ou *boudins* fumés, et que plus de quatre-vingts succombèrent. Ces malades présentèrent des nausées, des éructations, de l'inquiétude, de la fréquence du pouls, la rougeur de la face, la résolution des paupières, surtout des supérieures, la dilatation de la pupille, la sécheresse des narines et de la bouche, la difficulté de la déglutition, un sentiment de constriction au larynx et à la poitrine, l'abolition de la voix, la raucité, la toux, comme dans le croup, la constipation, et, vers la fin de la maladie, la rigidité des extrémités inférieures. La durée de la maladie est de deux à trois jours. Les *cadavres* sont le plus souvent rigides et offrent des signes de putréfaction plus sensibles à la vue qu'à l'odorat. Nuls signes d'inflammation dans la bouche et l'œsophage. L'estomac est quelquefois rouge, ainsi que les intestins, ordinairement distendus par des gaz. La trachée contient quelquefois une pseudo-membrane. On attribuait d'abord la cause de cette maladie au mélange du poivre avec la poudre des noyaux du *cocculus officinal*, tiré des ports septentrionaux de l'Allemagne, et employé dans la confection des saucisses à cause de son prix moins élevé (73). Ensuite, on a accusé le développement d'un *acide sui generis*, appelé *zootique* (74), résultat de la putréfaction (occasionnée par un mauvais mode de préparation et de conservation des boudins). Il en est de même de ses qualités délétères déduites de la nourriture des cochons (75); mais nulle part ces animaux immondes ne sont nourris avec des aliments choisis. A-t-on jamais entendu parler des effets délétères des boudins d'Italie (76), qui cependant, vu la circonstance d'un climat plus chaud, devraient être plus sujets à se gâter que ceux d'Allemagne? D'après cela, nous faisons dépendre cette maladie, ou du poivre dans lequel est contenu un poison narcotique, ou du sang et des viscères d'animaux malades qui ont servi à la confection des boudins. Au reste, personne n'a pu y découvrir, par l'analyse chimique, la présence soit de l'acide hydro-cyanique, soit d'un poison métallique quelconque. Quand on coupe les saucisses par le milieu, elles exhalent une odeur acide et semblable à celle du fromage corrompu. Le *traitement* ne diffère pas de celui que nous avons déjà exposé plus haut pour les maladies produites par l'usage des viandes d'animaux malades. En outre, on vante le *foie de soufre* (77).

§ XXII. *Des fièvres gastrico-saburrales secondaires.*

1. *Définition.* — Les fièvres continues gastriques accompagnées de saburres, comme effet de la maladie, sont appelées *gastrico-saburrales secondaires*.

2. *Littérature.* — Les auteurs qui ont principalement fait mention de ces fièvres, sous différents noms plus ou moins convenables (1), sont : Alexandre de Tralle (2), Fizesius (3), Leroy (4), Bagli-

---

(70) Neue beobachtungen über die in Würtemberg so haufig vorfallenden todtlichen vergiftungen durch den genust geraucherter würste. Tubing, 1820. — Ejusdem das fettgift oder die fettsæure u ihre wirkung auf den thierischen organismus, 1822.

(71) Die neuesten vergiftungen durch verdorbene würste. Mitt vorrede u. anhang von dr. J. Kerner. Karlsr, 1824.

(72) In Hufeland's journ. der Pr. Heilk. Mai 1822, p. 127. — Allgem. deutsche justiz-, kammeral-u. polizey-fama. Mai 1823. — J. H. G. Schlegel, Materialien für die staatsarzneywissenschaft u. Prakt. heilk. 3. B. Meiningen, 1824, n 3.

(73) Oesterreichischer beobachter, 1821, n. 36.

(74) En allem. Fettsæure fettgifft. Bluttsæure, Leichensæure, Thiersæure.

(75) Buchner, Toxicologie. Nürnberg, 1822.

(76) Vulgairement : salsiccie, salami, luganighe, zampetti di Modena.

(77) De cinq à dix grains dans une livre d'eau.

(1) Fièvre putride, fièvre mésentérique, fièvre aiguë stomachique et intestinale, fièvre stercorale. Allem. gastrisches fieber, saburral fieber. Ital. febbre gastrica, febbre saburrale. Fièvre gastrique, fièvre méningo-gastrique.

(2) Opp., l. XII, cap. XII.

(3) Tract. de febribus.

(4) Second mémoire sur les fièvres, p. 243.

vi (5), Burchard (6), Heister (7), Quesnay (8), Viedel (9), J. F. C. Grimm (10), S. A. Tissot (11), M. Stoll (12), J.-J. Dœmling (13), G. A. Richter (14), C. A. Carganico (15) et autres, que nous aurons bientôt occasion de citer (16).

3. *Symptômes.*—Le développement de la fièvre est ordinairement précédé : de perte de l'appétit, et surtout d'aversion pour les aliments tirés du règne animal ; d'un sentiment de pesanteur et de tension à la région épigastrique ; d'amertume de la bouche, d'éructation, de nausées, de vomiturition, de pesanteur des membres et de céphalalgie obtuse. Tôt ou tard, le plus souvent le soir, le malade est saisi par le froid, auquel succède une chaleur assez intense avec soif. Le pouls est fréquent, souvent irrégulier. La nuit est agitée, troublée par des songes. Mais le matin il survient une rémission des symptômes fébriles tellement marquée que le malade paraît être à peu près sans fièvre. Cependant, la dépravation du goût et les maux d'estomac persistent. La langue est recouverte d'un enduit muqueux blanc jaunâtre. L'haleine exhale une mauvaise odeur. Le malade est quelquefois soulagé par un vomissement qui donne lieu au rejet des restes des aliments, et d'une matière acide amère. En même temps, il y a expulsion de vents nidoreux et de selles féculentes, dont la sortie est précédée de borborygmes. Si alors la maladie n'est pas jugée par les sueurs, comme la fièvre éphémère, les symptômes fébriles reviennent de nouveau vers le soir. En outre, le malade est tourmenté d'anxiété. Il survient quelquefois, pendant la nuit, un léger délire et des épistaxis. L'urine est rare, jumenteuse ou chargée d'un sédiment rosé. La langue se dessèche et se recouvre d'un enduit noir. La rémission du matin est moindre que précédemment, mais elle est cependant encore très-marquée. Le soir, une nouvelle exacerbation a lieu de la même manière. La maladie parvient ainsi, en augmentant toujours, jusqu'au quatrième ou au septième jour, époque à laquelle, des taches pétéchiales venant quelquefois à se montrer, elle dégénère soit en gastrite ou en entérite, soit en fièvre nerveuse, surtout putride ; ou bien, des évacuations salutaires survenant, elle commence à décroître. Car les rémissions deviennent plus longues et plus parfaites, tandis que les exacerbations diminuent de durée et d'intensité. La langue, surtout, se nettoie sur ses bords, l'enduit muqueux qui la recouvrait se détachant sous formes de globules, et elle devient moins sèche. Le malade peut goûter quelques heures d'un sommeil tranquille, et ainsi jusqu'à parfaite convalescence.

4. *Causes prédisposantes.* — Les prédispositions aux fièvres de ce genre dépendent d'une constitution annuelle inconnue, qui se manifeste principalement pendant l'été et l'automne, dans les endroits marécageux et humides, parmi le peuple mal nourri, vêtu légèrement et accablé de travaux, sans épargner toutefois les autres citoyens, surtout ceux qui s'adonnent à l'étude, aux veilles, aux plaisirs de l'amour et au vin, ou qui sont en proie au chagrin.

5. *Causes excitantes.*—Les causes que nous venons d'indiquer à peine suffisent quelquefois pour *produire* la maladie, et celle-ci se développe d'autant plus certainement que les causes qui excitent ordinairement les autres fièvres inflammatoires, rhumatismales, catarrhales et nerveuses, concourent, de même que les blessures, à la faire naître.

6. *Cause prochaine.* — On conçoit, d'après tout cela, que la fièvre dont il s'agit ne naît pas directement des saburres, comme les précédentes, mais que les saburres sont le résultat de la faiblesse générale antérieure : elles ne constituent donc ici qu'un effet morbide. Mais cela n'empêche point qu'elles ne puissent agir à leur tour comme cause de la maladie et provoquer ou du moins entretenir la fièvre, ce que plusieurs raisons rendent probable : car les impuretés des premières voies, auparavant inappréciables sui-

---

(5) Prax. med., l. I, § III, n. 4.
(6) Diss. de febre acuta mesent.
(7) Compend. med. pract., cap. v.
(8) Des fièvres, tom. II, p. 367.
(9) De febre intestinali.
(10) Von der epidemie in eisenach. Hilbd., 1765.
(11) Avis au peuple, prem. part., chap. 16.
(12) Ratio med., t. II.
(13) Diss. sistens morborum gastricorum acutorum pathologiam. Wursburgi, 1797.
(14) Durstellung des wesens, der erkenntniss u. beandlung der gastrischen fieber. Berlin, 1811.
(15) Diss. de febre gastricâ. Halæ, 1821.
(16) § suivant, de la fièvre bilieuse.

vant les lois de la santé, deviennent nuisibles dès que la maladie sévit et brise les forces vitales. Elles se convertissent alors en une masse fermentescible et putrescible, qui irrite la surface de l'estomac et des intestins, et exerce de plus en plus son influence délétère sur tout l'organisme, déjà débilité. Dans d'autres circonstances, il est permis de soupçonner que les saburres sont en grande partie *l'effet d'une sécrétion morbide*. Nous avons souvent observé, en effet, qu'au début de plusieurs fièvres, les purgatifs, même les plus forts et plusieurs fois répétés, n'ont amené que de la sérosité; mais qu'à la fin, une énorme quantité de saburres était évacuée spontanément, bien que les malades se fussent abstenus d'aliments solides pendant toute la durée de la maladie. Si on demande quelle est la source de cette sécrétion de saburres, nous avouerons avec candeur notre ignorance à cet égard. Peut-être, outre la bile, faut-il la chercher dans les vaisseaux sanguins du tube digestif? c'est ce qui paraît être du moins dans les fièvres inflammatoires et chez les malades affectés de pléthore abdominale. D'autres-fois (surtout dans les fièvres rhumatismales il pourrait arriver que la surface interne du tube alimentaire suppléât aux fonctions de la perspiration cutanée supprimée, en donnant lieu à une sueur intestinale. Dans les fièvres catarrhales, il faut attribuer la sécrétion morbide de mucosités noirâtres à l'irritation de la membrane muqueuse. Nous aurions sans doute là-dessus plus de données, si on connaissait mieux l'origine du *méconium*. En effet, le méconium se rencontrant chez les fœtus acéphales eux-mêmes, ne saurait reconnaître une origine extérieure. Enfin, si l'on tient compte du sédiment épais que présentent les urines vers le déclin de plusieurs fièvres, on ne sera pas étonné qu'une sécrétion de matières semblables puisse avoir lieu aussi dans le tube intestinal. Peut-être cette sécrétion est-elle le résultat de la stimulation provoquée par les purgatifs et les résolutifs que l'on administre dans le cours des fièvres.

7. *Diagnostic.* — Quoi qu'il en soit, il est évident que les fièvres gastriques saburrales secondaires ne peuvent être révoquées en doute. A plus forte raison n'est-il pas permis de douter de la *complication saburrale* d'un grand nombre de fièvres. On juge qu'une complication semblable a lieu quand les fièvres inflammatoires rhumatismales et catarrhales dévient de leur marche ordinaire, quand elles ne se résolvent pas par crises à l'époque convenable, quand elles cèdent plus difficilement aux moyens ordinaires, quand elles s'accompagnent d'une inquiétude extraordinaire, quand elles offrent des exacerbations excessivement marquées, quand les évacuations alvines spontanées apportent un grand soulagement, quand il survient des troubles du côté du bas-ventre. Ces indices sont beaucoup plus sûrs que les symptômes gastriques, dont J. P. Frank (17) a surtout démontré l'incertitude. Nous reviendrons encore sur ce sujet dans le paragraphe suivant :

8. *Pronostic et traitement.*—Il est évident, par ce qui a été dit dans plusieurs endroits de ce traité, que les affections gastriques saburrales négligées doivent faire craindre des maux graves. Les plus grands dangers sont imminents, lorsque le médecin détruit, par des remèdes intempestifs, la tendance de la nature à provoquer des évacuations spontanées salutaires. Toutefois les efforts imprudents de l'art dans le but de donner issue aux saburres, ont aussi leurs dangers. C'est pourquoi il faut procéder avec beaucoup de circonspection, surtout au début de la maladie. Et à moins qu'il n'y ait des signes très-évidents de vice saburral, il faut être d'autant plus réservé sur les moyens évacuants, que la fièvre est plus récente. Car ce n'est point en vain que les anciens ont enseigné que les humeurs encore crues ne doivent point être évacuées. Toutefois ce précepte s'appliquait davantage aux purgatifs qu'aux vomitifs. Mais l'un et l'autre genre d'évacuation est nuisible tant que les viscères abdominaux sont en danger de phlogose, ou que la nature tente de salutaires efforts par d'autres voies, par exemple par les épistaxis, l'urine et la sueur; nous reviendrons bientôt plus longuement sur ce sujet.

§ XXIII. *Des fièvres gastrico-bilieuses.*

1. *Définition.* — On appelle *bilieuse* (1) la fièvre *continue gastrique* qui

---

(17) Prolus. academ. de larvis morborum biliosis (delectus opusc. medicor., t. 1).

(1) Synon. fièvre bilieuse. Lat. synochus biliosa, febris cholerica, febris he-

est caractérisée par une sécrétion morbide de bile.

2. *Littérature.* — Outre les auteurs déjà cités (2), ont écrit sur la fièvre bilieuse : Ballonius (3), J. Poppil (4), Stahl (5), Kocker (6), Cartheuser (7), J. Moultrée (8), Wilson (9), J. Williams (10), Juels (11), A. Tillet (12), S. A. Tissot (13), Zimmermann (14), Nunn (15), Stathoudes (16), W. N. A. Leuthner (17), Ph. Georg Schrœder (18), O. Nerucci (19), Opiz (20), Schmi de Bellikon (21), Reder (22), Elsacker (23), G. A. Benelle (24), Maatjes (25), Beireis (26), L. L. Fincke (27), J. J. Planer (28), A. L. Santhesson (29), S. A. Moraaz (30), Muller (31), Rogers (32), Th. G. Schrœder (33), Strach (34), Knaus (35), Roerhard (36), Becker (37), Gesenius (38), J. Th. Guidet (39), G.

---

patica. Allem. gallen fieber. Ital. febbre biliosa.

(2) § XXII, n. 2.

(3) Opp, omn. epidem., lib. II.

(4) Giftige epidemische hauptkrankheiten der pestilentialischen gallenfieber. Leipz., 1623.

(5) Diss. de febribus biliosis. Hal., 1701.

(6) Diss. de morbo epidemico a. 1719. Lugd. Bat., 1720.

(7) Diss. de febre biliosa. Francof., 1746.

(8) Diss. de febre maligna biliosa Americæ. Edinb., 1749

(9) Diss. de febre biliosa Indiæ orientalis incolas infestante. Edinb., 1750.

(10) Essay on the bilious fever. Lond., 1752.

(11) Diss. de febribus biliosis. Erford, 1753.

(12) Historia epidemiæ biliosæ lausanniensis a. 1775.

(13) De febribus biliosis. Lausan, 1758. — Lettres à M. Zimmermann sur l'épidémie courante, 1765.

(14) In Hannovr. magazin. 11. B. p. 305.

(15) Diss. de febre biliosa putrida. Erf., 1765.

(16) Diss. de febre biliosa. Lugd. Bat., 1765.

(17) Beobachtungen und general Sowohl als special-cur-methode hitziger gall-u. faulfieber. Nürnb., 1766.

(18) Diss. de amplitudine generis febrium bilios. Gotting., 1766. V. ejusdem opuscul. Nürnb. edita 1778-1779.

(19) Historia febris epidemicæ senensis, 1766-67, sen. 1767.

(20) Geschichte einer epidemie gallichter, faulender und bosartiger fieber; Berlin und Leipz., 1772.

(21) Von Gallenfiebern. Augsb., 1772.

(22) Diss. epidem. febr. biliosæ putridæ Mellerstad. Erf., 1773.

(23) Specimen medicum primum remittentem bilioso-putridam Antwerpiæ grassatam exhibens; Antwerp., 1774. V. Schlegel, Theses patholog., vol. I.

(24) Discorso apologetico delle febbri biliose; Bologna, 1775.

(25) Diss. de febre biliosa autumnali, maxime zelandica; Groningæ, 1779.

(26) Diss. de febribus biliosis tertianis continuis Helmst., 1780.

(27) De morbis biliosis anomalis occasione epidemiæ, cujus historia præmissa est ab ann. 1776-80 observatis. Monast. 1780.

(28) Febris biliosæ putridæ, cum dysenteria epidemice per partem territorii erfurdensis a mens. jun. usque dec. 1775 grassantis, brevis historia (act. acad. Moguntinæ, 1777, p. 232).

(29) Gallaktig feber, beskrifven, i anledning af en farsot i aby. . . . under Aug. och sept. manander, ar 1778. Swenska vetensk. acad. Handl. 1779, p. 134.

(30) Kort bericht van de . . epidemische gal-koortsen, benevens eene tienjaarige 1770-1780). Lyst der gedoopten en gestorvenen binnen en onder de jurisdictie van sommelsdyck. — Verhandel. van de correspondentie soc. — In's Hage. 1. deel. 2, afdeel. a. p. 221. Cfr. Ibid., p. 894.

(31) Diss. de febre biliosa. Argent., 1782.

(32) Diss. de febre biliosa moldaviensi. Regiomontii, 1784.

(33) Historia febris bilioso-pituitoso-putridæ a. 1783 et 1784. Gott., 1784.

(34) Diss. de febre biliosa. Mogunt., 1784.

(35) Diss. de morbo bilioso-mucoso a. 1783-84. Stuttg., 1785.

(36) Diss. de febre biliosa putrida. Helmst., 1786.

(37) Versuch eines unterrichts in der im y. 1786 epidemisch kerschenden kroukeit. Heidelberg, 1787.

(38) Ueber das epidem. faulichte gallenfieber 1785. Leipz., 1788.

(39) Diss. de febribus biliosis. Lausan., 1788.

Blane (40), Barforth (41), Rush (42), Eckner (43), J. C. Hachsland (44), Brehmer (45), G. Ch. Bonhard (46), Buel (47), Spalding (48), W. Currie (49), R. Pearson (50), J. Schmieg (51), W. White (52), Jansen (53), Richerand (54), Macé (55), Bourguenod (56), Babad (57), Wendelstadt (58), A. Denmark (59), Burnett (60), Meli (61) et autres (62).

3. *Symptômes.* — On rapporte que des personnes très-bien portantes ont été subitement atteintes de fièvre bilieuse (63). Mais en général ceux qui sont menacés de cette maladie ont du dégoût pour les aliments, crachent plus que de coutume (rejetant quelquefois une salive amère) (64), sont dans un état de langueur morale et physique, et quoiqu'ils éprouvent de la somnolence, ils passent cependant les nuits dans l'insomnie, tourmentés par des songes effrayants et la constriction de la gorge (65). Au bout d'un ou deux jours, le plus souvent dans l'après-midi, et après avoir éprouvé des bâillements fréquents, le malade est saisi d'un *froid* plus ou moins intense, quelquefois avec tremblement (66); vient ensuite une *chaleur* ardente accompagnée d'inquiétude, d'anxiété et de difficulté de la respiration. Le *pouls* est tantôt fréquent, plein, dur; tantôt obscur (67), intermittent (68); tantôt lent

(40) Beobachtungen über die krankheit. der seeleute. A. d. E. Marb., 1788.

(41) Diss. de febre biliosa nautas affligente; Lundiæ, 1790.

(42) Inquiry into the cause of the increase of bilious and intermitting fevers in Pensylvania (Transact. of the society of Philadelphia et Med. Comm. von Edinb. 11. dec. 1. B. p. 295). Remarks upon bilious fevers (Med. observ. by a society of physicians in London, vol. v, p. 32). Cfr. Hufeland's journ. der pr. heilk. 22. B. 4. st. p. 214.

(43) Beytrage zur geschichte epidem. gallenfieber; Leipz., 1790.

(44) Ueber eine gallicht-faule epidemie; Frankf., 1792.

(45) Diss. de febre biliosa; Jenæ, 1794.

(46) Uber ein epidem. fieber gallichter art, in und um Darmstadt 1794 herrschend. Frankf., 1795.

(47) An Account of the bilious fever and dysentery in Massachusets 1796 (Medical repertory, vol. I, n. 4, art. 1.

(48) On the bilious malignant fever which prevailed in the country and adjacent to Darthmouth college 1798 (Medical repertory, vol. III, n. 1, art. 2).

(49) Observations on the causes and cure of remitting or bilious fever; Philadelphia, 1798.

(50) Some observations on the bilious fever of 1797-99; London 1799.

(51) De febribus biliosis; Norimb., 1801.

(52) Account of the bilious fever as it appeared in Bath; Lond., 1802.

(53) Diss. de febre biliosa; Erford, 1804.

(54) Nouvelles recherches sur la fièvre bilieuse (méningo-gastrique). (Mém. de la soc. méd. d'émulation, an VI, p. 22).

(55) Sur les fièvres méningo-gastriques (Journ. de méd. continué, t. XVII, p. 163).

(56) Diss. de febribus biliosis; Montpel., 1808.

(57) Epidémie des fièvres bilieuses, qui ont régné dans la ville de Roanne (Loire) et dans les environs, pendant l'année 1811 (partie 1, 2, Annal. de la soc. de méd. pratique de Montpellier, t. XXVIII, p. 267, 339).

(58) In Hufeland's jour. der pr. heilk. 1812, october.

(59) Observations on the Mediterranean fever (Medico-chirurgical-transactions, vol. VI, p. 296).

(60) A. Practical account of the fever commonly called the bilious remittent... comprehending the history of fever in the Mediterranean fleet during the year 1810-1813; Lond., 1814.

(61) Sulle febbri biliose; Milano, 1822. Et : Sulla condizione patologica delle febbri biliose, nuovi fatti; Milano, 1824.

(62) Breslauer Sammlung, 1717, II, p. 36, 1720; I, p. 86; I', p. 378. — Von den gallenfiebern, die im monat julius, augnst und bis in die mitte septembers des J. 1775 (in Schlesien), geherrscht haben. V. Œkonom. nachricht. der gesellschaft in Schlesien 4. B. p. 112. — Comment. bonon., t. VI, p. 67. — Fr. G. Schweigger-Seidel disp. de febrium æstivarum origine atque natura; Hal., 1824.

(63) Meli (Sulle febbri biliose, p. 29), décrivant une épidémie qui régnait en 1819-20, dans le *Pago Castelletto sopra Ticino*.

(64) Idem, ibidem.

(65) Idem, ibidem.

(66) Idem, ibidem.

(67) Galen. method. medend., lib. II, cap. 3.

(68) Ferrein, Histoire de l'académie de Paris.

et profond (69). Il y a soif inextinguible avec désir de boissons acidules. Ceux qui boivent trop éprouvent non-seulement des maux d'estomac, mais encore quelquefois des défaillances (70). Il y a ordinairement de violentes douleurs de tête, et les yeux sont inondés de larmes, quelquefois jaunâtres (71), et deviennent brillants ; les joues sont marquées d'une rougeur foncée circonscrite ; la peau qui recouvre les ailes du nez et les côtés de la bouche est pâle et d'un jaune verdâtre. Plusieurs malades éprouvent des saignements de nez, surtout du côté droit, tantôt goutte à goutte, tantôt en plus grande abondance. Un grand nombre ont des tremblements de la lèvre inférieure et de la langue ; la bouche est très-amère, l'haleine fétide, la langue recouverte d'un enduit muqueux, blanc, jaune, noirâtre, est souvent sèche, raboteuse, du moins dans son milieu, avec des sillons longitudinaux. Les régions épigastrique, hypochondriaques, surtout la droite, sont tendues et ne peuvent souvent supporter le contact. Il survient des nausées, des éructations, des vomituritions, des vomissements. Les matières vomies sont bilieuses, de couleur d'herbe, porracées, noirâtres, et laissant un sentiment d'ardeur dans la gorge. Il arrive fréquemment que tout l'abdomen est distendu; en outre, le malade est tourmenté par des borborygmes, des douleurs vagues dans le ventre; il y a tantôt constipation, tantôt dévoiement de matières bilieuses, stercorales, très-fétides ; l'urine est jumenteuse, épaisse, jaune-safrané. Plusieurs ressentent des douleurs d'articulations. La peau, tantôt sèche, tantôt baignée de sueur, se recouvre, soit d'une teinte jaune générale, soit de taches de la même couleur (72). La jaunisse est quelquefois bornée à la face ou aux mains. Dans quelques cas, la peau se recouvre de petits boutons qui simulent la rougeole, ou d'urticaire ou d'érysipèle. Il en est qui éprouvent un sentiment de formication (73). La maladie, moins violente le matin, s'exaspère beaucoup vers le coucher du soleil ; et même pendant la nuit, elle s'accompagne de délire et d'assoupissement ; elle se prolonge ordinairement jusqu'au septième, dixième, quatorzième jour. La crise a lieu par une sueur générale, le vomissement (même sanglant) (74), la diarrhée, une épistaxis, une métrorrhagie, un flux hémorrhoïdal. D'autres fois, le mal dégénère en hépatite, en dysenterie, en fièvres, soit intermittentes, soit nerveuses, et en phlébite : dans ces deux derniers cas, il arrive fréquemment que les malades succombent, affectés de météorisme, de hoquet et de difficulté de la déglutition.

4. *Nécroscopie.* — Les cadavres que nous avons eu occasion d'examiner autrefois, à la suite de ces maladies, présentaient une flaccidité extraordinaire des vaisseaux capillaires, une teinte jaune générale de la peau, le foie était augmenté de volume, d'une couleur tantôt plus pâle, tantôt plus rouge, et d'une texture tantôt plus flasque, tantôt plus compacte qu'à l'état normal; ses vaisseaux sanguins et ses conduits étaient dilatés, la vésicule du fiel gonflée et les intestins distendus par des gaz, quelquefois gangrénés. Les autopsies récemment faites avec plus de soin, et si nous ne nous trompons, décrites avec la même bonne foi, ont présenté : le *tissu adipeux de la peau* gonflé par une sérosité jaunâtre (75) ; le *foie* grossi de volume, laissant apercevoir ses vaisseaux lymphatiques en grand nombre, devenus plus apparents que de coutume à cause de la couleur jaune qu'ils ont acquise (76); les conduits biliaires gorgés de bile visqueuse (77), la *vésicule du fiel* augmentée de volume avec l'épaississement de ses membranes (78), le *système veineux abdominal*, mésentérique surtout, excessivement gonflé (79) et en-

(69) Meli, ibid.
(70) Idem, ibid., p. 37.
(71) Idem, ibid. (Ce malade voyait en même temps tous les objets comme teints en jaune).
(72) Idem, ibid., p. 49.
(73) Idem, ibid.

(74) Idem, ibid.
(75) « L'apparato adiposo della pelle tumefatto da un siero giallognolo (Meli, l. c., p. 109). »
(76) « Erano rendute in parte visibili (i vasi linfatici) per l'umor croceo, da cui si trovavano iniettati (Meli, l. c., p. 110). »
(77) « I condotti biliari ravvisavansi zeppi di tenace bile (Meli, l. c.). »
(78) Meli, l. c.
(79) « Non può ridirsi come turgido apparisse a primo aspetto il sistema dei capillari venosi alla superficie di tutti gl'involucri e di tutte le viscere di questa cavità ; e molto maggiormente poi

flammé (80); la *veine porte* (81) doublée de volume (82), ses parois épaissies (83), en partie ulcérées (84), sa tunique interne rugueuse (85), avec des vestiges de pseudo-membranes (86), et sa cavité remplie de sanie (87) et de caillots (88); les *veines hépatiques* atteintes de phlogose (89), les artères du même nom à l'état normal (90), la *veine cave* marquée de stries rouges (91) et remplie de concrétions (92), l'*oreillette droite du cœur* renfermant des concrétions polypeuses (93) et les vaisseaux du *cerveau* distendus par le sang (94).

5. *Causes prédisposantes.* — Quoiqu'on ait observé des épidémies de fièvres bilieuses qui étaient également nuisibles à toutes les classes de citoyens (95), et frappaient les sujets forts de préférence aux faibles (96), il faut cependant avouer que ces fièvres atteignent surtout la classe pauvre, les soldats, les paysans et les autres personnes épuisées par le travail. Elles règnent principalement dans les tropiques et les contrées marécageuses, et pendant les étés très-chauds.

6. *Causes excitantes.* — Dès qu'une constitution épidémique ou annuelle est

---

il turgore e l'ingrossamento dei più conspicui ramoscelli venosi che si vedevano scorrere increspati e serpeggianti, massime pel mesenterio : in alcuni luoghi dir si potevano varicosi a segno da essere presso a scoppiar (Meli, l. c., p. 29). »

(80) « . . . aprimmo or questo or quello dei vasi venosi del mesenterio, o degli altri spettanti ai diversi visceri del basso ventre, e tutti ci presentarono in vario grado orme di flogosi; cosicchè non fu dubbio di amettere l'universale flebite del sistema abdominale de' vasi a sangue nero (Meli, l. c., p. 31). » Et : « La splenica, la grande et picciola meseraica, i vasi brevi, la coronaria stomatica, la gastro-epiploiche, le pancreatiche, e che so io? notevolmente accresciute di vol. ed indurate si che a prima giunta scambivansi con le arterie. Aperta or questa or quella, ed esaminata la interna membrana, trovossi dappertutto un manifesto stato di flogosi (l. c., p. 33, 34).

(81) « A molto piu profonda flogosi dimostrò aver soggiaciuto il tronco della vena porta ventrale (Meli, l. c, p. 34).»

(82) Prost, Médecine éclairée par l'observation et l'ouverture des corps; articl. 63, p. 190. — « Cresceva cotale stato delle vene abdominali coll'incrassare dei rami, cosicchè giunti ad iscoprire la porta ventrale, ci si presentò essa al di là del doppio del naturale suo calibro (Mel, l. c., p. 29). »

(83) « Nè questo aumento di volume era dovuto alla copia del sangue che vi era accorso di nero colore, ma si bene al notevolissimo ingrossamento della membrana cellulosa et della fibrosa, come pur dello stato lamelloso che fra loro le unisce (idem, ibid.). »

(84) « E non solamente la membrana interna della porta ventrale era corrosa in più luoghi e distrutta, ma si bene la fibrosa ulcerata in varii suoi punti (idem, ibid.).»

(85) « La vena porta ventrale straordinariamente ingrossata mostrava nel suo interno delle rilevanti rughe franciate di morbosa generazione, i cui intervalli riempiuti erano da una specie di albumina concreta (Meli, l. c., p. 39; Cfr. p. 34). »

(86) « Uno stato pseudo-membranoso emergeva dall'interno contorno del seno della porta epatica (idem, ibid.). »

(87) « . . . Dappertuto gemeva dalle boccucce de'rami della vena porta putrescente sanie (Meli, l. c., p. 30). »

(88) « Vi avevano poi per entro a questo tronco venoso tenaci concrezioni di crassamento sanguigno a foggia di polipi (Meli, l. c., p. 29). » — « Dissecto venæ portarum systemate, magna animi nostri admiratione, alium conspeximus polypum, qui ipsius venosi systematis vel minimas ramificationes mirum in modum comitabat; parietes vero venosi rubescebant valde, et progressæ in ipsis phlogosi fidem satis amplam faciebant, quod jam a sagaci præcl. professoris mente vaticinatum erat (Histor. morbi ex inst. clinic. cl. Brera. Vid. Meli, l. c., p. 21).»

(89) « Le vene epatiche apparvero infiammate, e nell interno alcun poco rosseggianti (Meli, l. c., p. 31). » Et : « Pure rosseggiante se ne vide la commune membrana loro (l. c., p. 39). »

(90) « Niente di alterato all'opposto compariva nella tessitura delle arterie del medesimo nome (idem, ibid.). »

(91) « Cava ascendente con striscie prolungate e con areole rossé nella sua commune interna membrana (Meli, l. c., p. 33). »

(92) « Ipsam etiam cavam inferiorem cultro diligenter secuimus, et hic quoque loci rudimenta valde conspicua massæ polyposæ deteximus (Brera, l. c., p. 21). »

(93) Brera, ibid.

(94) Meli, l. c., p. 33.

(95) Meli, Delle febbri biliose, p. 44.

(96) Idem, ibid., p. 42.

favorable aux fièvres bilieuses, celles-ci se développent principalement sous l'influence des peines morales, du chagrin, de la colère, des violences extérieures, surtout exercées sur la tête; de l'air frais de la nuit, atteignant le corps échauffé par les chaleurs du jour, lorsqu'il n'est pas suffisamment couvert; de l'exercice corporel et des boissons d'eaux corrompues (97), de l'usage immodéré des liqueurs fermentées, ainsi que des erreurs dans le régime. On a cru hypothétiquement que les fièvres bilieuses étaient surtout produites par une nourriture plus animale que végétale, ou par l'abstinence des fruits frais. S'il en était ainsi, en effet, d'où viendrait que les riches, dont la table abonde en mets gras, sont beaucoup moins sujets à cette maladie que les pauvres, qui se nourrissent principalement de végétaux? Pourquoi ces fièvres sont-elles plus rares dans les pays septentrionaux où il n'y a presque pas de fruits de saison? Les fièvres bilieuses paraissent être exemptes de contagions.

7. *Cause prochaine.* — On a beaucoup disputé pour savoir si la *cause prochaine* des fièvres bilieuses dépend de la bile qui existe dans le sang (*polycholie*), ou seulement dans un excès de sécrétion ou d'absorption de ce liquide. Les expériences de Parmentier et Deyeux (98), de Roose (99), de Doemling (100) et autres prouvent que la bile ne préexiste point en nature dans le sang; mais il devient probable, par ce qui se passe dans l'ictère, qu'elle est absorbée. Toutefois, comme l'ictère a très-souvent lieu sans fièvre, son exemple démontre également que la fièvre n'est pas un résultat nécessaire de l'absorption de la bile. Il est donc vraisemblable que la fièvre bilieuse ne tire son origine ni de la polycholie ni de la résorption de la bile, et que la présence de ce liquide, dans la fièvre dont il s'agit, n'est que l'effet d'une sécrétion morbide. Cela posé, une autre question se présente, savoir: *qu'elle est la cause de cette sécrétion morbide elle-même?* Un auteur qui a écrit tout récemment sur les fièvres bilieuses (101) pense qu'il faut la chercher dans *l'inflammation du système veineux abdominal et surtout de la veine porte*, opinion que l'anatomie pathologique semble aussi confirmer. Cependant, en examinant la chose avec soin, on voit que la nécroscopie apprend seulement que les individus qui *meurent* de fièvres bilieuses mal traitées présentent une inflammation des veines de l'abdomen; mais la dégénérescence de ces fièvres en phlébite ne prouve nullement qu'elles soient le résultat de la phlébite abdominale; et pourquoi, enfin, l'augmentation de quantité de la *bile* seule réclamerait-elle un état inflammatoire des parties qui président à sa sécrétion, tandis que la sécrétion de la sueur, de l'urine, de la salive, peut avoir lieu sans phlogose préalable de la peau, des reins et des parotides? Mais ce n'est point une observation nouvelle (102), que l'inflammation du foie et celle des autres viscères de l'abdomen jouent quelquefois un rôle important dans les fièvres bilieuses et dans les autres fièvres gastriques.

8. *Diagnostic.* — Avant d'en venir au diagnostic, nous devons dire quelques mots de la réserve que l'on doit apporter à admettre l'existence des fièvres gastrico-bilieuses; car il faut savoir que la doctrine de Stoll, sur les fièvres bilieuses, a été trop généralisée par les médecins de son temps, et que J.-P. Frank, en voulant parer à cet inconvénient (103), a donné lieu par hasard à l'abus opposé.

---

(97) « Dùm æstivis sub caloribus movere sæpè coguntur belli duces, et imprimis, si simul adsit aquæ penuria, integri aliquando exercitus his febribus affliguntur (Swieten comment., t. III). »

(98) Reil's Archiv. f. physiologie, 1, B. 2. Hft., p. 104.

(99) Physiologische untersuchungen. Braunschweig, 1796.

(100) Diss. sistens morborum gastricorum acutorum pathologiam; Wurceb., 1797.

(101) Meli, opp. c.

(102) Baglivi avait déjà dit: « Quæ nobis videntur malignæ, a viscerum phlegmone et erysipelate fiunt. » . . « A duabus potissimùm caussis malignas has febres pendere observavi, inflammatione viscerum et ab apparatu pravorum crudorumque humorum in primis viis vel in massâ sanguinis. » Cfr. Wienholt diss. de occultis viscerum hypochondriacorum inflammationibus in febribus bilioso-putridis; Gottingæ, 1772. J'ai moi-même démontré depuis long-temps, à la clinique de Vilna, qu'il survient souvent des hépatites qui simulent les fièvres bilieuses.

(103) De larvis morborum biliosis. Prolus. academ. (Delectus opusculorum, vol. I).

9. *Erreurs auxquelles exposent les symptômes.* — Il n'existe certainement aucun signe que l'on puisse regarder comme pathognomonique des fièvres bilieuses. La rougeur circonscrite des joues s'observe non-seulement dans ces fièvres, mais aussi dans d'autres maladies, par exemple, dans la péripneumonie, la phthisie pulmonaire. La couleur jaune de la peau ne dépend pas non plus toujours de la bile, car on la rencontre également à la suite des hémorrhagies graves, de la morsure de la vipère, chez les nouveau-nés, qui offrent d'abord une coloration rouge semblable à celle d'une écrevisse cuite, et deviennent ordinairement jaunes peu de temps après. Enfin les taches scorbutiques et les ecchymoses jaunissent aussi, lorsque le sang, répandu dans le tissu cellulaire, a été absorbé en partie. On doit encore attribuer au sang plutôt qu'à la bile la couleur jaune des crachats, dans la péripneumonie et la pneumorrhagie (104). En général, la couleur est un signe infidèle (105). Le tremblement de la lèvre inférieure dépend souvent d'une passion nerveuse, par exemple: lorsque, même chez une personne bien portante, les pleurs sont sur le point de couler. Le goût dépravé, amer, de la bouche, se rencontre dans plusieurs maladies, quoique non bilieuses, par exemple: dans le coryza, ainsi qu'après avoir jeûné; car le sens du goût s'altère souvent, comme les autres sens, et transmet au cerveau de fausses impressions. La langue se recouvre de mucosités épaisses et jaunes, par exemple, dans l'esquinancie, bien que non bilieuse; par l'effet d'une dent cariée, de l'usage du mercure; les personnes hystériques et hypochondriaques éprouvent des éructations, quelquefois nidoreuses, sans offrir des indices de bile cachée. Le crachement est provoqué par la seule vue ou le souvenir d'une chose désagréable; il en est de même des nausées et des vomissements auxquels donnent lieu, en outre, le mouvement rotatoire ou inaccoutumé du corps, l'inoculation de la variole, les lésions du crâne, les maladies des reins, de l'utérus, de la vessie, les hernies, etc.

10. *Distinction d'avec d'autres maladies.* — Ce n'est donc point d'après un *seul* symptôme, mais d'après plusieurs, et en ayant égard en même temps aux causes, qu'il faut conclure à la présence des fièvres gastrico-bilieuses. De plus, il sera bon de se rappeler les maladies qui ont de la ressemblance avec ces fièvres. Nous voulons parler des fièvres *intermittentes*, *de la période d'invasion de la variole*, *de l'encéphalite*, *de la gastrite*, *de l'hépatite et de la mésentérite*.

11. *Distinction d'avec la fièvre intermittente.* — La *fièvre continue bilieuse* se distingue de la *fièvre intermittente* de la même nature, eu égard aux maladies régnantes et à celles dont le malade a pu être atteint antérieurement, au froid et à la sueur, qui ne sont presque jamais aussi marqués dans les fièvres continues que dans les intermittentes; et enfin à l'urine, plus puriforme dans les premières, et plutôt briquetée dans les autres.

12. *Divers caractères.* — La présence de la fièvre continue gastrico-bilieuse étant constatée, il s'agit de déterminer si elle est *simple*, ou *inflammatoire*, ou *rhumatismale*, ou *nerveuse*?

13. *Fièvre bilieuse simple.* — La fièvre continue gastrico-bilieuse est *simple* pour nous, quand elle suit son cours sous une forme très-bénigne, sans indices, soit inflammatoires, soit rhumatismaux, soit nerveux. En explorant l'abdomen, on trouvera que le malade n'exprime aucun sentiment de douleur, et l'on verra décroître la fièvre dès l'instant où il sera survenu des évacuations spontanées. Il existe en outre des indices de saburres: il est même vraisemblable que, de même qu'un aliment âcre retenu dans la bouche active la sécrétion de la salive dans la glande parotide voisine, de même les saburres que contiennent les intestins provoquent une sécrétion de bile plus abondante dans le foie.

14. *Fièvre bilieuse inflammatoire.* — La fièvre *bilieuse inflammatoire* est bien autrement constituée; car, quoiqu'on ne doive pas s'attendre à y observer des signes évidents d'inflammation du foie (cette maladie appartenant en pareil cas non aux fièvres bilieuses, mais à l'hépa-

(104) C'est ce que j'ai enseigné dès 1797 (J. Frank Ratio instituti clinici ticinensis).

(105) J. Murray a très-bien prouvé par des expériences faites sur le caméléon à l'aide du thermomètre, que les variations de couleur étaient en rapport, chez les animaux, avec la circulation du sang et la température du corps (Froriep's Notizen aus dem gebiete der natur-u. Heilkunde; 8. B. n. 9; september 1824).

tite (106), elle offre cependant des symptômes qui permettent de conclure à *l'irritation inflammatoire* du système biliaire. Tels sont : une fièvre avec pouls vibrant, céphalée, assoupissement, délire et épistaxis ; la teinte jaune de la peau, des évacuations spontanées, apportant à peine du soulagement, une urine chargée d'un sédiment puriforme, l'ardeur de l'épigastre et de l'hypochondre droit qui ne peut supporter le contact. Ce dernier signe (surtout si l'exploration du foie se fait, le tronc étant droit et un peu tourné à gauche) (107) est pour nous très-important, attendu que les autres peuvent dépendre de la seule présence de la bile, sans qu'il y ait inflammation de l'estomac ou du foie. Mais on constate cet état inflammatoire d'une manière d'autant plus sûre que le malade est plus robuste, plus prédisposé aux hémorrhagies, surtout aux hémorrhoïdes, et adonné aux boissons fermentées, et que la température atmosphérique est plus chaude. Au reste, il existe, entre la fièvre bilieuse inflammatoire et l'hépatite, la même différence qu'entre la fièvre inflammatoire et l'angiotite, la fièvre rhumatique et le rhumatisme aigu, la fièvre catarrhale et la bronchite, etc.

15. *Fièvre bilieuse rhumatismale, catarrhale.* — Les *fièvres bilieuses rhumatismales* débutent souvent par une ophthalmie, une esquinancie, un coryza, un catarrhe. Elles sont surtout engendrées par les vicissitudes atmosphériques chez les personnes qui ne connaissent pas les dangers des climats chauds et couchent sur un sol humide. Nous soupçonnons que la suppression de la perspiration est la cause productrice du rhumatisme, tandis que celui-ci augmente la sécrétion de la bile (en irritant ou en enflammant le système hépatique). La *fièvre bilieuse rhumatismo-inflammatoire* s'accompagne souvent d'une affection catarrhale de la membrane muqueuse intestinale, qui offre des *symptômes de dysenterie.*

16. *Pronostic.* — Les fièvres bilieuses convenablement traitées sont exemptes de danger : nous avons même observé quelquefois qu'elles ont été salutaires (108). Il n'en est pas de même quand elles sont *compliquées*, surtout chez des sujets atteints de maladies chroniques (109), et chez les *femmes en couche* (110). Les fièvres gastrico-bilieuses avec complication rhumatismale, inflammatoire, nerveuse, présentent du danger. Outre les terminaisons ordinaires de la phlogose, la gangrène est imminente. Enfin la dégénérescence des fièvres bilieuses en *phlébite*, soupçonnée par Fizeau (111) et mise hors de doute par Meli (112), mérite d'être signalée. Quant à la séméiotique, dans les fièvres bilieuses, *l'état de la langue* constitue le signe le plus important. Viennent ensuite les signes tirés de la *physionomie*, de la *peau* et de l'*abdomen.*

17. *Traitement de la fièvre bilieuse simple.* — L'eau mêlée à un suc végétal acidule (de citron, d'oranges, d'épinevinette, de vaccinium oxycoccum) et sucrée, bue en petite quantité à la fois et souvent, suffit avec la diète pour guérir les fièvres gastrico-bilieuses *simples*, lorsque la nature elle-même provoque l'évacuation spontanée de la bile par le vomissement et les selles. D'autres fois, il faut exciter artificiellement ces évacuations. Mais auparavant, il est nécessaire de délayer la bile trop tenace et de la préparer à l'élimination (ce qu'on appelle *rendre les saburres mobiles*). On remplit ce but à l'aide des *remèdes* dits *résolutifs*, par exemple du *tartre émétique*, seul ou associé à la *crême de tar-*

(106) Il sera bien facile à Méli de faire dépendre les fièvres bilieuses de la phlogose, s'il rapporte à ces affections les hépatites évidentes (l. c., p. 114).

(107) Meli (l. c., p. 320) recommande avec raison d'explorer l'abdomen dans les maladies du foie : « Col tronco ricurvo in avanti ed un pò a sinistra. »

(108) J'ai connu un très-grand nombre de personnes tourmentées depuis longtemps d'affections hypochondriaques, qui ont enfin recouvré une santé parfaite, à la suite d'une fièvre bilieuse convenablement traitée; quelques-unes d'entre elles, qui avaient manifesté auparavant une tendance excessive à l'obésité, ont perdu, comme on dit, leur ventre, après cette fièvre.

(109) Maendler Diss. de febris biliosæ complicatione cum aliis morbis ; Lugd. Batav., 1790.

(110) Sachtleben in Stark's Archiv. 2. B. 2, st. n. 1.

(111) Cfr. Partie II, vol. II, sect. II, chap. XVIII. De la phlébite, § LXXV. 7. (88).

(112) Op. cit.

tre (113). On fait cesser la constipation par les *lavements* émollients. Au bout d'un ou deux jours, on en vient définitivement à l'évacuation de la bile : c'est le cas d'employer les *vomitifs*, si les contr'indications générales à ces moyens n'existent pas, si la bouche est amère, la langue sale ; s'il survient des rapports nidoreux, des nausées, des vomiturítions, et si un vomissement spontané a déjà eu lieu avec soulagement. Le *tartre émétique* ou bien, dans le cas où la diarrhée s'opposerait à l'administration de ce moyen, la racine d'*ipécacuanha* sont les médicaments les plus propres à exciter le vomissement. Lorsqu'il a eu lieu, on laisse reposer le malade jusqu'au jour suivant : alors, ou même auparavant, s'il n'y a pas eu indication de vomitif, il faut avoir recours aux *purgatifs doux* (114). *Doux*, dis-je, car une purgation violente est très nuisible. C'est à cause de cela même que les *éméto-cathartiques* ne conviennent presque jamais dans cette maladie. En général, il faut s'abstenir ici de toute médication perturbatrice, et dès que les évacuations indiquées ont eu lieu, il faut attendre l'œuvre spontanée de la nature. Cependant, pour ne pas laisser le malade sans remède, on lui prescrit une potion qui a pour nous le plus grand prix (115).

18. *Traitement de la fièvre bilieuse inflammatoire.*— Dans la *fièvre bilieuse inflammatoire*, la saignée est d'autant mieux indiquée que la maladie est plus récente, que le malade est plus dans la force de l'âge, et que l'ardeur, la douleur et la tension de la région épigastrique et de l'hypochondre droit sont plus considérables (116). Nous avons coutume de tirer environ neuf onces de sang à un adulte, et cela du bras droit. L'unique but de cette saignée est d'empêcher la dégénérescence de la maladie en une phlogose du système hépatique et des autres viscères, et de détruire la complication inflammatoire. C'est pourquoi, si à la suite d'une évacuation sanguine, la fièvre et l'affection de la région épigastrique et de l'hypochondre droit ont diminué, il faut s'abstenir de pratiquer de nouvelles saignées ; au contraire, si les symptômes qui réclamaient d'abord la soustraction du sang persistaient, et que *la saignée n'eût produit aucun mal*, il faudrait la réitérer (117). Lorsqu'après les saignées indiquées, l'affection de l'épigastre et de l'hypochondre droit n'ont pas disparu entièrement, il faut recourir aux évacuations sanguines locales à l'aide des *ventouses scarifiées* et des *sangsues*. Nous attaquons même la maladie à son début par ces moyens, lorsque l'affection épigastrique et hypochondriaque l'emporte sur la fièvre, et que le malade est d'ailleurs moins propre à la saignée ; car dans cette maladie, les évacuations sanguines locales ont un effet beaucoup plus sûr que les générales, à moins que ces dernières ne soient évidemment indiquées. Cependant les unes et les autres reconnaissent des limites ; car, si la soustraction de sang, quoique répétée, ne produit aucun résultat avantageux, le médecin qui n'est pas aveuglé par la folie des systèmes, doit être porté naturellement à douter que les symptômes d'ardeur, de douleur, de tension de l'épigastre ne puissent point reconnaître une autre source que l'inflammation ; et nous avons observé plus d'une fois, en effet, qu'ils ont été produits par *la seule stimulation de la bile*. Toutefois, tant que ce doute n'est pas confirmé, il faudra s'attacher, dans le traitement de la fièvre bilieuse *inflammatoire*, non-seulement à ne point négliger les évacuations sanguines, mais encore à employer concurremment avec elles les *remèdes mucilagineux* et *huileux* (118). On recommande encore ici avec raison l'*huile* pure et récemment exprimée d'*amandes douces* fraîches (119). Elle est surtout indiquée

(113) P. I, vol. 1, sect. 1, chap. II, 30, n° 9.

(114) Si les tamarins seuls ne produisaient pas l'effet desiré, ajoutez-y un ou deux gros de quelque sel purgatif.

(115) *Pr.* Sous-carbonate de potasse, un gros ; saturez avec s. q. de jus de citron récemment exprimé. Ajoutez : eau de cerises noires, sept onces ; sirop, id., une once. M. A pr. deux cuillerées à bouche toutes les deux heures.

(116) Appel, De phlebotomiæ, imprimis in febribus biliosis, recta administratione. Helmstadii, 1779. — Bode, De recto usu sanguinis detractionis in morbis biliosis. Gotting., 1702.

(117) Burnet tirait jusqu'à deux cents onces de sang (l. c.). — Méli, en parlant des saignées, dit : « Mai (!) meno di tre, e in casi gravissimi si giunse a sette. » (L. c.)

(118) L. c., n° 12.

(119) J.-B. Martii, Istoria delle pleu-

lorsqu'il existe une irritation inflammatoire dans l'estomac lui-même ou dans les intestins. Quand le foie est principalement malade, après les évacuations sanguines déjà indiquées, surtout si le vomissement contr'indiquait l'administration des autres cathartiques, il faut recourir au *calomel* (120). On ne doit pas toutefois persévérer long-temps dans son usage (à cause du danger du ptyalisme, qui aggrave ici ordinairement les symptômes). La *potion anti-émétique de Rivière*, bue pendant qu'elle fait effervescence (121), arrête aussi les vomissements rebelles qui surviennent dans cette maladie. Les *boissons d'eau froide*, conseillées par Galien (122), Celse (123), Crescentius (124), Cirillo (125), A. Frohlich (126) et Meli (127), contribuent aussi beaucoup à produire le même effet et à modérer la violence de la fièvre. Burnett et autres recommandent encore les *affusions* ou *lotions* d'eau froide, et (quand il y a météorisme) *l'application de la glace* sur l'abdomen, et cela avec raison, surtout dans les pays chauds et dans les circonstances que nous indiquerons ailleurs avec grand soin (128). Il suffira de se rappeler ici qu'il faut traiter la fièvre bilieuse comme à l'état *simple*, aussitôt que la complication inflammatoire a été enlevée. Car on doit confier quelque chose aux forces de la nature. Cependant le *nitre* (129) et les *acides végétaux*, savoir : *l'oxymel simple*, *l'acide tartarique* (130) ou tout autre semblable, délayé dans l'eau ou une décoction mucilagineuse (131) et édulcorée avec du sucre, tempèrent la chaleur fébrile (et, dans les cas plus graves, l'état inflammatoire du système veineux abdominal). Les *acides sulfurique* et *nitrique* ne conviennent que quand ils sont très-étendus.

19. *Traitement de la fièvre bilieuse rhumatismale.* On commence le traitement de la *fièvre bilieuse rhumatismale* qui présente en même temps des signes inflammatoires par la *saignée*. L'application des *ventouses scarifiées* ou des *sangsues* à l'épigastre et à l'hypochondre droit suffit, quand la maladie est légère. On en vient ensuite à l'évacuation de la bile d'après l'état de choses déjà indiqué (132), soit à l'aide des *vomitifs*, soit par le moyen des *purgatifs*. Cependant il serait dangereux d'insister long-temps sur ces médicaments ; car la fièvre, par la raison qu'elle est revêtue du caractère rhumatismal, a plus de tendance à opérer une crise par la perspiration cutanée, à laquelle s'opposent les évacuations du tube intestinal trop fréquemment répétées. C'est pourquoi, après avoir combattu l'état d'irritation du foie et donné issue

---

retidi biliose di Samminiato, 1775, pag. 160. — Burserii Instit. med. pract., vol. 1, § 395; et Hufeland, Journ. der prakt. Heilk. x. B. 4. st. p. 155. (A la dose d'une demi-once, six, huit fois dans l'espace de 24 heures.)

(120) Dix grains toutes les quatre heures pour un adulte.

(121) *Pr.* Sous-carbonate de potasse, dix grains. D. en paquets. *Pr.* Jus de citron récemment exprimé, demi-once. D. dans un verre. Mêlez ensuite, et faites prendre au moment de l'effervescence. Répétez la dose toutes les deux ou trois heures.

(122) Meth. med., lib. IX, cap. v. « Maximè vero continentiarum febrium remedia, hæc duo sunt : detractio sanguinis et potio frigida. »

(123) De re medica, lib. III, cap. VII. « Cùm vero in summo incremento morbus est, utique non ante diem quartam magni siti antecedente ; frigida aqua copiose præstanda est, ut bibat etiam ultra satietatem. » R. E.-F. Chr. Œrtelius, de aquæ frigidæ usu celsiano. Monach., 1826.

(124) Raggionamenti intorno alla nuova medicina dell' acqua.

(125) In Philosophical transactions; vol. XXXVI, p. 142.

(126) Abhandl. von dem auffallenden nutzen d. kalten u. lauen Wassers in fieberkrankheiten u. d. Scharlach. Wien, 1818. Et : Abhandl. über die Kræfte, sichere und schnelle wirkung des kalten u. lauwarmen wassers in faul-, nerven-, -gallen-, brenn-, und Scharlachfieber u. s. w. Wien, 1820.

(127) L. c., p. 83.

(128) Chap. v, § 31, n° 22.

(129) A petite dose cependant, parce qu'il est ordinairement supporté avec peine dans cette maladie.

(130) *Pr.* Eau de framboises, huit onces; acide tartarique, q. s. jusqu'à agréable acidité; sirop de framboises, une once. D. S. une once par dose répétée toutes les deux heures.

(131) *Pr.* Décoction de salep, une livre; sirop de citron, une once. M. S. A pr. une tasse à café toutes les demi heures.

(132) N° 18.

à la bile, nous recourons, le plus promptement possible, aux médicaments *légèrement diaphorétiques*, savoir : à *l'esprit de Mindérérus* et surtout au *tartre émétique*, administré à doses réfractées, pour entretenir ainsi la liberté du ventre. En outre, pendant toute la durée de cette espèce de fièvre bilieuse, on doit éviter, soit l'approche, soit l'application des corps froids ; il vaut mieux appliquer des *fomentations tièdes, emollientes*, sur l'abdomen. Enfin, si les évacuations n'amenaient pas le soulagement des régions douloureuses, il faudrait mettre un *vésicatoire* sur ces dernières vers la fin de la maladie.

§ XXIV. *Des fièvres gastrico-pituiteuses.*

1. *Définition.*—On appelle *pituiteuse* ou *muqueuse* la fièvre continue gastrique qui s'accompagne d'une sécrétion morbide de pituite des premières voies (1).

2. *Littérature.* — Cette fièvre a été décrite par Screta (2), J.-G. Rœderer et C.-Th. Wagler (3), C. Strack (4), M. Stoll (5), Ph.-G. Knaus (6), C.-F. Elsner (7), G.-F. Consbruch (8), Wiebers (9), Jacobi (10), G.-E.-F. Canz (11), J.-P. Frank (12), Reil (13) et J.-L. Doussin-Dubreuil (14).

3. *Symptômes.* — La maladie s'annonce par une langueur générale et des maux d'estomac. Un frisson, interrompu de chaleur par intervalle, avec sécheresse de la peau et fréquence du pouls, signale son invasion. Tous ces symptômes s'exaspèrent le soir. Le matin, la peau se recouvre de sueurs partielles, exhalant une odeur acide ; à mesure que les exacerbations se répètent, le malade se plaint de plus en plus de pesanteur de tête et de bourdonnements d'oreilles, ou bien il reste couché dans un état comme stupide. Il est très-tourmenté par un crachement continuel de mucosité filante. La saveur de la bouche est nulle ou bien salée et nauséeuse; la gorge est rouge et remplie de pituite, qui rend quelquefois la suffocation imminente et excite souvent le vomissement et la toux. Ordinairement, un sentiment d'ardeur partant de l'estomac monte à la gorge par l'œsophage. Plusieurs éprouvent de l'anxiété, des tiraillements d'estomac, des flatuosités et le hoquet. La région épigastrique ne peut quelquefois supporter le contact. Chez un grand nombre de malades, il survient en même temps des douleurs abdominales, la diarrhée, avec issue de mucosités semblables à une matière transparente. L'urine est semblable à celle de cheval, souvent chargée d'un sédiment cendré, et dans beaucoup de cas fait éprouver des ardeurs pendant l'éjection. Les jeunes malades et les femmes rendent en outre des vers. Ceux qui sont plus avancés en âge, ainsi que les hommes, sont affectés d'hémorrhoïdes. Si la maladie, comme cela a souvent lieu, dure plus de sept jours et se prolonge jusqu'au quatorzième ou au vingt-unième jour, il survient le plus souvent une éruption miliaire et des aphtes autour de la bouche et de l'anus. Si la crise n'a point

---

(1) Synon. Fièvre adéno-méningée. Lat., febris glutinosa, lymphatica, humoralis; morbus mucosus; phlegmapyra. Allem., schleimfieber. Ital., febbre mucosa.

(2) Diss. de febribus pituitosis. Basil., 1650.

(3) De morbo mucoso liber singularis. Gotting., 1762. —Denuò recusus annexaque præfat., edit. a Wrisbergio. Gotting, 1783.

(4) Diss. de febre pituitosa. Mogunt., 1781.

(5) Ratio medendi, tom. III.

(6) Diss. annotationes quædam circa morbum bilioso-mucosum, annis 1783-84, Stuttgardiæ grassatum. Stuttg., 1786.

(7) Diss. animadversiones in febres pituitosas. Regiom, 1789.

(8) Diss. historia febris mucosæ biliosæ, annis 1783-1784 Stuttgardiæ grassatæ. Stuttg., 1790.

(9) Diss. sistens discrimen inter febrem pituitosam et biliosam. Gotting, 1790.

(10) Diss. de febre pituitosa nervosa Stuttgardiæ, 1792, grassante. Stuttg., 1793.

(11) Beschreibung einer schleim-, faul- u. nervenfieber-epidemie, die 1793-94, in den Rheingegenden und auf dem Schwarzwalde unter dem Landwolke gewüthet hat. Tübing, 1795.

(12) Epit. de curand hom. morbis, vol. I, p. 148.

(13) Memorabilia clinica. Fascicul. 1, p. 6. — Fieberlehre, 3 B., p. 578.

(14) Ausführliche darstellung der ursachen, wirkungen u. heimittel der in unsern tagen so hæufigen verschleimungen. A. d. fr. mit vorrede u. anmerkungen von dr. J. H. G. Schlegel. Ilmenau, 1823.

lieu alors par une sueur générale, une diarrhée de matières couleur de lie, et une épistaxis abondante, on doit craindre les troubles du système nerveux et l'abolition des forces, le météorisme et la mort.

4. *Nécroscopie.* — On trouve dans les *cadavres* l'inflammation de l'estomac et des petits intestins (15). Leur surface interne est tapissée de mucosités visqueuses, jaunâtres ou cendrées (16). La substance des intestins est épaissie. Les glandes qui en dépendent sont tuméfiées, entourées d'un cercle rouge, avec dilatation de leurs conduits excréteurs. Le parenchyme du foie est granulé.

5. *Causes prédisposantes.* — Les individus délicats, mous; les enfants, les femmes, les personnes en outre qui mènent une vie sédentaire, qui habitent des endroits marécageux, qui se nourrissent d'aliments crus, ou qui sont en proie à la faim et aux souffrances morales, ainsi que les scrofuleux, sont principalement sujets aux fièvres gastrico-pituiteuses.

6. *Causes excitantes.* — Les fièvres pituiteuses sont excitées par les vicissitudes atmosphériques, le froid humide et une constitution annuelle ou épidémique inconnue.

7. *Cause prochaine.* — On attribuait autrefois leur *cause prochaine* à la pituite du sang. Quant à nous, nous la faisons dériver, avec les modernes (17), d'une sécrétion morbide de pituite, déterminée par une affection catarrhale de l'estomac et des intestins.

8. *Diagnostic.* — La fièvre gastrico-pituiteuse n'est donc réellement autre chose qu'une fièvre catarrhale, dans laquelle l'affection de la membrane muqueuse des fosses nasales et des bronches atteint celle du gosier, de l'œsophage et de tout le reste du tube alimentaire. Toutefois cette différence est tellement importante, qu'il est presque impossible de donner en même temps l'histoire de la fièvre catarrhale et de la fièvre pituiteuse. La fièvre pituiteuse ne doit point être regardée comme identique avec celle dite *influenza* (18). Cependant nous ne nierons point que la cause des fièvres catarrhales, soit sporadiques, soit épidémiques, ne puisse quelquefois affecter en même temps le tube alimentaire.

9. *Fièvre pituiteuse simple.* — Nous nommerons *simple* la fièvre gastrico-pituiteuse qui affecte la marche du catarrhe de la membrane muqueuse du tube alimentaire, sans indices évidents, ou de phlogose, ou de saburres, ou de bile, et sans troubles nerveux.

10. *Fièvre gastrico-pituiteuse inflammatoire.* — Nous regardons comme *inflammatoire* la fièvre gastrico-pituiteuse qui s'accompagne d'une irritation du tube intestinal telle qu'elle n'exigerait *qu'un degré* de plus pour constituer une véritable entérite. La présence de la complication inflammatoire est annoncée par une grande chaleur de la peau, un pouls plein, dur, l'ardeur de l'estomac, des douleurs de ventre, mais surtout par la constitution du malade, favorable aux maladies inflammatoires.

11. *Fièvre pituiteuse gastrico-saburrale.* — Lorsqu'une cause catarrhale agit sur un tube intestinal chargé de matières sordides et de vers, on conçoit facilement la *complication saburrale* et *vermineuse* de la maladie. Il ne sera point difficile de rendre raison de la *complication bilieuse* de la fièvre pituiteuse, en songeant que presque toute irritation portée sur le tube alimentaire augmente la sécrétion de la bile.

12. *Fièvre pituitoso-nerveuse.* — Nous traiterons ailleurs de la *complication nerveuse* de la fièvre gastrico-pituiteuse (19).

13. *Pronostic.* — La fièvre gastrico-pituiteuse *simple*, chez des individus exempts jusque-là de toute maladie des viscères, présente à peine du danger. Mais il en est autrement chez les valétudinaires et surtout les scrofuleux. Car, de même que les fièvres catarrhales peuvent donner naissance à la phthisie pulmonaire chez des personnes dont les poumons étaient remplis de tubercules, de même les fièvres pituiteuses produisent souvent la phthisie mésentérique, quand elles affectent des sujets dont le mésentère était tuberculeux. Dès que ces fièvres contractent une complication inflammatoire ou rhumatismale, la phlogose des viscères contenus dans le péritoine est imminente ainsi que ses suites. Lorsque la

(15) Wagler, l. c. oper recent., p. 241.
(16) Reil, l. c., p. 584.
(17) Reil, l. c., p. 570.
(18) J.-H.-G. Schlegel (Handwœrterbuch der medic. Klinik, 4 B., 2, th. p. 407) décrit ces fièvres comme des maladies du même genre.

(19) Chap. v, § 30, n. 8.

fièvre pituiteuse dégénère en inflammation viscérale, la sécrétion de pituite diminue ordinairement. C'est pourquoi, bien qu'une sécrétion trop abondante de pituite puisse épuiser le malade, nous la regardons néanmoins comme d'un meilleur augure. La complication bilieuse et saburrale ne saurait aggraver la fièvre pituiteuse; ce qui est vrai, à plus forte raison encore, de la complication nerveuse, surtout accompagnée d'aphtes.

14. *Traitement de la fièvre pituiteuse simple.* — La fièvre gastrico-pituiteuse *simple*, affectant une marche semblable à celle des fièvres catarrhales simples, nous l'abandonnons d'autant plus volontiers à la nature, que l'état d'irritation du tube alimentaire exclut d'ailleurs l'usage interne des médicaments. On doit excepter seulement les *émollients* (par exemple, la *décoction de salep*, de *guimauve*, de *graines de lin*, *la solution de gomme arabique*), et cela tant au *début* de la maladie que vers son *déclin*, car, dans l'un et l'autre cas, il n'y aura pas d'inconvénient à calmer l'irritation du tube intestinal; là, avant que la pituite, sécrétée en grande abondance, ne la produise par elle-même; ici, après que cette même pituite, évacuée outre mesure, a laissé les parties affectées dépouilées des mucosités qui les recouvraient. On peut encore associer alors les *narcotiques* doux (20) aux mucilagineux. Dans le *cours* de la maladie, lorsque la surface interne du tube alimentaire est tapissée de pituite tenace, et qu'à cause de cela, il y a à peine lieu de redouter l'irritation de la part des médicaments, on peut administrer des *remèdes tirés de la classe des résolutifs*, pour diviser et délayer la pituite, et préparer son évacuation spontanée. Il en est deux que nous employons ici de préférence aux autres, savoir : le *tartre émétique* (21) et le *sel ammoniac* (22). Le *sous-carbonate de potasse* ou de *soude* (23) convient aux malades qui sont tourmentés par des acides des premières voies. L'emploi du *calomel* est désavantageux ici. Si la nature ne peut se débarrasser seule de la pituite, il faut procéder à son évacuation le plus promptement possible. Les *vomitifs* sont indiqués, lorsqu'un amas de pituite provoque des nausées, des efforts de vomissement avec danger de suffocation. Les borborygmes et la tension de l'abdomen, joints à la constipation, réclament les *cathartiques*. Parmi les vomitifs, la racine d'*ipécacuanha* mérite ici la préférence; la *rhubarbe*, associée toutefois au mucilage (24), est le meilleur cathartique. La diète doit être sévère. On donnera pour boisson la décoction d'orge, l'eau panée et même pure, pourvu qu'elle ne soit point froide.

15. *Traitement de la fièvre pituiteuse, inflammatoire et rhumatismale.* — La fièvre gastro-pituiteuse *inflammatoire* ou *rhumatismale*, lorsqu'elle est violente, réclame la *saignée*. Quand elle n'est pas tout-à-fait indiquée, ou qu'à sa suite la maladie ne diminue pas, on applique des *ventouses scarifiées* et des *sangsues* sur l'abdomen, de manière à retirer quatre ou cinq onces de sang à un adulte. Pendant tout le cours du traitement, on ne doit donner à l'intérieur que des *décoctions mucilagineuses*. La maladie étant réduite à l'état de simplité, il faut la traiter comme auparavant, mais toujours avec circonspection, de peur que la moindre stimulation, portée prématurément sur le tube intestinal, ne rallume l'incendie. Lorsqu'il y a une complication *rhumatismale*, il faut, vers la fin de la maladie, provoquer la transpiration. Si la douleur de l'abdomen persiste encore, il faut appliquer un *vésicatoire* sur l'endroit douloureux.

16. *Traitement de la fièvre pituiteuse gastrico-saburrale.* — Les saburres et la bile devant nécessairement augmenter l'irritation du tube intestinal dans la fièvre pituiteuse, il faut en venir aux *vomitifs* et aux *purgatifs*, plutôt que dans d'autres circonstances, à moins que la nature n'ait elle-même déjà suffisamment pourvu à leur élimination, ou qu'un état inflammatoire ne s'y oppose.

17. *Avis.* — Nous nous réservons de

---

(20) P. ex. le sirop diacode.

(21) Part. I, vol I, sect. 1, chap. II, § 30, n. 9.

(22) Ibidem, n. 12.

(23) P. ex. vingt grains dans six onces d'eau de fontaine, ajoutés à une once de sirop de violettes. D. S. à pr. par cuillerées.

(24) Pour un adulte, *Pr.* Racine de rhubarbe, un gros et demi; gomme arabique, deux gros; miel pur, une once. Faites bouillir un moment avec s. q. d'eau de fontaine. Huit onces de colature D. S. A pr. deux cuillerées toutes les deux heures.

parler en un autre lieu du traitement de la fièvre pituitoso-*nerveuse*. Enfin, nous avertissons que personne ne peut être à même de comprendre parfaitement les préceptes qui ont rapport au traitement des fièvres pituiteuses, s'il ne connaît en même temps ceux que nous exposerons sur la thérapeutique de l'entérite, de la diarrhée et de la dysenterie.

§ XXV. *De la fièvre gastro-vermineuse.*

1. *Définition.* — La fièvre continue gastrique, caractérisée par la présence de vers dans les intestins, est appelée *vermineuse* (1).

2. *Littérature.* — L'histoire de cette maladie qui a les plus grands rapports avec celle des vers intestinaux du corps humain, en général (2), a été exposée par Jenisch (3), J.-B. Morealis (4), Velsch (5), Schacht (6), Sickel (7), Dürr (8), Vanden-Bosch (9), Hünervolff (10), Haën (11), Stoll (12), Musgrave (13), Hufeland (14), Beireis (15), Lepècq de la Clôture (16), Wallich (17), Jahn (18), Philites (19), Luther (20), Osiander (21), Junge (22), Rodriguez de Vera (23), Fournier (24), Vivens (25), Marie (26), Penada (27) et Moll (28).

3. *Symptômes.* — La fièvre vermineuse débute à peu près comme les autres fièvres gastriques. Elle est accompagnée de rémissions évidentes, du moins au commencement de la maladie. Cependant le sommeil est très-agité pendant qu'elles ont lieu, troublé surtout par des craintes, des grincements de dents et des mouvements convulsifs de la face et des extrémités. Les enfants se comportent en dormant comme s'ils voulaient avaler quelque chose. Le matin, il y a tristesse, pusillanimité, fétidité de la bouche, langue recouverte d'un enduit muqueux blanc, ptyalisme, nausées, quelquefois vomissements. A moins que la maladie, comme il arrive

---

(1) Synon. Fièvre vermineuse, fièvre ardente des enfans. Lat., synocus puerorum, febris ardens continua infantûm, hectica infantilis, hectica febris infantûm, febris lenta infantûm. Ital., febbre verminosa. Espagn., la calentura verminosa. Angl., worm-fever. Allem., Wurmfieber.

(2) P. III, vol. I, sect. 2.

(3) Quæstiones n. 4, an febri verminosæ purgatio. Montepes, 1605.

(4) Delle febbri maligne e contagiose prodotte dai vermi. Modona, 1739.

(5) Hecatast. II, observat. 59.

(6) Diss. æger febre continua a vermibus exorta laborans. Gies., 1703.

(7) Acta acad. nat. cur., vol. VII, p. 261.

(8) Miscell. acad. nat. cur. dec. III, a. 5 et 6.

(9) Historia constitutionis epidemicæ verminosæ, quæ annis 1760, 1761, 1762 et initio 1763 regnavit.

(10) Miscell. acad. nat. cur. dec. III, a. 2.

(11) Rat. medendi, pars XIV, p. 139.

(12) Rat. med., tom. VII, p. 115 et præl. 1, p. 256.

(13) Essay on the nature and cure of so called worm-fever. Lond., 1776. V. Sammlung auserles. abhandl. f. prakt. aerzte. 3 B., p. 529.

(14) Bemerkungen über die natürlichen u. künstlichen blattern, verschiedene kinderkrankheiten 3. vermehrte Aufl. Berlin, 1799, p. 324 sq.

(15) Diss. de febribus et variolis verminosis. Helmst., 1780.

(16) Observations sur les épidémies, p. 9. (Fièvre putrido-vernineuse de l'année 1770.)

(17) Diss. de febre verminosa. Gies.

(18) Diss. de febrium verminosarum examin. Hasæ.

(19) Diss. febrium verminosarum pathologia. Gotting. 1785.

(20) Diss. de febre verminosa. Erford. 1787.

(21) Denkwürdigkeiten für die heilkunde u. Geburtshülfe. Gotting. 1794. 1. B. 1. st.

(22) Soc. med. hafniensis collectanea. vol. II, p. 322.

(23) Mém. acad. de la real. soc. de Sevilla, t. VII, p. 76.

(24) Mém. de Dijon, t. 2, hist. p. 69.

(25) In Corvisart, Journal de médecine, an X. V. Hufeland's, Schreger's u. Harles's. Journ. der Auslænd. med. litteratur. 1802. 2 B., p. 315.

(26) In Sédillot, Rec. périodique de la société des médecins de Paris, t. XXI, p. 250, 257.

(27) In Nuovi Commentarii. di medicina e di chirurgia publicati dai signori Brera, Ruggieri e Caldani. 1819, t. IV, p. 373.

(28) Practisch Tydschrift voor de geneeskunde, 1822, p. 376.

souvent, n'affecte la marche d'une fièvre éphémère, les rémissions disparaissent peu à peu, et les malades, perdant de plus en plus leurs forces, présentent un teint blême, les yeux entourés d'un cercle livide, les joues alternativement rouges et pâles. Plusieurs se plaignent de bourdonnements d'oreilles. On observe dans beaucoup de cas des éternuments et un écoulement de sang des narines (auxquelles les malades portent continuellement les doigts pour les gratter). Quelques-uns rendent des vers par le nez et la bouche. En même temps il survient une toux sèche avec des douleurs dans la poitrine, comme pleurétiques, et dans les articulations. Plusieurs éprouvent des vibrations du cœur et des carotides. L'abdomen devient tendu, douloureux, surtout autour de l'ombilic, et supportant du reste à peine le contact; il y a tantôt constipation, tantôt dévoiement: le plus ordinairement, c'est une diarrhée, soit muqueuse, soit mucoso-sanglante, qui donne issue à des vers vivants, morts, en putréfaction, et qui s'accompagne souvent de ténesme. Les excréments sont très-fétides, fréquemment enveloppés comme de lait caillé ou de filaments verdâtres semblables à des conferves. Quelquefois un paquet de vers, recouvert de cette matière, constitue une espèce de nid. Dans le plus haut degré de la maladie, il survient des défaillances, une cécité passagère, le délire, des convulsions, des paralysies partielles, l'aphonie, des aphtes. Cela peut durer ainsi jusqu'au septième, au quatorzième, au vingt-unième jour, jusqu'à ce que la fièvre ou bien se termine par une diarrhée féculente, des urines jumenteuses, une sueur générale, ou par tout autre phénomène critique, ou bien dégénère en d'autres maladies que nous décrirons plus bas.

4, *Nécroscopie.* — Devant donner avec plus de détails l'anatomie pathologique de l'affection dont il s'agit, dans le traité des vers intestinaux, nous n'indiquons ici que ce qui a strictement rapport à la *fièvre vermineuse*, savoir: qu'on rencontre dans l'estomac et les intestins des *ascarides lombricoïdes;* dans le cœcum, des *trichurides* ou *tricocéphales*, et dans le rectum, des *oxyures vermiculaires;* les premiers de ces vers se montrent quelquefois dans le péritoine, après avoir perforé les intestins. Mais le plus souvent, à la suite des fièvres *dites* vermineuses, les cadavres offrent de la sérosité dans l'encéphale ou la colonne vertébrale, des inflammations du péritoine, du foie, du mésentère et des intestins.

5. *Causes.* — Les enfants, après la seconde année (29) jusqu'à la douzième (et cela le plus ordinairement vers l'époque de la nouvelle lune) (30), sont principalement sujets aux fièvres vermineuses; il en est de même de ceux qui aiment les friandises, qui font usage d'aliments crus, de sucre, et d'autres mets et médicaments doux, qui se privent de sel, qui sont atteints de scrofules, et qui font abus des lavements. Lorsqu'une influence épidémique favorise le développement des vers intestinaux, les adultes, surtout les femmes, sont aussi affectés de fièvres gastro-vermineuses. Quelquefois ces fièvres doivent leur origine à l'administration intempestive et insuffisante des remèdes anthelmintiques.

6. *Diagnostic.* — En établissant le diagnostic des fièvres vermineuses, il importe d'éviter également l'habitude de ces femmes qui attribuent aux vers presque toutes les maladies du premier âge et de l'enfance, et l'opinion de quelques médecins qui veulent les exclure de la liste des causes qui peuvent produire des fièvres; car, ici encore, la vérité est au milieu. On comprend du reste facilement que les femmes prennent si souvent l'encéphalite et la rachialgie, l'hydrocéphale et l'hydrorachis, la cardite et l'artérite, la péritonite (surtout la mésentérite) et l'hépatite, la gastrite et l'entérite pour des fièvres vermineuses, car les inflammations que nous venons de nommer ont avec ces fièvres une grande ressemblance. Mais on peut à peine concevoir que des médecins puissent révoquer en doute l'existence des fièvres vermineuses. En effet, rien n'est plus facile à concevoir que l'existence de fièvres comme conséquence de vers. Et d'abord, par l'irritation qu'ils causent à la membrane interne du tube intestinal, les vers peuvent faire naître la fièvre muqueuse. De

---

(29) J'ai cependant observé aussi (à Vilna, le 22 juin 1815) chez un enfant à la mamelle, dans la première année de son âge, une fièvre vermineuse, pendant le cours de laquelle un ascaride lombricoïde sortit des narines à la suite d'éternuments, ce qui fit cesser sur-le-champ les symptômes de la fièvre.

(30) J'ai répété mille fois cette observation, et je la donne comme constante, du moins en Lithuanie.

même l'irritation, en se propageant au foie, peut produire la fièvre bilieuse. Mais il existe pour les vers un moyen encore plus court d'exciter des mouvements fébriles que celui d'une sécrétion morbide de mucus et de bile. En effet, lorsque les nerfs de l'estomac et des intestins sont attaqués par le contact et la morsure des vers qui rampent dans ces cavités, l'irritation se communique aussitôt aux plexus nerveux mésentériques et solaire. Mais comme ces plexus sont formés par les nerfs vagues et grand sympathique, lesquels nerfs régissent le cœur, il est impossible que le pouls ne soit pas excité, la chaleur augmentée, en un mot que la fièvre ne se montre pas. Néanmoins, nous devons avouer que le trouble de cette espèce, excité par les vers, est en général de peu de durée, et que les fièvres vermineuses vraies et simples arrivent le plus souvent sous une forme éphémère, soit simple, soit prolongée, ayant ceci de particulier, que vers la nouvelle lune elle survient tout à coup avec tant de violence que bientôt elle arrive à sa plus haute période. Si le malade est d'un tempérament pléthorique, la fièvre vermineuse offre les signes d'une complication inflammatoire. Les hommes faibles au contraire et ceux dont le système nerveux est très-excitable sont facilement sujets à des fièvres vermineuses avec complication nerveuse. Outre la fièvre vermineuse proprement dite, il arrive souvent pendant le cours d'autres maladies aiguës, comme les fièvres inflammatoires, rhumatismales, catarrhales, nerveuses, les inflammations des viscères, les exanthèmes, que des troubles vermineux soient excités. Lorsque cette complication vermineuse survient, on voit subitement la maladie primitive s'exaspérer. On remarque en outre des symptômes tout-à-fait nouveaux, surtout des symptômes nerveux. Si ceux-ci, dans la maladie dont il s'agit, devaient à peine être prévus sans cela, ils rendront le diagnostic de la complication vermineuse plus facile que dans le cas contraire, c'est-à-dire celui où la maladie primitive elle-même donne lieu de s'attendre à de pareils symptômes. Quoi qu'il en soit, la complication vermineuse sera très-probable, si aucune autre cause ne s'est présentée pour rendre compte de l'augmentation de la maladie ou de son changement d'aspect, si le petit malade est d'ailleurs sujet aux affections vermineuses, si pendant le cours de la maladie actuelle il a fait usage de beaucoup de médicaments d'une saveur douce, si on lui a fréquemment administré des lavements, si la nouvelle lune approche ou est à peine arrivée, et si les symptômes accessoires s'accordent beaucoup avec ceux qui dans d'autres cas arrivent à l'occasion des vers.

7. *Pronostic.* — La fièvre vermineuse simple, dans un corps auparavant sain, offre à peine quelque danger. Mais il en est autrement lorsqu'elle survient avec des symptômes inflammatoires ou nerveux chez de petits malades disposés à d'autres affections et scrofuleux. Nous redoutons surtout les affections sympathiques de l'encéphale ainsi que l'entérite et la mésentérite. Nous parlerons assez longuement en son lieu (31) du grand rapport qui existe entre cette dernière maladie et les fièvres vermineuses.

8. *Traitement.* — Dès le début de la fièvre vermineuse chez un enfant (32) d'ailleurs sain, nous prescrivons une mixture huileuse (33), et si les lavements n'ont pas déjà contribué à augmenter la maladie, un lavement de lait et de sucre. L'eau un peu froide est donnée pour boisson ; toute nourriture est défendue. Tant que les petits malades ne sont pas très-sensibles et ne manifestent pas des douleurs de ventre, nous joignons à la mixture, de l'huile de ricin, si nous pouvons en trouver de bonne qualité, et qui ne soit nullement rance (34). Si à l'aide de cette méthode la maladie disparaît dans l'espace d'une ou deux fois vingt-quatre heures, comme cela arrive ordinairement dans la fièvre vermineuse simple, comme dans la convalescence on supporte difficilement l'abstinence, nous accordons d'abord des tisanes de graminées, puis des légumes de facile digestion, et enfin des viandes de jeunes animaux. A l'approche de la première

(31) P. III, vol. II, sect. I.

(32) On suppose l'âge de *trois ans* en indiquant les formules qui suivent.

(33) *Pr.* Huile récente d'amandes douces, 1 once ; mucilage de gomme arabique, 2 drachmes ; eau de fontaine, 3 onces.

Prendre une demi-once toutes les heures.

(34) *Pr.* Huile récente d'amandes douces, demi-once ; huile de ricin, mucilage de gomme arabique, de chacun 2 drachmes ; eau de fontaine, 3 onces.

Prendre comme ci-dessus.

nouvelle lune, c'est-à-dire à la fin du dernier quartier qui la précède, dans un but prophylactique, après avoir débuté le soir par un lavement semblable à celui indiqué plus haut, nous donnons le lendemain matin la poudre anti-vermineuse (35), et si elle n'a pas eu pour effet au moins une selle, nous la répétons le surlendemain.

9. Lorsque la fièvre vermineuse est escortée de symptômes inflammatoires, outre la mixture huileuse et le lavement de lait sucré, si le ventre est douloureux, nous y posons des sangsues (36). En même temps, comme le sang se dirige avec trop de force vers la tête, nous appliquons aux jambes ou aux cuisses de la levure de pain ou des sinapismes jusqu'à légère rubéfaction. Si cette méthode n'a pas calmé en grande partie la fièvre dans l'espace de vingt-quatre heures, il faut répéter l'application de sangsues et recourir au calomel (37). Le ventre étant par là, jusqu'à un certain point relâché, on reviendra à la mixture huileuse. Si ensuite la fièvre se prolongeait sans signes inflammatoires, et si l'absence de tout symptôme de pituite ou de bile devait faire expliquer cette prolongation par la présence seule des vers, rien ne s'opposerait à l'usage de l'infusion de semences d'armoise de Judée (38). Au contraire, s'il existait des symptômes témoignant d'une accumulation de pituite ou de bile, il faudrait recourir au tartre stibié à petites doses fréquemment répétées (39). Ce médicament a aussi une propriété anti-vermineuse.

10. Lorsque la fièvre vermineuse n'offre aucun indice d'un état inflammatoire, en même temps qu'on s'occupe de l'évacuation des vers, du mucus et de la bile, il faut aussi que le système nerveux soit rendu à la santé, et sa trop grande sensibilité diminuée. C'est pourquoi la mixture huileuse avec ou sans huile de ricin étant préalablement administrée, ainsi qu'un ou deux grains de calomel s'il en est besoin, il faut recourir aux remèdes qu'on appelle nerveux. Parmi ceux-ci, deux se recommandent de préférence aux autres : ce sont la racine de valériane sauvage et la gomme résine nommée assa-fætida. Comme les petits enfants rejettent ordinairement ce dernier, parce qu'il est désagrable aux sens, et comme son administration sous forme de lavement, utile seulement contre l'oxyure vermiculaire, augmente plutôt les troubles excités par les autres vers, il faut s'en tenir à la valériane (40), pourvu qu'elle n'augmente pas la fièvre. Celle-ci étant très légère, si les petits malades, exempts du reste de signes inflammatoires, sont tourmentés par des douleurs abdominales, et si les évacuations intestinales sont trop abondantes, un peu de jusquiame ou d'opium (42) de temps en temps peut être utile. D'ailleurs, on appliquera de préférence sur l'abdomen des topiques qui puissent convenir aux nerfs et à la peau. Nous avons obtenu d'excellents effets d'une fomentation chaude préparée avec les tiges d'absinthe et de rue en parties égales et appliquée au ventre, comme le conseille Musgrave (43). D'autres fois, on a frictionné avec avantage l'abdomen avec un liniment d'huile de jusquiame cuite et de camphre (44), ou bien de suc récemment exprimé des bulbes de l'ail. Le peuple en Lithuanie

(35) *Pr.* Poudre d'armoise de Judée, 8 grains; racine de jalap, 6 grains. On peut ajouter une fois du calomel à la dose de 2 grains, en réduisant le jalap à celle de 4 grains.

(36) En nombre suffisant pour tirer environ une once et demie de sang.

(37) Deux ou trois fois par jour, à la dose d'un grain, avec trois grains de gomme arabique (car il faut s'abstenir de sucre).

(38) Semences d'armoise, un gros; faites infuser dans suffisante quantité d'eau de fontaine chaude pendant un quart d'heure. D. prenez toutes les deux heures une cuillerée à bouche.

(39) *Pr.* Tartre émétique, un grain; eau distillée, trois onces. Prendre une cuillerée à café toutes les heures.

(40. *Pr*, Racine de valériane sauvage, un demi-grain ou un grain. Faites infuser dans eau chaude q. s. pendant un quart-d'heure à vase clos.

(41) Extrait de jusquiame, un grain; mucilage de gomme arabique, deux gros; eau de fontaine, deux onces. A prendre deux gros toutes les heures.

(42) Poudre de Dower, deux grains; poudre de gomme arabique, douze grains; mêler avec soin en quatre parties égales. D. prendre de cette poudre toutes les trois heures, si la première dose a fait du bien.

(43) Liv. cit.

(44) Huile de jusquiame, une once; camphre, un demi-gros.

frictionne avec succès le ventre avec l'axonge qui sert aux roues des voitures.

11. *Fin du sujet.* — Du reste, dans le traitement des fièvres vermineuses, comme dans celui de toutes les autres, après avoir satisfait aux indications urgentes, il faut accorder aussi du temps à la nature pour qu'elle mette la dernière main à l'ouvrage. Ce précepte est d'autant plus important que nous sommes moins assurés que la fièvre soit uniquement produite par les vers. Les troubles vermineux qui se présentent dans beaucoup de maladies sont souvent apaisés en s'abstenant de médicaments et de lavements doux. D'autres fois, il faut leur opposer celui des remèdes dits anti-vermineux qui répond le mieux au génie de la maladie et à la position dans laquelle on se trouve.

CHAP. V. — FIÈVRES NERVEUSES.

§ XXVI. *Généralités.*

1. *Définition.* — On appelle *fièvres nerveuses* toutes *fièvres continues*, accompagnées d'une prostration évidente des forces, d'affaiblissement du système nerveux, et de contradiction dans leurs symptômes.

2. *Préceptes.* — Il faut bien distinguer la *prostration des forces* de la faiblesse proprement dite, qui survient dans presque toutes les maladies accompagnées de fièvre. Il s'agit ici d'une prostration extrême, continue et réelle, qui réduit le malade à une impossibilité presque complète d'exercer aucun mouvement volontaire. Par *affaiblissement du système nerveux*, il ne faut pas entendre non plus ces troubles nerveux passagers, si fréquents chez les sujets très-irritables, tels que les enfants, les femmes, les hypochondriaques, quelle que puisse être d'ailleurs la maladie fébrile dont ils sont atteints; mais un état permanent qui imprime aux fonctions des sens, du cerveau, de la moelle épinière et de tous les nerfs, sans même que ces organes soient nécessairement atteints d'une inflammation ou de tout autre affection palpable, un état anormal, soit d'exaltation, soit de stupeur. La *contradiction des symptômes* consiste dans le défaut de cet enchaînement des symptômes que présentent toutes les autres fièvres. Tandis, par exemple, que dans les fièvres ordinaires la chaleur et l'état de la langue ont coutume de demeurer parfaitement en rapport avec la soif et l'intensité du pouls, dans celles qui nous occupent, au contraire, souvent la peau est brûlante, la bouche sèche, quoique le malade n'ait point de soif, et que le pouls demeure très-faible. Souvent aussi une partie du corps est brûlante et une autre glacée, et l'affaiblissement est tel que le sujet ne peut soutenir un verre jusque à ses lèvres, tandis que bientôt, dans le paroxisme du délire, plusieurs hommes auront peine à le contenir. Parvenu à la dernière extrémité, si on le réveille et l'interroge sur son état, il répond toujours : « Fort bien. »

3. *Division principale.* — Les symptômes caractéristiques des fièvres nerveuses apparaissent, tantôt au déclin d'autres maladies, tantôt instantanément. C'est ce qui nous a fait diviser ces affections en *secondaires* et en *primitives*. Les *fièvres nerveuses secondaires* se développent à la suite d'autres fièvres, ou bien d'inflammations, d'exanthèmes, et autres maladies. Nous allons nous occuper des unes, et nous parlerons des autres quand l'occasion s'en présentera. Mais, comme les caractères de la fièvre nerveuse, avant d'avoir acquis une intensité assez grande pour changer et même détruire complètement la forme de la fièvre primitive dans le cours de laquelle ils surviennent, marchent d'ordinaire pendant quelque temps simultanément avec les symptômes de cette fièvre, la raison qui me fait traiter en même temps de l'histoire des fièvres nerveuses que nous avons appelées secondaires, et de celles des complications, est assez évidente.

4. *Autres divisions.* — Outre la division des fièvres nerveuses en primitives et en secondaires, division que je regarde comme essentielle, à cause d'une certaine modification que leur imprime toujours l'affection première, il en existe encore d'autres qu'il faut connaître. Je veux parler de la division des fièvres nerveuses en *sur-aiguës*, en *aiguës* et en *lentes*, selon qu'elles parcourent leur marche en 24 ou 48 heures, en un plus grand nombre de jours, ou bien en plusieurs septenaires; en *fièvres nerveuses proprement dites* et en *fièvres putrides* : dans le premier cas, les différentes parties du corps n'offrent aucune trace de décomposition, et la maladie est seulement adynamique; dans le second, au contraire, la décomposition est évidente;

enfin, en *exaltées* et en *hébétées*, suivant que le système nerveux est dans un état d'exaltation ou de stupeur.

§ XXVII. *Fièvre nerveuse inflammatoire.*

1. *Symptômes.* — Les fièvres inflammatoires manifestent le plus souvent dès leur début de la tendance à se changer en fièvre nerveuse (1). Plus que toute autre, en effet, cette fièvre s'annonce par des symptômes précurseurs (2), parmi lesquels une douleur des lombes occupe le premier rang. De plus, l'aspect du malade offre quelque chose de particulier que l'on a peine à rendre. La physionomie surtout présente une expression inaccoutumée de joie ou de tristesse. Dans le premier cas, le sujet est le plus souvent, contre son habitude, bavard et impatient; dans le second, taciturne et doux. La méthode antiphlogistique qui, dans les autres circonstances, diminue pour le moins l'intensité du mal, est loin ici d'amener ce résultat. En outre, le pouls, qui, dans la fièvre inflammatoire simple, se détend ordinairement après l'ouverture de la veine, se resserre bien plus tôt alors, et devient irrégulier. Si, en le touchant une première fois, il est dur, bientôt il devient facilement dépressible. Durant une nouvelle exacerbation fébrile, la chaleur de la peau, malgré l'usage abondant du nitre, est encore augmentée, et laisse une impression désagréable à la main qui l'a touchée. Dans une période plus avancée, la main, en explorant le pouls, ressent quelques mouvements involontaires; le plus souvent surviennent des soubresauts dans les tendons. Le malade de temps en temps pousse de profonds soupirs; les évacuations qui devraient terminer une crise empirent au contraire son état. Plus l'affection s'écarte ainsi de la marche accoutumée, plus les symptômes de la maladie inflammatoire disparaissent, et plus la fièvre nerveuse se manifeste clairement. De rouge le visage devient pâle; la bouche est plus sèche, et pourtant la soif n'augmente pas; le délire et l'assoupissement deviennent continus. Chez beaucoup de malades, les glandes parotides se tuméfient de l'un ou l'autre côté, quelquefois même des deux simultanément. Des hémorrhagies surviennent par les narines, l'anus, les voies urinaires, et des ecchymoses se manifestent sur la peau. D'autres fois, à la suite de sueurs extrêmement copieuses, d'anxiété et de spasmes, se développe, sur la région de l'épigastre, sur la poitrine et les extrémités, une éruption de pustules miliaires. Souvent le décubitus sur les fesses et le dos donne promptement lieu à la gangrène. Les sphincters se relâchent, et si quelque crise propre aux fièvres nerveuses ne survient, la mort est inévitable (3).

2. *Nécroscopie.* — Les cadavres, excepté une décomposition rapide, des ecchymoses internes, des points sphacélés, surtout dans la longueur du tube intestinal, et une congestion sanguine vers le cerveau, ne présentent aucun phénomène constant.

3. *Causes.* — Les circonstances qui *disposent* la fièvre inflammatoire à la complication nerveuse et à se changer en fièvre de cette nature, sont plus particulièrement : un tempérament sanguin et très-irritable, la jeunesse, mais sursurtout vers l'époque de la puberté, l'onanisme, les plaisirs vénériens, les souffrances morales, la jalousie et l'abus des boissons spiritueuses. Les causes *excitantes* sont : un système de médication vicieuse, qui par les toniques allume l'incendie qu'il faudrait éteindre; ou bien, par l'emploi trop prolongé de la méthode antiphlogistique, déprime les forces à l'excès (4). Quoi d'étonnant, en effet, si, dans le premier cas, une corde tendue outre mesure finit par se rompre, et si, dans le second, des pertes fréquentes de sang et des autres humeurs de l'économie, et une diète absolue, épuisent les forces vitales! — Pour bien comprendre le changement des fièvres inflammatoires en fièvres nerveuses, il faut surtout considérer le rapport qui unit le système des vaisseaux sanguins et celui des nerfs (5).

---

(1) *Méglin.* Mémoires sur les fièvres inflammatoires putrides. Dans *Sédillot*, Rec. périod. de la société méd. de Paris, t. LIII, p. 329.

(2) Chap. I, § II, n. 1.

(3) § XXXI, n. 10.

(4) J. B. Th. *Baumes*, Considérations sur les causes qui font dégénérer en malignes les fièvres simples bénignes. Mém. I, (de la saignée). Mém. II, (des évacuants et de l'opium), dans les Annales de la fac. de médecine de Montpellier, t. XXI.

(5) P. 11, vol. I, chap. I, § III, n. 27.

4. *Diagnostic.* — Ce même rapport explique pourquoi les troubles nerveux passagers, plus fréquents dans les fièvres inflammatoires que dans toute autre, ne doivent pas être tout d'abord considérés comme signes d'une véritable complication de la diathèse inflammatoire avec la nerveuse, ni comme un indice du changement de l'une de ces affections en l'autre. Pour admettre une complication ou un changement de ce genre, il faut que les symptômes nerveux soient permanents, qu'ils résistent aux moyens antiphlogistiques, et qu'ils se montrent accompagnés des autres signes propres à la fièvre nerveuse. Il faut encore prendre garde à ne pas se laisser induire en erreur par les tremblements fréquents chez les grands buveurs, par une affection inflammatoire du cerveau, de la moelle épinière, de tous les nerfs, et par la terminaison de cette maladie. On ne doit pas ignorer enfin que les fièvres nerveuses dont il s'agit ont le plus souvent une *marche aiguë*.

5. *Pronostic.* — Le pronostic des fièvres de ce genre est fort incertain et découle particulièrement de la séméiotique, dont il sera question plus loin (6). Si pourtant l'âge et la constitution avantageux du sujet ne viennent à son secours, on doit fonder peu d'espoir sur les efforts et les ressources de l'art.

6. *Traitement.* — Dans ce cas, il faut bien se garder de s'abandonner à une médication trop précipitée, et tant qu'on aura à combattre les *deux éléments combinés*, éviter d'anéantir les forces vitales par les moyens antiphlogistiques, au lieu d'exciter l'incendie par les toniques. Après avoir épuisé la série de ces moyens, s'il existe des hémorrhagies excessives et une chaleur brûlante, c'est aux acides qu'il faudra recourir (7). Dans certaines circonstances qui seront indiquées, ce sera le cas alors de pratiquer *sur tout le corps des lotions d'eau froide* (8). Dans le cas d'augmentation des symptômes nerveux et de mollesse du pouls, rien n'est aussi avantageux que la vapeur du *camphre joint au nitre* (9), ou bien l'association du *camphre avec les acides végétaux* (10). Le régime rentre dans les préceptes généraux (11).

§ XXVIII. *Fièvre nerveuse provenant d'une affection séreuse.*

1. *Symptômes* — Les fièvres séreuses ne présentent d'ordinaire de *complication* nerveuse que vers l'époque à laquelle autrement elles devraient se terminer. Mais si cette circonstance a lieu, le *changement* en fièvre nerveuse est certain. Les symptômes nerveux pourtant ne se développent que lentement. D'abord se manifeste une prostration inaccoutumée des forces; ensuite de légers délires, et des soubresauts isolés dans les tendons. Quoique pourtant le mal empire de jour en jour, le malade se plaint moins vivement de douleurs, de soif et d'insomnie. Le plus souvent ont lieu des sueurs excessives et de la diarrhée. Dans le premier cas, à la suite d'un sentiment d'anxiété, de crampes, surtout aux jambes, et quelquefois de hoquets, survient une éruption miliaire. Si ces éruptions répétées n'amènent pas au moins quelque soulagement, il faut s'attendre à une fièvre nerveuse des plus complètes.

2. *Nécroscopie.* — Les cadavres présentent tantôt de la sérosité répandue dans l'encéphale et le canal rachidien, tantôt il n'y a aucune altération morbide.

3. *Causes.* — Les symptômes nerveux proviennent le plus souvent (1), au déclin des fièvres séreuses, de la transmission de la phlegmasie le long des enveloppes de la pulpe des nerfs, mais ces mêmes symptômes peuvent encore être produits par une cause différente, telle que la dépression de la force nerveuse, résultant d'influences moins palpables. Je veux parler de la douleur, des veilles, des souffrances morales, d'une diète trop sévère, de la négligence d'une complication gastrique, de l'abus de la méthode

---

(6) § XXXI, n. 10.
(7) § cit., n. 30.
(8) § cit., n. 22.
(9) *Pr.* Camphre, 1 gros; nitre pur, 2 scrup.; amandes douces privées de leur pellicule, 2 gros; sucre blanc, 1 once; mêlez en triturant continuellement et versez quant. suffis. d'eau de fontaine pour avoir une livre d'émulsion clarifiée.
En prendre une grande cuillerée toutes les heures.
(10) *Pr.* Camphre, 1 gros; agitez-le dans suc de citron récemment exprimé, demi-once; et ajoutez eau de fontaine, 7 onces; sirop de citron, 1 once.
A prendre comme précédemment.
(11) § cit., n. 17 et suiv.
(1) Ch. II, § XI, n. 2.

antiphlogistique, des excitants et des vésicants, du décubitus, du défaut de crises, surtout si le malade est doué d'un système nerveux sans énergie, s'il se trouve à l'époque de la puberté, et si enfin la constitution régnante est en géral de nature à favoriser le développement des fièvres nerveuses.

4. *Diagnostic.*—Comme les symptômes nerveux provenant d'une irradiation rheumatico-inflammatoire diffèrent de ceux qui résultent d'une source moins matérielle, il faut surtout bien considérer la marche et la physionomie de l'affection. Les premiers, en effet, se présentent le plus ordinairement durant le paroxysme de la maladie, ou bien après la disparution de quelque affection préalable ayant son siége à l'extérieur, et ressemblent aux symptômes d'une encéphalite, d'une rachialgite, d'une névrite, ou de toute autre affection de cette nature. Les seconds, au contraire, comme je l'ai dit, apparaissent vers la fin de la maladie, ressemblent davantage au manque d'une crise qu'à une métastase, et dénotent un épuisement de tout le système nerveux. Je ne nie pas cependant que ces deux états de l'affection ne puissent se compliquer réciproquement.

5. *Pronostic.* — A l'exception de ce cas, les fièvres nerveuses d'origine rheumatique exposent à un moindre danger que les autres, pourvu toutefois que la constitution, l'âge et la situation domestique du malade ne soient pas contraires.

6. *Traitement.* — Lorsque la fièvre rheumatique menace de se changer en nerveuse, il faut, autant que possible, écarter les causes qui pourraient déterminer ce malheur. Si une douleur rebelle ou des souffrances morales tourmentent le malade et lui ravissent le repos, pourvu qu'il n'existe aucune complication gastrique, il faut administrer un peu de *poudre de Dower* (2) ou de *thériaque de Venise* (3); on change le régime sévère en un plus abondant. Une affection gastrique encore latente est dissipée par le *tartre émétique* à très-petite dose. Il faut mettre un terme indispensable aux évacuations sanguines, et cesser l'emploi du nitre devenu contraire aux nerfs abdominaux et favorisant la dissolution des matières constitutives du sang. On cesse d'exciter des sueurs inutiles. Les plaies résultant de l'application de vésicatoires enlèvent aux malades des humeurs nécessaires et leur occasionnent des souffrances; on les fera sécher au moyen de cérat saturné. Si le peu de soin apporté à ces plaies avait donné lieu à la formation d'ulcères gangréneux, il faudrait s'empresser de les traiter convenablement (4); de même pour un décubitus négligé. Si l'on n'a pu déterminer sur la peau la manifestation d'une crise nécessaire, il faut continuer *l'esprit de Mindérérus* (5). *Le vin antimonié de Huxham* (6) convient aussi dans ce cas. On peut diminuer l'aridité de la peau au moyen d'une éponge imbibée d'eau tiède. Un bain tiède par tout le corps empêche ordinairement la débilité. On applique le plus près possible des parties affaiblies du système nerveux, des sinapismes et des vésicatoires, jusqu'à effet rubéfiant seulement. Lorsque la fièvre nerveuse continue à se développer de plus en plus, la *racine d'angélique archangélique* (7) s'est quelquefois montrée digne de son nom. La maladie empirant encore et s'accompagnant de signes d'exaltation, c'est à la *racine de valeriana sylvestris* (8) qu'il faut recourir, et quand il y a stupeur, aux *fleurs de l'arnica montana* (9).

(2) Deux grains, deux ou trois fois dans les 24 heures.

(3) Pour un adulte, un demi-scrupule et plus le soir.

§ XXIX. *Fièvre nerveuse catarrhale.*

1. *Symptômes.* — Les *fièvres catarrhales nerveuses aiguës* ont coutume de se développer sporadiquement avec les symptômes d'épidémies inaccoutumées (1). On observe également une grande similitude avec leurs symptômes

(4) § XXXI, n. 27.

(5) *Massuyer*, Esprit de *Mindérérus*, dans les fièvres adynamiques. (Annales de la société de méd. pratique de Montpellier, t. XXVIII, p. 91).

(6) *Pr.* Vin antimonié de Huxosam, 1 grain (pour 1 gr- de tartre émét.); eau de sauge, 7 onces; sirop simple, 1 once.

M. d. s. une cuillerée à bouche toutes les deux heures.

(7) 2 à 3 gros pour une livre d'infusion clarifiée.

(8) 2 gros pour une livre d'infusion.

(9) D'un demi-gros à un gros pour une livre de décoction.

(1) Chap. III, § XIV, n. 2.

et ceux du typhus contagieux (2) et de la pneumonic nerveuse (3). Fort souvent la marche des fièvres catarrhales nerveuses est lente, ou bien, en d'autres termes, la fièvre catarrhale se change en fièvre nerveuse lente. Si, en effet, une crise ne survient pas vers le septième ou le quatorzième jour, les forces du malade s'affaiblissent de plus en plus, le visage s'altère, pâlissant et rougissant tour à tour de l'un et de l'autre côté; les nuits deviennent insensiblement agitées, tourmentées par un délire tacite. Il se manifeste en même temps des soubresauts dans les tendons, des tremblements, de la diarrhée, des sueurs excessives, un exanthème miliaire, jusqu'à ce qu'enfin, après trois, quatre, et même six *septenaires*, les tentatives répétées de crise fassent arriver le malade à la convalescence ou bien à la mort.

2. *Nécroscopie.* — Les cadavres présentent un mucus puriforme remplissant les bronches; souvent l'extension de la rougeur des membranes internes de ces conduits sur la plèvre costale et pulmonaire; un épanchement de sérosité dans la cavité du thorax, et quelquefois dans l'encéphale; fort souvent des ulcérations de la tunique muqueuse des intestins, mais plus particulièrement du cœcum et de l'iléon, avec augmentation de volume des glandes du mésentère (4).

3. *Causes.* — Les fièvres catarrhales contractent ordinairement le caractère nerveux sous l'influence d'une mauvaise médication, telle que l'usage intempestif d'une méthode échauffante ou antiphlogistique et la négligence d'une complication gastrique, durant la saison de l'automne et de l'hiver, et par une constitution favorable au développement des fièvres nerveuses; sur des sujets délicats, mal nourris, épuisés par le coït, tourmentés par des affections morales, et vivant dans une atmosphère impure.

4. *Diagnostic.*—Pour établir le diagnostic des fièvres catarrhales nerveuses, il faut bien se garder de confondre avec elles : 1° la période d'invasion du *typhus contagieux* (5); 2° la *bronchite* (6) ; 3° la *fièvre hectique* provenant d'*un abcès dans le poumon* (7); 4° les *troubles nerveux accidentels* dont a si bien parlé Frédéric Hoffmann (8); 5° enfin, l'*hydrocéphale accessoire* (9), tel qu'une collection séreuse dans l'encéphale, déterminée par l'obstacle qu'opposent au retour du sang de la tête, les fréquents efforts de toux et un amas de mucus dans les bronches, comme cela arrive souvent dans les catharres intenses et les autres affections du poumon (10). Je suspecterai plus particulièrement d'être de cette nature, les fièvres catarrhales qui se compliquent de symptômes nerveux chez les enfants et autres sujets prédisposés aux affections cérébrales, et qui offrent un foie très-développé, un système lymphatique épuisé, surtout si le mal a commencé par une céphalée très-intense, des vomissements, et s'il y a eu ralentissement dans les battements du pouls. L'existence d'une véritable fièvre catarrhale nerveuse, au contraire, est rendue certaine par une affection de *tout* le système nerveux, au milieu des circonstances qui ont été rapportées (11), s'accompagnant de contradictions dans les symptômes, de taches ou de pustules à la peau, et lentement développée, comme il été décrit plus haut (12).

5. *Pronostic.* — Outre le danger commun à toutes les fièvres nerveuses

(2) P. 1, vol. II, sect. II. chap. I.

(3) Part. II, vol. II, sect. I, chap. VIII, § XXXIV, n. 23.

(4) J. G. *Wagner*, diss. sistens mutationes membranæ intestinorum villosæ in phthisi tuberculosa et febre nervosa. Viennæ 1824. p. 19.

(5) Lieu cité.

(6) Cfr., p. 11, vol. II, sect. I, ch. VIII, § XXXIV, n. 13.

(7) A Vilna, en 1807, je fus appelé en consultation pour un enfant de douze ans que l'on disait avoir été atteint, à la suite d'une fièvre catarrhale, d'une phthisie provenant d'une vomique. Mais comme à cette époque régnaient d'ailleurs des fièvres nerveuses lentes, que la maladie comptait à peine trois septenaires de durée, et que j'avais remarqué une grande prostration et un violent délire, je pensai que la fièvre catarrhale s'était changée en nerveuse lente, et tirai un pronostic plus satisfaisant, qui, dans la suite, s'est trouvé complètement justifié par l'événement.

(8) Méd. rat. syst., p. I, sect. I, chap. VI, p. 135.

(9) P. II, vol. I, chap. IV, § XXIII.

(10) P. II, vol. II, sect. I, chap. X, § LII, n. 7 (16).

(11) N. 3.

(12) N. 2.

en général, les catarrhales nerveuses et les fièvres nerveuses, succédant à des fièvres catarrhales, ont egalement quelque chose de commun dépendant de l'affection pulmonaire. Une telle complication rend très-grave le pronostic basé sur la nature des fièvres nerveuses et du reste des affections pulmonaires (13).

6. *Traitement.* — Le traitement d'une maladie aussi grave exige une grande perspicacité. Le médecin doit continuellement avoir devant les yeux deux objets : la *fièvre* et l'*affection bronchique*. Toute méthode de traitement qui ne se rapporterait pas aux deux en même temps, doit être, autant que possible, rejetée. Si pourtant les phlébotomies avaient déjà épuisé le système nerveux, et qu'il fallût encore, pour l'affection bronchique, faire perdre du sang, c'est à des *sangsues* entre les côtes, ou bien à des *ventouses scarifiées* qu'il faudrait avoir recours. L'affeetion de poitrine, dans cette circonstance, dépend fort souvent d'un amas de mucus remplissant les bronches, ou bien d'un épanchement séreux dans la cavité de la plèvre : dans le premier cas, le *tartre émetique* (14), ou si la diarrhée s'y oppose, la *racine d'ipécacuanha* (15), doivent être mis en usage, dans le but d'imprimer, par le stimulus porté sur les nerfs de l'estomac, un certain degré d'excitation à ceux du poumon et de tout le corps. Si, d'un autre côté, le vomissement était contr'indiqué, il faudrait employer en place de tartre émétique, le *soufre doré d'antimoine ou le kermès* (16). Dans le cas d'un épanchement latent, on devrait essayer la vertu des *branches de la douce-amère* et *de la racine de l'ononis spinosa* (17) sur la sécrétion des urines, qui se trouve alors ralentie. La racine du *polygala senega* (18) remplit souvent l'un et l'autre but. Aussitôt que la constitution du sujet et les maladies antérieures peuvent faire soupçonner l'existence d'une maladie chronique du poumon, toutes les substances portant une irritation spécifique sur cet organe devront être complètement abandonnées pour s'en tenir aux émollients. Dans des cas semblables, j'ai donné avec succès du lait de vache pour toute nourriture. — Quand la fièvre nerveuse est enfin tout-à-fait développée, le *musc*, surtout uni au *soufre doré d'antimoine* (19), produit d'excellents effets. La *vapeur de camphre* n'est pas non plus à dédaigner. Si les circonstances qui, en général, font recourir à l'*opium* viennent à se présenter, la *poudre de Dower*, (20), a petites doses, est indiquée. Le régime sera le même que dans les fièvres nerveuses lentes.

(13) P. II, vol. II, sect. I, chap. VIII, § XXXIV, n. 14, 15; § XXXV, n. 3, 12.

(14) Un gros de vin antimonié de Huxham dans une livre de décoction de guimauve.

(15) Un quart de grain toutes les deux heures.

(16) Un tiers de grain pour une dose que l'on répètera six fois dans l'espace de 24 heures.

(17) Une demi-once avec deux gros de racine de guimauve, pour une livre de décoction clarifiée.

(18) Deux gros pour une livre de décoction clarifiée.

(19) Pour un adulte, *Pr.* musc de bonne qualité, 3 gros; soufre doré d'antimoine, 1 gros; mucilage de gomme arabique, sirop simple, 1 once de chaque; eau de fontaine, 4 onces. M. S. A.

A prendre une demi-once toutes les heures, en ayant soin d'agiter le vase.

(20) A prendre à la dose de 1 à 2 gros toutes les quatre heures.

§ XXX. *Fièvres nerveuses provenant de fièvres gastriques.*

1. *Notion.* — Les *fièvres continues gastriques*, sans exception pour celles qui proviennent de fièvres intermittentes, présentent fort souvent, et plus que toute autre, ou bien une *complication nerveuse*, ou bien une *transformation en fièvre de cette nature*. Comme, pendant la durée de ces fièvres, les parties constitutives du corps perdent souvent leur consistance et présentent ordinairement des indices de dissolution, sinon une putréfaction complète, au moins une tendance à cet état, on leur a spécialement donné le nom de *fièvres putrides* (1).

2. *Littérature.* — Ce sont les fièvres dont se sont occupés, non sans les confondre quelquefois avec le typhus contagieux, Galien (2), Aëtius (3), Avicène

(1) Allemand, faul-fieber; angl., putrid fever; français, fièvre putride, fièvre adynamique; ital., febbre putrida; espagnol, fiebre putrida, calentura putrida; portugais, febre podre.

(2) De febrium differentiis, l. II.

(3) Tetrabibl. II, serm. II, c. 74, 75.

(4), Paul Éginète (5), Oribase (6), Fr. Emericus (7), Mock (8), Éraste (9), P.-Æ. Caprilius (10), Fr. Anguilar (11), J. Zecchius (12), Romanus (13), Minadoi, (14), H. Saxonia (15), Liddelius (16), Sennerte (17), J. Pome (18), J. Schyronius (19), Dœring (20), P. Caimi (21), Rehefeld (22), Ph. Justi (23), Rolfinck (24), Schultet (25), H. Occhi (26), Salzmann (37), Bussoli (28), Byfield (29), Kloeckhof (30), Reynal (31), Nauheimer (32), Penrose (33), Carger (34), Schrœder (35), Luther (36), Hoffmann (37), Pohelius (38), Weickard (39), X. Fauken (40), S. Heymeyer (41), Grégory (42), Fordyce (43), J.-N. Pezold (44), Haller (45), Sthatmann (46), C.-H. Schobelt

---

(4) Canon, l. IV, gen. I, tract. I, cap. I.

(5) Liv. II, c. 16.

(6) Sinops., l. IV, c. 7, 8.

(7) Febrium putridarum expositio et cura. Viennæ, 1552.

(8) Diss. de febre sanguinis putrida. Basil, 1579.

(9) Disputatio de febribus putridis. Basil. 1580.

(10) Liv. III, de febribus putridis in genere et specie. Ferraræ, 1591.

(11) De febrium putridarum curatione. Valent., 1593.

(12) De ratione curandi præsertim febres ex putri ortas. Rom., 1596.

(13) Diss. de febre putrida et pestilenti. Wurceb., 1597.

(14) Diss. de febre ex sanguine putrescente. Patav., 1599.

(15) De febrium putridarum signis et symptomatibus. Francof., 1600.

(16) Diss. de febribus putridis. Helmstad, 1602.

(17) De febribus, liv. II, c. I. — Diss. de febrium putridarum natura et differentiis. Vitebergæ, 1606. — Disp., n. 3, de febrium putridarum natura. Viteb., 1628. — Disp., n. 5, de febre synocha putrida et ardente. Viteb., 1628.

(18) De curandis febrium putridis. Panorm., 1603 et 1608. — Quando in febribus putridis medicandum. *Ibidem*, 1605.

(19) Curatio febrium putridarum. Monspel., 1609.

(20) Diss. putridarum febrium examen generale. Giess., 1612.

(21) De febribus putridis judicationes. Patav., 1628.

(22) Diss. de synocha putri vera. Erf., 1634.

(23) Disputatio adversus Galenum de fomite putredinis in febribus continuis putridis. Utini., 1635.

(24) Diss. de febre putrida in genere. Jen., 1638. — Diss. de synocha putrida. Jen., 1666.

(25) Diss. de febribus putridis in genere. Rost., 1646.

(26) De pestilentibus et venenosis morbis, lib. IV. Brix., 1650.

(27) Diss. de febribus putridis continuis. Argent., 1654.

(28) Prælectiones de recto præsidiorum usu in febribus putridis. Papiæ, 1627.

(29) Management of small pox, and all putrid fevers. Lond., 1695.

(30) Histor. febris epidem., 1742. V opuscul., p. 1 et suiv.

(31) Essai sur la méthode de guérir les fièvres putrides, malignes, etc. Paris, 1763.

(32) Diss. de febre putrida epidemica. Mogunt, 1765.

(33) Dissertation on the sore-throat, also on the putrid fever. Oxford, 1766.

(34) Diss. curationem febrium continuarum putridarum spectans. Gryphiswald, 1766.

(35) Diss. de febrium putridarum differentiis. Gœth., 1768. Opuscul., t. II,

(36) Diss. de febrium putridarum ortu ex humorum motu aut nimio aut tardiori deducendo. Erford, 1770.

(37) Diss. de febre putrida continua. Lugd. Bat., 1771.

(38) Diss. de febribus continuis putridis. Lipsiæ, 1772.

(39) Medicinisches bedenken über das in Deutschland sich aüssernde faulfieber. Fulda, 1772.

(40) Das in Wien. 1771, u. 1772. sehr viele Menschen anfallende faulongsfieber. Wien, 1772.

(41) Beschreibung der epidemischen faulen fieber. Augsb., 1772.

(42) Diss. on the putrid and remitting marsh fevers.

(43) A new Inquiry, into the causes, symptoms and cure of putrid and inflammatory fevers. Lond., 1773.

(44) Abhandl von faulfiebern. Leipzig, 1773.

(45) Beschreibung einer im canton Bern im J. 1762 beobachteten epidemie von galligten und faulen fiebern (Hannover-Magazin, 1773. 20 St.).

(46) Diss. examen remediorum in febribus putridis adhiberi solitorum. Gœt., 1773.

(47), H.-F. Settegast (48), Opiz (49), J. Dacquin (50), Wenzeslai (51), Fritsch (52), Oberkamp (53), Fournier (54), T. Kirby (55), J.-J. Planer (56), Grant (57), H Callisen (58), Fr. Vacca Berlinghieri (59), Bilguer (60), Van der Belen (61), Fr. Milman (62), Viry (63), Ploucquet (64), Born (65), Banau (66), Hartmann (67), Aasheim (68), Gemeiner (69), Wernischeck (70), Hanlo (71), C. Mertens (72), Tode (73), W. Gesenius (74), Fr.-A. Rober (75), Evans (76), Dober (77), A. Olmi (78), M. de Man (79), Melber (80), J. Halliday (81), J.-S. Saume (82), Gerth (83), G.-E. Canz (84), J.-S. Vaume (85), A. Staub (86), W. Rowley

(47) Beschreibung der epidemie in der Altmark, 1772. Berlin, 1773.

(48 Epitome historiæ febrium putridarum a 1754 nascentium. Baunæ, 1774.

49. Geschichte einer epidemie gallichter, faulender u. bœsarthiger fieber von 1771-72. Berlin. 1775.

(50) Mémoire sur la recherche des causes qui entretiennent les fièvres putrides à Chambéry. Chamber., 1775.

(51) Historiæ morbi epidemici seu febris putridæ 1771 et 72. Prague, 1775.

(52) De febre putrida in diœcesi ripensi epidemicè grassante ab a 1770 ad 1774. (Soc. med. Havniensis collectanea, vol. II, p. 213.)

(53) Diss. de febribus putridis. Hal., 1775. — Diss. de molestiis à febre putrida sanata relictis ; iisque pedisequis. Heidelberg, 1778. — Diss. de prophylaxi febrium putridarum. Heidelb., 1780.

(54) Observations sur les fièvres putrides et malignes. Dijon, 1775.

(55) De febre putrida libellus. Berolini, 1775.

(56) Febris biliosæ putridæ cum dysenteria per partem territorii erfurtensis a mense junio ad decemb. anni 1775, usque grassantis brevis historia. (Act. acad. Mogunt. 1777, p. 232).

(57) Von fiebern, p. 288-483.

(58) Observata quædam circa febrem putridam à 1779 et 1780. Cum adjunctis monitis circa inefficam corticis peruviani et efficacissimam vim pulveris sinapis anglicani. Acta R. soc. med. Havniensis, vol. I, p. 353,

(59) Sulla febbre detta putrida. Lucca, 1781.

(60) Ueber faulfieber und ruhren. Berlin, 1782.

(61) Diss. de febre putrida, v. collect. diss. Lovan.

(62) Inquiry into the source, from whence the symptoms of the scurvy and of putrid fevers arise. Lond., 1782.

(63) Diss. de febre putrida Montpel. 1783.

(64) Diss. an febris putrida sit contagiosa ? Tub., 1783.

(65) Diss. de febre gastrica putrida. Gœtt., 1784.

(66) Observations sur différents moyens propres à combattre les fièvres putrides et malignes. Amst., 1784.

(67) Diss. de apotherapia ex synocho putrida convalescentium. Francof. ad Viardum, 1784.

(68) Diss. sistens febrem putridam nervosam Hafn., 1786.

(69) Diss. de vera febris putridæ notione. Erlang., 1786.

(70) Frage, woher entstehen so viele faulfieber? Wien, 1786.

(71) Diss. de febribus in genere, et de putridis in specie. Duisburgi, 1787.

(72) Obs. de febribus putridis, de peste, etc. Vindob., 1778.

(73) Diss. de febre putrida genuina. Havn., 1788.

(74) Ueber die epidemien gallichter faulfieber, 1785-86. Leipz., 1788.

(75) Beschreibung einer epidem. faulfiebers, welches vom Ausgange der Jahres 1787 bis 88, in Dresden herrschte. Dresden, 1790.

(76) Diss. de febre putrida. Edinb., 1790.

(77) Diss. de febre putrida malignitatis aliarum febrium causa frequentissima. Lips., 1791.

(78) De febribus synocho putrido biliosis, quæ epidemice in nosocomio florentino annis 1791 et 92, grassatæ sunt. Florent., 1792.

(79) Abhandl. über der bœsartige faulfieber. Leipzig, 1794.

(80) Diss. de febre putrida ex principiis brunonianis explicata. Jen., 1794.

(81) A short account of the origin, symptoms and method of treating the putrid fever, commonly called the black vomit. Lond., 1795.

(82) Traité de la fièvre putride. Paris, 1796.

(83) Diss. de febris putridæ nervosæ historia cum epicrisi. Jen., 1796.

(84) Beschreibung einer schleim, faul- u. nervenfieber Epidemie. Tubing, 1796.

(85) Traité de médecine pratique sur les remèdes généraux et sur la fièvre putride. Paris, 1798.

(86) Sichere heilart der faulartigen fieber. Strasb., 1802.

(87), Daume (88), Aygobere (89), A.-F. Hecker (90), C.-J. Kilian (91), Ruette (92), Monfalcon (93), etc.

3. *Symptômes. Complications.* — Dans les fièvres gastriques nerveuses, la prostration extraordinaire des forces se manifeste bien plutôt par l'impossibilité où se trouve le malade d'opérer aucun mouvement volontaire, que par le jugement qu'il en porte lui-même : en effet, tout sentiment de ce genre est déjà presque complètement aboli. La tête est encore le siége d'une douleur sourde, se faisant plus particulièrement ressentir à la base du crâne. Les yeux, quoique rouges, perçoivent souvent la lumière. Les regards, contre leur expression ordinaire, se tiennent abaissés. Les oreilles tintent le plus souvent; les narines sont sèches, la langue est aride; l'abdomen, gonflé, tendu, résonne par la percussion. A mesure que le mal empire, la chaleur de la peau devient de plus en plus mordicante, le pouls plus faible et plus fréquent. C'est à peine si les évacuations alvines procurent quelque soulagement.

4. *Symptômes de la transition.* — Lorsque la fièvre nerveuse *gastrique* est complètement développée, les symptômes décrits acquièrent plus d'intensité. Il survient en outre des soubresauts dans les tendons, des tremblements, du délire quelquefois taciturne et quelquefois furieux. On observe encore à la peau des taches rouges, livides, noires, de grandeur et de configuration variables, par exemple, rondes et longitudinales (coups de fouet). Les endroits de la peau comprimés par le décubitus rougissent d'abord et se gangrènent bientôt. Des lésions de cette dernière nature apparaissent quelquefois spontanément aux oreilles, aux narines et sur d'autres parties du corps. La peau se recouvre de sueurs parfois fétides (94). Des garderobes infectes, accompagnées le plus souvent de relâchement du sphincter, d'affaiblissement des forces et de l'augmentation du météorisme, ont fréquemment lieu. Il s'opère par le nez, la bouche, l'anus et le vagin des hémorrhagies dont le sang, tantôt ne présente rien de morbide, tantôt est altéré, et offre, comme je l'ai vu moi-même, une pellicule inflammatoire. D'autres fois, moins consistant, il se décompose rapidement. Les urines en général très-colorées, brunes, et chargées d'un sédiment briqueté, ou plombé, sont quelquefois sanguinolentes. Dans le cas le plus grave, le malade, plongé dans un état de somnolence, se parle à lui-même; la bouche demeure ouverte, les dents et les narines sont noires, la peau est jaunâtre ; il y a résolution des paupières supérieures, quelquefois gonflement des glandes, de l'emphysème, ainsi que des aphtes. Le corps est le plus souvent enfoncé dans le lit, les jambes écartées; le malade s'efforce d'atteindre des objets qu'il croit voir, ramasse ses couvertures, ronfle bruyamment, et est tourmenté par des lipothymies, des convulsions et du hoquet. Tous ces différents symptômes persistent jusqu'à la fin de la maladie, qui d'ordinaire survient vers le dixième, le quatorzième, rarement le vingt-unième jour, et au bout de ce temps, se termine, suivant certaines circonstances, que plus loin je ferai connaître longuement, ou par la santé, ou par d'autres affections, ou bien enfin par la mort.

5. *Nécroscopie.* — Les cadavres des sujets morts de cette affection ont coutume de conserver assez long-temps une chaleur moindre que la chaleur vitale (95), de ne contracter que rarement la rigidité cadavérique ordinaire dans les autres cas, et d'offrir en peu de temps des signes de putréfaction. Outre ces mêmes taches, que nous avons signalées dans le cours de la maladie, des ecchymoses noires, livides, verdâtres et jaunâtres, se font remarquer çà et là sur la superficie du corps. C'est surtout sur l'abdomen très-gonflé qu'on les observe.

(87) Treatise on putride and infection fevers. Lond., 1805.

(88) Traité de la fièvre putride. Paris, l'an VI.

(89) Diss. de febre adynamica seu putrida. Paris, 1808.

(90) Ueber die natur u. Heilart der faulfieber. Berlin, 1809.

(91) Das faul u. nervenfieber. Bamberg, 1809.

(92) Observations cliniques sur une maladie épidémique qui a régné à l'hospice du Nord. Paris, 1811.

(93) Mémoire sur la question : Déterminer le caractère de l'adynamie dans les fièvres putrides, avec les considérations sur les fièvres ataxiques. (Journ. complément., etc., t. XVI, 61 cap., p. 1; t. XVII, 67 cah., p. 193, 68 cah., p. 289).

(94) De Man., l. cit., p. 28.

(95) Haller, éléments de physiologie, liv. VI.

La surface externe des intestins, mais plus particulièrement celle de l'iléon et du cœcum, est semée d'ulcères (96). Les vaisseaux du cerveau sont quelquefois gonflés, la pie-mère est enflammée, et l'on observe des traces de suppuration (97), ou bien d'un épanchement séreux ou sanguin, dans l'encéphale (98). Le plus souvent les poumons, l'estomac et les intestins sont en putréfaction (99).

6. *Causes.* — Il faut ranger parmi les causes de la complication nerveuse des fièvres gastriques ou du changement de ces mêmes fièvres en nerveuses, pour ne rien ajouter sur la constitution épidémique spéciale, l'influence des saburres, de la bile, de la pituite et des vers, tantôt sur tout le système nerveux, tantôt sur la masse des humeurs. En effet, dans les fièvres gastriques, si l'on néglige une évacuation nécessaire des premières voies, ou bien si on l'empêche par des médicaments contraires, principalement dans les climats chauds et les régions marécageuses, faut-il s'étonner que ces matières se corrompent dans l'économie, à l'instar des restes du placenta (100), ou d'un fœtus en décomposition (101), etc. (102), et en même temps affectent les nerfs et vicient le sang? Cette affection des nerfs offre beaucoup de rapport avec l'effet des poisons narcotiques et de la contagion typhoïque. C'est à cause de cet état morbide du sang que *Galien* a le premier appelé cette affection *putride*. Mais par ce mot de *putride*, l'auteur illustre est loin d'avoir compris cette putridité commune à laquelle sont soumises les substances animales privées de la vie, mais seulement un vice particulier de ces mêmes substances. C'est ce que prouvent suffisamment et ses propres paroles (103) et celles des auteurs classiques (104). Néanmoins, un grand nombre de médecins ont pris à la lettre ce mot de *putridité*, comme le montrent leurs efforts pour prouver par des expériences sur des chairs mortes la vertu des remèdes antiseptiques sur le corps humain soumis aux lois de la vie (105). On doit donc un tribut de reconnaissance aux hommes qui ont combattu cette absurde doctrine de la putridité, et ont soumis à une sévère discussion les signes de putréfaction dans les maladies, signes tirés de *l'odeur désagréable, de l'état du sang, de l'effet des anti-septiques* et de la *prompte décomposition* (106). Il résulte de cet examen : 1° que les exhalaisons du corps humain, même dans l'état de la plus parfaite santé, tels que l'air expiré et la sueurs des pieds, ainsi que les substances animales et végétales, dans leur intégrité, par exemple, l'animal appelé *mustela, erminea*, L., répandent quel-

(96) Wagner, Dissert. cit., p. 18 et suiv.

(97) Bang, dans les actes de la société royale de médecine, vol. I, p. 115, 260, 275, 289; vol. II, p. 89, 252, 279; vol. III, p. 124 et suiv. De Man., lieu. cit., p. 112.

(98) De Man., lieu cit., Guettard, dans les Mémoires de l'académie des sciences, 1754, p. 504.

(99) Lieutaud, Hist. anatom. med., liv. II, obs. 297. — Fortani, observ. dec. 1, n. 1. — Ferro, med. éphémérides, p. III. — Hopfengartner, dans Hufeland's, Journ. der prakt. Heilkunde, 1 B., p. 490.

(100) Starck, arch. B. 4, St., p. 7. — Gerson, dans les actes de la société royale de méd., vol. II, p. 204.

(101) Starck, l. cit., 2 B., 1 St., n. 6. p. 78.

(102) Kirkland, On child-bed fevers, p. 129 (sang laissé et putréfié dans la plaie).

(103) « Putredo autem humorum, quæ fit in vasis, similis (putredini), quæ in inflammationibus fit, et abscessibus et aliis phymatibus... » (l. cit.)

(104) Alex. Trallianus, liv. XII, p. 686 et suiv. — Swieten, Comment. in Aph. Boerhavii, § DCCXXX. — Ludwig, Institut. med. clin., p. I, ch. I, § CCXLI, dans la not. — Lieutaud, Sinops. univers. prax. med., liv. I, sect. I. — Burserius, Institut., t. I, § CCLX,

(105) W. Alexander's Experimental essays on the external application of antiseptics in putrid diseases. Lond., 1768 (vers. German. Lips., 1773). Cfr. opus : Uber die kenntniss lebender und todter thierischer Korper über faulkrankheiten u. faulnisswidrige mittel. Hilburgsh, 1795.

(106) Fr. Vacca Berlinghieri, l. cit. Burserius, l. cit. J.-P. Frank, delectus opusc. med., t. VIII. — A. Seybert, über die faulniss des blutes in thierischen Korper. A. D. E Berlin, 1798. — Parmentier et Deyeux, dans le Journ. de physique, t. I, p. I, p. 435. Voir Reils, Archiv. fur die physiologie, I. B., 3 H., p. 1.

quefois une odeur insupportable (107); 2° que le sang, dans les fièvres dites putrides, n'est pas toujours plus fluide qu'à l'ordinaire, mais qu'au contraire, il se coagule quelquefois fort promptement; 3° que si les moyens anti-septiques empêchent la putréfaction des substances privées de la vie, ils ont une tout autre action sur le corps humain soumis à ses lois, comme le démontre l'action du froid arrêtant dans le premier cas la putridité, et dans le second la provoquant, par exemple, les cas si nombreux de gangrène des oreilles, du nez, sous l'influence d'un hiver rigoureux; 4° enfin, la putréfaction des cadavres indique la *tendance* à la putridité comme un effet de la maladie, mais nullement la *putridité elle-même* comme *sa cause*. Cet état est en effet si opposé à la vie qu'il est regardé comme le signe le plus incontestable de la mort, et qu'il suffit de l'introduction de la plus petite goutte d'ichor putride dans la masse du sang pour la produire. Il est d'ailleurs bien évident que l'absorption de l'ichor putride, chez les animaux, donne lieu à des fièvres présentant des symptômes assez semblables à ceux que nous venons de passer en revue (108). Mais si l'on objecte à cette absorption que certains animaux et quelques hommes se nourrissent de substances en décomposition, sans être incommodés, je répondrai que les premiers ont un tube intestinal peu étendu (109), et que les seconds, durant l'état de santé et dans la maladie, sont soumis à l'influence de lois vitales bien différentes. — On peut donc conserver le nom de *fièvres putrides* pour l'appliquer seulement aux fièvres nerveuses provenant de fièvres gastriques, et cela d'autant plus que les médecins de notre époque se sont unanimement accordés sur le véritable sens de l'expression de *putridité*, et qu'il ne peut résulter aucun inconvénient nouveau de sa fausse interprétation.

7. *Diagnostic.* — Puisque de l'action immédiate et locale des saburres, de la bile et des vers, sur le tube intestinal, peut naître également la *prostration des forces*, il faut bien la distinguer dans ce cas de celle qui dépend d'une affection générale du système nerveux et des humeurs. On arrive à cette connaissance en comparant l'effet des émétiques et des purgatifs, qui, dans le premier cas, ramènent immédiatement les forces vitales, et dans le second, augmentent bien plutôt leur affaiblissement. Il faut encore songer aux phlogoses latentes (110), dont l'existence ne peut être mise en doute (111), afin de ne pas attribuer les symptômes auxquels elles donnent lieu à l'existence de la fièvre nerveuse; il faut aussi éviter l'erreur opposée, fort commune de nos jours. On ne doit pas croire non plus que la phlogose soit toujours incompatible avec un état nerveux, car les ophthalmies prouvent clairement qu'il est des affections de ce genre qui, au lieu d'un traitement anti phlogistique, réclament, selon les circonstances, l'emploi tantôt des excitants, tantôt des narcotiques. Cette espèce de phlogose ressemble, on ne peut plus, aux ecchymoses. En effet, les unes se développent dans le scorbut, comme les autres dans la fièvre nerveuse, que déjà depuis long-temps je n'ai pas craint de regarder comme une espèce de scorbut aigu (112). Quoi qu'il en soit, les ecchymoses, communes dans les fièvres nerveuses, ne doivent pas être

---

(107) «Fœtet interdum vel sanissimus oris halitus, fœtent sudores, alvi excrementa vehementer fœtent, fœtent etiam urinæ, fœtent ulcera cum exteriori aëre communicantia; imo animalia quædam putridissimam undique mephitim exhalant. An inde colliges, in istis corruptum esse sanguinem per vasa clausa decurrentem, veraque putredine jam affectum?» — Burserius, l. cit., § CCLIX.

(108) Second mémoire physiologique et médical sur les maladies putrides, par B. Gaspard, doct. med. à Saint-Étienne. (Journal de physiologie expériment., janv. 1824.

(109) Gaspard, l. cit.

(110) Weinholt, Diss. de occultis viscerum et hypochondriacarum inflammationibus in febribus bilioso-putridis. Gœtt, 1772. Reyland, Tract. med. pract. de inflammationibus latentibus. Ingolst, 1787. (Vers. germ. Vindobon, 1790.)

(111) Meckel, Dubia quædam circa inflammationes occultas in putridis. Hol., 1788.

(112) Dans la première édition de cet ouvrage, p. I. vol. I, § LI. n. 7. — V. F. M. Mercier, observations du scorbut aigu et du scorbut chronique compliqués de fièvre adynamique, r. Sédillot, Rec. périod. de la société de médecine de Paris, t. XLIX, p. 135.

en retour confondues avec les pétéchies (113). En effet, il importe beaucoup de pouvoir distinguer le typhus contagieux, de cette fièvre (114).

8. *Continuation du sujet et pronostic.* — Rien ne facilite davantage le *diagnostic* des fièvres nerveuses provenant de fièvres gastriques, et ne jette plus de lumière sur leur nature et leur pronostic que l'examen de leur origine particulière et de leur nature. Ainsi, pour bien juger une fièvre putride succédant à une fièvre gastrique causée par la *gloutonnerie*(115), il faut songer à la facilité de la complication avec une inflammation du mésentère et du péritoine, et, en l'absence de cet état, le pronostic ne devra être que peu alarmant. La fièvre nerveuse, au contraire, qui provient d'*aliments de mauvaise nature*, est des plus dangereuses (116). C'est à cette dernière surtout que convient le nom de *putride*, s'il s'agit de chairs d'animaux qui aient succombé à une affection contagieuse (117). Les *saburres secondaires* jouent plus particulièrement un rôle dans les fièvres nerveuses qui se développent à la fin d'autres maladies fébriles (118), et le plus souvent ont une marche lente. Dès l'instant où une fièvre *gastrico-bilieuse* se change en nerveuse, il faut porter son attention sur divers points : d'abord, la ressemblance de la maladie avec une *phlébite* et une *hépatite* (119) ; ensuite le consensus qui existe entre le *foie* et le *cerveau*. Ce consensus, en effet, particulièrement sur les sujets affectés d'ailleurs d'un état morbide chronique du foie, et surtout sur les grands buveurs et les personnes grasses, occasionne fort souvent des symptômes nerveux qu'il ne faut nullement attribuer à un affaiblissement général du système de ce nom. Je ne veux pas ici parler seulement du consensus établi entre les deux organes au moyen des nerfs, mais encore d'un autre purement mécanique par lequel le foie, morbidement gonflé, refoule en haut le poumon droit, d'où il résulte, à cause de la compression de la veine cave descendante et de l'obstacle ainsi apporté au dégorgement de la jugulaire droite dans son intérieur, une compression de l'hémisphère cérébral du même côté, déterminée par la pléthore locale, ainsi que des phénomènes de torpeur. On distingue ces derniers de ceux qui ont lieu dans les fièvres nerveuses en ce que, dans les cas d'épistaxis le sang coule uniquement par la narine droite, et de plus l'affection nerveuse se manifeste surtout du côté opposé, tandis que dans les fièvres nerveuses l'hémorrhagie s'opère indifféremment par l'une ou l'autre narine, et le système nerveux est affecté également des deux côtés du corps. Quoique les fièvres continues gastrico-bilieuses qui se changent en nerveuses aient antérieurement appartenu aux fièvres intermittentes (120), il est néanmoins impossible de deviner cette origine, surtout si la fièvre, malgré le type continu, offre néanmoins alors des rémissions plus prononcées que de coutume. *Dans la fièvre nerveuse* développée sur une *gastro-bilieuse* (121), le tube intestinal présente des phénomènes à peu près semblables à ceux qui se produisent dans les bronches lors des fièvres catarrhales nerveuses. On comprend d'après cela pourquoi l'on doit tenir beaucoup de compte des inflammations latentes qui pourraient exister dans ce cas. Pendant que les *fièvres vermineuses* révèlent la complication nerveuse ou bien se changent en fièvres nerveuses, ce dont une infinité d'exemples ont été observés par d'autres et par moi-même (122), indépendamment de l'affai-

(113) Cfr., ch. VII de peticulis et p. I, vol. II, sect. III, ch. de ecchymomate.

(114) Cfr., p. I, vol. II, sect. II, ch. I.

(115) Ch. IV, § XX, n. 8.

(116) Ibid, § XXI.

(117) Ibid, n. 7.

(118) Ibid, § XXII, n. 6.

(119) § XXIII, n. 16.

(120) Sylvius de le Boë, Tractatus de affectu epidemico qui ab aug. 1669 ad jan. 1670 in leidensis urbis cives sœviit. — Guido-Fanois, Diss. med. de morbo epidemico æstate a. 1669. Lugduni Batavorum vicinisque locis grassante, 1671. — P. I, vol. I, sect. I, ch. II, § XXIX, n. 7. Cfr. Vanhoven versuch über das wechselfieber, 1 B., p. 116. — Louis, Fièvre intermittente-gastrique du type tierce, suivie d'une fièvre adynamique continue. Graperon, Bulletin des sciences médicales, t. III, p. 230.

(121) Th. G. Schrœder, Historia febris bilioso-pituitoso-putridæ, quæ ab initio decembris 1783 ad finem augusti 1784 in Hassiæ regionibus grassata est. Goett, 1784.

(122) Eyssel, Diss. de febre infantûm putrida, ex putredinali verminum seminario orta. Erford, 1693. — Bonnevault,

blissement de tout le système nerveux produit par l'irritation répétée qu'exercent les vers sur les nerfs de l'abdomen, il faut encore songer à la possibilité d'une viciation du sang par la putréfaction de ces animaux à l'intérieur de l'économie. La fièvre putride qui provient de cette cause est fort dangereuse.

9. *Traitement.*— Dans le traitement, tant de la fièvre gastrico-nerveuse que de la fièvre nerveuse provenant d'une fièvre gastrique, il faut tenir compte de son espèce particulière. En général, par cela même que les vomitifs et les purgatifs auront déjà été employés, il faudra se montrer d'autant plus réservé sur leur prescription ultérieure. D'un autre côté, il faut écarter soigneusement tout ce qui pourrait s'opposer le moins du monde aux évacuations spontanées. Si l'on désire produire des évacuations alvines, particulièrement dans le cas où les saburres auraient été la cause première du mal, il convient de recourir, pourvu toutefois que la chaleur de la peau ne soit pas trop brûlante, à la racine de rhubarbe (123), administrée de façon à produire deux garde-robes dans l'espace de vingt-quatre heures. Si la chose est nécessaire, on fait en même temps prendre des lavements. Pour remédier à l'augmentation de la faiblesse provenant des garde-robes, on administre du vin soit pur, soit trempé d'eau (124). Quand la chaleur de la peau s'oppose à l'usage de la rhubarbe et du vin, si les évacuations alvines la guissent, il faut les exciter par du *tamarin*, tempérer la chaleur par du *nitre*, et relever l'épuisement des forces, accompagné de faiblesse du pouls par l'administration du *camphre* (125). Le *tartre émétique*, administré à petites doses, excite en même temps les garde-robes et remonte l'énergie du système nerveux. Cette méthode convient également dans les *fièvres bilioso-nerveuses* et les *fièvres putrides* par suite des fièvres *bilieuses*. Si les garde-robes s'opèrent naturellement et d'une manière réglée, si le pouls conserve toujours de l'irritation, s'il survient des ecchymoses, et plus, particulièrement encore, si des hémorrhagies ont eu lieu, c'est aux *acides minéraux* qu'il convient de recourir (126), et, dans le cas où le tube intestinal serait trop irrité, il faudrait les administrer dans un liquide mucilagineux (127). Les forces s'épuisant de plus en plus, les troubles nerveux et le météorisme étant extrêmes, on doit s'empresser d'administrer des semences de *moutarde anglaise*, comme étant un remède alors supérieur à tout autre (128). Elles sont dans ce cas préférables sous tous les rapports au *quinquina* (129). L'expérience m'a démontré qu'en général cette écorce ne convient pas dans les fièvres putrides, trois cas exceptés pourtant, savoir, lorsque le mal, accompagné jusque là de rémissions évidentes, provient d'une fièvre intermittente négligée; lorsqu'il se

---

dans Hautesierk Recueil, t. II, p. 228. — Colin, Journal de médecine, t. XIX, p. 214. — De la Brousse, ibid., t. XXIX, p. 498. — Marie, Observation sur une fièvre putride vermineuse, qui a régné à Ravenne; ibid., t. XXI, p. 250.—Péhan, Observation d'une fièvre adynamique compliquée d'affection vermineuse, avec perforation de l'intestin iléum. (Voir Graperon, Bulletin des sciences médicales, t. III, p. 105. — Du Clou, ibid., t. LXV, p. 204. — Dufour, ibid., t. LXVI, p. 430.

(123) Pr. Racine de rheum, demi-gros. Faites bouillir, avec quantité suffisante d'eau, pendant une heure, pour avoir sept onces de liquide clarifié.

D. S. Une cuillerée à bouche toutes les deux heures.

(124) Une tasse de vin pour une bouteille d'eau constitue une boisson agréable dans ce cas. Il en est de même de la limonade faite avec du sirop de *tafia*.

(125) Il faut administrer alternativement toutes les 1 heure et demie une légère décoction de camphre et une poudre composée de nitre et de camphre, comme il a été dit plus haut. On peut encore unir le camphre au tamarin, ou le faire dissoudre dans un acide. (*Jacherschmidt*, diss. de aceti camphorati usu tam interno quam externo in morbis putridis salubri. *Marburgi*, 1792.

(126) § XXXI, n. 30.

(127) Pr. Décoction de salep, une livre; acide sulfurique dilué, et sirop de framboises, Q. S. pour une saveur acidule agréable.

(128) Pr. Semences de moutarde anglaise, deux gros; faire bouillir pendant une heure, avec q. s. d'eau, pour 2 liv. de liquide. Ajoutez :

Sirop de suc de citron, une once. D. S. Une once toutes les deux heures.

En poudre, la dose de la moutarde est de 10 grains à 20 grains chaque fois. (*Bang* l'a portée à 1 gros.)

(129) *Callisen*, l. cit. — *Bang*, l. cit.

développe de la gangrène, ou bien lorsque la maladie traîne en longueur (130). C'est sous forme de décoction que je l'ai administrée dans ces cas (131). La racine de *serpentaire de Virginie* (132) et les *fleurs d'arnica* (133) ont une vertu qui rivalise avec celle de la moutarde. J'ai déjà parlé de l'emploi de la *valériane* dans les fièvres vermino-nerveuses (134). Enfin dans toute espèce de fièvre putride, lorsqu'il existe un affaiblissement extrême des forces vitales, et d'après les indications qui seront exposées plus loin (135), il faut recourir au *camphre*, à l'*esprit de corne de cerf*, à l'*éther* et aux *vésicants*.

10. *Avertissement.* — L'art de guérir les fièvres gastrico-putrides ne consiste pas, il faut bien se garder de le croire, dans l'administration des mélanges pharmaceutiques (136)! Ce précepte mémorable, le régime diététique des fièvres putrides, le traitement spécial de chaque symptôme et celui de la convalescence seront traités dans le paragraphe suivant.

§ XXXI. *Fièvres nerveuses primitives.*

1. *Introduction.* — Les fièvres qui dès leur début présentent les symptômes caractéristiques des fièvres nerveuses (1), si l'on excepte, ainsi qu'il convient, le typhus contagieux et les autres fièvres pestilentielles, sont assurément fort rares; cependant on ne peut, à l'exemple de certains médecins (2), nier leur existence (3). Elles se présentent sous deux formes différentes, l'une *aiguë*, l'autre *chronique*. Toutes deux offrent des *symptômes précurseurs*.

2. *Symptômes précurseurs.* — Les prodromes sont les suivants : un sentiment de malaise difficile à désigner (4), une irritabilité et un abattement moral extraordinaires, la pâleur de la face alternant avec sa rougeur, de la stupeur à la tête, des vertiges, de la somnolence, des rêves effrayants, des tintements d'oreilles, le mauvais goût de la bouche, la diminution et quelquefois l'augmentation de l'éclat des yeux, des larmes involontaires, une pesanteur excessive des membres, l'impossibilité de marcher, une douleur des lombes, des crampes, des sueurs spontanées, des urines abondantes et des garde-robes tantôt difficiles, tantôt relâchées.

3. *Symptômes de la fièvre nerveuse aiguë.* — Dans les cas où doit se développer la fièvre nerveuse aiguë qu'ont surtout décrite Vogel (5), Nugent (6), Lynch (7), Selle (8), Nebel (9), Büttner (10), G. de Hinte (11), Wiechert (12),

(130) *Vastapan* a également mis un terme aux louanges que l'on donnait au quinquina dans les fièvres putrides. (De quinaquina in synochis putridis animadversiones. Argentorati, 1755), et vraisemblablement ce remède n'eût pas été admis en général dans le traitement des fièvres nerveuses, si une hypothèse de putridité et d'asthénie n'y eût fait recourir.

(131) On pourrait peut-être alors employer la cinchonine et le sulfate de quinine.

(132) Deux gros pour une livre d'infusion. Cfr. de Man, l. cit, p. 99-102.

(133) Cfr.. § XXXI, n. 51.

(134) Ch. IV, § XXV, n. 10.

(135) § XXXI.

(136) *Goldhagen*, Diss. de abusu excitantium in febribus putridis. Hal., 1790.

(1) § XXXVI, n. 2.

(2) *Stoll*, Aphor. 708.

(3) *Raimann* a bien raison, l. cit., § CVIII : « Das ursprungliche nervenfieber, welchem der nervæse charakter ursprünglich und wesentlich zukommt, ist keineswegs zu læugen obgleich es hœchst selten vorkommt. »

(4) En français, *malaise;* en polonais, *nuda.*

(5) Diss. de febre nervosa ejusque genuina indole. Goett., 1767.

(6) Diss. de febre nervosa. Edinb., 1780.

(7) Diss. de febre nervosa. Lugd Batav., 1781.

(8) Neue Beytræge zur natur. u. — Arzneywissenschaft. Berlin, 1782. I. B., p. 72 et suiv.

(9) Diss. de cognatione febrium nervosarum cum sic dictis malignis. Heidelberg, 1785.

(10) Diss. de febribus nervosis acutis. Gœtt., 1785.

(11) De febribus nervosis et intermittentibus cogitata quædam. Halæ, 1786.

(12) Diss. de febribus nervosis. Jen., 1787.

Benier (13), Ploucquet (14), Herz (15), C.-W. Hufeland (16), Petersen (17), Beck (18), Gils (19), Nœhden (20), Mack (21), J.-G. Rademacher (22), Mianowski (23), A.-F. Hecker (24), G. Beiker (25), Richter (26), les symptômes propres à cette fièvre viennent après quelques jours remplacer les prodromes et s'accompagnent quelquefois de *lipothymie*. Alors l'extérieur du corps est glacé, tandis que l'intérieur est brûlant, *et vice versâ*. La chaleur irrégulièrement répandue se fait particulièrement ressentir au visage, dans la paume des mains, à la plante des pieds, et se montre parfois si violente qu'on ne saurait toucher le malade sans éprouver une impression désagréable. La peau est sèche ou recouverte de sueurs partielles. Les battements du pouls sont quelquefois plus lents que dans l'état de santé, mais ordinairement fréquents, inconstants, inégaux, souvent débiles et contractés. Les veines jugulaires présentent des battements. La région épigastrique et souvent les hypochondres sont tendus; néanmoins le malade n'éprouve point de soif le plus souvent, parfois même il témoigne de l'horreur pour toute boisson (27). La langue, rouge, est tantôt sèche, tantôt humide. La voix est aiguë, lugubre, ou profonde et rauque, la parole entrecoupée de soupirs. La fièvre, à des moments indéterminés, présente une et même deux exacerbations par jour. Les rémissions deviennent chaque jour moins prononcées. Le malade, surtout durant la nuit, éprouve de l'anxiété; des insomnies le tourmentent. Beaucoup de sujets tombent dans un coma sans sommeil, deviennent sourds, ont du délire et cherchent à s'échapper. Chez un grand nombre on observe du priapisme, du hoquet, de la catalepsie (28), et plus souvent des tremblements, des soubresauts dans les tendons. Plus d'un sont tourmentés par du météorisme, de la diarrhée, le gonflement des parotides, et la salivation Les urines sont tantôt abondantes et limpides, tantôt rares et rouges, quelquefois nulles. Il y a souvent incontinence d'urine compliquée de rétention. Vers le quatrième, le septième, le dixième et le quatorzième jour, le mal arrive à son paroxysme ou bien diminue insensiblement à la suite de quelque symptôme alarmant, tel que des convulsions, des lipothymies (29), après le retour du sommeil, la diminution de l'irrégularité du pouls et l'augmentation de sa force; la peau étant devenue plus moelleuse, sous l'influence d'une sueur générale et modérée, et les garde-robes procurant quelque soulagement; ou bien surviennent les symptômes de la dernière période des fièvres putrides, et enfin la mort.

4. *Symptômes de la fièvre nerveuse lente.* — Lorsque doit se développer la fièvre nerveuse *lente* (30), sur laquelle ont écrit, pour ne rien dire, des anciens médecins (31), Willis (32), Sydenham

(13) Diss. de febre nervosa. Lugd. Batav., 1787.

(14) Diss. de febribus nervosis. Tubing., 1788.

(15) Observationes de febribus nervosis. Berol., 1789.

(16) Bemerkungen über das nervenfieber und seine complicationen in den iahren 1796-97 u. 98. Jena, 1798.

(17) Diss. de febris nervosæ natura et origine. Jenæ, 1796

(18) Diss. an datur febris nervosa acuta. Gott., 1796.

(19) Tentamen œtiologiæ febrium nervosarum acutarum. Hannov., 1797.

(20) Diss. de natura febrium nervosarum acutarum. Gott., 1797.

(21) Diss. de febris nervosæ natura et progenie. Erf., 1798.

(22) Beschreibung einer neuen heilart der nervenfieber. Berlin, 1803.

(23) Diss. Therapiam febris nervosæ exhibens. Viln., 1807.

(24) Ueber der nervenfieber. Berlin, 1807.

(25) Einige Bemerkungen uber die nervenfieber. Bremen., 1807.

(26) Diss, de febribus nervosis. Erlang, 1810.

(27) *Tribolet de la Lance*, De hydrophobia sine morsu prævio. (*Baldingeri*, Opuscul., vol. I, p. 236.)

(28) *Bernard*, dans Hufeland's journal der pr. Heilkunde, 1815. Juny.

(29) *J.-P. Frank*, Syst. einer vollstænd. med. Polizey, 5 B., p. 45.

(30) Synon. fièvre étique, fièvre maligne, fièvre lente nerveuse de *Huxham*.

(31) Le savant *Falconer* a démontré combien était considérable l'ensemble de leurs connaissances sur cette maladie désignée sous le nom d'*affection cardiaque*; dans : Memoirs of the medical society of London., vol. VI, p. 1. (Et dans Samml. auserles Abhandl. fur pr. Aerzte. 25 B., p. 3.) — *Sprengel* relève les principes de *Ahrunius* dans la description qu'il donne de cette maladie sous le nom de *fièvre lymphatique*. (Versuch einer pragm. geschichte der heilkunde. 2 th., p. 293.)—(32) Pathologia cerebri, p. 56.

(33), Huxham (34), Manningham (35), Demiani (36), Boehmer (37), Carelson (38), Hartmann (39), Jacobi (40), Kozlowski (41), Brosig (42), P.-L. Muler (43), les symptômes précurseurs long-temps prolongés se confondent enfin avec les signes caractéristiques, à tel point qu'il serait difficile d'établir une limite entre la prédisposition et la maladie elle-même. C'est à cette dernière assurément qu'il faut rapporter les frissons vagues alternant avec de la chaleur. Dans le même instant, la paume des mains est brûlante et leur extrémité froide, la tête brûlante et les pieds glacés. On remarque une extrême irritabilité d'esprit, et pour la moindre cause les malades rougissent, pâlissent et s'effraient aisément. Ils poussent de fréquents soupirs; leur voix est faible et tremblante, et quelquefois ils pleurent involontairement. Souvent le pouls n'a pas plus de fréquence que dans l'état de santé, si même il n'est plus lent; d'autres fois pourtant on le trouve fort rapide, toujours variable et irrégulier. Les malades se plaignent ordinairement de douleurs de tête et de bourdonnements d'oreilles. Bientôt la digestion se trouble, comme l'indiquent une oppression précordiale, des nausées, des rapports, le dégoût pour les aliments et la rareté des garde-robes. Les urines sont abondantes et pâles, le sommeil inquiet et nullement réparateur. Cet état de choses se prolonge pendant un septenaire et au-delà, temps pendant lequel les malades se tiennent difficilement au lit. Mais bientôt survient une foule de nouveaux symptômes, tantôt de nature muqueuse, tantôt d'une autre, tels que, une diarrhée séreuse, un flux blanc, des hémorrhoïdes, de la difficulté à respirer ou à avaler, des palpitations de cœur, des sueurs partielles, visqueuses, froides, souvent excessives et des douleurs comme rhumatismales. Les forces surtout s'affaiblissent d'une manière remarquable. Les malades éprouvent une répugnance extrême à se laisser mouvoir, à parler. Souvent survient du délire avec insomnie, mais sans fureur; d'autres fois c'est de l'assoupissement. Cependant les malades ne demandent rien absolument, pas même à boire. Déjà se font remarquer des soubresauts dans les tendons, le tremblement des mains, ainsi que de la langue recouverte d'un mucus blanchâtre et desséchée dans son milieu. Souvent ces symptômes s'améliorent, mais pour s'aggraver brusquement ensuite et sans causes apparentes. L'expression de la face et surtout les yeux dénotent une affection grave; les urines offrent l'apparence de vin gâté ou de bière, quelquefois elles sont noirâtres, puis un peu plus chargées et comme épaissies par de la poussière. Quelquefois, au milieu d'une anxiété préalable apparaissent une éruption miliaire, quelquefois des ecchymoses peu nombreuses et peu apparentes, et enfin des aphtes. Cet état se prolonge pendant trois septenaires, un mois, quelquefois même cinquante jours et au-delà. Dans les cas heureux, les symptômes s'améliorent peu à peu, et le plus souvent sans qu'il survienne de crise. Dans le cas contraire, les malades ramassent leurs couvertures et s'efforcent d'attraper certaines visions. Les extrémités se refroidissent, le pouls est d'une faiblesse extrême et presque insensible, tandis que déjà la voix expirant dans la gorge, la lividité des ongles et des doigts, la couleur cadavéreuse du visage, des soupirs presque continus et glacés, fournissent des signes infaillibles d'une mort prochaine.

5. *Nécroscopie.* — Dans les cadavres des sujets qui ont succombé à une fièvre nerveuse aiguë, ou bien lente, outre les phénomènes ordinaires aux fièvres putrides, il n'a encore été fait aucune découverte jusqu'ici qui puisse indiquer le siége particulier de la maladie. Il est des médecins qui l'attribuent à une inflammation de l'arachnoïde (44).

(33) Febris nova. a. 1685. Sched.

(34) Opp. lib. de febribus, cap. VII, de febribus lentis et nervosis. — Diss. de febribus lentis nervosis.

(35) The symptoms, nature, causes and cure of the febricula, or little-fever. London, 1755.

(36) Diss. de febre lenta nervosa. Lips., 1777. (Voir *Baldingeri*, Sylloge, t. IV.

(37) Diss. de febris lentæ natura. Hal., 1781.

(38) Diss. symptomatologia et ætiologia febris lentæ nervosæ. Gott., 1782.

(39) Diss. de febre nervosa lenta. Francof. ad Viadr., 1790.

(40) Diss. de febribus lentis epidemicis a. 1792. Stuttg., 1792.

(41) Diss. de febre lenta nervosa. Halæ, 1792.

(42) Diss. de febris lentæ nervosæ pathologiâ. Hal., 1793.

(43) Abhandl. uber das schleichende nervenfieber. Duisb., 1808.

(44) *Goeden*, dans Hufeland's Journ.

6. *Causes.* — Les causes prédisposantes des fièvres nerveuses, tant aiguës que chroniques, sont : une constitution délicate, à peu près semblable à celle des sujets menacés d'une phthisie héréditaire (45) ; un système nerveux très-sensible et très-irritable, par exemple, celui des hystériques et des hypochondriaques; un accroissement rapide du corps, l'époque du développement des parties génitales, l'onanisme, les plaisirs vénériens, une éducation efféminée, un esprit trop faible pour résister à l'empire de l'imagination et des souffrances, une étude trop prolongée, des nuits consacrées au travail, l'usage du café et des liqueurs alcooliques (46), ainsi que leur cessation brusque et prolongée. Celles qui amènent le développement de la fièvre nerveuse sur les sujets prédisposés sont : une constitution épidémique particulière, une atmosphère froide, humide ou très-chaude, et viciée par des exhalaisons animales; un air enfermé et non renouvelé, le manque d'une nourriture assez réparatrice, des fatigues supérieures aux forces, la perte des humeurs, les poisons narcotiques, des espérances trompées et un chagrin profond, l'imagination (47), une ardeur trop grande pour l'étude, et une manière fatigante de s'y livrer ; un amour malheureux, et surtout pour *les fièvres nerveuses lentes*, un desir immodéré de la patrie, de la maison paternelle, des soins d'une mère et de la façon de vivre accoutumée. A ces causes, il faudrait encore ajouter la *contagion*, si l'on n'avait pas cru devoir établir une distinction entre les fièvres nombreuses qu'elle produit, considérées comme une affection *sui generis*, et les fièvres nerveuses ordinaires. Sous le rapport de la *cause prochaine* des fièvres nerveuses, j'ai déjà dit ce qu'il fallait penser de la viciation des humeurs (48). On peut en quelque façon admettre l'*asthénie* comme effet de la maladie, mais nullement comme cause. L'efficacité des médicaments excitants en effet est restreinte en des bornes beaucoup plus étroites qu'on ne le pense vulgairement. D'après cela, je regarde les fièvres nerveuses comme l'effet d'une tendance morbide qu'on ne saurait comprendre.

7. *Diagnostic.* — Il faut avant tout distinguer les fièvres nerveuses de *l'encéphalite* (49), et plus particulièrement des formes léthargique, phrénétique, convulsive et tremblante, de cette maladie. Il serait difficile de nier, en effet, que durant leur cours, le cerveau, à l'instar des autres parties du corps, ne pût présenter de la rougeur et autres signes d'ecchymoses, aussi bien que de phlogose. Il ne faudrait pas s'étonner non plus de voir, dans une fièvre nerveuse, surtout lente, *le cœur* et *les principaux vaisseaux* spécialement affectés. Je crains même très-fort d'avoir pris autrefois des *péricardites* ou des *aortites chroniques* pour des fièvres nerveuses. Et puisque naguères on confondait fort souvent les affections chroniques du cœur et de l'aorte avec l'hystérie et l'hypochondrie, pourquoi la même erreur ne serait-elle pas également étendue aux affections chroniques? — Il faut encore se rappeler une autre cause d'erreur. Il arrive en effet, dans quelques fièvres nerveuses, que les symptômes les plus caractéristiques de l'affection soient peu prononcés, tandis qu'au contraire le délire est à son comble; ce qui, la maladie étant d'ailleurs de longue durée, les fait prendre pour ceux de la *manie* (50). Rien n'est plus facile, du reste, que d'éviter cette erreur.

1820. May., p. 72. Cfr. Larrey, Recueil des mémoires de chirurgie, etc. Paris, 1821. article nostalgie.

(45) *Raimann*, l. cit., § CXIV.

(46) Je dirai en passant que la maladie des buveurs, improprement appelée *delirium tremens*, n'appartient nullement aux fièvres nerveuses, mais à l'encéphalite.

(47) *Robert Hamilton*, dans Transactions of the medico-chirurgical society of Edinburgh., vol. I, n. 15. (Dans une institution de jeunes personnes d'*Édimbourg*, à l'époque où cette ville était suspectée d'une certaine maladie contagieuse, beaucoup de jeunes filles furent prises de la fièvre, qui cessa aussitôt qu'on eut calmé leur esprit.

(48) § XXX, n. 6.

(49) P. II, vol. I, sect. I, ch. III.

(50) J'en ai vu un exemple en 1799. Un jeune médecin, regardé comme maniaque, fut amené dans l'hospice de Vienne ; mais ayant observé en lui une grande prostration des forces, de la tendance aux lipothymies et les traces d'un exanthême pétéchial, et comme alors existaient des fièvres nerveuses lentes, j'abandonnai le diagnostic de manie pour celui d'une fièvre de cette espèce, et rendis ainsi en fort peu de temps à ce jeune homme et la santé et sa réputation.

La fièvre lente nerveuse peut encore être confondue avec la fièvre étique, qui survient symptomatiquement dans l'hystérie (51) ; il existe à la vérité de l'affinité entre elles, mais la marche chronique, aussi bien que l'absence de tout péril, au moins immédiat, les fait distinguer aisément.

8. *Continuation du sujet précédent.* — Il nous reste maintenant à examiner les *différences* que présentent les fièvres nerveuses *entre elles*. Je les ai divisées en nerveuses *proprement dites* et en *putrides* (52). Cependant j'avoue volontiers que les affections du système nerveux purement dynamiques, c'est-à-dire sans lésion dans l'arrangement et la forme de la matière, se conçoivent difficilement ; néanmoins, rien n'empêche de distinguer ces fièvres dans le cours desquelles l'enchaînement des parties du corps n'est pas changé d'une manière visible, de celles où le contraire a lieu. Du reste, il est bien évident par ce que nous avons dit que sous le nom de *fièvre putride* nous comprenons plus particulièrement la fièvre gastrico-nerveuse, ainsi que le dernier degré de la fièvre nerveuse. J'ai conservé une autre division des fièvres nerveuses en *changeantes* et en *hébétées* (53), parce qu'elle indique en un seul mot une certaine condition morbide, et qu'elle trace la direction à suivre dans la thérapeutique. C'est ici le cas de dire qu'un médecin versé dans la connaissance de toutes les maladies d'un caractère nerveux se fait remarquer par la faculté de désigner inductivement, d'après les symptômes particuliers d'une fièvre nerveuse, les parties de ce système plus spécialement affectées. En effet, celui qui possède la connaissance des symptômes qui, dans les autres maladies nerveuses, surtout les traumatiques, naissent d une affection spéciale du cerveau, du cervelet, de la moelle épinière et du plexus nerveux, celui-là sera plus habile à diagnostiquer la source des symptômes d'une fièvre nerveuse. Je reviens sur la troisième division des fièvres nerveuses en *aiguës* et en *lentes* (54), parce que, sans elle, la connaissance de la fièvre nerveuse lente deviendrait presque impossible. En général, je pense que l'on ne peut assez avertir les jeunes médecins de ne pas négliger les fièvres de cette espèce, quoique le pouls soit peu différent de l'état naturel, quoique le malade refuse de garder le lit, et quoique parfois, il se présente quelques symptômes étrangers à ces fièvres.

9. *Fin du sujet précédent.* — Je ne terminerai pas ce que j'ai à dire sur la division des fièvres nerveuses sans parler de celle qui les partage en *simples* et en *compliquées*. J'appelle simple la fièvre nerveuse qui se développe chez un sujet, sain d'ailleurs, surtout par l'influence d'une certaine constitution peu favorable à la production des autres maladies ; la fièvre nerveuse *compliquée* est celle, au contraire, qui atteint un sujet affecté de quelque maladie séreuse, catarrhale, ou bien d'un embarras des premières voies, principalement si la constitution de l'année est en même temps favorable au développement des fièvres inflammatoires, séreuses, catarrhales et gastriques. Mais il est bien évident qu'il ne faut pas entièrement confondre les complications de la fièvre nerveuse *primitive* avec la complication nerveuse dans les autres fièvres, ainsi qu'avec le changement de celles-ci en fièvres nerveuses *secondaires*. Dans ce dernier cas, en effet, la condition nerveuse est seulement *accessoire*, tandisque dans l'autre, elle constitue *la base* de la maladie. Du reste, les divisions de ce genre n'ont de valeur dans la pratique qu'autant qu'elles peuvent être établies au lit du malade ; c'est pourquoi dans un cas où il est impossible de déterminer la complication, il devient inutile d'agiter la question de la prééminence d'une diathèse sur l'autre.

10. *Pronostic.* — Une fois établi que la fièvre nerveuse primitive est fort dangereuse, il convient encore de connaître qu'elles sont les circonstances qui entraînent avec elles plus ou moins de péril. Les fièvres les plus à redouter sont celles qui se développent vers l'époque de la puberté, sur des sujets adonnés aux plaisirs vénériens, à la boisson, ou

(51) P. II, v. I, sect. II, ch. XIV, § LXX, n. 3 (5). C'est à tort que *Hopfengærtner* s'est persuadé que cette fièvre, qu'il appelle *nerveuse hystérique*, a été décrite pour la première fois par lui. (Rheinische Jahrbücher, d. med. u. chir. supplément-Band fur die ersten vier Bande, p. 1.)

(52) § XXVI, n. 4.

(53) Ibid.

(54) Ibid.

bien encore mous et surchargés d'embonpoint ; celles qui reconnaissent pour cause de longues souffrances morales, qui dénotent une complication, et qui ont été négligées ou mal traitées. Les symptômes de mauvais augure sont : une prostration remarquable des forces, survenant tout-à-coup au début de la maladie ; du découragement, surtout la crainte de la mort ; un changement notable dans la forme ordinaire de la face, et que l'on ne peut attribuer ni à des veilles, ni a des évacuations trop abondantes, ni à la fatigue corporelle ; le regard immobile et de travers, la sécrétion d'une matière puriforme par les yeux, l'ouverture inégale de ces organes, dépendant non de l'agglutination des paupières, mais de la paralysie de ces mêmes parties ; de la surdité survenant le septième jour, la flaccidité des cheveux, l'éloignement des poux, un délire avec fureur, accompagné de chants et roulant sur des sujets funèbres ; une langue desséchée, fendue, noire ; le saignement des gencives ; une déglutition difficile, le liquide tombant avec bruit dans l'estomac comme dans un tonneau vide, le battement des jugulaires, une respiration laborieuse, surtout après avoir bu ; de l'anxiété, de l'agitation, du météorisme, qu'augmente la diarrhée ; un flux séreux, l'excrétion des matières fécales et des urines dans le lit, le hoquet, un lumbago, du priapisme, des urines aqueuses, ou bien chargées, dès le début de la maladie, d'un sédiment abondant ; des hémorrhagies excessives, surtout par l'intestin rectum ; un pouls inégal, diffluent, irrégulier et très-fréquent ; l'absence de toute rémission, la lividité des ongles, la chute spontanée du bras préalablement soulevé par une force étrangère, la sortie continuelle des pieds hors du lit, le décubitus dans une position inconvenante, les jambes écartées, les bras rapprochés des parties génitales, des efforts pour attraper des objets imaginaires, la carphologie, la pesanteur excessive du malade, son odeur cadavéreuse ; le rassemblement d'une grande quantité de mouches autour de lui, la coloration jaune et rouge livide de la peau comme recouverte de poussière, l'apparition sur cette membrane de sueurs excessives, froides, et d'exanthèmes de couleur pâle ; la suppression brusque de ces dernières, le développement spontané de la gangrène en plusieurs points, sans diminution des autres symptômes ; la formation d'eschares par suite du décubitus, le manque d'action des vésicatoires, même les plus énergiques. Les signes contraires sont avantageux. Cependant il faut bien se rappeler, en jetant un coup-d'œil rétrograde sur les fièvres nerveuses lentes, que cette maladie est une affection tout-à-fait maligne qu'on peut comparer à un chien qui dévore sans aboyer (55).

11. *Changement en d'autres maladies.* — Dans les dangers auxquels exposent les fièvres nerveuses, je dois placer leur changement en d'autres affections. Ce sujet sera développé dans tout le cours de cet ouvrage, mais plus particulièrement dans les différents traités sur les maladies du système nerveux et des sens (56).

12. *Traitement en général.* — Entreprendre le traitement d'un malade atteint de fièvre nerveuse, c'est s'imposer une grande charge. L'issue de la maladie étant fort incertaine, le médecin doit soigneusement veiller à ce que sa conduite ne puisse donner lieu à aucune ambiguité. Il est indispensable de faire au moins deux visites par jour au malade ; et chaque fois, après avoir scruté soigneusement les différents symptômes entre eux, de déterminer clairement ce que l'on aura obtenu ou perdu pour la guérison. De cette méthode découlent des *indications* précises. Ces indications sont de diverses espèces et doivent toujours être basées sur l'expérience, le meilleur guide pour faire connaître ce qui, jusqu'alors, aura, selon les diverses circonstances, produit de bons ou de mauvais effets dans le traitement de cette maladie. Les indications fondées au contraire sur des hypothèses, telles que celles de combattre la putridité, de remédier à l'asthénie, etc., mènent ordinairement à un résultat déplorable, à moins que, par hasard, elles ne s'accordent avec les premières.

13. *Continuation du sujet précédent.* — Avant que de commencer le traitement il faut bien déterminer si l'affection est *simple* ou *compliquée*. On devra même chaque jour se poser le même problème :

---

(55) Cfr. *Ackermann*, Diss. de malignitatis morborum disertioribus signis. Kilon, 1782.

(56) *Obercamp*, De molestiis a febre putrida sanata relictis, iisque pedissequis. Hei- delb., 1778.

Il arrive souvent en effet que les complications ne se manifestent que durant le cours de la maladie. Quoi qu'il en soit, toutes les fois qu'il s'en manifestera, elles devront être immédiatement écartées.

14. *Traitement de la complication inflammatoire.* — *Le traitement d'une fièvre nerveuse avec complication inflammatoire* est hérissé des plus grandes difficultés. Sans prétendre en effet que la diathèse nerveuse soit aussi diamétralement opposée à l'inflammatoire que l'ont autrefois enseigné les partisans du système asthénique, et sthénique, j'avouerai pourtant que la méthode qui convient à l'un est contraire à l'autre. La méthode antiphlogistique particulièrement est opposée à la condition des fièvres nerveuses, aussi bien que la saignée. Ceux qui prétendent le contraire confondent le typhus contagieux avec les fièvres nerveuses, ou sont induits en erreur par la complication inflammatoire de ces dernières. Je suis en effet persuadé que dans cette complication, le salut du malade peut dépendre de l'ouverture d'une veine. Ainsi donc, après avoir joint l'expérience de mes prédécesseurs (57) à la mienne propre, voici les indications que j'ai religieusement établies pour la saignée, savoir : lorsque le génie des maladies régnantes est inflammatoire ; lorsque les fièvres nerveuses survenues chez d'autres malades ont supporté avec avantage la phlébotomie (58); lorsque ces fièvres proviennent de fièvres bilieuses, inflammatoires (59); lorsque la méthode échauffante, employée à contre-temps, a donné lieu à des symptômes inflammatoires ; dans le cas enfin où des affections qui réclament par elles-mêmes une saignée viennent se joindre aux fièvres nerveuses. Mais dans ces cas, la saignée ne doit être pratiquée qu'en présence d'un médecin qui explore continuellement la force du pouls. Si ce moyen n'est pas très-indiqué, et dans le cas de congestion seulement vers quelques viscères, il faut recourir, sans en abuser, à l'application de sangsues ou de ventouses scarifiées (60). C'est encore avec circonspection qu'il faut en venir à l'emploi du nitre (61).

15. *Traitement des autres complications.* — Les complications *séreuses* et *catarrhales*, accompagnées de signes inflammatoires, réclament dans les circonstances que je viens de faire connaître (62) l'emploi de la phlébotomie. En général, pendant leur durée, il faut éviter, et dans le régime et dans les préparations pharmaceutiques, tout ce qui pourrait contrarier la sueur. La complication gastrique, à moins d'une impossibilité absolue, se dissipe par un *émétique* (63). Les évacuations opérées au moyen du vomissement abattent bien moins les forces d'ordinaire que tout autre. De plus, les émétiques administrés de façon à ne déterminer que de légères évacuations sont fort propres à relever l'énergie du système nerveux, et dans ce cas, c'est la racine d'ipécacuanha qui mérite la préférence (64). Cependant si les saburres et la bile abondent par en bas, et lorsqu'il existe des vers, il faut agir d'après des règles qui ont été données ailleurs (65).

16. *Traitement de la maladie sim-*

---

(57) A *Thurini*, An in omni febre putrida competat phlebotomia. Romæ, 1545. — J.-B. *Sylvaticus*, Tractatus de secanda in putridis vena, quam salvatellam dicunt, Mediol., 1583. — N. *Massa*, De venæ sectione in febribus ex humorum putredine ortis. — B. *Caxanes*, De ratione mittendi sanguinem in febribus putridis. Barcinon. 1592. — *Drelincourt*, An in omnibus febribus putridis venæ sectio et purgatio? Montpel., 1654. V. Opuscul. omn., p. 3. — *Rudolphi*, De sanguinis missione in febre putrida. Gies. 1780. — *Spies*, Diss. de utilitate venæ sectionis in morbis, præcipue febre nervosa, ubi ordinario locum non habet. Altdorf., 1793.

(58) Ce qui prouve l'utilité des sociétés de médecine, où les praticiens se réunissent une ou deux fois par mois, et se communiquent réciproquement leurs propres observations sur les maladies régnantes.

(59) *Schrader*, Diss. de præclaro venæsectionis in quibusdam febris biliosæ putridæ speciebus. Kintel, 1770.

(60) *Fabricius d'Aquapendente*, De cucurbitularum in febribus putridis abusu. Dans l'édit. de ses œuvres, Patav., 1647.

(61) *Delius*, Diss. de moderando usu nitri in febribus putridis et malignis. Erford, 1772.

(62) N. 14.

(63) *Pr.* Racine d'ipécacuanha, 20 grains; émétique, 1 grain. M. D. en une seule fois.

64. *Gottl. Cramer*, Die behandlung der nervenfieber, insbesondere des Typhus; mit besonderer rücksicht auf die wirksamkeit der Ipecacuanha gegen dieselben. (Harless, Reinisch-Westphalische Iahrbücher, 16. B. 2. St., p. 21.)

(65) § xxx, n. 9.

ple. — Lorsqu'une fièvre nerveuse compliquée a été ramenée à son état de simplicité, ou bien lorsqu'elle est simple à son début, il faut avant tout bien connaître la direction que la maladie tend à prendre d'elle-même. En effet, quoique je sois convaincu que celle dont il s'agit ne puisse être, comme le typhus contagieux, abandonnée à elle-même, néanmoins, tant qu'elle suit tranquillement son cours régulier, il faut, à l'exemple d'un homme illustre (66) et de plusieurs autres, se borner au régime diététique et à un traitement prudent des symptômes, en ne recourant que le moins possible aux préparations pharmaceutiques.

17. *Regime diététique.* — *Le régime diététique* est le suivant. Le malade doit être couché dans une chambre spacieuse, afin de respirer un air abondant et pur (67); sinon, je préfèrerais le voir dans un grenier et autres endroits à demi clos, excepté toutefois durant l'époque la plus rigoureuse de l'année. Les murs de la chambre ne doivent point être ornés de peinture, dans la crainte d'exciter du délire dans une imagination exaltée. Quand l'imagination du malade se tourmente d'elle-même, par suite de l'obscurité qui l'empêche de distinguer les objets environnants, il faut éclairer l'appartement, sans toutefois permettre aux rayons du soleil de pénétrer jusques au lit. Le patient doit y demeurer continuellement et ne jamais être abandonné à lui-même, comme on l'a conseillé (68). Le lit doit être assez grand pour que le malade puisse s'y mouvoir en tout sens. Il éprouve beaucoup de soulagement par la jouissance de deux lits, dans l'un desquels il passe la première partie du jour et la seconde dans l'autre. Il faut, autant que le permettent les habitudes du malade, écarter les lits de plume. Le linge doit être souvent changé et d'un tissu fin pour ne pas donner lieu à des escharres. Pour les éviter, on fait pareillement usage de peaux de chèvres, de cerfs et d'élan, ou bien de toile cirée bien tendue. Les rideaux sont nuisibles par l'obstacle qu'ils opposent au renouvellement indispensable de l'air. Des urinoirs, appropriés à la forme des parties génitales de l'un et l'autre sexe, sont fort commodes en évitant aux malades la peine de se lever pour uriner. Il en est de même du vase que l'on passe sous les fesses pour recevoir les garde-robes. Il faut enlever immédiatement les ordures de toute espèce et veiller à la propreté autant que possible. J'ai fait connaître ailleurs la manière de purifier l'air (69).

18. *Continuation du même sujet.* Il est de la plus grande importance de relever le courage du malade. La physionomie du médecin doit toujours être sereine, pour inspirer de la confiance. Le malade ne doit ni voir d'objets désagréables ni en entendre parler. Les contraires naissent des contraires, et quelquefois les malades, en reportant leur esprit vers les causes de leur maladie, particulièrement les souffrances morales, en s'y arrêtant même, ont éprouvé plus de consolation et de soulagement que n'auraient pu leur en procurer les meilleures préparations pharmaceutiques. J'ai encore plus d'une fois dans les fièvres nerveuses, surtout les lentes, provenant de misère et de nostalgie, procuré du soulagement aux malades, en faisant une collecte pour eux, ou en leur promettant leur retour dans leur pays. Il faut éviter toutes les émotions brusques et vives, même celles de nature agréable. Enfin, il ne doit se tenir auprès du malade qu'un petit nombre de personnes à la fois. On raconte de la musique dans les fièvres nerveuses (70) des effets merveilleux qui ne sembleront pas tout-à-fait vains à ceux qui connaissent l'influence des sons harmoniques sur les nerfs. Il est à regretter de voir ce genre de traitement si peu employé, et l'on doit craindre surtout qu'un médecin auquel il arriverait de le prescrire sans succès ne devînt l'objet des sarcasmes de la multitude.

19. *Continuation du même sujet.* — Si l'on demande aux disciples de la doctrine de la putridité quelle nourriture est préférable dans les fièvres nerveuses, la *végétale*, répondront-ils, parce qu'elle est antiseptique. Si au contraire, c'est aux sectateurs de la doctrine asthénique que l'on s'adresse, la nourriture, diront-

(66) *Fr. Hoffmann,* Dissertatio de natura optima febrium malignorum medicatrice. Hal., 1715.

(67) Ce sont les propres paroles de *Celse.* (Curatio ardentis febris, liv. III, ch. VII.

(68) *A. Herberdino,* Comment. de morbor.. historia et curat. Edit. *Sœmmering.* Francof. 1804, p. 136.

(69) Chapitre du Typhus.

(70) Reil's fieberlhere, 4. B., p. 181.

ils, doit être *animale*, parce qu'elle est plus réparatriee. Suivant les règles données par l'expérience, ou, ee qui revient au même, par Hippocrate (71), son oracle, les aliments légers, dit-il, et de bonne nature, aussi bien durant les affections chroniques que les aiguës, deviennent dangereux, dès-lors qu'ils ne sont plus à propos, et d'un autre eôté, pris dans la proportion même la plus faible, ils sont fatigants. Les repas trop copieux sont également fatigants (72). Les malades qui commettent une infraction à un régime peu abondant en sont plus affectés que durant un plus eopieux; tout écart, en effet, sera plus considérable proportionnellement dans le premier cas que dans le deuxième (73). Aussitôt que le mal est parvenu à son plus grand degré d'acuité, il s'opère alors un grand travail, et il faut se renfermer dans le régime le plus sévère; mais dans le cas contraire, la nourriture doit être plus abondante et sa quantité réglée sur le peu d'intensité du mal dans les derniers instants (74). Quand le mal atteint son paroxysme, le régime doit être des plus sévères (75). Il faut encore prévoir si les aliments donneront de la force au malade pour supporter son intensité, et s'il ne succombera point en premier lieu, la nourriture n'ayant pu le fortifier; ou bien si e'est la maladie qui cèdera la première et perdra de son énergie (76). Aussitôt qu'un sujet est en proie au paroxysme d'une affection, il ne faut lui accorder que bien peu d'aliments. Il faut les enlever un peu avant ee moment, et pendant toute sa durée, au sujet qui n'y a pas eneore été soumis. On doit avant eela traiter le malade moins sévèrement pour le régime, afin de lui procurer la force de résister (77). Dans les exacerbations, il faut retrancher toute espèee d'aliments. Ils deviendraient fort nuisibles. Lorsque les exaeerbations reviennent d'une manière périodique, on doit encore suivre la même règle pendant leur durée (78). C'est pourquoi, dans les fièvres nerveuses *aiguës*, je ne donne pour tout aliment, outre la tisane, que de légers bouillons préparés avee une décoction d'orge, de riz, d'avoine, de pain blanc, à laquelle on ajoute un peu de beurre et de sel. Dans les fièvres nerveuses *lentes*, au eontraire, de même que dans les aiguës, provenant de la misère, de l'abondance excessive des évaeuations, ou bien eneore qui ont perdu de leur intensité, je fais prendre jour et nuit, et à petites doses fréquemment répétées, des bouillons de viande privés de graisse, tantôt simples, tantôt auxquels on ajoute du riz, de l'orge, de l'avoine, et des jaunes d'œufs, sans pourtant qu'ils soient trop ehargés. Lorsqu'une diarrhée colliquative n'apporte pas de contr'indication, on peut aecorder aux malades *des fruits de printemps*, soit à l'état frais, soit en déeoction dans de l'eau et du sucre. Enfin, j'ai eneore vu dans les fièvres gastrico-putrides l'usage des fraises et du raisin être fort avantageux.

20. *Continuation du même sujet.* — Quant à la boisson, de l'eau de fontaine, et si le malade le désire, pourvu que la sueur et la toux ne s'y opposent point, tout-à-fait froide, en constitue une excellente. En l'absence de la diarrhée, on peut y ajouter, avec du sucre, des jus de eitron, d'oranges, de grenades, de baies d'épine-vinette, de framboises et de canneberges. On peut encore donner de l'eau de Seltz, si l'estomae la supporte. De l'eau acidulée avec du vinaigre et une décoction de fruits sont fort convenables pour les pauvres: en Russie, e'est le kwas (79) et en Pologne le suc du *brassica acescens* ou du *beta rubra* (80), étendu, s'il est besoin, avec de l'eau. En cas d'affaiblissement des forces, et lorsque la chaleur de la peau est calmée, une bière légère, préparée avec beaucoup de houblon ou d'autres narcotiques, constitue dans eette maladie une boisson excellente et préférable à toute autre; mais on a à redouter que son usage n'augmente la diarrhée et le météorisme déjà existants. Le vin, reeommandé de tout temps par les médeeins dans les fièvres nerveuses (81),

(71) Aphoris. lib., sect. I, n. 4.5.7-11.
(72) L. cit., aph. 4.
(73) L. cit., aph. 5.
(74) L. cit., aph. 7.
(75) L. cit., aph. 8.
(76) L. cit., aph 9.
(77) L. cit., aph. 10.
(78) L. cit., aph. 11.

(79) C'est une boisson fermentée que l'on prépare avec de la farine de scigle.
(80) Burakwi rosot.
(81) C. *Crivellati*, Trattato dell'uso e modo di dare il vino nelle malattie acute. Roma, 1600. Cfr. History of ancient and modern wines. By *Al. Handerson*. London, 1824.

est indiqué dans les circonstances suivantes : un affaiblissement extrême des forces, le manque d'énergie morale, de la tristesse, un son de voix lugubre, la mollesse et la diffluence du pouls, des sueurs abondantes, visqueuses, le refroidissement de la peau, une répugnance bien prononcée pour les préparations pharmaceutiques excitantes, indiquées d'ailleurs, leur rejet par le vomissement, enfin le désir du vin. Il est nuisible au contraire quand le pouls bat avec violence, quand la face est enflammée, la chaleur de la peau excessive, et dans le cas d'hémorrhagies violentes. Lors même que le vin est bien indiqué, il faut encore tenir compte de l'habitude et des facultés des malades. Dans les hôpitaux, il faut associer le vin à quelque médicament, car il serait bien difficile, sans cette précaution, de le faire parvenir jusques aux malades. Dans les régions septentrionales, il faut bien prendre garde qu'il ne soit falsifié. Les vins les plus avantageux, dans les fièvres nerveuses et dans les conditions indiquées, sont ceux de Champagne (82), du Rhin (83), de la Moselle, de Franconie, d'Autriche, en un mot, ceux qui contiennent une grande proportion d'acide carbonique, ou bien sont d'une nature légèrement acide. Ces derniers peuvent de plus être coupés avec de l'eau de Seltz, ou tout autre de même nature, à laquelle on ajoute un peu de sucre. Mais, lorsqu'on fait prendre du vin pour relever les forces, ce sont ceux de Bourgogne et de Bordeaux qui méritent avant tout la préférence. Les vins capiteux de Portugal, d'Espagne, de Chypre, conviennent rarement dans la maladie qui nous occupe, à moins que les sujets n'y soient accoutumés, et encore faut-il soigneusement les étendre. Il faut les réserver pour la période de la convalescence. J'ai toujours vu le café être nuisible dans cette affection; il en est de même du thé. J'ai déjà parlé du lait dans les fièvres nerveuses lentes (84).

21. *Traitement des symptômes.*—Au régime diététique se joint le traitement des symptômes, en tant qu'il ne peut s'opérer par les ressources de la thérapeutique générale. Je parle du traitement de la *chaleur fébrile*, du *délire*, des *hémorrhagies*, de *l'ischurie*, de la *constipation*, du *météorisme*, des *eschares*, de la *gangrène* et de la *parotidite.*

22. *Traitement de la chaleur.* — *L'usage du froid* (85) a été, depuis les temps les plus reculés, employé pour combattre la chaleur excessive et désagréable que l'on observe parfois dans les fièvres nerveuses primitives *aiguës*, aussi bien celles qui méritent proprement ce nom que les putrides. L'eau froide, à la température du puits, était fréquemment employée à l'extérieur dans cette même maladie par Hahn (86) et Theden (87). Mais c'est surtout W. Wright (88) et J. Currie (89) qui l'ont propagée, et leur exemple a été suivi, sans parler de moi-même (90), par Gregory (91), Hall (92), Giannini (93), Jack-

(82) *Navier,* Dissertation sur l'usage du vin de Champagne mousseux, contre les fièvres putrides et autres maladies de la même nature. Paris, 1778.

(83) *Fr. Hoffmann*, Diss. de natura et præstantia vini rhenani in medicina. Halæ, 1703.

(84) § XXIX, n, 6. Cfr. *J.-F. Hertod,* De usu lactis in putridis. (Miscell. acad. nat. curios. dec. 1. a. 1. 1670, p. 84.)

(85) *Hippocrate,* De morbis, lib. II, et de internis affectibus. (« Cumque, ait, ardor tenuerit, lintea frigida intincta, qua præcipue parte ardere dixerit, admoveto. At si horror corpus detinuerit, refrigerantia remittito. ») — Galien, comment. IV, sur le livre d'*Hippocrate*, de acut. morb. victu, sect. IV, art. 12. — Cœl. Aurelian. acut. morbor, s. II, cap. XXXVIII. — Paul. Ægineta, De re medica, lib. II, cap, XXX.

(86) Dans les Actes physico-médic. des curieux de la nature, vol. X, p. 63.

(87) Neue Eofahrungen zur Bereicherung der Wundarzney-Kunts und arzneygelahrtheit, 1 th., p. 137.

(88) Dans London medical journal for the year, 1786.

(89) Medical reports on the effects of water, cold and warm, as remedy in fever. Liverpool, 1804. Edit. 3.

(90) J. *Frank's*, Reise nach Paris, London, etc., 2. th., p. 290. (Expériences faites dans l'hôpital de Vienne, dans les années 1803-4.)

(91) W. *Wricht*, Letter to dr. Garthshore in the vol. VII, of the medical facts and observations.

(92) Dans les Medical commentaries for the year, 1795. Coll. by Ducan. Edinb., 1795. Dec. II, vol. X. — Et dans Samml. auserlesener abhandl. F. Pr. aerzte, 17. B. 1. St., p. 36.

(93) Della natura delle febbri e del miglior metodo di curarle.

son (94), Frolich (95), Rueg (96) et d'autres (97). En effet les lotions et les aspersions au moyen d'eau froide sont un secours excellent dans les fièvres nerveuses (98), pourvu que l'on pèse mûrement les différentes circonstances qui en réclament l'emploi (99). Ce sont, outre la chaleur brûlante de la superficie du corps, un sentiment interne de chaleur, un visage enflammé, des yeux scintillants, un pouls plein et irrité, de la tendance au sommeil et à un epistaxis, le développement récent du mal, par exemple, du premier au cinquième jour de la maladie; l'absence de toute complication catarrhale (100), rhumatismale et de la sueur. Les aspersions et les lotions une fois indiquées doivent se répéter toutes les deux ou trois heures, jusqu'à ce que l'on ait obtenu la diminution de la chaleur brûlante de la peau. Souvent, après la première ou la deuxième lotion ou bien aspersion, il survient une légère sueur; alors il faut cesser. Pendant tout le temps que les lotions et les aspersions froides sont continuées, on n'administre rien à l'intérieur, ou bien on donne une émulsion des quatre semences froides majeures et mineures, ou bien des acides.

23. *Traitement du délire.* — Non-seulement les malades en délire, mais aussi ceux qui en sont menacés, doivent être soigneusement gardés jour et nuit pour les empêcher, comme je l'ai observé plusieurs fois, de se jeter par la fenêtre, ou bien d'user de violence envers eux-mêmes ou les autres. Cependant, autant que possible, il faut éviter de les lier. J'ai vu, en effet, se développer de la gangrène aux extrémités, par suite de l'impression des liens qui entouraient ces parties. Pour ceux dont le délire est furieux, on les maintient avec la camisole dont on se sert habituellement pour les fous. Elle doit être arrangée de manière que les grandes manches dont elle est pourvue soient attachées en se croisant à la traverse inférieure du lit, en plaçant en même temps sur les pieds une large bande ou une couverture. Enfin, il ne faut donner aux malades en délire, ni préparation pharmaceutique liquide, ni boisson dans des vases de verre. Ceux de métal ou de corne, qui se terminent par une canule ou bien un bec, sont les plus convenables dans cette circonstance.

24. *Traitement des hémorrhagies.* — Quoique dans les fièvres, quelle que soit d'ailleurs leur nature, je ne me hâte pas beaucoup d'arrêter les hémorrhagies, aussitôt qu'elles se manifestent, néanmoins, dans les fièvres nerveuses accompagnées d'une disposition aux pertes sanguines, j'ai coutume de préparer tous les moyens propres à les réprimer, en cas de péril de la vie, afin, dans une nécessité pressante, de les avoir à ma disposition jour et nuit et sans aucun retard; je veux surtout parler des moyens mécaniques que je ferai connaître mieux dans les traités de l'épistaxis (101) et de la métrorrhagie (102).

25. *Traitement de l'ischurie.* — Attendu que *l'excrétion des urines* se supprime ordinairement dans les fièvres ner-

---

(94) An exposition of the practice of affusing cold water on the surface of the body as a remedy of fever. Edinb., 1808.

(95) Abhandl. über die Kraftige, sichere und schnelle wirkung der Ubergiessungen oder Bæder der von kaltem oder lauem wasser in faul-, nerven-, Gall-, Brenn- u, Scharlachfiebern, den Masern u. einigen andern langwierigen Krankeiten. Wien, 1810. — Et : Abhandl. von dem auffallenden nutzen des kalten u. lauen Wassers in einigen fierberkrankheiten u. dem Scharlac.. 1820.

(96) Von dem Nutzen des ausseren und innern Gebrauchs des kalten wassers bey einem mit heftigen nervenzufallen u. meteorismus verbundenen faulfieber. Dans Museum der Heilkunde, 4. B., p. 162.

(97) Cfr., p. I, vol. II, sect. II, de Typho.

(98) L'aspersion se fait de la manière suivante : Le malade étant mis hors de son lit et tout-à-fait nu, on verse de haut sur lui de l'eau froide, à la température d'un puits profond. L'aspersion finie, on essuie promptement le malade avec du linge, et on le replace dans son lit. La *lotion* se pratique au moyen d'une éponge imbibée d'eau.

(99) Cfr. *Drogar,* Observation sur une fièvre putride maligne, dans laquelle les effusions d'eau froide ont été nuisibles. (*Sédillot,* Recueil périodique de la société de médecine de Paris, t. XXXV, p. 391.)

(100) Hall. (l. cit.) assure que les symptômes de nature catarrhale ne sont pas un empêchement. Cette opinion, applicable en quelque sorte au typhus, ne l'est pas à la fièvre nerveuse.

(101) P. II, vol. I, sect. II, ch. XXVII, § CXXXIX, n. 9.

(102) P. IV, vol. II, sect. I, ch. de l'hémorrhagie de l'utérus.

veuses, soit par le manque de conscience du malade, ou bien par suite d'une affection de la moelle épinière donnant lieu à une sorte de paralysie de la vessie, le médecin doit s'informer chaque jour, non-seulement si leur écoulement a eu lieu, mais encore si la quantité en a été *suffisante*. Il peut arriver, en effet, comme déjà je l'ai fait connaître (103) que l'incontinence de l'urine se complique avec une rétention. Un tel état dans les fièvres de cette espèce est d'ordinaire immédiatement dissipé par l'application d'eau froide ou chaude sur la région hypogastrique, par un liniment volatil, ou bien par l'ingestion d'un lavement émollient dans lequel on ajoute du sel. Dans le cas où ces moyens demeureraient sans résultats, il faudrait en venir à l'opération du *cathétérisme*, que l'on pratiquerait immédiatement.

26. *Traitement de la constipation et du météorisme.* — Lors même que la fièvre nerveuse est exempte de complication gastrique, je désire néanmoins qu'il se produise une ou deux garde-robes chaque jour Le contraire indique une inertie des intestins provenant d'une affection, tantôt du cerveau, tantôt de la moelle épinière. Avant d'attaquer la source même du mal, il faut apporter quelque soulagement par des lavements d'eau, de vinaigre et de sel. Le météorisme provenant d'un même état d'inertie des intestins est parfois soulagé par des frictions sur le ventre avec un liniment volatil, ou bien par des fomentations d'espèces aromatiques dans du vin chaud. Si ces moyens demeurent sans effet, pourvu toutefois qu'il n'existe aucune contr'indication du froid (104), l'application sur l'abdomen de glace concassée et enveloppée dans du linge convient alors (105). Il est des médecins qui essaient d'aspirer avec une seringue l'air qui distend les intestins (106).

27. *Traitement des eschares et de la gangrène.* — N'entreprenez jamais le traitement d'un malade atteint d'une fièvre nerveuse ancienne sans examiner immédiatement les parties latentes du décubitus, ce qui peut-être n'aura encore été fait par personne (107). Pour éviter toute négligence, le médecin, s'il n'est sûr des gardes, devra chaque jour examiner lui-même les parties sur lesquelles repose continuellement le décubitus. Aussitôt qu'on y observe de la rougeur, il faut recouvrir les endroits affectés de linge trempé dans l'eau froide, à laquelle on ajoute un peu de vinaigre ou d'extrait de saturne, et les renouveler fréquemment. Dans ce cas, il faut bien se garder de faire des frictions, surtout avec de l'alcool camphré ; ce moyen augmenterait le mal, et produirait inévitablement une ulcération de la peau. Lorsque cette membrane est déjà atteinte et présente une suppuration bien manifeste, c'est aux cataplasmes tièdes, faits avec de la mie de pain blanc, du lait et du safran, qu'il faut avoir recours. Si la gangrène venait à se développer dans les endroits affectés par le décubitus ou bien ailleurs, on devrait appliquer sur les plaies un linge trempé dans une forte décoction de *quinquina*. Dans le cas d'une abondante suppuration, on saupoudre les parties gangrénées de poudre très-fine de *quinquina*, ou bien de fleurs de *camomille*, *de racines d'acorus calamus*, de feuilles de *sabine*, ou de *charbon végétal* (108), à laquelle on ajoute, dans les cas graves, *du camphre en poudre* ou *de l'opium*. Si la marge des ulcères est rouge et brûlante, on la lave avec de l'eau froide et de l'extrait de saturne. Il est rare, en effet, que dans ce cas les scarifications employées par d'autres médecins arrêtent les progrès

---

(103) N. 3.

(104) N. 32.

(105) C'est par ce moyen que mon père a fait cesser un météorisme symptomatique d'une fièvre nerveuse, sur un élève du collége d'Allemagne, jadis fondé à Pavie, et sur le fils d'un consul français, nommé Lesseps, résidant à Saint-Pétersbourg, et a ainsi arraché ces malades à la mort.

(106) *Frambaglia*, dans *Burserius*, Instit., v. II, p. 418. — *Meglin*, dans la Bibliothèque médicale, XIIe année.

(107) En 1805, à Vilna, je fus appelé par le professeur L. en consultation auprès d'un jeune homme malade d'une fièvre nerveuse. La maladie, me dit-on, avait assez tranquillement suivi son cours jusques au dixième jour ; mais alors avait commencé, à l'improviste, une grande perte des forces. Je m'informai aussitôt de l'état du décubitus, et après avoir, pour la première fois, examiné les fesses, nous y remarquâmes une large plaie gangréneuse. Le malade ne pouvait exister plus long-temps.

(108) *Odier*, Manuel de médecine pratique, p. 32.

de la gangrène. Il faut encore avoir soin de préserver de la compression les endroits sur lesquels repose le décubitus : on emploie à cet effet un rond vide dans son milieu, pour recevoir les parties malades (109).

28. *Traitement de la parotidite.* — En général, les différentes glandes ont coutume de se gonfler lorsqu'elles se trouvent sympathiquement affectées par une irritation voisine. C'est ce qui arrive aux parotides dans les fièvres nerveuses, par suite de l'état du cerveau. Aussitôt que cette glande se tuméfie, l'application de quelques sangsues, la circonscrivant à un certain intervalle, est indiquée. L'application de linges trempés dans un liquide chaud et camphré, ou bien de plantes aromatiques enfermées dans des sachets, augmente le plus souvent la tumeur. Lorsque déjà elle a pris un tel développement qu'il n'est plus possible de compter sur la résolution, il faut en venir aux *cataplasmes émollients*. Mais pour éviter la macération de la peau qui recouvre la glande avant l'état de suppuration de cette dernière, on les enlève souvent et les remplace dans l'intervalle par un *emplâtre de mélilot*. D'autres médecins proposent, pour hâter la maturation de l'abcès de la parotide, l'application de linges trempés dans une solution *d'acétate d'ammoniaque*, ou bien des frictions faites avec du *savon ammoniacal*. Il faut dans ce cas, selon moi, prendre bien plutôt patience et ne point recourir aux moyens irritants. Une fois l'abcès parvenu à maturité, j'attends volontiers qu'il s'ouvre spontanément, comme il arrive de coutume, soit en dehors, soit en dedans (la cavité de la bouche.) Si cependant le gonflement de la parotide et du tissu cellulaire acquérait, par suite de la grande quantité de pus, un développement assez considérable pour faire craindre la suffocation, ou bien apporter obstacle à la circulation du sang, il faudrait, pourvu que l'abcès fût à son état de maturité (110), l'ouvrir soit au moyen d'un caustique, soit avec un instrument tranchant.

29. *Médicaments.* — Outre le régime diététique et le traitement des symptômes, il faut, dans les fièvres nerveuses primitives et suivant des circonstances bien précises, recourir aux mêmes médicaments que j'ai déjà fait connaître en partie dans la thérapeutique des fièvres nerveuses secondaires.

30. *Acides.* — C'est aussi le moment d'administrer les acides lorsqu'il y a chaleur brûlante de la peau, irritation du pouls, soif insatiable, hémorrhagies symptomatiques, sueurs intempestives, ecchymoses, et d'ailleurs tendance scorbutique dans la disposition du malade. Leur usage est contr'indiqué par une affection de poitrine, des douleurs d'estomac et d'intestins, ainsi que par la diarrhée. Il faut de plus, suivant les circonstances, établir un choix entre les différents acides. Dans un cas récent et très-prononcé de la maladie, plus particulièrement si le sujet est fort sensible, c'est l'acide *tartareux* qui mérite la préférence (111). L'acide *sulfurique étendu* convient (112) lorsque la sensibilité est moins vive, et dans l'imminence d'une hémorrhagie. De plus, l'augmentation progressive de la faiblesse et la mollesse bien manifeste du pouls doivent faire recourir à *l'élixir acide de Haller* (113). Dans le cas de sueurs excessives, d'hémorrhagies, ou bien d'ecchymoses et de disposition scorbutique du sujet, réclamant l'usage des acides, la peau étant toutefois plutôt froide que chaude, l'*élixir vitriolique de Mynsicht* est indiqué (114). L'*acide nitrique* (115) est employé dans les mêmes circonstances à peu près que l'*acide sulfurique*. J'ai au-

(109) W. Heberden a décrit un instrument semblable avec addition d'une planche sur airain, dans les Medical transactions published by the college of physicians in London, vol. v, 1815.

(110) J'ai vu survenir une gangrène mortelle par suite de l'incision prématurée d'une parotide.

(111) *Pr.* Eau de fontaine, 1 livre ; acide tartareux, q. suffis. pour donner une acidité agréable ; édulcorez avec sirop de cerises noires quant. suffis M. D. S. une demi-tasse toutes les deux heures.

(112) *Pr.* Eau de fontaine, 1 livre ; acide sulfurique dilué, qu. suffis. pour donner une acidité agréable ; édulcorez avec sirop de framboises, q. suf. M. D. S. deux cuillerées toutes les deux heures.

(113) Un scrupule pour eau 1 livre, avec sirop de violettes, quant. suffisante.

(114) Deux scrupules avec 8 onces d'eau de noyaux de mérises et une once de sirop de ces fruits. M. D. S. une once toutes les deux heures.

(115) Pr. acide nitrique, qu. suffis.; eau de fontaine, 1 livre; sirop de mérises, quantité suffisante.

trefois donné la préférence au premier, lorsqu'il y avait simultanément affection du foie; mais depuis, j'ai réfléchi que dans cette circonstance l'augmentation de la sensibilité de l'estomac ne pouvait permettre l'usage ni de l'un ni de l'autre de ces deux produits minéraux. L'*acide muriatique oxygéné* (116) devient un dernier espoir de salut dans les cas les plus graves, présentant, outre les symptômes indiqués, le développement de la gangrène.

31. *Arnica, Valériane.* — Dans le cas de commencement de torpeur du système nerveux, signalé plus particulièrement par de la somnolence, un état d'hébétude, la dureté de l'ouïe et le relâchement des sphincters, c'est avec raison que les fleurs de l'*arnica montana* (117) ont réuni les suffrages de beaucoup de médecins (118). S'il existait de la diarrhée, il faudrait leur substituer la *racine* de la même plante (119). La racine de *valériane* convient parfaitement dans le cas d'augmentation de la sensibilité du système nerveux, de délire avec pâleur de la face, de limpidité des urines, de débilité du pouls, et de soubresauts des tendons, sans parler de la complication vermineuse.

32. *Calamus*, *Angélique*, *Serpentaire.* — Lorsque les indications qui réclament l'emploi des médicaments dont nous venons de parler sont moins prononcées, et qu'en général il s'agit surtout de relever les forces et de donner un peu d'énergie aux battements affaiblis du pouls, on peut choisir indistinctement entre les racines d'*angélique*, de *calamus aromaticus* et de *serpentaire.*

33. *Camphre.* — Une grande prostration des forces avec débilité, mollesse et diffluence du pouls, néanmoins régulier, avec refroidissement des extrémités recouvertes d'une sueur visqueuse, lividité de la face et ecchymoses de mauvaise couleur, tout cet ensemble de symptômes réclame l'emploi du *camphre* (120). Mais il faut le cesser si, pendant son usage, la face devient animée à l'excès, le pouls trop fréquent, et la chaleur de la peau brûlante, si la somnolence et la soif sont augmentées, et si ces symptômes persistent long-temps sans que l'usage abondant de la limonade et d'une légère émulsion d'amandes puisse les faire cesser. On peut obtenir à doses sinon minimes (121), au moins modérées (122), les mêmes effets que d'autres médecins se glorifient d'avoir produits avec des quantités très-grandes.

34. *Musc.* — Lorsqu'il est possible de se procurer du *musc* (123) de bonne qualité, quand les ressources des malades leur permettent d'acheter un médicament si précieux, et lorsqu'enfin son odeur ne leur répugne pas, je l'emploie dans les fièvres nerveuses, surtout affectant des sujets peu âgés et de jeunes filles, et offrant des soubresauts dans les tendons, du tremblement, du délire avec pâleur de la face, limpidité des urines, de la petitesse, de la contraction et un peu de dureté dans le pouls. Si l'usage du musc à doses modérées (124) n'a produit aucun résultat pendant le premier ou le second jour, c'est ordinairement en vain qu'on l'espèrerait après un plus long temps; il faut donc bien se garder d'abuser de ce médicament, comme on l'a fait

---

(116) En étendre un gros dans une quantité convenable d'eau et édulcorez avec un sirop quelconque. A prendre de temps en temps, dans l'espace d'une journée. Cfr. Observations relatives à l'usage interne ou externe de l'acide muriatique oxygéné. (Annales de la sociét. de méd. de Montpellier, t. xxv, p. 192.) — Del acido muriatico ossigenato in generale e delle sue proprietà mediche in particolare. (Giornale della soc. med. chirurgica di Parma, vol. vi, p. 106.

(117) Pr. Fleurs d'arnica montana, un gros à deux gros. Faites bouillir avec q. s. d'eau pour avoir une livre de liquide filtré. Ajoutez: sirop de cannelle, 3 gros pour une journée.

(118) Collin, De arnicæ in febribus ac aliis morbis putridis virtute. Vindobonæ, 1775.

(119) A la dose d'un demi-gros à 2 gros pour une décoction faite de la manière précédente.

(120) A Fd. Dœrffurt's Abhandl. über den Kampfer. Wittenb., 1793.

(121) Un quart gr. avec quatre grains de poudre de gomme arabique, toutes les deux heures.

(122) Un grain pour une dose.

(123) B. L. Tralles, Die heilkraft d. moschus. A. D. L. von M. H. Mendel. Breslau, 1804. — G. L. K. Kapp. Uber einige wirkungen des moschus in d. krankheiten der Menschen. Nürnberg, 1812.

(124) De un grain à trois grains toutes les deux heures.

autrefois (125), et même il y a peu de temps (126).

35. *Assa fœtida.* — La gomme-résine du *ferula assa fœtida* remplace le musc la plupart du temps. C'est en effet un médicament plus approprié à la pratique des hôpitaux et à l'usage des pauvres. On l'administre dans les mêmes circonstances sous forme de teinture (127) ou d'émulsion (128), et, dans le cas où il inspirerait ainsi de la répugnance au malade, en lavement (129).

36. *Castoréum.* — Après ces médicaments vient le *castoréum* (130), qui, lorsqu'il est de bonne qualité, peut être préféré au musc falsifié. Les malades très-irritables le supportent mieux ordinairement en poudre (131) qu'en teinture (132).

37. *Safran*, *Vanille.* — Dans les fièvres nerveuses, surtout les *lentes*, lorsque parfois la longue durée de la maladie nécessite le changement des médicaments, on est heureux de trouver dans le *safran* (133) et dans la *vanille* (134) deux remèdes convenables dans les mêmes circonstances à peu près que le musc.

38. *Ammoniaque.* Une prostration extrême des forces, un pouls tremblant, intermittent et mou, tout cet ensemble peut être combattu avec quelque espoir de succès par l'usage de l'ammoniaque. On l'administre sous forme de *solution de sous-carbonate d'ammoniaque empyreumatique* (135). Si je ne me trompe, l'ammoniaque fournit moins un médicament excitant des forces vitales qu'un moyen réparateur de l'énergie musculaire épuisée (136).

39. *Ethers.* — L'éther sulfurique ou tout autre est, à mon avis, particulièrement indiqué dans le cas où le malade, en péril imminent, commence à éprouver des lipothymies, lorsque le pouls, d'une faiblesse extrême, filiforme, irrégulier, menace de s'arrêter, et lorsqu'il existe du délire avec pâleur de la face et limpidité des urines. Ce médicament doit être administré à de courts intervalles, de quart d'heure en quart d'heure, ou de demi-heure en demi-heure, par exemple (137).

40. *Phosphore*, *Mercure*, *Opium.* — Sans nous arrêter au phosphore (138), médicament en général fort incertain, et au mercure (139), substance nuisible

---

(125) B. L. Tralles, Diss. de limitandis laudibus et abusu moschi, in medicina morborum. Bresl., 1783.

(126) A l'époque où florissait la secte de Brown.

(127) *Pr.* eau distillée de rue puante, 6 onces; teinture d'assa-fœtida, un gros. M. D. S. Une cuillerée toutes les heures.

(128) *Pr.* assa-fœtida, demi-gros; mucilage de gomme arab., 1 once. M. et versez dans émulsion d'amandes douces, 10 gros.

(129) *Pr.* assa-fœtida, 1 gros; 1 jaune d'œuf. M. et versez dans infusion de fleurs de camomille, 6 onces pour un lavement.

(130) A. C. Bonn., Anatome castorei atque chem. Casor. analys, ejusque in medicina usus. Lugd. Bat., 1806.

(131) De 1 grain à 3 grains pour une dose.

(132) *Pr.* Eau de rue, 6 onces; teinture de castoréum, un demi-gros à un gros. M. D. S. Une demi-once toutes les deux heures.

(133) *Pr*, Eau de melisse, 6 onces; teinture de safran, un scrupule à un demi-gros M. D. S. Une grande cuillerée toutes les deux heures.

(134) *Hoffmann*, dans Hufeland's journ. der Pr. Heilk. 5. B., p. 248.

(135) *Pr.* Eau de menthe, 6 onces; esprit de corne de cerf, un demi-gros à un gros. D. S. Une demi-once toutes les heures.

(136) Cfr. Observations par A. Humboldt. (Versuche über die gereitzte Muskel-u. nerven-faser. Berlin, 1797.) Sur les effets de l'alcali sur la fibre musculaire.

(137) De 5 à 10 gouttes.

(138) On peut lire sur l'emploi du phosphore dans les maladies nerveuses : Burdach, Die neuesten Enteleckungen in d. Heilmittellehre, p. 292.—Buttatz, Uber den phosphor als Heilmittel. Gotting.; 1800. — Le Roy, Expériences et observations sur l'emploi du phosphore à l'intérieur. Magasin encyclop. an VI, n. 122, p. 155. — On le conseille dans un cas presque désespéré, extrémités froides, pouls imperceptible, hoquet, déglutition embarrassée, coma; stertor, et sueur visqueuse. La formule sous laquelle on l'administre est la suivante :

Pr. Phosphore, 4 grains; faites dissoudre dans éther sulf., demi-once. D. S. dix gouttes toutes les demi-heures.

(139) Ceux qui ne partagent pas cet avis confondent quelques fièvres nerveuses secondaires, ou bien d'autres affections du système nerveux : par exemple, l'encéphalite, la rachialgite, la névrite, avec les fièvres nerveuses primitives, dont il est uniquement question ici.

dans les fièvres nerveuses, j'arrive immédiatement à l'opium. En effet, quoique ce médicament, comme l'ont dit avec raison *Tralles* (140), *Huxham* (141), et autres, en général, ne convienne nullement dans les fièvres nerveuses, il est néanmoins certaines circonstances dans lesquelles il produit de bons effets. Je veux parler surtout des convulsions, du délire, des insomnies, d'une diarrhée non chargée de matières, mais séreuse, épuisant les forces et augmentant le météorisme, et seulement dans un cas ancien et lorsque les forces vitales, comme l'indiquent les mouvements assez actifs du pouls, ne sont pas trop affaiblies. Il convient peu dans ce cas d'administrer l'opium pur, mais associé de préférence avec l'écorce de la racine d'ipécacuanha (142), ou bien en lavement (143). Il ne faut guère non plus prolonger son usage au-delà de un ou deux jours.

41. *Quinquina.* — L'usage de l'écorce de *quinquina* (144) est restreint aux fièvres nerveuses lentes, et encore aux aiguës qui se prolongent long-temps et dans les circonstances suivantes : épuisement du sujet par des évacuations antérieures, affaiblissement par le décubitus, et manque d'une certaine énergie durable. Mais il faut encore, pour que cette substance convienne, que la poitrine soit complètement libre, le pouls mou, et que les premières voies conservent une activité suffisante. Autrement son administration détermine de l'anxiété, de la difficulté à respirer, de la toux, la sécheresse de la langue, et le gonflement de l'abdomen.

42. *Remèdes externes.* — Outre les médicaments dont il a été question jusqu'ici, plusieurs *moyens externes* trouvent encore leur application dans les fièvres nerveuses primitives. Les principaux sont les *sinapismes* et surtout les *vésicatoires* (145). Les premiers conviennent au commencement de la maladie, quand les redoublements s'accompagnent de chaleur, et dans le but d'opérer une dérivation. On applique les vésicatoires vers le déclin de l'affection, lorsque la peau est plutôt froide, aux environs des organes le plus affectés, pourvu toutefois qu'il n'existe aucune congestion, et seulement comme rubéfiants, si la gangrène, développée déjà sur d'autres points, menace d'envahir les ulcérations artificielles. On ne doit, dans aucun cas, les oublier, ni les négliger une fois qu'ils ont été appliqués. C'est pourquoi je conseillerai aux médecins de prendre de bonne heure l'habitude d'examiner, chaque jour, par eux-mêmes, les plaies qui en résultent. Quelques médecins emploient, au lieu de vésicatoires, l'application de l'eau bouillante sur la peau (146). Pour moi, lorsqu'il s'agit de produire une irritation générale sur cette membrane, je fais pratiquer des frictions sur toute la superficie du corps, mais plus particulièrement aux environs de la colonne vertébrale, avec des flanelles sèches, ou bien imbibées dans du vin chaud ou du vinaigre (147). Quant aux bains, il ne se présente dans les fièvres nerveuses primitives aucune indication qui en réclame l'emploi.

43. *Avertissements.* — Dans l'emploi des médicaments que nous venons d'énumérer, il faut surtout se garder d'une médication confuse et trop compliquée. Dans le cas où la gravité du mal réclamerait, par des indications précises, l'emploi de plusieurs médicaments dans son traitement, par exemple, une décoction de fleurs d'arnica et le camphre, ou bien une infusion de valériane et le musc, il faut les administrer alternativement et d'une manière distincte. Les médi-

---

(140) Usus opii, vol. II, p. 212.

(141) Lib. de febribus, ch. VII, p. 84.

(142) Poudre de Dower, à la dose de deux à trois grains, deux à trois fois dans l'espace de 24 heures.

(143) Dix gouttes de laudanum liquide de Sydenham, dans 4 onces d'infusion de camomille. D. S. pour un lavement.

(144) Décoction ou extrait, par express. à la dose de 2 gros pour 6 onces d'eau de menthe et 1 once de sirop d'écorces d'oranges. M. S.

Le malade en prendra, après avoir bien agité le vase, deux cuillerées à bouche toutes les trois heures.

(145) Baglivi, Opp., p. 641. De usu et abusu vesicantium. — Huxham, lib. de febribus, cap. VIII, p. 115. — Tralles, Usus vesicantium salubris et noxius. Vratisl., 1782.

(146) Calliscan von dem Gebrauche des Kochenden Wassers als ein blasenziehendes mittel. (Samml. auserles. abhandl. f. pr. Aerzte. 21. B. 2 St. p. 40.)

(147) Il faut lire sur les lotions de vinaigre dans les maladies, *Herberger,* dans Med. chir. Zeitung., 1825, n. 71-73.

camens composés (148), outre la répugnance qu'ils inspirent et leur prix élevé, sont mauvais surtout en ce qu'il devient impossible, par eux, de déterminer l'effet de quelle substance aura été nuisible ou avantageux. Or, comme dans la maladie qui nous occupe, aucun médicament ne peut agir par l effet de l'imagination, le choix de chacun d'eux doit être le résultat d'une mûre délibération, et son usage continué pendant une journée, à moins qu'il ne survienne un changement bien manifeste dans l'état du malade. Changer dans le milieu du jour les médicaments ordonnés le matin, rejeter, le soir, ceux prescrits en dernier lieu, et, par ce moyen, élever en peu de jours, autour du lit du malade et sur les fenêtres voisines, un arsenal formidable de potions et de tisanes, et un rempart d'autres médicaments mis au rebut, une telle conduite dénote bien évidemment, sinon l'ignorance, au moins la pusillanimité du médecin. Il faut éviter d'un autre côté l'obstination qui fait continuer les médicaments devenus bien évidemment nuisibles. A mesure que la maladie marche vers la convalescence, il convient de faire un emploi plus rare, et à plus faibles doses, des médicaments, mais en procédant toujours graduellement.

§ XXXII. *De la convalescence à la suite des fièvres nerveuses.*

1. *Généralités.* — La convalescence à la suite des fièvres nerveuses, tant secondaires que primitives, se développe insensiblement d'ordinaire, à moins, ce qui est assez rare, que la maladie ne se termine brusquement par une crise. Elle présente alors différents degrés qu'il faut soigneusement distinguer. Dans la convalescence *commençante*, les symptômes constitutifs de la maladie ont disparu, mais il persiste encore quelques phénomènes morbides, plus particulièrement du nombre de ceux qui ont rapport aux crises. Ceux-ci ne se montrent qu'à peine dans une convalescence *bien établie*; mais l'affaiblissement des forces est si extrême que l'exercice de plusieurs fonctions s'en trouve gêné. Quand de cet état il ne reste plus qu'un peu de faiblesse, on peut regarder la convalescence comme *complète*.

2. *Phénomènes de la convalescence.* — Quand arrive la convalescence, reviennent avec elle les habitudes de la bonne santé, telles que le soin d'expectorer, de nettoyer ses narines, le désir de priser du tabac, de prendre du café, de boire du vin, etc. Quelques sujets se plaignent de dureté de l'ouïe et de perte de la mémoire. Un grand nombre conservent un esprit très-irritable, quelquefois enfantin, qui, pour la moindre émotion, les fait passer alternativement du rire aux pleurs. Chez un grand nombre, l'appétit est vorace, et la sollicitude pour leur nourriture, continuelle. Quelquefois le délire, après sa disparution complète, laisse encore une idée fixe qu'il est difficile de dissiper (1); d'autres malades, une fois le danger passé, commencent à désespérer de leur guérison (2). Le plus grand nombre est tourmenté

(148) Voici une de ces formules :
Pr. racines de serpentaire et de valériane, de chaque 2 drachmes; faites infuser dans quantité suffisante d'eau bouillante, et ajoutez pour 8 onces de liquide clarifié. Camphre en poudre, 6 grains; éther sulfurique, demi-gros; extrait de quinquina, 2 gros; sirop d'écorces d'oranges, 1 once.

(1) J'ai traité un marchand de Vilna qui était dans l'impossibilité de remplir ses obligations, et dont le délire pendant tout le temps de sa maladie roulait sur l'idée de 3 mille louis déposés chez son associé. Une fois en convalescence, cette pensée le poursuivit avec une telle opiniâtreté qu'il tourmentait sa femme pour faire des démarches tendant à recouvrer cette somme.

(2) Une dame considérée de Vilna fut atteinte d'une fièvre catarrhale qui se changea en fièvre nerveuse. Je la vis seul jusques à la convalescence. Mais alors la malade fut prise d'une telle crainte de la mort qu'elle voulut à l'instant même l'avis de plusieurs autres médecins. Toute sa famille la plaisanta, mais inutilement. Rendue à une santé parfaite, la malade ne pouvait se rendre compte de ce phénomène. — Je me rappelle confusément un malade qui, du grade le plus inférieur, s'était élevé à celui de général d'armée. Comme il était gravement malade, je lui proposai une consultation de médecins; mais une fois parvenu en convalescence, il voulut la renouveler. Devinez pourquoi?.. Parce que cette scène, pour laquelle plusieurs fauteuils avaient été rangés en demi-cercle, et ensuite occupés par des médecins discourant tour à tour, l'avait infiniment réjoui, et qu'il eût désiré en jouir une seconde fois.

par des furoncles, des ulcérations provenant des vésicatoires et du décubitus, ainsi que par des sueurs, des vomissements, des pollutions nocturnes, le sentiment de la faiblesse, de la toux, de l'anorexie, la plicature des cheveux et l'apparition des poux. La convalescence s'établissant de plus en plus, on observe souvent la desquammation de l'épiderme, et quelquefois la chute des ongles (3). Les cheveux ne tombent ordinairement qu'à la fin de la convalescence.

3. *Récidive.* — On a peu à redouter une récidive dans les fièvres nerveuses régulièrement guéries. Il ne faut point en effet rapporter aux rechutes les maladies accidentelles, par exemple, les fièvres rhumatismales, catarrhales, gastriques, auxquelles sont exposés les convalescents qui éprouvent un refroidissement ou se laissent aller à la gourmandise. Cependant, comme les fièvres de cette nature peuvent chez les sujets sains se changer en fièvres nerveuses, on aura d'autant plus lieu de le redouter chez des malades en convalescence, dont le système nerveux est encore affaibli. Une déperdition dans les humeurs de l'économie, et surtout des souffrances morales, peuvent fort bien, dans ces circonstances, donner lieu au développement d'une fièvre nerveuse primitive.

4. *Traitement de la convalescence.* — Quoique, dans le commencement d'une convalescence, on doive s'occuper plus particulièrement du régime, il faut encore néanmoins continuer l'usage des médicaments auxquels est attribuée la guérison du mal, pendant un ou deux jours et à une ou deux reprises au moins chacun. Si en effet, en agissant autrement, l'état du malade venait à empirer, la faute en serait rejetée sur la cessation intempestive des médicaments, et il surviendrait de tous côtés des personnes malveillantes qui, jugeant les autres par elles-mêmes, ne manqueraient pas de dire, dans cette circonstance, que c'est à dessein et par avidité que le médecin a retardé la guérison. Il peut encore arriver que les préparations pharmaceutiques, aussi bien que les saignées, deviennent nécessaires au commencement de la convalescence, à cause d'un reste de disposition morbide provenant d'une crise incomplète (4).

5. *Continuation du même sujet.* — Il faut accorder en petite quantié à la fois, mais à des reprises fréquentes, des aliments réparateurs et d'une facile digestion. On devra permettre avec d'autant plus de sécurité l'usage du *vin* ou d'une *bière capiteuse*, le porter, par exemple, que la maladie aura présenté moins de tendance inflammatoire. Les amis du malade pourront, peu à peu et séparément, le visiter, mais en évitant avec soin que leur conversation ne touche des sujets désagréables. C'est seulement quand la convalescence est bien établie que le patient peut quitter le lit, et encore peu de temps à la fois dans le commencement. Il faut bien se garder de laisser peigner les cheveux devenus difficiles à démêler, aussitôt après la terminaison de la maladie. Cette opération en effet déterminerait aisément de la céphalée chez un convalescent. On ne doit pas non plus les couper ce serait exposer la vie du malade (5). On remédie au développement des poux par des moyens que je ferai connaître ailleurs (6). Lorsque les forces se sont un peu relevées, un bain de propreté et enfin le séjour à la campagne sont fort convenables.

6. *Terminaison du sujet.* — Si le retour des forces n'avait pas lieu au moyen de ce régime, il faudrait recourir aux préparations toniques, entre lesquelles les plus convenables dans la convalescence sont une *infusion froide de quinquina*, une *décoction de ményanthe*, dans laquelle on ajoute de l'*élixir de vitriol de Mynsicht* (7), ainsi que de l'*élixir viscéral d'Hoffmann* (8). Mais avant d'en venir à ce

---

(3) *Bang*, dans Act. soc. reg. Hannov., vol. I, p. 265.

(4) History of a fever which appeared in the suburbium of Paisley; with an account of the utility of blood-letting in the imperfect crises, slow convalescence and lingering ailments. By J. *Muir*. (The Edinb. medic. and surg. journal., vol. 8.)

(5) *Lanoi*, dans les Actes de la société de médecine de Bruxelles, t. I, p. 94. Et Samml. auserles. abhandl. f. pr. Aerzte, XX. B. 2. St., p. 247.

(6) P. I, vol. III, sect. II, chap. de la gale, de la teigne et de l'affection pédiculaire.

(7) Pr. trèfle d'eau, 1 gros; faites bouillir pendant une heure avec q. s. d'eau, et ajoutez à 7 onces de liquide filtré, elixir de Mynsicht, un scrupule à un gros. M. D. S. A prendre en trois doses, dans l'espace d'une journée.

(8) Un gros dans une cuillerée de vin pour une dose.

genre de médication, il faut attentivement rechercher si ce ne sont point les saburres qui s'opposent au rétablissement des forces. On aura tout lieu de le penser si la fièvre précédente a offert quelque caractère gastrique, s'il ne s'est point opéré de crise par les garde-robes, et si l'on observe un sommeil inquiet et nullement réparateur, la blancheur de la langue, la dépravation du goût, de l'anorexie et des vomissements. Dans ces différentes circonstances, la *teinture aqueuse de rhubarbe* avec de l'*eau de menthe*(9), ou l'*électuaire lénitif*(10), sont fort convenables. Quant à ce qui regarde les sueurs, la céphalée, les pollutions nocturnes, la toux, le vomissement et les autres conséquences morbides de la fièvre nerveuse, toutes ces affections, si elles ne disparaissent pas graduellement par le retour des forces, doivent être immédiatement traitées d'après des règles données dans les parties qui traitent des affections de la peau, du cerveau, des sens, de la moelle épinière, de la poitrine, de l'estomac, etc. Les ulcérations provenant des vésicatoires et du décubitus doivent être, sans recourir à aucun onguent, fomentées par une chaleur humide. Ces plaies en effet sont miraculeusement guéries par la nature, aidée d'une nourriture réparatrice, par l'usage du lait et d'une décoction de glands de chêne brûlés; c'est du moins ce qui a lieu sur une économie saine. Mais si pourtant les sujets étaient atteints d'un vice scorbutique, vénérien, ou de toute autre nature, il faudrait recourir à un traitement spécifique (11).

CHAPITRE VI. — DE LA PESTE.

Introduction.

L'étude de la peste est d'une grande importance, non-seulement pour les médecins qui se proposent d'exercer leur art en Orient ou sur les frontières de l'empire de Russie ou d'Autriche, mais encore pour les praticiens du reste de l'Europe. Continuellement, en effet, nous sommes menacés de la peste. Et, certes, la sécurité qui s'appuie sur ce que ce fléau nous a épargnés depuis le siècle dernier et le commencement de celui ci est basée sur un fondement bien faible (1). Sans vouloir attaquer le moins du monde le mérite des institutions destinées à prévenir la peste, nous sommes cependant forcés d'avouer qu'on ne peut s'y fier entièrement. A la vérité, les lois qui régissent ces mesures répondent assez bien au but qu'on se propose, mais leur exécution est entravée par beaucoup de difficultés. Celles-ci naissent en partie de la nature même des choses, et en partie de la négligence habituelle, de la grossièreté, de l'ignorance, de l'ivrognerie et de la vénalité des hommes de la basse classe chargés de veiller à l'exécution de ces lois. Et que serait-ce encore si les ministres des princes prêtaient enfin l'oreille aux efforts insensés de quelques hommes de notre siècle, médecins ou autres (2), toutes les fois que ceux-ci proposent (3) d'abolir des lois si sages ou d'en tempérer la rigueur. Certes, ce n'est pas le cas de s'écrier avec Pétrarque (4) : « Heureux nos descendants qui n'auront pas connu ces malheurs, et qui traiteront peut-être de fables nos témoignages ! » Personne donc ne se repentira de s'être préparé à fond à reconnaître et à guérir la peste. Fasse le ciel que le traité suivant puisse servir à faire atteindre

(9) Trois onces de chaque, dont on prend une once toutes les trois heures.

(10) Demi-once par dose.

(11) J'ai traité plusieurs malades en convalescence de fièvres nerveuses, dont les ulcérations provenant des vésicatoires n'avaient pu être conduites à parfaite guérison. Après les avoir soigneusement examinées, je découvris qu'elles étaient infectées de syphilis. Quelques doses de mercure doux, pris par la bouche, suffirent pour guérir promptement ces ulcérations.

(1) Lisez à ce sujet les prolégomènes d'Harles, dans l'ouvrage de Schoenberg cité plus loin, et ceux de Sikius, cités aussi plus bas.

(2) Smith à la chambre basse d'Angleterre, séance du trente mars 1825; *item*, sir Robert Wilson.

(3) Observations on quarantaine : being the substance of a lecture, delivered at the Liverpool Lyceum in october 1824, by Charles Maclean, m. d. commissioned by the spanish government to investigate the sickness of Barcelona in the year 1821. Author of: «Researches in the, Levant concerning the plague », and of : «Evils of quarantaine Laws, etc. » Printed at the respect of the Liverpool mediterranean association. Liverpool, 1824.

(4) Lettres sur les affaires domestiques, liv. VII, p. 773.

ce but! Nous aurons soin de suppléer à l'expérience propre qui nous manque, heureusement, par les observations d'autrui rassemblées avec un travail infatigable.

§ I. *Définition. Ancienneté.*

1. *Définition.* — La peste (1) est de sa nature la plus terrible de toutes les maladies : contagieuse au dernier point, faisant d'énormes ravages en peu de temps et s'accompagnant de douleurs de tête, de vertige, d'anxiété, de nausées, de vomissements, de bubons, d'anthrax, de charbons et de divers exanthèmes, symptômes auxquels se joint le plus souvent de la fièvre.

2. *Ancienneté.* — Les saintes Ecritures (2) font mention de maladies marchant comme la peste ; la *mythologie* (3) des Grecs en parle également. Les épidémies les plus remarquables sont celles d'Egypte (4), d'Egine (5), de Troie (6), de Crète (7), de l'armée des Perses (8), de Rome (9), d'Athènes (10), des Gaulois à Rome (11), de Rome plusieurs autres fois (12), de Syracuse (13), du nord

---

(1) Etymologie de *pessum* ou *pessimum*? de *pessumdo*? de *deposcendo*? Synon., Lat. morbus contagius, lues. Grec λοιμὸς, de τὸ λείπειν, c'est-à-dire *défaillir*, parce qu'elle provoque la defaillance; ou bien, selon d'autres, de λιμος, c'est-à-dire la faim, l'indigence, soit parce qu'elle engendre la disette, la famine, pour ainsi dire, d'hommes, soit parce qu'elle a coutume de venir après la famine ou la cherté des vivre., suivant le proverbe grec λοὶμος μετα λιμὸν, après la famine, la peste. On l'appelle encore λοιμικὴ, νοσος et ἡ λοιμώδης διαθεσις ; ὀλεθριον, de ὄλλυμι, *je terrasse*, parce qu'elle terrasse un grand nombre de personnes; ital. peste, pestilenza; il morbo. Franc., peste, pestilence, la maladie, fièvre pestilentielle, fièvre adéno-nerveuse (Pinel). Angl., pest, pestilence, plague. Allem., pest; pestilenz. Belge, pest, pestkoors. Dan., pest, pestilents. Suéd., pest, pestilentz, Espagn., pest, pestilencia. Portug., peste, pestilencia. Polon., powietrze; powietrze morowe.

(2) Exod., ch. v; Levit., ch. vi; Jérémie, ch. xiv, xxxvii et li; Isaïe, ch. xxxvii; Ezech., ch. v et xiv; les Rois, chap. xxiv. Conf. par Joseph. Flav., Antiquités des Juifs, liv. vii, ch. x. G. W. Wedel, De pestilentiâ in sacris, Iena. 1714, in-4°.

(3) Diodore de Sicile, livre iii (Bacchus); livre iv (Apollon et Cybèle).

(4) Exod., ch. vii, viii, ix, x, xi. — Eusèbe in Chronic. franc.— Gastaldi, De avertenda et profliganda peste, chap. xi, p. 9. Conf. par Hérodote, ii, 141.

(5) (An. 1200 av. J.-Ch.) Ovid. Métamorph. vii, v. 523-660.

(6) Homère, Iliade, livre i. — Hérod., dans la vie d'Homère. Sénèque, dans Œdipe, v. 37, 70. — 124, 201.

(7) (An 1180 av. J.-Ch.) Virgil. Géorg., livre iii, 485-90.

(8) (An 480 av. J.-Ch.) Herodote, viii, 115. — Justin, iv, 23.

(9) An 472 av. J.-Ch.) Chron. d'Eusèbe, Tit.-Liv., dec. 1, liv. iii. — Denys d'Halicarnasse, liv. ix (ce fut la douzième épidémie depuis la fondation de Rome, comme on peut le voir dans Plutarque, Vie de Romulus, Vie de Numa Pompilius, etc.)

(10) (An 431 av. J.-Ch.) Thucydides, De la guerre du Pélopon, liv. ii, ch. xlviii, et liv. iii, ch. lxxx. (Thucydides von der pest in Athen, aus d. Griech. übers mit zusætzen u. anmerkungen und mit einem Anhang über die pest in Ægypten wahrend der Franzos. Feldzüge, von dr. P. Assalini. von dr. J. Eyerel. Vienne, 1810. — Théodose Geogiades, De peste atheniensi a Thucydide descripta. Hales, 1815.) — Lucrèce, vi, v. 1123. (Eines T. Lucretius Carus Schauergemalde d. Kriegs pest in Afrika. von J.-Ch. Meister züll 1816, in-8°.) — Ch. A. Schonke pr. Kühn, Diss. de peste Periclis ætate Athenienses affligente. Leipsick, 1821, in-4°.

(11) (An 390 av. J.-Ch.) T.-Liv., v. 48.

(12) De l'an 390 avant l'ère chrét. jusqu'à la naissance de J.-Ch., un grand nombre d'épidémies ravagèrent Rome, comme on peut le voir dans T.-Liv., decad. i, liv. v, vi, vii, viii, x ; decad. v, liv. i. — Plutarque, Vie de Camille. — Valère-Maxime, liv. i, ch vi. — Les plus dignes d'être mentionnées sont celles de l'année 65-66 ap. J.-Ch. (Suétone, Vie de Néron, ch. xxxix. — Eutrope, liv. viii. — Oros., liv. vii, ch. ix), de l'an 80 (Suétone, Vie de Titus, ch. viii), de l'an 168 (Cl. Galien, liv. i, de diff. febr.), de l'an 188-189 (Herodien, liv. i). On en trouve un compte exact dans le Compendio chronologico-storico-profano-ecclesiastico, estratto dagli annali d'Italia di Ludovico Antonio Muratori, da Gaetano Rigoni, vicentino, t. i-iv. Milan, 1755, in-8. Cet abrégé, embrassant l'histoire de

de l'Afrique (14) et de l'armée de Pompée (15).

Comme dans ces épidémies il n'est fait nulle mention de bubons, certains auteurs nient qu'on doive les rapporter à la vraie peste (dans le sens que les médecins y attachent aujourd'hui); ils les regardent tantôt comme un typhus contagieux (16), tantôt comme des fièvres intermittentes pernicieuses (17) ou même comme des varioles. Pour nous, nous n'entreprendrons pas de porter un jugement sur des maladies observées il y a tant de siècles, et décrites presque uniquement par les historiens et les poètes. Nous passerons de suite à la chronologie (18) et à la bibliographie (19) de la *peste inguinale* ou avec *bubons* (20).

§ II. *Chronologie et bibliographie.*

1. *Sixième siècle.* — La première des-

---

toute l'Italie, s'étend jusqu'au dix-huitième siècle.

(13) Tit.-Liv. decad. III, liv. v.—Sil. Italic. de Bello punico, liv. XIV, v. 580-617.

(14) (An 126 av. J.-Ch.) Orose, liv. v, ch. II, liv. VIII. — Diodore de Sicile, S. August. De civitate Dei, liv. III, ch. XXXI.

(15) Cæsar, de Bello civili, liv. II.

(16) Falconer, dans une très-savante dissertation lue en 1801 en présence de la société littéraire et philosophique de Bath-Schnurrer, Chronik der seuchen tubing, 1825, t. VII, p. 132.

(17) Haygart, Letter to Dr. Percival on the prevention of infections fevers, p. 121. A. Wawruch, Antiquitates typhi contagiosi. Vienne, 1812.

(18) De Mathæis, Ratio institut. clinici Romani ex. ord., p. XXXI. (« Les pestes, dit-il, auxquelles l'ancienne Rome fut si souvent sujette, d'après l'histoire de Tite-Live, doivent être rapportées à ce genre de maladie même, ou bien à des épidémies de fièvres intermittentes pernicieuses. »)

(*) K. F. Th. Krause, Uber das alter der menschenpochen und anderer exanthematischen krankheiten. Hannover, 1825.

(19) Cyr. spangenberg, Historia von der flüchtenden krankheit, den pestilenz, worin aller pestilenzischen Sterben derer seit Anfag der welt gedacht wird, 1552; in-4°. — Andrea Gratiolo di Solo, Discorso di peste, nel quale si contengono utilissime speculazioni intorno alla naturaac, gioni, curazione della peste, con un catalogo di tutte le pesti più notabili dei tempi passati. Venise, 1546; in-4°. — J. Cristoph. Hahnen, Gotteshand und Geiscl, oder vahrhaste beschreibung der meisten denkvürdigen pestsenchen und Giftigen krankheiten. Leipsick, 1651; in-12.—Athanase Kircher, Scrutinium physico-medicum contagiosæ luis, quæ dicitur pestis; adnexa chronologia pestium famosiorum à Moysis ætate usque ad annum 1656. Romæ, 1658. Leipsick, 1671. — Tractatus de febribus in genere et specie ex veterum et recentiorum scriptis perpensus. Auctore Franc. Piens, doct. med. et chir. Nouvelle édition par J. Jacq. Manget. (Il est question au chap. VII des fièvres pestilentielles et malignes, et il continue l'histoire chronologique des pestes célèbres.)— Adam Lebenwaldt, Laud-Stadt, Haus-u. arzneybuch, in welchem angezeigt und erwiezen wird, wie man.... die pest, pestilenzial-u. petechialische fieber.... widerstand thun Kœnne... Sammnt. einer chronik allerdenk würdigen pesten. Nürnberg, 1695; in-fol.—Ingram Dale, An historical account on the several plagues, that have appeared in the world since the year 1346. Londres, 1755. — J.-P. Papon, De la Peste ou époques mémorables de ce fléau et les moyens de s'en préserver. Paris, 1800; 2 volumes. — J.-A.-F. Ozanam, Histoire médicale générale et particulière des maladies épidémiques, contagieuses, et épizootiques, qui ont régné en Europe, depuis les temps les plus reculés, et notamment depuis le quatorzième siècle jusqu'à nos jours. Paris, 1817; in-8°. — Fr. Schnurrer, Chronik der Seuchen, in Verbindung mit den gleichzeitigen Vorgœngen in der physischen welt und in der Geschichte der Menschen. Tubingue, 1er v., 1823, p. 132, 165; 2e v., 1825, p. 102, 123, 126, 171, 242.

(20) Leonard Auguste (médecin de Bergame) a fait un répertoire sur la peste. — Adami, Bibliotheca loimica. Vienne, 1784. — G. G. Ploucquet, Repertorium medicinæ practicæ, t. III, p. 329-352. — Un homme distingué, Joseph Bernt, professeur d'hygiène publique et de médecine légale à l'université de Vienne, avec une politesse et une bienveillance particulière, m'a communiqué la liste de plusieurs ouvrages omis ou mal rapportés par Adam et Ploucquet. J'ai consulté aussi avec fruit quelques pages d'un ouvrage sur le point de paraître, par Angelo Frari (Della conoscenza, preservazione e cura della peste). L'auteur, mon ami, me permit d'y jeter les yeux à Venise, pendant l'automne de 1824.

cription d'une peste de ce genre est due à *Procope* (1) et à *Evagrius* (2). Elle commença l'an 541 en Ethiopie (3), ou, selon d'autres (4), en Egypte. L'année suivante, elle envahit successivement Byzance (5), puis l'Italie (6), l'Espagne, la Gaule (7), enfin l'Angleterre (8) et tout l'univers connu alors (9). Cette maladie fit des ravages pendant plus de cinquante ans (10), n'épargnant personne (11), toutefois avec une intensité variable, se ranimant, comme on le prétend (12), *au cycle d'indiction* (13).

2. *Septième siècle.* — Pendant le septième siècle, outre quelques épidémies de nature douteuse (14), il faut rattacher à la maladie qui nous occupe les pestes qui ravagèrent l'Allemagne en 618 (15), Constantinople en 640 (16) et Rome avec le reste de l'Italie en 630 (17).

3. *Huitième siècle.* — Au huitième siècle, la peste attaqua Brescia en 709 (18), Constantinople en 717 (19), la Calabre et la Sicile de 745 à 747 (20), et Pavie en 774 (21).

4. *Neuvième siècle.* — Durant le neuvième siècle, la peste affligea l'Italie, l'Allemagne et la France en 801 (22). De 811 à 812, elle gagna presque tout le reste de l'Europe (23); elle ne s'apaisa pas pendant le reste du siècle, et se fit surtout sentir en Angleterre (24) et en Orient (25).

5. *Dixième siècle.* — Au commencement du dixième siècle, la peste ravagea Constantinople (26); elle vint à Milan en 964 (27), puis de l'année 984 à 986 elle se répandit dans le reste de l'Italie (28), ainsi qu'en Allemagne (29), et surtout à Venise en 989 (30).

6. *Onzième siècle.* — La peste continua à Venise (31) au commencement du onzième siècle. Mais bientôt elle se montra à Rome (32), à Bologne et à Modène (33) sans parler du reste de l'Italie (34). Enfin en 1065, elle fut portée en Dalma-

(1) De Bello persico, liv. VI, c. XXIII, p. 145.

(2) Histoire eccl., liv. IV, c. XXIX, p. 408 (Edit. de Reading; in-fol. Cantob., 1720).

(3) Evagrius, l. c.

(4) Procope, l. c., conf. par la chron. syriaque de Barhébrée, p. 84 (Edit. Kirsch. Syr. Leipsick, 1789; in-4°).

(5) Procope, Evagr., Aetius, De re medica II, 95. (Il est étonnant que lui seul n'ait pas fait mention des bubons.)

(6) Paul Warnefrid, De Gestis Longobard, liv. II, c. IV, p. 776 (Ed. Grot. Amsterdam, 1655; in-8°). — L'Abrégé Chronolog. cité, tom. II, p. 178, 193, 199, 205, 210, 228, 231, 238, 258.

(7) Grégoire de Tours, IX, 22.

(8) (An 546) Beda, Hist. eccl. gentis Anglorum. Cant., 1722, t. I, p. 13.

(9) J.-P. Papon, ouv. cit., t. I, p. 79.

(10) « Cette peste, une des plus terribles dont l'histoire fasse mention, dura cinquante-deux ans et dépeupla l'univers. » Papon, l. c., p. 96. « Il ne faut donc pas regarder comme tout autant de maladies différentes, mais simplement comme des éruptions du même feu pestilentiel, les dix pestes dont l'histoire fait mention depuis l'an 542 jusqu'à la fin du même siècle. » Idem, p. 97.

(11) Elle (cette peste) les étendait (ses fureurs) sur toute la terre, n'épargnait ni âge, ni sexe, ni condition. Les îles, les rochers, les cavernes, les chaumières, n'en mettaient point à l'abri. L'hiver, le printemps, l'été, l'automne, lui étaient également favorables pour pénétrer partout où il y avait des hommes à dévorer.» Papon, l. c.

(12) Evag., l. c.

(13) C'est-à-dire à chaque période de quinze ans.

(14) Barthelemi Platina, De Vitis Pontificum. A la vie de Boniface IV et de Dieudonné Ier. — Abrégé chronol., t. II, p. 260, 310.

(15) Georg. Agricola, De Peste, liv. III.

(16) Kircher, l. c.

(17) Platina, l. c., Vie d'Agathon et de Spondan. — Abrégé chronol., l. c., p. 326, conf. p. 515. 596.

(18) Elias Cavriolus, Chronicon brixiense, 1428, 1477.

(19) Paul Diac., liv. VI, ch, II, p. 47.

(20) Kircher, l. c.

(21) Jean Targagnotta, Hist. mundi, P. II, liv, IX.

(22) Targagnotta, l. c., P. II, liv. IX. — Agricola, l. c.

(23) Kircher, l. c.

(24) Platina, Vie de Nicolas Ier, l. c.

(25) Adam Lebenwaldt, l. c.

(26) Kircher, l. c. Lebenwaldt, l. c.

(27) Bernard Corio, Storia di Milano.

(28) Platina, l. c. Vie de Jean XIV.

(29) Lebenwaldt, l. c,

(30) Kircher, l. c.

(31) Nicolo Doglioni, Historia Veneta.

(32) Abrégé chronol., t. III, p. 7.

(33) Cherubino Ghirardazzi, Istoria di Bologna, liv. II.

(34) Platina, l. c., Vie de Benoît VII.

tie (35), en Hongrie (36) et en Allemagne (37). La première peste de Russie dont on ait une connaissance certaine y apparut en 1090 (38).

7. *Douzième siècle.* — Durant le cours du douzième siècle, on remarqua surtout les pestes d'Allemagne de 1125 à 1126 (39), du Milanais en 1135 (40), de l'armée de Fréderic-Barberousse en 1167 (41), de l'armée de la république de Venise à son retour de l'île de Scio, en 1172 (42), et de celle de Henri VI au siége de Naples (43).

8. *Treizième siècle.* — Le commencement du treizième siècle, outre les pestes du Levant (44), nous offre celles de Dalmatie (45), de l'armée des croisés (46), des villes de Bologne (47), de Rome (48), de Smolensk (49) et de Pleskow (50). De 1242 à 1243, l'Italie et la France sont atteintes du même fléau, sans en excepter l'armée de saint Louis, occupée à faire la guerre à Henri III, roi d'Angleterre (51). En 1254, la peste de Milan jette de profondes racines (52). En 1270, l'armée de saint Louis, occupée à une expédition en Afrique, est attaquée de la peste pour la seconde fois; le roi lui-même en meurt (53). En 1285, la même maladie envahit la Belgique et l'Italie (54); elle sévit surtout sur cette dernière en 1288. Au reste, c'est dans ce siècle qu'apparaissent les premiers traités de médecine sur la peste (56).

9. *Quatorzième siècle.* — Les pestes qu'on observa du commencement au milieu du quatorzième siècle (57), quoique graves çà et là, sont bien effacées, pour l'intensité, par celle de 1346 à 1352 (appelée *mortalega grande* (58), *anguinalgia* (59), la peste épouvantable (60), la mort ou la peste noire (61).) C. Sprengel (62), W.-M. Richter (63), J. Bernt (64),

(35) Frari, ouv. cit., p. 286.
(36) Id., même ouvr.
(37) Agricola, l. c.
(38) W. M. Richter, Geschichte der medicin in Russland, 1 vol. Moscou, 1813, p. 178, «Eig entlich ist die peste des gedachten iahres die erste, deren in den Russischen Annalen mit zuverlæssigkeit erwahnt wird.»
(39) Agricola, l. c.
(40) Andrea Gratiolo di Solo, ouvr. cit.
(41) Corio, Storia di Milano. — Abrégé chronol., t. III, p. 211.
(42) Abrégé chronol., t. III, p. 217.
(43) Targagnotta, l. c., P. II, liv XIII.
(44) De la Grèce en 1201 et de la Syrie en 1202 dans l'armée de Baudouin (Kircher, l. c.).
(45) En 1202 (Frari, l. c., p. 289).
(46) En 1218, Vitriac, Hist. orient., liv. III. — Targagnotta, l. c., P. II, liv. XIV.
(47) En 1225, Ghirardazzi, l. c., liv. V.
(48) En 1231, Platina, l. c., Vie de Grégoire IX.
(49) En 1230, Rich., l. c., t. I, p. 193.
(50) En 1237, id. ibid.
(51) Lebenwaldt, l. c.
(52) Gratiol., l. c.
(53) Kircher, l. c.
(54) Kircher, l. c.
(55) Kircher, l. c.
(56) Léonard Auguste, l. c., et Angelus Cameriensis, médecin italien, De Præservatione à peste et venenis.
(57) En 1301, celle de Plaisance (Papon, l. c., t. II, p. 273); en 1307, celle d'Angleterre (Kircher); en 1311, celle de Venise (Papon, l. c., p. 274); de 1316 à 1317, celle de Brescia et du reste de l'Italie, ainsi que celle de la Belgique, de la France et de la Pologne. (El. Capriolus, Chroniq. de Bresse. — Kircher, Lebenwaldt, l. c.); en 1340, celle de Florence (Rondinelli, ouv. cit. — Corio, l. c.), de la Dalmatie (Frari, l. c., p. 296); en 1342, de la France (Papon, l. c., p. 275).
(58) Matth. de Griffonibus, V. L. A. Muratori, Annali d'Italia, t. XVIII.
(59) Gratiol, l. c.
(60) P. Adami, l. c., p. 176.
(61) J. Ch. Kundmann, Rariora naturæ et artis item in re medica. Bresl. et Lips. 1737; in-fol., p. 1133. — Loccenius, Histoire de la Suède, liv. III, p. 104. — C. Sprengel, en un passage que nous allons citer. — Papon, l. c., t. I, p. 102.
(62) Beytrage zur Geschichte der medicin. Halle, 1794; 1. B., 1. St., p. 36-116. Der Schwarze Tod der Jahre, 1348-1350.
(63) L. c., chap. XIX, p. 194-224.
(64) « Beytrage zur Geschichte der in nœrdlichen Landerne unter dem Namen der Schwarze tod bekannten pest des XIV iahrhunderts. (Medic. Jahrbücher des K. K. Oesfereich. Staates. Neue Folge, 2 B., 1 St., p. 67.) L'auteur prouve que le mot de *mort* ou de *peste noire* n'est ni le *nom ancien*, ni le *nom vulgaire*. D'après le témoignage de Richter (l. c., p. 201). Ce nom vient du Danemarck (der sorte Dod), weil die Leichen meistem über und über Kohlschwarz wurden.» Il aurait pu ajouter de la Suède (Diger-Doden), d'après Loccenius, l. c.

et Lib. Bar. Zach (65) ont entrepris spécialement d'en tracer l'histoire. Il est constant que la maladie prit naissance en Chine (66), et qu'elle se répandit rapidement en Orient (67). De là elle fut portée par des vaisseaux marchands, dont les matelots moururent de la peste (68) à Constantinople, en Sicile (69), en Corse et en Sardaigne (70); elle atteignit de la même manière Gênes (71), Marseille (72) et les ports de la Catalogne (73). Elle ravagea toute l'Italie (74), à l'exception de Milan pour un temps (75). La peste de Florence est devenue fameuse par la description qu'en a donnée Boccace (76). On a noté encore comme remarquables celles qui décimèrent à la même époque Avignon (77), Montpellier (78), Paris (79), Valence (80), Séville (81) et Gibraltar (82). L'Allemagne ne fut pas épargnée (83): Vienne (84), Strasbourg (85), Ulm (86), Bale (87), Erfurt (88), Hales (89), Paderborn (90), Lubeck (91), furent attaquées en premier lieu; ensuite Sleswich (92), la Guel-

---

(65) Correspondance astronomique, géographique, etc., vol. XII, n. 1, p. 90; 1825.

(66) (An 1346) De Guignes, Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mogols (in-4°, Paris, 1758), vol. IV, liv. XXI, p. 224.

(67) Cantacuzène, Hist., liv. IV, c. VIII, p. 730.—Barnes, Histoire d'Édouard III, 2e vol., p. 431. — Knighton, De Eventibus Angliæ, p. 2,598.

(68) Matteo Villani, Storia che continua la storia di Giovanni Villani suo fratello, e che commincia dall' anno 1348. Venise, 1562.

(69) (En 1347) Vitoduran, Chronic in Eccard corp. hist. med. ævi, vol. I, p. 1924. — Et dans Fuessly, Thesaurus histor. Helvetæ, p. 84.

(70) Giov. Villani, c. XCIX.

(71) Gentilis Fulgino consilium, f. 76, a.

(72) Oudegherst, Chroniques de Flandres, ch. CLXXV, f. 291, b.

(73) Curita, Annales d'Aragon, liv. VIII, ch. XXVI, f. 219, b. — Ferreras, Gesch v. Spanien, 5e vol., p. 266.

(74) En outre, on doit mentionner parmi les pestes de cette époque celles de Dalmatie (Frari, l. c.) et de Raguse (Farlati illyr. Sacr., t. III, p. 130. — Seraph Cerva, Abrégé de l'hist. ecclésiastique de Raguse. — Giovanni di Marino Gondola, Annali della città di Ragusa, p. 97. — Storia di Ragusa scritta da un anonimo. — Serafino Razzi, Storia di Raugia, p. 124.)

(75) Les portes de la ville ayant été fermées, moins peut-être par la peur du mal que, de même qu'ailleurs, par la crainte des voleurs. (Voy. Chronic. claustro-neoburg.)

(76. Introduzione alla prima giornata del Decamerone. Descrizione della peste del 1348 in Firenze (du commencement du mois d'avril jusqu'à la fin de septembre).

(77) Oudegherst, l. c. — Baluze, Vie des papes d'Avignon, vol. I, p. 316. — Rebdorf annales in Freher, script. rer. Germ. vol. I, p. 630.

(78) Papon, l. c., t. I, p. 122.

(79) Felibien, Histoire de la ville de Paris, vol. II, liv. XII, p. 601 (in-fol., 1725).—Continuat. de la Chron. de Nang. in D'Achery Spicileg., vol. III, p. 110. — Mézeray, Abrégé de l'histoire de France, vol. III, p. 107. — Guy de Chauliac, v. Martène et Durande, Collect. ampliss. veter monumentorum, vol. VI, p. 385.

(80) Curita, l. c.

(81) Zuniga, Annales ecclesiast. y secular de Sevilla, liv. IV, p. 172.

(82) Mariana, Historia di Espana, liv. XVI, ch. XV, vol. VI, p. 157 (in-8°. Léon. 1719.

(83) Barnes, l. c., vol. III, f. 70, a.

(84) Petz, Scriptor. rerum austriac. Ratisbone, 1745; in-fol., vol. I, p. 971. — Fuhrmann, Altes und neues. Wien., 1 vol. — Feuger, Diss. sistens historiam pestilentiarum. Vienne, 1817, p. 15.

(85) Kœnigshoven's, Elsaffiche Chronik., k. 2, § 212, p. 134; k. 5, § 86, p. 300. — Albert Argentin, in Urstis Script. rerum germ., P. II. — Laguille, Hist. de la province d'Alsace, liv. XXV, p. 200 (in-fol. Strasbourg, 1727).

(86) Heinrich Stenhowel, Regimen in schweren Laüfen dieser Krankheit der pestilenz der stad Ulm Gesammeld. Ulm, 1474; in-4°.

(87) Hottinger's Kirchenhistorie, 2 t., p. 167.

(88) Spangelberg, Mansfeldisch Chronica, k. 287, p. 337, b. (In-fol. 1571.)

(89) Dreyhaupt's, Beschreibung des Salkreises, 1 vol., p. 78.

(90) Meibom., vol. II, p. 228, v. I. p. 285.

(91) Chronic Sclavic in Leidenbrog Script rerum germanic. septentrion, p. 208. — Spangenberg, l. c., f. 336 b. — Becker, Geschichte von Lübeck, 1 vol., p. 269.

(92) Mencken, vol. III, p. 614.

dre (93), Liége (94) et toute la Belgique (95). La Bohême fut aussi envahie (96). De la France, la maladie fut portée en Angleterre; l'an 1348, elle se montra au mois d'août dans les ports maritimes (97), et le mois suivant à Londres, où elle dura pendant un an (98 *a*). En 1349, elle fit irruption dans le Danemarck (98 *b*), la Norwége (99), le Groënland (100), la Suède (101) et la Pologne (102), ainsi que dans la Russie, en 1350 (103). Au reste, dans ce dernier pays, elle a pu, comme le prétend une chronique, arriver de l'Asie par une voie plus courte (104). — Nous n'osons pas décider si les pestes familières en Europe (105), vers la fin du quatorzième siècle, ont constitué une nouvelle épidémie, ou si elles provenaient des pestes précédentes acclimatées (106) ou mal éteintes (107). En outre, s'élève le doute de savoir si l'épidémie entière de 1346 à 1350 a appartenu ou non à la vraie peste? Il semble en effet qu'elle était constituée par deux maladies différentes, l'une présentant des bubons, l'autre caractérisée seulement par les symptômes de la péripneumonie (108). Il nous reste à citer

---

(93) Pontan, Geldersse Geschiedenissen, 7 B., § XXIII, p. 136. (In-fol. Arnheim, 1654.)

(94) Fullon, Historia Leodiens. vol. I, p. I, liv. V, p. 428.

(95) Jos. A. Leidis, Chronic. belgic., liv. XXIX, ch. XIII. p. 272. In Swertii Rerum belgic. annal., vol. I.

(96) Hammerschmied, Prodrom. gl. pragens, c. V et XVII.

(97) Ceux de Dorsetshire, Devonshire et Sommersetshire.

(98 *a*) Barnes, l. c., p. 436, 437, 442. — Cartes, History of England, vol. II, b. X, p. 475.

(98 *b*.) Pontan, Rerum danicar. hist., liv. VII, p. 476. — Arrild Huitfelds Danmarkis Rigis Kronicke, P. III, p. 504. — Langebeck, Script. rer. danicar., vol. VI, p. 227-525.

(99) Thom. Torfæi, Histor. rer. norvegic., p. IV, liv. IX, c. VIII, p. 478.

(100) Jos. Chr. Kundman, l. c. (Il prétend que la maladie avait déjà paru en 1348.)

(101) Dalin's Svea-Rikes histor., 2 v., p. 350. — Loccen., l. c.

(102) Dugloss., Hist. Polon., liv. IX, p. 1086. — Gabr. Raczynsky, Auctuar. hist. nat. Polon., p. 467-468. — Johannes Lernet, Ad quæstiones de peste à societate amicorum scientiarum varsoviensi propositas, responsoria dissertatio. Cremnitz. 1814, p. 10.

(103) Richter, l. c., p. 204. (Elle sévissait surtout dans les villes de Pleskow, de Nowogorod, Smolensk, Kiew, Tschernigow, Susdal, Gluchow, Belosero, et vraisemblablement Moscou.)

(104) Voici comment : Au 14ᵉ siècle, le commerce entre l'Asie et l'Europe se faisait non-seulement par la mer rouge, mais encore par la Tartarie et le long de la mer Caspienne (Mandeville, Voyage and Travels, c. XX, p. 156. London, 1727; in-8°): la peste occupait effectivement Astracan (Levesque, Histoire de la Russie. Yverdun, 1783, vol. II, p. 159). Et les Tartares étaient maîtres de la Russie. D'un autre côté, Petrejus s'exprime ainsi (Mulkowitische Chronika, Leipz., 1620, p. 617) : « Die Muscoviter, welche jenseits Kasan und in der Tartarey wohnen, wissen nichts von der pest, sondern nurdie, welche auf den Granzen wohnen, als zu Nowogorod, Pleskow, Smolensk u. s. w. »

(105) En 1360, celles d'Angleterre et d'Allemagne; en 1361, celles de Parme et de Milan; en 1374, celle de Toscane et de la France méridionale; en 1377, celles de Venise et de Gênes; en 1380, celle d'Allemagne; en 1381, celle de Bologne et de ses environs; en 1383, celle de Florence; en 1390, celles de Gênes et de la France méridionale; en 1391, celle d'Allemagne; en 1399, celle de Lombardie; et en 1400, celle de toute l'Italie. (Papon, l. c., t. II, p. 275-278.)

(106) « Ce qui prouve qu'elle était devenue permanente en Europe, c'est qu'on la retrouve dans l'état de Gênes et en Provence en 1390. » Papon, l. c., p. 277.

(107) « D'où (du Nord) elle revint pour ainsi dire sur ses pas. » Papon, l. c., t. I, p. 104.

(108) « Il y en eut deux espèces, l'une qui parut pendant les deux premiers mois et s'accompagna de fièvre et de crachats de sang; l'autre, qui suivit la première, se montra avec une fièvre continue, des charbons et des abcès, surtout à l'aine et aux aisselles. Elle égala la première en mortalité (Friend, Hist. medicinæ. Leyde, p. 387., præeunte Guy à Chauliac, l. c., T. II, doctr. II, c. V, f. 21 c.) — Cependant, je lis dans Barnes (l. c., p. 432) que la maladie commença par des tumeurs sous les aisselles, et que le crachement de sang parut ensuite. Ainsi, au commencement du 15ᵉ siècle, les pestes qui se

le nom de quelques auteurs qui ont écrit sur la peste (109), et à indiquer comme appartenant à ce siècle les premiers *essais* de législation contre ce fléau (110).

10. *Quinzième siècle.* — J'ai dit essais, car les lois faites dans ce but étaient encore impuissantes pour préserver de la peste le quinzième siècle. C'est ce qu'atteste la destinée de l'Italie (111), des îles de la Méditerranée (112), de l'Allemagne (113), de la Suisse (114), de la France (115), de l'Espagne (116), du Portugal (117), peut-être de l'Angleterre (118) et certainement de la Russie (119). La bibliographie de la peste augmente en outre (120).

---

déclaraient en Russie étaient accompagnées à la fois de bubons et de crachements de sang.

(109) Gentili à Foligno (Fulgin), Consil. f. 77 a. (Il mourut de la peste, à Pérouse, le 18 juin 1348. — Sprengel, l. c., p. 57) — Gabatius de Sainte-Sophie (médecin contemporain, de Padoue. Voy. Tiraboschi, Storia della letteratura italiana, vol. V, p. 230). Il a écrit deux traités sur les fièvres. Lyon, 1517; in-4°. — Vinarius (médecin de trois papes) : il a écrit sur la peste en 1350. Et César Pallavicini (médecin de Cremone, mort en 1389. Voy. Arisius Cremona, litterat., t. I, p. 176) : il est auteur d'un Traité, de Præservatione à morbo pestilenti.

(110) Berut., l. c.

(111) De Raguse, en 1416 (Annali della cità di Ragusa, l. c. — Frari, l. c., p. 326). — Ibidem, en 1422 (Biblioth. scriptor. ragusinor, a P. Seraph. Cerva concinn. Frari, l. c., p. 327). — Ibidem, en 1430 (Biblioth. cit., n. 175). — Ibidem, en 1437 (Compend. histor. ecclesiast. rhacusinæ. — Sal. Divers. — Descriptio Rhagus, p. 146. — Frari, l. c., p. 332). — Ibidem, en 1456 (Farlati, Histor. eccles. rhagus., p. 163. — Frari, l. c., p. 336). — Ibidem, de 1464 à 1465 et 1466 (Biblioth. cit., p. 288. — Frari, l. c., p. 337) — Ibidem, en 1480, 1481, 1482 (Biblioth. cit., p. 268. — Frari, l. c., p. 339). — Et en 1500 (Frari, l. c., p. 343, d'après les archives de la ville). — En 1420. Spolatri (Guil. Bajamonti, Storia della peste, che regnò in Dalmazia negli anni 1733. Venise, 1786; in-8°). — Ibidem, et de l'île de Pago en 1456 (Frari, l. c., p. 336). — De Curzola, en 1428 (Frari, l. c., p. 328, d'après les archives de la ville). — De Venise, en 1438 (Sabellic. Decad. III, liv. VI. — Frari, l. c., p. 332), — De Sebenico, en 1449 (Frari, l. c., p. 334, d'après les archives de la ville). — De Zara, en 1460 (Frari. l. c., p. 337). — De Bologne et de Brescia, en 1423 (Ghirardazzi, Storia di Bologna, liv. XXIX. — Cavriol. Chroni. Brix.). — De Brescia. en 1459 (Cavriol. l. c., liv. X). — De Milan, en 1485 et 1486 (Corio, Storia di Milano). — De presque toute l'Italie, et surtout de Florence, en 1478 (Mars. Ficino, ouv. cit. plus loin, ch. II-III). — De Rome (Frari, l. c., p. 328).

(112) De l'île de Rhodes, de 1455 et 1499 à 1500 (Bosio, Historia della sacra religione ed ill. milizia di S. Giov. Gerosolomitano. Malta, 1630; 2 vol., p. II, liv. VII, p. 251, et liv. XV, p. 533).

(113) De Nuremberg, en 1434-1435 (Agricola, l. citando). — d'Erfurt, 1453 (M. Sachs, dans la vie de Frédéric III). — De différentes localités, en 1460 (Kircher, l. c.). — D'Ulm (Heinr. Steinhovel, Regimen in Schweren Laufen dieser krankheit der pestilenz der stadt Ulm gesammelt. Ulm, 1474; in-4°).

(114) De Bâle, en 1440 (Targagnotta. l. c., liv. XIX).

(115) De Paris, en 1450 (Quercetan, l. citando). Cependant, je penche à croire que l'épidémie de Paris dont il s'agit appartenait non à la peste, mais à la suette anglaise. A cons. le Traité de la Suette anglaise, § X, 4 (35).

(116) En 1415 (Fr. Valeriola, l. citando, livre des Epidémies).

(117) En 1436 (Mariana, liv. XXI, ch. XIII).

(118) Je dis *peut-être*, car vers l'époque (1500), où l'on place la peste d'Angleterre, il régnait dans ce pays une suette qu'on pouvait facilement confondre avec la première maladie.

(119) La peste du siècle précédent persista en Russie jusqu'en 1409 dans les pays de Rschewsk, Moschaisk, Dmitrew, Swenigorod, Riaesan. En 1417, cette maladie affligea Pleskow, Nowogorod, Ladoga, Poroschow, Torschoek, Twer, Dmitrew, etc. En 1419, elle atteignit Kiew. De 1420 à 1430, elle attaqua Kostroma, Jaroslaw, Juriew, Wolodimer, Susdal, Pereslaw, Galitsch et Rostow. De 1442 et 1465 à 1467, le mal reparut à Pleskow. Il en fut de même en 1467 à Nowogorod. (Richter, l. c., 1 vol. p. 237-245.)

(120) Baveria, Regimento degno et utilissimo come il huomo si debbe gubernare et preservase nel tempo della peste. Bologne, 1478. — Jacobus Soldi, De Peste. Bologne, 1478. — Jérôme Manfredi, De peste, Cologne, 1479; in-4°. — Jean Michael Albert Carrara (médecin de Bergame, mort en 1490), De Peste. — Al-

11. *Seizième siècle.* — Cette bibliographie commence plutôt au reste, au seizième siècle, ce qui est dû, soit au rétablissement de la doctrine d'Hippocrate, qui eut lieu à cette époque (121), soit à une plus grande facilité pour observer la maladie (122), et, en effet, pendant tout le courant de ce siècle, on chercherait en vain une année ou une localité épargnée par le fléau (123). Voici l'ensemble des pestes observées (124), ainsi que la

bicus, Praxis medendi; Regimen sanitatis; Regimen pestilentiæ. Lips., 1484; in-4°. — Angel. Manna (médecin célèbre de Cremone, mort en 1495), De Pestilentia, liv. I. Voyez Cremona litterat. d'Arisius, t. I, p. 330. — Jean Paratus (médecin et astronome de Cremone vers la fin du 15e siècle), quelques Traités sur la peste. Voyez Arisius, l. c., p. 327. — Théodoric Gresmundi de Meschede (il florissait à Mayence au commencement du 15e siècle. Il a écrit : De Conservanda sanitate tempore pestis. — Thomas Forster, Liber de Peste et tenesmone; Rouen, 1480, et 1590, avec changement de titre; in-4°. — Antoine Guaineri, Tractatus de Peste. Pavie, 1488. Avec des notes de Jean Falcon. Pavie, 1518; in-4°; et Lyon, 1525; in-4°. — Gentilis Fulgini ou Fulginetto, Consilium contra pestilentiam. Expositionum in Avicennam cum textu, liv. V. Venise, 1484; in-fol. — Diego de Torres, Medicinas preservativas y curativas de la pestilencia. Salamanque, 1485; in-4°. — Valescus de Taranta, Tractatus de peste et epidemia. Padoue. 1487; in-4°. Leydes. 1490. — Jérôme Baldinus, Instruktion oder unterweisung wider die pest. Memmingen, 1494; in-8°. — Kanut, Regimen contra pestilentiam seu epidemiam. Lyon, 1498; in-4°. — Petrus Pintor, Aggregata sententiarum doctorum omnium de præservatione et curatione pestilentiæ. Rome, 1499; in-fol. — Jérôme Brunswich, Buch der vergiftung der pestilenz, das genannt ist der gemeinsterbend der drisenblattern. Strasbourg, 1500.

(121) Consult. l'ensemble des histoires et des écrits méd.

(122) « Genug es ist Thatsache, dass ich kein jahrhundert kenne, von welchem, die Chronikenschreiber, die Aerzte und andere schriftsteller so hæufige pesten aufgezeichnet hætten, als das sechzehnte» (K. Sprengel. Versuch einer pragmatischen Geschichte der Heilkunde. Halle, 1801, t. III, p. 125.)

(123) « Et c'est une chose étonnante que ce fléau ne cesse jamais entièrement; il règne toute l'année, tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, marchant toujours de proche en proche, de provinces en provinces. Si parfois il se retire, c'est pour revenir au bout de peu d'années et décimer à la fleur de l'âge la plus grande partie de la jeunesse née dans l'intervalle. » (Jos. Lange, Chronic. Numburg. in Mencken Script. rer. germani. saxon, vol. II, col. 88.)

(124) Celles d'Aix en Provence, en 1502 (Papon, l. c., t. II, p. 282); de Raguse, en 1503 (Seraf. Razzi, Storia di Ragusa. — Frari, l. c., p. 344); de Marseille, en 1504 (Papon, l. c.); de l'Albanie, de 1506 à 1507 (Marino Gondola, Annali della nobilissima città di Ragusa, 1507. — Frari, l. c., p. 345); et d'Isenak (H. Trebel, Hecatostichon elegiacum de peste isenakensi, 1506; in-4°); de la Carniole. en 1509 (Papon, l. c.); de la France, et en particulier de Paris, l'an 1510 (Julius Palmarius, l. citando); de Constantinople, en 1511 (Jérôme Fracastor, l. c.); de Crema, en 1513 (François Guicciardini, Storia d'Italia, l. XI); de Milan, en 1514 (J. P. Arluno, l. citando); d'Allemagne, en 1515 (Papon, l. c., p. 283); d'Italie, en 1522-23-24, surtout de Rome et de Milan (Guicciardini, l. c., liv. XI, XII, XV); de Raguse et de Spalatro (Frari, l. c., p. 348); celle qui s'étendit le long du rivage du Tésin et du Pô (Georges Agricola, l. citando); celles d'Ancône, Raguse et Spalatro (Bajamonti, Storia della peste dalmazia neglianni 1783-84. p. 137. — Frari, l. c., p. 348-349); de Florence, en 1527 (Nicolo Machiavelli, Descrizione della peste di Firenze dell' anno 1527, v. promio), et de Rome (Guicciardini, l. c., liv. XIX); de Naples, en 1528 (Giannone, Storia delle guerre civili del regno di Napoli. Milan, 1822, vol. IX, liv. VII, p. 181); de toute l'Italie, à la lettre, de 1522 à 1529 (Guicciardini, l. c.); de la Pannonie et de l'Allemagne, en 1529 (Gratiolo, l. c.); ainsi de la Dalmatie (Frari, l. c., p. 355); du Portugal, en 1531 (Gratiolo, l. c.); de Raguse, en 1533 et 1540 (Razzi, l. c., p. 107,236. — Frari. l. c., p. 357); de Pologne, en 1540 (Papon, p. 285); de Constantinople, en 1542 (Kircher, l. c.); de Stagno, en 1543 (Frari, l. c., p. 358); de Pleskow (Richter, l. c., p. 271); d'Angleterre, d'Allemagne, à Bamberg (Sixt. Kepser, l. citando); et de Belgique, en 1544 (Papon, l. c., p. 285); de la Provence, en 1546 (Papon, l. c.); de Constantinople, en 1547 (Adami, l. c., p. 155); de Milan, en 1550 (Papon, l. c.); de Sebenico, en

bibliographie qui s'y rapporte (126).

(*Suite de la note* 124.)

1551 (Frari, l. c., p. 360) ; de Torpati (Brendenbach, Historia belli livonici, in Rer. moscow. scriptor., p. 225) ; de la Pannonie, de l'Allemagne et de l'Italie, en 1552 (Adami, l. c., p. 152) ; du Languedoc, en 1553 (Fr. Valeriola, l. citando); de la Transylvanie, en 1554 (Papon, l. c., p. 285) ; de Passau, en 1555 (Jo. Landi, l. citando) ; de Venise (Jean-François Boccalini, l. citando); de Padoue (Louis Pasinus, l. citando), et de la Dalmatie (Frari, l. c., p. 362) en 1556 ; celle de l'Europe, en 1560 (Peucer, l. citando — Palmarius, l.. c); de Pleskow et Nowogorod, en 1561 (Richter, l. c., p. 273); de la France méridionale et de la Savoie (Joubert, l. citando. Muratori, l. c., t. I, ch. I) ; de Fribourg en Brisgaw (Schenk, l. citando); et de Londres (Adami, l. c.), en 1564; de Hambourg (Jean Bockelius, l. citando) ; et de Saragosse (Porcel Sardo, Informacion y curacion de la peste di Saragossa. Saragossa, 1565) en 1565 ; de Vinaria (Arnold Karner, l. citando), de Polotzk, de Luki, de Toropetz et de Smolensk (Richter, l. c., p. 275), en 1566; de la France, même année jusqu'en 1568 (Palmarius (Paumier), l. c., p. 316-416); de la Styrie, en 1570 (voyez le réglement de l'autorité publié la même année à l'occasion de la peste.—Frari, l. c., p. 364) ; de la Dalmatie (Frari, l. c., p. 364), et de Genève (Antoine Perolinus, l. citando), en 1571; de l'Allemagne, surtout d'Augsbourg (Agricola, l. citando), et de la Pologne (Frari, l. c., p. 365), en 1572 ; de la Belgique, en 1577 (Corn. Gemma, l. citando); de Trente et du territoire de Venise (Jérôme Mercurialis, Massaria, Canobbio, l. citandis. — Papon, l. c., p. 286. — Frari, l. c., p. 365); de Milan (Lud. Settala, Bugat, Ascanio degli Ortensi, Cesare Rinci, l. citandis) ; de Sicile (Papon, l. c., p. 286), et de Russie (Milton, History of Mescovia. Lond., 1682, p. 96), en 1575 jusqu'en 1577; de la Provence et de Marseille (Papon, l. c., p. 287), ainsi que de l'Egypte (Prosper Alpinus, De Medicina Ægyptiorum), de 1580 à 1581 ; de la Bohême (Rhaistène, Jean Rossini, Adam Matthiad., Jean Selino, l. citandis), et de Vienne en Autr. (Pezze, Chron.), en 1582 ; de la Rochelle, en 1583 (Olivier Poupart, Conseil divin touchant la maladie de la peste en la ville de la Rochelle. Rochelle, 1583) ; de Paris, en 1586 (Ambroise Paré et Palmarius (Paulmier), l. citandis) ; de Trente, de Rome (Papon, l. c., p. 288) ; de Bari (Amita, l. citando), et de Brunswick (Meibom., Script. rerum german., vol. III, p. 279), en 1591 ; d'Angleterre, en 1593 (Lebenwaldt, l. c.) ; de Limoges (David, l. citando) ; de Hambourg (Rodericus a Castro, l. citando), en 1596 ; de Marseille (Papon, l. c.), et de Lisbonne (Lebenwaldt, l. c.), en 1598 ; enfin celle de Bordeaux, en 1599 (Papon, l. c.)

(125) Joannes de Concorrezzo, Practica nova medicinæ, Lucidarium et flos florum medicinæ nuncupata, cum Summula de curis febrium secundum hodiernum modum et usum compilata. Venetiis 1501. Summul. cap. de febrib. pestil. — Joann. Salicetti, Liber de pestilentia et ejus fuga. Tubeng. 1501. 8. — Perlini, De pestilentia tractatus. Tub. 1501. 4. — Simon Pistor, Regiment wider die schwere und erschreckliche Krankheit der Pestilenz. Leipz. 1501. 4.—Thibaut, Ergo ut corporum diathesis, ita pestis invadit. Paris. 1502. — Gabr. Prezati, aFlgellum Dei. Partes duæ, quarum prima de præservatione, II. de cura pestis agit. Paviæ 1504. (Vid. Calvi Scen. letterar. degli scrittori bergamaschi, p. 175). — Gui de Chaulieu (Cauliacus), Chirurgia magna cum notis Laurentii Joubertii. Lugd. 1505. Venetiis 1546. — Philipp. Beroaldus, De terræ motu et pestilentia cum annot. Galeni. Bonon. 1505. it. Paris. 1505. ut et Argentor. 1510. 4.—Petrus de Bayro, Novum ac perutile opusculum de pestilentia, ejusdem præservatione et curationum regimine. Taurin. 1507. 4. it. Paris. 1513. 8. nec non ejusdem tractatus : De medend. corporis humani malis enchiridion. Lugd. 1561. it. Basil. 1578. 8.—Guilielm. Aggregatoris Brixiensis, De peste, de consilio observando tempore pestilentiali ac etiam de cura pestis tractatus. Venet. 1508. fol. — Joann. Vochs, Opusculum de omni pestilentia et de diuturna peste morbi gallici. Magdeb. 1508. 4. iterum a Joann. Dryandero editum. Coloniæ Agrippinæ. 1537. 8. — Joann. Salius, De præservatione a pestilentia et ipsius cura opusculum non minus utile quam necessarium. Vienn. 1510. — Petrus de Taussignano consilium pro peste evitanda. Venet. 1513. it. 1522. — Hessenkasslische Verordnung von 1513. v. Baldinger's neues Magazin der Heilkunde. 20. B. p. 273. — Wilhelmus Brunellus prof. medic. de præservatione et curatione pestis. Toulouse. 1513. 4. — Joann. Petr. Arluno, Descrizione della peste che ha regnato in Milano nel 1514. — Celeberrimi atque acutissimi jureconsulti dom. Jo. Francisci de Sancto-Nazario doctoris papiensis : jura interpretantis in florenti academia avenionensi ad cives avenionenses de peste libri tres. Ad calcem le-

12. *Dix-septième siècle.* — Au dix-septième siècle, la peste ne diminua ni

---

gitur : Impressum fuit præsens opus in civitate Avenioni per solertem impressorem magistrum Johannem de Channey. (Anno Domini 1522, die 12 septembris, cum privilegio.)—Gabr. Biel, Contra pestem sermo medicinalis, et de fuga pestis. Hagenov. 1515. 8. it. Antw., 1562. 4. Inter ejusdem sermones de tempore et sanctis. — Heinr. Stromer, Regimen, wie sich wider die Pestilenz zu verwahren, und denen, die damit begriffen, Hilfe zu reichen. Leipz. 1516. 4.—J. Engel, Tractat von der Pestilenz. Augsburg 1518. 4. — Mag. Hundt, Kurzer Regim. wider die erschrokliche Krankheit der Pestil. Leipz. 1519. 8. — Sixtus Kolbenschlag, Regiment, wider die Pestilenz. Nürnberg 1519. 4. — J. Lotzer, Regimen und Ueberweisung, welchermassen den Menschen mit dem Gift der Pestilenz beladen mit Hülfe einer Arzney zu helfen sey. Hagenau 1519. 4. — Joach. Vadiani, Kurzer und trostlicher Unterricht wider die sorgliche Krankheit der Pestilenz. Basel 1519. — Ein neu geordnet Regiment wider den todtlichen Gepressten der Pestilenz in Reimen zusammengesetzt. 1519. 4. — J. Stocker, Regiment fur den Gepressten der Pestilenz. Nürnberg 1520. 4. — Martin Steinbeiss, Antidotale præservationis cum additionibus in epidemicum morbum. Viennæ 1520. 4.—Joann. Benedetti, Libellus novus de causis et præservatione pestilentiæ. Cracoviæ 1521. 4. — Angel. Decembrius, De cognitione ac curatione pestis, cum Joann. Baverii consiliis de morborum curationibus. Papiæ 1521. fol. it. Argentorati 1542 et 1595. 4. — Petrus Ant. Rusticus, Tabulæ de peste, febre pestilenti, igne persico. Papiæ 1521. fol. — Steph. Nigri, Regiment zur Zeit der Pestilenz. Augsb. 1521. 4. — Ambr. Jungen, Unterrichtung, wie man sich im Laufen der Pestilenz halten solle. Augsb. 1521. 4. — Joh. Tannstetter, Regiment fur den Lauf der Pestilenz. Wien 1521. 4. — Joh. Salzmann, Regiment wider den Lauf der Pestilenz. Wien 1521. 4. — Ein Regiment zur Zeit der Pestilenz, an welchem ende dafür man aderlassen solle. Augsb. 1521. 4. — Alex. Seitz, Vom saturnischen Geschoss der Pestilenz. 1521. 4. — Fr. de Nazario de peste. Lib. III. Lugd. 1522. 4. — Vencesl. Peyer, De cubitu. Consilium de peste. Appendix ad tractat. de thermis Caroli IV. Lips. 1522. 4. item 1614. 8. — Franeisc. de S. Nazario Ripa, De peste. Lib. III. Lugd. 1522. 4. Lips. 1598. 4. — Petr. Cartagena, Sermon en medicina para preservarse in tiempo dannado. 1522. 4.— Ludovic de Lucena, De tuenda præsertim a peste interea valetudine, deque hujus morbi remediis. Tolosæ 1523. 4.—Jacob. de Dondis, Consiglio contro la peste. Firenze 1523. 8.—(Bartholomæum Montagnanam, qui mortuus est a. 1525. scripsisse de pestilentia ad Adrianum pontificem maximum, Scardeonius in histor. gymnas. Patav. T. I, p. 298. testem se sistit). — Philipp Ulstadius, Tractatus de epidemia. Basil. 1526. 4. — Balth. Peislinger, Regiment wider die schnelle Krankheit der Pestilenz. 1527. 4. — Casp. Kepler, Vom nützlichen Regiment wider die Pestilenz und giftige Pestilenzfieber. Leipz. 1529. 8. — Rhases sive Rhasis Abulk., Libellus de pestilentia ex interpretatione Georg. Vallæ in lucem proditus cum Psellii lib. II de victus ratione. Basil. 1529. 8. item e græco latinus redditus a Nicolao Mareello. Venet. 1555. 4. — Barthol. Galerius, Epistola super morbos hoc tempore grassantes. Bonon. 1530. — Anton. Cartagna, De fascinatione et febri pestilentiali. Complusii 1530. fol. — Lug. Albertus Bodianus medicus perugianus, De peste. 1530. vid. Oldoini Athenæum Augustum, p. 210 sq. — Theob. Fettich, Wie man sich vor der Krankheit der Pestilenz zu enthalten abe. Nürnb. 1531. 4. — Jaeob. Dalechamp, Libri tres de peste. Lugd. 1533. it. ib. 1559. 12.— Jacob. Genger, Consilium de pestis regimine, præservatione et cura. August. Vindelic. 1534. 8. — Alex. Benedetti (Benedietus) Liber de pestilentiæ causis, præservatione et auxiliorum materia, in ejusd. opere de re medica. Lib. I. Venet. 1535, fol. it. Basil. 1549. fol. ex emendatione Marg. Hopperi. ib. 1572. fol. Clementis Clementini Amerini, lucubrationes. Basil. 1535. 4. — De signis pestis. p. 90. — Adolphus Oceo II. edidit unâ cum eollegis Joh. Tieffenbach, Ger. Seyler et Wolfg. Talheuser, jussu magistratus : Was die Pestilenz an ihr selbst sey, mit ihren Ursachen und Arzneyen 1535. 4. vid. Brackeri, Historiam vitæ Occonum, p. 34 sq. — Mignotydi, De peste libri tres. Mediolan. 1535. — Nicol. Bertrutii, med. bononiensis, Tractatus de peste : in collectorium totius medieinæ. Coloniæ Agrippinæ 1537. 4. — Jo. Eichmann, Opusculum de omni pestilentia, seu de aëre corrupto, seu ab aquis putridis aut a cadaveribus. Colon. 1537. 8. — Franc. Emmerich, Medicor. auxilior. dexter usus, ad veram Hippoeratis et Galeni mentem. Norimberg. 1537. 4. Versio germ. part. ad pestem spectantis : Rathschlag zur Verhüthung pestilenzischer Ansteckung. Wien 1554. 4. — Chronel.

d'étendue, ni de violence. De 1628 à 1629, elle exerça d'affreux ravages dans

Agrippa Contra pestem antidota securissim. Lugd. 1538. 8. item cum Petri Poterii cent. curationum et singularium observationum. Colon. Agr. 1625. 12. — Matth. Visconti, Regimen constra pestem. Venet 1598. 8. — Wilh. Varignana, Secreta sublimia ad varios curandos morbos verissimis auctoritatibus illustrata. Lugd. 1539. 4. Tract. 2 et 3. Serm. 2 et 3. — Roberti Gropretii (etiam scribitur Cropetus), Tractatus de peste et regimen sanitatis. Parisiis 1539. 4. — Sebald. Busch, Regimen pro pestilentia scriptum. Erford. 1540. 4. — Christ. Hegendorff, Antidotus contra pestilentiam. Lips. 1540. 4. — Herm. Riffus, De victus ratione et curatione tempore pestis. Francf. 1540. fol.—Nicol. Massa, De febre pestilentiali, petechiis et morbillis. Venet 1540. it. 1556. 4. — Joh. Guintherus, De victus et medendi ratione tum alio, tum pestilentiæ maxime tempore observanda. Argent. 1542. 8.—Andr. a Lacuna, Compendium curationis præcautionisque morbi passim populariter grassantis, i. e. febris pestilentialis. Argentinæ 1542. 8. — J. Sturz, Trostliches u. nützliches Regiment vor der Pest. 1542. 4. — Unterweisung, wie sich der Mensch wider die Pestilenz bewahren und Hülfe reichen mag, aus dem Regimen H. Stromers. Leipz. 1542. 4. — Martini Siennik, Opusculum de peste. Pro coronidi adjunctum est herbario edito Cracoviæ 1542.— Andreas Cobylinensis, Rzadzenie bardzo dobre przeciw powietrzu morowem. — Joh. Kuefneri (aut Keufneri, alias etiam Trochorei), Tabella curativa adversus pestilentiam locis compluribus grassantem, cephalicam. Ingolstadii 1542. 8. — Ejusd. Epistolium prophylacticum de vitanda et profliganda epidemica contagione. Ingolst. 1544. 8. — Dr. Mathias Aust (primus Vratislaviæ institutus physicus), Unterricht, wie man sich vor der Pest praserviren, und wenn jemand damit befallen wiederum kuriren kœnne. Bresl. 1542. — Jacob. Ferdinandus, De regimine a peste præservativo libellus. Cracoviæ 1543. 8. — Jac. Ferd. Bariensis Maj. Polon. physicus, De regimine a peste præservativo. 1543. — J. Sig. Gorlizer, Kurzer Unterricht und Regiment, wie man sich zur Zeit der Pestilenz bewahren und halten solle. Wittenb. 1543. 4. — Sixtus Kepser, Consultatio de causis et remediis pestilentis morbi Bambergensium civitatem infestantis. Bamberg. 1544.—Joannes Gesler, Præstantiora contra pestem aliqua remedia, ex antiquis medicis excerpta. Ingolst. 1544. 8. Joann. Thibault, Trésor des remèdes préservatifs et curatifs de la peste. Paris 1544. —Jo. Keufner, De peste libellus ex antiquissimis medicis excerptus. Ingolst. 1544. 4. — Udal. Summer, Regiment und Ordnung, wie man sich in den gefahrlichsten Zeiten der Pestilenz halten solle. 1544. 4. Vincent. Mustelli Admonitio de vitanda morbi pestilentis contagione. Paris. 1545. 8. — Institution pour servir et guérir la peste. Paris. 1545. 12.—Martin Steinbeiss, Arzney wider die Pestilenz. Wien 1545. 4. — Launay, Ergo pestis bolus Armena remedium. Paris. 1545. — Chr. T. Morsiani, De pestilentiæ causis et præservatione. Hafniæ 1546. — Christ. Torschillus, De causis pestilentiæ et cura, cum præfat. Pauli Resenii. Hafniæ 1546. it. 1552 et 1519; nec non in Thom Bartholini Cista medica hafniensis. ibid. 1662. 8. — Joach. Vadiani Consilium contra pestem. Basil. 1546. 8. — Joan. Vasenius, Commentar. in Lib. I, III et VI epidemiar. Hippocratis. Paris. 1546. fol. — Wilh Dassonville, Traité de la fièvre pestilentielle. Paris 1546. 8. — Marsillius Ficinus, Consiglio contro la peste. Venezia 1546. 8. — Insieme con Tommaso del Garbo, mengo da Faenza, ed altri autori, e ricette sopra la medesima materia. Fiorenza 1576. 8. Versio latina exstat, auctore Jerol. Riccio. Genuæ 1595. —Jac. Foroliviensis, Singularis expositio et quæstiones in primum canonem Avicennæ. Venet, 1547. — Anton. Fumanelli, Liber de pestis curatione. Venet. 1548 : exstat quoque inter ejusd. opp. ad tuendam sanitatem et ad profligandos morbos plurimum conducentia. Tiguri 1557. fol. — item Magdeburg. 1592. fol. — Le Grand, Ergo, ut cæteræ febres, ita et pestilentes methodo curantur. Paris. 1548. —Jacob. Goupyli, Versio græca libri Rhazæ, sive Rhazis, de pestilentia cum castigationibus; prodiit cum ejusdem adnotationibus in Alex. Tralliani Lib. XII. medicinales. Paris. 1548. fol. — Razæ Liber de pestilentia ex Syrorum lingua, in græcam primum, nunc in latinam conversus per Joann. Guinterium Andernacum. Argentorati 1549. 12. — Joann. Ursinus, Elegiæ de peste. Alexandriæ 1549. 4. — Nicol. Haussemaine, Régime, etc. Traité singulier contre la peste. Stp. à Gœurot, Conservantion de santé. Paris 1549. 16.— Philipp. Aurifabri Nützliches und trœstliches Regiment wider die anfallende Gifte, so diese Zeit regierent. Regiom. 1549. 4. — Sebast. Bausner, Tractatus de lue pestifera. Cibinii 1550.

(*Suite de la note* 126.)

— Hieron. Oder, Rath. und Arzney zur Verhüthung und Rettung wider die Pestilenz. Wittenb. 1550. 8. — Janus Cornarus Zuicavens, De peste. Lib. II. Basil. 1551. 8. — Jacob. Cornicius, Adversus pestiferæ luis contagia in dialogi formam redactum Prophylacterion juxta et Alexiterion. Vittemb. 1551. 8. it. Vormatiæ 1563. 8. — Joan. Hener, De tristissimo pestilentiæ morbo. Paris. 1551. 12. — Bened. Textor, De la manière de préserver de la pestilence et d'en guérir selon les bons auteurs. Lyon 1551. 8. — Joh. Fernelii ambiani, De abditis rerum causis. Paris. 1551. Lib. II. p. 132. sq. de pestilentibus morbis. — Cristoph Stadmion, Bericht, wie man sich in Sterbenstæufen halten solle. Coburg 1551. 4. — Raimund Chalin de Vinerio, Traité de la peste. Paris 1552. Vers. lat. auct. Jac. Dalechamp. — Joann. Benedict. Regius, De causis et curatione pestilentiæ. Cracoviæ 1552. 8. — Item Brugis. 1680. 8. — Burchard Mithob, Wie man sich vor der Seuche der Pestilenz bewahren solle und mit was für einer Arzney dieselbe zu kuriren sey. Erfurt 1552. 4. — Petr. Capitaneus, Prophylacticum consilium antipestilentiale Hafniensibus datum anno 1553. Exstat in Thom Bartholini Cista medica hafniensi. — Joh. Dryander Uber die Pest. Marburg 1553. — Levinus Stemler, Von der Pestilenz aus Paracelsi Buch. Strasb. 1553. 8. — Wie man sich zur Zeit der Pest fürsehen und erhalten solle. Wien 1553. 4. — Roderic. Molina, Modus præservativus et curativus a peste. Granatæ 1554. 4. — Jodic. Willich. Nützliches Regiment von der Pest. Fr. ad Moen. 1554. 4. — Joan. Bapt. Montanus, Tractatus de febribus pestilentibus; in ejusd. opusculis. Venet. 1554. Basil. 1565. — Explanatio in Hippocratis Epidemicorum, lib. I, sect. III. Venet. 1554. — Franc. Valleriola, Observationum et curationum medicinalium libri VI. Lugduni 1554. fol. et 1573. it. 1589 et 1605. 8. Venetiis 1555. 8. Loc. commun. lib. III, c. XVIII. — Enarrat. medic, lib. III, c. I. — Hieron. Fracastoro, Opp. omnia. Venet. 1555. De contagionibus et contagiosis morbis, lib. III, cap. VII. — Bassian. Landi, De origine et causa pestis patavinæ ann. 1555. Venet. 1555. 8. — Georg. Pictorius, De peste et papulis puerorum. Lib. II. Basil. 1555. 8. — Franc. Frigimelega, Consiglio sopra la pestilenza qui in Padova dell' anno 1555. Padova 1555. 8. — Crato, Ordnung æder Præservation, wie man sich zur Zeit der Pest verwahren, wie die rechte Pest erkannt und kurirt werden solle. Breslau 1555. 4. — Joh. Sprembergen, Pestordnung. Bresl. 1555. — Abubetri Rhazis cognomento experimentatoris libellus de pestilentia, e græco in latinum versus a Nicolao Machello mutinensi. Venetiis 1555. 8. — Victor. Bonagenti Problemata x. de peste. Venet. 1556. 8. — Andr. Lucana, De la preservacion y cura de la peste. Antwerp. 1556. 8. Salamanca 1560. — Ludovicus Pasinus, De pestilentia Patavina anni 1555. Patavii 1556. 8. — Georg. Agricola, De peste lib. III. Basil. 1556. 8. Gisæ 1611. 8. — Jac. Peletarius, De peste compendium. Basil. 1557. 8. — Petr. Jac. Zovelli, De pestilente statu. Venet. 1557. 8. — Colin, Ordre et régime pour la cure des fièvres, avec les causes et les remèdes des fièvres pestilentielles. Poitiers 1558. 8. — Peucer, Oratio qua continetur commonefacio de peste, quæ late per Europam vagatur. Witteber. 1560. 8. — W. Gratarolus, Opusc. de peste, p. 871, 900. — Pestis descriptio. Paris, 1561, 12. it. Venet., 1576. — J. Stubing, De pestilentia. Viennæ, 1561, 8. — Laur. Condio, Medicina filosofica contro la peste. Lion, 1561, 16. — Steph. Zorini, Remède et manière de vivre contre les fièvres pestilentielles. Paris, 1561, 8. — Gabriel Ayala, De lue pestilenti. Append. ad popularia epigrammata medica. Antwerp., 1562, 4. — Jo. Lonæus Boscius, De peste. Ingolst., 1562, 4. — Geor. Phedronus de Geleinen, Halopyrgice, sive iatrochemica pestis epidemicæ curatio. Basil., 1562; inserta quoque ejusdem opusc. iatrochymic. quatuor. Francf. 1611, 8. — Ant. Schneeberger, Medicamentorum simplicium seu Euporiston pestilentiæ, veneno adversantium Catalogus, et quomodo iis sit utendum brevis institutio. Tiguri, 1562, 8, it. ex editione Henr. a Bra. Leovardii, 1616, 8. — Schrœter, Themata de peste. Jen., 1562. — Ejusd., Einfaltige Hausarzney wider die Krankheit der Pestilenz. Nurnb., 1562. — Ejusd., Præservatio et cura pestis. Lips., 1566, 8. — Ejusd., Brevis et necessaria contagiosæ pestis adumbratio positionibus scripta. Jen., 1584, 4. — Giov. Batt. Fiera, Quistioni intorno la peste. Mantova, 1562. — Balthasar Conradini, Unterricht, wie man sich in der Pentilenz halten solle. Innsbruck, 1562. — J. Hebenstreit. Regiment pestilenzischer Fieber, so jetzt in Düringen und andern Œtern die Menschen überfallen. Erf., 1562, 8. — J. Cornelius, De contagione. Worms., 1563, 8. — Helvetter, Diss. de peste, 1563. — Thom. Erastus, Kurzer Bericht für den gemeinen Mann, wie er sich in sterbenden Laufen verwahren und halten solle. Heidelb, 1563, 4. — Ambr. Jungius,

(*Suite de la note* 126.)

Kurser Unterricht, wie mann sieht in sehweren Lauffen der Pestilenz verhalten soll. Augsb., 1563, 4. — Bericht von der Pestilenz. Frankf., 1563. — Tarquinius Sehnellenberg, zwangig Pestilenzwurzel und bewahrte Experiment. Frankf., 1563, 8. — Bernard. Dessenius a Cronenburg, De peste eommentarius vere aureus; item præservatio et euratio. Colon., 1564, 4.— Gerardus Bergensis, De pestis præservatione. Antwerp., 1564. — Ernest. Reuchlin, Amuletum eontra pestilentiæ eontagionem jam passim divagantem. Magdeb,, 1564. — Petr. Sybillenus, De peste liber absolutissimus. Pragæ, 1564, 4. — J. Cirenberg, Wider die pestilenzialischen Fieber für die Stadt Dorn in Preussen. Leipz, 1564, 4. — Achilles Gasserus, Unterrieht wider die Pestilenz, 1564, 4. — Christ. Oswaldt, Nützlieher Berieht, einem jeden in der Zeit der Pestilenz von nœten zu wissen, mit Anzeigung etlieher Stuek, weiche bei vielen in grosser Aetung gehalten seyn werden. Dilingen, 1564. — Joh. Hebenstreit. Arzney Schaz wider die Pest. 1564, 4. — Sebast. Marii (etiam Maieri), Traetatus de peste. Tubing, 1564, 8. — (Cfr. Adami vita medieorum, p. 59 sq.) Abrah. Marehfredi, Tractatus de pestilentibus. (Floruit circa a. 1564, et citatur a Kundmann, p. 1102). — Joh.Vingel, Berieht von der Hauptkrankeit und Pestilenz. Iena, 1564, 8. — Ejusdem, Ordnung und Bericht von der jtzt schwebenden und regierenden Krankheit. Magdeb., 1580, 4. — Wittieh, Præservatif und euratif Regiment, wie mann sich in der Seuehe der Pestilenz hüthen solle. Eisleben, 1564. — Vitus Joh. Balsaratus (Hungarus), De remediis pestis prophylaetieis, 1564 (vid. Steph. Wespremi, Biograph. med., eent. I, p. 10 — 12). — Mareus Oddo de Oddis, De peste et pestiferorum affeetuum eausis, signis, præcautione et euratione, lib. IV. Patavii, 1564; it. Venet., 1570. 4. — Donat. Anton. Altomari, Tractatus de febre pestilente. V. Ejusd. Opp. omnia. Lugd., 1565, fol. it. Venet, 1574, ut et 1600.— Christop. Batavolus, de peste. Monte Regali, 1565, 8. — Prosp. Borgarueei, Traetatus, De peste. Venet., 1565, 8. — Jacob Hollerius, De deste, post libros de morbis internis. Parisiis, 1565, 8. — Andreas Galli, Fasciculus de peste et peripneumonia eum sputo sanguineo, febre pestilentiali. Brixiæ, 1565, fol. — Joh. Thom. Poreel, Curatio pestis. Cæsar. August., 1565, 8.— Leonard. Fioravanti, Regime contro la peste. Venez, 1565, 8. — Marco Squarcialupi, Difesa contro la peste. Milano, 1565, 4. — Porçel Sardo, informieaeion y curacion de la peste di Saragossa. Saragossa, 1565. — Christoph. Baravali, De Peste. Mont-Réal, 1565. 8. — Heinrich Pantaleon (Helvetus), Traetat von der Pest., 1565. (Vid. Adami vitæ philosophorum german, p. 185. Edit. Franeof., 1705. fol.) — Lucas Stengel, Quæstiones I, an stibium sive antimonium ægrotantibus eitra noxam exhiberi possit, etc., et III an pestem necessario subsequatur febris? Aug.Vindelie, 1566. 4. — Ejusd. Theses de natura, eausis et curatione morbi epidemiei. Ibid., 1580. — Flaeeius Cyenæi, Errinnerung, was die Obrigkeit zur Zeit der Pestilenz zu bestellen habe für die Mark-Brandenburg. Wittemb., 1566. 4. — Caspar Kegeler, Regiment wider die Pestilenz und Sehweissucht. Leipz., 1566. 4. — J. Nefe Berieht, wie man mit der Præservatio und Curation der Pestilenz sieh verhalten solle. Dresden, 1566, 4. — Euseb. Wildbeek Bericht, wie man sich vor der Pestilenz bewahren und sich kuriren solle. Leipz, 1566. 4. — Laurentius Joubert, De peste. Lugd., 1567. 8, it. Ejusd. Opp. Vol. I. Franef., 1599, ut et 1645, fol. — Matthæus Flaceus, Erinnerung, was die Obrigkeit zur Pestzeit bestellen soll. Wittemb., 1566. 4. — Ludov. Lobera de Avila, De pestilentia, eurativa y preservativa. Venet., 1566.— Steinmetz, Diss. de peste. Lips., 1567.— Jac. Gherinus, De præservatione et euratione pestis. Antwerp., 1567. 8. — Bernhardini Baldini, Tractatus de pestilentia. Venet., 1567. 8. — Joann. Gareæi, Tractatus de peste, addita epistola de eodem argumento M. Albiei. Typis excusus a. 1568. — Claudius Fabri, Traetatus de peste euranda. Paris, 1568. 8. — Joann. Pistor, De vera curandæ pestis ratione. Lib. I. Franef., 1568. 8. — Fabre, Paradoxe de la eure de la peste. Paris, 1568. 8. — Joh. Kentman, Wie man sieh vor der giftigen Seuehe der Pestilenz hüten, und so jemand damit angegriffen würde, was Mittel man davor brauchen solle. Wittemb., 1568. 4. — Barth. Scheider, Bericht, wie bey jetzund regierenden schwerliehen Seuchen der Pestilenz sowohl die Kranken als die Gesunden sieh zu verhalten haben. Bresl., 1568. — Joh. Spremberger, Gründlieher Bericht, Rath und Hülfe wider die pestilenzisehe Krankheit. Breslau, 1568. 4. — Andreas Ellinger, Wie man zu Zeiten der Pest sieh vorsehen und erhalten mœge. Vien, 1569. 4. — Thomas Alvarez, Regimento para preservar de la peste. Coimbra, 1569. — Vineent Calzavelia, De theriacæ abusu in febribus pestilentibus. Brix., 1570, it. 1586. 4. —

(*Suite de la note* 126.)

Aloys. Mundella, De peste et pestiferorum adfectuum omnium causis, signis, præcautione et curatione lib. IV, Venet., 1570, 4. — Girolam. Donzellini, Lettera intorno la natura, le cause e la cura della peste. Venez., 1570, 4. Vers. lat. auct. Joach. Camerario, Norimb., 1583. — Jo. Ant. Saracenus, De peste commentarius. Genev., 1571, 8, it. Lugd., 1589. Jac. Albertus (sive Aubertus), Libell. de peste. Lausannæ, 1571, 8. Guiliem. Saviroli, Brevis et accurata disputatio de peste. Bonon. et Paris, 1571, 8. — Jos Valdane, De theriacæ usu in febribus pestilentibus. Lib. I. Brix., 1570. Lib. II. 1571. 4. — Anton. Parolinus (medicus ferrariensis), De pestilentia Ticiniensi et de ea quæ a. 1571. Genevæ vehementer grassata est. (Citatur a Kundman in op. cit.). — Guil. Magistratus, Isagoge therapeutica de pestis sævitia, ejusque curatione et præservatione. Venet., 1572, 8. — J. Schilter, Regimen præservativum et curativum febris pestilentialis et morbi Anglici sudoriferi. 1572. — Baldass. Pisanelli, Discorso sopra la peste. Roma, 1572, 4. — Adam Lonicer, Ordnung für die Pestilenz. Frankf. a. M. 1572, 8. — Petr. Droet, Consilium novum de pestilentia. Paris, 1573, 8, it. Argentor 1576. — Nicol. Hovel, De pestis signis, causis et cura. Par., 1573, 8. — Adolph. Occonis, Conclusiones XXX de peste, ad quæstionem: num lues, quæ pestis dicitur, necessario habeat adjunctam febrem pestilentem, vel putridam, vel hecticam, ita ut vel contenta cordis, vel ipsius substantia putreat necessario: ejusdemque et aliorum Augustanæ reipubl. medicorum jurator. consilium contra pestem. August. Vindelic., 1573. 4. — Joan. Reusch, Methodus præcavendæ et curandæ pestilentiæ. Lips., 1573. 8. — Jac. Theod. Tabernamontanus, Consilium pro pestilentibus febribus. Heidelb., 1573, it. Francf., 1587. germ. linguâ: Regiment und Rathschlag. Heideld., 1568. 4, it. 1572. — Hieron. Donzellini (nomine ficto Eudoxi Philalethi), Apologia pro libello de febre pestilenti. Venet., 1574. 4. — Joach. Struppe a Gelhausen, Sitipotiamatechnia Antidotarii antitrimastigi, i. e. medela trium extremorum Dei flagellorum. Francf., 1574. 4. — Regiment, wie man sich in Zeit regierender Pestilenz halten solle. Nürnb., 1574. 4. — Rigault, Ergo in pestilentia aliquid divinum. Par., 1574. — Gentile, Introduct. practic. de febribus. V. Collect. varior. Venet., 1575. — Adam Schilling, Regiment, wie man sich in der grausamen und erschrecklichen Plage der Pestilenz verwahren solle. Nürnb., 1575. 4. — Cornel. Schyllander, Wie man sich in Sterbenslaufen zu verhalten habe. Frankf. 1575. 8. — Abraham Werner, Bericht für die Einfaltige, womit sie sich in der Pest verwahren und curir. sollen. Wittemb., 1575. 4. Leipz., 1590. — Victor Trincavelli, Tractatus de febre pestilentiali, cum ejusd. explanationibus in Galeni libr. de differentiis febrium. Venet., 1575, fol. — Cornelius Gemma, De naturæ divinis characterismis. Antwerp., 1575. 8, in quo libro continetur ejusd. tractatus de raro genere epidemicæ febris ac pestilentis; item libellus de ulteriori transmutatione febris pestilentis in pestilentiam veram. — Thomas Jourdan, Pestis phænomena, seu de iis quæ circa febrem pestilentialem apparent, exercitatio. Francf., 1576, ib 1686, 8. — J. Philippus Ingrassia, Informazione del pestifero e contagioso morbo, il quale afflige ed a afflito questa città di Palermo negli anni 1575 e 76, col regime præservativo e curativo. Palermo, 1576. Exstat vers. latin.: Brevis methodus curandi contagium, quod a. 1575 et 76 Panormum et loca vicina invasit. Panormi, 1576. V. Joach. Camerarii Synops. — Georg. Garneri, De peste, quæ grassata est Venetiis a. 1576, etc., ex quo opere majori desumpa est ejusdem epitome, sive brachylogia loimodes. Bruntruti, 1610, 8. — Franciscus Stabilis, Defensio contra asserentes pudendorum inflammationem non esse pestis signum. Venetiis, 1576. — Thom. Sommentii, De morbis qui per finitimos populos adhuc grassantur, et num ad pestes referendi sint. Cremonæ, 1576. — Ein kurzer Rathschlag. wie man sich vor der Pestilenz verhüten und bewahren, und so einer begriffen, jenem geholfen werden mœge; auf das anordnen des Rath's der Stadt Basel von der Facultæt der Medicin geschrieben. 1576. — Gios. Daciano, Trattato della peste e delle petecchie nel quale s'insegna il vero metodo che si dee tenere per preservarsi, e curare ciascun oppresso da tali infermità. Venez., 1576. 4. — Saladino Ferro Da Ascalo, Trattato di peste molto dotto e breve non più veduto. Venez, 1576. 4. — Ant. Glissente, Sommario delle cause che dispongono i corpi degli uomini a patire la peste. Venez., 1576. 4. — Trattato del metodo di vivere e delle precauzioni da osservarsi necessarie alla preservazione nel tempo di peste, Venez., 1576. — Risposta per il primo trattato delle cause della peste all' apologia di Annibale Raimondi Veronese, ibid., 1576. — Annib. Arimoni (Raimondi?) risposta fatta per il Sommario delle cause pestilenti. 1576, 8. — Gio.

(*Suite de la note* 126.)

Battista Susio, Libro del conoscere la pestilenza, dove si mostra, che in Mantova non vi è stato male di simil sorte l'anno 1575, nè s'è ragionevolmente potuto predire, che vi debbe essere la seguente primavera. Mantova, 1576. 4. Lat.; J. B. Susius, De peste. Mantuæ eod. anno. 8. — Simeon Simonis, Artificiosa curandæ pestis methodus, lib. II. Lips., 1576. 4. — Michielle Mercati, Instruzione sopra la peste, nella quale si contengono i rimedi, etc. Roma, 1576. 4. — Andreas Langer, Promptuari, wie sich die Pesthaftigen zur Zeit der Pestilenz verhalten und curiren sollen. Leipz., 1576. 4.—Sebast. Ajelli, Brevis discursus de imminente in regno neapolitano peste ann. 1576-77. Neapol., 1577, 4. — Franc. de Alphano, De pestilentia, febre pestilentiali et febre maligna. Neap., 1577, 8, it. Hamburg, 1618, 4. — Joh. Bapt. Carcanus, De peste opusculum. Mediol., 1577. 4. — Andreas Gabrielli, De peste. Bonon., 1577. 4.—Jac. Marinelli, De peste ac pestilenti contagio. Venet., 1577. 4. — Joan. Warvich, De pestilentia. Hafn., 1577. — Annibale Brigenti, Avvisi ed avvertimenti intorno al governo di preservarsi della pestilenza. Napoli, 1577. 4. — Cause e rimedi della peste raccolti per ordine di M. Gonzaga. Firenze, 1577. 8. — Nicol. Stelliola, De theriaca et mithridatis horumque antidotorum apparatu et usu. Neapol., 1577, 4. — Hieron. Mercurialis, De pestilentia in universum et præsertim de veneta et patavina. Venet., 1577, 1601. 4. — Item Patavii, 1580. Lugd. Batav., 1623, et in ejusd. opusculis selectioribus. Venet., 1644, fol.— Alessandro Canobbio, Il successo della peste occorsa in Padova a. 1576. Venezia, 1577. — Jul. Palmarius (Paumier), De morbis contagiosis. Lib. VII. Lutetiæ, 1577-78, it. Francf., 1601. Hagæ, 1644.— Joannes Bockel, De peste, quæ Hamburgum, 1565, gravissime afflixit. Henricopolis, 1577, 8. Ejusd., Pestordnung in der Stadt Hamburg, 1597, 8. — Marino Masucci, Trattato sopra la peste. Macerata, 1577. — Silvano Razzi, Modo di conservarsi sano per regole di vita, non solo quando è la peste, ma in tutti gli altri tempi. Firenze, 1577. — Giacomo Tronconi, libri IV, sulla peste e sul morbo pestilenziale. Firenze, 1577. 4. — Adam von Bodenstein, Heimliche philosophische Rathschlæge die Pest zu kuriren. Basel, 1577. 8. — Clemens Chelner, Bericht von der Krankheit der Pest. Gratz, 1577. 4. — Gervasius Marstaller, Kurzer Bericht, wie man sich vor der grausamen Pestilenz bewahren mœge. Ulsen., 1577. 8. — Reuchlin, Unterricht wider die Pestilenz. Lubeck, 1577. 4. — Jacob Schober, Bericht von der Krankeit der Pestis und infection. Gratz, 1577. 4. — Joan. Guinteri Andernaci Commentarius de victus et medicinæ ratione, tum alio, tum pestilentiæ tempore, observanda. Paris, 1577. 12. — P. Bugati, I fatti di Milano al contrasto della peste dal primo d'Agosto 1576 fino all' ultimo dell' anno 1577. Milano, 1578, 8. — Joan. Christierni, Qua ratione vita instituenda tempore pestis. Slesvic., 1578. 12. — Adreas Colich, Officina salutis adversus pestem. Magdeb., 1578, 8. — Joh. Neessen, Von der Præservation und Curation der Pestilenz. 1578. — Joach. Quenteni, Wie man sich vor der schædlichen jetzt regierenden Pestilenz bewahren solle. Erfurt, 1578. 4. — Cæsar Rinci, Disputatio de peste mediolanensi, quæ anno 1577 urbem afflixit; inserta in Joach. Camerarii Synops. V. Ejusd. Cinque libri degli avvertimenti, ordini, guida, e editi fatti in Milano ne' tempi sospetti della peste negli anni 1576, 1577. Venezia, 1579. — Joh. Wittich, Kurzer Begriff der Pest. Eisleben, 1578, fol. — Neuer Rathschlag von der Hauptkrankheit. Eisleben, 1579. — Alexander Massaria, De peste. Lib. II. Venet., 1579. 1618. 4. — Thom. Brasbridge. The poor man's jewels, a treatise of the pestilence. Lond., 1578. 8. — Roi-Le-Baillif de la Rivière, Traité du remède de la peste. Paris, 1580. 8. — Anton. Porto, De peste. Lib. III. Venet., 1580, 4. it. Romæ, 1585.—Johann Sigismund, Gœrtlizer Regiment in der Pestzeit. Wittenb., 1580. — Joh. Vingel, Ordnung in der jetzt schwebenden und regierenden Krankeit. Magdeb., 1580. 4. — Balth. Brunnerus, Ratio præcavendi pestem. Lips., 1581. Ejusd., Bericht von der Pestilenz. Leipz., 1581. 4. Halle, 1598. 4. — Anton. Fornesinus, Diss. de peste curanda. Basil., 1581. — Ludov. Gravius, De pestis præservatione et curatione. Heidelb., 1581. 8. — Alphon. Lopez, De morbo pestilenti liber unus. Valent., 1581. 4. — Pierre André, De la peste et de la cure d'icelle, Lion, 1581. 12. — Le Lièvre, Epidémiomachie, ou combat contre la peste. Paris, 1581. 8. — De Nancrel, Discours sur la peste. Paris, 1581. 8. — Ludw. Græw., Regiment, wie man sich in Sterbenslaufen zur Præservation und Curation der Pestkrankeit zu verhalten habe. Heidelb., 1581. 8. — Sebast. Libavius, Büchlein für die Kranken. Gœrliz, 1581. 8. — Joh. Errich, De officio fidelis et prudentis magistratus tempore pestilentiæ, rempublicam a contagio præser-

(*Suite de la note 126.*)

vandi liberandique libri duo. Neapoli Nemetum, 1582. 8, it. Bremæ, 1657, 8. — Ambrosius Paræus (Paré), Opp. omnia. Paris, 1582, fol. Lib XXII. — Fincellius (Vinariensis), Institutio de præcavenda peste; additis aliquot secretis medicinæ. Lips., 1582. 8. — M. Michael Uranius, De morbo pestilente commentar. Smalcad., 1582. 8. — (Mich. Venetus (!), Commentar. de morbo pestilente. Smalcad., 1582. 8). — Georg. Wald, Tractatus de terra sigillata, quomodo ea pesti venenis et variis morbis adversetur. S. Galli, 1582. 4. — J. Ewig, Die Pestilenz, ob sic eine anfallige Seuche sey und in wiefern ein Christenmensch weichen mœge. Basel, 1582. 8. — Joan. Selino, Descriptio pestilentiæ, quæ Pragæ aliisque in locis anno hoc 1582 grassabatur. Pragæ. 4. — Adamus Rhaistene, De peste Bohemiæ, quæ grassatur Pragæ, 1582-86. — Adamus Matthiada (Hradistini), De peste Bohemiæ, quæ grassabatur a. 1582. Lib. III. Pragæ, 1582. — Joannes (Parochus in civitate Bakow), Dialogus medici et rustici de peste a. 1582. (Extat etiam idiomate bohemico). — Joann. Rossini, Lacrymæ conceptæ supra Zatecio, peste una cum circumjacentibus aliquot civitatibus misere afflicto, addita consolatione anno 1582, in quo eo luis malo graviter concussa est universa fere Bohemia. (Vide Prochaska, Miscellanium der bœhmischen und mæhrischen Literatur. 1. B. 1 St. p. 103). — Rathschlag für die Pestilenz. Basel, 1582. — Philipp Imsen, Pestilentzbüchlein für die armen Handwerker und Bauersleut. Strasb., 1582. (Vers. lat. ib. 1583). — Regiment und kurzer Bericht, wie man sich in Sterbenslæufen, da die Pestilenz einreisset, halten, auch wie man sich vor dieser Sucht bewahren und mit welchen Arzneyen dieselbe zu kuriren und zu heylen seye; durch Jacob Theod. Tabernemontanum M. D. und Medicus ordinarius zu Wormbst; auf Befehl eines weisen Raths. Frankf. a. M. 1582. 8. — Pomarii Pestbüchlein. Magdeb., 1582, 8. — Henric. Christiani, An pestis sit morbus contagiosus? Basil., 1583. — Balth. Duval, De pestis curatione. Paris, 1583. 8. — J. Rhodius, Admiratio de peste. Erf. 1583. 8. — J. Mattenburg, Neu geordnetes Regim., wider den tœdtlichen gepressten der pestilenz. Lemgo, 1583. 8. — Huval, Discours de la peste. Paris, 1583. 8. — Philipp Schopf, Der Pest-Unterricht, wie man sich von solcher erblichen Sucht wieder helfen solle. Heidelb., 1583. 8. — Heinr. Smetius Unterricht, wie der gemeine Mann sich vor der Pestilenz hüten und heilen solle. Lemgo, 1583. 8. — Antoine Royet, De la peste, 1583, 12. — Bericht von den Ursachen, Zeichen und Kur der Pestilenz. Strasb., 1583. 4. — J. Matthesius, Kurz und einfæltig Regiment und Verordnung wegen der Pest. Danzig, 1583. 8. (Vid. Prætorii Athen. Gedanens., p. 44, et Sennerti Athen. Witteberg., cap. 6). — Silvio Faccio, Paradossi della pestilenza. Genova, 1584. — Michael von Glaubitz, Zwo Haustaflen für Reiche und Arme wider die fürchtende Pestilenz. Maynz, 1584. 8. — Victorian Schœnfeld, Consilium wider die Ruhr und Pestilenz. 1584. — Hier. Fabr. ab Aquapendente, Diss. de lue pestifera. Basil., 1585. — Joann. Capellani, Consilium de peste in Joann. Fernelii libro consiliorum medicinalium. Paris, 1585. 8. it Francf., 1585, ut et Hanoviæ, 1607. — Herlicii Tractatus de methodo curandi pestem. Gryhiswaldiæ, 1585. 4. — Joan. Juvenis, Epistola medicamenta bezoardica, quorum usus a peste præservat. Antwerp., 1583. 16. — Jac. Moller, De peste tractatus. Islebii, 1585. 4. — Petrus Salius, Diversus tractatus de febre pestilenti, et curationes quorumdam particularium morborum, quorum tractatio ab ordinariis practicis non habetur. Bonon., 1585. it. Francf., 1586. 8. — it. Harderovici, 1586. 8. — Agostino Bucci, Modo di conoscere e distinguere gl' influssi pestilenti, e difendere da quelli con buoni ordini politici le persone, le città e i luoghi. Torino, 1585. 8. — Joh. Pontanus, Bericht, was man in den schweren Pestilenzbæulen zur Præservation und Curation gebrauchen solle. Leipzig, 1585, 8. — Franc. Alexander, De peste. August. Taurinor., 1586. — Jean Suau, Traité de la doctrine de la peste. Paris, 1586. 8. — Victor Schœnheild, Regiment, wie ein jeder sich in Zeit der Pestilenz halten und bewahren solle. Gœrliz, 1586. 8. — R. Schwalbe, Unterricht von dem Verhalten in Sterbenlæufen. Neyss., 1586. 4. — Matth. Sebiz Bericht, Rath und Hülfe wider die pestilenzische Krankheit. Augsb., 1586. 8. — Peter Victorii, Leibsund Seelen-Arzney für die Pest. Magdeb., 1586. 8. — Franc. Thomasius, De peste. Romæ, 1587. 8. — César Augenville, Traité contre la maladie contagieuse de la peste. Paris, 1587. 16. — J. Jacob. Northeimer, De curanda peste ex Paracelso. Argentor., 1588. — Ant. Fornesius, De medicinæ victusque ratione, qui tempore pestis et semper erit observandus. Lugd., 1588. 4. — Jacob Horst, Von den wunderbaren Geheimnissen der Natur. Leipz., 1588. 4. —

(*Suite de la note* 126.)

Torquin Ocyorus de xxv radicibus pesti resistentibus. Argentor., 1589, 8. — Christ. Hieblein, Von der fürtrefflichen Arzney wider die Pest, welcher der Stein Bezoar ist. Constanz, 1589. 8. — Antonio Porti, De peste libri tres. Romæ, 1589. — Petr. Acevedo, Remedios contra la pestilencia. August., 1589, 8. — Ascanius Ortensi, Libri V della peste di Milano dell' anno 1576-77. Venezia, 1589. — Juvenalis Leveroni, Due discorsi. I Del reggimento della sanità in pericolo di peste. II Della vera cura delle posteme che si scuoprono nelle febbri pestifere. Torino, 1590. 4. — Carmona Praxis ad curandam cognoscendamque pestem. Adnex. : ejusd. tractat. an astrologia sit medicis necessaria. Hispali, 1590. 8. Ejusd, De peste et de febri cum puncticulis. Salmanticæ, 8. — Thomas Erastus, Epistola de quibusdam quæstionibus ad curationem pestilentiæ pertinentibus; inter varia ejusdem opuscula. Francf., 1590, fol. — Andreas Libavius, De peste. Jenæ, 1590, 4. — Thomas Forestus, Regimen pauperum contra pestilentiam. Rothomagi, 1590. 4. — Nicol. Hemminus, Antidotus adversus pestilentiam. Servestæ, 1790. 8. — Mœgling, Diss. de causis, differentiis et curatione febrium. Tübing., 1591. Ejusd., De tristissimo pestilentiæ morbo. P. I et II. Tübing., 1597. — Piotr. Umiatowsky de Klinonth, Nauka o morowym powietrzu. 1591. — Cnobloch, Diss. de pestis essentia et natura. Francf., 1795. — Pietro Parisi. Avvertimenti sopra la peste e la febbre pestilente con il sommario delle loro principali cagioni. Palermo, 1593. — Simon Kelwey, A defensative against the Plague. Lond., 1593. — Jac. Dornstein, Gewesner Prediger, Sterbenssucht; d. i. christliche und catholischer Bericht, von Sterbenslauft der Pest: sammt frag und antwort, ob man derselbigen Zeit fliechen soll oder nit. Ingolst., 1593. 8. — Codicius, Diss. de pestis natura et præservatione. Basil., 1594. — Petrus Olai, Oratio de febribus pestilentialibus earumque causis et symptomatibus. Herbonæ, 1594. 4. — Joan. Crato a Crafthein, De vera præcavendi et curandi febrem pestilentem ratione. Vid. Consilia et epistol. medicinales. Francof., 1595. 8, it. ib. 1598, fol. Cons. I, p. 157. V. p. 185, VII. p. 680. — Andr. Trevisani, Tractatus de causis, natura, moribus et curatione febrium pestilentium. Mediol., 1595. 4. — Blosius, Diss. de Peste. Heidelb., 1595. — Gerardus Columba, lib. II, De febris pestilentis cognitione et curatione. Messaniæ, 1596. 4. — it. Francof. 1601, ut et 1608. 8. — François Courcelli, Traité de la peste. Paris, 1596, 8. — David, Traité de la peste de Limoges, 1595. Limoges, 1596, in 16. — Rodericus a Castro, De peste, quæ a. 1596 Hamburgum et viciniam afflixit. Hamb., 1596. 4. — Tobias Dornkrelle, Bericht von der Pestilenz dieses 96sten Jahrgangs. Hamb. 1596. 4. — Joach. Camerarius, Synopsis quorumdam commentariorum de peste. Lips. 1597. 4, it. Norimb., 1683. 8. — Joh. Fincelius, Tractatus de peste. Vitemb. 1597. 8. — Lambach, Diss. de peste. Basil., 1597. — Eugen. Horat. a Monte sancto, Epist. et consultat. medicinal. Frcf., 1597, fol. T. I, lib. 6, epist. 1. T. II, ep. 24. — Romanus, Diss. de febre putrida et febre pestilenti. 1597. — Gotfried Steegh, Tractat. de peste. Würzb. 1597. — Joh. Nævii, Kurzer Bericht von der Pest. Dresd., 1597. 4 (vid. Adami Vitam medicorum, p. 220 sq.). — Matth. Zeizius, Orationes de causis et periodis pestilentium morborum. Francf., 1597. 4. — Georgio Rivetti, Trattato della peste, degli esantemi, degli antraci. Bologn., 1597, 8. Vers. lat. auct. Thom. Aubel. — Jean Truye, Traité de la peste. Douai, 1597. 12. — Tobias Fabricius, Kurzer Bericht aus der Landschaft, woher die giftige Seuche, Pestilenz komme. Neustadt, 1597. 8. — Joh. Pincier, Bericht, wie man sich in Pestilenzzeiten zu halten habe. Siegen, 1597. — Paul Simler, Bericht, wie man sich in diesen beschwerlichen, laufenden pestilenzischen Seuchen præserviren solle. Coburg, 1597. — Andreas Starkens, Bericht von der Pestilenz, wie mann sich davor bewahren solle. Erf., 1597. — C. Strubius, Bericht. wie der gemeine Mann in den gefæhrlichen Sterbenslaufen sich veahalten und kuriren solle. Wittemb., 1597. — Balth. Summer, Unterricht, wie in dieser gefahrlichen Pestilenzzeit jedermann sich halten und verwahren solle. Wittemb., 1597. 4. — Wendelin Thalii, Wie man vor der Pest sich præserviren solle. Mulhaus, 1597, 4. — Kurzer Bericht, wie man sich in der jezigen geschwinden eingefallenen Pest præserviren solle. Braunschweig, 1597. 4. — Ambergische Pestordnung. Amberg, 1597. 4. — Mich. Leyva, Remedios preservativos para el tiempo de peste y otras curiosas experiencias. Madrit, 1597. 8. — Alphons. Carillo, De peste. Madrit., 1598. 8. — Martinus Gomez, De pestilentiæ curatione methodica. Pampelon., 1598. 8. — Erasm. Hedeni, Admonitio de contagione et infectione pestifera. Lips., 1598. 4. — Jac. Lebselter, De ratione

Lyon (127); en 1629, dans Montpellier (128) et Digne (129); de 1629 à 1632, dans Milan (130); en 1630, dans Venise (131), dans Vérone (132) et dans Florence (133); en 1625, dans Nimè-

præservandi a peste. Lips., 1598. 8. — M. Martinez de Leiva, Remedia et præservationes contra pestem. Matrit., 1598. — Pietro Franc. Arellan, Trattato della peste. Asti, 1598. 4. — Jacobi Argenterii, professoris in Taurinensi universitate, libri tres, De peste. Taurini, 1598. — Præservation und Chirurgia für die Pestilenz. Steinfurt, 1598. — Caspar Buchaw, Bericht, wie man sich vor der Pestilenz verwahren solle. Magdeb., 1598. 8. — Laurent. Heland, Unterricht, wie man sich in der Seuche der Pestilenz kuriren solle. Frankf. an d. Oder, 1598. 8. — Dan. Schaller, Trotschrift bey geschwinden Sterbenslæufen. Magdeb., 1598. 12.— Jacob Volgnad, Unterricht bey der Pestilenz für die Stadt Kitzing. Nürnb., 1598. 4.— Antonio Perez, Tratado de la peste, y sus causas. Matrit., 1598. 8. — Christoph Meyrer, Hausregiment für die Seuche der Pestilenz. Leipz., 1598. — H. Augenii, Tractatus de præservatione pestis. Ex ital. trad. Lips., 1598. — Jos. Steinmetz, Kurze Instruction, wie sich Reiche und Arme vor der Pestilenz bewahren sollen. Leipz., 1598. 4. — Dawid Herlitz. Pestilenz-Ordnung für die Stadt Stuttgard, 1599. 4. — Alphons. Dies Daza, Avidos, y documentos para la preservacion y cura de la peste. Hispali, 1599. 4. — Schenk, Observat. med. rar. et nov., t. I, II. Francf., 1600. Lib. VI, obs. 174 et 183. — Nicolaus Boccangelini, De febribus morbisque malignis et peste. Matriti, 1600 et 1604. 4.— Gabriel Fallopius, De bubone pestilent. Vid. opp. omnia. Frcf., 1600. — Phil. Mar. Roffredi, Pestis et calamitatum Taurini, subalpinæ Galliæ Metropolis anni 1599. Taurini, 1600. 4. — Carol. Galli De febribus pestilentibus et malignis tractatus bipartitus. Ferrariæ, 1600. 4. — J. S. Vietheimer, Bericht von der Pestilenz aus den Büchern des Theophrastus, 1600. 4. —

Circa sæculum decimum sextum quoque vixerunt: Guil. Bunel M. D. de Universitate de Tholose (v. Bayle, Diction. I). Cure excellente et chacun desiderant de peste se preserver. — Jacob. Alieri (med. Cremonensis), Tractat. contra pestem. — Homoboni Offredi (med. Cremonens. v. Arisii Cremon. literat., t. II, p. 227 sq.), De pestilentia libri tres.

(127) Joh. Grillot, Lugdunum lue affectum et refectum, an 1628 et 29. Lyon, 1629.— Papon, ouv. cit. t. I, p. 165-185. Il dit p. 174: « Il y avait trois ou quatre cents personnes par heure qui recevaient le trait contagieux ou celui de la mort. On voyait six ou sept malades dans la même chambre, et trois ou quatre dans le même lit. L'un mourait; l'autre, tourmenté par des douleurs cruelles, poussait des cris affreux; tandis qu'un peu plus loin, un troisième, devenu fou par l'effet de la maladie, se livrait à mille extravagances. Les moins malades employaient leurs forces défaillantes à secourir ceux qui l'étaient davantage. »

(128) François Ranchin (professeur en médecine, chancelier en l'université de Montpellier, consul et viguier de cette ville), Opuscules ou traités divers et curieux en médecine. Lyon, 1640. In-8°. (Ils contiennent des traités sur les moyens de préserver les villes de la peste, sur les villes atteintes de ce fléau, sur leur désinfection après la disparition du mal; enfin, ils renferment l'histoire de la peste de Montpel. de 1629 à 1630.) — Papon, l. c., t. I, p. 185, s'exprime ainsi: « Le cardinal Richelieu arriva à Montpellier dans ces entrefaites; le roi vint ensuite avec une cour nombreuse et une division de l'armée qui faisait la guerre aux calvinistes. Il est à peine arrivé, que le mal, qui couvait secrètement, éclate dans plusieurs quartiers, et répand la terreur dans toute la ville. Le roi s'enfuit, l'armée défile, les habitants éperdus font leur bagage; les uns les chargent sur des charrettes, les autres les portent sur leurs épaules, et les chemins se couvrent de fuyards qui ne sont pas assurés de trouver un asile. »

(129) Gassendi, not. eccl. Diniensis.— Papon, ouv. cit., t. I, p. 194, et Histoire de Provence, t. IV, p. 459.

(130) Jos. Ripamonti, liv. V, De peste quæ fuit an. 1630 in urbe Mediolanensi. Mediolan., 1641, in-4°.—Gio. Tadino, Ragguaglio dell' origine e giornali della gran peste di Milano del 1629-32. Milano, 1643.— Muratori, Governo politico, etc., l. citando.

(131) Michael Angelus Rota, De peste Veneta, an. 1630. Venise, 1634, in-4°.— Gli storici delle cose Venez., che scrissero der pubb. decret. t. VIII. f. 472. ed. 1720.— Nani, Storia della republica Veneta. Venise, 1686, liv. VIII, p. 389. (Cette peste est la dernière qui affligea Venise; il n'est question ici que de la ville seulement.)

(132) Francesco Pona, Il gran contagio di Verona nel mille seicento e trenta. Vérone, 1727. In-4°.— Frari, l. c., p. 400.

(133) Francesco Rondinelli, Relazione

gue (134) ; en 1656, dans Naples (135), Rome (136) et Gènes (137), ainsi que dans Londres (138), en 1665, sans parler d'autres pestes moins fameuses (139). La bibliographie de ce siècle sur cette affection est immense (140).

---

sul contagio stato in Firenze l'anno 1630 e 1633. Firenze, 1634. In-4°. — Alexand. Righi, Historia morbi contagiosi, qui Florentiam depopulatus est a. 1630.

(134) Cette peste est surtout remarquable par l'ouvrage classique de Diemerbrœck : De peste Neomagensi. Arnheim, 1644. In-4°. Amsterdam, 1665. In-4°. Genève, 1721. In-4°. Voyez aussi les œuvres complètes de l'auteur, anat. et médec. Utrecht, 1685. In-folio.

(135) Giannone, Storia delle guerre civili del regno di Napoli.

(136) Bernard. Juvellino, Historia pestis Romæ a. 1656. — Jérôme Cardinal Gastaldi, Tractatus politico-legalis de avertenda et profliganda peste, Urbem invadente annis 1656 et 57. Bologne, 1684. In-folio.

(137) Pierre de Castres, Pestis Neapolitana, Romana, Genuensis, annorum 1656 et 1657, fideli narratione delineata et commentariis illustrata. Vérone, 1657. In-12.

(138) Nathanael Hodges, Loimologia, sive pestis nuperæ apud populum Londinensem grassantis hist. narratio. Lond., 1672. In-8°. — Thom. Sydenham, Works. Lond., 1769. Sect. II, ch. II, p. 74. On the pestilent fever, and plague of 1665 and 1666. — Richard Morton, Append. ad tractat. de febribus continuis.

(139) Ainsi elle attaqua Lisbonne de 1601 à 1602 (Zacut. Luzitanus, l. citando); la Livonie et Londres en 1603 (Lebenwaldt ad a. 1602) ; l'Allemagne en 1606 (Lebenwaldt, l. c.) et en 1607, surtout Augsbourg (Jean Castelli, l. citand.); en 1607-1608 Spalati (Mich. Farlato, Illyr. sacrum, t. III, p. 449. — Frari, l. c., p. 373); Londres en 1609 (Lebenwaldt) ; Bâle (Wurstcisen, Chronic. Basiliens) et l'Alsace (Lebenwaldt, l. c.), en 1610 ; la Souabe en 1611 (idem), Dilling principalement en 1614 (Charl. Stengel, l. citand) ; Augsbourg (Raymond Minderer, l. citando), et la Dalmatie (Jean Tanzlinger, in Dal. chronolog. Iadrens, n° 97. — Siméon Glinbavaz, en ses mémoires. — Frari, l. c., p. 376, en 1619; pendant les années 1623-24-25, Petavia, en Styrie (Lebenwaldt, p. I, p. 26); Londres, la Lorraine et la Sicile, en 1625 (Papon, l. c., t. II, p. 288); Toulouse, en 1626 (id. ibid.); Constantinople, en 1627 et 1628 (Lebenwaldt); de 1628 à 1633, les lieux ci-dessus désignés, et de plus la Lombardie, surtout Mantoue, Crémone, Parme, Plaisance, Lodi, Bergamo, Brescia, Modène (du mois de juillet 1630 au mois de janv. 1631), Turin (de janv. 1630 à la fin d'août 1631), Bologne, Vicence (de juillet 1630 à janvier 1631), et Padoue (15 sept 1630). — Voyez les ouvrages cités ci-dessous, de Turella, Fabroni, Fiocchetto, Tirelli, Imperialis, etc. (La ville de Faïence seule, grâce à des précautions convenables, en fut préservée). Elle atteignit l'Allemagne en 1632 (Lebenwaldt); la Silésie en 1633 (id.), la Saxe en 1634 (id.), Francfort-sur-Mein en 1635 (Wienerische Pestbeschreibung, p. 16) ; la Hollande et la Gueldre, surtout Nimègue, en 1635-36-37 (Diemerbroeck, l. cit.); la Livonie (Lebenwaldt) et Londres (Papon, l. c., t. I, p. 289), en 1638; Marseille en 1640 (Pr. Maurizio da Tolone, l. citand.); l'Autriche en 1644-45 (Réglement sanitaire de Ferdinand III); Valence en 1647-48 (Alonz. Burgos, l. citand.); la Provence (P. Maurizio, l c.) et la Dalmatie (Frari, l. c., p. 459. — Carlo Venanzio, Memoria sul contagio di Sebenico dell' anno 1649) en 1649; la Sardaigne en 1650 (Papon, l. c.); l'Alsace, la Suède et la Pologne en 1651 (Lebenwaldt, l. c.); Arras (Boyer, Lettres sur la peste) ; le Danemark (Th. Bertholin, Hist, anat. rarior., Cent. VI), et la Russie, surtout Kasania, Astracan et Moskou (Olearius, Neue orientalische Reise. Schleswig, 1647, p. 163. — Collins, Present state of Russia, p. 267. — Richter, l. c., II° tom., p. 157) en 1654; Brême et Brunswich en 1657 (Laurent Gieseler, l. cit.); Malte en 1676 (Papon, l. c., p. 292); la Hongrie en 1678, et Vienne en 1679 (Fuhrmann, Altes und neues Wien., Vienne, 1738. 2 vol., p. 907); enfin Astracan en 1692 et 1693 (Richter, l. cit, p. 168).

(140) Pauli Mali (rectoris Modrensis), Tractatus de peste, anno seD LIbera nos à MaLo. — Kistenius, Diss. de peste. Basil., 1601. — Ambros. Nunnez, Liber de peste. Conimbriæ, 1601. — Petr. Vaez, De epidemia pestilenti. Valentiæ, 1601. — Andreas Valdivia, Tractatus de peste. Hispali, 1601. — Martin Silberhaar, Bericht, wie man sich itzt in vorstehenden pestilenzischen Sterbensläufen verhalten solle. 1601. 4. — Petr. Forestus, Observationum et curationum lib. XXVIII. Francof., 1602. fol., liber VI, in quo agit de febribus pestilentibus contagiosis, publice grassantibus et malignis, ac de morbis epidemicis. — Ximenes Sava-

13. *Dix-huitième siècle.* — Pendant les dix premières années du dix-huitième

riego, Tratado de peste, sus causas, preservacion y cura. Antiquariæ, 1602. 4.— Tom. Zefiriele Bovio, Fulmine contro i medici putatii rationali. Verona, 1602. 4. — Christoph. Heinr. Ayrer, Regiment, wie man sich in der Pestilenz verwahren mœge. Nürnberg., 1602. 4. — Dav. Theod. Blasceri, Enchiridion continens remedia contra pestem. Antwerp., 1603. (Vid. Foppens, Biblioth. Belg., t. I, p. 231.) — Baekmeister, Diss. de peste. Rostockii, 1603. — Marsil. Cagnati, Epidemia Romana (exstat in ejusd, opusculis variis. Romæ, 1603. 4). — Thomas Fink, Diss. de peste. Hafniæ, 1603. — Emanuel Gomez, De pestilentiæ curatione methodica. Antwerp., 1603. 4. — Joh. Matthæi, Tractatus de peste, sive discursus de febre pestilentiali, quæ superioribus annis Germaniam pervagata est. Francof., 1603. 8. — C. Fab. Paulini, Prælectiones Marciæ sive commentar. in Thucydidis historiam de peste Atheniensium. Venetiis, 1603. 4. — Francisc. de Sylva Olivera, De curatione carbunculi contagiosi. Granatæ, 1603. 4. — —Thom. Lodge, Treatise of the plague. London, 1603. 4. — Christophor. Perez de Herera, Animadversiones de carbunculis. Pinciæ, 1604. 4. — Henricus a Bra, Catalogus medicamentorum facile parabilium pestilentiæ veneno adversantium. Arnheimii, 1605. 8. — Joan. Bened. Sylvaticus, De compositione et usu theriacæ Andromachi, de unicornu, lapide Bezoar. smaragdo et margaritis, eorumque in febribus pestilentialibus usu. Bergami, 1605. 4. — Joannes Heekius, De peste et quæ præcipue grassatur tot abhinc annis in Belgio. Devent., 1605. 4. — J. Pidoxi, Pestis cura et polychresti descriptio, 1605. 8. — Peter Schœneich, Gründlicher Bericht und Rathschlæge, wie man in diesen schweren Lœufen der Pestilenz sich halten und bewahren solle. Frankf., a. d. Oder, 1605. 4. — Alonzo de Freylas, Conocimento curacion y preservacion de la peste. Jaen, 1605. 4. — D'Amboise, Ergo pestis a cœlo. Paris, 1606. — Alphonsus de Freitas, Tractatus de curatione et præservatione pestis. Giennii, 1606, 4. — Galli, Tractat. de peste. Francf., 1606. 8. — Jessen, Diss. de curanda tollendaque peste. Pragæ, 1606. — Franciscus du Port, Pestilentis luis medendæ ratio. Poëma. Paris, 1606, 8. — Joan. Conrad. Rhumel, Loimographia. Amberg., 1606, 8. — Nicolas Ellein, Avis sur la peste, 1606. 8. — François Montignon, Secrets polydedales contre la peste. Paris, 1606. 8. — Traité de la peste par les chirurgiens de Paris. Paris. 1606. 12. — Réimprimé en 1623. 8. — Brentii, Anordnung zur Zeit der Pestilenz. Amberg., 1606. 8. — Michael Sebirag, Vier Rathschlæge von dem pestilenzischen Fieber. Nürnb., 1606. 8. — Christ. Henricus Ayrer, Regimen pestis et dysenteriæ populariter grassantium præservandæ. Argentorat., 1607. 4. — Rudolphus Goelenius, De pestis febrisque pestilentialis causis, differentiis et signis. Marburg., 1607. 8. — Nicolas Habicot, Problèmes sur la nature, préservation et cure de la maladie pestilentielle. Paris, 1607. — Joh. Bauhin, Bericht, wie man sich in Pestzeiten zu verwahren habe. Marburg., 1607. 8. — Simon Berger, Pestordnung. Gota. 1607. 4. — Wilhelm Bœckel, Bericht, wie man sich in diesen jetzigen gefærhlichen Zeiten der jetzt einreissenden Pest verhalten solle, 1607, 4. — J. Crüger, Pestordnung, Unterricht, wie man sich in Sterbenslæufen von der Pestilenz præserviren solle, 1607. 4. — Joh. Hiltprand, Ordnung bey der Oesterreichischen Pestilenz. Passau, 1607. 8. — Theobalt Noblot, Kurzer Bericht, wie man sich von der Pestilenz bewahren solle, und, so einer damit behafted, ihm geholfen werden mœge, 1607. 8. — Daniel Rindfleisch (alias Bucretius, physicus Wratislaviensis) edidit cum collega suo Ruhmbaumio: eine Pestordnung, 1607. — Maynzische Pestordnung. Maynz, 1607. 4. — Pestordnung des Raths zu Leipzig, 1607. 8. — Bericht, wie man sich bey vorstehender erschreeklichen Pestilenzzeit verwahren mœge. Jena, 1607. 4. — Bericht, wie die Arzneyen in vorstehender Sterbensgefahr zu gebrauchen seyen, 1607, 4. — Joannes Castelli, Tractatus de peste ejusq. causis signis et curatione. August. Vindelic., 1608, 8. — Henningius Scheunemann, Paracelsica de morbo mercuriali contagioso, quem pestem vulgus vocat, ex quintuplici ente. Bamberg., 1608. 4. — Homo afflictus in quem astra, elementa, meteora impressionesque meteorologicæ funestam important pestem. Per Andr. Gallum. Francof., 1608. 8. — Daniel Stangius, Antidotum pestis. Vitemberg, 1608. 8. — Bericht von dem Verhalten in der Pest. Kœlln, 1608. 8. — Bericht der Würtembergischen Hofmedici, wie man sich zur Zeit der Pestilenz halten solle. Tübing., 1608. 8. — Unterricht von allerhand Mitteln und Arzneyen bey regierender Infection und Seuche der Pestilenz. Nürnb., 1608. 4. — Unterricht, wie man sich von der Pest zu præserviren habe, zum Ge-

siècle, la peste ravagea tout le nord de

---

brauche des Fürstenthums Braunschw. Berlin, 1608. — Samuel Pegge, Observations on the plague in England in the county of Derby. Y. 1608, 1609. (Vid. Archæolog., vol. vi, p. 79.) — Dionysius Schrœck, Beschreibung von dem Ursprung, Art und Eigenschaft der Pestilenz. Grætz, 1609. 4. — Ordnung und Rath, auch Verzeichnifs der Arzneyen wider die Pest in den Apotheken. Helmst. 1609. 4. — Bazin, Non ergo pestilentiæ et putridarum febrium eadem curatio? Paris, 1610. — Felicianus Betéra, Noctes Brixianæ, sive de igni pestilenti. Brixiæ, 1610, fol. item de cunctis humani corporis affectibus, de febribus malignis et pestilentibus. Ibid., 1629, fol. — Sebastianus Blossius, Prodromus refutationis quarumdam exercitationum David. Verbe zii, Super disp. quadam de peste. Tübing., 1610. 4. — Laurentius Haan, Consultatio de peste. Francof., 1610. 8. — Dan. Basil. a Teutschenberg, Theses de pestilentia quas defendit sub præsidio M. Jacobi Zcbenii a Wissentina, scholæ St.-Henrici rectore. Pragæ, 1610. 4. — Theses medicæ de peste seu pestilentia, expositæ ab Alexandr. Anton. Ign. Schamsky, med. Cand. Vetero-Pragæ, 1610. 8. — Eustachius Rudius, De morbis occultis et venenis, lib. v. Venet., 1610. — Joan. Andr. Sgambatus, Opusculum de pestilenti faucium affectu, Neapoli sæviente. Neapoli, 1610. 4. — Christoph. Guarinonii, medici Veronensis, Consilia medica, p. 74. Venetiis, 1610. — Hippolitus Gaurinonius, Greuel der Verwüstung des menschichen Geschlechts. Ingolst. 1610. fol. — Ejusd. Pestilenz. Ingolst. 1612. 8. — Matthias Untzer, Bericht von der Pestilenz., 1610. 4. — Julius ab Ætzema, Frisius, Tractatus de peste. Hanoviæ, 1611. 8. — Joan. Aischard, Medicina universalis adversus pestem et corporis et animæ. Halæ, 1611. 12. — Arnissæus Henningius, Diss. de præservatione a peste. Francof., 1611. 4. — Joan. Jacob. Crafft, Observatio de peste aliisque morbis acutis, deque exstinctis non protinus humandis. Vid. Fabritii Hildani, Obs. chirurg. Cent. ii. Genuæ, 1611. 8. — Nicolaus Laurentius, Alexipharmacum adversus pestem. Francf. ad Mœnum, 1611. 8. — Withelm Pithopœi, Vincetoxium, wie man sich wider die heftige Krankheit der Pestilenz oder Infection, auch wider alles Gift und Vergeben præserviren und curiren mœge. Kempten, 1611. 8. — Martin Forster, Antidotus loimopolemica: wahre Natur und Beschreibung des Ursbrunges

(*Suite de la note* 140.)

der sehr schædlichen Pest. Zerbst, 1611. 4. — Matth. Martini, Bedenken zur Præservation und Curation der pestilenzialischen Seuche. Eisleben, 1611. 4. — Valentin Rumpelt, Bericht von der Seuche der Pestilenz. Coburg. 1611. 4. — J. Schleher, Nützliches Regiment, wie zu diesen gefæhrlichen Sterbenslæufen von der Pestilenz Gesunde zu bewahren und Kranke zu kuriren seyen. Constanz, 1611. 4. — Michael Schoen, Bericht, wie man sich in den jetzigen Sterbenlæufen der Pest und pestilenzischen Fieber mit Verwahrung derselben verhalten solle. Coburg, 1611. 4. — J. F. Balthas. Schœnholzer, Tractat von der giftigen Seuche der Pest. Bern., 1611. 8. — Bericht, wie man sich in Sterbenslæufen mit der Præservation und Kur zu verhalten habe. Francf., 1611. 4. — Kurser und nœthiger Bericht, wie man sich in den itzt schweren Sterbenslæufen mit der Arzney verhalten solle. Halberstadt, 1611. 4. — Nicolaus Henza, Oratio hospitalis in qua quæritur: utrum pestis tempore mortem oppetere, vel vita diuturniore frui utilius fuisset? Bernæ, 1612, 8. — David Spilenberger, Leutschoviensium Poliater, De præservativis et curativis pestis remediis teutonico sermone. Leutschov., 1612. 4. — Thom. Bauerschmidt, Verzeichniss der Arzneyen, so man in der Pest zu gebrauchen pflegt. Halle, 1612. 4. — Ordnung, wessen sich die Burger zu Trier bey sterbender Luft zu verhalten haben. Trier, 1612. 8. — Verzeichniss der nothwendigsten Arzneyen, so man zur Zeit der Pestilenz zu gebrauchen pflegt., 1612. 12. — Paul. Barbette, Opera omnia. Genevæ, 1613. 4. T. i, p. 207. Tractatus de peste cum notis Francisci Deckeri. Lugd. Bat., 1667. ibid. 1678. 12. — Goclenius, Loimographia, in qua graves quædam arduæque quæstiones circa curam pestis resolvuntur. Francf., 1613. — Sebastian. Petrigius, Nauka iak sie sprawowac w czasic moru. Cracov, 1613. — Antonius Politius, De febribus pestilentialibus. Panormi, 1613. 4. (Vid. Mongitoris, Bibliotheca Sicul. T. i, p. 71.) — Knobloch, Diss. de peste. Rostock, 1613. — Leschius, Diss. de pestis natura et cura. Marp., 1613. — Odomari, Quæstio an lapis philosophicus valeat contra pestem? Vid. theatr. chemic. Vol. iii. Argent., 1613. 8. — Hieronymus Perlini, Declamatio adversus morborum contagionem hujusque auctores et fautores. Hanoviæ, 1616. — Barthol. Schœnborn, Dialogus de peste. Vitemb.. 1613. 8. — Joann. Jessen a Jensen, Consilium adversus pestem. Giesæ, 1614. 12. — Gunther, Diss. de peste. Lips., 1614. — Martin.

(*Suite de la note* 140.)

Pansa, Consilium antipestiferum. Lipsiæ, 1614. 4. — Carol. Stengel, Historia pestis. Aug. Vind., 1614. 4. Dilingæ cod. anno. 8. — J. Vigier, Des médicaments de la peste. Lyon, 1614. 12. — Christoph. Perez de Herrera, Animadversiones de carbunculis. Matriti, 1614. — Abraham. Hossmann, De causis naturalibus, ex quibus pestis oritur et repellitur. Budissin., 1614. — J. Casp. Helbling, Diss. de peste, procreata ex triplici ente, scilicet divino, astrali, naturali. Friburg., 1615. Jos. Quercetanus, Pestis Alexicacus, sive luis pestiferæ fuga. Paris, 1615. it. Vol. II. Opp. medicor. ejusdem sub titulo: Quercetani redivivi, cum commentario editor. a Joann. Schrœder. Francf., 1648. 4. ut et 1679. — Joh. Hennem. Reysingh, Idea loimodes in qua salubresac certissimæ luis pestiferæ contagionem præservandi curandique rationes suggeruntur. Francf., 1615. 4. — Matth. Unzer, Catoptron loimodes, h. e. de lue pestifera. Lib. III. Halæ Saxon., 1615. it. 1621. 4. — Meurer, Diss. de peste. Lips., 1616. — Jacob. Cornicius, Bericht von Aderlassen in der Zeit der Pestilenz, und von der Cur der Pestilenz-Drüsen. Francf., 1616. 8. — Ludovic. Gardini, Alexiloemus. Duaci, 1617. 8. — Nicol. Angelini, De morbis malignis et pestilentibus, de causis, præsagiis, medendi methodo. Matrit., 1618. 4. — Evangelistæ Quatrammi (Monachi Augustini), Tractatus de peste ex idiomate italico in latinum translatus ab Andr. Hildebrando. Lips., 1618. 8. — Abraham Marchfredi, Tractatus de pestilitatibus. Lignitii, 1618. 8. — Herm. Follini, Amulctum Autonianum, seu luis pestiferæ fuga. Antwerp., 1618. 8. — Schaller, Diss. de peste. Vitemb., 1618. David Verbezius, Exercitationum medicarum super disput. quadam de peste, libr. I. Campoduni, 1618. 4. — Recueil des remèdes pour se préserver et guérir en temps de peste. Toulouse, 1618. 12. — Joan. Fernelius, Opp. medica. Venet., 1619. Consil. LXVII de abditis rerum causis. Lib. II, cap, 10, 11, 12. — Lagus, Diss. de pestilentia. Basil., 1619. — Raymund Minderer, De pestilentia. August. Vind., 1619. 8. — D'Averault, Remède préservatif contre la peste. Londres, 1619. 8. — Balth. Clodius, Tractatus de peste. Oppenheimi, 1620. 4. — Barralis, Paradoxes de la peste. Paris, 1620. — Emanuel Labadie, Traité de la peste, remèdes, observations notables. Toulouse, 1620. 12. — Jean de Lamberière, Traité de la peste, de ses causes et de sa cure. Rouen, 1620. 8. — Hieronym. Galler, Consilium und Regiment, wie man sich mænniglich in pestilenzischen Læufen zu verhalten habe. Oppenheim, 1620. 4. — Halberstædtisches Pestbedenken, beydes zur Præservation und Curation von den medicis daselbst. 1620. 12. — Rodericus a Fonseca, Consultatio pro febre pestilentiali, quæ a. 1621 Romæ grassata est. Consult. I. N° 49. — Enoch. Hutzing, Gedanensis sacr. lit. studiosus de peste. Gedani, 1621. 4. — Letus, Ergo pestis a cœlo. Paris, 1621. — Petrus Schotanus, Speculum in quo luis pestiferæ causæ, signa, accidentia, curatio proponuntur. Holmiæ, 1621. 8. — Guilielmus Huldericus Waldschmidt, Diss. de singularibus quibusdam pestis Holsaticæ. Kilon., 1621. 4. — J. Heinisius, Bericht von der Pestilenz. Augsb., 1621. 8. — David Herlitz, Consilium politico-physicum, was eine Stadt, in welcher vergangenen Herbst die Pest angefangen, künftigen Frühling auf den Strassen und in den Hæusern fürnehmen solle. Frankf., 1621. 4. — Paul Manzer, Von den giftigen Fiebern und der Pest. Leipz., 1621. 8. — Fr. Paracelsus, Von der Pest, an die Stadt Stœrzingen geschrieben. Frankf., 1622. 4. — Joan. Kornthaver, Commentarii ad paracelsi tractat. de peste. Franc., 1622. — Guilielm. Marquis, Decas pestifuga, seu X quæstiones problematicæ de peste. Antwerp., 1622. it. 1627. 4. — Ludovicus Settala, De peste et pestiferis affectionibus. Lib. V. Mediolani, 1622. it. 1630. 4. — Thom. Boncore, De populari horribili ac pestilenti gutturis annexarumque partium affectione nobilissimam urbem Neapolin ac totum fere regnum (a. 1622.) vexante. Neapoli, 1622. 4. — Fedrici, Diss. de peste. Lips, 1623. — Guy de la Brosse, Traité de la peste. Paris, 1623, 8. — François Citois (Citesius), Avis sur la peste et sur les moyens de s'en préserver et guérir. Paris, 1623. 8. — Duret, Avis sur la maladie. Paris, 1623. 8. — Antoine Mizaldo, Divers remèdes et préservatifs contre la peste. Paris, 1623. 12. — Joseph de St.-Hillier, Loimologia contenant les causes et les remèdes contre la peste. Pont-à-Mousson, 1623. 12 — P. Lemaître, Les très-approuvés remèdes et préservatifs contre la peste et l'épidémie. Paris, 1623. — Conseil présenté au roi contre la peste. Paris, 1623. 8. — De la peste, de ses préservatifs et remèdes. Paris, 1623. 8. — Nath. Chytræus, Epistola satyrica adversus pestem. Rostochii, 1624. 4. — Lemich, Oratio de peste carmine heroico scripta. Rostoch., 1624. — Duncanus Liddel, De peste. Neomagi, 1624. — Joan. Stephani, Summa præcautionis ratio, pestiferæ contagionis, ac primum de contagiosa

(*Suite de la note* 140.)

aëris natura. Venet., 1624. 12. et in ejusdem. opp. universis. Venet., 1653. fol. — Anton. Politius, De febribus pestilentialibus pestis a me nominatis, cum bubonibus, carbunculis et aliis pravis symptomatibus grassantibus per urbem Panormi, die 16 junii 1624. 4. — Martin Horky, Wegweiser, wie man sich vor der Pestilenz bewahren solle. Rostock, 1624. — Ge. Lothus, Bedenken bey itzt gefærlichen Pestilenzeiten. Kœnigsberg, 1624. 4. — Bericht, wie die angeordneten præservativmittel wider die jetzt anhaltende Pestilenz zu gebrauchen seyen. Braunschweig, 1624. 4. — Pestordnung des Raths zu Rostock. Rostock, 1624. 4. — J. Warwicks, Bericht wider die pestilenzialische Krankheit. Copenhagen, 1624. 8. — Berault ergo pestis præcavendæ vomitio. Paris. 1625. — Joan. Hornung, Cista medica. Norimberg., 1625. 4. p. 47. Ejusd. Rath und Hülfe in pestilenzzeiten. Herborn, 1625. 8 — Michael Dorings, Pestunterricht. Breslau, 1625 et 1631. — Engelb. Lamelin, De vita longa, lib. II, item tractatus de peste a patre compositus. Insulis, 1625. 12. — J. Poppius de pestalitate. Francf., 1625. 8. — Francisc. Crescentii, De morbis epidemicis qui Panormi vagabantur a. 1625, seu de peste ejusque natura et præcautione tractatus. Panormi, 1625. 4. —Marc. Antonio Alimo, Discorso intorno alla preservatione del morbo contagioso e mortale, che regna in Palermo e in altre città e terre della Sicilia. Palermo, 1625. 4. — J. Donati, Relazione sul metodo di curare le glandule pestilenziali coi remedi esterni. 1625.— Matth. Hœrnigk, Bericht für die Einwohner der Stadt Eger, wie ein jeder wider die regierende Pest sich verwahren solle. Nürnb., 1625. — J. Heinr. Kirchberger, Aphorismi seu canones medicinales. Nürnb., 1625. 4. — Sylvius Kundmann, Instruction, wie man sich zur Zeit der Pest præserviren solle. Dresd., 1625. 8. — Thom. Reinesii, Rath und Bericht, wie bey jetzt grassirender Pestseuche man sich derselben manniglich zu bewahren hat. Gera, 1625. 4. — J. St.-Strobeiberger, Kurze Beschreibung der gewissensten Arzneymittel zur Præservirung und Kur in diesen Sterbenslæufen. Nürnb., 1625. 8.— Ejusd. succinctæ disputationes de peste. Norimberg., 1625. 8. — H. Wohnstorp, Kurzes Tractætlein von der Pest und irhen vornehmsten Zufallen. Hersford, 1625. 12. — Kurzer Bericht, wie man der itzt einschleigenden Pest begegnen mœge. Lüneburg, 1625. 4. — Pestordnung der Stadt Rothenburg an der Tauber. Rothenburg, 1625. fol. — Gründlicher Unterricht, wie man sich von der Pestilenz bewahren solle. Berlin, 1625. 4. — Hering's, Directions in a pestilential contagion. London, 1625, 4. — Sleszkowski, O ustrzez'eniu y leczeniu morowego powietrza. 1625. — Bernard. Bergat, Commentarius de crudeli lue et contagioso morbo circa Panormum et alias Siciliæ urbes grassante. Messaniæ, 1626. — Cramer, Diss. de peste nova. Lips., 1626.— Martinus Luther, Regimen antipestilentiale. Erford., 1626. (Exstat versio Germanica auctore Joh. Weber. Erford, eod. anno). — Hieron Montuus, Practica medica. Venetiis, 1626. — Joachimus OElhafen, De seminario pestilenti juxta corpus vivum latitante disquisitio physico-med. Dantisci, 1626. 4. it Francf. 1638. 4.— Augusti Wichmann, Apothecha spiritualium pharmacorum contra luem contagiosam, aliosque morbos. Antwerp., 1826. 4. — Gabriel Clément, Le trépas de la peste. Paris, 1626, 8. — Pierre Sordes, Traité de la peste. Lyon, 1626. 12. — Herm. Becker, Einfaltiger Bericht und Extract wegen der jetzt grassirenden Pestilenz. Halberstadt, 1626. 4. — Arnold Kerner, Loimologia d. i. Discurs von der giftspeyenden Seuche der Pestilenz. Leipz., 1626. 4. — Joh. Rehfeld, Medicinischer Anschlag, auf das der Stadt Erfurt zugehœrige Landvolk gerichtet. 1626. 4. — Constitutio edictalis Ferdinandi II, imperatoris, de peste, itidem pro Styria publicata est a. 1626. — Ordnung und Regiment, wie sich der gemeine Mann in der Pest zu verhalten habe. Strasburg, 1626. 8. — Unterricht, wie sich die Bürgerschaft in Seuchen zu erhalten habe. Strasb., 1626. — Francesco Morato, Trattado para preservar da mal de peste. Coimbra, 1626. 4. — J. Eisenring, Præservations und Curationsmittel, wie man sich von der Pest verhalten solle. Dilling., 1627. 12. — Andreas Tenzel, Von Natur und Kur der Pest. Erfurt., 1627. 4. — Hyacinth. de Alpherio, De peste et vera distinctione inter febrem pestilentialem et malignam. Neapoli, 1628. 4. — Guillielm. Ader, De pestis cognitione, prævisione et remediis. Tolosæ, 1628. 8. — Mangold, Diss. de peste. Basil., 1628. — Ludovic. Schmid, Epistola de urinis pestiferorum; exstat in Horstii observat. medicar. libr. IV posterioribus. Ulmæ, 1628. 4. — Valerio Martini, Discorsi della cura della peste, dei carboni, etc, Venezia, 1628. 4. — Alvare, Sommaire des remèdes tant préservatifs que curatifs de la peste. Toulouse, 1628. 12. — Etienne Binet, Remèdes souverains contre la peste et la mort soudaine. Vienne, 1628. 12. —

(*Suite de la note* 140.)

Jean Eeuyer, Remèdes contre la peste et l'air contagieux. Dijon, 1628. 12. — Guil. de Lerrisse, Méthode pour guérir la peste et se préserver d'icelle. Vienne, 1628. 8. — Vincent Robin, Avis sur la peste reconnue en quelques endroits de Bourgogne, avec le choix des remèdes. Dijon, 1628. 12. — Etienne Ideley, Secrets et remèdes contre la peste. 1628. 8. Avis salutaire contre la maladie épidémique et pestilentielle de la ville de Lyon, dressé à la requête des commissaires de la santé, par les docteurs aggrégés du collége de ladite ville, en 1628. Lyon, 1628. 12. — Aphorismi oder kurze Regel, wie die Wærter im Hause bey den Kranken thun sollen. Nürnberg, 1628. — Georg Bergner, Tractat von der Pest. 1628. 4. — Tobias Ebeling, Idea Loimodes. Hamburg, 1628. 4. — Kœnig, Consilium medicum über die leidige Pest. Bern., 1628. — Israel Thelotten, Bericht, wie man sich in Sterbenslæufen verhalten solle. Augsb., 1628. 12. — Nicol. Abraham Frambesarius, De pestis curatione et præcautione. Francf., 1629. fol. — Nelarius Glacani, Tractatus de peste. Tolos., 1629. 12. — Joan. Grillot, Lugdunum lue affectum et refectum annis 1628. 29. — Lugd. 1629. 8. — Clemens Guilielmi, De peste bipartiti operis, l. I. Tolos., 1629. 8. — Guil. Beaumontensis, De peste. Tolos., 1629. 8. — Alexandri Tadini (physici Mediolanensis), Tractatus de origine et progressu pestis Mediolanensis a. 1629. (Vid. Picinelli, Ateneo dei litterati Milanesi, p. 17.) — Horatius Lymbisani, De febribus, libri IV. De terræ motu prout causa pestis. Neapol., 1629. 4. — Henric. Paschasius, Enchiridion de pestilentia. Hafn., 1629. 8. — Lodovico Locatelli, Trattato della peste. Venez, 1629. — Zwey kurze Tractætlein von der Pestilenz. Zurich, 1629. 8. — Martin Fabricius, Paradoxa loimodes. 1630. 4. — Joann. de Montes d'Occa, De febris pestilentis essentia. Hispali, 1630. — Jacob. Sylvius, Liber de peste et febre pestilentiali. Vid. Opp. med. P. IV. Colon. Allobrog., 1630. fol. — Andr. Torella, De peste Italica. Lib. II. Bononiæ, 1630. 4. — Pomp. Bolognetti, Consilium de præcautione, occasione mercium ab insultibus eminentis contagii, ad senatores Bononiæ sanitatis præsides. Bononiæ, 1630. fol. — Vinc. Alsar. a Cruce, Providenza metodica per preservarsi dall' imminente peste. Discorso pratico. In Roma, 1630. 4. — Arcasio, Discorso sopra la preservazione e cura della contagione. Savona, 1630. 8. — Luchino Boesio, Trattato delli buboni e carboni pestilenziali, delle loro cause, segni e curazione. Genova, 1630. 8. — Pier' Antonio Bonaldi, Discorso razionale contro la presente epidemia pestilente. Treviso, 1630. — Cavagnino, Compilatione delli veri e fedeli remedii da preservarsi et curarsi dalla peste. Milano, 1630. — Mocea, Discorsi preservativi e curativi della peste. Milano, 1630. — G. Pavoni, Modo di preservarsi e curarsi della peste. Genova, 1630. 8. — Anton. Pellicini, Discorso sopra li morbi contagiosi pestilenziali. Firenze, 1550. 8. — Lodovico Settala, Della preservazion della peste. Milano, 1630. 8. — Joseph. Ripamontius, De peste Mediolanensi (1630 ?). — Giacomo Soldi, Antidotario per il tempo di peste. Milano, 1630. 8. — Preservazione della peste di un medico Padovano. Padova, 1630. 4. — Raccolta di avvertimenti e ricordi per conoscere la peste per guarirsi e preservarsi; mandata alle stampe per ordine del Magistrato di sanità di Venezia. Venezia, 1630. 4. — Marcellin Hercule Bompart, Nouveau chasse-peste. Paris, 1630. 8. — Jacques Roland, Antiloimie contre la peste. Rouen, 1630. 8. — Daniel Becker, Fünfzehn Fragen von der zehnjæhrigen Pest im Preussischen. Kœnigsberg, 1630. 4. — Melchior Feige, Pestregiment oder Bericht von dem Wesen und Curation der erschrecklichen Seuche der Pestilenz. Dresden, 1630. 4. — J. Scaliz, Bericht, wie man sich bey den schweren Zeiten der Pest sowohl præservative als curative zu verhalten habe. Freiburg im Breisg., 1630. 12. — Statutes and orders against the affection of the plague. London, 1630. 4. — Petrus Paschalis, De febre pestilenti. In praxi medicinæ de febribus. Lugd. Bat., 1631. 8. — Baldus Balduus, Prælectio de contagione pestifera, Romæ, 1631. 4. — Cæs. Crivellati, De peste. Viterb., 1631. 8. — Vincent. Alphons. a Cruce, Consilium prophylacticum a lue pestifera. Romæ, 1631. — Ferdinand. Ephanius, Aureus de peste libellus. Neap., 1631. 4. — Andreas Marianus, medicus Bononiensis, de peste anni 1630., cujus generis fuerit et an ab aëre. Bononiæ, 1631. 4. — Francisci Fabroni, De origine et causis pestilentis morbi a. 1630 Italiam infestantis. Bonon., 1631. 4. — Thom. Grossi, Quæstio an morbi, qui in Italia et præsertim in Gallia cisalpina hoc anno vagantur, sub nomine pestis veniant, an vero inter febres pestilentiales numerari debeant. Venetiis, 1631. 4. — Joannis Imperialis, Pestis anni 1630 descriptio historico-medica. Vicentiæ, 1763. 4. — Bartholom. Ambrosini, Modo facile di preservar e curar di peste. Bologna, 1631. 4. — Giov.

(*Suite de la note* 140.)

Francesco Fiocchetto, Trattato della peste e del pestifero contagio di Torino dell' anno 1630. Torino 1631 e 1720. 4.— Francisc. Rubeus (alias Rossi), medicus genuensis edidit idiomate Italico tractatum de peste. Genuæ, 1631. (Vide Oldoini, Athenæum ligusticum, p. 201.)— Domenico Ponticelli, Trattato compendioso sopra il male della peste, o contagio, sua preservazione e cura. Bassano, 1631. 8. — Maurizio Tirelli, Della peste della Badia del Polesine. Rovigo, 1631. 4. — Dialogo nel quale si discorre del mal della peste. Pisa, 1631. — Combat et victoire contre la peste. Paris, 1631. 8. — Du François, Traité de la peste, de ses remèdes et préservatifs. Paris, 1631. 12. — René Gendry, Traité de la peste. Angers, 1631. 4. — Wittembergische Pestordnung. Wittemb., 1631. 4. —Willis, On the plague. London, 1631. 8. — Discorso del medico Cesare Rentio sopra la peste di Milano e sua espulsione, raccolto dal Cavaliere Ascanio Centorio. Milano, 1632. — Troilo Lancetta, Della pestilenza commune ai bruti e del contagio mortale dell' uomo. Venezia, 1632. 8. — Georg. Magirus, Von der Pest. Amsterdam, 1632. 8. — Darmstædtische Pestordnung, 1632. 8. — Brendel, Diss. de contagio et contagio pestilenti. Basil., 1633. — Philibert Marchini, Problemata de peste. Florent., 1633. 4. — Alexand. Righi, Historia morbi contagiosi, qui Florentiam depopulatus est a. 1630. Florent., 1633. 4. — Joann. Dominici Prossimi, Consultatio medica de faucium et gutturis anginosis et pestiferis ulceribus. Messinæ, 1633. 4. — Schoner, Diss. de natura et cura pestis. Gryphiswald., 1633. — Viviani, Apologia de peste. Venet., 1633. 4. — Zeidlerus, Diss. de pestilentia. Lips., 1633. — Martin Fabricius, Paradoxa loimodes. Rostock., 1633. 4. — Hermanni Folini, Amuletum Antonianum seu de luis pestiferæ fuga ejusque remediis, libri II. Amstelod., 1633. 12. — Hœveri, Methodus præcavendæ curandæque pestis. Ingolst., 1634. Valerius Martini, Tractatus de pestilentia et veneno pestilenti, et affectionum valde malignarum pestem producentium natura. Venet., 1634. 4. — Mich. Ang. Rota, l. c. — Fr. Rondinelli, l. c. — Treatise a much profitable against the pestilence. 1634. 18. — Joan. Bodecher, Orationes duæ de contagione et morte contemnenda. Leiden., 1635. 12. — Andreas Habernfeld, De peste ex quinduplici ente. Hagæ Comit., 1635. 8. — Anton. Lancellotti, Liber de peste. Venet., 1635. fol. — Carol. Romatet, Tractatus de peste una cum crisiologia. Paris, 1635. 8. — Alberto Michaele de Antoni, Discorso per ben governarsi della peste. Padova, 1635. 4. — Lucilii Terzagi (medici et professoris græcæ et latinæ linguæ, qui mortuus est a. 1636), De peste libri III. (Vide Picinelli, l. c., p. 400.)— Theod. de Beza, De peste quæstiones duæ: una, sitne contagiosa? altera, an, et quatenus sit christianis per secessionem vitanda? Lugd. Batav., 1636. 12. — Petrus Paaw, De peste. Lugd. Batav., 1636. 16. — Petri Florentii, Additamenta ad Paaw, Tract. de peste. Lugd. Bat., 1636. 12. — Heinsius, Diss. de pestilentiæ natura et curatione. Lips., 1636. — Joann. Matthæi, Diss. de natura pestis febriumque pestilentialium, et malignarum. Groning. 1636. — Joachim Schell, Liber de peste. Hafniæ, 1636. 4. — Canadelle, Traité de la peste. Genève, 1636. 12. — Henricus Freytag, Gründlicher Bericht von der Pest und Hungarischen Krankheit. Halberst., 1636. 8. — Certain directions for the cure of the plague and preventing the infection. London, 1636. 4. it. Oxford, 1665. 8. — Pestordnung, herausgegeben von Andreas Mavius, philos. et med. doct. Practicus zu Zwickau. 1637. — Casp. Anthors, Exercitatio antiloimica, d. i. kurzes Bedenken wegen der allgemein grassirenden Seuche auf das Iarh 1637. — J. de Viana, Trattado de peste, sus causas, y curacion, y el modo, que se a tenido en curar les secas y carbuncos pestilentas, que an aprimido la civdad de Malaga el an. 1637. 4. — Buchholz, Oratio de venenosa contagione quam pestem vocamus. Jen., 1638. 4. — Honor. Hering, De pestilentia tractatus singularis. Brem., 1638. 12. — Philip. Justi, Inquisitio de peste. Venet., 1638. 4. — Michaelis, Diss. philologica de peste. Lips., 1638. — Andr. Rivinus, De peste Lipsiensi an. 1637. Lips. 1638. it. 1680. 8. — Schrodæi, Diss. de peste febriumque pestilentium malignarum cura. 1638. — Petrus de Vega, Pestis præcavendæ et curandæ methodus. Genev., 1638. 12. — Giov. Battista Anselmi, Opera nella quale si dichiara l'essenza della peste, nome, etc. Genova, 1638. 4. — Joh. Agricola (Wundarzt), Bedenken von der Pest., 1638. 4. — Robert. Lyonnet, Loimographia, seu reconditarum pestis et contagii causarum curiosa disquisitio, ejusdemque methodica curatio. Lugd., 1639. 8. — Andr. Spenholz, Bericht von der grausamen Seuche der Pestilenz. Linz, 1639. 12. — Bericht, wie man sich bey der jetzigen Zeit verhalten, und die Mittel gegen die schleunige infallende Pest gebrauchen solle. Lüneburg, 1639. — Rolandus Capellutto, De curatione

(*Suite de la note* 140.)

pestiferorum apostematum. Francf., 1640. 8. et : de curatione pestis tractatus. Editio nova emendatior cura H. Conringh. Brunswigæ, 1649. 4. — Rolfink, De febre pestilentiali et maligna in genere. Jenæ, 1640, et : Diss. de pestilentia naturæ et curatione. Ibid., 1641. — Bartholomeo Barbato, Il contagio di Padava dell' anno 1630 al 1631. Rovigo, 1640. 4. — Angelo Sala, Trattato della peste. Venezia, 1640. Versio latina exstat auctore Georgio Horstio de præservatione et curatione pestis. Marpurgæ, 1641. 4. Opp. medica, tom. III. Amstelod. 1661. 4. — Giov. Anton. Vignati, Antidotario contro la peste. Bologna, 1640. — Drey auserlesene Tractætlein von der Pest. Frankf., 1640. 4. — Michael Doring, Fasciculus quorumdam tractatuum de peste. Brig., 1641. 4. — Mahu, Diss. de peste. Lugd. Bat., 1641. — Lazar Meissonerius, De abditis epidemiarum causis, etc. ad præcavendam et feliciter curandam luem pestiferam. Lugd., 1641. 4. — J. Morelli, De febre purpurata epidemica et pestilente, quæ ab aliquot annis per Burgundiam et omnes fere Galliæ provincias misere debacchatur. Lugd., 1641. — Joan. Rhenani, Antidotarium pestilentiæ. Francf., 1641. 8. Prodiit cum ejusd. epistolis chymicis. — J. Ripamonti, l. c. — Faust. Gibellius Tarvisino, De recta inquisitione legitimæ pestis in genere liber unus. Utini, 1641. — Gisbertus Vœtius, Disputatio de peste ; prodiit cum ejusdem dissertatione epistolica de vitæ termino. Ultraject., 1641. 8. — J. Louis de la Breville, Traité de la contagion et des remèdes. Paris, 1641. 8. — Francisc. Gibelli, De inquisitione pestis in genere. Utini, 1642. 4. — Saubert, Diss. de peste. Argentor., 1643. — Giov. Tadino, l. c. — Diemerbroeck, l. c. — Jon. Bapt. van Helmont, Tumulus pestis cum ejusd. tractat. de lithiasi, febribus, etc. Colon, 1644. Opp. omnia. Venet., 1657, p. 649. — Ranchin, l. c. — Gafford, Physical directions in time of plague. 1644. 4. — Uhl, Diss. de peste. Altorf, 1645. — Constitutio edictalis Ferdinandi III, imperatoris, de peste, promulgata et in Styria ann. 1645. 1652. — Joh. Weber, Amuletum az az Rœvid és szükséges Oktakas à Dœghalalrol. Bartfa, 1645. 12. (Liber iste de peste Hungarice scriptus, Germanico quoque et Italico idiomate impressus legitur.) — Gagliardi, Del ritto nelle febri pestifere. Milano, 1645. — Vincent. Risica, De febre pestilenti Panormitanam urbem obsidente. Messaniæ, 1647. 4. — Francisc. Pona, l. c. Et : De ratione alexipharmac. pestilent. morborum. — Ejusd. Remora adversus pestilentes morbos. (Recens. Ghilinus in gymnas. Patavino, t. II, p. 300.) — Giac. Tommaso Rossi, Trattato della pestilenza di Savona, 1647. 4. — Wiion, Traité touchant la préservation des villes qui sont dans l'appréhension de la peste. Dovai, 1647. 12. — Thom. a Castro, Remedia contra pestem seu antidotum universum damni publici. Antiquariæ, 1648. — Ragguaglio dell' origine e giornalieri successi della gran peste seguita in Milano, 1629 al 1632. Milano, 1648. — Petr. Barba, Resumta de la materia de peste. Madrit., 1648. 4. — J. Balt. Vicent. Gil, Relacion y discurso de la essencia, preservacion, y curacion de las infirmidades pestilentes, que tuevo in la ciudad de Valencia an. 1647. Valencia, 1648. 4. — Francisc. de Cabrera, Remedia contra pestem. 1649. fol. — Gabriel du Crot, De peste. Castris, 1649. 4. — Rod. Laurentius, Catastrophe vitæ humanæ ex pestilentia. Pisauri, 1649. 4. — Philip. Guidberti; Medici officiosi opera, centies antehac Gallice edita, nunc primum latine reddita. Paris, 1649. 8. (Continent X, de peste, Doctoris Nicolai Ellain, Tractatum cum notis in eum Patini.) — August. Thoner, Observationes de peste ; insertæ ejusdem observationum medicarum haud trivialium libris IV. Ulmæ, 1649. 4. item 1651. Opp. p. 65. — Joh. Bohnii, professoris Lipsiensis, Disputatio de prophylaxi pestis dubia (citatur a. Dan. Fischer). — August. Hauptmanni, Pathologia animata, in epistola præliminari de viva mortis imagine ad Petrum Joan. Fabrum. Francf., 1650. 8. — Banzer, Diss. de peste. Wittemb., 1650. — Melchior Sebizii, Disputatio medica de morbis contagiosis et contagio. Argentorat., 1650. 4. — Alonzo Burgos, Tratado de la peste. Corduba, 1651. 4. — Daniel Beckher, Diss. de peste. Argentor., 1652. — Matth. Ramelow, Wie der gemeine Mann sich mit schlecten Mitteln wider die Pest bewahren und heilen kœnne. Braunschweig, 1652. 4. — Marc. Anton. Alimo, Consigli medico-politici del senato Palermitano per l'occorrente necessità della peste. Palermo, 1652. 4. — Hieron. Cardanus, De venenorum differentiis, viribus et præsertim de pestis generibus. Patavii, 1653. 8. — Daniel Sennertus, De peste pestilentialibusque ac malignis febribus. Opp. omn., t. V, lib. 4. Francf., 1653. 4. — Gio. Batt. Palliani, Trattato della peste in Genova. Genova, 1653. 4. — Ezechiel Bautschner, Rath, wie man sich in Sterbenslæufen verhalten solle. Nürnb., 1653. 8. — Kurzer Bericht, wie dey jetziger

(*Suite de la note* 140.)

Pestgefahr sich ein jeder verwahren kann. Breslau, 1653. 4. — Thom. Bartholinus, Historiarum anatomicarum rariorum. Cent. VI. Hafn., 1654. Cent. III, hist. 60. — Ejusdem cista medica Hafniensis. ib. 1662 et epistolarum medicinalium. Cent. IV. ib. 1663. 8. Epist. II. — Georg. Krugk, De peste. Soræ, 1654. 12. — Lederer, Diss. de peste. Basil., 1654. — Mœllenbroeck, Diss. de peste. Erford, 1654. — Nathan Voit, De contagionis essentia, speciatim de peste. Basil., 1654. 4. — Georgii Mageri ab Hallinga, Informatio de peste. Gothenburgæ, 1654. 8. — J. Heune, Kurzer Unterricht von der Pest und Pestilenzischen Fiebern. Greifswalde, 1654; et Consilium zur Præservation und Kuration der Pest. Ibid. 1680. — Infections-Ordnung von Ferdinand III. Wien., 1654.—Andreas Knoeffelii, Methodus medendi febribus pestilentialibus et epidemicis. Argentor., 1655. 12. — Hieron. Occhi, lib. IV, De pestilentibus et venenosis morbis, cum tractatione de febribus malignis vulgaribus. Brixiæ, 1655. 4. — Louis de Beaufort, Traité de la peste. Leyde, 1655. 12. — Joan. Bapt. Bindi, Loimographia, seu historia pestis contagiosæ, quæ a. 1656 in ecclesiasticam ditionem fuit illata, lib. V. Romæ, 1658. 4. — Petrus Borellus, Observationum medico-physicarum. Cent. IV. Paris, 1656. Obs. 5. — Carol. Valesius de Bourgdieu, De peste et exanthematibus. Ad Alexandrum VII. Romæ, 1656. 4. — Joan. Ewig, De officio fidelis et prudentis magistratus tempore pestilentiæ. Bremæ, 1656. 8. Bernard Juvellino, l. c. — Felix Platerus, Prax. medic. Basil., 1656. 4, t. II. — Georg. Sabinus Roscius, De peste. Romæ, 1656. 8. — Fabricio Ardizzoni, Ricordi intorno al preservarsi e curarsi della peste. Genova, 1656. — Sebastiano Baldo, Trattato della peste. Genova, 1656. 4. — Giov. Francesc. Capello, Epilogo d'osservazioni di antidoti contro la peste. Genova, 1656. 12. — Vitangelo Maffei, Racconto della peste nella città di Modugno; sua origine, governo, medicina e purificazione. 1656. — Naldi, Regole per la cura del contagio. Roma, 1656. 4. — Gio. Andrea Lorenzini, Breve compendio del contagio di Roma dell' anno 1656. — Davide Valenza, Ligulejo aforistico, ovvero promptuario metodico di preservazione e curazione, etc. Venezia, 1656. 4. — Breve compendio del contagio della citta di Napoli. Napoli, 1656. — Consulti medici per preservarsi dai mali correnti nella città di Napoli. Roma, 1656. — Jeremia Gernti, Pestregiment. Leipz., 1656. — Petrus a Castro, l. c. — Eichsted, Diss. de peste. Gedani, 1657. — Joan. de Viana, Tractatus de peste Malagensi. Malagæ, 1657. 4. — Joann. van der Wiers, Observationes rariores, t. I et II. Amstelod., 1657. 12. et Leid. 1727. 8. Cent. I. obs. 99. — Caldera de Heredeas, Tractatus de peste Hispalensi; exstat in ejusdem tribunali medico, p. 176. Lugd., 1658. fol. — Antonius Deusing, Disquisitio de peste: prior, an contagiosa pestis sit? altera, an vitanda et quomodo illæsa charitate? Groningæ, 1658. 16. — Ejusd. Tractatus de peste, in quo de pestis natura, causis, signis, præservatione et curatione agitur. Grœning, 1658. 12. — Christianus Ehlwart, Metrica descriptio pestis, quæ anno 1657 mense julio primum affligere cœpit, etc. Colbergæ, 1658. 4. — August. Gallarati, De peragendis in peste et pestiferis affectibus. Ticini, 1658. 4. — Athanasius Kircher, l. c. — Augustinus Lomeni, De peragendis in peste. Ticini, 1658. 8. — Padre Antéro Maria (di St. Bonaventura, Agostiniano Scalzo) lazzeretti della città e riviera di Genova del 1657. Genova, 1658. — Giuseppe Colantonio, Ragguaglio della peste scoperta nella città di Rieti nell' anno 1656. Roma, 1558. 4. — Unterricht, wie der giftigen anklebenden Seuche der Pestilenz zu begegnen sey. Hannover, 1658. 4. — Hyacinthus Clavaronii, Clavis in pestem. Neapoli, 1659. 8. — Herm. Conring, Diss. de peste. Helmstad., 1659. 4. Item 1678. 4. — Carlo Morisiano, Torchio delle osservazioni sulla peste di Napoli nell' anno 1656. Napoli, 1659. 4. — Philipp. Grülling, Sonderbarer Tractat von der Pest. Northausen, 1659. 4. — W. Bulleyn, A dialogue wherein is a good regiment against the fever pestilence. London, 1659. 8. — Flaminius Gaston. Zipperus, Tractatus de peste. 1660. 12. — Georg. Horstius, Opp. omnia. Norimb., 1660. fol. Tom. II, p. 339. — Alessio Degli Alessi, Preservazione e storia della peste di Este. Padova, 1660. 4. — J. Andreas Graba, Beschreibung der unaufhœrlichen giftbœsen anfalligen Landfiebern. Erf. 1660. 8. Et: Medicinische Erinnerungen, wie man sich bey jetziger gefærlichen bœsen Seuche der Pest verhalten mœge. Ibid. 1666. 8. — Heinrich Wolff, Von der Pest. Duderstadt, 1660. — Padre Maurizio da Tolone (cappucino), Trattato politico da praticarsi ne' tempi di peste. Genova, 1661. 12. — David Jouysse, Examen du livre de Lamberière sur le sujet de la peste. Rouen. 1662. — Graunt's, Natural and political observations. Lond. ed. 2. 1662. — Tycho Brahe, De elixire pestilent. et morbo epidem. (Exstat in:

(*Suite de la note* 140.)

Cista medica Thom. Bartholini. Hafniæ, 1662.) — Franc. Joelis, Opera medica. Amstelodami, 1663. 4. (Tom. V, De peste.) — Laurent. Gieseler, Observationes medicæ de peste Brusvicensi a. 1657. Brusv., 1663. 4. — Christoph. Schorer, Medicina peregrinantium. Ulmæ. 1663. 8. p. 101. — Balth. Timæus a Guldenklee, Consilium de peste. Lips., 1663; ut et in ejusd. epistolis medicinalibus et consiliis. Lips., 1665 et 1667. 4. — J. A. Huswedel, Bericht, wie bey einfallender Krankheit ein jeder sich verhalten solle. Hamburg, 1663. 4. — Plempius, Loimographia, sive tractatus de peste. Amstelod., 1664. 4. — Christ. Lisptorii, Wohlmeinendes Bedenken von der Pestilenz, mit angefügten Berichte, wie mann sich vor derselben verwahren und sich kuriren kœnne. Stade, 1664. 4. — Laurent. Strauss, Diss. de jure arcendi ob metum pestis. Francf., 1665. fol. it. Vitemberg., 1683. — A brief treatise of the nature, etc. of the pestilence. By W. Kamp. Lond., 1665. The history of the great plague in London in the year 1665. Lond., 1754. — Bell's, Remembrencer of christenings and mortalyti containing the weekly bills during the plague. 1665. 4. — Certain necessary directions for the cure of te plague and preventing the infection by the King special command. Lond., 1665. (Edicta publicata a collegio medicorum Londinensi die 26 maii 1665. Accessit novus articulus V continens instructiones pro inspectoribus). — Richardi Kephale, Medela pestis. Lond., 1665. — Godofredi Bidloo, Diss. de peste. Lugd. Bat., 1666. 4. — Jac. Boujonnier, Alexiterium. Rouen, 1666. 8. — Balth. Andr. Ferrioli, Armamentarium physico-antipestilentiale. Francf., 1666. 8. — Keul, Diss. de peste. Giess., 1666. 4. — J. Matth. Nester, De peste et dysenteria. Bayreuth. 1766. 4. — Girolamo Ghilini, Annali d'Alessandria. Milano, 1666. p. 108, 110, 111, 119, 121. — P. Gabriel, Proselyte charitable, ou petit discours de la peste. Toulon, 1666, 4. — Zach. Nicol. Goez, Consilium medicum, was massen bey jetzt umschweifenden Fiebern man seine Gesundheit vermehren undwieder zurecht bringen kœnne. Zwickau, 1666, 4. Ejusd. Unterricht, wie man jetzt grassirender Pestilenzialseuche und Ruhr sich præserviren und kuriren kœnne. 1667. 4. Et: Unterricht, wie bey gefæhrlichen Sterbenslæufen præservando et curando sich jeder zu verhalten habe. Zwickau, 1680. — Engelhard Tack, Erinnerung, wie man sich bey Sterbenslæufen bewahren, und von der angefallenen Seuche kuriren mœge. Darmstadt, 1666. 4. — Ewerard Welper, Bericht von der pestilentischen Seuche. Strasburg, 1666. 8. — Badische Pestordnung. 1666. 4. — Kurzes Bedenken wegen der hin und wieder einreissenden Seuche, wie mann derselben begegnen mœge. Giessen, 1666. 4. — Bericht, wie man sich im Bisthum der ansteckenden Seuche zu verhalten habe. 1666. 8. — Kurzer Bericht, wie man sich bey itzt grassirender Seuche mænniglich verhalten solle. Stuttgard, 1666. 8. — Bericht von der Seuche der Pestilenz. Stuttgard, 1666. — Bericht, wie man sich bey der Seuche zu verhalten habe; für die untere Marggrafschaft Baden. Durlach, 1666. 8. — Kurzer Bericht, wie bey jetziger geschwind einzeissenden Pest sich ein jeder præserviren und theils kuriren kœnne. Nebst einem Anhange von allgemeiner rothen und weissen Ruhr. Darmst., 1666. 4. — Pestordnung der Churpfalz. 1666. 4. — Loimotomia or the pest anatomized by G. Thompson. Lond., 1666. — Austins, Anatomy of the pestilence. A Poem. Lond., 1666. 8. — Hirtebrod, Diss. de peste. 1667. — Roet, Aphorismi de peste. Pestis adumbrata. Amstelod., 1667. 12. — Ernestus Stochmann, Hodegeticum pestilentiale, sive quæstiones quinquaginta de peste. Lips., 1667. 4. Et: Hodegeticum pestilentiale sacrum. Lips., 1667. 12. — Valentin. Henric. Vogler, Opusc. de vi imaginationis in peste producenda; cum ejusd. commentario diæteticorum. Helmst., 1667. 4. — Paul, Barbette, Tractatus de peste, cum notis Franc. Deckeri. Lugd. Batav., 1667. 12. — Nützlicher Bericht, vie man sich vor der Pestilenz hüten, und so man mit derselben behaftet, wieder curiren mœge. Basel, 1667. 4. — Cramer, Diss. de peste. Lugd. Bat., 1668. — Ludov. Overdats (medic. Bruxellensis) scripsit idiomate Belgico tractatum de peste. Bruxellis, 1668. 12. (Vid. Toppens, Bibliot. Belgica. T. II, p. 835.) — Philipp Grüling, Observationum et curationum medicarum Cent. VII. Lips. 1668. 4. Cent. IV, obs. 1, 55. — Harmes, Diss. de peste. Brem., 1668. — Joan. Theod. Schenk, Diss. de peste. Jenæ, 1668. — Wiessner, Diss. de malo pestifero. Lips., 1668. — Avis pour se préserver et guérir de la peste. Rennes, 1668. 8. — Traité nouveau et singulier de la préservation et curation de la peste. Lausanne, 1668. 12. — Ordnung, wornach man sich der ansteckenden Seuche halber bey jetzigen gefæhrlichen Læufen in der Pfalzgrafschaft bey Rhein zu richten habe. 1668. — Everard. Gockel, Enchiridion medico-practicum de

(*Suite de la note* 140.)

peste et venenis. August. Vindel, 1669. 8. — Thomas Montanus, De peste Brugensi. Brugis, 1669. — Guilelm. Parent, Methodus sanandi peste affectos, principiis certis stabilita. Leodii, 1669. 8. — Carol. de la Font, De veneno pestilenti et pestilentiæ curatione. Dissertationes duæ. Avenion., 1670. item Amstelod., 1671. 12. it. Jenæ, 1685. 8. — Ordre public pour la ville de Lyon pendant la maladie contagieuse. Lyon, 1670. 4. — Gott. von Lankisch Bericht, wie man sich bey jetziger Pestilenz zu verhalten habe. Zittau, 1670. — Leo Bimius, Pestis ad vivum delineata et curata. Leod., 1671. — J. Albertus Haasleben, Armamentarium antipestinum. Coloniæ, 1671. 4. — Guiliel. Parent, Dialogus inter Hippocratem, Paracelsum et Themisonem, quo demonstrantur causæ pestis et effectus. Leodii, 1671. 12. — Pock, Loimographia, sive diss. de peste. Viennæ, 1671. — Nicol. Chorier, Histoire générale du Dauphiné depuis l'an M jusqu'à nos jours. Lyon, 1671. Liv. 14, p. 480; liv. 15, p. 490; liv. 16, p. 580. — Denis Fournier, Traité méthodique de la guérison de la peste. Paris, 1671. Ejusd. L'art qui chasse la peste. Paris, 1671. — J. Isaac Quatroux, Traité de la peste, de la différence de la pourpre, la petite vérole, etc. Paris, 1671. 8. — Stubbes, Epistolare discurs concerning phlebotomy. London, 1671. 4. — Berricow, Diss. de Peste. Lugd. Bat., 1672. — Nathan Hodges, l. c. — Bautzmann, Diss. de peste. Lugd. Bat., 1673. — Bejer, Diss. de peste. Venetiis, 1674. — Philippi Hœchstetteri, Augustani physici, rariorum observationum medicarum pars posthuma. Curante Joh. Philippo Hœchstettero, auctoris nepote. Francf., 1674. (Continet pestem Augustanam a. 1628.) — Wolf Hœfer, Hercules medicus. Norimb., 1675. 4. Lib. II, c. 1. — Theobaldi Normanni, Tractatus de peste. (Reperitur junctus cum Georg. Hieron. Velschii, Exoticarum curat. et observat. medicinal. chiliade. Ulmæ, 1676. 4.) — Bernardi Christiani a Juvellina, Tractatus de febre pestilenti cum brevi Romæ contagii narratione. Exstat cum Cent. v, observ. Venetiis, 1676. 8. — Eysden, Diss. de peste. Lugd. Bat., 1676. — Chris. Henric. Recellius, Consilium de morbo epidemico et febre pestilentiali. Colberg, 1676. 4. — Giulio Saracini, Notizie historiche della città d'Ancona. Romæ. 1676. P. II, l. 10, p. 296. — Holstein-Schaumburgische Pestordnung. Rinteln, 1676. — Thom. Sprat, The plague of Athens. Lond., 1676. — Joan. Germ. Winther, Diss. de contagio pestilenti. Marpurg., 1677. it. 1693. 4. — Philip. Brietius, De peste Melitensi a. 1677. (Vid. annales mundi sive chronicon universale usque ad a. 1714. Vindobonæ, 1727. fol.) — J. Amman, Gründlicher Bericht von der Pest. Schaffhaus. 1677. — Anthora, Giftheil oder Beschreibung der Pest., 1677. 12. — Joh. Matth. Nester, Getreuer Rathschlag, wie sich ein jeder bey der grassirenden Soldatenkrankheit und der einschleichenden Pest verwahren kœnne. Bayreuth, 1677. 12. — Paulus Sorbait, Consilium medicum ad pestem Viennensem. Opp. theor. pract. Viennæ, 1679. it. 1715. it. Norimberg., 1673. — Gespræch von der Contagion zu Wien. 1679. 8. — Gespræch über den betrübten Zustand der Stadt Wien. — Joan. Jac. Waldschmitt, Scrutinium pestis; insertum quoque ejusdem operibus medicopracticis. Marpurg., 1679. it. Francf. ad Mœnum, 1707. Vol. II, epist. XIII. — J. Christ. Rehmann, Unterricht, wie man sich in den gefæhrlichen Læufen præserviren solle. Anspach, 1679. — Bernard. Rottendorf, Gutachten von der epidemischen Hauptkrankheit, rothen Ruhr und Pest. Osnabr., 1679. 8. — Mandat des Raths in Regensburg gegen der in Ungarn, auch Ober- und Niederœstreich grassirenden Pest. Regensb., 1679. 4. — Unterschiedliche heilsame Mittel, so zu der Zeit der Infection gebraucht werden mœgen. Wien., 1679. 12. — Ordnung, wie es bey den eingerissenen ansteckenden Krankheiten zu halten seye. Francf., 1679. — Diego Blanco Salgado, Tratado de la epidemia pestilente, que padece de la civdad de Malaga an 1678 et 79. Malaga, 1679. 4. — De contagione Viennensi experimentum Joan. Bapt. Alpruni, August. Imperat. Eleonoræ aulæ medici et destinati ab excelso regimine pro pestiferorum curatione. Viennæ, 1679. 12. — Jac. Joh. Wenceslai Dobrzensky de Negroponte, De saliva contra omnem in aëre pendentem contagionem præservativo naturali optimo. (In Miscell. Acad. Nat. Cur. Dec. I, ann. 9 et 10. — 1678 et 1679, p. 575.) — Joh. Paul. Wurfbainii (physici Norimbergensis), Epistolæ ad amicum. Norimb., 1679. 12. (In his Joh. Hisk. Cardilucci, Tractatus de peste refutatur.) — Massella, Relatio de peste. Lincii, 1679. — Stephanus Blancard, Collectanea medico-physica. Cent. VII. Amstel., 1680. Cent. VI. — Schneider, Diss. de peste morborum principe. Vitemb., 1680. — Ordini e regole da osservarsi in tempi sospetti e in quelli di contagio. Ferrara, 1680. — Histoire de la peste d'Allemagne, son progrès, les ravages qu'elle cause. 1680. — Ezechiel Bauler,

(*Suite de la note* 140.)

Kurzer Rath, wie sich der gemeine Mann in Sterbfallen verhalten solle. Ingolstad, 1680. 8. — Abraham a St.-Clara, Merk's Wien, oder Beschriebung des wüthenden Todes in Jahre 1679. Wien, 1680. — Athanasii Kircheri, Natürliche und medicinalische Durchgründung der Pest. Augsburg, 1680. 8. — Joh. Markii, Medizinischer Bericht, wie man bey einbrechender Pest sich zu verhalten habe. Schneeberg, 1680. 4. — Andreas Schilling, Loimographia tripartita, oder hurze Beschreibung der Pest. Dresden, 1680. 12. — Anonymi utilissima cautela tempore pestis, in usum excelsi Gubernii regii Hungarici expens. incl. Cameræ Hungar. Poson. Tyrnav., 1680. 4. — G. Detharding, Vorsorge der Obrigkeit in der Pest. Gustrow, 1680. 8. — J. Heune, Consilium præservation und Curation der Pest. Greifswald, 1680. — Aug. Mich. Dœrner, Bericht von der ansteckenden Seuche. Northausen, 1680. — P. Felgenhauer, Anthora, oder kurze Beschreibung, was in der Zeit der grassirenden Pestilenz zu gebrauchen sey. Berlin, 1680. 12. — P. Gabriel, Anmerkungen von der Pest. Stuttgard, 1680. 12. — Lorenz Giseler, Kurze Anweisung, wie sich ein jeder bey der um sich greifenden Pestseuche fürsehen und kuriren solle. Braunschweig, 1680, 4. — Petrus von Hartenfels, Pestis tela præservativa. Erfurt., 1680. 12. — Martin Herr, Kurzer Bericht, wie der lieben Armuth zugut ein jeder in der Pest sich mit Hausarzneyen rathen solle. Gœrlitz, 1680. 4. — Ejusd. Consilium zur Præservation und Curation der Pest. ib. 1680. — Maur. Hoffmann, Bericht von Pestfiebern. Nürnberg, 1680. — Justus Ortholph. Maroldus, Loimographia oder Pest-discurs. Schleusingen, 1680. 4. — J. Maur. Reincsii, Consilium medicum, wie sich die Stadt Magdeburg gegen Gefahr der Pestilenz in Verfassung setzen kœnne. Magdeb., 1680. 4. — Pet. Rommel, Von der Pest. Frankf., 1680. 8. — J. Ge. Sartorii, Rath in der Pestzeit. Nürnb., 1689. 8. — Christ. Schorer, Kurzer Unterricht von der Pest-Krankheit. Frankf., 1680. 12. — C. W., Einfältiger Discurs über den jetzigen hœchst gefæhrlichen Zustand der schædlichen Contagion. 1680. 4. — Nürnberger-Regensburg-und Ulmisches Bedenken von der Pest. Frankf., 1680. 8. — Medizinisches Bedenken, wie mann bey Infectionszeiten sich zu verhalten habe. Dresden, 1680. 8. — Bericht, wie man sich, so die jetzt hin und wider grassirende Pest auch in dem Herzogthume Würtemberg einreissen solle, mænniglich zu verhalten, und ohne medicum curando zu verhalten habe. Tübingen, 1680. — Bericht, wie sich jedermann von der Pest bewahren und versehen solle, davon die medicos ordinarios der Stadt Regensburg und Nürnberg., 1680. — Der Fürsten und Stænde im Herzogthum Ober und Nieder-Schlesien, wie auch Breslawischen Physicorum neue Infections-Ordnung und medicinisches Consilium. Dresden, 1680. 4. — Nachund Unterricht, wie man sich bey diesen jetzt besorglichen Zeiten vor ansteckenden Krankheiten bewahren kœnne. Nebst einem Anhange von der rothen Ruhr für das Fürstenthum Braunschweig und Lüneburg. Brauschweig, 1680. 4. — Christian Ernst, Margkgraf zu Brandenburg, Ordnung, wie es in seinen Landen bey der Pestilenz gehalten werden solle. Beyreut, 1680. 4. — Ordnung der Stadt Leipzig, wie es bey ansteckender Seuche zu halten sey. Leipz., 1680. — Eines Hochweisen Raths der Stadt Leipzig vermehrte und verbesserte Pestordnung, 1680. 4. — Ordnung des Raths zu Dresden, wie man bey ereignenden gefahrlichen Seuchen sich zu verhalten habe. Dresd., 1680. 4. — Peste consilium von der Breslawischen Physicis. Breslau, 1680. fol. — Unterricht von der jetzt herumgehenden Seuche und Pestilenz. Berlin, 1680. 12. — Hœchstnützliches Tractætlein der Officii zu Bamberg von der abscheulichen Pestilenz. Bamb., 1680. 8. — Felde. Tractatus de peste. Halsanon. 1681. 12. — Joseph Frischmuthes, De anthrace, carbunculo et bubone. Jenæ, 1681. — Disput. med. inauguralis de bubone pestilenti, quam eruditorum examini subjicit Dr. Wilh. Clauderus. Jenæ, 1681. 4. — Gummert, Diss. de peste. Argentor. 1681. — Hohmuth, An fuga pestis tempore sit licita? Vitemb., 1681. — F. G. Kirckheim, De peste. Halæ, 1681. 12. — J. Frid. Lechel, Adumbratio pestis. Braunschw., 1681. 4. — David. Lichtenhan, De religione gentilium in peste. Schneeb., 1681. 4. — Mœnch, Diss. de peste. Ultraj., 1681. — Paulus Redlich, Histor. pestis Pragæ an. 1680. ib. 1681. — Rund, Diss. de lue multas civitates atque regiones depopulante, videlicet peste. Erford., 1681. — Salzmann, Diss. de claudendis ædibus peste infectorum. Altor., 1681. — G. Wolfg. Wedel, Orationes de causis diritatis pestilentiæ. Jen., 1681. 4. Vid. ephem. nat. curios. Decad. II. a. I. App. — Carlo Celano, Degli avanzi della peste. Napoli, 1681. 8. — J. Hiskias Cardiluccius, Tractat von der Pest. Nürnb., 1681. 12. — Conrads Frommanns, Medicinisches Bedenken von der Pest. Nordhausen,

(*Suite de la note* 140.)

1681. 4. — Tractatus antidysentericus, oder Abhandlung, wie man sich in grassirender epidemischer Seuche und Beschwerung der rothen Ruhr wohl verwahren soll. Nebst einem Anhange von giftigen Krankheiten, Bericht von der Pest, febribus malignis u. s. w. von Joh. Andr. Schlegeln, Der Stadt Weissenfels medicus practicus. Weissenfels, 1681. 4. — J. Carl Habersack, Relation, wie die wienerische Neustadt mit der Pest angesteckt worden. Wien, 1681. 8. — Dawid Kellner, Anweisung, sich vor der Pest zu præserviren. Memming., 1681. 8. — Benjam. Scharf, Erinnerung zur Erkenn-Bewahr-und Heilung der Pest. Jena, 1681. 12. — Leipziger Pestchade und Gottes Gnade. Altenb., 1681. 4. — Helwig, Diss. de peste. Greifswald. 1682. — Leichner, Diss. Manus Dei in funestissima lue pestifera. Erfurt., 1682. — Basiliscus pestilentiæ telescopio ac microscopio intelligentiæ detectus, a Paulo Rocho Redlich. Pragæ, 1682. 4. — Lossius, Diss. de lue epidemica seu peste. Vitemb. 1682. — De peste Goritiana. Salodii, 1682. 4. — Schelhammer, Diss. de peste. Helmstadii, 1682. — Georgio Calafatti, Trattato sopra la peste. Venez., 1682. 8. — G. Holdstein, Bedenken von der Pest. 1682. 4. — Jo. Rud. Camerarius, Memorabilium medicorum centuriæ XX. Tubing., 1683. 8. Cent. VII, n. 36, 46. C. VIII, n. 67, 68. C. IX, n. 77 et seq. C. XX, n. 27 et seq. — Kunz, Diss. de peste. Giess., 1683. — Neuhusius, Diss. scrutinium pestis. Marb., 1683. — Carol. Patinus, De peste Patavii, 1683. 8. — Caroli de La Font, Dissert. medicæ II de veneno pestilenti. Jenæ, 1683. Edit. tertia. — Jacques Moreau, Traité chimique de la véritable connaissanee des fièvres continues pourprées et pestilentielles. Dijon, 1683. 12. — Joh. Helwig, Von der Pest. Stettin, 1683. 4. — Laurent. Lossius, Pestbarbier. 1683. 8. — Matth. Godfrt Purmann, Aufrichtiger und erfahrener Pestbarbierer. Halberst., 1683. Frankf. 1705, 1715, 1721. Leipz., 1721. 8. — G. Strauss, De jure arcendi ob metum pestis. Viteb., 1683. — Jo. Christoph. Ringebroig, Von der Pest. Leipz., 1683. — J. Georg Samback, Gute Gedanken bey Erinnerung der anno 1680 allhier gewesenen Pest. Leipz., 1683. 4. — J. Georg Sommer, Medicinische Verordnung, was bey der in benachbarten Landen einreissenden Pest zu thun und zu lassen sey. Coburg, 1683. — Bierling, Problemata an in Magdeburgensi peste medicamenta evacuantia tuto, salvaque conscientia præservationis curationisque gratia adhibita fuerint, nec ne? Helmst. 1684. 4. — Michael Fricii, Diss. de peste seu nova methodus cognoscendi et curandi pestem. Ulmæ, 1684. 12. — M. Ladey, Tropheum medicum de peste in comitatu Blankenburgensi creatum. Halberstadii, 1684. 8. — Kurzes und nützliches Pestbüchlein mit Holzfiguren. St. Annaburg, 1684. 8. — Hieron. Gastaldi, l. c. — Spicilegium medic. de peste, quod præside G. W. Wedelio, phyliatrorum examini subjecit Joh. Bernh. Winterbach. Jen., 1685. 4. — Fasch, Diss. de peste. Jen., 1685. Et : Spicilegium pestis. Jenæ, 1687. — Lidel, Opp. omnia 1685. fol. — Joan. Lechelii (med. Brunswisensis qui mortuus est a. 1686) adumbratio pestis. — Joh. Ludov. Hannemann, De pathologia animata (Miscell. Acad. Natur. Curios. Dec. II, an. 5. 1686, p. 190). Idem : De peste fumo propagata (ibid. Dec. III, ann. 5 et 6. 1697 — 1698, p. 465). — Filippo Arrietta, Avvertimenti contro la peste raccolti dalli secreti dell' Ingrassia. Genov., 1686. 12. — Heinr. Schiller, Tractat von der Pestilenz. Hanau, 1686. 8. — Jean François Pichler, Mémoires sur les maladies contagieuses. 1686. 8. — John Chardin, Journey to Persia. Lond., 1686. — Hartmann, Diss. de causis pestis in aëre. Regiomont, 1687. — G. W. Wedel, De morbo insputato (Miscell. Acad. nat. cur. Dec. II, ann. 6. 1687, p. 426). — Samuel Ledel, De morbo saliva inducto (ib. Dec. II. ann. 6. 1687, p. 149). — J. Curvo Semmedo, Tratado de peste. Lisbon., 1688. — Joh. Bened. Grundel, De mira et salutari bufonis in peste et febri quartana exhibitione (Miscell. Acad. natur. cur. Dec. II, an. 1689, p. 255). — Anton. Crispum, Drepanitanum sacerdotem (qui mortuus est a. 1688) Disputationes loimologicas pro sanitate Patriæ i. e. de peste in M. S. reliquisse, Anton. Mongitor in bibliotheca Sicula, l. I, p. 65, testatur. — Franc. Piens, l. c. — Cavallini, Roma peste liberata. Romæ, 1690. 8. — Jacobi Wolfii, Scrutinium amuletorum medicum in specie Zenechtarum, quæ pesti opponuntur. Lips. et Jenæ, 1690. 4. — Joh. Georg. Sommer, Vestes publicæ omnia contagia aliunde præ aliis transportare aptæ sunt (Miscel. Acad. nat. cur. Dec. II, ann. 9. 1690, p. 54). — Sam. Ledel, Contagium corpora tantum occupare disposita, medicus proprio suo et notabili exemplo docet (ibid. Decad. II, ann. 10. 1690, p. 426). — Superpondium Alexicacon, sive consilium de peste. Lips., 1691. — Joseph Schmidt, Bericht von drey abscheulichen und ansteckenden Krankheiten, der Pest, Franzosen und Scharbock,

l'Allemagne (140 *b*), surtout Thorn (141) et Dantzich (142), ainsi que la Pologne et la Lithuanie (143). Vers la même époque, ce terrible fléau se fit sentir aussi dans le Danemarck (144), dans le duché d'Holsace (145), à Hambourg (146), dans la Dacie (147), dans la Transylvanie (148), dans le comté de Bourgogne (149), et

---

Augsburg, 1692. 12. — Adam Lebenwaldt, l. c. — De monte galea Tudecius amussis antiloimica. Norimberg., 1696. 12. — Amplius, Diss. de lue pestifera. Basil., 1697. — Mauritius Hoffmann, Sciagraphia morborum contagiosorum. Altorf., 1699. 4. — Joh. Dan. Gœtz, Contagium diarrhœa et sudoribus spontaneis enervatum (Act. Acad. nat. cur. Vol. II, p. 432). — J. Adam. Limprecht, De floribus insueto anni tempore pestem prænuntiantibus (ib. vol. III, p. 193. — J. God. Büchner, De floribus insueto anni tempore pestem minime prænuntiantibus; deque arboribus bis in annum fructum ferentibus (ib. Vol. IV, p. 171). — Joh. Christ. Sprœgel, De peste per incisionem bubonum ante eorum intumescentiam curanda (Ephem. Acad. nat. curios. Cent. 7 et 8, p. 170). — Gerard. Arnold. de Vincquedes, E carne bufonum præparatus spiritus volatilis interne datus, præter vires antipestilentiales, pariter externe in depellendo mammarum cancro occulto, mira præstat (ibid. Cent. 3 et 4, p. 427). — Joh. Georg. Hoyer, De vanis essentiæ dulcis, seu tincturæ auri encomiis et nefando ejusdem in febribus malignis et pestilentialibus abusu (ibid. Cent. V et VI, p. 326).

(140 b.) Joh. Kanold Jahrhistorie der grossen Menschenpest von 1701 bis 1716. — Ann. Vratislav. mens. Novembr. 1718. — Samuel Grass, Historia compendiosa pestis in confiniis Silesiæ grassantis anno 1708. Ephemer. acad. nat. cur. cent. 1 et 2. Append., p. 107.

(141) Christ. Balth. Wiels, Vohlgemeinte Nachricht von der Thornischen Pestilenz. Thorn, 1710; in-8., 1711; in-4. Zernecker, Das verpestete. Thorn, 1710.

(142) Joh. Christ. Gottwald, Memoriale loimicum de peste Dantiscana anni 1709. Dantzic, 1710. — M. Stoeckel, Anmerkungen bey der pest, die anno 1709 in Danzig grassirte. Hamb., 1710. — Joh. Kanold, Einiger medicorum Sendschreiben von der anno 1708 in Preussen und 1709 in Danzig grassirenden Pestilenz. Breslau, 1711. — Cfr. ejusdem. Von der wahren Beschaffenheit des Brechens und Schweisses, auch der Pestgeschwüre, sonderlich der Beulen, und vom rechten Gebrauche der vomitoriorum und sudoriferorum; nebst einem Anhange von der anno 1708 zu Rosenberg in Schlezien und 1709 zu Fraustadt (in Pohlen) erlittenen Pestilenz. Breslau, 1711.

(143) Ch. H. Erndtel, Febris pestilentialis in aula regia polonica anno 1710 et 1711, grassari deprehensæ historica relatio. Ephemer. acad. nat. curios. cent. 5 et 6, p. 247. — Naramkowschi, Facies rerum sarmaticarum, p. 165.

(144) Chamberlayne, In phil. transactions, an. 1713, p. 279, v. Leske, Auserl Abhandl. I. B, p. 331. — Joh. Gottl. Boettigher, Tractatus de peste Hafniensi. (Inséré dans les Acta eruditorum de Leipsick. Janvier, 1715.)

(145) Wilh. Ulrici Waldschmidt, De singularibus quibusdam pestis Holsaticæ. Kilia, 1721. v. Haller, Disputat. ad morb. hist. et curat. fac. T. V, p. 547.

(146) Joh. Franc. Beerwinkel, Excerpta ex observationibus in nupera peste Hamburgensi a. 1714 grassante. — Crausii, Excerpta ex observ. in nupera peste Hamburgensi. Iena, 1714.

(147) Samuel Kœleséri de Keresér, Scrutinium et cura pestis Dacicæ. Cibiniæ, 1707; in-12. — Du même, Monita antiloimica occasione pestis, anni 1709, recrudescentis. Claudiopolis, 1719; in-12. (Recusa Hungarice, ibid. a. 1738; in-12.)

(148) Franc Soos (surintendant de la confession suisse), Positiones de peste annorum 1710-1720 in Transylvania. — Georg. Valentini, physicien de la Transylvanie, Relatio epistolica de prima pestis Transylvanicæ a. 1717, grassantis origine. — Du même, Brevis historia pestis Coronensis in Transylvania, die 30 novembr. anni 1718. — Annales physico-med. Vratislaviens. Tentam. III, p. 533, Tentamen V, p. 1816. Abrégé tiré des écrits de Jean Albrich, médecin de Cronstadt, dont on avait caché le nom). — Du même, Specialis relatio pestis Transylvaniæ, in forma epistolæ ad amicum de statu Transylvaniæ epidemico a. 1721. Annal. physico-med. Vratisl. Tentamen X, p. 678. Jean Albrich, physicien de Cronstadt, De peste Coronensi annorum 1717 et 1718, manuscrit appartenant au docteur Chenot. (Voy. Mart. Lange, p. VI.) — Du même, Observationes de peste Barcensi, præsertim coronæ sævifer a. 1718 et 1719 in Transylvania grassante, in-fol. (à double texte, l'un en allemand, l'autre en latin.)

(149) Claude-Nicolas La Pellerye, Traité sur la maladie pestilentielle dépeuplante la Franche-Comté, en 1707. Besançon, in-12.

dans la Hongrie (150) (151). Au commencement des dix années suivantes, il exerça de tristes ravages en Autriche (152), surtout à Vienne (153), puis à Ratisbonne (154), et dans d'autres lieux (*); il dévasta Marseille (155), Aix (156) et Toulon (157), en 1720 ; il sévit en outre

---

(150) Christ. Joach. Schwabii, Remedia tam præservativa, quam curativa contra luem pestiferam in Hungaria grassantem. Leitschoviæ, 1706 ; in-8°. — Jac. Christoph. Ausfeld (médecin cast. phys. de Szegedin et médecin loimique pendant la peste de 1708), Relatio medica de peste urbis Szegedinæ in Hungaria ad incl. Cæsar consilium bellicum, anno eodem Szegedino transmissa. (Voy. Welzpremus, biograph., t. II, p. 11.) — Jean Herczegh, médecin de Debrecsin, Pestis per regnum Hungariæ 1709 et 1710 grassantis cura, à Debrecsin. — Lorenz Stœcker, Osnerisches Pest-Schild, oder gründlich kurz gefasste Deduction von Beschaffenheit der anno 1709 und 1710 fast durch das ganze Kœnigreich Ungarn grassirenden pestilenzialischen Seuche. Vienne, 1711 ; in-8°. (Ce n'est que l'abrégé d'un ouvrage plus considérable.) — Jo. Andr. Genselius, Historia pestis Hungaricæ et Viennensis a. 1711. Voyez Miscell. nat. cur. cent. VI et VII.

(151) L. Peima de Beintema, Loimologia, sive historia constitutionis pestilentis ann. 1708, 9, 10, 11 et 13, per Thraciam, Sarmatiam, Poloniam, Silesiam, Daciam, Hungariam, Livoniam, Daniam, Sueciam, Saxoniam, Austriam variaque loca S. R. I. grassatæ. Vienne, 1714. — Jean-Bapt. Werlosching à Perenberg, Loimologia seu historia pestis, quæ ab a. 1708 ad 1713, inclusive Transylvaniam, Hungariam, Austriam, Pragam et Ratisbonam aliasque conterminas provincias et urbes prægrediendo depopulabatur, per epistolas ex autopsia et experientia propria medice exarata. (Styrie, 1716.)

(152) Kirchof, Von der ansteckenden Seuche, welche anno 1713, in das Erzherzogthum Niederœsterreich eingeschlichen. Voy. Ephem. nat. cur. cent. VII, p. 171. — Franc.-Xav. Benza, Relatio historica pestis Austriam aliquando vastantis. Vienne, 1717, in-8. (Ce mémoire renferme les observations particulières de l'auteur, prises en 1712, 13 et 14, à Presbourg et à Vienne.)

(153) Infections-Ordnung in der Wiener Pest von 1713. Vienne, 1727 ; in-fol. — Joh. Kanold, Von den Beulen und Blasen in der dieses jahr in Wien grassirenden Seuche. Bresl., 1713 ; in-4°. — Bern Ramazzini, Diss. de peste Viennensi. Padoue, 1713. V. opp., p. 804.

(154) Geo. Nic. Dietrich, Genaue Untersuchung der Seuche; welche zu Regensburg 1713 grassirte. Ratisbonne, 1714; in-8°. — Alkover, Von der Pest in Regensburg. 1714 ; in-8°.

(*) Chr. de Helwich, De peste nupera Rosenbergensi. Eph. acad. nat. cur. cent. I et II (a. 1712), p. 292.

(155) Jean-Baptiste-Bertrand, Relation historique de la peste de Marseille, en 1720. Amsterd., 1779 ; in-8°. — François Chicoyneau, Observations et réflexions touchant la nature, les événements et le traitement de la peste de Marseille. Lyon et Paris, 1721 ; in-12. (Il en existe des traductions allemandes.) Leipsic, 1785 et 1790.) — Du même, Lettre pour prouver ce qu'il a avancé dans ses observations. Lyon, 1720 ; in-12. — Pichari (avocat de la communauté), Journal abrégé de ce qui s'est passé en la ville de Marseille pendant la peste, tiré du Mémorial de la chambre du conseil de l'Hôtel de la Ville, 1721. — Boecler, Recueil des observations qui ont été faites sur la maladie de Marseille. Strasb., 1721; in-8°. — Relatio de peste Massiliensi. Marseille, 1720. — Kanold, Tractatus de peste Massiliensi. Voy. les Acta eruditorum Lipsiens, an. 1721, pag. 404. — Jac. Scheuchzer, Loimographia Massiliensis, die in Marseille und provence ausgebrochene pestseuche betreffend. Zurich, 1721 ; in-4°. — The plague at Marseille. By Richard Brandley. Lond., 1721. (Acta erudit. Lips., an. 1721, p. 412.) — A Breef journal of what passed in the city of Marseille in the y. 1720. Londres, 1721. — Antoine Deidier, Traité de la peste de Marseille. Paris, 1744. — Pièces historiques sur la peste de Marseille et d'une partie de la Provence en 1720, 1721 et 1722, trouvées dans les archives de l'Hôtel-de-Ville, etc., publiées en 1820 à l'occasion de l'année séculaire de la peste ; avec le portrait de M. de Belsunce et un fac-simile de son écriture. Marseille, 1820, tom. I ; 1821, tom. II. — P. E. Lemontey, De la peste de Marseille et de la Provence pendant les années 1720 et 1721. Paris, 1821.

(156) Jean Astruc, sur la peste de Provence. Montpellier, 1722 ; in-8°.

(157) D'Antrechaux, Relation de la peste de la ville de Toulon. Toulon, 1721. Paris, 1756 ; in-12. (Il en résulte une traduction allemande par Reimarus. Hambourg, 1794.)

en 1727 et les années suivantes, en Turquie, en Syrie, en Perse et dans l'Archipel (158), ainsi que dans l'Ukraine et les comtés voisins (années 1738-39) (159). Il porta la mort à Messine (160), en 1743; de 1753 à 1762, il régna à Alger (161); en 1770-1771, il exerça les plus cruels ravages en Transylvanie (162), à Jassy (163) et à Moscou (164). Enfin cette terrible maladie sembla prendre congé du siècle à Constantinople (165), en Dalmatie (166), à Smyrne (167), en Syrmie (168) et en Volhynie (169). Ces différentes pestes ont occupé un grand nombre d'écrivains (170).

---

(158) Eman Timon, De peste Constantinopoli grassante. Phil. transact. an. 1720, p. 14. — Mordach Mackensie, Several letters concerning the plague at Constantinople. Ibid., an. 1752, p. 384, 544; an. 1764, p. 69. — W. M. Richter, l. c., 3e to., p. 222. — Thom. Dawes, An account of the plague at Aleppo. Phil. transact., an. 1763, p. 39.

(159) Jean Frider Schreiber, Observationes et cogitata de pestilentia, quæ annis 1738 et 1739 in Ukrania grassata est. Pétersb., 1740; it. 1750; in-4°. — Richter, l. c.

(160) Orazio Turriano, Memoria istorica del contagio della città di Messina dell' anno 1743. Napl., 1745; in-12. — Enea Gaetano Melani, La peste di Messina accaduta nell' anno 1743. Venise, 1747.

(161) Un anonyme, De peste Algerina, 1752-1753. (Il est cité par de Haen.)

(162) Adam Chenot., Historia pestis Transylvanicæ, annorum 1770, 1771. Bade, 1799. — Michel Neustaedter, Die Pest im Kronstadtea Districte in Siebenburgen. Vienne, 1788; in-8°.—Du même, Die Pest im Burzenland 1786 nebst einigen vorausgeschickten Bemerkungen. Hermannstad, 1793; in-8°.

(163) Asch, Beschreibung der Heilart der Pest zur Zeit der ersten Austeckung in Jassy im Jahr, 1770. Voy. Baldinger, Magazin der Heilkunde, 6. v.

(164) Friedr. Ludw. Melzer, Beschreibung der Pest in Moskau. Moskou, 1776; in-8°. — Safnonsky, Beschreibung der vom Jahr 1770 bis 1772 in Moskau herrschenden Seuche, nebst Anzeige aller zur Abwendung derselben genommenen Maasregeln. Moscou, 1776; in-4°. — Samoilowitz, Mémoire sur la peste qui, en 1771, ravagea l'empire de Russie, surtout Moscou. Paris, 1783; in-8°. — Gustave Orræus, Descriptio pestis, quæ an. 1770 in Jassia et 1771 in Moscua grassata est. Petersb., 1784; in-4°.

(165) Domenico Sestini, Della peste di Constantinopoli del 1778. Osservazioni sulla medesina e riflessioni dell' autore. Yverdun, 1799.

(166) Pierre Fedele da Zara, Cappucino, Memorie sulla peste di Spalatro del 1784. Spalatro, 1784. (Manuscript., voy. Frari, l. c., p. 86.) — Relazione della peste di Spalatro dell' anno 1784. Esporta in littera dall' ufficio N. N. Venise, 1784; in-8°. — Paolo Pinelli, Ragionamento medico sopra il principio della peste della città di Spalatro scoppiata, le 28 mars 1784. Venise, 1785; in-4°.—Giulio Bajamonte, Storia della peste che regno in Dalmazia negl' anni 1783-84. Venise, 1786; in-8°.

(167) Euséb. Valli, Memoria della peste di Smirna del 1784, con l'esame e il confronto di molto altre accadute in diverse epoche; ove si vede il metodo, con cui la trattarono finora i più gran medici, ed ove è indicato uno specifico, onde preservarsi da una malattia si crudele. Lausanne, 1788; in-8°.

(168) Franz von Schraud, Geschichte der Pest in Sirmien in den Jahren, 1795 und 1796, nebst einem Anhange, welcher die Geschichte der Pest in Ostgalizien, Vorschriften in Pestpolizey und Ideen über die Ausrottung einiger ansteckenden Krankheiten enthælt. Pesth., 1801; in-8°.

(169) Lernet, Ad propositiones de peste a Reg. soc. scientiarum Varsoviensi prolatas, responsoria dissertatio. Cremnitz, 1814. (Il avait observé et décrit lui-même la peste de Volhynie en 1798.)

(170) G. W. Wedel, Exercitatio de quadragesima medica (in centuria exercitationum medico-philologicarum. Iena, 1701. 5. déc. IV, p. 16.) — Reussel, Diss. de pestilentia, a Deo immitti solita. In sylloge dissertationum. Amstelodami, 1701 et 1702. — Lenge, Diss. de peste. Lugd. Bat., 1703. — Joach. Biester, Disquisitio de peste. Hamburgi, 1703. 4. — Gerstmann, Tumulus pestis, 1704. 4. — Franceus Frankenau, Diss. de morbis malignis, imprimis de pestilentia. Hafn., 1705. — Christ. Joach. Schwabius, l. c. — Alardus Mauritius Eggerdes, Aphorismi pestis essentiam, ejusque causam, nec non infallibilem, tam avertendi, quam exstinguendi methodum continentes. 1707.—Joenn. Bernard. Sthaar, Epistola de febri pestilentiali. Cracoviæ, 1707 (in actis eruditorum Lipsiensium anni 1710). — And. Christ. Diederich, Historia pestis. Hamburgi, 1707. 8. — Christ. Balth. Wiels, l. c. — Jac. Christ.

14. *Dix-neuvième siècle.* — Au commencement du dix-neuvième siècle, les

Ausfeld, l. c. — Frid. Hoffmann, Diss. de origine atque natura pestis. Halæ, 1708. 4. — Fr. Hoffmann, Unterricht, wie bey jetzt grassirenden gefæhrlichen Seuchen ein jeglicher sein eigener Medicus seyn, und vor derselben sich verwahren kœnne. Erlang., 1708. — Joh. Franz Polentzi, Kurze aber gründliche Lehr und Unterricht von der Pestseuche. Prag, 1708. 4. — Samuel Kœleséri a Kereser, l. c. — Detharding, Diss. an expediat peste mori. Rostock, 1709. 4. — Dan. Gohl, Nachrich von der Natur und Kur der Pest. Berlin, 1709. 4. — Kleine Pest-Societat. Leipz., 1709.—Joh. Herczegh, l. c.—Ott. Carol. Moller, Consilium medicum de curanda peste cum præservativis. 1710. (Recusum ob pestem recrudescentem. Posonii, 1739. et a Joann. Perlitzio in idioma Hungaricum translatum. Budæ, 1740.) — Maximil. Preuss, Consilium antipestilentiale, sive Pest-Unterweisung. Custrini recusum, 1710. — Henr. Screta Schotnovius a Zavorziz (Bohemi), Succincta commentatio de peste et febribus pestilentialibus præservandis et curandis. Cum præfat. Joh. Frid. Treufurth. Dresd., 1710. 8. — Zernecken, l. c. — De Berger, Diss. de pestilentia vera. Vitembergæ, 1710. — Finckenau, De fonticulorum usu tempore pestis. Regiomont., 1710. — Jo. Christ. Gottwald, l. c.—Loew de Ersfeld, Theses de truculentissima, furibunda, insatiabili, populossissimasque urbes et regiones in solitudines transmutante, bellua, peste seu pestilentia. Pragæ, 1710. —Samuel Fried. Lauterbach's, Kleine Fraustædtische Pest-Chronica. Lipsiæ, 1710. —Gottlieb Budæus, Consilium medicum, wie man wegen der Pest, Fleckfieber und andern hitzigen Krankheiten sich verhalten, verwahren und kuriren kœnne. Bautzen, 1710. — Christ. Fried. Richter, Unterricht, wie man sich bey der Pest und andern Seuchen præserviren und kuriren kœnne. Halle, 1710. — M. Stoeckel, l. c. — Franc. Soos, l. c. — Bohn, Diss. de prophylaxi pestis dubia. Lips., 1711. — Jo. Andr. Genselius, l. c. — Schulzius, De remediis ad pestilentiam tum a recentioribus tum a veteribus quæsitis. Francf., 1711. — Historia morborum, qui Vratislaviæ grassati sunt, a colleg. academ. Leopold. in lucem edita ann. 1711. — Chamberlayne, l. c. — Fonseca, Diss. de peste. Lugd. Bat., 1712. — Gackenholz, Diss. de pestilentiæ averrunco. Ultraj., 1712. — Joann. Jacobi, Diss. de peste. Erfurt, 1712. — G. W. Wedel, Diss. de peste. Ienæ, 1712. — Antoine Deidier, l c. Ejusd., Expérience sur la bile et les cadavres des pestiférés. Zurig, 1724. 4. — Custodia infectorum des Oberamts zu Breslau, 1712. fol. — Joh. Gottl. Boettigher, morborum malignorum imprimis pestis explicatio genuina. Hamb., 1713. 8 et l. c. — Marcus Gerbez, Constitutio epidemica Labacensis, in Carniolia, anni 1713. — Fr. Hoffmann, De natura optima febrium pestilentium medicatrice. Halæ, 1713. —Johrenius, Dissertatio de peste. Ienæ, 1713. — Bern. Ramazzini, l. c. — Werlosching, Diss. de peste. Lincii, 1713. 8. — Etienne Thévet, Avis sur la préservation et curation de la peste. Poitiers, 1713. 12. — Ger. Nicol. Dieterich, Nachricht von der anderweit eingerissenen Seuche der Pest. Erlang., 1713, et l. c. —J. J. Jantke, Wie sich jedermann bey dieser an vielen Orten eingerissenen pestilenzialischen Seuche verwahren und davon befreyen mœge. Salzb., 1713. 8. — Kirchof, l. c. — Mayer, Von der grassirenden Seuche. Neuburg, 1713. — Alexand. Schamski, Freund in der Noth, oder kurzer und gründlicher Unterricht, wie jeder bey der jetzt grassirenden Seuche sein eigener Medicus seyn solle. Prag, 1713. 12. — Ganz kurzer und deutlicher Aufsatz, wie sich der gemeine Mann und Arme wider die gegenwærtige in Nieder-Oesterreich sehr ansteckende Seuche selbst schützen und heylen kann. Von einem Freund der Armen. Wien, 1713. 8. — Pragische Infections-Ordnung. Auf Befehl der hochlœblichen Stadthalterey von der medic. Facultæt zu Prag vorgestellt. Prag, 1713. 8. — Joh. Franc. Beerwinkel, l. c. — Barth. Adam Beringer, De peste in genere et lue epidemico modo grassante in specie. Herbipoli, 1714. — Abraham Hoffmannus, De causis naturalibus ex quibus pestis oritur et repellitur. Budissæ, 1714. 4. — L. Peima, l. c. — Lodovico Antonio Muratori, Del governo della peste e delle maniere di guardarsene, trattato politico, medico ed ecclesiastico. Modena, 1714. 8. ibid. 1722, 1748. Milano, 1721. 8. Brescia, 1722. Pesaro, 1743. 8. Roma, 1743. Venezia, etc. Ejusd. annali d'Italia. Vol. XIII, XV. — Alkover, l. c. — Jos. Jacob Brœuner, Pestbüchlein. Frankf., 1714.— Conr. Barth. Behrens, Bericht von der Pest. Braunschweig, 1714. — Hofer, Untersuchung der ansteckenden pestilentialischen Seuche, welche etliche Jahre in Europa grassiret. Gotha, 1714. — Gründlicher Bericht von der Natur, Eigenschaft und wahren Ursprunge der Pest, auch

(*Suite de la note* 170.)

wie dieselbe præcavirt und curirt werde. Braunschw., 1714. 4. — Bœttigher, l. c. — Petri Mich. Gagna, Tractatus de peste historico-medicus. Latino ac italico idiomate descriptus. August. Taurin, 1715. 4. — J. W. Kozamer, Diss. de peste. Wratislav., 1715. 8. — Sæchsische Instruction, wie sich bey gegenwærtiger Contagionszeit sowohl an den Grænzen, als auch im ganzen Lande wegen der Reisenden und eingehenden Waaren zu verhalten sey. Dresden den 10. August., 1715. fol. — Screta a Zavorziz, De peste et febri pestilentiali. Schaff., 1716. — Joann. Albrich, l. c. — Georg. Valentini, l. c. — Fr. Xav. Beza, l. c. — Fischer, Programma de usu novellarum medico in nuperrimæ pestis Massiliensis exemplo, ejusdemque mali præstantissimo alexiterio. Erford., 1720. 4. — Peysonel, Dissertation sur les opinions anciennes et modernes touchant la peste. 1720. — Eggerdes, Der grausamen Pestseuche wahrhafte Abbildung. Breslau u. Liegnitz, 1720. 4. — Bartol. dalla Corte, Lettera intorno all' aria o vermicelli se cagion della peste. Milano, 1720. — John Brown's, Practical treatise on the plague. London, 1720. 8. — Elias Camerarius, Diss. de certo avertenda peste hypothesis Leibnitiana. Tubing, 1721. 8. — Steph. Franc. Geoffroy, Diss. qua disquiritur, an aqua sit insigne remedium præservans tempore pestis. Paris, 1721. — Gualtherus Harris, Diss. de peste. Lond., 1721. — Kanold, l. c. — Richardus Mead, A short discourse concerning pestilential contagion and the methods to be used to prevent it. Lond., 1720 et 1744. (Ex Anglico in Latinum conversa, inter ejusd. opp. medica. Gœtt., 1748. 8.) — Joann. Saguens R. P., Systema pestis physicum. Colon. Agripp., 1721. 8. — G. K. Waldschmidt, l. c. — Pier Giuseppe Alberizzi, Crotologia medica, in cui si stabiliscono, esclusi i vermicciuoli, altre cagioni della peste. Milano, 1721. — Jean Astruc, Sur l'origine des maladies épidémiques, principalement sur l'origine de la peste. Montpellier, 1721. 8. et l. c. — Girol. Maria Donduzzi, Ragionamento intorno le precauzioni e regole da usarsi dai chirurghi in mezzo alla peste pel Governo di se stessi e degl' infermi. Bologna, 1741. 4. — Boecler, l. c. — D'Antrechaux, l. c. — François Chicoyneau, l. c. — Moins et Bailly, Lettres ou traité de la peste. Paris, 1721. — Jean Pestalozzi, Avis de précaution contre la maladie contagieuse de Marseille, qui contient une idée complète de la peste et de ses accidents. Leips., 1721. 12. — Breslauer Sammlung. 1721, p. 198. — J. Muralt, Kurze Beschreibung der ansteckenden Seuche der Pest. Zurich, 1721. 8. — J. Jacob Scheuchzer, l. c. — R. Bradley, l. c. — Scheme for propre methods to be taken should it please God to visit us with the plague. By Sir John Colbatch. Lond., 1721. — Observ. on the scheme, lately published by Sir John Colbatch. Lond., 1721. — Moreland of York, Treatise of the plague. Lond., 1721. — An hypothetical notion of the plague, by Mr. Place. Lond., 1721. — A theoretico-practical treatise of the plague, by Philip. Rose. Lond., 1721. — Some remarks on three treatises of the plague. Lond., 1721. — Collection of very valuable and scarse pieces relating to the plague 1665. Lond., 1721. — Georg. Daniel Coschwitz, Diss. de timoris et terroris in peste noxa. Hal., 1722. 4. — Frauendiener, Diss. de modis arcendi pestilentiam. Altd., 1722. — Philip. Hecquet, Novus medicinæ conspectus, cui operi juncta exstat appendix de peste. Paris. 1722. Neapol., 1737. 4. — Lemery, An ubi pestis, ibi sani et ægri solis vegetabilibus alendi? Paris, 1722. — R. Rosenstein, Sermo ad præcavendam pestem. 1722. — Filippo Masiero, Il più temuto dei mali la peste; quanto fa d'uopo per preservarsi e per ischivarlo. Venezia, 1722. 8. — Carlo Mazzuchelli, Memorie dei provedimenti ordinati del supremo magistrato di sanità di Milano per difesa della publica salvezza, durante il contagio nella Provenza, Linguadocca e nei vicini paesi negl' anni 1720 e 21. Milano, 1722. 4. — Thom. Manget, Traité de la peste. Genève, 1721. — Nouvelles réflexions sur l'origine, la cause, les préservatifs et la cure de la peste. Genève, 1721. — Treatise on the plague by T.. (Thom.) P... (Phayer), republished by a physician. Lond., 1722. — J. Pringle, Rational enquiry into the nature of plague. London, 1722. — Distinct notions of the plague; by the Explainer. Lond., 1722. — The remarks lately published on three treatises and with some additional notes. Lond., 1722. — Emanuel Timon (medic. Constantinopolitani), De peste Constantinopoli a. 1714 grassante, qui tractatus societati angliccæ ad imprimendum missus est. (Vid. Die gelehrten Zeitungen vom Jahre, 1722, p. 1029.) — Chevalier, An pestis curatio ex symptomatibus? Paris, 1724. — Daniel Fischer, Diss. de scrutinio pestis synoptico. Erford, 1724. — Hattinga, Diss. de peste. Lugd. Bat., 1724. — Cousier, Diss. sur la contagion de la peste à Toulouse. 1724. (vid. Philosoph. Transact., n. 372. — Joseph. Fornes, Tractatus de peste, Barcinoniæ, 1725. fol. (Operi huic opus.

(*Suite de la note* 170.)

cula præmittuntur et epistolæ Variorum de peste, nec non relatio de péste Massiliensi.) — Schulze, Diss. de sanguinis missione in pestilentia. Altd., 1725. — Gualth. Arris, Dissertationes de peste, lue venerea, inoculatione variolarum, etc. Lond., 1725. 8. — Onofr. Bonfiglius, Diss. de plica polonica et de peste. Cracov., 1726. — Commissioni in via d'istruzione, al nuovamente eletto Priore del lazaretto. Venez., 1726. 4. — P. Sorbait, Wiener Pestbeschreibung u. Infections-Ordnung. Wien, 1727. fol. — Joann. Collet, Diss. de peste. Lugd. Batav., 1731. — Contumaz und Reinigungs-Ordnung in Wien, 1731. fol. — J. Stahl, Diss. de peste. Erford, 1732. — Alexand. Camerarius, Diss. de peste. Tubing., 1735.— Sam. David Madai, Tractatus Christ. Fried. Richteri a. 1709, de peste germanice scriptus in idioma Hungaricum transfusus. Halæ Magdeb., 1735. 8. — J. G. Hahn, Carbo pestilens a carbunculis sive variolis veterum distinctus. Accedunt Trilleri, Binæ de eodem argumento epistolæ. Vratislav., 1736. 4. — Joann. Christ. Kundmann, Rariora naturæ et artis. Basil., 1737, fol., p. 1084. — Kurze Anleitung zur Erkenntniss und Vertilgung des gegenwærtig besorglichen Pestübels, denen Pestsorgern an die Hand gegeben. Wien, 1738. 8. et 1756. — Joh. Milleter, Hœchst nœthige Erinnerung, wie sowohl die Bewahrung als auch die Kur bey besorgender Contagions-Zeit anzustellen sey. Leutschov. 1739. 4. — Georg. Buzinkai (Debrecinens. physic.), Tractatus de curanda peste. Debrec., 1739. (Hungarico idiomate.)—David Gomori, Tractatus de curanda peste. Jaurini, 1739. (Hungarico idiomate.) — Hilscher, Diss. de peste. Jen., 1740. — Georg. Nagy, Diss. de peste. Jen., 1740. — Joann. Frid. Schreiber, l. c. — B. Muhlin, Beweis, dass von Hungersnoth alle ansteckende Fieber und sogar die Pest entstehen kœnne. Lemgo, 1740. 4. — Georg. Fabuschi, Relatio de variolis annorum 1740-42 durante grassatione pestilentiæ veræ in Hungaria epidemice grassantis. Erford, sine anno. 4. — R. Goodwin, Historical account of the plague. Lond., 1743. — Heister, Diss. de peste. Helmst., 1744. — François Chicoyneau, Traité des causes, des accidents et de la cure de la peste, avec un recueil d'observations et un détail circonstancié des précautions qu'on a prises pour subvenir aux besoins des peuples affligés de cette maladie, ou pour la prévenir dans les lieux qui en sont menacés. Paris, 1744. 4. — Senac, Traité des causes, des accidents et de la cure de la peste fait par ordre du roi, Paris, 1744. 4. — Orazio Turriano, l. c. — Théophil. Lobb, Letters relating to the plague and other contagions distempers. London, 1745. 8. — Joann. Justi Francisc. Gebb de Gerobshofen, Liber de peste. Claudiopol., 1746. — Enea Gaetan. Melani, l. c. — Jacob Lommius, Opp. omnia. Venet., 1748. 4. Cap. III et X. — Bouvart, An acida pestis antidotum. Paris, 1749. — Governo generale di sanità del regno di Sicilia. Palermo, 1749. — Linnæus. Diss. exanthemata viva. Upsal, 1751. Vid. Amœnitat. acad. V. n. 82.—William Hird, Remarks upon pestilence and pestilential diseases interposed with some observations on the mortality amongst the horned cattle. Lond., 1753. 8. — Alex. Russel, The natural history of Aleppo ant parts adjacent. London, 1756. 4. — Frid. Hasselquist, Iter Palestinum. Stokh., 1757, p. 544. — Maximil. Locher, Observationes practicæ. Viennæ, 1762, p. 42. — Seredi, Diss. de peste. Vindobonæ, 1763. 8. — Pestbeschreibung und Infectionsordnung, welche vormahls in besonderen Tractaten herausgegeben, nunmehro aber in ein Werk zusammengezogen, sammt der anno 1713 zu Wien furgewesten Contagion. 1. 2. Th. Wien, 1763. — Adam Chenot, l. c. et: Tractatus de peste. Vindob., 1766. — Sir James Porter's, Anmerkungen über die Religion, Regierungsform und Sitten der Türken. A. d. Engl. Leipz., 1768. — Asch, l. c. — Léon Elias Hirschel, Abhandlung von den Vorbauungs-und Vorbereitungsmitteln bey den Pocken und bey der Pest. Berlin, 1770, 8. — Edict wegen der zunehmenden Præcautionen gegen die in einigen pohlnischen Gegenden sich geæusserte Pest. Berlin, 1770.—Baumer, Diss. de peste. Erford, 1771. — Ehrenstein, Diss. de peste. Vindobonæ. 1771. — Unterricht für das Volk gegen die Pest. Danzig, 1771. — William Brewerigg, Considerations on the means of preventing the communication of pestilential contagion. Lond., 1771. 8. — Rosen a Rosenstein, Tal om Pesten. Stockholm, 1772. — Fried. Ludwig Meltzer, l. c. — Safnonski, l. c. — Butzow, Diss. de iis quæ homines contagio pestilenti magis obnoxios faciunt. Lugd. Batav., 1777. 4. — Fournier, Observations sur la nature et le traitement de la fièvre pestilentielle, ou la peste. Dijon, 1777. 8. — Carolus de Mertens, Observationes medicæ de febribus putridis, de peste, nonnullisque aliis morbis. Vindob., 1778, it. 1784. Ticini, 1791. — Paris, Mémoire sur la peste, couronné par la faculté de médecine de Paris, Avignon, 1778. 8. — Wil-

(*Suite de la note* 170.)

liam Grant, Essay on the pestilential fever. Lond., 1779. 8. — Lodov. Barbieri, Deposito di pensieri utili alle scienze, cap. XVI. Della peste propriamente detta; sua causa più propria, metodo della cura. Vicenza, 1780. 8. — Baumer, Diss. an pestis inoculatio sub certis conditionibus rationi sit consentanea? Erford, 1781. — H. Rutzki, Diss. de peste. Argent., 1782. — Rapport sur plusieurs questions proposées à la société R. de médecine de Paris par l'ambassadeur de la religion, etc. A Malte, 1781. — Samoilowitz, l. c. et Lettre sur les expériences des frictions glaciales pour la guérison de la peste et autres maladies putrides. Strasbourg, 1782. 8.— Ejusd., Mémoire sur l'inoculation de la peste. Ibid., 1782. — Ejusd., Lettre à l'académie de Dijon avec réponse à ce qui a paru douteux dans le mémoire sur l'inoculation de la peste. Paris, 1783. — Pascal Joseph Ferro, Von ansteckung der epidemischen Krankheiten und besonders der Pest. Wien, 1782. 8. — Dolst, Diss. seu observationes de peste. Ienæ, 1784. — Martin Lange, Rudimenta doctrinæ de peste. Viennæ, 1784. Additæ sunt observationes pestis Transylvanicæ anni 1786. Offenbach, 1792. 8. — Gustav. Orræus, l. c.—Auszug eines Aufsatzes von der Behandlung bey Pestcontagionen. Auf Befehl der Gesundheitspflege zu Venedig und auf Verlangen des russischen Hofes aufgesetzt von Joh. Bapt. Paitoni, den 11 marz 1784. — Antonius de Haen, Ratio medendi. Venetiis, 1785. Vol. IV, cap. IX, sectio I. — Et : Von der Pest. Basel, 1786. 8. — Barbolani, Ordini di sanità. 1785. 4. — Paolo Pinelli, l. c.—Lang, Uber die Lebendsordnung zur Zeit epidemisch grassirender Faulfieber und besonders der Pest. Hermanstadt, 1786 — Bajamonte, l. c. — Entzendœrffer, Diss. tentamen Loimologiæ. Viennæ, 1787. 4. — Paskal Joseph Ferro, Næhere Untersuchung der Pestansteckung, nebst swey Aufsætzen von d. Glaubwürd. d. meisten Pestberichte a. d. Moldau u. Wallachey u. d. Schædlichkeit der bisher. Contumazen v. Dr. M. Lange und Fronius. Wien, 1787. 8. — Euseb. Valli, l. c. — P. Wœnser, Mémoires sur la peste. Pétersbourg, 1788. — Michael Neustadter, l. c. — Joannes Martinus Minderer, Commentar. de peste eique medendi methodo in ratione et experientia fundata, Ienæ, 1789. 4. Rigæ, eod. anno. — Ejusd., Abermal ein Beytrag zur Kenntniss und Heilung der Pest. Riga, 1790. 8. — Ejusd., Geschichte der Pest in Volhynien im Jahre, 1798. Berlin, 1806. — Pietro Nutrizio, Lettera sopra il morbo pestilenziale del 1783. Venezia, 1789. 12. — William Henderson, A few observations concerning those things, which are probable, or in some measure ascertained, relative to the history and cure of the plague. London, 1789. 8. — John Howard, An account of the principal lazaretto's in Europe, with various papers relative to the plague, on some foreign prisons and hospitals and additional remarks on the present state of these in great-Britain and Ireland., 1789-93. — Domeier, Fragmente über Italiens Medicinal-Anstalten. (Hanov. Magazin. 48. St. Jahr, 1790.)— Patrik Russel, Treatise of the plague. Lond., 1791. (Exstat versio germanica. Lips., 1792-93. 2 Thl.) — Behm, Diss. de peste. Ienæ, 1792. — Gedanken über Quarantaine-Anstalten überhaupt und insbesondere über die Hamburgischen. Hamb., 1794. 8. — Antonius Canestrini, Pestis diagnosis maxime ex ejus contagio haurienda; accedunt observationes de hernia inguinali ex serotino testium in scrotum descensu. Salisb., 1795. — Angelo Zulatti, Saggio sopra alcuni fenomeni della peste. Venezia, 1797 e 1803. 12. — Leopold, Grafen von Berchtold, Nachricht von dem in Smirna mit dem allerbesten Erfolge gebrauchten einfachen Mittel, die Pest zu heilen und sich vor selbiger zu bewahren. Wien, 1797. Frankf. u. Leipz., 1798. — Adam Chenot, Hinterlassene Schriften über die ærztlichen und politischen Anstalten bey der Pestseuche. Wien, 1798. 8. — Johann Valentin Hildenbrand, Uber die Pest; ein Handbuch für Aerzte und Wundærzte. Wien, 1798. — Andreas Wolff, Was von der Œleinreibung, als einem neu entdeckten Mittel gegen die Pest zu halten ist, und wie dieses gebraucht werden muss? Hermanstadt, 1798. — Charles Caldwell, Semi-annual oration on the origine of pestilential diseases. Philadelphia, 1799. 8. — Schrœtterinos, Gedanken über Quarantaine-Anstalten (Scherff's, Beytræge zum Archiv. der medicin. Polizey. 4. B. 1. St.) — Premier et second rapport du bureau de santé établi à Londres, sur la peste ou autres maladies contagieuses, accompagnées d'une grande mortalité. Traduit librement de l'anglais par .... Maunoir (Sedillot, Recueil périodiq. de la société de médecine de Paris. T. XLI, p. 325.) — E. Graf von Dyhrn Vorschlag, die Pest und andere ansteckende Krankheiten von Menschen und Vieh abzuleiten. (Nachrichten der Gesellschaft in Schlesien. 4. B., p. 289.) — Chavassieu d'Audebert, Parallèle entre la peste des animaux et celle de

armées anglaise (171) et française (172) vinrent s'offrir elles-mêmes à la contagion de la peste qui ravageait l'Afrique (173). La France elle-même courut le plus grand danger de recevoir la maladie par l'arrivée subite d'un déserteur de l'armée d'Egypte qui se rendit à Paris en violant toutes les lois sanitaires destinées à prévenir le mal (174). Outre Constantinople (175), foyer perpétuel de la peste (176), ce fléau infesta généralement de 1812 à 1814 la Moldavie, la Valachie, la Bosnie, la Servie, en un mot la Dacie. En 1813, il attaqua spécialement Odessa (177), Bucharest (178) et l'île de Malte (179); en 1814, Ostrowa (180); en 1815, la ville de Noja (181) et les bourgs de

---

l'homme (Sedillot, l. c. T. XLIII, p. 438).

(171) Wilson, History of the British expedition to Egypt. — Mac Gregor, Medical sketches on the expedition of the army, etc. Lond., 1804 (Voy. Biblioth. britannique. Sciences et arts, an. 1805. Vol. XXVIII, p. 354; vol. XXIX, p. 134; vol. XXV. p. 129).

(172) Savaresi, Histoire de l'armée d'Orient, l'an VII. — Gaetan Sotira, Mémoire sur la peste observée en Egypte pendant les années VII, VIII et IX. Mémoires sur l'Egypte, tom. IV, p. 156. — René Desgenettes, Histoire médicale de l'armée d'Orient. Paris, an X (1802); in-8°. — Dominique-Jean Larrey, Mémoires de chirurgie militaire et campagnes. Paris, 1812; in-8°, t. I, p. 182. T. II, Campagnes d'Egypte et de Syrie. — Ludov. Frank, De peste, dysenteria et ophthalmia Ægyptiaca. Vienne, 1820; in-8°.

(173) James Curtis, Travels in Barbary (Voy. Bibliothèque britannique, t. XLI, p. 239. Ravages de la peste à Maroc dans l'année 1801, t. XLII, p. 254. Ravages de la peste à Fez.)

(174) « Depuis plus d'un siècle, on n'avait pas vu violer cette loi protectrice des nations (de ne pouvoir débarquer sans avoir exhibé sa patente de santé), lorsque l'an VII un vaisseau qui portait Bonaparte et d'autres déserteurs de l'armée de l'Orient, et qui venait du berceau même de la peste, la viola à Fréjus; tous les bons esprits frémirent de cette transgression, qui pouvait couvrir la France et l'Europe de deuil par les ravages de la peste. (Dictionnaire des Sciences médicales, articl. LAZARET.)

(175) Eusebio Valli, Sulla peste di Constantinopoli. Mantoue, 1805; in-8°.

(176) Au moins depuis 1812, car je tiens de mon ami Antoine Pezzoni, conseiller-d'état, médecin de l'ambassade russe à Constantinople, qu'avant cette époque la peste avait paru éteinte pendant neuf ans environ.

(177) Schreiben des Herrn C. R. P., an Herrn Dr. de Carro in Wien, über die Pest in Odessa im Jahre 1812. A. D. Franz. übersetzt u. mit einigen Anmerk. versehen von Dr. Wallich in Wien. Voy. Medicinisch-Chirurg. Zeitung, v. J. N. Ehrhard, 1814, tome II, p. 53-64 et p. 74-79.

(178) R. Grohmann, Uber die im Jahre 1813 in Bucharest herrschende Pest. Vienne, 1816.

(179) Faulkner, A treatise on the plague designed to prove it contagious, from facts collected during the Author's residence in Malta, when visited by that malady in 1813. Londres, 1820. — Robert Calvert, In medico-chirurgical transactions published by the medical and chirurgical societi of London, vol. VI. — Tully, The history of plague as it has lately appeared in the Islands of Malta, Gozo, Corfu, Cephalonia, etc. Lond., 1821; in-8°.

(180) Geschichte des pestausbruches zu Ostrowa, einem Grænzorte des K. Deutsch-Bannatischen Regiments im Jahre 1814 u. 15, beschrieben von Dr. Andreas Pfisterer, K. Rathe und protomedicus des Kœnigreichs Ungarn, mit Anmerkungen von Prof. Bernt (Beobachtungen und Abhandlungen aus dem Gebiete der gesammt pr. Heilkunde von Oesterreichischen Aertzen, 2 v., p. 215. Vienne, 1821.)

(181) Garlo Bonzelli, Giornale di tutti gli atti, discussioni e determinazioni della sopraintendenza generale e supremo magistrato di sanità del regno di Napoli in occasione del morbo contagioso sviluppato nella città di Noja. Naples, 1816. — Duca di Ventignano, Ragguaglio istorico della peste sviluppata in Noja nell' anno 1815. Naples, 1817; in-8°. — Dettaglio istorico della peste di Noja nel regno di Napoli del s. Dottore Arcangelo d'Onofrio. — J. J. A. Schœnberg, Uber die Pest zu Noja in den Jahren 1815-16, aus officiellen Quellen und andern Beobachtungen von Augenzeugen. Herausgegeben und mit Anmerkungen und einer Vorrede begleitet von J. Ch. F. Harless. Nurnberg, 1818; in-8°.

Skochay (182) et de Racsa (183). En 1816, Corfou (184), et de 1817 à 1819, Tanger (185) et Tunis (186). Là s'arrête la bibliographie de la maladie (187). Malheureusement sa continuation ne se fera pas attendre long-temps! et, en effet,

---

(182) Geschichte der Pest zu Skochay, einem zu dem Bezirke des lœbl. Ottochaner Græenz-Infanterie-Regiments gehœrigen Dorfe. (Beobacht, u. Abhandl. u. s. w. Oesterreich. Aerzte, l. c., p. 269).

(183) Geschichte der im Monathe november 1815, zu Raesa im K. K. Peterwardeiner Græenz-Regiments-Bezirke ausgebrochenen Pest. Verfasst auf Befehl eines hohen Slavonischen General-commando von Dr. Joh. Roch, Regimentzfeldarzte. (Beobacht. und Abhandl. Oestr. Aerzte, 1 vol., p. 1.)

(184) Tully, l. c. — Sir Thomas Maitland, V. la Gazette de Milan, 1825, n. 303 et suiv.

(185) J. Græberg von Hemsoe, Lettera al dottor Grossi sulla peste di Tangeri nel 1818-19. Genève, 1820. (V. Omodei, Annali universali di medicina, n. 42, p. 312.) Et : Lettera al collegio di sanità di Stokholm. (Ibid., p. 38, b. 263.)

(186) Della peste col Ragguaglio della peste di Tunesi avvenuta negli anni 1818, 1819, 1820. E lettera sullo stato di medicina in quel regno, del Dr. Giuseppe Passeri. Siène, 1821.

(187) Domenico Alberto Azuni, Della publica administrazione sanitaria in tempo di peste. Cagliari, 1800; in-8°. — Osservazioni circa un nuovo specifico contro la peste, ritrovato e fatto sperimentare da Georgio Balduin. Florence, 1800. — Papon, l. c. — John Antes, Observations on the manners and customs of the Egyptians with remarks on the plague. Lond., 1800; in-4°. — Ch. Mac-Lean, The plague not contagious. Lond., 1800. — Paolo Assalini, Riflessioni sopra la peste di Egytto con i mezzi di preservazione. Turin, 1801; in-12. — J. A. Mayer, Ankündigung einiger zuverlæssigen Mittel wider die Pest. Braunschweig, 1801. — James Curtis, l. c. — Heberden, Observations on the increase and decrease of different diseases and particularly of the plague. Lond., 1801; in-4°. — William Falconer, Essay on the plague. Bath., 1801. Et : Examination of Dr. Heberden's. Observations on the increase and decrease of different diseases and particularly the plague. Lond., 1804. Jac. Charles Bertrand, Essai sur la peste, thèse soutenue à l'école de médecine de Montpellier le 11 messidor, an x. Montpellier, 1802. — R. Desgenettes, l. c. — Pugnet, Mémoire sur les fièvres pestilentielles et insidieuses du Levant. Lyon et Paris, an x (1802); in-8°. — Epidemologia Espanola : O historia cronologica de las pestes, contagios, epidemias y epizootias, que han acaecido en España des de la venida de los Cartaginenses hasta el anno 1801. Por don Joaquin de Vitalba. Madrid, 1802. — F. C. H. L. Pouqueville, De febre adeno-nervosa, seu de peste orientali. Diss., Paris, an XI (1803). — Observations on the causes of the London plague in 1665. App. ad essay on the nature and causes of the influence. Lond., 1803. — Progetto sull' origine, natura e carattere della peste. Lucques, 1804. — Mac-Gregor, l. c. — Regolamenti di sanità espressi in due informazioni pubblicate per ordine Sovrano. Venise, 1805; in-8°. — Eusebio Valli, l. e. — Suen Hedin, Supplement till Handboken och Urdeles de pestilentialiska. Stokh., 1805; in-8°. — John Miller, A plan for extirpation of the plague. App. ad observations on the change of public opinion in religion and medicine. Lond., 1805, in-4°. James Rymer, An essay on pestilential diseases. Lond., 1805. — Christoph. Mayer, Specimen practicum de remediis efficacissimis in morbis contagiosis ac pestilentialibus. Vienne, 1803; in-8°. — Aubin-Louis Millin, Voyages dans les départements du midi de la France. Paris, 1807 et 1808, t. III, p. 218, 243. — Rapport du bureau de santé de Londres, sur la peste et autres maladies contagieuses. (Voy. Journal général de médecine, 1811; juillet, p. 325; août, p. 471). — Larrey, l. cit. — L. A. F. Bonnissent, De la manière dont la peste se communique aux animaux et à l'homme, et de quelques moyens de se garantir de cette maladie. Paris, 1812; in-4°. — Chiarà, Dimostrazione de' veri preservativi della peste, e de' rimedi, che la distruggono infallibilmente coll' esposizione delle circostanze che inferiscono la peste, e del meglior metodo di curare gli appestati, e con l'aggiunta delle più interessanti regole sanitarie del sacerdote P. Panvini, dottore in med. e filos., etc. Palerme, 1813. — Lernet, l. c. — Pfisterer, l. c. — Seraph. Breton, Dissertation sur la peste. Paris. 1814. — Osservazione sopra alcuni preservativi contro la peste rapidamente tratta da vari autori da un amico de' suoi simili. Spalatro, 1815; in-8°. — F. Romani, Ricordi sulla peste. Naples, 1816. — Roch, l. cit. — Bonzelli, l. c. — Zucchi,

au commencement de cette année (1826), la funeste nouvelle de l'apparition de la peste en Moldavie et en Valachie se répand (188).

§ III. *Symptômes.*

1. *Marche.* — C'est par la mort que la maladie ouvre parfois la scène ; elle frappe alors comme la foudre les personnes les mieux portantes (1) pendant la conversation, la marche (2), l'exercice de diffé-

---

Pensiere sulla peste. Naples, 1816. — Λοιμολογια ἤ περί τῆς πανώλη προφυλάξεως λυτῆς. Μᾶλλον ἐὶς χρῆσίν των ανιάτρων παρα τοῦ ΠΕΤΡΑΚΗ Κ. Π. ΗΠΗΤΟΥ ιατροῦ καὶ μελους τοῦ κατα Βιευνην πανεπιςτημειον. Vienne, 1816. — Grohmann, l. c. — V. Morrea, l. c. — Luigi Smith, Della peste, trattato completo. Naples, 1817 ; in-8°. — Charles Maclean, l. c. Et : Results of an investigation respecting epidemic and pestilential diseases : including researches in the Levant concerning the plague. Lond., 1817. — Jos. Bernt, Staatsarzneykunde. Vienne, 1817. 2e v., p. 114.—J.-B. Laurin, Diss. de peste in genere. Vienne, 1818. — Arcangelo d'Onofrio, l. c. — Carlo Bonzelli, l. c. — Duca di Ventignano, l. c. — Schonberg, l. c. — Mazzi, Sulla Costruzione d'un lazzaretto. Naples, 1819; in-8. — Græberg, l. c. — Eurico di Volmar, Erfahrungen über die Pest, ihre Erkenntniss, Mittheilungsart u. Heilung, wæhrend eines vierzehnjæhrigen Aufenthalts in Egypten gesammelt (Hufeland's, Journ. d. pr. Heilkunde. 1819. December. 1825, september.) — Faulkner, l. c. — Fodéré, Dict. des Sciences médicales, art. PESTE, t. XLI, p. 72.—L. Frank, l. c. — G. Passeri, l. c. — A. F. Chomel, Des fièvres et des maladies pestilentielles. Paris, 1821. — John Hancock, Researches into the laws and phenomena of pestilence ; including a medical sketch and review of the plague of London, 1665. Londres, 1821. — G. G. Lafont Gonzi, Caractères propres, préservatifs et remèdes des contagions pestilentielles. Toulouse, 1821 ; in-8. — Tully, l. c. — Martin de Saint-Genlis, Manuel préservatif et curatif de la peste, suivi d'un précis sur la fièvre jaune. Lyon, 1822.— G. F. Sick, Kritische Beleuchtung und würdigung der europæischen Pestkrankheiten fremden Ursprungs, mit absichtlicher Hinweisung auf eine neue sichere und rationelle Pesttilgungs methode, nebst einer komparativen Zusammenstellung der orientalischen Rinder-und der orientalischen Menschenpest. Leipsick, 1822. — Diss. medico-historica exhibens brevem pestium regni Bohemiæ historiam, auctore Franc. Julio Kozdera. Vienne, 1825.

(188) « Offizielle Nachrichten aus Bukurest und Jassy vom 24 und 26 december lauten hœchst beunruhigend über den dortigen œffentlichen Gesundheitszustand, da das Umsichgreifen des Pestübels in den beiden Fürstenthumern sowohl, als in den benachbarten ottomannischen provinzen, einen Ernsthaften Charakter anzunehmen droht. — Laut æmtlichen zu Bukurest eingelaufenen Anzeigen der wallachischen Distriktsbehœrden waren im Laufe des vorigen december Monats bereits zwœlf Dœrfer, wie auch die Stadt Rimnik, von der Seuche heimgesucht, die überall mehrere Menschen hinweggerofft hatte ; in Ruschtschuk und Braila haben sich mehrere Sterbefalle durch die Pest ergeben, in Sistow und Sihstria herrscht sie fortwæhrend und auf der dem Orte Jurtukoj gegenüber liegenden Donau-Insel sind, mit Ausnahme der beym Ausbruch des Vebels entflohenen Inselbewohner, alle Zuruckgebliebenen bis auf einen Mann hinweggerafft worden. — Wæhrend man in Bukurest hierüber in æusserster Unruhe schwebt, haben sich gegen Ende decembers in Jassy selbst bereits spuren der Seuche gezeigt ; einige in der Vorstadt Tatarasch schnell auf einander folgende Sterbefalle hatten die Aufmerksamkeit der Regierung rege gemacht ; es ward eine Samtæts-commission niedergesetzt, welche die Untersuchung der Kranken an Ort und Stelle selbst einleitete, und das Vebel einstimmig als die wahre Pest erklærte. Laut næheren Nachforschungen ward der Keim der Ansteckung durch einen aus Fokschan nach Jassy gekommenen Moldauer dahin verpflanzt, obschon in Fokschan selbst einige Pestverdæchtige Todesfælle keine weitere Folge hatten. » (Oesterreich Becbachter, 1826. Jænner., n. 7.)

(1) Papon (ouv. cit., t. I, p. 195), en traitant de la peste de la ville de Digne, s'exprime ainsi : « Il y eut beaucoup de personnes qui moururent subitement, sans avoir donné aucun signe de maladie. » — Hercule Saxonia (Prax. liv. II, sect. II, chap. III) dit : « Il n'est pas rare en temps de peste de voir des hommes en bonne santé et vaquant aux occupations ordinaires des gens bien portants, tomber et périr en un instant comme frappés par la foudre. »

(2) Vallériola (l. com., liv. III, c. 18,

rents actes (3), les repas (4), au moment de se mettre au lit (5) et pendant le sommeil (6). D'autres fois elle débute (7) par de la lassitude, de la faiblesse, un sentiment de langueur et de torpeur (8), avec de l'indifférence (*), de l'anxiété et un pouls faible (9). Tous les malades sont pris d'abord de vertige (10) et d'un violent mal de tête (11). Cette douleur de tête, qui est parfois le symptôme le plus insupportable de la maladie (12), est obtuse (13), aiguë, tantôt générale, tantôt partielle (14). Plusieurs éprouvent tout-à-coup une perte complète des forces. Mais, certes, ce phénomène n'est pas constant, et un assez grand nombre de malades, quoique atteints au plus haut degré de la peste, peuvent néanmoins marcher et vaquer à leurs occupations (15);

---

p. 773) écrit qu'à l'époque de la peste du Languedoc, en 1534, on voyait fréquemment de ces morts subites, et que bien plus, au milieu de la marche et de la conversation, des personnes tombaient tout-à-coup, comme frappées de la foudre. » Cfr. Longinus, Historia Poloniæ, liv. II, col. 96.—Schenks, liv. 6, p. 795. — Massaria, l. c., p. 6.

(3) Alexandre Benoît (l. c., chap. II) a écrit ce qui suit: «Ce mal affreux frappe si promptement les hommes qu'un grand nombre de personnes, sans fièvre et sans aucun signe tiré du pouls ou des urines, au moment où l'on s'y attendait le moins, ont été enlevées dans l'espace de dix heures, quelques-uns en vingt, dans les temples, dans les rues et au milieu des occupations de la vie publique et privée. » — Giannini (l. c.) rapporte à l'occasion de la peste de Naples, en 1656, que: « Da capogiri assaliti taluni, che camminavano per la città, vedevansi improviso cader morti in mezzo alle piazze. »

(4) Follinus (Amulet. ch. 16) raconte qu'en 1502, Bruxelles fut en proie à une peste si cruelle, que des hommes assis à un festin joyeux expirèrent tout-à-coup, commo foudroyés, au moment où ils portaient le verre à leurs lèvres.

(5) Pendant la peste de Lyon, en 1628 et 1629 (Papon, l. c., t. I, p. 169).

(6) Peu de temps avant mon arrivée à Jassia, deux soldats placés en sentinelles dans un grenier du faubourg où l'on conservait les vêtements des personnes mortes de la peste, vinrent à s'endormir sur le tas de hardes sans s'inquiéter de la contagion, et peu d'heures après furent trouvés morts. (Orræus, l. c., p. 72).

(7) « Eine weisse zunge, Bitterkeit im Munde, verænderung der Gesichtsfarbe, Abartung der Gemüths bewegungen, ungevœhnliche Bangigkheit und Sorge für die Erhaltung des Lebens, waren Kennzeichen, aus denen Arzt Buday den nahen Ausbruch derselben (Pest) ankündigen zu kœnnen erfahren hat. » Schrand, l. c., 2 vol., p. 49.

(8) Schrand, ouv. cit., 2 v., p. 56 (« ein dummes Austaunen der Umstehenden. ») — Grohmann, l. c., p. 26 («..... ein Abgestumpftseyn der innern und æussern Sinne. »)

(*) Grohmann, l. c. (« Sie sind auf einmal kalt, passiv, still, und ihr Blick, der trübe und glanzlos ist, verræth Gedankenlosigkeit. »)

(9) Vinarius, l. c. — Papon (l. c., p. 107) dit, en parlant de la peste qui ravagea la France au milieu du quatorzième siècle: « Elle était toujours précédée de lassitude, de faiblesse, de langueurs; le pouls se dérangeait aux premières impressions du mal, se concentrait et se dérobait pour ainsi dire au toucher. »

(10) «... Schwindel.... ist eid wesentlicher, allenthalben sich æussernder Zufall der Pest. » (Schraud, l. c., 2. v., p. 56). « Er ist zuweilen so heftig, dass der Kranke unmœglich, ohne zu fallen, auf den füssen sich erhalten kann. » (Grohmann, l. c., p. 32).

(11) Du moins je n'ai lu aucune relation de pestes où ces deux symptômes n'aient été notés.

(12) Dans la peste de Paris en 1568 (Paumier, l. c., p. 316-416), et celle de Marseille en 1720 (Papon, l. c.).

(13) Observée dans l'épidémie de Digne en 1629, ainsi que dans celle de Nimègue en 1636.

(14) Dans l'épidémie de Florence, en 1630, les malades se plaignaient surtout d'une douleur entre les sourcils. Rondinelli, l. c.

(15) Forestus (liv. VI, observat. 10) s'exprime ainsi: « Nous avons vu des malades portant un anthrax aux parties honteuses, quoique sans fièvre, *et gardant à peine le lit.* » — Moi-même (dit Diemerbroech, l. c., l. I, ch. 12) j'ai porté à la main gauche un large charbon pestilentiel, étant sans fièvre et bien plus *sans aucune altération de la santé.* » — Dans la peste de Skochay, il parle (l. c., p. 283) d'un garde-malade qui, pendant tout le courant de sa maladie, eut assez de force pour continuer sa profession. Les

ce sont surtout ceux qui n'ont pas de fièvre. Cet état apyrétique (au moins pour ce qui regarde le pouls (16)) n'est pas rare (17), principalement au début de la maladie (18). Mais tôt ou tard se développe une fièvre (19), tantôt ardente, et pour ainsi dire continue (20), tantôt accompagnée de rémissions marquées (21). Elle commence par un frisson ayant son point de départ dans la région du dos (22), et dont la durée est variable (23); vient ensuite une sensation de chaleur très-âcre dans les entrailles (24) et les autres parties internes, l'enveloppe extérieure du corps étant légèrement froide ou présentant une douce chaleur (25). Le pouls est fort quelquefois, cependant faible et intermittent dans quelques cas (26); chez beaucoup, il se montre très-petit et fréquent; enfin il est tantôt égal, tantôt inégal (27). Le plus souvent, les sueurs ne s'observent que dans un petit nombre de cas (28). Bientôt à l'anxiété croissante

---

paroles d'Orræus à ce sujet méritent d'être citées (l. c., p. 74): « En partant pour Jassia, je croyais fermement que la peste n'était autre chose qu'une fièvre maligne très-putride, les prolégomènes du professeur Schreiber, qui n'est pas le moins distingué des écrivains qui ont traité de la peste, et la lecture des auteurs, n'avaient pas pu m'en donner une autre idée. Quel fut mon étonnement, lorsque je m'aperçus de suite, après mon arrivée, que j'avais affaire, non à une maladie simple, mais à des types très-divers et à peine assimilables à eux-mêmes, d'une seule et même affection contagieuse. En effet, je vis beaucoup d'individus atteints de charbons et de bubons marcher et vaquer à leurs occupations comme des personnes en santé, et d'autres garder le lit, malades d'une espèce de fièvre maligne continuant déjà depuis plusieurs jours, sans symptômes bien graves; tandis que d'autres encore, atteints comme d'une fièvre synoche simple, mais d'une manière bien plus intense, succombaient ou guérissaient en un court intervalle de temps; quelques-uns enfin attaqués tout-à-coup disparaissaient du nombre des vivants avec la plus incroyable rapidité. »

(16) Forestus (l. c.) écrit que de temps à autre, pendant la peste de Delphes, des malades avaient présenté un pouls normal pendant tout le courant de leur maladie.

(17) Alexand Massaria (l. c., l. XI.) s'exprime ainsi: « Durant la peste qui nous affligea, non-seulement d'après notre témoignage, mais encore d'après celui de plusieurs autres personnes, la plupart des malades succombèrent sans avoir eu la moindre fièvre. » Salius Diversus atteste le même fait (l. c., c. v, p. 18), ainsi que Mercurialis (De febre, l. III, ch. XVII), et Orræus qui dit (l. c., p. 71): « La réflexion, fruit de nombreuses observations, m'a convaincu pleinement que la fièvre n'était pas liée essentiellement à cette affection (la peste). »

(18) Diemerbroeck (l. c.) fait la remarque suivante: « J'ai observé aussi sur beaucoup de malades déjà atteints de la peste, que la fièvre ne se déclarait que vingt ou trente ou bien plusieurs jours seulement après l'invasion de la peste. »

(19) Grohmann (l. c., p. 80) affirme qu'il n'a vu aucun exemple de peste sans fièvre.

(20) Comme dans l'épidémie de Danemarck en 1654-55.

(21) Comme dans l'épidémie d'Arles en 1564.

(22) Grohmann (l. c., p. 54) dit: « Meistens ist es nur ein Frœsteln oder Schauer. » « ...... Der Frost geht immer vom Rückgrath aus. »

(23) Roch (l. c., ob. I, des malades guéris, p. 71): —J'en ai vu qui avaient le frisson pendant dix heures, tandis que chez d'autres il durait à peine une heure (Orræus, l. c., p. 91).

(24) Cette chaleur était portée au plus haut degré dans l'épidémie de Rome, en 1656.

(25) Deguignes, l. c., p. 266. Les malades se plaignaient principalement d'une chaleur interne dans l'épidémie de l'Ukraine décrite par Schreiber.

(26) « A peine rencontre-t-on dans tout autre fièvre une chaleur aussi modérée; bien plus elle paraît diminuer souvent pendant le courant de la maladie, du moins à la périphérie du corps. » (Orræus, l. c., p. 91.)

(27) Dans la peste de Montpellier, en 1629, le pouls était régulier au début de la maladie, mais il devenait ensuite petit, faible, fréquent et irrégulier.

(28) Les sueurs se montraient rarement au nombre des symptômes de la peste de Montpellier en 1629. Au contraire, on les observa fréquemment la même année pendant l'épidémie de Digne. Dans la peste de Jassia et de Moscou de 1770 à 1772, les sueurs provoquées artificiellement avaient une odeur aigre, et présentaient tant de viscosité, qu'elles lais-

d'heure en heure, se joignent de l'agitation et la difficulté de respirer (29). Les malades sont tourmentés suivant les circonstances par des insomnies, par le coma (30), par des songes effrayants (31), par des frayeurs (32), des apparitions de spectres (33), et, à l'exception d'un petit nombre d'épidémies (34), par un délire tantôt tranquille (35), tantôt furieux (36). Quelques-uns conservent leur raison jusqu'aux derniers moments (37). Un assez grand nombre ont du penchant à se suicider (38), surtout en se jetant dans l'eau (39). Quelques-uns éprouvent des désirs vénériens (40). La face, quelquefois tuméfiée (41), est pâle chez les uns, livide chez les autres (42), d'autres fois comme enduite d'un corps gras (*), chez

---

saient après elles un enduit épais, comme farineux (Orræus, l. c., p. 87).

(29) Joubert (l. c.) : « La plupart, dit-il, sont en proie à la plus grande inquiétude à cause de la chaleur de la poitrine et de la gêne de la respiration qui les accablent.... De là vient qu'ils s'agitent de côté et d'autre sans pouvoir jamais garder le repos, et qu'ils rejettent leurs couvertures lorsqu'ils ne peuvent se déplacer dans leur lit.

(30) A Lyon, en 1628 et 1629, les malades avaient tantôt le coma, tantôt des insomnies.

(31) Procope, l. c. — « Le navigateur voyait des tempêtes affreuses; le militaire, des combats; l'habitant des montagnes, des précipices et des bêtes féroces; le marchand, des voleurs, etc. (Papon, l. c., t. I, p. 87).

(32) Dans la peste décrite par Procope, les malades se réfugiaient dans les églises, ou s'enfermaient dans leurs chambres, comme s'ils eussent été poursuivis par des malfaiteurs.

(33) Procope, l. c.

(34) Diemerbroeck (l. c., liv. I, ch. VII, § V.) « Le délire, dit-il, quoique d'ordinaire très-fréquent dans la peste, a cependant été assez rare pendant notre épidémie. »

(35) Gemma, l. c. (Pendant la peste de Belgique, en 1574 à 1577, çà et là on observait aussi des délires furieux.)

(36) Dans la peste racontée par Procope, les malades en proie à un délire furieux erraient dans les campagnes et se précipitaient par les fenêtres. Paumier parle aussi de délires phrénétiques (l. c.) — Pendant la peste de Digne en 1629, dit Papon (l. c., t. I, p. 195) : « On vit un malade sortir subitement de son lit, grimper le long des murs de sa maison, monter sur le toît et faire voler les tuiles dans la rue. Un autre, étant monté sur un toît par le moyen d'une échelle, y dansa quelque temps, descendit ensuite, courut partout, jusqu'à ce que s'étant présenté au corps-de-garde il fut tué d'un coup de fusil. » Et (p. 197) : « Un malheureux père jeta par la fenêtre son fils encore au berceau. » Schreiber rapporte que dans la peste de l'Ukraine en 1738 et 1739 : « La maladie débuta chez quelques personnes par des anxiétés, de la rougeur à la face et un délire si intense, que ces personnes devenaient furieuses. »

(37) Dans la peste qui affligea Digne en 1629 : Ceux d'entre les malades qui avaient le plus de pudeur s'enveloppaient eux-mêmes dans un drap quand ils sentaient approcher leur dernière heure, pour ne pas être enterrés tout nus. » (Papon, l. c.) — Pendant la peste de Padoue en 1630, le poète Ottavio Salghieri, atteint lui-même du mal, composa encore des vers deux heures avant sa mort.

(38) D'après le témoignage de Bugati (l. c.), pendant le fort de la peste de Milan on observa, surtout chez les femmes, le penchant au suicide. La cause passait pour être dans la crainte de l'hôpital, où l'on dépouillait les malades de leurs vêtements. Les suicides cessèrent enfin, l'autorité ayant donné ordre d'exposer nus, sur les places publiques, le cadavre des femmes qui se seraient données la mort. Les suicides étaient en outre fréquents dans la peste de Padoue, en 1630. De même en Danemarck, de 1654 à 1655; ils avaient souvent lieu en s'étranglant.

(39) Déjà Procope rapporte qu'un grand nombre de malades se jetaient dans la mer. Le désir de se noyer était un symptôme fréquent de la peste qui ravagea la France en 1482 et 1483; aussi, comme l'affirme Briet, beaucoup de malades se précipitèrent soit dans des puits, soit dans des fleuves. Durant la peste de Danemarck, en 1654, un grand nombre cherchèrent à périr dans les eaux de la mer.

(40) « Un troisième échappa de l'hôpital, vola chez sa femme, qui eut la faiblesse de se prêter à ses désirs, et ils moururent l'un et l'autre dans leurs embrassements. » (Papon, l. c., p. 195-196.)

(41) Procope, l. c.

(42) Durant la peste de Marseille, en 1720.

(*) Pendant la durée de la peste, il n'est pas rare de voir les malades pré-

d'autres elle est enflammée (43) ; enfin, dans le plus grand nombre des cas, elle est à l'état normal (44). Un rire sardonique a été également observé (45). Les yeux sont brillants, égarés, ardents, rouges et saillants (46), quelques fois jaunes (47), caves, languissants, pâles, ternes (48) et larmoyants (49). Dans quelques cas, les paupières supérieures peuvent à peine se soulever (50). La vue est trouble. Il y a des tintements d'oreilles et quelquefois de la surdité (51). L'épistaxis s'observe fréquemment (52), ainsi que l'enflure des parotides (53). L'odeur de la bouche (54) et de la peau (55) est fétide. Tantôt la soif est inextinguible (56), tantôt elle est nulle (57). Il en est de même pour l'appétit (58). La langue (*) peut être blanche (59), rouge, verdâtre (60), noire (61), tremblante (62), sè-

---

senter l'aspect de ces personnes dont la figure est luisante comme si elle était enduite de beurre ou d'huile. (Orræus, l. c., p. 77.)

(43) A Rome, en 1566.

(44) Diemerbroeck, l. c., liv. I, ch. VII.

(45) A. Paré, l. c.

(46) « Ce signe (la rougeur des yeux) peut être regardé comme un signe pathognomonique à la portée de tout le monde ; quiconque, en effet, a regardé attentivement un seul pestiféré, ne peut ensuite guère se tromper, au seul aspect, dans le diagnostic de cette espèce de peste (forme aiguë).... les yeux, en effet, saillants outre-mesure, à conjonctive marquée de grosses veines, bien plus nombreuses que dans l'état ordinaire et présentant par-là une rougeur anormale, faisaient sûrement deviner ce mal déplorable. (Orræus, l. c., p. 109.)

(47) Passeri, l. cit. (chez un grand nombre de malades.)

(48) « Cependant, durant cette peste si cruelle, nous n'avons pu observer la rougeur des yeux que dans un très-petit nombre de cas. » (Diemerbroeck, l. c., liv. I, ch. VII, § VII.)

(49) A Marseille, en 1720.

(50) A Marseille, en 1720.

(51) Schraud, l. c., II T., p. 56.

(52) Dans la peste de 1564, décrite par Schenk (l. c.), et dans celle de Marseille en 1720. Dans cette dernière, le sang était séreux ; au contraire, pendant l'épidémie de Smyrne, en 1795, il se prenait tout entier en masse. (Gellei, dans Schraud, l. c., p. 81.) Cfr. Couzier, Letter, concerning a new experiment made with the blood of a person dead of the plague. Dans les Transact. philosoph., an. 1722, p. 103.

(53) Procope, l. c. Chenot, l. c., p. 3. Peisterer, l. c., p. 238, 251, 261.

(54) Richter, l. c.

(55) « Bestimmt behauptet Arzt Buday, Dass Pestkranke einen eigenen Geruch aushauchen..... er sey nicht unangenehm, so lange er nicht angehæuft ist ;... derselbe Geruch entwickle sich auch aus angesteckten Kleidern, wenn man sie der Luft aussetzet. » Schraud, l. c., II v., p. 16.

(56) A Digne, en 1629. A Rome et à Gênes, en 1656.

(57) Rondelet (l. c.) regarde la soif comme un symptôme inséparable de la peste. « Nous n'avons pas vu beaucoup de personnes, déclare Diemerbroeck (l. c., liv. I, ch. VII, § II) avoir été atteintes de la peste et en être mortes, sans que la soif les ait tourmentées. Valeriola avait déjà fait la même observation (Enarr. med., liv. III, ch. I, p. 512) durant la peste qui se déclara dans la ville d'Arles en 1564.

(58) Au rapport de Procope, tantôt les malades refusaient la nourriture, tantôt ils la dévoraient. A l'occasion de la peste de Lyon, de 1628 à 1629, Papon s'exprime ainsi (l. c., t. I, p. 169) : « Il y en avait qui passaient six à sept jours sans nourriture, tandis que d'autres éprouvèrent une faim dévorante. » Passeri dit en parlant d'un malade atteint de la peste (l. c., p. 30) : « Non gli mancava nè gli mancò mai l'appetito, che tutti giorni si mangiava delle belle minestre di riso. »

(*) « Il n'est pas de maladie où l'altération de la langue soit si prompte et si remarquable que dans la peste. » Orræus, l. c., p. 79.).

(59) « ...Die Zunge sieht wie mit Kalk übertüncht aus. » (Buday, dans Schraud, l. c., 2. T., p. 57.) Grohmann attache beaucoup d'importance à ce symptôme (l. c., p. 82, 95, 97).

(60) Gemma, l. c.

(61) Quercetan (dans la peste d'Alex.) met aussi la couleur noire de la langue au nombre des signes les plus certains du mal. Diemerbroeck (l. c., ch. VII, § VIII) l'avait rarement observée. — Dans la peste de Rome, en 1656, la langue de blanche devenait noire.

(62) Grohmann, l. c., p. 33.

che, fendillée, quelques fois déviée (63). Il existe du ptyalisme (64), des aphtes (65). On a vu la gorge rouge écarlate (66). La voix est rauque (67). Il y a de la loquacité (68), du bégaiement (69); quelquefois on observe la toux (70), une douleur de poitrine (71) et d'épaules (72), le crachement de sang (73). Les nausées, les vomituritions, les vomissements (74), tantôt bilieux (75), tantôt sanglants (76), se montrent très-fréquemment. Le ventre est quelquefois resserré (77); bien plus, souvent il y a de la diarrhée (78), avec selles, très-fétides, jaunes (79), noires, ensanglantées (80), bilieuses (81), cendrées, glaireuses (82). On observe des déjections de vers (83); la tension de l'abdomen, surtout des hypocondres (84); des hoquets (85), de la cardialgie (86), des coliques (87); l'urine est ardente, ensanglantée (88); d'autres fois claire, crue, ou même comme celle des personnes en santé. Enfin il existe des douleurs atroces dans la région dorsale (89), assez souvent un sentiment de chaleur en urinant (90), fréquemment des règles surabondantes, et, chez beaucoup de malades, des dou-

---

(63) On remarqua dans la peste de Noja que la langue avait sa pointe déviée du côté où les bubons avaient fait éruption. (Schonberg, l. c., p. 65, 69.)

(64) Buday, dans Schraud, l. c., 2. v., p. 58. — Pfisterer, l. c., p. 259.

(65) A Montpellier, en 1629.

(66) Dans la peste racontée par Procope.

(67) A Digne, en 1629.

(68) Schraud, l. c., 2. v., p. 56. (Oft eine beschleunigte Sprache.)

(69) Très-souvent dans la peste décrite par Procope.

(70) Vinarius, l. c.

(71) Deguignes, l. c., p. 226. — Cfr. J. G. Bœttieher, deux côtes luxées (relaxatæ) par la violence de la douleur chez une jeune fille atteinte de la peste. Acta acad. nat. cur., vol. VII, p. 65.

(72) Richter, l. c.

(73) Deguignes, l. c. — Barnes, l. c., les crachements de sang étaient surtout fréquents pendant la peste de Digne, en 1629.

(74) C'est à peine si ces symptômes ne sont pas communs à toute espèce de pestes.

(75) La peste qui ravagea Arles en 1564 offrait comme symptôme principal des vomissements opiniâtres d'une matière verdâtre. Il en était de même pour la peste de Lyon, en 1628 et 1629; pour celle de Montpellier et de Digne, en 1629; de Rome et de Gênes, en 1656; pour celle de Marseille, en 1720.

(76) Procope, l. c.

(77) Dans la peste de Brunswick observée en 1657 et décrite par Gieseler, l. c. De même dans celle de Jassa, décr. par Orræus, l. c., p. 93.

(78) Evagrius, l. c. La diarrhée survenait fréquemment dans la peste de Lyon, en 1628 et 1629. — Schraud a remarqué que la diarrhée était surtout fréquente dans les pestes qui régnaient l'été (l. c., 2. v., p. 58).

(79) Forestus (l. c.) a vu dans ces excréments l'apparence d'œufs pourris délayés dans de l'eau.

(80) Valleriola (l. c.) a observé les symptômes de la dysenterie dans la peste d'Arles, en 1564.

(81) A Montpellier, en 1629.

(82) Sennert (l. c.) a remarqué dans les excréments de personnes atteintes de la peste, de petits corps glutineux, tantôt blancs, tantôt jaunes ou verts.

(83) C'est ce que nous apprend la peste de Montpellier en 1629 et celle de Marseille, au sujet de laquelle Papon (l. c., t. I, p. 225) a écrit : « Les malades rejetaient une quantité de vers par le haut et par le bas. »

(84) Vinarius (l. c.) a observé ce symptôme dans la diarrhée elle-même. Il était fréquent dans la peste de Marseille, en 1720. La région de la rate était surtout tuméfiée dans la peste décrite par Vallerolus. Dans celle de Jassa, le gonflement du ventre ressemblait à celui qu'on observe souvent après la suppression des lochies (Orræus, l. c., p. 93).

(85) A Arles, en 1564. De même à Tunis (Passereti, l. c., p. 21).

(86) Elle était cruelle dans la peste de 1427. Voy. Richter, l. c. De même dans celle d'Arles en 1564, et de Rome en 1656.

(87) « Manchmal sind es selbst die Brust oder der Unterleib, wo sich jene reissenden Schmerzen æussern. » Schraud, ouv. c., 2. t., p. 59).

(88) A Rome et à Gênes, en 1656.

(89) Dans la peste de Lyon, en 1628 et 1629; dans celle de Digne, en 1654 et 1655, la douleur descendait des lombes à la cuisse gauche.

(90) A. Paré, l. c. A Digne, en 1629, les malades se plaignaient fréquemment de dysurie. La même observation a été faite à Jassa et à Moscou par Orræus (l. c., p. 77).

leurs insupportables dans les membres (91), de l'agitation (92), des soubresauts, et comme de légères contractions dans les extrémités (93); parfois de vraies convulsions (94), des défaillances (95) et des léthargies (96).

2. *Suite du sujet.* — La maladie avec le cortége des symptômes énumérés ci-dessus accomplit sa marche dans l'espace de trois à quatre heures (97), tantôt dans une ou deux fois vingt-quatre heures (98), d'autres fois dans cinq, six, sept, huit jours et plus (99). Elle se complique à une époque indéterminée de *bubons*, d'*anthrax*, de *charbons*, et de différents *exanthèmes*.

3. *Du bubon pestilentiel.*—Le bubon pestilentiel est une tumeur formée par les glandes situées aux haines, sous les aisselles, au cou (100), et derrière les oreilles (101), et très-rarement constituées par les glandes des autres régions (102). De la tension (103), des battements (104), et une douleur, dans quelques cas sensible seulement à la pression (105), précè-

---

(91) Durant la peste de Transylvanie, en 1554, les douleurs des membres étaient tellement atroces, que les malades se déchiraient avec les dents les bras et les mains, et que l'un d'eux maltraita une autre personne. (Lebenwaldt ad Fincelium). — Pendant la peste de Rome, en 1656, les malades poussaient des gémissements, comme si on leur eût arraché les entrailles. Orræus (l. c., p. 76) assure que ces douleurs parcouraient les diverses régions du corps, et les compare à des secousses électriques. D'après Schraud (ouv. cit., 2 T., p. 58), les douleurs survenaient surtout dans les parties qui devaient être le siége d'éruptions exanthématiques particulières à la peste.

(92) Schraud, ouv. c., 2. t., p. 56. (Ungewohnliche Raschheit der Bewegungen.)

(93) Diemerbroeck, l. c., liv. I, ch. VII.

(94) Valleriola, l. c. Dans la peste de Digne, en 1629, beaucoup éprouvèrent des convulsions. De même dans celle décrite par Grohmann (l. c., p. 53).

(95) Valleriola, l. c. Les défaillances étaient fréquentes dans la peste de Lyon, en 1628 et 1629. On les observa aussi dans celle de Tunis (Passeri, l, c., p. 27).

(96) Papon (l. c., t. I, p. 197) dit au sujet de la peste de Digne en 1629 : « Des personnes qu'on avait portées à la fosse où l'on enterrait les morts, donnèrent après quelques jours des signes de vie. Il y en eut qui reprirent leurs sens dans la bière, ou dans le char sur lequel on les portait. »

(97) § III, n. 1.

(98) A Marseille, en 1720, la maladie se terminait souvent en trente heures, d'autres fois en trois jours.

(99) A Avignon, durant le 14e siècle, dans les cas graves de peste, la mort survenait en trois jours; dans les cas moins graves, en cinq. (Guy de Chauliac, l. c.) Orræus (l. c., p. 73) appelle peste lente « celle qui comprend une période d'infection se prolongeant plus que de coutume, et qui ressemble aux fièvres malignes, surtout aux pétéchiales, soit que l'innocuité des symptômes apparaisse bientôt, soit que la marche du mal vienne à être plus longue. » Suivant les circonstances, les autres formes de la peste sont nommées aiguës, et très-aiguës.

(100) Dans la peste du 14e siècle, les bubons se montraient surtout au cou, aux aisselles et aux aines (Barnes, l. c.)

(101) Vinarius, l. c., fait mention de bubons situés derrière les oreilles.

(102) Zacutus Lusitanus (Prax. admir. liv. III, obs. 28) rapporte que, pendant une grande peste, il observa un grand nombre de bubons, non-seulement dans les régions indiquées, mais encore dans d'autres parties du corps. Diemerbroeck répond ainsi (l. c., liv. I, ch. XIV) : « Il a écrit ce qu'il a voulu; quant à moi, qui me suis voué tout entier au traitement des pestiférés, et qui en fait de peste ai plus vu et plus étudié moi seul, que six Zacutus peut-être n'ont vu ou n'ont osé voir, je puis dire que je n'ai rien observé de semblable. »

(103) Plusieurs malades observés par D. Roch (l. c.) se plaignaient de tension et de chaleur brûlante sous les aisselles et aux aines; de même voyez Grohmann, l. c., p. 51.

(104) « Il y en eut parmi eux qui, dans l'intervalle des paroxysmes, éprouvaient des battements (vibrationes) vagues aux aines, aux aisselles et aux parotides. » (Chenot, l. c., p. 59.)

(105) Chenot dit en parlant de luimême (l. c., p. 13) « ..... Lorsque je fléchis les cuisses pour m'asseoir, je ressens, dans l'aine droite, une douleur très-légère, que je n'éprouvais pas en marchant. » Peisterer parle aussi d'une malade qui, après la disparition d'un bubon sous l'aisselle, y ressentait encore de la douleur lorsqu'elle voulait lever le bras (l. c., p. 255).

dent souvent dans la partie affectée l'éruption de ce bubon. Cette éruption même a lieu à une époque variable, ainsi tantôt tout-à-fait au commencement de la maladie (106), tantôt pendant sa période d'accroissement et de force, enfin d'autres fois durant la convalescence même (107). La grosseur de ces bubons n'est pas constante; les plus petits ont le volume d'une amande, les plus gros celui d'un œuf de poule. On en observe le plus souvent deux à la fois, de temps en temps un seul, rarement plusieurs. Quelques-uns d'entre eux atteignent très-promptement leur maturité (en occasionnant, il est vrai, de très-grandes douleurs), d'autres sont à peine nés qu'ils disparaissent, ou bien restent durs, sans faire de progrès. Ceux qui disparaissent dans un point se montrent bientôt dans un autre. La peau qui recouvre le bubon disposé à suppurer, est la plupart du temps rouge (108). A l'ouverture de la tumeur il s'écoule un pus sanieux, d'autres fois au contraire il sort un sang noir (109). La suppuration gagne les téguments en abandonnant le fond spongieux de l'ulcère, qui, dans les cas heureux, est lui-même separé et éliminé par la nature. Cette opération est accompagnée quelquefois de prurit (110) et laisse ensuite une cicatrice très-apparente à base large et dure (111). Les bubons qui ont de la tendance à se gangrener présentent une teinte d'un rouge livide. Bientôt ils cessent d'être tendus, élastiques et douloureux, et la gangrène se montre (112).

4. *Anthrax de la peste.*—L'anthrax de la peste (113) a la forme d'une *tache* rouge, très-douloureuse, ayant trois ou quatre doigts d'étendue et pouvant occuper la région du dos, des épaules et des aines. Il se dissipe, à moins qu'il ne passe à l'état de gangrène. Dans ce cas le mal se propage jusqu'aux muscles.

5. *Charbon de la peste.* — Le charbon de la peste (*carbunculus*) est formé par une vésicule, naissant elle-même le plus souvent d'une petite pustule de la grosseur d'un grain de millet, d'autres fois de la réunion de plusieurs pustules semblables (114). Cette vésicule pleine d'une sérosité brunâtre, grise ou noirâtre, n'est pas sans occasionner de la douleur; elle ne présente d'abord pas de rougeur à la circonférence, mais le jour suivant son volume est déjà augmenté, et elle est entourée d'un cercle rouge (115). Plus tard, après avoir atteint la grosseur d'une aveline, souvent même après l'avoir dépassée, elle se rompt et laisse voir une plaie gangreneuse, pareille à celle qu'aurait produite le cautère. Cette plaie s'étend en largeur et gagne jusqu'au tissu graisseux (116), jusqu'à ce que la portion frappée de mort se sépare ou que le malade succombe. Quelquefois des stries rouges en forme de rayons (117) entourent le charbon. Son siège le plus ordinaire est au tronc et aux membres (118). On en a vu aux mamelles (119), aux parties génitales de la femme (120), à l'abdomen, à

(106) Avant que la fièvre se déclarât (Pugnet, Lernet) dans la peste mentionnée par Barnes (l. c., p. 432), la maladie débutait par l'apparition de bubons sous les aisselles.

(107) Lernet, l. c.

(108) Alors seulement le bubon peut être considéré comme une tumeur inflammatoire.

(109) Passeri, l. c., p. 23.

(110) Roch, l. c., p. 83.

(111) Grohmann, l. c., p. 54.

(112) Dans la peste décrite par Procope, les cuisses se desséchaient pendant que les bubons tombaient en gangrène.

(113) Les Arabes le nomment *feu sacré*, *feu de Perse*, *charbon*, parce que son aspect rappelle assez bien celui d'un charbon ardent. Diemerbroeck (l. c., liv. I, ch. XIV, § IV.)

(114) Diemerbroeck (l. c., liv. I, ch. VII, § XVIII).

(115) « ..... La chair autour était vivement enflammée. (Diemerbroeck, l. c.)

(116) « ..... Plus d'une fois nous avons vu ceux-ci (les charbons) marcher comme la gangrène et étendre en très-peu de temps les ravages sur les parties voisines. (Diemerbroech, l. c.)

(117) Grohmann, l. c., p. 55.

(118) « Les charbons n'ont pas de siéges déterminés comme les bubons. » (Diemerbroeck, l. c., l. I, ch. XIV, § V.) Et Chenot (l. c.) : « Il est à peine une place sur la superficie du corps, qui ne puisse être le siége de charbons. »

(119) « Nous avons vu une femme enceinte de trois mois, guérir heureusement de trois charbons qu'elle portait à la mamelle gauche. (Chenot, l. c., p. 81.) Dans la peste qui ravagea Noja, les mamelles étaient souvent le siége de charbons (Schonberg, l. c.)

(120) Une femme en portait un (charbon) à la vulve (Chenot, l. c., p. 82).

l'anus (121), au bout des doigts (122) et du nez (123), au cuir chevelu (124) et à l'arrière-bouche (125).

6. *Remarques.*—Les anthrax aussi bien que les charbons se montrent à une époque indéterminée, sans jamais se régler sur la fièvre. Le nombre des charbons varie de trois à quatre, jusqu'à douze (126). Rarement des bubons viennent les compliquer (127). Ordinairement à l'apparition du charbon le bubon se dissipe; d'autres fois, lorsque le bubon augmente, le charbon ne prend pas son entier développement (128). Dans quelques épidémies, des charbons viennent fréquemment s'enter sur des bubons (129); dans d'autres, cela a lieu très-rarement (130).

7. *Autres exanthèmes.*—Enfin, pour que rien ne manque à l'étendue du mal, la peste, surtout à une époque avancée de sa marche, se complique ordinairement de divers exanthèmes, de pétéchies (131), de rougeurs (132), d'autres taches de couleur (133) et de grandeur (134) variable, de miliaire (135) et de bulles (136). De temps en temps on observe aussi des rougeurs érysipélateuses (137), des tumeurs, (138), des ulcérations (139) et une

---

(121) Passeri, l. c., p. 17.

(122) Passeri, l. c., p. 17.

(123) Paumier, l. c., p. 316, 416.

(124) « J'en ai vu un seul (charbon) sur le cuir chevelu ; c'était sur un enfant de deux ans qui en guérit. » (Chenot, l. c., p. 81.)

(125) Peisterer, l. c., p. 229.

(126) Dans la peste de Digne, en 1629. De même dans celle de Bucharest, en 1813, d'après Grohman (l. c., p. 56.)

(127) « Nous n'avons jamais vu des bubons survenir après l'apparition des charbons ; ces derniers se montraient toujours plus tard, et au déclin des autres. » (Chenot, l. c., p. 79.) Grohmann (l. c., p. 35) affirme aussi : « Dass die Carbunkeln an eine Spætere Entwicklung gebunden sind als die Bubonen. »

(128) Lernet, l. c,

(129) Chenot (l. c., p. 14) écrit : « Une vésicule s'élevant sur le bubon était l'indice d'un charbon. »

(130) Le D. Gellei (dans Schraud, ouv. cit., 2 vol., p. 61) désigne sous le nom de bubon *anthracique* cette complication qu'il avait souvent observée pendant la peste de Smyrne, en 1795.

(131) Schraud (l. c., 2 t., p. 60) n'a observé les pétéchies que sur les malades chez lesquels la peste était accompagnée de fièvre.

(132) « ..... Nous vîmes aussi des taches livides et noires de formes oblongues, qu'on aurait dit faites avec une plume à écrire; d'autres plus grandes ressemblaient à celles produites par un coup de fouet. » (Diemerbroeck, l. c., ch. VII, § XVI.)

(133) « Ces taches le plus communément et le plus souvent étaient de couleur pourpre; plus rarement elles étaient rouges violacées ou noires. » (Diemerbroeck, l. c., l. I, ch. VII, § XV.)

(134) Jules Paumier (l. c., ch. XXIV) rapporte qu'un grand nombre de fois il a vu des taches qui occupaient le bras entier, toute la cuisse, la face ou bien une autre large surface. De son côté, Diemerbroeck (l. c.) affirme qu'il a vu aussi des taches énormes couvrant un membre en tout ou en grande partie. Dans la peste d'Ostrova, ces taches avaient la forme d'une pièce de monnaie en cuivre, qui tire son nom de la croix. (Pfisterer, l. c., p. 237.)

(135) Chenot, l. c.

(136) On rencontre déjà des *bulles* dans la description de la peste du quatorzième siècle, par Barnes (l. c.). Chenot leur donne le nom d'*hydatides* (l. c., p. 84). Les anciens les appelaient *phlyctenæ* (Bernt, en note dans Pfisterer, l. c., p. 237). Pfisterer les nomme *pemphigus* de la peste, et les décrit ainsi : « Sie sind blau, schwarz, haben einen rothen Kreis, gehen in keine Eiterung über. »

(137) Pfisterer, l. c., p. 255.

(138) Il existe une espèce de tumeur, tenant le milieu entre le bubon et le charbon, qu'on a rencontrée dans la dernière peste de Hongrie et d'Autriche, en 1713, au rapport d'Antoine Loick, médecin militaire (Chenot, l. c., p. 77, en note), et de Chenot lui-même (l. c., p. 78): « Le corps des clavicules et le bras au-dessus du coude furent aussi le siége de tumeurs semblables, égalant et surpassant même plus tard le volume d'une noix ; elles disparurent sans former d'abcès. » (Zacutus Luzitanus parle peut-être de ces tumeurs sous le nom de *bubons* dans un passage critiqué par Diemerbroeck.) Pfisterer fait aussi mention d'une tumeur s'étendant de l'aisselle sur tout le muscle pectoral (l. c., p. 249).

(139) Dans la peste de Russie, en 1427, il est question d'ulcères de la peau qui annonçaient la mort ou le retour à la santé, suivant qu'ils étaient violets et desséchés, ou rouges et tuméfiés (Richter, l. c., t. I, p. 241).

diminution dans la sensibilité de la peau (*).

8. *Avis.*—Il est essentiel de noter que les symptômes énumérés ci-dessus n'affectent pas tous les malades, et ne se montrent pas les mêmes dans toutes les constitutions épidémiques de peste (140).

9. *Convalescence.*—Le petit nombre de ceux qui échappent, en faisant la part des exceptions (141), éprouvent pendant long-temps de la faiblesse et de la stupeur; leur mémoire est affaiblie (142) et l'ulcération des bubons se prolonge surtout. Ceux-ci d'autres fois restent indurés (143); enfin le mal laisse une foule d'autres traces (144).

(*) « Les malades atteints depuis un certain temps de la peste ont le tact très-obtus, au point que, pincés et excités de tout autre manière, ils n'éprouvent presque aucune douleur, lors même qu'ils sont exempts de délire. » (Orræus, l. c., p. 151.)

(140) Diemerbroeck (l. c., ch. VII, § XIX) affirme « qu'on voit à peine deux malades atteints du même mal éprouver les mêmes symptômes. »

(141) « Les malades convalescents de la peste recouvrent plus vite et plus facilement leur force et leur santé qu'après les fièvres malignes. » (Orræus, l. c., p. 152.) Il est fait aussi mention d'une convalescence très-rapide dans une observation de Passeri (l. c., p. 18), où un malade atteint de douleurs de tête, de vomissements et de bubons, « nella notte ebbe un profuso sudore, si dissiparono e dolor di testa e bubboni, e nella matina seguente si potè alzar dal letto, uscir di casa ed attendere ai proprii affari. »

(142) « L'état de stupeur et l'affaiblissement de la faculté de penser durèrent plus d'un mois; je ne pouvais lire ou écrire même un quart-d'heure sans être menacé de vertiges. » (Chenot, l. c., p. 16.)

(143) « Les bubons de la peste peuvent dégénérer en vrais squirrhes; je l'ai éprouvé sur moi-même. J'ai vu un bubon entièrement squirrheux sur un homme qui le portait ainsi sans en être incommodé depuis la peste de 1718. » (Chenot, l. c., p. 76.)

(144) « Après la résolution des bubons, de nombreux furoncles se montrent parfois dans différentes parties du corps. » (Orræus, l. c., p. 152.) Passeri parle d'affections plus graves (l. c., p. 41): « Come etisie pulmonali, e diverse tabi per lesioni di visceri abdominali, stupidezza; sordità, cecità, fistole e simili. »

§ IV. *Nécroscopie.*

1. *Habitude extérieure du cadavre.* — L'habitude extérieure des cadavres de pestiférés a fixé depuis long-temps l'attention de tout le monde. C'est de leur couleur noire que la peste du quatorzième siècle a tiré son nom (1). Dans la peste de Digne en 1629, l'aspect des cadavres était horrible (2); la même observation a été faite dans celle du duché d'Holsace en 1612 (3), de Marseille en 1620 (4), et dans un grand nombre d'au-

(1) § II, n. 9 (61).

(2) « Les cadavres étaient horribles à voir : ils avaient le visage contourné, les membres raides et ordinairement contractés. » (Papon, l. c., t. I, p. 195.) Dans la peste décrite par Russel (l. c.), les cadavres étaient horriblement défigurés par des taches rouges (vibicibus) répandues sur la face; dans celle observée par Skochay, ils l'étaient par des pétéchies noires comme de l'encre, qui couvraient le visage, par des taches rouges sur les parotides, et par la contorsion des muscles de la face (l. c., p. 271, 301).

(3) « On observa sur ce cadavre, six heures après sa mort, une odeur assez désagréable; le corps était légèrement enflé, la peau d'une couleur bleue-pourpre, pareille à celle que produit le froid; il suffisait de toucher les cuisses pour que l'épiderme se détachât; je ne parle pas des traces de bubons qu'on pouvait sentir sous les aisselles. » (Waldschmidt, l. c.)

(4) Les médecins chargés par les magistrats de Marseille d'examiner la maladie qui sévissait en 1720 ont écrit ce qui suit : « Nous soussignés...., assemblés en conseil, aujourd'hui 1er août, pour aller visiter les malades de la ville, avons trouvé, en visitant les différents quartiers, etc., le cadavre d'une fille âgée d'environ vingt ans, morte la nuit passée, s'étant alitée depuis avant-hier, selon le rapport de sa mère, avec un grand mal de tête, des envies de vomir et un accablement général, morte en trente heures, toute couverte de pourpre livide, ayant le ventre extrêmement tendu et violet, et ayant rendu par le nez une grande quantité de sang très-dissous et très-séreux. — De plus.... dans une maison où depuis cinq jours une femme est morte subitement, soupçonnée de peste, nous avons

tres. On a vu en outre, selon les circonstances, les cadavres, prendre une teinte livide (5), noire ou jaune (6), avoir une consistance plus ferme (7) ou plus molle (8) qu'à l'ordinaire, présenter des charbons et des bubons apparaissant quelquefois seulement après la mort (9), ou en offrir seulement des traces sous forme de taches livides (10); on les a vus laisser écouler par la bouche et les narines un sang noir liquide (11), se putréfier plus tôt ou plus tard (12), ou enfin se comporter comme les autres cadavres (13).

2. *Ouverture des cadavres.* — Quant à ce qui regarde les ouvertures de cadavres, nous voyons bien, il est vrai, Procope et Van Helmont parler d'anthrax internes, mais nous ne trouvons guère (14) de traces de nécroscopies faites dans le but de mieux connaître la maladie avant l'année 1656, époque à laquelle on entreprit d'en faire par ordre des magistrats de Naples (15). On découvrait des intestins frappés de gangrène, le cœur, les poumons et le foie marqués de taches noires, la vésicule du fiel pleine d'une bile noire, épaisse, visqueuse, et les vaisseaux sanguins gorgés d'un sang coagulé. Parmi les modernes, Pugnet (16) a excellé dans l'art d'examiner les cadavres des pestiférés; voici l'ensemble de ses observations comparées avec celles d'auteurs plus récents. Le cerveau était d'une consistance tellement molle et pultacée qu'on ne pouvait en examiner aucun point (17). Le volume du cœur, surtout celui du ventricule droit, était augmenté; sa texture était molle, blanchâtre comme

---

trouvé son enfant, âgé d'environ douze ans, mort aujourd'hui, couvert de taches pourprées presque par tout le corps, avec une tension considérable au bas-ventre et une grosseur à l'aine gauche.... Signé Perrin et Croizet. » (Papon, l. c., t. I, p. 227.)

(5) Dans la peste de Tunis, dit Passeri (l. c., p. 19) : « Io ne osservai alcuni (cadaveri appestati) in apparenza di morti per apoplessia e forse meglio per avvelenamento, mostrandosi tutto l'ambito del loro corpo rosso livido fosco, ed altri con dei carbonchi e bubboni in diverse parti e per lo più dello stesso rosso-nerastro colorito per tutta la superficie cutanea. »

(6) Observée sur plusieurs cadavres; voy. Roch (l. c.) et Pfisterer (l. c.), p. 220).

(7) Barnes (l. c.) rapporte que, dans la peste du 14e siècle, les cadavres étaient durs comme du marbre.

(8) Dans la peste de Tunis, en 1818, le corps de la femme de Secondo Zola di Brescia, morte en même temps que son mari, était, au rapport de Passeri (l. c., p. 33), « Tutto rilasciato. » Ce fait est confirmé par Pugnet (l. c.) et Orræus (l. c.) : selon ce dernier, « il y eut de remarquable, dans les cadavres des pestiférés, que leurs corps n'étaient pas seulement plus pâles et plus exsangues qu'à l'ordinaire, mais qu'ils étaient en outre mous et flasques, sans présenter en aucune manière de la rigidité comme après les maladies aiguës. »

(9) Pfisterer, l. c., p. 260.

(10) Dans la peste décrite par le docteur Roch, à l'exception de taches livides, les cadavres n'offraient rien de particulier.

(11) Pugnet (l. c.); Pfisterer, l. c., p. 220.

(12) « J'ai vu, dit Orræus (l. c., p. 215), nombre de fois, au milieu de l'été, des cadavres rester plusieurs jours sans être inhumés, faute de chars et de gens pour enterrer, sans répandre pour cela aucune mauvaise odeur; je n'ai pas observé d'écoulements ichoreux par la bouche et par les narines ou du gonflement de l'abdomen, comme symptômes fréquents sur les cadavres après les fièvres malignes. »

(13) Roch, l. c.; Pfisterer, l. c., p. 232. Gorg, dans son Traité de la peste de Vienne, en 1713, décrit ainsi l'aspect d'un cadavre de pestiféré (l. c., p. 257) : « Es war eine Weibsperson eines blühenden Alters, mit zerrütteten Haaren, offenen Augen, mit etwas grausen drohenden Lefzen des Mundes, mit wenig schwarz herausgesteckter Zunge, die übrige Gestalt nicht unfreundlich. »

(14) Un chirurgien a avancé à Diemerbroeck que les vomissements des pestiférés tenaient à la présence d'un charbon dans l'estomac, et il offrit de le lui montrer. « Mais nous ne jugeâmes pas à propos, dit Diemerbroeck, d'imiter les frelons, et de nous exposer au danger de la contagion en ouvrant la cavité abdominale; nous préférâmes croire la chose plutôt que la voir. »

(15) Giannone, l. c.

(16) L. c.

(17) Passeri dit aussi (l. c.) : « Tutta la massa cerebrale e li stessi nervi ottici ridotti in pappa. » Le même a trouvé en outre de la sérosité épanchée dans les ventricules du cerveau, les vaisseaux sanguins étant très-injectés.

celle du péricarde. La masse (*moles*) de l'estomac était plus grande ; sa surface interne était marquée de taches gangréneuses. Il en était de même de la face interne de l'intestin grêle. Le reste du tube digestif était seulement distendu par des gaz très-fétides. Le volume du foie et de la rate était augmenté (18). La vésicule du fiel se trouvait distendue par une bile d'un jaune foncé (19). Les vaisseaux lymphatiques se distinguaient facilement. Les artères étaient vides et les veines gorgées de sang. Les dissections anatomiques n'ont pas encore appris d'une manière satisfaisante si les bubons avaient leur siége (20) dans les glandes elles-mêmes ou dans leur enveloppe cellulaire. Il est du reste vraisemblable qu'ils peuvent se développer dans ces deux endroits (21).

§ V. *Causes.*

1. Suivant les préjugés des divers siècles, on a cherché la cause de la peste dans la colère divine (1), dans les maléfices et les sortiléges (2), dans les corps célestes (3) et particulièrement certaines constellations (4), dans les éclipses (5),

(18) Passeri a trouvé le foie et les intestins frappés de gangrène, l. c., p. 42.

(19) « La cistifellea ripiena d'una materia catramosa. » (Passeri, l. c.) Cfr. Deidier, An account of some experiments made with the bile of persons dead of the plague at Marseilles, with what appeared upon the dissection of the bodies (Philos. transact., an. 1722, p. 20). Et : Letter concerning an experiment made with the bile of persons dead of the plague. (Ibid., an. 1722, p. 105.)

(20) Larrey et Pfisterer, l. c., p 235.

(21) « Zuweilen wird die Drüse selbst angegriffen und zerstœrt, œfters blos das Zellengewebe derselben. » (Grohmann, l. c., p. 50.)

(1) Cette opinion s'appuie sur les passages des livres sacrés déjà cités (§ I, n. 2, note 2). Cfr. Acmon, l. v, De Gestis Francorum, ch. XVI. — Eusèbe, Histoire ecclésiast., liv. IX, ch. VIII. —Théophilact. in Matth., ch. XXIV. Ces idées se retrouvent chez les auteurs profanes ; voyez Homère dans le passage où il est question de la fille de Chrysès outragée, et Ovide au sujet des fils de Niobé, ainsi que Platon dans le Phéd. ; Plutarque, Vie de Romulus ; Tite-Live, Hist., liv. II, ch. XLV ; Pline, liv. VII, ch. XXVIII.— Hippocrate, liv. De nat. muliebr. — Galien, liv. De propriis lib. — Enfin, jusqu'à nos jours, les auteurs chrétiens, soit historiens, soit médecins, ont généralement professé cette opinion, et l'ont appuyée par des récits, comme on peut le voir dans Procope, l. c.—Cantakuzen, l. c., p. 731. — C. de Nostradamus, Hist. et chronique de Provence, p. 595 ; in-fol. Lyon, 1614. — Fernel, l. c. — A. Paré, l. c., ch. II. — Diemerbroeck, l. c., liv. I, ch. VIII, § I, problem. I et II, etc., etc. ; sans parler des ouvrages déjà cités de Rigault (an. 1574), d'Amboisi (an. 1606), Letusi (an. 1621), Reusseli (an. 1701), et Fischer (an 1720).

(2) Hercules Saxonia, lib. de Plica, ch. XI. Cette question est discutée par Wier, liv. De Præstig. dœmon. ; par Jean Bodin, Réfut de l'opinion de Wier ; par Jacques, roi de la Grande-Bretagne, dans le petit ouvrage qu'il a écrit lui-même sur ce sujet ; par Sennert, liv. De morbis a fascino inductis ; par Diemerbroeck, ouv. cit., liv. I, ch. VIII, probl. III.

(3) Aristote, I. Meteor, ch. II.—Alexandre d'Aphrodisé, II. probl. LXXXVIII. — Avicenne, Primo quarti et fen. 3. primi, doct. V, ch. I. — Valescus de Taranta, In Philon. pharmac., liv. VII, ch. VI. — Fernel, De febr., ch. XVII ; et lib. De abdit. ch. XII. — Louis Mercatus, De febr., liv. VII, ch. de febre pestilent.

(4) Le grand Albert prétend que la conjonction de Jupiter et de Mars occasionne la guerre et la peste. Gui de Chauliac décrit une peste engendrée par la rencontre de Saturne, de Jupiter et de Mars. Au rapport de Marsilius Ficinus et de Joseph Quercetan, une autre serait provenue de la conjonction de Saturne et de Jupiter. La faculté de médecine de Paris, interrogée par le roi Philippe de Valois, chercha la cause d'une peste dans la rencontre de planètes dans le signe du verseau (Chronic. Engenhus, l. c.). — Paracelse (De pestilitate, tr. II, p. 343) fait descendre la peste de l'empire de Saturne dans les parties sulfureuses du corps humain. Ce n'est pas tout, les astrologues se servaient des constellations, non-seulement pour expliquer les apparitions des pestes, mais encore pour les prédire. D'après le témoignage de Richter (l. c., t. II, p. 172), «......Wurden auf Befehl des Zaaren dem im Jahre 1664 in Moskau befindlichen Dr. Engelhard besondere Fragen über die bevorstehenden Verænderungen des künftigen Jahres vorgelegt, worauf dieser in seiner am 23, december 1664 eingereichten Schrift eine schreckliche Pest voraussagte.... Diese vermessene Prophezeihung traf nun zufallig wirklich ein. »

(5) Georg. Tholosanus, lib. II, De

dans les comètes (6) et dans les météores (7). A nos yeux, les corpscélestes ont été créés *pour servir de signes et marquer les temps, les jours et les années* (8), et non pour occasionner des maux et la mort. Sans nous arrêter à des remarques puériles (9), la peste cependant a paru plus d'une fois être précédée ou accompagnée de tremblements de terre (10) et d'autres grands phénomènes de la nature (11), tels que de nuées obscurcissant le soleil (12), de grandes pluies (13), d'inondations (14), de chaleurs et de sécheresses (15), de fortes gelées (16), d'apparition inaccoutumée d'insectes (17) et d'animaux féroces (18). Mais, comme de semblables phénomènes ont été mille fois observés sans que la peste soit survenue, et que mille fois aussi la peste a paru sans eux, nous ne devons croire à aucune liaison entre eux et cette maladie. Le même raisonnement s'applique, au moins dans certaines limites, aux calamités publiques, comme à la disette de blé (19),

---

Rep., ch. VII. — Michel Saxo, Chronic. in Vita Constantini imper. — Matth. Mechonius, liv. III, Chronic, ch. XXVI. — Pezel, Script. rerum bohem., vol. II, p. 346.

(6) André Ange, Annal., liv. III. — Crusius, in Annal. — Trichemius, in Chronicis, et Porphyre. — Cfr. Villani, l. c., liv. XII, ch. XCVII, p. 976; et Barnes, l. c.

(7) Schnurrer, ouv. cit., t. 1, p. 190.

(8) Genèse, ch. I.

(9) On rapporte que des taches de vêtements, qui paraissaient d'autant plus qu'on frottait davantage l'étoffe, avaient annoncé la peste de 541 (Warnefried, liv. II, ch. IV, p. 776). — Gallius de Trente (Fascic. de peste), traitant des signes précurseurs de la peste, écrit : « Des enfants, guidés par un instinct qui ne les trompait pas, chantaient à la manière des prêtres, et faisaient le simulacre d'enterrer d'autres enfants vivants, présageant ainsi le fléau qui menaçait tous les êtres animés. » Mindererus (liv. De peste, ch. IX) dit à ce sujet : « Il est une chose étonnante, c'est que de jeunes enfants aient prédit cette peste par leurs jeux : poussés, pour ainsi dire, par un génie, ils imitaient les fossoyeurs, préparant des tombeaux, creusant des fosses et portant des cercueils. » Il est encore plus étonnant que des hommes tels que Forestus et Diemerbroeck aient pu ajouter foi à de pareilles niaiseries. Nous rangeons dans la même catégorie les songes de ceux qui s'imaginaient avoir vu de petits nuages flotter dans l'air et infecter les maisons sur lesquelles ils tombaient (Schreiber, ouv. cit., p. 6. — Sorbait, ouv. cit., p. 34), ainsi que les globes de feu bleuâtres porteurs de la contagion (Sorbait, l. c., p. 137-140).

(10) En 745 et 747, en Sicile et en Calabre; en 801, dans plusieurs autres lieux; de 1346 à 1350, en Chine (Deguignes, l. c.); en 1348, en Italie (Jo. Villani, l. c.), en Allemagne (Pez, l. c., vol. I, p. 971); et en Pologne (Duglos, Hist. polon., liv. IX, p. 1086); en 1509, dans la Carniole. En 1590, à Vienne, ce tremblement fut tel que la tour de Saint-Etienne fut endommagée (Fenger, l. c.), etc.

(11) Nous passons sous silence les pluies de serpents, de grenouilles et de crapauds (Oudegheerst, l. c., f. 297 b.), les pluies de feu (M. Villani, v. Muratori, Script. ital., vol. XIV), et d'autres récits de ce genre; je parlerai seulement de vapeurs fétides s'élevant de la terre (Mezeray, l. c., vol. II, p. 107), et de l'apparition d'une montagne nouvelle près de Villach (De rebus gestis Berthold., episc. Argent. in Urstis Script. rerum Germ., vol. II, p. 177).

(12) En 1564, dans le midi de la France (Joubert, l. c., ch. IV, p. 277).

(13) En 1348, en Angleterre (Walsingham, Hist. Angliæ in Camden, Angl. Hibernic. Normann., p. 168); en 1475 et 1476, en Italie.

(14) En 1346 et 1350, en Allemagne (Vitoduran, l. c.; Dreyhaupt, l. c., p. 632); et en France (Theod. de Niem., Chronic. in Eccard, vol. I, p. 1501); en 1475 et 1476, en Italie, etc.

(15) En 984, en Italie; en 1242 et 1248, ibid. (Frari, l. c., p. 328).

(16) En 985, en Italie; au commencement du onzième siècle, à Venise; en 1119, en Italie (Frari, l. c.).

(17) Platina, Vie de Nicolas I, p. 881. — Musant, Tab. chronol. — Villalba, l. c. — Agricola, l. c. — Spangenberg, l. c. K. 287, fol. 336 b. — Marsilius Ficinus, l. c., ch. II et III. — Orræus (l. c., p. 63) observa au contraire que dans les lieux très-infectés de la peste les insectes se montrèrent en moins grande abondance.

(18) En 1577, le Milanais fut dévasté par des bandes de loups (Bugati, l. c.).

(19) La disette de blé précéda la peste au commencement du onzième siècle en Italie; en 1135, en Lombardie; en 1346 à 1350, en Chine (Deguignes, l. c., p. 227);

aux épizooties (20), à la putréfaction de cadavres d'hommes et d'animaux (21). Qui pourrait croire aujourd'hui que la peste a été due aux émanations d'une chambre long-temps fermée, ou bien au seul effet de la terreur (23); ou encore que du poison jeté par les Juifs dans les puits (24), ou par des malfaiteurs sur les places publiques (25), ou bien enfin l'approche de la fin du monde (26), ait pu lui donner naissance? Au contraire, l'opinion qui place la cause de la peste dans un principe inconnu, émanant des malades atteints de cette affection, souillant certains objets voisins en y adhérant, et se propageant alors sur des hommes sains au moyen de ces objets infectés, ou immédiatement par les malades eux-mêmes, cette opinion, dis-je, qui place ainsi cette cause dans une *contagion spécifique*, opinion très-ancienne au reste (27), et exprimée déjà à l'occasion de la peste à bubons du sixième siècle (28), a prévalu de plus

---

en Russie, en 1422 (Richter, l. c.); en Italie, en 1439 (Frari, l. c., p. 333); dans le Milanais, en 1629 à 1632 (Tadino, l. c.).

(20) Des épizooties accompagnaient la peste dans la Dalmatie, en 1349 (Jean Lucius, liv. II. — A Cutteis, De flagello pestis in homines et pecudes); en Italie, en 1656 (Gastaldi, l. c.); en Alsace, en 1690 (Lebenwaldt, l. c.); à Marseille, en 1720 (Papon, l. c.).

(21) A. Paré (liv. X, ch. XIII) rapporte que les cadavres d'un grand nombre d'individus tués ayant été jetés dans un puits profond de plus de cent brasses, il s'en échappa une vapeur si fétide et si vénéneuse que dans la Normandie plusieurs milliers d'hommes périrent comme frappés de la peste. Saint Jérôme (sur le prophète Joel), saint Augustin (liv. III, de la Cité de Dieu, ch. XXXI), et Sabellicus (liv. IX, En. 5), racontent qu'une énorme quantité de sauterelles s'étant noyées dans la mer, et ayant été ensuite rejetées sur le rivage, entrèrent en putréfaction, et occasionnèrent la peste. Cfr. J. C. L. Simond de Sismondi, Histoire des républiques italiennes du moyen âge, t. XI, p. 135. — Joan. Wolfius (t. I, Memorab. cent. X), Andr. Angelus (Annal. brandenb.), Forestus (liv. VI, obs. 9, en note), A. Paré (l. c., ch. III), Agricola (l. c., liv. I), etc., décrivent des pestes causées par d'énormes poissons qui, jetés sur le rivage, s'y seraient putréfiés.

(23) Mezerai, l. c., M. Villani, l. c., Barnes, l. c., p. 432, ont été portés à penser que la peste pouvait se communiquer par le seul regard. A. Paré (l. c., ch. XVIII) et d'autres pensent que la crainte prédispose à la contagion.

(24) Voyez plus bas, § VII, n. 1 (19).

(25) « On crut (dans la peste de Milan, en 1629 et 1630) que des méchants avaient fait brûler des hardes pestiférées et qu'ils en avaient répandu les cendres dans les rues où la procession devait passer, parce que les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe marchaient ce jour-là nu-pieds par esprit de pénitence. Cette accusation prouve qu'il n'y a rien qu'on ne puisse faire accroire au peuple, puisqu'il ne savait même pas que des hardes brûlées avaient perdu tout le levain pestilentiel. » (Papon, ouv. cit., t. I, p. 161.) Dans la peste qui ravagea Naples, en 1656, le peuple pensa que la maladie provenait d'une poudre vénéneuse que les Espagnols avaient répandue sur les places publiques; et un voleur, condamné au reste à mort, fut livré au bourreau comme s'il eût été coupable de ce crime, « per acchetar la plebe » (Giannone, l. c.).

(26) Chronic. Engelhus, dans Leibnitz, Script. brunsvic., vol. II, p. 1127.

(27) Thucydides (l. c.) fait mention de maladies extrêmement contagieuses. Hippocrate (liv. II, De nat. hum. text. in-4°) parle d'effluves morbides (νοσερῆς ἀποκρίσεος); et (lib. De flat.), de semences de peste (μιασμάτων). Aristote (sect. I, problem. VII) dit que la peste est la plus contagieuse de toutes les affections. Galien (l. I, De different. febr., ch. II) dit aussi : « La fréquentation des personnes atteintes de la maladie pestilentielle n'est nullement sûre; on court en effet le risque de la gagner, comme pour la gale et la chassie. Tite-Live (liv. III et V) se sert du mot *contagion*. Sénèque (IV, De ira, ch. V) dit : « Dans la peste, il faut prendre garde de s'approcher des individus déjà infectés et en proie à la maladie, parce que nous nous exposons, et que le souffle même de ces personnes nous rend malades. » A ce sujet, Ovide (VII, Metamorph.) s'exprime ainsi :

> Quo proprior quisque est, servitque
> Fidelius ægro,
> In partem lethi citius venit.

Cfr. Marx, Origines contagii. Carlsrhue, 1824, sect. II.

(28) Evagrius (l. c.) dit : « Le mal se contracte de plusieurs manières inexplicables : les uns, en effet, périssent

en plus depuis le quatorzième siècle, où elle a commencé à se répandre jusqu'à nos jours, et cela au grand avantage de la société. C'est en effet uniquement aux mesures imaginées contre la contagion que l'on doit les ravages d'abord plus rares de la peste, et plus tard sa presque entière disparition.

2. *Adversaires de la contagion.*—Dans cet état de chose, il est difficile de concevoir qu'il ait existé (29), que dis-je? qu'il existe encore aujourd'hui des médecins (30) qui regardent la peste comme l'effet d'une constitution épidémique d'une nature particulière et qui lui refusent le caractère contagieux. S'ils niaient l'existence de toute espèce de contagion, ils seraient au moins conséquents; mais il est complètement absurde d'admetre la contagion de la variole, de la rougeole et de la scarlatine, pour nier ensuite celle de la peste. Les adversaires de la doctrine de la contagion voient que la peste survient dans les temps et les lieux les plus sains (31); ils voient que ces invasions ont lieu presque aussi souvent en hiver (32) et au printemps qu'en été et en automne (au moins pour ce qui concerne l'Europe (33)); que cette maladie parcourt indifféremment les plaines et les montagnes; ils voient qu'elle se transmet de proche en proche (34); que ceux qui n'ont aucun commerce avec les malades en sont exempts, quoique vivant dans la même atmosphère; que cette immunité peut s'étendre non-seulement à des individus isolés, mais encore à des villes entières, quoique entourées de la peste de tous côtés (35); ils voient ce fléau sûrement détourné de nous par les lois qui empêchent tout contact entre les hommes sains et les personnes infectées, leurs vêtemens ou leurs bagages; ils voient tout cela, et ils osent encore parler de constitution épidémique comme cause de la

---

par cela seul qu'ils les ont fréquentés ou qu'ils ont habité dans le même logis; quelques-uns, pour les avoir seulement touchés ou être entrés dans leur maison.

(29) Chicoyneau (ouv. cit.). Stoll. (Rat. med., p. II). Quant à ce grand homme, Sick se plaint avec raison (l. c., p. 37): « Dass ein Mann, der, seiner vielen ruhmwürdigen und schætzenswerthen Eigenschaften wegen, ewig ein hellglænzendes Gestirn am medicinischen Himmel bleiben wird, sich doch vorgefasster einseitiger Meinungen wegen zu den grœssten Fehlern und Irrthümern verleiten liess, was man von einem so genialischen Kopfe durchaus nicht erwartet hatte. » Et (p. 41): Doctor Ferro theilt deiselben Gesinnungen und Ansichten. » Et (l. c., p. 46): « J. G. Wolstein, Director des Veterinaire-Instituts (dans Vienne), folgte ganz der Ferro'schen Ansicht. » (V. Anmerkungen über die Viehseuche in Oesterreich, 1782, p. 138).

(30) Ch. Maclean, l. c. Sedillot, Lettre à M. Audouard sur la fièvre jaune, la peste et le typhus considérés comme non contagieux. (Journal universel des sciences médicales, Novembre 1820.)

(31) Platerus (Prax. med., liv. III, ch. II, p. 67; Opp., t. II, in-4°. Bâle, 1625) a observé une peste terrible avec d'excellentes conditions atmosphériques. Il en est de même de Jourdan (l. c., ch. XII). Tandis qu'une peste affreuse dévastait Lyon en 1628, « le ciel était pur, un petit vent frais purifiait l'air, et les rayons du soleil répandaient sur la ville et la campagne une chaleur bienfaisante qui ranimait la nature. » (Papon, ouv. cit., t. I, p. 165.)

(32) Guinther d'Andernach (l. c., p. 558) et Salius Diversus (l. c., ch. IV) attestent que la peste se propageait pendant la gelée.

(33) Les observations de Prosper Alpin, de Niebuhr, de Bruce, de Desgenettes, de Pugnet, de Russel, et d'autres, apprennent en effet qu'en Egypte et en Syrie la peste s'apaise vers le solstice d'été.

(34) « D'où vient la tendance du mal à se propager de proche en proche, à partir de la maison, de la famille, de la parenté, du voisinage du premier défunt. (Chenot, l. c., p. 89.)

(35) Les consuls européens nous en fournissent un exemple: dans les villes d'Orient, ils préservent leurs maisons de la peste qui les entoure, en rompant tout commerce avec les habitants. Alexandre Russel (Natural history of Aleppo) et Harless (in Præf. ad Schoenberg, ouv. cit., p. LIX) attestent également ces faits. Joignez encore l'observation de Martensius faite à Moscou. « La maison impériale des orphelins, dit-il, renfermant environ mille enfants et cinq cents adultes...., a été préservée de la peste au moyen des précautions qne j'indiquerai plus bas..... C'est ainsi, ajoute-t-il, que cette maison est demeurée intacte, pendant que tous les édifices voisins étaient visités par la maladie. »

peste (36) ! Cependant, en approfondissant le cœur humain, tout s'éclaircit : parmi ces hommes, en effet, les uns sont possédés du désir de contredire surtout des confrères rivaux (37); d'autres mettent leur gloire à soutenir des paradoxes (38); il en est qui défendent cette opinion contre leur propre conviction (39); d'autres qui sont plus entêtés que des mulets (40); l'esprit de système aveugle ceux-ci; ceux-là enfin ne pèchent que par ignorance : ils s'imaginent que la peste n'est pas contagieuse, parce qu'il est arrivé que des hommes ont pu fréquenter impunément des malades infectés (41). Comme si, selon les circonstances (42), la même chose ne s'observait pas pour la variole, la rougeole et la scarlatine; et cependant, qui oserait nier le caractère contagieux de ces affections ? De même en effet qu'une étincelle enflamme les corps propres à la combustion, ainsi toute maladie contagieuse s'empare de l'homme qui y présente des prédispositions (43).

---

(36) Si la constitution épidémique pouvait développer la peste, les soldats exposés aux injures de l'air devraient être plutôt attaqués par la maladie que ceux qui sont en garnison ; or, l'anti-contagioniste sir Robert Wilson lui-même affirme : « That the soldiers were seized with the plague only in stationary situations, and never when on a march. » Peel, ministre anglais, en a conclu avec raison le caractère contagieux de la peste, dans la séance de la chambre basse du 30 mars 1825. (Sir Gilbert Blane, Journal de médecine et de chirurg. d'Edimb. Juillet, 1825, n. 84, p. 61, en note.)

(37) A Marseille, en 1720, le médecin Sicard atteste la présence de la peste. Alors un chirurgien, « soit ignorance, soit jalousie, déclare qu'il n'y avait qu'une fièvre vermineuse. » (Papon, l. c., p. 216.)

(38) « Parce qu'il y a partout des gens qui aiment à se faire remarquer. » Papon (ouv. cit., t. I, p. 368), expliquant comment « le système dangereux de la non-contagion » a pu trouver des partisans.

(39) Dans la peste de Marseille, en 1720, le docteur Peyssonel déclara la maladie contagieuse ; son avis fut contredit par un chirurgien qui, « aveuglé par son ignorance, ou plutôt par sa mauvaise foi, persista à dire que la maladie n'était pas contagieuse, et cependant il ne touchait point les malades et ne leur parlait que de loin. » (Papon, ouv. cit., t. I, p. 219.) — Gastaldi, dans son récit de la peste de Rome, en 1656 (l. c.), fait mention d'un certain Jean Brescia, médecin de la ville, qui induisait le peuple en erreur, en prétendant que la maladie n'était pas contagieuse, et que c'était seulement une fièvre causée par la disette. Pour châtiment, on le condamna à servir les pestiférés dans l'hôpital qui leur était consacré : saisi de terreur, il courut se réfugier dans la tour d'une église voisine et s'y cacha dans un coin. On le découvrit et on le fit sortir au moyen de la fumée d'un feu de paille qu'on alluma à dessein; il se rendit alors à l'hôpital, prenant les plus grandes précautions et déclarant que la peste était contagieuse.

(40) « Un médecin nommé Sainte-Marie, étant logé à l'auberge du Bras-d'Or (à Aix, 1720), et voulant donner une preuve éclatante de sa conviction, coucha dans les mêmes draps où était morte la fille de l'aubergiste, et mourut de la peste deux jours après, n'ayant donné qu'une preuve de sa témérité, tandis qu'il croyait en donner une de son savoir. » (Papon, ouv. cit., t. I, p. 369.)

(41) « Il en est qui passent les jours et les nuits au milieu des malades et des cadavres, plongés ainsi constamment dans une atmosphère infectée, et qui pourtant sont exempts de la maladie. » (Chenot, l. c., p. 34.) « Dans la peste qui ravagea Moscou en 1771, une femme d'origine allemande, mère d'un tailleur, donna ses soins à son fils, à son mari et à sept enfants atteints de la maladie ; ils succombèrent tous, ainsi que la servante ; elle seule ne fut pas attaquée et ne cessa de jouir d'une parfaite santé. Une autre vieille femme russe, de la classe du peuple, couchait avec huit enfants et deux autres femmes dans une même chambre ; ils furent tous victimes de la peste, à l'exception d'un enfant âgé de six mois et de cette femme; entourée de cadavres qui gisaient dans la chambre privés de sépulture, elle embrassait les morts et les mourants sans prendre aucune précaution, et pourtant elle fut épargnée. » (Mertens, l. c., p. 121.) Schœnberg (l. c., p. 8) parle d'un enfant qui téta impunément le sein de sa mère morte de la peste.

(42) Chenot, l. c., p. 36, et Mertens, l. c., p. 121, ainsi que d'autres, attestent qu'il n'est qu'un très-petit nombre de personnes « qui ne soient pas infectées tôt ou tard, et qui jouissent d'une heureuse immunité. »

(43) Diemerbroeck fait cette belle remarque (ouv. c., l. I, ch. x) : « que

3. *Causes prédisposantes.* — Jusqu'à présent, il a été impossible de découvrir quelle cause prédispose le corps humain à contracter la peste (44). Cette aptitude ne dépend pas de l'âge, car la peste atteint l'homme, sinon dans le sein maternel (45), au moins depuis la première enfance (46) jusqu'à une extrême vieillesse (47). Elle ne dépend pas du sexe, car, à peu d'exceptions près (48), les hommes en sont affectés comme les femmes ; ni de la race de peuples (49), car toutes les nations d'Europe, d'Asie et d'Afrique, ont souffert plus ou moins de la peste (50) ; ni du tempérament ou d'une disposition morbide de l'économie, car des hommes de toutes constitutions, les mieux portants (51) aussi bien que les valétudinaires (52), en ont été atteints (53) ; ni des charges ,

---

pour que cette communication (de la peste) puisse s'effectuer , il faut quatre conditions : 1° l'aptitude du sujet ; 2° son contact avec l'agent contagieux ; 3° une énergie active plus grande dans l'agent contagieux que dans le sujet ; 4° un espace de temps suffisant pour que l'action puisse avoir lieu. Sanctorius observe très-judicieusement (n. 126, Gorter de perspirat., p. 211) : « Que les objets infectés du miasme pestilentiel n'agissent que sous l'empire des causes prochaines et éloignées; que si une seule d'elles manque , le poison est sans effet, comme le mouvement d'une horloge qui s'arrête par le défaut d'une seule roue. »

(44) Fernel (Traité de la fièvre , ch. XVII) avoue « qu'il est bien difficile de savoir ce qui rend le corps apte à contracter la peste. » Forestus (liv. VI, obs. 9, en remarque) dit aussi : « Cette manière d'être et cette disposition propre et particulière qui rendent certaines localités et certains individus aptes à être infectés de la peste nous échappent entièrement, et nous n'en sommes avertis ni par nos sens ni par le raisonnement, mais seulement par l'expérience de ce qui se passe. »

(45) Der arzt Seele hat die Beobachtung aufgezeichnet, dass an den vier von Pestkranken Müttern gebornen Kindern, obwohl sie hernach vier oder mehrere Wochen lebten, dennoch keine Spur der Ansteckung sich merkbar geæussert habe, und die Kinder spæter erst als Opfer vernachlassigter Pflege gestorben seyen. » (Schraud, l. c., 2 v., p. 31.)

(46) En parlant de la peste de Marseille de 1720, Papon dit (ouv. cit., t. I, p. 266) : « Dans la foule des malades, il y avait beaucoup d'enfants, les uns âgés de dix ans, les autres encore au berceau. »

(47) Pline (liv. VII, ch. L) prétend, il est vrai « que les vieillards ne sont pas sujets à la peste. » Et Mercuralis (l. c.) a observé que dans la peste de Padoue les vieillards en étaient surtout exempts. Forestus (l. c.) rapporte avoir fait la même observation dans la peste du Dauphiné. Mais aussi Plater écrit que dans la peste qui désola Bâle en 1563 , le fléau n'épargna pas la vieillesse même la plus avancée.

(48) « Les femmes, durant la peste de Lyon (en 1628), ne furent pas aussi malheureuses que les hommes; car elles résistèrent plus long-temps au mal, quoiqu'elles servissent les pestiférés. » (Papon, ouv. cit., t. I, p. 170.) Le contraire arriva dans la peste de Smyrne, en 1795 : « Spæterhin starben bis an das Ende des Monaths dreizehn Personen , meistens Weiber, als næmlich diejenigen, die sich vorzüglich mit der Wartung der Kranken befassen und bey den Leichenbegængnissen beschæftigt sind. » Schraud (l. c., 1 v., p. 15).

(49) Il est une remarque singulière d'Évagrius (l. c.) , c'est que dans une ville non infectée, la peste aurait cependant attaqué des étrangers dans la patrie desquels régnait ce même fléau ; ce qui peut s'expliquer au reste par l'effet du commerce des lettres, de quelque façon que ce commerce eût lieu du temps d'Evagrius. Du moins, si, par exemple, de nos jours, Londres était ravagé par une maladie contagieuse , il n'y aurait rien d'étonnant qu'en se portant à Paris, le mal attaquât d'abord des Anglais. D'un autre côté, il faut tenir compte de l'observation de Cardan (De varietate rerum, libr. VIII , ch. XLVIII) , qui assure que dans la peste de Bâle la maladie n'atteignit nullement les étrangers.

(50) Guill. Pison (De medicina brasiliensi , liv. III, p. 15) affirme que la peste n'a pas été observée au Brésil.

(51) Pigræus (Prax., liv. VIII, ch. I) dit : « Qu'il a vu une variété de peste telle qu'elle attaquait plutôt un individu bien portant qu'un autre sujet aux maladies. »

(52) D'après Schraud (l. c., 2 v., p. 32), il est faux que la peste épargne les personnes atteintes de syphilis, de blennorrhagie et de gale. Cependant cet auteur n'ose pas se prononcer de même pour la variole et la rougeole.

(53) Diemerbroeck (ouv. cit., liv. I, ch. IV, § II) s'exprime ainsi : « ..... Dans

ni des occupations, car toutes les classes de citoyens y ont été soumises indistinctement (54); ni de la manière de vivre, car l'homme frugal y est sujet comme le glouton (55); ni de l'altération de l'atmosphère, puisque l'impureté de l'air s'opposait quelquefois au développement de la maladie (56); ni de la température, puisque la peste peut exercer ses ravages pendant les gelées de l'hiver comme pendant les plus grandes chaleurs de l'été (57);

---

cette épidémie de peste, il a été manifeste pour nous que le mal, dans ses attaques, n'a tenu aucun compte du tempérament, soit bon. soit mauvais, soit mixte ; et que son invasion ne dépendait ni de la pureté, ni de l'impureté du corps, mais d'une certaine disposition secrète. » D'après cela, je suis étonné qu'Orræus ait écrit : « La peste a paru épargner presque entièrement les individus lymphatiques, cachectiques, atteints de gale, les vieillards et les enfants à la mamelle. Les personnes chargées d'embonpoint, et du reste bien portantes, en ont été beaucoup plus fréquemment attaquées, et guérissaient d'habitude plus difficilement que d'autres plus maigres. »

(54) Barnes s'est bien trompé, quand il a prétendu (ouv. cit., vol. II, p. 603) qu'aucun prince n'était mort de la peste. Cette maladie, en effet, a emporté, en Europe, Jeanne, fille de Louis X, bonne épouse du duc de Normandie (Felibien, l. c., v. III, p. 70) ; Alph. XI (Mariana, l. c., lib. XVI, ch. XV, vol. VI, p. 137) ; Andronic, fils de l'empereur Jean VI (à Constantinople, en 1346), etc. En outre, la peste de 1348 donna la mort à trois cardinaux. (Baluz, l. c.) En Norwége, deux évêques seulement survécurent à la peste de 1349. (Torfæus, l. c.) — Dans la peste de Paris, en 1568, Paulmier prétend que les corroyeurs et les cordiers furent exempts de la maladie. On ne lit rien de semblable dans les ouvrages écrits plus tard. On conçoit que, grace à la clôture, des religieuses aient pu être long-temps préservées pendant la peste de Vérone, en 1630 (Frari, ouv. cit., p. 406). Au contraire, durant la peste de Marseille de 1720, les plus maltraités furent les pharmaciens et les herboristes (Papon, ouv. t. I, p. 279). Dans la peste d'Aix, le mal se déclàra d'abord parmi les selliers et les tisserands (Papon, ouv. cit., t. I, p. 369). Orræus (l. c., p. 53) nous apprend qu'à Iassi, à Kiow et Moscou, la peste exerça surtout ses ravages parmi le peuple, en épargnant les personnes d'un rang plus élevé ; il assure en même temps qu'aucun médecin ne périt, et que quatre chirurgiens seulement succombèrent. Au rapport de Desgenettes (l. c.), les boulangers et les forgerons furent surtout atteints de la peste en Egypte. Patissier (Traité des maladies des artisans) attribue cette prédilection aux fréquents changements de température auxquels sont exposés ces artisans; je crois que cela tient plutôt à leurs rapports continuels avec toutes les classes de citoyens.

(55) Chenot a dit, il est vrai (l. c., p. 48) : « Quelques individus de vie et de mœurs dissolues sont restés exempts de la peste. » Mais ce sont des exceptions.

(56) Joubert (l. c., ch. XVIII) a observé que parfois les exhalaisons méphitiques des cloaques semblaient éloigner la peste. Cette observation a été pleinement confirmée pendant la peste de Lyon, en 1628 et 1629. «Les lieux infectés, les maisons pleines d'immondices, étaient pour ainsi dire des lieux de sûreté. Les rues étroites, les logements resserrés, les quartiers étouffés, ces lieux si propres à recevoir les impressions de la peste, en préservaient ; au lieu que les collines, les lieux aérés, les jardins agréables, étaient plus exposés. » (Papon, ouv. c., t. I, p. 167, et Malouin, dans les Mém. de l'académie des sciences pour l'année 1751, p. 137.) On lit en outre dans Leclerc (Histoire de la médecine, t. II) que pendant la peste de Londres, sous le règne de Charles II, on fit ouvrir, d'après l'avis des médecins, les réservoirs des excréments. L'odeur fétide qui se répandit dans toute la ville fit cesser la peste. Ce n'est pas tout, on prétend que le gaz acide carbonique est aussi un préservatif; du moins Sorbait (ouv. cit., p. 88) rapporte qu'à l'époque des vendanges, pendant la fermentation du vin, la peste qui ravageait les bords de la Moselle s'arrêta tout-à-coup comme par miracle. De même à Vienne, pendant toute la durée des vendanges, on observa une diminution manifeste dans l'intensité de la maladie (Schreiber, ouv. c., p. 46).

(57) Ceux qui sans discernement attribuent aux chaleurs de l'été le pouvoir de faciliter la contagion de la peste ignorent que l'épidémie de Lyon, en 1628, diminua en mars 1629. « Elle fut presque nulle dans les mois de juin et de juillet.» (Papon, ouv. cit., t. I, p. 185.) A l'occasion de la peste de Montpellier, en 1629, on lit dans le même auteur (l. c., p. 192) : « Le fort de la maladie fut dans les mois d'octobre, novembre et décem-

ni de l'humidité de l'air (58) ou de sa sécheresse (59), car elle s'est montrée dans l'une et l'autre de ces conditions de l'atmosphère. Il faut, à la vérité, avouer qu'il est d'observation qu'après avoir exercé ses ravages pendant une longue sécheresse, la peste a diminué d'intensité à l'approche de la pluie (60), qu'elle a au contraire augmenté pendant un temps où il faisait du tonnerre (61) et sous certaines phases de la lune (62); mais on ne sait pas si cela a eu lieu *seulement pendant ces circonstances* ou *à cause de ces circonstances*, et un médecin sage ne doit s'en tenir qu'aux choses certaines. Ainsi donc, sans rechercher davantage la cause *générale* qui prédispose l'homme à la contagion (63), ou qui l'en met à l'abri (64), nous l'admettrons comme un *fait*, sous le nom de constitution épidémique. La crainte (65), la co-

---

bre. » — « Il n'est pas du tout avéré, dit Chenot (l. c., p. 44), que le froid de l'hiver puisse éteindre la peste ; celle qui se montra en Transylvanie dans l'automne de 1708 persista après une température extrêmement basse. » Il avoue seulement (l. c., p. 83) que, dans la peste, les charbons sont plus rares « en hiver et au printemps qu'en été et en automne. »

(58) D'après Lernet (l. c.), la peste de la Volhynie, en 1798, se déclara pendant la durée d'un temps plus sec et plus chaud que de coutume.

(59) Au rapport de Pugnet (l. c.), par un temps nuageux, avec des pluies fréquentes, en cinq jours onze militaires furent atteints de la maladie pendant la peste de Damiette. Déjà Orræus (l. c., p. 61) avait prétendu que le mal sévissait avec plus de force sous une température humide et tempérée, et qu'au contraire, pendant la sécheresse, s'il ne cessait pas entièrement, il perdait au moins beaucoup de son intensité.

(60) Pendant la peste de Naples, qui sévit au plus haut degré au mois d'août 1656 : « Un' impetuosa ed abbondante pioggia temperò alquanto la furia del malore : commincio il mortifero veleno a cessare ; niun più s'ammalò di tal morbo, e coloro che n'eran tocchi guarivano » (Giannone, l. c.)

(61) A. Paré, l. c. — « Le fléau commença à Digne les premiers jours de juin 1629 : pendant quatre mois qu'il dura, le ciel fut couvert de nuages épais, l'air était brûlant, et il y eut souvent des éclairs accompagnés de tonnerre. Aucun oiseau ne fit entendre ses accents à la ville ni à la campagne. » (Papon, ouv. c., t. I, p. 198.)

(62) Heurnius, en parlant du danger de contracter la peste, dit (l. c., ch. VIII) : « Prenez garde à vous vers le plein de la lune et à son renouvellement : c'est alors en effet que le poison répandu dans l'air est plus actif. » Effectivement, dans la peste de Florence, en 1630, Rondinelli a observé : « Che nel principio del male sotto il plenilunio peggioravano i malati, e succedevano numero di nuove maggior infezioni ; e nella luna decrescente all' incontro miglioravano. » Chenot (l. c., p. 31) rapporte aussi que, pendant la pleine lune, le mal atteignait et faisait mourir un plus grand nombre de personnes. Les médecins de l'armée française en Egypte (Tableau de l'Egypte, t. II, p. 53) affirment le même fait. — Lernet (l. c.) avance ce qui suit : « Il est d'observation que notre peste augmentait d'intensité pendant la nouvelle lune ; la contagion était plus active et la maladie plus mortelle. » Enfin, cette observation a été confirmée dernièrement par Passerini (l. c., p. 46); il s'exprime ainsi : « Si è osservato che..... la malattia si è quasi sempre aumentata un poco di più nel farsi la luna piena e nel di lei rinovarsi. » Gemma a écrit au contraire que dans la peste de 1575 le mal était plus énergique au déclin de la lune. C'est aussi l'opinion d'A. Paré, de Liddelius, etc. — Quercetan (lib. De Alex., c. VII) dit que les femmes et les vieillards atteints du mal périssent plus fréquemment au déclin de la lune; et les gens pléthoriques, au contraire, succombent pendant la pleine lune. — Diemerbroeck (ouv. c., ch. VI, § I) tranche la question en deux mots : « La lune n'y fait rien. » Orræus pense de même (l. c., p. 150).

(63) A Lyon, en 1628, « la peste, en peu de jours, se répandit avec la vivacité du feu que le vent agite au milieu de matières combustibles. (Papon, ouv. c., t. I, p. 171.)

(64) A. Paré cite des exemples de cas de peste sporadique (l. c., ch. XVIII).

(65) Les Turcs cependant ne redoutent pas la peste et en sont fréquemment atteints. Passeri (l. c., p. 9) observe, il est vrai, que les effets du mal ne sont pas si pernicieux chez les mahométans que chez les chrétiens et les juifs ; il pense que cela tient à ce qu'ils sont moins effrayés : « In queste parti (dans les pays mahométans), dit-il, il popolo non è atterato da suoni e canti melancolici. Non vi sono neppure campane, ed i cantici

lère (66) et la tristesse (67) doivent être rapportées aux causes *spéciales* qui disposent en quelque sorte l'homme à la contagion.

4. *Origine de la contagion de la peste.* — L'origine de la contagion de la peste est inconnue comme celle des autres affections contagieuses. On ignore également sa nature. Il faut se défier des hypothèses émises à ce sujet (68), et rechercher plutôt les lois auxquelles est soumise cette contagion ; en voici les principales : la contagion communiquée produit ses effets tantôt promptement (69), tantôt d'une manière plus lente. Dans ce dernier cas, la période d'incubation est le plus souvent de sept jours (70). Elle peut durer parfois de deux à un bien plus grand nombre (71) de semaines (72). Cependant alors il y a doute de savoir si la contagion a été communiquée de suite à l'individu lui-même, ou si plutôt le germe du mal n'est pas resté long-temps caché dans ses vêtements (73). Un homme sain peut assurément être le porteur de la contagion et transmettre le mal à d'autres personnes (74). Le germe de la maladie peut

---

per i morti sono piuttosto rallegranti.... I mahometani poco fan sentire il loro duolo, se non è al momento dello spirare dei moribondi..... » Mais ces assertions sont démenties par les cruels ravages que de tout temps la peste a exercés chez les peuples mahométans. Cfr., plus bas, § VII, n. 1, note 2.

(66) Zwey Krankenwærter in Irregh zankten und schlugen sich gewaltig : plœtzlich darauf befiel sie beide die Krankheit und raffte sie hin. » (Schraud, l. c., 2 v., p. 43.)

(67) Chenot, l. c.

(68) Cfr. les auteurs ayant parlé de la contagion, cit., P. I, vol. I, sect. I; Consp. hist. et literat., § IX, 4. § X, 7. § XI, 11. Parmi les hypothèses rapportées, celle qui fait dépendre la contagion d'animalcules vivants, qui infectent le sang, est extrêmement remarquable et mérite des recherches, soit à cause de son ancienneté (Lucrèce, liv. VI. Vitruv. — Varron, De re rustica, liv. I, ch. II. — Columelle. liv. I, ch. V), soit à cause des écrivains qui l'ont soutenue (Kircher, l. c.;— Fabr. Paulinus, Prælect. Marciæ, ou les commentaires sur Thucydide, Histoire de la peste d'Athènes. Venise, 1603, liv. I, p. 100; — Vallisneri, Op., t. II, Dei vermi pestilenziali in genere ; — Lancisi, De nox. palud. effluv., liv. I, ch. XIX, n. 2 ; — Linnée, Amœnit. acad. t. V, exanthem. viv., etc.). Pezzoni, autrefois médecin de l'ambassade russe à Constantinople, m'a écrit ainsi : « Le père Luigi de Pavie prétend avoir observé, à l'aide de la loupe, de très-petits insectes, ou vers, sur le corps des pestiférés, dont le mal était arrivé à son plus haut degré (in acme morbi). Il ajoute que ces insectes occupaient principalement le cou de ces malades, où il les avait vus s'agiter d'une manière sensible, et il assure les avoir ordinairement rencontrés sur des individus atteints de la peste la plus violente. »

(69) J'ai vu à Crems un cas, dit Lernet (l. c.) où un jeune homme bien portant, s'étant assis dans un char qui avait servi à transporter un malade à l'hôpital, fut atteint du mal le premier jour et succomba le second. Un Allemand, pendant la peste de Smyrne, ayant eu la témérité de revêtir les culottes d'un homme qui venait de mourir de la peste, fut pris, au bout d'un heure, de vertige et de céphalalgie, et succomba l'heure d'après. Schraud, l. c., t. II, p. 40.)

(70) D'après Félix Plater, Prax., tract. II, chap. 2; Daniel Sennert, Prax. lib. VI, part. III, chap. III; ainsi que liv. IV, chap. III; Fabrice de Hilden, cent. II. obs. 34.

(71) Diemerbroech (ouv. cit., liv. I, chap. X) écrit : « Pendant la peste de Nimègue, nous avons observé que, quoique le plus souvent le mal produisît ses effets très-promptement, il restait pourtant caché dans le corps parfois pendant quelques jours, d'autres fois pendant deux ou trois semaines, et dans un cas pendant quelques mois (nous en avons cité un exemple, liv. IV. obs. 103), avant de signaler sa présence d'une manière certaine, par les signes ordinaires, et d'exercer évidemment sa funeste influence. »

(72) Il résulte de tableaux très-achevés, dressés pendant l'épidémie de Smyrne : «Dass die meisten Menschen in den ersten wochen ihrer Contumaz, nicht wenige in der zweyten erkrankt seyen : nur ein paar Falle hatten wir, wo der Mensch am 14, 17. Tage nache seiner Absonderung die pest bekam ; allein hier hatte man alle Ursache, diesen spæten Ausbruch, der nicht sogleich am ersten Tage unternommenen und gehœrig vollzogenen Waschung zuzueignen. » (Schraud, l. c., t. II, p. 42.)

(73) Schraud (l. c.) est entièrement de l'avis de Chenot, qui fixe le commencement de la quarantaine (contumaciæ) d'un individu au moment où il a été lavé et où il s'est revêtu de nouveaux habits.

(74) Evagrius raconte (ouv. cit.) que

aussi se tenir caché des années entières dans des objets inanimés (75), surtout lorsqu'ils sont à l'abri de l'air (76). Pour qu'il y ait infection, il paraît (77) que le

---

durant une grande peste de son temps, il est arrivé que des hommes non malades, mais venus de pays infectés dans d'autres qui ne l'étaient pas, ont pu communiquer aux personnes saines de ces dernières contrées le germe du mal, que, sans le savoir, ils avaient apporté dans leurs vêtements. — Diemerbroeck (l. c.), à la question de savoir : « Si le venin pestilentiel, latent chez un individu, peut se transmettre à un autre, avant que le mal se déclare chez le premier. » répond : « Cela se peut..... si le germe contagieux est porté par un homme non apte à contracter la peste, cet individu n'en sera pas atteint, et pourra néanmoins la communiquer à un autre offrant cette aptitude. »

(75) Alexandre Benoît écrit que dans la ville de Venise, un matelas récela pendant plusieurs années le principe contagieux de la peste, et que lorsque l'on vint à le secouer, les serviteurs présents furent à l'instant même frappés de la peste. Trincavella (liv. III, Consil. 17) rapporte qu'à Capo-d'Istria le germe pestilentiel resta caché pendant vingt ans dans les cordes qui avaient servi à descendre les cadavres de pestiférés dans leurs fosses, qu'au bout de ce long intervalle de temps elles furent retirées du lieu où elles étaient enfermées, et communiquèrent la peste d'abord aux personnes présentes, et par elles à toute la ville, au point que dix mille individus moururent. Sennert (liv. IV, De febre, chap. III) écrit qu'à Lauban il régna une grande peste qui se communiqua même aux villes voisines, et qui provint d'un principe contagieux caché pendant plus de quatorze ans dans un linge. Diemerbroeck (ouv. cit., liv. IV, hist. 119) rapporte un cas bien remarquable, où de la paille souillée par un malade mort de la peste était restée exposée tout un hyver au vent et à la pluie, quand un homme bien portant la repoussa du pied droit d'un coin dans un autre, et alors, après avoir éprouvé une douleur à la partie inférieure de ce membre tout près du pied, il y contracta ensuite un charbon pestilentiel. A Varsovie, l'épouse d'un cocher, sur le point d'être mère, se procura, afin de mieux reposer, des matelas qui un an auparavant avaient appartenu à des personnes mortes de la peste. Cette malheureuse, s'en étant servie, tomba aussitôt malade ; le lendemain elle avait déjà des bubons à l'aine ; peu après elle accoucha heureusement, mais succomba, ainsi que son enfant, à la suite d'une énorme hémorrhagie utérine. Le mari après ne tarda pas à être atteint du même mal et mourut avec des charbons et des bubons. (Erndtelius, Warsow., Physic. illustrata, chap. V, p. 171.) Chenot raconte (l. c., p. 43) que : « Un maçon qui portait un bubon en suppuration avait enfermé dans un mur de sa maison un linge imbibé de pus en bouchant avec un coin de bois l'ouverture pratiquée. Un an après, mu par une vaine et funeste curiosité, il enleva le coin et mourut au bout d'un court espace de temps ; ensuite toute sa famille s'éteignit successivement avec tous les signes de la peste. On vit de même, en 1759, à Hermanstadt, le fléau, apaisé depuis sept mois, reparaître par l'usage d'un coussin qui n'avait pas été assez exposé à l'air. «.... D'après Hackelschmitt, après la fin de la peste de la Podolie, en 1797, un juif qui avait enfoui ses vêtements dans la terre pendant les derniers jours de cette année, les ayant retirés au mois de mars, répandit de nouveau la peste dans la ville de Szarogrod en 1798. » (Lernet, l. c.)

(76) Forestus (liv. VI. obs. 22) rapporte l'exemple du principe contagieux de la peste conservé long-temps dans une toile d'araignée.

(77) Je dis *paraît :* en effet, quoique je sois persuadé, avec la majeure partie des médecins, qu'il faille le contact d'un malade ou d'objets contaminés pour contracter la peste, j'ai mieux aimé laisser entrevoir quelque doute sur ce sujet ; la question de savoir si la contagion se contracte uniquement par le contact ou bien aussi par le séjour dans une atmosphère pestilentielle est en effet d'une telle importance pour la chose publique qu'on ne saurait apporter trop de réserve pour la résoudre. Ceux qui pensent que la peste peut se communiquer par l'atmosphère (Salius diversus, l. c., ch. X ; Fabrice de Hilden, cent. IV, obs. 28; Diemerbroeck, ouv. c., l. I, ch. IV, § 6; Robert Calvert, l. c., etc.), citent des hommes privés de toute communication, qui habitaient de hautes montagnes, et qui néanmoins ont été aussi bien infectés que ceux qui demeuraient dans la ville. Mais, en réfléchissant que ces hommes n'ont gravi les montagnes que pour éviter le danger de la peste, je suis conduit à penser qu'ils avaient apporté avec eux le germe de la maladie. Jusqu'à présent

contact d'un malade ou d'objets contaminés est nécessaire, quelle que soit la région du corps ou soit appliqué le principe contagieux ; l'effet a toujours lieu sur un sujet prédisposé. — Souvent dans l'endroit où le contact immédiat a eu lieu, il survient des charbons ou des anthrax (78). On prétend qu'il existe des différences, suivant que la contagion est due à des sueurs ou à du pus provenant des bubons (79). Il est difficile de déterminer l'époque où le principe contagieux qui s'échappe du malade est le plus actif. Un homme expérimenté (80) a dit « qu'à l'agonie les pestiférés communiquaient facilement le mal. » Un autre (81) assigne comme favorable à l'infection l'époque où le malade est baigné de sueurs, où il est attaqué de charbons et en proie à une vive chaleur. Il est encore plus difficile d'indiquer quand cesse chez les convalescents la faculté de transmettre la contagion. Il en est qui prétendent que le pus même des bubons est innocent, lorsque la fièvre est passée (82); ce que d'autres toutefois n'admettent pas (83). Enfin, il est certain que le principe

---

au moins l'expérience journalière nous apprend que les médecins ainsi que les soldats placés en sentinelle peuvent impunément approcher les malades atteints de la peste en prenant les précautions voulues. Comme parmi ces précautions se trouve comprise la pureté de l'air, il est bien permis de soupçonner qu'une atmosphère emprisonnée peut se saturer de la sueur et du souffle des pestiférés à une certaine distance, tellement que son contact puisse être contagieux. Cette opinion paraît même confirmée par Chenot (l. c., p. 40), qui écrit : « Il est arrivé quelquefois que des voisins ou des proches des malades, qui par crainte de la contagion parlaient à ceux-ci par la porte ou la fenêtre entr'ouverte, ont pourtant été infectés. L'air vicié se précipitait en effet dans la bouche de ceux qui parlaient et pénétrait rapidement et avec force dans les premières voies. » A ce sujet, le même auteur rapporte (l. c., p. 13) qu'un cadavre de femme lui ayant été présenté, afin de juger si la peste ou une autre maladie avait été la cause de la mort, il le fit placer sur le ventre, afin d'examiner le dos ; que s'étant senti alors désagréablement affecté par l'odeur du cadavre, il gagna la peste. Orræus dit sans détour (l. c., p. 151) : « La contagion se communique le plus ordinairement par voie de contact, quoique sans aucun doute elle puisse se transmettre par l'inspiration et l'ingestion. »

(78) Outre l'exemple cité plus haut (note 75) par Diemerbroeck, il en existe d'autres. Van Helmont (o. c., p. 853, col. 1) a vu un homme qui en touchant des papiers contaminés sentit au même instant une douleur comme celle de la piqure d'une aiguille, eut bientôt un anthrax pestilentiel à l'index, et succomba au bout de deux jours. Buday (Schraud, l. c., 2e édit., p. 38) a écrit en parlant des fossoyeurs, qui avant d'enterrer rassemblaient les cadavres en tas : « Die Oberflæche derselben (Erde) wird hiedurch mit dem Gifte besudelt; die Todtengræber treten mit blossen Füssen daselbst herum und werden dadurch angesteckt. Diese Leute bekommen gewœnlich grosse Schmerzen in den Waden. » Lernet (l. c.) rapporte que des anthrax et des charbons se montrèrent sur les cuisses et les jambes de plusieurs infirmiers qui marchaient nu-pieds dans des hôpitaux. Dahlke (ibid.) assure avoir vu des malades qui présentaient en un même lieu du ventre les effets de l'infection. En ce point, il se déclarait un charbon provenant de divers objets contaminés, que ces individus portaient entre la peau de l'abdomen et la chemise, après avoir serré celle-ci autour du corps, selon la coutume du pays. Chez tous ces malades, la fièvre se déclarait le second ou le troisième jour avec tout le cortége des symptômes de la peste, absolument comme chez ceux qui étaient atteints de peste sans présenter de lésions locales.

(79) Grohmann (l. c., p. 22) écrit : » Die Ansteckung durch die schwitzende Haut erzeugte in den Inficirten die pest schneller, aber gutartiger verlaufend. Geschah hingegen die Ansteckung durch das Eiter der Bubonen oder Karbunkeln, so erfolgte der Ausbruch der pest, spæter, verlief aber weit bæsartiger. » Au reste. Grohmann lui-même avoue que très-rarement on peut déterminer ces modes d'infection.

(80) Forestus, l. c.

(81) Buday, v. Schraud, 2e édit., p. 25. Orræus (l. c., p. 151) prétend que : « la contagion se propage seulement par ceux qui sont atteints au plus haut degré de la peste. »

(82) Desgenettes, l. c., Roch. l. c., p. 83.

(83) « J'ai vu une femme, dit Lernet (l. c.), qui après la guérison de la fièvre eut un bubon pestilentiel, qui se déclara pendant sa convalescence, lorsque les

contagieux de la peste ne se développe jamais dans l'intérieur de l'Europe chrétienne, mais qu'il est toujours apporté des contrées orientales, de l'empire de Turquie et de Perse (84).

5. *Introduction de la contagion de la peste.* — L'introduction de la contagion de la peste a lieu par les guerres contre les peuples non civilisés (85) et par leurs suites (86), par les voituriers (87) et les voyageurs venant de pays infectés (88),

---

forces croissaient, et qui communiqua la peste à deux familles. » Papon (ouv. cit., t. I, p. 326, en parlant de la peste de Marseille de 1720) dit : « Un jeune homme nouvellement échappé à la maladie, et ayant ses plaies encore fumantes, infectait la couche nuptiale. »

(84) De tout temps les côtes orientales de la Méditerranée et les pays voisins furent renommés par la fréquence des pestes, et on cite à peine une peste ayant affligé l'Europe qui n'en soit venue primitivement. (Chenot, l. c., p. 29.)

(85) « Die Pest, welche grosse Verwustungen in der Moldau und Vallachei angerichtet hatte, zeigte sich auch im April 1738, in der im vorhergegangenen Jahre von den siegreichen Russischen Truppen eroberten Festung Otzakow und verbreitete sich zum Theil bis nach der Ukraine. » (Richter, ouv. cit., 3e vol., p. 234.) La peste de Jassi, en 1769, dut aussi son origine à une guerre étrangère (Orræus, ouv. cit., p. 1) ; il en est même pour celle de Pologne. « Pendant que le fléau jetait de si profondes racines dans la Moldavie, dit Orræus (l. c., p. 22), il ne pouvait manquer d'arriver que la Pologne en fût envahie, à cause de son voisinage de cette première province, avec laquelle la guerre de ce temps malheureux la forçait d'entretenir de fréquentes relations. »

(86) En 1500 « ...... portatosi Bajazet, Gran-Signore de' Turchi, nel Levante, all' espugnazione di Modone, Corone, Navarino e Corinto, i Greci, per salvarsi dal barbaro furore de' Saraceni, abbandonarono la loro patria e si sparsero per l'Italia e per la Sicilia, una porzione di essi ricoveratasi a Ragusi. Questi fugitivi apportarono in detti luoghi la peste. (Frari, l. c., p. 342, d'après le livre de Jacob Lucari.)

(87) La peste fut apportée à Smyrne par un homme : « Kernjesevze, der seinen Weingarten im Neradinernachsah, übernachtete im Haus der Aczka Popowicz und schlief im Bette der Toda Nikolics : diese starb am 22 July, ihr folgten am 3. Tage zwey Weiber, welche die Verstorbene gevaschen hatten u. s. w. » (Schraud, l. c., liv. v, p. 15.)

(88) « ...... Le capitaine Chataud..... en partant de Séide et de Tripoli de Syrie, avait été forcé de prendre quelques Turcs pour les passer en Chypre, et on lui avait donné patente nette, c'est-à-dire qu'on y déclarait que dans ces deux villes il n'y avait aucun soupçon de mal contagieux, quoique la peste y fît des ravages. Un des Turcs que le capitaine avait sur son bord tomba malade, et mourut peu de jours après. Deux matelots furent chargés de le jeter à la mer.... Ils ne tardèrent pas à être frappés de mort. Deux autres les suivirent de près, et le chirurgien qui les avait traités eut le même sort..... Chataud, en arrivant à Marseille le 25 mai 1720, donna le certificat aux intendants de santé, auxquels il avoua qu'il était mort quelques hommes de son équipage, sans leur dire qu'il les soupçonnait d'avoir été attaqués de la peste.... Les intendants de la santé se contentèrent de faire déposer les marchandises aux infirmeries.... Deux jours après, c'est-à-dire le 27 mai, tandis qu'on travaillait au débarquement, il mourut encore un matelot.... Le mort fut porté aux infirmeries.... Le dernier du mois, il entra dans le port trois autres navires venant des mêmes lieux. Il en arriva un quatrième le 12 juin ; ils avaient tous patente brute, ce qui voulait dire que dans le lieu de leur départ il y avait des soupçons de peste ; ils n'en furent pas moins traités avec la même indulgence que le premier.... La maladie et la mortalité régnaient toujours sur le bord du capitaine Chataud. Le garde qu'on mit, suivant l'usage, sur le navire, durant la quarantaine, mourut le 12 juin. Le 23, un des mousses tomba malade, ainsi que deux portefaix employés à la purge des marchandises ; ces trois hommes furent enlevés dans l'espace de trois jours... Le chirurgien.... déclara qu'il ne voyait dans ces accidents que les effets d'une maladie ordinaire ; mais il porta bientôt la peine de son ignorance ou de son infidélité, car il mourut avec toute sa famille, victime du mal contagieux.... Les passagers arrivés sur les vaisseaux attaqués de la contagion...., furent renvoyés après 19 jours de quarantaine sans qu'on prît d'autres précautions que de les faire passer, eux et leurs hardes, par une fumigation un peu plus forte qu'à l'ordinaire.... On ignorait dans la ville.... que la peste.... se fût glissée parmi les habitants, à la faveur de ces passagers, qui,

par les marchandises (*), et, du moins à notre époque, surtout par des corsaires (89), par le refus d'admettre des navires en quarantaine (90) et par la violation des lois établies contre la peste. Cette violation est due ordinairement à la contrebande (91), à la désertion, à la pêche nocturne, aux inondations et à la congélation des fleuves (92). Les marchandises aptes à s'imprégner du principe contagieux sont : la laine, le coton (93), le crin, le lin, les étoupes, le chanvre (94), la soie (95), les peaux de toute espèce (96), les plumes et duvets, les éponges, le suif, la graisse, la cire, le bois, les métaux (97), surtout ceux qui sont salis ou couverts de rouille, et toutes ces matières non-seulement dans leur état brut, mais même après avoir été travaillées; par conséquent il faut joindre les vêtements, les chapeaux, le linge, les franges, le papier ordinaire, le carton, le parchemin, les li-

---

sans le savoir, portaient dans leur sein les traits dont la mort devait bientôt frapper un si grand nombre de victimes.... » Papon (ouv. c., t. I. p. 206-213).

(*) Les Juifs surtout, si avides de toute espèce de gains, qui ne négligent rien de ce qui peut leur procurer le moindre bénéfice, achetèrent à vil prix, à Jassi, à Chozimo et dans d'autres pays infectés, différents objets provenant de familles très-opulentes mortes de la peste, et les revendirent ensuite en Pologne. Voilà pourquoi dans presque toutes les villes on remarqua que le fléau commençait par se manifester chez les Juifs (Orræus, l. c., p. 22).

(89) Ils viennent d'Alger, de Tunis, de Tripoli, qui sont autant de foyers d'infection, et attaquent non-seulement les navigateurs, mais tâchent de surprendre quelques points du littoral d'Italie, de Sicile, de Sardaigne, etc.

(90) Es ist wohl verzeihlich, wenn ein Schiff, das, trotz aller angewandten Vorsicht, dennoch auf der Seefahrt von der Pest befallen wurde, und jetzt das Unglück hatte, hartherzig von der Quarantaine zurückgewiesen zu werden, in der Verzweiflung alle Mittel ergreift, durch die es mœglich wird, wenigstens einen Theil der erkrankten Mannschaft zu retten. Wer kann Bürge dafür Seyn, dass ein solches Schiff im Drange der Umstænde nicht an der næchstgelegenen offenen Küste als ein angeblich Gestrandetes lande, oder auch im æussesten Nothfalle Schiff und Waare den Wellen Preis gibt, und in einem elenden Fahrzeuge bey den Küstenbewohnern eine menschenfreundliche Aufnahme sucht?.... ist es bey einem solchen Verfahren nicht Wunder, dass die Pest nicht hæufiger zum Ausbruch kommt! » (Sick, l. c., p. 88-89.)

(91) Il arrive fréquemment que de grands navires venant du Levant transportent, avant leur entrée dans le port, une partie des marchandises sur des bateaux qui trompent la vigilance des gardes en débarquant de nuit.

(92) Schraud, l. c., p. 55-57.

(93) « Nel 1480, la peste venne portata dalla Syria nella città di Ragusa col mezzo di alcune balle di cotone infette... (Frari, l. c., p. 339.)

(94) Des vaisseaux hollandais transportant du port de Riga du chanvre, du lin et des grains, apportèrent la peste en Danemarck, en 1654 (Th. Bartholin, Hist. anat. rar., cent. VI).

(95) « Des habitants de Bandol, petit port de mer près de Toulon, allèrent, pendant la nuit, voler à l'île de Jarre une balle de soie qu'on y avait mise en quarantaine avec les autres marchandises du capitaine Chataud.... Il y avait ce jour-là dans le village (de Bandol) un patron nommé Cancelin, qui toucha les effets contaminés... Cet homme entra à Toulon le 5 octobre 1720... le 6, on apprit que la peste était à Bandol. On mit aussitôt un cordon de troupes autour du village pour en garder les avenues; mais l'ennemi contre lequel on prenait ces précautions était déjà au milieu de ces mêmes habitants qui croyaient le tenir enfermé dans un village. Cancelin mourut quelques jours après son arrivée à Toulon, laissant sa fille malade, qui ne tarda pas de le suivre au tombeau. » (Papon, ouv. cit., t. I, p. 344 seq.)

(96) Un navire venant d'Alger, chargé de cuirs, introduisit à Valence la peste, qui se répandit de là dans toute l'Espagne. (De Burgos Alonzo, Villalba, Gastaldi, ll. cc.) La maladie se déclara d'abord à Valence parmi les cordonniers. La peste de Noja, en 1815 à 1816, paraît devoir son origine à des peaux introduites clandestinement par un navire de Corfou venu de Smyrne (Schœnberg, l. c., p. 14).

(97) La peste de Racsa est peut-être due à un poignard turc (kangjar) (Roch, l. c., p. 50). Dans celle d'Ostrova, on trouva un poignard semblable et diverses pièces d'argent cachés sous le toit de la maison où éclata d'abord la peste (Pfisterer, l. c., p. 246).

vres, les lettres, les cartes à jouer (98), les cordes non goudronnées, les chandelles, les bougies, les objets en cire, les coraux travesés par un fil, les couronnes de roses, les peintures tracées à l'aiguille, les objets en laine, en poils, en cheveux, en soie, les étoffes brodées en or, les pièces de monnaie (99), les fleurs nouvelles desséchées ou artificielles, le safran, le carthame, les fruits de la saison pulpeux ou à enveloppes, les fruits secs, les pistaches, les amandes et les dattes non privées de leurs écorces, le son, toutes les espèces de blés et de grains, comme contenant ordinairement de la paille, des fils, des flocons, des fragments de papier et d'autres corps étrangers (100) ; enfin les animaux qui portent de la laine, de longs poils ou des plumes.

6. *Propagation de la contagion de la peste.* — Un fois introduite, la contagion de la peste doit le plus souvent sa propagation aux armées (101), aux soldats détachés (102), aux guerres civiles (103),

(98) Le magistrat de Noja était tellement persuadé qu'elles pouvaient servir de véhicule à la contagion qu'un habitant de la ville ayant envoyé un paquet de cartes à un instructeur de bataillon, il les fit aussitôt fusiller tous les deux (Schœnberg, l. c., p. 45).

(99) Mercurialis (l. c.) se moque de ceux qui en temps de peste refusent de toucher de la monnaie. Il en est de même de Diemerbroeck qui disserte plaisamment sur l'*auri sacra fames*, ce qui serait l'antidote tout puissant. Ranchin a considéré la chose sous un point de vue plus raisonnable (l. c., De purificatione rerum infectarum), en conseillant de laver les pièces de monnaie avec du vinaigre avant de les toucher. On lit dans Richter (ouv. c., t. I, p. 240) : « In den Annalen der Nowogoroder Geschichte wird die neue Verbreitung der Seuche vorzüglich dem Handel mit baarem Gelde zugeschrieben. » De même dans Schraud (l. c., t. I, p. 122) : Die Pest wurde nach Gross-Radinze von Iregh gebracht (1795). Die Mutter des Kusmann Bugarski erhælt an der Iregher Sperrungslinie Geld von ihrer dahin gekommenen Anverwandten; bald nach ihrer Rückkunft stirb sie zu Hause.... » En visitant un lazaret, j'ai ouï moi-même raconter que deux voyageurs ayant été reçus naguère dans ce même endroit, l'un d'eux avait pu cacher une cassette pleine d'espèces. Sur la fin de la quarantaine, au moment où les deux voyageurs allaient se séparer pour poursuivre leur route dans des pays différents, l'un d'eux se rappela qu'il devait quelque argent à l'autre. Pour s'acquitter, il ouvrit la cassette, et en tirant l'argent nécessaire qu'il remit à son ami ils furent aussitôt atteints tous les deux de la peste, qui ne put s'étendre au reste au-delà du lazaret.

(100) «Per tal mezzo, tra li altri casi, un servitore cristiano del medico Sid Regeb rimase preso del morbo e se ne morì. Egli aveva maneggiate delle corbe d'erba senza riguardare alla lana che vi era attacata (Passeri, l. c., p. 54).

(101) « La guerre que la succession au duché de Mantoue attira sur l'Italie fut cause de la peste qui ravagea la Lombardie et surtout la ville de Milan, en 1629 et 1630 » (Papon, ouv. cit., t. I, p. 142)....., « et qui fut apportée dans ces pays-là par les troupes autrichiennes, par celles surtout qui venaient de Flandre, où elle déployait toutes ses fureurs. » « Der Pohlnische Konfœderationskrieg brachte die ansteckende Seuche nach Russland und Pohlen. » (Schraud, l. c., p. 6.) — Un navire portant des soldats venus de la Sardaigne, pays infecté depuis long-temps de la peste, occasionna une horrible épidémie de ce fléau dans la ville de Naples, en 1656. (Giannone, l. c.)

(102) Verona, che si trovava in mezzo a tutto questo fuoco pestilenziale, si mantenne sana ed illesa fino al marzo del 1630..... pur qua giunse infermo un soldato.... prese allogio in casa di certa Lucrezia.... e vi morì in cinque giorni... maneggiati i suoi vestiti dalla albergatrice e dalle sue figlie e fantesca, tutte queste infelici in poche ore infermarono e morirono. Alcune donne della contrada avendole visitate ed assistite, caderono inferme pur esse.... passando il male da persona in persona..... furono appestate assaissime case... La morte moltiplicava ad ogni istante i suoi colpi. » Frari (ouv. c., p. 400-405, d'après Pona, l. c.) Un soldat répandit la peste parmi les habitants de Iassi (Orræus, l. c., p. 5).

(103) Les troubles religieux du temps de Luther et Calvin coïncident avec l'époque de la peste de Montpellier, en 1629. « Les provinces méridionales de la France se signalèrent surtout par la fureur des deux partis ; et c'est au désordre qu'occasionnent les guerres civiles qu'on doit attribuer la propagation d'une maladie qui profite de la plus petite négligence pour ravager un pays. » (Papon, ouv. c., t. I, p. 187.)

aux émeutes (*), aux grandes réunions (104) et aux cérémonies publiques (105), à la fréquentation des églises (**), des écoles, des tavernes et des marchés, à des incendies (106), à des travaux publics (107), aux moissons et aux vendanges (108), au carnaval (109); aux festins

(*) A l'occasion de la peste de Moscou, en 1771, Martens écrit ce qui suit (l. c., p. 84) : « La contagion se répandit encore davantage à la suite des troubles qui eurent lieu le 15 septembre, lorsqu'une populace furieuse se fit ouvrir les hôpitaux où étaient renfermés les malades atteints de la peste, et les autres lieux qui contenaient les personnes suspectes, rétablit pour les malades toutes les cérémonies religieuses usitées et fit enterrer les morts dans la ville. On continua, suivant l'usage, à donner un baiser d'adieu aux proches et aux parents morts; toutes les précautions furent rejetées et regardées comme inutiles. »

(104) Durant la peste de Digne, en 1629 : « Quand il (un commissaire) avait quelque ordre à signifier aux habitants, il s'avançait sur le pont de la Bléone, faisait donner de la trompette; et ces malheureux, accourant en foule, se communiquaient la contagion dans cette assemblée confuse. » (Papon, ouv. c., t. I, p. 200.)

(105) Pendant la peste de Naples, en 1656 : «Spaventati gli animi dei cittadini, chi con umili supplicazioni, chi in processioni confuse e numerose d'uomini e di donne, con donzelle scapigliate, chi dietro alle immagini più venerate, e chi in altre guise cercava a Dio ed à santi pietà e ristoro a tante miserie e desolazioni. Ma essi non accorgevansi che, affollati più strettamente insieme tra la calca e la pressura d'infinito numero di popolo concorsovi, il malore prendeva più forza, et la morte recideva in uno i colli di più migliaja di persone. » (Giannone, l. c.) D'où, conclut sagement Papon (l. c., t. I, p. 183), « Ces sortes de cérémonies religieuses, très-louables dans leur objet et dans l'intention, ont pour l'ordinaire l'inconvénient de rallumer la peste, à cause de l'affluence des personnes saines avec celles qui sont à peine guéries, et avec d'autres qui cachent leur mal. » Au sujet de l'affluence du peuple devant l'image de la sainte Vierge à Moscou, et du meurtre d'un excellent prieur, lisez : Lettre de l'impératrice de Russie et de M. de Voltaire, lettre LXIII, p. 197 et 205.

(**) «Le bailli de Langeron, dans une lettre écrite de Marseille, le 17 juin 1721, au ministre de l'intérieur, parle d'un curé du pays, qui, égaré par un zèle aveugle, ne discontinua point de confesser et de communier ses paroissiens, quoiqu'il eût deux bubons; ce qui fut cause qu'il infecta tout un quartier. » (Papon, ouv. c., t. II, p. 40.)

(106) « Il dì 3 luglio (1630) successe (a Verona) l'incendio del monte di pietà. Questo infausto avvenimento fece crescere d'assai la forza della pestilenza, per lo concorso delle persone, accorse ad estinguerlo, e per la nuova angustia e spavento sofferti novellamente. » (Frari, ouv. cit., p. 409.) La même chose a été observée à Varsovie. (Erndtelius, Warsav. Phys. illustrata, ch. V, p. 171.)

(107) Dans la peste qui ravagea Naples, en 1656 : « Incorse voce che suor Orsola Benincasa, donna che aveasi a que'tempi acquistata fama di santissima vita, non trovando peranco comoda abitazione per le suore, aveva inanzi, di morir, profetizzato che, in tempo del maggior travaglio della città, dovea farsi la fabbrica del suo Romitorio nella falda del monte S. Martino; e credendosi, che con la costruzione di un tal edificio sarebbe cessato il travaglio, il vicerè fù il primo che, fattosi il disegno e tirate le linee, andò a portarvi con le proprie mani dodici cesti di terra : all' esempio del capo, movendosi gli altri, gli eletti della città, e tutti i cittadini, a folla vi concorsero non solo somministrando denaro, ma l'opera eziandio delle loro mani..... L'unione di tanta gente, che a gara tutta, ansante, si sollecita, si travaglia ed affolla concorrendo da tutti i quartieri, fa sì che il morbo, che prima era ristretto in poche contrade, si spanda per tutto. » (Giannone, l. c.)

(108) Au sujet de la peste de Smyrne, en 1795, à l'endroit dit *Irregh*, Schraud s'exprime ainsi (l. c., 1 v., p. 52) : « Die Zwespenlese, die Einsammlung des türkischen Weitzens], rief sie (die Einwohner von Irregh) zu anderweitigen Beschæftigungen hin; die bevorstehende Weinlese erforderte Vorrichtungen, deren Werth sie besser als jenen der Vorschriften der medicinischen Polizey einsahen... Die Begierde nach Lebensunterhalt vervielfæltigte die Gelegenheit des Todes.. » Et dans la peste de l'endroit appelé Neradin (l. c., p. 80) : « Die Weinlese und die Fechsung des türkischen Weitzens sind die Ursachen der grossen Sterblichkeit im Herbstmonathe. »

(109) Rien ne sert plus à propager la contagion que les bacchanales qui se

(110) et aux mariages (111), aux ambassades (112), à la fuite des habitants des villes et des régions infectées par la peste (113), à des voyageurs (114), à des mendiants, à des malveillants (115), et à

---

font pendant ces jours de plaisir et de folie (le carnaval). Le chancelier Ferrero proposa de les supprimer (à Milan, en 1629 à 1630)... Le peuple se souleva : on aimait mieux danser sur les cadavres de ses parents et sur les bords de la tombe que de ne point faire le carnaval.... » (Papon, ouv. c., t. I, p. 159.)

(110) Schraud (l. c., 1 v., p. 122) raconte à propos de la peste de Gross-Radinze, en 1795 : « Am 23 October giebt der Sohn (Kusmann Burgarski, de quo supra) seinen Mitarbeitern am Felde und mehreren aus den benachbarten Ortschaften geladenen Anverwandten ein Gastmahl, indem er bereits von einem gelinden. Fieber befallen ist. Mehr als 60 Personen wohnten dem Feste bey. » (On avait pris les précautions nécessaires, afin qu'à leur retour à leur domicile ils n'y propageassent pas la maladie ; parmi eux, quelques-uns seulement contractèrent la peste.)

(111) « Une des causes qui contribua beaucoup à rallumer le feu de la peste (de Marseille en 1720) fut l'empressement qu'on eut de s'engager dans les liens du mariage. » (Papon, l. c., t. I, p. 324.)

(112) « A Mantova, stretta (a. 1630-31) d'assedio dagl'i mperiali (il contagio della peste), menava di orrende stragi.... i Mantovani,... inviarono a Venezia il marchese Strigi.... a chieder soccorsi dall' alleata repubblica. Alcuni (del seguito) ammalaron per via, e si morirono.... ve ne sparsero le scintille, che poi crebbero in vasto incendio. Giunto lo Strigi a Venezia (8. del luglio), non gli fù permesso d'entrarvi, ordinatogli di stanziar nell' isola di S. Clemente. Il dì 14 luglio, morì coi sintomi di peste. Tre dì appresso, morì un del suo seguito cogli stessi sintomi. Di tre servi mandati dal magistrato per assistere gl'infermi in contumacia, due infermarono ed uno morì. Trattenersi in quell' isola due falegnami, padre e figlio.... a costruire opere di precauzione per la contumacia. Terminato ch'ebbero il lavoro, e passata qualche settimana delle prescritte riserve, ripatriati (a Venezia) senza indizio di malattia, con alcuni drappi, che diedero da lavar ad una donna, le applicarono l'infezione.... nè guari andò che tutta la famiglia del falegname cadde malata coi medesimi segnali di peste..... in brevissimo corso di tempo il contagioso morbo di siffatta guisa vi si diffuse..... che nel corso di undici mesi morirono di peste nella città di Venezia 94,236 persone. » (Frari, ouv. c., p. 412-418.) En parlant de la peste de Tunis, Passeri dit (l. c., p. 7) : « Li ambasciatori Algerini portaroni quì, pacificamente, e dentro della Reggia medesima, dove furono ricevuti ed albergati, l'esiziale semenza. »

(113) « Alberto Valerio, vescovo di Verona, spaventato da tanti orrori, partì li 22 luglio (1630) per legnago, seco pordando il micidial seme che doveva ucciderlo. » (Frari, ouv. c., p. 410.) En parlant des fuyards pendant la peste de Marseille, Papon dit (ouv. c., t. I, p. 236) : « Tous ces fugitifs ignoraient que la peste était déjà cachée dans leurs hardes et dans leurs habits,... et qu'ils allaient la porter aux habitants isolés et paisibles de la campagne. La peste qui attaqua la ville de Alt-Wukowar, en Basse-Hongrie, en 1795, y fut apportée par un fugitif du bourg de Kernjeseveze. (Schraud, l. c., 2 v., p, 107.)—La peste se répandit dans la Basse-Hongrie, en 1796, de la manière suivante ; « Eine unbekannte Anzahl Einwohner war in den Wældern zerstreut : sie entzogen sich der bürgerlichen Ordnung, den Befehlen der Pestverwaltung eben so sehr, als sie den Peststoff weit umher verbreiteten. » (Schraud, ouv. c., 1 v., p. 141.) — On se rappelle quelle terreur répandirent les fugitifs de la ville de Noja pendant la peste qui y régna de 1815 à 1816.

(114) L'année 1450, lorsque Francesco Sforza s'empara du duché de Milan, la peste.... avait frappé la Lombardie.... Le jubilé accordé pour le demi-siècle par le pape Nicolas V, fut cause que les pèlerins la répandirent de ville en ville. » (J.-C.-L. Sismonde-Sismondi, Histoire des républiques italiennes du moyen âge, t. IX, p. 390.) — « La peste fut portée de Toulouse à Montpellier au mois de juillet 1629 par un capucin qui avait quatre charbons aux jambes et deux bubons, l'un à l'aine, et l'autre sous l'aisselle. » (Papon, ouv. c., t. I, p. 187.)

(115) « Il y eut des hommes (pendant la peste de Milan de 1629 à 1630) assez pervers pour avoir composé un onguent dans lequel ils avaient fait entrer tout ce que les suppurations pestilentielles et des effets empestés pouvaient contenir de contagieux et de mortel... Le fait que je rapporte fut juridiquement constaté.... » (Papon, ouv. c., t. I, p. 162.) Et ailleurs (l. c., p. 180) : « On assure qu'il y avait à Lyon (de 1628 à 1629), comme à Mi-

des voleurs (116), au maniement des vêtements, des chaussures (117) et autres effets infectés (118), à la vente (119), à l'héritage (120), à la rencontre fortuite (121), au recel (*), au vol (122), et au blanchîment (**) de ces mêmes objets, aux bains

---

lan, des scélérats qui répandaient la peste à dessein. »

(116) « Ein Einwohner von Kamenitz, der wegen Diebstæhlen in Verhaft war, wusste zu entkommen und sich in Irregh zu verbergen. Sein Weib und Sohn wissen seinen Aufenthalt und übernehmen an der mittlerweile gezogenen Sperrungslinie von Irregh die Fahrnisse, die er daselbst entwendet. » (Schraud, l. c., p. 181.) Au contraire, la peste de Noja nous offre le singulier exemple d'un voleur qui fait choix de cette ville comme d'un lieu très-sûr, afin d'échapper à la vigilance de la police. (Schonberg, l. c., p. 46.)

(117) Chenot, l. c., p. 3.

(118) En parlant des pestes qui régnèrent pendant le milieu du 14e siècle, Papon dit (ouv. c., t. I, p. 109) : « On touchait sans défiance les hardes, les étoffes et tout ce qui circulait dans le commerce. »

(119) Les femmes de cet état (de la populace) poussèrent l'aveuglement jusqu'à acheter les riches parures que les femmes de condition portaient avant leur mort, et fournirent à la peste, par ce malheureux trafic, les moyens d'atteindre ceux qui avaient échappé à ses traits. » (Papon, ouv. c., t. I, p. 129.) D'après Lernet (l. c.), la plupart des pestes qui ont affligé la Pologne doivent être attribuées aux Juifs, à cause du commerce clandestin qu'ils faisaient des vêtements et des autres dépouilles des personnes mortes de la peste.

(120) Dans la peste de Toulon, en 1720 : « Le 3 décembre, une femme veuve mourut de langueur, laissant un petit mobilier que la peste avait infecté de son venin. Les héritiers, qui ne s'en doutaient pas, se le partagèrent, et servirent pour ainsi dire de conducteurs au feu de la contagion : l'un d'eux mourut le 6.... un autre héritier mourut le 9.... Ce fléau attaqua ensuite deux familles qu'on mit en quarantaine. » (Papon, ouv. c., t. I, p. 347.) Pendant la peste de la Basse-Hongrie, en 1795, on remarqua : « Ein Irregher Weib sey nach Kernjeseveze gegangen, als sie die Krankheit ihrer da wohnenden Schwester erfahren hatte; habe sie da sammt ihren Angehorigen bereits ausgestorben gefunden, und sey mit der Hinterlassenschaft derselben, welche in wenigen Kleidungsstücken bestand, nach Hause gekommen, und allda nach Einer kurzen Krankeit gestorben: bald seyen ihr morere aus dem Hause selbst, aus der Nachbarschaft und aus der Verwandtschaft gefolgt, die theils Kranken beygestanden, oder sich an den Todten, nach dasiger Sitte, gelechzet hatten, theils ihre Fahrnisse benützten.» (Schraud, l. c., 1 v., p. 14.)

(121) « Dieser kleine Ort (Schatrinze) ...... wurde durch die Sorglosigkeit eines Weibes angesteckt, das in dem Gergeter Gebirge ein Kopftuch fand und dessen sich sogleich bediente. » (Schraud, l. c., p. 104) : On lit sur l'origine de la peste de Skochay (l. c., p. 275) : « Ein Mædchen habe in einem nahe an der Grænzlinie sich befindenden Gebüsche ein rothes tüchernes Leibel mit etlichen Stücken Silbergeld gefunden und nach Hause gebracht; Tags darauf sey dieses Mædchen nach sechsstündiger Krankheit gestorben, worauf sodann die Grossmutter der Verstorbenen, die andere im Hause beredet haben soll, vorzugeben, diess Kind sey von einem Pferde geschlagen worden. »

(*) « Le fléau se glissa dans la ville d'Aix avec des marchandises de contrebande, au commencement du mois d'août 1720. » (Papon, l. c.)

(122) « Elle (la peste) pénétra à Milan à la fin d'octobre 1629, dans des hardes que les gens du peuple avaient volées ou achetées à des soldats allemands. » (Papon, ouv. c., t. I, p. 149.) — A l'occasion de la peste de Gênes, Frari dit (l. c., p. 187) : « Moltissime ruberie, spogli di case, orrendi assassinii sono accaduti in quella città nel tempo che durò il contagio. Perlochè il trasportarsi d'una famiglia all' altra in un cogli effetti rubati l'infezione fù cagione principale della rapida ed estesa sua dilatazione. » En parlant de la peste de Marseille, en 1720, Papon dit aussi (l. c., p. 321) : « Les forçats surtout contribuèrent beaucoup à entretenir et à répandre la peste par les effets qu'ils volaient et qu'ils cachaient. » Durant la peste d'Ostrova, une sage-femme, entre autres, contribua à propager le mal au moyen de vêtements infectés. (Pfisterer, l. c., p. 242.)

(**) « ..... Nous avons vu des familles entières infectées après le blanchîment de linges sales. » (Diemerbroeck, ouv. c., liv. II, ch. III, § VI.)

(*), à l'action de fumer (123), à la négligence à séparer les personnes saines des personnes malades et suspectes, à des insectes (124), aux hôpitaux militaires (125), aux changements de lieux (126) et au transfert des malades (127), à la crainte des hôpitaux (128), aux gardiens eux-mêmes des lazarets (129), aux cérémonies et festins funèbres (130), enfin au défaut de sépulture (131). Joignez

(*) « L'effet nuisible des bains, non seulement publics (à cause de la grande affluence), mais même privés, fut de la dernière évidence pour tout le monde. Aussi, instruit par l'expérience, personne à Jassi, pendant le temps de la peste, n'osa en faire usage, bien que les habitants les aimassent beaucoup. » (Orræus, l. c., p. 57.)

(123) Dans la peste observée à Skochay, un vieillard âgé de 75 ans fut atteint de la maladie ; on rapporte de lui (l. c., p. 277) : «Er soll zu der Tabakspfeife des den II. verstortenen Serekaner auf Etne geherme Art gekommen seyn und daraus Tabak geschmaucht haben. »

(124) A. Paré avait déjà observé (l. c., ch. VI) que des insectes, par exemple, des mouches, pouvaient propager la contagion en se portant de personnes malades sur des personnes saines. Cfr. Eph. nat. cur. dec. 1, an 1, obs. 19. Dans la peste de Vienne, en 1713, les mouches qui avaient goûté le sang de malades atteints de la peste périssaient aussitôt. (Wiener Pestbeschreibung, p. 263.)

(125) « La peste se glissa à Moscou d'une manière entièrement furtive....... Les uns en accusèrent les laines importées de la Pologne et de l'Ukraine dans les magasins de draps, les autres différents voyageurs. Quoi qu'il en soit, il est plus que vraisemblable que cette cause donna naissance à la peste qui se manifesta à l'hôpital général, au commencement du mois de décembre Un officier, en effet, venant de l'armée et demeurant dans le voisinage de cet hôpital, fut atteint de la maladie et mourut bientôt après. Le chirurgien de l'hôpital et prosecteur de Jewsajewski, qui lui avait donné des soins, fut saisi aussitôt d'une fièvre maligne avec pétéchies, et succomba de même rapidement. Ensuite, et peu de temps après, des employés de l'hôpital, qui y demeuraient avec leur famille dans deux habitations séparées des autres bâtiments, furent attaqués les premiers d'abord de fièvre pétéchiale simple, et les autres bientôt après de bubons et de charbons. (Orræus, l. c., p. 25. Cfr. Mertens, ouv. c., p. 69.)

(126) A propos de la peste de Constantinople, en 542, Papon raconte, d'après Procope et Evagrius, que ce qui servit à propager la contagion fut que : « D'autres corbeaux (c'est ainsi qu'on appelait ceux qui étaient chargés d'enterrer les morts), traînant les malades jusque sur les bords de la mer, en remplissaient des bateaux, qu'ils abandonnaient au gré des vents, et qui étant ensuite ramenés au rivage par les flots, augmentaient l'infection et la corruption de l'air. » (L. c., t. I, p. 94.)

(127) « La maniera di trasferire al lazaretto (pendant la peste de Vérone, en 1630) gl' infermi era con barche a ciò deputate. Qui accorrevano da tutte le parti della città persone infette d'ogni condizione d'ogni età, e vi concorrevano i congiunti ad accompagnarvele...tra gli ultimi congedi de'parenti nella folla, che a cert' ore prefisse ragunavasi al luogo donde partir doveva il trasporto, moltiplicavano le ragioni del contagio e diffondevasi l'infezione e la morte. » (Frari, l. c., p. 405-6.)

(128) «Qui pourrait blâmer une épouse de cacher la maladie d'un époux chéri atteint de la peste dans le domicile commun, dans la crainte, si la chose se découvre, de le voir arraché d'auprès d'elle et de ses enfants, au moment même où il a le plus besoin de consolations et de soins. (Chenot, l. c., à la préface.)

(129) Schraud (l. c., p. 118), à l'occasion de la peste de la ville de Alt-Wukowar, dit : « Obwohl die Ansteckung... in alle, auch die entlegensten Gassen des weitlæufigen Ortes, und zwar meistens durch die gestellten Wæchter, verpflanzt ward.... »

(130) «Die Leichenbegængnisse werden von dem illyrischen Volke mit vielen Feyerlichkeiten verbunden. Aus der ganzen Narchbarschaft kommen zur Theinahme an dem 2-3 tægigen Feste Fremde und Verwandte zusammen, und werden vom Hausvater bewirthet... So sammelt sich bey Begræbnissen das Volk; so werden dieselben bey Pestumstænden hochst gefæhrlich, und aus solcher Veranlassung wurde die Pest von Irregh nach Jazak übertragen. » (Schraud, l. c., p. 92.) La peste d'Ostrova s'étendit de la même manière d'après Pfisterer (l. c., p. 219). Cfr. L.-B. Papp. Diss. inaug., Hist. medica de funeribus plebeiis Daco-Romanorum sive hodiernorum Valachorum. Vienne, 1817, in-4°.

(131) Quoiqu'on ait nié que les cadavres fussent contagieux (Fracastor, liv. I,

à tout cela la faute des médecins (132) et des magistrats (133).

7. *Cause prochaine.* — On a cherché la cause prochaine de la peste en général et de ses symptômes en particulier dans des humeurs épaisses (134), dans des humeurs corrompues par un principe délétère fermentant en nous (135), dans l'état putride du corps (136), surtout du cœur (137), dans les premières voies (138), dans un poison caché (139), etc. Mais toutes ces théories n'ont été utiles ni à la science ni à l'humanité ; et c'est avec raison que les historiens blâment les médecins du moyen âge d'avoir perdu pendant la peste un temps bien précieux en de très-futiles discussions sur la nature intime de la maladie. Nous éviterons une pareille conduite! Qu'il nous suffise de savoir que la peste est une maladie *sui generis* et bien distincte de toutes les autres qui pourraient lui ressembler.

De Contag., c. XII.—Rondelet.—Jourdan. — Greg. Horstius, lib. De morb. caus. exercit. 5. — Gastaldi, l. c. — Howard, l. c., 2 sect.), cependant, au sujet de la peste d'Avignon, en 1348, on lit ce qui suit dans Papon (ouv. c., t. I, p. 119) : « Une chose très-dangereuse dans ce temps-là était l'idée où l'on était qu'il fallait enterrer les morts dans les églises ou dans les cimetières. » Et dans Frari (l. c., p. 407), en traitant de la peste de Vérone, en 1630 : « ... Mancando modi, luoghi e ministri per sepellirne i cadaveri.... venivano gettati nella corrente dell'acque... mancando però gli operaj, restavano i cadaveri ammonticchiati e insepolti su quelle rive li trè e quatro giorni seguitamente, mettendo orribil puzzo. » Dans Buday également : « Seit einiger Zeit bemerke ich, dass viele Todtengræber die Pest bekommen und sterben ; ein Umstand, den ich Anfangs seltner beobachtete. » (Schraud, l. c., 2 v., p. 38.)

(132) A l'occasion de la recrudescence de la peste à Aix, Papon s'exprime ainsi (ouv. c., t. I, p. 368) : « Il paraît qu'on avait trop négligé la désinfection des choses et des personnes, ce qui venait sans doute du système dangereux de la non-contagion, que les médecins de Montpellier, envoyés par la cour, avaient cherché à accréditer. »

(133) En parlant des fautes commises par les magistrats pendant la peste de Marseille, en 1720, Papon (ouv. c., t. I, p. 218) s'écrie : « Mais comment le parlement, le commandant et l'intendant de la province abandonnèrent-ils à la négligence et à l'impéritie des magistrats de Marseille le soin d'arrêter les progrès du mal? « Et plus loin, toujours au sujet de la même peste : « Le malheur des Marseillais, malheur qui en occasionna beaucoup d'autres, fut donc de n'avoir pas à la tête de l'administration des personnes capables d'établir une police sévère et de la faire observer. »

(134) Actuarius, Method. med., liv. XII, ch. 2.

(135) Morellus, lib. De febr. purpur. et peste, ch. II.

(136) Sennert, liv. IV, De feb., ch. IV.

(137) A. Paré, l. c., ch. IV. — Guinther ab Andernach, l. c., p. 542. — Jourdan, l. c., tract. I, ch. 5. — Augenius, De febribus, liv. VI, ch. 9, p. 241. — Massa, l. c., l. I.

(138) Salius Diversus, l. c., ch. V.

(139) Fernel, De abdit. morb. causs., liv. II, ch. 12, p. 204-205.

§ VI. *Diagnostic.*

1. Le médecin doit apporter d'autant plus d'attention et de soin au diagnostic de la peste qu'il ne s'agit pas seulement de l'intérêt et de la santé d'un simple particulier, mais de ceux d'une masse d'individus, d'une province ou même d'un royaume (1). Il est pourtant très-peu d'épidémies de peste dont les commencements aient été convenablement reconnus par les médecins (*), et ce qui surtout doit être noté, c'est que leur erreur ne fut pas toujours de prendre une autre maladie pour la peste, mais au contraire de confondre celle-ci avec d'autres affections (2).

(1) Chenot (l. c. p. 87). « Certes, dit-il, ni l'ignorance, ni la dissimulation, ni l'erreur, ni l'extravagance d'une opinion, quelle qu'elle soit, ne peuvent nuire au bien public autant que les mauvais jugements, les retards hors de saison, les dissidences et les divisions dans une chose aussi sérieuse et aussi grave. »

(*) Ceci a rapport à la peste qui apparut à Moscou en 1770. En effet, bien que Poliater Rinder eût hésité à la reconnaître, le reste des médecins rassemblés en consultation établit et démontra que : cette affection devant être regardée comme la peste véritable, l'hôpital général devait être isolé, et toute communication interdite avec le reste de la ville. (Orræus, l. c., p. 25.)

(2) Voici les noms des médecins les plus célèbres qui se sont ainsi trompés

2. Qui doit-on en accuser? Sans doute la négligence apportée à l'étude de la peste dans les abrégés classiques et dans les écoles de médecine pratique (3), — Le danger qu'on court à dire la vérité en affirmant tout d'abord l'existence de cette affection (4); — La confiance aveugle des médecins dans les fables que débitent d'ordinaire, pour expliquer les morts inattendues de leurs proches, des hommes qui se sentent eux-mêmes coupables de porter au loin la contagion (5); — La trop

---

dans le diagnostic de la peste: Nicolas Massa, Jérôme Mercurialis, Jérôme Capivaccius, Chicoineau et Verney. Papon (l. c., p. 250) dit, en parlant de ces derniers: « Qui croirait que des hommes qui par leur réputation avaient mérité cette marque de confiance (d'être envoyés par la cour pour juger l'état de la maladie) se méprirent ainsi sur la nature du mal. Ramazzini (op., p. 58) a parlé des premiers.

(3) Les écoles de médecine elles-mêmes (dit Chenot, préface de l'ouvrage cité) ne s'occupent d'aucune maladie moins fréquemment que de la peste, qui pourtant est la première et la plus terrible des affections aiguës. Adams (l. c., Monita) dit sur le même sujet: « Parcourez, je vous prie, toutes les pathologies des auteurs classiques, suivez les cours publics des professeurs: s'agit-il de toute autre maladie, même de peu d'importance, vous entendrez de longs discours sur sa nature, ses causes, ses signes, et vous trouverez même nombre de pages écrites sur ce sujet, nombre de remèdes auxquels vous pourrez vous confier avec quelque certitude; s'il s'agit au contraire des maladies épidémiques et surtout de la peste, vous ne rencontrerez que peu de choses, peut-être rien, ou les contradictions les plus choquantes? Il faut pourtant excepter l'illustre Van Swieten dans ses Commentaires, t. v, cap. De morbis epidemicis.

(4) A Vérone, en l'an 1630, François Graziolo, médecin, et Camille Giordani, chirurgien, ayant certifié la présence de la peste, furent pour ce motif presque déchirés par le peuple. (Pona, l. c.) La peste s'étant introduite à Naples, en 1656, un médecin la reconnut aussitôt; mais le vice-roi, ayant appris que ce médecin annonçait publiquement la contagion de la maladie, le fit mettre dans un cachot obscur, dont il ne put sortir qu'alors que, par la plus grande des faveurs, il obtint d'aller succomber chez lui à la maladie qui l'avait attaqué dans la prison. Les autres médecins se tinrent pour avertis et continuèrent dès lors à cacher la nature de l'affection. » (Giannone, l. c.) Pendant la peste de Marseille, en 1720, le peuple prit tant de préventions contre les médecins qu'il les insultait publiquement dans les rues, les accusant de grossir le danger pour se rendre nécessaires et s'enrichir. » (Papon, op. c., t. I, p. 225.) Pendant la peste de Messine, qui se déclara le 20 mars de l'an 1743, le peuple se préparait déjà à chanter un *Te Deum* en l'honneur de la disparition du mal, lorsqu'un médecin, entrant dans l'église, annonça (ce qui était vrai) que le fléau redressait la tête. Cette nouvelle s'étant répandue, le peuple furieux aurait déchiré le médecin, si celui-ci ne se fût soustrait par la fuite au sort qui l'attendait.

Un chirurgien avait reconnu à son début la peste de Transylvanie, mais un médecin ayant affirmé que c'était une autre maladie, le premier crut devoir se taire; car « il ne lui convenait pas d'en savoir plus qu'un médecin. » (Chenot, l. c., p. 6.) Orræus ayant été envoyé à Moscou pour dire son avis sur la maladie qui y régnait en l'an 1771, et ayant déclaré qu'il la regardait comme étant réellement la peste, les habitants traitèrent cet homme illustre de faussaire. — Il n'y a pas longtemps qu'à Tunis, un médecin de l'hôpital Emidio-Santilli annonça l'apparition de la peste; mais d'autres médecins défendaient l'opinion contraire. Se rangeant à l'avis du plus grand nombre, son excellence le bey se transporta avec les médecins dans la salle de justice, où, ayant trouvé le médecin de l'hôpital dont nous venons de parler, il lui fit les reproches les plus violents, le menaça en outre de la mort, à laquelle ce malheureux n'échappa que par les instances d'un honnête personnage de la cour, qui fit commuer cette peine en emprisonnement et en bastonade. (Passeri, l. c., p. 105.)

(5) « Lors de la peste d'Altwukovar, la mort de la première malade fut attribuée à la morsure d'un serpent, et celle d'une autre à des coups qu'elle aurait reçus de son mari. » (Schraud, l. c., 1 v., 109.) Pendant celle de Skockay, l'aïeule d'une jeune fille qui avait succombé à la maladie exhorta les habitants de la même maison à dire que sa petite-fille était morte des suites d'un coup de pied de cheval (l. c., p. 275). » Lors de la peste décrite par Pfisterer (l. c.), on attribua une mort à une chute d'échelle.

grand tendance des médecins à attribuer les maladies du peuple à la misère, à la mauvaise nourriture, au jeûne (6) ; — L'apparition tardive des symptômes pathognomoniques de la peste, qui ne surviennent quelquefois qu'après la mort (7) ; d'autres fois l'absence de décomposition sur des cadavres de pestiférés (8); enfin, la ressemblance de la peste avec d'autres maladies.

3. A cet ordre appartiennent les fièvres intermittentes pernicieuses, les fièvres continues, inflammatoires, vermineuses et nerveuses, le typhus, l'apoplexie, la parotite, la dysenterie, les scrofules et même la syphilis (9). Au reste, la ressemblance de ces affections avec la peste n'est pas tellement prononcée qu'un médecin instruit, tant des préceptes généraux nécessaires pour établir le diagnostic de la peste que des formes et des caractères propres et spéciaux à cette maladie, ne puisse la distinguer.

4. *Préceptes généraux pour le diagnostic de la peste.* — Voici les *préceptes généraux au moyen desquels on peut établir le diagnostic de la peste.*— A. Les médecins qui pratiquent dans des pays limitrophes des empires turc ou persan, ou en relations commerciales avec ces contrées, doivent toujours avoir présente à l'esprit l'imminence de la peste. B. Ce danger devra leur paraître des plus grands s'ils sont informés de l'apparition du fléau chez ces peuples barbares. C. Qu'alors surtout toute mort imprévue et subite leur soit suspecte. D. Que pour cette raison ils examinent avec le plus grand soin les cadavres des personnes qui succombent ainsi. E. Que leurs soupçons s'accroissent, s'ils voient ces morts imprévues et subites se succéder rapidement dans les mêmes maisons ou les mêmes familles ; F. si, de plus, les maladies causes de ces décès ont donné lieu à des symptômes parfaitement semblables, tandis que d'autres maladies naguère communes ne se manifestent plus ou disparaissent avant le temps (10). G. Qu'aussitôt qu'un malade se plaindra

(6) C'est ainsi que les médecins de Transylvanie enseignèrent qu'on devait chercher l'origine de la peste décrite par Chenot (l. c., p. 6) dans la pauvreté des habitants de la Valachie, dans les privations souffertes pendant l'hiver qui venait de s'écouler, dans l'abstinence et le mauvais régime que le peuple s'imposait rigoureusement pendant le carême.

(7) § IV, not. 1 (9).

(8) Ibid. (13).

(9) Bien plus, Schreiber (l. c.), parlant de la peste de l'Ukraine, admet tant d'affinité entre la syphilis et la peste qu'il appelle la première, peste à marche lente, et la deuxième, syphilis à marche rapide. C'est là une opinion digne de l'esprit d'un philosophe!

(10) Du moins les loïmologistes, à l'exception de Mertens (op. c., p. III, ch. 4, p. 186) s'accordent à dire que, durant le règne de la peste, les autres maladies, comme par respect, cessent de se montrer, et qu'il n'y a pas d'indices plus certains de sa disparition prochaine que le développement d'autres affections, telles que, par exemple, les fièvres intermittentes, surtout avec le type quarte, les leucophlegmasies et les varioles. (Orræus, l. c., p. 68.) Cependant, d'un autre côté, ils disent que les maladies intercurrentes à la peste deviennent elles-mêmes pestilentielles (N. Massa, Salio Diverso et plusieurs autres auteurs antérieurs qui ont décrit l'épidémie qui, en 1656, a dominé Rome, Gênes et Naples) ; ce qui prouve qu'en ces temps les autres maladies ne cessaient pas comme ils l'avaient avancé. Je lis même qu'on a observé en même temps que la peste des fièvres intermittentes et catarrhales (Racsa, v. l. c., p. 25), des varioles bénignes et la rougeole (Pfisterer, l. c., p. 24). Au reste, cette opinion, qu'en temps de peste toutes les maladies qui se déclarent revêtent un caractère pestilentiel, n'est pas admise sans restriction par un juge compétent. Je vous parle de Chenot, qui, dans un manuscrit que Schraud a pu voir, s'exprime ainsi : « La rougeole qui régnait dans presque toute la Transylvanie, et de sa nature était peu violente, affecta dans la même maison trois enfants, dans le moment même où un quatrième avait la peste : exemple des plus manifestes qui prouve que la peste ne se joint pas constamment aux autres maladies, comme les médecins loïmographes l'ont écrit dans divers passages. » (Schraud, l. c., p. 33, not.) Orræus (l. c., p. 66) avoue bien que dans la fureur de la peste les autres épidémies cessent de se manifester; mais il remarque que des *affections de peu d'importance* (telles que les angines, les douleurs rhumatismales, la strangurie, les pollutions, l'urticaire, les sueurs et les excoriations des doigts de pieds) *sont très-communes.*

de tension, de douleur et de chaleur derrière les oreilles, au cou, aux aisselles, dans les aines, enfin à quelques parties du corps que ce soit, le lieu affecté soit examiné, avec prudence à la vérité, (11) mais à l'intant même. H. Que même, pour avoir une connaissance parfaite de la surface extérieure du corps d'un individu qu'on soupçonne être atteint de la peste, on le fasse mettre complètement à nu. (12). I. Qu'une *tumeur glanduleuse* se manifestant derrière les oreilles, au cou, sous l'aisselle, aux aines, on n'aille pas, intempestivement en chercher la cause dans les *scrofules* et la *syphilis*, mais qu'auparavant on examine l'habitude extérieure du sujet, l'état du reste du système lymphathique, la durée de la maladie, le siége de la tumeur (13), et qu'on se souvienne que la peste n'épargne nullement les individus scrofuleux (14). Quant à ce qui est des bubons inguinaux, les auteurs affirment que le bubon pestilentiel diffère du vénérien et de celui qui se développe par toute autre cause (16) en ce que le premier a son siége dans les ganglions placés sur le muscle triceps, à deux ou trois doigts au-dessous de l'articulation de la cuisse, par conséquent beaucoup plus profondément que les autres. Les bubons, suivant leur siége dans le ganglion lui-même, ou dans le tissu cellulaire voisin, sont distingués en vrais et en faux. K. Il faut aussi mettre beaucoup de soin à distinguer les anthrax et les charbons, qu'ont fait naître l'ingestion ou le contact de la chair ou d'autres parties d'animaux morts d'une affection contagieuse (18). Ces derniers diffèrent des anthrax et des charbons pestilentiels, en ce qu'ils ne se développent pas simultanément avec des bubons, ne se transmettent pas par contagion d'un homme à un autre, coïncident avec des épizooties, en ce qu'enfin ils sont endémiques dans certains pays, comme la Hongrie et la Sibérie (19). Avec ceux qui nous ont précédé (20), nous distingnons l'authrax du charbon pestilentiel par ces caractères : l'*anthrax* forme une *tache* qui occupe surtout le dos et les aines ; dans le *charbon*, c'est une *vésicule* qui a son siége à la tête, au cou, aux seins et aux extrémités. Les *bulles* diffèrent des charbons, en ce qu'elles se développent sans douleur, ni inflammation, ni gangrène, et laissent après leur rupture une plaie rose, qui se recouvre bientôt d'un épiderme ordinaire (21). Quelques personnes divisent le charbon en humide et en sec (*).

5. *Formes de la peste.* — Pour constituer la peste, la présence de la *fièvre* (22) d'une part, de l'autre celle des bu-

(11) Je dis *avec prudence*, soit de peur de la contagion, soit pour éviter la répétition de ce qui arriva jadis à Chenot.... « Je trouvai, dit-il (l. c., p. 12), une jeune fille d'environ 18 ans, dont je ne pus tirer aucune parole. Ses parents attribuaient la cause de l'affection et la douleur des parties génitales dont elle se plaignait à l'approche du flux menstruel ; pour moi, soupçonnant, d'après la série des symptômes qui m'avaient été racontés, le développement d'un bubon, je voulus examiner ce qu'il en était ; la malade alors essaya de m'appliquer un soufflet. » (La peste dont fut affecté cet homme illustre fut-elle due à cet accident ou à la fétidité du cadavre qu'il examina plus tard? c'est ce qui est douteux.)

(12) De graves erreurs de diagnostic ont été commises faute d'avoir usé de cette précaution.

(13) « Les bubons sous-axillaires se développaient à environ trois travers de doigt au-dessous du sommet du creux de l'aisselle, à égale distance des tendons des muscles grand pectoral et grand dorsal. » (Chenot, l. c.)

(14) Entre autres, Roch en rapporte un exemple (l. c., p. 53).

(15) « Erscheint eine Pestbeule ganz ohne Begleitung anderer und ohne Begleitung von Carbunkeln ganz an der Stelle wo venerische Bubonen sich zeigen, ist diese Pestbeule die erste Erscheinung und zwar von nur sehr wenig merkbarem Allgemeinleiden begleitet, welches leicht Uebelbefinden wohl von der œrtlichen Affection abgeleitet werden kann ; so verführt dieses erste Stadium, oder der Anfang dieses individuellen Pestfalles zu der irrigen Diagnose, dass es Syphilis sey. » (Grohmann, l. c., p. 87.)

(16) Chenot, l. c., p. 72. — Orræus, l. c., p. 95. — Lernet, l. c., p. 42.

(17) Pfisterer, l. c., p. 261.

(18) Part. I, v. I, sect. II, ch. IV, § XXI, 7.

(19) Id., ch. XIII, § LXX, 2.

(20) Buday, Schraud (op. c., 2 v., p. 61), Lernet et d'autres médecins de Wolhynie.

(21) Schraud, l. c., p. 63.

(*) Orræus (l. c., p. 96) dit : « Celui-là (le charbon humide) est précédé et accompagné d'inflammation, celui-ci (le charbon sec) se développe et se termine sans cette complication. »

(22) V. § III, n. 1 (17). Schraud dit en

bons, des anthrax et des charbons ne sont pas absolument nécessaires. Un homme des plus expérimentés affirme en effet avoir reconnu une fièvre pestilentielle simple (23). Il n'y a d'ailleurs là rien de bien étonnant. Si la variole, la rougeole et la scarlatine peuvent se présenter comme *une fièvre* sans exanthèmes (24), pourquoi la peste ne pourrait-elle se montrer comme fièvre simple sans anthrax, bubons ni charbons? D'un autre côté, ceux qui meurent frappés de la peste, comme d'un coup de foudre, n'offrent sans aucun doute aucune trace de fièvre et des autres signes habituels de cette affection (25). Certes, ce sont là des cas qui au début d'une épidémie (surtout si les cadavres n'offraient pas les signes de la peste) apporteraient des difficultés insurmontables dans le diagnostic (*). Il n'en serait point ainsi plus tard, alors que dans d'autres exemples, la maladie se serait manifestée avec ses caractères accoutumés. D'ailleurs, le diagnostic de la peste n'est jamais exigé d'un médecin (26) dans l'un ou l'autre de ces cas, à moins de parfaite évidence. Il lui suffit alors de ne pas traiter l'affaire par trop légèrement, et de manifester, avec prudence, aux magistrats, les doutes qui pourraient rester, relativement à la nature de l'affection (27). Ces préceptes sont

---

outre (l. c., 2 v., p. 54) : « Aus dem, was wir bishero von dem Wesen der Pest gesagt haben, folgt unmittelbar..... das ein Fieber keineswegs den wesentlichen Charakteren derselben zugerechnet werden kœnne. »

(23) On lit dans Chenot (l. c., p. 50) : « Existe-t-il une fièvre pestilentielle sans peste? Si par fièvre pestilentielle on veut entendre une affection qui, exempte de bubons et de charbons, ne laisse pas que de surpasser la peste par sa violence et la rapidité avec laquelle elle tue, et ne présente d'autre exception que des pétéchies, qui peuvent même manquer, alors j'affirmerai que j'ai observé une pareille affection sur quelques-uns de mes malades. »

(24) Voyez les chapitres touchant ces maladies dans la première partie du vol. III, sect. I.

(25) Ce n'est pas sans raison que Andreas Dudith écrit, dans une lettre adressée à Pierre Monavius (52e lettre médicale de la collection de Scholzius) : » Je ne croirai pas à la présence nécessaire de la fièvre dans la peste avant que vous m'ayez affirmé et démontré par de bonnes raisons que ceux qui, sortis en bonne santé de leur démeure, tombent tout-à-coup au milieu des places et des carrefours, ont été pris de fièvre si violemment, si brusquement et surtout d'une façon si peu appréciable. »

(*) « La peste elle-même s'est quelquefois cachée sous le masque d'autres maladies. En l'an 1713, du temps où elle régnait à Vienne, elle prenait souvent l'apparence d'une pleurésie, d'un catarrhe, d'une angine. Bientôt après apparaissaient le bubon et le charbon, indices trop certains de la peste, escortés des symptômes accoutumés. » (V. Swieten, l. c., § 1404 ; et Wiener Pestbeschreibung und Infections-Ordnung, p. 245.)

(26) Pour que l'existence de la peste soit démontrée d'une manière absolue, il faut observer tous ces symptômes sur quelques malades, ou quelques-uns sur un grand nombre de sujets. » (Mertens, op. c., p. II, ch. 2, p. 98; et Grohmann, l. c., p. 33.) « Die Geschichte der in verschiedenen Staaten grassirenden pesten beweist uns so ziemlich allgemein gültig, dass wir bis jetzt die Diagnose nur erst von einer Vielzahl (Mehrzahl?) individueller Pestfælle zu abstrahiren im Stande sind, und dass wir für den einzelnen Fall, in welchem nicht jene eigenthümlichen Pesterscheinungen deutlich charakteristisch sich vorfinden noch gar keine Diagnose haben. »

(27) Au début de la peste d'*Altwukovar*, le commissaire impérial remarqua qu'il ne manquait pas de médecins qui, craignant la sévérité des lois en cas d'erreur, tardaient à proclamer le diagnostic de la maladie. Cet homme de mérite mit fin à leur pusillanimité en déclarant : « Das Gesetz, welches den Verheimlicher der Pest zum Tode verdamme, seye in Rücksicht der Aerzte schon an sich selbst unbrauchbar und unanwendbar, da jeder diessfalls angeklagte Arzt stets seine eigene Ueberzeugung leugnen kœnne. Desselben Anwendung auf den entgegengesetzten Fad laufe allen Grundsætzen der Gesetzanwendung zuwider. Die Entscheidung medicinischer Fragen beruhe auf der Berechung und Abwægung der Wahrscheinlichkeiten für welche keine gesetzliche Richtschnur vorgeschrieben und gehandhabt werden kœnne. Der Arzt, welcher die Pest ankündige, wo sie nicht ist, irre nur zum Vortheil des allgemeinen Wesens und verdiene nicht bloss die Verzeihung des Irrthums, sondern noch vielmehr Belobung der pflichtmæssigen Wachsamkeit und Aufmerksamkeit. Blosse Vermuthung

de la plus grande importance, quand, au voisinage d'un lieu où règne la peste, il vient à se déclarer une autre affection épidémique (28), ou lorsque pendant la peste des individus pusillanimes deviennent malades de frayeur (*).

6. *Suite de ce sujet.* — L'examen des symptômes, moins essentiels, conduit de plus en plus à l'éclaircissement des doutes qui environnent le diagnostic de la peste. Parmi eux, les taches lenticulaires et autres de la peau tiennent le premier rang. La question est de savoir si l'on a affaire à des pétéchies ou à des ecchymoses. Ceux-là nient le développement de véritables pétéchies, dans la peste, qui ont établi dans les nosologies cet exanthême comme une maladie spécifique (29). Nous accorderons volontiers que les loïmologistes ont plus d'un fois pris des ecchymoses pour des pétéchies, mais nous ne pouvons admettre ce fait comme général ; parmi les exceptions nous citerons Chenot (30). Pour nous, ne nous embarrassons nullement des classifications des nosologistes. Nous n'hésiterons pas à admettre dans la peste tantôt la présence des pétéchies, tantôt celle des ecchymoses (31). Par la même raison, nous ne mettons pas en doute l'existence des bulles et de la miliaire (32) comme symptôme accidentel de cette maladie. La tuméfaction des glandes parotides, assez fréquente dans la peste (33) peut rendre, dans les pays où ces tumeurs sont endémiques (34), le diagnostic assez difficile (35). A ce sujet, on doit remarquer que les tumeurs ordinaires des parotides (36), quelque graves qu'elles soient du reste, ne sont jamais accompagnées de bubons, d'anthrax et de charbons, et que lens métastases sur les testicules ou les ovaires, communes dans le cas qui nous occupe, sont tout-à-fait étrangères aux parotides pestilentielles (37). Pour que les

---

der Pest, von einem Arzte ausgesprochen, müsse für die bürgerlichen Beamten hinlængliche Aufforderung zu allen Vorkehrungen seyn, welche für den Fall der Wirklichkeit derselben festgesetzt sind. » (Schraud, l. c., 1 th., p. 110.)

(28) Pendant la peste de Noja, le typhus et la dysenterie se déclarèrent à la grande terreur des habitants dans les villes du voisinage. (Schœnberg, l. c., p. 55.)

(*) « Je pourrais rapporter d'innombrables exemples de maladies nées durant une épidémie de peste, de mouvements déréglés de l'âme...... Au mois d'août, époque où plusieurs personnes succombèrent dans le voisinage, mon épouse apprit qu'une femme qui la veille avait eu des communications avec une autre qui habitait la même maison que nous, venait de succomber à la peste ; l'effroi subit qu'elle en éprouva développa chez elle une fièvre inflammatoire avec cardialgie. » (Mertens, l. c., t. II, ch. III, p. 176.)

(29) Part. I, vol. I, sect. II, ch. 7.

(30) « De petites pétéchies nombreuses, serrées, apparaissaient chez plusieurs malades, au quatrième, septième, neuvième jour, quelquefois plus tard, s'accompagnant souvent d'une petite toux et d'une légère anxiété qui n'existaient pas auparavant, pendant que la maladie, apparition faite des bubons et des charbons, continuait à marcher vers sa terminaison et que tous les symptômes s'amendaient. Ces pétéchies restaient rouges une ou deux fois vingt-quatre heures, pâlissaient, puis s'évanouissaient insensiblement...Quelquefois aussi se déclarèrent aussitôt après et en même temps que les pétéchies, des taches très-larges de même couleur, rouge ou pourpre, qui avaient leur siége tantôt sur les bras ou les cuisses, tantôt sur les pieds ou sur la poitrine, ainsi que les bubons et les charbons» (l. c., p. 85, 86).

(31) Les règles à suivre pour distinguer les pétéchies des ecchymoses se trouvent part. I, vol. III, sect. II, chap. De l'ecchymose.

(32) Part. I, vol. I, sect. II, ch. 8. Il faut y ajouter le témoignage de Chenot qui (l. c., p. 87) raconte que, sur le cadavre d'une femme, on voyait à la place de pétéchies lenticulaires, des pustules qui, par leur volume et leur couleur, rappelaient un grain de poivre, fait déjà mentionné par les auteurs.

(33) § III, not. 1 (53). Durant la peste de Moscou, on remarqua comme un phénomène singulier que presque tous les prisonniers qui devinrent malades dans le lieu de leur détention furent affectés de parotides. (Orræus, l. c., p. 153.)

(34) Ostrova en offrait un exemple. (Pfisterer, l. c., p. 265.)

(35) « Mehrmals hatte ich Gelegenheit zu bemerken, dass die Pest mit den sogenannten *Oreillons*, oder acuten Ohrendrüsen Geschwulst werwechselt wurde, wenn nur die Ohrendrüsen allein, wie es oft geschah afficirt wurden. » (Grohmann, l, c., p. 87.)

(36) V. p. III, vol. I, sect. I, chap. De la parotidite.

(37) Pfisterer, l. c., p. 265.

nausées et le vertige (symptômes des plus ordinaires de la peste (38)) se manifestent clairement, on devra demander au malade de faire quelques pas (39). Enfin il faut distinguer des symptômes de la peste elle-même, les phénomènes qui prennent leur source dans le désespoir. (40).

7. *Caractères de la peste.* — Les médecins s'accordent à regarder la peste avec bubons, ou peste orientale, comme une maladie *sui generis*; mais cette maladie, quoique spécifique, de même que la variole, la rougeole et la scarlatine, n'en peut pas moins, suivant la constitution épidémique et l'idiosyncrasie des sujets affectés, prendre des caractères variés. Ces variétés ont été notées dès les temps les plus éloignés (41); de là les divisions de la peste en *humorale* et *spirituelle* (42), en *externe* et *interne* (43), en *bénigne* et *maligne* (44), enfin en *simple* et compliquée (45). On doit s'arrêter à cette dernière division, qu'ont surtout établie Chenot (46), Lange (47) et Schraud (48), en subdivisant toutefois la peste compliquée en inflammatoire, gastrique et nerveuse.

8. *Peste simple.* — La peste *simple*, souvent *sporadique* (49), commence par un frisson court et léger; la chaleur qui lui succède est constante et diffère peu de l'état normal; il en est de même de la force et de la rapidité du pouls; la tête est pesante, un peu douloureuse; l'intelligence, un peu plus obtuse, conserve du reste son intégrité. Anorexie complète, à peine un peu de soif. Le *bubon* qui vient alors, s'il n'allège pas les symptômes auxquels il vient s'ajouter, les aggrave du moins à peine, causant seulement un peu de malaise et une légère douleur; cependant, il grossit peu à peu, et, vers le quatrième jour, il disparaît avec le cortége des autres symptômes. Ailleurs, cette même forme de la peste est un peu plus grave. Au frisson, qui est plus apparent, et un peu plus long, succède une chaleur, à la vérité peu intense, mais opiniâtre, persistante et presqu'humide. Les reins sont pesants, plus douloureux; en outre, stupeur analogue à celle qui accompagne un commencement d'ivresse; céphalalgie avec élancements par intervalle, pouls plus fréquent qu'à l'état

(38) § III, n. 1 (74).

(39) « .... Wo dann, wenn Schwindel wirklich vorhanden war, dieser so heftig wird, dass der Kranke sich schwer auf den Füssen erhalten kann. So verhælt es sich ebenfalls mit der *nausea* die so zunimmt, das der Kranke... auch zum wirklichen Erbrechen und Würgen kommt. » (Grohmann, l. c., p. 94.)

(40) L'esprit peut facilement se rendre raison de ces phénomènes pour peu qu'il examine la triste position des pestiférés, position dont Papon (op. c., t. I, p. 255) donne le tableau suivant, en faisant le récit de la peste de Toulon, en 1720 : « Les pestiférés, séquestrés dans un grenier, ou dans l'appartement le plus reculé de la maison, sans meubles, couverts de vieux haillons, n'avaient à côté d'eux qu'une cruche d'eau qu'on y avait mise en fuyant, et dont il fallait qu'ils s'abreuvassent eux-mêmes, malgré leur faiblesse; souvent on leur versait dans une écuelle placée à la porte de leur chambre un bouillon qu'ils allaient prendre avec une peine extrême et en se traînant. Ils avaient beau gémir et se plaindre, on les exhortait de loin à ne pas se décourager, et cependant on les traitait comme n'ayant plus d'espoir de conserver leur vie..... Le comble de l'horreur, c'était de voir quelquefois plusieurs cadavres dans un appartement où il y avait encore des malades.... Dans l'état affreux où ils se trouvaient, *tout décelait le trouble de leur ame, des yeux étincelants, un regard égaré, le visage livide*... Ces malheureux mouraient dans l'abandon, laissant à des parents ingrats une succession quelquefois immense, qui, dans ces derniers moments, ne leur avaient été d'aucun secours. »

(41) V. Thibaut, l. c., De la peste de l'an 1502.

(42) Capivacius, liv. VII, c. 38.

(43) Idem., ibidem.

(44) Seele, v. Schraud, l. c., 2 th., p. 65.

(45) Schraud, l. c., 46; op. c., p. 60, 72.

(47) Eléments de l'histoire de la peste, p. 48.

(48) Op. c., 2 th., p. 65, 97.

(49) G. d'Andernach (De med. vet. et nov., comment. 1, dial. 8, p. 542) avait déjà observé que la peste peut être quelquefois sporadique, ce que prouve du reste l'expérience de tous les jours à Constantinople. Curt. Sprengel (versuch einer pragmatischen Geschichte der Heilkunde, 3 B, p. 134) est donc dans l'erreur quand il en conclut que les auteurs qui parlent de la peste sporadique ont confondu cette affection avec le typhus.

de santé, fort et un peu dur, face un peu plus rouge, soif rare, bouche plutôt sale qu'amère, un peu d'âcreté. Si le bubon a déjà commencé à se développer, il prend de l'accroissement, sinon il se développe en un jour, en même temps que la fièvre s'apaise, que le pouls devient plus lent, plus mou, et que vers le quatrième jour il y a augmentation de la perspiration cutanée. Les jours suivants, il y a une nouvelle exacerbation de la fièvre, qui cependant disparaît vers le septième jour avec les autres symptômes; souvent en même temps s'en va toute trace de bubon, mais il n'est pas rare de le voir persister, mais peu saillant, à un état tel, toutefois, qu'il puisse facilement disparaître par la suite. Il peut encore arriver que la tumeur acquière la grosseur d'un œuf de poule, et se dissipe cependant un peu plus tard; d'autres fois enfin le bubon suppure. Quelquefois, au quatrième jour de la maladie, il survient un *charbon* qui est enflammé jusqu'au neuvième, qui parcourt tranquillement ses périodes, accompagné seulement d'un peu de tendance au sommeil, surtout pendant les premiers jours. Les patients supportent dans ce cas leur affection sans crainte et sans abattement. Cette forme de la peste affecte les hommes de bon tempérament, exempts d'affections gastriques. Il est vraisemblable que dans ces conditions, avec une constitution annuelle favorable, la violence de la contagion se borne surtout au système des vaisseaux lymphatiques.

9. *Peste inflammatoire.* — La peste inflammatoire (50) débute par un frisson assez grave (51), interrompu fréquemment par des bouffées de chaleur. La chaleur qui lui succède est d'ordinaire brûlante, mais égale; voici les autres symptômes: peau très-sèche, pouls fort, ordinairement dur, soif fréquente, langue sèche, blanche, douleur fatigante dans les reins et quelquefois dans le dos; céphalalgie, face rouge gonflée, yeux exprimant la tristesse, quoique brillants; stupeur, espèce d'ivresse, vertige; insomnie, délire furieux, nausées, vomissements, respiration accélérée, difficile, anxieuse; petite toux, soupirs fréquents, tension des hypochondres, diarrhée bilieuse, fétide; bubons rouges, extrêmement douloureux, grossissant avec rapidité, s'accompagnant de charbons et de vastes anthrax (52) vers le quatrième jour de la maladie; parfois des pétéchies et de la miliaire; dans quelques cas épistaxis. Alors que la maladie marche plus doucement, elle offre des rémissions et des paroxismes manifestes. Elle se termine, dans les cas heureux, du quatrième au septième, au dixième, au quatorzième et quelquefois au quinzième jour, laissant très-fréquemment une petite fièvre, résultat de la maturation du bubon et de l'élimination de l'escharre du charbon. La peste inflammatoire se développe d'ordinaire chez des hommes robustes, adonnés à la bonne chère et aux liqueurs fermentées (53). Il est constant qu'elle s'accompagne de phlegmasies, et surtout de phlegmasies cérébrales (54).

(50 La peste inflammatoire paraît avoir été observée en Russie, en 1350-52 (Richter, l. c., 1 B., p. 214). Schraud (l. c., 2 th., p. 75) dit très-bien: « Zuerst müssen wir aus unserer Erfahrung die Meinung jener Schriftsteller widerlegen, welche die Pest als eine einzelne Abart der Faulfieber oder Nervenfieber schildern. » Le docteur Seele, qui a écrit ce qui suit, engage de même à l'observation: « Bey einigen schienen nur manche Zufalle wenigstens Hang zur Entzündung zu verrathen. Der Kopfschmerz war sehr heftig; die Rœthe des Gesichtes dunkel; Hitze und Durst gross, der Puls zwar nicht hart, nich gespannt, aber doch voller, stærker. »

(51) Ce symptôme fait comprendre comment la peste, à son début, a été quelquefois prise pour une fièvre intermittente, comme on peut le voir dans Grohmann (l. c., p. 86).

(52) « Einem zweyten Beweis für unsern Satz giebt die Heftigkeit der Schmerzen.... die œrtliche Beschaffenheit der Exantheme, welche in vielen Fællen, durch die Hærte, dunkle Rœthe und pulsirende erhabenheit der Geschwulst, durch die tief entzündete Begrænzung bey Anthracen und Carfunkeln, durch die bald eintretende gutartige Eyterung, durch die Eilfertigkeit der Vernarbung unstreitige Belege für die Gegenwart tonischer Anlage und plastischer Fæhigkeiten darboten. » (Schraud, l. c., p. 7.)

(53) « Cette forme affectait les hommes à tempérament chaud. » (Chenot, l. c., p. 65.) Et Schraud (l. c.): « Allgemein haben wir bemerkt, dass Leute von festem Kœrperbau, starker Muskelkraft, gesunder Vollsæftigkeit, wenn sie mit der Pest befallen wurden, dieselbe im hohen Grade erlitten haben. »

(54) « Schon oben haben wir der Gehirnentzündung, als eines zur Pest sich gesellenden zufalles, der genaue Würdi-

On n'a pas encore dans ce cas suffisamment noté l'état du cœur et des artères.

10. *Peste gastrique.* — La peste gastrique se divise encore en bilieuse, pituiteuse et vermineuse. Dans la peste gastrico-bilieuse, voici, d'après Chenot (55), ce qu'on observe : frissons avec alternatives fréquentes de chaleur; douleur de tête vive, déchirante, avec des élancements aigus par intervalle, vertige, (qui empêche le redressement du tronc (56)), ivresse, brisement des membres, chaleur dans les lombes; anxiété incommode au début ou peu de temps après, accompagnée de vomissements bilieux (57) qui ne produisent aucun soulagement. Le pouls rapide, serré, faible, offre presque toujours des inégalités dans son rhythme et dans sa force. La chaleur, douce à l'extérieur, surtout dans les membres, quelquefois même humide, est brûlante à l'intérieur du corps. La fièvre n'offre aucune rémission apparente (58). De plus, yeux très-inquiets, brillants, rouges, humides (59). Face gonflée, d'un rouge de feu, langue très-chaude, flasque, tremblotante quand le malade la montre, plus tard desséchée, d'un jaune tirant sur le vert, enfin presque noire; soif inextinguible, respiration inégale, difficile, pénible, anxieuse, ardeur précordiale, inquiétude, agitation; délire, quelquefois même bruyant, violent, furieux; insomnie continuelle ou interrompue par une apparence trompeuse de sommeil, haleine et sueurs fétides, syncopes; excréments liquides, d'une odeur infecte, quelquefois dysentérique (60); tremblements convulsifs, mort. Cette forme de la peste s'observe dans les chaleurs de l'été (61), surtout chez des hmomes qui se nourrissent de crudités, et mènent une vie oisive (62). Les symptômes bilieux dans la peste ne reconnaissent pas toujours cependant une cause aussi matérielle, et souvent on doit plutôt les attribuer à *l'accord* des nerfs avec le cerveau : c'est ce qui n'a pas échappé long-temps aux observateurs attentifs (63).

---

gung erheische, erwæhnt..... Es giebt einen Kopfschmerz, sagt Buday, wo, neben der heftigsten, wuthvollen Raserey, das Gesicht der Kranken roth und strotzend ist, die Augen blutig unterlofen sind, und den Kranken ein heftiger Durst quælt. Enttstehet hier ein Nasenbluten; so hœrt der Kopfschmerz auf; der Kranke ist gerettet, und das Uibel geht einen sanften Gang zur Genesung fort.... » (Schraud, l. c., p. 80.)

(55) l. c., p. 64.

(56) Seele dans Schraud, l. c., 2 th., p. 86.

(57) Seele, l. c.

(58) « Auch fehlten hier jene beym eigenthümlichen galenfieber gewonlichen Exacerbationen und Remissionen. »

(59) « Die augen waren wassericht. » (Seele, l. c.)

(60) Schraud (op. c., 2 th., p. 135) dit, en parlant de la peste de Mielnitz, en 1796 : « Da die Frankheit allen Anschein der Ruhr hatte, und von keinen wesentlichen Pestausschlægen begleitet war, musste noch an dem Daseyn derselben gezweifelt werden, bis ein neuer im næchsten Monathe erfolgter Todesfall, wo der Mann einen karfunkel unter der Achsel hatte, die Frage entschied. »

(61) On lit dans la description que Seele fait de la peste bilieuse de Sirmich en 1796 (dans Schraud, l. c., 2 th., p. 85): « Die Witterung war dieses Jahr seit dem ersten Frühling bestændig trocken und heiss gewesen; selten hatten Donnerwetter, Wind oder Regen die schwüle Luft auf kurze Zeit in etwas abgekühlt. Gleiche Beschaffenheit hatte sie auch den September hindurch, nur dass die Næchte kühl waren. »

(62) « ...... Ceux qui se nourrissaient de viandes rôties, de lard, de fromage, qui consommaient peu de végétaux, qui abusaient des aromates, de vin et d'alcool, qui menaient une vie sédentaire. » (Chenot, l. c.) « Die Lebensart der Illyrischen Einwohner Sirmiens, welche wæhrend ihrer langen Fasten bloss von Fischen, Erbsen, Linsen, Bohnen; ausser derselben bloss von Shopsen-und Schweinfleisch leben, überdem geistige Getrænke, besonders ihren sogenannten Rakia (Zwespenbranntwein,) hæufig missbrauchen, musste die Geneigtheit und Anlage zu gastrischen besonders gallichten Krankeiten sehr begüngstigen. » (Seele, l. c., p. 86.)

(63) « Im Anfange tæuschten mich auch bey diesen Kranken die Zufalle und Erscheinungen der Galle; ich verkannte die Nervenzufælle für Wirkungen derselben und wæhnte, sie am sichersten durch die Entfernung dieser Ursachen zu heben : ich verordnete allen Brechmittel u. dgl., allein der Erfolg dieser Mittel war meiner Erwartung sehr wenig entsprechend.... durch diese Erfahrung und durch genauere Beobachtung der Zufælle belehrt, erkannte ich bald, dass das Gallenfieber, meiner Kranken zweyfacher Art sey; entweder blos allein gallicht verbunden mit zu grosser Reitzbarkeit der Nerven. » (Seele, l. c.)

On a aussi observé dans la peste la *complication bilioso-inflammatoire* (64). Un auteur des plus exacts (65) a aussi décrit une *complication gastrico-pituiteuse*. Cette complication par beaucoup de points ressemble à la bilieuse. Mais les céphalalgies et les vertiges sont moins forts, le frisson et la chaleur plus faibles; la langue est recouverte d'un enduit tenace; la saveur de la bouche est nauséeuse. Le malade fait de vains efforts pour vomir, ou rend quelque peu de mucus. L'anxiété et la cardialgie l'accablent; les inspirations profondes se font avec difficulté; la toux est suivie de l'expectoration de mucosités. L'urine, pâle, tient en suspension des flocons nuageux; les selles sont rares, le pouls petit, mais régulier. Dans les descriptions de presque toutes les épidémies de peste, il est question, légèrement, il est vrai, de vomissements de *vers*, surtout chez les enfants (66). Mais nulle part nous n'avons pu trouver de signes spéciaux de cette complication.

11. *Peste nerveuse.* — Les complications jusqu'ici décrites, si on ne peut leur porter remède, se transforment tôt ou tard en *peste nerveuse* ou plutôt *putride*. D'autres fois la peste est primitivement nerveuse, c'est-à-dire accompagnée d'un affaiblissement particulier du système nerveux. Chenot (67) observe que cette forme de l'affection est des plus aiguës. Elle débute par de longues alternatives de frisson et de chaleur; l'anxiété et le resserrement de la région précordiale sont des plus vifs; le pouls, à peine plus fréquent qu'à l'état de santé, est faible, peu élevé, résiste très-peu au doigt qui le presse, quelquefois même s'efface complètement. En même temps, prostration subite et considérable des forces; pesanteur de tête, stupeur, ivresse; yeux languissants, tristes; langue flasque, tremblotante hors de la bouche. Chaleur très-douce, comme dans l'état normal ou à peu près. Soif nulle ou faible, et peu fréquente. Dès le début, nausées, vomituritions, ensuite fréquemment vomissements fatigants. La pusillanimité, la frayeur de la toux tourmentent les malades, qui délirent légèrement et parfois conservent leur intelligence. On observe assez souvent, surtout quand la maladie est avouée, une diarrhée colliquative; très-rarement on voit se manifester les marques extérieures de la peste. Cependant, sur le plus grand nombre des malades, apparaissent des pétéchies larges, discrètes, livides et noires; quelquefois aussi un ou deux charbons sans inflammation notable; un bubon tout-à-fait latent, ou très-peu saillant. Rarement il y a une lutte prolongée entre la vie et la mort; une ardeur extrême vers la région précordiale avec une soif inextinguible est d'ordinaire le dernier travail de l'âme dans le corps, et, quelle que soit la violence du mal ou sa faiblesse, la scène a coutume de se fermer dans l'intervalle du troisième au sixième jour (68).

---

(64) « Nur wenige Beyspiele sind mir xorgekommen, wo wahrscheinlich die Werwicklung der Pest mit gallichtem Entzündungsfieber Statt hatte. Die Kranken waren starke, dem Missbrauch geistiger Getrænke ergebene Mænner.... Sie klagten über æusserst heftige Kopfschmerzen, das ganze Gesicht war roth, die Augen funkelten, die Zunge war weiss, der Geschmack bitter, auch hatten sie mitunter Erbrechen, Anwandlungen von wüthendem Wahnsinn; der Puls war voll, stark, etwas weniger hærtlich: die Beulen und Anthraces waren sehr entzündet, hart und schmerzhaft. » (Seele, l. c., p. 82.)

(65) Le Dr. Seele, dont Schraud fait grand cas (l. c., p. 92).

(66) Grohmann (l. c., p. 48) dit au sujet de la peste des enfants : « Ihr Verlauf ist rascher, schneller, unbestimmter, intensiver. Das Kind ist mit einmal auf das heftigste ergriffen, die Symptome drængen sich schneller und rascher aufeinander, und lassen sich weniger deutlich unterscheiden. Ferner zeichnen sich hier besonders Convulsionen und Eklampsien aus, die ununterbrochen bis ans Ende fortdauern. Diesen Kræmpfen ist oft ein Schüttelfrost beygesellt, der den ganzen Kœrper wie erstarrt und ihm ein blænisches Ansehen gibt. Endlich war es vorzyglich bey Kindern, wonach oben und unten Wurmer ausgeleert wurden; doch passt diese Erscheinung nicht bloss auf Kinder, sondern auch auf Erwachsene, verdient aber auf jeden Fall eine besondere Rücksicht, da dieses Phenomen nicht ganz zufællig, sondern durch die unmittelbare Wirkung des Peststoffes selbst bedingt zu syn scheint. » En outre, d'après les observations de Samoilovits (l. c.) la peste des enfants manque souvent de bubons.

(67) L. c., p. 66.

(68) Seele décrit cette peste sous le nom de, Pest mit ursprünglichem Faulfie-

§ VII. *Pronostic.*

1. (*Funeste effet de la peste.*) — La peste est la pire des calamité qui aient jamais affligé l'espèce humaine (1), accumulant funérailles sur funérailles (2). (Si

---

ber. Sa description diffère peu de celle de Chenot ; voici en effet ce qu'il dit : « .... Einige, die des Nachmittags ins Spital gebracht wurden, hatte ich selbst am Morgen noch, dem aussern Anschein nach, gesund gesehen. Kurze Kælte, mit darauf folgender anhaltender Hitze, Kopfschmerz und Schwindel, machtenden Anfang der Krankheit aus ; wenige Stunden nachher erfolgte Verwirrung des Geistes, Abnahme der Sinne, æusserste Betæubung. Sie lagen unbeweglich auf dem Rücken ; einige zitterten ; andere hatten merh oder weniger merkliche Zuckungen. Die Augen waren roth, wæsserig, schmuzig ; der Blick starr ; das Gesicht erdfarbig ; die Zunge schwærzlich, trocken ; das Athemholen rochelnd ; die Haut war brennend heiss, trocken, mit Petechien bedeckt, welche grosse blaue Flecke bildeten ; die unwissend abgehende Leibesoffnung war æusserst stinkend ; der Urin ging nur tropfenweise ab ; der Puls war klein, schnell, kaum zu zæhlen, bey einigen kaum fühlbar. » (Schraud, l. c., p. 95.)

(1) Pétrarque nous en trace le tableau dans la lettre suivante : Mon frère, mon frère, mon frère, hélas, mon frère très-aimé, que te dirai-je? D'où viens-je! Où me tourner? De toutes parts douleur, terreur de toutes parts. En moi seul tu peux voir ce que Virgile écrit d'une si grande ville : « Namque crudelis ubique luctus, ubique pavor et plurima mortis imago. » Plût à dieu, mon frère, que jamais je ne fusse né, ou que du moins je fusse mort avant ce temps. Cette année ne nous a pas seulement privés de nos amis, elle a balayé les races entières de la surface du globe. Si quelque chose lui a échappé, voici l'année qui suit qui vient en enlever les restes et poursuivre de sa faux meurtrière tout ce qui a survécu à la grande tempête. Comment la postérité voudra-t-elle croire qu'il fut un temps où sans embrasement du ciel ou de la terre, sans guerres ou autre fléau visible, non-seulement telle ou telle partie du globe, mais presque tout l'univers fut dépouillé de ses habitants ? Quand a-t-on jamais vu ou entendu raconter une telle calamité? Dans quelles annales a-t-on jamais lu ce que nous voyons aujourd'hui : les maisons désertes, les villes abandonnées, les champs sans culture, les plaines jonchées de cadavres, tout l'univers transformé en une horrible et vaste solitude ? Consulte les historiens, ils se taisent. Interroge les naturalistes, ils sont stupéfaits ; les philosophes, ils haussent les épaules, rident leur front, et, mettant le doigt sur les lèvres, demandent le silence. Postérité, le croiras-tu ? quand nous-mêmes qui le voyons pouvons à peine y ajouter foi ; quand nous nous croirions sous le poids d'un songe, si nous n'avions les yeux ouverts, et si après avoir parcouru la ville pleine de ses funérailles, trouvant à notre retour notre maison vide de ce que nous avons le plus aimé, nous n'apprenions que trop la vérité de ce qui nous fait gémir (l. c.).

(2) La peste fit périr en DXLI, dans quelques parties de l'Italie, la moitié des habitants (Procop., Hist. arcan., c. 18, p. 56; opp., t. 2); à Byzance, un si grand nombre de personnes qu'on ne pouvait plus trouver d'endroits pour les ensevelir (Procop., De bello Persico., lib. II, c. 23, p. 145); en MXC, à Kiew, en 40 jours elle emporta 7,000 habitants (Richter, opp. c., 1 th., p. 178); en MCCXXX, à Smolensk, en deux ans 82,000 (Richter. ibid., p. 193) ; en MCCCXLVI, en Chine 5,000,000 (Deguignes, l. c., p. 224), et un beaucoup plus grand nombre de Turcs, (Barnes, l. c., p. 434) ; en MCCCXLVIII périrent 100,000 Florentins (Boccace, l. c.); 70,000 Siennois (Trombi, Storia di St. Brunone e dell' ordine cartusiano, vol. VI, lib. VIII, p. 235, Napoli, 1771, fol.); 30,000 moines de l'ordre de S.-François dans l'Italie seule (Vitoduran, in Eccard.) ; les deux tiers des habitants de la France (Villaret et Garnier, Hist. de France, vol. VIII, p. 471); 60,000 habitants d'Avignon (Baluz, l. c., vol. I, p. 326) ; à Paris, chaque jour 500 personnes succombaient (Félibien, l. c. ; Mézeray, l. c.); en Allemagne, il en mourait 1,244,400 (Barnes, l. c., p. 435) ; la seule ville de Vienne, au rapport de Pez, l. c., vol. I, p. 412, compta dans un seul jour 960 morts ; Glogaw et Belozero perdirent tous leurs habitants (Richter, l. c., 1 th., p. 209) ; en MCDXVI, dans l'espace de deux mois, Raguse perdit 3,800 personnes (Frari, l. c., p. 326) ; en MCDXXIII, en huit mois, 8,000 Bressans succombèrent; en MCDXXVIII à Corcyra, 6000 habitants moururent, un millier survécut (Frari, l. c., p. 326) ; en MCDL il en périt 40,000 en huit mois au témoignage de Quercetanus, Senac, l. c., p. 23) ; en MCDLXVII, à Nowogorod, 230,600 (Richter, op. c., 1 th., p. 244) ; en MDXXVI, elle emporta

la Providence divine n'en eût autrement ordonné (3), elle menacerait de l'éteindre (4). Elle prive les morts de sépulture (5), plonge les villes, les cités, les vil-

20,000 habitants de la province de Raguse en vingt mois (Frari, l. c., p. 349); en MDLXXIV et VII, à Louvain, 500 par jour (Gemma, l. c.); en MDLXXVI, 60,000 Vénitiens périrent en dix-sept mois (Frari, l. c., p. 366), ainsi que 18,300 Milanais (Lud. Settala, l. c.); de MDLXXX à MDLXXXI, 500,000 Egyptiens (Prosp, Alpinus, l. c.); en MDCIII, chaque semaine vit succomber 2,000 habitants de Londres; et en MDCIX, il en mourut 11,587 (Lebenwaldt, l. c.); de MDCVII à MDCVIII, à Spalatro, sur 15,000 habitants, 4,000 furent emportés par l'épidémie (Frari, l. c., p. 374); en MDCX, 4,000 citoyens de Bâle (Wursteisen, l. c.); de MDCXXIII à MDCXXV, tous les habitants de Petaw (Lebenwaldt, l. c.); de MDCXXVIII à MDCXXIX Lyon vit succomber, sinon 71000, au moins 35,000 de ses citoyens (Papon, op. c., t. I, p. 184); en MDCXXIX, Montpellier 4,000 et plus (id. ibid.); Digne, en cinq mois, en perdit entre 10,000 et 8,500 (id. ibid., p. 205); Milan par jour en perdit jusqu'à 3,555, en tout 160,000 (Tadino, l. c.); Vérone, en 1630, du 10 au 16 juin, vit périr chaque jour de 200 à 350 malades, en tout 32,903 (Pona, l. c.); dans la même année, succombèrent en onze mois 94,236 habitants de Venise, savoir: 11456 femmes enceintes ou en couches, 29,356 autres femmes, 5034 jeunes gens de 14 à 21 ans; 21,751 enfants, 1142 prêtres, clercs et moines, 25,280 citoyens, marchands, artisans, et enfin 217 nobles et patriciens (Pona, l. c.); dans tous les domaines de la république, il en mourut 500,000 (Nain, l. c.); en MDCLIV, à Copenhague, 9,000 (Bartholin, l. c.); en MDCLVI, dans le roy. de Naples, en six mois il y eut 400,000 morts, de telle sorte qu'il y eut un jour, dans le mois de juillet, où l'on en compta 15,000 (Giannone, l. c.); en MDCLXXIX, de janvier au mois de novembre, on en compta à Vienne, 122,849 (Fuhrmann, l. c.); de MDCXCII à MDCXCIII, à Astracan, 160,000 (Richter, l. c.); à Wilna, de MDCCIX à MDCCX en sept mois, 80,000 (Naramkowski, l. c.); de MDCCXX à MDCCXXI, à Marseille, 40,000 (Papon, op. c., t. I, p. 343); à Aix, 7534 (id. ibid., p. 369); à Toulon, de 26,276 personnes qui existaient avant le développement de la peste, il ne resta que 10,493; en MDCCLXXI, à Moscou, elle enleva plus de 70,000 personnes (Mertens, l. c., p. 91; 6,000, en MDCCCXIII, à Malte (Calvert, l. c.); et de MDCCCXVIII à MDCCCXIX, à Tunis, 159,150 en vingt mois (Passeri, l. c., p. 15).

(3) Voyez (Continuat de la Chronique de Nang., p. 110) ce qui est dit au sujet de l'augmentation de la fécondité, sur les naissances fréquentes de jumeaux après les épidémies de peste. — On a assuré que les hommes nés dans les premières années après la disparition de la peste n'avaient que 22 ou 24 dents (Mich. Savonarol, Pract. tract. 6, c. 7, rubr. 1, f. 106, d.); et ailleurs, qu'il leur manquait deux dents molaires (Barnes, l. c., p. 441).

(4) A Vérone, en 1630, « il ne restait dans les familles personne pour raconter la mort de ses proches (Pona, l. c.). Au sujet de la peste qui avait régné l'année précédente à Digne, Papon écrit (op. c., t. I, p. 199): « Des familles entières furent emportées; on trouva neuf cadavres dans une chambre. » — Sur 12,538 familles que l'on comptait à Moscou lors de la peste de 1770 à 1771, plus de trois mille furent complètement détruites. (Orrœus, l. c., p. 49.)

(5) On lit dans Papon, narration de la peste de 1346 (l. c., t. I, p. 108)....« Le nombre excessif des morts empêchait qu'on ne leur rendît les honneurs de la sépulture. On exposait les cadavres à la porte des maisons; quelquefois on les jetait par les fenêtres, et ils pourrissaient dans les rues, parce qu'on manquait de monde pour les enterrer. » Au sujet de la peste de Moscou, en 1655, Richter (op. c., 2 th., p. 160) rapporte que: « Die Kœrper der Erblichenen lagen zum Theil aus eben dieser Ursache in den Strassen umher und wurden von Hunden verzehrt. Daher erliess der Patriarch Nicon einen Befehl, die Hunde zu erschlagen, » — Dans la peste qui ravagea Naples en 1556, « on songea seulement à ensevelir les morts.... Le vice-roi employa à cet office les derniers des cent esclaves turcs des galères. C'était une chose épouvantable et horrible que de voir traîner dans les rues les cadavres attachés avec des crocs, de les voir enlever sur les chars, et souvent de voir emporter avec les morts des vivants qu'on croyait avoir rendu le dernier soupir (Giannone, l. c.); en 1720, l'évêque de Marseille écrivait ainsi à l'évêque d'Arles: « J'ai bien eu de la peine à faire tirer 150 cadavres à demi pourris et rongés par les chiens, qui étaient à l'entour de ma maison, et mettaient déjà l'infection chez moi. » (Papon, l. c.)

lages dans la solitude (6); porte la dévastation dans les campagnes (7), et la pauvreté et la faim à ceux-là même qu'elle épargne (8); partout elle répand la crainte, la terreur et le deuil (9); elle anéantit les rapports sociaux, le commerce (10); elle jette les esprits dans l'indiffé-

(6) Papon (op. c., t. I, p. 118), décrivant les conséquences de la peste de Florence en 1348, s'exprime ainsi : « Que de superbes demeures, remplies naguère de personnes considérables, restèrent absolument désertes ! » Machiavel s'écrie, au sujet de la peste qui ravagea la même ville en 1527 : » O siècle funeste, saison lamentable! Les rues, si propres, si belles, habituellement remplies de riches et nobles citoyens, sont aujourd'hui sales et laides, remplies de pauvres.... ; les boutiques sont fermées, tous les exercices suspendus; le barreau est emporté, les lois sont sans forces.» Vers la fin de la peste de Marseille, en 1720, les habitants quittèrent leur demeure, mais avec une circonspection extrême. « On ne se parlait que de loin... Les hommes, la plupart convalescents, portaient des bâtons de St.-Roch. Ils s'en servaient pour écarter les passants, de peur d'en être touchés, et surtout pour écarter les chiens, qu'on croyait susceptibles de peste. » (Papon, l. c., p. 317). Orræus (l. c., p. 34) décrit ainsi l'aspect de Moscou pendant la peste de 1771 : « Hélas! quel aspect triste et misérable d'une ville naguère brillante et populeuse ! On ne voyait guère d'autres voitures sur les places que celles qui charriaient les cadavres aux cimetières. On n'apercevait que des hommes portant sur leur visage le signe de la douleur qui leur rongeait l'âme, des maisons pour la plupart fermées ou silencieuses; tout portait la marque d'une grande désolation. »

(7) Papon, traçant l'histoire de la peste de Digne, en 1629 (op. c., t. I, p. 203), dit, après avoir décrit l'affliction de la ville : « Le spectacle de la campagne n'excitait pas moins de pitié : les habitants, frappés de la peste, couchaient par terre et rendaient bientôt les derniers soupirs faute de secours. On trouva un enfant qui suçait le sein de sa mère morte; d'autres étaient nourris par des chèvres ; la plupart de ces malheureuses victimes du trépas pourrirent dans les maisons où elles avaient fini leurs jours sans qu'on le sût. »

(8) Les auteurs suivants témoignent de la disette de vivres par suite de la peste (Chronica Engelhus in Leibnitz Script. rer. brunswic, vol. II, p. 1128. — Mézerai l. c. — Barnes, l. c., p. 439). — Pona (l. c.) écrit au sujet de la peste de Vérone en 1630: « Dans ce temps périrent de la peste tous les boulangers, et la ville se vit fortement en danger de mourir de faim. » On lit dans la description de la peste de Digne, en 1629: « L'horloge discontinua de sonner; les fontaines, faute d'entretien, tarirent ; les moulins cessèrent de moudre; le four et la boucherie furent fermés, et l'on manqua généralement des choses les plus nécessaires à la vie. » (Papon, l. c., p. 202.) Mais qui pourrait croire que dans la peste de Toulon, la perversité humaine fut poussée jusqu'à produire la famine à dessein? « Ces hommes avides et barbares calculaient encore sur les bords de la tombe les profits qu'ils pouvaient faire sur les besoins de ceux que leur dureté y faisait descendre. Ils avaient fait des magasins de blé qu'ils cachaient soigneusement, en attendant l'occasion de le vendre à un prix exorbitant. » (Papon, l. c., p. 358.)

(9) Il me suffira de rapporter l'exemple de la peste de Marseille en 1720 : « Les habitants les plus timides avaient déjà profité de la liberté des passages pour se sauver en d'autres villes et en d'autres provinces. Ceux qu'une aveugle prévention avait rendus jusqu'alors incrédules, trouvant toutes les issues fermées et les chemins exactement gardés, furent contraints de se retirer à la campagne ou de se renfermer dans leurs maisons. Chacun se hâtait de faire des amas de provisions, de charrier des meubles et des hardes. Il n'y avait pas assez de voitures pour seconder l'empressement de ce nombre prodigieux de personnes que la crainte chassait de la ville. Les gens du peuple, qui n'avaient point de maisons de campagne allèrent camper sous des tentes....... Un grand nombre se fixa près des remparts; il y en eut même qui grimpèrent sur les collines et les rochers les plus escarpés, où ils allèrent chercher un asile dans le fond des caverne. » (Papon, op. c., t. I, p. 234.)

(10) Pendant la peste, qui vers le milieu du XIVe siècle (1348), régna en Angleterre, durant l'espace de quatre ans, le parlement, faute de membres, ne put être convoqué (Carte, hist. of. England, vol. II, b. x, p. 475). A la même époque, et pour la même cause, Charles IV ne put ni célébrer la fête d'inauguration d'Aix-la-Chapelle, ni administrer convenablement son empire. (Pistorii Script. rer. germ., vol. II, p. I, p. 891). « On se doute bien, dit Papon (l. c., t. I, p. 96) que toutes les sortes de commerce, tous les ouvrages, furent interrompus, par la

rence la plus complète (11), éloigne les uns des autres les parents et les enfants, les époux, les frères, les maîtres et les domestiques (12); elle éteint tout sentiment de compassion (13) et de miséricorde, ou les punit comme des crimes, en faisant payer de la vie le moindre secours donné au malheureux (14). La peste interdit le culte public de la Divinité (15), fait naître des sectes fanatiques (16); elle corrompt les mœurs (17), jette le peuple

---

raison que chacun était occupé à soigner chez soi les malades ou à pleurer ses pertes, et qu'on ne trouvait dans les rues que les gens qui allaient enterrer les morts. »

(11) Dans la peste du XIVe siècle, « les propriétaires, détachés des choses de ce monde par l'idée toujours présente de la mort, ne prenaient aucun soin de ce qui leur appartenait et en laissaient le libre usage à qui voulait s'en servir...... Ils abandonnèrent la culture des terres, les soins de leurs poules et de leurs bestiaux, qu'ils laissaient aller dans les champs au milieu d'une récolte encore pendante. » (Papon, op. c., t. I, p. 111, 112.)

(12) « Les pères et les mères évitent leurs propres enfants et les abandonnent. » (Machiavel, l. c.) Papon, dans sa description de la peste du XIVe siècle, s'exprime ainsi : « Les parents et les amis ne se virent plus; le père, la mère, les enfants, le frère et la sœur, l'oncle et le neveu s'évitaient avec soin. » On lit dans le même auteur au sujet de la peste de Montpellier en 1720 (op. c., t. I, p. 192): « Les dames du premier rang, celles qui étaient distinguées par leurs vertus ou leur beauté, étaient forcées, lorsqu'elles étaient attaquées du mal, de se reposer sur les soins du premier homme qui s'offrait pour les secourir, n'y ayant point de femme qui osât les servir dans ces derniers moments. »

(13) Durant la peste du XIVe siècle, « on ne se donnait plus aucun secours les uns aux autres. Beaucoup de malades mouraient dans leurs maisons sans qu'on s'en doutât, et les voisins n'étaient avertis de leur mort que par l'infection des cadavres. » (Papon, l. c.).

(14) Papon (op. c., t. I, p. 183), après avoir décrit les crimes commis pendant la peste qui régna à Lyon en 1628—1629, dit que si d'un autre côté il voulait raconter les actions héroïques, il parlerait « de cette femme qui, entendant crier un enfant à la mamelle resté seul dans une maison où tout le monde était mort, alla l'enlever au milieu des cadavres, et l'emporta chez elle pour le nourrir avec du lait de chèvre; mais comme il était infecté du venin contagieux, il mourut quelques jours après avec sa bienfaitrice, qui huma le poison. Une autre femme alla donner à téter à un enfant du même âge couché à côté de sa mère morte, et eut le même sort que la précédente avec son nourrisson. » Pendant la peste de Marseille en 1720, « l'amour produisit chez quelques particuliers ce que l'humanité seule n'aurait pu faire. Des amants désespérés s'arrachèrent des bras de leurs parents pour aller soigner leurs amantes malades..... Il arrivait souvent que le même cercueil recevait et l'amant et la maîtresse. » (l. c., p. 308).—On trouve de semblables exemples dans Théoph. Regn (De morte per pestem, p. 451.)

(15) Lors de la peste de Digne en 1629, « l'office divin fut interrompu. » (Papon, op. c., t. I, p. 202.) Dans celle qui régna à Vérone en 1630, « toute cérémonie ecclésiastique était suspendue, l'airain sacré se taisait, les prêtres refusaient d'accompagner les cercueils.....L'humanité avait perdu ses droits. » (Pona, l.c.)

(16) Par exemple celle des flagellants (voy. Oudegherst, Chronique de Flandre, ch. 175, f. 297. — Haræus, Annal. Brabant, vol. I, p. 326. — Albert. Argentin, l. c. —Bothon, Chronic. in Leibnitz Script. rer. brunswic, vol. III, p. 308. — Kœnighoven, l. c., cap. 5, p. 297. —C. Sprengel, l. c., p. 111), qu'exterminèrent le souverain pontife Clément (Continuat. chronic. Nang., p. 111) et les évêques (Klose von Breslau, 2 B., Br. 47, p. 190. —Benessius de Weitmil., ll. cc.)

(17) Guy de Chauliac, l. c.— Dugloss, l. c.—Adlzreiter, Annal. boicæ gentis, P. II, lib. IV, § 29, col. 75, 76. — Boccacio, l. c. —Papon, l. c., p. 96 (« L'humanité perdit beaucoup même du côté du moral »). Lors de la peste du XIVe siècle, on vit un grand nombre de citoyens, « qui se livraient à tous leurs goûts, buvaient, mangeaient, se divertissaient sans ménagement..... le jour dans les tavernes, et la nuit dans les orgies; ils entraient dans les maisons où ils croyaient pouvoir s'amuser. » (Papon, op. c., t. I, p. 111.) — Pendant l'épidémie qui régna à Lyon de 1628 à 1629 : « Les cabarets retentissaient tous les jours de chansons bachiques, et l'on vit des hommes suivre les tombereaux en chantant..... Plusieurs se marièrent jusqu'à trois fois. Une femme épousa six maris en peu de temps, et les enterra tous sans avoir elle-même pris la peste. » (Idem, t. I, p. 180.)

dans la présomption (18) et la licence (19), met le crime sous sa protection (20); enfin rend le droit impuissant (21).

(18) « Les gens du peuple surtout, se trouvant tout-à-coup dans l'aisance, n'éprouvèrent de la richesse que l'ivresse qu'elle donne. » (Papon, op. c., t. I, p. 129.)

(19) On voit un exemple terrible des excès de la populace pendant la peste de 1349 à 1350, dans la persécution des Juifs (d'après une fausse accusation dont il a déjà été question § V, I (24)) dont parlent: Banages, Hist. des Juifs, liv. IX, ch. 24.—Hermann. Gygaut, Flores temp., p. 139 ed. Meuschen. Lugd. Bat. 1743, 4. — Trithem, annal. hirsaug, vol. II, p. 206. — Kœnigshoven, Elsassische und Strassburgische Chronik, p. 236, 1021, 1023, 1025, 1028, 1030. Pourtant les Juifs avaient la protection du souverain pontife Clément VI (Raynald, a. 1348, n° 33. — Baluz, l. c. — Naucler, Chron. générale, 45, p. 1006. — Continuat. chronic. Nang., p. 110), du comte palatin Ruprecht (Germ. Chronic. vol. II, p. 890), du duc Albert d'Autriche (Pez, Scriptor, Austriæ, vol. I, p. 412) et des magistrats des villes d'Allemagne; mais ce fut en vain, car un millier d'entre eux furent livrés aux flammes par une populace furieuse. Ces crimes se commirent surtout à Bâle (Albert. Argentin. in Urstis Script. rer. german., vol. II, p. 150.— Spangenberg, l. c., f. 337, a. —Laguille, Hist. de la province d'Alsace, liv. XXV, p. 286), à Ulm (Crusii Schwæbische Chronick, 5, B., p. 253), à Augsbourg (Œfelii rer. boicar. script, vol. I, p. 615), à Bamberg (Hoffmann. Annal. Bamberg in Ludewig script. Bamberg, vol. I, p. 202), à Mayence (Rebdorf. Annal. in Freher, vol. I, p. 630), etc. On peut aussi consulter: Curt. Sprengel (Beytræge zur Geschichte der Medicin, l. c., p. 101—110).

(20) Papon dit, en parlant de la peste du XIV[e] siècle (l. c., t. I, p. 111): « Ainsi, la désolation et le désespoir avaient amené, comme à Athènes, une licence systématique, un abus de plaisirs et un oubli des lois divines et humaines d'autant plus facile que les ministres de la religion, étant morts, ou malades, ou infirmes, ne pouvaient plus ramener les prévaricateurs à leurs devoirs. » Il faut y ajouter l'abolition des écoles par manque de maîtres. (M. Villani, l. c., p. 15.)

(21) A Montpellier, lors de la peste de 1629, « les gens qui servirent les malades, s'entendaient entre eux pour faire faire réciproquement des testaments en leur faveur. » (Papon, op. c., t. I, p. 192.) A Lyon, en 1628—29, la négligence apportée à la liste des décès fut la source de beaucoup de préjudices « à cause des procès que cette négligence causa dans les familles pour les successions. » (Papon, l. c., p. 185.) En 1720, la peste de Marseille avait laissé plus de 1400 orphelins: « Parmi ces enfants, il y en avait beaucoup destinés à jouir d'une fortune considérable; mais la plupart perdirent la marque qu'on leur avait mise au bras, au cou, pour les reconnaître, et les personnes qui les surveillaient et les connaissaient étant mortes sur ces entrefaites, ils furent confondus dans leur nom de baptême, les seuls qu'ils eussent conservés entre eux, dans la foule des enfants abandonnés, pour servir peut-être un jour de laquais chez les parents collatéraux, qui, sans le savoir, avaient recueilli leur patrimoine. Une négligence à peu près semblable changea à Gênes, en 1656, le sort de trois cents orphelins nés de parents riches. (Papon, l. c., p. 290.)

2. *Durée de la peste.*—« La peste qui commence au printemps et pendant l'été cesse d'ordinaire pendant l'hiver; celle au contraire qui naît à l'automne ou pendant l'hiver dure beaucoup plus long-temps (22). » On conçoit facilement que la peste ne puisse jamais régner au-delà de trois ans de suite sur un même pays (23), puisque si elle y sévissait si long-temps, sa rage n'y trouverait plus de victimes. Cependant, le principe, le feu pestilentiel, se cache souvent pendant un temps pour se manifester de nouveau avec violence (24).

3. *Récidives.* — Ceux qui ont eu une fois la peste, à peu d'exceptions près (25), ne jouissent pas pour cette raison de l'immunité pour l'avenir (26). Bien plus

(22) Paschalis, De febr. pestilent.

(23) Cardanus, opp., lib. II, Subtil.

(24) « Il ne faut donc pas regarder comme tout autant de maladies différentes, mais simplement comme des éruptions du même feu pestilentiel, les dix pestes dont l'histoire fait mention depuis l'an 542 jusqu'à la fin du même siècle. » (Papon, op. c., t. I, p. 97.)

(25) En 1629, à Digne, la peste « recommença six mois après... Il n'en mourut qu'une centaine, tous étrangers, car l'on remarqua qu'aucun de ceux qui avaient eu la maladie n'en fut atteint. » (Papon, l. c., p. 205.)

(26) La récidive de la peste est fré-

on a vu quelquefois un même homme être atteint plusieurs fois de la contagion, dans une seule et même épidémie (27). On assure que cela est plus rare lorsque la maladie n'a pas été troublée dans son cours (28). En outre, une observation remarquable, c'est que des hommes ayant eu autrefois la peste, et se trouvant exposés à une nouvelle épidémie de cette affection, ressentent, bien que d'ailleurs ils restent sains et saufs, des douleurs aux lieux qui jadis ont été chez eux le siége de bubons (*).

4. *Proportions de la mortalité.* — La *mortalité* est différente dans les diverses épidémies de peste. Quelquefois sur neuf personnes infectées, à peine en échappe-t-il une (29); ailleurs, il en guérit une sur trois et parfois davantage (30). La malignité plus ou moins grande de la maladie doit-elle être attribuée à la nature particulière de la contagion (31), ou à l'idiosyncrasie des sujets qui y sont soumis? doit-on la rapporter à ces deux causes réunies? C'est ce qu'on ne peut résoudre avec certitude. Il est constant, seulement, que la peste qui survient pendant une saison humide et chaude (32) au milieu de la famine et des horreurs de la guerre, et qui se manifeste au sein des plus grandes villes (33), éclate avec plus de violence. Il est également certain que les hommes, et surtout les

---

quente, au témoignage de : Evagr, l. c., lib. IV, c. 2, p. 408. — Valleriol. l. c. — Diemerbroeck, l. c., Annot. ad hist., 37. — Chenot, l. c., p. 49. — Orræus, l. c., p. 60.

(27) Schraud (op. c., 2 th., p. 55) prouve la vérité de ce fait par quatre observations. Il rapporte auparavant (1 th., p. 129) l'observation d'une troisième infection enfin terminée par la mort : « Es war ein Todtengræber, der einmal in der Türkey, einmal im vorigen Monath die Pest hatte, und nun zum drittenmal davon befallen, derselben unterlag. » — Orræus est donc dans l'erreur quand il assure (l. c., p. 151) que les récidives sont d'habitude de plus en plus bénignes pour les malades qu'elles atteignent.

(28) Samoilowitz, Russel, ll. cc. Chenot (l. c., p. 50) dit, « que de tous, ceux-là paraissent le moins en sûreté que le mal a frappés avec le moins de violence. »

(*) C'est ce qui m'a été rapporté par plusieurs médecins témoins oculaires de la peste, et surtout par le célèbre Œconomus, qui, autrefois médecin à Smyrne, pratique aujourd'hui à Vienne. Mais personne n'a osé dire ce que F.-W. Sieber assure (Reise nach der Insel Creta, im griech. Archip. im J. 1817, 2 B.; Leipz. 1823), savoir : que des hommes pouvaient, après des années, d'après ces douleurs, prédire le retour de la peste. Ceci me remet en mémoire une observation que j'ai faite quelquefois, c'est que des cicatrices presqu'imperceptibles, laissées au cou à la suite d'une application de sangsues, datant de plusieurs années, sont redevenues, après une nouvelle application aux jambes, de ces animaux, très-évidentes, au point de laisser suinter du sang dans quelques cas.

(29) A Vienne, sur 9,565 malades, il en périt 8,644 (Chenot, l. c., p. 38). A Aix, sur 8,000, 7,534 succombèrent (Papon, l. c., t. I, p. 369). La peste de Sirmich envahit treize villes renfermant 19,610 habitants. Parmi ceux-ci, il y eut 4,559 malades et 3,455 morts (Schraud op. c., 1 th., p. 208). Noja, avant le développement de la maladie, comptait 5,413 habitants, il y eut 921 malades : 728 moururent (Schœnberg, l. c., p. 50).

(30) A Racsa, hameau de 36 habitants, le peste se développa dans 4 maisons. 26 personnes en furent affectées, 6 moururent (Roch, l. c., p. 84). A Kamenitz, sur 10 malades, il y eut 3 morts (Schraud, op. c., p. 133.)

(31) Voici ce que Chenot (l. c., p. 39) dit pour ceux qui croient que la violence si variable de la contagion dépend de l'état du corps d'où elle provient, ou de l'époque de l'épidémie : « J'en ai vu qui n'ayant contracté la maladie que d'un mourant, furent les uns atteints d'abord légèrement, puis avec gravité; de quelques autres, très-mal dès le début, ceux-ci triomphèrent facilement de l'affection, ceux-là succombèrent plus ou moins tard. J'ai vu dans une même famille le premier malade échapper à la mort et tout le reste périr. J'ai vu des familles entières disparaître en un temps très-court. »

(32) A Vienne, en 1713, sur 80 malades, en janvier et février, 41 guérirent. Tandis que dans le mois de juillet, d'août et de septembre, il y eut 5,795 malades et 5,371 morts, c'est-à-dire que sur 13 environ, il n'en échappa qu'un (Chenot, l. c., p. 33).

(33) A la même époque où il mourait à Vienne 8,644 personnes sur 9,565 malades, dans les bourgs circonvoisins, sur 3,877 pestiférés, il n'en périt que 2,726 (Chenot, l. c., p. 38).

hommes robustes, sont plus dangereusement affectés que les femmes (34) (à l'exception cependant des femmes grosses et de celles qui sont en couches (35)), et que l'enfance et la vieillesse courent plus de risques que les autres âges (36).

5. *Jour funeste.* — Il n'y a pas dans cette maladie de jour plus fatal que les autres ; cependant, les sujets qui passent le quatrième ou le septième jour sont d'ordinaire sauvés.

6. *Genre de mort.* — Le *genre de mort* est variable dans la peste. Le plus souvent les malades succombent tantôt dans un état apoplectique (38), tantôt avec des vomissements ensanglantés (39), tantôt par une simple extinction des forces vitales, comme on l'observe après l'ingestion de quelques poisons.

7. *Séméiotique.* — La *séméiotique* de la *peste* est remplie de contradictions : en effet, les signes qui dans une épidémie sont favorables, sont quelquefois dans une autre de très-mauvais augure. Aucun d'eux en outre n'est fidèle (40). En général, les suivants méritent d'être pris en considération (41). Les bubons et les charbons accompagnés de soulagements

---

(34) Durant la peste d'Allemagne, en 1460, les hommes robustes mouraient en plus grand nombre que les femmes, et surtout que les enfants (Kircher, l. c.). A Lyon, en 1628, « on remarqua que les femmes qui en furent attaquées guérirent plus facilement et en beaucoup plus grand nombre que les hommes : elle (la peste) semblait choisir de préférence les hommes les plus robustes et leur faire éprouver ses fureurs. » (Papon, l. c., p. 171.)

(25) A peine échappa-t-il une malade sur les femmes enceintes qui furent attaquées de la poste qui régna en 541 (Procop., l. c.). Lors de la peste de Marseille, en 1720, on vit souvent des femmes enceintes avorter par suite des inquiétudes de leur esprit. L'accouchement devenait en outre souvent funeste faute de secours, personne ne voulant recevoir un enfant qui sortait d'un corps pestiféré. » (Papon, l. c,, p. 259.) A Noja, toutes les femmes enceintes mouraient ; mais les femmes en couches furent plus heureuses (Schœnberg, l c., p. 64). Pfisterer (l. c., p. 254) témoigne aussi de la fréquence de l'accouchement prématuré, chez les femmes enceintes attaquées de la peste.

(36) Bien qu'il ait existé des épidémies de peste moins funestes aux enfants (telle fut celle qui régna à Rome en 1656), cependant le plus souvent le contraire arrive. La preuve en est, entre autres, dans la peste de Danemarck, en 1654, et celle de Bucharest, en 1813. Aussi Grohmann (l. c., p. 111) en conclut : « Das kindliche und das Greisenalter scheinen selten der Pest Widerstand zu leisten. » En effet, en 1656, à Rome, tous les vieillards succombèrent à la peste.

(37) Au XIV[e] siècle, la forme la plus grave de la peste emportait le malade au troisième jour ; une autre forme, moins intense, au 5[e] (Guy de Chauliac, l. c.). A Vienne, en 1348, les malades qui passaient le troisième jour étaient en sûreté. (Pez, op. c., v. 1., p. 971.) La peste de la Haute-Italie, en 1528, donnait la mort au sixième jour (Ant. Musa Brassavola, Comment. in Hippocratem, aph. 11,24). En Belgique, de 1574 à 1577, la mort arrivait au quatrième jour (Gemma, l. c.). Lors de la peste de Florence, en 1680 : « Pochissimi di quelli che hanno passato il settimo giorno sono morti. » (Rondinelli, l. c.) Chenot dit (l. c., p. 94), au sujet de la peste qui ravagea la Transylvanie de 1755 à 1757 : « Le malade qui conserve ses forces jusqu'après le quatrième jour doit avoir le plus grand espoir de recouvrer la santé, pourvu qu'il soit docile et convenablement traité. » Roch (l. c., obs. 2), Grohmann (l. c., p. 57), Schraud (l. c., 1 th., p. 154), et d'autres, citent des cas de mort en 24, 30 et 40 heures.

(38) Agathias, lib, v.—Passeri, l. c., p. 36 (« Peste interna apoplectica). »

(39) Procopus, l. c.

(40) Paré, l. c., remarque la difficulté d'établir un bon pronostic dans la peste. Il avoue que plusieurs fois il doutait encore de la présence du mal, alors que déjà la mort était aux portes. Aussi, Jean Morello (De febre pestil., cap. v) s'écrie à bon droit : « C'est pour cela que dans la peste les sens, la raison, les aphorismes d'Hippocrate nous trompent, qu'Hippocrate, je pense, s'y fût trompé lui-même. » Hieron. Montuus (in sua Pract. II, lib. VII, cap. I) s'exprime ainsi : « Nous avons vu la peste régner en 1525 à Lyon, et à Vienne : la fièvre paraissait peu forte, et les malades s'en croyaient débarrassés ; tous cependant succombaient. » Le médecin doit prendre garde de ne pas être induit en erreur par le soulagement qui d'ordinaire précède la mort de très-près. Voyez Passeri (l. c., p. 38).

(41) Les observations de Chenot (l. c., p. 94,95) s'accordent surtout avec celles des autres.

indiquent que la nature est plus forte que le mal, surtout s'ils suppurent convenablement (42). Une sueur légère et constante, précédant ou accompagnant la naissance et le développement des bubons et des charbons, faisant disparaître les nausées et l'anxiété, met pour ainsi dire les malades hors de danger. Le bubon qui marche lentement, qui ne soulage pas ou rétrograde dans son développement, en même temps que les forces diminuent, indique un grand danger. Il en est de même du charbon qui n'est pas enflammé, ou qui, après s'être enflammé, disparaît (44). Les petits charbons sont quelquefois plus dangereux que les grands (45). Les bubons et les charbons qui naissent au moment même de l'invasion et s'accompagnent d'une grande prostration des forces sont des efforts inutiles tentés par la nature (46), Le vomissement et la diarrhée arrivant sans diminution des forces sont salutaires ; c'est le contraire de ceux qui accompagnent ou suivent les affections de l'encéphale (47). L'éternument fréquent est de mauvais augure (48) ; il en est de même des douleurs de gorge et de l'enrouement (49); l'urine pâle indique du danger ; l'urine chargée est d'un pronostic moins fâcheux (50). La parotide annonce le plus souvent une maladie très-grave (51). De temps en temps le ptyalisme est critique (52), ainsi que le flux hémorrhoïdal (53). C'est le contraire pour le flux menstruel (54). Les pétéchies, à l'exception d'un petit nombre de cas (55), sont très à craindre (56). Il en est de même des ecchymoses larges et noires et des bulles (57), surtout si elles se manifestent dès le com-

---

(42) La peste du 14e siècle avait pour crise une suppuration louable des bubons (Procop., l. c.). Lors de la peste d'Avignon, dans le même siècle, la suppuration des bubons ne fut d'un bon augure que sur la fin de l'épidémie (Guy de Chauliac, l. c.)

(43) La rétrocession seule des bubons ne présage rien de mauvais ; c'est ce qu'avaient déjà appris les observations de Rondinelli, qui dit (l. c.) : « E molti ancora sono risanati, ai quali i buboni si sono risoluti e svaniti. » Sur 841 malades qui survécurent à la peste de Sirmich, 150 avaient eu des bubons terminés par résolution (« zertheilten. ») (Schraud, op. c., 2 th., p. 98.)

(44) « Horrendus magis est, perimit qui corpora, carbo. »
E. Severus Sammonic.

(45) Passeri, l. c., p. 68.

(46) Dans l'épidémie de Vienne, en 1348, les bubons qui se déclaraient avant le troisième jour annonçaient une terminaison fatale. (Pez, op. c., vol. I, p. 971.) Pendant la peste décrite par Paré (l.c.), le bubon avant la fièvre était de bon augure; celui qui survenait consécutivement était un signe funeste.

(47) Cependant, dans la peste observée par Palmario (l. c.), le délire était diminué quand le flux de ventre venait s'y joindre.

(48) Cardanus, lib. V, aph. Hippocratis. Diemerbroeck (op. c., lib. I, cap. XV, § VII) dit : C'est ainsi que nous aussi n'avons vu personne échapper à la mort dans cette épidémie après avoir eu de fréquents étourdissements. Cependant les observations de Rivière sont opposées.

(49) .... « Nous n'avons vu aucun malade atteint de cette douleur de gosier et de cet enrouement échapper à la mort, et souvent les malades qui étaient atteints de ces accidents succombaient en marchant et en parlant. » Diemerbroeck (l. c.)

(50) Il en fut du moins ainsi dans l'épidémie décrite par Gemma (l. c.).

(51) En Volhynie, lors de la peste de 1798, sur 100 malades qui eurent des parotides, il n'en guérit que 5. (Lernet, l. c.)

(52) Pfisterer, l. c., p. 259.

(53) Passeri, l. c., p. 17. (Le charbon de l'anus provoqua le flux hémorrhoïdal.)

(54) « Le flux menstruel intercurrent à la peste était très-dangereux, et le plus souvent mortel, alors même qu'il survenait au jour critique ; dans un jour non critique, au contraire, il donnait immanquablement la mort. » (Diemerbroeck, l. c.)

(55) Voyez Chenot (l. c., p. 86) au sujet de pétéchies peu graves.

(56) Déjà Ingrassias (l. c.) avait dit que les pétéchies étaient encore plus dangereuses que les charbons. Papon dit au sujet de la peste de Montpellier, en 1629 (l. c., p. 192) : « Les taches pourprées, les exanthèmes, les aphthes, les charbons, étaient presque toujours les avant-coureurs de la mort. » Dans les observations de Grohmann (l. c., p. 112), les pétéchies et les bubons offrant des traces de gangrène étaient un présage de mort.

(57) Dans la peste du 14e siècle, les bulles desséchées et noires étaient suivies de la mort. (Wood. Antiquit. oxon., lib. I, p. 172.)

mencement de la maladie (58). Les grandes hémorrhagies indiquent un grand danger (59), principalement dans les premiers jours de l'affection (60). Une grande et subite prostration des forces, unie au délire et au bégaiement, annonce l'issue fatale de la maladie. L'absence de douleurs (ou la douleur des reins (61)), l'absence de chaleur, un pouls à peine plus rapide qu'à l'état de santé, et en même temps faible et s'effaçant presque sous le doigt qui le touche, la lividité de la face et de tout le corps, annonçent une extinction presque complète de la force vitale, qu'il y ait ou non des éruptions. En résumé, plus on aperçoit de rapidité, de multiplicité, de gravité dans les symptômes, tels qu'ils apparaissent lors de l'accroissement de l'état et de la terminaison funeste de maladies vulgaires, plus aussi il y a de danger pour le malade attaqué de la peste (62).

8. *Fautes des médecins.* — Nous terminerons ce qui a rapport à l'énumération des ravages et des dangers de la peste par la simple recherche de cette question : Doit-on en attribuer la faute, au moins en partie, aux médecins? Nous avouerons bien que nombre de médecins, outre qu'ils n'ont pas toujours reconnu à temps la présence de la peste, comme ils l'auraient dû, ont encore assez fréquemment été coupables d'employer en discussions futiles sur la nature du mal le temps si précieux qu'ils auraient dû consacrer à la traiter (63) ; mais d'un autre côté il faut reconnaître qu'il a existé un grand nombre de médecins qui, tout entiers dévoués au salut public, n'ont pas hésité à affronter le péril, quelque grand qu'il fût, se montrant hommes habiles dans l'art de guérir, brûlés du désir d'être utiles, et infatigables. Que si eux-mêmes n'ont pu remplir ce qu'ils auraient désiré, on doit en chercher la cause tant dans la violence extraordinaire de l'affection que dans des difficultés accessoires. Parmi celles-ci, l'on doit noter le grand nombre des malades (64), la basse condition du plus grand nombre d'entre eux (65), le manque

---

(58) Alors qu'il se manifestait des sueurs livides avant le troisième jour, dans l'épidémie de Vienne en 1348, la mort des malades était certaine (Pez., l. c.)

(59) Voyez, au sujet du danger qu'elles apportent : Rebdorf, Annal in Treher, l. c., vol. I, p. 630. — Torfæus, l. c. — Pontan, l. c., lib. VIII, p. 476.—Papon, l. c., p. 171.

(60) Les hémorrhagies survenant avant le septième jour étaient de très-mauvais augure. (Gemma, l. c.)

(61) A Lyon, dans la peste de 1628 à 1629, la douleur de la région des reins était un signe de mort (Papon, l. c.)

(62) Schraud donne l'abrégé des observations rassemblées sur le pronostic, lors de la peste de Sirmich, dans les termes suivants (op. c., 2 th., p. 102) : « Wir seehn, dass mit der Pest, wenn sie in Gesundheit übergeht, am æftersten Beulen verbunden seyen, wovon die meisten in Eyterung, die wenigsten in Brand übergehen und eine nicht geringere Anzahl wiederum zertheilt wird und verschwindet ; dass zur Zertheilung sich meistens ein Schweiss oder vermehrter Harnabgang hinzugesellen, hingegen ein Durchfall nur in drey Fallen darauf erfolgt sey ; dass nicht wenige Genesene mit oder ohne Beulen, auch Pestblasen, Anthraces und Carfunkeln hatten, welche letztere nur æusserst selten in Zertheilung übergingen ; dass unter allen diesen Genesenen nur fünf wæhrend der Krankheit Petechiem zeigten ; und dass endlich nur sehr wenige ohne allem Ausschlage genasen.

(63) « Ma mentre (trenta sei) medici disputavano acremente fra loro sulla natura del male, e sui mezzi d'arrestarne il progresso, mentre i magistrati si stavano inoperosi in tanta grave incertezza, attendendo la decisione della medica controversia, la peste moltiplicava le sue conquiste e preparava quelle immense sciagure, a cui poscia soggiacque Venezia (1630-31), non essendo stato più possibile di arrestare il corso del contagio... » (Frari, op. c., p. 417.)

(64) « En premier lieu, le *grand nombre même de malades* que le médecin doit visiter lui ôte l'occasion et le temps d'observer exactement chez chacun d'eux les phénomènes de la maladie, d'en peser les causes et l'importance, et de déterminer les indications qui en découlent, de considérer la conduite de la nature, de choisir ce qui est propre à l'état présent d'un seul malade en particulier, et de distinguer avec certitude les effets du traitement des effets de la maladie. » (Chenot, préface de l'ouvrage cité.)

(65) « Les malades eux-mêmes, qui pour la plupart sont de la basse classe, nullement accoutumés à voir des médecins, grossiers, indociles, opiniâtres, méprisent les meilleurs conseils, repoussent les

des choses nécessaires pour rendre efficace, en suivant les intentions du médecin, l'action des remèdes (66); les dispositions politiques elles-mêmes, qui n'envisagent que leur but, c'est-à-dire la séparation des malades d'avec les personnes en santé (67); les occupations étrangères qu'on impose d'ordinaire au médecin (68); la grossièreté de quelques magistrats (69); enfin, les soucis domestiques, qui accablent le médecin comme les autres citoyens, de tant de calamités (70), s'opposent aux succès de l'exercice de leur art.

§ VIII. *Traitement.*

1. *Généralités.* — Bien qu'un grand homme ait dit qu'il n'était pas sûr de traiter la peste en suivant les procédés qu'emploie la nature pour la guérir (1), néanmoins, appuyé de l'autorité d'un médecin très-expérimenté (2), c'est à l'imitation de ses procédés que nous avons établi les

---

secours les mieux administrés, éludent les précautions les mieux prises. » (Chenot, l. c.)

(66) « Des vases, un mobilier, un lit convenable, la diététique, et l'observation du régime, l'attention et les soins obséquieux des garde-malades, ne sont nulle part plus nécessaires que pour les pestiférés. » (Chenot, l. c.)

(67) « Les malades sont transportés dans des hôpitaux où sont rassemblés des hommes de toute sorte, qui doivent chacun en particulier respirer avec l'air les émanations fétides et malsaines qu'exhalent tous les autres réunis, qui doivent en outre supporter l'insensibilité, la méchanceté et la dureté des vauriens, tels que sont la plupart de ceux qui servent d'infirmiers dans ces hôpitaux..... Que d'affliction, de tristesse et de douleur, quand des hommes d'une condition quelquefois élevée se voient saisis par des employés pleins de brutalité et entraînés dans une voiture ou une chaise, comme des victimes déjà consacrées à la mort, dans un cloaque infect, ou, ce qui est encore bien plus triste, quand, comme je l'ai vu, ils sont traînés à demi morts à travers les carrefours! Qu'arrive-t-il alors? que le médecin n'a presque pour malades que des hommes sur lesquels la mort s'appesantit déjà... » (Chenot, l. c.)

(68) Quelquefois les magistrats procèdent de manière à obliger les médecins de leur servir d'écrivains, leur font tenir note du nom, du nom de baptême, du lieu de naissance, de la condition, de l'état, de la demeure des malades et des morts, pour le transcrire sur un catalogue, et leur donnent ensuite le soin de tenir sous leur garde les dispositions testamentaires de ceux qui succombent. Tout cela a non-seulement pour objet de distraire l'esprit d'occupations plus utiles, mais encore, comme les médecins n'y sont point habitués, ce n'est que rarement, ou seulement après des travaux réitérés, qu'ils satisfont les magistrats. » (Chenot, l. c.)

(69) « De là naissent des réprimandes très-dures, des menaces et d'autres embarras que le médecin doit le plus souvent souffrir de la part de ces hommes, qui, ne songeant qu'à mettre leur vie en sûreté et à faire tomber leur ressentiment sur autrui, ne savent ni apprécier les dangers et les affaires de leurs administrés, ni les soulager, mais bien plutôt aggraver leur position : personnages inhumains, sans pitié, tremblant du reste à l'ombre même de la peste. » (Chenot, l. c.) On est heureux de voir que des plaintes de ce genre, autrefois faites généralement par les médecins, se sont, dans notre siècle, non-seulement évanouies, mais ont fait encore place à des éloges. En effet, les médecins qui ont eu à traiter les dernières épidémies de peste n'ont qu'une voix pour élever aux nues, sous tous les rapports, les officiers, tant militaires que civils, chargés d'administrer les lieux infectés.

(70) Que personne toutefois ne voie dans la peste une occasion favorable pour le médecin d'amasser de l'argent. La cherté des vivres, qui, presque toujours, et la famine qui, quelquefois, accompagnent la peste, ne pèsent pas moins sur les médecins que sur les autres citoyens. Ensuite, si par hasard il n'est pas sous l'influence d'une dure et impitoyable avarice, les indigents et les pauvres absorbent le plus souvent une bonne partie de ses honoraires. » (Chenot, l. c.)

(1) Sydenham (l. c., n. 25) dit : « Since then it appears quite unsafe to follow nature in her method of curing this disease. »

(2) Chenot (l. c., p. 98) s'exprime ainsi : « Est-ce que la thérapeutique basée sur l'observation et la raison, réglant ses opérations sur les procédés de la nature médicatrice, les dirigeant, les terminant dans ce même but, est-ce donc que cette thérapeutique, si heureuse dans la cure des autres affections, pourrait être impuissante ou même nuisible dans la peste? »

préceptes thérapeutiques que nous allons donner.

2. *Traitement de la peste simple.* — Ainsi donc, comme dans les *pestes simple et bénigne* la nature elle-même fait les frais de la guérison, l'on doit s'abstenir de toute médication active ; et comme d'une autre part la nature, dans ce travail, paraît agir vers la peau (comme si la matière de la transpiration était le véhicule au moyen duquel le principe de la contagion est éliminé du corps) ou manifester ses effets sur le système des glandes lymphatiques (comme si elle devait y déposer une partie du levain de la maladie), le médecin doit favoriser la *diaphorèse* (3) et le développement des *bubons* (4). Le malade devra donc se garantir du froid et boire quelqu'infusion chaude, comme, par exemple, du thé avec du sucre, du jus de citron récemment exprimé, de la crême de tartre, de l'oxymel simple, ou une infusion de feuilles de rue, de véronique, de scabieuse, de lierre terrestre ou autres espèces analogues, soit d'une de ces plantes seule, soit de plusieurs, mélangées, en y ajoutant les acides déjà indiqués (s'il n'y a pas d'affection thoracique), édulcorées avec du miel ou du sirop. Le malade boira des tasses de l'une ou de l'autre de ces infusions, jusqu'à ce que la peau devienne humide. Il doit pendant ce temps-là être couvert convenablement, sans être jamais écrasé par les couvertures. Pendant la diaphorèse, *doit-on permettre le sommeil, doit-on l'empêcher?* C'est une question sur laquelle les médecins ne sont pas d'accord (6), et que nous n'oserons pas trancher. Le malade doit être docile aux conseils du médecin, surtout ne pas sortir pendant la diaphorèse. Que les vases destinés à recevoir les féces soient tout prêts pour le moment où il en serait besoin. Qu'il ne change pas de chemise hors de saison et sans prendre de précaution (7). Le temps pendant lequel on doit prolonger la diaphorèse dépend de ses effets (8). Dans

(3) Félix Plater (lib. III, cap. II, De febrium curat.) dit : « L'évacuation faite de ce principe pestilentiel à la surface du corps, soit manifeste par les sueurs, soit par la transpiration insensible, ou du moins l'action du cœur qui le porte de l'intérieur à l'extérieur, ou du centre à la superficie, sont la principale partie de la cure. » Et Diemerbroeck (l. c., cap. XIV) : « Mais ce poison si faible.... est quelquefois, soit par les seules forces de la nature, soit à l'aide de médicaments donnés à temps, rapidement chassé avec les sueurs à travers les pores de la peau, et se dissipe..... et alors, par la seule action forte de la sueur, les malades sont si bien rétablis qu'il ne leur reste aucune trace du mal, ce que nous avons vu nombre de fois dans l'épidémie de peste dont il s'agit. » Orræus, l. c., p. 82, chercha là où il y avait possibilité à obtenir la diaphorèse par l'exercice du corps. Il rapporte l'exemple de soldats qui, pendant le premier jour de marche, ne purent, par suite d'une lassitude inaccoutumée et extraordinaire, gagner le camp désigné pour passer la nuit qu'avec beaucoup de peine, et qui cependant, baignés de sueur, reprirent toute leur santé après quelques marches. Les modernes recommandent, pour exciter la diaphorèse, l'antimoine, les uns sous forme de poudre de James, à la dose de 4 grains toutes les quatre heures (Panvini, l. c.) ; les autres sous forme d'émétique (Schœnberg, l. c., p. 79). Je craindrais l'antimoine à cause de la diarrhée.

(4) Voyez plus bas, note 6.

(5) « Il serait encore plus simple d'étendre une once de vinaigre dans une livre d'eau, qu'on édulcorerait avec du miel ou quelque sirop agréable au goût, comme celui de framboise, de faire prendre cette boisson chaude et à doses fractionnées. » (Chenot, l. c., p. 117.)

(6) Diemerbroeck veut que les malades, pendant les sueurs, soient privés de sommeil, et dit que si, avant la fin de celles qui se manifestent pour la deuxième fois, ils dorment, ils se réveillent ensuite tellement affaiblis et troublés qu'aucun secours ne serait capables de remédier à leur prostration de forces. — Chenot dit au contraire : « Si le sommeil survient, qu'on laisse le malade dormir, » affirmant qu'après un sommeil calme et tranquille, ses malades ont été rétablis (l. c., p. 116). Orræus assure la même chose (l. c., p. 87).

(7) La plupart des médecins, dans ce cas (Diemerbroeck, op. c., t. II, cap. III, § VI), préfèrent une chemise qu'ait portée le malade lui-même, mais auparavant et alors qu'il jouissait d'une bonne santé, ou une autre personne, et ce n'est pas peut-être sans raison (Chenot, l. c., p. 111.

(8) « Les sueurs devant amener avec elles une terminaison heureuse étaient annoncées par des éructations fréquentes; une chaleur égale sur toute la surface du corps, un pouls mou et plein, la limpi-

la maladie peu intense (et c'est d'elle seule que nous parlons ici), pendant que la liberté du corps revient insensiblement avec la sérénité d'esprit et le libre exercice de toutes les autres fonctions, la diaphorèse doit être prolongée jusqu'à convalescence. On prescrit cependant des aliments délayants et tempérants, et tels que : pains lavés, eaux d'orge, de gruau, d'avoine, cuites avec de l'oseille, des carottes. Les mêmes substances serviront de boisson, ainsi que de la bière légère, du petit-lait (9) et quelquefois un peu de vin (10).

3. *Traitement de la peste inflammatoire.* — Dans la *peste inflammatoire*, on s'abstiendra des diapnoïques et des échauffants. Si le génie inflammatoire de la peste a son origine seulement dans la constitution pléthorique du sujet, l'emploi du régime antiphlogistique suffit d'ordinaire pour le modérer, le faire disparaître et ramener l'affection à sa forme la plus simple, ensuite à sa marche accoutumée (11). Mais si la nature inflammatoire de la peste dépend ou de la constitution annuelle ou d'une inflammation franche (*genuina*) (12) des viscères importants à la vie, on doit recourir à la phlébotomie (13), que la plupart des médecins rejettent tout-à-fait dans la peste (14), que quelques-uns exaltent comme l'unique branche de salut (15), que d'au-

---

dité des humeurs de la bouche augmentant et conservant le même caractère. Au contraire, l'anxiété, la sécheresse ou la viscosité de la bouche; une sensation extérieure de froid, un pouls faible, grêle, souvent intermittent ; enfin une moiteur se développant seulement dans les régions supérieures, et surtout à la tête, au cou et sur la poitrine, indiquaient une crise sans résultat et même nuisible ; dans ce cas, on s'abstenait aussitôt de provoquer davantage les sueurs. » (Orræus, l. c., p. 87.)

(9) « Telle est la médication que réclame la peste qui se présente sous la forme la plus douce.... Que si quelqu'un trouve cette méthode trop simple et trop vulgaire, et veut complaire à ceux qui demandent des choses recherchées, il ne sera pas difficile de lui donner plus de relief en employant de préférence ou en même temps des poudres, des électuaires de bols de feuilles, de racines et de semences de plantes légèrement aromatiques. » (Chenot, l. c., p. 118, 119.)

(10) Cfr. n° 5 (53).

(11) « Nous ne nions pas, dit Chenot (l. c., p. 128), qu'elle (la section de la veine) ne soit indiquée quelquefois; quoi qu'il en soit, quand nous avions des malades à la fleur de l'âge, d'un tempérament sanguin, de forces robustes, nous nous en sommes abstenu ; cherchant plutôt à modérer la fièvre à l'aide de médicaments tempérants, et jamais nous n'avons eu à nous repentir d'avoir négligé la phlébotomie.

(12) Wierus (lib. rar. obs. medic.) cite des cas de pleurésies et d'angines pestilentielles dans lesquelles l'ouverture de la veine, qui semblait devoir être très-profitable, ne fut rien moins que mortelle.

(13) « Si un malade offrait une pléthore telle que les forces en fussent abattues... si, en même temps, le pouls était plein, tendu, fort, la douleur de la tête aiguë, la chaleur vive.... si la peste débutait sous le masque de pleurésie, d'angine ou de péri-pneumonie; enfin, si dans ses périodes elle dégénérait en fièvre vraiment inflammatoire, il me paraît que la saignée serait pleinement indiquée et pourrait même à peine être négligée sans crime. » (Chenot, l. c., p. 129.)

(14) Cardan, Paré, Corn. Gemma, Fernel, Plater, Raymond, Petrus Salius Diversus, André Chiocchus, Palmarius, Minderer, Trevisus. Andernac, Sorbait, Fallope, H. Florentius, Simonius, Dodonæus, Fabr. de Hilden, Gesner, Donzellinius, Heurnius, Bauhin, Bockelius, Diemerbroeck, Larrey, etc. Orræus dit (l. c., p. 124) : Les chirurgiens militaires que je trouvais à Iassi, avouaient tous avec franchise que les saignées qu'ils avaient pratiquées assez fréquemment au commencement de l'épidémie, alors que, connaissant peu la peste, ils la traitaient comme une autre fièvre continue, n'avaient jamais produit d'effet désirable ; mais qu'au contraire, la diminution subite des forces et une langueur mortelle avaient rapidement suivi l'emploi de ce moyen. Le même résultat fut si évident à Moscou que le conseil de santé, veilla par un arrêté rigoureux, à ce que les barbiers ne fissent aucune saignée, si ce n'est d'après la prescription d'un praticien recommandable. »

(15) Lud. Mercatus, Alex. Massaria, Trincavellius, Joannes Costæus, Altomarus, Pereda, Andernacus, Lud. Settalius, J.-A. Saracenus, Montuus, P. Mongius, Paschalius, Fonseca, Mercurialis, Forestus, Zacutus Lusitanus, et surtout Sydenham.

tres, plus sages, admettent seulement dans de certaines circonstances de l'affection (16). Plus la saignée sera pratiquée de bonne heure, plus le malade sera vigoureux, plus aussi il y aura à espérer une heureuse terminaison : au reste, l'ouverture de la veine n'est pas seulement indiquée avant l'apparition des bubons et des charbons, mais peut être pratiquée à toutes les époques de la maladie (17). La quantité de sang qu'on doit tirer doit répondre aux forces des malades. Quelques praticiens poussent la saignée jusqu'à la lipothymie (18). Nous conseillerons également ici un terme moyen (19). Les *scarifications*, les *ventouses* et les *sangsues*, anciennement beaucoup employées (20), n'ont pas obtenu le suffrage des modernes (21). Ces moyens exposent en outre les chirurgiens à un très-grand danger. Les *hémorrhagies spontanées* ne doivent point être arrêtées (22), à moins (ce qui arrive très-souvent) qu'elles ne mettent la vie en péril. Les *laxatifs* et les *lavements*, d'ailleurs si utiles, dans les fièvres inflammatoires (23), ne peuvent dans la peste être employés avec sécurité que dans un but antiphlogistique : ils exposent à des diarrhées que plus tard on ne peut modérer (24) ; d'ailleurs, le

---

(16) Massa, Erastus, Augenius, Guido Guidi, Manardus, Chenot, Schraud, op. c., 2 th., p. 80 seq. — Mertens (op. c., p. II, cap. III, p. 137) dit fort bien : Je regarde la saignée comme très-nuisible dans la peste. Je ne voudrais pas cependant la proscrire tout-à-fait et d'une manière absolue si chez des individus pléthoriques, la nature inflammatoire de l'affection était révélée par l'état nerveux avec phrénésie.» Tel est aussi le sentiment de Grohmann (l. c., p. 130).

(17) Voici les paroles de Rondinelli (l. c.), historien de la peste de Florence, en 1630 : « Si è veduto per esperienza che nel principio del male, mentre l'ammalato aveva buone forze, quelli a chi si cavava sangue, la maggior parte guarivano, se bene già era apparito, il bubone, o il carbonchio, con questa eccezione però di farlo parcamente, e molto meno di quello che per l'ordinario si farebbe, con aver riguardo non solo alle forze presenti, ma alle future. »

(18) J'ai déja raconté ailleurs (Erlæuterung der Erregungstheorie. Heilbronn, 1802, p. 163) que le docteur Salina, praticien à Alep en Syrie, m'avait appris dans ses lettres, que quelquefois la peste appartenait à l'ordre des maladies sthéniques, et qu'alors la saignée devait être poussée jusqu'à la syncope.

(19) « La conservation des forces indique plutôt une saignée médiocre qu'une saignée copieuse...... Si elle ne remplit pas l'effet qu'on en attend, on pourra y recourir de nouveau. » (Chenot, l. c., p. 133.)

(20) Outre Galien (lib. de cucurbit. et scarificat., cap. XX), Oribas (lib. VII, collect., cap. XX), Septalius (l. c., lib. V, cap. XIX), Alexand. Massaria (l. c., lib. II), Eustach. Rudius (Art. med., lib. III, cap. XXX), etc.

(21) « .... Nous en avons en effet connu plusieurs que firent périr des évacuations de sang de cette espèce, faites par deux autres médecins (que, pour leur honneur, je ne nommerai pas) qui paraissaient avoir vu ce précepte dans Eustache, et qui eux-mêmes, après leurs malades, finirent par succomber misérablement avec plusieurs de leurs proches. » (Diemerbroeck, op. c., lib. III, cap. III, § 2.)

(22) Paré (op. c., lib. XXI, cap. XXVI) Diemerbroeck au contraire (op. c., lib. III, cap. X, § 1) vit des hémorrhagies tellement dangereuses, « que si dans le principe, elles n'étaient pas arrêtées assez à temps, elles ne pouvaient plus l'être par aucun remède. » Chenot (l. c., p. 163) vit une épistaxis salutaire, qu'avaient annoncée des signes de pléthore et qui avait été suivie du soulagement ; il en vit aussi une mortelle accompagnée de débilité, et à laquelle étaient venues se joindre des pétéchies. D'après cet homme expert, les effets du flux menstruel sont les mêmes que ceux de l'épistaxis (l. c., p. 164).

(23) Part. I, vol. I, sect. II, cap. I, § 6.

(24) Les purgatifs sont rejetés comme très-nuisibles par Paré, l. c.; — Morellus, l. c.; — Palmarius, l. c., cap. VII; — H. Cardanus, l. c., lib. II, contrad. 4 ; — G. Horstius decad. X, probl. I ; — J. Bockelius, Regim. part. II, cap. IX. Au sujet des laxatifs et des clystères, voici les paroles de Diemerbroeck (op. c., lib. III, cap. IV, § 3) : « C'est ainsi qu'on a vu plus d'une fois le sirop rosat solutif seulement, ou celui de chicorée avec de la rhubarbe, quelquefois une simple décoction de pruneaux, comme aussi la manne et des clystères émollients, amener des diarrhées mortelles et jeter le malade dans une prostration extrême. » Tous les médecins de Iassy, au témoignage d'Orræus (l. c., p. 12 et 126), condamnaient les purgatifs. Mertens (l. c., P. II, cap.

resserrement du ventre n'est aucunement nuisible (25). Dans les mêmes circonstances sous l'empire desquelles nous avons recommandé le *froid* dans les fièvres nerveuses (26), on peut dans la peste tenter aussi l'usage de cet agent (27). Toutefois, on ne doit pas être prodigue de sels neutres refrigérants, de peur, en augmentant la sécrétion urinaire, de supprimer l'excrétion de la peau (28). Les *épispastiques* peuvent aussi quelquefois être indiqués ici (29).

4. *Traitement de la peste gastrique.* — Dans la *peste gastrique*, si la nature ne chasse pas elle-même la saburre et

---

III, p. 136) dit : « Les purgatifs, et même les plus légers, faisaient tous empirer; leur usage faisait tomber les malades dans une diarrhée qu'on pouvait à peine réprimer, et dans la plus grande faiblesse.

(25) Julius Palmarius (l. c., cap. XXIII) écrit : « Tant que j'ai eu à traiter des malades à l'hôpital, j'ai remarqué que ceux qui au commencement avaient le ventre resserré guérissaient en grande partie; que ceux, au contraire, qui avaient un flux, soit spontané, soit provoqué par l'art, mouraient presque tous. » Et Diemerbroeck (l. c.) : « Nous avons souvent observé que la constipation, non-seulement ne nuisait pas, mais encore était favorable pendant les premiers jours. »

(26) Part. I, vol. I, sect. II, cap. V, § XXXI, 22.

(27) Peut-on donner avec sécurité ou non de l'eau froide aux pestiférés? C'est une question sur laquelle ont disputé beaucoup de médecins. Rhazès (lib. De peste, cap. VII) veut qu'on donne de l'eau froide aux pestiférés: « Car, dit-il, absorbée peu à peu, elle provoque les sueurs et favorise l'élimination de ce qu'il y a de trop dans le corps par sa surface extérieure. » Cet avis, relativement à la peste accompagnée de bubons elle-même, est adopté par Mercurialis (op. c.) et Paré (op. c.); Forestus, au contraire (lib. VI, obs. 23), assure que tous les malades qui, tourmentés par la violence de la chaleur fébrile, avaient bu de l'eau moururent. Diemerbroeck (op. c., lib. III, cap. II, § 1), tout en rejetant le conseil de ceux qui veulent faire boire de l'eau froide à plein verre jusqu'à satiété, n'en dit pas moins ailleurs : « ...... Nous avons remarqué que les autres boissons, quelles qu'elles soient, avaient souvent fatigué beaucoup les malades, leur avaient causé des anxiétés, tandis que l'eau pure ne produisait rien de pareil, étanchait mieux la soif et rendait les malades plus dispos. » A Moscou, dans la peste de 1771, on permettait aussi l'eau légèrement froide (Orræus, l. c., p. 29). Si le malade, tourmenté par la soif, désire boire plus que ses forces ne le permettent, et s'il est à craindre que la masse des fluides en mouvement ne soit trop augmentée, on l'aidera à tromper ce besoin en lui faisant garder dans la bouche des acides réfrigérants, tels que des tranches de citron ou d'orange saupoudrées de sucre, de la pulpe de tamarin, des prunes aigres-douces, des cerises, de petites quantités de suc de groseilles ou de berbéris, du vinaigre étendu d'eau et autres substances analogues.» (Chenot, l. c., p. 125.) Quant aux épithèmes froids, qu'on a coutume d'appliquer sur la tête des pestiférés, à cause de la céphalalgie et du délire, Diemerbroeck les rejette. La raison qu'il en donne sent, il est vrai, l'hypothèse (« parce que ces épithèmes fixent davantage la cause de la maladie aux enveloppes du cerveau »); mais bientôt il en appelle à l'expérience (« et nous avons remarqué que l'usage en a été funeste à plusieurs malades »). Pendant la peste de Moscou, il vint à l'esprit de Catherine II que les frictions avec de la glace pourraient être utiles. Aussitôt elles furent employées dans l'hôpital, surtout par les soins de Samoïlowitz (l. c., 2 th., p. 128—132), et comme le demandaient la flatterie et le respect, on les éleva jusqu'aux nues. Néanmoins, ces espèces de frictions glaciales dans les mêmes circonstances pour lesquelles, dans les fièvres nerveuses, j'ai recommandé les affusions d'eau froide, comme je les recommanderai dans le typhus, peuvent être indiquées dans la peste; c'est ce qu'on ne saurait nier. D'ailleurs, il est de fait que les affusions froides ont été employées avec succès dans la peste de Noja. (Archangelo d'Onofrio, l. c.)

(28) « Les sels neutres, et surtout le sel de nitre ou les sels ammoniacaux doux doivent être ajoutés (au petit-lait, à la décoction d'orge, d'avoine, etc.), mais à dose toujours fractionnaire, de peur d'exciter plus que de raison les évacuations urinaires et alvines, et de donner une autre voie à l'excrétion de la peau, si utile dans la peste. » (Chenot, l. c., p. 124.)

(29) Pour diminuer la douleur de tête, on applique d'ordinaire aux jambes des irritants de diverses espèces : les cataplasmes de raifort avec de la rhue, du sel et du vinaigre, méritent surtout la préférence. (Forestus, Riverius, Diemerbroeck, l. c., lib. III, cap. VIII, § 7.)

la bile au moyen du vomissement, on doit la provoquer par l'art (30). L'irritation mécanique de la gorge, l'eau tiède, avec du beurre non salé, de l'huile, du miel; de l'oxymel scillitique, de la poudre d'ipécacuanha (31), sont à peu près les seuls vomitifs que l'on puisse employer avec sécurité (32). Bien que l'indication d'un émétique se présente d'ordinaire, surtout au début de la maladie, elle pourrait cependant se rencontrer un peu plus tard (33). Les matières étant expulsées par le vomissement, on doit remédier aux troubles qui peuvent en être la conséquence par les narcotiques (34). Il faut se garder en effet de penser à recourir aux émétiques, tant que l'envie de vomir existe. On a vu certainement cette envie se manifester sans saburre (35), et n'être que l'effet d'une gastrite latente (36). Cela fait comprendre combien il est difficile de bien saisir les cas qui réclament les vomitifs dans la peste (37). Ceux où il y a indication d'employer les *médicaments qui relâchent le ventre* n'offrent pas de moins grandes difficultés (38). Quoique en effet, dans une épidémie de peste, où les évacuations spontanées seraient utiles aux autres malades et chez un sujet où un excès antécédent, le gonflement du ventre, les douleurs vagues, les borborygmes, la tension des hypochondres, leur souffrance et d'autres signes, annonceraient que les matières accumulées dans

---

(30) « Quelquefois la nature, surtout quand les forces sont encore bonnes, expulse elle-même cette saburre, par un vomissement spontané; il arrive cependant assez souvent que, soit par faiblesse, soit à cause de la ténacité des matières, elle oublie ses fonctions, et qu'on doit l'aider au moyen des émétiques. » (Chenot, l. c., p. 147.)

(31) On l'employait de xx à xxx grains pendant la peste de Moscou, en 1771. (Orræus, l. c., p. 29.)

(32) Chenot, l. c.—Déjà Diemerbroeck (l. c., lib. III, cap. v, § 5) avait remarqué que l'usage de l'antimoine (conseillé par Droetus, l. c., cap. II; — Quercetanus in Alex., lib. II, cap. VII; — Sala, l. c., etc.), pour provoquer le vomissement dans la peste, n'était rien moins que sûr.

(33) « Un fait réel et qui doit être noté, c'est qu'il peut facilement arriver, surtout chez les malades qui sont sous le poids d'une fièvre putride, que pendant la marche de la maladie, la saburre et surtout la bile se rassemblent vers l'estomac, où il n'y en avait point au début, et que par conséquent dès qu'elles manifestent leur présence on doive leur procurer une issue par le vomissement, ou, si le cas l'exige, par les selles. » (Chenot, l. c., p. 149.)

(34) Rondelet et plusieurs autres médecins enseignent qu'on ne doit pas arrêter les vomissements dans la peste, mais qu'on doit au contraire recourir aux vomitifs. Mais Diemerbroeck (op. c., lib. III, cap. IX, § 1) fait observer que ce conseil ne peut convenir aux vomissements symptomatiques. Il faut en effet, selon lui, se hâter de supprimer ces médicaments, « avant que, la prostration des forces survenant, l'âme elle-même ne soit vomie en même temps que les matières excrétées. » Comme moyens d'arrêter le vomissement symptôme de la peste, voiçi ce qui a été prôné: le vin, surtout le vin du Rhin, avec de l'eau accidulée et du suc de citron (Christophorus de Cock von Kerckwyck, dans Diemerbroeck, l. c., § 2); le carbonate de potasse avec du suc de citron récent ingéré pendant l'effervescence (Rivière, Trait. III, De febre, cap. I); enfin les fomentations sur l'estomac avec une décoction d'herbes aromatiques dans du vin (Mindererus, op. c., cap. XVII; Palmarius, op. c., cap. XXIV.)

(35) « ...... A peine est-il des cas où l'on ne voie pas persister (après le vomitif) cette envie de vomir que l'on observe même chez ceux qui n'offrent aucun indice de matière épaisse dans l'estomac. » (Chenot, l. c., p. 147.)

(36) « Il arrive aussi de temps en temps que le médecin n'est appelé qu'alors qu'une ardeur extrême du cardia, de la douleur, de la fièvre, de la soif et d'autres signes, causés par la fréquence des vomissements, annoncent une inflammation déjà développée ou tout au moins imminente du ventricule. » (Chenot, l. c., p. 151.)

(37) Souvenez-vous du conseil suivant d'un auteur expérimenté. « Si l'état des forces vacille chez un malade, et que les autres symptômes demandent un prompt remède ou qu'on craigne les conséquences fâcheuses du retard dans l'administration d'un vomitif, il est préférable que le malade subisse le danger d'un émétique, plutôt que d'être exposé au péril d'un mal si grave. » (Chenot, l. c., p. 149.)

(38) « Toute évacuation, en effet, qui ne suit pas la même loi et la même mesure que dans l'état de santé dévie l'excrétion cutanée, si nécessaire dans la peste. « (Chenot, l. c., p. 151.)

les intestins cherchent déjà à en sortir, quoique ces moyens ne puissent être prescrits aussi explicitement que nous l'avions fait plus haut (39), néanmoins, on ne doit y recourir qu'après les premiers jours (40) de l'affection, et encore avec beaucoup de douceur (41). Il suffira souvent de ne pas s'opposer à l'élimination spontanée des matières par les selles (42); mais si les évacuations diarrhéiques n'entraînaient au dehors aucun principe nuisible, et qu'au contraire la prostration des forces augmentât de plus en plus, il faudrait les arrêter de suite (43). En général, toutes les fois que dans la peste on remarquera un état d'irritation du tube digestif, on ne devra pas négliger *l'usage de l'huile* (44), on devra remédier à la *complication vermineuse*, non pas au moyen des purgatifs, mais à l'aide des autres anthelmintiques (45). Nous n'aurions pas recours au calomel; le *mercure* est en effet un médicament suspect dans cette maladie (46).

---

(39) N° 3. « Car le séjour dans le corps de matières de cette espèce favorisera la maladie, suscitera des spasmes et des troubles qui s'opposeront tous autant et peut-être davantage à l'excrétion salutaire de la peau et à l'étude du principe miasmatique, que si ces matières eussent été évacuées. En outre, plus elles resteront dans le corps, plus elles s'y corrompront et rendront funeste la diarrhée qui surviendra tôt ou tard. » (Chenot, l. c., p. 152.)

(40) « Tous les malades supportent le resserrement du ventre, au moins jusqu'au quatrième jour, sinon plus longtemps, et cela sans en être incommodés. » (Chenot, l. c., p. 152.)

(41) « Mais il était de la plus haute importance pour nous de rendre ce cathartique si doux que le liquide qui devait s'écouler par les selles fût en même temps séparé...... Nous réduisions en bouillie des prunes de Valachie ou des pêches avec du miel, et nous les faisions prendre par cuillerées aux malades, qui buvaient par dessus de la décoction d'orge chaude. » (Chenot, l. c., p. 153.)

(42) « Quand des selles spontanées et en même temps modérées évacuent la saburre sans nuire aux forces et à la transpiration cutanée, on ne doit faire aucune tentative, soit pour les arrêter, soit pour les troubler. » (Chenot, l. c., p. 154.)

(43) « Nous concluons donc que dans la peste on ne doit pas laisser subsister le flux de ventre (ce que conseillent quelques médecins, qui crient qu'on ne doit pas enfermer le loup dans la bergerie), mais qu'au contraire on doit s'y opposer aussi promptement que possible. » (Diemerbroeck, op. c., lib. II, cap. II, § 1.) — Paré (lib. XXI, cap. 40) recommande contre ces flux le bol d'Arménie, la terre sigillée et autres choses semblables. Diemerbroeck recourait à la thériaque. Angelus Sala (l. c.) conseille des lavements faits avec la décoction de tête de veau dans de l'eau où auront infusé des substances astringentes, telles que la racine de tormentille. Les modernes emploient la poudre de Dower. (Grohmann, l. c., p. 158).

(44) On lit dans Passeri (l. c., p. 81) : « Anche li Olj fissi vegetali, singolarmenti quel d'oliva, usati pur per l'interno, com' è stato suggerito sin dal 1705 da Matteo Giorgi in Genova, quindi dal gran Boheraave, e praticato nella peste di Messina nel 1743, e di recente in quella di Tangeri dal Sr Grabero di Hemso col, Sr Dr Sola con dei vantaggi, potranno giovare. »

(45) « Il est en effet évident que les pestiférés qui ne supportent pas un flux de ventre, quoique peu intense, tolèreront beaucoup moins un fort cathartique...... Si donc on veut employer quelques médicaments vulgaires et approuvés par l'usage, comme spécifiques contre les vers, on devra choisir ceux qui ne sont pas susceptibles de porter le trouble dans l'économie. Ainsi, le soufre, le cinnabre, les poudres absorbantes, la racine de pivoine, de fougère, et autres plantes de cette espèce, peuvent, suivant l'occasion, être mis en usage, pourvu que l'on ne voie rien qui s'y oppose, et que dans ce moment il ne se manifeste aucune indication de plus grande importance. Ainsi, si les forces doivent être en même temps excitées, on devra préférer aux autres médicaments le camphre, la myrrhe, le scordium, la tanaisie, la racine de valériane sauvage, qui, vantées pour leurs propriétés anthelmintiques, jouissent en même temps de celle de stimuler. » (Chenot, l. c., p. 158.)

(46) « Les mercuriaux, sous formes et à doses variées, employés tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, n'ont pas paru de la moindre utilité. » (Orræus, l. c., p. 154.) Grohmann dit, au sujet du calomel (l. c., p. 135) : « Ich wendete ihn oft, und ich gestehe es- oft an unrechten Orten an, wie mir es spæter einleuchtete, verleitet durch so viele Anpreisungen desselben. Seine Wirkung war sicht-

5. *Traitement de la peste nerveuse.* — Des innombrables médicaments auxquels les anciens avaient recours pour relever les forces vitales et détruire les effets vénéneux des contagions pestilentielles (47), les suivants conservent seuls encore quelque renommée dans notre siècle : le *vinaigre* (48), les *acides minéraux* (49), le *camphre* (50),

---

bar æusserst nachtheilig, die Bubonen arteten in ein gangrænœses Ansehen aus, die Carbunkeln wurden brandigter, und überhaupt die Decomposition der Sæfte schien durch den Gebrauch des Calomels noch merhr von ihrem Normal-Zustande sich zu entfernen. » Que penser alors du conseil de Zocchius (l. c.) qui, s'appuyant sur l'analogie entre la peste et la syphilis, et sur la force de l'oxygène, vante l'emploi du mercure sublimé dans la peste?

(47) Il n'entre pas dans notre but de faire le relevé exact de tous ces médicaments. Matthias Unzer (Antidotar. pest., lib. II) en a dressé le catalogue à grand' peine. Il suffira ici de rappeler les principaux : 1° La pierre de bezoar. Gaspard Bauhin (lib. De lap. bezoar, cap. 34e et 37e) a savamment exposé les opinions différentes au sujet de ses propriétés curatives dans la peste. Cette substance fut exclue de la thérapeutique de l'affection qui nous occupe, en raison de son inefficacité, dont ont témoigné Craton (in Epistola ad Thom. Jordanum), Hercules Saxonia (in Praxi, lib. VIII, cap. III), Mindererus (op. c., cap. XV) et Diemerbrœck (op. c., lib. III, cap. V, § VI); 2° le bol d'Arménie, recommandé par Galien (lib. IX De empl. med. facult., cap. De terra samia), et par Fernel (lib. II De abdit., cap. XII); 3° l'émeraude, que vantent Mindererus (l. c.) et Fumanellus (De peste, cap. VI), etc.; 4° le saphir et l'hyacinthe, prônés par Augenius (loc. c., cap. VIII) et Crato (l. c.); 5° le succin, employé par Georg. Agricola (l. c., lib. II); le musc, rejeté d'un commun accord, comme on peut le voir dans Diemerbrœck (op. c., l. II, cap. V, § IX; lib. III, cap. V, § XV) : il est pourtant vanté par Grohmann (l. c., p. 149), qui recommande aussi *l'assa fœtida;* 7° les sels préparés avec les cendres de chardon bénit, de scordium, d'absinthe, de rhue, etc., furent employés par Droetus (l. c., cap. XII), Diemerbrœck (l. c., § X), etc.; 8° la poudre de Forestus (lib. VI in Schol. obs. 16). Elle est composée de douze substances, parmi lesquelles la racine de dictame et de gentiane, le bol d'Arménie, la râpure d'ivoire, de corail, le succin, etc.; 9° l'électuaire d'œuf de l'empereur Maximilien, dont la formule se trouve dans Quercetanus (l. c., cap. V) et dans Diemerbrœck (l. c., § XVI); 10° la thériaque des Allemands de Monavius, composée des ingrédients accoutumés de la thériaque, qui peuvent se rencontrer chez nous purs et sans mélange. (Diemerbrœck, l. c.); 11° l'antidote de Matthiole (in præfat. lib. VI ad Dioscoridem); 12° le baume, que les Grecs ont coutume d'employer comme remède volatil et aromatique, antispasmodique, peut faire beaucoup de bien, suivant Chenot (l. c., p. 133, not.).

(48) Forestus, lib. VI, in Schol. obs. 19. — Lev. Lemnius, II occult., cap. XXXVI. — Diemerbrœck (op. c., lib. III, cap. V, § XXI) dit : « Nous avons observé plusieurs fois que le vinaigre avait été très-utile dans la curation de la peste. »

(49) Mindererus (l. c., cap. XV) s'exprime en ces mots : « Si l'usage des acides minéraux (*vitriolatorum medicamentorum*) m'était interdit ou défendu, je ne voudrais nullement procéder à la curation de la peste, ou du moins je le ferais sans armes contre elle. » Et Diemerbrœck (l. c., § XI) écrit, au sujet des propriétés de l'acide vitriolique étendu : « Non-seulement notre propre expérience, mais encore celle d'un grand nombre de médecins des plus savants, a prouvé ces effets depuis long-temps. » Chenot en convient, mais avertit (l. c., p. 170) « que chez les enfants, on doit user avec précaution des acides, parce que, lorsqu'ils sont fortement irritables, une substance même légèrement acide leur est facilement nuisible pendant une maladie. » Orræus (l. c., p. 101) dit : « A ces remèdes résolutifs et analeptiques se joignait d'ordinaire, avec le succès le plus évident, l'usage de l'esprit de vitriol pendant tout le cours de la maladie.... les nausées et les vomissements, la douleur de tête, le mauvais goût de la bouche et les autres indices d'une affection de l'estomac éprouvaient une rémission manifeste; la diarrhée et le délire étaient arrêtés, les forces s'amendaient, la maturation des bubons et des charbons était avancée. « Grohmann préfère aux autres remèdes les acides minéraux, et spécialement l'acide muriatique oxygéné (l. c., p. 120, 125). Il en est de même de Panvini (l. c.).

(50) Jo. Crato (l. De peste et Epist. med. a Scholzio collecta 103 et 234), ainsi que Goclenius (l. c.), élèvent le camphre au-dessus de tous les remèdes pour

l'*esprit de nitre dulcifié* (51), la *theriaque* d'*Andromaque* (52),

la peste. Mindererus (l. c., cap. xv) en fait l'éloge : « Nous devons faire l'éloge du camphre avec de bien justes raisons ; c'est un alexitère, non pas seulement admirable, mais des plus forts et des plus efficaces contre la peste,» si toutefois il n'y a pas de grandes douleurs de tête ou d'estomac. Gemma (l. c.) confectionna même un électuaire camphré, qu'il assure être très-efficace, tant d'après l'expérience de son père que d'après la sienne propre. Jean Poppius fit dissoudre le camphre dans du vinaigre et l'employa à la dose d'une cuillerée dans la chaleur excitée par le poison pestilentiel. J. Hartmann rapporte s'être servi avec des succès remarquables sur beaucoup de malades de cette eau pestilentielle camphrée pendant la peste de 1611. On employa en outre le camphre pour l'usage extérieur : « Parmi les choses qui peuvent réparer les forces, dit Mindererus (op. c., cap, 76), on doit compter les odeurs qui par leur agréable parfum raniment beaucoup les esprits...... Le camphre est plongé dans de l'eau de rose ; on humecte un linge avec cette eau, et on en frotte le front, les tempes, les lèvres et la région du cœur. » Chenot (l. c., p. 119) dit, au sujet de son usage interne : « On peut espérer beaucoup d'avantage des propriétés pénétrantes, stimulantes, antispasmodiques, diaphorétiques, du camphre. » Et plus bas (p. 138), « par son usage, nous avons vu fréquemment les forces se relever, les pétéchies prendre une couleur moins sombre; bien plus, deux malades..... furent arrachés des portes mêmes du tombeau. » Il employait, toutes les deux ou toutes les trois heures, une poudre composée de deux ou trois grains de camphre avec du sucre, ou même avec du vinaigre distillé.

(51) « Quand la prostration des forces, les douleurs de tête accompagnées de vertiges, et les pertes de connaissance, se manifestant tout-à-coup, réclamaient un prompt remède, alors certainement nul cordial n'offrait de secours plus efficace que l'esprit de nitre dulcifié. Il ranimait l'âme comme languissante, relevait les forces vitales qui fuyaient, enlevait ou tout au moins soulageait les douleurs de tête avec vertiges ; bien plus, il faisait disparaître le dégoût des aliments et corrigeait la perversion du goût. A Iassy, ce médicament acquit tant de célébrité qu'un grand nombre d'officiers affectés des accidents dont je viens de parler m'en demandèrent avec avidité et si fréquemment qu'ils eurent bientôt épuisé ma provision. Je l'ai quelquefois porté dans un jour, suivant l'exigence des symptômes, à la dose de vingt à quarante gouttes dans divers véhicules, le plus souvent dans de l'eau froide. »

(52) Les propriétés de ce médicament sont prouvées par l'expérience d'un grand nombre de siècles. Je passerai sur Galien (lib. De theriaca ad Pisonem, c. 6.), Aétius (Tetrab. iv, serm. i, cap. xcvi, Paul d'Egine (l. ii, cap. xxxvi) et autres anciens, qui n'ont pas connu la peste telle qu'elle existe de nos jours, pour arriver à ceux qui ont traité de la peste avec bubons, et parmi eux surtout à Al. Massaria (l. ii De peste) et à Diemerbrœck (l. c.), dont la lettre écrite en réponse à Guy-Patin, le 25 mars 1658, est très-digne d'être lue. Entre autres choses, il dit : « .... Je vois d'après votre lettre.... ...... que, toute flatterie mise de côté, vous rejetez pleinement mon sentiment sur la thériaque..... Il me paraît pourtant que c'est avec trop de précipitation que vous peignez sous de si noires couleurs ou que vous dénigrez un médicament si ancien, et dont le nom est si célèbre. Je ris aussi des vaines jactances de beaucoup de médecins, surtout des Allemands, qui faisant fi de la thériaque d'Andromachus, comme s'ils devaient apporter quelque chose de mieux, ont imaginé, décrit et élevé jusqu'au ciel un grand nombre d'autres médicaments, composés et antidotes, dont le temps a détruit toute la renommée à cause de leur efficacité moindre et de l'incertitude plus grande de leurs effets..... La thériaque est à la vérité un amas d'un grand nombre de substances simples très-différentes, mais cela n'ôte rien à ses qualités..... Pour ce qui est des propriétés échauffantes de la thériaque..... lorsque la peste ne s'accompagne pas de fièvre, quelle chose alors, je vous prie, défend l'usage de la thériaque parce qu'elle est échauffante ?.... Dans ce cas., j'ai toujours été très heureux dans l'emploi de cette substance. C'est d'après mon expérience, et non d'après la tradition des anciens, que j'écris ces lignes.... Que si par hasard quelqu'un s'imagine pouvoir obtenir plus facilement la guérison de la peste par les saignées et les purgatifs, il ne sera pas moins malheureux dans le traitement de cette affection que s'il voulait guérir la vérole sans bois de gaïac, sans salsepareille, ni mercure, ni autres antidotes.... » Chenot (l. c., p. 121) avait aussi parmi les narco-

le *vin* (53) et enfin les *vésicatoires* (54).

6. *Traitement des bubons.* — Les *bubons* (contre lesquels on a souvent employé des moyens absurdes (55))

tiques fait choix principalement de la thériaque, « qui, connue en effet en Valachie, n'était rejetée d'aucune pharmacie, et dont l'usage du reste est précieux. » Passeri (l. c., p. 83) dit : « Io ho sperimentato utilissimo come attonante sudorifero il the con della teriaca. »

(53) Mindererus (op. c., c. XIX) dit, au sujet de l'usage du vin dans la peste : « Le vin employé en temps et lieu, toutes les circonstances étant bien examinées, devient un médicament de la plus grande utilité : il rétablit les malades avec la plus grande rapidité, et, régénérant les esprits, leur fait reprendre des forces, les revivifie, en quelque sorte, à tel point qu'il est permis de s'étonner quelquefois de la promptitude avec laquelle la nature épuisée à un si haut point se ranime et se réveille sous l'influence d'un peu de vin. » Julius Palmarius (op. c., cap. XVI) s'exprime ainsi : « La boisson sera du vin blanc ou paillé, parfumé, bien clarifié et bien fait; il a pour effet de réparer et rétablir d'une manière admirable les forces de la nature en langueur, et les esprits en désordre; c'est le meilleur antidote du venin pestilentiel. Jamais on ne doit le refuser à ceux qui sont affectés de peste simple : on le coupera seulement avec de l'eau dans laquelle on aura fait bouillir de la râpure de corne de cerf. Il sera étendu suivant les habitudes du malade, si la peste est simple et ne s'accompagne ni de soif ni d'ardeur notable. Mais si elle est compliquée de fièvre putride, que la chaleur, la douleur et la soif tourmentent le malade; si, de plus, l'ardeur à laquelle il est en proie est des plus violentes, si le pays est brûlant, ou si le mal est bilieux de sa nature, alors on choisira un vin moins chargé, qui sera étendu et tempéré avec plus de libéralité, ou même on pourra l'interdire complètement. » Rivière (lib. De febr., sect. III, cap. I) dit aussi qu'il administra très-souvent avec succès le vin aux sujets pestiférés. Diemerbroeck (op. c., lib. III, cap. III, § VI) concilie de la manière suivante les dissidences qui existent entre les médecins au sujet de l'usage du vin dans la peste. « Nous dirons, pour arriver à la solution de la question, que, dans le cas de grande faiblesse ou de syncope, on peut permettre l'usage du vin, pourvu que le malade ne soit point trop bilieux, que la fièvre ne soit pas très-ardente, qu'il n'y ait pas de douleur de tête, ni aucun signe de délire, ni d'inflammation de quelques viscères; pourvu que le malade soit habitué au vin et que ce ne soit pas un enfant; pourvu que la maladie ne soit pas à son début, mais vers la période d'état. Hors ces cas, un vin léger, étendu, acidulé et aqueux, peut être accordé, car il rend avec rapidité les forces, fortifie les viscères et résiste à la malignité de l'affection. » Chenot (l. c., p. 135) dit : « Mêlé avec du petit-lait ou une infusion stimulante, le vin, entre autres choses, convient surtout aux malades qui, languissants, en proie à l'insomnie, moroses, offrent de la stupeur et du trouble dans l'esprit, et cependant conservent le pouls à l'état naturel. »

(54) Les anciens faisaient le plus grand cas, dans le traitement de la peste, des vésicatoires, qu'ils appliquaient au bras, à trois doigts au-dessus du carpe, et à la partie interne des jambes, au-dessus des malléoles. Marsilius Ficinus fit usage, avant l'éruption des bubons et des anthrax, de vésicatoires peu au-dessus du carpe, à la partie interne du bras droit et à la partie interne du membre inférieur droit au-dessus du talon. Jacob, de Partibus (in Comm. suprà primam quart. Avicennæ, cap. De febr. pest.), énumère, entre autres remèdes convenables, les vésicatoires appliqués au bras et aux jambes. Hercule Saxonia fait aussi un grand cas de la révulsion obtenue par le moyen des vésicatoires (lib. De phœnig.). Diemerbroeck (op. c., lib. III, cap. XII, § V) dit : « Nous avons observé des milliers de fois les bons effets des vésicatoires dans cette épidémie de peste. » On lit dans Chenot (l. c., p. 140) : « Les vésicatoires..... sont pareillement indiqués chez tous les malades que la force vitale abandonne. » Grohmann, non-seulement vante les effets des vésicatoires, mais encore ceux des cantharides prises à l'intérieur de quart d'heure en quart d'heure à la dose d'un huitième de grain (l. c., p. 194). Ce fut la supposition que l'état paralytique dans la peste pourrait être ainsi combattu qui lui suggéra l'emploi de ce remède que personne n'avait encore indiqué.

(55) C'est dans le but d'amener le venin de la peste hors des bubons, comme par une puissance magnétique, qu'on appliquait sur ces tumeurs des huîtres, des grenouilles, des tortues, des limaçons, des crapauds, des tanches, des anguilles, des murènes, des moineaux, des coqs, des paons, des corneilles, des corbeaux, etc., comme on peut le voir

doivent être traités suivant le caractère de la peste : en général, on ne s'attachera pas à en obtenir la résolution (56), on ne cherchera pas à les faire disparaître violemment (57). Dès qu'ils apparaîtront à l'aine ou sous les aisselles (58), on les couvrira d'*éponges imbibées d'eau chaude* (59), d'un *cataplasme émollient* (60), ou encore d'un *emplâtre simple* (61). Une douleur violente récla-

---

dans Paracelse (lib. De peste tractatus I). On peut encore voir les éloges nombreux accordés par Palmarius (l. c., cap. II), Pierre Salius (l. c., cap. XXIII), Alex. Massaria (l. c., lib. II), etc., à l'huile de scorpion; éloges qu'aujourd'hui, comme je l'ai dit plus haut, on accorde à l'huile simple. Barbette recommandait aussi l'emplâtre magnétique arsénical.

(56) « Quelques médecins d'un grand nom pensent que les résolutifs peuvent suffire pour terminer avec le plus de sécurité et le moins de souffrance possible la cure de toutes les tumeurs pestilentielles..... Pour nous, nous voyons cependant plus de sûreté et de certitude dans la guérison qu'on obtient par la suppuration, terminaison que tant de siècles ont jusqu'à présent regardée comme la meilleure, comme celle qu'approuve davantage l'expérience elle-même; c'est d'elle aussi que, dans la peste dont nous parlons, nous avons obtenu les meilleurs effets et les plus grands succès » (Diemerbroeck, l. c., lib. III, cap. XII, § I.) On lit dans Chenot (l. c., p. 175) : « Tant donc que les bubons resteront (ce qui est très-commun au début) comme indécis entre l'une ou l'autre terminaison, la raison nous persuade de suivre une voie mitoyenne et d'abandonner l'événement à la détermination de la nature, le plus fréquemment plus sage que l'art, et de ne rien tenter qui puisse la traverser dans ce qu'elle médite. » Et dans Orræus (l. c., p. 103). « Quand le bubon, dès les premiers jours de la maladie, s'accroissait sans interruption et faisait proéminer en tumeur uniforme le tissu cellulaire environnant, quand du reste l'état des forces du malade était passable, il suffisait alors des remèdes externes émollients et huileux pour produire l'effet espéré. »

(57) Zacutus Lusitanus (lib. III, Prax. admirab. obs. 3) conseille l'application de ventouses au voisinage des bubons. D'autres appliquent sur les bubons même ces ventouses avec beaucoup de flamme. Cette méthode, d'après les observations de Diemerbroeck (l. c., § VIII), non-seulement ne produit jamais d'amélioration, mais cause toujours des souffrances inouïes, des fièvres intenses, des inquiétudes et la plus grande anxiété. Déjà Al. Massaria (op. c., l. II) la rejette, disant : « Ces tumeurs ne doivent pas être traitées si rigoureusement et avec tant de rudesse, tant à leur début qu'à leur déclin, puisque nous devons mettre continuellement nos soins à aider et favoriser la nature, et non pas à la fatiguer et l'affaiblir davantage par quelque moyen que ce soit. » — « Il y eut aussi des médecins, dit Orræus (l. c., p. 104), tant à Jassy qu'à Moscou, qui mêlaient des cantharides à ces cataplasmes; mais jamais, autant que j'ai pu le connaître, avec quelque succès ; car l'épiderme enlevé, il se produisait rapidement une croûte gangréneuse, analogue à celle du charbon sec, et jamais la suppuration du bubon n'en fut la suite. » Lernet (l. c.) avoue que le même accident suivit l'emploi des vésicatoires (l. c.). Néanmoins Grohmann les employa encore (l. c., p. 180).

(58) Pour les tumeurs qui se manifestent près des oreilles ou sur le cou, Diemerbrœck veut que si on ne les laisse pas en repos, on n'aide au moins à leur développement que par des moyens peu nombreux et très-faibles; on a vu quelquefois, en effet, ces tumeurs acquérir un volume énorme, mettre les malades en danger de suffocation, et être funestes à un grand nombre. Romani (l. c.) donne le même conseil.

(59) « Mais c'est surtout chez ces malades (ceux affectés de peste inflammatoire) que les fomentations à l'aide d'éponges et de linges imbibés d'une eau modérément chaude, et légèrement chargée d'un principe résolutif, faites sous les aisselles surtout, et aux aines, paraissent ne pas devoir rester sans effet. » (Chenot, l. c., p. 124).

(60) De feuilles de mauves, de graine de lin, etc. « Les fomentations et les cataplasmes, dit Chenot (l. c., p. 172), sont quelquefois d'un usage précieux et très-nécessaire; ils ont cependant un désavantage, c'est qu'ils doivent être préparés chez les malades, être placés à un certain degré de chaleur, être maintenus à cette température et fréquemment renouvelés ; que par conséquent ils exigent que le malade soit découvert et nécessitent des serviteurs habiles et zélés dont il y a d'ordinaire si grande pénurie pendant la peste. »

(61) Par exemple, celui de diachylum. — Diemerbrœck (l. c.) mit souvent, de-

mera l'application des *narcotiques* (62). Si les bubons sortaient avec difficulté, on favorisera leur développement et leur suppuration par des applications d'*oignon* légèrement *rôti cuit* avec de la *racine de scille*, de *levain* ou d'une *autre pâte* (63), de farine de *moutarde*. Tant que les bubons ne seront pas complètement mûrs, on n'y portera pas le fer (64); autrement l'on n'aurait à attendre que des souffrances sans résultat (65), la gangrène, ou du moins un ulcère de guérison difficile (66). Le bubon gangréneux sera traité comme le charbon.

7. *Traitement des anthrax et des charbons.* — On a employé dans le traitement des anthrax et des charbons pestilentiels : la *saignée* (67) (on l'approuvera dans la peste inflammatoire seule, ailleurs on doit la rejeter (68)), la *scarification* et l'*excision* (69), la racine de *grande consoude* (70), les feuilles de *scabieuse*

---

puis le début jusqu'à suppuration terminée, ce seul emplâtre.

Prenez : Gomme de galbanum dissoute dans du vinaigre. — Emplâtre oxycroceum. — Dyachilum gommé. Une once de chaque. M.

Chenot (l. c., p. 172) dit : « Les emplâtres sont les topiques les plus commodes, parce que le chirurgien peut à loisir les étendre sur la toile, les porter et les distribuer aux malades, parce qu'ils s'appliquent plus facilement, adhèrent davantage et demandent moins fréquemment à être renouvelés. »

(62) « D'autres .... remplissaient de thériaque de gros oignons un peu creusés et les faisaient cuire sous les cendres chaudes ; ils les écrasaient ensuite en guise de cataplasme, et, les mêlant à de l'axonge de poix, ils les appliquaient sur les tumeurs avec succès ; nous l'avons nous même essayé plus d'une fois avec bonheur pour de pauvres gens, mais nous ne mêlions la thériaque qu'après la cuisson des oignons. » (Diemerbrœck l. c., § 14). Chenot (l. c., p. 175) combattait les douleurs aiguës des bubons par des cataplasmes émollients, mêlés de cynoglosse, de morelle et de jusquiame. « Quelquefois, dit-il, la thériaque, appliquée sous forme d'emplâtre, satisfait pleinement à l'indication. »

(63) « Le succès a encore été plus satisfaisant avec un remède domestique, usité dans toute la Russie, savoir : une pâte de farine de froment ou de seigle avec suffisante quantité de miel réduite en forme d'emplâtre, et appliquée, une fois par jour au moins, sur les bubons; la maturation, quand elle devait s'ensuivre, a été provoquée très-promptement. » (Orræus, l. c., p. 104). Romani (l. c.) entre autres choses recommande les cataplasmes de levain, de blanc d'œuf et de graisse de porc.

(64) « Il paraît donc beaucoup plus prudent d'attendre la maturité parfaite d'un bubon qui s'abcède. » (Chenot, l. c., p. 104.)

(65) « Quelques médecins donnent le conseil d'ouvrir avec le bistouri, par incision, les bubons avant qu'ils soient parvenus à pleine maturation..... Ce conseil nous paraît tout-à-fait nuisible, parce qu'une grande douleur est la suite de cette ouverture prématurée, et qu'il en résulte une vive exacerbation de la fièvre avec prostration des forces. » (Diemerbrœck, l. c., § 18.)

(66) Lernet (l. c.). Quelquefois la condition d'ulcère rebelle peut dépendre de quelqu'autre vice de la constitution du malade, par exemple, des scrofules, de la goutte, de la syphilis.

(67) En particulier, Galien (lib. XIV, Meth. méd., cap. X), Paul d'Egine (lib. IV, cap. XXV) et Oribase (De curat. morb., lib. III, cap. XXVII), Léonard Fuchs, J. Cornaro, Ant. Lusitanus, etc.

(68) « J'ajouterai seulement que dans cette épidémie (à Nimégues, en 1635-37) l'expérience fut si contraire à ce mode de traitement que de tous ceux auxquels en raison du charbon on fit l'ouverture de la veine, je n'en vis réchapper aucun. » (Diemerbrœck, op. c., lib. III, cap. XIII, § 1.)

(69) Houlier, Plater et plusieurs autres médecins célèbres conseillent de scarifier profondément les anthrax ou même de les diviser jusqu'à la base à l'aide du rasoir, malgré les douleurs extrêmes des patients. Mais Diemerbrœck nous apprend que ces scarifications profondes et ces excisions eurent les plus mauvais résultats dans la peste dont il donne la description (l. c., § 7). — « Tous les écrivains qui ont traité de la peste conseillent d'inciser les charbons jusqu'au vif avec le scalpel pour faciliter la séparation de l'escharre. Dans la peste que nous décrivons, les charbons furent scarifiés chez nombre de malades dont la mort ne fut nullement retardée. La séparation de l'escharre est l'œuvre de la nature. » (Mertens, op. c., P. II, cap. III, p. 140.)

(70) Jean Tagault (Inst. chirur., lib. I, cap. VII) écrit que la grande consoude, broyée entre deux pierres, guérit les anthrax comme par miracle.

des champs (71), le *froment* (72), la *chair de bœuf* (73), le *saphir* (74), le *jaune d'œuf avec du sel* (75); le *goudron* (76); la *suie* (77); les *vésicatoires*; le *fer incandescent* (78) et le *beurre d'antimoine* (79). En général, plus on les traite avec douceur, plus vite on les voit guérir (80); souvent, pendant les premiers jours, il suffit de couvrir l'anthrax et le charbon d'une feuille de *chou rouge* enduite d'huile de navette (81), ou bien d'y faire des fomentations saturnines (82). On peut, si on le juge à propos, diviser avec des ciseaux la vésicule qui couronne la tumeur (83). Sur les charbons gangréneux, on applique d'ordinaire des fomentations avec la décoction de quinquina (avec addition de sel ammoniac et d'alun). L'usage interne du quinquina ne paraît pas être ici de grande utilité (84). Il fau-

---

(71) Bauderonus (Prax., tract. II, cap. II) conseille la scabieuse verte, broyée dans un mortier de pierre et appliquée sur les anthrax en guise de cataplasme, comme une remède des plus efficaces.

(72) Jac. Horstius (l. c.) dit que le blé mâché par des personnes en santé et appliqué sur les anthrax les guérit parfaitement.

(73) Nicol. Mirepsus (sect. XXXVIII, cap. CLXII) dit : « Ecrasez avec soin de la chair de bœuf, mettez-la sur les charbons, enlevez-la le troisième jour après ; le charbon se détache avec sa racine : c'est un fait prouvé. »

(74) Le saphir placé autour d'un charbon provoque une élimination plus prompte, au témoignage de J. Hartmann, de Sennert, de Jac. Horstius et autres, entraînés par l'autorité de Paracelse.

(75) Diemerbrœck (l. c.).

(76) Angelus Sala (l. c.).

(77) Paré (op. c., lib. XXI, cap. XXXIV). Prenez : suie de cheminée, quatre onces ;—sel commun, deux onces; réduisez en poussière, et ajoutez : deux blancs d'œuf et agitez le tout jusqu'à ce qu'on ait donné la consistance de bouillie au médicament, qui sera appliqué tiède.

(78) « .... Jamais nous n'en avons pu remarquer un effet favorable. » (Diemerbrœck, l. c., § 6.)

(79) « .... Alors que le charbon est déjà fixé, on en enduit la circonférence avec une plume, et c'est vraiment une chose étonnante que la rapidité avec laquelle s'effectue la séparation des parties mortifiées d'avec les parties saines, de telle sorte qu'ensuite on termine facilement la cure à l'aide d'emplâtres. » (Diemerbrœck, l. c.) — « Cette méthode ancienne, cruelle au premier aspect, dit Orræus (l. c., p. 106, not.), n'est pas approuvée par beaucoup de médecins. Néanmoins, appuyé sur une expérience certaine, j'ose assurer, qu'elle est à peine douloureuse, et qu'elle est nécessaire en raison des circonstances qui réclament un remède très-prompt. » Cependant Orræus préfère à l'application de beurre d'antimoine, de fréquentes et profondes scarifications à l'entour de la partie mortifiée.

(80) Ce sont à peu près les paroles de Diemerbrœck (l. c.), avec lequel s'accorde Chenot (l. c., p. 185).

(81) Diemerbrœck (l. c.). Ecoutons Chenot (l. c., p. 186 : « De tout ceci, il s'ensuit naturellement que le premier stade du charbon, qui est l'inflammation, réclame une très-grande sollicitude de la part du médecin. C'est de cette période, en effet, que dépendent les suivantes..... On aura donc recours aux émollients dont l'emploi bornera l'étendue du phlegmon et surtout mettra un terme à la douleur et à la chaleur. »

(82) « Le traitement des charbons au début et de ceux développés est tout-à-fait différent. L'inflammation du charbon, ordinairement humide, par l'emploi hâtif des sudorifiques, au début même de la peste, se terminait parfaitement après la cessation de la fièvre par résolution, ou par un abcès peu étendu et facile à guérir ; l'on n'avait ici besoin d'autres remèdes que de vinaigre un peu fort en fomentations. Mais si elle devenait plus grave et se traçait en sillons plus longs, on avait recours aussi aux médicaments saturnins, tels que l'eau végéto-minérale de Goulard, l'emplâtre blanc cuit, etc. » (Orræus, l. c., p. 106.)

(83) « Nous n'avons observé du moins aucun mauvais effet de son ouverture artificielle, mais aussi rien de nuisible n'est résulté de sa rupture spontanée. » (Chenot, l. c., p. 188.) Et Orræus (l. c., p. 106) : « Quand les pustules apparaissaient, on les coupait avec des ciseaux, et, après avoir abstergé la sanie, on pratiquait des scarifications superficielles, puis on pansait le petit ulcère avec de l'onguent digestif, jusqu'à mondification parfaite, puis on avait recours aux cicatrisants. »

(84) « .... Nous n'avons pu constater si l'écorce péruvienne était aussi puissante dans la séparation de l'escharre des charbons que dans la gangrène intercurrente aux autres affections. » (Chenot, l. c. p. 143). Orrœus (l. c., p. 22) affirme que, dans la peste en géné-

dra faire attention, en outre, de ne pas approcher de substances irritantes de l'ulcère simple qui reste après la séparation de l'escharre ou même des parties saines. Ces irritants ne conviennent que dans le cas de flaccidité de la partie (85).

8. — Il faut pendant ce temps se rappeler que l'issue de la maladie ne dépend pas de la condition des bubons et des anthrax, mais de l'état de tout le corps. Plût à Dieu que, pour amender cet état, la médecine pût fournir des secours efficaces ! (86).

§ IX. *Prophylaxie.*

1. *Introduction.* — Si jusqu'ici la médecine a été de peu d'utilité dans le traitement de la peste (1), on doit au moins établir des préceptes destinés à prévenir le développement de cette terrible maladie (2). Plût à Dieu qu'ils pussent ne pas trouver d'obstacles !

2. *Souhaits.* — C'est ainsi qu'avant tout l'extinction de la peste chez les Turcs serait à désirer. L'obstacle à la réalisation de ce vœu est bien plutôt dans les opinions préconçues de ce peuple que dans les dogmes de la religion de Mahomet elle-même (3). S'il continue à adhérer avec une opiniâtreté par trop forte à ces opinions, son expulsion hors de l'Europe serait à souhaiter (4).

3. *Barrière qu'on doit, en attendant, lui opposer.* — Mais jusqu'à ce qu'il soit permis à la sainte alliance des monarques,

---

ral, « l'écorce du Pérou n'a aucune vertu particulière. » Cependant Mertens (l. c., P. II, cap. III, p. 132-35) ne la dédaigne pas complètement. Grohmann (l. c., p. 144) restreint l'usage de cette écorce à la peste à marche plus lente et accompagnée de gangrène.

(85) « Si cependant la chair vive paraît plus molle et plus pâle que de raison, si le liquide qui afflue entre l'escharre et les parties vivantes est trop ténu, comme séreux et presque aqueux, si de là résulte une marche trop lente de l'élimination, il est important d'exciter par des remèdes internes les mouvements languissants des humeurs, et d'ajouter, au moyen d'applications externes, du stimulus et de la force à des vaisseaux qui restent flasques. » (Chenot, l. c., p. 191.)

(86) « D'où il est permis de conclure que le funeste génie de la peste est de beaucoup au-dessus des forces de tous les médicaments connus, même de ceux les mieux appropriés à sa nature. » (Mertens, l. c., p. 136.)

(1) « Que si nous arrivons à parler du traitement de la peste, nous trouverons dans les écrits des médecins beaucoup de fumée, mais peu de lumière. Quoiqu'en effet ils préconisent des remèdes très-choisis, qu'ils leur attribuent une puissance capable de résusciter des morts, remèdes auxquels il ne manque absolument rien que d'être mis en œuvre, l'expérience dans la peste de cette ville les a tous reconnus inutiles, vains et sans force. » (Gastaldi, l. c., cap. I.)

(2) Beckmann (Beytræge zur Geschichte der Erfindungen, 2 B., 4 St., p. 582) prétend que le moyen de s'opposer à la propagation de la contagion de la peste a été découvert, non par les médecins, mais par les magistrats. Mais d'après ce qui est dit plus bas (nº 3, not. 16), il sera facile de voir qu'il a confondu l'exécution des ordonnances avec le conseil.

(3) Témoin Thom. Mac. Gill (Reisen in der Türkey, Italien und Russland wæhrend der Jahre 1803—1806, mit einer Schilderung der griechischen Inseln. V. Journ. f. die neuesten Land-und Seereisen. 17 B., p. 298). Les Turcs commencent à considérer la peste avec moins d'indifférence, assertion que m'a aussi confirmée mon cousin le Dr. Ludovic Frank, en me racontant qu'Ali, pacha de Janina, dont il avait été médecin, n'avait négligé, lors de la peste qui ravagea la Thessalie, aucune précaution pour détourner le fléau.

(4) Voltaire écrivait ainsi à Catherine II, impératrice de Russie, le 20 novembre 1770 : « On parle toujours de peste en Allemagne, on la craint, on exige partout des billets de santé, et l'on ne songe pas que si on avait aidé votre majesté à chasser cette année les Turcs de l'Europe, on aurait pour jamais chassé la peste avec eux. (Lettres de l'impératrice de Russie et de M. de Voltaire, lettre LXIV, p. 125.) Et de même, Harless (Præf. ad Schœnberg, l. c.) : « Nur wenn diese türkisch-tatarischen und maurischen Lænder und Vœlker mit der Vertreibung ihrer unrechtmæssigen Despoten christliche Regierungen und mit diesen die Europæischen Sitten, Europæische Civilisation und Cultur, und Europæische Gesetze und Freyheit unter dem Gesetz erhalten haben werden, nur dann, aber dann auch gewiss læsst sich gænzliche Ausrottung der Pest für Europa erwarten. »

qui n'a pas à examiner seulement les choses sous *un seul* point de vue, de faire droit à ce désir exprimé seulement dans l'intérêt de la santé publique, tant qu'elle ne pourra pas accumuler ainsi bienfaits sur bienfaits (5), on devra opposer des barrières à la peste, qui menace toujours plus ou moins de faire irruption dans notre Europe. La divine Providence, invoquée long-temps auparavant par des prières (6), des cérémonies et des pélerinages religieux (7) et autres œuvres pieuses (8), a daigné enfin révéler aux chrétiens le moyen d'ériger ces barrières.

4. *Histoire de la quarantaine médicale.* — D'abord la république de Venise en 1748 établit, non point comme on l'a avancé faussement (9), une *quarantaine médicale* (10), mais au moins *un conseil de santé* contre la peste (11). Cette institution fut par la suite (12) de plus en plus perfectionnée, surtout par l'introduction de *témoins de santé* (vulgairement *Zagata*(13). Dans *la grande île Baléare* (14), et à *Milan* (15), peu de

(5) La paix dont l'Europe jouit en ce moment est de la plus grande utilité pour repousser le fléau de la peste. Les précautions convenables contre cette affection peuvent en effet à peine être gardées en temps de guerre et de troubles. C'est ainsi que Diemerbrœck explique la négligence apportée à l'exécution des lois contre la peste, dans son siècle (op. c., lib. II, cap. III, § 1), parce que le magistrat, préposé à la ville, embarrassé à cette époque, par le tumulte de la guerre et par le voisinage des ennemis, était tellement occupé à chercher comment il pourrait se tirer de ses dangers, que les maux du dedans, c'est-à-dire la peste, ne pouvaient obtenir qu'une attention moindre. (Voyez aussi Schœnberg, op. c., p. 13.)

(6) Wadding, Annal. minor., vol. VIII, p. 25- — Raynald, a. 1348, n° 32, 34. — Torfæus, l. c., p. 479.

(7) Barnes, l. c. — Glückliche Chronica, 6 B. f. 261, B. Leipzig, 1611, fol.

(8) Telles que des dons offerts aux monastères (Becker, Geschichte von Lübeck, 1 th., p. 269. — Richter, l. c., 1 th., p. 205, 243), et aux hôpitaux (M. Villani, l. c., p. 16); et des vœux à l'accomplissement desquels, aussi bien qu'aux témoignages d'un esprit reconnaissant envers la Divinité, on doit de superbes monuments, tels que les temples del Redentore, à Venise (après la peste de 1575), di nostra Signora della Salute (après la peste de 1630), l'église de Sainte-Marie, à Raguse (après la peste de 1534), celle de Saint-Charles, à Vienne (après la peste de 1713); les pyramides élevées à la Sainte-Trinité, tant à Vienne, sur la place Graben (après la peste de 1693), que dans plusieurs villes ; tels encore que les peintures qui ornent les lieux publics, et, par exemple, la porte de Naples (après la peste de 1656).

(9) Mead, op. med. edit., Goett., 1748, vol. II, p. 40. — Muratori, l. c., lib. I, cap. II, p. 65.

(10) G. W. Wedel, Centur. exercitat. médico-patholog. Exercitat. de quadragesima medica. Jenæ, 1701, déc. IV, p. 16.

(11) Le Bret, Staatsgeschichte der Republik Venedig, 2 th. 2, Abtheil, p. 752. Riga, 1775. V. Howard, op. c.

(12) En 1478, 1485, 1504 et 1585.

(13) Cronica di Verona, t. III, p. 93. Verona, 1744.

(14) « Bey der zweyten grossen Pest-Epidemie, welche in diesem Jahre (1472) die Insel Majorka heimsuchte, wurde Doctor Lucian Colomines, schon früher œffentlicher Gesundheitsbeamter zu Palma, als Medico morbero mit einem Ausschuss anderer Beamten beauftragt, eine allgenseine Verordnung zu treffen, welche aus drey oder vier Capiteln bestand. Es wurde diesem Gesundheitsrath ein Pestspital übergeben und alle Ortsobrigkeiten angewiesen, bey ausbrechenden Pestepidemien sich an denselben zu wenden. Es durfte keine Versteigerung stat finden, ehe sie demselben angezeigt worden war, er hatte Criminal-Jurisdiction, und die Vice-Kœnige hatten den gemessenen Befehl, ihn in allen seinen Verordnungen aufs genaueste zu unterstützen. Fremde Schiffe wurden auf genaueste examinirt, und wenn sie sich über ihren Gesundheitszustand nicht genau ausweisen konnten, so mussten sie vierzig Tage und wohl noch længer Quarantaine halten. » (Villalba in Schnurrer, op. c., 2 th., p. 16 seq.)

(15) Le 17 janvier 1374, le vicomte Bernabo rendit un décret portant qu'à l'apparition du premier signe de peste dans la Lombardie le malade fût aussitôt porté de la ville dans les champs, que les hommes qui rendraient ce service au malade s'abstiendraient de tout commerce avec les autres pendant dix jours, que les biens de ceux qui auraient introduit la peste seraient confisqués, etc. (Muratori, Script. rerum ital. chronicon. regiense, t. XVIII, p. 82.) Dans la loi

temps après, on porta des lois médico-politiques pour arrêter la peste ; il en fut de même à *Raguse*, et cela d'après le conseil d'un médecin (16). En Russie, les premières lois relatives à la peste furent promulguées vers le milieu du dix-septième siècle (17). Ces lois acquirent dans le siècle suivant un degré élevé de perfection, mais non le plus grand (18), comme on le peut voir d'après les ouvrages publiés sur ce sujet (19). Nous n'énumérons pas ces ordonnances ni ne les examinons, parce qu'elles appartiennent entièrement à la police médicale. A elle encore, strictement parlant, appartiendrait l'étude du *régime dans la peste*; mais comme on ne peut le séparer du reste de la doctrine de cette maladie, nous allons nous en occuper ici.

5. *De l'administration relative à la peste en général.*—Pour établir une *administration* spéciale pour la *peste*, il ne faut point attendre l'arrivée de la maladie, mais tout préparer à l'avance en cas d'événement fâcheux. On fera donc un *réglement* (20) qui exposera les fonctions respectives de l'ordonnateur suprême, des chefs des soldats, des magistrats, de la police, du clergé, du médecin directeur, des médecins et chirurgiens chargés des traitements et des hommes sous leurs ordres, et qui sera rédigé de ma-

---

promulguée en janvier 1399, on ordonne de livrer aux flammes les objets souillés par la peste, de purifier les maisons infectées, de mettre en usage la surveillance militaire, etc. (Muratori, op. c., t. xvi, p. 560.)

(16) L'illustre Frari (l. c., p. 329, not.) rapporte un passage très-remarquable de la Bibliothèque des écrivains de Raguse (nº clxxv). Ce passage a trait à la biographie du Dr. Jacob Gondoald de Ferrare, qui, depuis l'année 1410 jusqu'en 1436 (époque de sa mort), pratiqua à Raguse. Voici ce qu'on y lit : « Aussi, au retour de la peste qui régna cette fois depuis le neuvième jour des kalendes de mai de l'an 1422, jusqu'au troisième des ides de juin de l'année suivante, Jacob eut soin de faire séparer les personnes en santé des personnes malades, et par cette précaution fit qu'il en mourut beaucoup moins qu'ailleurs. C'est pourquoi, par une décision prise d'après son avis, à une troisième invasion de la peste dans la ville, on eut soin de faire transporter encore plus loin les sujets infectés, et on veilla à ce que personne ne s'approchât trop près d'eux, et ne touchât les choses qui avaient été en contact avec eux. De cette manière, du huitième jour des calendes de mai jusqu'au cinquième de celles de novembre, temps pendant lequel la peste régna, on ne perdit qu'un très-petit nombre de malades. Pendant la même année, à la fin d'août, la peste se développa dans l'île de Calamata (appelée en langue illyrique Kolocep), et d'après les conseils de J. Gondoald, on eut soin de faire brûler tout les vêtements et le reste du mobilier des malades, après en avoir payé le prix aux dépens du trésor public ; ce fut ainsi qu'on alla au-devant du mal. En outre, le sénat de Raguse avait, dès l'année 1466, établi un hôpital (lazzaretto) pour les malades attaqués de la peste. « Quello che tuttavia il solo esiste, ed è il solo in Dalmazia che accoglie le merci sospette provenienti per la via di terra dalla vicina Turchia. » (Frari, l. c., p. 337.)

(17) En 1654, sous le règne d'Alexis Michailowitsch. (Richter, op. c., 2 th., p. 157.)

(18) Ce qui reste surtout à désirer, c'est qu'on accorde un lieu de refuge aux vaisseaux, quoiqu'ils portent la peste avec eux, et que leur admission soit moins chèrement achetée et moins ennuyeuse : c'est ainsi qu'on fera disparaître les raisons principales qui d'ordinaire portent les marins à frauder les lois des quarantaines.

(19) Howard, op. c. —Mémoire sur le bureau de santé de Marseille. Marseille, 1788. 4. —M. Wold. Scrœttering's Gedanken über die Quarantaine-Anstalten überhaupt, und insbesondere über die Hamburgischen. Hamburg, 1789. Uber die Hamburger Quarantaine-Anstalten an den Elbe-Mundungen, von der Hamburger Gesellschaft zur Befœrderung der Künste und nützlichen Gewerbe, mit Vorrede von F. J. Fr. Meyer. Hamb., 1800. — Papon, op. c., t. ii, p. 139. — Ch.-A. Fischer, Uber die Quarantaine-Anstalten zu Marseille ; eine Abhandlung. Leipz., 1805. — D. A. A. Kronegger, Douanen- und Quarantaineverfassung des Oesterreichischen Kaiserstaats in ihrer gegenwartigen Gestalt, 1. B. Wien, 1824 (Uber Douanen.)

(20) Depuis l'année 1770, il existe en Autriche un réglement sanitaire pour le temps de peste, qui a pour auteur le grand Van Swieten, et qui dernièrement a été retouché par l'illustre Bern (Medicinische Jahrbücher de K. K. Oesterreichisohen Staats, 5 B., 1 st., p. 8.)

nière à déterminer avec soin les limites du pouvoir de chacun. Mais comme les réglements de ce genre ne peuvent jamais prévoir tous les cas, il faut que chacun en saisisse bien l'esprit; ce qui ne pourra avoir lieu qu'autant qu'on ne se contentera pas d'envoyer l'instruction dans les écoles de médecine, et qu'on la distribuera à l'avance aux écoles militaires, à celles de jurisprudence, de théologie. Si en outre des médecins s'offrent pour aller dans l'Orient dans le but d'examiner la peste au lit même des malades, qu'on leur en fournisse libéralement les moyens (21). Que si à son retour quelqu'un de ces médecins, séduit par l'exemple des Turcs ou par le désir de contredire, vient déclarer avec bruit que la peste n'est pas contagieuse, et ne doit pas inspirer tant de craintes, que jamais, au moins dans ce qui regarde la peste, on ne l'investisse de fonctions publiques, et que si par hasard il en a quelqu'une, on l'en éloigne de suite (22). On doit aussi placer dans les provinces qui sont le plus exposées à voir la peste se développer quelques-uns des médecins les plus versés dans la connaissance de cette affection. On ne doit attendre en effet que peu de chose ou rien de bon de ceux qui viennent de loin, alors que la peste est déjà déclarée; car, arrivant trop tard, ils ne trouvent, à la lettre, que des os et enlèvent honteusement à leurs collègues des lieux infectés une gloire déjà si chèrement achetée. Il ne faut pas croire non plus que les horreurs de la *peste* puissent être modifiées en rien par les colléges de médecine et les avis d'archiâtres éloignés (23). Le secours demande certainement à être donné de suite et dans le lieu même. Il faut donc, pour ce motif, qu'il existe constamment des caisses, dans lesquelles, au cas d'irruption de la peste dans la province on puisse aussitôt, sans autorisation préalable du ministre, puiser ce qui est le principal remède, savoir la somme d'argent nécessaire (24). L'*ordonnateur suprême* doit être revêtu d'un pouvoir dictatorial. Il sera président du *conseil extraordinaire de santé* séant dans le lieu même qui est en proie à la peste, ou si plusieurs endroits en sont attaqués en même temps, séant, autant que faire se pourra, au centre des lieux contagionnés. Seront membres de droit de ce conseil: le *chef des troupes* qui résident dans le voisinage, le *médecin directeur*, le *magistrat chargé de la police* et les *secrétaires* ; on pourra y adjoindre par élection un (25) ou deux autres membres choisis parmi les citoyens les plus capables (26). Le conseil de santé doit surtout se mettre à l'abri de la peste (27 *a*).

---

(21) « Je connais (dit Papon, op. c., t. II, p. 57, not.) le titre de plus de 180 traités sur la peste ; et cependant, si elle éclatait, on la connaîtrait aussi peu que si on n'avait jamais écrit, parce qu'il faut l'avoir vue et traitée pour la bien connaître. »

(22) Pendant la peste qui régna à Ostrovitz, un médecin qui blâmait les précautions de l'administration et se conduisait avec inconvenance fut aussitôt congédié. (Pfisterer, l. c., p. 238.)

(23) Lors de la peste qui ravagea la Provence en 1720, « M. Chirac, premier médecin du régent, envoya de Paris en Provence des règles sur la manière de se conduire dans cette circonstance critique, comme si à Paris on pouvait mieux savoir que sur les lieux ce qu'il convenait de faire..... Il voulait qu'on payât des violons et des tambours pour donner occasion aux jeunes gens de s'égayer et pour éloigner la tristesse et la mélancolie. » (Papon, l. c, t. I, p. 253 et suivantes.)

Districtus ensis cui super impia
Cervice pendet......
Non avium citharæque cantus
Somnum reducent. (Hor., l. III, od. 1.)

(24) Ingrassias disait qu'en temps de peste en avait surtout besoin de ces trois choses : « Oro, fuoco e furca. » — Schraud écrit au sujet de la peste de Sirmich (op. c., 1 th., p. 42) : « Der K. Kommissær erhielt die seltne Vollmacht, alle Ausgaben sogleich anzuweisen, damit die nœthige Schleunigkeit der Dienstleistung nicht durch den gewœhnlichen Geschæftsgang der einzuholenden Anweisung gehemmt werde. »

(25) « Les conseils les moins nombreux sont toujours les meilleurs. » (Papon, op. c., t. II, p. 19.)

(26) C'est-à-dire, comme le veut Ranchin (l. c., p. 7), « des gens éclairés, sévères et rigoureux, parce qu'en fait de peste la faveur et l'indulgence gâtent tout. »

(27 *a*.) « Comme il est important que les membres du bureau sur lesquels repose le salut public soient hors de danger, on défendra : 1° l'accès de la maison commune dans laquelle ils s'assembleront, par une grille de fer ; 2° aucun de leurs

6. *Peste dans le voisinage.* — Quand la peste est déjà dans le voisinage, les médecins, malgré toutes les précautions (27 *b*), prises pour détourner le fléau, doivent prendre moins de repos que d'ordinaire; leurs yeux et leur esprit doivent doubler d'activité, et cela non-seulement relativement aux maladies aiguës et aux cas de mort imprévues, mais aussi relativement à l'*inspection des cadavres*, qui ne doivent plus être abandonnés aux hommes qui y sont habituellement préposés (28). Au moindre soupçon d'apparition de la peste, soit sur des malades, soit sur les cadavres, que tous ceux qui auraient pu se contaminer à cette source (aussi bien que les vêtements et le mobilier suspects) soient sévèrement gardés, que tout commerce avec eux soit interdit, jusqu'à éclaircissement du fait, et que le cas soit déclaré à l'autorité supérieure (29). En outre, il faudra promulguer une *loi* qui impose à chacun la *déclaration* de tout ce qui a rapport à la peste (30), et punisse de mort les transgresseurs (31). Les délateurs (32) seront récompensés (33) et cela avec générosité (34). On préparera les infirmeries (35).

7. *Hôpitaux pour les pestiférés.* — A l'*apparition de la peste*, les *infirmeries* ont en effet cela d'avantageux que toutes les personnes infectées peuvent sur-le-champ être séparées des personnes saines; que les malades transportés dans un seul lieu peuvent facilement être gardés; que quelque nombreux qu'ils soient, il suffit pour les traiter d'un petit nombre de médecins, et que cela se fait avec plus de succès que dans les demeures particulières (36). Mais d'un autre côté, à ces hôpitaux de pestiférés est attaché ceci de mauvais, qu'ils causent de la crainte, et par cela même s'opposent à la déclaration de la peste en temps opportun (37); que lorsqu'une maladie intercurrente est à tort regardée comme la peste, un malade incapable de nuire voit sans nécessité sa vie exposée; qu'en cas de peste la violence de la maladie est augmentée, si ce n'est par le transfert lui-même, au moins par les circonstances accessoires (38); enfin, l'on ne trouve que difficilement des infirmiers pour les établissements de cette espèce (39). Bien

---

commis ou serviteurs n'aura des communications avec les personnes du dehors; 3° eux-mêmes ne sortiront qu'à cheval ou en voiture; 4° arrivés chez eux, ils feront laver le cheval; 5° ils ne parleront que de loin aux personnes à qui ils auront affaire. » (Papon, l. c., p. 32.)

(27 *b*.) « Il serait important qu'à cinq ou six lieues à la ronde des endroits infectés, toutes les villes, bourgs et villages pussent être fermés, quand ce ne serait qu'avec des fossés; et qu'on ne pût y entrer que par un seul passage, où l'on mettrait une barrière avec une bonne garde, pour visiter les passants, leurs hardes et leurs marchandises, et pour vérifier les billets de santé, dont ils doivent être porteurs. » (Papon, l. c., t. II, p. 73.) Lors de la peste qui régna à Racsa, il fut ordonné: « Dass alle umliegenden Dœrfer einen Absperrungs-Cordon zu ziehen hætten. » (Roch, l. c., p. 14.)

(28) Schraud, op. c., 2 th., p. 141, § 7.

(29) Schraud, l. c., § 8.

(30) « Le salut de tous dépend de cette déclaration. » (Papon, l. c., p. 16.)

(31) « La vérité étant seulement reconnue et toute défense refusée selon les coutumes de la guerre. »

(32) « Il est permis dans ce cas-là d'employer la crainte et les promesses pour arracher des secrets qu'il serait dangereux de laisser ensevelir. » (Papon, l. c., p. 42.)

(33) Cette mesure fit connaître en Provence, en 1720, beaucoup d'effets qui y auraient reproduit la peste si on les avait tenus cachés. » (Papon, l. c., p. 41.)

(34) Dans la peste de Noja, les délateurs recevaient jusqu'à mille écus (ducats napolitains). (Schœnberg, l. c., p. 31.)

(35) « On ne doit pas attendre, pour établir et garnir les infirmeries, que la peste se soit déclarée dans une ville. » (Papon, l. c., p. 78.)

(36) « Mehr als die hælfte aller Spitalkranken rettete die Geschicklichkeit des menschenfreundlichen Arztes, wiewohl das Verhæltniss der Verstorbenen durch die Anzahl der halbtodt Eingebrachten merklich erhœht ward; da hingegen aus den Hæusern von Nenardin allein im October 79, Menschen gestorben und nur fünf genesen sind. » (Schraud, op. c., 1 th., p. 77.)

(37) V. § v. 6 (128). Pendant la peste qui ravagea Moscou, en 1771, « pour que les sujets infectés entrassent plus volontiers dans les infirmeries qui leur étaient destinées...., on promit que toutes les personnes qui s'y présenteraient recevraient, quand elles sortiraient guéries, dix roubles si elles étaient mariées, et cinq roubles seulement si elles étaient célibataires. » (Orræus, l. c., p. 38.)

(38) § v. 6 (127).

(39) « ..... Da überdiess auch Niemand

que tous ces inconvénients existent, eu égard aux circonstances, entre deux maux il faut choisir le moindre. Des infirmeries pour les pestiférés sont absolument nécessaires quand la peste s'est déjà répandue (40) ou quand elle se déclare dans une maison qui a des connexions très-étroites avec les autres habitations; il en est de même quand la maladie sévit sur la basse classe, qui généralement a moins d'horreur pour les hôpitaux. On peut remédier en quelque façon au défaut de garde-malades en accordant à quelque personne en santé de la famille de ces malheureux la permission de les accompagner à l'hôpital. Si la peste commençait par se développer dans une seule maison, et que celle-ci fût assez éloignée des autres habitations, elle devrait être convertie en infirmerie (41). Cependant, autant que possible l'hôpital destiné aux pestiférés sera établi dans un lieu éloigné des autres habitations et salubre. Tous ceux qui seront attachés au service de cet établissement n'auront aucune communication avec le dehors (42). On devra aussi veiller à ce que quelque malade en proie au délire ne s'enfuie (43). Que l'entrée de l'hôpital soit absolument refusée à qui que ce soit sans une permission par écrit émanée du conseil de santé. Pour cette raison, si déjà la maison n'est pas garantie suffisamment par un mur élevé, on devra de suite l'entourer de tous côtés d'un fossé large et profond, sur lequel sera jeté un pont dont une extrémité sera confiée à une garde militaire, et dont l'autre sera pourvue d'une porte dont les clés resteront entre les mains du directeur de l'hôpital, Si dans le voisinage il n'y a pas de maisons prête à servir de corps-de-garde, on dressera des tentes militaires. Outre les soldats qui devront faire sentinelle, d'autres feront des rondes fréquentes, surtout pendant la nuit. Il faudra en outre faire attention à ce que la paille et les autres objets que les vents pourraient entraîner hors de l'hôpital soient de suite livrés aux flammes. Des cloches seront placées aux deux extrémités du pont et des signes déterminés mettront en communication les personnes du dehors avec celles du dedans. Chaque soir, l'administrateur de l'hôpital, outre le compte-rendu du nombre des malades, des morts et des convalescents, demandera à haute voix les choses nécessaires à l'établissement. Un commissaire envoyé par les magistrats écrira aussitôt les nouvelles ainsi données et la liste des objets demandés. Le lendemain matin, ces objets seront envoyés par les magistrats et conduits en présence de la garde, jusqu'au milieu du pont, ensuite les infirmiers les attireront à l'aide de perches garnies de crochets, sous la surveillance de l'administrateur supérieur. C'est par cette voie que les ordres supérieurs devront arriver dans l'hôpital. L'administration intérieure sera la même que celle que nous devons proposer (44) pour les hôpitaux de malades atteints du typhus.

8. *Transport des cadavres.* — Les *cadavres* seront placés à nu dans un char muni d'un couvercle et conduits dès le point du jour au cimetière des pestiférés, accompagnés, à distance, d'une garde militaire à cheval et d'un prêtre également à cheval. Le char, après que les cadavres auront été livrés aux fossoyeurs, sera ramené à l'hôpital sous la même escorte.

9. *Établissement pour les convales-*

---

zur Wartung und Pflege der Kranken vorhanden, noch um irgend einen Preiss aufzufinden gewesen wære.» (Roch, l. c., p. 16.)

(40) « Le bailli de Langeron ne trouva pas d'autre moyen de faire cesser la peste à Marseille, que d'envoyer tous les malades à l'hôpital. » (Papon, op. c., t. II, p. 85.)

(41) « Die Kranken, die man der Kælte nicht aussetzen konnte, und deren Entweichung man weniger zu besorgen hatte, wurden in einem gut zu vesperrenden Zimmer eines angesteckten Hauses sammt ihrer Bedienung untergebracht. » (Schraud, l. c., 1 th., p. 154.) On se conduisit de même lors de la peste de Racsa (Roch, l. c., p. 16) et de celle d'Ostrowitz. (Pfisterer, l. c., p. 237.)

(42) « In Gemæssheit der Sanitætsinstructionen für Pestspitæler wurde vorgeschrieben, dass die Aerzte und anderen Personen im Dienste des Spitals mit Niemand Gemeinschaft haben kœnnen. » (Schœnberg, l. c., p. 22.)

(43) « In der Nacht vom 26 Februar war ein Kranker Namens Michel Sacco, in einem Anfall von Wahnsinn aus dem Pestspital zu Noja entwischt und hatte versucht, über die verschanzte Linie zu passiren. Zwey Flintenschüsse streckten ihn zu Boden. » (Schœnberg, l. c., p. 46.)

(44) Part. I, vol. II, sect. II, cap. I, § VI. Edit. de Leipsick.

cents. — Les *convalescents* (45), après avoir eu tout le corps lavé à l'aide d'une lessive, sans en excepter les parties chevelues, recevront de nouveaux vêtements et seront transférés, non pas dans le lieu destiné aux personnes suspectes (46), mais dans un établissement particulier. Ceux dont les bubons sont encore ouverts doivent, si faire se peut, être séparés de ceux qui n'offrent plus aucune trace de la maladie (47). *L'établissement consacré aux convalescents* sera gardé pour les mêmes raisons que l'infirmerie des pestiférés. Leur séjour y sera de quarante jours (48), et si quelqu'un parmi eux est de nouveau attaqué de la peste, ce sera à partir de la fin de cette récidive que ce nombre de jours sera compté pour les autres convalescents. Les personnes *guéries* (49), comme au moment de la convalescence, seront lavées et recevront de nouveaux vêtements.

10. *Lieu de détention pour les personnes suspectes.* — Tous ceux qui auront eu la moindre communication avec les malades ou avec les cadavres, ceux qui auront touché des objets souillés par le *contagium* pestilentiel, seront envoyés, comme suspects, dans un lieu à ce destiné. Ils n'y porteront rien avec eux qui puisse servir de moyen de transport à la contagion. Ce lieu sera gardé de même que l'hôpital, et devra avoir une étendue six fois plus considérable (50). On pourra convertir à cet usage un certain nombre de maisons réunies, ou construire de petites maisonnettes en bois ou en terre (51). Quoi qu'il en soit, non-seulement les sexes, mais encore les diverses classes de citoyens devront y être séparées les unes des autres. Il faudrait même, s'il était possible, établir une séparation suivant le degré de probabilité qu'aurait le soupçon de contagion. Un médecin particulier examinera chaque jour chacun de ces détenus à part et s'il y a le moindre soupçon sur l'apparition du mal, cet examen se fera les vêtements étant enlevés. C'est également le corps nu que les personnes seront admises dans ce lieu; elles seront lavées à leur réception et revêtues de nouveaux habits. La durée de la suspicion (qui doit être comptée, non du moment de la réception, mais de celui du bain et du changement de vêtements) sera de six semaines (52).

---

(45) « Der Kranke wird als genesen angesehen, wener nach gehobenem Fieber herumgeht, Speisen verlangt und an Kræften zunimmt, wenn auch die Wunden der Beulen und Karfunkeln noch eitern. » (Schraud, op. c., 2 th., p. 159.)

(46) Dans la peste de Racsa, le commissaire impérial réprimanda fortement et avec toute raison le médecin pour avoir envoyé les convalescents dans le lieu destiné aux suspects. (Roch, l. c., p. 83.)

(47) Papon dit en effet (op. c., t. II, p. 87) : « Personne ne sera admis dans cet hôpital qu'après que les officiers de santé auront certifié que les plaies sont cicatrisées et les cicatrices bien consolidées. » Mais l'expérience de tout le monde prouve que de telles cicatrices ne sont point absolument nécessaires pour déclarer la convalescence. Il serait certainement cruel, de crainte de voir des récidives, de ne pas séparer les convalescents des malades, et cela d'autant plus qu'il ne s'agit point ici du retour des convalescents vers les personnes en santé, mais de leur réclusion dans un hôpital particulier.

(48) « Fur die Contumaz der Genesenen wird eine sechswœchentliche Frist festgesetzt. (Schraud, l. c., 2 th., p. 160.)

(49) « Gesund wird er angesehen werden, wenn sowohl seine Kræfte hergestellt, als auch seine Wunden vernarbt seyn werden. » (Schraud, l. c.)

(50) « ..... Pour un pestiféré, il y a au moins cinq à six suspects. » (Papon, l. c., p. 89.)

(51) Schraud dit au sujet du lieu destiné aux suspects (op. c., 1 th., p. 146) : « Hiezu wæhlte der K. Kommissær...... eine Anhœhe, an welcher im nahen Thale ein Bach vorbeilief, um die Zufuhr des Wassers für die vielfæltigen Bedürfnisse einer Contumaz zu erleichtern; er baute in den Reihen dreyer gleichlaufenden Gassen 102 Erdhütten, deren jede ihren eigenen, durch Græben eingeschlossenen Hof hatte, und die alle zusammen mit einem gemeinschaftlichen Graben umgeben wurden. Anbey wurden darneben die Wohnungen für Beamte, ein kleines Spital, eine Besichtigungs- und Ræucherungskammer und drey Brunnen für Trinkwasser errichtet. » Dans la peste de Skochay, on bâtit aussi de petites cabanes en terre. (Pfisterer, l. c., p. 278.)

(52) Schraud, op. c., 1 th., p. 180. — Le même auteur ajoute cette observation remarquable (l. c., p. 199 en note) : « Allgemein hat man wæhrend des Pestgeschæfts in Sirmien bemerkt, dass die Menschen die man Pestverdachts wegen

11. *Lieu de dépôt pour les objets suspects.* — Les vêtements, le mobilier (non-seulement le mobilier de la maison, mais encore celui destiné aux travaux de la campagne), les marchandises, en un mot les objets suspects de contagion, seront mis en quarantaine pour être purifiés et seront gardés de la même manière. Les hommes chargés de la périlleuse fonction de l'assainissement exposeront d'abord, avec les précautions nécessaires (53), les choses suspectes à l'*air libre* (*) pendant quelques jours; ensuite, si ces choses sont *en bois*, elles seront plongées dans l'eau (54) pendant le même espace de temps ou seront lavées dans une lessive à différentes reprises ; si elles sont en *métal*, on les plongera dans du vinaigre. Les habits, les lits, le linge, qui auront servi aux malades ou seront suspects de toute autre manière après une estimation préalable (faite à cause de l'indemnité qui doit être accordée plus tard par le trésor public) seront livrés aux flammes (55) et leurs cendres seront enterrées. On passera les papiers dans le vinaigre ou après les avoir rendus perméables à l'aide d'un grand nombre de petits trous; on les exposera à la vapeur du soufre où de l'acide muriatique oxygéné. Les tableaux seront recouverts d'un nouveau vernis. Cette œuvre de purification étant terminée, ceux qui y auront contribué seront mis en quarantaine comme les autres suspects. Nous traiterons plus bas de la désinfection des maisons (56).

12. *Dispositions ultérieures.* — Il reste encore au conseil de santé, outre l'administration de l'hôpital, de l'établissement pour les convalescents et de la quarantaine, beaucoup d'ouvrage. Il faut avant tout défendre aux citoyens, et cela sous peine de mort, de *sortir de leur maison* en temps de peste sans permission ou ordre particulier (57). Seront exceptés de cette loi seulement les médecins, chirurgiens et accoucheurs et les hommes délégués par le conseil de santé, qui porteront une marque particulière. Il reste en outre, à moins que la peste ne règne dans un bourg peu étendu, à partager le lieu qui en est affligé en *plusieurs sections. Chaque section* aura un *commissaire* représentant le conseil de santé, et revêtu d'un plein pouvoir dans son district; en outre, un *médecin*, un *chirurgien*, un *accoucheur*, un *pharmacien*, un *notaire*, trois *inspecteurs*, quelques commissaires de l'administration, enfin des porteurs pour les brancards, des fossoyeurs, et en dernier lieu un magasin renfermant des matériaux pour les fumigations, des chaussures, des habits, etc. Un des inspecteurs sera chargé de veiller à la *santé publique*, un second *aux vivres*, le troisième à la *police*. A chacun d'eux sera attaché un nombre suffisant de serviteurs qui passeront la nuit dans un seul et même lieu (58).

---

in Kontumaz setzte, von da viel gesünder, munterer, lebhafter zurück kamen, als sie nicht nur beim Eintritte, sondern überhaupt vorhero waren. »

(53) N° 18.

(*) L'air paraît être plus efficace, s'il est en même temps glacé. C'est ainsi que Mertens raconte que « des fossoyeurs se couvrirent de quelques peaux de mouton dont s'étaient servis des malades, après les avoir laissées pendant quarante-huit heures exposées à un air libre, très-froid (en décembre), et qu'aucun d'eux ne fut attaqué de la maladie. » (Op. c., p. 91, not.)

(54) « Alle hœlzernen Utensilien, als Bettstætten, Tische, Stühle, Kæsten Wægen, Pflüge, etc., wurden sogleich in das vor der Fronte stehende ausgetretene Wasser gebracht, um dort durch længere Zeit ausgewæssert und gereinigt zu werden. » (Roch, l. c., p. 36.)

(55) « Die Habseligkeiten der Angesteckten wurden verbrannt. » (Schœnberg, l. c., p. 32.)

(56) N° 16.

(57) Schraud (op. c., 1 th., p. 119) dit au sujet de la peste d'Alt-Wukowar : « Ausserdem dass die Hauscontumaz jenen glücklichen und schnellen Einfluss auf die Unterdrückung der Pest hatte, gewæhrte sie auch einen andern Vortheil...... Wenn die Pest in einer Familie des angesteckten Ortes ausbricht, müssen meistentheils mehrere Familien, wegen gepflogener Vermischung, in die eigentliche Pestcontumaz übersetzt werden..... hier, wo jede Vermischung, so weit mœglich, schon im Voraus vermieden ward, fiel diese Nothwendigkeit weg. »

(58) « Damit weder diese Diener, noch die Fuhrknechte, wenn sie allenfalls angesteckt würden, bey Gelegenheit der tæglichen Rückkehr zu ihren Angehœrigen, die Ansteckung dahin bringen kœnnen......; erhielten sie eine gemeinschaftliche Wohnung in einem grossen Meyerhof der Stadt, und wurden von allem

13. *Inspecteur de la santé publique.* — L'*inspecteur de la santé publique*, muni d'un registre contenant la liste très-exacte des habitants (59), s'approchera chaque jour aussi promptement que possible, accompagné du médecin et du chirurgien de chaque maison, et par un signe déterminé appellera le maître, ou celui qui en remplit les fonctions. Celui-ci se montrera à la porte et répondra aux questions faites par l'inspecteur sur la santé des habitants de la maison. Tant que ces derniers seront bien portants, ils devront se faire voir aux fenêtres. Aussitôt que l'un ou l'autre d'entre eux manquera à cet appel ou se plaindra d'être malade, le médecin devra s'y transporter. Il déterminera le genre de maladie (ou de mort). Si c'est effectivement la peste, le *malade* sera sur-le-champ transporté à l'hôpital (60), le *cadavre* au cimetière, et tous ceux qui auraient eu commerce avec lui ainsi que les objets contaminés seront conduits au lieu de la quarantaine. Les fenêtres et les portes de la maison ainsi évacuée seront fermées avec de la brique (*) et marquées d'une croix rouge. S'il y a doute sur le caractère de la maladie, on pourra, après avoir pris toutefois toutes les précautions indiquées contre la peste (61) suspendre la translation jusqu'à éclaircissement plus complet de l'affaire, à moins que par hasard, comme cela serait désirable, on ne puisse aussi établir un hôpital pour les *malades suspects*. On pourra aussi assigner dans le cimetière même un endroit à l'abri des injures de l'atmosphère pour déposer les cadavres de ceux qui seraient soupçonnés d'être seulement en léthargie (**). Les personnes affectées d'autres maladies que la peste, si elles sont dans l'indigence, seront conduites selon l'usage à l'hôpital ordinaire, et si elles ne peuvent marcher, seront transportées sur un brancard particulier destiné aux sujets non pestiférés, et traitées comme chez elles. La théorie plutôt que la pratique conseille de faire soigner ces malades par un médecin particulier, étranger au traitement de la peste (62).

14. *Suite de ce sujet.* — L'*inspecteur des vivres* (ayant sous ses ordres un grand nombre de domestiques) se transportera dans l'après-midi de maison en maison, pour prendre connaissance des besoins de chaque famille sous le rapport des aliments, des boissons (63), du bois, du charbon, et pour le jour suivant ou un espace de temps plus considérable (64).

Verkehr mit den ihrigen hintangehalten.» (Schraud, op. c., 1 th., p. 117.)

(59) « Jeder Inspector erhielt überdies die Personalbeschreibung des ihm zugetheilten Bezirkes, damit die Erkrankten vor fremdem Nachforschern nicht mœgen verhehlt werden kœnnen. » (Schraud, op. c., 1 th., p. 112.)

(60) Pfisterer (l. c., p. 273) écrit au sujet de la peste de Skochay : « Mit grauendem Tage wurden alle Kranken mit ihren Betten und getragenen Kleidern, in das zum Spital bestimmte Hauss durch ihre Angehœrigen gebracht. »

(*) Mead (op, c., p. 28) et Lobb (op. c., p. 116) condamnent la fermeture des maisons. Le premier ajoutait : « A l'ouverture de la boîte de Pandore, le poison s'envolera. » Vaine crainte, puisque cette maison sera livrée aux flammes, ou purifiée avec précaution. V. nº 18.

(61) « Dans le doute, il faut prendre le parti le plus sûr. »

(**) « On observe fréquemment dans la peste des lipothymies et des asphyxies pendant lesquelles les malades restent semblables à des morts : c'est pour cela que les magistrats doivent veiller à ce qu'on n'ensevelisse personne avant que la mort ne soit bien constatée. Ce sujet demande d'autant plus d'attention de leur part que les fossoyeurs, privés de tout sentiment d'humanité par l'aspect de tant de calamités, accumulent sur les chars des tas de cadavres avec la même indifférence que des bouchers qui ont affaire à des moutons et à des veaux égorgés. » (Mertens, op. c., P. II, cap. III, p. 143.)

(62) « Pour satisfaire à cette condition, il faudrait avant tout que la peste se distinguât par un signe particulier toujours existant, étranger à toute autre maladie, évident et ne pouvant être caché ou dissimulé ni par mensonge ni par artifice.... Mais de quelque côté que se tourne celui qui dans un lieu infecté fait la médecine des affections ordinaires, il trouve des écueils dans l'un ou l'autre desquels il va inévitablement échouer (en annonçant ou cachant à contre-sens la présence de la peste). » (Chenot, l. c., p. 90—92.)

(63) Le lait pour les nouveau-nés privés de nourrice réclame ici une des premières places.

(64) « Alles, was auf længere Zeit eingeschafft werden konnte, wurde theils monathlich, theils wœchentlich bestellt. » (Schraud, l. c., 1 th., p. 115.)

Les demandes se feront par lettres ou de vive voix dans les familles où personne ne sait écrire. Les papiers seront pris avec des pinces et mis dans un coffre de métal, d'où on les tirera dans le bureau de l'inspecteur avec les mêmes précautions pour les passer à la vapeur du soufre avant tout usage ultérieur. Les pièces de métal seront jetées dans des vases renfermant du vinaigre, et, le liquide ayant été versé quelques temps après, elles seront sechées. Les paysans (65) et les pauvres recevront aux frais publics (66), non-seulement leur subsistance, mais aussi de quoi se vêtir (67). Ceux qui ne sont dans le besoin que par l'interruption des affaires seront secourus par un prêt d'argent sur obligation, sur hypothèque ou sur gage (dont on traitera avec les précautions requises). Les aliments seront portés dans des corbeilles et des vases, les boissons dans des vases de bois ou de verre, toutefois sans bouchons de liége et sans étiquette (68). Les objets qui devront être attachés les uns aux autres seront liés avec des chaînes et non pas avec des cordes (69). L'eau devra être abondante (70).

15. *Suite de ce sujet.* — L'*inspecteur de la police* veillera à ce que les lois émanées du conseil de santé soient strictement observées par les habitants et autres personnes. Il veillera surtout à la propreté des places (71), à ce que pendant la nuit elles soient parcourues et visitées par des rondes militaires, à ce qu'il n'y ait aucune communication, soit d'hommes, soit de choses, entre les diverses habitations ; à ce que les mendiants et les vagabonds soient enfermés (72), à la fermeture des églises, des écoles, des théâtres, des bains (*), des cabarets et des boutiques (à l'exception de celles qui servent à la vente des aliments et autres choses tout-à-fait nécessaires); à ce que la viande (73), le pain, le vin et surtout l'eau soient de la meilleure qualité possible; à ce que les chiens, les chats, les pigeons, les poules, les canards, les oies et les lapins soient sacrifiés (74) et en-

---

(65) Dans la peste de Noja, on décréta : « Dass man sogleich 300 Ducati zur Verfügung des Pfarrers von Noja bereit halten solle, um unter seiner Verantwortlichkeit allen denjenigen Familienhæuptern zu Hülfe zu kommen, die wegen der Ziehung des Cordons nicht mehr auf dem Felde arbeiten kœnnten, um ihr tægliches Brod zu verdienen. » (Schœnberg, l. c., p. 12.)

(66) « Die Nojaner bekamen nicht nur alles Næthige, was zur Lebensnahrung gehœrt, sondern auch Kleidung. Es wurde für diesen Gegenstand eine Hauptniederlage in Rutigliano errichtet. » (Schœnberg, l. c., p. 31.)

(67) « 4,000 Rationen wurden tæglich nach der Stadt gebracht. Die Subsistenz der weniger Vermœgenden wurde gænzlich auf Kosten der Regierung bestritten. » (Schœnberg, l. c.)

(68) « A Florence, en 1630, les marchands de vin le faisaient couler par un long tuyau dans la bouteille des acheteurs, recevaient l'argent sur une petite pelle, et le jetaient dans du vinaigre. » (Papon, op. c. t. II, p. 28.)

(69) « L'osier et le chanvre prennent la peste ; voilà pourquoi je prescris une chaîne au lieu de cordes et un panier en fer-blanc. » (Papon, op. c., t. II, p. 45.)

(70) Lors de la peste d'Alt-Wukowar, où il n'y avait pas de fontaine, des citoyens opulents fournirent huit voitures, « die den ganzen Tag mit Vertheilung des Wassers beschœftigt waren, wobey die Bezirksdiener Dienste thaten, und jede vorschrifstwidere Vermischung verhinderten. » (Schraud, op. c., 1 th., p. 117.)

(71) « Pour cette raison, on doit, surtout dans une épidémie de peste, avoir soin que la voie publique soit nettoyée de tout amas d'immondice et d'excréments. » (Diemerbrœck, op. c., lib. II, cap. III, § 15.) — « Den Einwohnern trug man auf, allen Dünger aus dem Orte hinaus auf die Felder zu führen. « (Pfisterer, l. c., p. 288.)

(72) Schraud, op. c., 1 th., p. 25.

(*) « Les bains publics de Moscou étaient fermés. » (Orræus, l. c., p. 57.)

(73) A Florence, en 1630, on défendit aux bouchers d'enfler l'animal qu'ils tuaient, de peur que leur souffle, si par hasard ils avaient la peste, ne la communiquât. » (Papon, l. c., p. 22.)

(74) « Les médecins des siècles passés, qui avaient une grande expérience, parce que la peste était, pour ainsi dire, permanente, pensent tous de même à cet égard. » (Papon, l. c., p. 23.) — Et dans la dernière peste de Noja, « Wurde verordnet die Hausthiere zu tœdten und in den Stadtgærten zu begraben. » (Schœnberg, l. c., p. 127.) — Pfisterer (l. c., p. 273) dit que dans la peste de Skochay : « Nach der schon früher geschehenen Vertilgung der Hunde und Katzen wurde auch alles Geflügel sogleich todt geschlagen. »

terrés convenablement, enfin à ce que les chevaux superflus, ainsi que les bœufs, les vaches et les cochons, soient dans la saison convenable envoyés dans un pâturage gardé d'une clôture, autrement dans des étables élevées et gardées dans la campagne voisine (75). Le commissaire de chaque section rendra compte au conseil de santé deux fois par jour de l'état et des besoins de son département. Il en sera de même des commissaires de l'hôpital du lieu de la quarantaine et du cimetière. Après réception de ces comptes-rendus séparés, l'état des choses sera chaque jour exposé dans un tableau général. Le conseil ne devra pas se reposer après avoir rendu ses décrets, mais veiller de ses propres yeux à ce qu'ils soient convenablement et complètement exécutés (76).

16. *Cimetière.* — On établira exprès pour ceux qui seront morts de la peste un *cimetière* entouré d'un fossé (77) et d'un taillis épais; l'administration en sera confiée à un inspecteur particulier relevant immédiatement du conseil de santé. Si des cadavres de pestiférés ont été enterrés auparavant dans les cimetières ordinaires, ou dans d'autres lieux (*), il faudra les découvrir (78), les déterrer (79) et les ensevelir dans le cimetière destiné à la peste (80), et cela

---

(75) Dans la peste d'Alt-Wukowar : « wurden alle überflüssigen Hausthiere, deren Verpflegung in gegenwærtigen Umstænden sehr læstig gewesen seyn würde, gesammelt und ausserhalb der Stadt versogt. » (Schraud, op. c., 1 th., p. 117.) Il en fut de même pendant la peste de Skochay. (Pfisterer, l. c., p. 274.)

(76) « Nur zu sehr hatte uns die bisherige Erfahrung gelehrt, wie wenig das Pestgeschæft durch schriftliche Verwaltung gefœrdert werde, und der erste Schritt zur guten Einleitung künftiger Verhandlungen musste darin bestehen, dass der K. Kommissær und der dirigirende Arzt in den Stand gesetzt wurden, überall und wiederholt selbst nachzusehen. » (Schraud, op. c., 1 th., p. 240.)

(77) « Alle Pestfreyhœfe wurden mit 8 Schuh tiefen und breiten Graben umgeben. » (Schraud, l. c., p. 150.)

(*) A Moscou, « au mois de février 1772, on découvrit en divers endroits plus de quarante cadavres, qui l'année précédente avaient été enterrés sous les édifices mêmes. »

(78) « Der erste Gegenstand des bevorstehenden Geschæftes war die Ausfindung der Leichen, die in allen Gegenden des Irregher Gebiethes zerstreut lagen. Man wusste die Anzahl der Verstorbenen überhaupt; so wie die Anzahl derjenigen, die in dem bestimmten Freyhofe begraben lagen, und hieraus konnte die Menge der auszugrabenden Leichen bestimmt werden...... Der K. Kommissær versprach jedem die Belohnung eines Gulden, der eine noch nicht bekannte Leiche anzeigen würde. Nur drey Gulden wurden auf diese Art ausgegeben. » (Schraud, l. c., p. 163.)

(79) Pour cela, on peut se servir de la solution de muriate de chaux oxygéné. (De l'emploi des chlorures d'oxyde de sodium et de chaux. Par A. G. Labarraque. Paris, 1825, p. 5). « Avant d'approcher d'un cadavre en putréfaction, il faudra se procurer un baquet dans lequel on mettra une voie d'eau (24 litres); on versera dans un flacon (un demi-kilogramme) de chlorure de chaux, et l'on remuera bien le mélange; on déploiera ensuite un drap, que l'on trempera dans l'eau du baquet de manière à pouvoir retirer ce drap avec facilité et surtout à pouvoir l'étendre très-promptement sur le cadavre. Bientôt après l'odeur putride cesse.

(80) « Zum Ausgraben bedienten sich die knechte einer eisernen Zange und eines Hakens. Die Zange bestand aus zween weiten eisernen, über die Queere an einander gehefteten Bœgen : an dem hintern Stiele des einen war eine lange Stange zur Handhabung derselben befestigt; am andern aber ein Strick angebunden, welcher durch ein in dem erstern befindliches Loch gezogen wurde. Nachdem nun alle Erde ober der Leiche hinweggenommen ward, unklammerte man mit der erœffneten Zange den Rumpf derselben, zog die Arme mittelst des bis hinauf langenden Strickes aneinander und hob nun die eingezwængte Leiche heraus. Der eiserne Haken wurde gebraucht, die nicht um den Leib gewundenen Kleidungsstücke, oder abgefaulte Theile der Leiche herauszuziehen. Ein bretterner, stark verpichter und mit einem Deckel versehener Karren nahm die ausgegrabenen Leichen auf : man bedeckte sie mit einer Schicht Erde, führte sie in den neuen Freyhof und warf sie in 1 1/2 Klafter tiefe Gruben nackend hinab : die Kleidungsstücke und alles sonstige Geræhte wurde eben daselbst verbrannt und die Asche eingescharret. Die Gruben, aus denen die Leichen herausgezogen waren, wurden mit Stroh gut ausgebrannt, sodann offen der Einwir-

avec des précautions (81), bien qu'elles puissent paraître superflues (82). Quoique l'expérience ait appris que les cadavres se détruisent d'autant plus lentement qu'ils sont situés à une plus grande profondeur, qu'ils sont recouverts de plus de chaux (83), néanmoins nous blâmons une sépulture superficielle (84), à cause du danger des fouilles, faites, sinon par les hommes, du moins par les animaux ; et cela avec d'autant plus de raison que les cadavres des pestiférés doivent être enterrés sans cercueils et nus (85). Après la terminaison de l'épidémie, le cimetière des pestiférés sera fermé, et on y mettra une inscription convenable (86).

17. *Isolement du lieu infecté.* — Les mesures indiquées jusqu'ici ne répondraient pas encore à leur but si le lieu infecté, le foyer de la peste tout entier, n'était strictement gardé. C'est pourquoi on l'entourera de deux fossés entre lesquels on laissera un espace d'environ 100 pieds de large. Il est de toute évidence que ce travail ne doit pas être fait par les habitants suspects (87). Les soldats accoutumés à ce genre d'ouvrage s'en acquitteront parfaitement. A l'endroit des fossés qui répond aux entrées des lieux infectés, on construira des ponts mobiles (88) garnis de ce qu'on appelle en français tête-de-pont (89) et d'une porte verrouillée. La tête-de-pont la plus extérieure servira de *principal corps-de-garde* et sera occupée par des militaires et non par des bourgeois. Sur le bord du fossé intérieur on placera chaque sentinelle de facon à ce que l'une soit en vue de l'autre. Tout être doué de vie qui essaiera de franchir le fossé et dont on ne pourra autrement empêcher l'évasion devra être aussitôt percé par la balle. Le long des chemins qui conduiront vers le poste, seront élevés des poteaux où l'on affichera des inscriptions destinées à servir d'avertissement (90). Pendant la nuit entre les sentinelles (qui devront s'envoyer le signal à haute voix tous les quarts d'heure), on allumera des torches garnies de poix ou d'autres feux. Le poste principal, outre un officier, doit renfermer un commissaire du conseil de santé, pour veiller aux *communications par lettres* et aux *provisions alimentaires.* On doit en effet, pour éviter la disette, diriger de toutes les parties de la province des substances alimentaires vers le lieu attaqué de la peste (91). On s'op-

---

kung der Atmosphære überlassen, spæterhin endlich zugeworfen.» (Schraud, op. c., 1 th., p. 164.)

(81) « Die este Vorsicht bestand darinn, dass man nur solche Menschen zur Arbeit zu verwenden suchte, welche die Pest bereits überstanden hatten, und also einer neuen Ansteckung minder emfænglich waren. » (Schraud, l. c., p. 165.)

(82) Dans la peste de Sirmich, plusieurs individus qui n'avaient pas eu la peste auparavant, qui n'avaient pas donné de soins à des malades atteints de cette maladie, ensevelissaient des cadavres de pestiférés sans prendre aucune précaution. « Sie holten die von Fæulniss abgelœsten Stücke der Leichname mit blossen Hænden aus den Græbern heraus; sie nahmen die Leichname der Kinder in ihre Arme auf und trugen sie in den Leichenwagen; hœchstens hatten sie darnach ihre von Jauche triefenden Hænde im Grase abgetrocknet. » (Schraud, l. c., p. 166.)

(83) Les docteurs Buday et Seele, dans Schraud, op. c., 1 th., p. 167-172.

(84) C'est-à-dire à moins de quatre pieds de profondeur.

(85) « Die Leichen werden nackend, ohne Truge, ohne irgend welchem Zusatze.... begraben. » (Schraud, l. c., p. 172.)

(86) L'inscription suivante se voit à Noja :

« Sepoltura de ' pestiferati.
Morte
A. chi l'aprisce. »

(87) La ville de Kamenitz, délivrée de la peste, employait des gardes prises parmi les citoyens pour se garantir de la maladie qui régnait encore à Irregh. Ces sentinelles, entraînées par les liens de familles, permirent des communications entre les habitants, et c'est ainsi que l'on vit la peste envahir une seconde fois Kamenitz. (Schraud, l. c., p. 152.)

(88) En allemand, *Zugbrüchen.*

(89) En latin, *vallum.*

(90) « Am Brückenkopfe sollten sich Anschlagszettel befinden, die mit der schnellsten Todesstrafe Jeden bedrohen, welcher sich erkühnen würde, die Linie des Cordons zu durchbrechen. Dieser Anschlagszettel sollte auf verschiedenen Punkten der Græben von Distanz zu Distanz wiederholt werden. » (Schœnberg, l. c., p. 17.)

(91) Au sujet de la peste du bourg d'Irregh, Schraud dit (op. c., 1 th., p. 177) : « Nicht nur wurde ein hinlænglicher Vorrath von Lebensmitteln und um die geringsten Preise herbeygeschafft, damit der Ankauf derselben auch den Aer-

posera seulement à ce que les vendeurs arrivent tous dans le même moment. On établira donc différents jours de marché pour les vendeurs de divers pays, et cela devant les postes principaux. Les choses achetées par les inspecteurs des vivres, sous la présidence du commissaire attaché aux postes, seront emportées par les aides des inspecteurs des vivres et selon les besoins particuliers de chacun d'entre eux.

18. *Autres précautions contre la maladie.* — Cependant on doit chercher à *rendre le courage* aux habitants des lieux infectés (92). Eux-mêmes, à la vérité, devraient trouver la sécurité dans les mesures que nous avons rapportées jusqu'ici, mais ce sont ces mesures elles-mêmes qui servent plutôt à jeter la crainte dans une multitude sans force. On doit agir à la fois sur l'ame et sur les sens. En premier lieu, nous trouvons la *religion*. Il est vrai que la nécessité de s'opposer à la propagation de la contagion ordonne la fermeture des églises, l'interruption de l'office divin et l'interdiction des pompes religieuses; mais il n'y a rien qui empêche d'exciter et de ranimer la piété des habitants, de ceux du moins qui sont de la religion catholique ou qui suivent le rite grec, en portant dans divers points de l'endroit infecté les saints sacrements et les images de la sainte vierge et des saints protecteurs de ces lieux. Les prêtres, en s'acquittant de ce devoir sacré et les gardes qui les accompagneront ne courront pas le moindre danger. Et quand bien même ils devraient en courir.... Enfin, on ne doit pas nier que les indulgences accordées par les souverains pontifes en temps de peste n'aient été pour les habitants un grand sujet de consolation (93). En outre, comme l'imagination se peint d'ordinaire tout malheur plus grave qu'il n'est en effet, on devra chaque jour rendre aux habitants entourés de la peste *un compte exact* de l'*état des choses*, savoir : de l'état des malades dans l'infirmerie, des convalescents transférés dans l'hôpital qui leur est spécialement destiné; des morts, des personnes guéries, des personnes suspectes en quarantaine, du prix des vivres et des secours qu'on doit attendre de la libéralité du gouvernement. Enfin, on promulguera des *préceptes diététiques* appropriés pour tous les individus. Il faudra surtout insister sur la conservation des habitudes relatives à la façon de vivre (94) et sur la modération (95) à y apporter, dans l'usage des aliments et des boissons (96), des plaisirs de l'amour, de l'exercice (97) et des émotions de l'ame. On avertira que l'exécution de ces conseils ne garantira pas l'immunité de la maladie, toutes les fois que le contact des choses souillées par la contagion aura eu lieu, mais qu'en cas de malheur la marche de l'affection en sera au moins considérablement adoucie. Comme les vêtements de laine sont très-bons conducteurs de la peste, il conviendra d'en choisir d'une autre étoffe (98). On conseillera de se tenir propre (99). Mais cet

---

mern nicht beschwerlich falle; sondern der K. Kommissær liess insbesondere jedem Kontumazisten eine Portion Brod unentgeldlich darreichen, und jede Hütte hinlænglich mit Holz versehen. Seine persœnliche Freygebigkeit hatte manchen anderen Bedürfnissen einzelner Familien gesteuert. »

(92) « Sous la crainte accablés, tous ont perdu leurs forces. »

(93) M. Villani, l. c., p. 14. — Raynold, a. 1349, n° 18. — Barnes, l. c., p. 438.

(94) « Tout changement précipité est dangereux : de là vient qu'il serait très-dangereux, surtout dans une constitution pestilentielle, de quitter tout-à-coup sa manière habituelle de vivre. » (Diemerbrœck, op. c., lib. II, cap. VI, § 5.)

(95) « Voulez-vous vous préserver de la peste? Vivez de manière qu'on puisse vous appliquer ces paroles de l'hymne des confesseurs : Sobrius, castus et quietus. » (Papon, op. c., t. II, p. 53.)

(96) « A Padoue, dit Mercurialis (l. c., cap. 22), et à Venise, nous avons vu mourir nombre d'ivrognes qui croyaient se mettre à l'abri de la peste au moyen de vins généreux. »

(97) Ce n'est pas sans raison que le vulgaire des médecins réprouve cinq choses dont le nom commence par un F (en latin) : les femmes, la faim, les fruits, la fatigue et les flatuosités. » Baudcronus, Prax., tract. I, cap. XV.

(98) « Ne porter ni laine, ni coton, ni fourrure, ni velours : porter au contraire des habits de camelot et de soie unie, tels que satin et taffetas; ou bien, ce qui vaut encore mieux, un surtout et des gants de toile cirée; on s'est souvent servi en Italie de surtouts de maroquin. » (Papon, op. c., t. II, p. 46.)

(99) « Il faut être très-propre, se laver

avis, que nous donnons ici relativement à la manière de se vêtir est l'objet d'un doute en ce qui regarde la surface du corps lui-même. Si, en effet, on doit ajouter foi aux éloges qu'on a donné aux effets des onctions d'*huile* (100), de là s'ensuivra au moins que les lotions qui enlèvent sans cesse la matière onctueuse qui naturellement est à la surface de la peau devront être nuisibles. Quant aux substances que l'antiquité a vantées (101) en qualité d'*antidotes* de la peste, comme elles sont entièrement dépourvues d'efficacité, nous n'en parlerons pas. Nous ne voyons rien non plus qui mérite d'être recommandé comme préservatif de la peste (excepté toutefois des *onctions huileuses* faites d'une certaine façon sur le corps (102)), ni dans les *ulcères artificiels* et particulièrement les *cautères* (103), ni dans le *sublimé corrosif* (104),

---

souvent tout le corps et changer de linge.» (Papon, l. c.)

(100) Voyez un peu plus bas.

(101) Tels que : la confection de Rufus; les pilules de Trois, le scordium; le vin avec de l'absinthe ou de la bétoine, l'angélique, la thériaque surtout (Gentil. à Foligno, Massaria, ll. cc.); de petits sachets d'odeurs (dans la peste de Florence, en 1630); la combustion de cornes (Lev. Lemmius, De occult. natur. mirac., lib. II, c. 10, p. 167) ou de paille arrosée de vin (Paré, c. II), de substances odorantes (Massaria, lib. II), de genévrier (Greg. Horst. Sennert, lib. IV, De febri, c. V), de succin (Cardanus, op. c., lib. II subtil.); des amulettes (Van-Helmont, l. c.), etc., etc.

(102) Dès la peste de Florence, en 1630, on employait l'huile pour oindre toute la surface du corps, aussi bien comme prophylactique que comme remède (Rondinelli, l. c.). L'huile a été surtout recommandée dans ce double but par le consul d'Angleterre établi à Alexandrie en Egypte (Osservazioni circa un nuovo specifico contro la peste, ritrovato e fatto sperimentare da Giorgio Baldwin. Firenze, 1800.) Ce moyen a obtenu principalement le suffrage du célèbre Luigi di Pavia, directeur de l'hôpital des pestiférés à Smyrne, et ceux de Panvinius (op. c.). A la vérité, les médecins de l'armée française en Egypte ne confirment pas entièrement ces éloges donnés à l'emploi de l'huile (Recueil des Mémoires de l'institut d'Egypte, p. 322. — Desgenettes, l. c.); néanmoins, il s'en faut de beaucoup qu'il soit rejeté par les auteurs des écrits les plus modernes sur la peste, comme on peut le voir dans Schœnberg, l. c., p. 109. («Es zeigte sich, dass das Oel ein ausschliessliches Præservativmittel gegen die Seuche war.») Roch, l. c., p. 16. (Du moins il l'employa chaque jour tiède.) — «Quant aux pestiférés guéris par l'huile d'olive, leur nombre ne dépassant pas celui des individus qui guérissaient hors de l'hôpital, abandonnés aux seules forces de la nature, il s'ensuit que ces guérisons ne prouvaient rien en faveur de ce remède.» C'est là ce que m'écrivait à ce sujet Pezzoni.

(103) Les cautères ou plutôt les fonticules obtenus par leur moyen sont recommandés comme préservatif de la peste par Massaria (l. c., lib. II), Fabr. de Hilden (cent. 4, obs. 23), Georg. Gaurnerus (l. c., c. IX), Quercetanus (l. c., lib. II, cap. II), Mercurialis (l. c., cap. XXIII), etc. Mais Diemerbrœck dit (op. c., lib. II, cap. VII, § 2) avec d'autres médecins recommandables : «Nous n'oserions pourtant proclamer avec une si grande assurance l'éloge des cautères ou fonticules.» Les observations des modernes ne sont pas non plus en faveur de ce moyen. Yagelsky, dit Mertens (l. c., p. 181), qui dirigeait le principal hôpital des pestiférés, m'a raconté que, parmi les chirurgiens qui y donnaient des soins aux malades, quatre portaient des fonticules, et que néanmoins ils avaient succombé.» Grohmann dit (l. c., p. 183) : «Ich sahe in keinem Falle, dass Fontenelle, weder alte noch neue, geschützt hætten.» Si l'on a vu quelquefois des hommes affectés d'ulcères chroniques être exempts de la peste (Diemerbrœck, l. c.—Forestus, lib. VI, obs. 15), j'en trouverais plutôt la cause dans le séjour que font chez elles les personnes infirmes, séjour qui d'ordinaire leur fait éviter la contagion. Quant à ce qu'on a dit, que la gale était un préservatif de la peste (Alex. Benedictus, l. c., cap. IX), si cela était vrai, jamais on n'aurait vu cette affection régner parmi la basse classe de la Valachie. L'observation de Larrey, qui prétend (l. c., p. 120) que les malades dont les ulcères suppuraient abondamment furent en Syrie exempts de la peste, est opposée à celle d'Orræus (l. c., p. 159) : «Les sujets portant des blessures et des ulcères, même de grande étendue, et quoique la suppuration fût abondante, n'étaient aucunement exempts de la peste, mais y succombaient comme les autres.»

(104) Le Dr Kuttel le conseilla jusqu'à salivation dans la peste de Sirmich (Schraud,

ni dans l'*eau antipestilentielle* (105), ni dans l'*inoculation* de la maladie *elle-même* (106), ni enfin dans la *vaccine* (107). Ce n'est pas pour cela que nous renoncions entièrement à l'espoir qu'on pourra découvrir par des recherches ultérieures un antidote contre la peste (108), mais l'on devra soumettre à un sévère examen toutes les expériences qui tendront à ce but (109). Cependant on pourra essayer des *précautions* qui, si elles ne sont pas utiles, sont au moins innocentes. Nous ne comprenons pas pourquoi nous négligerions *la combustion du bois* sur les places, qui en pareil cas a été mise en usage par Hippocrate (110). A la vérité,

---

op. c., 2 th., p. 44). Lors de la peste de Tunis, on portait en guise d'amulette du sublimé enfermé dans un petit sac. (Passeri, l. c., p. 75.)

(105) Panvini (l. c.) recommande qu'en temps de peste chacun prenne une, deux ou même trois fois par jour une suffisante quantité d'eau de fontaine pour étendre XV gouttes d'acide sulfurique, ou XX gouttes d'acide nitrique, ou de XX à XXX gouttes d'acide muriatique oxygéné. Il est à craindre que ce médecin distingué n'ait été conduit à donner ce conseil par une pure hypothèse.

(106) Mac-Gregor en rapporte des exemples, ainsi que J. P. Frank (suppl. Z. M. Polizei, 3 B., p. 527.)

(107) D'après l'observation, que des hommes qui peu auparavant avaient eu la variole avaient été exempts de la peste, le Dr. Valli proposa la vaccine comme prophylactique de la peste; mais ce fut inutilement.

(108) On a bien trouvé en effet dans la vaccine un antidote contre la variole, pourquoi ne pourrait-on pas en trouver un contre la peste? On a remarqué (chap. du charbon) que parmi les habitants de la Hongrie, il régnait un charbon endémique dont le nom vulgaire est Pokolvar. Il paraît l'effet d'une maladie épizootique des bœufs. Aurait-il une connexion avec la peste de l'homme? (Pfisterer, l. c., p. 25.) Lumineuse idée! serait-ce un préservatif de la peste? (Bernt, Notes sur Pfisterer.) Idée lumineuse! Si en effet la variole des vaches a la puissance d'empêcher le développement de la variole de l'homme, l'importance de la chose demanderait au moins de rechercher si le charbon du bœuf inoculé sur l'homme ne le garantirait pas de la peste. Un voyage en Hongrie, puis dans l'empire Turc, fournirait des occasions nombreuses pour des expérimentions de ce genre.

(109) Le fait suivant nous montre avec quelle réserve on doit procéder quand il s'agit de porter un jugement sur des expériences relatives à des antidotes contre la peste. Un médecin allemand, Rosenfeld, prétendait avoir un spécifique contre la peste. On ordonna des expériences dans le lazaret de Constantinople, dans le but de prouver la vérité de cette assertion. Rosenfeld lui-même, s'appuyant sur les propriétés de son spécifique, y vécut parmi les pestiférés trente-huit jours sain et sauf et triomphant; mais, saisi de la peste à cette époque, il succomba après 54 jours. Encore deux jours et deux nuits d'immunité auraient suffi pour faire proclamer à tort les vertus d'un spécifique! Qu'on lise à ce sujet l'article suivant : Notice sur M. Rosenfeld, sur ses tentatives d'inoculation de la peste dans l'hôpital grec, des pestiférés à Constantinople, vers la fin de l'an 1816, par le Dr. Pezzoni, médecin de l'ambassade russe, auprès de la Porte-Ottomane (Supplément au Conservateur impartial, n. 22-26). Pezzoni dit au sujet de la nature même du spécifique : « Il paraît que le prétendu spécifique de Rosenfeld contre la peste consistait dans la chair des bubons desséchés, et dans les os des pestiférés qu'il faisait avaler en forme de poudre ou de boisson à ceux qu'il voulait garantir de la contagion. » Ce médecin distingué ne s'étonne pas non plus que Rosenfeld ait pu longtemps vivre en parfaite santé parmi les pestiférés : « On rencontre, dit-il, tous les jours, dans le Levant, quantité d'individus qui n'ont jamais eu la peste quoiqu'ils aient été continuellement exposés.... et cependant nombre de ces mêmes personnes, en apparence invulnérables pendant tant d'années, sont frappées et meurent le moment où elles s'y attendent le moins. » Voyez aussi sur le spécifique de Rosenfeld dans : Œsterreich. Beobachter vom Jahre, 1817, n.° 31. 67.

(110) Galien, Theriac. ad Pison., cap. XVI. V. Sprengel's, Versuch einer pragmatischen Geschichte der Heilkunde, 1 B., p. 371. Pline (lib. XXXVI, cap. XXVI) dit : « Il y a aussi une puissance médicatrice dans les feux eux-mêmes, dont le parfum est certainement utile contre la peste. » Il en est de même d'Augenius, qui (lib. III, de Peste, cap. III) recommande surtout les feux, et de Evichius (lib. I, De off Magistrat., cap. 8), qui écrit : « Si l'on me demandait quelle est la première

ces feux n'ont pas grande puissance (111) et peuvent être nuisibles pendant les fortes chaleurs de l'été (112), mais d'un autre côté, ils peuvent renouveler l'air, à la manière des détonations d'artillerie (*); ils servent à illuminer les places, comme nous l'avons recommandé (113), sont agréables à la vue, et, ce qui est surtout d'un grand poids, ont pour eux l'expérience des siècles. L'expérience recommande aussi depuis les temps les plus éloignés les fumigations de *vinaigre*. Les *vapeurs* obtenues par la *combustion du soufre* (114) ont également pour elles le suffrage des années. De nos jours, Guyton Morveau a recommandé les fumigations d'*acide muriatique* (115), C.-M. Smith (116) celles d'*acide nitrique*, un grand nombre d'autres auteurs (117) celles de

---

chose à faire pour préserver une ville de la contagion de la peste, quelle est la seconde, quelle est la troisième, je répondrais en deux mots : Le feu. » Cette opinion est partagée par Lobb (l. c., p. 10, 20, 43.)

(111) Dans la peste qui envahit Naples, en 1656, les médecins, « o per timore, o per ignoranza..... non ardirono di dichiarare il morbo per pestilenziale; ma solamente consigliando che s'accendessero fuochi per tutte le contrade della città.... uscirono da ogni briga. Ma altro che frasche vi volevano, per fare argine ad un così impetuoso torrente. » (Giannone, l. c.)

(112) « On ne doit pas élever d'aussi grands feux dans les saisons chaudes que dans les temps froids.... c'est une erreur que dans le cours de cette épidémie nous avons vu fréquemment parmi le peuple. » (Diemerbrœck, op. c., lib. II, cap. v, § 6.) Papon dit en parlant des feux qu'on alluma à Marseille pendant le mois d'août (op. c., t. I, p. 254) : « L'air pendant trois jours se couvrit d'une fumée noire et brûlante, qui, ayant augmenté la chaleur naturelle de la saison et du climat, sembla donner plus d'activité à la contagion. »

(*) On lit dans Vaterlændsche Historie, lib. XXXIII, t. IX, p. 30, que la peste qui régnait dans une ville assiégée, cessa aussitôt que le feu, ayant pris par accident au magasin à poudre, fit en même temps une seule explosion.

(113) N° 15.

(114) Déjà Homère parle dans l'Odyssée (l. XXIII) de l'emploi de vapeurs sulfureuses pour purifier un air vicié par des exhalaisons provenant de cadavres. Dans la peste de 1713, on employait communément les fumigations de soufre et de nitre. (Supplément au code d'Autriche, p. 711, Lips., 1748.) Trois genres de fumigations, dont la base constante était le soufre, furent employés avec grand succès dans la peste de Gênes, en 1656, par le père Maurizio da Tolone (op. c.). Dans les épidémies qui, en 1720—1721, ravagèrent le midi de la France, on mettait en usage des fumigations composées de soufre, de poudre à canon, de résine, d'arsenic, de cinnabre, d'antimoine et de baies de genévrier. (Papon, op. c., t. II, p. 96.) — Gaubius (De Methodo concinnandi formulas medicamentorum, p. 315, Bâle, 1782) a, dès l'année 1738, recommandé, sous le nom de fumigations anti-pestilentielles (vaporationes antiloimicæ), la vapeur acide provenant du vinaigre, du sel commun, du nitre et du vitriol. Dans la peste qui régna à Moscou, en 1771, les fumigations faites avec des poudres qui contenaient du soufre opérèrent des miracles, au rapport de Samoilowitz, de Minderer et surtout d'Orræus (l. c., p. 42 et 134). Voici les trois formules qui furent mises en usage. I. Poudre fumigatoire anti-pestilentielle forte : Prenez, feuilles de genévrier, râpure de gayac, baies de genévrier, son de froment, six livres de chacun. Nitre brut, 8 livres ; soufre, 6 livres ; myrrhe, 2 livres; m. et f. une poudre fumigatoire. II. Poudre fumigatoire anti-pestilentielle plus douce : Prenez, aurone, 6 livres ; feuilles de génévrier, 4 livres ; baies de genévrier, 3 livres ; nitre brut, 4 livres ; soufre, environ 2 livres 1/2; myrrhe, 1/2 livre ; m. f. une poudre pour fumigation. III. Poudre fumigatoire anti-pestilentielle parfumée : Prenez, calamus aromaticus, 3 livres; oliban, 2 livres; succin, 1 livre; styrax, fleurs de roses, 1/2 livres de chacun; myrrhe, 1 livre; nitre brut, 1 livre 1/2; soufre, un peu plus de 4 onces; m. f. une poudre fumigatoire. On employait la première formule pour faire des fumigations pour les maisons et objets quelconques complètement infectés, la deuxième pour les maisons et les choses seulement suspectes et plus délicates, qu'une fumée épaisse et fortement sulfureuse auraient pu gâter; enfin la troisième pour les édifices habités, et cela dans un but préservatif.

(115) Traité des moyens de désinfecter l'air. Paris, 1802.

(116) The effect of the nitrous vapour, in preventing and destroying contagion, etc. London, 1799. V. Bibliothèque Britannique, n° 152, p. 363.

(117) Prenez : muriate de soude, 3

chlore (118). Et pourquoi négligerait-on d'y avoir recours? Peut-être parce qu'elles n'ont pas la propriété d'empêcher l'infection par *contact*? Mais ces fumigations ne sont pas faites dans ce but, car on ne doit en attendre aucun autre effet que la destruction du principe contagieux dans l'air des lieux fermés. Répondra-t-on que la présence du principe de la peste dans ces lieux n'est qu'un problème? Je veux bien l'accorder. Dans ce cas, des précautions superflues n'ont rien de nuisible. Pourrait-t-on dans le cas contraire en dire autant de l'omission d'un moyen si efficace.

19. *Suite de ce sujet.* — Les *prêtres*, (*) les *médecins*, les *chirurgiens* et les *garde-malades* sont ceux qui sont les plus exposés au danger de contracter la peste par le contact. Avant donc de se charger de donner des soins aux malades pestiférés, ils doivent s'examiner eux-mêmes afin de savoir s'ils sont capables de satisfaire à ce qu'exige cette entreprise. Ils considèreront le danger perpétuel dans lequel va se trouver leur vie. Que si après cet examen, ils voient à gagner, soit à vivre, soit à mourir, qu'ils trouvent de la volupté dans cette idée sublime qu'ils vont se dévouer à Dieu, à la charité envers le prochain, à leur propre vocation, qu'alors ils agissent. Les *prêtres* entendront la confession de loin, administreront la communion (119) et l'extrême-onction au moyen d'une verge de métal, et éviteront de se mettre à genoux (120). Les médecins, avant d'explorer le pouls (*), se laveront les mains avec du vinaigre (121), les enduiront d'huile ou de beurre (122), et se serviront d'un gant fin qui ne pourra empêcher l'exploration et d'un petit bâton (123). Quelques-uns se frottaient aussi les narines avec de l'huile (124). On évitera l'haleine des malades. Plusieurs praticiens ont coutume de mâcher des clous de gérofle et d'autres aromates et de rejeter fréquemment leur salive. D'autres avalent de la *fumée de tabac* (125). Il ne

---

onces, peroxyde de manganèse, 5 gros; acide sulfurique, 7 gros; eau, une once, m. dans un vase de verre ou de terre, avec une baguette de verre. V. Wetzler Uber den Nutzen und Gebrauch des nach der Vorschrift des Hrn. Apothekers von Sthal entwickelten oxydirt-salzsauern Gas zur Reinigung der Luft. Augsb. 1825, et Boullay, pharmacien de Paris, Appareil inventé pour administrer la fumigation guytonienne.

(118) Cruikshank, Rollo, etc.

(*) « Dans le temps des troubles (à Moscou), les cérémonies ecclésiastiques usitées pour ensevelir les morts ayant été rétablies par le peuple, presque tous les prêtres et les employés des églises succombèrent. » (Mertens, l. c., p. 87.)

(119) Ranchin (l. c., p. 124) donne le conseil suivant : « Pour donner la communion, sera bon d'avoir une vergette (petite verge) de la longueur d'un pan et demi (treize à quatorze pouces) ou environ, et au bout d'icelle un petit croissant d'argent, pour porter le Saint-Sacrement dans la bouche du malade, lequel avant de lui donner, le prêtre serrera fort étroitement la manche de son habit et surplis, afin qu'il ne touche rien du malade, tenant le flambeau entre eux deux. »

(120) « Qu'on se tienne toujours debout, sans s'asseoir ou mettre à genoux, et il faut prendre garde que l'habit ne touche du bord à terre. » (Ranchin, l. c.)

(*) Cette exploration a été négligée par des médecins du plus grand nom. C'est ainsi que Mertens (l. c., p. 107) dit : « Je ne puis rien rapporter au sujet du pouls dans cette affection d'après ma propre expérience. Cette peste étant en effet douée d'une si grande puissance de contagion que le moindre contact des malades suffirait pour en être attaqué; nous n'explorions pas le pouls. »

(121) « Arzt Buday, begierig, den Puls der Pestkranken zu untersuchen, fieng an, seine Hand voraus und selbst wæhrend der Untersuchung wiederholt mit Essig zu waschen, und selbst nach geendigter Erforschung nochmals genau abzuwaschen. » (Schraud, op. c., 2 th., p. 57.)

(122) « Arzt Haas bedient sich zu gleicher Absicht der sorgfæltigen Beschmierung der erwærmten Hænde mit Butter, mit gleichem Erfolg der abgehaltenen Ansteckung. » (Schraud, l. c.) On lit sur la peste de Noja : « Die Aerzte fühlten den Puls mit Oelbeschmierten Hænden. » (Schœnberg, l. c., p. 109.) — Auparavant, on avait coutume de mettre une feuille de tabac entre le doigt explorateur et le poignet du malade.

(123) « Sie (die Aerzte) hielten überdiess... einen Stab in der Hand, 7 neapolitanische Palmen (Spannen) lang, mit eisernen Spitzen und Haken, um damit die Kranken oder Leichname aufzudecken. » (Schœnberg, l. c., p. 23 et 109.)

(124) Dans la peste de Florence, en 1630. (Rondinelli, l. c.)

sera pas mauvais de porter des habits de toile cirée et des sabots (116). Mais il n'est pas convenable de se couvrir de masques garnis de verres au-devant des yeux (127). Après avoir terminé la visite des malades (qu'on ne devra jamais entreprendre à jeun), on se lavera les mains, on se rincera la bouche avec du *vinaigre*, et l'on changera d'habits. Les *chirurgiens* et *garde-malades* suivront l'exemple des médecins pour ce qui regarde les vêtements. Il seront pourvus de pinces et autres instruments propres à éviter le contact immédiat des malades (128). Enfin, on devra veiller à la *santé* des *baigneurs*.

20. *Isolement de toute la province.*— Bien que les hôpitaux, les établissements pour les convalescents, pour la quarantaine, unis à l'accomplissement des préceptes indiqués plus haut, puissent s'opposer complètement à la propagation de la peste, pour sécurité parfaite, *toute la province* où la maladie a fait irruption doit être séquestrée des autres. On pourrait même, si les limites de cette province étaient fort éloignées du lieu où règne la peste, établir une nouvelle ligne de sentinelles entre ces frontières et l'endroit infecté (129). On doit en outre, comme nous l'avons dit souvent (130), porter un coup-d'œil vigilant sur les provinces limitrophes (131). Si les habitants du lieu infecté ont pourvu à leur salut par la fuite (132), si des marchandises souillées par la contagion ont été transportées hors de ce lieu, les régions devenues suspectes par ces causes demanderont la plus sévère attention (133). En général, les routes qui conduisent aux pays infectés ou suspects doivent être fermées par des fossés, des retranchements ou autres

(125) L'inspiration de tabac en fumée s'est recommandée au célèbre Diemerbrœck par sa vertu préservative. On peut ajouter à cette autorité les témoignages de Benza (op. c., p. 82) et d'Orræus (l. c., p. 139). Mais l'on sait que les Turcs font un usage continuel de la fumée de tabac, et que néanmoins ils sont très-sujets à la peste.

(126) « Le meilleur préservatif serait de n'entrer dans la chambre du malade qu'en sabots, en pantalon et en gilet de toile cirée et d'avoir des gants de même. Les gardes qui servent les pestiférés au lazaret de Marseille n'en font pas autrement. » (Papon, op. c., t. II, p. 52.)

(127) « In questa mala influenza (1630) la città di Lucca fu la prima che, imitando l'uso de' medici francesi, ordinasse che i medici si vestissero di lungo drapo incerato, ed incappuciativi con cristalli agli occhi, soccorsero così agl' infetti. » (Frari, l. c., p. 407.)

(128) « Die Krankenwærter sollten stets mit einer langen und platten Zange versehen seyn, um damit dem Kranken das Nœthige zu reichen und Lappen, Fæden, Papierchen u. dgl. vom Boden aufzuheben, welches alles augenblicklich verbrannt werden musste. » (Schœnberg, l. c., p. 23.)

(129) Pendant la peste de Noja « Sollte sogleich ein zweyter Kordon gezogen werden in einer Entfernung von ungefæhr 10 (italienischen Meilen im Umkreis um den ersten. » (Schœnberg, l. c., p. 18.)

(130) Nº 17.

(131) Tant que la peste régna à Noja, non-seulement on enferma la province de Bari, mais en même temps on envoya des inspecteurs revêtus d'un plein pouvoir dans la province d'Otrante, de la Capitanate et de la Basilicate. (Schœnberg, l. c., p. 16.)

(132) Anciennement, au moment où la peste éclatait, les habitants avaient coutume de chercher leur salut dans la fuite vers les lieux déserts, ou sur des vaisseaux. (Barnes, l. c., p. 433.) — Vitoduran, Chronic., l. c.— M. Villani, l. c., p. 13.) La fuite était même recommandée par les médecins. (Guy de Chauliac, l. c.) Cependant plusieurs trouvaient dans leur conscience des motifs pour regarder la fuite d'un lieu attaqué de la peste comme un crime. Le patriarche Nicon s'efforça de détruire ce scrupule dans une épître pastorale du 6 août 1656, aux habitants de Moscou. (Richter, op. c., 2 th., p. 162) Est-ce avec raison? que les théologiens le décident! « Suivant le prophète (Mohammed), le sort de tous ceux qui meurent de la peste est de monter au ciel comme des martyrs : car, malgré le désir de se conserver soi-même, il est défendu aux fidèles d'abandonner une ville frappée de ce fléau. » (Malte-Brun, Annales des voyages, etc., t. XVII, p. 14.)

(133) « Die 17 Nojaner Familien, die von Noja entflohen waren, wurden alle in verschiedenen Orten angehalten und mit allen ihren susceptiblen Habseligkeiten in stronge Contumaz gesetzt. Es wurden überdiess genaue Nachsuchungen angestellt, um die aus Noja weggeschafften Waaren zu entdecken. » (Schœnberg, l. c., p. 29.)

obstacles, ainsi que par une garde militaire. Qu'en outre, des cavaliers parcourent sans cesse les champs intermédiaires, prennent tous ceux qu'ils rencontreront et les livrent au jugement des tribunaux militaires. La grande route et les rivières (134) seront sévèrement gardées, et personne ne pourra entrer sans un *passeport* (qu'on n'accordera que difficilement) ni sortir sans un *certificat de santé* (135). Il ne suffit pas toutefois que ce certificat atteste que le porteur est parti d'un lieu parfaitemant sain, il faut encore qu'il atteste l'immunité de chacun des lieux par où a passé le voyageur. Personne, quels que soient son rang et sa naissance, ne doit être excepté de cette règle (136). Il sera utile, en outre, d'éloigner le trajet ordinaire de la porte des provinces suspectes (137), d'y suspendre les foires (138), et d'empêcher autant que faire se pourra le commerce entre les villes, les bourgs et les villages.

21. *Fin de ces soins.* — Le *terme de ces soins* si vastes et si nombreux n'est arrivé qu'alors que trois semaines se sont écoulées depuis l'apparition du dernier cas de peste parmi les habitants, que tous ceux qui étaient malades sont ou morts ou convalescents, que les convalescents n'éprouvent pas de récidive (139), que les personnes en quarantaine jouissent d'une excellente santé, et surtout lorsque *l'œuvre de purification du lieu infecté* a été *heureusement exécutée* (140). Cette désinfection, qui est le plus grave de tous ces travaux, est exigée pour les maisons où la peste a exercé ses ravages. Si ces maisons sont en bois ou de peu de prix, il faut (avec toutes les précautions nécessaires (141)) les livrer aux flammes jusque dans leurs fondements (142), une indemnité étant accordée au propriétaire sur le trésor public. Dans les autres cas, on se contentera de gratter les murs et de les recouvrir de chaux; le pavé devra aussi être râclé et lavé à différentes reprises avec de l'eau bouillante, avec addition de vinaigre; les portes et les toits seront aussi

(134) Roch écrit (l. c., p. 15), au sujet de la peste de Racsa : « Auf die næmliche weise wurden auch die auf der Save, ab-und aufwærts passirenden Schiffe zur Verhinderung alles verkehrs der Schiffmannschaft mit dem festen Lande, von dem Cordonsposten Bilaczorkva abwærts bis Thechaja, und aufwærts von hier bis Bilaczonkonkva begleitet. » On doit encore proscrire la pêche de nuit. (Schraud, l. c., p. 57.)

(135) « Les billets de santé doivent contenir en détail la qualité et la quantité des meubles, hardes ou marchandises dont ceux qui représentent ces billets sont porteurs ; et si on les trouve chargés de quelque chose qui n'y soit pas spécifié, il faut le faire brûler sans aucune grâce, et faire mettre en prison le porteur du billet, sauf à lui imposer une plus grande peine, selon les degrés et la conséquence de la faute. » (Papon, op. c., t. II, p. 74.)

(136) C'est ainsi que la reine Caroline de Naples, arrivant en 1813 de l'empire turc en Russie, dut se soumettre comme les autres aux lois de la quarantaine.

(137) L'ordre en fut donné lors de la peste de Noja. (Schœnberg, l. c., p. 12-21.)

(138) « On interdira les foires dans les pays suspects, et cette interdiction durera tant qu'il restera quelque soupçon de peste. » (Papon, l. c., t. II, p. 77.)

(139) Il serait cruel de prolonger l'interdit superflu du reste de tout un pays, seulement à cause de quelques ulcères, suite de bubons, et un peu lents à se guérir. D'un autre côté, il est à craindre qu'en donnant la liberté à ces malades on ait à encourir le reproche d'imprudence. Dans ce cas, il faudra conduire les convalescents, jusqu'à guérison parfaite des restes de la peste, dans un lieu sûr, éloigné des autres habitations. Telle fut la conduite suivie dans la peste de Sirmich : « Der K. Kommissær beschloss, dieselben (Convalescenten) einstweilen in eine Verwahrung zu bringen, dass auch für den Fall, wenn sie für wirklich ansteckend erklært würden, man dennoch nicht gehindert werde, zur vœlligen Erœffnung von Sirmien zu schreiten. » (Schraud, l. c., p. 196.)

(140) En italien : Disinfettamento; en allemand : Entspestung.

(141) On doit choisir un jour où il n'y ait pas de vent, brûler seulement une maison à chaque fois, détourner les matériaux enflammés du voisinage, et avant tout préparer des pompes à feu et informer les habitants de ce que l'on va faire.

(142) « Alle Wohnungen ausgestorbener Familien, alle überhaupt angesteckten Haüser von schlechter Bauart und æusserst geringem Werthe, deren Reinigung nicht ohne grosse Gefahr der Arbeiter unternommen werden konnte, sollten abgebrannt und niedergerissen werden. » (Schraud, op. c., 1 th., p. 149.)

partout et plusieurs fois frottés avec de l'oxycrat. Tous les coins, du grenier à la cave, devront être parfaitement examinés par les inspecteurs, de peur qu'il n'y soit laissé quelque objet imbu du principe de la contagion. Les écuries, les remises, les greniers et les serres dans les jardins ne doivent pas non plus échapper aux recherches. On doit même, pour que les habits et autres objets cachés sous terre n'échappent pas à l'observation, creuser profondément les jardins et les cours, après avoir toutefois engagé les habitants à faire leur déclaration (143). La maison étant ainsi désinfectée dans toutes ses parties, on la remplira d'une fumigation d'acide muriatique simple ou oxygéné, après avoir ôté les choses de métal, et on l'exposera à l'air libre en tenant pendant quelques jours les portes et les fenêtres ouvertes (144). Alors seulement cette maison pourra être occupée par ses habitants, pourvu qu'ils aient terminé leur temps dans le lieu de la quarantaine. On leur donne en même temps leur mobilier désinfecté. Les maisons où la peste ne s'est pas développée devront, par les mêmes moyens, être désinfectées ainsi que le mobilier, le linge et les vêtements, et cela par les habitants eux-mêmes, sous la présidence de l'inspecteur de police, qui indiquera les précautions requises. Pendant ce temps, on maintiendra une espèce de quarantaine domestique pour les personnes qui s'occupent de la désinfection (145). On purifiera aussi les marchandises susceptibles de recevoir le principe contagieux (146), ainsi que les églises et les autres lieux publics. Si, dans le voisinage, il existe des forêts ou d'autres lieux déserts, on les parcourra également (147). Les *hôpitaux* qui ont reçu les *pestiférés* (avec les objets destinés au char des cadavres) seront brûlés ou purifiés comme les maisons infectées (148). Il en sera de même de l'espace destiné à la quarantaine, après qu'il aura servi en dernier lieu aux médecins des infirmeries, aux chirurgiens, aux prêtres, aux garde-malades et aux fossoyeurs. Dans la saison favorable, s'il y a une rivière dans le voisinage, les habitants pourront tous prendre des bains (149). A cette époque, tout cela étant terminé, on permettra aux habi-

---

(143) « Demnach wurde jeder Irregber, so wie er in die Kontumaz eingetreten war, auf Befehl der K. Kommissærs von einem Priester in Gegenwart eines Beamten eidlich aufgefordert, alles Begrabene anzuzeigen, wovon er Wissenschaft haben mœchte. » (Schraud, op. c., 1 th., p. 163.)

(144) Gentilis a Foligno (l. c.), avait déjà dit: « On lavera les maisons des malades avec du vinaigre, on les exposera plus souvent aux vents du nord. » Lors de la peste qui dévasta Moscou, en 1656, les maisons des hameaux voisins, où la maladie s'était aussi manifestée, furent abandonnées pendant deux jours à la gelée. (Richter, op. c., 2 th., p. 163.)

(145) Schraud (op. c., 1 th., p. 139) parle ainsi de la désinfection qu'à la fin de la peste de Wukowar, on fit subir aux maisons où la peste n'avait pas paru : « Wahrend diesem Geschæfte musste die Hauscontumaz, die tægliche Krankenorschung auf das strengste fortgesetzt werden, damit, wenn unter dieser Behandlung aller Fahrnisse der Peststoff irgendwo entwickelt und auf Menschen übertragen würde, das Vibel sogleich entdeckt werde. »

(146) « Der K. Kommissær befahl...., dass die Kaufleute ihre Gewœlbe erœffnen, mit Essigdufte anfüllen und sodann lüften ; die Papierüberschlæge der Waaren verbrennen, die leinenen waschen ; die Waaren tæglich von Ort zu Ort legen sollen. » (Schraud, l. c.)

(147) « Les habitants de la Moldavie, surtout ceux de la classe indigente, conduisent secrètement, en temps de peste, leurs parents atteints de la maladie dans les forêts voisines, les déposent dans un lieu couvert sur un lit de feuilles, de gramen et de guenilles, placent à côté d'eux un vase plein d'eau et des aliments, et abandonnent ainsi ces malheureux à leur destin. » (Orræus, l. c., p. 16, not.) On comprend ainsi l'utilité de la précaution suivante : « Die œffentlichen Beamten des Kumaer Bezirkes, begleitet von 50 vertrauten Menschen, beritten alle Gegenden des ganzen Gebiethes, bestiegen alle Anhœhen, durchsuchten alle Wælder, wandelten alle Gestræuche durch, um jedes Uiberbleibsel der Ausgewanderten, jede Hütte oder Hœhle wo sie einstens lagen, jeden Felsen, jeden Grabhügel aufzufinden. » (Schraud, l. c., p. 177.)

(148) On peut voir combien il y a de danger dans la désinfection des lazarets par l'exemple de ce fossoyeur qui, resté en bonne santé quoiqu'ayant déterré plus de cent cadavres, fut bientôt atteint de la peste et mourut dès qu'il se fut employé à désinfecter un lazaret. (Schraud, l. c., p. 167.)

(149) » Das ganze Volk musste sich in

tants de quitter leurs maisons et de parcourir les rues en liberté ; cependant on défendra encore les assemblées nombreuses jusqu'à ce qu'environ six semaines se soient écoulées sans apparition de nouveaux cas de peste. Alors encore on devra se conduire pendant plusieurs mois comme si la peste était dans le voisinage (150). Le jour mémorable où l'on déclare la délivrance d'une contrée auparavant désolée par la peste, et où la liberté des communications est par cela même rétablie en entier, doit être célébré par un cantique solennel d'actions de grâces en l'honneur du Dieu sauveur.

22. *Hommes qui ont bien mérité de l'humanité pendant les pestes.*— Il nous reste encore, à présent, à payer la dette d'un esprit reconnaissant envers ces hommes illustres qui, en temps de peste, ont préféré à leur propre vie le salut des autres, et que nous mettons de beaucoup au-dessus de ces héros qui portent le fer et le feu sur la surface de la terre (151). Les principaux sont saint Roch (152), saint Charles-Borromée (153), le cardinal Gastaldi (154), l'évêque Belsunce (155), P.-P. Gérard (156), Maurizio da Tolone (157), Abraham de Sainte-Claire (158), Louis de Pavie (159) et d'autres moines, surtout de l'ordre des *capucins* (160) ; l'archiduc Ferdinand II (161), lord Walter Manny (162), Alvise Valaresso, gouverneur de la république de Venise (163),

---

Wasser baden, was die Temperatur der Luft hatte. » (Schœnberg, l. c., p 53.)

(150) N° 6. — V. Schraud, op. c., 1 th., p. 209.)

(151) « On nous vante le courage de ces héros qui, à la tête des armées, vont affronter les périls ; mais les dangers qu'ils courent sont-ils comparables à ceux que présente une ville infectée de la peste? Ici, ni le bruit des instruments, ni le spectacle guerrier de cinquante mille hommes, ni cette ardeur martiale qu'on se communique les uns aux autres, quand l'imagination est exaltée par des idées de gloire, ne peuvent rien sur le cœur pour l'affermir contre le danger. La mort, dépouillée de cet éclat qui la fait affronter aux guerriers, frappant à coup sûr et sans relâche les citoyens de tout rang, de tout âge et de tout sexe, ne respectant aucun asile, pénétrant dans les réduits les plus obscurs, menace continuellement ceux qui ont échappé à ses traits. S'il est des hommes qu'on doive louer, ce sont ceux qui, dans ces temps malheureux, ont le courage d'exposer généreusement leur vie pour le salut des autres. » (Papon, op. c., t. I, p. 247 et suiv.)

(152) Celle (la peste) de 1301 est devenue fameuse par le dévouement avec lequel saint Roch servit les malades à l'hôpital de Plaisance. Ce célèbre pèlerin, natif de Montpellier, avait quitté ses parents et renoncé aux avantages de la naissance et de la fortune pour se consacrer au service des pauvres, en menant une vie obscure. » (Papon, l. c., t. II, p. 273.)

(153) « C'est le temps (1577) où Charles-Borromée, archevêque de Milan, donnait l'exemple de ces vertus sublimes que l'évêque de Marseille Belsunce fit en partie revivre au commencement de ce siècle, lorsque la peste affligeait cette grande ville. » (Idem, ibid., p. 286.)

(154) A Rome, en 1656, op. cit.

(155) « Nouveau Borromée, on le vit partout où le salut du peuple demandait sa présence. » (Papon, op. c., t. I, p. 237.)

(156) Frère de Pétrarque, du monastère des chartreux de Montrieux. « Il prenait soin de ses confrères dans leur maladie, et après leur dernier soupir, il lavait leurs corps et les portait sur les épaules au lieu de la sépulture. » (Papon, op. c., t. I, p. 121.)

(157) Dans la peste de Gênes, en 1656.

(158) Dans la peste de Vienne, en 1679.

(159) Directeur de l'hôpital des pestiférés de Smyrne.

(160) Pendant les épidémies de peste, en Italie en 1528, à Milan en 1576, à Gênes en 1579, en Provence en 1580, à Paris en 1586, en Lombardie en 1630, en Provence en 1649, à Naples en 1656 et à Gênes en 1656, ces moines montrèrent tant de dévouement qu'ils furent presque tous exterminés.

(161) Dans la peste de Florence, « Scorreva egli, ora a piedi ed ora a cavallo, con magnanimo ardimento, le contrade e le vie della città, pur quando la peste era nel suo forte, informandosi dei bisogni delle famiglie, e della maniera con cui erano eseguiti i suoi ordini, e mantenute le discipline e precauzioni della sanità. » (Rondinelli, l. c.)

(162) Dans la peste de Londres, en 1348, il acheta un terrain (New-Church-Haw) pour ensevelir les morts, fonda une église et y établit douze prêtres. (Barnes, l. c.)

(163) « Cavaliere chiaro per nascita e per talento, per coraggio e per altre qualità distintissimo. Determinò di fissare il suo soggiorno in Verona (1630), sprezzando il pericolo, quantunque avrebbe potuto eleggerselo in luogo sano. » (Pona, l. c.)

Langeron, commandant de Marseille (164), le juge Moustier (165), M. de Rancé (166), le marquis de Vauvenargues (167), le prince Orloff et le sénateur Jeropkin (168), les commissaires impériaux Sigismond Lovacz d'Oetvènes (169), le comte Félix Comarnicki (170), Joseph de Klobusicky (171), le prince Alexis Kourakin (172), le gouverneur napolitain Garofano (173), le général Mirabelli (174), Howard, assez connu de tous les philantrophes, enfin des médecins sans nombre (175).

---

(164) « Commandant de Marseille, homme de mérite, et tel qu'il fallait dans ces circonstances. » (Papon, op. c., t. II, p. 248.)

(165) « On le voyait dans tous les quartiers, et surtout dans ceux où la contagion était la plus envenimée ; il faisait enlever jusqu'à mille cadavres par jour. » (Papon, l. c., p. 287.)

(166) « Vieillard de 95 ans, qui avait encore pour les malheureux cette tendre sensibilité que l'âge et une longue fréquentation des hommes détruisent presque toujours. » (Papon, l. c., p. 289.)

(167) « Quoiqu'il n'eût encore que 36 ans, il justifia par sa conduite la confiance de la cour. Il alluma par son exemple, dans les ames sensibles, le zèle patriotique dont il était animé. » (Idem, ibid., p. 362.)

(168) Tous deux, à Moscou, en 1771. (Orræus, p. 29.)

(169) Schraud, l. c.

(170) « Er hat sich freywillig zum Dienst eines Lokalkommissærs in einigen Ortschafften angeboten, und sogar seine Wohnung da selbst genommen. Jedermann wird mit mir den Entschluss dieses græflichen Jünglings edel und achtungswürdig finden, und den Wunsch hegen, dass sein Beyspiel in künftigen Fællen Nachahmung erregen mœge. » (Schraud, op. c., 2 th., p. 123.)

(171) Il rendit de grands services dans la peste de la Basse-Hongrie, en 1814 et 1815.

(172) Id. dans la peste d'Odessa, en 1815.

(173) Dans la peste de Noja, en 1815.

(174) Egalement à Noja.

(175) Un seul exemple suffira. Les médecins Graziola, Grandi, Graziani, se présentèrent d'eux-mêmes pour traiter les malades de l'hôpital, dans la peste de Vérone, en 1630, et succombèrent aussitôt. Là aussi, « Leonardo Tedeschi, Medico e canonico, diede ben raro esempio di singolare coraggio e di esimia pietà e di carità generosa. » (Pona, l. c.)

Chapitre VI. — De la suette anglaise.

§ X. *Définition. Importance. Bibliographie. Itinéraire de la maladie.*

1. *Définition.* — Sous le nom de suette anglaise (1), on entend d'ordinaire une fièvre continue, très-aiguë, accompagnée de sueurs fort abondantes qui, à l'instar de la peste, ravagea vers la fin du quinzième siècle et vers le milieu du seizième l'Angleterre et ensuite la plus grande partie de l'Europe.

2. *Utilité de son étude.* — Cette maladie, ayant disparu depuis plusieurs siècles, pourrait paraître importante seulement sous le rapport de l'histoire. Mais rien n'est plus éloigné de la vérité. Qui, en effet, peut répondre de l'impossibilité de son retour après un temps quelconque? Que si un tel malheur (Dieu nous en préserve!) arrivait, la notice suivante des écrivains et des bibliothèques qui contiennent ceux des ouvrages de ces auteurs qui sont très-rares, pourrait être de quelque utilité. Je la dois aux recherches pleines d'une immense érudition de C. Sprengel (2), G.-G. Ploucquet (3) et surtout de Ch.-G. Gruner (4). Pourquoi n'a-t-il pas été permis à ce dernier de mettre la dernière main à l'ouvrage qu'il avait entrepris?

3. *Bibliographie.* — Les auteurs des *monographies* sur la suette de l'Angleterre et des autres pays sont : parmi les

---

(1) Synonimie. — En latin : ephemera sudatoria anglica ; Febris sudatoria ; sudor anglicus ; sudor pestilens ; sudor pestilentialis ; febris anglica ; ephemera britannica ; febris helodes ; hidronosos ; hydropyretos. En langue belge : engelsche zweet. En français : suette : souette ; sueur anglaise ; fièvre sudatoire. En italien : sudoretto. En espagnol : sudor ingles. En portugais : suor de Inglaterra, suor inglez. En allemand : Englischer Schweiss ; Schweiss - Sucht ; Schweiss - Fieber ; Schweiss-Seuche. En danois : Sweedfeber ; Engelsk Sveedesyge. En suédois : Engelska Svetten.

(2) Versuch einer pragm. Geschichte der Arzneykunde. (2 th., Halle, 1793, p. 553.)

(3) Repertorium, t. III, art. febris sudatoria ; t. VII, art. sudor anglicus. Item continuatio et supp., art. sudor anglicus.

(4) Scriptorum de sudore anglico superstitum editio hactenus desiderata et adornata. (Ienæ, 1804.)

Anglais, J. Caius (5); parmi les Hollandais, J. Castricus (6) et Damianus (7); parmi les Allemands, E. Cordus (8), W. Bayer (9), H. de Nuenare et S. Requini (10), J. Helwetter (11), M. Hundt (12) et autres (13). En outre, C. Kegeler (14), A. Brehlochs (15), J. Nidepontanus et L. Frisius (16), Joach. Rolandi (17), A. Klump (18), G. Gundelfinger

---

(5) A Boke, or counsel against the disease commonly called the Sweat or Sweating Sickness, 1552, 12. La première édition latine est ainsi intitulée : Opera aliquot et versiones, videlicet de methodo medendi libri duo. De ephemera britannica, lib. unus. Lovanii, 1556. 8. La deuxième édition : Joannis Caii Britanni, De Ephemera britannica, liber unus, summa cura recognitus. Londini, impensis Gul. et Joh. Innys, 1721. 8. (Biblioth. acad. Gissens.).

(6) Jacobi Castrici Hassebrocani physici Antwerpiensis, De sudore epidemiali quem anglicum vocant, ad medicos gandenses epistola, Lutetiæ, apud Christ. Wechel, 1559. 8. (Biblioth. nation. de Paris.)

(7) Tertii Damiani Vissenaci, Decipolitani Libellus αερι του ιδρουονου tempore quo hoc malum sæviret, ab eodem concinnatus. Antwerp. imprimebat Ant. Dumaeus, 1541. 4. (Bibl. acad., Jenens. et Altdorf.)

(8) Ain Regiment, wie man sich vor der neuen Plage, Der Englische Schwaiss genannt, bewahren, und so man damit ergryffen wirt, darinn halten soll, durch Euricium Cordum, der Artzney Doctorem und Professorem zu Marpurg, 1529. 4. (Bibl. Trew. Altdorf. Ducal. Vinar. et Elect. Dresd, Senator, Gorlicens). Editio Marburgensis bis repetita est (differt enim utriusque textus) deinde et Norimb., ap. Prypus, 1529. 4; et Tubingae, ap. Morhart, 1529. 4. Cl. Strieder etiam nominat edit. lat., Marb., 1529. 4.

(9) Richtiger rathschlag und bericht der ytzt regierenden Pestilentz, so man den Engelischen Schweyss nennet durch Doctor Wenceslaum Bayer von Elbogen, Cubito genannt, aussgangen. Leyptzigk, 1529, 4 septembris. 4. (Bibl. acad., Lips. et Trew.).

(10) De novo hactenusque Germaniæ inaudito morbo ἱδροπυρετοῦ, hoc est, sudatoria febri, quam vulgo sudorem britannicum vocant, generosi Herman. A Nuenare, comitis, præpositi Coloniensis, Simonisque Requini medicæ rei expertissimi judicium doctissimum, duabus epistolis contentum. Colon. ap., Jo. Soterem, anno 1529, mense Octobri. 4.

(11) Vor die Engelische Krankheyt, die Shcweyssucht genann, volget ein Regiment, aufgesetzt durch Doctor Johan Helwetter. 8. s. l. et a. (Bibl. Trew. et acad. Lips.) sed paulo differt editio duplex.

(12) Eyn kurzes—Regiment wider dye Krankheit der Pestilentz — sampt einem kurtzen bericht der Schweysskranckheit — durch Magistrum Magnum Hundt — aussgegangen. In fine : Getruckt zu Leyptzigk durch Valten Schuman, und aussgangen am VII tag Octobris anno 1529. 8. (Bibl. Trew.).

(13) Das aller bewertest vnn kürzest Regiment, für die newe Kranckheyt, die Englisch Schwaissucht genannt, wie man die yetzunder zu Frankfurt, Mentz, Worms und Speier gebraucht. Durch die Doctores daselbst für die beste Arzney erkennet, den gmainen Menschen zu gut in Druck gegeben und aussgangen. 1529. 4. S. l. (Bibl. Senat. Gorlic.)

(14) Ein nutzlichs und trœstlichs Regiment wider die Pestilentz und giftigk Pestilentzich Feber die Schweyssucht genannt — durch Casparum Kegeler (Kepeler?) — Leipzig bey Valten Schumann, 1529. 8. (Bibl. Rivin, Thomas et Trew.). Exstat alia editio, Lips., 1553. 8, et 1566. 4. Norimb., 1531 et 1544. Lips., 1598. 4.

(15) Eyn kurtzer gegründter vnderricht, vnnd erklerung einer geschwinden, vnnd überscharpffen Seuchten, yetzo von vielen der Englisch Schwayss, aber von den Alten das Pestilentzisch Fieber genannt — durch Anthon Brehlochs — gedruckt durch Jobst Gutknecht, 1529. 4. (Bibl. acad., Gœtting.).

(16) Sudoris Anglici exitialis pestiferique morbi ratio, pæerservatio et cura Joanne Nidepontano et Laur. Frisio — anctoribus præcipiti calamo conscripta. Argentor, in ædib. Jo. Knoblochii junioris anno Christi 1529. 4. (Bibl. acad., Argent. et Paris. national.)

(17) (Medicus Machliniensis seculi XVI.) De lue sudorifera.

(18) Ein kurtz Regyment vnd Consilium für die erschrockenlichen schnellen krankheyt, der Englisch schweyss genant, so der hochgelehrt Anthonius Klump, der Arzney Docktor, sæsschafft in der Heiligen Reychs Stat Yberlingen, seynen herren Burgermeister und Ræten daselbst gemacht und vberantwort hat. Anno 1529. 4. In calce : Getruckt zu Freyburg im Breissgauv durch Joannem Juliacensem (Bibl. acad. Argent.).

(19), P. Wild (20), S. Kroll (21), un anonyme (22), Th. Fettich (23), J. Shiller von Herderen (24), G. Gratoroli (25), J. Spremberg (26), J. Schitler (27), J. Weyern (28), J. Pnollamer (29), G.-W. Wedel (30) et autres (31). On peut y

---

(19) Vonn der newen Kranckheyt, so forder jars in Engelland angefangen hat, und yetzo diss Jars das Teutschland heymgesucht, durch Georgium Gundelfinger, erstlich in latein gemacht, newlich durch in verteutscht, 1530. 4. (Bibl. acad. Argent.).

(20) Docktor Peters Wild von Ysni, trœstlicher Bericht, von der newen erstandenen Krankheyt die Schweyssucht genannt — 1529. 8. (Bib. Trew.).

(21) Regiment wider die schwere, Erschreckliche, in Deutscher Nation kurtz nicht erhœrt, Dœttliche Epidemia, welche man itzund bey vns die Engelische Schweyssucht nent. Sigismund Krœll artium et medicine doctor. In calce : Geben zu Meydenburgk, 1529. Jar. 8. (Bibl. acad. Lips.).

(22) Eyn trœstlich artzeney wyder die newen erschrecklichen vnd bevor bey uns teutschen unerhœrten schnellen tœdtlichen Krankhait, die Engelisch Schwayssucht genant, so yetz an etlichen ortten tewtschlands grausamlich vnd gewaltig regiert. Also dass der mensch stunden lebendig und tod ist. 8. f. a. et l. In calce : gedruckt durch Hanns Stüchs, i. e. Norimberg. (Bibl. Trew.). Exstat alia editio, Argentorat. 1529, in cujus fine legitur, getruckt zu Strasburg, am Holzmarckt, Ende. (Bibl. acad. Argent.).

(23) Ordnung vnd Regiment, sich von der überscharpffen vnd gifftigen Krankheit der Pestilentz zu enthalten, und denen, so damit begriffenn, mit Gottes hülff wider ze helffen. Sampt den Zufellen. Mit angehencter natürlicher Vrsach des Englischen Schweyss — durch Theodor Fettich — zusammenbracht. Zu Franckfurt b. Egenolph., 1531. 4. hinc repetita Norimberg, 1531. 4. (Bibl. Trew.), Argent., 1531. 4. (Bibl. Schwarz. Altdorf.), Francof., 1536. 4. (Bibl. Mœhring), Munchen, 1572. 4.

(24) D. D. Joachimi Schilleri ab Herderen, Physici, de peste britannica commentariolus vere aureus.— Basil, excud. Henricus Petrus mense augusto, anno 1531, repet. in Gratoroli Collect. et Basil., 1532. (Bibl. acad., Frib. Brisg.)

(25) Cl. philosophi et medici Petri de Abano de venenis eorumque remediis, item consilium de praeservatione a venenis Dni Guil. Gratoroli : item generosi Herm. a Nuenare Comitis περὶ τοῦ ἱδροπυρετοῦ, id est, sudatoria febri, item curatio sudoris anglici in Germania experta, item Joach. Schilleri de peste britannica commentariolus. Omnia opera Dris Guil. Gratoroli ex manuscriptis exemplaribus collecta, aucta atque illustrata. 8. S. l. et a. (Bibl. Caes. Vienn.).

(26) Kurtzer Bericht von Zweyerley Geschlecht der Pestilentischen Febern : Eines, das sich mit Beulen, Macklen oder Geschwüren erzeigt. Das ander, so man die Schweyssucht nennet. Und was sie Idermann darinnen vorhalten sol, Durch Johann Spremberg — gestellet. Breslau. 1568. 4.

(27) Regimen præservativum et curativum febris pestilentialis et morbi anglici sudoriferi. 1572.

(28) Artzney Buch : von etlichen biss anher unbekandten vnnd vnbeschriebenen Kranckheiten, deren Verzeichniss in folgendem Blatt zu finden durch — Johann Weyern selbst verfertigt, vnnd in Teutsche Spraach verbracht. Jetzt aber auffs neuw gebessert vnd vermehret. Franckf. am Mayn 1580. 8. (Bibl. Günz.) 1583. 8. (Bib. acad. Gœtting.), Francf. 1588. 8. (Bib. Rivin. et Moegling.) ex parte repet. in L. Schorbocks Spiegel, Nurnb. 1659. Hallerus etiam mem. ed. Lips. 1693 et 1696, et vers. Belgic. auct. Steph. Blancardo, versio latina est in opp. Amst. 1660. 4.

(29) Ein new Consilium von der Pestilentz, und Engelischen Schweyss, gezogen aus dem — Petro Droeto — durch Johannem Pnollamer art med. Doct. d. Z. Bamberg medicum. Gedruckt zu Bamberg durch Anton Horiz anno 1591. (Bibl. acad. Friburg. Brisg.).

(30) Diss. med. inaug. de sudore anglico sub praesidio Ge. Wolfg. Wedelii — eruditorum censuræ subjecta ab E. Leopoldo. Jenae. 1697.

(31) Gruner n'a jamais pu retrouver les brochures suivantes dont il est fait mention *passim* dans les autres livres analogues ou plus considérables, savoir : Perhorrendæ pestilentialis ephemeræ, quam falso sudatoriam luem vocant, curandi ratio, auct. H. Aurimontano. Cracov. 1530. 8. — Jo. Benedicti, Regimen de novo et inaudito Germaniæ morbo, quem gurgeationem s. sudorem anglicum appellant. Cracoviae, 1530. 8.—Jo. Schitleri (medici Nissensis in Silesia), Regimen praeservativum et curativum pestilentialis et morbi anglici sudorini. Nissae 1572. 8. — Joach. Roelandus (Ro-

joindre des *fragments* tant *historiques* (32) que *médicaux* (33).

4. *Itinéraire.* — La maladie dont il s'agit fit cinq fois irruption en Angleterre, d'abord en l'année 1485 (ou 1486 (34)), au mois d'août, à l'arrivée d'*Henri*, duc de Richmond (Henri VII), dans le port de Milford (35), et cessa au mois d'octobre. Elle revint en 1507, pendant l'été; pour la troisième fois, elle se manifesta en 1517, du mois de juillet au mois de décembre; pour la quatrième, en 1528, depuis le mois de mai jusqu'à l'automne; enfin, en 1551, au

---

landi) L. de novo morbo sudoris (sic Jo. Secundus et Val. Andreas eum referunt) vel de novo morbo sudoris, quem anglicum vocant, anno 1529, grassantis (Ita Eloy habet).

(32) Hist. Croyland. contin., p. 551. Rer. angl. Script. Vet. ed. J. Fell T. I. Oxon. 1684. — Polydor. Virgil. Angl. histor. lib. XXVI. (fol. Basil. 1534.) — Bacon. Verulam. hist. Henric. VII. col. 1002. opp. ed. Francf. 1665. — Camden Britann. magna. Amstel. 1659, p. 223, 250, 251, 259, 260, 273, 281. — Fr. Godwins, Rer. angl. Henr. VIII, Eduardo VI et Maria regnant. Annal. Lib. II. — Richard Baker, A chronic of the Kings of England, p. 313. — Rapin, Geschichte von England. 4. Th., p. 151. — Le Grand, Histoire du Divorce de Henry VIII, t. I, p. 96, et t. III, p. 137—39. — Stubbes, specimen of animadversions upon the history of the R. Society. Lond. 1670. — Herm. a Kersenbroick, Histor. Monaster, f. 70, b. (Manuscriptum.) — Sleidan, De statu religion. et rei publ. Carolo V. Caesar. lib. VI, f. 97. a. (fol. Argent., 1555.) — Pont. Heuteri Rer. austriac., lib. X, c. 4, p. 236 (opp. fol. Lovan. 1649.) — Erasm. Roterodam, epist., lib. XXII, p. 822. (Fol. Basil. 1558.)

(33) Marc. Donatus, l. I, cap. II, p. 26. — Wierus, obs., l. II, no. 4. v. opp., p. 981. — Dodonaeus, Prax. med. — Horstius, opp. III. — A. Fonseca, Consil., t. II, n° 1. — Fernelius, Consil., n° 67. — Schenk, lib. VI, obs. 95. — Forestus, lib. VI, obs. 8. — Sennertus, Dispt. XIII. Viteb., 1628. — De Febribus, lib. IV, cap. 15. — Hartmann, Diss. de sudore unius lateris. In Praefat. Hal. 1751. — R. Vogel, De cogn. et cur. h. c. affect. § 91. — Nicolai, Patholog., 2 B., § 73, p. 148. — Bateman, in Medical and surgical Journal., vol. IV. — Reydellet, art. Suette, in Dict. des sciences médicales, t. LIII, p. 185—200.

(34) Les Anglais avaient alors deux calendriers, celui de l'église anglicane et le calendrier romain.

(35) Mead (Discourse on the plague, p. 6, 7) prétend que ce fut Henri VII qui apporta la maladie de la France où, elle avait été transportée de l'île de Rhodes, en 1480. Cette dernière assertion est certainement fausse, car à cette époque les historiens ne parlent ni de peste, ni d'aucune autre maladie contagieuse à Rhodes, comme on peut le voir dans Vertot, Histoire des chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, vol. II, lib. VII, p. 305. Paris, 1726. — Pantaleone (Hist. nov. militar. ordinis Johannitarum, Rhodiorum aut Melitensium Equitum, lib. V, p. 140. Basil. 1581. — Oefelio, Rerum boicarum Scriptor, t. II, p. 73. — Les épidémies de peste de Rhodes, dont parle Bosio (l. c.), appartiennent aux années 1455, 1499 et 1500, mais non à l'année 1480. Mais il est vraisemblable que la suette a pris naissance en France. En outre, au sujet des doutes que j'ai émis plus haut (cap. I, § II, n° 10, n. 116), pour savoir si la maladie qui, en 1450, ravagea Paris, était la peste, voici ce que dit Senac, d'après Quercetanus (Traité de la peste, p. 23) : « Jusqu'au XVe siècle, la peste avait eu la même face; mais alors ses accidents dégénérèrent, ou, pour mieux dire, il régna une nouvelle maladie qui, sous des dehors différents, produisit dans le corps les mêmes ravages : ses accidents étaient entièrement opposés à ceux qui caractérisent les autres pestes. Ce ne fut point par des taches, par des charbons, par des bubons, que cette peste se montra sur les corps; il n'y eut aucune de ces éruptions que l'incendie poussait de tous côtés dans les maladies que nous avons détaillées. La peau n'était point flétrie par la sécheresse qui accompagne les taches charbonneuses; au contraire, elle fut inondée par des torrents de sueurs. Il semblait que tout le corps se fondît en eau..... Les langueurs, les défaillances, le mal au cœur, les douleurs de tête, le pouls fréquent et inégal, les palpitations violentes, tous ces accidents se réunissaient dans cette sueur; les malades qui négligeaient les cordiaux, qui s'exposaient à la fraîcheur de l'air, périssaient dans les vingt-quatre heures..... Dans chaque ville où elle paraissait, elle saisissait cinq ou six cents malades par jour. De cent, à peine il y en avait un qui pût résister à la violence des accidents. Deux ou trois attaques ne garantissaient point des récidives.

mois d'avril, pour se terminer à la fin de septembre ou dans les premiers mois de l'an 1552, où elle s'éteignit dans les ports du nord de l'Angleterre. Elle n'atteignit toutefois ni l'*Écosse* ni l'*Irlande*. En 1517 (36) et 1529, elle avait çà et là fait irruption sur les *côtes maritimes de la France* voisines de l'Angleterre, et soumises alors aux Anglais. Dans la même année 1529, elle passa d'abord d'Angleterre en Hollande, et bientôt, du milieu de l'été à l'automne, elle s'étendit jusque dans la Haute et Basse-Allemagne, et un peu plus tard jusque dans la Suisse. D'*Hambourg*, les vaisseaux la portèrent en *Poméranie*, en *Prusse*, en *Lithuanie*, en *Pologne* et en *Russie*; et d'*Angleterre*, en *Danemarck*, en *Norwège* et en *Suède*. Arrivée dans une ville et comme fatiguée d'un itinéraire si varié, la maladie faisait trois, quatre ou six jours son domicile dans ce lieu et semblait s'y reposer, puis se déviait du chemin direct pour envahir les campagnes et les bourgs jusqu'à ce qu'enfin, prenant de nouvelles forces, elle allât ravager d'autres contrées jusqu'à sa terminaison définitive, en 1530 (37).

§ XI. *Symptômes. Nécroscopie.*

1. *Symptômes.* — Au milieu de la plus parfaite santé apparaissaient tout-à-coup les symptômes suivants : lassitude, prostration des forces, abattement de l'esprit, anxiété extrême, tremblements, froid ou chaleur (1), soif inextinguible, sensation d'un souffle qui court dans les membres (2), ardeur du ventre, nausées, vomissements, douleurs des lombes et de la tête, délire, somnolence, palpitations de cœur avec syncope (3) et convulsions. La respiration était fréquente, le pouls, d'abord accéléré, fréquent et grand, devenait bientôt petit et faible. La sueur arrivait au début même, abondante, très-odorante et durait huit, douze et vingt-quatre heures (4). En général, cette maladie n'avait que des signes peu constants (5), mais était toujours si violente et si aiguë que dès le premier jour et même dès les premières heures elle emporta quelques malades; d'ordinaire, elle se terminait le troisième, le cinquième ou le septième jour.

2. *Nécroscopie.* — Les cadavres répandaient une fétidité extrême et tombaient dans une putréfaction rapide (6). Des lambeaux de parties molles se détachaient de la surface du corps qu'avait occupée la gangrène. Le tube intestinal offrait aussi çà et là des portions sphacélées (7).

§ XII. *Causes. Diagnostic.*

1. *Causes.* — Les écrivains contemporains cherchaient la *cause* de la maladie dans une punition du ciel (1), dans l'influence d'une constellation particu-

(36) En 1517, cette épidémie atteignit Calais et Boulogne, comme on le voit d'après la lettre de Th. Morus à Érasme de Rotterdam (opp., t. III, l. VII, p. 270.) A cette époque, ce pays était en effet sous la domination des Anglais.

(37) Gruner, l. c.

(1) « Cette maladie débute tantôt par du frisson ou du froid, tantôt par une chaleur vive et extraordinaire. » (Gratoroli, l. c., fol. 81.)

(2) Caius, l. c., p. 231.

(3) « .... La sueur anglaise, qui a pour symptômes ou accidents la syncope cardiaque ou la perte de connaissance. » (Sententia Levini Lemnii. V. Gratoroli, l. c., fol. 94.)

(4) « Quelquefois elle se termine après un intervalle plus court : en effet, quelques-uns ont tout-à-fait cessé de suer après douze heures, d'autres avant qu'il s'en soit écoulé huit. » (J. Schiller, l. c., sect. II.)

(5) « Or, cette maladie a des signes peu constants : quelquefois, en effet, le début est marqué par des tremblements et un frisson ; chez d'autres, c'est une chaleur médiocre, avec douleur et pesanteur de tête, battements de cœur, nausées, vomissements, somnolence, et assoupissements extraordinaires, puis respiration pénible, urines troubles, inquiétude, anxiété, sueurs fétides, convulsions, enfin ce qu'il est inutile de rapporter. » (J. Schiller, l. c., sect. II.)

(6) « Quelques heures après ils (ceux qui succombèrent) fournissent aussitôt des indices de putréfaction, une telle fétidité qui se répandait partout... » (Nuenarius, v. Gratoroli, l. c., fol. 72.)

(7) Reydellet, l. c., p. 191.

(1) « Car je ne pense pas que parmi les chrétiens il y ait personne d'assez stupide pour ne pas croire que tous les maux que nous souffrons nous sont infligés par la haute justice de Dieu. (Le comte H. Nuenarius, v. Gratoroli, l. c., fol. 65.)

lière (2), dans la corruption de l'air (3), et dans la condition changeante des saisons (4). Il ne manqua pas non plus de contagionistes (5). Cette opinion a en effet pour elle l'origine de la maladie venant d'un port de mer et en temps de guerre, son mode d'invasion (6), la ressemblance de ses symptômes avec ceux de la peste (7), et son apparition coïncidait avec celle du typhus dans d'autres pays (8). Elle aurait contre elle, en quelque sorte, la rapidité de sa marche (9), si on ne pouvait peut-être l'expliquer par la négligence de toutes précautions (10), surtout au marché de Francfort (11). Quoi qu'il en soit, il est constant que la crainte fut nuisible à un certain nombre de personnes, que la maladie épargna les enfants (12), les indigents, les vieillards (13), les personnes faibles, les femmes plus que les hommes robustes, jeunes, pleins de sève et irritables (14), ainsi que les

---

(2) « Entre elles (les constellations) il en est trois qui sont les messagers et les hérauts des malheurs à venir, savoir: Saturne, Mars et Mercure. » (J. Schiller, v. Gratoroli, l. c., fol. 103.)

(3) « J'ai été surtout conduit à cette opinion en remarquant qu'on trouvait çà et là, sous les arbres, des oiseaux attaqués de la peste, et qui portaient sous les aisselles des abcès comme des pois. » (J. Schiller, l. c., fol. 104.) « Cette épidémie est due, si je ne me trompe totalement, à un vice occulte de l'air..... Le port de Milfort est peu sûr, la Saverne dangereuse, flexueuse, lente dans son cours, revenant pour ainsi dire sur elle-même ; le pays de Galles lui-même est suspect, presqu'inculte à cette époque, boisé et impénétrable à l'air, rendu humide par des lacs et des marais, sujet à de fréquentes inondations, empesté par les émanations des eaux stagnantes. » (Gruner, l. c., p. 7.)

(4) « Cette épidémie funeste avait cela de particulier..... que deux fois elle vint au printemps sous un vent du Midi, dans une saison humide, nébuleuse, variable. (Gruner, l. c., p. 3.) Nuenarius (l. c., fol. 69) dit au sujet de la maladie anglaise en Allemagne : « Les intempéries de cette année et peut-être aussi celles des précédentes, les débordements des fleuves, le froid uni continuellement à l'humidité qui en ont été la suite, ont paru donner naissance en Allemagne à une certaine atmosphère britannique. »

(5) Le comte Thom. de Stanley, dont la fidélité était suspecte au roi Richard, en raison de ses partisans et des respects dont il était entouré, ayant reçu l'ordre de se rendre au camp, s'excusa sur la peste sudatoire. (Hist. Croyland contin., p. 573.) On peut y joindre l'observation suivante : « Dans un bourg à peine éloigné d'un mille, un homme ayant été attaqué de cette fièvre, et méprisant les règles tracées, se mit aussitôt dans un four chaud, d'où l'on venait de tirer le pain déjà cuit. Après y avoir été tout inondé de sueur, il en sortit enfin un peu languissant, comme sont d'ordinaire les malades convalescents de cette maladie. Or, le pain qu'on fit postérieurement cuire dans ce four communiqua à ceux qui en mangèrent je ne sais quel principe contagieux. » (Riquinus, v. Gratoroli, l. c., fol. 85.)

(6) « La suette anglaise..... frappe les malades avec la même force que si le cœur venait à être opprimé par un certain souffle contagieux, qui du dehors ferait irruption sur cette source de la vie. » (Levin. Lemnii, l. c.)

(7) Cap. I, § 3.

(8) « Gleichzeitig mit dem schweissfieber in England erschien wieder in Italien das Petechialfieber. » (Schnurrer, Chronik der Seuchen, 2 th., p. 66.)—«.... Und nun tritt zum dritten mal wieder die Petechien-Epidemie mit dem Schweissfieber zusammen. » (Idem, ibid., p. 74.)

(9) V. Part. I, vol. I, sect. I,, cap. III, § Des causes insolites des fièvres catharrales.

(10) Voici ce qu'écrit au sujet de ses concitoyens Riquinus, magistrat à Nuenarius (Gratoroli, l. c., fol. 85) : « Vous les trouverez en effet plus semblables à des bêtes féroces qu'à des hommes. Ce n'est pas sans raison que Galien a dit qu'il n'écrivait pas plus pour les Allemands que pour des ours, des sangliers ou des lions. »

(11) Presque toutes les chroniques accusent ce marché, qui a lieu d'ordinaire vers la Saint-Michel, d'avoir été le foyer du mal. (Gualter, Chron. chronicorum, lib. II, n° 5, p. 1315.) Les marchands, qui de là retournaient dans toutes les villes de l'Allemagne, ont ainsi, dit-on, partout répandu la maladie.

(12) « ...... Les enfants au-dessous de dix ans sont très-rarement attaqués de cette fièvre. » (Nuenarius, v. Gratoroli, l. c., fol. 72.)

(13) « Elle épargne quelquefois les vieillards seulement. » (Schiller, v. Gratoroli, l. c., fol. 105.)

(14) « Les personnes que nous avons vues le plus souvent affectées de cette

hommes de haute naissance (15). On a prétendu que la suette épargnait en Angleterre les étrangers et les Ecossais, tandis que dans les pays étrangers elle attaquait les Anglais (16): cette assertion, de quelques médecins et historiens (17) est fausse (18).

2. *Diagnostic.* — L'itinéraire de la *suette anglaise* rappelle à l'esprit celui de la *fièvre catarrhale insolite* (19); mais la forme et les caractères de ces deux maladies diffèrent trop les uns des autres pour qu'il y ait danger de les confondre. La suette anglaise a certainement de l'analogie avec la *peste* (20); mais, n'offrant ni bubons ni anthrax, elle ne peut être regardée comme cette dernière affection, dans le sens du moins que les médecins attachent aujourd'hui au mot peste. Elle est d'ailleurs beaucoup moins dangereuse que la peste (21); ce que quelques écrivains attribuent à la moindre violence de la contagion, ce génie particulier de la maladie, qui amène une crise par le moyen des sueurs (22). Ceux qui sont de cet avis regardent la suette anglaise comme une peste *ayant perdu de sa force* ou *ayant changé d'aspect* (23). Ce n'est peut-être pas sans raison. Nous montrerons ailleurs quelle est la relation de la suette anglaise avec le typhus (24). Ce n'est pas à la suette anglaise, mais à des fièvres avec éruption miliaire et surtout au typhus qu'il faut rapporter la *suette miliaire* de Sauvages (25), tantôt sporadique (26), tantôt épidémique. On a observé des exemples de cette dernière fièvre en *Picardie*, il y a plusieurs années (27); l'autre a été ob-

---

maladie sont celles à peau blanche, robustes, habituées à une bonne nourriture, à boire du lait, en un mot les personnes sanguines. » (Schiller, l. c.)

(15) Caius, l. c. — Hist. Croyl. — L'évêque de Spire mourut de la suette. (Chron. Aug. et Beuther.)

(16) « De toutes les nations, les Anglais seuls sont affectés de cette maladie. » (Caius, l. c., p. 62.)

(17) Caius, l. c., p. 61. — Godwin, l. c., p. 331. — Baker, l. c., p. 59. — Papin, l. c.

(18) Gruner dit (Itiner., p. 13) : « On doit regarder cette assertion sinon comme fausse, au moins comme très-peu probable. En effet, Le Grand (l. c.) parle des domestiques du légat de Milan, attaqués de la maladie sudatoire. Chiregathus, dans Érasme, rapporte qu'un orateur vénitien eut cette affection, et qu'un Italien nommé Ammonius en mourut à Londres, en 1517.

(19) Part. I, vol. I, sect. II, cap. III, § XIV.

(20) « Je reconnais que la fièvre sudatoire a un grand air de parenté avec la peste. » (Nuenarius, l. c., fol. 66.)

(21) « Les malades affectés de la suette guérissent en effet plus facilement et plus sûrement que les pestiférés. Nous voyons en effet combien de personnes en réchappent; bien plus, il est très-rare, hors les cas où le malade n'est pas traité, que la maladie en emporte quelqu'un. » (Nuenarius, l. c.)

(22) Nuenarius, après avoir dit (l. c., fol. 68) que, dans la peste, la nature, insuffisante pour chasser le venin, s'efforce du moins de l'éloigner du reste du corps, en donnant naissance à des apostèmes et en les faisant mûrir, ajoute : « Mais dans la suette, le cœur conservant encore l'intégrité de ses forces, et le virus n'étant pas tellement violent qu'il ne puisse être dissipé par les puissances de la nature, celle-ci excite elle-même les sueurs, qui, coulant de toute la surface du corps, entraînent en s'évaporant le virus pestilentiel. »

(23) R. Mead, Diss. de pestis contagios. nat., p. 10.

(24) Part. I, vol. II, sect. II, chap. I.

(25) Nosolog. method., cl. III, ord. I, gen. V, spec. 8.

(26) Lieutaud, Synops. universal. med., lib. I, sect. I, p. 31. — R. Vogel, l. c., § 92. — Vandermond, journ. de médecine, t. XII, p. 354.

(27) Bellot, An febri putridæ Picardis *suette* dictæ sudorifera? (Thèse in-4°, présentée et soutenue le 26 novembre, Paris, 1733, sous la présidence de Casimir de Barfecnek.) — Boyer, Méthode à suivre dans le traitement des maladies épidémiques. Paris, 1762. — Teissier, Mémoire sur la suette qui a régné à Hardevilliers en Picardie, au mois de mai 1773, v. Soc. r. de médecine de Paris, années 1777 et 1778, Mém. p 46. — Voici, d'après Boyer (l. c.), une courte description de la fièvre de Picardie : La maladie commençait au milieu de la nuit; le sommeil était interrompu; il survenait une faiblesse générale. Les malades s'éveillaient avec des sueurs et une chaleur considérables, la peau et la face enflammées, les yeux brillants, la langue blanche et sèche; le pouls dur, tendu, plein; à ces symptômes venait se joindre vers le troisième jour de la paraphrénésie ou aliénation mentale furieuse, avec paroxys-

servée en *Allemagne* (28) il n'y a pas long-temps. Il nous reste à exprimer le *soupçon* que la suette anglaise a peut-être été réellement une *péricardite épidémique* (29).

§ XIII. *Pronostic. Traitement.*

1. *Pronostic.* — On trouve à peine une maladie qui, dans un court espace de temps, ait causé de plus grands ravages que la suette anglaise (1). Cette af-

---

me fébrile, prodrome d'une éruption miliaire générale, ou, ce qui était plus funeste, avec des taches pourpres, si serrées que les malades semblaient atteints d'un érysipèle général. En outre, on observait des taches pourpres semblables, ressemblant à de grandes morsures de puces, et des phlyctènes blanches, de la grandeur de petites perles, remplies d'une sérosité âcre, éruption qui, de toutes la plus dangereuse, affectait les parties antérieures et postérieures du cou, des aisselles et du tronc. Le même auteur décrit une variété qu'il appelle humorale, la première offrant, d'après lui, un caractère inflammatoire. Dans la variété humorale, voici les symptômes observés : pouls mou, faible, asthénie plus complète, assoupissement plus fréquent, yeux languissants, langue très-blanche, humide, vers abondants; tandisque, dans la forme inflammatoire, des symptômes de phrénésie et de pleurésie, et des hémorrhagies fréquentes survenaient dans la période d'état de la maladie. L'affection durait en général de 14 à 21 jours.

(28) Sinner, Darstellung eines rheumatischen Schweissfiebers. Würzb. 1803.

(29) Toute personne versée dans l'art de la médecine avouera qu'une fièvre très-aiguë accompagnée de palpitations, de syncope et de sueurs abondantes, doit faire soupçonner une péricardite (maladie quelquefois épidémique); c'est un point d'ailleurs suffisamment éclairci dans notre Traité de la péricardite (Part. II, vol. II, sect. II, chap. VII.) Le soupçon d'une affection latente du cœur n'a pas non plus complètement échappé aux écrivains qui ont traité de la suette anglaise. C'est ainsi qu'en outre de ceux indiqués plus haut, Nuenarius (l. c., p. 65) dit : « ..... Le cœur est nécessairement attaqué par tout poison. Or, la fièvre est comptée par tous les médecins parmi les affections du cœur. Nous avons déjà parlé de l'action violente du principe contagieux dans la peste, sur le cœur. Plus tard, il sera question de cette action sur le même viscère, dans la rougeole et la scarlatine. Si, au contraire, la suette anglaise n'était pas contagieuse, mais était le résultat des variations atmosphériques, la chose pourra s'expliquer encore plus facilement. Il est constant, en effet, que le cœur est très-sujet à s'affecter de rhumatisme. On pourrait peut-être aussi expliquer pourquoi, en 1529, le cœur fut plus susceptible de contracter le rhumatisme épidémique que toutes les autres parties du corps; d'après les émotions morales, effets des guerres et surtout des discordes tant civile que religieuses, si violentes à cette époque. — Peut-être la fièvre intermittente pernicieuse diaphorétique, examinée avec attention et de plus près (v. chap. des vices de la transpiration, part. I, vol. III, sect. II) pourrait-elle éclairer l'histoire de la suette anglaise. Au reste, j'avoue que le traitement de cette maladie est loin d'être en faveur de ce soupçon, à moins que l'empoisonnement du sang ne doive être rangé parmi les causes de la péricardite, ce qui ne peut, dans l'état présent de la pathologie, être admis sans hypothèse.

(1) En 1517, dans toute l'Angleterre, surtout à Londres, l'affection était mortelle en deux ou trois heures. En 1550, à Londres, elle emporta, en sept jours, 800 malades, et ailleurs, plusieurs milliers de personnes. En 1551, à Londres, il y eut à peine une guérison sur cent morts En 1529, à Anvers, la maladie fit périr, en trois ou quatre jours, quatre à cinq mille personnes, ce pourquoi on fit des prières solennelles. Elle commença à Amsterdam le 27 de septembre, et dura trois ou quatre jours seulement. Du jeudi au dimanche, elle attaqua deux mille hommes, dont un petit nombre mourut. A Augsbourg, du 6 au 11 septembre, quinze cents malades, huit cents morts. Dans le mois de novembre, sur trois miliers de malades, il en succomba six cents en quatorze jours. L'affection, se portant d'Augsbourg à Berne, attaqua dans cette ville trois cents sujets, dont seulement trois moururent. A Memmingen, sept ou huit malades dans chaque maison, qui la plupart succombèrent. A Strasbourg, où elle se montra le jour de la Saint-Michel, trois mille malades, peu de morts. A Fribourg, où elle se déclara brusquement au mois d'octobre, elle enleva six cents habitants en trois semaines. A Zuccavie, en une nuit, cent malades; le 14 août, dix-neuf morts. A Rostock, la suette fut très-funeste; presque tous

fection ne disparaissait pas toujours après une première invasion (2); fréquemment elle laissait à la suite des affections chroniques, principalement des palpitations de cœur et des hydropisies (3). Tous les antidotes employés contre elle (nullement différents de ceux recommandés contre la peste (4)) n'avaient aucun effet. Les malades cherchaient leur salut dans la fuite (5). Mais le traitement, résultat d'une indication enfin découverte, a parfaitement répondu au but qu'on cherchait.

2. *Traitement.* — Dès l'instant, en effet, où les médecins connurent que la sueur était utile aux malades, et que tout le danger résidait dans sa suppression intempestive (6), ils pouvaient, avec assez de certitude, se promettre un heureux succès dans le traitement de la maladie. Alors donc que la maladie saisissait brusquement des personnes auparavant en santé, on ne leur permettait pas de quitter la chambre où elles se trouvaient; pour plus de sûreté, elles ne devaient pas quitter leurs vêtements, mais se mettre au lit à l'instant même (7). Si l'affection attaquait au lit des personnes en santé, elles devaient forcément y rester, n'avoir que le visage à découvert (8), et ne point remuer les membres (9). Les besoins d'aller à la selle ou d'uriner ne suffisaient pas pour qu'il leur fût permis de se lever dans le lit; les excréments devaient être reçus dans des vases appropriés, passés par-dessous le malade. Le malade ne de-

---

les professeurs succombèrent à cette épidémie. On dit qu'il succomba plus de trente mille habitants à Reggio. (Itinéraire de Gruner, *passim.*)

(2) Érasme, l. c., (revenant deux, trois, quatre fois dans un court espace de temps.)

(3) Érasme, l. c. — Nicolai, Pathologie, 2 B., p. 146.

(4) Chap. I, § IX, 17 (101).

(5) L'assemblée du conseil suprême fut dissoute en 1517, à cause de l'épidémie..... (Herbert). La crainte fit fuir d'Angleterre un grand nombre de personnes (Erasme); à Spire, en 1529, la chambre impériale fut suspendue pendant un mois entier. (Chron. aug et Beuther). Le célèbre synode tenu dans la même année, à Marbourg, par Luther et Zwingle, fut dissous à cause de la peste. « Von der Furcht vor dem Tode erschüttert, vergassen die Ketzer alle Gedanken an Neuerung und Abænderung des Glaubens und der Kirchengebræuche. » (Kersenbroick dans Sprengel, l. c., p. 555.)

(6) La suppression de la sueur était bientôt suivie d'une tuméfaction livide du corps et de la sensation d'aiguilles piquantes sous la peau, puis de la mort. (Caius, l. c., p. 128.)

(7) « Que par conséquent, au moment même de l'invasion de l'affection, le malade se place dans son lit avec ses vêtements, et qu'on mette au-dessous de lui, sous le dos, les épaules et les aisselles, jusqu'à la région du cœur, un drap plié en double et préalablement bien chauffé. » (Gratoroli, l. c., fol. 87.) « Qu'aussitôt le début de la maladie, le patient, dans quelque état qu'il soit, se mette aussitôt au lit avec ses chaussures et les vêtements qu'il aura sur lui, et soit couvert, sans être surchargé, par une couverture de laine, et non avec de la plume. Mais, si l'affection saisit un sujet déjà couché, qu'il reste au lit avec les mêmes couvertures qu'il avait auparavant, à moins qu'elles ne soient par trop chaudes. « (D. Petro, l. c.).

(8) « Le malade sera couché la tête haute et enveloppé d'une étoffe de lin, qui laissera seulement à nu la face et l'ouverture de la bouche. » (Gratoroli, l. c., fol. 86.)

(9) « Voici de quelle manière le malade doit se tenir dans le lit : ses jambes et ses pieds seront étendus, il ne tiendra pas la main sur la poitrine, de peur que le poison ne passe des mains au cœur : il ne se découvrira ni les mains ni les pieds, autrement il mourrait..... Il ne doit pas non plus se tourner dans son lit : si quelque besoin l'y oblige, deux personnes presseront la couverture des deux côtés de manière à empêcher qu'elle ne soit soulevée et que l'air n'entre par dessous au moment où le malade se tournera. S'il veut rendre les urines ou les matières fécales, qu'il les rejette hors du lit, ou qu'on lui passe un vase chaud sous le drap, mais avec le plus grand soin que le froid n'y entre pas. » (D. Petro, l. c.). — Pendant la durée de ce traitement, on doit surtout veiller à ce que, soit pour se rafraîchir, soit pour se soulager, le malade ne mette la main ou le pied hors de la couverture, action qui serait mortelle. » (Levin. Lemn., v. Gratoroli, l. c., fol. 94.) — Ayez soin surtout que les extrémités, à l'exception de la tête, ne soient pas exposées au froid, et persuadez-leur de ne pas abandonner toute chance de salut pour un plaisir d'un instant. » (J. Schiller, l. c.)

vait pas dormir (10) ; la diète était assez sévère (11). En cas de soif, le malade pouvait prendre des boissons tièdes (12). Si les sueurs cessaient d'elles-mêmes, on les rappelait par de nouvelles couvertures et les diaphorétiques (13). La sueur ne devait se terminer qu'après vingt-quatre heures. Alors il était permis, d'abord de diminuer le nombre des couvertures, puis d'essuyer la sueur avec tout le soin possible (14), et de changer de lit (15). Cependant, quelquefois, surtout chez les sujets robustes (16), on rappelait les sueurs à plusieurs reprises, jusqu'à douze fois (17). Toutefois, il y avait des limites qu'il ne fallait pas dépasser

---

(10) « Le malade doit mettre le plus grand soin à ne pas dormir ; si on le laisse s'abandonner au sommeil, même pendant un quart d'heure, il appartient dès-lors à la mort et ne peut être sauvé. Il faut donc, pour le garantir du sommeil, au moins deux personnes qui parlent avec lui de choses sérieuses. » (Gratoroli, l. c., fol. 88.) —« On saura surtout que le malade ne doit en aucune façon dormir dans le premier lit, ou lit destiné à le faire suer ; mais, dans l'autre lit, il peut avec sécurité dormir une heure ou deux. » (Le Dr. Petro, v. Gratoroli, l. c., fol. 90.)

(11) Il est bon que, dans le premier lit ou lit sudatoire, les malades ne boivent, ni ne mangent, autant qu'ils pourraient le supporter ; ils peuvent en place prendre des remèdes propres à fortifier le cœur et à éteindre la chaleur ardente qui les dévore, tels sont les conserves de roses, de bourrache, de buglosse, de nénuphar, et autres semblables. » (Le Dr. Petro, l. c.).

(12) « Qu'autant qu'il sera possible, la soif soit supportée, ainsi que la faim, sans être satisfaites. » (J. Schiller, l. c.) Il ne boira de sa boisson accoutumée et échauffée rien de plus que la quantité suffisante pour éteindre la soif. » (Levin. Lemn. v. Gratoroli, l. c., fol. 74.) —«Qu'il boive, s'il le désire, de l'eau d'orge à l'aide d'un vase commode et de petites dimensions ; que cette boisson soit toujours chaude, sans cependant l'être trop ou sans être trop froide. » (Le Dr. Petro, l. c.)

(13) « Il est difficile de trouver rien de plus propre à chasser le poison et le pousser vers les pores, que la poudre de racine d'angélique, prise à la dose d'un demi-gros, dans de l'eau de romarin. Ses propriétés seraient encore plus marquées si on y ajoute un demi-gros de thériaque.» (J. Schiller, l. c.)

(14) « Ils doivent, en second lieu, avoir des linges propres et blancs de lin ou de chanvre, un peu chauffés à un feu clair, pour essuyer la sueur qui baigne la face du malade, de peur qu'il n'y ait rétrocession de cette excrétion. » (Le Dr. Petro, l. c.) — Aussitôt que le malade commence à suer, il est nécessaire d'essuyer la sueur de son visage avec de la toile de lin propre, ou de frotter avec un linge mou de même nature, trempé dans de l'eau de roses ou de lavande tiède, l'ouverture des narines, les tempes et le front, pour préserver le malade de la syncope. En effet, si le malade reste dans cette position pendant huit ou dix heures, il lui arrive de grandes douleurs à la tête et au cœur, et l'on doit alors avoir soin de le soulever doucement avec le lit et le coussin, de peur qu'il ne soit suffoqué, en même temps qu'on veillera à empêcher l'entrée de l'air, et surtout de l'air froid, sous les couvertures. » (Gratoroli, l. c.)

(15) « Au bout de vingt-quatre heures, on essuiera avec des linges propres et tièdes la sueur, surtout sous les aisselles ; le malade mettra une chemise propre, chauffée, et des vêtements, et s'assiéra auprès d'un bon feu, c'est-à-dire auprès d'un feu de bon bois, jusqu'à ce qu'on ait apprêté un autre lit propre, ou que du moins on ait remplacé les coussins et les couvertures de celui qu'il vient de quitter, et qu'on y ait mis des draps propres et chauds; alors il se mettra dans ce lit et y dormira autant que l'exigera la nature, ayant, comme on l'a dit plus haut, les bras et les pieds bien couverts.» (Le Dr. Petro, l. c.) — « En quatrième lieu, après avoir essuyé la sueur sur toutes les parties du corps, il faut tenir prêt un autre lit avec des draps chauds, dans lequel on couchera le malade. » (Le Dr. von Veberlingen, v. Gratoroli, l. c., fol. 93.)

(16) « Nous avertirons ici que chez les hommes robustes, et chez lesquels il y a exubérance de forces, on doit rigoureusement pousser à la sueur; on usera au contraire de beaucoup plus de modération, et on se gardera bien de la pousser trop loin pour les personnes faibles, chez lesquels on a à craindre la prostration des forces.... » (J. Schiller, l. c.)

(17) « En cinquième lieu, si.... la sueur revient d'elle-même, le malade doit ou peut suer encore une heure ou deux, après quoi on l'essuiera comme il a été dit plus haut. » (Le Dr. von Veberlingen, l. c.)

(18). On observa, en effet, qu'un grand nombre de malades furent suffoqués par le poids des couvertures dont on les surchargeait outre-mesure, dans le but de provoquer les sueurs (19). Il était nécessaire de soutenir avec prudence les forces pendant la sueur; c'est dans ce but qu'on employa les cordiaux, les alexipharmaques, les antiseptiques (20). On doit bien se rappeler que ces moyens conviennent seulement à la suette anglaise véritable, et nullement à une affection en quelque sorte semblable, la *suette picarde*, qui, étant inflammatoire, réclamait les évacuations sanguines et le reste du régime antiphlogistique, à l'exception de l'air froid. Les *convalescents* de la suette anglaise devaient long-temps éviter le froid, les aliments crus et le vin (21).

CHAPITRE VIII. — DU TYPHUS.

Introduction. — Nous n'avons point été obligé de fonder l'histoire du typhus sur les observations des autres, comme celle de la peste et de la suette d'Angleterre; mais nous pouvons en appeler à notre propre expérience. Il s'agit, en effet, d'une maladie dont nous avons vu plusieurs milliers d'exemples durant l'espace de trente-six ans que nous nous sommes livré à l'exercice de la médecine; et cela non pas seulement dans un seul pays et sur une seule classe de citoyens; car nous avons observé le typhus en Italie, en Allemagne et en Russie; nous l'avons traité dans les hospices tant civils que militaires, parmi les pauvres et les riches. Nous avons nous-même ressenti l'influence de cette maladie, qui nous a enlevé un frère chéri (*) et un grand nombre de nos collègues.

§ Ier. *Définition. Raison de la dénomination. Synonymie. Ancienneté. Histoire et littérature.*

1. *Définition.* — Le *typhus* est une maladie *sui generis*, occasionnée par une contagion spécifique (fruit des guerres et autres calamités), accompagnée de fièvre, de prostration, de démence stupide, de symptômes de catarrhe, de divers exanthèmes, surtout de pétéchies et de miliaire.

2. *Raison de la dénomination.* — Le mot *typhus* (1) signifiait anciennement tantôt la *stupeur* (2), tantôt le *délire* (3) et tantôt *une fièvre ardente produite par l'érysipèle du foie* (4). Cette mala-

---

(18) « Le malade ne doit pas être surchargé de draps ou de couvertures inutiles, ne doit en être couvert qu'au point qu'il pourra les supporter sans incommodité ; on empêchera que l'air ne pénètre au-dessous, et on fera rester le patient dans cette position jusqu'au moment où la sueur coulera avec abondance, et tant que ses forces et son tempérament le pourront supporter, et non point un nombre d'heures déterminé : ensuite on l'essuiera avec des linges secs, et on le placera dans un autre lit, propre et garni de draps chauds, où il reposera ou dormira un peu. » (Le Dr. Petro, v. Gratoroli, l. c., fol. 90.)

(19) « ...... Veillez aussi à ce que le malade ne soit accablé par une trop grande chaleur ou par le poids trop considérable des couvertures ; c'est la cause de la mort de plusieurs personnes. (Gratoroli, l. c., fol. 87.)

(20) On a vanté sous ce nom la terre sigillée, le bol d'Arménie, le dictame, le chardon bénit, la zédoaire, la tormentille, le nénuphar, la bourrache, la décoction d'oseille et de scabieuse, et autres remèdes de ce genre.

(21) « ..... Que même, après la maladie, il reste quelques jours dans un lieu chaud, jusqu'au moment où, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, il ait recouvré sa santé première. » (Le Dr. Petro, l. c.) — « ..... Le malade doit se nourrir d'aliments de digestion facile, et ne pas reprendre de suite le libre usage du vin. » (Le Dr. von Veberlingen, l. c.)

(*) François Frank, D. M., homme d'une grande espérance, médecin assistant de l'établissement clinique de Vienne, né à Bruxelles, le 6 janvier 1774, mort de la fièvre des hôpitaux, à Vienne, le 19 mars 1796.

(1) Τύφος; τυφλὰς.

(2) Foesius (Œconomia Hippocratis) dit : « τύφος apud Hippocratem dicitur stupor attonitus, cum quis mutus aut attonitus considet. »

(3) Erotianus (Galeni et Herodoti glossaria in Hippocratem. Lips., 1786, p. 356) regarde les typhus comme des fièvres : « quæ cum tempore fiunt et quibus laborantes cum vehementia alienantur. » Et Galien (in exeg.) comme un trouble de l'esprit. Mentis statu deturbato, cerito (c'est-à-dire frappé de la colère de Cérès. Plaut.)

(4) Galeni comment. in Aphorism, 43, lib. VII.

die ayant pour symptômes ordinaires la stupeur et le délire, la dénomination de *typhomanie* (5) lui conviendrait parfaitement. Nous conservons néanmoins celle de *typhus* comme la plus commune, et nullement mauvaise, du reste (6).

3. *Synonymie.* — Les noms de *fièvre pestilentielle*, d'*affection pestilentielle* et de *fièvre maligne* (7), inspirent la terreur; ceux de *fièvre de Hongrie*, de *maladie contagieuse de la Pannonie*, de *langueur de la Pannonie*, indiquent seulement que la maladie a eu autrefois son point de départ en Hongrie. Ceux de *fièvre rouge*, *culiculaire*, *ponctuée*, *pétéchizante*, *pétéchiale*, *péticulaire*, désignent un symptôme assez commun, il est vrai, mais non assez constant (8). Les mots de *peste de la guerre*, de *fièvre des camps*, *militaire*, *des vaisseaux*, *des prisons*, *des hôpitaux*, rendent moins raison de la maladie que des circonstances qui président à son développement; ceux de *fièvre nerveuse*, de *fièvre asthénique*, sont le résultat de sa confusion avec d'autres fièvres, et des hypothèses.

4. *Ancienneté.* — On n'est pas d'accord sur la question de savoir si le typhus a été ou non connu de l'antiquité. Ceux qui adoptent la première opinion (9) en appellent à Thucydide (10), à Hippocrate (11), à Aétius (12), à Avicenne (13), à Rhazès (14) et autres (15), mais surtout

(5) Τυφομανία, c'est-à-dire affection mêlée de léthargie et de phrénésie. (Galen., lib. IV, epid. comment., II, in Prorrhet.)

(6) Hildenbrand (op. citand., p. 16) pensait aussi de même : « Warum ich übrigens den alten Namen Typhus so gerne beybehalten habe, geschah aus den Ursachen, das dieses alte Wort... zu keiner vorgefassten Meinung, zu keiner erzwungenen Theorie, und zu keiner hypothetischen Heilung hinreisst. »

(7) L'épithète de *maligne* ne convient d'ailleurs qu'aux fièvres qui cachent un grand danger sous l'aspect le plus bénin; mais le typhus, comme on le verra bientôt, se présente le plus ordinairement avec un danger apparent.

(8) § 11, num. 3 (25).

(9) Massa, op. citand, p. 6. — Massaria, pract. med., lib. 7, de febr., cap. XXV, p. 431. — Daciano, Trattato della peste e delle petecchie, cap II, p. 31. — Da Castro, lib. citando, sect. V, § 6. — Fonseca, Consult. med., t. I, consult. 47, p. 166. — Lange, l. citando, epist. 15, p. 110. —Welsch, Curat. propr., dec. 6, curat. 1, p. 287.—Bonet, Polyaltes, t. II. lib. III, art. 9, p. 369. —Gruner, Morborum antiquitates, p. 110.—Sprengel, Versuch einer pragmatischen geschchte der arzneikunde, th. 2, p. 121, 583, 381, 606, et th. 3, p. 118.

(10) De bello peloponesiaco, l. VIII, gr. et lat., édit., Jo. Hudson. Oxon. 1696. A la vérité, Thucydide parle de la peste des Athéniens; mais Haller (Bibl. pract., t. II, § 124, p. 192), Blumenbach (Intr. in Hist. med. lit., §42, p. 38), I. D. Metzger (Squizze einer pragmat. literærgesch, Kœnigsberg, 1792, § 58, p. 43), Hebenstreit (Anthropolog, p. 133) et Gruner (Bibliothek der alten Aerzte, st. 2, p. 525) ont soupçonné que cette maladie ne fut point une véritable peste, et André Wawruch, dans un Essai pathologico-médical (Antiquitates typhi contagiosi. Viennæ, a. 1816), savamment et élégamment écrit, a confirmé de plus en plus ce doute; et il apprend en même temps qu'il est fait mention, chez l'historien grec, d'un typhus né de la guerre du péloponèse. Toutefois, quand je songe (d'après la belle dissertation publiée à Hales, en 1815, par Théodose, Georgiade, sur la peste d'Athènes décrite par Thucydide) que la maladie des Athéniens commença en Éthiopie, qu'elle parut dans le port du Pirée (en effet, les Athéniens reçurent du froment de l'Egypte, au rapport de Démosthènes, in Dionys, c. 12), fit de rapides progrès, et sévit avec autant de violence que le typhus le plus malin ne saurait à peine en montrer, sans douter de l'ancienneté de cette maladie, je ne puis cependant rapporter à elle l'épidémie des Athéniens.

(11) Epidem., lib. II, III et IV, Ægrot. silen. Euphran. Phere.

(12) Opp tetrab. 21, serm. 1, cap. CXXIX. (« Verùm in principiis febrium non simplicium, sed a pravis humoribus ortarum, circa totum corpus exoriuntur vibices similes culicum morsibus; in malignis autem et pestilentialibus febribus exulcerantur et quædam ad carbunculorum speciem accedunt. »

(13) Cfr. Jacobus de Partibus, Comment. ad Avicenn. prim. quart,, tractat. 14.

(14) Opp. venet., 1542, lib. VII, cap. IV, p. 352. (« ..... Et si patienti hanc febrem accidunt subeth (coma) et vigiliæ propter multum motum per lectum, et venter est inflatus, et sonat cum repercutitur ad modum tympani, vel est mollis inflatione non cessante, et apparent in corpore puncta minuta sicut morsus pulicis, recede ab ejus cura. »)

(15) Actuar. med., sive de method. med., lib. I, cap. CCXXXIX, de sudoribu-

aux causes de la maladie, supposées aussi anciennes que le genre humain (16).

Les fauteurs de l'opinion contraire (17) prétendent qu'Hipprocrate n'a point décrit les fièvres pétéchiales, que leur histoire ne remonte pas au-delà de la fin du quinzième siècle, et que le typhus est d'origine exotique; et ils la dérivent soit de l'Allemagne (18), soit de l'île de Chypre (19), soit de l'invasion des Turcs dans le Frioul en 1676 (20). Mais on pourrait leur objecter: 1° Qu'Hippocrate n'a point décrit, à la vérité, les pétéchies, mais un autre exanthème assez ordinaire dans le typhus, savoir, les miliaires (21); 2° que les paroles citées d'Aétius et de Rhazès portent singulièrement à soupçonner les pétéchies; 3° qu'un grand nombre de fièvres épidémiques, accompagnant les guerres (22), qui ont été décrites dans le moyen âge sous le titre de peste, appartenaient vraisemblablement au typhus (23), et 4° que ces fièvres ont été connues au seizième siècle, non parce qu'elles étaient nouvelles, mais parce que, grace au perfectionnement qu'avait acquis l'art d'observer à cette époque, elles ont été décrites avec plus de soin (de même que les autres maladies). Cette opinion acquiert plus de poids, quand on considère que la connaissance la plus intime du typhus se tire surtout de son

---

et exanthematibus, quæ in cute efflorescunt.

(16) « Wen man zugleich die Ursachen, berücksichteget, welche diesen Typhus hervorbringen, und welche in allen Zeiten die næmlichen seyn konnten und seyn mussten, wie heut zu Tage; so ist auch gar kein Grund zu zweifeln, warum diese krankheit nicht so alt seyn sollte als das Menschengeschlecht selbst, oder wenigstens als die gesellschaftliche Lebensart der Menschen ist. » (Hildenbrand, op. citando, p. 21.)

(17) Fracastori, Oddi degli Oddi, Gaurionio, Sennert, Omodei, etc.

(18) Ghilini, Annali d'Alessandria. Milano, 1666, p. 119, 121.

(19) Cardanus, op. citando de venenis, lib. I, cap. IX, p. 285, 332. — Fracastori, op. citand.

(20) Omodei, op. citand., p. 318. (« Nel, 1476, i Turchi sono entrati in Italia ed hanno batuto i Veneziani, presso Croia, e nel Friuli, presso l'Isonzo. Ora la malatia che giudichiamo petecchiale, scorse appunto nel 1477, in Udine, nel Friule e nel territorio veneto, e non fu che sul finire di quest'anno e nel successivo 1478, che da que' paesi s'avvanzò à Veronæ, Brescia, Bergamo, Mantova, Milano, nel Piemonte, nel Bolognese, nella Toscana, Romagna, etc. »)

(21) Lib. IV, De morb. epidem., sect. XIII, edit. Lendii, p. 697. Cfr. Trilleri Exercitatio pathologico-philologica de febre miliari, potissimum feminarum, priscis medicis græcis haud incognita, ad quædam Hippocratis loca illustranda, in opusc. med., vol. II, p. 326. Edit. Krausii, Frandof, 1766.

(22) Thiene (Storia del tifo, etc., p. 20) dit : « Non solo gli storici, ma i poeti stessi dell'antichità parlano di epidemie che desolarono le armate, come Erodoto, Senofonte, Plutarco, Diodoro di Sicilia, T. Livio, Giulio Cesare, Omero, Virgilio, T. Lucrezio, etc. Anzi gli affetti morbosi dell'affollamento erano loro tanto cogniti che Flavio Vegezio Renato, nelle sue istituzioni militari, tratte dai greci e latini autori, non riconosce altro espediente per evitarli e distruggerli, se non quello della frequente traslocazione degli accampamenti. »

(23) Omodei lui-même (op. citando, p. 312 et 348) rapporte au typhus ou à la fièvre pétéchiale plusieurs pestes survenues en Italie au dixième siècle. On soupçonne que telles furent les maladies designées sous le nom de peste, qui régnèrent : à Vérone. en 1477—1481. (Dalla Corte, Dell'istoria di Verona, lib. XVI, p. 428—452), à Viterbe, en 1492. (Bussi, Istoria della città di Viterbo. Roma, 1742. Parte I, lib. V, p. 280—283); à Udine, en 1477, 1191. (Palladio Degli Olivi, Istoria della provincia di Friuli. Udine. Part. II, lib. I, p. 51, lib. II, p. 71); à Venise, 1477. (Sansovino, Fr. Venetia città nobilissima. Venet., 1591, lib. XIII, p. 239); à Bologne, en 1478. (Vizani Pompeio, Dieci libri della istoria della sua patria. Bologna, 1602, lib. VIII, p. 413); à Brescia, en 1477. (Philippi bergomensis, Supplement. chronicarum, lib. XV, p. 350); à Florence, en 1478. (Muratori, Annali d'Italia, vol. XIII, p. 581); à Eugubio, en 1478. (Martinelli et Castuboni in : Annali camaldulens., t. VII, p. 302); à Crémone, en 1479, à Rome, en 1481 (Campo, Cremona rappresentata in disegni. Cremona, 1581, lib. III, p. 8); à Milan, en 1485, (Corio, Istoria di Milano, Venet., 1554, part. VI, p. 443. — Morigia, Istoria dell'antichità di Milano, Venezia, 1592, lib. I, cap, XXVI, p. 166); à Rome, depuis 1494 jusqu'en 1496 et 1500. (Annal. camaldulens.)

étiologie; et que les anciens (quoique n'ignorant pas tout-à-fait les contagions) (24), s'occupaient davantage des signes des maladies que de leurs causes (25).

5. *Histoire. Littérature.* — Depuis le commencement du seizième siècle, les médecins ont eu de fréquentes occasions d'observer des typhus (souvent décrits sous le nom de fièvres pestilentielles) (26) en Italie (27), en Espagne (28), en France (29), en Allemagne et en Hollande (30).

(24) C. F. H. Marx, Origines contagii. Caroliruhæ et Badæ, 1824.)

(25) Hensler (De herpete veterum, p. 32). « Hippocratem priscosque medicos, qui modo pauci superstites sunt, posthabitis morborum causis, morborum præcipue nonnisi Εἶδος ac signa notasse novimus. »

(26) Th. Grossis, An morbi qui in Italia, et præsertim in Gallia Cisalpina, hoc anno, vagantur, sub nomine pestis, an vero inter febres pestilentiales numerari debeant. Venet., 1691.

(27) Clem. Clementini, opp. omnia, Basil, 1695, p. 89 (du moins, il a parfaitement bien décrit les pétéchies); Hier. Cardanus, opp. omnia. Lugd., 1663, t. VII, De methodo medendi, sect. I, cap. XXXVI, p. 216 (sur les pétéchies, *passim*); Fracastor, De morbis contagiosis, lib. II, cap. VI; Nicol. Massa, De febre pestil. ac de petechiis, morbillis, variolis. etc. Venet. 1553; Franc. Valleriola, Enarrat. medicinal., lib. VI, Venet., 1555, lib. I, enarrat. 8, p. 81; lib. II, enarrat. 6, p. 130; lib. IV, enarrat. 3 et 7, p. 264, 298, seq.; — Gratiolus, Dis corso della peste. (Description de la fièvre pétéchiale épidémique qui régna à Desenzan, en 1567; — Oddi degli Oddi, De pestis et pestiferorum omnium affectuum causis, signis, præcautione et curatione, Venet, 1570, lib. II, cap. II; — Ingrassias, De tumoribus præter naturam, Neapoli, 1553, tract. I, cap. I, p. 195; le même : Ragionamento fatto sopra l'infermità epidemica dell'anno 1558, Palermo, 1560; le même : Informa zione del pestifero contagioso morbo, il quale afflige ed have afflitto questa citta di Palermo e molte altre città e terre di questo regno; Palermo, 1576; — Trevisus, De caus. nat. morib. ac curat. pestilent. febrium vulgo dictarum cum signis, Venet, 1593; — J. Donatelli, De febre maligna, Venet, 1593; — Franc. India, Hygiphilus, seu de febre maligna Dialogus, Veron., 1593; — C. Gallus, De febribus pestilentibus et malignis. Ferraræ, 1600; — Chioci, Commentarius quæstionum de febribus mali moris et morbis epidemicis, Venet, 1604; — J. Th. Minadous, De febre maligna, lib. II, Patav., 1604; — Petrus a Castro, Febris maligna puncticularis aphorismis delineata; Veron., 1650. (Description de l'épidémie qui régna à Vérone en 1557 et 1570); — Roboretus, De peticulari febre; Tridenti, a. 1591, Vaganti; Tridenti, 1592; — Fr. Alphamil, Opusc. de peste, febre pestilentiali et maligna. Neapali, 1618; — Marsil. Cagnatius, collect. opusc. descript. et exam. ægritud. quæ in urbe (Roma) a, 1591, et alterius, quæ a. 1593, orta est; — Felic. Betterau, De febribus malignis. Brix, 1629.

(28) Schnurrer (*Chronik der Seuchen*, th. II, p. 27) rapporte, sur le témoignage de Villalba, qu'un typhus contagieux se montra en Espagne, dès 1490. De Torres, De febris epidemicæ et novæ, quæ latine puncticularis, vulgò *Tavardillo* et *Punctos* dicitur, natura, cognitione et medela. Burgos, 1574. — Fr. Vallesius in Hippocrat. de morb. popular. comment., 1577. — J. de Carmona, Tractatus de peste et febribus cum punctulis, vulgò *Tavardillo*. Sevilla, 1581. — Nic. Boccangelus, De febribus morbisque malignis et pestilentialibus. Madrit., 1604. (Franc. Bravo (Opera medicinalia in quibus plurima scitu medico necessaria, in quatuor parles digesta, Mexico, 1570), nous apprend qu'un typhus contagieux passa de l'Espagne en Amérique, en 1665.)

(29) Joan. Fernelius, Medicina universa. Lut. Paris., 1567. De pathologia, lib. IV, cap. XVIII, p. 257. De abditis rerum causis, lib. II, cap. II, p. 98, et c. XII, p. 105. — Thæreus, De febre purpurea epidemiali et contagiosa. Paris., 1578. — Coytarus, De febre, purpura epidemica. Paris., 1578. — Jul. Palmarius, De morbis contagiosis, libri septem. Francof., 1601. — De febre pestil., cap. VIII, p. 392 (épidemie de Paris, en 1568- — Gul. Rondeletus, Method. cur. morbor. corporis humani, in tres libros distincta. Genevæ, 1609. — De curandis febribus, p. 104 (épidémie de Montpellier, en 1550). — Morelli, De febre purpurata epidemica et pestilente. Lugd., 1641. — Riverius, opp. med. prax., lib. XVII.

(30) Lupeus, De febre maligna. August., 1574. — Gemma, De raro genere epidemicæ febris ac pestilenti. Antwerp., 1575. — J. D. Sporischts, De febre epidemica, a. 1580, v. idea medica. Francof., 1582. — Columba, De febre maligna. Francof., 1585. — Wittichius, De febre epidemica maligna petechiali. Lips., 1592. — Mercatus, De essentia, causis, signis et curatione febris malignæ.

6. *Suite du même sujet.* — Une occasion d'observation non moins importante a été fournie par le typhus qui parut dans la Hongrie, en 1566, parmi les soldats de l'empereur Maximilien II (31), et qui, après la conclusion de la paix, se répandit de là dans presque toute l'Europe, et ne cessa ses ravages qu'au siècle suivant (32). Nous ignorons pourquoi le typhus qui sortit des prisons d'Oxford, en 1577 a échappé à l'attention des médecins de cette époque (33).

7. *Suite du même sujet.* Il n'en est pas de même du typhus qui, pendant le cours du dix-septième siècle, fut le fruit de la guerre de trente ans et de celles qui suivirent (34); qui infesta l'armée du

Basil., 1594. — Espicht, Bericht von den Fleckfiebern. Bautzen, 1598. — A. Gaertner, Utrum maculæ in febribus solitum malignitatis argumentum? Basil., 1604. — G. Lauremberg, Diss. de febris malignæ petechialis essentia, causis et signis. Rostoch., 1605. — Stupanus, Lectiones caniculares de febribus malignis. Basil., 1606. — Pansa, Bericht von den giftigen fiebern, welche malignæ genannt werden. Leipz., 1618. — P. Münzerus, Von giftigen fiebern und pest. Leipz., 1621.

(31) B. Conradini, Febris hungarica θηριώδης. Augsb., 1574. — L. Pollio, Von der ungarischen hauptkrankheit, 1596. — M. Rulland, De perniciosæ luis hungaricæ tecmarsi et curatione. Francof., 1600. — Oberndorf, Bericht von den natnr und ursache der ungarischen Krankheit. 1607. — Le même, Descriptio morbi ungarici. Francof., 1620. — M. Gichel, Diss. de morbo ungarico. Basil., 1609. — Hollyng, Responsio de fonte luis ungaricæ. Basil., 1611. — H. Petræus, De genuina febris hungaricæ natura et cura. Marb., 1618. — Ayrer, Diss. συζητησις medica morbo ungarico. Basil., 1621. — J. Federer, Brevis febris hungaricæ curandæ methodus. Frib., 1624. — J. E. Burggrav, Von der ungarischen hauptschwachheit. Frankf., 1627. — Dankwerth, De lue hungarica cognoscenda et curanda. Basil., 1633. — L. Steiner, De cognoscenda febris hungaricæ indole. Marburg., 1644.

(32) Math. Martini, De febre epidemica. Eisleben, 1616. — Chr. Eisenmenger, Bericht von der hitzigen kopfkrankheit so 1621 eingerissen. Heidelb., 1623. — A. de Fonseca, De epidemia febrili grassante in exercitu regis catholici in inferiori palatinatu, a. 1620 et 21. Mecheln, 1623. — J. C. Rhumelius, Historia morbi qui ex castris ad rastra penetravit in Bavaria superiori et permansit, ab. a. 1621-22. Norimb., 1624. — A. Gendre, De febre epidemica in montis Albani obsidione grassante. 1626. — Wolf, Diss. de lue hungarica cognoscenda et curanda. Basil., 1633. — Lange, Diss. de morbo castrensi hungarico. Lips., 1649. — Cleophas, Diss. de febre maligna hungarica. Witt., 1662. — Sennertus, Diss. de morbo hungarico castrensi. Witeb., 1662. — Le même, Diss. casus laborantis febre hungarica. Ibid., 1662. — J. A. Graben, Vom Fleckfieber, von der ungarischen Krankheit. Leipzig, 1664. — A. Mack, Unterricht wie die ungarische Krankheit zu erkennen. Rudolst., 1665. — Petrus ad Hartenfels, Diss. de febre militari, seu morbo hungarico. Erf., 1665. — G. Chr. Petri, De febre militari seu morbo hungarico. Erf., 1665. — J. A. Friderici, De morbo castrensi hungarico. Jen., 1666. — J. C. Faustius, Diss. de morbo hungarico. Heidelb., 1666. — Burchard, Diss. de morbo hungarico. Basil., 1667. — Ammon, Diss. de febre hungarica. Lips., 1668. — Conring, Diss. de febre maligna hungarica. Helmst., 1668. — Fasch, Diss. de morbo hungarico. Jen., 1682. Coberus, Obs. med. castrensium hungaricarum. Dec. III. Helmst., 1685. — Albinus, Diss. de morbo hungarico. Fr., 1693.

(33) On n'en trouve en effet la description que chez des écrivains non médecins, savoir chez Tove, Chronicle, p. 681. — Camdeni, Annal Elisabeth. — Bacon, Sylva sylvarum sive histor. natur., cent. x, § CMXIV. Cfr. Schnurrer, op. c., th. II. Tübing., 1825, p. 131.

(34) Salzmann, De febris malignæ dignotione et curatione. Argent., 1624. — Winkelmann, De natura et cura febrium malignarum. 1624. — J. Schrœder, Bericht vom dem epidemischen fieber. Frankf., 1636. — Weidner, De morbo castrensi. Francf., 1639. — Lang. Opp. omnia, t. III, De febre petechiali epidemica. Epist., lib. II, n. 15; De nova Italorum febre lenticulari. — Paul Neucrantz, Liber de purpura, in quo febrium malignarum natura et curatio proponitur. Lubec, 1648. — Ursinus, De lue castrensi et peste privata militum. Fr. ad Viadr., 1650. — S. Paulin, Parecbasis de febribus malignis, Francof., 1660. — J. A. Graba, Beschreibung der unaufhœrlichen anfælligen Landfieber. Erf., 1660. — Major, Diss. de febre maligna kiloniensi. Kil., 1665. — C. Ray-

comte d'Essex (35), et qui, à la fin de ce siècle, affligea le Danemarck (36), l'Italie (37), l'Espagne, la France et la Hollande (38). En outre, c'est à ce même siècle que se rapportent la *fièvre* dite *académique régiomontienne* (39), ainsi que les *dissertations academiques* sur l'histoire générale du typhus (40).

ger, De febre maligna cum exanthematibus miliaribus; cum addendis Ros. Lentilii. in miscell. acad. nat. cur. dec. II, a. 3. 1672; p. 496. Dec. 3, a 5 et 6. 1697 et 1698. Append., p. 152.— Francus, Diss. militum diætetica. Heidelb., 1674. — Melchior, Diss. de morbo castrensi. Giess., 1675. — Chr. Lipstorp, Bedenken von der rothen Ruhr und giftigen hitzigen fiebern. Stade, 1676. — Ch. Fr. Recellius, Consilium de morbo epidemico et febre pestilentiali. Coburg., 1696. — Tiling, De febribus petechialibus tractatus curiosus. Francf., 1676. — Le même, De febre petechiali. Lugd. Batav., 1686. — Scherpff, Diss. de febre petechiali, quæ ante biennium Argentoratum et viciniam infestavit. Argentor., 1676. — Rottendorf, Consilium de peste, dysenteria et febre maligna. Osnabrug., 1679. — Schlegel, Abhandlung von der grassirenden epidemischen Seuche. Weissenfels, 1681. — Sartorius, De morbo militari seu castrensi synopsi. Bamb., 1683. — C. F. Low, De morbo petechiali (a. 1683) epidemice Posonii grassante, in: act. acad. nat. cur., vol. II. Append., p. 25. — H. Cardiluccius, Von der ansteckenden Lagerseuche und rothen Ruhr. Nürnb., 1684. — H. Screta, De febre castrensi maligna; seu mollium corporis humani partium inflammatione dicta, liber singularis in latinum versus, ab auctore recognitus et auctus. Scafh, 1688. — J. H. Schroot, Instruction von fiebern und hustfiebern. Marb., 1692. — G. Schulze, De febribus malignis epidemicis annorum 1693 et 1694, in miscell. acad. nat. cur. Decad. 3, a 2, 1694, p. 88. — Vehr, Diss. de febre continua epidemica Brandenburgi anno superiori observata. Francf., 1695. — Fr. Hoffmann, Diss. historia febris malignæ epidemicæ petechizantis, Halæ grassantis. Hal., 1696. Opp. v. supplem. II, 2. — E. Stahl, Historia febris epidemicæ petechialis et methodus curationis. opp. ad opusc. chim. phys. med. chirurg.

(35) Willis, Opp. omnia, t. I, De febribus, cap. XIV. Cfr. Sydenham, De febre præsenti ab a. 1685 ad 1689, in miscell. acad. nat. cur. dec. 2, a X. 1691, append., p. 150. — E. Græves, Morbus epidemicus, a. 1643. Oxford, 1643. — Ch. L. Morley, De morbo epidemico observationes. Lond., 1686, in Append. — L. Schlecht, Narratio epistolica de proprii morbi narratione.

(36) Valent. Willis, De morbis castrensibus internis. Hafn, 1676. — B. de Carmona, De Daniæ epidemiis. Helmstad, 1679.

(37) Jul. Recalchus, De febre typhode. Ferrara, 1638. — Vinc. Risica, Brevis historia de maligna febre. Messan, 1639. — Hier. Occhi, De pestilentibus et venenosis morbis, lib. IV. — Le même, De febribus malignis vulgaribus austrinis. Brixiæ, 1650. — Val. Martini, De febre maligna. Venet., 1652. — Maur. Tinetti, De febre maligna. Venet., 1652. — J. Ballestra, Gli accidenti del mal contagioso osservati nel lazzaretto all' Isola. Roma, 1657. — Mataratius, De febribus peticularibus malignis, quæ a. 1672, per universum Trinacriæ regnum debacchatæ fuere. Mezan, 1672. — Ramazzini, De constitutione annorum 1691, 1692 et 1694, in mutinensi civitate et illius dictione, dissertat.

(38) Paré, Œuvres, dixième édition. Lyon, 1641. — L. Galtier, Enchiridion, ou Manuel de traiter et de guérir la maladie épidémique appelée la pourpre et le tic. Paris, 1645. — G. Patin, Réponse touchant les fièvres malignes. Paris, 1650. — V. Salat, De febribus malignis et pestilentialibus. Valent., 1652. — Daucen, Diss. de febre castrensi maligna. Leid., 1653. — Pidoux, Tract. de febre purpurea. Poitiers, 1656. — A. Meniot, Historia et curatio febrium malignarum. Paris, 1660. — Marchaut, Tract. de febre petechiali per Burgundiam a. 1666, grassante. Dijon, 1666. — Fanois, Diss. de morbo epidemico hactenus inaudito. Leid., 1671. — In Haller collect. diss. P. V, n° 162. — J. Moreau, Traité chimique de la véritable connaissance des fièvres continues, pourprées et continuelles. Dijon, 1683. — L. Donker, Idea febris petechialis seu tractatus de morbo puncticulari. Lugd. Batav., 1686. — Panthéon, Réflexions sur l'état présent des maladies qui règnent dans la ville de Lyon. Lyon, 1695. — Famosa, De febribus malignis. Barcinone, 1698.

(39) Kepler, Febris epidemica regiomontana, a. 1649, studiosis tantùm ab initio communis convictorium inhabitantibus exitialis, mox externis et civibus utriusque sexus. Elbing, 1650. Cfr. Becker, Historia morbi epidemici regiomontani febris malignæ epidemicæ. Regiom., 1640.

(40) Landgraff, Diss. de putredine et febre maligna. Basil., 1601. — Senner-

8. *Fin du sujet.* — Depuis le commencement jusque vers la fin du dix-huitième siècle, l'histoire fait mention d'épidémies de typhus qui ont infesté l'Allemagne et

---

tus, Diss de febrium malignarum natura et causis. Witeb., 1627. — Le même, Diss. de febribus malignis. 1628, ibid., 1630. — Schott, Diss. de febre maligna. Basil., 1612. — Siglicius, Diss. de febre maligna. Basil., 1612. — A. St. Strobelberger, Epistolaris dissertatio super variis quæstionibus febrem malignam petechialem concernentibus. Lips., 1616. — Arnisæus, Diss. de febrium malignarum natura et curatione. Helsmt., 1620. Mœgling, Diss. de febre epidemica ab anno passim sæviente. Tub., 1621. — Weidner, Diss. de febre maligna petechiali. Francf., 1622. — Reiter, De febre maligna vulgo petechiali. Lips., 1622. — Sebiz, Diss. de petechiis. Argent., 1623. — Eichhorn, Diss. de febre maligna. Altd., 1623. — Salzmann, Diss. de febris malignæ natura et causis. Argent., 1623. — Holzmann, Diss. de natura et cura febrium malignarum. Helmst., 1623. — Burseri, Diss. de febre maligna. Lips., 1625. — Hentzius, Diss. de febre maligna. Lips., 1636. —Yon, Ergo in febre purpura vermis aperta vena erumpens κακον? Paris. 1637. — Rolfink, Diss. de febris maligna natura et curatione. Jen., 1638.—Le même, Dis. de febre petechiali. Jen. 1664.--Michaelis, Dis. de febre maligna. Lips., 1638. — Bauser, Diss. de febre epidemica a. 1638. Witeb., 1639. — Tinctorius, Diss. de febre maligna epidemica. Regiom., 1641. — J. H. Danken, Diss. de febre castrensi maligna, Lugd., 1653. — Mœbius, Diss. de febre petechiali. Jen., 1658.— Gieswein, Diss. de febre maligna. Giess., 1663. — Metzger, De febre maligna petechiali. Tub., 1665.—Wedel, Diss. de febre petechiali. Jen., 1674.—Budewitz, Diss. de febre maligna petechiali. Gies., 1678.--Meibomius, Dis. de febribus malignis. Helmst., 1679.— Winkler, Diss. de feb. maligna duplici. Heidelb., 1679. —Waldschmidt, Diss. de febre maligna, peste, variolis et morbillis. Marb., 1679. — Cleemann, Diss. historia ægri febre petechiali laborantis. Utraj., 1679. — Crause, De febre petechiali. Jen., 1683. — Hiller, Diss. de febribus malignis. Lips., 1684. — Ribenus, Diss. de febribus malignis. Lips., 1684.— Stahl, Diss. de febre petechiali seu purpurata. Jen., 1685. — Schmid, Diss. de febre petechiali. Altd., 1685. — Berber, Diss. sur les fièvres pourprées. Dijon, 1685.— Scholz, Diss. de febre petechiali. Lugd. Bat., 1687.— Lombard, Dis. de febre petechiali. Marb., 1688. — Petri ab Hartenfels, Diss. de febre petechiali. Erf., 1691. — Camerarius, Diss. de febre petechiali. Tub., 1693.— Sand, Diss. de petechiis casus medicus. Regiom., 1693. — Berger, Diss. de febre maligna. Witeb., 1696. — Wedelius, Diss. de febre maligna. Jen., 1696. — Schaper, Diss. de febre petechiali. Rostock, 1696. — Monichen, Diss. de febre maligna pestilent. Hafn., 1700. — Eysel, Diss. de febre petechiali. Erf., 1700.

(41) *In nomine Domini.* Medicinisches consilium und Bedenken uber die in Lœblicher Stadtfleyburg im Breyssgau, swohl unter denen Burgeren, als der Guarnizon zu regieren angefangene hitzige fleckenfieber. Freyburg im Breyssgau. 1710. — God. Klaunig, Observata circa febres malignas petechiales Uratislaviæ a. 1715, epidemice grassatas, in: Ephem. acad. nat. cur. cent. VI et VIII, p. 105; Fischer, Erathroides petechiarum species Siliciam affligens observata et curata. Erf., 1718; Neucrantz, Hist. febris petechialis epidemicæ (Epid. Witts. a. 1722); Ettmuller, Tractat von Fleckfiebern. Leipz., 1726. — Hahn, Commentar. febrium continuarum quæ a. 1729 Uratislaviæ grassatæ sunt. Uratisl., 1731.— Fr. Jos. Grünwald, Nova febris miliaris sub exitum a 1733 et initium 1734 in celsissimo Alpium Penninarum Bavariæ jugo epidemice grassantis historia. In: act. acad. nat. cur., vol. VI, append., p. 37. — Molitor, De febre continua et intermitt. tertianâ utrinque ab initio veris a. 1735, in castris ad Rhenum et in viciniis grassata. Heidelb., 1736. V. Haller, Collect. disput., pr. v. n. 165. — Salzmann, Diss. historia purpuræ miliaris albæ imprimis Argentoratum et viciniam infestantis. Argent., 1736. V. Haller, Collect. disput., p. v. n. 245. — Hilscher, Diss. de morbo castrensi epidemico ab initio veris a. 1735 in castris ad Rhenum et in viciniis grassato. Jen., 1736.— Le même, De febribus malignis in regione Rœmhildensi, 1740-1741. Jen., 1741. In: Haller Coll. disp., p. v, n. 166. — J. J. Ritter, Historia et observata circa febrem petechialem mens. nov. et dec. 1740, itemque jan. et mart. 1741 in Hassia, præsertim tractu hamburgensi grassatam, cum Ch. G. Frege, Annotationibus. In: Act. acad. nat. cur., vol. VII, p. 10. — Gleyen, Disp. inaug. febris catarrhalis malignæ petechizantis. (Ejusd. Francf. a. 1741, Descriptio.)— Scrinci, De febre maligna castrensi Gallorum in Bohemia, a. 1742. V.

la Suisse (41), l'Illyrie (42), l'Italie (43),

---

aussi : Arzneywissenschaftliche aufsætze von mehreren gelehrten, n. 2.— Trumph, Obs. pathol, pract. de purpura per annos 1737 et 1738, in confiniis Nassaviæ epidemice grassantis. Norimb., 1742. — Fabricius, Diss. observata quædam circa constitutionem epidemicam a. 1750 adnotatam. Helmst., 1751. — Heister, Diss. cur febris petechialis incolas regionis hadelensis sæpius quam wurmsatiensis invadat? Helmst., 1755. — J. R. Zwidger, Historia purpuræ albæ et rubræ seu febris miliaris apud nos observatæ a. 1756, in nov. Act. helvet., v. I, p. 105.— Schmidt, Diss. de febrium mali moris continuarum et intermittentium circa autumnum a. 1757, epidemice sævientium origine, indole, causis, præservatione et curatione. Jen., 1759. Ludwig, Adversar. med. pract., vol. I, p. 1, morbi epidemici sub finem a. 1757 et initium a. 1758, Lipsiæ grassantis brevis recensio. — J. F. Glasser, Von den der Fleckfieberseuche. Hildburg-Hausen, 1758. — Reinhard, Febris miliaris purpuratæ, libri tres. Glogov., 1758. — Haen, Ratio med. cont., t. I, cap. IX. — Stoll, Rat. medend., vol. III.— Langhans, Acta helvet., t. 2, p. 267.— Hasenœhrl, Hist. med. morbi epidem. seu febris petechialis, quæ ab a. 1757 fere finiente usque ad a. 1579. Viennæ grassata est. Vindob., 1760. — J. F. C. Grimm, Historia febris malignæ quæ in urbe et agro isenacensi annis 1759, 1760 et 1761 epidemice grassata fuit. v Nova Acta acad nat. cur., t. III, append., p. 143.— C. Strack, Obs. med. de morbo cum petechiis et qua ratione medendum sit. Karlsruhæ, 1766 (2 edit., 1796). — Œttinger, Progr. de febribus ab initio mensis decembris 1771, per annum 1772 Erfordiæ grassantibus. Erf., 1772. — Luther, Diss. de febre epidemica per dimidium ann. Erfordiæ grassata. Erf. 1772. — Reder, Diss. de epidemia ut Mellerstadii se exhibuit. Erf., 1773. — Sagar, Historia morbi epidemici in circulo isglaviensi observati. Lips., 1773. — W. H. S. Bucholz, Nachricht von dem jetzt herrschenden fleckund frieselfieber. Weimar, 1773. — F. L. Kesler, Beobachtungen über die epidem. faulfieber in den wintern, 1770-1771. Halle, 1773. — J. M. Aepli, Abhandlung vom bœsartigen fieber. Zurich, 1775. — Rudolstætter, Abhandlung von jetzt herumgehenden fieber. Rudolst., 1775. — Opiz, Geschichte einer epidemie gallichter, faulender und bœsartiger Fieber die in Minden 1771 und 1772 geherrschthaben. Berlin, 1775. — W. J. N. Langsvert, Historia med. morbi epidemici sive febris putridæ a. 1771 et 1772. Pragæ, 1775. — Merkel, Von den jetzt herrschenden hitzigen Fiebern. Frankf., 1776. — Seltmann, De febre nosocomica. Vindobon. 1783. — Tissot, De febre nosocomico mediol. 1783. — Sceva, Abhandl. von Lazaretfiebern. Wien., 1784. — Joseph Franck, Beschreibung der nervenfiebers, dasunter den jungen aerzten, welche die praktische schule in Wien besuchen, gegen ende des jahres 1796, geherrscht hat : nebst einigen Bemerkungen über die Behandlung des typhus. Gedruckt in der sammlung medicinisch-praktischer Beobachtungen, herausgegeben von Weikard. Ulm. 1798. Uebersetzt in das italienische unter dem titel : Osservazioni intorno alla febbre nervosa, la quale ha regnato nell' anno 1796, presso gli giovani medici che frequentarono la scuola clinica di Vienna, trad. coll' aggiunta di varie annotazioni del dottore Giovanni Malfatti, medico secundario nello spedale di Vienna. — Schreiben an herrn professor Rœschlaub in Bamberg, in Rücksicht des von herrn Hufeland herausgegebenen verkchens : über Nervenfieber und dessen Complicationem (Rœschlaub's magazin, B. 3, st. 2.) von Joseph Frank.

(*Suite des notes.*)

(42) J. A. Pujati, De morbo narentano tractatus. Velatr. 1747. — Gobbi, Historia epidemicæ febris, quæ finiente a. 1652 et 1753, Tergesti, incolas vexavit. Viennæ, 1754.— Goth, Diss. hist. et cura febris epidemicæ quæ a 1752 et 1753, Tergeti incolas vastavit. Viennæ, 1754. V. Haller. Collect. disput. Pr. XVIII, n. 261.

(43) Car. Richa, Constit. epidem. taurinens. a. 1720. — Valcarenghi, Med. rational., sect. 3, cap. I et III. (Description de l'épidémie de Crémone en 1734 et 1738). — G. B. Moreali, Systema theoretico - practicum febrium malignarum et contagiosarum. Mutinæ, 1739. — Bianchinini, Lettere medico - pratiche intorno all' indole delle febbri maligne. Venez., 1750. — Leopold. Trogheri in : Dall' Armi, Saggi di medicina pratica. (Description de l'épidémie roncégnienne de 1751-53,) — Jos. Benvenuti, Diss. historico-epistolaris, qua febris epidemicæ in luccensis dominii quibusdam pagis grassatus describitur. Luccæ, 1754. — De Augustinis, Observationes circa febres miliares regnantes Mediolani 1755. Mediol. 1758. — Borsieri, apud Dall' Armi, l. c., p. 9, nelle giunte (Constit. epidem. faventina ab a. 1759-1761), et : Institut. medicin. pract. vol. II, cap. X. — Fantoni, Specimen observationum de acutis febribus miliariis. Nissæ, 1762.—

la Bavière, l'Espagne et la France (44), l'Irlande(45), l'Angleterre et l'Écosse(46),

---

Sarcone, Storia ragionata de' mali osservati in Napoli nel 1764. Part. 2, § 403. — T. Fasano, Della febbre epidemica sofferta in Napoli l' anno 1764, lib. III, Napol., 1765, — Nerucci, Diss. historia febris epidemicæ senensis a. 1766 et 1767. Senæ, 1768, — Flam. Migliori, Trattato delle febbri maligne. Perugia, 1772. — Lanterus, Febris epidemica quæ Niccæ a. 1774 et 1775 grassata est. Nic., 1778. — Ciera, De febre nosocomica. Mediol., 1779 (3 édit. 1792). — Trolli, in : Targioni, Raccolte d'opuscoli medici pratici, t. VIII. Lettere intorno l'epidemia dell' anno 1783, p. 284. (Epid. de la ville de Belgiojoso.) — J. B. Cambieri, in : Targioni, op. c., p. 224. — C. Pinarolius, in Targioni, op. c., p. 260. (Epid. de Cazal (Cazalis pistorum). — Maur. Angiolini, ibid., p. 290. (Epid. de Frascarolli (in Lumello). — Pizzorni, ibid. — Capurri, Istoria delle febbri epidemiche in Novi 1783. Milano, 1786. — G. Pratolongo, Delle febbri che si dicono putride, con due d'ssertazzioni sulle febbri epidemiche che regnarono negli anni 1741-42-43. Genova, 1787. — Secchiana, Raccolta d'opuscoli interessanti rapporto le febbri putride biliose epidemiche in varie provincie d'Italia, e presso altre diverse nazioni in più parti d'Europa serpeggiate. Mantova, 1788.

(44) Chirac, Traité des fièvres malignes et pestilentielles. Paris, 1742. — F. Brandforst, Historia febris castrensis petech. epid. Lugd. Batav., 1746. In : Haller. Collect. disput. Pr. v, n. 475. — Maynard et Pouderous, Obs. sur la maladie (fièvre maligne épidémiq. pétéchiale) qui régna à Toulouse, en 1652. Mémoire de Toulouse, t. I., Hist., p. 84. — Cl. N. Lecat, An account of those malignant fevers, that raged at Rouen at the end of the year 1753 and beginning of 1754, in : Philos. transact. y. 1755, p. 49. — Donet, Traité des fièvres malignes. Paris, 1753. — Malouin, Mém. de l'acad. des sciences, vol. 5. — Maret, Essais sur les fièvres épidémiques, avec l'histoire de la fièvre maligne pétéchiale de 1761. Dans les Mémoires de Dijon, t. I. Mém., p. 125, — Le Roy, Premier mémoire sur les fièvres aiguës, sect. II, p. 213. (Epid. de 1764.) — Keriavalle dans les Mém. de la soc. r. de médecine, a. 1771 et 1778, p. 53. — Fournier, Observations sur les fièvres putrides malignes. Dijon, 1775. — Lepecq de La Cloture, Observations sur les maladies épidémiques. Paris, 1776. — Bonté, De la fièvre maligne épidémique qui a régné à Coutance et dans les environs, pendant les années 1772 et 1773. Dans : Hist. et Mémoire de la soc. roy. de médecine, a. 1776. Mém., p. 23. — Joubert, dans l'Histoire de la soc. r. de médecine, a. 1776, p. 529. Paris, 1779. — Montplanque, Observation sur la maladie épidémique de Montfort-l'Amaury. Paris, 1788. — Chambon de Montaux, Traité de la fièvre maligne simple. Paris, 1787. — D. J. Madesvall, Relation des épidémies qui ont régné dans la Catalogne, en 1783. Marseille, 1809. — J. M. Provençal, Essai sur la fièvre d'hôpital. Dans Sédillot, Rec. périodique de la soc. de médecine de Paris, t. XXII, p. 277.

(45) Rogers, An essay on epidemic diseases and more particulary on the endemical epidemies of the city of Cork such as fevers and small pox, but professionaly of the epidemic fever of the year 1734. Dublin, 1734.

(46) Barker, Observations on the present. epidemical fever. Lond., 1748. — John. Pringle, Observations on the natura and cure of hospital and jail-fever. Lond., 1750. Le même : An account of several persons seized with the goal-fever, working in Newgate, and of the manner in which the infection was communicated to one intire family. In : Philos. transact. y. 1783, p. 326. Du même : Diseases of the Army. 7. edit. London, 1777, p. 3. ch. VI, § VI. — J. Hunter, Observations on the diseases commonly called the jail or hospital fever. In : Medical transact., vol. III, p. 345. — Joan. Johnston, Historical dissertation concerning the malignant epidemical fever at Kinderminster, 1756. Lond., 1758. — Grant, An account on the pestilential fever of Sydenham, commonly called the Gaol-hospital-ship-and-camp-fever. Lond., 1770. — Lind, Essay on the most effectual means of preserving the health of seamen in the R. navy, 1774. Le même : Two Papers on fevers and infection. (Et : Sammlung auserles. Abhandl. F. Pr. Aerzte. B. 2, st. 3.) — Haygarth, A Letter to Dr. Percival on the Prevention of infectious fevers. — Bell, Diss. de febre maligna, quæ anno 1779 legionem de Bucleugh afflixit. Edimb., 1779. — J. Heisham, Account on the jailfever or typhus carcerum as it appeared at Carlisle in the year 1781, Lond., 1782. — P. Robertson, Observations on the jail-hospital or ship-fever. London, 1783. — Dan. Campbell, Medical observations on the typhus. Lancaster, 1785. (Il existe une traduction allemande avec des notes, publiée à Altenburg en 1788.) — W. Renwick, Inquiry into the nature and

le Danemarck et la Suède (47), la Pologne et la Russie (48), ainsi que l'Amérique (49). Vers la fin du même siècle, et au commencement du dix-neuvième, on a décrit un grand nombre d'épidémies de la même affection, qui ont ravagé la France (50), l'Allemagne (51),

---

causes of sickness in ships of. war. Lond., 1792. — Smyth, Of the jail-distemper. London, 1795. — Lipscom, Essay on the nature and treatment of a putrid malignant fever which prevailed at Warwick. London, 1799.

(47) Harmens, Diss. de febre epidemica in et circa Christianstadium anno præterlapso grassante. Lond. Goth., 1771. — Linnæus, Diss. febris upsaliensis. Upsal., 1757. — Petrus Jon. Bergius, Kort anteckning on de maligne feber med flæckar, somforleden winter (1766) gick uti Stockholm. In : Svenska vetensk. acad. Hanbd., 1767, p. 326. — Callisen in : Act. reg. soc. havniens. t. VI, XIV.

(48) J. G. Carmset, Traité des fièvres malignes épidémiques qui ont régné tant à Varsovie que dans la Pologne en 1737. Dresde, 1738. — J. Weitbrecht, De febrili constitutione petechiz, Petropoli, anno 1735, grassante. Dans Haller, Collect. disputationum. Pr. V, n. 172. Cfr. Consilium medicum de morbo castrensi epidemico 1794 et 1795. Heilbr., 1796.

(49) A. Olivier, An account of an extraordinary disease among the Indians in the islands of Nantuket and Martha's vineyard in New-England. In : Philosoph. transactions, vol. XX, p. 135. — G. Buchanan, Treatise upon the typhus fever. Baltimore, 1738. — W. Gamage, Some account of the fever which existed in Boston during the autumn and winter of 1817 and 1818. Boston, 1818. — N. Smith, A pratical essay on typhus fever. New-York, 1824.

(50) Observations sur une épidémie (de fièvre putride ou maligne) qui a régné dans diverses parties de la France. Juin, 1791. Dans le bulletin de la société philomathique, t. I, p. 2. — Ratin, Instruction sur la maladie la plus commune dans les légions de la république française. Paris, 1798. — A. Portal, Mémoire sur la nature et le traitement de plusieurs maladies. t. II, n. 7. (Typhus de la Vendee.) — Fodéré, Mémoires de médecine pratique, Histoire de la fièvre épidémique de Nice, de 1799 à 1800. Paris, 1800. — Trousset, Histoire de la fièvre qui a régné à Grenoble en 1800. Grenoble, 1800. — Marquis, Diss. sur les maladies pendant et après le siége de Toulon. Paris, 1803. — Chevassieu d'Audibert, Rapport sur l'épidémie d'Erçole, Caserta, 1807. —

(*Suite des notes*).

Saint-Fresne et Raisin, Rapport fait à la société de médecine de Caen, sur une épidémie (de fièvres malignes) qui s'est manifestée au printemps dernier (1806) dans la commune de la Graverie, arrondissement de Vire, départ. du Calvados, avec une Lettre du D. Maurice sur la maladie qui a régné à la Graverie. V. Annuaire de la soc. de médecine du départ. de l'Eure. A. 1800, p. 39. — Arnal, Méditations pratiques sur les fièvres cérébrales observées à Béziers, depuis la fin de décembre 1808 jusque vers le milieu de mars 1809. Dans les annales de la société de médecine de Montpellier, t. XIX. — Geoffroy et Nysten, Observations sur l'épidemie (qui a régné vers la fin de 1808 et le commencement de 1809 dans les divers départements de l'empire, et spécialement sur la ligne de passage) des prisonniers espagnols. Ibid., t. XIX, p. 346. — L. Beaulac, Histoire de la constitution épidémique observée chez les soldats français dans l'hôpital militaire de Vienne. Paris, 1818. — Ruette, Observations cliniques sur une maladie qui a régné à l'hospice du Nord. Paris, 1811. — Massuyer, Observations faites à l'hôpital militaire de Strasbourg, sur la maladie dite fièvre des hôpitaux. Paris, 1811. — J. Meyrieu, Lettre sur une épidémie de fièvre pétéchiale, qui a régné à Saint-Gilles dans le courant de l'hiver 1812 et au commencement du printemps 1813, dans les annales de la soc. de médecine de Montpellier, t. XXXIII, p. 168.—Schahl et Hassert, Précis historique et pratique sur la fièvre miliaire qui a régné épidémiquement dans plusieurs communes du départ. du Bas-Rhin pendant l'an 1812. Dans Sedillot, Rec. périodique de la soc. de médec. de Paris, t. XLVIII, p. 7.— Fournier et Vaidy, dans le Dictionnaire des sciences médicales, t. XV, § 1149-1515. Paris, 1816. — Chomel, Des maladies pestilentielles. Paris, 1821, § 749-1813. — P. Rayer, Histoire de la suette miliaire qui a régné en 1821 dans le départ. de l'Oise. Paris, 1822. P. R. Eydèse, Observations sur la fièvre miliaire qui règne épidémiquement dans l'arrondissement de Bayeux. 1824. — Cfr. les auteurs français qui ont écrit sur les maladies des armées dans la 1re P., 1er v., s. I, Coup d'œil, hist. et litt., § XI, n. 14.

(51) Schnellborn, Diss. Prospectus febrium per a. 1789 Erfodiæ grassantium. Erf., 1790. — Fr. W. Vanhoven, Geschichte eines epidemischen Fiebers, welches in den jahren 1792 und 1793. In Asperg geherrscht hat. Iena, 1795. — F. C. Schæffer, Das in den monathen november und decembər 1795, In und um Regens-

(*Suite de la note* 51.)

burg Herrschende Nervenfieber. Regensb., 1795. — Nennebaum, Diss. historia morbi contagiosi epidemici a. 1793 et 1794. Francogallis captivis Culmbacum delati. Erlang., 1796. — Marschall, Descr. epidemicæ febris nosocomiorum. Marb., 1796. — Eisfeld, Diss. meletemata quædam ad historiam naturalem typhi acuti, Lipsiæ, æstivo tempore, a. 1799 grassant., pertinentia. Lips., 1800. (Brera, Sylloge opusc., vol. VI, p. 1. — J. N. Feitchmayer, Beytragzur geschichte des in einem Theil von Schwaben herrschenden Nervenfiebers. Ulm., 1800. — Kreysig, Abhandlung über das Scharlachfieber nebst beschreibung einer sehr bœsartigen Frieselkrankheit. Leipzig, 1802. — Ch. Fr. Harless, Neue untersuchungen über das Fieber überhaupt und die Typhus Fieber insbesondere. Leipz., 1804. — J. Pichler, Darstellungsversuch der in Mæhren, 1805. Ausgebrochenen epidemic. Brunn., 1807. — J. V. ab Hildenbrand, Uber den ansteckenden Typhus, nebst einigen winken zur Beschrænkung oder gænzlichen Tilgung der kriegspest und mehrerer anderer Menschenseuchen. Wien., 1810. (2 Auflage, dont je me sers, ibid. 1815.) — Kolbany, Bemerkungen über den ansteckenden Typhus, welcher in Jahre, 1809-1810. In Presburg herrschte, und über die wirkung des kalten und warmen wassers alsein heilmittel. Presb., 1811. — Ph. K. Hartmann, Die theorie des ansteckenden Typhus. Wien, 1812. — Uber die jetzt herrschenden Lazarethfieber, ihre ursachen, kennzeichen und verwarungsmittel. Von einem practichen Arzte. Leipzig, 1813. — Die kriegspest, oder das ansteckende hospitalfieber. Eine Volksschrift zur warnung und belehrung. Von einem sæchsischen Arzte. Leipzig, 1813. — A. F. Marcus, über den jetzt herrschenden Typhus. Bamberg, 1813. Le même, Beleuchtung meiner Ansichten über den herrschenden ansteckenden Typhus. Ibid., 1813. Le même, Betrachtungen über die wirkungen des petechialcontagiums, entnommen aus Leichenœffnungen. Von D. J. B. Jemina, Nebst einem sendschreiben an professor Friedreich über den werth der Leichenœffnungen. 1814. Le même, Antwort an Roschlaub über den Typhus. Ibid., 1814. Le même, Ein wort über die zwey worte. Ibid., 1815. — A. Dorn, Bemerkungen über die Schrift des D. Marcus des ansteckenden Typhus Betreffend. Bamberg, 1813. — Weintz, Berichtigung einiger sætze in der so eben erschienenen Schrift des D. Marcus über den herrschenden contagiœsen Typhus. Bamberg, 1813. — Zenzen, Leydig und Renard, Bemerkungen für Aerzte welche die herrschenden Nervenfieber glüchlich heilen wollen. Mainz., 1813. — Rœschlaub, an Marcus, über den Typhus. Bamb., 1814. — Le même, Einige nacherinnerungen an den leser seines Schreibens an Marcus. Ibid., 1814. — J. R. Bischoff, Beobachtungen über den ansteckenden Typhus und die Nervenfieber nebst ihrer Behandlung. Prag., 1814. — K. A. Weinhold, Kritische Blicke auf das wesen des Nervenfiebers, und seine Behandlung. Dresd., 1814. — J. F. Ackerman, Von der natur des ansteckenden Typhus und dem wesen des ansteckungsstoffes und der art sich gegen denselben zu sichern und die methode die krankheit zu heilen Heidelb., 1814. — N. Friedreich, Uber den Typhus und die Entzundungswidrige Methode dagegen. Würzb., 1814. — J. Ch. G. F. Jœrg, Die Nervenfieber im Jahr, 1813, und eine zweckmæssige Behandlung derselben, für privat und militær Aerzte. Leipz., 1814. — Wegeler, Kurze Anleitung den gegenwortig herrschenden ansteckenden Typhus zu behandeln. Colmar, 1814. — C. W. Hufeland, Uber die kriegspest Æltcrer und neuerer Zeit, mit besonderer Rücktiche auf die epidemie des Jares 1813, in Deutschland. Berlin, 1814. — E. Horn, Erfarungen über heilung des ansteckenden Nerven und Lazarethfiebers, über die mittel seine entstehung und verbreitung von Lazarethen aus zu verhüten, und sich vor ansteckung zu sichern 2 Auflage. Berlin, 1814. — Eisenohr, Uber die Natur und Behandlung des epidemischen und contagiœsen Nervenfiebers, welches im november und december 1813. In den militærhospitælern in Karlsruhe herrschte. Karlsruhe, 1814. — Weber, Bemerkungen über die in Kiel und den umliegenden Gegendem im Anfange des Jahres, 1814. Herrschenden Krankheiten, besonders den Typhus. Kiel, 1814. — L. S. D. Mützenbrecher, Vorlæufige Nachricht von den jetzt herrschenden krankheiten dieser Stadt, über Zeichen, Charakter, Behandlung und Verhütung derselben. Altona, 1814. — G. A. Richter, Medicinische geschichte der Belagerung und Einnahme der festung Torgau und der Epidemie welche daselbst in den jahren 1813. und 1814. Herrschte. Berlin, 1814. — Dzondi, Uber das Nervenfieber zu Halle. V. Allgemeine Literatur-Zeitung. Jan., 1814, n. 15. — Wemeyer, Uber die Erkenntniss und Behandlung des Typhus in seinem regularen und anomalen verlæufe. Halberst., 1814. — G. Freiherr, Von Wedekind, Einige Blicke in die Lehre von den Entzündungen... und von dem ansteckenden

la Pologne et la Russie (52), l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande (53), et l'Italie

---

faulen Nervenfieber insbesondere. Darms. 1814. — J. Jac. Guinther, Einige Bemerkungen über die jetzt herrschende Fieberform. Cœln., 1814. — K. Wolfart, Das Faulfieber besonders in Beziehung auf dessen Erscheinung und Ausbreitung in Kriegen, in Aphorismen darsgestellt. Halle, 1814. — Schubauer, Zwey worte über die allerneueste Ansicht und Behandlungsart des Typhus. Landshul, 1814. — M. W. Schneemann, Beytræge zur Erkenntniss und kur des ansteckenden Typhus, mit besonderer Rucksicht auf den mainkreis. Bamberg, 1814. — D. Strantz, an M. W. Schneemann, Uber den ansteckenden Typhus. Bamb., 1814. — Wacker, Uber den Typhus und die herrschenden krankheiten. Dillingen, 1815. — K. F. Becker, Uber die erkenntniss und heitlung des Petechialfiebers. Gœtt., 1814. — J. J. Reuss, Selbst bestændige form und identitæt der ansteckenden Fieber mit der orientalischen pest. Nürnberg., 1815. — F. Gœden, Das wissenschaftliche vom ansteckenden Typhus. Breslau, 1816. — J. W. H. Conradi, Animadversiones de febre petechiali. Heidelb., 1818. — C. F. V. Pommer, Beytræge zur næhern kenntniss des sporadischen Typhus und einiger mit ihm verwandten Krankheiten, gegründet auf Leichenœffnungen. Tubing, 1821. — P. J. Schneider, Uber den sporaden Typhus und das Wechselfieber als Krankheitsformen des Gangliensystems. Tübingen, 1826. — G. Rau, Uber die Behandlung des Typhus. In : Heidelberger klinische annalen. B. 2.

(52) Ellrich, Diss. de febre petechiali in urbe et agro vilnensi a. 1794 et 1795. Epidem. Regiom. — Joseph-Franck in Act. clinic. ann. 2. — A. Sniadecki, Krotkie opisanie goraczki iaka panowata w Roku, 1812 i 1813 tak w mies'cie wilnie, iako i wcatey Litwie. In : Pamietnikow Towarzystwa Lekarskiœgo Wilnenskiego, t. I, p. 79.

(53) H. S. Jackson, Observations on the epidemic disease, which lately prevailed at Gibraltar. Lond., 1806. — Le même (?), Analytical sketch of the history and cura of contagious fever. Lond., 1819. — J. Haviland, Some observations concerning the fever which prevailed at Cambridge. In : Medical transactions, vol. V, p. 381. — R. Harison, A Statement of two cases of fever which occurred at Cambridge. Ibid., vol. V, p. 400. — A. H. Callanan, Remarks on the pathology and treatment of Typhus fever. Cork, 1817. — E. Percival, Account of an epidemic petechial febricula. V. The

(*Suite de la note* 53.)

Dublin hospital reports and communications, vol. I. Dublin, 1817. Le même, Practical observations on the treatment, pathology and prevention of typhus fever. London, 1819. — Th. Bateman, Succinct account of the contagious fever of this country, exemplified in the epidemic now prevailing in London. Lond., 1818. — Armstrong, A practical illustration of typhus fever, of the common continued fever, and of inflammatory diseases, 3. edit. London, 1819. — H. Clutterbuck, Observations on the preservation and treatment of the epidemic fever at present prevailing in the metropolis and most parts of the united kingdom. London, 1819. — J. Cheyne, Report of the Hardwike fever hospital for the year ending the 31 of march. 1818, including a brief account of an endemic fever, etc. in Dublin hospital reports, vol. II. — W. Stocker, Medical report of the fever hospital and house of recovery, Cork-Street, for the year 1816, with some account of the succeding epidem. In : Transactions of the fellows and licentiates of the king's and queen's college of physicians in Ireland, vol. II. — F. Barker, Medical report of the house of recovery and fever hospital in Cork-Street. Dublin. In : Transact. cit.; vol. II, — J. O'Brien, Medical report of sick poor institution for the year 1817. In : Transact. cit., vol. II. — A. Duncan, Reports of the practice in the clinical wards of the R. infirmery of Edinburgh during the months of novem., decemb. and january 1817, 1818 ; and may, june, july. Edinb. and Lond., 1818. — R. Graham, Practical observations on continued fever especially that form at present existing as an epidemic, etc. Glasgow. 1818. — Black, In Transactions of the association of the queen college of physicians in Ireland., vol. II. Dublin, 1818. — B. Welsh, A practical treatise on the efficacy of bloodletting in the epidemic fever of Edinburgh, illustrated by numerous cases and tables, extracted from the journals of the queensberry house fever hospital. Edinburgh, 1819. — R. Grattan, Medical report of the fever hospital and house of recovery, Cork-Street, Dublin, for the year ending 4 th. january 1819. Dublin, 1819. — J. Crampton, Medical report of fever deportment in Steeven's hospital, containing a brief account of the late epidemie in Dublin, from september 1817. To august. 1819, Dublin, 1819. — Robert Reid, in : Transactions of fellows and licentiates of the king and queen's college of physicians in Ireland, vol. III, 1820. — W. Harty, An historical sketch of the causes, pro-

(54); triste fruit, soit des guerres occasionnées par la révolution française, soit

gress, extent and mortality of the contagious fever epidemic in Ireland during the years 1817, 1818, 1819, with numerous tables, official documents and private communications, illustrations of its general history and of the systems of management adopted for its suppression. Dublin, 1820 — Fr. Rogan, Observations on the condition of the middle and lower classes in the north of England, as it tends to promote the diffusion of contagious fever: with the history and treatment of the late epidemic disorder as it prevailed in an extensive district of that country; and a detail of the measures adopted to arrest its progress. Lond., 1820. — J. B. Prichard, A history of the epidemic fever which prevailed in Bristol during the years 1817, 1818, 1819, founded on reports of St.-Peter's hospital and the Bristol infirmary. London, 1820. — Th. Milh, Second edition of the morbib anatomy of the brain in typhus or brain fever, to which added cases of the epidemic of 1818. With a few remarks on its nature and modi of treatment. Lond., 1820. — Barker and Cheyne, Account of the epidemical fever in Ireland. London, 1824.

(54) L. E. Polidori, Memoria sopra un tifo contagioso. Pisa, 1798. — Penada, Quinquennio terzo delle osservazioni medico-pratiche meteorologiche. Pel, 1799-1800.—Rasori, Storia della febbre petech. di Genova negli anni 1799-1800, ann. xi. (2 da edizione, Milano, 1813.) — J. B. Guani, Riflessioni sull' epidemia della Liguria, osia saggio d'una nuova teoria sulle malattie epidemiche contagiose. Genova, 1801. — A. Gobbetti, Riscontro medico del tifo contagioso osservato nel distretto di Rovigo. Padova, 1802. — Le même, Prospetto nosologico dell' ospedale provisorio nel lazaretto a Rovigo destinato alla cura dei tifici, nell' anno 1817. Rovigo, 1818. — G. Barzelotti, Commentario sulla febbre petechiale contagiosa che ha dominato e regna tuttora in più luoghi della Toscana. Siena, 1804. — Le même, Epistola patologica sulla malattia da esso sofferta con riflessioni e dilucidazioni sulla febbre petechiale contagiosa dominante in quest' anno 1817. Pisa, 1817. — Ramati, Sulla febbre petecchiale che dominò tra la soldatesca acquartierata in Novara la primavera dell' anno 1806. In: Efemeridi chimico-mediche. Semestr. 2, n. 2, 1806. — D. Thiene, Storia del tifo contagioso che regnò epidemico nelle carceri di Vicenza alla fine del 1811, e principio del 1812. Vicenza, 1812. — L. Grossi, Rapporti fatti all' illustr. magistrato di sanità sulla febbre petecchiale osservata in vari luoghi del ducato di Genova nell' anno 1817. Genova, 1817. — P. Pirondi, Cenni sull' indole contagiosa della febbre che ora infesta gli abitanti della città e provincia di Reggio. Reggio, 1817. — G. Ricci, Sullo stabilimento dell' ospedale della generala, all' occasione dell' epidemia petecchiale dominante in Piemonte. Torino, 1817. — L. Perla, Memoria sulla febbre petecchiale. Lodi, 1817. — Cfr. Memoria storica sulla petecchia che negli scorsi mesi di quest' anno 1817 ha dominato nella provincia di Lodi e Crema. Lodi, 1818. —G. Cerri, Osservazioni intorno al morbo petecchiale. V. Annali universali di medicina, vol. 2, 1817. — G. Cerioli, Cenni sull' indole stenica della febbre nervosa petechiale. V. Annali universali di medicina, v. 3, 1817.—A. Bodei, Preparativi per la soluzione di gravissimi problemi intorno all' epidemia dominante nel 1817. — S. Valli, Alcune riflessioni theoretico-pratiche sui tife osservati in Venezia nel mese di marzo del 1817. Con varie discipline e regole importanti e trascurate sul modo di preservarsi dal tifo attuale ad impedirne la diffusione. Venezia, 1817. — C. Speranza, Storia del tifo petecchiale dominante nella provincia mantovana. V, Annali nniversali di medicina, vol. 4, 1617. — J. Tomasini, Opuscoli, fasc. 3, delle febbri contagiose. — Zecchinelli, Narrazione del tifo contagioso che a regnato nella R. città di Padova ne' primi otto mesi dell' anno 1817. Padova, 1818. — G. Palazzini, Ricerche intorno alla provenienza della malattia petecchiale che ha regnato nella commune di Viadana nell' anno 1817. Cremona, 1818. — Fr. Brugnolo, Osservarzioni medico-pratiche sopra il tifo che regnò nel 1817, nel distretto di Feltre. Feltre, 1818. — A. Raikem et N. Bianchi, Memoria sulle malattie che hanno regnato a Volterra negli anni 1816, 1817. Firenze, 1818. — A. Frari, Storia della febbre epidemica che regnò a Spalarto e luoghi vicini nell' anno 1817. Padova, 1818. — D. Thiene, Bilancio medico del tifo contagioso che regnò epidemico sulla provincia vicentina nell' anno 1817. Con alcune riflessioni. Vicenza, 1818. — Berti e Guggerotti Fracastor, Notizie istoriche intorno al tifo carcerale di Verone, nell' anno 1817. Verona, 1818. — F. Mattioli, Memoria istorico-critica sul vero modo d'agire del miasma tifode. Parma, 1818. — M. F. Marcolini, Delle principali febbri tifiche di Udine, nel se-

des misères des peuples qui en ont été le résultat. De plus, les universités littéraires ont continué jusqu'à l'époque actuelle le travail qui avait été commencé au dix-septième siècle (55). Enfin, il ne faut point omettre les auteurs des traités sur le typhus contagieux qui se trouvent

colo XVI. Venezia, 1817. Et : Constituzione dei tifi di Udine nei due ultimi quartali del 1817. Venez., 1818. — G. Ramati, Dei mali che epidemicamente regnarono nella città di Novara e suo contado nel 1817. V. Annali universali di medicina, vol. VII, 1818. — G. Palloni, Commentario sul morbo petecchiale dell' anno 1817. Livorno, 1819. — Fr. Buffa, Fatti ed osservazioni sulla febbre epidemica petecchiale che ha regnato in Ovada nel 1817. Firenze, 1819. — A. Galli, Storia della febbre petecchiale manifestatasi in Permate negli anni 1817, 1818, 1819. Milano, 1820, — Casponi, Storia della febbre petecchiale che ha regnato nella provincia di Milano nel 1817. Pavia, 1820. — E. Acerbi, Dottrina teoretico-pratica del morbo petecchiale. Milano, 1822. — V. Ottaviani, Cenni sulla febbre petecchiale di Roma dell' anno 1817. Roma. — A. Omodei, Del governo politico-medico del morbo petecchiale, con un prospetto nosografico-statistico-comparativo della febbre petecchiale che ha regnato epidemicamente negli anni 1817 e 1818. Per uso de' medici e de' magistrati deputati alla soprintendenza della pubblica salute. Con 23 tavole. Milano, 1822.

(55) Hanneken, Diss. de febribus malignis. Lugd. Bat., 1701. — Schreiber, Diss. de febre maligna. Erford. 1704. — Crausius, Diss. de morbo castrensi. Vien. 1704. — Vater, Diss. de febribus continuis malignis earumdemque medendi rationibus. Witeb., 1711. Le même, Diss. de febris petecchialis indole et medicina. Witeb., 1712. — Vesti, Diss. de febribus malignis in genere. Erf., 1711. Le même, De febre petechiali. Erf., 1712. — Sebiz, Diss. de febre petechiali. Erf., 1712. — Müller. De febre maligna epidemica. Basil., 1716.—Eyselius, Diss. de febre castrensi, von der polnischen und ungarischen Krankheit. Erfurt, 1716. — Bergen, Diss. de purpura. Frankf., 1716. — Deggner, Diss. de notabili quodam casu febris petechialis cum cholerico-causode complicatæ. Ultraj., 1717. — Hoyer, De febre petechizante epidemica. Hafn., 1717. — Bayer, Diss. de febre miliari. Altd., 1717. — Fischer, De febribus malignis generatim spectatis. Erf., 1728. — Luther, Diss. de febre puncticulari seu purpurata. Erf., 1732. Et : De febre maligna. Erf., 1736. — Luscher, De febre petechiali castrensi et epidemica. Witeb., 1735. — Alberti, Diss. de morbo hungarico epidemico, Hagymaz oder hitzige Hautkrankheit. In : Halleri collect. disput. Pr. V, n. 170. Le même, Diss. de febre castrensi. Hal., 1735. — Stahl, Diss. de febribus malignis generatim spectatis. Erf., 1737. — Schulze, Diss. de febrium malignarum indole et curatione. Hal, 1740. — Gœlicke, Diss. de febre maligna petechizante. Francf., 1740. — Payen, Diss. an frequentior hodie quam olim febris maligna? Paris, 1741. — Juch, Diss. de morbis castrensibus. Erf., 1747. — Prinard, Diss. sur la fièvre miliaire maligne. Bonon., 1747. — Oberkamp, Diss. de febribus malignis. Herbipol., 1748. — Reen, Diss. de febribus purpuratis vulgo Frieselfiebern. Hardenoviæ, 1748.—Ittner. Diss. de petechiis. Mogunt., 1757. — Gmelin, Diss. de febre maligna. Tub., 1759. — Csapo, Diss. de febre hungarica. Basil., 1759.—Schwartz, Diss. de febris malignæ idea generali. Argent., 1760. — Tremelius, Diss. meditationes circa febrem malignam universalem. Argent., 1764. — Ravenstein, Diss. de febre petechiali. Argent., 1764. — Krahmer, Diss. sistens meditationes circa febrem malignam. Argent., 1765. — Sigwart, Diss. febris malignæ pathologia. Tub., 1768. — Oroszi, Diss. observationes physico-medicæ circa genuinas febres malignas, tam epidemicas quam sporadicas. Basil., 1771.—Grosky, Diss. de febre maligna grassante pestilenti hungarica. Basil., 1771. — Nicolai, Diss. de febribus malignis. Jen., 1772. — Van der Hoot, Diss. de febre petechiali. Lugd. Bat., 1773. — Althoff, De febre petechiali in J. P. Frank delect. opuscul., vol. 4. — Stephanson, Diss. de typho. Edinb., 1776. — Nietzki, Diss. casum memorabilem febris malignæ continens. Hal., 1776. — Fearne, Diss. de typho seu febre nervosa. Edinb., 1778. — Hartmann, Diss. petechialis benignissimæ indolis exemplum. Fr. ad Viadr., 1780. — Paton, Diss. de typho graviori petechiali. Edinb., 1782. — Schlichtenhorst. Diss. de febre petechiali. Gœtt., 1783. —Waller, Diss. de typho. Edinb., 1783. — Alberti, Diss. de febre petechiali. Gœtt., 1784. — M'Morrau, Diss. de typho. Glascov., 1784. — O'Ryan, Diss. sur les fièvres infectueuses et contagieuses. Lyon, 1785. — Renwick, Diss. de typho. Edinb., 1787. — May, Diss. quædam de typho. Lugd. Bat., 1787. — Pipan, Diss. de febribus malignis. Ingolst., 1788. — Van der Beelen, Diss. de

dans les journaux de médecine et dans d'autres ouvrages de ce genre (56.)

§ II. *Symptômes.*

1. *Avertissement* — Nous exposerons les *symptômes* du typhus d'après les *périodes* générales que cette maladie parcourt, à l'instar des autres fièvres, rejetant la division en stades particuliers (1) (qui n'est point nouvelle (2)), comme arbitraire, futile et nuisible (3).

---

febre cum petechiis. Lovan, 1788. — Bagnal, Diss. de typho. Lugd. Bat., 1789. — Cugnoni, Diss. de typho. Edinb., 1789. — Bowles, Diss. de febre typhode. Edinb., 1790. — Soelling, Diss. de febre carcerum. Marb., 1790. (Brera, Sylloge opusc., vol. 4, p. 197.) — Zopf. Diss. de febre cum petechiis. Lips., 1790. — Ludwig, Diss. de febre cum petechiis. Lips., 1791. — Saalmann, Diss. descriptio febrium malignarum in genere. Münster, 1791. — Reil, Diss. systens pathologiam typhi acuti. Hal., 1792. — Minor, Diss. de Typho. Edinb., 1793. — Wood, Diss. de typho. Edinb., 1795. — Read, Diss. de typho. Lugd. Batav., 1795. — Lidderdale, Diss. de' typho. Edinb., 1796. — Routh, Diss. de typho petechiali. Edinb., 1796. — Dépré, Diss. de febre maligna. Erf., 1797. — Malcarty, Diss. de typho regionum calidarum. Edinb., 1797. — Schmœger, Diss. de typho. Erf., 1797. — Bæta', Diss. de typho. Edinb., 1800. — Parkinson, Diss. de typho. Edinburg, 1800. — Kirby, Diss. de typho. Edinb., 1800. — Farre, Diss. sur la fièvre d'hôpital ou de prison. Paris, 1802. — Berdot, Diss. sur quelques recherches pratiques sur la fièvre putride. Strasb., 1803. — Mac-Mahon, Diss. sur la fièvre ataxique contagieuse simple. Paris, 1803. — Rouzel, Diss. sur les fièvres malignes. Paris, 1807. — Kletten, Diss. de febre nervosa atque de morborum constitutione nervoso-putrida in nosocomio militari a. 1807-1808. Witeb. — Bernard, De methodo varias febrium formas distinguendi in genere et de typho in specie. Erf., 1808. — Volkers, Diss. de febre contagiosa et remediis quibus hic morbus antevertitur. Kilon, 1808. — G. L. H. K. Wedemayer, Diss. de febre petechiali. Gœtt., 1812. — Œhler, Diss. pathologica de typho ejusque præcipuis formis. Lips., 1812. — Fr. Eckstein, Diss. memorabilia clinica habito imprimis respectu typhi contagiosi anno 1825. In urbe (Pestino) frequentius observati. Pestini, 1825.

(56) Breslauer sammlungen, 1717, p. 38; 1718, p. 13, 54; 1720, II, p. 155; 1721, p 140, 595; 1722, p. 35. — Commercium literarium norimbergense, 1733, p. 207; 1735, p. 162; 1741, p. 80; 1745, p. 147 — Frænkische samml., 2 B., p. 35, 4 B., p, 177. — Thomann med. Annalen, 1800, p. 321. — Rudolphi schwedische Annalen, 21, Heft., p. 59. — Salzburger med. chir. zeitung, 1805, 2 B., p. 189. — Horn's Archiv. für med. Erfahrung. 1 B., p. 320; 2 B., 2, Heft., n°. 1, 3, Heft., n° 1; 3 B., 1, Heft., n° 1; 4 B., p. 739. Jahr, 1809; mai, p. 34; septemb., p. 322; 1810, jul., p. 132; septemb., p. 12; novemb., p. 304; — Hufeland Journal der pr. Heilkunde. 1 B., p. 12; 4 B., p. 416; 6 B., p. 693; 7 B., p. 100; 8 B 4, st., p. 78; 10 B 1, st., p. 192; 21 B 3, st., p. 181; 23 B 1, st., p. 109; Jahr, 1811. Mærz, p. 93. April, p. 66; 1812, Mærz., p. 85; April, p. 70; 1814, jul. aug. sept. oct. novemb. — Journal de médecine, chirurgie et pharmacie, Paris 1754, t. III, p. 117; VIII, 357; IX, 436, 537; X, 153; XXII, 540, XXXII, 413; XXXVIII, 307; XL, 24, 404; LVII, 228; LXV, 336; LXXXIII, 31; XCV, n° 2. — Journal de médecine continué, t. 5, p. 81; VI, 250; XVIII, 85, 106; XXII, 277. — Recueil périodique de la société de médecine, t. III, n° 8; XI, p. 221; XII, 173. — Journal général de médecine, t. V, p. 362. — Journal général de médecine, par Sédillot, XXII, 353, 449; XXIV, 13; XXV, 124, 155; XXXII, 353; XXXV, 113; XXXVI, 29, 241. — Graperon. Bulletin des sciences médicales, t. 3, p. 336, 342, — Memoirs of the medical society of London, vol. III, n° 21. — Duncan's annals of medicine, 1797; — Medical Repository, vol. VI. — Edinburgh medical and surgical journal. April, 1818.

(1) J. V. d'Hildenbrand (l. c., p. 36-83) décrit huit stades du typhus contagieux, savoir : st. d'infection, st. d'opportunité, st. d'invasion, st. d'inflammation, st. nerveuse, st. de crise, st. de déclin et st. de convalescence.

(2) Trevisus (l., c., p. 135) et Roboretus (l. c., cap. XV, p. 251) ont déjà distingué le cours du typhus en plusieurs stades.

(3) Qui pourrait reconnaître le stade appelé d'infection, qu'aucuns indices n'annoncent, et au sujet duquel Hildenbrand avoue lui-même que, « es gibt keine auffallende Merkmale, aus welchen man diese Einwirkung (des Ansteck ungstoffes) zur Zeit der ansteckung selbst entnehmen kann ; » qui aura, pour la même raison, la certitude du stade d'opportunité, « wo, » au dire du même Hildenbrand, « nur sehr gelinde Vor

2. *Période d'invasion.* — *L'invasion de la maladie* (4) est plus ou moins brusque. Dans le premier cas, on observe une prostration si considérable et si subite que les malades, changeant tout-à-coup de physionomie, ne peuvent ni marcher ni se tenir debout, et éprouvent facilement des défaillances. Dans le dernier, on voit survenir peu à peu de la pesanteur de tête, ou une douleur obtuse tantôt fixe, tantôt vague; une lassitude universelle, une torpeur inaccoutumée, l'irritabilité du caractère, l'hébétude des sens, la tristesse, l'insomnie, la somnolence, les agitations nocturnes, l'interruption du sommeil, la sécheresse des narines, la rougeur et l'état brillant des yeux (5), la fétidité de la bouche (6), la dépravation du goût, des douleurs d'articulation passagères semblables quelquefois à des commotions électriques (7), des maux de reins et de la nuque persistants, l'anxiété précordiale, un sentiment de malaise à la région épigastrique, des nausées et quelquefois des vomissements de matières alimentaires, ou de bile jaune verdâtre. Survient ensuite autour des lombes un léger frisson qui cesse très-promptement. Puis, tôt ou tard le malade est saisi d'un froid souvent assez marqué, très-rarement intense cependant (8), qui est bientôt suivi de chaleur, de telle sorte pourtant qu'à chaque fois que le malade se remue dans son lit, ou bien qu'il sort et essaie de sortir son bras, il se plaint de sentir ses horripilations revenir ou s'ac-

---

læufer der Krankheit, noch unter dem Scheine einiger Gesundheit, bemerkt werden? » Or, si Hildenbrand (ibid) est forcé d'avouer que les symptômes nerveux se montrent déjà pendant les stades d'invasion et d'inflammation, et, *vice versa* que les symptômes inflammatoires accompagnent le stade nerveux et celui de la crise, pourquoi cette distinction, cet ordre de stades, et, ce qui est pire encore, ce précepte pratique général d'appliquer la méthode antiphlogistique au quatrième stade (p. 286), et la méthode excitante au cinquième (p. 261)? Le célèbre Omodei, que je vais citer, est loin de penser ainsi, lorsqu'il dit : « Il corso della febbre, petecchiale, come d'ogni altro morbo acuto, non può avere che i communi periodi di principio, aumento, stato e declinazione. Le divisioni dei morbi non necessarie e superflue tendono a confonderne la natura ed a sviare il medico dal retto sentiero del medicare, massimamente ove si scelgano nomi esprimenti idee false o indeterminate, com'è per esempio il vocabolo di nervoso, alquale i prigiudizii volgari hanno associata l'idea di debolezza. »

(4) Je dis la maladie, et non la fièvre, dont l'apparition a lieu à une époque indéterminée. Car enfin, pourquoi les symptômes qui constituent la fièvre auraient-ils plus de valeur que ceux qui indiquent une affection du système nerveux et d'autres parties? A la vérité, dans les fièvres nées de causes ordinaires, les symptômes précurseurs, en tant qu'ils préparent la voie à la maladie, peuvent bien être séparés de ceux de la fièvre elle-même; mais il n'en est pas ainsi dans les fièvres qui reconnaissent des causes spécifiques (telles que la contagion), où les prodromes sont l'effet de la maladie, déjà enracinée.

(5) Les symptômes de coryza, dont la plupart des auteurs font mention seulement dans l'état avancé de la maladie, appartiennent sans aucun doute à la période d'invasion, et jouent ici le principal rôle. Voici ce que dit très-bien Omodei (l. c., p. 36) à ce sujet : «... Gli occhi, sin dalla prima invasione, mostravano un certo che di lucente, e la congiuntiva ed i tarsi un certo qual rubore che, congiuntamente alla turgescenza vascolare sotto-cutanea, davano al malato una fisionomia così caratteristica che un medico esercitato dall'aspetto del volto poteva sicuramente indovinare la natura del processo morboso, con cui stava lottando l'infermo. » Et Pommer (l. c., p. 99) : « In sehr zahlreichen Fællen des ansteckenden Typhus sah ich die Kranheit fast jedesmal mit katarrhalischen Erscheinungen und mit heftigen betæubenden kopfschmerzen anfangen. » Et Horn (l. c., p. 2) : « Bey mehreren wurde der Zeitraum der Vorlæufer mit katarrhalischen und rheumatischen Zufællen bezeichnet. »

(6) Ingrassias, l. c., p. 186. — Hildenbrand, l. c., p. 198.

(7) Hildenbrand, l. c., p. 38. (« Gleichsam electrische schlæge in den Gliedmassen. »)

(8) Hildenbrand (l. c., p. 39) parle d'un frisson accompagné de secousses (« erschütternder Fieberschauder ») et de frissons très-violents (« diese Horripilationem sind æusserst heftig ») comme d'un symptôme général; c'est sans doute avec plus de justesse que parlent Burserius (Inst. med. pract., § ccccxviii), Horror « qui sæpe levis est, » et Horn (l. c., p. 2.) « Ein Gefühl von Frœsteln und vorübergehendem Schauer. »

croître. Au commencement, la chaleur n'excède pas de beaucoup l'état normal ; cependant le visage est enflammé, et la peau est quelquefois baignée de sueur le matin, sueur qui, dans quelques épidémies, continue pendant tout le cours de la maladie (9). Le pouls plein, souvent opprimé, fréquent, s'élève rarement au-delà de cent pulsations par minute (10). Plusieurs malades sont tourmentés par la soif, ont la langue recouverte d'un enduit blanchâtre, l'urine rare, rouge, quelquefois cuisante. Il y a paresse du ventre. Le malade se plaint souvent de sécheresse du gosier, et presque toujours d'un brûlant mal de tête qui va en augmentant. Plusieurs éprouvent une toux sèche. Cependant la fièvre offre des rémissions le matin et des exacerbations le soir (quelquefois tellement distinctes qu'il y a lieu de soupçonner une fièvre intermittente subcontinue) (11).

3. *Période d'augmentation.* — Mais alors, c'est-à-dire vers le troisième ou le quatrième jour de la *maladie* (surtout si un épistaxis ne vient point apporter du soulagement (12)), tous les symptômes qui existent prennent de l'*accroissement*, et il en survient de nouveaux. Ainsi, on voit augmenter la prostration des forces, la rougeur de la face et des yeux, les douleurs de tête (13) (avec tension douloureuse des muscles cervicaux) et celles du dos (en sorte que les malades ne peuvent garder long-temps la même position, mais se remuent de tous côtés) ; l'insomnie et l'assoupissement se succèdent alternativement ; la chaleur de la peau, qui laisse le plus souvent un sentiment d'ardeur dans les doigts du médecin qui l'explore ; la fréquence du pouls (les artères battent tantôt avec plus, tantôt avec moins de force) ; en un mot, la fièvre (devenue pour ainsi dire continue par la disparition presque complète des rémissions) augmente également. Survient ensuite le délire, principalement le délire nocturne (pendant lequel le malade essaie souvent de prendre la fuite et de vaquer à différentes affaires, ou tient des propos tout-à-fait singuliers (14)), ou du moins un sommeil troublé, interrompu par la vision de spectres ; en outre, la stupeur, les soupirs, les soubresauts des tendons, les tintements d'oreilles, la vibration des carotides, l'oscillation des jugulaires, et très-fréquemment des taches rondes en quantité innombrable, discrètes, disposées tantôt avec ordre, tantôt d'une manière irrégulière (15), et, suivant les cas, rouges, écarlates, violacées, livides, le plus souvent aplaties (16), assez semblables à des mor-

---

(9) Il y avait beaucoup de sueurs dans l'épidémie de la Lombardie, en 1783, décrite par C. Pinaroli et autres, dans le petit nombre de typhus observés à Vilna en 1816—1817.

(10) H. Fracastor, l. c., cap. VI. — C. Richa, l. c. — et Burserius (l. c., § 417) : « Mitis sæpe (febris) et levis morbi speciem exhibet » attestent que le pouls est un peu plus fréquent qu'à l'état normal. Hildenbrand prétend le contraire (l. c., p. 46) : Der Puls voll, geschwind, niemals schnell. »

(11) Petr. a Castro, l. c., aph. 223. — C. Richa, l. c., § 21. — P. J. G. Vastapani de china china in synochis animadversiones, p. 86, hist. 2. — Burserius apud Dall'Armi et Inst., § CCCXVIII. — J. G. Acres, Beschreibung eines Fleckfiebers, welches einem kalten Fieber æhnlich war, in : Schwedich, Akadem, Abhandl. des Jahres 1767, p. 335. — Zecchinelli, l. c., p. 14. Je n'ai jamais observé des exacerbations aussi violentes, séparées par des rémissions comme apyrétiques, que dans un typhus dont A. Sniadecki, professeur de chimie à l'université de Vilna, fut atteint, il y a vingt ans.

(12) « Gewœhnlich stellt sich ein Nasenbluten ein, in mæssiger Menge, und mit einiger temporærer Erleichterung der Kopfzufælle. » (Hildebrand, l. c., p. 49.)

(13 La céphalée était le principal symptôme dans la fièvre de Hongrie, et aussi chez Palmarius, Horn et Sniadecki (ll. cc.)

(14) Cfr. J. P. Albrecht, De febre maligna correpta concionatrice, in : Miscell. acad. nat. cur., dec. XI, a. 1, p. 448, et : J. L. Hannemann, Delirium singulare, ibid dec. XII, a. 8, p. 888.

(15) Portal, praticien distingué, de Naples, dit qu'il a vu souvent des taches de ce genre : « Sotto forma di quadratelli simmetrici regolarissimi, divisi gli uni dagli altri, l'interno dei quali era punteggiato di petecchie di color rosso. La grandezza dei quadrati era di tre linee e mezza.... » (Giornale enciclopedico di Napoli. Maggio, 1818.) Brocklesby (Œconomical and medical observations. Lond. 1764, p. 199) parle de leur disposition semblable à celle des étoiles.

(16) Dans l'épidémie de Pavie, en 1814, les pétéchies étaient seulement tachetées (Zecchinelli, l. c., p. 48.)

sures de puces, quelquefois élevées (17) comme les boutons de la rougeole, quelquefois de l'une et l'autre espèce (18). Ces taches (*pétéchies*) se montrent principalement au cou, à la poitrine, à la partie interne des bras, au dos, aux jambes (rarement à la face), et on les voit surtout en les examinant obliquement. Leur apparition est quelquefois précédée de l'exacerbation de la fièvre (19), avec nausées, vomissements et hoquet (20), et suivie de rémission (21); mais le plus souvent on ne remarque aucun changement dans la marche de la maladie. Au reste, quoique l'apparition des taches décrites ait ordinairement lieu dans l'intervalle du quatrième au septième jour (22), des cas innombrables d'apparition plus précoce, mais surtout plus tardive (23) se sont offerts à nous et à d'autres (24). Enfin, plus d'une fois il nous a été impossible d'en rencontrer la moindre trace; et les autres observateurs n'ont pas été doués d'une vue plus perçante (25). D'autres fois, la peau est affectée en divers endroits d'une rougeur simulant l'érysipèle (26), ou la scarlatine (27), ou l'urticaire (28), ainsi que nous l'avons vu plusieurs fois.

4. *Période d'état.* — Bien plus! dans plusieurs épidémies de typhus, la maladie marchant vers son plus haut degré d'intensité, entre le septième, le dixième et le quatorzième jour (très-rarement plus

---

(17) Quoique, soit dans l'épidémie de Milan (Omodei, l. c., p. 97), soit dans celle de Volterre (Raikem et Bianchi, l. c., p. 69), les deux tiers des malades aient eu des taches élevées, et que la même chose soit attestées par : Cardanus (l. c., sect. I, cap. XXXVI, p. 216), Vallcriola (l. c., lib. II, enarrat. 6, p. 130), Petrus a Castro (l. c., sect. I, § 7), Treviso (l. c., p. 27, 28), Paré (l. c., chap. LI, p. 554), Ingrassias (l. c., cap. I, p. 195), Ramazzini (l. c, § 19), Neucranz (thes. 3, p. 7), Brandhorst (l. c., § 3), Ludwig (adversar, t. I, part. I, p. 28, 35), Ruland (l. c., p. 25), Rogers (l. c., p. 7), Lepecq de la Cloture (l. c., p. 93, 240), et plusieurs autres, je dis cependant que ces épidémies sont rares en comparaison de celles qui offrent des pétéchies aplaties, car j'ai vu au moins vingt cas de pétéchies de ce genre avant qu'un seul des autres se soit présenté à mon observation.

(18) « Anzi nella nostra epidemia si è avuta l'opportunità di vedere frequentemente l'esantema maculoso alternare nel medesimo individuo coll'esantema morbillare... osservazione confirmata da Zecchinelli, Bodei e da altri, e segnatamente dal Marianini. » (Omodei, l. c., p. 97.)

(19) Fracastor, l. c., cap. VII. — Hasenœhrl, l. c., cap. II.

(20) Stork, Ann. med. VI. mens. sept. 1788, p. 29, et décembr., p. 42.

(21) Ramazzini, l. c. — Sarcone, l. c., § 742. — Burserius, Inst., § CCCCXXVII.

(22) Fracastor, l. c., cap. IV. — Palmarius, l. c., cap. CXXIV, p. 836. — Petrus a Castro, l. c., sect. III, aph., § 32. — Treviso, l. c., cap. V, p. 22. — Roboretus, l. c., p. 2. — Fr. Hoffmann, l. c. — Ramazzini, l. c., § 19. — Brandhorst, l. c., § 3. — Valcarengh, l. c., § 262, etc.

(23) Car l'apparition des taches décrites avant celle de la fièvre est beaucoup plus rare (Buffa, l. c., p. 108), et le troisième jour de la maladie (Raikem et Bianchi, op. c., p. 65. — Palloni, l. c., p. 74, 80. — Armstrong, l. c., p. 223.)

(24) Le neuvième jour (Petr. a Castro, Salius Diversus, Strack, l. c., p. 11); le dixième (Mende in Hufeland's, Journal der pr., Heilk, 1818, novembr.); le onzième (Petr. a Catro, Molitor, ll. cc.); le douzième (Chisi, Lettere mediche, oss. IV, p. 53); le treizième, Lepecq de la Cloture (l. c., p. 73 et 240), et le quatorzième (Burserius, apud Dall'Armi, l. c., part. I, p. 65.) Omodei (l. c., p. 111, 115) a fait une collection savante de ces cas, et de plusieurs autres.

(25) Salius Diversus, l. c., p. 104. — Lang, l, c., § 10. — Forestus, opp. omnia, p. 190. — Fr. Hoffman, l. c., p. 56. — Haen, Rat. med., p. XIV, sect. 27. — Burserius Inst., l. c., § CCCXI. — Strack, l. c., p. 8, 18, et autres cités par Omodei (l. c., p. 105). Quelquefois les taches dont il s'agit n'affectent les malades qu'au commencement de la maladie (Kidd, l. c.).

(26) Percival, Essays medical, philosophical and experimental, Edinb., p. 194. Voyez Sammlung auserlesener Abhandlungen, für practische Aerzte, XV, B. 2, st., p. 335. — Horn (l. c., p. 49): « Am hæufigsten waren... rasenartige Entzündungen, welche an der Nase, dem Ellenbogen, den Fingern, und besonders an den Zehen erschienen und zuweilen schnell in Brand übergingen. »

(27) Armstrong, l. c., p. 223. — Fr. Hoffmann, l. c., p. 58.

(28) Omodei, l. c., p. 189.

tôt (29), quelquefois plus tard (30)), à la suite de sueurs exhalant une odeur acide, de frissons, de hoquets (31), d'oppression de poitrine, d'urines pâles et de mouvements convulsifs, des papules rouges ou bien des pustules blanches, semblables pour la forme à des grains de mil (miliaire rouge, blanche), surviennent souvent avec soulagement, après des efforts répétés, principalement sur les côtés du cou, aux mamelles, à la région épigastrique et à la face interne des bras (sans excepter pourtant tout-à-fait les autres endroits du corps). Quelques épidémies de notre maladie (32) présentent des vésicules (33), des bulles (34) remplies de sérosité jaunâtre, à peu près de la grosseur d'une amande. On remarque beaucoup plus fréquemment, surtout au tronc, aux bras, aux mains, quelquefois, ce que nous n'avons jamais observé, au nez (34), des sugillations (*ecchymoses*), sous forme, ou de stries, comme si on avait meurtri la peau à coups de fouet, ou de taches, depuis la grosseur d'une lentille jusqu'à celle de la main, de couleur verdâtre, jaune, rougeâtre, bleuâtre, livide, presque noire. Le corps est quelquefois recouvert en entier d'une teinte jaune ictérique (35). Mais souvent des tâches d'un rouge livide, qui, par suite de l'enlèvement de l'épiderme, donnent lieu à des ulcérations ordinairement gangréneuses (résultat du *decubitus*) (36), surviennent aux fesses et au sacrum, en un mot aux endroits sur lesquels le malade est principalement couché. Nous avons même vu la gangrène spontanée, le plus souvent après de grandes douleurs (37) aux coudes, aux oreilles, au bout du nez, aux jambes et aux pieds (38) ; d'autres ont observé la même chose (39). Lorsque ces phénomènes se manifestent, et même sans qu'ils aient lieu, la peau non-seulement perd sa chaleur ardente, mais se refroidit. Le pouls devient petit, faible, déprimé, mou, tremblant, inégal, excessivement fréquent, quelquefois lent, grand, dur. Le malade, couché en supination, ou bien attend la mort, après avoir perdu toute espérance, ou se croit bien portant (40). Plusieurs ont l'ouïe dure. Chez un très-grand nombre, la face est jaunâtre, livide, terreuse; les cheveux sont flasques, quelquefois avec apparition inaccoutumée de poux (41);

---

(29) Dès le début de la maladie chez Kreysig (l. c., p. 61.)

(30) Le trente-quatrième jour chez Burserius, Inst., § CCCXIV.

(31) Stork, l. c., p. 29. — Hildenbrand, l. c., p. 128. — Omodei, l. c., p. 218.

(32) Thiery, l. c. — Langhans, l. c. Cfr. Selle Beytræge, th. 1, p. 100.

(33) S. Ledel, De vesiculis sponte (ac salutariter excitatis in febre maligna, in: Miscell. acad. nat. cur. dec. III, a. 3, p. 19. — Burserius. l. c., § CCCXVI. — Horn, l. c., p. 116.

(34) Kraft, etwas über den Typhus bellicus und die blaue nase, eine merkwürdige Erscheinung in demselben. In : Hufeland's journal der pract. Heilkunde. Juli, 1815, p. 81. — Guiberlet, Uber die blaue Nase, eine merkwürdige Erscheinung im Typhus bellicus. Ibid., junius 1816, p. 101.

(35) Typhus ictérique. Cfr. Horn, l. c. p. 56-59. J.-M. Verdries, De febre maligna loco petechiarum aurigine critica corpus deturbante, non sine successu felici. In: Misc. acad. nat. cur., dec. III, a. 9 et 10, p. 433.

(36) « Bey einigen war diese Neigung zum Durchliegen so stark, dass wenn dieser Druck nur einige Stunden fortgesetzt wurde... sogleich blaue oder braune Stellen entstanden, welche in Kurzem brandig wurden. » (Horne, l. c., p. 49.)

(37) Cera, l. c., p. 20. — Omodei, l. c., p. 270.

(38) Mes Actes cliniques, an III. — V.

(39) Cfr. Hecquet, Observation sur la chute des os du pied, dans une femme grosse de quatre à cinq mois, et attaquée d'une fièvre maligne. Dans les : Mémoires de Paris, a. 1746, hist., p. 40.— J.-G. Brebis, De sphacelo totius fere faciei post superatam febrem malignam oborto, in : Act. acad. nat. cur., vol. 4, p. 206. — Burserius, Instit., § CCCXXXII. —Horn, l. c., p. 54 : son observation est remarquable : « In den letzten monathen des Jahres 1813. fand ich hæufig, das die am Brande der Füsse leidenden Nervenfieberkranken hæufig und lange... sich brachen. » Cfr. Pommer, l. c., p. 28,

(40) Observation déja faite par Fracastor (l. c.), ainsi que par Penada (Nuovi Commentarii di medicina e chirurgia, publicati da Brera, Ruggieri, Caldani, 1820, t. 5.)

(41) G. Francus de Frankenau, in Misc. acad. nat. cur., dec. III, a. 5 et 6, p. 595. — Heberden, Comment., p. 71. — Ferriar, Neue Bemerkungen über die

les yeux sont dépourvus de brillant, ternes, les pupilles normales, dilatées, contractées; l'une ou l'autre paupière est relâchée par suite de la diminution de volume du bulbe, ou bien elles sont agglutinées ensemble par une matière puriforme; les narines sont sèches, obstruées, fuligineuses; la bouche est béante, et ainsi que les dents, tapissée par un mucus visqueux noir, sous forme d'écailles; les gencives sont quelquefois saignantes, la langue jaune, rouge, aride, sillonnée, recouverte d'aphtes, qui se montrent également aux lèvres; nul désir de boissons (42), quelquefois horreur de l'eau (43), trismus et dysphagie (44); gonflement des parotides (45) et des autres glandes voisines; salivation, douleur, rougeur, quelquefois ulcération de la gorge (46); difficulté de la déglutition; voix rauque, aiguë, profonde, tremblante; respiration interrompue par des soupirs, inégale (surtout après l'ingestion des boissons), haletante; quelquefois toux avec impossibilité de cracher; hypochondres tendus, ne pouvant supporter le contact tantôt du côté droit, tantôt du côté gauche; sensation de froid dans l'estomac et les intestins (47); selles féculentes, très-fétides, séreuses, pituiteuses, bilieuses, sanguinolentes, contenant fréquemment des vers, rendues le plus souvent involontairement; abdomen très-souvent enflé, tendu, douloureux et résonnant par la percussion (*météorisme*); expulsion de vents; écoulement de sang par l'anus; région hypogastrique tendue, tuméfiée, ne pouvant supporter la compression; urines rendues dans le lit, en partie retenues, rares (48), pâles, noirâtres (49), comme chargées de suie, huileuses (50), ou bien rouges, légèrement teintes de sang, ou réellement sanguinolentes, froides (51), pour ne point dire vermineuses (52); quelquefois priapisme; hémorrhagies utérines (53) et vaginales; sueur sanguinolente (54). Le sang présente une nature très-différente, soit qu'il découle spontanément, soit qu'il provienne d'une saignée (55).

Wassersucht, Schwindsucht u. s. w. Leipz., 1795, nº 78.

(42) « Quod sane facultatis sentientis vitio tribuendum videtur. » (Burserius, l. c., § cccxxvii. Cfr. Chr. Fr. Paulini in: Misc. acad. nat. cur. dec. ii, a. 6, append., p. 66.

(43) Sarcone, l. c., et Palazzini, Buffa, Zecchinelli et Penada, in epid. italica, ann. 1817.

(44) Zecchinelli, l. c., p. 13. — Omodei, l. c., t. 2, p. 130.

(45) Trevis., l. c., p. 7. — Salius Diversus, l. c., p. 129. — Palmarius, l. c., p. 95. — Roborctus, l. c., p. 2 et 167. — Petrus a Castro, l. c., § 44. — Lepecq-de-la-Clôture, l. c., p. 216. — Madervall, l. c., p. 9. Screta, p. 153. — Ramati, in: Annali universali di medicina, settemb., 1818, p. 283. — Hildenbrand, l. c., p. 83.

(46) Palmarius, l. c., cap. viii. — Trevisus, l. c., p. 8, 9. — Roboretus, l. c., p. 23. — Cagnati, l. c., p. 28. — Linde, in: Misc. acad. nat. cur. dec. iii, a. 7 et 8. p. 112. — Selle, Beytræge, th. 2. p. 214.

(47) J.-Fr. Consbruch, in: Nov. act. acad. nat. cur., vol. 16, p. 188.

(48) « Plerumque tamen eodem tempore quo venter tendi incipiebat, urinæ excretio imminui visa est. » (Burserius, l. c., § cccxxvii, au rapport de Trollius.)

(49) M. Tiling, in: Miscell. acad. nat. cur., dec. iii, a. 2, p. 432.

(50) J. Schmid in: Miscell. acad. nat. cur., dec. iii, a. 2, p. 286.

(51) J. Lanzoni, in: Act. acad. nat. cur., vol. i, p. 84.

(52) G.-T. Dürr, De febre maligna verminosa (sive cum excretione urinæ verminosæ), in: Misc. acad. nat. cur. dec. iii, a. 5 et 6, p. 188.

(53) J.-Fr. Dillenius, Hæmorrhagia uteri in puella sexenni (febri maligna laborante) lethalis, in: Ephem. acad. nat. cur., cent. 7 et 8.

(54) Dr. Nord, In Nosocomio civico vindobonensi. Cfr. C. Wetter, De febre putrida, petechiis et sanguine undique transsudante stipata (Nova acta helvetica, vol. i, p. 196-211.)

(55) « In mutinensi, a. 1692, 93, 94, constitutione tam e vena missus, quam cucurbitulis aut hirudinibus detractus sanguis, aut e naribus sponte profusus, generatim bonæ notæ videbatur, sed rutilus valde et rubicundus. Nec quisquam repertus est, cujuscumque temperamenti aut habitus fuisset, in quo detractus sanguis phlogisticum gluten crustamque pleuriticam haberet, nec dissimilis fuit observatio Richæ in contitutione illa taurinensi alias memorata, nam sanguis in omnibus ad liquescendum putrescendumque paratissimus erat, non tamen desunt exempla sanguinis verè phlogistici in hoc morbo non modo sub initio, verum etiam progressu, imo ad diem usque duodecimum et ultra deprehensi, quamquam eo adulto et longius producto qui priùs tenax et firmiter cohærens vi-

5. *Période de la crise.* — A moins que la maladie, ayant déjà perdu de son intensité vers le neuvième, le onzième jour, soit après une éruption de pétéchies ou de miliaire, soit par l'apparition de quelque symptôme grave, par exemple la gangrène, des convulsions, soit à l'aide des secours de l'art, soit enfin spontanément, de la manière que nous indiquerons bientôt (56), ne commence à diminuer peu à peu, ou que, devenue très-grave, elle ne se termine par la mort, que nous décrirons plus bas (57), avant le temps ordinaire; ou elle est jugée par une crise soudaine (58), vers le quatorzième jour, ou bien, à la faveur d'une métastase (59), elle amène la santé ou dégénère (60) en d'autres maladies (61) vers le dix-septième et le vingt-et-unième jour. La crise a lieu le plus souvent par une sueur universelle, égale, vaporeuse, semblable à la rosée, d'une odeur spécifique (62), qui survient pendant le sommeil et avec rémission de tous les symptômes (surtout de ceux qui ont rapport aux fonctions vitales). Tôt ou tard l'urine se charge d'un sédiment puriforme abondant (63). D'autres fois, des évacuations alvines spontanées, pultacées, avec émission de vents sonores et d'autres matières (64), mettent fin à la maladie (65), le météorisme s'étant dissipé et les forces rétablies. Le même résultat a lieu par l'apparition d'un grand nombre de furoncles (66) sur la surface du corps. En outre, les narines s'humectent, le mucus endurci qui les obstrue sort par gros morceaux, quelquefois avec éternument ou un léger

---

sus erat, facile diffluere et liquari consuescat... contra interdum sanguis qui primum emittitur, rutilus non modo, sed etiam solutus apparet. Secundo, vero aut tertio detractus sæpe firmiorem, phlogisticamque diathesin exhibere deprehensus est. » (Burserius, l. c., § CCCXXI, d'après le témoignage de Ramazzini, Hasennœhrl, de Haen et autres.)

(56) N. 5.

(57) N. 7.

(58) Et Hildenbrand (l. c., p. 77) : « Der Zeitraum der Krise hat nur eine kurze Dauer von wenigen stunden. »

(59) Quoique je ne sois pas de l'avis d'Hildenbrand, qui dit (l. c., p. 77) : « In weit seltenern Fællen geschieht die Krise in die Gesundheit am siebenzehnten tage », je partage cependant tout-à-fait son opinion quand il dit (l. c.) : « Dann ist sie aber niemals so jæhe entscheidend... »

(60) § VI, n. 6.

(61) La durée du typhus a été fixée à 7, 14, 20 jours, par Jordan (l. c., cap. XIX, p. 226) et Pierre de Castres (l. c., sect. III, § 15); à 14, 17, 21 jours par Cardanus, Fracastori, Oddi degli Oddi (ll. cc.); à 16, 17, 21 jours par Trevisus (l. c., cap. IX, p. 48, cap. X, p. 51, 54, 56), Roborctus (l. c., cap. I, p. 2), Cagnatus (l. c., cap. I, p. 27), Willis (l. c., p. 116), Ramazzini (l. c., § 21), Richa (l. c., § 23); au-delà de 14 jours par Lepecq de la Cloture (l. c., p. 246); à 9, 10, 14, 21 et 60 jours par Sarcone (l. c., § 409, 412, 422); à 17, 19, 21 jours par Secchiana (l. c., p. 76); à 20 jours par Strack (l. c., cap. II, p. 14), etc. Au rapport de Batemann (l. c., p. 314), 100 malades atteints de typhus arrivèrent à la convalescence de la manière suivante; 37, entre le 7e et le 14e jour; 36, entre le 14e et le 21e; et 21, entre le 21e et le 30e.

(62) « Sein Geruch hat etwas Specifisches, was sich mit Worten nicht sagen und mit andern Gerüchen nicht vergleichen læsst. » (Hildenbrand, l. c., p. 75.) Smith (l. c.) parle de l'odeur spécifique que répandent en général les malades atteints de typhus, odeur qu'il ne m'a cependant jamais été possible de sentir, excepté dans les cas de sueur critique.

(63) Qui pourrait approuver Hildenbrand, lorsqu'il dit (l. c., p. 75) : « Doch verdient derselbe (urin) in dieser Krankheit unter allen kristiscken Ausleerungen die wenigste Rucksicht. »

(64) E. Hagendorn, Glandulæ catenatim in febre maligna per alvum rejectæ, in : Miscell. acad. nat. cur., dec. I, a. 2, p. 346, et G.-A. Merklin, De rebus insolitis post febrem malignam per nares et alvum excretis, ibid. dec. II, a. 1, p. 221.

(65) « Die grœsste und œfterste Erleichterung nach dem kritischen Schweisse bringen in dieser Krankheit die stuhlgænge, und es irren jene, welche glauben, dass diese Ausleerung einzig und allein dem gastrischen Fieber eigen sey ; denn die Gedærme stehen mit der Haut, welche im Typhus ein so wichtige Rolle spielt, in dem Engsten Verhæltnisse, und aus dieser Bruderliebe schwitzen die Gadærme so zu sagen sehr oft statt der Haut. » (Hildenbrand, l. c., p. 75.)

(66) Le Dr. Schiffner, premier médecin de l'hôpital civil de Vienne, attache une grande importance à ces furoncles critiques. Je les ai aussi observés dans quel-

epistaxis (67). Le passage d'une crise complète, du plus haut degré de la maladie à la convalescence, est tellement rapide qu'un malade qu'on aurait cru avoir laissé à l'agonie le soir est retrouvé, le lendemain, assis sur son lit, et dans un état de calme parfait.

6. *Période de déclin.* — Lorsque la maladie diminue peu à peu et se termine par résolution : « La tête se relève, les facultés intellectuelles reviennent à l'état normal, les soubresauts des tendons perdent de leur violence, la respiration recouvre sa facilité naturelle; si de la pituite est contenue dans les poumons, sa coction s'opère et elle est rejetée par les crachats; la fièvre décroit de jour en jour; le pouls devient plus égal, plus calme, plus élevé; les yeux et la face reprennent leur netteté et leur gaîté anciennes. Les urines, auparavant crues ou rares, ou très-colorées, troubles et briquetées, ou telles qu'à l'état naturel, et simulant un travail trompeur de coction, se clarifient peu à peu, et coulent plus abondamment, le plus souvent sans hypostase, quelquefois avec un sédiment épais, blanc, lourd, et elles sont dans cet état pendant quelques jours, même après que la fièvre a cessé. Il y a dévoiement d'une quantité considérable de matières bilieuses, recuites, fétides, dont la sortie est accompagnée de celle de beaucoup de vents. Dès-lors, si l'abdomen était tendu et gonflé, il s'affaisse et s'aplatit. Mais si le dévoiement existait déjà, comme cela a souvent lieu..... les déjections bilieuses, jaunes, liquides continuent; mais, de claires, aqueuses et très-fétides qu'elles étaient, elles deviennent pultacées, plus consistantes, plus compactes, moins odorantes et moins fréquentes, et elles persistent dans cet état pendant quelques jours, jusqu'à ce qu'elles aient acquis leur couleur naturelle et leur consistance première. Quelquefois il y a en même temps expulsion de vers, et il survient une sueur universelle, chaude, égale, qui apporte du soulagement, et la maladie termine doucement et heureusement son cours vers la fin de la seconde, de la troisième, ou, ce qui est cependant fort rare et très-long, de la quatrième semaine (68). »

7. *Convalescence.* — Plus la maladie a été grave, plus la convalescence est longue (69), se prolongeant quelquefois pendant deux ou trois semaines, surtout chez les personnes du sexe, et en général durant l'hiver et un été chaud. Lorsqu'elle marche convenablement, le convalescent, émacié, ayant la face prostrée, éprouve un grand besoin de dormir, une sollicitude continuelle pour sa nourriture (70), et le sentiment agréable d'une bonne santé (71), quelquefois avec des désirs vénériens (72). La faiblesse des forces se fait sentir principalement lorsque le malade se lève ou essaie de marcher pour la première fois, et elle s'accompagne ordinairement de vertiges et de fréquence considérable du pouls. L'ouïe est dure le plus souvent, quelquefois excellente (73), jusqu'à ce que les forces soient tout-à-fait rétablies. Quelques-uns ont de la répugnance pour certaines odeurs, par exemple pour celles des roses, comme les femmes hystériques. La mémoire est faible, le caractère enfantin, en sorte que le convalescent

---

ques épidémies de typhus, surtout chez les jeunes gens du sexe masculin, sous forme de plaques profondément rouges, tuméfiées, élevées en cônes triangulaires, très-résistantes, dont le sommet était en suppuration.

(67) Hildenbrand, l. c., p. 73.

(68) Burserius, Instit., § CCCXXX.

(69) C'est ce qu'avouent d'un commun accord Treviso, l. c., cap. II, p. 7; cap. VI, p. 57; Roboretus, op. c., p. 3; Neucranz, l. c., th. 5, p. 9; Weitbrecht, l. c., § 28; Lepecq de la Cloture, l. c., p. 94; Sarcone, l. c., p. 407, 526; Bereta, l. c., p. 41, Anglietti, Barzelotti, Omodei, l. c., p. 130. Ces derniers s'étonnent même que Batemann (l. c.) parle d'une convalescence de sept jours, et Storck (l. c.) d'une de quatorze.

(70) Cfr. I. M. Fehr, De puero ηχεοντι et bulimo (chez les convalescents de la fièvre maligne), in : Misc. acad. nat. eur. dec. I, a. 3, p. 85.

(71) « Man kœnnte beinahe sagen, dass Niemand die sinnlichen Freuden in ihrer Fülle genossen habe, der die Gefühle in dieser Genesungsepoche nicht empfunden hat. » (Hildenbrand, l. c., p. 82.)

(72) Hildenbrand a parlé d'une manière trop générale, en disant : « Der Geschlechtstrieb wird krankhaft rege. » (L. c., p. 82.)

(73) Thilenius et Himly, in Hufeland's journal der prakt. Heilkunde, octob. 1815. (Les convalescents entendaient très-bien le bruit de loin.)

pleure ou rit pour la moindre cause. Il y a en général beaucoup d'irritabilité et de mobilité dans les désirs. La voix est aiguë, plaintive. Souvent l'épiderme se détache de la peau (74) (en conservant quelquefois les traces des taches survenues pendant la maladie (75)). Presque tous voient leurs cheveux tomber, et quelques-uns leurs ongles se détacher, trois mois après la maladie. La convalescence traîne quelquefois en longueur par l'effet des sueurs, des pollutions et de l'anorexie.

8. *Mort.* — Lorsqu'il ne survient pas une crise salutaire, le malade, quelquefois après une rémission momentanée des symptômes, excepté celui du pouls, est atteint de léthargie, d'apoplexie, de convulsions, de sueurs abondantes, visqueuses et froides ; de diarrhée, de gangrène, de carphologie et de sterteur, et il succombe. Ce qui a très-rarement lieu avant le septième jour de la maladie (76), le plus ordinairement entre le dixième et le dix-septième (77).

§ III. *Nécroscopie.*

1. *Aspect du cadavre.* — Les *cadavres* des individus morts de typhus sont quelquefois jaunes, le plus souvent marqués de taches larges, de forme très-variée (1), violacées, livides, tantôt produites par la maladie (2), tantôt survenues après la mort (3). Ils se putréfient très-promptement (4). Plusieurs sont pleins de suc, non émaciés, et offrent un visage plein (5), quelquefois légèrement rouge (6). Les cheveux s'arrachent à la moindre traction.

2. *Encéphale.* — On a trouvé les vaisseaux du *cerveau* et des *méninges* gonflés (7), couverts de bulles d'air (8), de gélatine (9) ; des épanchements de sérosité pure (10), sanguinolente (11),

(74) Mes Actes cliniques, ann. I, chap. III, p. 51.

(75) Cfr. B. Scharf, De cuticula post febrem malignam, in toto corpore (sola facie excepta) separatura, in : Misc. acad. nat. cur., dec. III, a 2, p. 100.

(76) Dans l'épidémie de Padoue observée en 1814, par le célèbre Zecchinelli, sur 29 cas de mort, il n'y en a pas eu un seul avant le sixième jour, et dans celle de 1817, sur 30 morts aucun n'a succombé avant le cinquième jour.

(77) Dans l'épidémie de Leipsik en 1704, les malades succombaient ordinairement le onzième, quelquefois le quatorzième et le dix-septième jour. (Lang., l. c., cap. 1, § II.) Dans l'épidémie citée, qui régna à Padoue, la plus grande mortalité eut lieu du dixième au quatorzième jour inclusivement. Cfr. Omodei, l. c., p. 128. — 130, qui dit sagement : « E però da dire che la forma di morte, egualmente che il periodo nel quale suole intervenire, sono gradatamente modificati dalle complicazioni individuali, e da altre accidentali circostanze independenti dal contagio, e non riducibili a regole generali. »

(1) « La superficie del cadavere, tutta bruttata di ampie macchie e piagucce livide, presentava l'aspetto di una scabie esulcerata e scorbutica. » (Thiene, Storia, etc., p., 52.)

(2) « Die rothen Flecken, Petechien und Striemen waren noch and den Leichen wahrzunehmen. » (Horn. l., c., p. 81.)

(3) Riedlin (Lin. med. 1696, p. 621) parle même de poux survenus après la mort.

(4) C'est pourquoi le magistrat devrait permettre les autopsies des individus morts de typhus, surtout en été, avant le temps prescrit d'ailleurs par la loi. Omodei (l. c., p. 486) dit au sujet de celle-ci : « Questa legge tende ad impedire la coltura dell'anatomia patologica, si utile agli avvanzamenti della scienza medica, per ovviare ad un inconveniente, a cui la natura istessa ha provveduto sollecitando la putrefazione di tali cadaveri. »

(5) Ramazzini, l., c., cap. XI, § 22.

(6) «... Einige waren roth im Gesicht wie geschminkt. » (Horn., l., c., p. 81.)

(7) Willis, opp. patholog. cerebri, c. 8; — Lieutaud hist. anat. méd. lib. III, obs. 412 ; — Chisholm, in Edinb. méd. comment., dec. II, vol. 8 ; — Chirac, l. c. ; — Boucher, dans le : Journal de médecine, t. XIII, p. 569 ; — Th. Mills, l. c.

(8) Percival, l. c.

(9) Morgagni, De sedibus et causis morborum, Epist. IV, art. 9, VII, 2, 3.

(10) Coiterus, Externarum et internar. humani corporis partium tabula atque exercitationes. Norimb. 1573, p. 110. — Morgagni, l. c. — Lieutaud, l. c. — Pinel, Philosophische nosographie, 1, th. p. 135. — Thiene, Storia, p. 51, seq. — Mills, l. c. — Percival, l. c.

(11) Penada, l. c.

jaune (12), de matière puriforme (13); les *méninges*, surtout l'arachnoïde (14), marquées de taches (15), enflammées (16) et à l'état normal (17); le *cerveau* fétide (18), enflammé (19), abcédé (20), gangréné (21), induré (22), ramolli (23) ou sain (24).

3. *Canal vertébral*, *nerfs*, *oreilles*. — On a trouvé *le canal vertébral* à l'état normal (25), d'autres fois avec des traces d'inflammation (26); les *nerfs* tantôt rouges (27), tantôt sains (28), et du

---

(12) « Bei denen am Typhus icterodes verstorbenen War das Wasser in den Ventrikeln des Ghirns Gelb, oft bis zur starken sættigung. (Horn. l., c., p. 83.)

(13) Home, Medical facts and experiments. P. I, p. 5.

(14) » Man findet nehmlich in den Leichen aller (?) am Typhus verstorbener die Arachnoidea ungewœhnlich verdichtet oder aufgelockert, mit feinen blutführenden Gefasschen durehwcbt... » (Hildenbrand, l., c., p. 148.)

(15) Stall, l., c., P. II, p. 405.

(16) Renard, in Hufeland Journal der prakt. Heilkunde, 1815, p. 34.

(17) Pommer, l., c., p, 22.

(18) Romberg, in Horn's archiv. fur medicinische erfahrung, 1828. Januar. Februar, p. 56—58.

(19) Cfr. Sprengel, Versucheiner pragm. Geschichte der arzneykunde, 3. th., p. 121; — Trevisus, l., c., cap. 9, p. 48; — Salius Diversus, l., c., cap. 12, p. 95; — Riverius, l., c., sect. 3, p. 446; — Gabelhover, l. c., p. 24; — Sarcone, l., c., P. II, § 447-459; — Pringle, l. c.; — Penada, l. c.; — Boucher, l. c.; — Bonté, l., c., p. 29; — Marteau de Granvilliers, dans le Journal de médec., t. VIII, p. 275; — Marcus, l. c.; — Clutterbuck, l. c.; — Percival, l., c., p. 304; — Grattan, l. c., p. 80; — Crampton, l. c., p. 44; — Amstrong, l. c., p. 24; — Mils, l. c.; — Ricci, Palazzini, Buffa, Palloni, Zecchinelli, ll. cc. Cfr. Omodei, l. c., p. 119—124.

(20) Pringle, l. c. — Kirby, l. c., p. 32.

(21) Chirac, l. c.

(22) Portal, Cours d'anatomie médicale, t. 4., p. 97. (du pont de Varolle.)

(23) Black, l. c.

(24) Malouin, l. c. (« On a remaqué que les autres parties internes, surtout celles de la tête, étaient dans l'état ordinaire. ») — Friedreich, l. c. — Hufeland, l. c. — Horn, l., c., p. 82. (In der Hœhle des Kopfes fand ich eben so wenige auffallende Abweischungen, wie in den Leichen der am gewœhnlichen nicht ansteckenden Typhus Verstorbenen. ») — Pommer, l., c., p. 23-24. (« Nirgends war eine sinnlich wahrnehmbare Verænderung in der Rinden-oder Marksubstanz des grossen und kleinen Gehirns sichtbar... ») Et p. 33, 40, 44, 55, 56, 65. — Percival, l. c.

(25) « Das Rückenmark, an seinem Hals-Rücken und Lendenstücke untersucht und durchschnitten, war weder weicher noch hærter und anders gefærbt als gewœhnlich, und aben so fenden sich die vordernund hintern Wurzeln der Rücken-Marksnerven, so weit der Augenschein reichte, gesund beschaffen; nirgends fand sich ein Merkmal von Anschwellung eines Nerven, von Ergiessung, etc. »)

(26) Comte (Journal de la société de médecine, t. LVIII, p. 247) dit: « Les recherches poussées jusque dans le canal vertébral ont constamment découvert des traces de phlegmasies sur la surface interne de l'enveloppe de la moelle; des traces semblables, livides, ou d'un rouge obscur, dans la moelle même, avec des portions de sa surface macérée et présentant une suppuration (!) manifeste. »

(27) Morgagni, De sed. et caus. morb. Epist. LXX, § 10. Reil (Exerc., cap. V, p. 20): « Ex cadavere hominis typho peremti, qui eminente nervorum passione stipatus erat, nervos excidebam sanguinolentos eosque corrodebam acidonitri. Sed pro colore fusco flavo sordidum obtinebam, quoniam sanguis intimam medullam penetraverat, eamque suo colore infecerat. Hoc phænomenon sanguinis, cooperationem ad nervorum actiones efficiendas indicare mihi videtur, quæ in fibrâ nervosa excedentes anomalæque, pari ratione etiam majorem sanguinis copiam ad nervos attrahunt. » Cfr. Autenrieth, Diss. de hactenus prætermissa nervorum lustratione, in sectionibus hydrophoborum. Tub. 1802, et altera, de natura parotidum malignarum in morbis acutis. Tubing, 1809. Sœmmerring, Uber den Saft, welcher aus den Nerven wieder eingesaugt wird, im gesunden und kranken Zustande der menschlichen Kœrpe. Landshut, 1811, — Weinhold, Kritische Blicke auf das Wesen der Nervenfieber u. s. w. Dresden, 1814; — Pommer, l. c., p. 13, seq. — Schneider, l. c., p. 108, not.

(28) « Die um die Arteria cœliaca herumliegenden Nervengeflechte liessen mich keine Spur von einer entzündlichen oder sonst einer widernatürlichen beschaffenheit wahrnehmen... » (Pommer, l. c., p. 29. 58.)

pus dans la *cavité du tympan* (29).

4. *Larynx et cavité pectorale.*—On a trouvé le *larynx* et la *trachée* enflammés (30), recouverts d'une matière puriforme; le *poumon* compacte (31), friable (32), enflammé (33), gangréné (34), et le *cœur* rempli d'un sang tantôt noir et liquide (35), tantôt coagulé (36), tantôt n'offrant rien de morbide (37), marqué de taches rouges (38); la *veine cave* rouge (39), gorgée de sang noir, l'*aorte* vide (40), les *carotides* enflammées (41), les *plèvres* (42) et le *diaphragme* atteints de phlogose (43).

5. *Cavité abdominale et pelvienne.* — L'*OEsophage* était rouge et ulcéré (44). Quand on avait ouvert l'abdomen, il s'en échappait souvent un gaz putride (45). L'*estomac* (46) a présenté de l'inflammation (47), des taches et des pustules (48), des granulations (49), la gangrène (50), la corruption (51), des lésions de continuité (52), des perforations (53); les *intestins* se sont montrés distendus par des vents (54), de la pituite (55), et chargés d'autres impuretés (56), enflammés (57), marqués d'excroissances (58), d'ulcéra-

---

(29) Morgagni, op., c., epist. VI, 2.

(30) « Kehlkopf und Stamm der luftrœhre erschienen unendlich entzündet. » (Pommer, l., c., p. 33, 40, 45, 94,)— « In mehreren Leichen waren die Lungen, der Kehlkopf, die Luftrœhre, bey einigen alle diese Organe zugleich entzündet. » (Horn, l. c., p. 84.)

(31) Hasenœhrl, l. c., p. 51. — Pommer, l. c., p. 26, 33, 42.

(32) « In mehreren Leichen fand ich auch die Lungen hie und da von sehr weicher Beschaffenheit, zuweilen so weich, dass man sie wie eine aufgelœste Milz zerreiben konnte. » (Horn, l. c., p. 84.)

(33) Spigel, opp. omnia, lib. II, cap. XVI, p. 28.— Sydenham, opp. edit. Genev., 1710, vol. I, p. 73; vol. II, p. 512; —Gabelhover, l. c.; —Hasenœhrl, l. c., p. 52;—Thiene, Storia, etc., l. c., p. 55.

(34) Trogher, apud Dall'Armi, l., c., p. 25.

(35) Trogher, l. c. — Horn, l. c., p. 85. (« In allen Fællen hatte das Blut im Herzen und in den grossen Gefæssen eine wæssrichte und aufgelœste Beschaffenheit. »)

(36) Pommer, l. c., p. 33, 53, 94.

(37) Morgagni, op. c. epist. XLIX, 23.

(38) Pommer, l. c., p. 57, 94, 102, 112.

(39) Pommer, l. c., p. 54.

(40) Idem, ibid., p. 27.

(41) Idem, ibid., p. 57.

(42) « Bey einigen fand ich auch die Brusthaut in einem entzündungszustande, wobey zugleich in den Brusthœhlen, theils wæssrige, theils lymphatische, theils eyterartige Flüssigkeiten gefunden wurden. » (Horn, l. c., p. 84.)

(43) Pommer, l. c., p. 94.

(44) Pommer, l., c., p. 93. (« In zwanzig Individuen von am Typhus verstorbenen fand ich... Fünfmal die Speiserœhre in ihrem verlaufe durch die Brusthœhle halb dunkelroth gefærbt, bald missfarbig und bruchig, in einem Falle grünlichgelb exulcerirt. »

(45) Pommer, l. c., p. 50, et plusieurs autres.

(46) « Unter zwanzig Fællen des sporadischen Typhus, fand ich achtzehnmal den Magen in krankhaften Zustande. » (Pommer, l., c., p. 113.)

(47) (Malouin, l. c.). « On a trouvé à l'ouverture des cadavres de ceux qui en sont morts que l'estomac avait une couleur rouge, brune et livide : il était aussi parsemé d'ulcères de la grandeur de lentilles. »—Morgagni, l. c., epist. XXX, 4, epist. LV, 11, — et Horn, l. c., p. 86. (« Nicht selten waren die innern Magenhaüte entzündet, und diese entzndung drang nicht selten tief in die Substanz des Magens. »)

(48) Bartholin, Hist. anat. cent. III, n° 92. — Chirac, l. c. — Ramazzini, l. c., § 22. — Stoll, l. c., P. I, p. 191. — Pommer, l., c., p. 33, 51, 65.

(49) Crampton, l. c.

(50) Fr. Hoffmann, l. c., cap. XI, § 5. — Morgagni, l. c., epist. XLIX, 14.

(51) Bartholin, l. c., n° 68. — Gabelhofer, l. c.

(52) Reil, Menorabilia clinica. Fasc. I, p. 12.

(53) Kade, Diss. de morbis ventriculi ex materiei animalis mixtura formaque læsa explicandis. Hal. 1796.

(54) « Vorzüglich ist die Bauchhœhle von den hier entleerten Luftarten angefült. » (Hildenbrand, l. c., p. 137.) — Pommer, l. c., p. 51.

(55) « Les intestins étaient mortifiés d'espace en espace, et leur partie veloutée était fondue en une espèce de glaire. » (Malouin, l. c.)—Reil, Fieberlehre, 2 B. p. 512—523.

(56) Pommer, l. c., p. 60.

(57) Stoll, l. c., P. VII, p. 188; — Home, l. c.; — Pommer, l. c., p. 27; — Horn, l., c., p. 87.

(58) « ... In der Hœhle des Krummdarms Zeigte sich længs der ganzen entzündeten

tions (59) et de gangrène (60). Le *foie* offrait une couleur plombée (61); il était enflammé (62), et la bile jaune, visqueuse (63). La *rate* s'est montrée volumineuse, livide (64), enflammée (65), altérée et déchirée (66). Le *mésentère* était rempli de glandes engorgées (67). Chez plusieurs, on trouvait presque tous les viscères abdominaux (68) atteints d'inflammation et de gangrène. D'autres fois, la cavité abdominale était saine (69). La *vessie* s'é-

---

stelle, welche schon an der æussern Oberflæche dieses Darmstückes sichtbar gewesen war, und nun auch immer gleich stark schien, zwanzig bis dreyssig grœssere und kleinere ovale, einzeln stehende Auswüchse...» (Pommer, l. c., p. 28. Cfr., p. 34, 47.)

(59) Pommer, l. c., p. 43, 47, 65, 118; — Horn's Archiv., 1818. januar. februar., p. 90; — Broussais, dans ses ouvrages, *passim*; — J. C. Wagner (Diss. sistens mutationes membranæ intestinorum villosæ in phtisi tuberculosa et febri nervosa. Vienne, 1824) : « Confluentia, *dit-il* (p. 22), plura ulcera, sæpe integras scalas, ultra pollicem latas, et ad tres pollices longas efficiunt, in aliis locis figuram monetæ majoris exhibentes, præprimis versus cœcum, in valvula coli, interdum his ulceribus fere ex integro destructa. » Il rapporte en outre (p. 21) le cas d'un malade chez lequel il survenait, pendant une fièvre nerveuse caractérisée par la stupeur (le typhus?), une hémorrhagie par l'anus, qui fournissait plusieurs livres d'un sang noir coagulé et fluide, la mort ayant lieu deux heures plus tard. « Cadaver sectum præter signa universalis keneangæ tubum intestinalem exhibuit laxum, marcidum fere, excepto inferiore (dimidio) ileo coarctatum, hic ut in cæco notabiles moles sanguinis coagulati et inferius tenuioris, aquosi latuit, membrana villosa ibidem sanguine turgida, vasis dilatatis, sed fere vacuis; in hac regione imprimis ad valvulam coli invenimus descriptorum helcomatum stratum ad diametrum duorum pollicum, cinctorum insuper in basi reti vasorum notabili, cum diffusis pisiformibus illis nodulis. Integra tunica mucipara tumuit, rubuit sub pressione in modum spongiæ serum sanguinolentum fundens. » — Neumann, Über Darmgeschwüre in typhosen Fiebern. (Hufeland Journ. der pr., Heilk, 1827, st. 3, p. 96.)

(60) Salius Diversus, l. c.; — Home, l. c.

(61) Home, l. c.; — Pommer, l. c., p. 30, 34, 44. — Thiene, l. c., p. 53.

(62) Salius, Miversus, l. c.; — Roboretus, l. c., cap. XVII, p. 334.

(63) Klein, Chirurgische Bemerkungen, p. 166.

(64) Hasenœhrl, l. c., p. 52.

(65) Chisholm, l. c.

(66) « Die Milz zeigte sich in mehreren Fællen bis zu einer bedeutenden Grœsse angeschwollen und aufgelockert, oft in ein Brey verwandelt, einmal vœllig zerplatzt, so dass eine bedeutende Menge Blut in die Bauchhœhle sich ergossen hatte. » (Horn, l. c., p. 51.)

(67) « Mutationem simul memorabilem glandulæ mesentericæ ilei, imprimis in vicina ulcerum, cœci insigniter, offerunt, a magnitudine nucis avellanæ ad illam ovi anatis tumentes, molles, cinctæ et ipsæ scatentes retiusculis copiosis sanguiferis, parenchyma repræsentantes molle, sarcomatosum (exulcerationibus in intestinis haud absimile), profunde rubens, cum inspersis maculis griseo-rubris et granis miliformibus, griseo et albo-flavis, glandulæ majores continere largam quantitatem (ad singulam drachman), saniei rubro-griseæ, spisso fluidæ inclusæ cavo oblongo, compresso, latere altero incrassata et griseorubente tunica glandulæ interna, pariete altera et quidem intestino obversa ad duarum linearum diametrum massa eadem sarcomatosa cincta; glandulæ superioris ilei ac jejuni ad minus volumen inflatæ, massam cæruleo-rubentem homogeneam, magis sanguiferam absque granulorum vestigio retulerunt. » (J.-C. Wagner, l. c., p. 22.)

(68) « In horum (hominum, a. 1601, febre petechiali defunctorum) cadaveribus apertis inflammationes, gangrenæ, corruptiones in intestinis, ventriculo reliquisque visceribus omnibus, aut horum aliquibus, ut mesenterio, omento, jecinore, liene visæ sunt. » (Spigel., l. c.) « Ego certe plena testari possum fide, quod omnes eos quos ex febre quadam acuta obiisse novi, ex inflammatione ventriculi, intestinorum vel meningum supervenientedeprehenderim; idque non modo ex symptomatibus dijudicavi, sed ex dissectionibus quas administravi, et de quibus alii fidem mihi fecerunt, compertum habui. » (Fr. Hoffmann, opp., t. I, sect. 1, cap. XVII, § 23.)

(69) « Merkwürdig war es, dass man an manchen Leichen in dieser Hœhle gar keine merkliche Abweichung wahrnehmen konnte; besonders bey denen, welche nach einem raschen Verlaufe des ansteckenden Fiebers frühe unterlagen. » (Horne, l. c., p. 85.)

loignait quelquefois de l'état normal (70).

6. *Observations.* — « Très-souvent, cependant, on ne rencontre aucune altération qui puisse être regardée comme cause de la mort (71). »

§ IV. *Étiologie.*

1. *Contagion.* — Tous les arguments qui démontrent la nature contagieuse de la peste sont applicables au typhus. S'il est impossible, dans certains cas, de prouver son origine contagieuse, cela tient à la difficulté de saisir les voies par lesquelles la contagion se propage (1). Avant de rechercher ces voies, nous devons parler de l'origine de la contagion elle-même.

2. *Origine de la contagion.* — Ceux qui regardent le typhus comme une maladie inconnue à l'antiquité, et transportée en Italie et en Hongrie, vers la fin du quinzième siècle, par les Turcs (2), tranchent la difficulté sans la résoudre. Car, en admettant que cette maladie soit réellement exotique, il faut bien, en définitive, qu'elle ait une patrie; et dès-lors, pourquoi ne pourrait-elle pas se développer parmi nous par la même raison qu'elle se développe ailleurs?

Au moment où nous écrivons, il existe plusieurs pays en Europe où il est impossible de trouver la moindre trace de typhus (3), Mais, ce qu'à Dieu ne plaise! que la guerre ou d'autres calamités viennent à surgir dans ces contrées, qu'elles y durent long-temps, et le typhus s'y développera sans aucun doute. Il résulte de là que les guerres et autres calamités de ce genre (surtout le rassemblement d'hommes impurs et malades (4) ou d'animaux (5)) amènent des fièvres qui développent *quelque chose d'inconnu* (*la contagion typhique*) qui, sous l'influence d'une constitution annuelle favorable (6), attaque les personnes prédisposées, et fait naître en elles une maladie tout-à-fait semblable.

3. *Ce que c'est que la contagion.* — Quant à l'essence de ce principe inconnu, savoir, de la contagion typhique, nous n'osons pas même l'effleurer par des conjectures. Ils étaient sous l'empire d'une imagination bouillante (7), ceux qui l'ont cherchée dans une combinaison d'azote et d'oxygène (8), dans une certaine matière

---

(70) « Die Harnblase sah ich in zwanzig Fællen neunmal regelwidrig beschaffen. » (Pommer, l. c., p. 114.)

(71) Burserius, l. c., § CCCXXIX, Horn, Hufeland et plusieurs autres, pensent aussi de même.

(1) Du moins, depuis que ces voies ont été mieux connues, il s'est à peine offert à moi un cas de typhus dont je n'eusse pu démontrer l'origine contagieuse. La même observatian a été faite par Ramati (l. c., p. 289 : « Non ebbe forse un solo individuo in questa provincia (di Navarra) che le indagini ad uopo tal praticate non chiarissero averla contratta da altri che già n'erano infetti. » Et par Omodei (l. c., p. 596) : « E quasi altretanto possiamo accertare esser avvenuto nella provincia di Milano, ove se i Medici facevansi con debito accorgimento a rintracciarne l'origine, quasi sempre pervenivano a scoprire il punto da cui l'infezione era partita. »

(2) Omodei, l. c., p. 275-586.

(3) A Vilna, depuis 1818 jusqu'à 1823, il a été impossible, malgré tous les soins, de trouver un seul exemple de typhus pour la clinique.

(4) « Und hierin (in den überhæuften menschlichen Ausdünstungen) liegt einzig die Wharheit; hier einzig die Quelle alles Typhus-stoffes und alles weitern Typhus-Ansteckung. » (Hilddenbrand, l. c., p. 288.)

(5) A. Will (Bemerkungen über die in Bayern sich vermehrenden Viehseuchen, Munchen, 1799) dit que la peste des bœufs se développe toutes les fois que des troupeaux de ces animaux sont rassemblés dans un espace trop étroit, soit à cause des guerres, soit à cause du mauvais temps. Cfr. Hildenbrand, l. c., p. 289.

(6) Johnson (The influence of tropical climates on european constitutions, 2 edit. Lond. 1818, p. 20), Adams et Jackson (An inquiry into the laws of epidemics, chap. I, p. 11) et Puccinotti (Dei contagi spontanei. Roma, 1820), ont très-bien éclairé ce sujet.

(7) S'ignorano gli elementi di cui è composto (il contagio); e tutto ciò che fu scritto intorno alla sua natura animata, sulfurea, bituminosá, arsenicale, azotica, idrogena, etc., non è che un prodotto di calda fantasia. » (Omodei, l. c., p. 215.)

(8) Mitchill, v. London medical repository. March., 1819.

dissoute dans le gaz hydrogène sulfuré (9), dans l'hydrogène (10), dans un mucus animal délié, etc. (11).

4. *Voie d'introduction et qualités.*—La voie par laquelle la contagion du typhus pénètre dans le corps humain n'est pas bien connue. Plusieurs accusent, sous ce rapport, la salive (12), et cela principalement à cause des nausées et des vomissements qui accompagnent le stade d'invasion. Mais ces symptômes surviennent trop tard (13) pour qu'on puisse les attribuer à l'action immédiate de la contagion sur l'estomac. — L'efficacité dont jouissent quelquefois les vomitifs au début de la maladie serait d'un plus grand poids (14). — D'autres prétendent que la contagion passe dans l'économie par la voie des poumons et de la peau (15) ; opinion appuyée tant sur les symptômes de catarrhe qui accompagnent l'invasion de la maladie que sur le succès de la méthode sudorifique (16). Reste à savoir maintenant si le principe contagieux est absorbé par les vaisseaux lymphatiques et les veines, ou bien si son influence atteint le système nerveux d'une manière dynamique seulement (17) : des affections des glandes lymphatiques (18) et des veines (19) accompagnant fréquemment le typhus, la première de ces opinions n'est point à dédaigner. Toutefois, comme cette affection ne survient ni constamment, ni au début de la maladie, la dernière (à moins qu'il ne faille admettre les deux modes d'infection), la dernière devient plus vraisemblable (20). L'analogie des effets des contagions avec ceux des poisons narcotiques (21), de la fumée de charbon principalement (22), tend encore à la confirmer. Mais il est impossible de déterminer si le corps humain éprouve les effets de la contagion typhique en raison directe de la quantité qu'il en reçoit, ainsi que cela a lieu pour les effets des poisons narcotiques (23) ; ou si, comme nous le croyons (24), la quantité est indifférente, et qu'un atome du principe contagieux soit suffisant pour développer le typhus, de même qu'une étincelle suffit pour enflammer un magasin de poudre. Nous ne chercherons point non plus à décider si la contagion du typhus, comme quelques-uns le pensent (25), est douée d'une qualité nuisible, tantôt plus, tantôt moins considérable.

---

(9) Trotter, An essay on diseases of seamen, 2 edit. London, 1804, vol. I, p. 176, vol. p. 62.

(10) Ph. C. Hartmann, l. c., p. 46.

(11) P. Mascati, v. Compendio di cognizioni veterinarie, p. 81.

(12) Screta, Mayr, Kopff, Lind (ll. cc.) Jackson (Remarks on the constitution of medical department of the british army, Appendix, p. 247.)— Horn (l. c., p. 62) dit : « Oft schien es mir dass das typhæse Contagium eine besondere Relation zu den Werkzeugen des schlingens æussere. Bei manchen, welche offenbar angesteckt waren, entstanden zuerst Würgen und Erbrechen, noch ehe das Fieber vœllig ausgebildet war. »

(13) D'après l'observation judicieuse de Neucrantz (l. c., thes. 3, p. 6), Gleyen (l. c., p. 4), Lepecq de la Cloture (op. c., p. 92), Sarcone (l. c., cap. II, p. 7), Omodei (l. c., p. 454), etc.

(14) § VIII, n° 15.

(15) Reuss, l. c. — Hartmann, l. c.— Omodei, l. c., p. 458.

(16) § VIII, n. 13.

(17) Mead, Introduct. in exposit. mechan, venenorum. Johnson, The influence of the athmosphere on the health and functions of the human frame, part. I, p. 154.

(18) § II, n. 4.

(19) § III, n. 4.

(20) J.-C. Rousseau (The Philadelph. journ. for the medical and physical sciences. By Chapman, 1822, 4 vol.) pense que la contagion du typhus porte son influence sur la peau des narines et sur les nerfs olfactifs.

(21) « Das Typhus-Miasma scheint eine den narcotischen Giften analoge wirkungsart zu besitzen... » (Hildenbrand, l. c., p. 115.)

(22) Part. II, vol. II, sect. 11, chap. XXII, § XCIX. Cfr. Fr. Toggia, Sui perniciosi effetti che il fumo produce sopra gli animali domestici. Torino, 1824.

(23) Lind, l. c., chap. I, sect. 4. Haygarth, Letter, p. 56.— Percival, in : The London medical repository, May, 1819, p. 396.

(24) Omodei pense de même (l. c., p. 487.)

(25) Percival, Trotter (ll. cc.) — Horn (l. c., p. 21) dit : « In den Monathen Mai und April zeigte es sich offenbar, dass diejenigen Kranken, welche in dem Franzœsischen Lazareth angesteckt waren, in der Regel einen heftigern und gefæhrlichern Typhus bekamen, als diejenigen, welche in den russichen und preussischen Lazarethen, für deren Verwaltung wielleicht mehr geschehen konnte, angesteckt wurden. »

La question de savoir si l'homme peut s'habituer à la contagion nous paraît devoir être résolue par la négative (26). Le principe contagieux du typhus manifeste ses effets tantôt sur-le-champ (27), tantôt plus tard : dans ce dernier cas, on dit qu'il est latent (28). Mais il est difficile de déterminer les limites de cette contagion latente (29). Sans nier (30) un terme plus reculé (31), nous le portons en général, avec les autres auteurs (32), à huit jours environ (33).

5. *Essence de la maladie.* — L'effet caché de la contagion typhique, c'est-à-dire l'essence ou la cause prochaine du typhus, est inconnu. Les hypothèses qui la cherchent soit dans la fermentation putride du sang (34), soit dans la congestion des artères d'abord, ensuite des veines (35), soit dans l'asthénie (36), soit dans la dépression de l'excitation (37), une affection de la sensibilité, de l'irritabilité, etc. (38), dans un principe im-

---

(26) A la vérité, Hildenbrand dit (l. c., p. 137) : « Auch Læsst sech sehr oft die Bemerkung machen, das manche menschen an den typhœsen Ansteckungsstoff sich so gewœhnen, dass sie keiner ansteckungsfæhigkeit mehr unterliegen, ohne jedoch den typhus selbst ausgestanden zu haben, welches man bey vielen Krankhenwærten, Aerzten, Priestern u. s. w. wahrnehmen kann. » Mais les observations qui seront rapportées plus bas n° 11 (94) prouvent le contraire. Le typhus est une maladie tout aussi inévitable pour les médecins que l'avait été la variole pour le genre humain avant la découverte de la vaccine. Ainsi, de même qu'autrefois il était d'usage de demander aux parents si leurs enfants avaient eu la variole ou non, de même j'ai l'habitude de demander aux jeunes médecins s'ils ont eu le typhus.

(27) Dans une épidémie du bourg de Gernsbach, duché de Bade, en 1769, mon *père* quitta la maison plein de santé, pour visiter ses malades; mais pendant qu'il prodiguait les soins de son ministère, il fut saisi tout-à-coup d'une telle prostration qu'il eut à peine la force de regagner l'endroit d'où il était parti : la face s'altéra subitement. Mon *frère*, qui paraissait bien portant, était entré à la clinique de Vienne : tandis qu'il était auprès du lit d'un malade affecté de typhus, il se sentit tout-à-coup indisposé : « Ho ricevuto la pistolettata, » dit-il aussitôt. Et en effet, les forces lui manquèrent pour retourner chez lui, et à peine ramené dans une voiture, il fut atteint du typhus, dont il mourut. Ma propre expérience m'a fourni des cas semblables. (Mes Actes cliniques, vol II). D'autres sont rapportés par Fournier (Dictionnaire des sciences médicales, vol. II, art. Effluve), et par Bodei (l. c., p. 34.)

(28) Nous devons surtout à Haygart (l. c.) cette doctrine remarquable de la contagion latente.

(29) Omodei dit sagement (l. c., p. 468) : « Gli uomini generalmente infettandosi per via de' panni, non è raro che portino addosso il fomite per qualche tempo, senza che dir si possa strettamente che siano infetti. Il periodo si deve necessariamente misurare dall'atto in cui la materie contagiosa perviene a contatto cutaneo, il che non corrisponde sempre coll' occasione dell' infettamento. »

(30) Depuis quinze jours (Roboretus, l. c., cap. IX, p. 54, 55; Tiraboschi, in Raccolta di opusculi interessanti le febbri epidemiche, p. 59) jusqu'à 60 (Haygart, Letter to Dr Percival, p. 64, 69, 72, 89. — Johnson, l. c., p. 158.)

(31) Je ne voudrais assurer avec Omodei (l. c., p. 475) : « Non durare il periodo latente di questo contagio oltre quindici o diciotto giorni, » et moins encore avec Hildenbrand (l. c., p. 38) : « Aus manchen Beobachtungen habe ich aber Ursache zu glauben, dass dieser Zeitraum niemals kürzer als drec Tage, und niemals længer als sieben Tage dauern mœge. »

(32) Horn, Kausch, etc.

(33) A l'époque où j'exerçais les fonctions de premier médecin de l'hôpital de Vienne, des ouvriers, des domestiques et autres personnes venaient ordinairement y visiter, le dimanche, leurs parents et leurs amis malades. Plusieurs d'entre eux contractaient ainsi le typhus; et comme on les transportait enfin dans le même hôpital, j'ai pu remarquer que la maladie s'était déclarée environ une semaine après l'époque de leur visite.

(34) Fracastoro, Oddi degli Oddi, Marsil. Cagnato, etc.

(35) Armstrong, l. c., p. 69, 84, 89, 276.

(36) Ecole de Brown, etc.

(37) Ecole du contre-stimulisme, Cfr. Omodei, l. c., p. 193.

(38) Dorn (l. c.) : « Ein asthenisches Ergriffenseyn der Sensibilitæt in ihrem Central-Organe, dem Gehirne. » Gœden (l. c.) : « Ein unmittelbar vom irritablen Elemente ausgehendes asthenisches Fieber. »

pondérable et la diminution de la cohésion de la pulpe nerveuse (39), soit dans le défaut d'harmonie des oscillations vitales (40), soit dans le sphacèle des membranes muqueuses et du réseau de Malpighi (41), soit dans une fièvre attaquant à la fois la vie organique et la vie animale (42), soit dans un processus physico-chimico-animal qui éteint le principe de la vie (l'oxygène) dans le sang et dans la fibre musculaire, tandis que, d'un autre côté, la fièvre (43), comme un instrument salutaire de la nature, s'oppose à ses mauvais effets; soit dans la phlogose des ganglions (*) : toutes ces hypothèses, dis-je, ne sauraient nous satisfaire. Quant à celles qui placent la cause prochaine du typhus dans l'inflammation des viscères, surtout de l'abdomen (44), de la poitrine et de l'encéphale (45), ou des membranes muqueuses, se communiquant de là aux nerfs et au sensorium (46), elles seraient assurément d'un plus grand poids, si l'on ne pouvait prouver que cet état inflammatoire est plutôt l'effet, soit de la maladie elle-même, soit de ses complications (47).

6. *Avis.* — Mais l'ignorance où nous sommes, tant sur l'origine, la nature et l'introduction du principe contagieux du typhus, que sur la cause prochaine de cette affection, n'empêche nullement que nous ne recherchions les lois d'après lesquelles ce principe contagieux se propage et se gagne. C'est Roboret qui a posé les lois de ce point de doctrine important (48). Il a été étudié, ainsi que nous l'avons dit ailleurs (49), par J. Pringle, Lind, Haygarth, Willan, Lettsom, Clarke, Percival, Currie, Hildenbrand, Horn, et, outre les auteurs modernes qui ont écrit sur les contagions (50), Omodei (51).

7. *Propagation de la contagion.* — La contagion du typhus se propage ou directement par les malades eux-mêmes, ou indirectement par des corps infectés de contagion.

8. *Propagation directe de la contagion.* — Le pouvoir qu'ont les malades atteints de typhus d'infecter les hommes sains avec lesquels ils communiquent est attesté par des écrivains innombrables (52), que notre Omodei a rassemblés

---

(39) Weinhold (l. c.) : « Das Princip des Imponderablen und die verminderte Cohæsion des Nervenmarkes. »

(40) Wolfart, l. c.

(41) Hartmann, l. c.

(42) Ackermann (l. c.) : « Ein Fieber, welches neben dem automatischen Lebens Hemisphær, zugleich auch das animalische ergriffen hat. »

(43) Grant, l. c., p. 5. — Armstrong, l. c., p. 528. — Barzelotti, Epitom. di med. prat. razionale, vol. 1. Introd., § 15; text., p. 219-222; et Palloni, l. c., p. 65 seq.

(*) « Daher glaube ich, dass das eigenthümliche Wresen des sporadischen Typhus zuverlæssig in einer Phlogosis des gesammten Gangliensystems bestehe. » (Schneider, l. c., p. 108.)

(44) A. Spigel, l. c., p. 28. — Screta, l. c., p. 26. — Baglivi, opp. omnia, lib. I De febribus malignis et mesentericis, § 1. — Fr. Hoffmann, l. c., § 23. — Tommasini, l. c. — Broussais, opp. *passim*.

(45) Chirac, l. c. — Valcarengh, l. c., § 303 (« Quod verum esse semper arbitror, sive in cavitate pectoris, sive in cavite primario sedem obtineant, aut a quovis stagnante speciatiter humore proficiscantur. ») Marcus, Jemina, Magistretti, Mills, Wright et Clutterbuck.

(46) Hildenbrand (l. c., p. 147.) : « Die næchste Ursache des Typhus liegt bestit in einem enztmmtündungsartigen Zustande der sæmmtlichen Schleimhæue, welcher sich auf die Nerven und das Sensorium krankhaft verbreitet. »

(47) Palloni dit avec vérité (l. c., p. 4) : « Le varie infiammazioni, che quasi sempre s'incontrano negl'intestini, nel fegato, nei polmoni, nelle meningi e nel cerebro, non costituiscono l'essenza del morbo, ma un effetto quasi costante della causa che lo produce. » On peut appliquer à toutes les inflammations qui surviennent dans le typhus ce que Omodéi a dit de l'encéphalite (l. c., p. 159.) : «... Se l'essenza del morbo consistesse nella flogosi cerebrale, converrebbe supporre l'encefalitide spontaneamente sanabile, o sanabile con rimedj di virtù opposta a quelli che l'esperienza dimostra ad ogni altra infiammazione giovevoli, »

(48) Op. c., p. 117, 118, 125, 139, 153, 154, 202.

(49) Joseph Frank's, Reise nach Paris, London, etc., th. 1, p. 247.

(50) P. 1, vol. I, sect 1. Coup-d'œil, hist. et littér., § 11, n. 11.

(51) Op. c., t. I, p. 275—578.

(52) L. c., p. 412-415.

(53) — Outre Cardanus, Massa, Oddi degli Oddi, Gratiolus, l. c., cap. V, p. 12. — Petrus a Castro, l. c., sect. 1, § 11. — Jordan, l. c. Tract. 1, cap. X, p. 221. — Palmarius, l. c., cap. VIII, p. 390. — Salius Diversus, l. c., cap. XI, p. 82; cap. XX, p. 148, — Roboretus, l. c., cap. I,

avec un soin singulier (53), et, hélas ! par notre propre expérience (54). C'est pourquoi l'opinion de ceux qui nient que le typhus soit contagieux (55) nous paraît tout-à-fait incompréhensible. Mais il est difficile de déterminer les jours de la maladie auxquels les malades commencent et cessent d'exhaler la contagion (56). Cependant, il résulte d'un grand nombre d'expériences que les malades sont surtout propres à infecter les personnes saines lorsque l'éruption de pétéchies ou de miliaire est à son plus haut degré d'activité, et que le corps sue abondamment (57). C'est ainsi que nous avons vu des médecins gagner principalement le typhus lorsque, à cause de la faiblesse de leur vue, ils approchaient la face trop près de la peau pendant l'inspection des exanthèmes, et qu'ils soulevaient sans précaution les couvertures des malades en sueur pour explorer l'abdomen; il en était de même des chirurgiens quand ils sondaient des malades semblables. D'après cela, nous considérons la peau et la sueur comme le principal laboratoire et le véhicule de la contagion, sans exclure toutefois la perspiration insensible (58). L'haleine ne nous paraît point non plus sans influence, car nous avons vu un très-grand nombre de prêtres contracter le typhus après avoir conversé avec des malades affectés de la même maladie, et prêts à rendre le dernier soupir. Il existe en outre une grande influence contagieuse dans les déjections : Lind (59) et Trotter (60) la leur attribuent même uniquement. Plusieurs médecins nous ont dit avoir été atteints de typhus par suite de l'inspection des fèces, et d'autres (61) ont attesté la même chose. Cependant, on peut facilement confondre ici les effets d'une fétidité nauséabonde avec ceux de la contagion. Que la bile, l'urine et le sang puissent servir de véhicule à la contagion, cela n'est point démontré sans doute, mais c'est vraisemblable (62). Les garde-ma-

---

p. 3; cap. VI, p. 34 : cap. IX, p. 124. — Willis, l. c., cap. XIV, p. 111, 114. — Lang, l. c., disp. 23, cap. II, § 6. — Detharding, l. c., cap. III, § 9. — Weitbrecht, l. c., cap. I, § 4. — Valcarenghi, l. c., sect. III, cap. III, § 375. — Brandhorst, l. c., § 15. — Gleyen, § 7, p. 11. — Dall'Armi, part. 1, p. 20, 55, 60. — Ludwig, l. c., vol. I. P. 1, p. 28; et vol. III, § 216. — Strack, l. c., p. 44. — Sarcone, l. c. P. 11, § 281, 313.—Lepecq de la Cloture, l. c., p. 115-116. — Penada Quinquennio, 3°, § 29, 71, et pro a. 1799 et 1800, § 32. — Guani, l. c. — Fodéré, l. c. — Barzelotti, l. c., p. 24, 25, etc.

(54) Cfr. l'introduction.

(55) Outre ceux qui nient le caractère contagieux de la peste (p. 1, vol. II, section 1, chap. I, § 5, not. 2), et qui, pour ne point encourir le reproche de contradiction, doivent nier nécessairement aussi celui du typhus, il faut rapporter à cette opinion celles de J. Frank, Observations deduced from facts, and experiments tending to evince the non-existence of typhus-contagion. London. — Lassis, Recherches sur les véritables causes des maladies appelées typhus, ou de la non-contagion des maladies typhoïdes. Paris, 1820. Canella padre e figlio, Storia e riflessioni sulla febbre che dominò nella Commune di Riva ed adiacenze, in sul finir dello spirato anno e principio del corrente (1817), a torto dichiarata contagiosa; Verona, 1817.—Bucellati, Dimostrazioni medico-filosofiche sulla febbre petecchiale epidemica. Milano, 1817.

(56) Haygarth pense que la contagion est exhalée par les malades affectés de typhus le quatrième jour de la fièvre. (Letters to the physicians of fever hospital in Dublin. Printed by the society for bettering the condition of poor in Ireland. 1815, p. 14.) — Hildenbrand (l. c., p. 113) dit : « .... Aller Wahrscheinlichkeit gemæss (wird der Ansteckungsstoff) mit dem Hervortreten des Exanthems entwickelt. » Hartmann, Reuss, Becker, Palloni, pensent aussi de même. Omodei (l. c., p. 419) dit : « Crediamo poter affermare non esser l'infermo capace di communicare ad altrui il morbo prima del quarto giorno, abbia o non abbia petecchie. »

(57) Cfr. D. Spleiss, De contagio sudoris in febre maligna, cani exitioso. (Miscell. acad. nat. cur. dec. III, ann. 1, p. 80), et Bang, De contagio comment. (Collect. soc. med. havniens, vol. I, p. 158.)

(58) Omodei (l. c., p. 482) pense autrement quand il dit : « Finchè l'umore traspirabile si mantiene sotto forma fluida, crediamo anzi esser desso uno de' più famigliari condultori del contagio. Soltanto col volatilizarsi egli deve perdere la virtù infettante. »

(59) L. c., chap. II, sect. 1.

(60) L. c.

(61) Chez Haygarth, l. c., p. 43.

(62) « Alla generazione del contagio concorrendo tutt'intera la vitalità della macchina (ce qu'il aurait pourtant fallu

lades chargés de soigner les individus affectés du typhus sont du moins le plus exposés au danger de la contagion, comme recevant l'influence de tous les modes d'infection.

9. *Propagation indirecte de la contagion.* — La contagion se propage indirectement : 1° Par les *cadavres des individus morts du typhus contagieux.* En effet, notre propre expérience (63) et celle des autres (64) parlent trop clairement pour que nous puissions nous ranger à l'avis de ceux qui soutiennent l'opinion contraire (65). Toutefois, nous sommes loin de croire que les cadavres puissent transmettre la contagion à la manière des malades, car la contagion est le résultat d'une action vitale (d'une sécrétion morbide) et non de la mort. Nous ne pensons pas non plus que les cadavres exhalent la contagion à cause de la putréfaction qu'ils subissent ; car l'opinion qui ne voit rien de plus propre à éteindre la contagion que la putréfaction elle-même (66) a pour nous quelque attrait. Nous croyons seulement que la contagion du typhus existe sur les cadavres des individus qui ont succombé à cette maladie, surtout dans les cheveux et les poils, par exemple, la barbe, absolument de la même manière qu'elle adhère aux autres corps velus et lanugineux. 2° *Par l'atmosphère propre* (67) *à chaque malade atteint du typhus*, du moins dans les endroits fermés, qui s'opposent au renouvellement convenable de l'air. Car dans d'autres circonstances (c'est-à-dire dans un air très-pur) nous sommes aussi d'avis que la contagion ne saurait se transmettre que par le contact, soit des malades, soit de meubles infectés. Mais nous n'osons déterminer les limites de l'atmosphère contagieuse. Ayant eu occasion de voir plus d'une fois, dans les hôpitaux, que des malades affectés du typhus l'ont communiqué à leurs camarades voisins atteints d'autres maladies, nous serions portés à croire que cette atmosphère s'étend (68) jusqu'à la distance de deux (69) ou trois pieds, s'il ne pouvait arriver que ces malades eussent gagné le typhus par les médecins, les chirurgiens, les infirmiers eux-mêmes de l'hôpital, et par des ustensiles infectés. 3° *Par des individus sains, portant des vêtements souillés de la contagion typhique.* Il est prouvé en effet, par de nombreux exemples, que ces individus peuvent communiquer la contagion à d'autres (70), surtout quand il s'agit de

---

démontrer auparavant), l'illazione più ragionevole è, che tutte le parti, e solide e fluide, abbiano, secundo la rispettiva capacità, ad essere più o meno impregnate di molecole contagiose. » (Omodei, l. c., p. 480.)

(63) Mes Actes cliniques, a. 11, chap. II, pag. 17 seq.

(64) E. Gockel, De febre maligna petechiali ab olfactis floribus, quibus cadaver puerculi, febre acuta defuncti, ornatum erat, proveniente. (Miscell. acad. nat. cur. dec. 111, a. 7 et 8, p. 312.) Cfr. Ingrassias, l. c., cap. VII, p. 108. — Roboreto, l. c., cap. XIII, p. 202. — Salius diversus, l. c., cap. XIX, p. 153.

(65) Fracastor (l. c., lib. 1 cap. IV) — Jordan (l. c. tr. 1, cap. XVIII, p. 209-216.) — Lind (l. c., cap. I, sect. V, etc.) regardent le contact des cadavres déjà refroidis comme incapable de nuire. — Hildenbrand (l. c., p. 123) : « Aus eben dieser Ursache (der Kælte) wird durch kalte Leichen eine Ansteckung nur æusserst selten, und nur unter besonders dazu günstigem. Umstænden verbreitet. »

(66) Omodei (l. c., p. 484) dit : « ...Non possiamo convenire con..... ed altri, che li (i cadaveri) hanno supposti contagiosi, specialmente per le esalazioni che vi fa sprigionare la putrefazione, questo processo tendendo a distruggere anzichè ad attivare i fomiti latenti. »

(67) « ......Es reicht dazu (zur Ansteckung) oft eine længere Verweilung innerhalb der Athmosphære des Kranken hin. » (Hildenbrand, l. c., p. 116.) Cfr. Anonymus in Medico-chirurg. transact. of the medico-chirurg. society of London. 1815, vol. VI, p. 61, — Barzelotti, l. c., pag. 14. D'après cela, je ne suis point de l'avis d'Omodei, qui dit (l. c., p. 440 : « Estendere la sfera di contagione ai limiti della cosi detta sfera animale, è moltiplicare senza necessità e senza frutto il numero delle ipotesi. »

(68) C'est ce qu'a observé Prichard (l. c., p. 39.)

(69) « Und jener Dunstkreis, der jeden lebenden Menschen und jedes warmblütige Thier umgibt, ist bey Typhus-Kranken im Umfange und der Wærme weit betræchtlicher und daher an weit ausstrœmender Schædlichkeit überhaupt auch gehaltvoller. » (Hildenbrand, l. c.)

(70) Fracastor, l. c., lib. II, cap. VI (rapportant l'exemple de François Nauger.) — Roboretus, l. c., cap. IX, p. 139. — Ludwig, l. c., vol. I, part. 1, p. 25. — Detharding, l. c., cap. III, § 9, —

soldats en congé (71), de paysans qui quittent leur pays (72), de mendiants (73), de vagabonds (74) et de prisonniers (75). 4° *Par les vêtements* (76), sans en excepter ceux qui avaient été infectés long-temps auparavant (77), sans que nous prétendions pour cela que l'influen-

---

Thilenius, l. c. — Omodei, l. c., p. 522. (« E sul proposito de' fomiti, giova avvertire ad una cosa importantissima, ed è che gli nomini in istato di salute son eglino particolarmente che servono a disseminare il contagio che inavvertitamente portan seco ascoso ne' panni.) » On fera bien de lire aussi, sur la propagation de la contagion par les personnes saines, L. W. Stark, Pathologische Fragmente. Weimar, 1824, p. 346.

(71) § 1, not. 6. n. 32, et Omodei (l. c., p. 20) qui dit : « ....Basterà ramentare... che cotal morbo regnava epidemicamente nel 1814, nell' esercito italiano, quando sciolti i soldati dal giuramento tornarono alle famiglie col seminio morboso che pigliato avevano sotto le bandiere. »

(72) « Notizie autentiche hanno dimostrato che ai montanari del Piacentino, del Modenese, del Parmigiano e del Genovesato si dovette principalmente il germe del petecchiale malore che al principio del 1816 ha afflitti diversi paesi nelle provincie di Lodi, Cremona e Mantova; e notizie egualmente autentiche hanno fatto manifesto che dalla medesima sorgente più abbondante seminio a noi pervenne sul finire dello stesso anno 1816, quando la generale carestia maggior numero di quelle genti muoveva alle nostre contrade in cerca di lavoro e pane. » (Omodei, l. c., p. 18.)

(73) Barzellotti, l. c. — Ramati, l. c., p. 289. — Palloni, l. c., p. 37. (« In Toscana i mendicanti discesivi da tutte le parti sono stati il fomite e il veicolo principale dello petecchiale del 1817. Il Casentino, il Pistojese, il Lucchese e tutti quei paesi ove sono accorsi, et si sono rifugiati in maggior numero i detti mendicanti, sono stati i più attaccati e maltrattati dal morbo petecchiale. »

(74) Sarcone, l. c., part. II, § 281, 313.

(75) § 1, not. 6 (33). Zecchinelli, l. c. — Bancroft, l. c., appendix. — Schnurrer, l. c., 2. B. p. 310. — Je ne nierai point que le typhus ne soit plus souvent introduit dans les prisons par les étrangers, qu'il ne s'y développe ; mais je ne saurais, malgré cela, me refuser absolument à admettre ce développement primitif (ainsi que l'a fait Omodei, l. c., p. 395), sous l'influence de la malpropreté, de l'air non renouvelé, d'une nourriture de mauvaise qualité, et des passions déréglées de l'âme, outre le concours de la constitution annuelle. J. Howard (Works, 4e édit. Lond., 1792, History of the prisons, p. 467) a très-bien signalé l'empire de ces causes dans la production de la fièvre des prisons.

(76) On trouve des exemples de contagion typhique transmise par les vêtements, chez Varchi (Storia florentina, colon. 1721, lib. VII, p. 181). — Gratiolus (l. c., cap. VII, p. 16). — Jordan (l. c., p. 19, 220, 221). — Salius Diversus (l. c., cap. XI, p. 82, et cap. XX, p. 148.) — Roboretus (l. c., p. 42, 153). — Willis, (l. c., cap. XII). — Screta (l. c., sect 1, cap. I, p. 15). — Weitbrecht (l. c., § 40). — Ludwig (l. c., vol. I, p. 28, et vol. III, p. 216). — J'ai constamment observé dans l'hopital de Vienne que les personnes qui prenaient les vêtements des malades étaient, toutes choses égales d'ailleurs, encore plus exposées au typhus contagieux que les garde-malades eux-mêmes ; ce qui confirme l'opinion de Lind (l. c.), savoir que les vêtements sont quelquefois plus dangereux que les malades pour communiquer la contagion. Que penser donc de la vente des habits d'individus morts de typhus, autorisée par plusieurs hôpitaux dans le cas où les parents ne les réclament pas?

(77) Au mois de janvier 1812, j'ai vu un cas de typhus développé sur la fille d'un marchand juif, sans que j'aie pu en deviner tout-à-coup la cause. Enfin, j'appris que la malade avait porté, la semaine d'auparavant, un vêtement précieux qu'elle avait acheté d'une personne qui en avait hérité de sa sœur, morte du typhus *depuis six mois*. Omodei (l. c., p. 512) rapporte un cas à peu près semblable de contagion, demeurée cachée pendant huit mois dans les vêtements, et il dit en outre : « Durante l'epidemia petecchiale della provincia di Milano, nel 1817—18, vedemmo più volte rinascere il morbo in alcune famiglie all' appressarsi dell' inverno, quando, secondo il costume, ripigliavano l'uso delle vesti che, non purificate, erano state riposte in serbo, sul finire della precedente stagione invernale. » C'est donc à bon droit qu'un homme célèbre blâme Hildenbrand quand il dit (l. c., p. 119 : « Nach eigenen Erfahrungen hierüber würde ich indessen zu bestimmen wagen, dass dieses Ansteckungsgift seine Wirkungsart schwerlich længer als drey Monathe behælt. »

ce de la contagion augmente après avoir été bien gardée (78). 5° Par les *lits* (79), la paille et le foin (80). 6° Par les *tentes* (81) et autres linges (82). 7° Par la laine, la soie (83) et les fourrures (84). 8° Par le bois, par exemple les vaisseaux (85), les meubles (86), et peut-être 9° par les métaux, les perles, les diamants, le verre, les fruits frais, et les différentes espèces de froment (87).

10. *Fin du sujet.* — De plus, les églises (88), les écoles (89), les officines (90),

---

(78) Trotter (l. c., vol. I, p. 176; vol. III, p. 259) dit de la contagion du typhus ce que disent de la contagion de la peste Mars. Ficin (l. c., cap. II, p. 71) et Ingrassias (l. c., part. II, cap. X, p. 218; cap. XVII, p. 292). Omodei rejette aussi cette opinion (l. c., p. 510, 514).

(79) Archiv der Medicin, Chirurgie und Pharmacie von einer Gesellschaft Schweizerischer Aerzte. 3. Heft, p. 74. —Fodéré, in : Diction. des Sciences médicales, vol. XLI, p. 145. — Johnson, l. c., p. 137.—Palloni, l. c., p. 85.

(80) Hildenbrand (l. c., p. 117) : « ...... Selbst Heu, Stroh, Moos und dergl. » — Speranza, l. c. — Omodei, l. c., p. 507. La Lithuanie m'a offert surtout, en 1806, des exemples innombrables de citoyens qui ont contracté le typhus pendant qu'ils couchaient dans des auberges sur de la paille ou du foin qui avaient servi auparavant à des soldats qui revenaient de la Moravie. Les paroles suivantes de l'illustre Horn (l. c., p. 9) attestent que la même chose est arrivée à Berlin : « Mehrere behaupteten dadurch vom Fieber befallenz u seyn, dass sie in kleinen Stædten und Dœrfern, in der Nachbarschaft von Berlin, zumahl auf dem Wege von Pohlen und Preussen hieher, in kleinen Gasthœfen in solchen Betten oder auf solchen Strohlagern geschlaf en hætten, welche kurz zuvor kranken franzosen, auch spæter Russen zum nachtlager dienten. » Bien plus, j'ai observé que les administrateurs des hôpitaux, d'un ordre inférieur, au lieu de brûler la paille et le foin qui avaient servi aux malades de l'établissement, ainsi que cela leur était ordonné, les ont vendus à des juifs, et ont ainsi communiqué le typhus à la ville.

(81) Sur trente-trois hommes qui étaient occupés à raccommoder de vieilles tentes sous lesquelles des soldats malades avaient habité auparavant, Pringle dit, au rapport de Lind (l. c.), qu'il en mourut dix-sept.

(82) Cfr. Trotter (l. c.). Dans le mois de mars de l'année 1817, j'ai observé un cas de typhus dans une maison particulière de Vilna, sans qu'il m'ait été possible de découvrir la moindre trace de ce qui avait pu occasionner la contagion. Mais il arriva que précisément à la même époque on transporta à l'hôpital une blanchisseuse à laquelle des soldats malades, qui passaient la nuit dans sa maison près du fleuve de la Vilia, avaient communiqué le typhus, et que la famille du malade dont il s'agit me demanda des nouvelles sur l'état de cette blanchisseuse (qui avait coutume de lui envoyer auparavant, vers la fin de chaque semaine, du linge récemment blanchi). Ayant dirigé ensuite plus particulièrement mon attention sur le linge, qui est d'ailleurs le véhicule d'autres contagions, par exemple de la variole, de la rougeole, de la scarlatine, j'ai recueilli plusieurs exemples semblables. Il en est de même des habits par rapport aux tailleurs.

(83) Adams, l. c., p. 19, 34, 41.

(84) « Dazu (zu den Leitern des Ansteckungsstoffes) gehœren nicht nur die meisten thierischen Theile, vorzüglich Thierhæute, Thierhaare, Federn u. s. w., sondern auch viele zarte und fædige Pflanzentheile, Baumwolle, Hanf und Flachs, alles gewebte Zeug. » (Hildenbrand, l. c., p. 117.)

(85) Jackson, A systematic view of the formation, discipline and economy of armies. Lond. 1804, p. 289.

(86) Omodei, l. c., p. 506—7.

(87) «Le chincaglierie, le perle, i frutti lanuginosi, etc., si ritengono egualmente tra i fomiti unicamente, pel pericolo che, maneggiati dagli uomini, possano ricevere e serbare negli intagli, nelle rughe, tra i peli, alla superficie, dei germi contagiosi ; e lo stesso dicasi dei cereali. » (Omodei, l. c., p. 507.)

(88) « Verso il principio di febbrajo del 1817, facendosi nella chiesa di Bibbiano il solito triduo delle quarant'ore in cui v'era sempre gran concorso di gente, il numero dei petecchizzanti, che ascendeva a ben pochi, giunse in breve tempo sino a 160. — A. Sant'Ilario e nella villa di Calerno, dopo funzioni straordinarie di chiese, si ebbe ben tosto un rilevante incremento di petecchiosi. » (Pirondi, l. c., p. 10.)

(89) J'en ai eu plusieurs exemples dans les classes supérieures du gymnase de Vilna.

(90) Haygarth, l. c.

les fêtes de village (91), les cabarets (92), les voitures publiques (93), donnent très-souvent lieu à la propagation de la contagion typhique.

11. *Predisposition* — Il est des personnes qui peuvent résister à la contagion du typhus (94); d'autres, en grand nombre, en sont affectées plus difficilement et imparfaitement (95): tels sont les enfants (96), les vieillards (97), et, jusqu'à un certain point, les fabricants d'huile (98). Au reste, il se présente de

---

(91) A cause du commerce des paysans du village infecté avec d'autres, ainsi que je l'ai observé.

(92) En 1813, au mois de décembre, j'ai traité à Vilna une servante atteinte de typhus. Cette femme, pendant un voyage qu'elle faisait avec sa maîtresse, était entrée dans une auberge (pour préparer un logement à celle-ci); mais ayant aperçu des soldats gravement malades, elle sortit aussitôt, afin d'engager sa maîtresse, qui était restée dans la voiture, à passer outre, vu cet inconvénient. Toutefois, malgré qu'elles aient réellement poursuivi leur route, la servante commença dès lors à être malade.

(93) Lorsque ces sortes de voitures (fiacres), après avoir transporté aux hôpitaux des malades affectés de typhus, servent immédiatement à des personnes bien portantes. Mon expérience est d'accord en ce point avec celle d'Hildenbrand, quand il dit (l. c., 272) : « In den Fiakern, welche wæhrend der Epidemie viele Typhuskranke zu fiehen hatten, sind manche Gesunde von diesem Stoffe angesteckt worden. »

(94) Valleriola, lib. IV, enarrat. 7, p. 299. — Trevis., cap. IV. p. 5; cap. VI, p. 37. — Roboretus, cap. V, p. 45. — Ramazzini, l. c., § 18, 37. — Neucranz, l. c., thes. 1, p. 4, 38. — Weitbrecht, cap. I, § 2. — Gleyen, l. c., p. 5. — Sarcone, l. c. P. 2, § 317, 320, 330. etc. — Omodei (l. c., p. 530) admet à peine l'immunité contre le typhus, du moins en tant qu'elle serait le résultat d'une condition particulière de l'homme; et en effet, en admettant une semblable immunité, une erreur de jugement est très-facile. Quoi qu'il en soit, je ne chercherai point à déterminer les proportions selon lesquelles les hommes en jouissent ou en sont privés. Cardanus les a établies comme 1 est à 10 (l. c., cap. XXXVI, p. 216), et Haygarth, comme 1 est à 23 (l. c., Letter to Dr Percival, p. 31).

(95) « Endlich gibt es auch unvollstændige Ansteckungen, bey denen das Gift zwar aufgenommen, aber durch eigenthümliche Beschaffenheit des Kœrpers in seiner schædlichen Gewalt gebrochen und so die gewœhnliche vollstændige Vergiftung verhütet wird. Dann treten nur geringere und gefahrlose Krankheiten, z. B. Schwindel, geringe Fieberzufælle, rosenartige Anschwellungen einzelner Theile, besonders Zerschlagenheit und Mattigkeit u. s. w. ein. » (Horn., l. c., p. 155.)

(96) Omodei dit avec vérité (l. c., p. 537) : « I giovani sono meno disposti al contagio (tifoideo) degli attempati. » Nous avons vu plusieurs mères qui, pendant toute la durée du typhus, ont donné le sein à leurs enfans, sans que ceux-ci en aient été incommodés. La même chose a été observée par Gratiol. l., c., cap. XXI, p. 74. — Lang, l. c., disput. 23, cap. I, § 1, p. 348. — Sarcone, l. c., part. II, § 238. — Palloni, l. c., p. 100. — Grossi. l. c., p. 14. — Buffa, l. c., p. 13. — Brugnolo, l. c., p. 8. — Gobbetti, l. c., p. 15. — Raikem et Bianchi, l. c. p. 39; et Omodei (l. c., p. 538), qui dit : « Negli spedali provisorii della provincia di Milano si sono vedute molte madri attaccate da fierissima petecchia trattare e ben anco allattare impunemente la prole. » Hildenbrand professe la même opinion quand il dit (l. c., p. 132) : « Doch ist es auffallend, dass ganz kleine Kinder und Saüglinge, welche sonst alle Ansteckungsgifte so æusserst gierig aufnehmen, vom Typhus so selten befallen werden. » Cependant Loew (l. c., cap. IV, p. 15) — Althof (l. c., p. 339) — Barker (l. c., p. 535), et Omodei (l. c., p. 539), ont noté aussi des exceptions. Pour ce qui me concerne, j'ai observé le typhus chez des enfants de sept, huit, neuf ans, jamais chez de plus jeunes.

(97) Ficinus, l. c., cap. III, p. 7. — Ingrassias, l. c. Part. 2, cap. XII, p. 80, et Hildenbrand (l. c.), qui assure : « Ganz alte, dürre und runzlichte Menschen werden von dieser Krankheit auch æusserst selten (vielleicht niemals, wenigstens nach meiner Erfahrung) befallen. » Omodei, invoquant à tort, je crois, des exceptions, désapprouve ces paroles, qui s'accordent aussi avec mon expérience.

(98) « Quanto alla febbre petecchiale, per lettera del 1 di maggio del 1818, abbiamo risaputo dal sig. dott. Camuzzoni, in allora pratico felice nella città di Verona, che nessuno degli individui adetti alle fabbriche d'olio d'oliva fu colto dal contagio. » (Omodei, l. c., t. XI, p. 45.) Mais un peu plus loin (p. 48)

grandes différences, sous le rapport de l'âge, dans les diverses épidémies (99). Ces mêmes différences existent encore par rapport au sexe (100): car tantôt les hommes (101), tantôt les femmes (102), en sont affectés de préférence, et tantôt l'un et l'autre sexe y est également exposé (103). On peut en dire autant par rapport à la constitution du corps (104). — On demande si les personnes affectées d'autres maladies sont susceptibles de contracter le typhus ou non? Ceux qui sont atteints de fièvre intermittente (105), de phthisie pulmonaire (106), de scorbut

---

on lit : « Il dott. Pallazzini afferma (l. c., p. 37) che i fabbricatori e portatori d'olio, de' cui v'ha gran numero in Viadana, non andarono immuni della febbre petecchiale scoppiata tra quella popolazione nel 1817. »

(99) Dans l'épidémie décrite par Burserius (Dall' Armi, l. c., part. 1, p. 17), le typhus attaquait principalement les hommes de quarante et soixante ans. Marcolini (l. c.) a rendu compte d'une épidémie dans laquelle la maladie sévissait davantage, au commencement, sur les jeunes gens, tandis qu'elle affectait ensuite plus gravement les vieillards. Barker (l. c., p. 533) rend compte d'une épidémie qui, à son début et vers sa fin, atteignait de préference les enfants, et dans le milieu de son cours les adultes.

(100) Hildenbrand dit (l. c., p. 132) : « Das Geschlecht scheint keinen auffallenden Unterschied in der Empfænglichkeit der Typhus-Ansteckung zu æùssern, » et Omodei (l. c., p. 541) : « L'esperienza fa vedere che la suscettività al contagio non è subordinata al sesso. »

(101) Trevis, l. c., cap. II, p. 7. — Gobbetti, l. c., p. 15. — Zecchinelli, l. c., p. 21. — Barker, l. c., p. 536. — Omodei (l. c., p. 543) : « Nelle sale apposite dello spedale civile di Milano pel 1819 si sono ricevuti 276 petecchiosi, dei quali 146 uomini e 130 donne. »

(102) Weitbrecht, l. c., cap. I, § 2. — Buffa, l. c., p. 104. — Palloni, l. c., p. 100, et Stocker, l. c., p. 415 (sur 22,977 malades, 12,303 femmes et 10,674 hommes).

(103) Roboret, l. c., cap. V, p. 45.) — Palazzini, l. c., p. 37. — Brugnolo, l. c., p. 8. — Quelquefois le typhus attaque de préférence les hommes au commencement de l'épidemie, et vers la fin les femmes. (Marcolini, l. c.) Le contraire paraît avoir eu lieu dans l'hôpital établi à Dublin, à en juger du moins par les observations de Stocker (l. c.), comparées avec celles de Barker (l. c.).

(104) Hildenbrand commet une grande erreur lorsqu'il dit en général (l. c., p. 132) : « Starke Menschen hingegen, vollsæftige wohlgenæhrte, kraftvolle unterliegen dieser Ansteckung weniger. » Car des hommes robustes, à la fleur de l'âge, pleins de santé, ont été atteints de préférence aux autres dans les épidémies décrites par Trevisus (l. c., cap. II, p. 7, 8); — Roboret (l. c., cap. I, p. 3; cap. 5, p. 45), — Ramazzini (l. c., § 18, 37, 38), — Valcarenghi (l. c., sect. III, cap. I, § 254, 251), et Horn, qui dit (l. c., p. 1) : « Junge blühende Individuen von 20 bis 40 Jahren litten am hæufigsten an dieser Krankheit. » C'est aussi ce qui résulte de mes observations, sans que je sois porté à nier pour cela que le typhus choisisse aussi les hommes délicats, faibles et épuisés. J'approuve en général ce que rapporte Omodei (l. c., § 546) sur l'épidémie de Milan : « .... I più gagliardi cadevano sotto i colpi del contagio egualmente che i deboli, i delicati, i molli. »

(105) Il m'est arrivé, en effet, plusieurs fois de voir des individus reçus aux hôpitaux pour la fièvre intermittente dont ils étaient atteints, et placés là dans des salles où étaient couchés en même temps des malades affectés de typhus, contracter cette dernière maladie. Le soupçon de Burserius (l. c., § CCCXVIII, nota.) « Nosocomicam febrim, quæ ut plurimum peticularis est, intermittentibus febribus, si vere tales præexstiterint, ex mora in nosocomiis et ex contagione supervenire potuisse, » se trouve ainsi confirmé ; on peut consulter aussi sur le même sujet la seconde lettre de C. Pinaroli (l. c.).

(106) En effet, les observations que j'ai recueillies autrefois, soit à Vienne, soit à Vilna, ainsi que cela est indiqué ailleurs (P. 11, vol. II, sect. 1, chap. X, § XLIV, no. 11), sont directement opposées à celles d'Hildenbrand, lorsqu'il dit (l. c., p. 775) : « Besonders kann ich in meiner so vieljæhrigen Praxis, und unter so vielen Hunderten von Typhus-Kranken, die ich in meinem leben behandelte, auch nicht einen einzigen Schwindsüchtigen aufzæhlen, den ich vom ansteckenden Typhus befallen gesehen hætte. » Vient aussi le témoignage d'Omodei (l. c., p. 555) : « Con Hildenbrand e Cerri, negli spedali, noi non vedemmo alcun tisico da tal morbo compresso. » Mais les observations de Willis (opp. vol. I De febribus, cap. XIV, p. 114), et de Speranza (Annali universali di medicina, ottobre 1817, p. 59) sont d'accord avec la mienne.

et de syphilis (107) le contractent facilement. Mais il n'en est pas de même de ceux qui sont affectés de maladies chroniques, excepté jusqu'à un certain point celles du système nerveux (108). Nous ne pouvons juger autrement de la plus ou moins grande prédisposition de chaque individu en particulier pour le typhus qu'en ayant égard en même temps aux causes occasionnelles qui sont susceptibles de transmettre la contagion de cette maladie. Sont principalement exposés à ce danger (pour ne plus parler des prêtres, des médecins, des chirurgiens et des autres personnes qui donnent leurs soins aux malades affectés du typhus (109), ainsi que des soldats (110)) les matelots (111), les aubergistes (112), ceux qui tiennent des dépôts (113), les fripiers (114), et les pauvres (115). Car la part que la faim (116), la malpropreté (117), les ha-

(107) Quoiqu'à l'hôpital civil de Vienne les malades syphilitiques soient séparés des autres, il est cependant arrivé souvent, à l'époque où je remplissais les fonctions de médecin en chef, que des malades, ou atteints d'un vice caché, ou restant à l'hôpital pour cause de retard, ont pénétré dans les salles communes. Si alors l'un ou l'autre de ces malades atteint de typhus se trouvait couché là, ou y était amené, presque tous les vénériens, sans exception, ressentaient l'influence de la contagion typhique, et cela principalement pendant le traitement mercuriel.

(108) J'ai dit que les épileptiques étaient fréquemment atteints de typhus (part. II, vol. I, sect. II, chap. XI, § LVII, nº 4, note 33); c'est pourquoi j'embrasse l'opinion d'Hildendrand (l. c., p. 135) : « Im Gegentheil sind aber jene, die an nicht nervœsen chronischen Uebeln leiden, gleichwie sie überhaupt zu contagiœsen Krankheiten weniger gestimmt sind, auch für die Typhus-Ansteckung nicht sehr empfanglich. » Elle n'est cependant pas sans exception, car les hypochondriaques résistent le plus souvent à la contagion du typhus. (Cfr. P. II, vol. I, sect. I, chap. XVII, § LXXVI, nº 1.)

(109) « Non ci è riuscito di conoscere il giusto numero de' medici, chirurghi, sacerdoti, impiegati e infermieri che si adoperarono in servizio de' petecchiosi negli ospedali provvisorii e permanenti (in Insubria 1817-1818). Abbiamo pero risaputo che se ne infettarono cinque cento venti-nove, e che un quarto all' incirca morì, come risulta dalla tavola seguente : medici 8, chirurghi 4, sacerdoti 11, impiegati 2, infermieri 89. » (Omodei, l. c., p. 412, nota). — O'Brien rapporte (l. c., p. 486) qu'aucun infirmier, à l'hôpital de Dublin, situé dans le Cork-Street, n'avait rempli ses fonctions au-delà d'une année sans contracter le typhus.

(110) La contagion du typhus se propage surtout parmi les soldats, lorsque des légions saines passent les nuits dans des chambres ou des greniers où des soldats atteints de typhus étaient couchés auparavant (ceux-ci ayant été transférés dans des hôpitaux militaires); lorsque des déserteurs, qu'on a fait sortir des prisons infectées, reprennent aussitôt rang dans les légions; lorsque les soldats qui gardent les prisons et les hôpitaux négligent de prendre les précautions convenables; mais surtout lorsqu'une armée destinée au siége d'une ville vient à l'occuper tout-à-coup, après qu'elle a été pendant long-temps assiégée et infectée par le typhus.

(111) La contagion du typhus se communique aux flottes quand il arrive un vaisseau infecté, et qu'on permet d'entretenir un libre commerce avec lui. Lind (l. c.) assure même que le mobilier, transporté d'un tel vaisseau à un autre, a suffi pour transmettre le typhus à celui-ci. Il est aussi dangereux de transporter des hommes sur les navires aussitôt qu'ils sont sortis de prison.

(112) « La proporzione degli attacati nei venditori di commestibili supera di gran lunga tutte le altre. » (Zecchinelli, l. c.)

(113) Barker, l. c., p. 547.

(114) « I tifici avuti nella communion ebraica in Padova, durante l'epidemia del 1817, furono tutti della classe dei rigattieri, a riserva di due fanciulle che presero il morbo nell' ospedale ebraico.. » (Omodei, l. c., p. 522.)

(115) « Il nostro tifo dominò epidemico nella classe de' miserabili ; e si vide raro, e direi sporadico nella classe degli agiati. » (Thiene, Bilancio, etc., p. 9.) — « Che la plebe e i miserabili siano bersagliati dai contagi e segnatamente dalla petecchia, assai più degli opulenti ed agiati, e un fatto appogiato a irrefragabili documenti consegnati nella storia di più secoli. » Omodei, l. c., p. 391.)

(116) J'ai peine à en croire mes yeux, quand je lis dans Omodei (l. c., p. 403) : « La carestia non sembra doversi annoverare neppur tra le cagioni capaci di accrescere la suscettività a risentirsi del contagio. » Au reste, je ne prétends nullement que la disette des vivres soit d'une absolue nécessité pour propager le typhus; car je sais que les denrées n'ont

bitations étroites (118), froides (119), les veilles (120), le découragement (121), ont dans la production du typhus est confirmée par l'expérience journalière. On croirait aussi qu'une atmosphère souillée par les miasmes des marais peut favoriser l'influence de la contagion du typhus ; mais rien n'est plus éloigné de la vérité. Car, sous l'influence d'une cause occasionnelle, le typhus (du moins en Europe), à très-peu d'exceptions près (122), se développe également dans tous les lieux (123), et dans tous les climats (124), ainsi qu'en toute saison de l'année (125),

---

jamais manqué dans les épidémies décrites par Gratiolus (l. c., cap. XII, p. 28), Trevisus (l. c., cap. I, p. 7), Roboret (l. c., cap. I, p. 3; cap. V, p. 45), Ramazzini (l. c., §37), Omodei (l. c., p. 402), etc.

(117) Omodei avoue lui-même (l. c., p. 392) : « L'impulizia può bensi prestar occasione al contagio di appiccarsi e mantenersi illeso ... »

(118) Au reste, Omodei dit (l. c., p. 393) que ces terribles cas de mort de soldats renfermés dans des lieux très-étroits, qui sont rapportés par Zimmermann (von der Erfahrung in der Arzneykunde. Zürich, 1763. 1. Th.) et autres, appartiennent plutôt aux asphyxies qu'au typhus.

(119) « Intorno alla mancanza del combustibile, diremo non esser ella capace d'indurre la macchina a generare il contagio, ma poter bensì prestare occasione alla sua propagazione e conservamento... » (Omodei, l. c., p. 399.) Thiene dit très-bien (Storia del tifo, etc., p. 23) : « Io credo che dopo l'affollamento nessun' altra causa tanto influisca allo sviluppo o mantenimento dell' epidemie petecchiali, quanto il freddo. »

(120) Pendant que j'étais médecin en chef de l'hôpital civil de Vienne, il y avait pour concierge un vieillard. Cet homme, se voyant obligé de se lever la nuit pour ouvrir la porte aux médecins secondaires qui demeuraient dans l'hôpital et rentraient tard, avait coutume de leur adresser avec humeur ces paroles assez éloquentes : « Vous cherchez assurément la fièvre d'hôpital? »

(121) On voit par des observations de Lind (l. c.), Larrey (Mémoires de chirurgie militaire, vol. II, p. 321 ; vol. III, p. 19), Johnson (l. c., p. 71, 74) et autres, combien le découragement peut engendrer de maladies parmi les flottes et les armées, et combien une disposition contraire est capable de les détourner. Tout en accordant volontiers la première de ces propositions, je nie cependant la seconde en ce qui concerne les contagions, et je m'en rapporte aux paroles suivantes d'Omodei (l. c., p. 554) : « Ad onta di questi fatti dinotanti la virtù delle affezioni dell' animo et dell esercizio del corpo di fortificare l'individuo contro l'influenza delle cagioni morbose communi, dubitiamo però altamente se la stessa efficacia posseggano di elidere l'azione del contagio. »

(122) On doit rapporter ici les observations des épidémies de typhus qui suivaient le cours des fleuves (Treviso, l. c., cap. II, p. 10), et d'autres qui épargnaient certains endroits (quoiqu'elles régnassent dans les environs). Roboret, l. c.. cap. VIII, p. 117. — Ramazzini, l. c., § 26.

(123) « Nel 1817 la petecchia non rispettò nè il monte, nè il colle, nè il piano, nè i siti umidi e asciuti, precisamente come venne osservato negli andati tempi. » (Omodei, l. c., p. 567.) Hildenbrand prétend (l. c., p. 123) : « Dass die Trockenheit der Athmosphære der Verbreitung dieses Ansteckungsstoffes ungünstig, die Feuchtigkeit hingegen derselben æusserst günstig sey. » Mais l'épidémie de 1536, décrite par Fernel, démontre tout-à-fait le contraire. Schnurrer dit, au sujet de cette épidémie (op. c. 2. B., p. 85) : « In Frankreich konnten die Flüsse trocknen Fusses überschritten werden. Immer noch breitetensich in diesem Jahre die Petechien weiter aus. »

(124) Mon expérience personnelle confirme pleinement l'opinion d'Omodei (l. c., p. 534) : « L'esperienza dimostra che la petecchia mena strage nel nord si bene che nel sud. »

(125) Palmarius (l. c., cap. VIII, p. 392), Dacianus (l. c., cap. VIII, p. 30), Willis (l. c., cap. XIV, p. 113), Treviso (l. c., cap. I, p. 7), Valcarenghi (l. c., sect. III, cap. I, § 254), Ludwig (l. c., vol. I. P. 1, p. 24-26), ont décrit les épidémies vernales du typhus.—Marsil. Cagnatus (l. c., p. 26, 27, 48, 49, 72), Trocher dans Dall' Armi (l. c., P. 1, p. 21), Sarcone (l. c., P. 2, § 314, 317, 351), Valcarenghi (l. c.), celles d'été. — Gleyen (l. c.), Fr.-J. Molitor et H.-J.-A. Mayr (l. c.), celles d'automne. — Et Roboret (l. c., cap. XII, p. 190.), Brandhorst (l. c., § 1), Hilscher (l. c., § 10), Weitbrecht (l. c., cap. I, § 19), celles d'hiver. Ce dernier parle d'un typhus épidémique qui régna à Petersbourg pendant le mois de janvier. On peut citer encore le typhus de Vilna, en 1813, décrit par Sniadecki (l. c.), qui sévissait surtout en janvier et février. J'en

pourvu qu'il y ait le concours d'une constitution annuelle ou épidémique. Car il existe quelque chose d'inconnu (126) dans l'atmosphère ou dans le sol (en un mot dans les choses qui entourent le corps humain) qui ne peut pas, à la vérité, développer par lui-même le typhus, mais qui tantôt empêche, tantôt favorise la propagation de sa contagion; et cela le plus souvent par degrés (127) et suivant des lois inconnues (128). Il est donc d'un médecin prudent de prendre un juste milieu entre ceux qui font dépendre uniquement le typhus de la constitution épidémique, et ceux qui ne l'attribuent qu'à la contagion seule (129).

§ V. *Pronostic.*

1. *Maladie sui generis.*—Quoique le typhus ait coutume de changer d'aspect comme le caméléon, cependant, attendu qu'il présente en tout temps et en tout lieu des caractères certains, déterminés et constants (simulés quelquefois par de mauvais sujets (1)), on l'a regardé à juste titre comme une maladie *sui generis* (2). Ces caractères, exprimés d'une manière générale dans la définition (3), doivent être actuellement examinés en détail, et comparés avec ceux des autres maladies semblables.

2. *Distinction d'avec la fièvre intermittente.* — Pour ce qui concerne la fièvre, quoiqu'on observe quelquefois dans le typhus des rémissions telles qu'on a lieu de soupçonner une fièvre intermittente subcontinue (4), son véritable caractère n'est pas pourtant tellement caché qu'il ne soit possible de le découvrir par un examen attentif (5), surtout d'après les

---

ai observé moi-même un semblable pendant l'hiver de 1807. A cette époque, il m'est arrivé plus d'une fois de voir des paysans qui transportaient aux hôpitaux les soldats affectés de typhus, et allaient avec eux, dans la même voiture, recevoir l'influence de la contagion. C'est donc plus poétiquement que médicalement qu'on a dit : « Die Kælte...., bringet die Ansteckungsmiasmen in gar keine wirkung und Thætigkeit. Sie schlummern; sie ruhen in der Kælte, weil ihr Führer und Geleitsmann abgeht..... sie frieren gleichsam aus, wie gewisse Pflanzen und Thierkeime. » (Hildenbrand, l. c., p. 121.) De ce que pendant l'hiver, surtout dans les pays septentrionaux, les nuits sont très-longues, l'opinion suivante du même auteur deviendrait plus probable (l. c., p. 124) : « Dass..... die typhæse Ansteckung im Dunkeln weit schneller als im Licht um sich greife. » Opinion qui n'est appuyée du reste sur aucune expérience directe. Des épidémies de typhus qui ont duré pendant toute l'année ont été notées par Ramazzini (l. c., § 13), Neucrantz (in Proem.), Omodei (l. c., p. 562.) Un homme célèbre conclut de là : « Che lo sviluppo della febbre petecchiale non abbia alcuna relazione causale nè accidentale colla stagione corrente..... »

(126) Schnurrer lui-même (l. c.), quoique très-porté à trouver des rapports entre les choses qui arrivent contre l'ordre établi dans la nature, et les maladies, a pu à peine cependant appliquer cette propension au typhus. Omodei dit (l. c., p. 385) : « Durante la nostra epidemia non sono occorse nell' atmosfera insolite alterazioni da star con quella in relazione di causa e di effetto. » La même chose avait eu lieu dans les épidémies décrites par Gratiolus (l. c., cap. II, p. 20), Roboret (l. c., cap. VIII, p. 122), Ramazzini (l. c., § 39), etc., et observées par moi.

(127) Ainsi que cela résulte des périodes d'invasion, d'augmentation, d'état et de déclin des épidémies de typhus.

(128) « E superfluo stemperarsi il cervello per comprendere le occulte cagioni di cui si serve la natura per dar moto al singolare procedimento dei mali contagiosi. » (Omodei, l. c., p. 604.)

(129) Omodei dit très-bien (l. c., p. 586) : « La conclusione più naturale che emana dai proposti fatti è adunque, che il contagio non ha forza assolutamente infettante, ma che ha d'uopo di un'altra cagione che disponga la macchina a sentirne l'impressione. »

(1) On lit dans : Nünrberger Correspondenten von und für Deutschland 1822, no. 194., et dans. Henke, Zeitschrift für die Staatsarzneykunde, 4. Jahrgang 1824, p. 213, qu'un tas de vauriens, enfermés dans une prison, simulèrent le typhus, et en avaient d'abord imposé au médecin.

(2) Hildenbrand, l. c., p. 9 (« Eine selbstbestændige und specifische Krankheit. »), Omodei, l. c., p. 65. (« Percioccbè una forma morbosa che constante si mantenga sotto tutte le possibili influenze esterne, non ha bisogno di più per essere sollevata alla dignità di forma specifica. »)

(3) § 1, no. 1.

(4) § 11, no. 2. (11.)

(5) « Nec tamen sese prorsus ita abscondere noverat illa (febris petechialis) unquam, quin aliquam subesse fraudem

avis de Burserius (6). Toutefois, le même auteur a enseigné que le typhus peut venir compliquer la fièvre intermittente (7), ce que mon expérience a confirmé dernièrement (8).

3. *Distinction d'avec les fièvres catarrhales.* — La sécheresse des narines, la rougeur des yeux, une petite toux et des douleurs articulaires qui accompagnent le stade d'invasion du typhus (9), ont donné lieu de le confondre avec les fièvre catarrhales (10). Cette confusion est pardonnable quand il s'agit des fièvres catarrhales insolites qui débutent par la céphalalgie, l'ivresse, les vertiges et la prostration des forces (11), et cela surtout au début de l'épidémie. Nous ne blâmons pas absolument les auteurs à qui il a plu (12) de donner le nom de *fièvre catarrhale*, *pétéchiale* ou *maligne* au typhus qu'accompagne une complication catarrhale inaccoutumée, ou bien aux fièvres catarrhales dégénérant en fièvres nerveuses, mais nous condamnons ceux qui regardent aussitôt comme catarrhale toute fièvre débutant par des symptômes de coryza et de catarrhe, sans avoir égard préalablement à l'affection de la tête, des sens, des forces, aux exanthèmes et à l'état extérieur des malades, ou, ce qui est très-important, sans examiner si le malade ne se serait point exposé au danger de la contagion. Au reste, on ne doit point ignorer que les symptômes catarrhaux, propres d'ailleurs au typhus, s'accroissent quelquefois sous l'influence d'une constitution annuelle ou d'un état

---

suspicio, aut metus foret, quidque mali moris, ac re ipsa diversum vel intermissionis vel remissionis die appareret. Alii namque de immani capitis dolore, alii de ingenti æstu, ac totius corporis lassitudine conquerebantur. Quidam siticulosi aderant et diu vigiles. Haud paucos gravis sopor ut vix excitari potuerint, occupaverat, atque horum neminem salvatum memini. » (Richa, l. c., aph. 2.)

(6) « Ad quæ (paroles de Richa) si animus advertatur, et præterea peticulæ epidemicæ oberrent, et lassitudines spontaneæ processerint, et ea non defuerint, quæ magnos morbos prænuntiare solent, et febris imprimis quotidianæ duplicis typum teneat, quæ alioquin rarissima est, nec perfecta atque indubia integritate potiatur, et accessionum reditus vagus, atque erraticus sit, aut certè non admodum ordinate et regulariter fiat, sudoresque non remissionem tantum subsequantur, sed totam accessionem comitentur, nec ea absolute prorsus desinant, nec satis lateritiæ urinæ respondere videantur, jam ab ipso initio cognosci poterit, subdolam febri inesse naturam, neque antidoto americano quidquam fidendum esse. » (L. c., § CCCXVIII.)

(7) § IV, no. 11. (105.)

(8) « Talvolta la petecchia complicavasi sin da principio colla febbre intermittente, e, senza sovvertire il tipo periodico, si lasciava vincere dallo specifico peruviano, precisamente come venne osservato da Pinaroli a Casal Pusterlengo e da Borsieri a Milano. In altri casi il miasma cedeva il campo al contagio e se ne stava delitescente finchè, terminata la febbre petecchiale, mostravasi con febbre di vario tipo, sovente d'indole perniciosa. che pur richiedeva l'uso sollecito della china. » (Omodei. l. c., p. 127.)

(9) § 11, no. 2. (5.)

(10) Par exemple, la fièvre appelée catarrhale maligne des Allemands, dont parle Burserius (l. c., vol. I, § CCCCIV.) En outre, comme les élèves en médecine établissent ordinairement leur diagnostic sur l'état actuel des malades, ils évitent rarement l'erreur de prendre le typhus commençant pour une fièvre catarrhale. Je me suis toujours attaché dès lors à diriger leur attention sur les suites d'une semblable erreur; car si elle est commise, on ne manquera pas de lui attribuer l'accroissement de la maladie, et à plus forte raison son issue funeste; et quand le malade guérit, on en rendra grâce au hasard et non point au médecin.

(11) P. 1, vol. I, sect. XI, chap. des fièvres catarrhales.

(12) Dern, Diss. de febri catarrhali petechizante superioribus annis infasta. Giess, 1782. — Goelicke, Diss de febre catarrhali petechizante, nunc epidemice grassante. Francf, 1741.—Büchner, Diss. historia et duratio febris catarrhalis inter milites epidemicæ. Erford., 1745. — Cfr, Hoffmann, Med. ration. syst., t., 4, sect. I, cap. X. (Fièvre épidémique exanthématique ou catarrhale.) — Juncker, Consp. med. theor., tab. LXXII (Fièvre catarrhale maligne pétéchizante). — Ludwig, Instit. med. clin. P. 1, cap. I, subsect. II, § 120 (Fièvre catarrhale maligne). — Ellerus, Obs. de cognosc. et curand. morbis, sect. VI, p. 89 (Fièvre catarrhale maligne apparaissant avec ou sans exanthèmes.) —Neifeld, Rat. med. P. 1, subsect. VI, p. 101 (Fièvre catarrhale maligne). — Bianchini, Lettere med. prat. (Fausse fièvre pétéchiale, ou fièvre catarrhale maligne).

particulier des malades. Nous avons surtout observé cette *complication catarrhale* du typhus parmi les soldats, les paysans et autres individus exposés aux vicissitudes atmosphériques et en même temps à la contagion. Elle s'élève fréquemment jusqu'au degré de la phlogose (*bronchite*).

4. *Distinction d'avec les fièvres inflammatoires.* — En outre, il peut survenir, dans quelque stade que ce soit du typhus (13), des symptômes inflammatoires tels que l'on ne pourrait s'empêcher de croire à la présence d'une *fièvre inflammatoire*. Nous voulons parler de la chaleur de la peau, de la rougeur de la face, du pouls grand, de la vibration des carotides, de la tendance aux hémorrhagies, de la couenne inflammatoire du sang, de la soif, de l'urine foncée en couleur et de la constipation. Car, de même que les poisons narcotiques, surtout l'opium, la belladone, la fumée de charbon, peuvent exciter un état inflammatoire du corps humain, de même la contagion typhique (pour ne point parler de celle de la variole, de la rougeole et de la scarlatine) est capable de produire un semblable effet. Mais cet état inflammatoire, ocsionné par la contagion du typhus, diffère entièrement de celui d'une fièvre inflammatoire franche. En effet, la méthode antiphlogistique, convenablement employée, peut enlever celui-ci, tandis qu'elle ne saurait que calmer le premier dans les cas les plus heureux. Et d'ailleurs, en y ayant recours, nous avons à craindre d'aggraver la maladie en déprimant les forces. C'est pourquoi, s'il arrivait de prendre le commencement d'un typhus pour une fièvre inflammatoire simple, on verrait bientôt que la méthode antiphlogistique ne produit pas ses effets salutaires accoutumés. Il faudrait songer dès-lors à la facilité d'une erreur de diagnostic, surtout si le typhus régnait ailleurs. La *complication inflammatoire* de cette maladie se reconnaît aux signes indiqués plus haut, signes d'autant plus importants que le malade est plus jeune, et que sa condition et sa manière de vivre, en même temps que la constitution annuelle, favorisent davantage les maladies inflammatoires.

(13) Cera (l. c.) surtout a enseigné que l'état inflammatoire n'est point étranger à la maladie qui a déjà acquis son entier développement (morbo jam adulto).

5. *Complication du typhus avec l'inflammation des viscères.* — Mais la *complication du typhus avec l'inflammation des viscères* mérite la plus grande attention. Car lorsqu'elle a lieu, le typhus dévie de sa marche ordinaire pour en suivre une anormale, et il induit ainsi en erreur les médecins peu instruits. Honneur, par conséquent, aux auteurs qui se sont efforcés d'éclairer d'une manière spéciale cette partie importante de la science (14)! Le typhus se complique surtout avec les inflammations, 1° lorsqu'il survient chez un malade qui a quelque viscère particulièrement disposé à la phlogose, soit par suite de maladies antérieures, soit à cause d'une structure particulière du corps ou d'un vice héréditaire; 2° lorsque l'influence de la contagion est soutenue par celle d'autres causes déjà propres par elles-mêmes à exciter des phlogoses, par exemple par la chaleur du soleil, l'usage des liqueurs fermentées, les erreurs de régime, les passions déréglées de l'âme, les veilles, l'exercice excessif, le froid (15), une mauvaise méthode de traitement; 3° lorsqu'une constitution annuelle ou épidémique porte son influence sur quelque viscère; et surtout 4° lorsque plusieurs de ces causes agissent à la fois. Les inflammations qui ont coutume de compliquer le typhus ne se reconnaissent souvent qu'à l'autopsie (16). Il faut ajouter les *parotides* (17) et l'*esquinancie* (18), qui, quand elle existe, doit porter à soupçonner une *scarlatine* latente (19). Le diagnostic des inflam-

(14) Wedemeier, l. c. — Hildenbrand, l. c., p. 84-110. — Horn, l. c., p. 50. — Pagenstecher, Pathologisch-therapeutische Darstellung eines typhœsen Fiebers mit localen Entzündungsaffectionen, besonders des unterleibs. in : Harless Rheinischwestphælische Jahrbücher für Medicin und Chirurgie. B. 12, st. 1, p. 130.

(15) Ainsi, la fréquente complication de la gangrène des pieds avec le typhus, paraît surtout provenir de la fatigue et de la congélation chez les soldats.

(16) § III, n° 2 (16-19), no. 3 (26), no. 4 (30, 33, 41, 42, 43), no. 5 (47, 57, 62, 65).

(17) Salius Diversus, l. c., cap. XII, p. 95. — Riverius, l. c., lib. XVIII, sect. III, cap. L.

(18) Ramazzini, l. c., § 20. — Rogers, l. c., p. 7.

(19) Les épidémies de typhus décrites par Valleriola et Ingrassias m'inspirent surtout un semblable soupçon.

mations qui accompagnent le typhus est loin d'être facile. Outre que ces sortes d'inflammations (surtout parce que les malades ne peuvent pas rendre compte de leur état (20)) sont souvent tout-à-fait cachées (21), on ne doit pas même s'en rapporter encore à leurs symptômes considérés en particulier. Il faut se garder principalement de conclure à la présence d'une inflammation parce qu'il existe de la douleur; car la céphalalgie a été très-intense dans plusieurs épidémies de typhus, sans que l'encéphale présentât la moindre trace de phlogose (22). La lésion de fonctions n'est pas un signe plus certain, car on a observé la difficulté de la respiration dans le typhus sans inflammation des poumons (23). La rougeur n'est le plus souvent qu'un effet de la congestion, qu'il faut bien se garder de confondre avec la phlogose (24). Il n'est pas du tout étonnant que, pendant le cours du typhus, il se passe, dans les parties profondes de l'organisme, absolument les mêmes phénomènes qui ont lieu sur la peau, savoir: une exhalation de sérosité, des ecchymoses, des furoncles, des vésicules et la gangrène. Mais si on n'attribue pas toujours ceux-ci à la phlogose, pourquoi le ferait-on pour les premiers? Dès lors, il est d'un médecin prudent de distinguer les symptômes propres au typhus de ceux des inflammations accidentelles. De plus, en admettant la présence d'une telle inflammation accidentelle, on doit se rappeler que toutes les phlogoses ne dépendent point de la diathèse inflammatoire (25). Mais avant tout, il faut distinguer les *inflammations même des viscères* du *typhus*, avec lequel elles ont quelquefois de la ressemblance, ainsi que nous l'indiquerons dans les chapitres de l'*encéphalite* et de la *péripneumonie* (26).

6. *Distinction d'avec les fièvres gastriques.* — L'invasion du typhus par le goût dépravé de la bouche, les nausées, les vomissements, de même que la diarrhée et le météorisme qui surviennent plus tard, rendent très-facile sa confusion avec les *fièvres gastriques*, surtout si ces sortes de fièvres sont accompagnées d'exanthèmes. Nous croyons même que les fauteurs de la doctrine gastrique ont décrit le typhus surtout sous le nom de fièvres bilieuses, et que leurs adversaires ont commis une erreur opposée. C'est vraisemblablement de cette dernière erreur que proviennent en partie les observations qui ont été recueillies sur un typhus tellement bénin que les malades pouvaient rester levés (27). Nous reviendrons plus amplement sur ce sujet, qui renferme une autre question (28). Il suffira de rappeler ici que rien n'est plus propre à faire distinguer le typhus des fièvres gastriques que l'investigation des causes. Mais s'il n'existe aucun indice

(20) « Besonders hæufig war die Entzündung der Lungen; welche jedoch schwer erkannt wurde, wenn sie nicht vollstændig entwickelt war. Die grosse Verletzung des gemeingefühls setzte den Kranken ausser Stand, auf die Local-Entzündung in den Respirationswerkzeugen zu reflektiren. Man durfte daher keine Klage über die schwere Respiration, Beklemmung, Stiche, Schmerzen u. s. w. erwarten. » (Horn, l. c., p. 50.)

(21) Coyttarus, l. c., cap. XXII, p. 534.

(22) § III, no. 2. (24.)

(23) Par Roboret (l. c., p. 165). Cet homme éminent faisait dépendre la difficulté de la respiration d'un vice de l'encéphale et de la faiblesse du cœur.

(24) Barker (l. c.), d'après Macartney, a très-bien éclairé ce point de pathologie générale, par rapport au typhus.

(25) Il est vraisemblable que, dans une maladie accompagnée d'une prostration aussi considérable que dans le typhus, les symptômes de phlogose peuvent provenir aussi de l'atonie. Parmi les modernes, Wilson Philip a admirablement bien traité ce sujet. (A treatise on fevers, including the various species of simple and eruptive fevers. 4 edit. Lond. 1820, pref., p. 7.)

(26) Cependant il ne sera pas inutile de citer les paroles d'Omodei sur ce susujet (l. c., p. 366) : « Le pleuretidi vedute da Pietro Bairo (Opuscule neuf et très-utile sur la peste, Turin, 1507), intorno al 1507, in Piemonte, contagiose per modo che ne morivano sex aut octo, velplures in una domo in modico tempore, erano incontrastabilmente febbri petecchiali accompagnate da flogosi polmonale, e della stessa natura le peripneumonie maligne epidemiche ricorse a Venezia e d'intorno nel 1535 (N. Massa, l. c., tract. III, cap. III, p. 62); à Brescia, nel 1537 (A. Mundellæ Epist. medic., etc. epist. 16, p. 134); quelle toccate ad alcuni luoghi della Germania nel 1565 (J. Schenkii observat. med rar., lib. VI, p. 775), etc. »

(27) Percival, l. c.

(28) No. 7, 8, et surtout 10.

de contagion, qu'une indigestion ait précédé, ou que la saison de l'année et le pays soient favorables aux maladies des viscères digestifs, qu'il n'existe ni symptômes de catarrhe ni une affection particulière du système nerveux, et que les symptômes de la fièvre gastrique continuent à offrir des rémissions marquées, même dans l'état avancé de la maladie, quels que soient d'ailleurs les phénomènes existants, nous ne rapportons point la maladie au typhus. Mais on ne sera point étonné que le typhus lui-même reconnaisse souvent une *complication gastrique*, si l'on considère, soit le rapport sympathique qui existe entre le cerveau d'une part, et l'estomac et le foie de l'autre, rapport auquel paraissent surtout devoir être attribués les nausées et les vomissements, ordinaires dans le typhus, soit la manière de vivre des individus qui sont principalement sujets au typhus, soit enfin l'affection de la membrane muqueuse intestinale, propre à cette maladie, et qui est certainement bien loin de favoriser le travail de la digestion. De toutes les complications gastriques qui accompagnent ordinairement le typhus, il n'en est pas d'aussi fréquente et qui mérite autant d'attention que la complication vermineuse (29); on la reconnaîtra d'après l'histoire que nous en avons tracée ailleurs (30). Mais avant d'admettre une complication gastrique quelconque dans le typhus, il faut bien examiner s'il n'existe point plutôt une phlogose de quelque viscère de l'abdomen. On doit surtout fixer son attention sur la *liénite* (31), dont plusieurs symptômes (épistaxis, vomissement, diarrhée sanguinolente) dépendent aisément du typhus d'une manière directe. D'un autre côté, il faut se garder de conclure aussitôt à l'hépatite sur la seule teinte jaune des malades (32).

7. *Distinction d'avec les fièvres nerveuses.*— Nous avons autrefois, à l'exemple des autres, rapporté le typhus aux *fièvres nerveuses* (33). Et en effet, on conçoit à peine pourquoi une fièvre occasionnée par une cause qui affecte spécialement le système nerveux, et s'accompagne de symptômes qui indiquent l'affaiblissement soit de tout le genre nerveux, soit de quelques-unes de ses parties en particulier (34), ne devrait point être appelée *nerveuse*. Mais, d'un autre côté, si l'on accorde qu'une maladie de l'urètre, accompagnée d'un écoulement de matière purulente, doive être distinguée en blennorrhée contagieuse et simple, selon qu'elle est le résultat de la contagion ou d'autres causes, il faut avouer aussi que les fièvres nerveuses nées de la contagion doivent être distinguées de celles qui sont occasionnées par les autres causes agissant sur le système nerveux. Car, en regardant de près, on voit que le typhus n'est autre chose qu'une fièvre nerveuse spécifique (35), et si, en traitant du genre des fièvres nerveuses, nous n'avons point fait mention du typhus comme d'une de ses espèces, cela a tenu uniquement à la conviction où nous sommes qu'une maladie aussi grave et spécifique, telle que le typhus, réclame un traité spécial, tout aussi bien que la

(29) G. T. Dürr, De febre continua maligna verminosa (Misc. acad. nat. cur., dec. III, a. 5 et 6, p. 188). — Fournier, sur une fièvre maligne vermineuse (Mémoires de Dijon, t. II, hist., p. LXIX.) Hildenbrand (l. c., p. 98) dit : « Eine sehr gewhœnliche gastrische Erscheinung in diesem Fieber, sind jedoch auch die Würmer, und zwar eigentlich die Spuhlwürmer. »

(30) P. 1, vol. I, sect. II, cap. IV. § XXV.

(31) « Hæufig war die Verwicklung mit Milzentzündung. » (Horn, l. c., p. 51.)

(32) « Die Section der am Typhus ictenrodes Verstorbenen zeigte in Hinsicht der Leber keine auffallende Abnormitæt. » (Horn, l. c.)

(33) Dans la première édition de cet ouvrage.

(34) R. Reid (l. c.) désigne approximativement les parties du système nerveux qui sont principalement affectées dans le typhus. Cette tentative, renfermée dans de justes bornes, est louable, surtout si elle se fait comme par conjecture. Mais il est permis de douter que la partie du système nerveux principalement affectée puisse se reconnaître, d'après l'état du sang, qui, dans le cas d'affection cérébrale, présenterait à sa surface une croûte écarlate, tandis qu'il offrirait à sa surface la même couleur que le reste de la masse, et serait recouvert de sérosité, si c'était la moelle qui fût affectée.

(35) Hildenbrand a dit d'une manière très-belle (l. c., p. 7) : « ... Es trat auch der logische Fehler ein, dass anstatt den Typhus als Species zu den Nervenfiebern als Genus zu reduciren, umgekehrt alle Nervenfieber unter dem generischen Namen Typhus vorkamen. »

peste et les autres maladies de ce genre. Au lit des malades, la distinction du typhus d'avec les fièvres nerveuses secondaires sera facile. Car ici, la maladie qui a précédé, savoir, depuis que la fièvre nerveuse s'est développée, éclaire assez le diagnostic. A l'aide du tableau suivant, il ne sera nullement difficile de distinguer le typhus de la fièvre nerveuse primitive lente (36).

Fièvre nerveuse lente.	*Typhus.*
A. Elle attaque les individus délicats doués d'un système nerveux irritable (37).	A. Il n'épargne aucune constitution.
B. Elle reconnaît ses causes excitantes dans les six choses dites non naturelles.	B. Sa cause excitante est la contagion,
C. Elle débute et se développe peu à peu.	C. Son invasion est subite.
D. Elle force à peine le malade à garder le lit avant le septième jour.	D. Dès son début, il oblige le malade à se mettre au lit.
E. Elle a le plus souvent des rémissions qui ont lieu sans ordre.	E. Il présente ordinairement des rémissions régulières.
F. Elle n'est jamais accompagnée d'exanthèmes, ou bien ceux-ci surviennent tard.	F. Il présente ordinairement des exanthèmes avant la fin de la première semaine de la maladie.
G. Elle est rarement épidémique.	G. Il règne souvent épidémiquement.

La distinction du *typhus* d'avec les fièvres nerveuses *primitives aiguës*, surtout quand elles sont caractérisées par la *stupeur*, est beaucoup plus difficile. Les tableaux ordinaires de diagnostic différentiel suffisent à peine pour l'établir. Car le caractère spécifique de la maladie ressort à peine des seuls symptômes, qui n'indiquent rien autre chose que l'affaiblissement du système nerveux; et lorsqu'on a recours à l'étiologie, on court risque de tomber dans une pétition de principes (38).

Fièvre nerveuse primitive aiguë.	*Typhus.*
A. Elle est annoncée par des prodromes qui se prolongent pendant quelques jours.	A. Il se développe tout-à-coup.
B. Elle s'accompagne rarement de symptômes catarrhaux.	B. Il débute presque constamment avec des symptômes catarrhaux.
C. Dans l'état avancé, elle présente la rougeur des yeux.	C. Il est accompagné de la rougeur des yeux dès les premiers jours de la maladie.
D. Elle peut s'expliquer par les causes ordinaires des fièvres.	D. Il ne s'explique que par une cause inconnue, la contagion.
E. Ses stades sont peu marqués.	E. Il a des stades assez distincts.
F. Elle n'est accompagnée d'aucuns exanthèmes, ou bien ceux-ci surviennent tard.	F. Il offre déjà des exanthèmes vers le quatrième jour de la maladie.

(36) Omodei mérite d'être lu sur ce sujet; quoique je ne soucrive pas indistinctement aux opinions qu'il a exprimées aux n. 5, 6 et 15.

(37) Part. I, vol. I, sect. 11, chap. V, § XXXI, 6.

(38) Hildenbrand (Ratio medendi in schola practica vindobonensi, pars altera. Viennæ, 1814, p. 214) a essayé d'établir, à l'aide d'un tableau, le diagnostic différentiel de la fièvre nerveuse et de la fièvre typhoïde. Mais dans cet essai, on donne pour argument de démonstration ce qu'il aurait fallu prouver d'abord. Il faut en dire autant d'une tentative à peu près semblable, faite par Omodei (l. c., p. 60). En outre, il y a ici plusieurs choses qui ne sont pas admissibles, par ex.: « Che il senso di calor mordace manca affatto nella vera febbre petecchiale, tranne dove sia complicata da febbre putrida.. che l'avversione dei cibi animali ed un'

8. *Distinction d'avec la peste. Sujet d'une haute importance.* — Le typhus se distingue de la peste (*) : par la contagion, moins propre à se communiquer et à se propager; par les symptômes catarrhaux, qui lui sont très-ordinaires; par un caractère fébrile beaucoup plus prononcé (en sorte que presque tous les malades sont forcés de garder le lit, tandis que dans la peste plusieurs peuvent se promener); par l'immunité dont il favorise les enfants; par l'absence de bubons et d'anthrax et par une marche plus longue et ordinairement plus douce. Toutefois, ces deux maladies se ressemblent quant au fond (39), et sont, l'une à l'égard de l'autre, ce qu'est la varicelle à l'égard de la variole, la roseole par rapport à la rougeole, et la blennorrhagie contagieuse par rapport à la syphilis. L'expérience prouve que le typhus tantôt précède, tantôt suit la peste (40); mais nous ne croyons point que ces deux maladies puissent dégénérer l'une en l'autre.

9. *Distinction d'avec la suette anglaise.* — Attendu que la suette a paru en Angleterre à la même époque où les épidémies de typhus régnaient en Italie (42), et qu'il ne manque pas d'exemples de typhus accompagnés de sueurs abondantes (43), on a émis l'opinion que la suette anglaise n'était autre chose que le typhus (44). Mais a-t-on jamais observé un typhus, comme la suette anglaise, mortel dès les premières heures de la maladie, répandu, dans l'espace de quelques mois sur une grande partie de l'Europe, entraînant infailliblement la mort quand il est abandonné à la nature, et à peine accompagné de dangers lorsqu'il est convenablement traité? Ajoutez que le typhus est une maladie éminemment exanthématique, tandis que les exanthèmes n'accompagnent pas ordinairement la véritable suette.

10. *Distinction d'avec les maladies pétéchiales.* — De même que les bubons, les anthrax et les charbons, quoiqu'étant des symptômes essentiels de la peste, ne constituent pas cependant par eux-mêmes cette affection, il en est de même aussi des pétéchies par rapport au typhus. Car, pour proclamer la présence de cette maladie, plusieurs conditions exprimées dans sa distinction sont nécessaires, parmi lesquelles la *stupeur* n'occupe pas le dernier rang. Si l'on procède autrement dans le diagnostic, on courra toujours le risque de confondre avec le typhus des fièvres d'une bien moindre gravité : par exemple les gastriques (45), qui sont quelquefois accompagnées de pétéchies. En effet, il manque, ainsi que nous l'avons dit (46), le critérium à l'aide duquel on pourrait distinguer les pétéchies du typhus, d'autres semblables (indiquées déjà depuis long-temps comme fausses (47)). D'un autre côté, combien n'existe-t-il pas de typhus sans pétéchies (48)?

---

inclinazione marcata per le cose acide mancano nella febbre petecchiale non complicata... che la febbre putrida è sempre sporadica... che tutte le evacuazioni, e segnatamente le fecciose, ed il sudore, hanno nella febbre putrida un odore cadaverico, caratteristico, affatto distinto dal sentore che esalano nella febbre petecchiale, etc.

(*) La distinction du typhus d'avec la fièvre jaune est exposée dans le Traité de cette dernière maladie.

(39) Mais s'il est vrai, comme le soupçonne Sydenham (opp. omnia, epist. II, Respons. de lue venerea), « Morbum vegetabilium instar, in alienum a patrio solo transplantatum, europæo nostro non perinde lætari, sed languere in dies et mitioribus fatiscere phænomenis, » le typhus n'est peut-être autre chose que la peste orientale mitigée dans nos climats.

(40) Sydenham, l. c. (epid., a. 1665.)

(41) Orræus, De peste, etc., p. 53. — Short, A general chronological history of the air, weather, seasons, etc., vol. II, p. 436.

(42) « Und nun (1528) triff zum drittenmahl wieder die Petecchienepidemie mit dem Schweissfieber zusammen. » (F. Schnurrer, chr. d. Seuchen, B. 2, p. 74.)

(43) § 11, 2 (9).

(44) J.-B. Montanus, in III, epid. Hipp. sect. explanat., p. 16, a. — Mercurialis, De peste, c. 13, p. 49. — J. Primerosius, De peste, cap. IV, XXVIII, p. 175. — Omodei, l. c., t. I, p. 348.

(45) Cfr. n. 6.

(46) Part. I, vol. I, sect. 11, chap. VII.

(47) Fr. Hoffmann (Opp., de febr., sect. 1, cap. XI) avait distingué les fièvres pétéchiales vraies des fièvres pétéchizantes. Cfr. J.-A. Raymann, Petechiarum mendacium historia, earumque a sinceris differentia (Act. acad. nat. cur., vol. 9, p. 87).

(48) On doit des éloges à Omodei, qui, malgré qu'il voie tout typhus dans les pétéchies, avoue cependant (l. c., p. 106): « Per quanta diligenza mettessimo a ri-

11. *Distinction d'avec les maladies miliaires.* — Ces considérations sur les pétéchies conviennent également aux miliaires. Personne, assurément, ne conclura à l'existence du typhus par l'apparition de cet exanthème, en se rappelant les maladies dans lesquelles il peut survenir. Mais si l'on prétendait placer l'essence de la maladie dans les miliaires, et donner le nom de fièvre miliaire à notre typhus toutes les fois qu'il s'accompagne d'une éruption de miliaire, quel avantage en résulterait-il en définitive? celui, peut-être, de confondre cette affection avec les fièvres rhumatismales, catarrhales, gastriques et puerpérales, qui ne provoquent pas moins souvent des éruptions miliaires. Et que serait-ce enfin si, comme nous l'avons observé fréquemment (49), le typhus présentait chez un même malade des pétéchies et des miliaires en même temps?

12. *Ce qu'il faut penser de l'exanthème spécifique du typhus.* — Cette complication des pétéchies avec les miliaires en a imposé à Hildenbrand (50) pour un exanthème particulier, appelé par lui typhoïde (51), qu'il a voulu faire accepter de force aux autres à l'aide d'injures (52).

§ VI. *Pronostic en général.*

1. — Le typhus est regardé communément comme une maladie très-dangereuse (1). Car si l'on excepte la prophylaxie, la puissance de notre art contre lui est circonscrite dans d'étroites limites (2). En général, un dixième des malades succombent (3). Loin de nous, par conséquent, la prétention de ceux qui, soit par défaut d'expérience, soit par légèreté d'esprit, soit par une certaine forfanterie naturelle, promettent beaucoup

---

guardare la cute dei molti petecchiosi che andavamo visitando nell' epidemia del 1817-18 possiamo candidamente affermare che nella proporzione di otto a dieci per cento, non ci veniva fatto di scuoprire la più lieve alterazione nel calore e nel tessuto della pelle, che accennar potesse neppur un'eruzione latente, proporzione che a Padova, nel 1813, è salita a circa il quarto dei malati (Zecchinelli, l. c., p. 9) a poco meno della metà nei tifici delle carceri di Verona, curati nel 1817, da Berti e Guggerotti Fracastor (l. c., p. 46). »

(49) A l'hôpital de Vienne, depuis 1796-1804, mon propre frère avait été aussi affecté en même temps de pétéchies et de miliaires.

(50) L. c., p. 50.

(51) On trouve chez J.-J. Reuss (Wesen der exantheme, Aschaffenburg, 1814) la description de ce prétendu exanthème. Cfr. H.-J. Marder, Diss. de exanthematis in typho contagioso natura et indole. Bonnæ, 1824.

(52) « Inswischen gibtest Aerzte, welche dieses eigenthumliche Exanthem gæuslich læugnen, und es entweder gar niemals gesehn zu haben vorgeben, oder es für Friesel oder Petechien erklæren. Sie sind zu bedauern : im ersten Fall, weil die Ursache des überblickten Exanthems, das sich am Krankenbette bey jedem normalen Typhus nachweisen læsst nur in Befangenheit oder stumpfheit ihrer sinne liegen kann; im andern falle, weil sie eine schlechte uebung in der Diagnose der Exantheme verrathen » (l. c., p. 52.)

(1) « Dal di 1° di Gennajo 1817 al di 18 di Marzo del 1818; la febbre petecchiale ha spento nella Lombardia 7064 individui. » (Omodei, l. c., t. I, p. 48.) Le nombre des malades « nel citato periodo era di quaranta cinque a cinquanta mila. » (Omodei, l. c., t. II, p. 107.) — « Wenn man einen Ueberblick auf alle Jahrhunderte und auf die Millionen Menschen wirft, welche ein Opfer dieser Typhus-Seuchen werden mussten; so læsst sich leicht einsehen, dass diese Art Krankheit zur Entvœlkerung bisherweit mehr beitrug, als selbst die eigentliche Pest, welche zwar in sich bœsartiger ist, aber weit seltner vorkommt. » (Hildenbrand, l. c., p. 27.) Mais on doit ajouter que la Providence divine a disposé les choses de telle manière que les pertes qu'occasionne le typhus sont promptement réparées par un nombre extraordinaire de naissances (Süssmilch, Gœttliche Ordnung in den Umænderungen des menschlichen Geschlechts. 4. Ausgabe, 2 B. — Kopp Jahrbücher : Der Staatsarzneykunde, 8 B., p. 34, 9 B., p. 250, 10 B., p. 319. — Omodei, l. c., p. 48.)

(2) Keine bisher bekannte, weder rationnelle noch emperische Heilart vermag den ansteckenden Typhus auf eine unmittelbare oder direkte Art zu heilen. » (Hildenbrand, l. c., p. 148.)

(3) Omodei est de cet avis, lorsqu'il dit (l. c., t. II, p. 111) : « L'Hildenbrand fissa al dieci per cento l'ordinaria mortalità di questa malattia; proporzione che non trovammo diversa in alcune epidemie carcerali e campali degli anni passati. »

contre cette affection, et se trompent ainsi eux-mêmes et trompent leurs malades d'une manière honteuse. Qu'on suive plutôt l'exemple de Frédéric Hoffmann, qui, comme nous l'avons déjà dit (4), avoue avec candeur (5) : *Felix harum febrium exanthematicarum eventus atque curatio, non tam in arte* MEDICI', *quantumvis periti atque sagacis, posita, sed potius à corporis natura, bonitate ac vigore et conveniente regimine pendet.*

2. *Pronostic tiré de la condition des malades.* — Mais gardons-nous d'interpréter les paroles du grand homme que nous venons de citer, comme si les athlètes et les autres individus pléthoriques, et chargés d'embonpoint devaient résister plus facilement au typhus; car l'expérience démontre le contraire (6). Toutefois, les personnes douées d'une constitution délicate, d'un système nerveux très-irritable, et qui ont les viscères en mauvais état, en sont aussi violemment affectées. Mais il ne faut point ignorer, quant à ces derniers, que le typhus leur est quelquefois avantageux (7). De maigres qu'ils étaient, ils deviennent souvent surchargés d'embonpoint (8). Toutes choses égales d'ailleurs, ceux qui sont doués d'un tempérament sec, comme on dit vulgairement, qui ont vécu dans la continence, et n'ont point fait abus des liqueurs fermentées, supportent plus facilement le typhus. C'est entre la quinzième et la quarantième année que le typhus fait le plus de ravages : ainsi, cette maladie moissonne la fleur du genre humain (9). Les hommes en sont plus gravement affectés que les femmes (10), (excepté quand elles sont enceintes et en couches (11)). Les riches en souffrent davantage que les pauvres (12), ce qui paraît devoir être attribué en partie (13) à la connaissance plus prochaine du danger (14). Les

---

(4) Part. I, vol. I, sect. II, chap. VI, § XXXVI, 2 (1).

(5) L. c., chap. X, § 1.

(6) M. Gerbez, De febre petechiali melioris constitutionis hominibus funestiore, curata. (Misc. acad. nat. cur., dec. III, a. 4, p. 235.)

(7) Part. II, vol. I, sect. II, chap. XI, § LVII, 4. (33).— Part. II, vol. II, sect. 1, chap. X, § XLIV.—Cfr. G. Bergamini, Storia d'una epilessia periodica, col tipo d'una terzana, guarita al sopragiungere d'un tifo petecchiale (Giornale della soc. med. di Parma, vol. XIV, p. 3.) — S.-G. Hoyer, De epilepsia una cum febre epidemica maligna curata (Misc. acad. nat. cur., dec. III, a. 7 et 8, p. 298.) — R. Lentilius, Aphonia periodica febre maligna solvitur, eaque sublata revertitur (Misc. acad. nat. cur. dec. II, a. 9, p. 345.)

(8) Pour ne point parler de moi-même, j'ai recueilli plusieurs exemples de ce genre.

(9) Circostanza da valutarsi altamente nel calcolare il danno recato alla popolazione da questo contagio. » (Omodei, l. c., p. 48.)

(10) C'est ce que j'ai pu observer du moins dans l'hôpital de Vienne, où j'ai traité un nombre à peu près égal de malades des deux sexes. Les observations recueillies par Treviso (l. c., cap. II, p. 7) et Hildenbrand (l. c., p. 172), sont d'accord avec les miennes : « Weiber überstehen im Durchschnitt den Typhus weit leichter als Mænner. » Les tableaux tracés par Omodei (op. c., t. II, p. 172) présentent, il est vrai, une légère différence de mortalité relativement au sexe, plus favorable en général aux femmes; mais quand on les considère en particulier, on voit que les femmes succombent quelquefois au typhus de préférence aux hommes. C'est ce qui déjà avait eu lieu à Pétersbourg en 1735 (Weitbrecht, l. c., cap. I, § 2). Bien plus, il arrive quelquefois qu'au commencement de l'épidemie, il meurt plus de femmes, et plus tard plus d'hommes (Marcolini, l. c.)

(11) Hildenbrand dit avec raison (l. c., p. 171) : « Die Schwangerschaft und das Wochenbett, vergrœssern doch immer die Gefahr. »

(12) Treviso, l. c., cap. IV, p. 15, cap. VI, p. 37. — Roboret, l. c., cap. I, p. 7, cap. V, p. 45. — Ramazzini, l. c., § 25. — Duncan, l. c.— Percival, l. c., p. 398. — Omodei, l. c., t. I, p. 549; t. II, p. 157.

(13) Cfr. § VIII, n° 1 (3).

(14) « La maggior letalità nei primi (opulenti) sembra procedere dal maggiore sviluppamento dell' intelletto, il quale nel povero compreso dal morbo diviene una facoltà dormente, quando nel ricco educato è uno stromento di timori, di tribolazioni, di tristi presentimenti, e di altri morbosi affetti, i quali alla potenza del contagio la lor propria aggiungono a maggiormente accrescere il tumulto, il perturbamento del corpo. » (Omodei, l. c., t. I, p. 550.) En admettant cette cause, les médecins sont, sans aucun doute, plus dangereusement affectés du typhus que les autres.

habitants des grandes villes sont aussi plus gravement atteints (15). Il en est de même de ceux qui couchent dans les grands hôpitaux (16), qui ne sont point encore acclimatés (17), et qui supportent des misères de toute espèce (18).

3. *Pronostic tiré du caractère de l'épidémie.* — Au reste, le danger plus ou moins grand dont le typhus s'accompagne dépend surtout du caractère particulier de l'épidémie. En effet, dans quelques épidémies, malgré tous les soins imaginables, on sauvera à peine un malade sur sept; dans d'autres, avec moins de soins, peut-être, on en perdra à peine un sur vingt (19). C'est à tort que nous avons enseigné autrefois (20) que les épidémies de typhus sévissent d'autant moins, qu'elles s'étendent davantage; car il résulte des descriptions très-exactes qui en ont été faites (21) que le typhus se répand d'abord furtivement dans les provinces, et qu'il acquiert ensuite de plus en plus de l'intensité (22) (qu'elle perd enfin de nouveau). Cette marche des épidémies de typhus dure ordinairement pendant six, huit, neuf mois (23). L'opinion que

(15) Ainsi, j'ai expérimenté plusieurs fois que le typhus est beaucoup plus dangereux à Vienne qu'à Vilna.

(16) En 1817, le typhus emportait quinze malades sur cent, et davantage dans les grands hôpitaux d'Italie, et cinq seulement dans les petits dépôts. (Omodei, l. c., t. II, p. 140.)

(17) Mes actes cliniques. Ann. II, c. 2, p. 29.

(18) Horn dit très-bien (l. c., p. 42) : « Da wo die Quellen der Verunreinigung am ergiebigsten fliessen, wo Sorgen, Mangel, Hunger und traurige Gemüthstimmung die Kræfte am schnellsten untergraben, im Zustande der Kriegsgefangenschaft, werden die ansteckenden Nervenfieber um bœsartigsten und verderblichsten; so dass sie nicht selten, gleich der orientalischen Pest, den 3, 4 und, 5 der Angesteckten tœdten. »

(19) « Pochi autori tra gli antichi, dit Omodei (l. c., t. II, p. 111), ricordano la relativa mortalità delle epidemie, di cui ci hanno tramandato le istorie. Roboreto per altro dice che l'epidemia di Trento, del 1591, non mieteva più del dieci per cento dei malati (op. c., cap. I, p, 3.) A. Fagnano, nel 1588, guarirono quasi tutti gl' infermi (Treviso, l. c., cap. VI, p. 37.) Nell' epidemia di Napoli del 1764, il dott. Mosca non ha avuto che la mortalità del quattro o cinque per cento (Sarcone, l. c.. part. II, append., p. 663); e a Castiglione, nel 1783, il dott. Secchiana di 50 infermi non ne perdette che uno, e non più di dodici in 200 ne perdette il dott. Tiraboschi nell' epidemia di Bossolo del 1786. (Raccolta d'opusculi, p. 57. 118.) » Le même auteur poursuit savamment, selon sa coutume, ce sujet, plus bas (p. 154-156.)

(20) Dans la première édition de cet ouvrage.

(21) Elles sont dues à Treviso (l. c., cap. II, p. 7), à Jourdan (l. c., trait. I, p. 120), à Ramazzini (l. c., § 13), à Richa (l. c., § 16), à Valcarenghi (l. c., sect. 3, cap. II), à Ludwig (l. c., vol. I, part. I, p. 24 et 26), et à Omodei (l. c., t. II, p. 152 seq.).

(22) Trotter (l. c., vol. I, p. 244) et Omodei développent très-bien ce sujet important : « Si vedrà, dit ce dernier (l. c.) come sotto fallaci apparenze di blandizie al loro principiare i medici ne abbiano spessissimo travisato il vero carattere, e come sul finir siasi da tutti osservato, ch'elleno volgevano a felice terminazione assai più facilmente che non era intervenuto nel periodo di mezzo, ossia nel sommo dell' andamento epidemico. »

(23) In tutta la provincia di Milano non abbiamo veduto la petecchia mantenersi sotto forma epidemica nello stesso paese più di sei mesi; nè dalle storie di altre epidemie ci è accaduto di osservare ch'ella avesse durato più di otto o nove mesi. » (Omodei, l. c., t. I, p. 605). Il ajoute (l. c., t. II, p. 108) : « A Udine, nel 1556, ebbe principio il di 26 di marzo e fine nel novembre dello stesso anno (Daciano, l. c., cap. VIII, p. 98); a Trento, nel 1591, durò dall' ultimo inverno al mese d'agosto (Roboreto), l. c., cap. XII, p. 190); a Roma, nello stesso anno da gennajo a giugno, e nel 1593, dalla meta di giugno al principiar dell' autunno (Marsil. Cagnat., l. c., p. 26, 27, 48, 49, 72); nell' esercito del conte di Essex, che nel 1643, assediava Redingam, dalla primavera all' autunno (Willis, l. c., cap. XIV, p. 113); à Pietroburgo, nel 1735, dal principio di gennajo alla fine di aprile (Weitbrecht, l. c., cap. I); a Eidelberga, dall' autunno del 1734, al mese di marzo del 1735 (Molitor et Mayr, l. c.); a Lipsia, dall' ottobre del 1757, al mese d'aprile del 1758 (Ludwig, l. c., vol. I, part. I, p. 24, 26); a Gross-Theil, da Novembre del 1769, alla metà di giugno del 1770) Lepecq de la Clôture, l. c., p. 91, 1.5); a Napoli, nel 1764, da aprile a ottobre (Sarcone, l. c., §§ 314, 317, 351), etc. »

les saisons n'ajoutent ni n'ôtent rien au danger des épidémies de typhus (24), ne doit point être trop généralisée (25).

4. *Pronostic tiré de la marche de la maladie et de ses complications.* — La marche régulière du typhus annonce plus tôt son heureuse terminaison. Car une marche semblable est l'indice d'une maladie exempte de complications. La phlogose est parmi les complications celle qu'il faut surtout redouter, et cela eu égard à l'importance du viscère affecté. Au reste, il ne s'agit pas seulement de la phlogose en tant que phlogose, mais aussi de ses différents résultats, parmi lesquels les exsudations et la gangrène sont surtout à craindre, à cause du danger pressant dont elles menacent. Lorsque la phlogose ou ses effets affectent une partie moins essentielle, on a à redouter le danger de la métastase (26).

5. *Pronostic tiré des symptômes.* — Les symptômes que le typhus a de communs avec la fièvre nerveuse aiguë doivent être interprétés de la même manière dans l'une et l'autre maladie (27), si ce n'est seulement que, dans le typhus, toutes choses égales d'ailleurs, malgré les plus mauvais symptômes, il y a un peu moins à désespérer que dans la fièvre nerveuse (28) Il en est de même aussi pour le cas opposé (29). Un malade qui se plaint donne de l'espoir (30). Enfin, la maladie est d'autant plus bénigne que l'affectation du système nerveux est moins intense (31). Les évacuations, quelles qu'elles soient, qui surviennent avec allégement des symptômes, sont surtout d'un bon augure, et cela d'autant plus que la maladie est plus avancée. Nous redoutons par-dessus tout les évacuations colliquatives. Viennent ensuite l'anæstasie (32), le décubitus (33), l'ictère (34), les aphtes,

---

(24) « In tutte le stagioni si ebbe quasi analoga mortalità... Il maximum della mortalità in ciascuna provincia ha pur variato in diverse stagioni. » (Omodei, l. c., t. II, p. 151.)

(25) Du moins les épidémies de typhus que j'ai observées à Vilna sévissaient toujours davantage en hiver et au printemps. J'ai vu aussi autrefois, à Pavie, que les malades étaient plus gravement affectés durant les grandes chaleurs de l'été.

(26) « Uebrigen ist hier die Bemerkung nicht zu übergehen, dass der ansteckende Typhus næchst den Pocken unter allen übrigen ansteckenden Fieberarten, die meiste Tendenz zu Metastasen, und in dieser Rucksicht eine sehr hinterlistige Natur habe. » (Hildenbrand, l. c., p. 163.) « Hæufig kamen Metastasen vor. » (Horn, l. c., p. 79.)

(27) Cfr. Part. I, vol. II, sect. 1, chap. V, § XXXI. 3.

(28) Cfr. J. B. Gründel, De febre hungarica desperata, curata (Misc. acad. nat. cur., dec. III, a. 1, p. 97.) — S. Ledel, De singultu in febribus malignis *non* lethali. (Ibid., dec. III, a. 7 et 8, p. 209.) — H. Fr. Delius, Sternutatio admodum frequens cum singultu in febre maligna feliciter tamen decurrente. (Act. acad. nat. cur., vol. VIII, p. 380.) — P. de Sorbait, De floccorum collectione in malignis febribus non lethali. (Misc. acad. nat. cur., dec. I, a. 3, p. 484; dec. III, a. 5 et 6, append., p. 131.) — G. A. Mercklin, De febre maligna cum delirio et floccorum lectione curata. (Ibid., dec. II, a. 1, p. 220.) — Le même, De febre maligna supervenientibus licet gravissimis convulsionibus et continuo accedente priapismo tamen feliciter curata. (Ibid., dec. III, a. 3, p. 256.) — J. G. Grübel, Excretio alvi insensibilis in febribus malignis non semper lethalis. (Ibid., dec. II a. 9, p. 179.) — M. Gerbez, Febris maligna cum vomitu caseoso et convulsionibus epilepticis curata. (Ibid., dec. II, a. 9, p. 104.) — G. Hannæus, Petechiis agonizans, reviviscens. (Ibid., dec. II, a. 5, p. 347.)

(29) Hildenbrand dit avec raison (l. c., p. 173) : « Keine Krankheit ist so wandelbar in den Zufællen, keine so arglistig und zu unvermutheten Verschlimmerungen gen wæhrend der Krisen so geneigt, als diese. » Et Horn (l. c., p. 45) : « Es starben Kranke die noch wenige Stunden vorher Hoffnung zur Heilung gegeben hatten; es starben andere ganz plœtzlich, von denen man mit Wahrcheinlichkeit glauben konnte, dass die kritische Entscheidung erst vielleicht in einigen Tagen eintreten würde. »

(30) « Die ganz stillen Kranken waren in der Regel die gefæhrlichsten. » (Horn, l. c., p. 66.)

(31) Hildenbrand a dit d'une manière admirable (l. c., p. 16) : « Die allerverlæsslichste gute Aussicht eines erwünchsten Ausganges beruhet aber ungezweifelt auf einem sehr mæssigen Leiden des nervœsen Systems. »

(32) Horn, l. c., p. 67 seq.

(33) « Diese Kranken (mit Decubitus) gingen meistens verloren. » (Horn, l. c., p. 50.)

(34) « Die Gelbsucht, welche sich bey

les parotides (35), à moins que le génie particulier de la maladie ne constitue une exception; car dans presque toutes les épidémies de typhus, il y a toujours quelque symptôme qui se présente sous un aspect différent. On peut citer pour exemple les pétéchies, dont l'apparition et le développement réguliers ont amené quelquefois l'heureuse terminaison de la maladie (36); tandis que dans d'autres circonstances, la condition de cet exanthème n'a pas exercé la moindre influence sur son intensité (37). Si quelqu'un a observé que l'apparition de pétéchies a été suivie de la diminution de tous les symptômes (38), il en est d'un autre côté, ou qui, à cause de leur absence, ont regardé la maladie comme plus légère (39), ou qui du moins ont pris pour un bon signe le petit nombre de pétéchies (40). Il n'y a rien de constant sur les pétéchies, si ce n'est qu'elles ne sont jamais critiques (41). Quant à ce qui concerne le pronostic à tirer de la grandeur, de la forme et de la couleur des pétéchies, nous l'avons exposé dans l'histoire spéciale de cet exanthème (42). Il en est de même par rapport aux miliaires (43).

6. *Pronostic de la convalescence.* — La convalescence qui suit le typhus a aussi son pronostic, et même il reste douteux tant que tous les vestiges de la maladie n'ont pas entièrement disparu. La récidive proprement dite du typhus n'est point à craindre, à la vérité (44); mais on doit s'attendre à voir survenir à la suite les affections d'oreilles (45), la céphalée (46) et les maladies nerveuses. Au reste, lorsque ces maux persistent avec une opiniatreté extraordinaire, on doit moins redouter la convalescence que la dégénérescence du typhus en d'autres maladies.

7. *Dégénérescence en d'autres maladies.* — Au nombre de ces maladies sont: la fièvre nerveuse lente (47) (qu'il faut bien distinguer de la fièvre suppuratoire (48)), la céphalée, la stupidité (49),

---

so vielen Kranken einfand, war in der Regel eine sehr bedenkliche Erscheinung.» (Horn, l. c., p. 56.)

(35) « Nachdem die Geschwulst an beiden Seiten 36 bis 48 Stunden gedauert hatte, sank die Entzündungsgeschwulst zuweilen plœtzlich... der Kranke wurde still und starb. » (Horn, l. c., p. 56.)

(36) Ramazzini, l. c., § 17, 21.

(37) Neucrantz, l. c., thes. xi. — Palazzini, Brugnolo, Gobetti, Ramati, Raikem, Bianchi, Barker, Cheyne, Duncan, Bateman, Stocker, Armstrong et moi. Mais il est remarquable qu'Omodei, qui, comme je l'ai dit, fait consister le typhus tout entier dans les pétéchies, finit pourtant lui-même par avouer (l. c., t. i, p. 111): « Che il peteechiale malore non si lascia punto governare dall' esanthema.»

(38) Hasenœhrl, l. c., cap. ii, p. 9. Il est aussi question de soulagement, mais seulement transitoire, après l'éruption des pétéchies, chez Sarcone (l. c., part. § 742.) Cfr. S. Ledel, De variis a petechiis disparentibus, symptomatis. (Misc. acad. nat. cur., dec. iii, a. 7 et 8, p. 153.

(39) Valcarenghi, l. c., § 179, 281. — Berti et Guggerotti Fracastor, p. 46.)

(40) Lang, l. c., § 5.

(41) C'est ce que disent aussi Frédéric Hoffmann, l. c., § 5. — Haen, Rat. med., part. viii, cap. iii, § 1. — Strack, l. c., ap. ii, p. 11. — Althof, l. c., p. 356.

(42) Part. i, vol. ii, sect. 1, chap. des Pétéchies.

(43) Ibid., chap. des Miliaires.

(44) Cfr. N° 8.

(45) Hildenbrand dit prudemment (l. c., p. 173): « Ein Convalescent aus dem Typhus ist so lange nicht als vollkommen gesund zu erklæren, als ein Ohrensausen oder die geringste Belæstigung in den Ohren noch nach der Krankheit zurück geblieben ist. »

(46) J'ai observé trois fois, et cela chez des femmes, dans la convalescence du typhus (qui semblait du reste avoir atteint toutes ses phases) une violente douleur de tête, qui s'est montrée rebelle à tous les remèdes. Ces malades (de l'hôpital de Vienne) sont morts inopinément. A l'autopsie, je n'ai rien rencontré d'entièrement morbide pendant deux fois; une fois, j'ai trouvé de la sérosité épanchée dans les ventricules du cerveau.

(47) On doit vraisemblablement rapporter à cette fièvre les typhus qui durent très-long-temps, par exemple, trente jours, et plus (§ ii, n. 3, (30).) Ensuite, les fièvres rhumatismales, catarrhales et gastriques, dont les convalescents du typhus sont atteints pour s'être exposés au froid et avoir commis des erreurs de régime, dégénèrent très-facilement en fièvre nerveuse. Cfr. Horn, l. c., p. 138.

(48) Surtout si, pendant que le typhus sévit, quelque partie a été prise de phlogose. Cependant la fièvre lente peut tenir aussi dans ce cas, à une inflammation chronique, occasionnée quelquefois par le typhus.

(49) N. 6, (46).

la folie (50), les vertiges (51), l'hémiplégie (52), l'amblyopie et l'amaurose (53), la surdité (54), la carie des dents (55), la phthisie pulmonaire (56), l'asthsme (57), la boulimie (58), les diarrhées chroniques (59), l'ictère (60), les obstructions du foie et de la rate (61), et les lésions des fonctions sexuelles (62).

8. *Deuxième infection.* — Le typhus a cela de consolant, qu'il attaque très-rarement une seconde fois (surtout durant le cours de la même épidémie), et alors il est ordinairement plus doux (63). Car nous pensons qu'il faut attribuer à la confusion du typhus avec d'autres fièvres (64), nerveuses principalement, un

---

(50) J'ai connu un jeune médecin, doué d'un esprit non ordinaire, qui est devenu presque imbécille à la suite du typhus. Cfr. J. De Muralto, De phantasia corrupta post febrem hungaricam. (Misc. acad. nat. cur., dec. II, a. 7, p. 162.)

(51) Horn, l. c., p. 139.

(52) J'ai eu un cas semblable, en 1800, sur un jeune médecin qui était à l'hôpital de Vienne.

(53) Molitor, Diss. de febre contagiosa, maligna et intermittente. — V. Haller, Collect. diss. pract., t. V, p. 216. — G.-Fr. Franckenau, Amblyopia ex febre maligna relicta, in : Misc. acad. nat. cur., dec. II, ann. 3. — Mes actes cliniques, ann. 11, p. 21. — Pendant le printems de 1801, à l'hôpital de Vienne, plusieurs malades étaient affectés d'amaurose, à la suite du typhus qui était alors épidémique : tout effrayé de cette circonstance, j'appelai en consultation Adam Schmidt, comme le plus célèbre ophthalmologiste de l'époque. Celui-ci cherchait la cause du mal dans la position des lits, qui étaient opposés au coucher du soleil, ainsi que cela résulte de la Bibliothèque ophtalmologique, qu'il a publiée de concert avec Himly (2 B., 3 st.). Quant à moi, je regrette maintenant d'avoir négligé chez ces malades l'affection inflammatoire de l'encéphale, fixée vers les gouttières des nerfs optiques.

(54) L'affection catarrhale survenant ordinairement au début du typhus, les parotides à la fin, la facilité avec lesquelles des métatases ont lieu, soit dans la cavité du tympan, soit dans l'organe interne de l'ouïe ; les altérations du cerveau vers l'origine des nerfs acoustiques, rendent amplement raison de la surdité rebelle qui suit le typhus. Je dis rebelle, car la surdité passagère des convalescents à la suite du typhus paraît souvent provenir uniquement de la faiblesse.

(55) J'ai vu quelquefois les dents les plus belles se gâter à la suite du typhus. Cfr. Lanzoni, Maligna febris dentium casu finita (Ephem. acad. nat. cur., cent. 5 et 6, p. 143.)

(56) Quoique le typhus laisse souvent la poitrine en très-mauvais état, il est cependant très-rare qu'il s'agisse de la phthisie pulmonaire franche.

(57) A. Lebenwald, De asthmate flatulento post febrem malignam. (Misc. acad. nat. cur., dec. II, a. 6, p. 188.)

(58) J. M. Fehr. De Puero ἠχέοντι et bulimo. (Miscell. acad. nat. cur., dec. I, a. 2, p. 85.)

(59) Surtout parmi les soldats, comme je l'ai observé à Vilna pendant l'épidémie de 1807.

(60) C'est ce que j'ai vu encore parmi les soldats. Cfr. J. W. Romberg, De febre petechiali, *ictero* superveniente soluta. (Miscell. acad. nat. cur., dec. III, a. 9 et 10, p. 198.)

(61) Hildenbrand, l. c., p. 162.

(62) Idem, ibid.

(63) Aux exemples d'infection typhoïde répétée, rapportés par Roboret (l. c., cap. XII, p. 191) et autres, je ne puis en ajouter que deux qui me soient propres, et que j'ai observés autrefois à l'hôpital de Vienne, sur des infirmiers. Mes observations sont d'accords dès-lors avec celles d'Hildenbrand et d'Omodei. Le premier dit (l. c., p. 135) : « Sie (die Menschen) werden gleichsam gesættiget und für diesen Reiz gænzlich unempfænglich, wenn sie einmal diese Krankheit (Typhus) zurückgelegt haben. Man sicht dieses deutlich bey so vielen Aerzten, Wundærsten, Priestern, Krankenwærtern u. s. w. welche nach einmal überstandenem Typhus ein gewisses Immunitæstrecht erlangen.. » Et l'autre (l. c., p. 134) : « Chi ha avuto una volta la petecchia ha grandissima probabilità di scamparne per sempre, che venendone attacato di nuovo, ne soffre generalmente in grado più mite, che l'immunità a nuova infezione sembra stare in ragione diretta della fierezza del primo attacco, e che le ricadute nella stessa epidemia sono rarissime. »

(64) Bateman (l. c., p. 315), et Armstrong (l. c., p. 230), parmi les autres, se sont rendus complices jusqu'à un certain point de cette erreur, quand ils disent que les convalescents du typhus éprouvent des récidives, toutes les fois qu'ils s'exposent aux vicissitudes de l'air, aux erreurs de régime, etc. Horn a émis une idée singulière (l. c., p. 75) : « Bey manchen kamen die Rückfælle so plœtzlich

grand nombre d'exemples de seconde ou troisième infection.

§ VII. *Prophylaxie.*

1. *Importance.* — D'après l'histoire que nous avons tracée jusqu'ici du typhus, le danger de cette maladie et le peu de ressources que possède l'art pour la guérir deviennent évidents. Il importe donc beaucoup de la prévenir comme la peste.

2. *Difficulté.* — Mais, de même qu'il est plus difficile de se défendre contre les voleurs domestiques que contre ceux du dehors, de même il est beaucoup plus difficile de détourner le typhus que la peste.

3. *Négligence.* — Par-là est expliquée la négligence de la prophylaxie du typhus jusqu'à nos jours, tandis que, depuis plus de trois siècles, il existe des lois contre la peste.

4. *Espérance.* — Cependant, nous ne désespérons point de pouvoir combattre aussi dans la suite le typhus avec un égal succès. Cet espoir est fondé, soit sur le perfectionnement toujours croissant de la société humaine, qui ouvre la voie (1) à beaucoup de tentatives autrefois impossibles; soit sur cette sainte alliance des souverains, d'où a réjailli un bien que les philosophes ont osé à peine rêver autrefois (2); soit enfin sur l'excellence des conseils que peuvent donner les assemblées de médecins contre tout événement, lorsque les premiers magistrats leur prêtent l'oreille.

5. *Littérature.* — Car, quoique les médecins des temps anciens n'aient pas négligé les moyens de détourner le typhus (3), il en est cependant résulté peu d'avantages pour la chose publique. En effet, contre le typhus comme contre la peste (4), ils cherchaient un remède spécifique qui préservât de la maladie (5). Mais J. Storch (6), J. Fr. Glaser (7), S. Kretschmar (8), Ph. K. Hartmann (9), Huber (10), L. W. Gilbert (11), Kühn et Richt-

---

und unerwartet, dass man, nicht die entfernteste Veranlassung dazu entdecken konnte. Es kam mir zuweilen vor, als wenn eine neue Selbstansteckung statt gefunden hætte.

(1) Si Omodei avait vécu seulement pendant un court espace de temps dans une république non encore civilisée, il n'eût point dit (l. c., t. II, p. 1): « La civilità favorisce la propagazione de' contagi. » Car, quoi qu'il soit vrai : « Che l'incivilmento, facendo moltiplicare le relazioni sociali, deve necessariamente far moltiplicare il commercio reciproco, ossia l'occasione che serve a diffendere i contagi » (l. c., p. 2), d'un autre côté, une république policée possède mille moyens d'arrêter la propagation de la contagion, lesquels n'existent pas encore dans les provinces incultes. Ici, plus le peuple est barbare, plus il montre une indifférence stupide contre les dangers qui naissent d'une cause cachée. Comme cette espèce de peuple ne sait pas lire, il est impossible de l'avertir par le moyen de l'écriture. Il n'écoute ni les prêtres, ni les médecins, mais bien les magiciens et les Bohémiens.

(2) Leibnitz et Bernardin de Saint-Pierre (De la paix éternelle).

(3) A. Camille, De pestilente febre (a. 1590 et 1591) præcavenda. Perugiæ, 1608. — C. Mithobius, Kurzer Bericht, wie man sich vor dem jezo regierenden giftigen Fieber verwahren soll. Zell 1618. — Rudolphe, Le préservatif des fièvres malignes de ce temps. Paris, 1619. — A. Guillenius, Consilium, wie Gesunde und Kranke sich in itzt grassirender Hauptschwachheit verhalten mœgen. Cassel, 1632. — J. Eisenring, Prophylaxis et cura febris malignæ epidemicæ. Vorchheim, 1634. — Unterricht für den gemeinean Mann der Pfalz, wie er die ansteckende Hauptkrankheit zu vertreiben habe. Amberg, 1711. — Nœthiger Unterricht, wie bey herrschenden bœsartigen Fiebern die Krankheit abgewandt oder geheilt werden kann. Bern. 1765.

(4) Cfr. Part. I, vol. II, sect. 1, chap. I, § IX, 18, (101).

(5) § 1, 5-8, (26-56).

(6) Nœthiger Unterricht, wie man sich bei grassirenden Fleck-und hitzigen Fiebern zu verhalten habe. Eisenach, 1741.

(7) Nützliches Verhalten bei der izo in Teutschland regierenden Fleckfieberseuche. Hildburghaus. 1758.

(8) Medicinische Anordnung wegen der an vielen Orten grassirenden Fleckfieber. Dresden, 1759.

(9) Sicherungsanstalten und Verwarungsmittel gegen ansteckende Nerven- und Faulfieber. Olmütz, 1810.

(10) Wie man sich bey dem ansteckenden Nerven-und Lazarethfieber und allen Fiebern dieser Klasse zu verhalten habe. Basel, 1813.

(11) Für jeden verstændliche Anwei-

teig (12), H. E. Bischoff (13), D. G. Kieser (14), Parrot (15), Kühn (*), Gimbernat (16), Grafe (17), Schellorn (18) et autres (19), outre les auteurs déjà cités, ont compris qu'il ne fallait nullement compter sur les remèdes spécifiques, mais bien sur la fuite et l'extinction de la contagion.

8. *Fondement de la prophylaxie.* — On a placé le fondement de la prophylaxie du typhus dans la *connaissance prompte de la présence de la maladie.* Pour l'obtenir, il est nécessaire que non-seulement le premier magistrat, veillant à la santé publique, sache quelles sont les maladies qui règnent en ce moment dans les provinces qui lui sont soumises, mais encore que tous les médecins aient toujours connaissance des maladies qui règnent, sinon dans le monde entier, du moins en Europe. Il est vraiment honteux de rencontrer si peu de médecins qui aient une connaissance suffisante de l'état des maladies actuellement régnantes dans les différents pays, tandis que tout marchand ou banquier est à même de rendre compte à chaque instant de la valeur des lettres de change dans les principaux marchés !.... On pourrait cependant obvier à cet inconvénient au moyen d'un journal qui *fît connaître toutes les maladies régnantes dans les différents pays*, et qui serait publié en latin, au centre de l'Europe (20), deux fois par mois, et même plus souvent (à l'aide de correspondances établies avec des médecins, choisis de préférence parmi ceux qui font partie des sociétés médicales, et qui seraient payés pour cela sur les revenus du journal, préalablement muni d'un privilége général, afin de prévenir la contrefaçon). L'apparition d'une épidémie de typhus, soit pétéchiale, soit miliaire (pour ne point parler de la scarlatine, de la rougeole, de la variole, etc.), dans un endroit quelconque, étant ainsi connue, on aurait au moins devant les yeux, à tout événement, le lieu d'où le danger prend son point de départ.

7. *Précautions.* — Mais si, soit à cause

---

sung, wie man es anzufangen habe, um bey bœsartigen Fieberepidemien aller Art sich gegen Ansteckung zu schützen, und der Verbreitung derselben durch Mineral-Ræucherungen Einhalt zu thum. Leipz. 1813.

(12) Versuch einer leichtfasslichen Belehrung und Beruhigung für das Publikum über die jetzt herrschenden Nerven-und Faulfieber. Glogau. 1813.

(13) Hülfsbüchlein für Jedermann zur Verhüthung und glücklichen Bekæmpfung bœsartiger ansteckender und epidemischer Fieber. Frankf. a. M. 1813.

(14) Vorbauungs-und Verhaltungsmaasregeln bey ansteckenden Faulfieber epidemieen. Iena, 1813.

(15) Brief über die Mittel die atmosphærische Luft besonders in ansteckenden Krankheiten zu reinigen. Dorpat. 1813.

(*) Briefe über die Mittel, die athmosphærische Luft bey ansteck. Krankh. zu verbessern. Leipzig, 1813.

(16) Instruction sur les moyens de prévenir la contagion et d'arrêter les fièvres épidémiques. Strasb. 1814. (Traduct. allem., par Bœkmann. Karlsruhe, 1814.)

(17) Die Kunst, sich bey Epidemien gegen Ansteckung zu sichern. Berlin, 1814, 2e édit.

(18) Einige Vorsichtsmaasregeln zur Verhinderung der weitern Verbreitung des jetzt herrschenden Nervenfiebers, vorzüglich für die Bewohner des platten Landes. Bayreuth, 1814.

(19) Anzeige der bewæhrtesten Vorsichtsmassregeln bey dem jetzt auch in der Schweiz hin und wieder herrschenden Nerven-und Spitalfieber. Aus den vorzüglichsten Nachrichten deutscher und schweizer Aerzte, und aus œffentlichen Verordnungen deutscher Lænder. Berlin, 1814. — Anleitung zum Gebrauche der Vorbaaungsmittel gegen ansteckende Krankheiten und der Mittel, die Luft in Krankensælen und Spitælern zu reimgen. Bekannt gemacht auf allerhœchsten Befehl. München, 1815. 8. V. Repertorium für die Pharmac. B. 2. Heft, 2, p. 224 et 253 seq. — Report of the select committee on contagious fever in London; ordered by the house of commons. to be printed 20 th may 1818. — A bill to establish fever hospital, and to make other regulations for the relief of the suffering poor, and for preventing the increase of the infectious fever in Ireland; ordered by the house of commons to be printed, 19th May 1818. — Yule, Observations on the cure and prevention of the contagious fever now prevalent in the city of Edinburgh and its environs. Edinb., 1818. — Dichson, Observations on prevalence of fever in various parts of the united hingdom, and on the eminent utility of houses of recovery. Bristol, 1819.

(20) Par exemple, à Leipsik, à Francfort-sur-le-Mein,

de la proximité, soit par des rapports d'un autre genre, le danger de l'infection pouvait nous atteindre, il faudrait se hâter de faire usage des précautions indiquées en partie ailleurs (21), et appropriées au degré de ce danger (22), sans attendre que les citoyens (assez tourmentés d'ailleurs par les exacteurs des douanes) ne soient plus inquiétés que cela n'est absolument nécessaire.

8. *Précautions concernant les marchandises, les voitures publiques.* — Ainsi, les marchandises suspectes doivent du moins être exposées à l'air libre. En outre, quoiqu'il ne soit point encore prouvé jusqu'ici que la contagion du typhus ait été propagée par le moyen du commerce des lettres, attendu cependant que d'autres contagions semblables (23) se communiquent très-certainement de cette manière, nous conseillons de soumettre aux moyens de précaution ordinaires (24) les lettres venant des pays où règnent des épidémies de typhus. Il suffira de donner aux personnes qui voyagent décemment en voiture ou de toute autre manière une *note d'avis* (25), et de laisser à leur conscience l'usage des précautions qui sont indiquées.

9. *Précautions par rapport aux paysans qui voyagent, aux mendiants, aux vagabonds.* — Mais on doit user de la plus grande sévérité contre les paysans et les ouvriers qui voyagent, et surtout contre les mendiants et les vagabonds. Ce dernier genre d'individus sont suspects de contagion dans toutes les circonstance ; il faut, par conséquent, ou les éloigner, ou les purifier, ainsi que leurs vêtements. On remplira ce but à l'aide d'un appareil disposé à l'entrée des villes, et d'une maison de discipline publique, placée et ordonnée d'après les préceptes qui seront indiqués plus loin (26).

10. *Précautions concernant les auberges et autres maisons.* — Il faut enjoindre aux maîtres d'hôtel de déclarer sans retard, à l'endroit convenable, les voyageurs malades qu'ils ont reçus chez eux ; et lorsque l'épidémie de typhus règne déjà, on doit exiger la même chose de chaque père de famille (27).

11. *Précautions concernant les prisons.* — Les individus condamnés à la prison doivent être purifiés avant d'y être reçus, ainsi que leurs vêtements. Il faut que les prisons soient saines et bien disposées (28) ; qu'elles renferment un hospice, dont une partie soit uniquement destinée au typhus. Avant de mettre les prisonniers en liberté, il faut leur faire laver tout le corps, et ne leur rendre leurs habits qu'après les avoir bien purifiés.

12. *Précautions concernant les hôpitaux.* — Si l'on ne veut point, à l'exemple des Anglais (29), construire à dessein, dans les grandes villes, des hôpitaux

(21) P. I, vol. II, sect. I, c. I, § IX.

(22) Omodei dit avec vérité (l. c., t. 2, p. 72) : « Però, il contagio petecchiale non ha bisogno di provvisioni si tremende come la peste. »

(23) P. I, vol. III, sect. I, c. I, § III, n. 2 (24).

(24) P. I, vol. II, sect. I, § IX, XI.

(25) Voici la formule qu'il faudrait publier dans les trois langues les plus usitées :

« Vous partez d'un pays infecté par le typhus. Quoique vous soyez sain, il pourrait cependant arriver que la contagion de cette maladie fût retenue par vos vêtements, votre linge et vos ustensiles (ainsi que ceux de vos domestiques). Il y a surtout quelque chose de semblable à craindre si vous avez eu des relations avec les malades ou leurs parents. Pour n'être donc pas l'auteur de l'infortune des autres (et peut-être de la votre propre), votre conscience vous impose le devoir rigoureux d'éviter les rapports trop immédiats avec les personnes saines, avant d'avoir bien lavé tout votre corps, et exposé vos vêtements et vos linges à l'air libre. Adieu. »

(26) N° 17.

(27) Omodei (l. c., t. II, p. 120) conseille d'enjoindre « agli agenti municipali d'andare, accompagnati dal cursore communale, a far ogni sera la chiamata nominale dei membri delle famiglie nelle quali si era già, o si sospettava introdotta l'infezione, con obbligo di far la sera stessa la corrispondente relazione municipale, accio la mattina seguente il medico potesse verificare l'indole del male. »

(28) Joseph Frank, Discours sur la police médicale des prisons. Vilna, 1806.

(29) Dimsdale, State of the institution for the cure and prevention of contagious fever in the metropolis, 1803. — Joseph Frank's, Reise nach Paris, London und einem grossen theile des übrigen Englands und Schottlands in Beziehung auf spitæler, Versorgungshæuser, etc. Wien, 1816. Th. 1, p. 246. — Rapport sur les hôpitaux par Howitz. (Ex. ; Bibliotek for læger, 1821, p. 21.)

destinés aux fièvres contagieuses, il faut du moins assigner à ces fièvres une partie des hôpitaux généraux (30). Les salles destinées à cet usage doivent être, autant que possible, exposées à l'air et à la lumière, et spacieuses, de manière qu'il puisse exister entre les lits un intervalle convenable (31). Pendant que les malades sont couchés dans une salle, il faut en purifier une autre restée vide (32), et ainsi alternativement deux fois par mois. Le pavé doit être verni, pour qu'on puisse le laver facilement avec une éponge humide sans laisser de l'humidité (33). Il ne faut point permettre de répandre du sable nulle part (34). Les couchettes doivent être en fer, simples et basses (35), et leur fond garni de linges compactes (36). Lorsqu'on ne peut se procurer des linges de ce genre, nous préférons étendre le lit sur le pavé (37). Les oreillers ne doivent pas contenir des plumes, mais du foin, que l'on brûlera après le renvoi ou le décès du malade. On brûlera aussi la paille des paillasses, et cela en présence des inspecteurs supérieurs de l'hôpital (38). Les couvertures et les draps doivent être mis directement par les infirmiers dans un tonneau portatif contenant de la lessive. On ne les lavera qu'au bout de vingt-quatre heures. Il faut que les blanchisseuses retirent le linge du tonneau dont il s'agit, et le remettent dans la lessive à l'aide de morceaux de bois. On jettera très-promptement l'urine et les matières fécales dans des latrines qui ne servent pas à d'autres personnes. Les ustensiles des salles destinées aux fièvres contagieuses ne doivent servir aux autres malades qu'après avoir été lavés à plusieurs reprises avec de l'eau chaude. Il en est de même des instruments de chirurgie. Les brancards qui ont servi à des malades affectés de fièvre typhoïde ne doivent plus être employés à d'autres usages, du moins avant d'avoir été étalés à l'air libre, lavés et purifiés par la vapeur du soufre, ou de toute autre semblable (39). Il faut dé-

---

(30) Es dürften also wenigstens in den Spitælern eigene Typhus-Zimmer seyn, wo alle Typhus-Kranken und nur Typhus-Kranke beysammen wæren. Hildenbrand, l. c., p. 270.

(31) « .... Die einzelnen Betten sind sozu stellen, dass der settenraum zwischen ihnen eine Breite von 2 1/2 bis 3 fuss, und der Raum zwischen den Fussenden zweyer einander gegenüber stehenden Betten... 6 bis 8 Fuss einnimmt. » (Horn, l. c., p. 145.)

(32) « Die Krankenzimmer werden von Zeit zu Zeit der Reihe nach ganz entleert, um sie desto gründlicher und vollstændiger ausscheuern und Lüften zu kœnnen. » (Horn., l. c.) «Le pareti saranno imbiancate con acque di calce. . » (Omodei, l. c., t. II, p. 102.) — « M. Virey communique un ancien tableau des maladies qui assiégèrent l'armée d'Espagne en 1812, par le docteur Estienne, duquel il résulte que le chlorure de chaux parsemé entre les lits des malades affectés de typhus produisit dans les hôpitaux les plus infects des effets très-avantageux. » (Bulletin des Sciences médicales. 1825, août, p. 374.)

(33) Quand les Allemands renonceront-ils enfin à l'usage de laver le pavé des salles au moyen d'une espèce d'inondation?

(34) « In keinem Zimmer wird sand gestreut, da solcher die schmutz Flecken des Bodens nur bedeckt und tæuscht, die Verdünstung und Entfernung unreiner Feuchtigkeiten erschwert, und den Staub vermehrt, welcher vielen Kranken, besonders Augen-und Brust-Kranken beschwerlich, schædlich eist. » (Horn., l. c., p. 145.)

(35) De cette manière, elles ne coûtent pas si cher, surtout eu égard à la durée.

(36) « Die Bettstellen, die am zweckmæssigsten nicht mit einem hœlzernen, sondern mit einem eben soleicht abzunehmenden und zu reinigenden Boden von Saekleinwand belegt werden..... » (Horn., l. c., p. 147.)

(37) « In Lazarethen, wo diese utensilien in zu geringer menge vorhanden sind, ist es ungleich Besers die kranken einige Tage aut reinem Stroh ohne Bettstellen, ohne Decken, ohne Bettwæsche liegen zu lassen, als ihre Reinigung zu versæumen.... » (Horn., l. c.)

(38) « ... Es ist nottwendig, dass das Stroh, Hechsel und heu aus den Strohlagern der Kranken. je nachdem nach der verschiedenheit der krankheit solches vet runreinigt wird, untei strenger Aufsicht alle 5 10-14 Tage verbrannt und mit reinem vertauscht werde. » (Horn., l. c., p. 153.)

(39) Hildenbrand dit avec raison (l. c., p. 272) : « Es ist nicht gleichgültig, auf welche art die Typhuskranken in das Spital überbracht werden ; und es wære zu wünschen, dass ein eigends hiezu-und blos hiezu bestimmter Tragsessel bestünde.... »

fendre, sous des peines positives, que les voitures publiques servent à transporter aux hôpitaux des malades suspects de contagion fébrile. Si cependant cela arrivait, il faudrait aussitôt purifier la voiture de la manière que nous avons indiquée. Le malade admis, après avoir été dépouillé de ses vêtements et lavé, est revêtu des habits de l'hôpital. Les siens seront retenus et nettoyés. Alors seulement ces habits peuvent être rendus à leurs propriétaires ou vendus, soit après la guérison du malade (40), soit lorsqu'il est mort et enseveli avec précaution (41). On ne permettra pas aux militaires d'aller en congé immédiatement après être sortis des hôpitaux. On n'accordera à aucun étranger l'entrée des salles réservées aux fièvres contagieuses. Dans les hôpitaux militaires mêmes, il faut faire observer cette défense, plutôt au moyen de verroux qu'avec des sentinelles, dans la crainte que les soldats qui descendent la garde ne viennent à communiquer aux quartiers de la ville la contagion qu'ils peuvent avoir gagnée. Si dans certains cas particuliers, il devenait absolument nécessaire de permettre l'entrée des salles dont il s'agit, il faudrait soumettre les personnes, avant leur sortie, à la condition rigoureuse d'une purification. On choisira les infirmiers (42), autant que possible, parmi les individus qui ont déjà été atteints du typhus; et ils n'auront aucune communication avec d'autres personnes avant de s'être préalablement purifiés. Les prêtres, les médecins et chirurgiens ne devront point visiter les malades étant à jeun (43); en entrant dans les salles des fiévreux, ils auront soin de se revêtir d'un habit de toile cirée (44), garni d'un capuchon, et de mettre des pantoufles par-dessus leur chaussure; il est bon de cracher souvent (45); après la visite, ils ne négligeront point de se moucher, de se gargariser la bouche avec de l'eau, de se laver le visage et les mains; alors seulement il est permis de prendre du tabac (46), et jamais durant la visite des malades. En outre, ils feront attention de ne pas rester plus long-temps que cela n'est absolument nécessaire (47) parmi les malades affectés de typhus (ou au milieu des cadavres d'individus qui en sont morts (48)). Qu'ils s'abstiennent de

(40) « Altra precauzione indispensabile è il purgamento personale dei convalescenti. A questo fine importa, negli spedali, fissare un sito appartato di seconda convalescenza, il quale non occorre sia di grande capacità, dovendo i malati non soggiornare più di due interi giorni. Entrando in questo luogo, il convalescente lava il corpo nel bagno, e quindi indossa una veste di colore particolare, o altrimenti segnata acciò non si confonda con altre vesti da ospedale. La precauzione di radere la capellatura è superflua e non esente da qualche pericolo. » (Omodei, l. c., t. II, p. 104.) Je pense absolument de même, mais je ne puis comprendre pourquoi ce même auteur célèbre conseille plus bas (p. 270) la section des cheveux.

(41) Selbst bey Beerdigung dei leichen sollte noch alle Behutsamkeit beobachtet werden. » (Hildenbrand, l. c., p. 272.) Le docteur Heisham (l. c.) pense que l'on doit éviter avec le plus grand soin la frayeur causée par les funérailles. » This leads the author to take notice of some practices in Carlisle, which had a very great effect in that way, particularly the tolling of the deathbell, the invitation to burials by the public crier, and the funeral psalms sung through the streets. As soon, however, has D. Heisham represented the evil tendency of the practices to the learned D. Percy, then deane of Carlisle, they were instantly reformed as far as lay in his power. »

(42) « Dieses Institut soll daher seine eigenen Krankenwærterinnen haben. » (Hildenbrand, l. c., p. 272.)

(43) « Man Besuche diese Kranken niemals wenn man noch nüchtern ist. » (Horn, l. c., p. 167.) « Ueberdiess sollman nie mit nüchternem Magen, nie mit nasskaltem Kœrper einem derley Kranken sich næhern. » (Hildenbrand, l. c., p. 265.)

(44) « Aerzte chirurgen und Prediger müssen sich wæhrend des besücht ansteckender Fieberkranken eines mantels von Glanzleinwand bedienen. » (Horn, l. c., p. 167.)

(45) « Man soll immer am Krankenlager die nase fleissig ausschneutzen und den mundschleim sorgsam auspucken. » (Hildenbrand, l. c., p. 265.) A la seule vue de pétéchies, je me mets à cracher, tant la longue habitude a établi un rapport intime entre ces taches et mes organes salivaires.

(46) « Nicht zu rathen ist der Gebrauch des Schnupftabacks wæhrend des Krankenbesuchs. » (Horn, l. c., p. 168.)

(47) « Die obduction der Nervenfieberleichen muss in freyer Luft und vorsichtig gemacht werden. » (Horn, l. c., p. 167.)

(48) J'ai toujours observé que le ty-

tous les antidotes échauffants (49) comme inutiles; qu'ils vivent suivant leur habitude (50), et qu'ils se persuadent bien que ceux qui, par devoir, sont tenus à un commerce intime avec les malades typhiques, ne sauraient se soustraire au danger de la contagion. Quant à nous, du moins, nous regardons le typhus des hôpitaux comme un tribut inévitable que doivent payer ces sortes de personnes. Qu'elles se présentent donc dans ces établissements armées du courage qui convient à des fonctionnaires publics, comme des soldats intrépides qui vont enlever un retranchement défendu par des machines de guerre, et enfin qu'elles espèrent en Dieu.

13. *Précautions concernant les domiciles.* — Peut-on permettre ou non aux malades affectés de typhus de se faire traiter chez eux? On le peut lorsque la condition dans laquelle se trouvent ces malades est telle (51), que 1° il leur soit possible d'avoir une chambre à part pour eux seuls, et une autre contiguë pour les personnes qui sont chargées de les soigner; 2° qu'ils aient au moins deux garde-malades (soit de leurs parents et amis, soit mercenaires), à qui toute communication avec les autres personnes soit interdite; 3° qu'on puisse empêcher tout le monde, excepté le médecin et le chirurgien, d'avoir accès auprès du malade et des gardes; et 4° que les moyens de satisfaire aux dépenses ne manquent pas. En outre, il faut afficher sur la porte de la maison une inscription indiquant qu'il y a là un malade atteint de typhus.

14. *Hôpitaux temporaires* (ambulances). — Les petites villes et les bourgs étant ordinairement dépourvus d'hospices, une autre question se présente, celle de savoir si les malades typhiques qui, d'après les conditions exigées, n'ont pas la faculté de rester chez eux, peuvent sans inconvénient être transférés dans des hôpitaux éloignés ou non? Il y a bien des exemples de malades qui se sont promptement sentis soulagés aussitôt après avoir été exposés à l'air libre pendant le voyage; mais on en possède un bien plus grand nombre d'autres qui attestent le contraire. Et en effet, nous ne comprenons point comment des malades atteints d'une maladie telle que le typhus, qui s'accompagne de sueurs, d'inflammation des poumons, de céphalée, peuvent être transportés sans inconvénient sur un brancard (52), à une distance de plusieurs milles,

---

phus choisissait de préférence ceux de mes élèves qui étaient le plus zélés. Cfr. Horn. (l. c., p. 166), Hildenbrand (l. c., p. 264). Au reste, on doit blâmer sous tous les rapports l'habitude qui oblige les élèves à choisir les salles des malades pour lieu de réunion, dans les établissements cliniques, à cause du défaut de *cour intérieure*. En général, les malades en éprouvent de la gêne, les jeunes médecins contractent avec les personnes du sexe une familiarité dangereuse, et les élèves spécialement chargés du soin des malades sont troublés dans leur examen. Dans ma clinique de Vilna, ces derniers élèves avaient seuls la faculté d'entrer dans les salles des malades avant l'arrivée du professeur.

49) En effet, bien loin que nous puissions toujours prévenir le typhus par l'usage des toniques, il arrive quelquefois, d'après Ludwig (l. c.. vol. I, part. I, p. 61), que la saignée est un bon moyen prophylactique. Je suis étonné que Horn (l. c., p. 265) ait pu recommander les teintures aromatiques dans ce but, et en même temps les bains tièdes (ibid.). Je n'approuve pas non plus Hildenbrand, quand il dit (l. c., p. 165) : « Es ist immer besser etwas wein oder Brantwein... Zu sich zu nehmen. »

(50) Es ist nich zweckmæssig wæhrend der Dauer der ansteckenden Nervenfieber-epidemieen in der gewœhnlichen Lebensweise bedeutende abænderungen zu treffen. » (Horn,, l. c., p. 169.)

(51) Omodei (l. c., t. II, p. 123) a établi les conditions suivantes : 1° di avere nella propria casa almanco due camere isolate da destinarsi esclusivamente ad uso del malato; 2° di avere due persone disposte a rimanersene con lui sequestrate, sino alla terminazione della malattia in salute o in morte; 3° finalmente di possedere mezzi pecuniari sufficienti per sostenere le spese della malattia, e delle guardie, da eliggersi dal municipio, le quali, giorno e notte, vegliar doveano al mantenimento della contumacia. »

(52) C'est avec raison que M. Savonarola (Practica canonica. De febribus, Venet., 1552, cap. IX, rubr. V, p. 43), Mercurialis (De arte gymnast., lib. IV, cap. VII), Screta (l. c., sect. III, cap. III, p. 295), Lang (l. c., § XI), Armstrong (l. c., p. 98-255), Omodei (l. c., t. II, p. 128) et autres, assurent que l'exercice est nuisible dans les fièvres aiguës en général, et dans le typhus en particulier.

lorsqu'il pleut ou neige, et que le vent souffle (53).

Ajoutez les inquiétudes morales que les malades qui conservent encore leur présence d'esprit doivent éprouver lorsqu'ils se voient arracher violemment du sein de leur famille pour être traînés dans des endroits éloignés et inconnus, et livrés à des mains mercenaires, dans une circonstance où l'on est surtout à même d'apprécier les avantages du *chez soi*. Qu'on se représente en même temps l'état des parents alliés et amis, et leurs efforts pour soustraire le malade à la sollicitude du magistrat (54). Bien plus ! il faut encore tenir compte du danger auquel sont exposés les hommes chargés du transport. On tâchera donc de trouver, dans toutes les petites villes et dans tous les villages où il n'y a pas d'hôpital stable, une maison qui puisse servir à l'établissement d'un hôpital temporaire, dans le cas d'une épidémie de typhus ou de toute autre maladie semblable (55). S'il n'était pas possible de rencontrer une semblable maison, on pourrait, du moins, se procurer des morceaux de bois, coupés et travaillés de manière à servir, par leur réunion, à construire en peu de temps une cabane destinée au même but (56). Des secours de cette nature devraient toujours se trouver prêts dans chaque village, pour les cas de maladie épidémique, de même que des pompes dans un cas d'incendie. Quant à ce qui concerne l'ordre intérieur de l'hôpital temporaire, il faut, autant que possible, s'en rapporter aux préceptes déjà indiqués (57). On devrait permettre aux parents des malades de leur tenir lieu d'infirmiers, sans négliger le soin de la purification, avant la sortie, dans un endroit spécialement destiné à cet usage, et disposé exprès.

15. *Précautions à prendre en temps de guerre.* — En temps de guerre, on pourrait obtenir, d'après une convention préalablement établie entre les parties belligérantes, que les hôpitaux militaires fussent déclarés inviolables de part et d'autre. Les prisonniers doivent être traités comme l'humanité l'exige (58). Si dans leur convoi, qui doit être ordonné d'une manière convenable (59), quelqu'un lais-

---

(53) « Se il trasportare un malato aggravato, sopra un letto di Procuste, e per lo spazio di molte miglia, in ore per lo più notturne, attraverso a strade cattive, esposto alle pioggie, ai venti e a tutte le intemperie; e altronde il trasportalo col mezzo di persone che si fermano in tutte le osterie e che non si guardano dal comunicare con quanti incontrano, e quindi dal propagare il contagio, un tale trasporto cozza direttamente coi principii di carità e di publica igiene. » (Thiene, Bilancio, etc., p. 43.) — « Nell' epidemia lombarda non furono rari i casi d'infermi morti viaggiando o portati agonizanti negli spedali, e ancor freme l'umanità a ricordare che 37 petechiosi miseramente perirono nel viaggio per essersi dal condottiero smarrita. » (Omodei, l. c., t. II, p. 131.)

(54) « Ne mancarono esempii di madri che trafugavano in campagna il figlio per salvarlo dalle incerche dell' agente comunale e del medico. » (Omodei, l. c., t. II, p. 127.)

(55) « I resultamenti che si sono ottenuti dai depositi comunali fatti sapientemente erigere dall' I. R. governo sul principiare del 1818, ne' paesi della provincia di Milano, in cui la petecchia ferveva ancora sotto la forma epidemica, aggiungono il suggello della sperienza ai proposti vantaggi, politici ed economici delle infermerie speziali di cui si ragiona. » (Omodei, l. c., t. II, p. 136.) Le même auteur assure, plus loin (p. 140), que dans les grands hôpitaux des villes, sur cent malades atteints de typhus, il en est mort quinze ou dix-sept, tandis que le même nombre n'a donné que cinq décès dans les hospices ruraux.

(56) Lisez, sur l'utilité des hôpitaux temporaires établis dans des barraques : « Brocklesby (Œconomical and medical observations. Lond., 1764, P. I, p. 66, 69, 75.). Cuming (The naval, military and private practitioner amanuensis, p. 40), Dewar (Observat. on diarrh. and dysent., introduct., p. 12, 13), Omodei (l. c., p. 134), the Edinburgh Review march., 1819, p. 436. — Et Froriep (Notizen ausdem Gebiethe der Natur-und Heilkunde, 4 B., 1823, n. 4.

(57) N° 12.

(58) « Wenn es Daher nicht schon Pflicht der Menschlichkeit erheischte, für die Erhaltung der Gesundheit der Kriegsgefangenen, so wie fur die Behandlung ihrer Krankheiten Zweckmæssig zu sorgen, so erfordert es doch das eigene interesse, da durch die vernachlæssigung dieser Rücksichten eine Menge von Menschen in die grosste Gefahr versetzt werden. » (Horn, l. c., p. 161,)

(59) « Machen hœhere militærische Absichten den Transport der Kriegsgefangenen nothwendig, so... vermeide man den

sait apercevoir des indices de fièvre, il faudrait aussitôt le séquestrer des individus sains, et l'empêcher d'aller plus loin (60). Toute communication doit être interdite entre les citoyens et les captifs (61). Enfin, il faut avoir grand soin que, lorsque des villes fortifiées sont livrées à l'ennemi après un long siége, des communications ne soient pas immédiatement établies entre les assiégés et les assiégeants, et que les vainqueurs n'occupent pas trop tôt ces villes (62). En général, les camps doivent être renouvelés aussi souvent que cela est possible (63).

16. *Moyens de purification.* — L'eau et la chaleur ayant le pouvoir de détruire toute espèce de contagion, il n'est point étonnant qu'on y ait aussi recours contre celle du typhus (64). La crainte que les vapeurs et la fumée auxquelles elles donnent lieu ne puissent devenir dangereuses pour les assistants, parce qu'elles sont chargées du principe contagieux, paraît tout-à-fait chimérique (66). Les fumigations acides, excepté jusqu'à un certain point les sulfureuses (67), n'ont point obtenu, à la vérité, les suffrages des praticiens; mais ce n'a été, sans doute, que parce qu'on en attendait trop de vertu. Cette vertu consiste uniquement à détruire le principe contagieux suspendu dans une atmosphère circonscrite ou adhérente aux vêtements, aux linges, aux ustensiles, mais nullement à empêcher que l'infection ne se communique par le contact.

17. *Appareil destiné à la purification.* — Nous avons dit qu'un appareil était nécessaire pour purifier les personnes, les linges et vêtements infectés par la contagion (69). Cet appareil consiste en un bain (de vapeur, si l'on veut (70)), un endroit pour laver le linge, un siége à fumigations (à l'aide de la vapeur de soufre ou autre semblable), et une construction du toit propre à la ventilation (71).

Transport zu Wasser bey kalter Jahrszeit, lasse, wenn solcher unvermeidlich seyn sollte, die kæhne gehœrig bedecken, versehe sie unter ærztlicher Aufsicht mit hinreichenden Arzneyen und chirurgischen Bedürfnissen, und Richte sich mit der Bestimmung der Stærke der transportes für einem Kahn nach der vorschrift des Arztes bei dem transport zu Lande. » (Horn, l. c., p. 162.)

(60) « Es ist daher gefæhrlich kranke Kriegsgefangene weiter zu transportiren. » (Horn, l. c., p. 162.)

(61) « Bey dem Transport zu Lande vermeide man so viel als mœglich die Berührungmit dem Publicum, lasse das Stroh, auf welchem die Kriegsgefangenen wærend des Transportes lagen, verbrennen, die wagen, auf denen sie lagen, mit kaltem Wasser sorgfæltig abwaschen, und sorge zugleich dafür, dass jene da, wo sie übernachten, nie bey den Bewohnern des Ortes einquartit, sondern in einem dazu angewiesenen locale von hinreichender Grœsse unter strenger Aufsicht übernachten. » (Horn, l. c., p. 164.)

(62) Hildenbrand (l. c., p. 283, dans une note) assure qu'une précaution semblable fut prise avec beaucoup d'avantage, dans la Silésie, en 1813-1814.

(63) « Si autumnali æstivoque tempore diutius in iisdem locis multitudo militum consistat, ex contagione aquarum et odoris ipsius fœditate vitiatis haustibus et aëre corrupto perniciosissimus nascitur morbus, qui prohiberi non potest aliter, nisi frequenti mutatione castrorum. » (Flavius Vegetius, De re militari, lib. III, cap. II.)

(64) Trotter, l. c., vol. I, p. 179. — Omodei, l, c., p. 80-90.

(65) Lind, A dissertation on fevers and infection, 2e édit., c. I, sect. v. L'illustre auteur avait cru auparavant que la fumée préserve de la contagion, ce qui est faux d'après Campbell (l. c.).

(66) Omodei, l. c., t. I, § XXXIII; t. II, p. 85.

(67) Rapport du bureau de santé de l'Angleterre sur les moyens préservatifs des maladies contagieuses. (Ann, de littérat. medicale étrangère, vol. VI.)

(68) Johnson, The influence of atmosphere on the health and functions of the human frame, p. 158. — Nysten, dans le Dict. des Sciences médic., vol. VIII, p. 529. — Annalen der Heilkunst. April, 1812. — Kopp, Jahrbücher der Staatsarzneywissenschaft, 7 B., p. 416. — Hufeland's, Journal der practischen Heilk. November, 1818. — Speranza, dans Annali universali di medicina, 1817, settembre e novembre. — Omodei, op. c., t. II, p. 26-31.

(69) No 10.

(70) A la manière des Russes, le bain de vapeur a cela de bon, en outre, qu'il purifie en même temps la chevelure. Il faut donner un soin particulier à cette partie dans les bains ordinaires, afin qu'elle soit aussi lavée.

(71) Omodei (l. c., t. II, p. 101) propose les moyens suivants : « Questo es-

§ VIII. *Traitement.*

1. *Doit-on l'abandonner à la nature?* — Le typhus étant constitué de telle manière qu'il doit suivre une marche à peu près déterminée (1), et nos efforts contre lui étant peu efficaces (2), les médecins instruits par l'expérience ont établi d'un commun accord : que le traitement de cette maladie (pourvu qu'elle ait une marche simple et régulière) doit être abandonné à la nature (3). Il est évident qu'un semblable précepte est surtout profitable aux pauvres (4) et aux hôpi-

---

purgatoio sarebbe composto; 1° di una camera pel bucato, operazione che per maggior sicurrezza si potrebbe praticare con mezzi meccanici; 2° di un seccatoio, o camera da riscaldarsi con stufe o a vapore per far sentire una temperatura di 30 gradi de Reaum. alle merci dispiegate tutt' all' intorno, sostituendo, se così piace, un forno, o una gran botte da riempirsi di vapore acqueo, mediante adattati condotti di latta, che s'innalzino dal coperchio di due o tre caldaie disposte al fuori della botte stessa, da mantenersi in continua ebollizione; 3° finalmente, di una tettoia per distendere le robe all' aria. Chi avesse fidanza ne' profumi, nell' espurgatoio, dovrebbe procurare un luogo apposito per assoggittare le robe, secondo il grado d'infezione, a 24 o 48 ore di fumigazione innanzi sottoporle agli altri purgamenti. »

(1) § II.

(2) § VI, n. 1 (2).

(3) Roboret n'employait aucun médicament (l. c.. cap. XLVIII) dans les maladies pétéchiales affectant une marche régulière, simple et bénigne. — Dans l'épidémie de trois ans, décrite par Ramazzini, la meilleure de toutes les médecines fut de ne recourir qu'à un très-petit nombre de médicaments, et de laisser la maladie suivre et terminer son cours. Ses paroles à cet égard sont remarquables (l. c., § XXX) : « Sic in hâc febrili incursione omnibus remediis tum internis, tum externis parum proficientibus, satius erat lente festinare et humorum maturescentiam opperiri, spretis querelis adstantium, qui urgebant velis ac remis, ut dici solet, ingruenti tempestati occurrendum et prolatando magnas corrumpi opportunitates, quibus adversis clamoribus medentes non nisi obsistere, intempestiva et incerta remedia prescribendo sibi e manibus victoriam eripi viderunt. »—Richa avait avancé qu'après les premiers jours, rien n'avait paru plus utile que de *s'abstenir de remèdes*, et de temporiser prudemment (l. c., § XXIII, XXIX). — Dans les fièvres pétéchiales qui régnèrent à Vienne (en Autriche) en 1758, dès que le petit-lait ne put plus suffire, tout autre espèce de remède devint egalement insuffisant (Stœrk, Ann. med. 1 aug. 1758, p. 20-23). — Pinaroli arracha des malades à la mort avec le petit-lait seul (l. c.). — Ce ne fut pas avec moins de succès que Camberius employa un traitement très-simple, à l'aide duquel il sauva tous les malades (l. c.). — Burserius, après avoir rassemblé les témoignages des auteurs que nous venons de citer, dit : « Ego pluries, in hujus modi morbo naturæ efficacitatem admiratus sum ; vidique plus prudenter cunctando, quam agendo profectum esse. » (l. c., § CCCLIII), et un peu plus bas (§ CCCLIV) : « Ex his (§ CCCLIII) manifesto eruitur, quam caute et circumspecte curatio peticularum ineunda sit, et quanti referat naturæ obsequentem se ministrum præstare, non dominum. » — Il y a environ cinq ans que j'ai dit que les médecins de France, d'Allemagne, d'Angleterre et d'Ecosse qui ont acquis le plus de réputation à cause de leur succès dans le traitement du typhus abandonnaient la maladie à la nature. (Reise nach Paris, London u. s. w. Wien, 1804. Th. 2, p. 230.) Depuis cette époque, j'ai suivi moi-même cette méthode, dans de justes limites, non sans avantage. (Acta instituti clinici cæsar. acad. vilnens., a. I, II, III.) Bien plus, dans un ouvrage publié dès 1802 (Erlaüterungen der Erregungstheorie, 2 Auflage, Heilbronn.), j'ai surtout conseillé la méthode expectante pour le typhus contagieux. — Hildenbrand adopte la même opinion, quand il dit (l. c., p. 178) : «... Der ansteckende Typhus wird gleich andern Ansteckungsfiebern sehr oft, ohne alle Hilfe der Kunst und der Heilmittel, durch blosse Thœtigkeit der Lebenskræfte selbst geheilt. Ja er wird als einfache Krankheit immer auf diese Art überwunden. » — Horn (l. c., p. 24), dit ; « In der Regel bekommen unsere Nervenfieber-Kranken gar keine Arzneyen. » — Omedei dit, en parlant du typhus qui régna dans la Lombardie, en 1817-1818 (l. c., p. 175) : « Che l'abbondanza dei rimedii era superflua, e forse anco dannosa, stante che non era in facoltà del medico di accorciarne la durata. »

(5) J'ai dit (§ VI, n. 2 (12)) que les riches étaient plus gravement affectés que les pauvres, et cela, en partie, parce

taux (5). En outre, de ce que la nature a un très-grand pouvoir dans la guérison du typhus, on conçoit facilement la raison pourquoi les individus affectés de cette maladie peuvent guérir sous l'influence de méthodes de traitement tout-à-fait opposées (6). Mais une autre raison existe dans les variétés que présente le génie épidémique du typhus, et dans ses complications avec d'autres maladies. Il résulte de là que le précepte de confier le traitement du typhus à la nature ne doit point être pris à la lettre, car il souffre un grand nombre d'exceptions, que nous allons tâcher d'indiquer maintenant.

2. *Expulsion de la contagion.* — Il faut savoir avant tout que, lorsque des individus sains ressentent subitement l'influence de la contagion, comme nous l'avons indiqué (7), on peut quelquefois tenter son expulsion à l'aide de vomitifs (8) ou de sudorifiques (9). A la vérité, ceci n'est point confirmé par l'analogie tirée des autres contagions (attendu que celles-ci ne lâchent jamais leur proie, que la

---

que ces derniers comprennent moins le danger où ils sont. Une autre cause de cette immunité doit être attribuée au défaut d'un traitement mal dirigé ou trop compliqué. Valcarenghi a dit (l. c., sect. III, cap. II, § CCCXLII) : In noscomiis ideo ubi libere magis agere mihi concessum erat, simpliciore hac methodo servata, citius ac tutius ab hoc morbo evasisse ægrotos ut plurimum novi, paucis admodum adhibitis remediis. Hinc dicere semper soleo, nobiles viros eo minus tuto, eo pejus curari, quo magis a simplicitate deflectens medicus illos multiplicibus magisque pretiosis remediis curare coactus est. » — Treviso (l. c., cap. IV, p. 15), et Roboret (l, c., cap. I, p. 5, cap. V, p. 45) se sont exprimés de même. — On ne fera pas mal non plus de lire Kidd (Edinburgh medical and surgical journal, April, 1818), qui a dit avoir pu traiter plus facilement la basse classe du peuple au sein de la malpropreté et de la misère que celle des riches, qui se trouve dans des circonstances opposées.

(5) On peut voir, d'après le tableau publié par Stork (l. c., p. 404), combien les dépenses de l'hôpital affecté aux fièvres contagieuses de Dublin ont diminué par l'introduction d'une méthode plus simple de traiter le typhus, et cela tandis que le nombre des décès diminuait en proportion, au rapport de Barker (l. c.)

(6) D'après Hasenœhrl, dans l'épidémie qui régna à Vienne en 1757-59, les remèdes antiphlogistiques, stimulants, toniques, excitants, cordiaux, sudorifiques, furent employés à peu près avec un égal insuccès (l. c., cap. III, p. 38). — L'illustre Zecchinelli avoue jusqu'à un certain point la même chose (l. c., p. 23). — Pour ce qui me concerne, je puis assurer que je remarque à peine de la différence quant à la *mortalité du typhus*, entre le temps où j'employais la méthode excitante (Cfr., Beschreibung des Nervenfiebers, das unter den jungen Aerzten, welche die praktische Schule in wien besuchen, gegen Ende des Jahrs, 1796 geherrscht hat ; nebst einigen Bemerkungen über die Behandlung des typhus. Gedruckt in der sammlung medicinisch-praktischer Beobachtungen herausgegeben von Weikard. Ulm, 1798) et l'époque actuelle, où j'abandonne plutôt la maladie à la nature. Si maintenant je préfère en général cette méthode à l'autre, c'est que sous l'influence des médicaments excitants, surtout quand ils sont employés de bonne heure, il survient des exacerbations de la maladie, telles qu'on n'en observe nullement de semblables lorsqu'on n'y a pas recours. Il faut bien remarquer cependant, que je n'ai jamais fait usage des excitants ou de l'opium, à la manière brutale de plusieurs autres disciples de Brown. Au reste, toutes les méthodes, quand elles ne sont renfermées dans les limites de la saine raison, peuvent finir par opprimer les forces de la nature, quelque fermes et énergiques qu'elles soient. Nous avons eu depuis long-temps un exemple de ce genre dans la méthode dite *contro-stimulante.* « Nell' epidemia carcerale della stessa città di Vicenza del 1812 (dit Omodei, l. c., t. II, p. 160), della cura blandamente stimolante l'anzi detto prof. Thiene non ebbe che la mortalità del 15 per cento... all' incontro il prof. Rasori, mandato a Vicenza per sovrintendere a quella epidemia, col metodo contro-stimulante, perdè la metà degl' infermi. »

(7) § IV, n° 4. (27).

(8) Prenez racine d'ipécacuanha, 20 grains, tartre émétique, 1 grain. M. à pr.

(9) Prenez esprit de Mindérérus, roob de sureau, de chaque deux onces. M. Le malade (couché dans son lit et bien couvert) en prendra la moitié d'abord, puis le reste une heure après, en ayant soin de boire par-dessus une infusion chaude ou de thé vert ou de fleurs de sureau, avec addition d'une portion de vin, chez les malades non pléthoriques.

maladie n'ait terminé son cours), mais il l'est, soit par notre propre expérience (10), soit par celle des autres (11), dans le cas, du moins, où l'on n'a rien à craindre de l'emploi inefficace d'un vomitif ou d'un sudorifique. Nous avons vu un vomitif administré à une femme irritable, dans le but d'éliminer le principe contagieux du typhus à peine communiqué, provoquer des vomissements qu'il n'était plus possible d'arrêter (12). Dans une autre circonstance, on a observé, au lieu de vomissements, une diarrhée inquiétante (13). La méthode sudorifique employée à contre-temps chez des malades pléthoriques ajoute au typhus la complication inflammatoire et des phlogoses.

3. *Emissions sanguines en général.* — Quoique le typhus ne réclame ni n'admette facilement par lui-même les émissions sanguines (14), il arrive cependant que, durant le cours de cette maladie, il se présente des cas dans lesquels la vie dépend de l'emploi convenable, soit de la saignée, soit des ventouses scarifiées, soit des sangsues : ce que confirment les médecins de tous les temps (15). Mais

---

(10) Plusieurs fois j'ai donné, sur-le-champ, un vomitif, et ensuite un sudorifique, aux médecins et aux infirmiers qui ont manifesté des signes de contagion, gagnée pendant la visite même des malades affectés de typhus.

(11) « Si morbus ex contagio ortus sit, dit Burserius (l. c., § 358.), quantocius venenatum miasma, quod salivali latici adhæsit, aut altius ad ventriculum penetravit, aut inspiratione in pulmones adductum est, emetico medicamento expelli debet; deinde, si quid ejus reliquum est, ut citissime per cutaneam exspirationem, aut sudorem omnino exhauriatur. SIC PLERUMQUE IN IPSO ORTU INCENDIUM EXTINGUITUR. » — Thiene (l. c., p. 92) dit : « Io stesso confermo tale osservazione in varie costituzioni, specialmente in quella del 1806. » En outre, mon père a confirmé cette observation sur lui-même, dans l'épidémie de Gernsbach, rapportée plus haut. Je ne puis comprendre pourquoi Horn a révoqué en doute de semblables faits, qui se passaient aussi sous ses yeux (l. c., p. 108) : « Einige Individuen, 3 bis 6 Krankenwærterinnen, welche sich einbildeten angesteckt zu seyn (obgleich selbes sehr zweifelhaft war) glaubten nach diesem Mittel sich schnell zu bessern. »

(12) A Pavie, en 1793. — (13) Horn, l. c.

(14) Déjà l'on peut voir, d'après Fracastor, ce qu'il faut penser en général de l'usage de la saignée dans le typhus; car il dit, en parlant des épidémies de 1505 et de 1528 (l. c., lib. III, cap. VI, p. 101) : « Sed nec minus circa phlebotomias controversia oriebatur, aliis protinus, et large sanguinem haurientibus, aliis nunquam volentibus secare venam, QUIA VIDISSENT MAJOREM PARTEM EORUM, QUIBUS SECTA FUISSET, VITAM FINIRE. » La saignée n'eut pas plus de succès dans l'épidémie décrite par Richa (l. c., § 36). — Scrinci (l. c., § 1) dit : « Venæsectionem non modo in omnibus febri maligna decumbentibus semel administrabant (id est medici galli), verum octies, decies et ultra, nempe saltem omni die semel, bis, si non ter et ultra longe, donec patiens spiritum exhalasset. » Les observations de Weitbrecht (l. c., § 9), de Brandhorst (l. c., § 28, 29), de Ludwig (l. c., vol. I, part. I, p. 61), de Lepecq-de-la-Cloture (l. c., p. 98-172), d'Huxham (const. a. 1742) et de plusieurs autres, dont Thiene a recueilli les témoignages (Bilancio, p. 59-63), prouvent également le mauvais effet des saignées dans le typhus. Burserius (l. c., § 354) s'exprime ainsi : « Generatim peticulæ per se sanguinis missionem NON EXIGUNT, NEQUE FACILE EAM FERUNT, nisi aliquid accedat quod eam petat. » Et Hildenbrand (l. c., p. 195) : « In vielen, ja gewiss in den allermeisten Fællen des ansteckenden Typhus ist der Aderlass.... ein schædliches Mittel. »

(15) Oddi degli Oddi, l. c., lib. IV, cap. XV, p. 68. — Fracastor, l. c. (« Si corruptio in aliquo primo enata fuerit, si vocatus fueris ad principia, tum secure venam incide, et sanguinem multum extrahe, si reliqua consentiant; quodsi post tertium diem, aut quartum solum accesseris, tum maturius consule : si tamen hominem sanguinis multi præcipue fibrosi præ manibus tibi sors dederit, etiam avide sanguinem haurire; nisi natura tentaverit expulsionem aliquam. ») — Valleriola, l. c., lib. II, enarr. 6, p. 28; lib. IV, enarr. 3, p. 284. — Schenk, l. c., lib. V, p. 767. — Daciano, l. c., cap. XVI, p. 75-77; cap. XXX, p. 127. — Petrus a Castro, l. c., sect. VI, § 1. (« In pulicari igitur febre detrahendus statim sanguis est, per venam sectam, maxime quantum fieri possit ab initio. Est enim hæc operatio tanti momenti ut illa neglecta vix faustum eventum in hac febre vobis liceat sperare.... ») — Roboreto, l. c., cap. XV,

nous n'avons trouvé personne parmi eux qui ait établi d'une manière plus conforme à notre expérience les indications et les contr'indications, sur les différentes manières de tirer du sang, que Burserius (16).

4. *Saignée.* — Ce grand homme conseille la saignée « quand il existe des signes de pléthore, que le malade est à la fleur de l'âge, qu'il jouit d'une bonne constitution, que le pouls est fort, grand (17), dur, *vraiment* véhément; quand il y a douleur de tête aiguë, constante et pulsative (18), ou difficulté de la respiration, avec pesanteur de poitrine, douleur de côté ou crachement de sang, et toux sèche, pénible; quand l'inflammation de la gorge est phlegmoneuse, gêne la déglutition (19), ou, ce qui est pire, intercepte la respiration. » Ajoutez: quand les hémorrhagies spontanées apportent du soulagement (20), et que les affections inflammatoires restent d'ailleurs stationnaires (21). Les circonstances indiquées ne réclament pas seulement la saignée dans l'un ou l'autre stade de la maladie, mais à quelque époque que ce soit (22).

---

p. 241-43. — Marsilius Cagnatus, l. c., cap. VII, p. 54-57. — Ballonius. Epidem. et ephemerid., libr. II; Paris, 1640. Libr. I, p. 51. (« ... HABITA SEMPER VIRIUM RATIONE in morbillis, variolis, immo et in peste, possumus tuto detrahere sanguinem. ») — Sydenham, opp. omnia. Genev., 1716, vol. I, p. 70; vol. II, p. 513. — Hasenœhrl, l. c., cap. III, p. 22-24. — Reil, Memor. clinic., fasc. IV, p. 191. — J.-P. Frank, l. c., p. 137. — Horn, l. c., p. 109. (« Eine Menge von Erfahrungen ælterer und neuerer Zeit haben es ausser Zweifel gesetzt, dass das ansteckende Nervenfieber besonders im ersten Stadium der Krankheit, bei kræftigem und sthenisirtem Habitus, und bei Neigung zu entzündlichen Localaffectionen edler Theile den Gebrauch allgemeiner Aderlæsse gestatte und fordere. ») — Hildenbrand, l. c., p. 196. (« Letzlich kann aber auch manchmal der Aderlass im typhus und besonders im entzündlichen Zeitraum desselben ein erforderliches und wohlthætiges Heilmittel seyn. ») En outre, les médecins italiens qui ont décrit l'épidémie des années 1817 et 1818 (Omodei, l. c., t. II, p. 218), et les Anglais modernes, surtout Clutterbuck, Armstrong, Bateman, A. Duncan, Welsh, Mills, Yule, etc., sont favorables à la saignée.

(16) L. c., § 355.

(17) « Animadvertere vero oportet, pulsum quidem magnum et vehementem interdum VIDERI, nec tamen plenum et durum esse, utpote qui facile pressioni se submittat et cedat. » (Burserius, l. c.) — « Neque pulsus solus, etsi magnus, quidquam significat, quia cito hic plerumque subsidet, ac deprimitur; et multo minus, si ipse in incremento duntaxat accessionum talis videatur, et postea magnitudinem aut robur omittat. » (Idem, ibid, § 356.)

(18) « Neque quilibet capitis dolor, licet molestus, venæsectione eget, plerumque enim spasticus est, ac convulsivus, non a sanguinea congestione, aut phlegmone genitus. » (Burserius, l. c.)

(19) Il a régné à Edinburgh, en 1733, une fièvre pétéchiale qui s'accompagnait d'inflammation de la gorge. La saignée fut salutaire à presque tous les malades. (Ess. et observ. de méd. de la société d'Edinburgh, t. III, p. 27, 28.)

(20) Dans l'épidémie décrite par Trevisus: « Aliquibus sanguinis plurimum erupit, præcipue adolescentibus et adultis, quorum fere nullus periit, et venæsectio conduxit. » (L. c., cap. II, p. 8.) Diemerbrœck, qui n'approuve pas la saignée dans la peste, la recommande dans le typhus (lib. III, De peste, cap. X, annot. 1). « Nos anno 1635, *dit-il*, in vehementissima pestilenti epidemia illud ipsum experti sumus; nam... venæsectiones ter quaterve, imo quinquies, sexies repetitæ, ut et hemorrhagiæ spontaneæ criticæ morbum optime solvebant, qui alioquin vix ullis medicamentis edomari poterat. » Dans celle qu'a décrite Gleyen (l. c., § 11), au contraire, les hémorrhagies spontanées étaient nuisibles, et la phlébotomie eut un mauvais effet.

(21) « .... Nihil accommodatius, nihilque utilius est quam exquirere quinam morbi epidemicas peticulas antecesserint, aut adhucdum vagentur? Si enim antecedentium constitutio, caussæque aliæ proëgumenæ morbos induxerint inflammatorios, ejus videlicet generis quibus sanguinis detractio conveniat, probabile est diathesin sanguinis talem cum peticulis etiam tum complicari, quæ phlebotomiam non modo ferat, sed exigat. » (Burserius, l. c., § 357.)

(22) Roboret, en parlant contre l'opinion préconçue de n'employer la saignée que dans les quatre premiers jours du typhus, dit: « QUOCUNQUE DIE adsunt mittendi sanguinis scopi, virium scilicet robur, ætas et morbi magnitudo, vel saltem futura, sanguis mittendus est, NULLO DIERUM HABITO RESPECTU. » (L. c.,

« Toutefois, alors encore, il faut qu'elle soit modérée et peu abondante, de peur que les forces, ordinairement déjà affaiblies, ne soient détruites (23). » L'endroit à choisir pour la saignée, c'est le bras, ou, lorsque la tête est violemment affectée, la veine jugulaire (24). On juge par l'effet de la première saignée, ainsi que par l'état du sang, si cette opération doit être répétée ou non (25). Les émissions sanguines sont contr'indiquées dans les circonstances contraires et opposées, surtout si les forces vitales sont dans un état de langueur excessif; s'il survient souvent des lipothymies (ne dépendant point d'un état inflammatoire du cœur et de l'aorte); si la chaleur, tant extérieure qu'intérieure, excède à peine l'état naturel; si le malade a été épuisé par sa manière de vivre antérieure, ses travaux et ses souffrances morales; si les pétéchies présentent une couleur noire, livide ou verte, et si le génie général des maladies régnantes est contraire à la saignée (26).

5. *Ventouses scarifiées et sangsues.* — Mais lorsque l'indication de la saignée n'est pas assez évidente, et qu'une affection inflammatoire de la tête, du cou, de la poitrine, et surtout de l'abdomen (27) ou du bassin, réclame des secours, on emploie d'une manière très-sûre ou les ventouses scarifiées (28), ou les sang-

---

cap. xv, p. 250.) De même, Cera : « In pessimis, *dit-il*, circumstantiis venæsectio visa fuit aliquam et insignem præstantiam habuisse. Gravissimis symptomatibus ægrotantes isti detinebantur, MORBO JAM ADULTO, ac præsertim comate somnolento, dirisque convulsionibus, omniaque incassum purgantia, antiseptica, revellentia, chirurgica et pharmaceutica adhibita fuerant. Res certe eo erat deducta ut satius esset anceps quam nullum adhibere remedium. Ter audacter e jugulari septem vel octo cruoris unciis detractis, mirum in modum sopor, convulsio aliaque symptomata brevi remiserunt, ægri ab orci faucibus, ut aiunt, erepti sunt. » (L. c.)

(23) Burserius, l. c. Les médecins qui aiment les extrêmes dans les choses se moqueront d'un semblable conseil; pour ce qui me concerne, j'y souscris entièrement.

(24) Il faut recouvrir l'ouverture avec un emplâtre adhésif, et non point entourer le cou de bandes.

(25) M. A. Plenciz (Abhandlung vom Scharlachfieber Aus dem Lat. ubers. von J. P. G. Pelug., Kopenhagen und Leipzig, 1779, p. 157) rapporte en passant : « Eine solche Fleckfieberseuche ging hier zu Wien in den Jahren 1758 und 1759 den ganzen Winter hindurch im Schwange. Dann die Kranken beklagten sich über gænzliche Mattigkeit, über verschiedene Flusszufælle und heftige Kopschmerzen; der Puls war schwach und im Anfange der Krankheit fast immer natürlich; wurde in solchen Fællen zur Ader gelassen habe ich das Blut allezeit speckicht und sehr dick und zæhe gesehen, aus welcher Ursache ich zwey zuweilen auch drey Aderlæssen zu veranstalten pflegte, wodurch und nebst andern schicklichen Hitze dæmpfenden Mitteln, ich zuwege brachte, dass beinahe alle, die meiner Sorge anbetraut gewesen, hergestellt wurden. Andere mit eben dieser Petetschenkrankheit Behaftete aber, denen nicht zur Ader gelassen worden war, wurden am fünften oder siebenten Tage schlafsüchtig und phantasirten, und am elften oder vierzehnten Tage kamen Convulsionen dazu und die Meisten starben. » Burserius dit encore très-bien (l. c., § 357) : « Summa rei totius in eo consistit quod ubi bene tolerata est, ac profuit venæ incisio, sanguis firmiori nexu cohærebat; diffluebat vero solutus et laxus ubi ex ea detrimentum acceptum est. »

(26) Si les maladies qui avaient précédé, « fuerint gastrici, biliosi, colliquativi, uno verbo, ut vocant, putridi, et tempestas et aliæ causæ proegumenæ non defuerint, quibus scilicet sanguis depravatur atque ad dissolutionem liquationemque provehitur, non sine causa credi potest similem peticulis diathesin inesse, quæ sanguinis missionem prorsus recusat, rejiciatque. » (Burserius, l. c., § 357.)

(27) L'expérience m'a appris que les phlogoses abdominales développées dans le cours du typhus, toutes choses égales d'ailleurs, réclament plus rarement la saignée et beaucoup plus souvent les sangsues que celle de l'encéphale, du cou et de la poitrine. On a vu aussi que Burserius, en parlant des indications de la saignée dans le typhus ne fait nullement mention des phlogoses des viscères abdominaux.

(28) Ramazzini, Burserius, Trolli, ll. cc. Il n'est point nécessaire de recourir aux ventouses pour scarifier; car l'incision d'une veine, par exemple la frontale, suffit. Ces incisions des petites veines, très-employées par les anciens, peuvent remplacer les sangsues.

sues (29), auprès des endroits qui entretiennent des rapports avec les parties principalement affectées, en ayant soin d'user de ces moyens dans de justes bornes (30), et en les répétant suivant les cas (31).

6. *Avertissement.* — En prescrivant les évacuations sanguines de tout genre, nous devons nous rappeler qu'elles n'ont point pour effet de guérir la maladie, mais uniquement de détruire la complication. Dès lors, on conçoit qu'il faut en cesser l'usage aussitôt que leur but est atteint.

7. *Vomitifs.* — Outre l'usage des vomitifs pour expulser le principe contagieux (32), il est encore nécessaire de recourir à ces moyens lorsque, soit le genre de nourriture dont le malade usait avant l'invasion de la maladie, soit des symptômes gastriques (33), soit des perturbations morales antérieures, la colère surtout, soit enfin une constitution annuelle particulière, rendent probable que l'estomac est rempli de saburres, ou que le duodénum et le foie sont obstrués par des matières bilieuses. La maladie affecte une marche d'autant plus bénigne, dans ces circonstances (34), et on a d'autant moins à redouter la phlogose des viscères abdominaux (35) que la complication gastrique est plus promptement détruite. Mais on doit aussi combattre cette complication plus tard (36), car, bien que

---

(29) Les évacuations sanguines, à l'aide de sangsues appliquées à l'anus, étaient un moyen tellement sûr entre les mains de Salius Diversus, dans la fièvre pétéchiale de 1584, « ut, *dit-il*, etiam languentibus viribus in tali casu summa cum utilitate a prudente medico administrari possit... vires, ait, quæ conciderant, roborantur, pulsusque qui parvus et languidus erat, major statim ab hac evacuatione et vehementior factus est. » (l. c., cap. 21, p. 175.) Il en était ainsi quand il existait un état inflammatoire des viscères abdominaux et du bassin. Lorsque la tête était gravement affectée, le même Salius appliquait des sangsues à la face interne des narines, et il disait : « Plurimos morti proximos et fere solo prognostico derelinquentes, ex hoc unico remedio salvatos fuisse. » (l. c., p. 215.) Et Roboret : « In phrenitide, ubi potissimum alicujus inflammationis jam confirmatæ indicia adsunt, hirudines post aures applicitæ, vel etiam venæ frontis sectio adhibita plurimum conferunt. » (l. c., cap. XVII, p. 334.) — Les témoignages des modernes en faveur de l'usage des sangsues dans le typhus sont tellement nombreux qu'il est impossible de les rassembler. Il nous suffira de rapporter celui de Horn, qui dit (l. c., p. 115) : « Hæufig habe ich die Blutegel bey den entzündlichen Localaffectionen, dem leidenden Theil so nahe wie mœglich appliciren lassen, und auch in diesen fællen von ihrem Gebrauche den grœssten Nutzen gesehen. Ich Rechne hieher die Zufælle, welche eine Entzündung der Milz, des Kehlkopfs, des Magens, der Gedærme, Brusthaut u. s. w. wahrscheinlich machen. »

(30) Ceux-là abusent des sangsues, qui les emploient ou à la place de la saignée, ou contre toute espèce de douleurs, ou en si grande abondance qu'elles amènent la prostration des forces.

(31) Outre les auteurs cités, Treviso (l. c., cap. II, p. 8) et X. Manetus (Consulto con annot. e aggiunte, p. 38. Firenze, 1781) ont encore établi les indications qui réclament les saignées locales dans le typhus.

(32) N° 2.

(33) P I, vol. I, sect. II, chap. IV.

(34) « Man kann aus vielfæltigen Beobachtungen darthun, dass ein im Anfange gegebenes, gutgewæhltes Brechmittel dem Typhus in seinem ganzen Verlaufe einem gutartigen Charakter ein drücke... » (Hildenbrand, l. c., p. 188.)

(35) Les paroles de Morgagni sont remarquables sous ce rapport (op. c., epist., LXVIII, 3.) : « Ob malignam enim materiæ acrimoniam ventriculum et intestina irritantem inflammatio demum illa fiebat, quæ in visceribus reperta est. » On lit en outre dans Malouin : « Le collége des médecins de Rouen décida que... il fallait purger par haut et par bas.... écartant l'idée d'inflammation, qui ne subsistait pas, ou qui n'était qu'accidentelle. » Morgagni dit encore (l. c.) : « Sapienter igitur atque utiliter medicorum rothomagensium collegium non attendendam tum inflammationem statuit, quæ aut nulla initio erat, aut ex accidenti in progressu oriebatur; sed materiæ acerrimæ e primis viis educendæ esse operam dandam : ab hac enim, si intus relinqueretur, irritationem permanentem multo magis quam transeuntem ab evacuantibus præsertim mitioribus esse timendam. »

(36) Je dis avec Hildenbrand (l. c., p. 189) : « Ich weiss sehr viele Fælle, wo ein noch in spætern Tagen (nach den 5ten des Fiebers) gegebenes (Brechmit-

nous soyons persuadé que les éloges donnés autrefois aux vomitifs dans notre maladie (37) ont été dus en partie à la confusion qu'on en a faite avec les fièvres gastrico-nerveuses ou putrides, et que nous ne puissions souscrire en aucune manière, d'après un célèbre médecin (38), entre autres, à la coutume reçue, et approuvée dernièrement (39), de commencer le traitement du typhus par l'administration d'un vomitif, nous nous abstiendrions cependant avec peine de l'emploi des vomitifs dans les circonstances indiquées plus haut (40). D'un autre côté, les préceptes suivants doivent être religieusement observés : *Sed non omnis vomituritio saburram gastricam significat. Sæpe enim in morbis exanthematicis, ut pluries admonui, vomitus ex nervorum irritatione est, et tum eruptione exanthematum facta, continuo sedatur. Interdum etiam ab aucto sanguinis motu per vasa ventriculi, aut ab ejusdem congestione, aut ab aliqua epigastrii inflammatione dependet. Utroque in casu emetica, ut manifesto patet, exulent oportet. Exulent etiam, si qua emetici usum prohibent, nec, ubi indicantur, in plethoricis propinentur, nisi præmissa sanguinis evacuatione* (41).

8. *Des purgatifs.* — Si les intestins sont gorgés d'impuretés, de fèces et de bile, outre l'emploi des lavements, il faut recourir à celui des purgatifs. Et comme ils ont pour effet d'enlever la complication gastrique, ils conviennent très-bien dès les premiers jours de la maladie ; car lorsque la maladie est plus avancée, cette médication a un résultat moins salutaire, à moins que, la tête étant gravement affectée, on ne l'emploie comme révulsive. Il convient surtout de recourir aux cathartiques vers la fin de la maladie, lorsqu'il est reconnu, d'après le caractère particulier de l'épidémie, que la crise ordinaire au typhus a lieu par les selles (42). Quelle que soit la cause pour laquelle on a recours aux purgatifs dans le typhus, on doit prendre garde de provoquer ou le dévoiement (auquel les malades ont d'ailleurs de la tendance), ou un état inflammatoire du tube intestinal (43) (qui est excessivement redoutable). On aura de la peine à éviter de pareils dangers, si l'on n'a soin d'administrer des cathartiques très-doux (la pulpe de tamarin, la manne, la rhubarbe), à petites doses. — Mais il faut s'abstenir des sels neutres, attendu qu'ils sont irritants, provoquent la sécrétion de l'urine, et empêchent la crise d'avoir lieu par la peau (il en est de même du nitre). Les médecins qui recommandent en général l'usage des purgatifs dans le typhus (44) ont été aveuglés ou par des hypothèses (45), ou par quelque épidé-

---

tel) die vortheilhaftesten Wirkungen æusserte. »

(37) J. G. Grübel, De febris malignæ curatione per sola vomitoria. (Misc. acad. nat. cur., dec. III, a. 5 et 6, p. 298.) — Chr. H. Schæffer, Diss. de vomitoriorum usu in febrib. malign. Duisb., 1792.

(38) « Es ist daher eine Art von rationeller Empirie, wenn im Anfange des Typhus die Brechmittel zu hülfe gezogen werden. » (Hildenbrand, l. c., p. 188.)

(39) Quarin, Method. medend. febrium. (« Non certe in omni febre putrida ex contagio orta, ut quidam suadent, emeticum est porrigendum. ») Cfr. Westphal, Diss. de limitandis laudibus vomitoriorum in febribus malignis. Gryphisw., 1775.

(40) Ces circonstances s'étant rarement présentées dans l'épidémie de typhus de 1813-14, je ne suis point surpris d'entendre dire à Horn (l. c., p. 108) : « Wenn ich die Resultate dieser Beobachtungen zusammenfasse, so glaube ich den Brechmitteln für diese Fælle den Werth nicht beilegen zu dürfen den man ihnen bisher ertheilt hat. »

(41) Burserius, l. c., § CCCLVIII.

(42) L'épidémie qui eut lieu à Turin, en 1720, offrit un exemple semblable. « Profecto, dit Richa (l. c., § 23) quotquot ab hac febri, fati ope vel medici, evasere (haud paucos autem evasisse memini), hosce utique omnes sponte oborta ventris turbatio, eaque critice ad perfectam usque judicationem recurrens, integre absolvit. »

(43) Les purgatifs, dans ce cas, « non revellunt, sed fluxionem potius ad partem adaugent. » (Roboreto, l. c., cap. XVI, p. 316.)

(44) Strack, l. c. — Hamilton, Observations on the utility and administration of purgative medicines in several diseases. Edinb., 1805, cap. I. Il existe une traduction allemande de cet ouvrage, sur la sixième édition, par J. Müller. Leips., 1823.

(45) Strack, considérant les pétéchies comme un résultat de la cacochylie des premières voies et d'un mucus visqueux adhérent aux intestins, conseille les pur-

mie ayant un caractère spécial (46).

9. *Suite du même sujet.* — Le calomel mérite aussi d'être rangé parmi les cathartiques appropriés à la complication gastrique. Cependant, comme le mercure ne convient point dans le typhus (47), nous n'y avons recours que quand il existe une complication vermineuse. Nous préférons même ne rien faire contre les vers, à moins qu'ils ne viennent à provoquer quelque symptôme grave pendant le cours du typhus (48).

10. *Aspersions*, *lotions froides.* — Nous avons conseillé les aspersions ou les lotions d'eau froide contre les fièvres nerveuses (49), nous les recommandons dans des cas analogues à bien plus forte raison encore dans le typhus, avec d'autres auteurs; je dis à plus forte rai-

---

gatifs même les plus énergiques. Burserius réprouve, comme il convient, une semblable hypothèse et le genre de médication qu'elle réclame (l. c., § CCCLVIII).

(46) Déjà, dans la première édition de cet ouvrage (p. 204), j'avais dit que la méthode d'Hamilton ne devait être adoptée qu'avec beaucoup de réserve, attendu que l'auteur, d'après les bons effets obtenus par les purgatifs dans quelques épidémies de typhus, paraissait avoir tiré la conclusion qu'il devait toujours en être ainsi. Hildenbrand (l. c., p. 198) soupçonne qu'Hamilton a confondu les fièvres bilieuses avec le typhus, quand il dit: « Und daher mag dann das unverdiente Lob der Purgiermittel in dieser Krankheit entstanden seyn, das. J. Hamilton und andere denselben unbedingt beylegten. » On voit encore qu'Hildenbrand a eu des idées exactes sur l'emploi des purgatifs dans le typhus, par un autre endroit de son ouvrage (p. 197), où il dit: « Allein zum Purgiren ist in dieser Krankheit nicht nur keine rationelle Anzeige, sondern selbst die Erfahrung bestættigt eher Schaden als Nutzen hievon. » Mais comment concilier tout cela avec les paroles suivantes du même auteur? « Ich gebe daher immer in den ersten Tagen des einfachen und leichten Typhus, ja oft diesen ganzen siebentægigen Zeitraum hindurch, mit dem erwünschten Erfolg eine Eibisch-oder Graswurzelabkochung mit etwas Doppelsalz und einen Hollunderbeerensyrup zur Arzney. »

(47) Le mercure a été vanté dans le typhus par Roderic de Fonseca (Consult. med., t. II, consult. 31, p. 93) parmi les anciens; parmi les modernes, par Wright (in: Medical facts and observations, vol. VII, p. 1. V. Samml. auserlesener Adhandlungen für pr. Aerzte. B. 18, p. 595). Stuart (Diss. on the salutary effects of mercury in malignant fevers. Philadelphia, 1798), Brandis (Horn's, Archiv. für med. Erfahrung, B. 3, st. 1, n. 3), T. H. Lohnes (Diss. de utilitate hydrargyri in febre typhode; Tub., 1813). Palloni (l. c., p. 166 sq.), Armstrong, Johnson, Crampton, etc. — Pour ce qui me concerne, j'avais déjà dit dans la première édition de cet ouvrage (p. 198): « que le mercure ne convenait nullement à la diathèse typhoïde. » Toutefois, je croyais alors qu'on pouvait tenter son emploi dans le typhus accompagné d'une affection du foie. Je l'ai en effet tenté plus tard, mais avec désavantage. Je dirai donc avec Hildenbrand (l. c., p. 220): « Ich habe es (das Calomel) einigemal gegeben, gebe es aber nie wieder. » Horn, en parlant du typhus ictérique (l. c., p. 59), dit également que le mercure n'a produit aucun effet salutaire, et il ajoute: « Mit Unrecht wird daher der versüsste Mercur seit einiger Zeit auch von deutschen Aerzten, welche auf die Empfehlungen Englischer und Amerikanischer Aerzte zu viel Gewicht legten, in typhœsen Fiebern mit Wærme empfohlen. » Omodei dit (l. c., t. II, p. 245): « Nella nostra pratica, il calomelano a uno o due scrupuli al giorno (!) ha prodotto nausea, cardialgie, tormini, diarree con evacuazioni disenteriche e seguitate lungamente ci ha sembrato il più delle volte favorire la comparsa della parotidi, sintomo periculoso spesso, fastidissimo sempre nella febbre petecchiale. » N. Smith observe que le mercure, à doses un peu élevées, occasionne dans le typhus, au lieu du ptyalisme, une affection de la bouche qui diffère peu de la gangrène. (Hufeland's Bibliothek der pr. Heilkunde. May 1824, p. 295.)

(48) Hildenbrand dit avec raison (l. c., p. 240): « Es ist jetzt der Zeitpunct gar nicht, besonders wæhrend des letzten Stadiums im Typhus, ihre (der Würmer) Entfernung durch heftige Mittel zu besorgen. »

(49) P. I, vol. I, sect. II, chap. V, § XXXI, 22.

(50) Dimsdale, l. c. — Kolbany, Bemerkungen über den ansteckenden Typhus, der im Jahre 1809-1810, in Presburg herrschte; über die Virkung des kalten und warmen Wassers als Heilmittel. Presburg, 1811. — Neumann in: Hufeland's, Journal der pr. Heilkunde,

son, car les aspersions ou les lotions froides appartiennent au très-petit nombre de moyens qui peuvent non-seulement calmer la violence du typhus, mais aussi abréger son cours. Les pétéchies ne sont point une contr'indication à la méthode de J. Currie (51) ; non plus que les symptômes catarrhaux, pourvu toutefois qu'ils soient bornés aux fosses nasales; car aussitôt qu'ils gagnent la poitrine, il faut s'abstenir des lotions froides (52). Il a déjà été question ailleurs (53) des autres contr'indications qui réclament la plus sévère attention. Il faut avoir grand soin surtout que l'application du froid à l'aide des aspersions ou des lotions se fasse doucement (54), et qu'elle soit momentanée.

11. *Epithèmes froids.* — C'est pourquoi nous n'approuvons les épithèmes froids (que l'on applique particulièrement sur la tête pour faire cesser le délire et l'assoupissement (55), que dans les cas où on les laisse pendant un court espace de temps, un quart d'heure par exemple, et qu'on les renouvelle avec précaution (56). Il faut surtout procéder avec prudence dans l'emploi de la glace ou de la neige (57).

12. *Boissons froides.* — Ainsi, Pierre de Castres, tout en vantant l'usage de l'eau froide (58), avoue qu'il a vu beaucoup de personnes : « *quos*, dit-il, *repente vita privavit aqua frigida*, NATURALI SIMUL CUM IGNEO CALORE EXTINCTO (59). » Roboret n'employait l'eau froide que quand les pétéchies se montraient sur un malade jeune, charnu, fort et robuste, pendant l'été, et lorsque la fièvre était très-intense, pourvu qu'il n'y eût aucun signe de phlegmasie intérieure et d'affection de poitrine. Les autres médecins italiens se sont conduits à peu près de même, bornant souvent à l'eau froide le traitement tout entier de la maladie (60).

1813. Juni. Horn, l. c., p. 18, 105. — Krysinski, Diss. de frigoris in typho usu et virtute. Varsoviæ, 1817. (C'est la première dissertation médicale qui ait été soutenue à l'université de Varsovie.)

(51) En effet, cet homme célèbre a été, sinon l'inventeur, du moins le propagateur des aspersions et des lotions froides dans le typhus. (Cfr. Joseph Frank's, Reise nach Paris, London u. s. w. th, I, p. 249.)

(52) J'ai observé une péripneumonie mortelle, par suite de la négligence de ce précepte.

(53) P. I, vol. I, sect. II, § XXXI, 22.

(54) Omodei (l. c., t. II, p. 238) dit avec raison qu'il peut arriver que, par suite de la commotion qu'éprouvent les malades, et par l'effet d'un reste d'humidité, les aspersions et les lotions deviennent « più nocive che utili, avuto specialmente riguardo alla frequente intercorrenza di qualche flogosi locale colla petecchia. »

(55) Horn (l. c., p. 18). — Lorenz v. West einige Bemerkungen über den Typhus und die Behandlung desselben mit kalten Umschlægen auf den Kopf. (Beobachtungen und Abhandlungen aus dem Gebiethe der gesammten praktischen Heilkunde von œsterreichischen Aerzten. B. 1, p. 251.)

(56) Nous pensons que l'exemple de Horn ne doit point être imité (l. c.) : Diese eis kalten Fomentationen wurden mit geringen Unterbrechungen alle Viersteltunde Tag und Nacht hindurch erneuert. »

(57) « E quantò all' uso esterno del freddo, crediamo che il medico prudente debba limitarsi a applicare pannilini inzuppati, o al capo, rasi i capelli (?), quando il malato sia oppresso dal delirio, coma, o da altra affezione indicante congestione, flogosi o ribollimento di sangue alla testa. » (Omodei, l. c., t. II, p. 239.)

(58) « Nam potest, *dit-il*, latentem illam ac pestiferam vim cum manifesta qualitate conjunctam mirabiliter extinguere, dummodo frigida copiose et affatim, id est quantum uno haustu æger ingurgitare potest, bibatur. » (l. c., sect. VII, aph. 8.)

(59) L. c., sect. ead. aph. 6.

(60) Nicolao Lanzani, Vero metodo di servirsi dell' acqua fredda nelle febbri. 1723. — Xaverio Bertini in : Martini Ghisi, Lettere mediche, sect. I, p. 33. — Cirillo in : Philosoph. transact., vol. XXXVI, n. 410. — Burserius (l. c., § CCCLXIV) : « Verum nostri quovis morbi tempore nivatam aquam potui præbent, hacque sola sine ullo alio alimento et certe tenuissimo utuntur a principio ad finem usque, curationem omnem absolvunt, quando et fervor ardens, et virium robur, et putredinis metus eam indicant. » Et Omodei (l. c., t. II, p. 239) : « Le larghe bevute d'acqua fredda o nevata praticate dall' infanzia dell' arte, e altamente commandate da Cirillo nelle febbri acute maligne, sono il mezzo più acconcio di smorzare il calore, temperare la sete, diluire gli umori, massime giungendovi

13. *Régime diaphorétique.* — En général, ne donnons point trop d'extension à la méthode antiphlogistique dans le traitement du typhus. Car, si nous examinons, non point une ou deux épidémies de cette maladie, mais toutes celles qui ont été observées, nous en trouverons parmi le nombre dans lesquelles les réfrigérants ont été tout-à-fait nuisibles, et qui ont réclamé, sinon les alexipharmaques âcres ou les sudorifiques échauffants à la manière des anciens, du moins le régime diaphorétique. Ce que dit J.-P. Frank à cet égard est remarquable (61) : *Quam plurimum noxæ agyrtarum in manibus sudorifera attulerunt*; *sed non minora antiphlogisticæ*, *ut vocant*, *methodi*, *ad singulos nunc morbos extensæ*, *sunt damna.* Nous croyons le régime diaphorétique indiqué dans le cas où les sueurs spontanées sont salutaires, où il existe une complication rhumatismale, où il y a sécheresse de la peau, langueur des forces, avec mollesse et diffluence du pouls. C'est pourquoi, en même temps qu'on augmente légèrement le poids des couvertures, qu'on élève la température de la chambre, en hiver, à seize degrés environ du thermomètre de Réaumur, et qu'on fait boire une infusion théiforme tiède et légèrement aromatisée, on donnera soit la solution d'acétate d'ammoniaque, soit le vin antimonié d'Huxham, soit la racine de contrayerva (62), soit l'esprit de corne de cerf (63), dans le but de provoquer et d'entretenir une sueur douce et égale. Quand la chemise est mouillée par la sueur et collée au corps, il faut prendre garde de la laisser refroidir, mais on doit la changer pour une autre, sèche et chaude, principalement lorsque la sueur s'est arrêtée et paraît moins abondante; cela doit se faire, toutefois, avec beaucoup de précaution, surtout s'il existe une éruption de miliaire (64).

14. *Bains chauds.* — On a recommandé (65) les bains chauds ou tièdes dans le typhus, soit pour exciter un travail de transpiration, soit pour calmer l'éréthisme. Ces moyens, dont nous avons fait autrefois un usage très-fréquent, nous les excluons maintenant du traitement du typhus, parce que nous avons expérimenté que les malades, très-affaiblis, se sont trouvés incommodés par le mouvement et les secousses auxquels ils étaient inévitablement soumis pendant le transport du lit dans le bain, que quelques-uns se sont refroidis, que d'autres ont éprouvé des défaillances qui faisaient craindre la submersion (66), en un mot que les résultats ne compensaient point la peine (67). Omodei pense de même (68). Au reste, qui pourrait nier l'utilité des bains tièdes pour nettoyer les malades (69), ou pour combattre quelque symptôme particulier (par exemple une iscburie qui a résisté aux fomentations et aux

---

sugo di limone, aceto, o qualche sciroppo rinfrescativo. »

(61) Epitome de cur. hom. morbis., vol. I, p. 129.

(62) Deux gros à une demi-once pour une livre d'infusion.

(63) De six à douze gouttes par dose dans une ou deux onces d'infusion, soit de rhue, soit de sauge, soit de tilleul.

(64) Stork, Ann. med., 1, p. 75. — Burserius, l. c., § CCCLX.

(65) Armstrong, Clutterbuck, Palloni, Cerri, Horn, etc.

(66) Pendant qu'on faisait prendre un bain tiède à une malade atteinte de typhus, à l'hôpital de Vienne, une autre malade affectée de la même maladie, dans la même salle, voulant prendre la fuite dans un accès de délire, réclamait avec tant d'instance le secours des infirmiers que ceux-ci se virent obligés de laisser la première dans le bain; étant revenus après un court espace de temps, ils la trouvèrent déjà submergée et à moitié morte.

(67) Les infirmiers de l'hôpital, à la tête desquels était Horn, furent bien à plaindre, puisqu'il dit (l. c., p. 15) : « Dieses Baden in lauwarmen Wasser, wurde bey allen Nervenfieberkranken tæglich zweymal wiederholt und wæhrend der ganzen Kur bis zu Ende fortgesetzt. »

(68) « Non crediamo neppur esso (bagno) possa formar parte essenziale del simplicissimo metodo che l'osservazione di più secoli ha mostrato esser bastevole alla cura della petecchia. » (l. c., p. 238.)

(69) « Viele von niesen Kranken waren in dem Grade verunreinigt, dass ihre Atmosphære einen fürchterlichen Geruch verbreitete. Gleich nach dieser allgemeinen Reinigung in einem warmen Bade fühlten sich viele so belebt und munter, dass sie, da sie vorher vor Erschœpfung fast kein Wort reden konnten, jetzt im Stande waren einige nothwendige Fragen zu beantworten. » (Horn, l. c.)

autres moyens indiqués en pareil cas (70))?

15. *Epispastiques.* — On emploie les épispastiques dans le typhus, par la même raison qu'on y a recours dans les fièvres nerveuses (71). Quant aux vésicatoires, on a observé des épidémies auxquelles ce genre d'épispastiques était tout-à-fait contraire (72); tandis qu'il n'en a pas été de même dans d'autres (73). Nous pensons qu'aucun signe ne saurait faire reconnaître cette différence (74). Les médecins qui attribuaient aux pétéchies une grande influence sur la maladie avaient recours aux vésicatoires, lorsque cet exanthème n'apparaissait point à l'époque ordinaire, ou qu'après s'être d'abord montré il disparaissait plus tard. Pour nous, nous les employons dans la période la plus aiguë du typhus (75), dans le but, 1° de révulser la maladie des organes intérieurs; 2° de provoquer l'absorption de la sérosité extravasée dans les différentes cavités; 3° d'empêcher des métastases funestes; et 4° d'exciter la nature devenue inerte. Pour atteindre le premier but, nous appliquons les vésicatoires à la surface interne des jambes et des cuisses, si la tête est principalement affectée; aux bras, si c'est la poitrine; et si c'est l'abdomen, à la partie supérieure de cette région. Quant au second, si une inflammation antérieure non résolue d'une manière convenable fait soupçonner l'existence d'un liquide extravasé, et s'il n'y a d'ailleurs rien à craindre d'un afflux de sang plus considérable dans la partie affectée, nous appliquons les vésicatoires le plus près possible de celle-ci. Nous remplissons le troisième but en posant les vésicatoires dans le voisinage des parties vers lesquelles la nature provoque, dans d'autres circonstances, une métastase salutaire. Pour obtenir le quatrième et dernier résultat (à moins que l'inertie de la nature ne soit liée à l'altération de quelque partie spéciale du système nerveux), le choix de l'endroit où l'on doit appliquer les vésicatoires est à peu près indifférent. Lorsqu'on n'emploie les vésicatoires que comme moyen dérivatif ou excitant, on doit les multiplier (76).

---

(70) P. 1, vol. I, sect. 2, chap. v, § XXXI, 25. Ed. de Leypsick.

(71) Ibidem, n. 42.

(72) P. ex. dans celles qui ont été décrites par Pierre de Castres (l. c., sect. VI, aph. 30), par Ramazzini (l. c.; § XXX), et par Richa (l. c., § 24). Cfr. E. Kœnig, Vesicatoriorum in febribus malignis abusus. (Misc. Acad. nat. cur., dec. II, a. 9, p. 225), Costenbader, Diss. de abusu vesicatoriorum in febribus malignis. Bat., 1769.

(73) Fr. Avelinus, Neurosis, in qua corpori maligna febre laboranti, vesicantium usum interdicentes ex sacra medicorum doctrina castigantur. Messan., 1664. — Riverius, Prax. med., lib. XVII, cap. I, p. 348. — Ettmüller, Opp., t. II, p. 1. Colleg. pract., cap. VII, § IV, p. 398. (« Si ulla est febris, *dit-il*, in qua vesicatoria conveniunt, est petechialis. ») J. S. Waldschmidt, Vesicatorii usus in febre maligna (Miscell. Acad. nat. cur. dec. 1, a. 2, p. 315.) — J. G. Hasenest, De singulari et saluberrimo vesicantium usu in febre petechiali maligna. (Act. Acad. nat. cur. vol. III, p. 28.) — J. H. Strack, De salutari usu vesicatoriorum in febribus petechialibus et delirio. (Misc. Acad. nat. cur., dec. 3, a. 5 et 6.) — Vater, De vesicatoriorum ad domandam febrem malignam virtute et efficacia. Viteb., 1742. Et Hildenbrand (l. c., p. 202): » Es gibt kein Heilmittel, welches... in diesem Zeitraum (stadium nervosum) so passend wære, wie dieses (die Vesicatore). »

(74) Je ne saurais adopter à cet égard l'opinion de Burserius, quand il dit (l. c.): « Mihi quidem pensitatis, quoad potui, diligenter constitutionum complurium descriptionibus, videntur vesicantia egregiam opem attulisse in illis epidemicis peticulis, quæ cum diathesi sanguinis phlogistica, aut phlogisticæ proxima copulantur, nil vero boni, aut potius nocumenti plurimum, ubi sanguis ad dissolutionem, liquidationemque vergebat. Hinc auctor tyronibus essem ut vesicantia adhibere volentes, in sanguinis naturam detegendam incumbant prius. » Mais ce grand praticien ajoute aussitôt : » Nolim tamen hanc legem ita firmam, et perpetuam habeant, ut nunquam ab ea discedere se posse credant. »

(75) Car nous cherchons à tenir un juste milieu entre les médecins qui ont recours trop tard aux vésicatoires et ceux qui les emploient dès le début de la maladie. Les premiers sont surtout blâmés par Pierre de Castres (l. c., aph. 34), les autres par Tralles (De usu et abusu vesicantium).

(76) « Ubi maxima est malignitas, totum corpus occupans, et sævissima symptomata urgent, unicum vesicatorium nempe cervici impositum, non sufficit,

Il suffit, au reste, de les laisser jusqu'à ce qu'ils aient produit la rubéfaction de la peau (77). Dans d'autres circonstances, il ne faut point les ôter avant qu'ils aient produit des phlyctènes (78). A part ce dernier cas, l'application des sinapismes est souvent plus utile que celle des vésicatoires (79). Nous n'avons jamais essayé le cautère actuel (80); il paraît ne point convenir aux maladies aiguës.

16. *Frictions.* — On peut encore recourir aux frictions, qui ont surtout pour effet d'augmenter l'énergie des nerfs cutanés. En outre, on emploie les frictions sèches pour ouvrir les pores de la peau aux approches de la crise, pour attirer les humeurs vers la surface extérieure du corps, et pour provoquer la perspiration; et on a recours aux frictions humides pour ramollir et distendre la peau, devenue sèche et aride. Il en est qui, dans le but de prévenir la putridité, frictionnent le corps avec du vinaigre ou de l'acide sulfurique (81); d'autres, à l'aide de la pommade oxygénée (82), cherchent à le pénétrer d'oxygène (83). Vaines tentatives de part et d'autre (84)! Lorsqu'on fait des frictions avec des substances spiritueuses (par exemple l'alcool camphré), l'odeur forte qui en émane incommode à la fois les malades et les assistants. Si on ajoute à tous ces inconvénients que les parties humides, quoique chaudes, se refroidissent facilement, et qu'enfin on peut arrêter la transpiration en découvrant le corps fréquemment et souvent sans précaution, on aura au moins de la peine à regarder les frictions comme un moyen universel de combattre le typhus.

17. *Méthode excitante.* — Aux exceptions qui impliquent le précepte d'abandonner le traitement du typhus à la nature (85), se rapportent aussi les cas qui réclament la méthode excitante. Les médecins qui ont enseigné que le traitement tout entier (86), ou du moins celui de la dernière période du typhus (87), doit consister dans les excitants, ont sans doute commis une erreur; mais il ne faut pas que l'abus exclue l'usage. Car, quel médecin doué de jugement et de conscience,

---

sed plura admovenda sunt. Soleo ego in magna morbi sævitia quinque locis admovere, cervici nimirum, utrique brachio, parti interiori inter cubitum et humerum et utrique femori, parti etiam interiori inter inguina et genua, felici cum successu. » (Riverius, l. c.)

(77) Hildenbrand lui-même, qui vante tant les vésicatoires dans le typhus, avoue cependant (l. c., p. 203): » Ich gestehe gerne, dass es Fælle gebe, wo das Blasenziehen über flüssig und schædlich seyn kann. »

(78) » Ich glaube das der grœsste Nutzen der Vesicatorien in diesem Fieberzustande in dem erregten Geschwüre und in der mæssigen Eyterung desselben liege. » (Hildenbrand, l. c., p. 204.)

(79) C'est pourquoi Burserius dit avec beaucoup de raison (l. c., §. CCCLXII): « Denique ubi dubitatio incidat, utrum vesicantibus locus sit, tutius erit, fomenta atque epispastica, quorum multiplex genus est, cruribus pedibusque imponere, ut deorsum extrorsumque avocent et revellant. »

(80) « In mehreren verzweifelten Fællen, in welchen uns alle Mittel verliessen, zeigte das Cauterium actuale (von der grœsse eines Groschenstückes in der gegend des Nackens und des Rückgrades applicirt) so treffliche Wirkungen, dass die dem Tode nahen Kranken plœtzlich wieder belebt und gerettet wurden. » (Horn, l. c., p. 117.)

(81) Graf et Karpe (Med. chirurg. Zeitung, 1815, n. 55 et 71) ont proposé des lotions avec six gros d'acide sulfurique concentré et deux livres d'eau.

(82) Elle est faite avec de l'axonge et de l'acide muriatique oxygéné.

(83) Palloni, l. c., p. 166 seq.

(84) Burserius (l. c., § CCCLXIII) a dit: « Etsi aceto denegari antiseptica virtus non possit, quæ utilitatem aliquam pollicetur, acer tamen ejus irritandique potestas tanta est, ut vasa et vasulorum orificia, quæ irritabilia plane sunt corrugari constringique debeant. » A plus forte raison doit-on attendre le même effet de l'acide muriatique.

(85) N. 1.

(86) Les disciples de Brown.

(87) « Schon die Benennung dieses Zeitraums nach seinem hervorstechenden Krankheitscharacter zeigte die in demselben erforderliche Therapie (tonische und erregende Mittel) an. » (Hildenbrand, l. c., p. 201.) Que l'on compare avec une semblable doctrine les observations de Neucrantz (l. c., thes. XVII, p. 14): « Diligenter observavimus, medicamenta alexipharmaca omnia volatilia oleosa, bezoardica nimis calida et spirituosa, nisi acidis contemperata fuerint, neque in principio neque in progressu morbi cum bono successu propinata fuisse. »

en voyant le typhus abandonné aux seules forces de la nature, aller sans cesse en s'aggravant, pourrait le laisser marcher jusqu'à l'extinction des forces vitales, sans tenter au moins d'arrêter les progrès du mal par des moyens d'ailleurs efficaces, dans des circonstances analogues? Nous convenons qu'il est difficile de juger des effets des médicaments dans le typhus, et que beaucoup de guérisons de cette maladie s'opèrent *avec* les remèdes, et non point, comme on le prétend, *par* les remèdes. Mais gardons-nous toutefois d'aller trop loin! car il serait absurde de penser que les médecins qui nous ont vanté les effets des fleurs d'arnica (88), du camphre (89), etc., se sont tous fait illusion. Au reste, comme nous ne prescrivons point ces moyens dans le but de soutenir opiniâtrement quelque théorie spécieuse, nous ne les employons d'abord qu'à faible dose et comme essai, et ensuite dans le cas seulement où ils ont de bons résultats, à dose plus forte et avec plus de persévérance.

18. *Vin.* — Quoique le vin ait produit de très-mauvais effets dans cette maladie (90), il a cependant été fort utile quelquefois (91); et cela dans les mêmes circonstances que nous avons indiquées pour le traitement des fièvres nerveuses (92), pourvu qu'il soit employé avec précaution (93), et suivant l'habitude des malades (94).

19. *Opium.* — L'usage de l'opium, strictement borné aux cas que nous avons déterminés ailleurs (95), a également eu les suffrages des modernes (96).

---

(88) Stoll, Ratio medendi, t. III, p. 130. — Hildenbrand (l. c., p. 208): « Sie (die Blüthen der Arnica) haben nehmlich eine den Empirikern von langen Zeiten her bekannte sonderbare, und beinahe specifische Kraft. »

(89) Collin, Tractatus de camphora, p. III. — Stoll, l. c., p. 89. — Cera, l. c., p. 53. — Quarin, l. c., p. 69. — Ferro, Medicinische Ephemeriden, p. 65. — J. P. Frank, l. c., p. 132. — Hildenbrand (l. c., p. 206): « Nach den Vesicatorien, besonders aber selbst wæhrend der Anwendung derselben, ist kein græsseres Heilmittel in diesem Zeitraum des Typhus, als der Kampher. »

(90) Fracastoro, l. c., lib. III, cap. VI. —Valleriola, l. c., lib. II, enarrat. 6, p. 128; lib. IV, enarrat. 3, p. 284. — Jordanus, l. c., tract. 1, cap. XIX, p. 226. (« Omnes qui vini potione non abstinuerunt, interiere, adeo ut summa spes salvationis in vini abstinentia collocata videretur. ») Le vin eut aussi de mauvais effets dans l'épidémie des années 1812-1814, ainsi que l'attestent Weber, Kopp, Dzondi et autres (V. l. c. dans le Journal d'Hufeland).

(91) Fr. Hoffmann, De febribus petechialibus veris, obs. 5, opp. t. II, p. 90. — Huxham, Opp., p. 1, p. 329; p. 11, p. 70, 119. — Tode, Med. chir. bibliothek. Bd. 3, st. 2, p. 224. —Weikard, Vermischte Schriften, st. 2, p. 324.

(92) P. 1, vol. I, sect. II, chap. V, § XXXI, 20.

(93) A l'exemple des médecins anciens. Ainsi, François Alfano conseille (l. c., cap. LII, p. 216): « Si vires satis languent accipiendo, verbi gratia, libras quatuor aquæ et ei miscere cyathum unum vulgarem vini optimi, paulo plus aut minus, quemadmodum gravius et levius erit vinum. » Marsilius Cagnatus prescrit également le vin mêlé avec l'eau (l. c., cap. VII, p. 54, 57). Hildenbrand blâme à la vérité, avec juste raison, Campbell, qui prescrit le vin de Madère ou de Porto aux malades affectés de typhus jusqu'à la dose de deux bouteilles par jour, et il conseille de ne pas donner le vin jusqu'au point de produire l'ivresse; mais, d'un autre côté, il dit lui-même (l. c., p. 253): « Zur Erquickung der Kranken, ist der Wein nun ein unentbehrliches Mittel; ja er ist Arzney. Je geistiger, je ælter er ist, desto besser dient er hier. »

(94) C'est ainsi que mon père, dans l'épidémie de Germersheim, fit donner de l'eau-de-vie à une vieille ivrognesse atteinte d'un typhus très-grave, qui ne pouvait supporter aucuns médicaments. A peine la liqueur eut-elle mouillé les lèvres que cette malade, auparavant assoupie, ouvrit les yeux, en disant: « Ce docteur connaît mon tempéramment; » et elle guérit.

(95) P. 1, vol. I, sect. II, chap. V, § XXXI, 40.

(76) « Das Opium, ein Mittel, welches sonst in dieser Krankheit gewiss nicht selten ohne Noth, auch besonders in dem ersten Zeitraum nicht ohne Nachtheil für die Kranken, angewandt, seit Kurzem aber auch wohl zu sehr gefürchtet wurde, hat in mehreren Fællen hinlængliche Dienste geleistet. » (Horn, l. c., p. 121): « Ich bin also der Meinung und stütze dieselbe auf eine vielfæltige Erfahrung, dass das Opium im regelmæssigen Verlaufe des leichten Typhus nicht nur entbehrlich, sondern auch al-

20. *Conclusion.* — Le traitement particulier que réclament le délire, les hémorrhagies, l'ischurie, l'obstruction des intestins et le météorisme, le décubitus et la gangrène, ainsi que les parotides, survenant dans le typhus, ne diffère point de celui que réclament les mêmes symptômes dans la fièvre nerveuse (97). Il en est de même du régime diététique (98) et des soins de la convalescence (99). Il nous reste donc seulement à faire observer que le principe de thérapeutique que nous avons établi, d'abandonner à la nature le *traitement du typhus simple et régulier* (100), ne doit point être entendu comme s'il fallait proscrire entièrement les médicaments en pareil cas. Ils sont nécessaires chez les individus faibles et parmi la haute classe de la société, pour modérer l'impatience des malades et de leurs proches. Nous ne voulons point parler des médicaments actifs, mais de ceux qui ont une action peu marquée, de telle manière cependant qu'ils puissent presque toujours apporter plus ou moins de soulagement. Tels sont, au début de la maladie (à moins que des symptômes de catarrhe, du côté de la poitrine, ne s'y opposent), les acides végétaux (101), d'autres fois les médicaments mucilagineux; plus tard, surtout lorsqu'il s'agit de lâcher le ventre, le petit-lait édulcoré, ou de très-petites doses de tartre émétique; on donnera en même temps les décoctions de racines de chiendent, de scorsonère (102), et d'herbes d'*echius* vulgaire (103), et de verveine (104). Dans les cas les plus graves, surtout quand il survient des pétéchies et des ecchymoses violacées, ainsi que des hémorrhagies, les acides minéraux, principalement l'acide muriatique oxygéné, étendu de beaucoup d'eau, et avec addition de suffisante quantité de sucre ou de sirop, nous ont été utiles, ainsi qu'à d'autres praticiens (105).

---

lerdings schædlich scy; dass aber unter gewisen Anomalien desselben (rasendes Delirium, Ruhr und schwæchende Durchfælle) dieses Heilmittel auch unentbehrlich weden kœnne. » (Hildenbrand, l. c., p. 218.) Cfr. et Armstrong, l. c., p. 131, 204. Dans le typhus qui commença à sévir dès le mois de mars de l'année 1812, à Vilna, j'ai employé avec beaucoup de succès la poudre de Dower. J'ai surtout noté deux cas, dont l'un eut lieu chez une juive extrêmement pusillanime, tourmentée par des insomnies et un sentiment particulier de constriction à la gorge, avec efforts inutiles de rejeter des mucosités; et l'autre chez un jeune homme adonné aux boissons fermentées, qui était affecté de pétéchies, de délire furieux et de soubresauts des tendons. Mon collègue A. Sniadecki (l. c.) a aussi fait usage avec fruit de l'opium, principalement contre la céphalalgie, dans le typhus qui régna à Vilna, vers la fin de la même année.

(97) P. 1, vol. I, sect. II, chap. V, § XXXI, 21-28. C'est surtout par rapport au délire que le précepte de garder soigneusement les malades doit être bien inculqué; car on lit que de graves accidents ont eu lieu par suite de son omission, dans les Miscell. acad. nat. cur., dec. 1, a. 1, p. 183. (Il s'agit d'un malade atteint de fièvre maligne, qui se donna la mort dans les transports du délire.) Chez Thilenius, l. c., le malade se coupa la bouche, etc.

(98) P, 1, vol. I, sect. II, chap. V, § XXXI, 17-20. Ed. de Leypsick.

(99) Ibidem, § XXXII.

(100) N. 1 (3).

(101) Oddo degli Oddi (l. c., lib. IV, cap. XV, p. 68) employait la décoction d'oseille.

(102) Petr. à Castro, l. c. sect V, § IX.

(103) Idem, ibidem.

(104) Jordanus, l. c., tract. I, cap. XIX, p. 226.

(105) Braun (über das Chlorin-Wasser als Heilmittel. In: Hufeland's Journal der prakt. Arzneykunde. B. 56, st. 3, p. 67) dit: « Im Typhus, auch im Typhus bellicus von 1813 und 1814 habe ich es vielfach mit Nutzen gebrauchen lassen, und die geringe Tœdtlichkeit des Typhus, rücksichtlich der unser Lazareth (in Cœthen) obenan stand, wird ihm zum Theil verdankt. » Hildenbrand ajoute (ibidem, nota): « Bei diesen schætzbaren Beobachtungen des würdigen Herrn Verfassers muss ich noch die Bemerkung beyfügen, dass das von ihm angewandte Chlorin-Wasser die aqua oxymuriatica der Preussichen Pharmacopoe ist, welche von mir auch unter dem Namen Acidum muriaticum oxygenatum empfohlen und besonders beim Nervenfieber und dem Typhus bellicus hæufig und mit dem ausgezeichnetesten Nutzen angewendet worden ist. Ja sehr viele Kranke haben zur ganzen Kur kein anderes Mittel nœthig gehabt, und ich trage kein Bedenken, dasselbe für das allgemeinste bei diesem Fieber zu erklæren Meine Methode ist, 2 bis 4 Quentchen dieses acidum in 8 Unzen Wasser

CHAPITRE IX. — DE LA FIÈVRE JAUNE.

1. *Introduction.* — Si les vœux que nous avions émis autrefois de visiter les lieux favorables au développement de la fièvre jaune eussent été exaucés et couronnés de succès(1), nous pourrions maintenant parler de cette maladie d'après notre propre expérience. Mais cela n'ayant point eu lieu, il ne nous reste qu'à établir, d'après les observations des autres, recueillies avec soin, disposées dans un ordre convenable, mais pesées avec exactitude et sévérité (2), un corps de doctrine qui puisse servir à ceux qui enseignent et à ceux qui apprennent. Ce travail est immense (3).

---

verdünnt, und mit 1 Unze Syrup versetzt, binnen 24 Stunden Esslœffelweise consumiren zu lassen. — Auch der Hr. Verfasser bemekæt nachtræglicht, dass er dasselbe jedesmal mit gleich viel, zuweilen auch mit mehr destillirtem Wasser vermischt gegeben habe, genug so viel Verdünnung, dass beim Verschlucken keine unangenehme Empfindung im Halse entstand. »

(1) Je vins à Vilna, en automne 1804, dans le temps même où la fièvre jaune parut dans le port de Livourne. J'éprouvai alors un violent désir de me rendre à la ville infectée, et je ne le laissai ignorer ni au recteur de l'université de Vilna Stroynowski, ni à mon père, qui était alors aussi mon collègue. Mais l'un et l'autre ayant été d'avis qu'il n'était point convenable qu'un professeur, venant à peine d'être appelé à enseigner, demandât la permission de se livrer à des occupations étrangères, je ne dus point me montrer indocile à un aussi sage conseil, mais je cherchai un autre moyen de parvenir à mon but. Il arriva, en effet, à cette époque, que le gouvernement lithuanien apprit la nouvelle (fausse) de l'apparition de la fièvre jaune sur les rivages voisins de la mer Baltique. Ayant écrit à ce sujet à l'illustre Hufeland, je le priai en même temps, dans le cas où il accorderait une place à ma lettre dans son journal médical, de profiter de cette occasion pour me proposer au gouvernement russe comme très-propre à observer la fièvre jaune. Cet excellent ami se rendit à mes vœux (ainsi qu'on peut le voir dans le Journal der praktischen Heilkunde. Berlin, 1805. 21 B., st., p. 155, où il dit : « .... Hœchst schætzbar wære es gewesen, wenn der, der uns so eben mit einer so interessanten Reisebeschreibung beschenkt hat, Gelegenheit gehabt hætte, auch die Lænder, die der Sitz des gelben Fiebers wurden, zu besuchen, und næchst dem Zustande der Medicin und medicinischen Polizey daselbst, auch diese Krankheit und die Behandlung derselben zu schildern. — Wielleicht kœnnen wir das noch hoffen, und es wære gewiss der erleuchteten Russischen Regierung würdig, dazu Veranlassung zu geben. » — Mais ma démarche n'eut aucun résultat.

(2) « It is not deemed a necessary qualification for a judge on the bench that he should have been actually present at the transactions upon which he is to decide. On the contrary, by an accurate and comprehensive survey of the points and bearings of a complex case, he is better qualified to form an opinion, than the actual actors in them, besides being divested of prejudice. It is requisite, for the forming of a clear, calm, and impartial judgment, that objects, whether natural or moral, should be placed at a certain distance, in order that they may be seen in those relative positions and bearings, which the eye and mind of a close observer, or of a party concerned, is incapable of taking in. A soldier, in the midst of a battle, knows much less about the main incidents and results, than a shepherd on the neighbouring hill. And with regard to the distance of time, the investigation not having been made till 1805, four years after the epidemic of 1800, and one year after that of 1804, the same principle will apply to it as to general history in which it is a maxim, universally admitted, that no impartial history can be written till a whole generation at least shall have passed away. The same length of time may not be necessary to mature medical as historical truth. » (Sir Gilbert Blane, Elements of medical logick, illustrated by practical proofs and examples ; including a statement of the evidence respecting the contagious nature of the yellow-fever. London, 1819, p. 149.)

(3) « Eine nicht unansehnliche Bibliothek liesse sich aus den Werken über das gelbe Fieber aufstellen und gewiss ist die Literatur keiner Krankheit so reich, als die jenes Uebels, und dennoch sind wir durch alle diese mehr oder weniger voluminœsen Werke, durch alle die einzeln zerstreuten Abhandlungen und Beschreibungen von Epidemieen noch um kein Haar breit weiter gekommen. Was der eine

§ IX. *Définition, Histoire et Littérature.*

1. *Définition.* — La fièvre jaune (1), véritable ou pestilentielle, est pour nous une maladie suraiguë, *sui generis*, née dans les pays situés sous les tropiques occidentaux, contagieuse, débutant brusquement par la céphalée, la rougeur des yeux, qui deviennent en même temps jaunes, des douleurs dans les os et les reins, le frisson, la chaleur, l'anxiété et la cardialgie, symptômes auxquels succèdent tôt ou tard un vomissement de matières noirâtres, des hémorrhagies, et une teinte jaune particulière de tout le corps.

2. *Antiquité.* — Il n'est fait aucune mention de cette maladie ni chez les Grecs, ni chez les Latins, ni chez les Arabes; car ceux qui lui rapportent (2) la fièvre ardente ou le causus des anciens ont commis l'erreur, ainsi que nous le dirons bientôt avec plus de détails, de confondre la fièvre bilieuse inflammatoire avec la fièvre jaune. Il faut faire remonter les premières notions de cette fièvre à l'époque de la découverte de l'Amérique; du moins la description du second voyage de Cristophe Colomb (1493) permet jusqu'à un certain point de soupçonner (3) que la

---

Schriftsteller als Thatsache aufstellt, wird von dem andern geradezu gelæugnet, und vom Gegentheil der Beweis geliefert, selbst in demjenigen, worin man glauben sollte, es seyen gar keine verschiedene Ansichten mœglich... herrschen Widersprüche mancher Art, um wie viel mehr denn bey Gegenstænden, die nicht durch die Sinne wahrnehmbar sind. Ganz unmœglich ist es hier das wahre von dem Unwahren auch mit der grœssten Umsicht zu scheiden; wie also sich aus diesem Labyrinthe herausfinden? » (Gœttingische gelehrte Anzeigen, 1825. 90 st., p. 890.)

(1) Synonymie : fièvre jaune d'Amérique; fièvre de Siam; fièvre ictérique maligne; fièvre putride continue; ictère de la Caroline; peste; elodes, ictérode; fièvre maligne bilieuse d'Amérique; causus endémique des tropiques; synoque ictérique; typhus bilieux; typhus ictérique; typhus des tropiques; typhus splanchno-cardiaque. En indien : ibomanhatina; je pulicaatina. (Raymond Breton, Dictionnaire caraïbe. Auxerre, 1665, 8, p. 276.) En français : coup de barre; fièvre matelotte; fièvre de Boulam; maladie de Siam; fièvre jaune; fièvre gastro-adynamique; typhus miasmatique, ataxique, putride, jaune. En anglais : yellow-fever; black vomit; bilious remitting yellow fever; malignant pestilential fever; kendal-fever; Bulam fever; the concentrated endemic fever; the autumnal fever. En italien, febbre gialla. En allemand : gelbes Fieber; schwarzes Erbrechen : vestindisches Fieber; Amerikanisches Fieber; occidentalische Pest; westindisches Brenn-Fieber; matrosen Fieber.

(2) « That this disease is a species of the χαῦσος of Hippocrates (lib. de vict. rat. in morbis acut, et lib. De affectionibus), Aretæus (de causo, lib. II, cap. 4 de caus. et sign. acut. morb.) and Galien (Comment. IV, in lib. de vict. rat. in morb. acut.), as it is called, I think there can be no doubt. » (B. Moseley, l. citando, p. 391.) — « La fièvre jaune (d'Amérique) n'est point une maladie nouvelle d'un genre particulier, mais seulement une espèce de la nature des fièvres ardentes, bilieuses ou inflammatoires, du kausos ou causus d'Hippocrate, souvent avec complication de putridité gastrique. » (Valentin, l. citando, p. 57), Robert, Guide sanitaire, etc.

(3) Oviedo, Historia general de las Indias. Sevilla, 1535, fol., t. II, cap. XIII, p. 18. (N'ayant pu me procurer cet ouvrage, j'extrais le passage indiqué en français du livre de Moreau de Jonnès (p. 17) qui sera cité plus bas. Il en existe une traduction allemande dans : Magazin der auslandischen Literatur der gesammten Heilkunde, herausgegeben von Dr G. H. Gerson, und N. H. Julius. Hamb., 1821. B. 1, p. 223). « En 1494, naquit parmi les Espagnols une peste et une grande corruption. Elle fut causée par l'extrême humidité du pays; les hommes qui survécurent, demeurèrent affligés d'infirmités incurables, et parmi ceux qui retournèrent en Espagne, il y en avait dont le visage était devenu d'une couleur jaune de safran. Ils ne tardèrent pas à mourir des maladies qu'ils avaient rapportées, et qui leur donnaient la couleur de l'or qu'ils avaient été demander à ces pays éloignés. » Cfr. Lettre concernant les îles de la mer des Indes, à la recherche desquelles il avait été envoyé; traduite de l'origine espagnol, en latin, par Al. Cosco, et pour la première fois en français, par Al. de Jonnès.—Journal des voyages, février 1820, p. 37. — Et Francirco Lopez de Gomara (La historia de las Indias. Medina-il-Campo, 1553, l. XI, ch. XII, p. 140) : « Parmi les maladies que les Espagnols ont éprouvées dans ces îles, il en est deux qui se sont perpé-

fièvre jaune régnait alors parmi les Espagnols qui revenaient de ces contrées.

3. *La fièvre jaune dans l'archipel du Mexique.* — Il est certain que cette maladie a existé dans les îles de Saint-Domingue (4) vers la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième, et à la Guadeloupe (5) en 1635. En outre, les auteurs qui ont écrit en général soit sur les maladies des contrées situées entre les tropiques (6), soit sur celles de

---

tuées : l'une, qu'ils ne connaissaient aucunement, était celle des bubons (ou, comme nous l'appelons maintenant, la syphilis); l'autre était un changement de couleur en jaune, tels qu'ils paraissent couverts de safran. — (Açafranados.) »

(4) Anton. de Herrera, Historia general de los echos de los Castellanos in las Islas y Tierra-Firme del mar Oceano. Madrid, 1601, 4 vol., fol. Amberas, 1728, dec. II, l. XLI, cap. XII.

(5) Breton, op. c., p. 227. — Le père Dutertre, Histoire générale des Antilles françaises. Paris, 1767, t. I, ch. III, § IV, p. 81. (« Cette famine, qui dura cinq ans, et de laquelle je serai encore obligé de parler lorsque je traiterai de ce qui se passa en 1640, fut suivie d'une mortalité presque générale, à laquelle, outre la famine, deux choses contribuèrent particulièrement. La première fut une certaine maladie qu'on nomme communément dans les îles le coup de barre; elle cause ordinairement à ceux qui en sont surpris, un mal de tête très-violent, accompagné d'un battement d'artères aux tempes et d'une grande difficulté de respirer, avec une lassitude et douleur de cuisses, comme si l'on avait été frappé de coups de barre, ce qui a donné sujet au nom qu'on lui a imposé. Elle attaque ordinairement ceux qui défrichent les terres des îles, à cause des vapeurs vénéneuses qu'elles exhalent. La cruauté des commandants fut l'autre cause de la mort.... »)

(6) « Piso. De medicina Brasiliensium. Amstel., 1648. — Stubner, Diss. de nigritarum affectionibus. Wittemb., 1699. — Chirac, Observations sur les incommodités auxquelles sont sujets les équipages des vaisseaux. Paris, 1724. 8. — Detharding, De morbis advenas in America vexantibus. Hafn., 1745. — Rouppe, De morbis navigantium. Lugd., 1764. — J. Lind, An essay on diseases incidental to Europeans in hot climates. Lond., 1768. 8. Edit. 5, 1777. Traduction allemande. Riga, 1773 et 1792. 8. —Practical remarks on West-India diseases. Lond., 1776. 8. — De Gardane, Des

(*Suite de la note* 6.)

maladies des créoles en Europe, et quelques autres fréquemment observées dans les climats chauds, etc. Paris, 1784. — Dazille, Observations générales sur les maladies des climats chauds, etc. Paris, 1785. 8.—Des moyens de conserver la santé des blancs dans les climats chauds. Paris, 1785. — Gilbert Blane, Observations on the diseases incident to seamen. Lond., 1785. Traduction allemande, Beobachtungen über die Krankheiten der Seeleute. Marburg, 1788, p. 397. — B. Moseley, A treatise on tropical diseases, on military operations and on the climate of the West-Indies. Second edition, with considerable additions. Lond., 1789, p. 386-461. — On the endemical causus, commonly called the yellow-fever of the West-Indies. Traduction allemande. Nürnberg, 1790. 8. — N. Fontana, Bemerkungen über die Krankheiten, womit Europëer in heissen Himmelsstrichen und auf langen Seereisen befallen werden, auf einer Reise nach Ostindien gemacht; aus dem Ital. Stendal, 1790. — R. Thomas, Medical advice to the inhabitans of warm climates, upon a familiar treatment of the diseases, etc. Lond., 1791. — Th. Trotter, Medicina nautica, an essay on the diseases of seamen in three volumes. London, 1796. 8. Second edition, Lond., 1804. 8. — E. C. Rodschied, Medicinische und chirurgische Bemerkungen über das Klima, die Lebensweise der Einwohner der hollændischen Colonie Rio Essequebo. Frankf., 1796. 8. — William Wright, Practical observations on the treatment of acute diseases, particularly of the West-Indies. (Collect. med. facts and observations. Lond., 1797, p. 1-25.) — P. Campet, Traité pratique des maladies graves qui règnent dans les contrées situées sous la zone torride et dans le midi de l'Europe. Paris, 1802. 8. — Will. Burnwell, Physical investigations and deductions from medical and surgical facts, relative to the causes, nature and remedies of the diseases of a warm and vitiated atmosphere. Philadelphia, 1802. — Cassan, Mémoires sur le climat et sur les maladies qui sont particulières à la zone torride. (Mém. de la soc. méd. d'émulation, 5e année. Paris, 1803.) — J. E. Leblond, Observations sur la fièvre jaune et sur les maladies des tropiques, faites dans un voyage aux Antilles. Paris, 1805. 8. — W. Hunter, Essay on the diseases incident to India seamen and lascars in long voyages. 1806, fol. — M. L. Haynie, Observations on the fever of tropical climate and the use of mercury as a remedy. (Med. repos. New-York, new

l'Inde occidentale (7), attestent que, depuis cette époque jusqu'à nos jours, la fièvre jaune a infesté un nombre presque infini de fois non-seulement les îles dont il s'agit (8), mais les autres de l'archi-

---

series. Vol. I, 1813, p. 217-236.) — James Johnson, On the influence of tropical climates on european constitutions. To which is added tropical hygiene, or the preservation of health in all hot climates. (Adapted to general perusal.) 2. edit., Lond., 1818. 3. edit., ibid., 1821. 8. — C. Chisholm, A manuel of the climate and diseases of tropical countries in which a practical view of the statistical pathology and of the history and treatment of the diseases of those countries, is attempted to be given. Lond., 1822. 8.

(7) J. Grainger, An essay on the more common West-India diseases. Lond., 1764, 8. — Ch. Bisset, Medical essays and observations. New-Castle upon Tyne, 1766. 8. (Trad. en allem., par Mœller. Breslau. 1781.) — Practical remarks on West-India diseases. Lond., 1776. — Geschichte der Mission der Englischen Brüder auf den Caraïbischen oder Antillischen Inseln, St-Thomas, Ste-Croix und St-Jean. Barby, 1781. — Bryan-Edwards, Beschreibung der Brittischen Colonien in West-Indien. — M. C. Sprengel's, Auswahl der neuesten geographischen Nachrichten. Th. I, p. 10. — Tournay, Diss. an in variis regionibus varii morbi, et quinam in Antillis frequentiores? Norceji, 1783. — Des moyens de conserver la santé des blancs et des nègres aux Antilles. Paris, 1786. — Isert, Reise nach Guinea und die Caraibischen Inseln. Koppenhagen, 1788. — R. Jackson, An outline of the history and cure of the fever, epidemic and contagious, more expressly the contagious fever of gails, ships, and hospitals, the concentrated endemic vulgarly called the yellow-fever of the West-Indies. Edinburgh, 1789. 8. (Trad. en allem. par Osiander. Stuttgard, 1804.) — John Bell, Inquiry into the causes which produce, and the means of preventing diseases among british officers in the West-Indies. Lond., 1792. — J. Rollo. Essay on the means of preventing and restoring health in the West-Indies. Lond., 1793. — Webster, Letter on West-India diseases. Lond., 1795. — William Wrigth, Practical observations on the treatment of acute diseases, particularly those of the West-Indies. (Med. facts. and obs. Lond., vol. VIII, p. 1-25. Et : Sammlung auserlesener Abhandlungen für pract. Aerzte, B. 18, p. 295. B. 19, p. 42.) — L. Gillespie, Observations on the diseases which prevailed on board a part of his Majest. squadron, on the leeward island station between november 1794, and april, 1796. London, 1800. — W. Fowle, A practical treatise on the different fevers of the West-Indies and their diagnostic symptoms. Lond., 1800. — J. F. X. Pugnet, Mémoires sur les fièvres de mauvais caractère du Levant et des Antilles. Paris, 1804. 8. — James Clarke, Observations on the nature and cure of fever and diseases of the West and East Indies and America, with an account of dissections performed in these climates and general remarks on diseases of the army. Edinburgh, 1800. 8. — Alex. Moreau de Jonnès, Hygiène militaire des Antilles. Paris, 1817. 8. — Le même, Tableau du climat des Antilles. Paris, 1817. 8.

(8) La fièvre jaune a régné à Saint-Domingue pendant les années 1494, 1495 (Isabelles) ; 1496 (Vega-Regal) ; 1504, 1509, 1533, 1585, 1690 (Porte-de-Paix) ; 1705, 1731, 1733, 1734, 1735, 1736, 1737, 1739, 1743, 1744, 1745, 1746, 1748, 1755 (Cap français) ; 1793, 1795, 1796, 1798, 1802, 1803. Qu'on lise à ce sujet : Herrera, l. c. — Oviedo, l. c. — Constitutions et lois de Saint-Domingue, t. I, p. 407. — Chevalier, Lettre à M. Dejean sur les maladies de Saint-Domingue, sur les plantes de la même isle, sur le Remora et les Haligons. Paris, 1752. 8. — Poissonnier-Desperrières, Traité des fièvres de l'île de Saint-Domingue, Paris, 1763. 2. éd. Ibid., 1768. Pouppe-Desportes, Histoire des maladies de Saint-Domingue. Paris, 1770. — Recherches sur les fièvres, par G. Grant ; trad. de l'anglais par Lefebure de Villebrune, suivies de l'histoire des constitutions épidémiques de Saint-Domingue, et de la description de la fièvre jaune, par M. Pouppé-Desportes. Montpellier. — Bourgeois, Mémoires sur les maladies les plus communes à Saint-Domingue, leurs remèdes, etc., dans les Voyages intéressants. Paris, 1788. — Hector M. Lean, Inquiry into the nature and causes of the great mortality among the troops at St-Domingo, with remarks on the fevers of that Island. Lond., 1797. 8. — N. P. Gilbert, Histoire médicale de l'armée française à St-Domingue en l'an XI, ou Mémoires sur la fièvre jaune, avec un aperçu de la topographie médicale de cette colonie. Paris, 1807. 8. Trad. en allem. par Aronson. Berlin, 1806. — Moreau de Saint-Mery, Description topographique, physique, etc., de l'île de St-Domingue. Le même, Constitutions et

pel du Mexique, savoir : Cuba (la Havane surtout (11)), la Jamaïque (12), Porto-Rico (13), Sainte-Croix (14), Saint-Christophe (15), à Antigoa (16), à

lois de St-Domingue. Philadelphie, vol. IV-IV. — Ch. F. Roux, Topographie médicale de St-Domingue, et Mémoire sur la fièvre jaune d'Amérique. Venise, 1807. 8. La fièvre jaune a exercé des ravages dans la Guadeloupe en 1640, 1647, 1648, 1649, 1703, 1795, 1796, 1802, 1803, 1807, 1816, 1821. Cfr. Raymond Breton, l. c. — Mémoires sur les maladies de la Guadeloupe. Paris, 1778. 4. — F. Latour, Voyage en Amérique. Paris, 1794, t. II, p. 589. — Parson, On the ardent fever at Guadeloupe. (Edinb. med. and surg. journ., vol. VIII, 1812, p. 385-393.) — H. J. Vatable, Mémoire sur l'irruption de la fièvre jaune à la Guadeloupe, en 1816. (Annales maritimes et coloniales. Août 1820.) — J. E. A. Avieno-Flory, Dissertation sur la fièvre jaune qui a régné à la Guadeloupe. Montpellier, 1820. 4. — Moreau de Jonnès (Revue médicale française et étrangère. Août 1826, p. 336).

(11) A. 1762, 1780, 1794. Don Francesco de Cordova, Tratado teoretico-pratico del typhus a Calorico, obra postuma. Havana. — Thomas Romay, Dissertacion sobre la fiebre amarilla allamada vulgarmente vomito negro. Lue à la société patriotique de la Havane, le 15 avril 1791. 4. — Juan Holliday, Tratado medico sobre la fiebre amarilla que sellama vomito negro en las provincias espagnolas de la America septentrional. Havana, 1794. (Trad. angl. Lond., 1795.) — A letter on the yellow-fever of the West-Indies, by Daniel Osgood, M. D. practitioner of medecine in the city of Havana. New-York, 1820. — Dr. W. Fort's, Letter on the yellow-fever at Havana. (Mitchill and Pascali's, New-York medical repository, vol. V, No. 4.)

(12) A. 1655, 1703, 1704, 1741, 1742, 1791, 1793, 1795, 1801, 1802, 1803, 1805, 1807, 1808, 1819. Cfr. History of Jamaïca. — J. William, An Essay on the bilious fever, containing the different opinions of those eminent physicians, John William, and Parker Bennet of Jamaïca, which was the cause of a duel, and termined in the death of both. Jamaïca printed and London reprinted. 1752. 8. — J. Hunter, Observations on the diseases of the army in Jamaïca and on the best means of preserving the health of Europeans in that climate, also observations on the hepatitis in the East-Indies. Lond., 1788, sec. edit. ibid., 1796, trois. ibid., 1808. (Trad. en allem. Lips., 1792. 9.) — R. Jackson's, Treatise on the fevers of Jamaïca, vith some observations on the intermitting fever of America, and an appendix containing some hints on the means of preserving the health of soldiers, in hot climates. Lond., 1791. 8. (Trad. en allem. par C. Sprengel. Leipzig, 1796. 8.) — Todd, Upon the fevers epidemic at Jamaïca. (Duncan, Annal. of medicine. 1796, VI.) — W. Lempriere, Pratical observations on the diseases of the army in Jamaïca, as they occurred between the years 1792 and 1797; on the situation, climate and diseases of that Island, and on the most probable means of lessening mortality among the troops and among Europeans in tropical climates. Vol. II. Lond., 1799. 8. — J. Walker, Some account of a pestilential fever which prevailed in the island of Jamaïca in the years 1793, 1794 and 1795. Extracted from a paper presented to a medical society of that island. (New-York, med. reposit., vol. I, sec. edit., 1800, p. 486—490. — Harris, On the yellow-fever in Jamaïca. (Med. and phys. journal, by Bradley, 1803, January.) — Miller, Account of the yellow-fever in Jamaïca. (Lond. med. and phys. Journal, 1820).

(13) A. 1508, 1513. Oviedo, l. c.

(14) A. 1640 (Du Tertre, l. c.), 1690, 1693, 1694, 1695, 1696, 1697, 1700. F. Keutsch, Medicinalbericht des constituirenden Landphysicus zu S.-Croix, über das westindische gelbe Fieber und andere Gegenstænde des dortigen Medicinalwesens. Nebst einem Auszuge aus einigen Briefen, die Œhleinreibung im gelben Fieber betreffend. (Nordisches Archiv. für Eaturkunde von Pfaff. 1805, B. 4. St. 2, p. 80—104.) — Gordon, Letter upon the yellow-fever in Sainte-Croix, in the appendix of a letter by doct. Chisholm to doct. John Haygarth. Lond., 1806. 8. — Schlegel, Om den Vestindiske Climat-Fieber eller saakaldte gule Fieber. (Bibl. for Læger, 1822, B. 2.)

(15) A. 1647, 1648, 1649, 1752, 1753, 1793, 1816. Peleprat (V. Magazin der auslændischen Literature der ges. Heilkunde, von Gerson und Julius, B. 1, p. 239.) — George Birnie, Observations on yellow-fever. Extract of a letter dated St.-Christophers. 4 january 1817. (Edinb., Med. and surg. Journ., vol. XIII, p. 331 —341.)

(16) A. 1754, 1756, 1765, 1766, 1793, 1796, 1802, 1816. Brief account of the island of Antigua. Lond., 1789. — E. Oleary, Observations upon the yellow-fever of

Grenade (17), à Saint-Domingue (18), à la Martinique (19), à Sainte-Lucie (20), aux Barbades (21), à Curaçao (22) et dans les Bermudes (23).

4. *La fièvre jaune dans le nouveau continent.* — L'épidémie n'a point épargné l'Amérique septentrionale (24); elle

---

Antigua. (Med. Journ., t. XVI, p. 491.) — Musgrave, History of the progress, and inquiry into the causes of the yellow-fever, as it appeared in the island of Antigua in the year 1816. Communicated by Dr. Ferguson. (Med. chir. transact., Lond., vol. IX, part. I, p. 92--142.)

(17) A. 1770, 1771, 1793, 1794, 1795, 1796, 1816. Cfr. Wright, l. c. — Chisholm, in Edinb. med. comment. for the year 1793. — « But the most remarkable of all the epidemics of this kind, which affected the West-Indies, was that which arose in 1793, first noticed in the island of Grenada, in the month of March. » (Blane, l. c., p. 139.)

(18) J. Clarke, A treatise on the yellow-fever as it appeared in the island of Dominica in the years 1793, 94, 95 and 96. Lond., 1797. 8. Et : Cassan, l. c.

(19) A. 1669, 1682, 1690, 1693, 1694 (St.-Pierre), 1696, 1697, 1701, 1705, 1706 (St.-Pierre), 1735, 1751 (St.-Pierre), 1762, 1770, 1771, 1772, 1791, 1793, 1794, 1796, 1802, 1803, 1805, 1807, 1808, 1818, 1819, 1821. Cfr. Bouton, Histoire de l'établissement de la république de la Martinique. Paris, 1640. — Père Labat, Nouveau voyage aux îles d'Amérique. Paris, 1722. — Moreau de Jonnès, Précis historique sur l'irruption de la fièvre jaune à la Martinique, 1802. (Transactions de la Société médicale d'émulation. 1816. Réimprimé par ordre de son excellence le ministre de la guerre.) — A. M. J. Savaresy, De la fièvre jaune en général et particulièrement de celle qui a régné à la Martinique, l'an XI et XII, (1803 et 1804). Avec des observations sur les autres maladies de cette île ou des Antilles et un Essai sur son Histoire naturelle. Naples, 1809.

(20) A. 1665, 1767, 1802. Du Tertre, l. c. — Leblond, l. c. — Allan (V. Magazin der ausl. Literatur der ges. Heilkunde von Gerson und Julius, l. c., p. 244. — Rollo, Observations on the diseases of the army at Sta.-Lucia. London, 1781. 8.

(21) A. 1647, 1694, 1695, 1696, 1715, 1721, 1733, 1734, 1793, 1807, 1815, 1816. Richard Towne, A treatise of the diseases most frequent in the West-Indies, and herein more particularly of those which occurred in Barbadoes. London, 1726. — Philips, Journal of his voyage from England to Barbadoes. In : Churchill's Collection of voyages. London, 1732, t. VI, p. 173. — Warren, A treatise concerning the malignant fever of Barbadoes and the neighbouring islands, with an account of the seasons there, from the year 1734-1738. In a letter to Dr. Mead. Lond., 1740. 8. Première édition, 1734. 4. — Grifith Hughes, The natural history of Barbadoes. London, 1750, fol. p. 37. — A treatise on the disease most frequent in the West-Indies, and particularly in Barbadoes. London, 1751. 4. — W. Hillary, Observations on the changes of the air and the concomitant epidemical diseases, in the island Barbadoes, to which is added a treatise on the putrid bilious fever, commonly called the yellow-fever, and such other diseases, as are indigenous or endemical in the West-India islands, or in the torrid zone. London, 1759. (Trad. allem., Leipz., 1769.) — W. Ferguson, An inquiry in to the origin and nature of the yellow-fever, as it had lately appeared in the West-Indies, with official documents relating to this subject. (Medico-chirurg. transactions, 1817, vol. VIII, part. I, p. 108-172; part. II, p. 585-594.)

(22) A. 1760. Rouppe, l. c.—Beschryving van het Eyland Curaçao en de daronder hoorenden Eylanden. Amst., 1781.

(23) Richard Jones, Account of the yellow-fever, which appeared in an epidemic form, in Bermuda, during 1819, and of the method of treatment adopted. (The London med. repository. 1823, vol. XIX, p. 198.)

(24) « In North-America, dit sir Gilbert Blane (l. c., p. 143), the first mention of it is at Boston in 1693, where it was believed to be brought by the fleet from the West-Indies, under admiral Wheeler, and probably derived from what was imported in the fleet from Siam, a few years ago. The next mention of it on that continent was at Philadelphia in 1695, and at Charlestown the same year. We next hear of it at New-York, in 1702. »

a gagné Boston (25), Philadelphie (26),

(25) A. 1693, 1796, 1798, 1799, 1802, 1819. Warren, Letter to Pearson, on the fever which prevailed in last autumn in the town of Boston. 1796. (Med. rep., New-York, 1800, p. 131-137.) — Rand, On the epidemy of Boston, in 1798. (The medical Repository, vol. II.) — S. Brown, A treatise on the nature, origin and progress of the yellow-fever with observations on its treatment. Composing an account of the disease in several of the capitals of the United-States, but more particularly as it has prevailed in Boston. Boston, 1800. 8. Cfr. aussi : Medical Repository, 1799, vol. II, n° 4, art. IV; vol. III, n° 3, art. IX ; vol. IV, Review. — Report of a comitee of the board of health of the town of Boston, appointed on the 30th of August 1819, to investigate and state all the facts relative to the ship « Ten Brothers. » V. American med. recorder, vol. IV, n° 13. — W. Ingalis in Mitchell and Pascalis, New-York medical repository, vol. V, n. 13, 14. — W. Gamage, Some account of the fever which existed in Boston, during the autumn and winter of 1817 and 1818. Boston, 1818. 8.

(26) A. 1699, 1741, 1743, 1744, 1747, 1749, 1751, 1760, 1762, 1793, 1797, 1798, 1799, 1802, 1803, 1805, 1819, 1820. Math. Carey, A short account of the malignant fever lately prevalent in Philadelphia with a statement of the proceedings that took place on this subject in different parts of the United-States. Philadelphia, 1793. — Nassy, Sur la cause, la nature et le traitement de la maladie épidémique qui règne à Philadelphie, 1793. Philadelphie, 1793. 8. — Hellmuth, Kurze Nachricht von dem sogenannten gelben Fieber, welches in Philadelphia vom August bis October 1793 epidemisch gewesen ist (K. Sprengel's, Beitræge zur Geschichte der Medicin. B. 1. St. 2). — Felix Pascalis, On the atmospheric causes of the epidemic in Philadelphia, 1793. — Benjamin Rush, Inquiry into the late epidemic fever at Philadelphia. December, 1793. — Le même : An account on the bilious remitting yellow-fever, as it appeared in the city of Philadelphia in the year 1793. Philadelph. 1794. 8. (Trad. en allem. par Hopfengærtner et Autenrieth. Tübingen, 1796. 8.) — Le même : Medical inquiries and observations containing an account of the bilious remitting yellow-fever, as it appeared in Philadelphia in the year 1794, together with an inquiry into the proximate cause of fever, and a defense of bloodletting, as a remedy for certain diseases. Philadelphia, 1796. 8. — Le même : Medical inquiries and observations containing an account of the yellow-fever, as it appeared in Philadelphia in 1797; and observations upon the nature and cure of the gout and hydrophobia. Philadelphia, 1798. 8. — Le même : Observations upon the origin of the malignant bilious or yellow-fever in Philadelphia, and upon the means of preventing it, addressed tho the citizens of Philadelphia, 1800. 8. — Le même : A second address to the citizens of Philadelphia containing additional proofs of domestic origin of the malignant bilious or yellow-fever, to which are added observations intended to shew that a belief in that opinion is calculated to lessen the mortality of the disease and to prevent its recurrence. Philadelphia, 1800. — Le même : Facts intended to prove the yellow-fever not to be contagious, and instances of its supposed contagion explained upon other principles. In a letter to E Miller. (Med. repos. New-York. Vol. 6, 1803, p. 155-170.) — Le même : An inquiry into the various sources of the usual forms of summer and autumnal diseases in the United-States, and the means of preventing them. To which are added facts intended to prove the yellow-fever not to be contagious. Philadelphia, 1805. 8. — Isaak Cathrall, A medical sketch of the synochus maligna or malignant contagious fever, as it lately appeared in the city of Philadelphia. Philadelphia, 1794. 8. — Minutes of the proceeding of the comitee appointed in 1793, by the citizens of Philadelphia to alleviate the sufferings of the afflicted with the malignant fever. Philadelphia, 1794. 8. — F. Ouviere, An account of the contagious epidemic yellow-fever, which prevailed in Philadelphia in the summer and autumn of 1797, comprising the questions of its causes, and domestic origin, characters, medical treatment and preventions. Philadelphia, 1798. 8. — Proof of the origin of yellow-fever in Philadelphia, and Kensington, in the year 1797, from domestic exhalations; and from the foul air of the snow navigation from Marseilles, and from that of the ship Hulda from Hamburgh, in two letters, addressed to the Governor of the commonwealth of Pensylvania. By the academy of medecine of Philadelp. 1798. 8. — Proceedings of the college of physicians of Philadelphia, relative to the prevention of the introduction and spreading of contagions diseases. Phila-

(Suite de la note 26.)

delphia, 1798. 8. — Facts and observations relative to the nature and origin of the pestilential fever which prevailed in this city in 1793, 1797 and 1798. By the college of physicians of Philadelphia, 1798. 8. — Charles Caldwell, A semiannual oration on the origin of pestilential diseases, delivered before the academy of medecine of Philadelphia, 17 decemb. 1798. Philadelphia, 1799. — Le même : An address to the Philadelphia medical society on the analogies between yellow-fever and true-plague. Philadelphia, 1801. 8. — Le même : Medical and phys. memoirs containing, among other subjects a particular inquiry into the origin and nature of the late pestilentiale pidemics of the United-States. Philadelphia, 1801. 8. — Le même : A reply to Dr. Haygart's letter to Dr. Percival on infectious fevers, and his « Address to the college of physicians at Philadelphia on the prevention of the American pestilence, exposing the medical, philosophical and literary errors of that author, and vindicating the right which the faculty of the united-states have to think, and decide for themselves respecting of their own country, uninfluenced by the notions of the physicians of Europe. Philadelphia, 1802. 8. — Le même : Some account of the malignant fevers which prevailed in Philadelphia, in the autumn of the year 1803. (Med. Repository New-York. Hexade II, vol. I, 1803, p. 145-155.) — Ch. Erdmann, Das gelbe Fieber in Philadelphia im Jahr 1798. Nebst einer Liste der Todten vom 1 August bis zum 31 October. Philadelphia, 1799. 8. — Th. Condie and Rich. Folwell, History of the pestilence commonly called yellow-fever, which almost desolated Philadelphia in the months of august, september and october 1798. Philadelphia, 1798. 8. — William Currie, Description of the malignant fever prevalent at present in Philadelphia, 1793. 8. — Le même : Impartial review of Dr. Rush's inquiry into the late epidemic fever. Philadelphia, 1794. 8. — Le même : Treatise on the synochus icteroides or yellow-fever. Philadelphia, 1793. 8. — Le même : Observations on the causes and cure of remitting bilious fevers, to which is annexed an abstract of the opinion and practice of different authors, and an appendix, exhibiting facts and reflections relative to the synochus icteroides, or yellow-fever. Philadelphia, 1798. 8. — Le même : Memoirs of the yellow-fever, which appeared in Philadelphia and other parts of the United-States of America, in the summer and autumn of the present year 1798. Philadelph., 1798. 8. — Le même : A sketch on the rise and the progress of the yellow-fever and of the proceedings of te board of health in Philadelphia in the year 1799, to which is added a collection of facts and observations respecting the origin of the yellow-fever in this country and a review of the different modes of treating it. Philadelphia, 1800. 8. — Le même : Observations on the treatment of the malignant yellow-fever which prevailed partially in the city and liberties of Philadelphia in the summer and autumn of 1802. (Medical and physical journal by Bradley, 1803, february, p. 97-103.) — Le même : A view of the diseases most prevalent in the United-States of America in different seasons of the year, with an account on the most improved method of treating them. Philadelphia, 1811. 8. — Le même : Facts and arguments in favour of the origin and contagious nature of the pestilential or malignant yellow-fever, which has prevailed in different commercial cities and seaport-towns of the United-States, more particularly since the summer 1793. In a letter to Dr. David Hosack (The American med. and phys. reg. by Dr. Hosack, vol. I, 1814. Octob. VI, p. 81-191. — J. Devèze, Recherches et observations sur les causes et les effets de la maladie épidémique, qui a ravagé Philadelphie en 1793, depuis le mois d'août jusqu'à la moitié de celui de décembre. Philadelphie, 1794. — Le même : Dissertation sur la fièvre jaune qui a régné en Philadelphie, 1793. Paris, 1804. — Report of the faculty of medicine of the governor Thom Mifflin, A correct account of the origin, progress and nature of the disease that has recently afflicted the city of Philadelphia (Med. repository. New-York, vol I, 2e édit., 1801, p. 391-398). — On the temperature of the summers which are adapted to give activity to the infection or seeds of the yellow-fever, in the city of Philadelpkia. (American med. recorder. Vol, I, 1818, p. 139-146). — Report of the joint comitee of councils, relative to the malignant or pestilential diseases of the summer and autumn of 1820 in the city of Philadelphia. Philadelphia, 1821. 8. — An account of the yellow or malignant fever which appeared in the city of Philadelphia, in the summer and autumn of 1820, with some observations on that disease. Read before the academy of medicine. By Samuel Jackson (N. Chapman's, Philadelphia journal of medical and physical sciences. 1821, vol. 1, n. 2.)

Charleston (27), la Nouvelle-Londres (28), New-York (29), Wilmington (30), Bal-

— Remarks on certain parts of : « An account of the yellow or malignant fever as it occurred in Philadelphia, 1820. » By S. Jackson. Philadelphia, 1821. (American med. recorder., vol. IV, 1821, n. 4.) — An account of an epidemic fever which prevailed among the negroes of Philadelphia in the year 1821. Read before the Philadelphia academy of medicine. By G. Emerson (N. Chapman's Philadelph. Journal, vol. III, n. 2.)

(27) A. 1699, 1732, 1739, 1745, 1748, 1755, 1792, 1794, 1797, 1798, 1800, 1801, 1802, 1804, 1807, 1816, 1817, J. Lining, A description of the american yellow-fever. In a letter to Dr. R. Whyt at Edinburgh. Dated Charlestown, 14 december 1753. (Physical and literary essays of Edinburgh, vol. II.) — J. Harris, On the yellow-fever in Charleston. (Philadelph. med. and phys. Journ., part. I, vol. II, 1805. 2.) — Lionel Chalmers, An account of the weather and diseases of South-Carolina. London, 1776, II vol. 8. Trad. allem. Stendal, 1796. — L. L. W. Shecut, Essay on the yellow-fever of 1817 at Charleston, 1818, 8. — Le même : Medical and physiological essays, containing topographical, historical and other sketches of the city of Charleston, from its first settlement, to the present period. 2. Essays on the prevailing fever of 1817. Edit. sec. 3. Essays on contagion and infection. 4. Essays on the principles and properties of the electrical fluid, the whole of which are designed as illustration of the domestic origin of the yellow-fever of Charleston, and conducing to the formation of a medical history of the state of South-Carolina. Charleston, 1819. 8. — Tidyman, On the yellow-fever of Charleton. — D. Ramsay, Facts concerning the yellow-fever as it appeared at Charleston. (Medical repository, vol. IV, n. 3, art. 11.) — J. H. Dickson, On the yellow-fever in Charleston, 1817. (Chapman's Philadelphia Journal, 1822, febr.) — Th. Legare, Inaug. dissertation on the late yellow-fever in Charleston, 1817.

(28) A. 1798. Channing, An account of the pestilential disease which prevailed at New-London. (Med. reposit. 1799. Vol. II, n. 4, art. 6, 7.) — Holt, A short account on the yellow-fever as it appeared in New-London in august., sept. and oct., with an accurate list of those who died of the disease, the donations, New-London, 1798. 8.— Charles Scott, Short account of the yellow-fever, as it appeared in New-London, 1798. New-London, 1798. 8.

(29) A. 1702, 1721, 1743, 1748, 1791, 1794, 1795, 1796, 1798, 1799, 1800, 1801, 1802, 1803, 1805, 1819, 1820, 1822. Smith, Letters to doctor Buel on the yellow-fever of New-York, in Webster Collection on bilious fever. — Addom, Inaugural dissertation on the malignant fever which prevailed in New-York during the august, september and october 1791. — Alex. Hosack, On the yellow-fever as it appeared in New-York in 1795. New-York, 1797. 8. — R. Bayley, On the epidemic fever of New-York, in 1795. — Le même : Letters relative to the sickly state of New-York, 1796. — Le même : Letters from the health office submitted to the common council of the city of New-York, 1798. 8.— Le même : Inaugural dissertation on the origin and propagation of yellow-fever. New-York, 1802. — Report of the comitee appointed by the medical society of the state of New-York to inquire into the symptoms, origin, cause and prevention of the pestilential disease that prevailed in New-York during the summer and autumn of the year 1798. New-York, 1799. 8.—Seaman, An inquiry into the causes of the pestilence or the yellow-fever in New-York. (Medical repository, vol 1, n. 3, art. 2.) — J. Hardie, An account of the malignant fever lately prevalent in the city of New-York, in 1798 New-York, 1799. B. Dwight, Some remarks on the origin and progress of the malignant yellow-fever, as it appeared in the village of Catskils, state of New-York; 1803 (Med. Journal, t. XIII et XIV.) — Edward Miller, Observations on that form of pestilence called yellow-fever. (Medical repository, vol. II, p. 379.) — Le même : Report on the malignant disease, which prevailed in the city of New-York, in the autumn, 1805. (Med. and phys. Journal, 1807, t. XVII, p. 97.) — Le même : Report on the malignant disease called yellow-fever of New-York, 1809. — M. John Knight, Account on the yellow-fever, which prevailed in the city of New-York in the summer of 1798. In a letter to Dr. Hosack, 6 novemb. 1809. — Felix Pascalis, Observations on the yellow-fever. (Med. repository. New-York. Vol. III, 1800, p. 344-351, vol. IV, 1801, p. 8-17 et 121-130.) — Le même : Statement on the occurrences during a malignant yellow-fever in the

timore (31), Norfolk (32), la Colombie

(*Suite des notes.*)

city of New-York in the summer and autumnal months of 1819. New-York, 1819. — Le même: Discourse delivered before the New-York country med. society on yellow-fever. New-York, 1823. 8. — Ch. Yeates, Review of an essay on the bilious epidemic fever prevailing in the state of New-York. Albany, 1813. 8. — John Watt's Account of the yellow-fever which appeared in various parts of the United-States during the summer and autumn of 1819. (New-York medical and surgical register. 1820, n. 4, p. 219.) — K. Drake's Description of the yellow-fever as it occurred in New-York in the summer and autumn of 1819. (Mitchill's and Pascalis New-York med. repos., vol VI, n. 2.) — Strictures on Dr. Dracke's Account of the yellow-fever as it occurred in New-York in 1819. Communicated in a letter to the editors by Stephen Brown M. D. of New-York. (American med. recorder, vol. IV, n. 15.) — Report of the comitee of the medical society of New-York explanatory of the causes and character of the epidemic fever which prevailed in Banker-Street and its vicinity in the summer and autumn of 1820. Published by order of the society. New-York, 1820. — Remarks on the report of the comitee of the med. society of New-York explanatory of the causes and character of the epidemic fever which prevailed in Banker-Street and its vicinity in the summer and autumn of 1820. New-York, 1820. — A statement of facts relative to the late fever which appeared in Banker-Street and its vicinity in the summer and autumn of 1820. By Townsend, Hosack and Bayley. New-York, 1820. — Some remarks on the review of the « Paper relating to the fever in New-York, 1820. » (American med. recorder, vol. IV, n. 15.) — Samuel Jackson, Some remarks on the review of the papers relating to the fever in New-York. 1820. (Ibid., vol. 4, p. 419.) — A reply to the remarks (of Dr. Samuel Jackson) on the review of the papers relating to the fever in New-York. 1820. (American med. recorder, vol. IV, n. 16.) — Beck, Report to the board of health of New-York on the yellow-fever at Middletown 1820. (Ibid., vol. IV, p. 284.) — P. S. Townsend, An account of the yellow-fever as it prevailed in the city of New-York in the summer and autumn of 1822. New-York, 1822. 8. — C. C. Yates, Observations on the yellow-fever reigning at New-York in the summer and autumn of the year 1822. (Mitchill's and Pascalis New-York med. repository. 1823 august.) — Autopsiç examinations of two cases of yellow-fever; with remarks. By Dr. C. C. Blatschly (New-York med. reposit., vol. XXIII).

(30) A. 1796, 1798, 1800, 1802, 1803, 1821. A. I. de Rosset, An account of the yellow-fever as it appeared in Wilmington, North Carolina, in 1796. — (New-York med. repository, vol II, sec. édit., p. 153.) — J. Tilton, Observations on the yellow-fever as it appeared at Wilmington, Delaware, in the summer and autumn of 1798. (Ibid. vol. III, 1800, p. 128-136.) — Vaughan's Concise history of the autumnal fever which prevailed in the borough of Wilmington in the year 1802. Wilmington, 1803. 8. Dr. Hill, On the yellow-fever of 1821 of Wilmington. (American med. recorder. 1822, jan., p. 86-92.)

(31) A. 1794, 1797, 1798, 1799, 1800, 1802, 1803, 1808, 1819. Drysdale, History of the yellow-fever of Baltimore, 1794 (the Philadelphia medical museum. 1805, vol IV). — Moores, Opinions of the medical faculty relative to the domestic origin of the pestilential sickness in Baltimore, 1800. (Medical repository, vol. IV, n. 14, art 6.) — D. M. Reese, Observations on the epidemic of 1819 as it prevailed in a part of the city of Baltimore. Baltimore, 1819. 8, — A series of letters and other documents relative to the late epidemic or yellow-fever, comprising essays of the physicians, etc. Baltimore, 1820. 8. — P. Chatard, On the yellow-fever as it appeared at Baltimore, state of Maryland, in the summer and autumn of 1800. Communicated in a letter to Dr. Miller (New-York med. repository, vol. IV, 1801, p. 253-257.) — Le même: Malignant fever in Baltimore (Ibid. vol. V, 1820, p. 261-265.) — Report of the medical society and medical council of Maryland, on the causes of the last epidemic, etc. (Ibid. vol. V, n. 4.) — John Revère, An account on the fever which prevailed in certains part of Baltimore during the summer and autumn of 1819, with some remarks on its origin and treatment. (Medical recorder. vol. III, n. 2, 1820, p. 214-238.) — Edward Johnson (mayor of Baltimore), A series of letters and other documents relating to the late epidemic or yellow-fever, comprising the correspondance of the mayor of the city, the board of health, the executive of the sate of Maryland, and the reports of the faculty and district medical society of Baltimore, etc. Baltimore, 1820. 8.

(32) A. 1737, 1741, 1742, 1795, 1797,

(33), Savannah (34), la Nouvelle-Orléans (35), Mobile (36), Kentucky (35), etc. (38). Le fléau a sévi en outre dans les

1799, 1800, 1801, 1821, J. Mitchill, An account of the yellow-fever which prevailed in Virginia in the years 1737, 1741, and 1742. In a letter tho the late Cadwallader Colden (American med. and phys. register by Hosack, 1813, octob., p. 356-363.) — Hansford and Taylor, Of the yellow-fever in Norfolk, 1800. (Med. repos. New-York, vol. IV, p. 203-208.) — Selden and Whitehead, On the yellow-fever at Norfolk (Virginia) in the summer and autumn of 1800. (New-York med repository, vol. IV, 1801, p. 328-337.) — Robert Archer, History of the yellow-fever as it appeared in Norfolk, during the summer and autumn of 1821. (American med. recorder, 1822, january, p. 60-73). — Cadwallader Colden, Observations on the yellow-fever of Virginia, with some remarks on Dr. J. Mitchill's Account of the disease, in a letter to the late Dr. Mitchill (American med. and Phil. regist., vol. IV, p. 378-383.)

(33) Observations on yellow-fever, read before the medical society of the district of Columbia. By B. Washington. New-York, 1824.

(34) W. R. Warring, Report to the city council of Savannah on the epidemic disease of 1820. Savannah, 1820. — L. H. Fürth, Schreiben über das im Jahre 1820, in Savannah ausgebrochene gelbe Fieber. (Magazin der auslændischen Literatur der gesammten Heilkunde, herausgegeben von Gerson und Julius. B. 3, p. 12.) Cfr. W. C. Daniell, Observations upon the autumnal fevers of Savannah. (Edinburgh med. and surg. Journal. 1827, July, p. 174.)

(35) A. 1796, 1799, 1817, 1819, 1820, 1822. Archibald Robertson, Medical topography of New-Orleans, with an account of the principal diseases, that affected the fleet and army of the late unsuccessful expedition against that city. (Edinb. med. and surg. Journ., vol. XII, 1816., p. 129-158.) — Rapport fait à la Société médicale de la Nouvelle-Orléans, sur la fièvre jaune qui a régné d'une manière épidémique pendant l'été de 1817, par Gros et Gérardin. Nouv.-Orléans, 1818. 8. — N. V. A. Gérardin, Mémoires sur la fièvre jaune considérée dans sa nature et dans ses rapports avec le gouvernement. Paris, 1820. 8. — Rapport publié au nom de la Société médicale de la Nouvelle-Orléans, sur la fièvre jaune qui a régné épidémiquement durant l'été et l'automne de 1819, lu et approuvé dans sa séance du 21 mai 1820. Nouvelle-Orléans, 1820. 8. — Dupuy de Chambery, Historical sketch of the endemic yellow-fever, which prevailed in the city of New-Orleans in the summer and autumn of 1819. (Mitchill and Pascalis, New-York medical repository, vol. VI, n. 1.) — J. Baxter, Malignant bilious remittent or yellow-fever in New-Orléans in the year 1819. (Ibid., p. 269.) — Report of the physico-medical society of New-Orleans on the epidemic of 1820. (Published by order of the society. New-Orleans, 1821.) — J. L. Chabert, Réflexions médicales sur la maladie spasmodico-lipyrienne des pays chauds, vulgairement appelée fièvre chaude. Nouvelle-Orléans, 1821. 8. Et : Dr. J. L. Chabert in New-Orleans, Über die daselbst in den Monathen September, October und November 1822 herrschende Gelbe Fieber-Seuche. (Magazin der auslændischen Literatur der gesammten Heilkunde von Gerson und Julius. B. 7, p. 29.) — J. R. Raoul de Champanoir, Methodo de curacion de la fiebre amarilla. Nueva Orleans, 1821. — P. F. Thomas, Essais sur la fièvre jaune d'Amérique, ou Considérations sur les causes, les symptômes, la nature et le traitement de cette maladie, avec l'histoire de l'épidémie de la Nouvelle-Orléans, en 1822, et le résultat des nouvelles recherches d'anatomie pathologique entreprises pour en déterminer le siége ; précédé de considérations hygiéniques sur la Nouvelle-Orléans, par J. M. Picornell. Nouvelle-Orléans et Paris, 1823. 8.

(36) A. 1819, 1820. Report of the commitee appointed to investigate the causes and extend of the late extraordinary sickness and mortality in the town of Mobile. Mobile, 1820. 8.

(37) Remarks on the epidemical bilious fever which prevailed in Louisville, Kentucky, and its vicinity, in summer and autumn of 1821 and 1822. By John C. Harrison. (Chapman's Philadelphia Journal, 1824.)

(38) Charles Coffin, An account of the pestilential fever, which prevailed at Newbury-Port, state of Massachusetts in 1796, in a letter to Dr. E. H. Smith. (Med. repos. New-York, vol. I, p. 493. 496.) — M. Brown, Brief remarks on the origin of the yellow-fever, in some parts of the state of Rhode-Island. (Med. repos. New-York, vol. III, 1800, p. 267-280.) — S. Anderson, An account of a bilious yellow-fever which prevailed on board the United-States ship Delaware in the island Curacao from the begin-

Florides (39), à Mexico, principalement à la Vera-Cruz (40). Il s'est montré aussi dans l'Amérique méridionale (41), près de l'embouchure de l'Orénoque (42), et dans le Brésil surtout (43).

5. *La fièvre jaune en Europe.* — Dans notre continent, la maladie a exercé ses ravages à Lisbonne (44), à Cadix (45), à

---

ning of Nov. 1799, until the latter end of febr. 1800. (Med. rep. New-York, vol. v, p. 280.) — Wheaton, On the yellow-fever of Providence. (Ibid., vol. x, p. 329.) — Pardon Bowen, Observation on the origin and nature of the yellow-fever which prevailed in Providence, Rhode-Island in the summer of 1805. (The American med. and philos. register, by Dr. Hosack, vol. III, p. 331-366.) — Joseph Comstock, Remarks on febrile diseases with a definition of fever in a discourse read before the medical society of Rhode-Island on their third anniversary. Sept. 1814. Providence, 1814. 8. — Dr. Samuel A. Cartwright's, Versuch über das gelbe Fieber zu Natches. (Medical recorder., vol. IX. In :Magazin der auslændischen Literatur der gesammten Heilkunde von Gerson und Julius, 1826, Mai, Junius, p. 383.)

(39) B. Romans, A concise natural history of East- and West-Florida. New-York, 1776, p. 233.

(40) A. 1762, 1794, 1798, 1800, 1802. A. Humboldt, Beschreibung von Neu-Spanien. Tübingen, 1805. 8. B. 4, p. 425. — Le même : Essai politique sur le Mexique. — Et : Extrait des essais politiques sur le Mexique. (Sédillot, Rec. périod. de la Soc. de médecine de Paris, t. XL, p. 210, 338, 413.) — Extracto de una memoria sobre el no contagio de la fiebre amarilla, por Dr. Nicol. Molero. (Periodico de la Sociedad medico-quirurgica de Cadiz, t. IV, p. 41.)

(41) « In the spanish West-Indies, » dit sir Gilbert Blane (l. c., p. 143), it is mentioned by the historians of that nation (See a voyage to South-America to measure a degree of the meridian, by don George Juan and don Antonio d'Ulloa. English translation. London, 1758, t. I, p. 46). that is was unknown in thoses colonies till the year 1729, when it appeared at Carthagena in Terra Firma; and that it broke out in Guayaquil in Peru, 1740. » Cfr. Juan Josef de Gastelbondo, Tratado del metodo curativo experimentado y approbado de la enfermedad del vomito negro epidemico, y frequente en los puertos de las Indias occidentales. Cartagena de las Indias 1753. Madrid, 1755. 12. — Bajon, Mémoires pour servir à l'histoire de Cayenne et de la Guyane française, dans lesquels on fait connaître la nature du climat de cette contrée, les maladies qui attaquent les Européens nouvellement arrivés, et celles qui règnent sur les blancs et sur les noirs; des observations sur l'histoire naturelle du pays et sur la culture du pays. Paris, 1777 et 1778, vol. I, p. 27. — Voyage en Californie, pour l'observation du passage de Vénus sur le disque du soleil, par Chape d'Auteroche. Paris, 1772. 4, p. 41.

(42) M. Morgan, Beschreibung des gelben Fiebers auf dem Orinocko-Fluss im August 1819. (The Philadelphia Journal of the medical and phys. sciences. 1822, May, vol. IV, n. I, p. 1.)

(43) A. 1643, 1647, 1684 (Olinde), 1687, 1688, 1689, 1690, 1691, 1692, 1693, Piso, l. c. — Ferreyra da Rosa, Tratado da constituçao pestilencial de Pernambuco. Lisboa, 1694. 12. Labat, l. c.

(44) « In Europe its first appearance was at Lisbon in 1723, probably brought from Brazil, and it has never since appeared there. » (Sir Gilbert Blane, l. c., p. 142.)

(45) « It next appeared at Cadix in 1732, three years after its first appearance in their colonies. It returned again in 1744 and 1746, and 1764, and not again til 1800. » (Sir Gilbert Blane, l. c.) — Discurso sobre elorigen, progresos, methodos curativos, y demas circumstancias, relativas à la enfermedad maligna contagiosa en la ciudad de Cadiz 1800. Par un opasianado à la medicina. Cadiz, 1800. 12. — Elle a été observée aussi pendant les années 1803, 1804, 1810, 1813, 1819, 1820, 1821. Juan Diaz Salgado, Reflexiones acerca de la epidemia que regna en Cadiz, y medios de atajar los estrados de una peste. Madrid, 1800. — Carlo Francesco Ameller, Descripcion de la enfermedad epidemica en la ciudad de Cadiz. Cadiz, 1800. — Estado general de las personas invadidas en esta ciudad de Cadiz. Cadiz, 1800. — Rodriguez Armesto, Reflexiones sobre la epidemia padecida en Cadiz, 1800. — Miguel Jeibarren, Relacion de las providencias tomadas por el ilustre ayuntamiento de Cadiz en la epidemia padecida el ano pasado de 1800 para cortar sus progressos, y aliviar a sus vecinos pobres. Cadiz, 1801. — Petro Maria Gonzales, Disertacion medica sobre la calentura maligna contagiosa que regno en Cadiz el ano pasado de 1800. Madrid, 1801. (Trad. en allem. par Borges. Berl., 1805.) — Reflexiones sobre la epidemia pade-

Malaga et à Grenade (46), à Minorque

(Suite des notes.)

cida en Cadiz y pueblos circumvecinos à fines del ano 1800. Por un amante del bien publico. Cadiz, 1801. — Epidemiologia espagnola, o historia cronologica de las pestes, contagios, epidemias y epizootias que han acaecido en Espagna desde la venida de los Cartagineses hasta el ano 1801. Con noticia de algunas otras enfermedades de esta especie que han sufrido los Espagnoles en otros reynos, y de los autores nacionales, que han escrito sobre esta materia, asi en la peninsula como fuera de ella. Por el licenciado Don Joaquin de Villalba, tom. II. Madrid, 1802. — J. N. Berthe, Précis historique de la maladie qui a régné dans l'Andalousie en 1800, contenant un aperçu du voyage et des opérations de la commission envoyée de Montpellier en Espagne. Paris et Montpellier, 1802. — Juan Manuel Arejula, Breve descripcion de la fiebre amarilla padecida en Cadiz y pueblos comarcanos en 1800, en Medina-Sidonia en 1801, en Malaga en 1803 y 1804. Madrid, 1806. 8. — Le même, Memoria sobre la ninguna utilidad del uso de los gases acidos para la disinfeccion o purificacion de las materias contagiosas. Esparraguera, 1805. 4. Riempreso por Bernardo de Elizalde, 1821. 4. Coleccion de memorias medicas por el Dr Don Manuel Gil y Alveny. Primiera memoria, Descripcion historico-medica de la epidemia general padecida en los anos de 1805, y 4. (Periodico da la Sociedad medico-quirurgica de Cadiz, vol. I, p. 376.) — Dictamen de la Junta de profesores de medicina de esta ciudad sobre el modo de investigar y resolver la cuestion del contagio de la fiebre amarilla, formado por una comision de su seno. (Ibid., vol. II, p. 383.) — J. Fellowes, Reports of the pestilential disorder of Andalusia which appeared at Cadix in the years 1800, 1804, 1810 and 1813, with a detailed account of that fatal epidemic as it prevailed at Gibraltar, during the autumnal months of 1804. London, 1815. 8. — Memoria sobre la epidemia de Andalusia el ano 1800 al 1819. Por el Doctor Alfonso de Maria. Cadiz, 1820. 4. — Nachrichten vom gelben Fieber insbesondere von der Seuche zu Cadiz 1819, mitgetheilt von Dr Franz Xaver Laso, in : Magazin der auslændischen Literatur der gesammten Heilkunde von Gerson und Julius. B. 1, p. 12. — Consideraciones sobre el origen e introduccion de la fiebre amarilla en las provincias meridionales de la Peninsula, por el Doctor Don Bartolomeo Mellado. (Periodico de la Sociedad medico-quirurgica de Cadiz, vol. I, nº 2.) — Le même, Historia de la epidemia padecida en Cadiz el ano 1810. Madrid, 1819. — Relation abrégée d'un voyage fait en Andalousie pendant l'épidémie de 1819, par A. Mazet. (Journal complémentaire du Dictionnaire des sciences médicales. 1821, janvier.) — Observations sur la fièvre jaune, faites à Cadix en 1819, par Pariset et Mazet, et rédigées par Pariset. Paris, 1820. 4. — Remarks on the epidemic yellow-fever which has appeared at intervals on the South-Coasts of Spain, since the year 1800. By Robert Jackson. London, 1821. 8. — A Brief view of the yellow-fever, as it appeared in Andalusia during the epidemic of 1820; together with the mode of treatment adopted, and an account of the appearances of dissection. To which is prefixed a short topographical sketch of the country by Tho. O'Halloran. London, 1821. — Le même, Remarks on the yellow-fever of the south and east-coasts of Spain; comprehending observations made on the spot, by actual survey of localities and rigorous examination of facts and original sources of information. London, 1823. — Franc. Salva, Coleccion de trozos ineditos relativos principalmente à la supuesta importacion de la fiebre amarilla de Cadiz del ano 1800 con semilla extragna recogidos. Barcellona, 1820. 8.

(46) «... nor was it known in all that space of times in any other part of Europe, except once at Malaga, in 1741. These dates are taken from Varon Humboldt in whose acuracy and fidelity I have perfect reliance. » (Sir Gilbert Blane, l. c.) — On peut citer encore ici le témoignage de François Reyes Sahagun, dans : Synopsis critico-medica sobre la epidemia que se padecio en Malaga en 1741, Sevilla, 1741; et de Nicol. François Rexano, dans : Crisis epidemica que se padecia en esta ciudad de Malaga en el ano 1741. Malaga, 1742. — La fièvre jaune régnait de nouveau à Malaga en 1802, 1804 et 1821. — J. M. Arejula, Sucinta exposicion de la enfermedad contagiosa que regno epidemicamente en este plaza, sintomas que se ha presentado, y metodo curativo que hemos empleado. Malaga, 1804. 8. Trad. en allem. par Borges. Berlin, 1805. — Jos.-Mar. Salamanca, Observaciones medicas sobre la epidemia que affligo a esta ciudad de Malaga en el ano 1804. Malaga, 1804. — P.-F. Kéraudren, Notice sur la maladie de Malaga et d'Alicante, d'après la correspondance des commissaires. Paris, 1805. (Trad. en Allem., dans : Harless neuen Journal, B. 4. St. 1. nº 3. p. 69.)

(47), à la Rochelle (48), à Séville (49), à Carthagène (50), à Jumilla (51), à Gibraltar (52), à Livourne (53), à Barce-

— Observations médicales sur la contagion de la fièvre jaune et son introduction à différentes époques dans la ville de Grenade, depuis l'an 1800 jusqu'à celui de 1820. Grenade, 1822. — Memoria sobre la febre contagiosa padecida en la ciudad de Malaga en el otonno ultimo, su origen, curso y acuerdo à que ha dádo lugar, presentado al gefe superior politico de la Provincia por el medico Don Joze Mendoza. Madrid, 1822. 4. — Magazin der auslændischen Literatur der gesammten Heilkunde, herausgegeben von Gerson und Julius, B. 5. p. 83.

(47) A. 1744. G. Cleghorn, Observations on the diseases in Minorca from the year 1744 to 1749, to which is prefixed a short account of the climate, productions, inhabitants and endemical distempers of that island. 5th. edition. London, 1815.—W. Boyd, De febre Minorcæ, etc., 1817. — V. Johnson, The influence of tropical climates, etc., l. c. p. 298.

(48) Arcère (de l'Oratoire), Histoire de La Rochelle. La Rochelle, 1756, vol. II, IV.

(49) A. 1800, 1801, 1819. J. N. Berthe, l. c. — Manifesto que sobre la passada epidemia la ciudad de Sevilla dirigio a la superioridad con el estado general del contagio padecido en ano 1800 publicado por su ilustre ayuntamiento, Sevilla, 1800. — Soucramp's und Ramo's Beobachtungen über das gelbe Fieber in Sevilla, 1800. — R. Jackson, l. c. — Th. O'Halloran, l. c. — Dictamen que la comision de la Real Sociedad di medicina y otras ciencias de la ciudad de Sevilla, dio sobre la enfermedad observada en el barrio de Santa-Cruz en el ano, 1819. (Décadas médico-quirurgicas y farmaceuticas, 1821, vol. III, nº 3.) — Reflexiones sobre el dictamen que dio la comision de la Real Sociedad de Medicina de Sevilla de la enfermedad observada en el barrio de Santa-Cruz en el ano 1819; por el doctor Don Vicente Cotens catedratico, de fisiologia en la universidad de Huesca (*Ibid.*, vol. IV, nº 2). — Informe dado a la junta municipal de sanidad de Sevilla, contestando a varias preguntas hechas por el consul de Francia en Cadiz, relativamente à la calentura amarilla padecida en dicha ciudad, por sus vocales consultores el Dr. B. Gabriel Rodriguez, y Dr. Rafael Benitez. Sevilla, 1822.

(50) A. 1804, 1810, 1811, 1812. R. J. Vance, Report on the nature of the yellow-fever which prevailed in the cities of Carthagena and Alicante, 1811. (American medical register, by Dr. Hosack., vol. II, 1812, p. 382-388.) — Thomas Proudfoot, Account on the epidemic fever of Spain, as it occurred at Carthagena in 1812. (Dublin hospital reports. Dublin, 1818, vol. II, p. 254, et : Neue auserlesene Abhandlungen für praktische Aerzte. Leipzig, 1821. B. 5, p. 436). — Arejula, l. c. — Mimaut, Sur la nature des maladies endémiques à Carthagène et dans le midi de l'Espagne, et particulièrement sur celle de la fièvre jaune. Paris, 1819. 8.— T. Proudfoot, On the autumnal endemic fever, and yellow-fever as it occurs in Spain. (The Edinb. med. and surgic. Journal, 1827. April, p. 240.)

(51) A. 1811 et 1812. Extracto de una memoria que sobre el contagio de la fiebre amarilla extendio y presento à la academia medico-practica de Barcelona el Dr. Don Romero Velasquez, vocal consultor de la junta superior de sanidad de la provincia de Murcia, premiada con una medalla de oro por dicha academia. Barcelona, 1819. Madrid, 1821.

(52) 1804, 1810, 1813, 1814. S. H. Jackson, Observations on the late epidemic disease at Gibraltar. London, 1806. — J. Humphrey, On the malignant fever which prevailed at Gibraltar in 1813 and its treatment by blood-letting. (Edinb. med. and surg. journal, vol. 12, 1816, p. 177-182.) — Account of an epidemic fever which occurred at Gibraltar in the years 1810 and 1813, taken from official documents military and medical, and from communications of J. A. D. Gilpin. (Med. chir. transact., Lond., 1814. vol. V, p. 302.) — Le même : Remarks on the fever which occurred at Gibraltar in 1813. (Edinb. med. and surg. journal, vol. X, 1814, p. 41-44, and p. 311-316.) — G. R. Amiel, Answers to queries relative to the epidemic at Gibraltar which were submitted to all the medical men in the garrison, by M. Fraser, now deputy, inspector of hospitals. (The new. med. and phys. journal. 1815, July.) — Will. Burnett, Some account of a fever that appeared at Gibraltar in the month of october 1810. (The Edinburgh med. and surg. journal, vol. VIII, 1812, p. 393-400.) — Le même : Practical account on the fever commonly called the bilious remittent fever, as it appeared in the ships and hospitals of the mediterranean fleet, with cases and dissections, to which are added facts and observations illustrative of the causes, symptoms and treatment

lonne (54), à Mayor-

of a fever in the Mediterranean comprehending the history of a fever in the fleet, during the years 1810, 1811, 1812, 1813, and of the Gibraltar and Carthagena fevers. 2e edit., Lond., 1816. 8.

(53) A. 1804. Gaetano Palloni, Osservazioni mediche sulla malattia febbrile dominante in Livorno, per servire d'istruzioni ai signori medici destinati al servizio del nuovo spedale provisorio di S.-Jacopo. Livorno, 1804. Trad. en allem. par Rœmer. Berlin, 1805. — Le même: Parere medico sulla malattia febbrile che ha dominato nella città di Livorno nell' anno 1804. Livorno, 1804. (Trad. allem. Zurich, 1805.) — Relazione medica della malattia che domina presentemente in Livorno. Modena, 1804. — A. Thiébaut de Berneaud, Lettre écrite à M. Desgenettes sur la fièvre jaune de Livourne, datée du 12 décembre 1804. Spoleto, 1804. (V. Journal de la société de médecine, t. XXIII, p. 3 et 19.) — Mocchi, Pasquetti et Brignole, Estratto succinto della storia di febbre gialla, che ha regnato in Filadelfia nell' anno 1793, descritta dal Matteo Carey. Coll' aggiunta della relazione medica che domina presentemente in Livorno. Modena, 1804. — Félix Dufour, Histoire de la maladie régnante à Livourne en 1804. Livourne, 1804. 12. — A. Moretti di Montefranco, Opuscoli sulla malattia di Livorno nel 1804. Tradotto dal francese. Spoleto, 1805. — Giacomo Barzelotti, Parere intorno alla malattia che ha dominato maggiormente in Livorno nei mesi di Settembre, Ottobre e Novembre 1804, fondato sulla storia della medesima e sull' analogia di altre malattie. Firenze, 1805. 8. — Joh. R. Hess, Ideen über die Natur der Krankheit, welche 1804 zu Livorno geherrscht hat. A. D. F. Leipzig, 1806. 8. — Guigou, Diss. sur la fièvre jaune qui a régné à Livourne en 1804. Paris, 1810. — Carlo Botta, Storia d'Italia, vol. VII, p. 128-138. Italia, 1824.

(54) A. 1803. (Du moins sur le rivage.) Piquillem frères, Revert, Lopez, Riera et Cano, Dissertation sur la fièvre jaune, traduite par Julia. Montpellier, 1820. 8. — En 1821. J. F. Bahi, Relacion medico-politica sobre la aparicion de la fiebre amarilla, à ultimos de julio y principios de agosto de 1821, en las tripulaciones de los buques del puerto de Barcelona, y sus progresos en Barceloneta, e introduccion en la ciudad. Mataro, Abadal, 1821. En français, dans : Mémoires et observations sur la fièvre jaune qui a régné à Barcelone en 1821, traduits de l'Es-

(*Suite des notes.*)

pagnol par le Dr. Pierquin. Montpellier, 1821. 8. — El medico fiscal, o sea carta al senor conde de Lagarde, ministro plenipotenciario de S. M. C. de Francia acerca la corte de Espana, contro el decreto de cortes sobre lazaretos y cordones, y contra la doctrina y masleria del doctor Pariset, sobre la calentura amarilla. Con sus cartas al gefe politico y al consul frances in Barcelona. Por Dr. Juan de Leymerie. Barcelona, 1821. 4. — Periodico de la sociedad de salud publica de Cataluna, t. 1mo. Barcelona, 1821. 4. — Mig. Ma. Maza, Instruccion para preservarse del contagio para Barcelona y Tortosa. Con una colleccion de varias recetas, sacadas de los mejores medicos, y experimentadas en varios contagios acaecidos en Europa. Barcelona, 1821. 8. — Los medicos de la comision de Cartagena al publico barcelones. Suplemento al diario constitucional de Barcelona del Domingo 2 de diciembre de 1821. Barcelona, 1821. Fol. — Espurga de Barcelona. Barcelona, 1821. — Pablo Oller, Desengano del contagio de Barcelona. *Ibid.*, 1821. — Dictamen dado por la corporacion de cirurgia-medica militar de la plaza de Barcelona, al Exmo. Sor. gefe superior politico de la provincia de Cataluna, acerca el origen y caracter contagioso de la calentura amarilla padecida en la Peninsula. *Ibid.* 1821 — Dictamen acerca el origen, curso, propagacion, contagion y estincion de la calentura amarilla che ha reinado en Barcelona en 1821, presentado al excelentisimo senor gefe superior politico de Cataluna en cumplimiento del decreto de las cortes extraordinarias, communicado à la nacional Academia de medicina pratica de dicha ciudad. Barcelona, 1822. (Trad. en français par P. Rayer. Paris, 1822.) — Dictamen presentado à la junta superior de sanidad de la provincia de Cataluna por los vocales facultativos de la misma acerca del caracter y origen de la fiebre amarilla. Barcelona, 1822. — Manifesto acerca el origen y propagacion de la calentura que ha reinado en Barcelona en el ano 1821, presentado al augusto congreso nacional por una reunion libre de medicos estrangeros y nacionales, *Ibid.*, 1822. (Trad. en français par J. A. Rochoux. Paris, 1822. En italien par C. Baldinone. Genova, 1824.) — Rapport présenté à son exc. le ministre secrétaire d'état au département de l'intérieur, par la commission médicale envoyée à Barcelone. Paris, 1822. 8. (Voy. Rust's, Magazin für die gesammte Heilkunde. B. 12. p. 397. B. 13, p. 145.) — J. A. Rochoux, Dissertation sur le typhus amaril ou ma-

que (55), à Marseille (56), au Passage (57), etc. (58).

6. *La maladie a-t-elle existé en Afrique et dans l'Inde orientale?* — On as-

---

ladie de Barcelone, improprement appelée fièvre jaune. Paris, 1822. 8.— Mémoires et observations sur la fièvre qui a régné à Barcelone en 1821, traduits de l'espagnol par Pierquin. Montpellier, 1822. — D. N. J. Henry, Relation historique des malheurs de la Catalogne, ou Mémoires de ce qui s'est passé à Barcelone en 1821, pendant que la fièvre jaune y a exercé ses ravages; suivis des pièces officielles, communiquées par MM. les préfets, les consuls, les intendants et les médecins de la Catalogne, avec deux gravures lithographiées. Paris, 1822. 8. — Relation historique et médicale de la fièvre jaune qui a régné à Barcelone en 1821; par M. F. A. Audouard. Paris, 1822. — Réflexions en forme de réponse à l'extrait publié dans ce journal en février dernier, de la relation historique et médicale de la fièvre jaune qui a régné à Barcelone en 1821, par M. Audouard, médecin envoyé par son exc. le ministre de la guerre, pour observer cette maladie. (Journal complémentaire des sc. médicales; t. xv, p. 270.) — Histoire médicale de la fièvre jaune, observée en Espagne, et particulièrement en Catalogne, dans l'année 1821, par Bailly, François, Pariset. Paris, 1823. 8. (Trad. en allem. par D. A. Liman. Berlin, 1824.) — Ignace Porta, Gegen dem æmtlichen Bericht der kœnigl. franzosischen Commissarien über das gelbe Fieber in Barcelona, im Jahre 1821. Im Auszuge mitgetheilt von Hrn. Dr. Heyfelder. (C. F. Harless, Rheinisch-Westphælische Jahrbücher für Medicin und Chirurgie. B. 4. St. 3, 1826, p. 154.

(55) A. 1821. V. Almadovar in : Histoire médicale de la fièvre jaune observée en Espagne, etc., par Bailly, François, Pariset, p. 557.

(56) A. 1802, 1804, 1821 (du moins dans le lazaret). — Coup-d'œil sur la fièvre jaune et sur diverses mesures sanitaires auxquelles elle a donné lieu à Marseille, pendant les mois de septembre et octobre 1821; suivi de quelques réflexions sur la salubrité publique, par M. P. M. Roux, 2e édition. Marseille, 1821. — Aperçu sur la fièvre jaune, lu à la séance du 19 octobre 1821, de la Société royale de médecine de Marseille, par Textoris. (L'Observateur provençal des sciences médicales, 1821, septembre, octobre.) — On the appearance of the yellow-fever in the Quarantaine-Harbour of Marseille. (London Med. and phys. Journal., vol. XLVI, p. 463 et 521.) — Observations sur la fièvre jaune importée de Malaga à Pomègue et au lazaret de Marseille, en septembre 1821, août 1802, octobre et novembre 1804, recueillies par les docteurs Labric, Robert, Muraire et Girard, médecins et chirurgiens du lazaret, et rédigées au nom de ses collègues, par Robert. Marseille, 1821. 8. — G. A. Sue, Examen critique des observations sur la fièvre jaune importée de Malaga à Pomègue et au lazaret de Marseille, en septembre 1821, etc., par M. Robert. Marseille, 1822. 8.

(57) A. 1823. E. F. Arruti in : Periodico de la Sociedad medico-quirurgica de Cadiz, vol. IV, p. 10. — Jourdain, dans le Journal gén. de médecine, vol. LXXXVI, p. 176.—Audouard, dans la Revue médicale, 1824, p. 224 et 366. (V. Magazin der auslændischen Literatur der gesammten Heilkunde. Herausgegeben von Gerson und Julius. B. 9, p. 27.)

(58) Outre les villes d'Espagne mentionnées, la fièvre jaune s'est montrée encore dans d'autres, des moins importantes, et même dans les villages, depuis 1800 jusqu'à 1821, savoir : à Alaurinego en 1804; à Alcala de los Cazales en 1800, à Algeziras en 1804, à Alicante en 1804 et 1811, à Almodovar del Rio en 1804, à El Arahel en 1800, à Arcos de la Frontera en 1800 et 1804, à Asco en 1821, à Aulus en 1811, à Ayamonte en 1804, à Los Barrios en 1804, à Bornos en 1809, à Cabezas de San-Juan en 1800, à Canet de Mar en 1821, à Carlota en 1800, à Carmona en 1800, à La Carraca en 1800, à Las Cavezas en 1800, à Chiclana en 1800 et 1819, à Churiana en 1804, à Conil en 1800—1821. *Passim*, à Ecija en 1800 et 1804, à Espejo en 1804, à Espera en 1800 et 1804, à Estepa en 1800, à San-Fernando (en 1800, 1804, 1810, 1819), à Guardamar en 1804, à Dos Hermanos en 1800, à San-Juan 1804, à Lebrija en 1800 et 1821, à Mariena en 1800, à Médina-Sidonia en 1800 et 1801, à Méquinenza en 1821, à Montilla en 1804, à Moron en 1800 et 1804, à Morcia en 1811, à Lus Pallacios en 1820, à Paterna de Rivera en 1800 et 1804, à Pennacerrado en 1804, à Puerto-Real en 1800, à Puerto-Santa-Maria en 1800, 1819, 1821, à Rambla en 1804, à Ronda en 1804, à Rota en 1800 et 1819, à San-Lucar de Barrameda en 1800, 1819 et 1821, à San-Roque en 1804, à Sara en 1800, à Saria en 1821,

sure que l'Afrique a également été en proie à la contagion de la fièvre jaune, et que cette épidémie a paru au Sénégal (59), dans les îles Canaries (60), dans celle de l'Ascension (61) et à Sierra-Léone (62); mais, quoi qu'en dise le docte écrivain qui prétend que la maladie a passé de la Guinée aux Antilles (63), il n'est pas moins constant que les fièvres observées en Afrique, si on excepte celles des Canaries, n'ont eu rien de commun avec la fièvre jaune (64). Il est faux que l'épidémie ait existé dans l'Inde orientale avant la découverte de l'Amérique, et qu'elle ait été transportée ensuite (en 1686, ou plutôt en 1690) de Siam à la Martinique (65), attendu qu'une maladie semblable n'a jamais été observée à Siam (66). Enfin, rien de plus absurde que l'o-

---

à Tarifa en 1800 et 1819, à Tribujeria en 1800, à Ubrèque en 1800, à Utrera en 1800, à Villafranca en 1800, à Villamartin en 1800 et 1804, à Xeres de la Frontera en 1804, 1819, 1820, 1821, à Ximena de la Frontera en 1814, et à Ziezar en 1812, comme on peut le voir dans les ouvrages cités d'Aréjula, de Berthe, de Fellowes, de Jackson, d'O'Helloran, de Pariset, etc., mais surtout dans M. Cavanillas, Memoria sobre la fiebre amarilla observada en Espana desde la entrada del presente siglo hasta el dia de hoy. Madrid, 1800. — Recherches historiques sur les épidémies de la fièvre jaune qui ont régné en Espagne, depuis le commencement du siècle, par Gendrin. (Journal général de médecine, t. LXXXVIII, p. 281.) — Decadas de medicina y cirurgia practicas, 1822, t. VI, nº 8 et 9. — Appendice al nº 14 del tomo III, del Periodico de la Sociedad medica-quirurgica de Cadiz. Cadiz, 1824. — Magazin der auslænd Literatur der gesammten Heilk. herausgegeben von Gerson und Julius. B. 5, p. 67. B. 9, p. 1. — Cadet de Metz, De l'air insalubre et de la fièvre d'Espagne. Paris, 1822. 8.

(59) J. P. Schotte, Beschreibung eines ansteckenden schwarzgallichten Faulfiebers in Senegal. A. d. Engl. Stendal, 1786. 8.

(60) A. 1810, 1811, Valentin, l. c. — Fellowes, l. c., p. 229.

(61) Official report on the fever which appeared on board H. M. ship Bann, on the coast of Africa; and amongst the detacherment of royal Marines, forming the garrison of the island of Ascension in the year 1823. By William Burnett. Lond., 1824.—Sir Gilbert Blane (The London medical repository, vol. XXI, nº 1), John Thompson (The New-York medical and physical Journal, vol. III, nº 2) et Moreau de Jonnès (Bulletin des sciences médicales, 1824, octobre, p. 130) ont écrit sur le même sujet.

(62) Missionary register. 1824, october.

(63) Colin Chisholm, An essay on the malignant pestilential fever introduced in the West-Indian islands from Boulam, on the coast of Guinea, as it appeared in 1793, 94, 95 et 96, édit. 1, 1795, édit. 2, enlarged, London, 1801, vol. II.

(64) Isouard in: The London medical repository. Septembre 1824.

(65) « Le premier événement qui l'ait fait remarquer a été la relâche d'une nombreuse escadre qui venait de Siam, et dont l'équipage, pendant le séjour dans cette colonie, fut affligé d'une fièvre maligne ou pestilentielle, qui fit périr un grand nombre de matelots. » (Poupp é des Portes, l. c., vol. I, p. 191.) — « .... it is called la maladie de Siam from a country of that name in the East-Indies, were it is a constant inhabitant. » (Warren, l. c., p. 3.)

(66) Cl C. Sprengel dit (l. c., p. 101): « Finke (Versuch einer medicinisch-practischen Geographie, th. 1, p. 624) führt zwar den Labat zu Zeugen an, dass das gelbe Fieber wirklich in Siam herrschte. Allein in den von ihm angeführten Stellen der allgemeinen Historie der Reisen steht gar nichts davon. Auch hat Labat nie etwas über Siam geschrieben. Wohl kommt in Forbin's Reisebeschreibung nach Siam (Supplément au tome XXXIV de l'Histoire générale des voyages, vol. LXVI, p. 104).—Allgemeine Historie der Reisen. B. 18, p. 164) die Geschichte einer Pest vor, welche grosse Verwüstungen in Masuligatan anrichtete. Allein Niemand wird mit Bestimmtheit sagen kœnnen, dass diese Pest das gelbe Fieber sey, sondern die Zufælle derselben werden gar nicht kunstmœssig geschildert. » — Mais rien ne prouve mieux que la fièvre jaune n'est point endémique à Siam que le témoignage de Loubère (History of Siam, part. II, chap. IV): « Among the most dangerous diseases, there are fluxes and dysenteries, from which Europeans that arrive at this country have more trouble to defend themselves than the natives of the country, by reason that they cannot live sober enough. The Siameses are sometimes attacked with calentures, in which the transport to the bran is easily formed, with defluxions on the stomach. Moreover, in-

pinion qui fait passer le germe de la fièvre jaune de Marseille à la Martinique, en 1721 (67).

7. *Suite de la littérature.* — Après avoir terminé tout ce qui concerne l'histoire et la littérature proprement dite de la fièvre jaune, il nous reste à faire connaître les auteurs qui ont écrit sur cette maladie. Tels sont (indépendamment de ceux qui n'ont donné que des dissertations inaugurales (68)) : S. Curtin (69), C. Sprengel (70), G. Davidson (*), J. Bryce (71), F. Ouvière (72), S.

---

flammations are rare, and the ordinary continued fever kills none, no more than in other places in the torrid zone. The external does so excedingly weaken the natural heat, that of an hundred sick persons, M. Vincent, the provincial physician, declared, that he scarce found one that had the fever, or any other hot distemper. There are a great many cancers, abcesses and fistulas. The erysipelas is here so frequent that among twenty men, nineteen are infected with it, » etc.

(67) « I. cannot conceive what were the motives which induced a late ingenious author (dr. Warren, on this fever) to think that this fever was first brought from Palestine to Marseille, and from thence to Martinique, and so to Barbadoes, about thirty-seven years since. A better inquiry whould have informed him, that this fever had frequently appeared in this and the other West-India Islands, many years before : for several judicious practitioners, who were then and now are living here, whose business was visiting the sick, the greatest part of their life-time, some of them almost eigh ty years of age, who remember to have seen this fever frequently in this island, not only many years before that time, but many years before that learned gentleman came to it. » (Hillary, l. c., p. 144.)

(68) Joan. Moultrie, Diss. de febre maligna biliosa Americæ, anglicè the yellow-fever. Edinburg, 1748. (Baldinger, Sylloge opusc., vol. 1, p. 163). — Joh Wilson, Diss. de febre biliosa Indiæ occidentalis incolas infestante, Edinb. 1750-8. — Makittrick, Diss. de Febre Indiæ occidentalis maligna flava. Edinb., 1766 (Baldinger, l. c., p. 87-163). — Th. Mac. Farquhar, Diss. de typhi flavi symptomatibus et causis. Edinb., 1777. — S. Curtin, Diss de febre flava Indiæ occidentalis. Edinb., 1778. — B. Moseley, Diss. de causo tropico endemico, sive febre flava, quæ in Indiis occidentalibus observatur. Lugd. Bat., 1791. — Chaufepié, Diss. historia febris flavæ americanæ. Halæ, 1794. — Fischer, Diss. de febre flava regionum calidarum. Edimb., 1795. — Harding, Diss. de typho icterode. Ibid, 1796. — S. Brown, An inaugural dissertation on bilious malignant fever. Boston, 1797-8. — Thomas Hunter, Diss. de flava Indiarum febre. Edinb., 1798. — Van Marle, Diss. de febre flava Indiæ occidentalis. Marburg, 1799. 8. — N. Weekes, Diss. de febre flava. Edinb., 1799. M. H. Daniell, De febre Indiarum maligna. Ibid., 1799. — Eymann, Diss. de typho icterode Indiarum occidentalium. Halæ, 1799. 4. — Const. Didier, Comment. de febre flava americana. Goett., 1800. — March, Diss. de febre flava Indiæ occidentalis. Edinb., 1802. — Manley, Diss. on the yellow-fever. New-York, 1803. — Woelfing, Diss. de febre americana flava. Lugd. Bat., 1803. — Deprépetit, Diss. sur la fièvre jaune. Paris, 1804. — J. Gernier, Essai sur la fièvre jaune des Antilles, présentée et soutenue à l'école de médecine de Paris. Paris, 1807. — Plotzius, Diss. de typho icterode tropico. Rosrockii, 1809. — Manson, Diss. de febre flava. (Trad. en anglais dans : New-York med. repository. New series, vol. 1, 1813, p. 310-323.) — J. G. Leiblin, Diss. de febre flava. Lipsiæ, 1815. — A Petz. Diss. de febre flava. Landshut, 1815. — Otto, Diss. de febre flava Americanorum. Berol, 1820. — Fr. Ch. Bartholomæi Diss. de febre flava tropica. Berolini, 1822. — Andr. Joh. Bergmeister, Diss. sistens lineas parallelas circa luem bovinam et febrem flavam Americanorum. Patavii, 1823.

(69) Observations on the yellow-fever of the West-Indies. (Duncan, medical comment, t. 9, art. 1785.)

(70) Historische Untersuchungen über das gelbe Fieber in Ostindien. (Le même: Beytræge zur Geschichte der Medicin. B. 1, st. 2, p. 98. Halle, 1794.)

(*) Observations upon the yellow-fever and the proximate cause. In a letter dated Fort-Royal. Sept. 20, 1796, to J. Mease. (Med. repos. New-York, vol. 1, p. 157-165.)

(71) An account of the yellow-fever with successful method of cure. London, 1796. 8.

(72) Medico-chimical dissertations on the causes of the epidemic called the yellow fever, and of the best antimonial preparations for the use of medicine. Philadelphia, 1796. 8.

Henderson (73), J. B. Davidge (74), J. Anderson (75), J. Browne (76), R. Jackson (77), J. Tittler (78), N. Webster (79), J. Cathrall (80), Drennan et Patterson (*), A. P. Escovar (81), J. Hamilton (82), J. Haygarth (83), A. H. T. Gutfeld (84), L. Le Gallois (85), L. Valentin (86), T. Lafuente (87), Paris (88), Eschenmeyer (*), V. Arditi (89), G. Batt

---

(73) Letter on the means of preserving of that fatal disease of yellow-fever. London, 1798. 8.

(74) A treatise on the autumnal endemical epidemic of tropical climates, vulgarly called the yellow-fever; containing its origin, history, nature and cure, together with a few reflexions on the proximate cause of diseases. Baltimore, 1798. 8.

(75) A few facts and observations on the yellow-fever on the West-Indies, by which it is schwen that there have existed two species of fever in the West-Indian islands, for several years past, indiscriminately called yellow-fever, but which have proceded from different causes. Lond., 1798. 8.

(76) Treatise on the yellow-fever, shewing its origin, cure and prevention. New-York, 1798. 8.

(77) An outline of the history and cure of fever endemic and contagious more expressly of jails, ships, hospitals, etc., and the concentrated endemic vulgo the yellow-fever. London, 1798. 8. (Trad. en allem. par Osiander. Stuttgard, 1804.

(78) Treatise on the plague and the yellow-fever. Salem, 1799. 8.

(79) Brief history of epidemical and pestilential diseases, with the principal phenomena of the physical world, which precede and accompany them, and observation deduced from the facts stated. Hartford 1799. 8.

(80) Memoir on the analysis of the black-vomit, ejected in the last stage of the yellow-fever. Philadelphia, 1800. 8. (Med. repository, vol. 4, n. 2, review.)

(*) On the yellow-fever. (Duncan, Ann. of medicine, 1800. 3.)

(81) Historia de todos los contagios, su preservacion y medios de limpiar las casas y mueblas sospechosas. Madrid, 1800.

(82) A certain bar against the approach of the yellow-fever. Hudson, 1800. (Medical repository, vol. 6, no. 4, review.)

(83) Letter to Dr. Percival on the prevention of infectious fevers, particularly the American Pestilence. Bath. 1801. 8.

(84) Abhandlung über den Typhus der tropischen Regionen oder das gelbe Fieber, welcher von der medicinischen Facultæt in Gœttingen am 4. Juny, 1800. Das accessit zuerkannt wurde. Aus dem Lateinischen übersetzt von dem Verfasser. Gœttingen, 1801. 8.

(85) Recherches sur la contagion de la fièvre jaune. (Journal général de médecine, t. 24, p. 49, 83.)

(86) Traité de la fièvre jaune d'Amérique, ouvrage dans lequel on recherche son origine, ses causes, tant sur la terre que sur les vaisseaux, et l'analogie qu'elle présente avec d'autres maladies. Paris, 1803. 8. (Traduction allem. avec notes et une préface, par Amelung. Berlin, 1806.) — Nouvelle preuve de son opinion sur la qualité non contagieuse de la fièvre jaune d'Amérique. (Précis analytique des travaux de la société de Nancy, 1806, p. 10.) — Notice sur quelques points de pratique dans le traitement de la fièvre jaune et d'autres fièvres typhoïdes. (Sedillot, Rec. périod. de la soc. de méd. de Paris, t. 22, p. 449.) — Lettre relative à la fièvre jaune. (Annales de la société de médecine de Montpellier, t. 15, p. 362; t. 17, p. 229-241.) — Observations sur le rapport de la faculté de médecine sur la fièvre jaune. (Nouveau journal de médecine, par Béclard, 1818, mars.) — Notice sur les alcalis considérés comme préservatifs et antiseptiques. (Journal général de médecine, t. 24, p. 229.) — Bulletin de l'école de médecine, p. 149. App. au journal de médecine, continué. 1809. — Item : Voyage médical en Italie. Nancy, 1822, pag. 80.

(87) De la preservacion, conocimiento y curacion de la fiebre amarilla. Algesiras, 1803.—Observaciones justificadas y decisivas sobre que la fiebre amarilla pierde dentro de una chosa tota su fuerza contagiante, y sobre que se precave tambien y se cura de un modo hasta ahora infalibile con la quina tomada por un metodo absolutamente nuevo y destinto de que se ha usado communemente. Madrid, 1805. 8. — Extrado de las observaciones de D. T. Lafuente sobre la fiebre amarilla y su metodo curativo, publicado de real orden en 1805, y reimpreso ahora por disposicion de la junta superior de Sanidad de Cataluna. Esparraguera, 1821. 4.

(88) Memoria sobre a peste. Lisboa, 1804.

(*) Appendix zu den Schriften über das gelbe Fieber. (Jahrbücher der Medicin als Wissenschaft von Marcus und Schelling. B. 1, 2, n. 2.)

(89) Memoria sobre a fiebre amarella, que ten reinado en Hespana e en Italia. Lisboa, 1804.

(90), A. Capellucci et L. Morelli (91), G. Malacarne (92), C. F. Ketterling (93), C. W. Hufeland (94), C. E. Fischer (95), D. Lavater (96), R. Pearson (97), J. Stuart (98), P. Woensel (99), C. F. Harless (100), J. G. Knebel (101), F. L. Augustin (102), A. Baumhoer (103), J. Vredemburg Bower (104), J. L. Cailliot (105), J. J. Bertoldi (106), Dalmas (107), Joh Feiler (108), D. Gebel (109), Ph. J. Horseh (110), H. J. Kopp (111), J. G. Langermann (112), A. F. Marcus (113), John Miller (114), B. S. Nau (115), Jac.

---

(90) Alciun detagli sulla febbre gialla contagiosa. Genova, 1804.

(91) Memoria sopra la febbre gialla. Firenze, 1804.

(92) Della febbre gialla, e della natura della medesima, della maniera di curarla, secondo i diversi stadii ehe percorre. Notizie venute da Malaga e dalla Spagna. Padova, 1804.

(93) Ueber das gelbe Fieber. Regensburg, 1804. 8.

(94) Das gelbe Fieber. (Hufeland's, Journal der praktischen Heilkunde. B. 20, St. 2, p. 130.)

(95) Ueber die Natur und Behandlung des gelben Fiebers. Ibidem, B. 21, st. 2, p. 130.

(96) Bemerkungen über das gelbe Fieber, für Leser aus allen Stænden. Züricb, 1804. 8.

(97) Outlines of a plan caleulated to put à stop to the malignant contagion, which rages on the shores of the Mediterranean, if unfortunately it should make its way into this eountry. London, 1804. 8.

(98) Philadelphieal medieal museum. 1804, vol. 1, n. 1, p. 43. V. Sammlung auserlesener Abhandlungen für prakt. Aerzte. B. 22, p. 238.

(99) Raadgevingen voor de Gesondheit der Zeevaarenden, benevens en nodig anhangsel over de geele Koortze. Amsterdam, 1804.

(100) Ueber die Gefæhr der Ausbreitung des gelben Fiebers in Europa, und über die kræftigsten und zweckmæssigsten Schutzmittel dagegen. Erlangen, 1804. — Die gerechten Besorgnisse und die gegründeten Vorkehrungen Teutschland's gegen das gelbe Fieber; ou : Untersuchungen über die Natur des gelben Fiebers. Nürnberg, 1805.

(101) Theoretischer Versuch über den Charakter einiger Erscheinungen und die Heilart des gelben Fiebers, in Briefen an einen Arzt. Nebst einer historisch-kritischen Uebersicht der gesammten Literatur dieser Krankheit. Gœrlitz, 1805.

(102) Was hat Deutschland und insonderheit der preussische staat vom gelbens Fieber zu befürehten, und welche mittel sind gegen die Ausbrietung dieser Krankheit in unseren Gegenden zu ergreifen? Berlin, 1805. 8.

(103) Mittel gegen die gelbe Pest, nebst einem Sehreiben an die Aeademie der wissenschaften in Paris über die in den postlanden allgemein anzustellenden Rëucherungen mit thierisehen substanzen. Würsburg, 1805. 8.

(104) A popular treatise eontaining observations eoncerning the origin of yellow-fiver, together with practical rules of conduet for preventing that disease and the best method of mursing fever patients. New-York, 1805.

(105) Traité de la fièvre jaune, ouvrage couronné par la société de médeeine de Bruxelles, et adopté par le ministère de la marine pour les colonies françaises. Paris, 1805 8.

(106) La febbre gialla. Venezia, 1805.

(107) Reeherches historiques et médicales sur la fièvre jaune. Paris, 1805. 8. (Nouvelle édition revue et augmentée de l'auteur. Paris, 1822.)

(108) Aufruf an die sæmmtlichen Regierungen Polizeybehærden und Aertze Deutschlands, in Hinsicht auf die gegen die gelbe Pest zu treffenden Vorkerungen. Nürnberg, 1805. 8.

(109) Bruchstücke über ansteckende Krankheiten und das gelbe Fieber. Berlin, 1805. 8.

(110) Belehrungen und Beruhigungsgründe in Hinsicht der Gefahr des gelben Fiebers in Deutschland. Arnstadt, 1805. 8. — Kritische Blætter für die Geschichte der Epidemien und pestartigen Krankheiten, insbesondere des gelben Fiebers und der Anstalten dagegen. Eine Zeitschrift für praktische Aerzte und Gesundheitsbeamten. Ibid., 1805. 8. St. 1, p. 82, 118.

(111) Versuch einer Darstellung des gelben Fiebers. Frankf., 1805. 8.

(112) Ueber das gelbe Fieber, was Deutsehland zu besorgen und dagegen für Vrorkehrungen zu treffen hat. Hof., 1805. 8.

(113) Beytræge zur Kenntniss und Behandlung des gelben Fiebers. Jena, 1805. 8.

(114) Plan for the exstirpation of yellow-fever, etc. Append. ad. Observations on the change of public opinion in religion, politics and medicine. London, 1805. 4.

(115) Entwurf einer Polizey-Ordnung gegen die weitere Verbreitung der Westindischen Pest. Frankf., 1805. 8.

Tommasini (116), P. Rubini (117), G. M. Zecchinelli (118), F. Torrigiani (119), C. F. L. Wildberg (120), C. Wolfart (121), H. Fiedler (122), Kern (123), G. Blanc (124), J. Veitch (*), P. Lefort (125), Cl. Balme (126), M. G. Gutberlet (127), V. Bailly (128), Richard-Canning-Moore (129), W. Pym (130), Morgan-Thomas (131), Guitard (132), E. Doughty (133), Dubreuil (134), N. Potter (135), Cl. Fr. Rodriguez (136), Francis. D. Flores Moreno (137), Hurtado de Mendoza (138),

---

(116) Sulla febbre di Livorno del 1804, sulla febbre gialla americana, e sulle malattie di genio analogo, ricerche patologiche. Parma, 1805. 3. ed. Bologna, 1824.

(117) Riflessioni sulle febbri chiamate gialle e sui contagj in generale. Parma, 1805. 8.

(118) Ricerche sull'indole e sulla cura della febbre gialla, coll'aggiunta di un saggio sulla febbre gialla della Giamaica, tradotto dall'Inglese. Padova, 1805.

(119) Della febbre gialla. Pisa, 1805. 8.

(120) Ueber das gelbe Fieber. Einige Worte zur Belehrung und Beruhihung für Nichtærzte. Berlin, 1805. 8.

(121) Das Wesen des gelben Fiebers und seine Behandlungsart. Berlin, 1805. 8.

(122) Ueber das gelbe Fieber. Tübingen, 1806.

(123) Essai sur la fièvre jaune des Antilles. Strasbourg, 1806.

(124) Letter to baron Jacobi Kloest, respecting the nature and prevention of the yellow-fever. Edinb., 1807.

(*) De tractando et præcavendo febrem flavam. 1808. A letter to the commissioners for transport of sick and wounded seamen, on the non contagious nature of yellow-fever, and containing hints to officers for the prevention of this disease among seamen. London, 1818. 8.

(125) Mémoire sur la fièvre jaune. Paris, 1809. — Mémoire sur la non-contagion de la fièvre jaune. Saint-Pierre de la Martinique, 1823. 8.

(126) De ætiologia generali contagii pluribus morbis et præsertim pesti orientali ac *febri flavæ* persæpè proprii. Lugd. Bat., 1809. 8. — Observations et réflexions sur les causes, les symptômes et le traitement de la contagion dans différentes maladies, et spécialement dans la peste d'Orient et la fièvre jaune. Paris et Lyon, 1822. 8.

(127) Versuch über die Sicherungsanstalten gegen contagiœse Krankheiten unter den Soldaten, mit Rücksicht auf die Gefahr des gelben Fiebers. Würzburg, 1811.

(128) Du typhus d'Amérique ou fièvre jaune. Paris, 1814. 8.

(129) Facts relative to contagious nature of yellow-fever in the pure air of the country. (The american medical and philosophical register. By Hosack, vol. 2. 1814. July, p. 22.)

(130) Observations upon the bulam fever which has of late years prevailed in the West-Indies, on the coast of America, at Gibraltar, Cadiz and other parts of Spain, with a collection of facts proving it to be a highly contagious disease. London, 1815, 8. Observations in proof of the contagious nature of the bullam fever, and on the mistatement of dr. Burnet regarding that disease. (Lond. med. surg. and physical journal, vol. 6, 1816, p. 186-209.) — Proofs of the bullam fever attacking the human frame only once. (Edinburg med. and surg. journal, vol. 12, p. 183.)

(131) Explanation of opinions and practice respecting the yellow-fever of the West-Indies. (The London medical repository, vol. 8, p. 209. 1817.)

(132) Mémoire sur la fièvre jaune. Paris, 1815.

(133) Observations and inquiries into the nature and treatment of the yellow-fever in Jamaica and at Cadiz, particularly in what regards its primary cause and assigned contagious powers. Illustrated by cases and dissections, with a view to demonstrate that it appears divested of those qualities assigned to it by Mr. Pym, sir J. Fellowes and others. In a series of memoirs. London, 1816. 8.

(134) Mémoire sur la fièvre jaune (Annales maritimes et coloniales. Année 1818, p. 97).

(135) A memoir on contagion as it respects the yellow-fever; read in convention of the medical and chirurgical faculty of Maryland on the 3d of june 1817. Baltimore, 1818. 4.

(136) Sencilla descripcion de las principales sintomas que caracterizan la fiebre amarilla, o tifos icterodes, pronostico y método de curacion. Cadiz, 1819. 4.

(137) Tratado del tifo icterode. Madrid, 1819. 8.

(138) Nueva monografia de la calentura amarilla o Tratado medico teorico-pratico sobre la verdadera naturaleza, causas, sintomas, modo de propagarse, y metodo curativo y profilactico de los tifos pero segnaladamente de la specie llamada icterodes o fiebre amarilla; seguida de dos memorias sobre las verda-

Lagasca (*), A. Garcia (**), M. Codorniù y Ferreras (139), A. Moreau de Jonnès (140), J. Devèze (141), J. Sedillot (*), E. N. Bancroft (142), Jo. Fernandez de Madrid (143), Fr. Xav. Laso (144), A. Coventry (*), A. Planton (145), A Flory et Sigaud (146), E. J. Thomassen a Thuessink (147), Larrey, (148), J. A. Rochoux (149), P. S. Townsend (150), P. F. Ké-

---

deras causas de las enfermedades epidemicas llamadas tifos ò del no-contagion de las enfermedades tifoideas, escritas en frances por los doctores Lassis y Burdin, y traducidas al espagnol por el mismo D. Manuel Hurtado. Huesa y Madrid, 1820. 4.

(*) Sobre la fiebre amarilla. Madrid, 1820. 8.

(**) Analisis critica de la obra sobre la fiebre amarilla que publico el dr. Lagasca. (Periodico, II, p. 406.)

(139) Historia de la salvacion del exercito expedicionario de ultramar de la llamada fiebre amarilla, y medios de evitar los funestos resultados de ella en lo successivo. Puerto de Santa-Maria, 1820. 4.

(140) Observation pour servir à l'histoire de la fièvre jaune des Antilles (Bulletin de la soc. méd. d'ém. de Paris, 1817). — Monographie historique et médicale de la fièvre jaune des Antilles, et recherches physiologiques sur les lois du développement et de la propagation de cette maladie pestilentielle, lues à l'académie royale des sciences et de l'institut de France, dans ses séances du 6 décembre 1816, 17 avril et 19 juin 1820. Paris, 1820. 8.

(141) Traité de la fièvre jaune. Paris, 1820. 8. Cfr. Quelques considérations sur la fièvre jaune et sur la peste d'Orient, par Devèze et Sedillot. (Journal général de médecine, 1820. Mai.) Et : Jean Devèze, Mémoire au roi en son conseil des ministres et aux chambres, ou protestation contre le travail de la commission sanitaire centrale du royaume, constituée à l'effet d'examiner les dispositions législatives et administratives qu'il serait utile d'adopter pour organiser le service sanitaire des côtes et frontières de la France. Paris, 1821. 4.

(*) Notice sur la fièvre jaune, la peste et le typhus, considérés comme non contagieux. Paris, 1820. 8.

(142) An essay on the disease called yellow-fever, with observations concerning febrile contagion, typhus fever, dysentery and plague, partly delivered at the gulstonian lectures before the college of physicians in the years 1806 and 1807. Republished with notes by B. Davidge, London, 1820. 8. (Nouv. édition, 1821, ibid.) — A sequel to an essay on the yellow-fever principally intended to prove by incontestable facts and important documents that the fever called bullam or pestilential has no existence as a distinct or contagious disease. London, 1820. 8. — Answer to the observations of Dr. Chisholm on some remarks of Dr. Bancroft. (The Edinburg medical and surgical journal, vol. 10, p. 325-352.)

(143) Ensayo analitico sobre la naturaleza, causas y curacion de las calenturas thermo-adynamica y thermo-ataxica, llamadas calentura amarilla de America, vomito prieto, etc. Habana, 1821. 4. (Traduit en français par Lardo. Paris, 1822.)

(144) Coleccion de inspecciones anatomicas relativas à la fiebre amarilla, verificadas en el hospital militar de esta plaza durante la epidemia que reino en el ano 1819. Cadiz, 1821. 4. —Debe considerarse como una fiebre esencial el afecto que conocemos con el nombre de fiebre amarilla. (Periodico de la Sociedad med. quirurg. de Cadiz, t. 2, p. 225-270.)

(*) On the contagious nature of the yellow-fever. (Edinb. med. and surg. journal, vol. 18, 1822, p. 173-183.)

(145) Observations on the yellow-fever, with an account of a new mode of treatment and cure for the same, etc. Philadelphia, 1822, deuxième édit.

(146) Mémoires sur la fièvre jaune. Marseille, 1822, 8.

(147) Verslag over het al of niet besmettelyke der Geele Koorts, vooralin Betrekking tot het Werk van den franschen genees kundigen Devèze, oder hetzelf de Onderwerp. Ophoog gezag uitgegeven door de Eerste Klasse van het Koninklijk-Nederlandsche Institut van Weetenschappen, Letterkunde en schoone Konsten. Amsterdam, 1822. — Untersuchungen ob das gelbe Fieber Ansteckend sey oder nicht. Bremen, 1823. — Nader onderzoek omtrent de Besmettelykheid of niet Besmettelykheid der geele Koorts. Amsterd., 1824.

(148) Considérations sur la fièvre jaune. Paris, 1822. 8. (Du journal complémentaire du Dict. des sciences médicales, vol. 10, p. 112.)

(149) Recherches sur la fièvre jaune et preuves de sa non-contagion dans les Antilles. Paris, 1822. 8.

(150) Diagnosis of plague and yellow-fever. (Chapman's Philadelphia journal of the medical and phys. sciences, 1823. March.)

raudren (151), J. B. Repey (152), J. D. Bouneau et Eug. Sulpicy (153), B. Washington (154), Th. Henderson (155), W. C. Daniell (156), J. M. Audouard (157), G. Pallony (158), J. J. Giraud (159), Fr. Bahi (160), P. Lefort (*), Foureau de Beauregard (161), L. G. M. Robert (*), F. Tantini (**), C. Ch. Matthæi (162), etc. (163).

§ X. *Symptômes.*

1. *Invasion.* — La fièvre jaune survient, dans la plupart des cas, brusquement (1), et souvent pendant la nuit ou

(151) De la fièvre jaune observée aux Antilles et sur les vaisseaux du roi, considérée principalement sous le rapport de sa transmission. Paris, 1823. 8. (Il en existe une traduction allemande dans Harless Rheinische Jahrbücher für Medicin und Chirurgie. B. 7, p. 87-137.)

(152) Examen des principaux faits et opinions énoncées par M. Kéraudren sur la transmission de la fièvre jaune. Saint-Pierre de la Martinique, 1823. 8.

(153) Recherches sur la contagion de la fièvre jaune, ou rapprochement des faits et des raisonnements les plus propres à éclairer cette question. Paris, 1823. (Trad. en allemand par Kœnig. Il en existe un extrait dans Harless Reinisch-Westphœlische Jahrbücher für Medicin und Chirurgie. B. 4, st. 2, p. 50.)

(154) Observations on yellow-fever. (Chapman's Philadelphia journal, 1823, august.)

(155) Criticism on Dr. Washington's Essay on yellow-fever. Georgetown, 1824. (V. New-York Monthly chronicle of medicine and surgery. Vol. 1, p. 55.)

(156) Cursory remarks on the comparative utility of vesicatories and rubefacients in the treatment of yellow-fever. (Chapman's, Philadelphia journal, 1823, ibid.)

(157) Mémoire sur l'origine et les causes de la fièvre jaune, considérée comme étant principalement le résultat de l'infection des bâtiments négriers, d'après les observations faites à Barcelone en 1821, et au port du Passage en 1823. (Revue médicale française et étrangère, 1824, septembre.) — Examen critique des opinions qui ont régné sur l'origine et les causes de la fièvre jaune. (Ibidem, 1826. Août.)

(158) Se la febbre gialla sia o no un contagio, quistione agitata da medici europei ed americani, memoria. Livorno, 1824. (Trad. en Espagnol par Bahi.)

(159) Memoir on the discovery of a specific medicine, for the cure and prevention of the yellow-fever. Baltimore, 1825. (Il s'agit d'un spécifique secret.)

(160) Sulla febbre gialla, discorso medico. Tradotto dalla lingua spagnuola dal prof. Francesco Tantini. (Annali universali di medicina, compilati dal Sr. dott. A. Omodei, 1826, aprile, n° 112, p. 99.)

(*) De la saignée et du quinquina dans le traitement de la fièvre jaune. Saint-Pierre de la Martinique, 1826. 8.

(161) Vues prophylactiques et curatives sur la fièvre jaune. Paris, 1826.

(*) Guide sanitaire des gouvernements européens, ou nouvelles recherches sur la fièvre jaune et le choléra-morbus, maladies qui doivent être considérées aujourd'hui comme identiques, et soumises au même régime quarantenaire que la peste du Levant. Paris, 1826. 8.

(**) Sulla febbre gialla. Pisa, 1826.

(162) Untersuchung über das gelbe Fieber. Beantwortung der von der Regierung des Herzogthums Oldenburg im Jahre 1822 aufgegebenen Fragen die von der medicinischen Facultæt zu Berlin des Preises würdig erklært ist. 2 Theile. Nebst einer Übersichts-Charte der Verbreitung des gelben Fiebers. Hannover, 1827. 8.

(163) Memoria sulla febbre gialla. Pisa, 1804. 8. — Progetto sulla origine, natura e carattere della peste, dei contagj e della febbre gialla. Lucca, 1804. 8. — Storia della febbre gialla, estratta dalle opere di Volney, Carei e Rush, con aggiunte. Piacenza, 1804. — Salsburger medicinisch-chirurgische Zeitung. 1804. B. 1, p. 299. (Ordonnances de Salzbourg.) B. 4, p. 374. (Ordonnances d'Autriche.) — Fr. Schraud, Vorschriften der innlændischen Poltzey gegen die Pest und das gelbe fieber. Wien, 1805. — Beschreibung des gelben Fiebers, für Aerzte und Wundærzte der K. K. Oestreichischen Staaten. Wien, 1805. 8. — Entwurf einer Polizeyverordnung gegen die weitere Verbreitung der Westindischen Pest. Francf., 1805. 8. — Etwas über das Wesen des gelben Fiebers und die zweckmœssigsten Mittel es von uns absulhalten. Nürnberg, 1805. — La fièvre jaune considérée dans sa nature, son origine et ses développements dans les pays chauds. Paris, 1822.

(1) « Han sido siempre acometidos los enfermos como de repente, y sin la menor sospecha ni preludio que les anunciade un mal proximo. » (Arejula, l. c., p. 170.) — « Le plus fréquemment elle débutait tout-à-coup, sans nul signe avant-coureur. » (Devèze, Traité, etc.,

du moins avant le jour (2) ; d'autres fois, le développement des symptômes qui constituent la maladie est précédée de lassitudes spontanées, d'accès de mauvaise humeur, de malaise (3), d'ardeur de la peau (4), de douleurs vagues dans les membres (5), de vertiges (6), de mauvais goût dans la bouche, de coloration jaune de la langue, et même des lèvres et des ailes du nez; de dégoût, surtout pour les aliments gras (7), ou au contraire d'une faim insolite (8). De violentes douleurs de tête (ayant principalement leur siége aux régions frontale (9), temporale et orbitaire (10)), de reins (11) et d'articulations, (12) ouvrent la scène. En même temps,

p. 21.) — « Une invasion brusque. » (Histoire médicale de la fièvre jaune, etc., par Bally, François, Pariset, p. 4.)

(2) « Aunque en todas las épocas del dia y de la noche observé que invadia a los diferentes sugetos la calentura amarilla, era muy raro el que acometiese desde las quatro o cinco de la magnana hasta el medio dia : y muy comun el que atacara esta enfermedad à la media noche ô muy de madrugada. » (Arejula, l. c., p. 170.)

(3) « La fièvre était cependant annoncée chez certains sujets par des lassitudes, des langueurs et des malaises..... » (Devèze, l. c.)

(4) « Une personne avec laquelle j'ai eu des relations d'amitié pendant mon séjour à Mexico, dit A. Humboldt (Essai politique, etc., p. 774), n'avait passé que très-peu de temps à la Vera-Cruz, lors de son premier voyage d'Europe en Amérique. Elle arriva à Xalapa sans éprouver aucun sentiment qui pût lui faire connaître le danger dans lequel elle se trouverait bientôt. — « Vous aurez le *vomito* ce soir, lui dit gravement un barbier indien en lui savonnant le visage ; le savon sèche à mesure que je l'applique, c'est un signe qui ne trompe jamais; et voilà vingt ans que je rase les *Chapetons* qui passent par cette ville en remontant à Mexico : sur cinq, il en meurt trois. » — Cette sentence de mort fit une profonde impression sur l'esprit du voyageur ; il eut beau représenter à l'Indien combien son calcul était exagéré, et qu'une grande ardeur de la peau ne prouve pas l'infection ; le barbier persista dans son pronostic. En effet, la maladie se déclara peu d'heures après, et le voyageur, déjà en route pour Perote, fut obligé de se faire transporter à Xalapa, où il manqua de succomber à la violence du vomito. »

(5) Devèze, l. c. — Rochoux, l. c., p. 80.

(6) Idem, l. c., p. 51.

(7) Idem, l. c., p. 50. — Valentin, l. c., p. 55.

(8) « Eine für mich sehr bezeichnete Erscheinung war der Hunger, den viele einige Stunden, ja selbst einige Tage vor dem Anfall empfanden, wo sie bei ihrer Neigung zum Essen es gerade am wenigsten erwarteten, so dass die Krankheit sie bey einem guten Abendessen oder bei einem guten Frühstücke befiel Was meine Aufmerksamkeit vornehmlich auf diese Erscheinung fesselte, war die Bemerkung, dass viele Menschen, die sonst sehr mæssig im Essen waren, viele Krænkliche, Hungerlose, Zærtliche, und viele wegen der Heilung oder Genesung von anderen Uebeln, einer besonderen Lebensordnung unterworfene, wenige Stunden vor der Ergreifung, sowohl zu ihrer eigenen Verwunderung, als zu der der Anwesenden, eine besondere Esslust empfanden, die sie befriedigten, ohne dass es ihnen mœglich gewesen wære, es zu unterlassen. » (Laso, l. c. In : Magazin der ausl. Lit. der ges. Heilk., p. 18.)

(9) « La douleur frontale a été remarquée, je crois, par tous les auteurs ;..... elle est un des symptômes les plus constants de la fièvre jaune. » (Devèze, l. c., p. 37.)

(10) « Violent mal de tête, et plus souvent encore une douleur fixée aux tempes et dans l'intérieur des orbites. » (Idem, l. c., p. 51.) — « Parmi les signes les plus constants, il est permis de compter la céphalalgie susorbitaire; elle paraissait dès l'invasion et persistait pendant la durée de la fièvre. » (Hist. méd., l. c., p. 382.)

(11) « Gleichzeitig mit den Kopschmerzen und den Schmerzen der untern Gliedmassen zeigten sich diese auch in der untern Hælfte des Rückens. » (Laso, l. c., p. 22.) — « Il faut signaler comme étant des plus constantes la *rachialgie*, l'un des symptômes pathognomoniques qui se prononce avec plus ou moins de force chez les neuf-dixièmes des personnes atteintes de la fièvre jaune : tantôt on ressent aux lombes une douleur sourde; quelquefois elle est pesante, souvent elle est déchirante. Sur notre collègue Mazet, elle fut des plus intolérables; il portait l'abdomen en avant, et il lui semblait que le rachis était violemment arqué en arrière. » (Hist. méd., l. c., p. 383.)

(12) « .... Dolor gravativo... en todo

les yeux deviennent rouges (13), larmoyants (14) et brillants, et la face (quelquefois pâle (15)) s'anime plus ou moins (16). Bientôt, des frissons vagues, quelquefois très-prononcés (17), ou bien dans d'autres cas un tremblement particulier (18), ou une espèce de constriction de la peau (19), succèdent à une chaleur intense, sèche et mordicante (20). Cette chaleur est ressentie quelquefois dans les parties intérieures du corps, principalement à la région précordiale (21); et, dans ce cas, les extrémités sont le plus souvent froides (22). Le pouls est ordinairement fréquent, vibrant (23) et même dur (24); quand le malade est jeune et robuste, on observe quelquefois des battements aux régions du cœur et de l'épigastre (25). La soif, presque toujours en rapport avec le degré de chaleur (26), manque pourtant quelquefois (27). Tan-

---

el cuerpo, y en particular en los lomos o cintura, extremidades superiores e inferiores. » (Arejula, l. c., p. 170.) — « Les malades disaient avoir les os brisés. » (Devèze, l. c.) — « ... Schmerzen, unter denen die in den Beinen, im Schienbein und in den Knien die bestændigsten und heftigsten waren. » (Laso, l. c., p. 22.) — « Les extrémités thoraciques, et surtout pelviennes, sont aussi le siége de douleurs plus ou moins déchirantes; elles occupent les cuisses, plus souvent encore les rotules et les muscles des jambes; il semblerait aussi qu'elles attaquent le tibia lui-même. Les douleurs des extrémités thoraciques s'attachent de préférence aux muscles des bras et aux moignons des épaules. » (Hist. méd., p. 384.)

(13) « Das Unterlaufen der Gefæsse der Bindehaut war eines der unterscheidendsten Kennzeichen. » (Laso, l. c., p. 28.) — Il en était qui avaient un œil, et même les deux, tellement *boursouflés par le sang*, que les conjonctives paraissaient de couleur écarlate. » (Hist. méd., l. c.)

(14) « Les yeux.... larmoyants. » (Devèze, l. c.)

(15) « Enfin il était des personnes, en assez grand nombre, qui conservaient leur teint naturel, ou qui en prenaient même un plus pâle que de coutume. » (Hist. méd., l. c., p. 385.)

(16) « On a beaucoup parlé d'une *rougeur très-vive qui colorait la face* dans ce premier stade. Il est certain que ce symptôme se présente un assez grand nombre de fois; mais il n'est pas appréciable dans une foule d'autres circonstances; on voyait la face conserver plus communément une teinte à peine plus animée que dans l'état ordinaire de santé : cet état ressemblait à celui des personnes qui font une promenade agréable pendant la chaleur, ou qui sont dans le moment d'une digestion facile; nous avons observé aussi quelques individus dont l'injection de la face était poussée au dernier degré. » (Hist. méd., l. c., p. 384.)

(17) « .... Avec sentiment de froid très-prononcé. » (Hist. méd., p. 380.)

(18) « Certains malades éprouvaient un tremblement nerveux, et en quelque sorte convulsif, qui ne réveillait point l'idée du froid. » (Hist. méd., p. 380.)

(19) « .... Les autres donnaient des signes d'une espèce de constriction indéfinissable, occupant toutes les parties extérieures du corps. » (Ibid., l. c.)

(20) « .... qui faisait éprouver une sensation toute particulière au médecin. » (Devèze, l. c., p. 22.)

(21) « D'autres fois la chaleur se faisait sentir si vivement à l'intérieur que les malades se plaignaient d'un feu caché qui les dévorait. » (Devèze, l. c.)

(22) Devèze, l. c.

(23) « Aussitôt que la maladie commence, le pouls devient vif et fréquent (il s'élève de quatre-vingts à quatre-vingt-dix pulsations), et acquiert bien rarement la plénitude du pouls des fièvres inflammatoires; il n'est ni large, ni grand, ni intermittent. » (Hist. méd., p. 394.)

(24) « Le pouls fort, dur et précipité. » (Devèze, l. c.) — « Es ist unlæugbar, dass der Puls im Zeitraume des Fieberanfalles stark, voll, deutlich ausgesprochen, und bey vielen, besonders jungen und starken Leuten sichtbar hart war. » (Laso, l. c., p. 27.)

(25) « On remarque quelquefois des battements, ou palpitations, qui ont lieu aux régions du cœur et de l'épigastre, et ce symptôme appartient à toutes les périodes; il est plus commun dans la première et la deuxième que dans la troisième. » (Hist. méd., p. 429.)

(26) « La soif se proportionnait à ce degré de chaleur. » (Devèze, l. c.)

(27) « Chose remarquable! quel que soit l'état de la langue et de la bouche, les malades se plaignent rarement de la soif, et ne demandent presque jamais à boire; on ne sait même s'ils ont une appétance particulière pour telle ou telle boisson. » (Hist. méd., p. 387.)

tôt la langue présente dans son milieu un enduit blanchâtre, tandis que ses bords sont nets (28); tantôt elle est rouge et humide (29), très-rouge et sèche, se recouvrant souvent, ainsi que les dents et les lèvres, d'un mucus jaunâtre qui passe bientôt au noir (30). On remarque quelquefois des éternuments (31), sans autres symptômes de catarrhe (32). La respiration devient haletante (33), entrecoupée quelquefois de fréquents soupirs (34). L'air expiré est chaud (35), souvent fétide (36). La région épigastrique est tendue, rénitente et douloureuse au toucher (37). L'urine est rare, colorée, cuisante (38), quelquefois à l'état normal (39). Les selles sont supprimées le plus ordinairement (40). Le sommeil est agité. Cet état, qu'accompagnent souvent des sueurs quelquefois abondantes (41), et une trompeuse et subite rémission des symptômes (42), dure pendant vingt-quatre ou quarante-huit heures, très-rarement davantage (43).

2. *Accroissement.* — Bientôt l'état de la respiration (44), de la langue et de

---

(28) « Dans le premier jour de la maladie, la langue se couvrait d'une teinte blanchâtre, tandis que les bords restaient nets, sans présenter de rougeur. » (Hist. méd., p. 386.)

(29) « On a pu observer la langue avec un aspect d'un rouge assez vif; dans l'un et dans l'autre cas, elle conservait son humidité. » (Ibid., l. c.)

(30) « La langue, d'abord rouge et sèche, se couvrait, comme les dents et les lèvres, d'un limon jaunâtre qui ne tardait pas à se colorer en noir. » (Devèze, l. c.)

(31) « .... Il a été observé quelques éternuments chez un petit nombre de malades. » (Hist. méd., l. c., p. 386, et p. 277, obs. 28.)

(32) « .... La maladie n'a rien présenté de catharral. » (Ibid., p. 393.)

(33) « ... Les mouvements d'inspiration sont quelquefois plus courts et plus fréquents. » (Hist. méd., p. 393.)

(34) « Les malades oppressés poussaient de profonds soupirs, comme pour se débarrasser d'une gêne et d'un resserrement qu'ils éprouvaient dans la poitrine; ce qui les fatiguait beaucoup et leur faisait craindre d'étouffer. » (Devèze, l. c., p. 22.)

(35) « La respiration pénible, entrecoupée, laborieuse, laissait sortir un air dont la chaleur était sensible au dos de la main, si on la présentait à la bouche du malade. » (Devèze, l. c., p. 22.)

(36) « Bei vielen zeigte sich beim Athemholen læstiger Geruch. » (Laso, l. c., p. 26.) — « L'air expiré, suivant M. Jolivet, avait quelquefois, dès le début de la maladie, une odeur très-désagréable, » (Kéraudren, l. c., p. 54.)

(37) «... Y siempre o casi siempre mas o menos nauseas y sensacion dolorosa en el cardiax o boca superior del estomago. » (Arejula, l. c., p. 171.) — « La région épigastrique, dès les premiers jours, devenait le siége d'une sensation pénible, qui allait en croissant, et qui arrivait le troisième jour à son plus haut degré. » (Hist. méd., p. 388.) — Suivant Laso (l. c., p. 25), ce symptôme s'est présenté si rarement qu'on ne l'a observé qu'une seule fois sur vingt cas.

(38) « Les urines rares, colorées et cuisantes. » (Devèze, l. c., p. 25.)

(39) « .... Les urines coulent librement; elles ne sont ni chargées, ni épaisses, ni bourbeuses, mais semblables à celles des personnes qui jouissent d'une santé parfaite; elles sont abondantes. » (Hist. méd., p. 392.)

(40) « Parmi les symptômes dominants, la constipation est un de ceux qui s'annoncent le plus tôt, et qui persévèrent le plus long-temps. » (Hist. méd., p. 391.)

(41) « Gewœhnlich zeigte sich sechs oder etwas mehr Stunden nach dem ersten Anfalle ein allgemeiner und hæüfiger Schweiss, der nach der Beschaffenheit der Kranken mehr oder weniger dauerte. » (Laso, l. c., p. 29.) — Hist. med., obs. II, p. 204.

(42) « In vielen Fællen kündigte sich der zweite Zeitraum durch plœtzliches Aufhœren aller Krankheitserscheinungen an, es folgte auf einen unertræglichen Leidens zustand plœzlich ein unerwartetes und fast unerklærliches Wohlbefinden. » (J. L. Chabert, l. c., p. 37.)

(43) « This stage of the disease sometimes continues only for a few hours, sometimes for 12, 24, 36, or 48 hours, but seldom longer. » (Moseley, l. c., p. 419.) — « Cet état durait un, deux, quelquefois trois jours, rarement le voyait-on se porter au-delà : je l'ai vu cependant se porter jusqu'au cinquième jour. » (Devèze, l. c., p. 23.) — Cette période durait ordinairement soixante à soixante-deux heures, quelquefois plus, quelquefois moins. » (Hist. méd., p. 380.)

(44) « In andern Fællen ist die scheinbare Besserung des zweiten Zeitraums kaum angedeutet. » (J. L. Chabert, l. c., p. 39.) — « In almost all the cases of this fever which I have seen, it appeared to be of the continued form without a

la chaleur (45) venant à s'aggraver ou persistant, ce dernier symptôme diminuant (46), l'altération de la face annonce l'extrême gravité de la maladie. La rougeur disparaît (47), souvent même fait place à la pâleur et à la couleur jaune (48). La douleur de tête cesse ou du moins diminue (49), tandis que les vertiges augmentent (50). Le pouls tantôt augmente (51), tantôt diminue de fréquence (52), et perd toujours de sa force (53). Après avoir éprouvé des nausées (54) et des éructations (55), le malade rejette par le vomissement des matières de couleur et de nature diverses, tantôt blanchâtres et acides (56), tantôt transparentes et insipides (57), tantôt bilieuses et amères, tantôt mêlées, exhalant une odeur particulière (58). La tendance au vomissement est si grande qu'une seule goutte d'eau excite des efforts douloureux, au point que les malheureux préfèrent se priver de boisson (59). Les matières fécales, dont l'issue provoque souvent de violentes douleurs d'entrailles, surtout à la région ombilicale (60) (le ventre étant d'ailleurs mou (61)), sont liquides, muqueuses, écumeuses, membraniformes, crétacées et graisseuses (62), jaunes, vertes, noires et sanglantes (63). Le ma-

---

single remission. » (W. Belcher ; l. c., p. 251.)

(45) « ... La respiration était toujours difficile... la chaleur était toujours âcre et mordante. » (Devèze, l. c., p. 23.)

(46) « Cependant la chaleur commence à diminuer. » (Hist. méd., p. 400.)

(47) « La face n'est plus uniformément colorée ; elle pâlit. » (Hist. méd., p. 398.)

(48) « L'ictère ne se montrait pas encore ; cependant, vers le troisième jour, la face commençait à prendre la couleur de la pomme de calville blanche. Déjà, si l'on soulevait avec une certaine attention la paupière supérieure, on apercevait une teinte jaune bien sensible. » (Hist. méd., p. 386.)

(49) « Dans ce dernier cas, elle (la céphalalgie) n'est plus qu'un poids, ou une espèce de vapeur incommode, qui paraît fixée sur le front. » (Ibid., p. 397.)

(50) « Les vertiges continuent et augmentent ; ils fatiguent même dans la position horizontale. » (Ibid., p. 401.)

(51) « Le pouls devenait petit et précipité. » (Devèze, l. c., p. 23.)

(52) « Tout-à-coup les pulsations artérielles perdent leur caractère de fréquence et de vivacité. » (Hist. méd., p. 400.)

(53) « Plus on avance vers la troisième période (acme), plus il devient petit, faible. » (Ibid., p. 400.)

(54) « Les nausées, inséparables de la fièvre jaune, s'annoncent ordinairement le deuxième jour, quelquefois même le premier..; elles ne tardent pas à être suivies de redoutables vomissements. » (Ibid., p. 388.)

(55) « Ces éructations étaient caractérisées par les Espagnols malades sous le nom de *nausées sèches* (*ascos secos*), expression qui rend fort bien ce qu'on éprouve dans de semblables circonstances. » (Hist. méd., p. 390.)

(56) « ... Elle agaçait fortement les dents. » (Devèze, l. c.)

(57) « Quant à la nature de ces déjections, elles sont composées de mucosités fort claires, laissant après elles un goût très-fade ; quelques malades les ont trouvées acides, d'autres amères. » (Hist. med., p. 389.)

(58) « Une odeur hépatique. » (Devèze, l. c.)

(59) « ... Aussi les malades, pour éviter les douleurs, suite du vomissement, refusaient toute boisson. » (Devèze, l. c., p. 24.)

(60) « Sur la fin de la première période, et plus souvent dans le cours de la deuxième, des douleurs d'entrailles se font sentir ; la région ombilicale est celle qu'elles affectent plus particulièrement. » (Hist. med., p. 393. Cfr., p. 217, obs. 7, p. 308 obs. 39.)

(61) « Nous avons été spécialement frappés d'un symptôme qui ne nous paraissait point en harmonie avec les éructations fréquentes et les lésions des viscères abdominaux ; c'est l'affaissement et la souplesse du ventre. » (Hist. méd., p. 391.)

(62) « Fast bei allen Kranken, welche entweder von selbst, oder in der Folge genommener Arzneymittel Durchfælle bekamen, sahen wir, dass sie, nachdem sie viele eygelbe, schleimichte, mehr oder weniger dicke und kreydigte Flüssigkeiten ausgeleert hatten, sie erst Schleimstücke und nachher weisse Fæden, wie Gewebe und Hæute von sich gaben. In diesen letzten Aussonderungen, welche gewœhnlich am dritten, vierten Tage erfolgten, kamen auch weisse zusammenhængende Klumpen zum Vorschein, welche dem fette vollkommen glichen. » (Laso, l. c., p. 25.)

(63) « ... Quelquefois ce n'était que du sang pur. » (Devèze, l. c., p. 24.)

lade rend en outre du sang par le nez (64), les oreilles (65), les gencives (66), la langue, les intestins, les voies urinaires (67), l'utérus (68), et il se forme des foyers sanguins intermusculaires (69). La peau, présentant une espèce d'exanthème accompagné de prurit (l'urticaire (70)), se recouvre de pétéchies (71) (d'ailleurs rares (72)) et d'ecchymoses (73); elle offre le plus souvent (74) la teinte ictérique (75) et des sueurs partielles (76). Quoique les urines soient foncées, troubles, recouvertes d'une pellicule à leur surface, elles laissent néanmoins rarement déposer un sédiment (77). Le sommeil est nul, ou troublé par des insomnies (78).

3. *Etat.* — La maladie étant ainsi parvenue à son plus haut degré d'intensité, et cela en un espace de temps indéterminé (79), toute la surface du corps prend une teinte d'un jaune safrané, quelquefois luisant, et, dans d'autres cas, devient livide, violacée (80). Les yeux annoncent la stupeur (81); les pupilles sont tantôt

(64) »Am zweyten bis dritten Tag entstand Nasenbluten, ohne Unterschied, ob aus dem rechten oder linken Nasenloche, aber niemals zugleich aus beiden. » (Laso, l. c., p. 29.)

(65) « Hemorrhages sometimes toke place from the nose, mouth, anus and ears. » (W. Belcher, l. c., p. 251.)

(66) « Der Rand, der die Einfassung der Zæhne in den Zahnlœchern umgiebt und bedeckt, zeigte zuerst einen rothen Streif, wie zu Anfang des Speichelflusses vom Quecksilber. » (Laso, l. c., p. 44.)

(67) « And blood has been even observed in the urine. » (W. Belcher, l. c., p. 251.)

(68) « Parmi les phénomènes observés dans le cours de l'épidémie, il ne faut pas passer sous silence les hémorrhagies utérines, ou ces évacuations d'un sang noir et fétide. » (Hist. méd., p. 424.)

(69) « Hémorrhagies intermusculaires. » (Rochoux, l. c.)

(70) « Sehr zu bemerken ist noch, dass ich in allen Fællen von Heilung einen mehr oder minder betræchtlichen Ausschlag bemerkt habe, der sich am hæufigsten an den Gliedmassen zeigt, so wie ein læstiges Jucken auf der ganzen Oberflæche. » (J. L. Chabert, l. c., p. 59.)

(71) « On assure qu'elles ont souvent été observées à Saint-Domingue (Bally, l. c., p. 284). On trouve ainsi décrites les pétéchies qui se sont montrées dans l'épidémie de l'Andalousie : « Ce sont des pétéchies rondes et rosées, qui persévèrent jusqu'à la fin du typhus; nous en avons observé qui étaient plus fortes, plus saillantes que les autres; elles présentaient une espèce d'élévation très-sensible au tact, et elles affectaient, dans ces derniers cas, la forme ronde ou oblongue. » (Hist. méd., p. 402.)

(72) « J'ai vu rarement des pétéchies. » (Devèze, l. c., p. 58.)

(73) « Ces ecchymoses n'étaient en général ni fort grandes, ni fort nombreuses. » (Hist. méd., l. c. Cfr., p. 235, obs. 15.)

(74) « Quoique l'ictère n'offre point encore la couleur de l'ocre ou du safran, il fait néanmoins des progrès, notamment aux yeux et au cou. » (Hist. méd., p. 401.)

(75) « Die Gelbsucht war bey unserer Seuche weniger hæufig, wie die Schriftsteller gewœhnlich behaupten. » (Laso, l. c., p. 10.)

(76) « Bei einigen Kranken, vorzüglich von schwacher Leibesbeschaffenheit..... zeigten sich theilweise Schweisse, am Kopfe, am Halse und am hæufigsten am Unterleibe. » (Laso, l. c., p. 30.)

(77) « Quelquefois, mais rarement, elles déposaient un sédiment de diverse nature. » (Devèze, l. c.)

(78) « Le sommeil, interrompu dès le principe, persistait toujours dans le même état; si par hasard le malade s'y livrait pour un moment, des rêves pénibles et fatigants venaient le tourmenter et le lui rendre plus désagréable que l'insomnie même. » (Devèze, l. c.) — « L'insomnie était un symptôme à peu près constant. Si le sommeil s'emparait des malades, loin d'être réparateur, il était troublé par des rêves fréquents ou par des terreurs indéfinissables. » (Hist. méd., p. 581.)

(79) « La durée de ce second état (de progrès) variait à l'infini; ce n'était point par le temps, mais par les symptômes dont il est question qu'il était caractérisé. » (Devèze, l. c., p. 25.) — « La durée de la deuxième période n'a rien de fixe, quoiqu'elle soit communément de trente-six à quarante-huit heures; si elle a duré trois ou quatre jours, on l'a vue aussi de trois ou quatre heures. » (Hist. méd., p. 397.)

(*) Cartwright, l. c., p. 396.

(80) J. L. Chabert, l. c., p. 38.

(81) « Les yeux, au fur et à mesure que la maladie faisait des progrès, paraissaient incertains, étonnés, rarement égarés. » (Hist. méd., p. 385.)

dilatées (82), tantôt rétrécies, et tantôt à l'état normal (83); les paupières sont quelquefois fermées (84), souvent ecchymosées ou entourées d'ecchymoses (85); en un mot, la face présente l'aspect d'un masque effrayant (86). Le pouls est ordinairement (87) très-faible (88), intermittent, et la respiration lente, stertoreuse (89), dans quelques cas accélérée (90). Viennent ensuite les vomissements, de plus en plus fréquents, tantôt de sang pur (91), tantôt de matière noire (92) ou grisâtre (93), qui abattent le peu de forces qui restaient (94), du moins ordinairement (95). Les déjections alvines, semblables aux matières rejetées par le vomissement (96), sont fétides, cadavéreu-

(82) Palloni, l. c.

(83) « Notre attention était dirigée spécialement sur l'état des pupilles pendant les divers stades, et nous n'avons rien observé qui méritât d'être mentionné. Communément elles sont dans l'état ordinaire, quelquefois un peu plus contractées, rarement dilatées outre mesure. » (Hist. méd., p. 385.)

(84) « Les paupières fermées, avec impossibilité de les ouvrir. » (Hist. méd., p. 411.)

(85) « Quand elles (les ecchymoses) ont lieu à la face, ou qu'elles s'établissent dans le pourtour des paupières, elles donnent aux malades un aspect affreux. » (Hist. méd., p. 435.)

(86) « Il est facile de se faire une idée de ce que peut être un pareil masque, lorsqu'on se figure la face d'un jaune d'ocre, les pommettes injectées en rouge, les paupières d'un noir de plomb, les commissures des lèvres sanguinolentes et les yeux fortement injectés de sang. » (Hist. méd., p. 432.) — On trouve le tableau des malades atteints de fièvre jaune dans: Froriep's Notizen aus dem Gebiethe der Natur-und Heilkunde. 1 B., n° 8, ainsi que chez Robert (Guide sanitaire, etc.)

(87) « Ne croyez pas que ce phénomène très-commun soit constant. On a vu le pouls se relever, battre avec rapidité dans les derniers jours de l'existence, quoique précédemment le nombre des pulsations eût diminué d'une manière notable. » (Hist. méd., p. 428.)

(88) « Enfin, il est frappé quelquefois d'un degré tel d'infirmité, qu'il n'est plus possible de distinguer les mouvements de l'artère ni du cœur. » (Hist. méd., p. 428.)

(89) « La respiration lente et stertoreuse. » (Devèze, l. c., p. 25.)

(90) « Chez les uns elle est précipitée, chez les autres elle est rare. » (Hist. méd., p. 426.)

(91) « Certaines hématémèses sont si considérables, qu'on ne peut s'en faire une idée... Une femme vomissait, dès le quatrième jour de sa maladie, si fréquemment du sang, qu'elle inondait le lit, et qu'on était forcé de changer ses draps à chaque instant. » (Hist. méd., p. 419. Cfr., obs. 11, 27, 35.)

(92) « ... Peu à peu, au lieu du sang, on remarque un produit qui ressemble à un marc de café; bientôt le marc augmente en quantité, si bien qu'en dernier résultat les matières vomies paraissent fournies par le seul mélanhème. » (Hist. méd., p. 417.)

(93) « Vers la fin de la maladie, nous avons observé un petit nombre de sujets qui rendirent une matière grisâtre, pultacée, quelquefois rougeâtre, matière qui n'avait aucune analogie avec les évacuations sanguines, ni avec le melanhème. » (Hist. méd., p. 420.)

(94) « ... Teniendo tal pereza los pacientes para moverse, que muchas veces era preciso repetirles que sacasen la mano para tomarles el pulso. » (Arejula, l. c., p. 172.)

(95) « On a vu, par exemple, des personnes conserver toute l'intégrité de leurs forces motrices jusqu'au dernier instant de leur existence. » (Hist. méd., p. 430.) — « Ein im Krankenhause der Barmherzigen zu New-Orleans befindlicher Gelbfieberkranker hielt sich für stark genug, um das Haus, sobald ihn der Arzt gesehen haben würde, zu verlassen. Er stand auf, kleidete sich an, sagte, er sey geheilt, und bat den Arzt ihn zu entlassen. Dieser untersuchte ganz erstaunt seinen Puls, der gar nicht mehr zu fühlen war, lud ihn ein sich niederzulegen und setzte den Besucht fort. Kaum waren drei Minuten ver flossen so hœrte er ein Geræusch hinter sich, drehte sich um, und erblickte als Veranlassung desselben das plœtzliche Todtniederfallen des Kranken, der ihn eben erst aufrecktstehend gebeten hatte, ihn zu entlassen. » (J. L. Chabert, l. c., p. 38. not.)

(96) « Par les voies inférieures s'échappent des déjections analogues à celles du vomissement.... Ces déjections sont brunâtres, et souvent entièrement noires, épaisses et poisseuses. » (Hist. méd., p. 422.)

ses, involontaires. Les malades rendent quelquefois des vers intestinaux (97). Les urines, noires (98), sanglantes (99), coulent à l'insu du patient, et sont très-souvent supprimées (100). On observe fréquemment le décubitus sur le dos (101), et des gangrènes partielles (102). Quelquefois il survient des inflammations de la peau, soit érysipélateuses (103), soit phlegmoneuses (104). Toutes les hémorrhagies, fournissant un sang plus fluide (105) et plus noir qu'à l'état normal, augmentent sans cesse d'intensité (106). Le sang coule principalement de la langue (107) (qui est souvent marquée de stries longitudinales (108)) et des autres parties de la bouche (109). Le hoquet survient (110), ainsi que les soubresauts des tendons (111) ; les malades poussent continuellement des cris et des gémissements (112), la céphalalgie se réveille avec

(97) « Nous avons déjà dit qu'il n'était pas rare de voir les malades, surtout les femmes et les enfants, rendre des vers par la bouche et par le fondement. » (Hist. méd., p. 423.)

(98) « Il est encore un symptôme que l'on peut joindre aux précédents ; c'est l'excrétion des urines noires : elle survient très-souvent dans la fièvre jaune. » (Devèze, l. c., p. 40.)

(99) « ... Nous avons observé des urines sanguinolentes, et d'entièrement noires. » (Hist. méd., p. 424.)

(100) « Plus souvent elles se supprimaient. » (Devèze, l. c., p. 26.) — Enfin, le phénomène le plus saillant, comme le plus redoutable, c'est la suppression des urines, dont on a recueilli un grand nombre de faits. » (Hist. méd., p. 423.)

(101) « ... Les malades atteints de la fièvre jaune se blessent facilement. » (Devèze, l. c., p. 38.)

(102) « J'ai eu occasion de voir à Philadelphie un assez grand nombre de gangrènes partielles. » (Devèze, l. c., p. 57.)

(103) « Nous avons observé à l'hôpital-général une grande inflammation erythémoïde. » (Hist. méd., p. 434.)

(104) « On a observé aussi un phlegmon à l'hôpital du Séminaire, phlegmon qui se termina par la gangrène. » (Hist. méd., p. 434.)

(105) « Blood taken from the sick on the second or third day, is much more dissolved, the serum more yellow, and the crassamentum florid, loose, scarce cohering, but undulates like sizy water when shaken, and sometimes has dark blackish spots on its surface, shewing a strong gangrenescent diathesis. » (Hilary, l. c., p. 148.)

(106) « ... In the latter stage of this fever, the blood is so attenuated and dissolved, that we frequently see it flowing, not only out of the nose and mouth, but from the eyes, and even through the very pores of the skin ; also great quantities of black half-baked, or half mortified blood is frequently voided, both by vomitting and by stool, with great quantities of yellow and blackish putrid bile by the same ways ; and the urine, which was before of a high ictericions colour, is now almost black, and is frequently mixed with a considerable quantity of half-dissolved blood. » (Hilary, l. c., p. 151.) — « Quand enfin ces accidents avaient acquis une certaine violence, la marche de la maladie augmentait de rapidité.... On voyait aussi survenir des hémorrhagies par le nez, la bouche, les gencives et l'urètre ; chez les femmes, par le vagin. » (Devèze, l. c., p. 53.)

(107) Devèze, l. c.

(108) « C'est principalement dans la fièvre jaune que s'observent ces zones longitudinales, de couleur et d'humidité inégales. » (Hist. méd., p. 414.)

(109) « Fréquemment il s'écoule de la bouche un sang noirâtre, qui souille les lèvres, le menton, les joues et le cou des malades. » (Hist. méd., p. 412.)

(110) « Le hoquet s'est montré communément dans la fièvre jaune d'Andalousie en 1800, et dans celle du port de Livourne en 1804 (Berthe, l. c.). D'autres fois on l'observe plus rarement. Devèze (l.c., p. 57) s'exprime ainsi : « Le hoquet, que je n'ai pas observé très-fréquemment, a fixé l'attention de presque tous les autres médecins. » Et les auteurs de l'Histoire médicale, etc. (p. 430) : « Le hoquet n'est pas un symptôme essentiel à la fièvre jaune, quoiqu'on l'y observe souvent. »

(111) « Les muscles et les tendons étaient agités par des soubresauts. » (Devèze, l. c., p. 26.) D'un autre côté, on lit dans l'Histoire méd. (p. 341) : « Il n'y a point dans les tendons de soubresauts de l'espèce de ceux qu'on observe dans nos fièvres ataxiques et dans notre typhus de l'Europe. Nous avons étudié avec soin ce phénomène, parce que des médecins croyaient le remarquer ; mais il nous semble qu'on a confondu les soubresauts avec les frémissements et les tremblements des membres. »

(112) « Dans cette période, beaucoup de malades poussent des cris et des gé-

une nouvelle violence (113); dans un grand nombre de cas il survient de la stupeur (114), et les facultés intellectuelles s'affaiblissent, disparaissent (115). Il est des malades, au contraire, qui conservent l'intégrité de leur intelligence jusqu'au dernier moment (116), et sont même doués d'une exquise sensibilité (117). Il en est d'autres qui éprouvent à un degré plus ou moins marqué, et surtout pendant la nuit, du délire, (118) des tremblements, des frémissements, des spasmes, soit de tout le corps (119), soit de la face seulement; de l'horreur pour les liquides et pour la lumière, et même des envies de mordre (120). La difficulté de la déglutition (121) ou la constriction du pharynx (122) est un symptôme

---

missements. Ce phénomène, si effrayant pour ceux qui les assistent, a pour durée toute la troisième période. Ces cris sont plus ou moins rapprochés; ils sont aigus et ressemblent à ceux des hommes que menace un grand danger. » (Hist. méd., p. 405.)

(113) « La douleur de tête, qui avait fortement diminué pendant la deuxième période, reprend une nouvelle intensité. » (Hist. méd., p. 404.)

(114) «Bei vielen Kranken zeigten sich Anfælle von Schlafsucht. » (Laso, l. c., p. 224.)

(115) « Nous avons vu quelques sujets dans un état de stupeur tel qu'on ne pouvait leur arracher une seule parole. » (Hist. méd., p. 403.)

(116) « ... Y unos terceros conservaban la firmeza en su mente hasta la muerte. » (Arejula, l. c., p. 173.) — « ... M. Damblard de Lansmartre, enseigne de vaisseau, et le chirurgien-major M. Calvet, ressentent les premiers symptômes de la fièvre jaune. Ils sont tous deux transportés dans une habitation voisine... M. Damblard ne voulut point voir d'autre médecin que M. Calvet, dans lequel il avait une entière confiance. Toutes les fois que la douleur arrachait une plainte à son malade, M. Calvet, malade lui-même, se levait de son lit, voisin de celui de M. Damblard, et lui prodiguait des secours et des consolations. Bientôt la maladie prit chez l'un et l'autre un caractère fâcheux; les progrès furent plus rapides chez l'officier: on prévit sa fin prochaine, et l'on transporta M. Calvet dans un appartement séparé. En cet état, il se levait encore pour faire de fréquentes visites à son malade, et il tenait une note exacte des symptômes qu'il observait, de la marche rapide de la maladie et des moyens qu'il employait pour la combattre. Le 13 novembre, M. Damblard succomba à ses souffrances. On trouva l'histoire de la maladie de cet officier complètement rédigée par M. Calvet; elle se terminait par ces mots: Le 13, mort. M. Calvet mourut le 14. » (Keraudren, l. c., p. 36.)

(117) « Der Sinn des Geruchs verfeinerte sich bey einigen so sehr, dass die Wahrnehmung einiger Ausdünstungen, die uns gleichgültig zu seyn pflegen, durch denselben, auf sie einen bedeutenden Eindruck machte. » (Laso, l. c., p. 20.) — « ... L'éclat de la lumière trop vive blesse la vue; les sons trop forts irritent les malades, qui souvent aussi aperçoivent les odeurs et les saveurs avec une grande finesse. » (Hist. méd., p. 406.) Et un peu plus haut: « ... Il était impossible de toucher les malades sur aucune partie du corps sans leur faire jeter de hauts cris. » Cfr., p. 239, obs. 15, et p. 281, obs. 30. — P. S. Towensend (l. c.) rapporte l'exemple d'une femme sourde depuis plusieurs années, mais qui, ayant été atteinte de fièvre jaune, recouvra l'ouïe à un tel degré qu'elle percevait le moindre bruit. La maladie terminée, elle redevint sourde comme auparavant.

(118) « Ich habe keinen in einem Zustande von toller Geistesabwesenheit gesehen. » (Laso, l. c., p. 30.) — « Ce n'est pas un délire frénétique, c'est une aberration d'idées, aberration qui n'a rien de continu, et qui est plus prononcée pendant la nuit que pendant le jour. » (Hist. méd., p. 403.)

(119) Hist. méd., obs. 1, p. 195.

(120) « Nédélec, novice, et Kéraël, soldat de marine, dit M. le docteur Jolivet, chirurgien-major de la frégate du roi l'*Africaine*, éprouvèrent un délire violent accompagné d'un frémissement général, de contractions des muscles de la face, de l'*horreur des liquides*, et de l'*envie de mordre*. M. Faye, chirurgien de la corvette la *Sapho*, dit aussi que le sieur Sabourreau, après avoir passé par toutes les phases de la fièvre jaune, finit par mourir hydrophobe. L'horreur des boissons, le resserrement spasmodique du pharynx, des convulsions, des cris violents à l'aspect d'un liquide, caractérisaient cet état. Vers la fin de la nuit, la vue seule d'une lumière produisait le même effet. » (Keraudren, l. c., p. 7.)

(121) « Peut-être qu'un vingtième des malades se plaignaient d'une difficulté d'avaler. » (Hist. méd., p. 414.)

(122) «Wenn die Kranken sich im Zei-

assez ordinaire. Les parotides se montrent quelquefois (123) ; dans d'autres cas, on observe le priapisme (124). Quelques médecins disent avoir vu à cette époque des bubons, des charbons et des anthrax (125), ce que nient d'autres praticiens très-expérimentés (126).

4. *Mort.* — Les malades qui sont sur le point de succomber (127) présentent ordinairement des taches livides qui se multiplient de plus en plus, répandent une odeur infecte, cadavéreuse (128), et quelquefois, dit-on, une vapeur épaisse (129). Les extrémités deviennent violettes, froides (130), et la poitrine est dans un état d'oppression violente (131).

5. *Passage à la convalescence, ou dégénérescence en d'autres maladies.* — Dans les cas les plus heureux, il survient une espèce de moiteur sur toute la surface du corps (132), les vomissements, la diarrhée et les hémorrhagies diminuent; en même temps les forces reviennent, et les autres symptômes perdent de leur intensité. On a vu la fièvre jaune dégénérer en manie (133).

6. *Convalescence.* — La convalescence a lieu subitement, sans crise apparente (134). Elle est toujours difficile, plus ou moins longue (135), troublée par des insomnies fréquentes (136), des pesanteurs,

---

traum des Erbrechens befanden, beklagten sie sich erstaunlich über eine Zusammenschnürung des Gaumensegels. » (Laso, l. c., p. 25.)

(123) « ... En muchos apareciéron las parotidas que se resolviéron o supuraron sin danno del paciente. » (Arejula, l. c., p. 174.) — « Je n'ai rencontré qu'une seule *parotide.* » (Devèze, l. c., p. 52.) — « Peu de *parotides* se font apercevoir. » (Hist. méd., p. 433.)

(124) « Le priapisme s'est montré plus rarement ; cependant M. le Dr Cornuel l'a deux fois constaté en 1821 à bord de la corvette la *Diligente,* et il rapporte que M. Lefort a traité, dans la même année, un autre cas de fièvre jaune accompagné de ce symptôme. » (Keraudren, l. c., p. 8.)

(125) La éat (l. c.), G. Davidson (dans sa lettre adressée à M. James Mease, et dans : The medical repository of New-York, vol. I, p. 165), et Gelbert (l. c., trad. en allem., p. 143).

(126) Devèze (« Je n'ai vu ni bubons, ni charbons dans la fièvre jaune. » L. c). — Valentin (« Je n'ai presque point vu de parotides, jamais d'anthrax, de tumeurs charbonneuses ni de bubons. » L. c., p. 177). — Bally, François et Pariset (« On n'a jamais vu de bubons. » L. c., p. 433). — James Stringham, Observations on the yellow-fever of America, tending to prove that it does not depend on any peculiar modifications of atmosphere, that it is not preceded by any malignant change in the type of other diseases, and that it is not attended with carbuncles, or glandular swellings. (Edinb. med. journ. April, 1805.)

(127) « The universal yellowness growing deeper coloured, accompanied by an aggravation of all the other symptoms, is the immediate forerunner of death. Deep respiration ; subsultus tendinum ; a convulsive kind of sighing ; black urine; sometimes total suppression of urine ; death-like coldness of the hands, feet, and legs ; heat still about the pit of the stomach ; delirium, and struggling to get up in the bed ; faultering speech, trembling, blood oosing from the mouth and nostrils ; sometimes from the corners of the eyes and from the ears ; vomiting black bloody cruor ; stools the same ; livid spots about the body, particularly the præcordia ; hiccup ; muttering ; coma ; death. » (Moseley, l. c., p. 420.)

(128) « Le malade répandait avant de mourir une odeur infecte. » (Devèze, l. c., p. 26.) La fétidité se remarquait surtout chez les malades qui étaient affectés de stomatorrhagie. (Hist. méd., p. 413.)

(129) « ... Deux malades qui exhalaient une vapeur si dense que leur corps, à une légère distance, semblait être revêtu d'une couleur noire. » (Dalmas, l. c., p. 122.)

(130) « J. L. Chabert, l. c., p. 40.

(131) Idem, ibid.

(132) « ... Il y avait tout à espérer, surtout s'il survenait une espèce de moiteur sur la surface du corps. » (Devèze, l. c., p. 31.)

(133) « Nous avons observé toutefois trois aliénations mentales, qu'on ne peut attribuer qu'à des désordres qui étaient la suite de la maladie. » (Hist. méd., p. 438.)

(134) « La convalescence arrive brusquement et sans crise évidente. » (Ibid., p. 437.)

(135) « La convalescence longue et pénible. » (Devèze, l. c., p. 55.) D'autre part, on lit dans l'Hist. méd., etc. (p. 438) : « Les forces reviennent vite et se conservent assez bien. »

(136) « Cet état d'insomnie ou d'agitation nocturne.... se prolongeait même quelquefois fort avant dans la convalescence. » (Hist. méd., p. 381.)

des maux de tête, des vertiges (137), des douleurs des lombes et des extrémités (138), des tremblements et des terreurs involontaires (139). Les désirs vénériens tourmentent les convalescents suivant les uns (140), ne se font pas sentir suivant les autres (141). La couleur jaune de la peau disparaît, tantôt promptement, tantôt après beaucoup de temps (142).

§ XI. *Nécroscopie.*

1. *État extérieur du cadavre.* — Le cadavre, qui passe très-promptement à l'état de putréfaction (1), et n'exhale d'ailleurs aucune odeur fétide (2), offre, particulièrement aux joues, aux aisselles et aux aines (3), une couleur jaune (4) (laquelle ne survient quelquefois qu'après la mort (5)) ou livide (6), des taches brunâtres (7), gangréneuses, dit-on (8), et des pétéchies (9). Les bras, violemment contractés et rigides (10), sont souvent croisés sur le thorax (11), quelquefois sphacélés (12). Le ventre est enflé, dur et tendu (13). Il s'écoule du sang des narines, de la bouche et de l'anus (14). Les yeux sont fréquemment ouverts, la cornée présente une teinte jaune-verdâtre (15), et le visage est alongé (16).

---

(137) « D'autres conservent la pesanteur, ou des douleurs sourdes et profondes dans la tête ; quelques-uns une grande disposition au vertige. » (Hist. méd., p. 438.)

(138) « Lorsque les douleurs des lombes ont été profondes et durables, il est bien rare qu'elles ne se reproduisent pas de temps en temps par les plus légères causes ; il en est de même de celles des extrémités. » (Ibid.)

(139) « Beaucoup de personnes conservent long-temps une disposition au tremblement des membres, à l'agitation, à de certaines terreurs involontaires et non raisonnées. » (Ibid.)

(140) « Les désirs vénériens étaient très-grands chez les deux sexes pendant la convalescence. » (Devèze, l. c., p. 53.)

(141) « On n'a point observé que les appétits vénériens fussent plus extraordinaires qu'à la suite des autres maladies. » (Hist. méd., p. 440.)

(142) « ... On voit des personnes se promener pendant l'espace d'un mois avec la couleur très-jaune de la peau. » (Ibid., p. 439.)

(1) « And the whole corpse soon putrefies after death, and can but be kept a few hours above ground. » (Hilary, l. c., p. 153.) — « Souvent, après quelques heures, le sujet répandait une odeur infecte, il était en complète putréfaction. » (Devèze, l. c., p. 59.)

(2) « Aussi l'odeur des cadavres est-elle fade sans fétidité. » (Balme, l. c., p. 283.)

(3) « La peau jaune, particulièrement aux joues, aux aisselles, aux aines, et en général là où le tissu cellulaire souscutané est plus abondant. » (Desmoulins, l. c., p. 17.)

(4) Don Francisco Xavier Laso, Coleccion de inspecciones anatomicas relativas à la fiebre amarilla. Cadiz, 1821. 4. (Socio Dr Leonhardo Perez.)

(5) « ... J'ai vu cependant, et Rush avait fait la même observation, que chez certains sujets cette couleur ne se manifeste que quelques heures après la mort. » (Devèze, l. c., p. 58.)

(6) « Quand les malades ne moururent que dans les deux derniers périodes, leur cadavre me présenta la couleur d'un violet tirant sur le noir. » (Devèze, l. c., p. 58.)

(7) « La peau, presque toujours d'un jaune d'ocre ou citron, était souvent tachée par des plaques brunes aux paupières, au front, à la face, ou aux extrémités. » (Hist. méd., p. 340.)

(8) « And soon after death the body appears much fuller of livid large blackish mortified spots, particularly about the præcordia and hypoconders, especially the right. » (Hilary, l. c., p. 152.) — « ... Des taches gangréneuses étaient répandues çà et là sur toute la surface. » (Devèze, l. c., p. 58.)

(9) « Les pétéchies n'avaient point disparu sur le cadavre, et leur couleur était peu changée ; elles restaient roses, tirant faiblement sur le brun. » (Hist. méd., p. 340.)

(10) « ... Souvent aussi la raideur s'emparait des membres. » (Devèze, l. c., p. 59.)

(11) « Les membres thoraciques, contractés avec force, étaient fréquemment croisés sur la poitrine. » (Hist. méd., p. 341.)

(12) « ... Quelquefois les extrémités étaient sphacélées. » (Devèze, l. c., p. 58.)

(13) « ... Le ventre boursouflé, raide et tendu. » (Devèze, l. c., p. 58.)

(14) « Il s'échappait du sang par le nez, par la bouche et par le fondement. On fut obligé de faire goudronner les bières, pour que le sang ne se répandît pas dans les rues par où passaient les tombereaux. » (Devèze, ibid.)

(15) Laso et Perez, l. c.

(16) « Die geœffneten Augen waren

2. *Peau et muscles.* — Quand on incise la peau et le tissu cellulaire, la première laisse échapper du sang (17), et le second des gaz qui sortent en sifflant (18). Les lames du tissu cellulaire offrent un réseau vasculaire très-fin, d'une teinte rouge-brune (19). Les muscles, particulièrement ceux des lombes (*), présentent quelquefois une rougeur particulière (20), ou des ecchymoses (21).

3. *Encéphale.* — Après avoir enlevé la calote de la boîte osseuse crânienne, on a trouvé quelquefois entre celle-ci et la dure-mère (dans certains cas teinte en jaune (22)), de même qu'entre les lames de l'arachnoïde, et à la base du crâne, plusieurs onces d'un sang fluide extravasé (23). On a vu aussi le sang couler de la section du crâne lui-même (24). Les méninges sont tantôt à l'état normal (25), tantôt atteintes d'inflammation (26). Le sinus longitudinal supérieur est souvent rempli de sang à l'état fluide (27). Le volume du cerveau est tantôt augmenté (28), et tantôt diminué (29). Son tissu, dans certains cas plus ferme et plus blanc que de coutume (30), dans d'autres plus mou (31), est quelquefois tout-à-fait sain (32).

---

hervortretend und glænzend, die Nasenflügel eingezogeh, die Gesichtszüge verlængert, die Lippen von einanderstehend, zurückgezogen und an die Zæhne geklebt, die Kinnbacken untereinander abstehend, Zunge, Zæhne, Lippenrænder und das Innere des Mundes mit einem harten, schwarzen und trocknen Stoffe beschmutzt oder mit einer schwærzlichen Flüssigkeit getrænkt, welche noch aus dem Innern herausfloss. » (Laso, in : Magazin der auslændischen Literatur, p. 281.) Cfr. Alfonso de Maria, Memoria, etc., p. 58.)

(17) « La peau incisée versait, comme sur le vivant, une petite nappe de sang. » (Desmoulins, l. c., p. 17.)

(18) « A peine la dernière couche du derme fut-elle divisée, et l'instrument parvenu au tissu cellulaire, que des gaz s'échappèrent en sifflant par la section. » (Desmoulins, l. c.)

(19) « ... Les lames du tissu cellulaire étaient injectées de réseaux vasculaires très-fins, comme il arrive à la conjonctive enflammée. La couleur en était d'un rouge-brun. Ce fut à la région parotidienne que je fis d'abord cette observation ; je la répétai aux régions axillaires et inguinales. » (Desmoulins, l. c.)

(*) « Blickte man in den Kœrper, nachdem die eingeweide herausgenommen waren, so fand man die ganze fleischige Substanz der Lendenmuskeln, allgemein in ihrer natürlichen Beschaffenheit sehr verændert. In einigen Fællen waren diese Muskeln schwarz und leicht zerreissbar. Der fleischige Theil des Darmbeinmuskels (iliaque interne) war, da wo er von dem Querfortsatze der letzten Lendenwirbel und dem Darmbeinloche entspringt, mit den Lendenmuskeln gemeinschaftlich erkrankt. » (Cartwright, l. c., p. 411.)

(20) « Die Muskeln waren sehr roth, selbst rœther als sie nach einem gewaltsamen Tod zu seyn pflegen. » (Laso, in : Mag. der ausl. Lit., l. c.)

(21) « ... Nous avons vu une ecchymose pénétrer dans le tissu des muscles de la partie antérieure et moyenne de la cuisse. » (Hist. méd., p. 341.)

(22) Hist. méd., l. c., p. 343.

(23) « En enlevant la calotte du crâne, on a trouvé sur quelques cadavres plusieurs onces de sang fluide épanchées entre le crâne et la dure-mère, ou entre les deux feuillets de l'arachnoïde ; quelquefois aussi on a vu ces collections à la base du crâne, toujours entre la lame de l'arachnoïde qui revêt la face interne de la dure-mère et la lame qui enveloppe le cerveau. » (Hist. méd., p. 343.) — Le Dr Jason rapporte des observations semblables (O'Brien Lawrance's Leichenœffnungen am gelben Fieber Verstorbener. Aus : Philadelphia journal of the medical and physical sciences. New Series, vol. I. In : Magazin der ausl. Lit. der ges. Heilkunde, von Gerson und Julius. 1826, Mai, Juni, p. 422, 424.)

(24) Alfonso de Maria, l. c.

(25) « L'ouverture du crâne m'offrit généralement les membranes de cette cavité dans leur état naturel. » (Devèze, l. c., p. 59.) — « Rarement on découvre des altérations dans la dure-mère... L'arachnoïde a paru rarement opaque dans les jeunes sujets.... Il ne paraît pas que la pie-mère ait subi des altérations. » (Hist. méd., p. 342.)

(26) Alfonso de Maria, l. c.

(27) « Il (le sang) ne se coagule pas comme dans d'autres maladies. » (Hist. méd., p. 343.)

(28) Brancroft, l. c.

(29) « ... Affaissé, réduit à peu près aux cinq sixièmes de son volume, et souvent comprimé par du sang extravasé dans les sinus de la dure-mère, sans rupture manifeste des vaisseaux sanguins. » (Savaresy, l. c., p. 459.)

(30) « Le cerveau plus ferme et plus blanc qu'il n'est de coutume. » (Devèze, l. c., p. 59.)

(31) « ..Tissu plus mollasse. » (Bally, l. c.)

(32) Cathrall, l. c. — « Dans la pulpe

La substance corticale est décolorée (33). Les ventricules sont tantôt à l'état normal (34), tantôt entièrement secs, tantôt humectés d'une sérosité jaunâtre (35). Les plexus choroïdes, quelquefois décolorés, quelquefois gorgés de sang (36), n'offrent dans certains cas presque aucune altération (37). Le cervelet (38) et la moelle alongée (39) ne présentent rien d'anormal.

4. *Colone vertébrale.* — La région cervicale du canal rachidien est saine (40); la portion dorsale présente çà et là des traces de sang épanché entre les vertèbres et la dure-mère (41). Les régions lombaire et sacrée sont presque toujours remplies d'une grande quantité de sérosité jaunâtre, limpide, épanchée entre la dure-mère et la pie-mère (42). Les membranes qui enveloppent la moelle ne présentent aucune trace d'altération (43). Il en est de même de la substance médullaire (44).

5. *Nerfs.* — Les nerfs, soit cérébraux, soit spinaux, n'offrent non plus rien de pathologique (45). Toutefois, il est des auteurs qui prétendent que les ganglions laissent apercevoir au contraire des traces d'inflammation (*).

---

du cerveau on n'a rien découvert de particulier. » (Hist. méd., p. 342.)

(33) « ... La substance corticale décolorée. » (Devèze, l. c., p. 59.)

(34) Les ventricules latéraux, contenant une assez petite quantité de sérosité, ne présentaient, sous ce rapport, ainsi que les autres ventricules, aucune particularité. » (Hist. méd., p. 343.)

(35) « ... Les ventricules quelquefois secs, quelquefois humectés d'une sérosité jaunâtre. » (Devèze, l. c., p. 59.) — Le Dr Jason dit la même chose (O'Brien Lawrance, l. c., p. 424.)

(36) « Les plexus choroïdes tantôt pâles et décolorées, tantôt gorgés d'un sang noir. » (Devèze, l. c.)

(37) « La toile choroïdienne et les plexus ont fort rarement semblé plus injectés que de coutume. » (Hist. méd., p. 342.)

(38) « Le cervelet, toujours sain, n'éprouve point de ramollissement, ni d'injection apparente. » (Hist. méd., p. 343.)

(39) « La protubérance annulaire, et la queue de la moelle alongée, que, par une espèce de prévention, nous avons supposée un peu atrophiée dans nos ouvertures de Saint-Domingue, n'offraient rien de particulier; la queue paraissait même plus dilatée que de coutume dans un des cadavres. » (Hist. méd., p. 343.)

(40) « Le canal rachidien a été ouvert dans presque toutes les circonstances; jamais nous n'avons rien aperçu dans la région cervicale. » (Ibid., p. 343.)

(41) « On apercevait quelquefois vers les vertèbres dorsales un épanchement sanguin... entre le corps des vertèbres et la dure-mère. » (Ibid., p. 143 et 345.) — Thomas, l. c., a fait la même observation.

(42) « Quant aux régions lombaire et sacrée, la fin du cordon rachidien et la queue de cheval se trouvaient presque toujours baignées dans une copieuse collection de liquide séreux. Ce liquide, jaunâtre, limpide, surmonté de quelques gouttelettes huileuses ou graisseuses, répondait à des quantités variables, que nous avons évaluées depuis le poids de deux gros jusqu'à celui de deux onces et demie. Il était contenu dans le sac de l'arachnoïde, c'est-à-dire entre la feuille de cette membrane qui recouvre la pie-mère, et celle qui tapisse la dure-mère. » (Hist. méd., p. 343.) — Audouard assure la même chose (Lettre sur les ouvertures des cadavres qui ont été faites à Barcelone. V. Journal général de Médecine française et étrangère, t. LXXIX, XVIII de la 2e série. 1822, avril, p. 113.)

(43) Nous avons étudié avec soin l'état des membranes qui enveloppent le cordon rachidien, et malgré la plus scrupuleuse attention, nous n'y avons observé rien de particulier. « (Hist. méd., p. 344.)

(44) « Il est remarquable que la substance médullaire ne perd point de sa consistance dans les régions cervicale et dorsale; elle n'éprouve point aussi d'altération dans sa couleur.... La queue de cheval, baignée, et, en quelque sorte, macérée dans le liquide, est peut-être un peu plus mollasse que de coutume; peut-être aussi les cordons sacrés offrent-ils plus de rougeur. » (Ibid.)

(45) « Les nerfs, examinés avec une scrupuleuse attention, tant à leur sortie du cerveau qu'à leur naissance dans la moelle épinière, et dans leur trajet, ne laissent découvrir, soit dans leur névrilème, soit dans la pulpe médullaire, aucune trace d'altération. » (Ibid., p. 346.)

(*) « Die halbmondfœrmigen Nervenknoten und das Bauchnervengeflecht (plexus cœliaque), waren vorzüglich sehr krankhaft. Die unmittelbar diese Nervenknoten und ihre Geflichte bekleidenden Hænte waren von tiefer scharlachrother, und an manchen Stellen von schwarzer

6. *Organes respiratoires.*—Le larynx, la trachée-artère, les bronches, les poumons, les plèvres et le diaphragme sont ordinairement à l'état normal (46). Il faut excepter seulement l'adhérence du poumon, surtout du poumon droit avec la plèvre (47), et les cas plus ou moins rares où l'on observe de la rougeur sur les membranes qui tapissent les voies aériennes, les côtes et la partie supérieure du diaphragme ou du sang extravasé dans la cavité thoracique, ou bien enfin des congestions sanguines de poumon (48). Quelques auteurs font mention de points gangréneux répandus à la surface du poumon (49).

7. *Péricarde, cœur et vaisseaux sanguins.* — Le péricarde contient souvent de la sérosité ou du sang épanché (50). Le cœur n'offre aucune trace de phlogose (51). Sa cavité, ainsi que celle des gros vaisseaux, sont tantôt vides (52), tantôt gorgées d'un sang noir et fluide (53), et remplies de concrétions polypeuses (54), simulant quelquefois des hydatides (*). Les artères et les veines sont dans le même état que le cœur (55).

Farbe. Diese Entzündung war nicht auf das die die Nerven unmittelbar bekleidende Gewebe begrænzt, sondern erstreckte sich auch auf das benachbarte Gewebe vorzüglich des halbmondfœrmigen Nervenknotens. Alle, das Samengeflecht, welches auf den Bauchund oberen Gekræsschlagadern liegt, einschliessenden Hæute, waren schwarz durch Entzündung. Das das Lebernervengeflecht bekleidende Zellgewebe wurde, wo es sich über die Leberschlagader und die Fortader, die Milz-Gekrœs und Nierennervengeflechte verbreitet, zugleich mit dem Herz-und Lungennervengeflechten, von scharlachrother Farbe gefunden. Kurz, das zarte, das ganze Gangliensystem der Nerven begleitende Gewebe, war mehr oder weniger entzündet. » (Cartwright, l. c., p. 410.

(46) Cathrall, l. c. — « Le larynx, la trachée-artère, les bronches, examinés à différentes reprises, n'ont rien offert qui méritât d'être noté. » (Hist. méd., p. 347.)

(47) Laso et Perez, l. c.

(48) « Dans ces cas fort rares, la membrane muqueuse, vers la division des bronches, a paru superficiellement phlogosée, lorsque, pendant le cours de la fièvre, des symptômes d'affection de poitrine s'étaient manifestés. Dans cette dernière circonstance, on a pu distinguer que la *plèvre costale* était plus rouge que de coutume. (Dans deux circonstances, la face supérieure du *diaphragme* a paru d'un rouge assez foncé.) On a vu aussi une fois un épanchement sanguin, peu considérable, dans le sac qui forme cette membrane. Il était rare que le tissu des poumons participât à l'altération des autres organes; on l'a trouvé néanmoins engoué, ou gorgé de sang, peu crépitant, surtout dans les lobes supérieurs, ce que nous avons observé deux fois seulement. » (Hist. méd., l. c.)

(49) «.... Dans certains sujets, on apercevait des points noirs et gangréneux sur la surface des poumons. » (Berthe, l. c.)

(50) « Le péricarde, sans trace d'inflammation, contenait souvent de la sérosité jaunâtre; dans un petit nombre de sujets, on en a recueilli quatre et cinq onces. Nous y trouvions aussi des épanchements assez considérables d'un sang noir et fluide, fixé sur la surface antérieure du ventricule droit, où le liquide avait, pour se loger, occasionné une dépression considérable. » (Hist. méd., p. 348.)

(51) « On n'apercevait point de traces d'inflammation sur le cœur; le tissu de ce muscle était ferme, solide, et avait sa rougeur ordinaire. » (Hist. méd., p. 348.)

(52) Laso et Perez, l. c.

(53) « Le sang qu'on trouve dans la cavité du cœur est noir et fluide. » (Hist. méd., p. 348.)

(54) Bally, l. c.—« Nous avions signalé autrefois, à Saint-Domingue, la formation d'une concrétion fibro-albumineuse trouvée dans les cavités du cœur et des gros vaisseaux qui en partent, notamment dans l'oreillette droite, ce caillot a toujours été vu à Barcelone. Il est ordinairement jaune, transparent, et résiste à l'action des doigts lorsqu'on veut le déchirer.... Il est assez volumineux chez certains sujets et fort jaune; ailleurs, il est petit, aplati, verdâtre, et renfermé dans du sang noir faiblement coagulé. » (Hist. méd., p. 349.) Audouard (l. c.) assure avoir trouvé une concrétion semblable dans la cavité droite du cœur.

(*) Cartwright, l. c., p. 418.

(55) « Tout ce que nous avons fait pour découvrir des traces d'inflammation, ou d'une différence quelconque, soit dans la couleur, soit dans la fermeté des vaisseaux, tant artériels que veineux, a été infructueux. « (Hist. méd., p. 350.) — Savaresy (l. c., p. 460) rend ainsi compte en général de l'état des organes de la circulation et de la respiration : « Les ven-

8. *Cavité buccale, pharynx, œsophage.* — Toutes les fois que, pendant le cours de la maladie, la cavité de la bouche a été le siége d'hémorrhagies, on en trouve des traces sur le cadavre après la mort (56). Quoique le pharynx et l'œsophage n'offrent ordinairement rien d'anormal (57), on a vu cependant quelquefois ce dernier couvert tantôt de taches étendues(58), tantôt d'aphtes (59), et présentant des traces d'inflammation (60).

9. *Estomac.* — Il n'est point rare de trouver l'estomac rempli de sang pur (61), fluide, d'une odeur nauséeuse (62); plus souvent (63) d'un liquide brunâtre ou noir, contenant des flocons qui se précipitent (64); quelquefois d'une matière pultacée, visqueuse, grisâtre (65), et, dans certains cas, de gaz (66); toutes ces substances, que l'on trouve répandues en quantité énorme dans différentes parties du cadavre (67), ont été plusieurs fois analysées (68). Les tuniques de l'estomac sont souvent épaissies (69), l'interne ordinairement rouge (70) et marquée de

---

tricules du cœur sont pleins de sang, et le diamètre des gros vaisseaux qui en sortent plus agrandi; les oreillettes dilatées ou très-rétrécies, surtout la gauche, qui est quelquefois oblitérée; les troncs des grosses veines dilatés, et les coronaires toujours engorgées; le péricarde s'observe phlogosé et plus distendu; le fluide qu'il contient est jaunâtre et plus dense; il est des cas où on le trouve vide : les poumons souvent adhérents à la plèvre, enflammés, livides, affaissés et remplis d'un sang épais et noirâtre; ses artères et ses veines sont entières et sans aucune déchirure. »

(56) « Tantôt il (le sang) paraissait avoir suinté de la partie latérale, tantôt des gencives, ou de la langue seulement, tantôt du voile du palais, quelquefois de toute la membrane en même temps. » (Hist. méd., p. 351.)

(57) « On n'observait rien dans le pharynx ni dans l'œsophage. » (Hist. méd., p. 351.)

(58) « Ueberdiess war die innere Flæche des Magens, in jeder mœglichen Richtung gegen dessen Pfœrtnerende gefaltet, und so wie das Innere der Speiserœhre, mit grossen weinhefenfarbigen Flecken bedeckt. » (Laso, in : Magazin der auslændischen Literatur, l. c., p. 288.)

(59) Laso et Perez, l. c. Avieny-Flory, l. c.

(60) Alfonso de Maria, l. c. — Dr. Jason O'Brien Lawrence, l. c., p. 428.

(61) « Nous estimons à un huitième le nombre des sujets dans lesquels l'estomac contenait du sang pur. » (Hist. méd., p. 353.)

(62) « Nous avons trouvé du sang dépouillé de tout mélange dans l'estomac; il était à l'état fluide et en remplissait quelquefois toute la capacité. Ce fluide ainsi épanché n'exhalait qu'une odeur fade et nauséabonde; mis sur la pointe de la langue.... il n'avait d'autre goût que celui du sang ordinaire. » (Hist. méd., p. 353.)

(63) « Dans les sept dixièmes des nécropsies. » (Hist. méd., 354.) — Alfonso de Maria, l. c., Laso et Perez, l. c., disent la même chose.

(64) « .... On rencontrait un liquide brunâtre dans lequel nageaient des flocons plus ou moins abondants, qui ressemblaient à du marc de café ou à de la suie délayée dans l'eau. Les flocons, plus pesants que le liquide dans lequel ils étaient contenus, se précipitaient ordinairement. Le liquide épanché était quelquefois très-foncé, et nous l'avons trouvé assez souvent aussi noir que de l'encre. » (Hist. méd., p. 354. — Audouard (l. c.) confirme ce fait.)

(65) « .... Nous avons trouvé dans l'estomac une matière d'une nature toute particulière; c'était une espèce de bouillie grisâtre, peu consistante, qui ressemblait à de la farine de graine de lin délayée et altérée. » (Hist. méd., p. 353.)

(66) « J'ai vu l'estomac tantôt resserré sur lui-même, tantôt distendu par un gaz méphitique. Il contenait des matières fétides et noires et des caillots de sang de la même couleur. » (Devèze, l. c., p. 63.)

(67) Townsend, l. c. (jusqu'à deux mesures, appellées *quarts*).

(68) Physick, l. c. — Cathrall, l. c. — Stubbius Ffirth, Thesis on malignant fever. Philosophical and medical museum, vol. I. — Alfonso de Maria, l. c.

(69) « .... Presque toujours d'une épaisseur double de celle qu'il a dans l'état naturel. » (Devèze, l. c., p. 63.) — C'est ce que disent également Alfonso de Maria, l. c., et Laso et Pérez, l. c.

(70) « Quant à l'estomac, il a été vu, dans un bien petit nombre de cas sans aucune inflammation; nous avons vu, dans d'autres cas, toute l'étendue de la tunique interne phlogosée. » (Hist. méd., p. 352.) Laso et Perez disent la même chose. — Je passe sous silence, à dessein, les observations anatomiques de Rochoux (l. c., p. 168—194) : car ce savant mé-

taches rouges, violacées, variant de grandeur et de forme (71), quelquefois gangrénée (72) (ce que quelques auteurs révoquent en doute (73)). Le pylore est dans certains points très-rétréci (74).

10. *Intestins.*—Les intestins contiennent souvent le même liquide brun-noirâtre que l'estomac (75); seulement, cette matière est ici plus épaisse (76) et plus âcre (77). On trouve en outre dans la cavité intestinale (ce qui a lieu aussi pour l'estomac (78)), des vers lombrics (79).

11. *Foie.* —Le foie est tantôt d'un jaune rhubarbe (80), tantôt de couleur marron (81) à sa surface convexe, quelquefois augmenté de volume (82), souvent à l'état normal (83), dans certains cas marqué de traces d'inflammation (84) et de gangrène (85). La vésicule biliaire offrant une couleur noirâtre, rouge (86), est ou rétrécie et flasque (87), ou disten-

---

decin ayant embrassé le système de Broussais, a dû nécessairement ne voir partout que *gastrite*. C'est ainsi du moins que l'indiquent ses propres paroles, quand il dit (l. c., p. 195): « Il en résulte que, dans son état de plus grande sensibilité, la maladie épidémique qui a régné à la Pointe-à-Pitre, sous le nom de fièvre jaune, est *une variété de la gastrite ordinaire de la plupart des régions tempérées.* »

(71) « On les voyait tantôt par petites plaques arrondies, distinctes, comme si la tunique eût été criblée par du plomb, tantôt par plaques oblongues, qui, se confondant entre elles, occupaient plus de surface. » (Hist. méd., p. 352,)

(72) « .... On inspecting many dead bodies I have always found some part or other of the stomach, and frequently the superior part of the duodenum in a gangrenous state, and never without evident marks of injury from inflammation, let the disease have been of ever so short a duration. It has been said, that gangrenous spots have been observed in the inferior parts of the curvatures of a very considerable portion of the intestinal canal, but this I have never seen. » (Moseley, l. c., p. 424.)—« La membrane interne, rouge et enflammée dans les premiers temps de la maladie, dans les derniers était en partie gangrénée et en partie détruite. Il m'est arrivé de trouver le pylore entièrement gangréné. » (Devèze, l. c., p. 63.)

(73) « On a beaucoup parlé de gangrènes observées dans l'estomac. Il nous a toujours semblé qu'un assez grand nombre de ces histoires et de ces assertions n'étaient que des exagérations. » (Hist. méd., p. 352.)

(74) Laso et Perez, l. c.

(75) « Les intestins me présentaient les mêmes altérations que l'estomac, les mêmes matières contenues. » (Devèze, l. c., p. 63.)

(76) « La matière brunâtre s'étendait communément jusque dans le rectum: plus elle s'éloignait de l'estomac, plus elle acquérait d'épaississement, plus elle devenait noire. » (Hist. méd., p. 354.)

(77) « Der Zwælffingerdarm und der übrige Theil der dünnen Gedærme enthielten einen grünen, schleimichten Stoff, der zerfliessend, zæhe, scharf und reizend war. Die Hænde, welche damit in Berührungkamen, empfanden ein sehr unangenehmes Prickeln und Jucken. » (Laso, in: Magazin der auslændischen Lit. der gesammten Heilkunde, l. c., p. 283.)

(78) « Nous avons trouvé des vers lombrics, au nombre de deux, trois ou quatre, dans l'estomac et les intestins. Ce qui arrivait probablement dans la cinquième partie des cadavres: ces vers étaient morts dans le plus grand nombre des cas. » (Hist. méd., p. 354.)

(79) « Die Spulwürmer waren so hæufig, dass sie sich in neun und zwanzig geœffneten Leichen, nur bey vieren nicht fanden. » (Laso, in: Magazin der ausl. Lit. der ges. Heilk., l. c., p. 283.)

(80) « Nous avons essayé de caractériser cette couleur par un terme de comparaison, et nous l'avons appelée *jaune rhubarbe,* parce qu'il nous a semblé que la couleur de cette racine était celle qui se rapprochait le plus de la couleur du foie, dans la fièvre jaune de Barcelone. » (Hist. méd., p. 355.)

(81) Alfonso de Maria, l. c.

(82) Savaresy, l. c., p. 460. — « Il serait peut-être vrai de dire qu'il paraissait un peu plus volumineux que de coutume. » (Hist. méd., p. 355.)—Dr. Jason, V. O'Brien Lawrence, l. c., p. 425.

(83) Baliy, l. c. — Laso et Perez, l. c.

(84) « Die liber zeigte spuren von Entzundung. » (Laso, l. c., in Magazin der ausl. Lit., p. 272.)

(85) « The liver, and stomach, and adjoining parts, full of livid blackish mortified spots, and sometimes gangrenes, in those, as also in several other parts of the body. » (Hillary, l. c., p. 152.)

(86) « Nous l'avons vue d'un rouge obscur, très-singulier. » (Hist. méd., p. 355.)

(87) « Quoique la vésicule fût habituellement pleine, on l'a trouvée rétrécie et comme flétrie. » (Hist. méd., p. 356.)

due (88), et ses parois sont épaissies (89). La bile qu'elle contient est épaisse, visqueuse, rarement jaune (90).

12. *Rate, pancréas.* — La rate ne présente d'autre altération (91) qu'une certaine mollesse (92). Le pancréas est tout-à-fait sain (93), quelquefois augmenté de volume (94).

13. *Péritoine et ses dépendances.* — Le péritoine, qui présente rarement des traces d'inflammation (95), est d'un jaune de soufre (96), et ses vaisseaux paraissent quelquefois comme injectés artificiellement (97). Le mésentère, quelquefois livide, augmenté de volume, gorgé de sang ou de toute autre matière (98), est ordinairement dans le même état que l'estomac et les intestins (99). L'épiploon est friable (100), ses vaisseaux gorgés de sang (101).

14. *Reins, uretère, vessie.* — Les reins sont le plus souvent à l'état normal (102), les uretères rétrécis, oblitérés (103); la vessie tantôt remplie d'urine (104) de diverse nature (105), tantôt vide, quelquefois distendue, très-souvent rétrécie (106). Sa surface interne est quelquefois rouge (107), ou recouverte d'une matière noire poisseuse (108). Ses parois ont été trouvées épaissies (109).

15. *Pénis, scrotum.* — Le pénis présente quelquefois des eschares (110). Le

---

(88) « ..... We generally find the gall-bladder and bilary-ducts turgid, and fillet with a putrid blackish bile. (Hillary, l. c., p. 152.)

(89) Laso et Perez, l. c.

(90) « La bile épaisse, visqueuse, est fort rarement jaune. » (Hist. méd., p. 356.)

(91) « Je dois remarquer cependant que j'ai vu la rate molle et presque réduite en une substance pulpeuse; ce qui s'accorde très-bien avec les résultats qu'a obtenus M. Valentin, qui l'a trouvée quelquefois livide et comme pourrie. » (Devèze, l. c., p. 64.)

(92) « La rate était toujours dans l'état le plus sain. » (Hist. méd., p. 355.)

(93) « Le pancréas n'a rien indiqué de particulier. » (Hist. méd., p. 355.)

(94) Laso et Perez, l. c.

(95) « Quant au péritoine, c'est une chose assez remarquable qu'il ait rarement offert des traces d'inflammation. » (Hist. méd., p. 359.)

(96) Alfonso de Maria, l. c.

(97) Laso et Perez, l. c.

(98) « J'ai trouvé le mésentère livide, ses vaisseaux et ses glandes d'un volume considérable, gorgés de sang, ses feuillets écartés du côté de la colonne vertébrale, et formant une poche qui contenait du sang noir extravasé, et quelquefois aussi une matière jaunâtre purulente. » (Devèze, l. c., p. 64.)

(99) Savaresy, l. c. Bailly, l. c.

(100) Alfonso de Maria, l. c.

(101) Lazo et Perez, l. c.

(102) « Je n'ai trouvé que bien rarement les reins hors de leur état naturel. » (Devèze, l. c., p. 66.) — « Jamais les reins ni leurs dépendances ne laissent apercevoir de lésions. » (Hist. méd., p. 356.)

(103) « .... Les uretères rétrécis ou entièrement oblitérés et réduits à une espèce de cordon. » (Savaresy, l. c., p. 461.)

(104) « .... Parfois aussi elle (la vessie) contenait une urine noirâtre, fétide et sanguinolente. » (Devèze, l. c., p. 66.)

(105) Laso et Perez, l. c.

(106) « La vessie urinaire constamment maltraitée et considérablement diminuée de volume; quelquefois elle est tellement rétrécie, repliée et réduite que l'on peut considérer sa cavité comme oblitérée, ayant même beaucoup de difficulté à la trouver et à la déployer; quelquefois elle est vide; quelquefois elle contient un peu d'urine. » (Savaresy, l. c., p. 461.) — « Quant à la vessie, elle était tantôt pleine, tantôt vide, quelquefois très-développée, souvent rétrécie. » (Hist. méd., p. 357.)

(107) « La vessie, assez souvent contractée sur elle-même, était tapissée intérieurement de points enflammés et gangrénés. » (Devèze, l. c., p. 66.)

(108) « Son tissu a rarement laissé apercevoir des indices d'altération. On a vu néanmoins sa tunique interne phlogosée dans certains points et ecchymosée. Deux fois nous avons trouvé cette membrane tapissée d'une matière noire et poisseuse qui l'enduisait en entier. Nous avons pensé que cette couche devait être attribuée à un léger suintement sanguin. » (Hist. méd., p. 357.)

(109) « Die Harnblase in sich selbst zusammengezogen enthielt einen Esslœffel voll sehr braunen Harns, ihre Wænde waren verdickt und die innere Oberflæche roth und leicht entzündet. » (Laso, l. c., in : Magazin der ausl. Lit., p. 272.)

(110) « Dans deux cadavres, le pénis a été trouvé avec des eschares à son extrémité. » (Hist. méd., p. 358.)

scrotum est, dans certains cas, gonflé, brun ou noir, avec des excoriations (111); dans d'autres circonstances, il est rétréci (112).

16. *Utérus, ovaires.* — L'utérus (113) et les ovaires (114) n'offrent rien de particulier, si ce n'est que le premier de ces organes laisse écouler un sang très-fétide lorsqu'il est le siége d'hémorrhagies (115).

§ XII. *Causes.*

1. *Opinions diverses.* — On peut diviser en deux classes les opinions des médecins relativement à la fièvre jaune : les uns l'attribuent à l'influence du climat, les autres la font dépendre de la contagion.

2. *Influence du climat.* — Ceux qui reconnaissent pour cause de la fièvre jaune l'influence du climat (1) s'appuient sur les arguments suivants, savoir : que cette maladie attaque de préférence les étrangers qui arrivent dans les climats des tropiques (2) (et surtout quand ils viennent des pays froids (3); qu'elle ne quitte point les bords de la mer (4);

---

(111) «Quatre autres avaient le scrotum évidemment gonflé et épaissi, brun ou noir, comme dans la gangrène sénile, avec des excoriations.» (Hist. méd., p. 358.)

(112) Laso et Perez, l. c.

(113) «Cet organe ne laisse apercevoir aucun germe d'altération, ni dans son tissu, ni dans sa couleur.» (Hist. méd., p. 358.)

(114) «On ne découvre dans les ovaires, même à l'époque de la menstruation, ou à la suite d'un avortement, rien qu'on puisse rapporter à l'action de la fièvre jaune.» (Hist. méd., p. 358.)

(115) «Le sang qui sortait de l'utérus, à la suite du flux menstruel, des hémorrhagies.... ou des accouchements, exhalait une puanteur insupportable; il était noir, et ne sortait point en caillots.» (Ibid., p. 359.)

(1) Sedillot (Réflexions sur la question suivante : La fièvre jaune est-elle contagieuse? Dans le Journal général de Médecine française et étrangère, t. 67, 1819, mai, p. 174). — Benjamin Rush («.... Après avoir long-temps été à la tête du parti contagioniste, a hautement reconnu son erreur, et il a fait un petit ouvrage consacré surtout à donner les raisons de son changement. Cette désertion du chef de la secte fut un coup terrible pour les partisans de la contagion; ils cherchèrent à pallier cet échec, mais inutilement. Rush entraîna avec lui une nouvelle partie des médecins contagionistes des États-Unis, et presque toute l'opinion publique. Sa mort étant arrivée quelques années après, on fit courir le bruit qu'il s'était rétracté à son heure suprême; les rédacteurs de l'article *Fièvre jaune*, du Dictionnaire des Sciences médicales, affirment même cette assertion d'après des témoins dignes de foi. Je ne sais jusqu'où va la véracité de ces témoins; mais il est bien certain que je possède l'éloge de Benjamin Rush, fait par son élève et son ami, David Ramsay, lu devant l'Académie médicale de Charleston, quelque temps après sa mort, et où il n'est nullement question de cette rétractation: peut-on croire que si elle eût été vraie, ou même soupçonnée, l'auteur de l'éloge eût pu se dispenser d'en faire mention? J'ai de plus entre les mains la lettre d'un élève du médecin célèbre de Philadelphie, qui a assisté à ses derniers moments, et qui dément cette allégation d'une manière formelle.» Devèze (l. c., p. 258,) Moultrie, Valentin, Miller, Dalmas, Smith, Caldwell, Béguerie, Amiel, Chabert, Chervin (Bulletin des Sciences médicales. Juin 1825, p. 180 et suiv.) — A ces autorités, on pourrait ajouter les attestations de personnes étrangères à l'art, comme le président des États-Unis d'Amérique, Jefferson (Hamburger correspondent, J. 1806, n° 6), M. Hyde de Neuville, ambassadeur français auprès de la même puissance (Journal des Débats, 1823, 10 avril), etc.

(2) «La fièvre jaune attaque principalement les étrangers et ceux qui sont nouvellement débarqués.» (Valentin, l. c., p. 89.)

(3) «It is remarkable that this fever most commonly seizes strangers, especially those who come from a colder, or more temperate climate, to this much warmer.» (Hillary, l. c., p. 146.) — «Dans quelque pays qu'elle (la fièvre jaune) se montre, les étrangers y sont exposés en raison inverse de la chaleur du climat auquel ils étaient habitués. Ainsi, les habitants des Antilles n'en sont jamais atteints, ou résistent parfaitement à ses attaques. Les Russes, au contraire, toujours frappés, en sont souvent les victimes. Les Allemands et les Anglais sont à peu près dans le même cas; les Français moins, surtout s'ils appartiennent aux départements méridionaux.» (Devèze, l. c., p. 107-8.)

(4) «Les médecins contagionistes les plus obstinés sont forcés de convenir que

que, pour se développer, elle a besoin du concours d'une chaleur forte et continue, soit de l'atmosphère (5), soit du sol (6) (chaleur qui doit être déterminée d'après les degrés de longitude et de latitude géographiques (7)); qu'elle est occasionnée ensuite par les différentes proportions de gaz oxygène répandu dans l'atmosphère (*); par l'humidité, surtout celle de la nuit (8); par les effluves des marais(9), par l'air corrompu des vaisseaux (10), de ceux principalement

---

jamais elle (la fièvre jaune) n'a pu se répandre dans la campagne. (Devèze, l. c., p. 223.) Matthæi (Op. c., th. I, p. 155-159) a savamment recueilli de nombreux témoignages à l'appui de cette opinion.

(5) « La fièvre jaune ne paraît jamais que dans la saison la plus chaude, lorsque l'air est étouffant et peu mobile, comme dans les mois de juillet, août, septembre et octobre. » (Valentin, l. c., p. 85.) — « La fièvre jaune ne s'est jamais montrée en l'absence d'une certaine chaleur atmosphérique..... Pour que la fièvre jaune puisse se développer, il ne suffit pas que la chaleur soit élevée, mais il faut encore que son action soit plus ou moins subite et plus ou moins continue. » (Devèze, l. c., p. 116-117.) — Une température élevée contribue au développement de cette maladie, plus encore par sa continuité que par son intensité. » (Keraudren, l. c., p. 2.) Cfr. Lind, l. c., p. 123.— Rush, l. c., p. 222. — Gross et Gerardrin, l. c., p. 120, 133.

(6) Townsend, op. c., supplem. C'est-à-dire, Résumé d'une lettre du Dr. Bayley, qui se trouve dans le : New-York medical and physical journal, vol. I, et dont il est rendu compte dans le : Magazin der ausl. Literatur der gesammten Heilkunde von Gerson und Julius. B. VII, p. 248.

(7) « La faculté de médecine de Paris, dans son rapport au ministre de l'intérieur, en date du 17 août 1817, avait cru pouvoir fixer à 22° du thermomètre de Réaumur le minimum de la température atmosphérique nécessaire au développement de la fièvre jaune, et au 48e degré nord la latitude au-delà de laquelle cette maladie ne pourrait plus atteindre. Déjà M. Lefort... a pensé que jamais, au-delà du 40e degré de latitude, la fièvre jaune ne s'est montrée sous une température au-dessous de 20° thermomètre de Réaumur, et que.... il n'y a rien à redouter au-delà du 46e degré de latitude, ni partout ailleurs où le thermomètre ne s'élèvera pas au-dessus du 15e degré. » (Keraudren, l. c., p. 17.)

(*) Domeier (l. c.) place la cause de la fièvre jaune dans le *défaut* d'oxygénation de l'air. — Davidson (chez Moreau de Jonnes, Monographie, etc., p. 227) la fait dépendre au contraire de la *surabondance* du même gaz.

(8) « Lind a dit tout ce qu'il y a à dire sur l'action de l'air de la nuit. Malheur aux étrangers non acclimatés qui s'exposent à son impression! » (Devèze, l. c., p. 114.) — « Les militaires transportés entre les tropiques, où ils sont obligés à un service de nuit, à bivouaquer souvent en temps de guerre, dans la plaine, dans les lieux enfoncés et aquatiques, sont toujours plutôt atteints des maladies attachées à ces climats... C'est par la cause dont il s'agit que nous avons vu périr l'élite de la belle et brave jeunesse de St.-Domingue, et la plus grande partie des troupes qu'on y avait envoyées en 1791, 1792 et 1793. C'est la même qui y a détruit plus de quinze mille Anglais, lorsqu'ils ont occupé quelques places dans cette île, pendant la dernière guerre. C'est encore la même cause qui vient d'y sévir avec tant de rigueur sur nos troupes, en l'an X (1802), sous le commandement du capitaine général Leclerc, qui, après beaucoup de fatigues et de peines morales sur l'état de cette malheureuse colonie, a été lui-même victime de la fièvre jaune. » (Valentin. l. c., p, 141.)

(9) Dans l'île de la Trinité. (Fergusson, l. c., p. 131.)

(10) On cite pour exemples le vaisseau *le Royal*, qui, chargé de bois vert, de conscrits entassés dans des espaces étroits et remplis d'immondices, faisait route du rivage d'Afrique vers les Barbades (Medico-chirurgical transactions, vol. VIII, P. I, p. 108-172. P. II, p. 585-593); — la frégate *le Général Green*, laquelle, faisant route, en 1799, de l'île de Rhodes à la Havane par un temps de tempête, s'était remplie d'eau qui avait corrompu les provisions de bouche (Valentin, l. c., p. 121); — le vaisseau *la Colombie*, qui, en 1820, après un voyage de la Havane vers l'Amérique du nord, vint faire quarantaine à Marseille, ayant à bord un grand nombre d'hommes qui se trouvaient mal de l'état de repos actuel, habitués qu'ils étaient auparavant à une vie active (Valentin, l. c., p. 124); — la flotille française munie de vivres de mauvaise qualité dant parle Béguerie (Histoire de la fièvre qui a régné sur la flottille française sortie du port de Tarente, dans la mer Ionienne, pendant l'an X, allant au cap français. Montpellier, 1806. 8).

qui sont destinés au trafic des nègres (11); par la malpropreté des villes (12), des rues (13), des maisons (14); enfin, par la putréfaction des matières, soit végétales (15) (principalement du café (16) et des raisins (17)), soit animales (18). Toutes ces causes sont comprises sous le nom général de foyer d'infection (19), et divisées en trois sections (20).

3. *Contagion.* — Ceux qui attribuent

---

(11) Audouard, l. c. — C. Chisholm avait déjà soutenu la même opinion contre Ch. Caldwell (l. c., p. 177-208) et Bencroft (l. c.).

(12) « La plupart des médecins de New-York..... pensent, avec raison, que la fièvre jaune est indigène et engendrée dans le sein même de leurs villes; qu'elle provient d'une atmosphère empoisonnée par les effluves des immondices et des matières putréfiées accumulées dans des bassins, des égoûts, des mares, des cloaques, des excavations, et de la manière de vivre des habitants... » (Valentin, l. c., p. 84.)

(13) « C'est toujours dans cette partie de la ville (Water-Street, à Norfolk) que j'ai vu un plus grand nombre de malades et plus gravement travaillés par la fièvre jaune. (Valentin, l. c., p. 101.)

(14) « The generality of the West-India towns, and consequently for the garrisons for the troops, are situated on the leeward shores of the country, at the bottom of the deepest bays that can be found..... it must happen under such circumstances which, so far from being corrected by an enlightened police of towns, are often forced into unnatural activity by the utter disregard of those regulations rf cleanliness and order, that all well governed communities take pride in observing. » (Fergusson, l. c., P. I, p. 127.)

(15) On accuse surtout l'*hippomane mancinella*, la *rizophora mangle* et la *suriana maritima*. (Humboldt, Reise, B. II, p. 318. seq.) Cfr. N. Potter et Dr. Reesel, l. c.

(16) « On a toujours cru à Philadelphie que l'épidémie de 1793 était due à une cargaison de café avarié et pourri, déchargé d'une goëlette venant de Saint-Domingue. » (Valentin, l. c., p. 83.)

(17) « En 1797, on accusa aussi un navire suédois venant de Marseille, duquel on avait déchargé des raisins et autres provisions en état de putréfaction. » (*Idem, ibidem.*)

(18) « C'est sans doute un grand inconvénient que les jetées, qui s'avancent pour les embarcations, ne soient pas, comme en Europe, construites en pierres. Des morceaux de bois placés parallèlement et horizontalement, plus ou moins éloignés les uns des autres, dont on a comblé les intervalles de la superficie avec de la terre, quelques morceaux de pierres et de la boue, laissent toujours, en se pourrissant, beaucoup d'interstices et des excavations, surtout vers le fond, qui recèlent les débris d'une multitude d'animaux et d'insectes qui y naissent, y croissent et y périssent. Partout j'ai remarqué qu'à marée basse, les rayons d'un soleil ardent, échauffant le bois altéré et la vase fangeuse autour et dans ces antres de décomposition spontanée, où se glissent les entrailles et les débris des poissons que l'on prépare, et où l'on jette toutes les substances corrompues, donnent lieu au dégagement des gaz délétères, dont les exhalaisons sont si désagréables, principalement à l'entrée de la nuit. » (*Id.*, l. c., p. 113.) Les exhalaisons des tombeaux peuvent aussi être mises au nombre des causes de la fièvre jaune. (Allen, Documents and facts showing the fatal effects of interments in populous cities. New-York, 1822.)—Déjà H. Benzoni (Histoire nouvelle du Nouveau-Monde, contenant en somme ce que les Espagnols ont fait jusqu'à présent aux Indes occidentales, extrait de l'italien par Urbain Chauveton, et dédié à Henri III. 1579, 12, l. I, ch. IX) attribuait les ravages exercés sur les habitants du nouveau continent « aux cadavres des Indiens qui étaient épars de tous côtés dans les champs, et dont la corruption infecta tellement l'air qu'il en mourut une infinité. »

(19) « On appelle *foyer d'infection* tout air atmosphérique qui est en rapport avec un centre de putréfaction, ou qui a été en rapport avec ce centre, et conserve encore la propriété morbifique que celui-ci lui a transmise. » (Devèze, l. c., p. 118.)

(20) « J'admets volontiers avec M. Nacquart trois sortes de foyers d'infection : ceux qui sont engendrés par des eaux stagnantes dans lesquelles viennent se détruire les végétaux et une foule de petits animaux, tels sont les marais et les étangs; ceux qui sont le résultat de matières animales en état de décomposition, tels sont les cimetières, les voiries; ceux, enfin, qui naissent de la réunion d'un grand nombre d'hommes dans un même lieu, tels sont souvent les hôpitaux et les prisons. » (Devèze, l. c., p. 125.)

la fièvre jaune à la contagion (21) répondent à leurs adversaires que l'habitude du climat des tropiques ne préserve point de la fièvre jaune (22); qu'un degré de chaleur modéré (23), tel que celui des pays septentrionaux, peut suffire à son développement (24); que l'on peut même citer des exemples de villes qui n'ont point été attaquées de la fièvre jaune pendant les grandes chaleurs, et dans lesquelles cette maladie a paru sous l'influence d'une température moins élevée (25), sans que, du reste, les vents aient

(21) Haygarth, Mitchill, Hillary, Schotte, Lining, Chisholm, Wright, Caillot, Moreau de Jonnès, Bailly, Pariset, Berthe, Kéraudren, Arejula, Palloni, Thomassen a Thuessink, Bouneau et Sulpicy, Macgregor, Pym, Gilpin, Matthæi et sir Gilbert Blane, qui dit (l. c., p. 155.) : « And many other equally candid, competent, and honorable men, who had the best opportunities of closely investigating the subject. »

(22) « Le défaut d'acclimatement rend en général les Européens plus susceptibles de contracter la fièvre jaune dans les Antilles; mais l'habitude du climat ne garantit pas toujours de cette maladie... Ce n'est pas seulement comme étrangers au climat des îles d'Amérique que les Européens y contractent la fièvre jaune. Les médecins des Antilles ont plusieurs fois consigné dans leurs rapports qu'ils ont vu périr de cette maladie des Européens qui habitaient les colonies depuis plusieurs années, des créoles et même des noirs. » (Kéraudren, l. c., p. 16, 23.)

(23) « It does nos appear from the most accurate observations of the variations of the weather, or any difference of the seasons, which I have been able to make for several years past, that this fever is any way caused, or much influenced by them: for I have seen it at all times, and in all seasons of the year, in the coolest, as well as in the hottest time of the year, except that I have always observed that the symptoms of this (as well as most other fevers) are generally more acute, and the fever usually higher, in a very hot season, especially if it was preceded by warm, moist weather, than it usually is when it is more cool. » (Hillary, l. c., p. 146.)

(24) « M. le docteur Aubert... raconte qu'un de ses malades a été attaqué de la fièvre jaune à 40° de latitude nord, 60° 5' de longitude, par un temps humide et nébuleux, et lorsque le thermomètre de Réaumur ne marquait que 13° dans le maximum de la chaleur de la journée. Le 7 août 1821, dit le chirurgien de la *Gloriole*, nous étions par les 46° de latitude nord; le thermomètre avait varié de 15 à 10°. Nous eûmes encore ce jour un malade, chez lequel cette différence si grande de température n'amena aucun changement dans la marche et l'intensité de la maladie.... On lit dans le rapport de M. Tardy, chirurgien-major de la flûte *le Tarn*, que ce bâtiment, parti de la Martinique pour Terre-Neuve le 15 juillet 1819, eut, deux jours après son départ, un matelot atteint de la fièvre jaune, dont il mourut le quatrième jour. Le 28 juillet, par les 33° 34' de latitude boréale, quatre hommes atteints de la fièvre jaune entrèrent au poste des malades, et y furent bientôt suivis par six autres marins, dont deux moururent au quatrième et au cinquième jour; et deux autres succombèrent à Saint-Pierre même, l'un sept jours, l'autre dix jours après l'invasion de la maladie... On voit ce bâtiment s'avancer vers le nord, et déjà il approche de Terre-Neuve, sans que la maladie cesse, ou plutôt elle continue d'attaquer d'autres individus, dont quelques-uns succombent sur la rade même de Saint-Pierre-Miquelon, par les 47° 30'.... Des vaisseaux de ligne, arrivés des Antilles sur la rade de Brest dans l'automne de 1802, avaient encore à leur bord des hommes malades de la fièvre jaune... Le plus grand nombre... n'éprouvait plus que la suite de cette maladie. Néanmoins quarante-deux hommes étaient encore atteints de la fièvre jaune... Ainsi, la fièvre jaune peut dépasser la limite du 46e degré de latitude boréale et régner sous une température inférieure, non-seulement à celle de 22°, mais encore au-dessous du 15e degré. » (Kéraudren, l. c., p. 18-20.) — « En 1594, 1648, 1690, 1733, 1764, 1778, 1793 et 1803, les irruptions de ce fléau ayant prolongé leur durée d'une année à l'autre, ses ravages continuèrent pendant la saison sèche, à Saint-Domingue, à la Guadeloupe, à la Martinique et à la Guiane, et ni l'abaissement de la température ni la diminution de l'humidité atmosphérique ne purent mettre un terme à ses effets meurtriers. » (Moreau de Jonnes, *Monographie*, etc., p. 141.)

(25) « Or, en comparant entre elles les deux températures de 1820 et de 1821, pendant l'été, à Barcelone, on voit que celle de 1820 a été sensiblement plus élevée; par conséquent l'infection, exaltée par la chaleur, aurait dû sortir du port, se porter sur Barcelone et Barcelonette, et en décimer la population. Pourquoi ne l'a-t-elle pas fait? » (Hist. méd., p. 7.)

changé (26); que semblables villes, placées dans des conditions toujours les mêmes, ont été exemptes de l'épidémie pendant plusieurs années (27); que l'atmosphère sous laquelle règne la fièvre jaune n'offre aucune différence relativement à la quantité d'oxygène qu'elle contient (*); que certains pays couverts de marécages, et situés dans les latitudes les plus méridionales, ont cependant été pendant long-temps à l'abri du fléau dont il s'agit (28); que l'air vicié des vaisseaux peut engendrer partout des fièvres de mauvais caractère, mais jamais la fièvre jaune (29); que la malpropreté des villes et des ports augmente quelquefois dans les années qui suivent le développement de la fièvre jaune, sans que pour cela la maladie reparaisse (30); que celle-ci s'est

---

(26) « Ces mêmes vents ont régné (à Barcelone) dans l'été de 1820 et dans celui de 1822. » (Hist. méd., p. 8.)

(27) Devèze est lui-même forcé de convenir (l. c., p. 208) que la fièvre jaune a épargné Philadelphie depuis 1763 jusqu'à 1793, et Cadix depuis 1761 jusqu'à 1800, « Una sola volta la provò Livorno nel 1804 ; mai ne avanti, ne dopo. » (Palloni, Memoria, etc., p. 10.) Gilbert Blane dit aussi très-bien (l. c. p. 150) : « Is it conceivable, that during the hundred years, that Gibraltar had been in possession of the English, that is from the year 1704, when this fortress vas taken by the army under the command of the Prince of Hesse, to the year 1804, in which this pestilential epidemic fever for the first time broke out, this disease should never once have shewed itself, if it depended on causes at all times existing, and present?... Is it not inconsistent with every conception of an endemic disorder, and contrary to observation, and experience, that it should thus be unknown for so long a series of years, and considering this abstractedly, is it not repugnant to the first principles of reason, that a casual effect should proceed from a constant cause ? »

(*) « ... Toutes les fois que l'absorption de l'oxygène fut complète, l'eudiomètre indiqua que l'air soumis à ces épreuves contenait soixante-dix-neuf parties de gaz azote, et que conséquemment la quantité d'oxygène de l'atmosphère de divers lieux était exactement semblable, non-seulement dans chacun d'eux, mais encore qu'elle ne différait en rien de celle que contient l'atmosphère de nos climats. » (Moreau de Jonnès, Monographie, etc., p. 227.)

(28) « ... Pourquoi la Trinité espagnole, au huitième degré de latitude nord, voisine des bouches de l'Orénoque, a-t-elle été, pendant si long-temps exempte de la fièvre jaune ? pourquoi cette maladie n'a-t-elle pas paru depuis plusieurs années à Cayenne, plus sud encore, ni dans la Guiane française, qui a deux grands fleuves dans son voisinage, et dont le sol est arrosé par de nombreuses rivières qui débordent souvent? » (Keraudren, l. c., p. 23.)

(29) «Ne si dica con M. Chabert (l. c.) che l'esalazioni animali di molte persone e sostanze riunite in un locale mal proprio, ristretto e non aerato, qual è un bastimento, possono fare ivi nascere spontaneamente la febbre gialla : perchè tale asserzione è smentita dal fatto indubitato che una causa siffatta sviluppa talvolta nei bastimenti ed altrove il tifo petecchiale, ma la febbre gialla non mai. Se così non fosse, assai frequenti ne sarebbero i casi in tutte le stagioni, e specialmente d'inverno, e da qualcunque parte venissero i bastimenti : ma è dimostrato che non vi è un solo esempio di febbre gialla a bordo di veruna imbarcazione che non abbia toccato un porto ove quella esistesse, o communicato per mare con bastimenti contagiosi : checchè ne dicano in contrario gli oppositori, i quali, quando fa loro comodo, prendono il tifo navale per febbre gialla. E ad una di queste due cause si devè certamente la malattia che regnò sulla flottiglia francese sortita dal porto di Taranto nel mare Ionio nel 1802, descritta da M. Béguerie. » (Palloni, Memoria, p. 35 seq.) — « On cite plusieurs vaisseaux sur lesquels la fièvre jaune s'est manifestée à la mer ; mais, en vérifiant les faits, on voit qu'ils avaient auparavant fréquenté des ports sujets à cette maladie. Tant de navires sortis des ports de l'Europe ont passé le tropique que si la fièvre jaune pouvait éclore spontanément dans la traversée on en aurait assurément un grand nombre d'exemples... On a encore cité comme une preuve de développement spontané de la fièvre jaune en pleine mer la flottille partie de Tarente pour Saint-Domingue, et sur laquelle a régné une fièvre bilieuse, dont M. le docteur Béguerie nous a laissé l'histoire... Il croit que c'était la fièvre jaune, moins la malignité et la faculté contagieuse (p. 85.) » (Keraudren, l. c., p. 29-30.)

(30) « A entendre les partisans de l'infection, la maladie (à Barcelone, en 1821) était née de l'insalubrité du por et de la malpropreté des rues; mais...

montrée souvent dans des lieux très-sains et éloignés des rivages de la mer (31), tandis que, d'autre part, elle a épargné des localités qui renfermaient tous les éléments d'un foyer d'infection (32) (comme on dit improprement (33)). Ils ajoutent de plus : que le caractère contagieux de la fièvre jaune se manifeste en outre par les progrès rapides de cette maladie (*), par son apparition dans les ports de mer (34), par la manière dont elle s'est développée et propagée à Cadix

---

l'année 1822, le port devait être plus infect qu'en 1821, puisqu'il a été surchargé d'immondices pendant une année de plus. » (Keraudren, l. c., p. 6, 7.)

(31) « Barcelonette avait ressenti le fléau avant Barcelone, et d'une manière plus affreuse, et cependant il est impossible d'imaginer une ville plus propre, plus salubre et mieux bâtie. » (Hist. méd., p. 6.)

(32) « Le port de Marseille s'enfonce dans l'intérieur de la ville, où il pénètre par une ouverture assez étroite située entre deux moles qui brisent et arrêtent les vagues de la mer. A moins de gros temps, l'eau de ce port n'est jamais agitée. Comme le courant y est d'une faiblesse extrême, elle est toujours trouble et exhale sans cesse des vapeurs incommodes, notamment celles d'hydrogène sulfuré : elles sont tellement pénétrantes qu'on ne peut conserver aucune dorure sur les enseignes : les libraires montrent que celles des livres se détruisent, que les papiers bleus conservés dans leurs magasins y rougissent; et l'on ne peut avoir dans l'intérieur des maisons aucune pièce d'argenterie qui ne noircisse promptement. De toutes parts les égoûts versent les immondices dans ce port, on voit à la surface de l'eau surnager les débris des substances animales et végétales en putréfaction, qui exhalent les odeurs les plus infectes, et qu'il est impossible de détruire... Comment se fait-il que de deux ports (Barcelonette et Marseille), dont l'un est bien ouvert, bien aéré, amplement et constamment ventilé, sans cesse agité par les vagues et battu par les courants, qui ne laisse jamais échapper aucune émanation dangereuse; dont l'autre est le plus infect, le plus impur que l'imagination puisse créer; que ce soit précisément celui qui ne laisse à l'esprit aucune idée d'infection qui ait produit la fièvre jaune, tandis que celui qui en réunit toutes les conditions ne la donne jamais? » (Hist. méd., p. 188-189,) Ce n'est point assez : « Des pêcheurs, au nombre de plus de trois cents, voyant les progrès du mal à Barcelonette, se sont ménagé les moyens de vivre sur le sable du port. Ils se sont livrés à la pêche, et n'ont voulu communiquer avec Barcelonette que fort indirectement et pour échanger des vivres. Ils n'ont eu que quatre à cinq malades, sans avoir des morts. — Or, ces trois cents hommes se sont campés précisément dans le cœur de l'infection prétendue, c'est-à-dire au point où aboutissent à la mer les eaux des moulins et les immondices de la ville. — De l'autre côté du port,... au milieu de ces flaques d'eau stagnante, s'est postée une famille de pêcheurs qui a tenu la même conduite et n'a point eu de malades. » (Ibid., p. 9, 10.)

(33) « L'infection en médecine n'est pas l'altération de l'air par des matières infectes, mais l'état de l'économie animale imprégnée d'un virus quelconque. » (Keraudren, l. c., p. 49.) Je regrette que Hufeland ait aussi donné au mot *infection* une interprétation fausse, et qu'il ait opposé les maladies occasionnées par *l'infection* à celles qui naissent de la *contagion*. » (Journal der praktischen Heilkunde, 1823, July, p. 3.)

(*) « La rapidité de ces progrès de la maladie en raison directe du nombre des malades est une nouvelle preuve que sa propagation a lieu par contagion; et il est digne de remarque que la peste présente exactement la même circonstance dans ces irruptions. » (Moreau de Jonnès, Monographie, etc., p. 194.)

(34) « Se cause locali o d'infezione d'aria, o di meteorologiche vicende, come immaginano gli anticontagionisti, fossero atte a sviluppare anco fra noi una tale malattia, e perchè mai queste località, questa infezione, queste intemperie atmosferiche riscontransi nei soli porti di mare ove approdar sogliono i bastimenti dell' Indie occidentali? » (Palloni, Memoria, p. 13.) « Nor has this epidemal ever made its appearance either in rurci districts, nor in any inland or uncommercial towns, such as Rome, Naples, Palermo, and others lying in the susceptible latitudes. » (Blane, l. c., p. 150.) Matthæi (op. c., th. 1, p. 314-320) a recueilli savamment, selon son habitude, un très-grand nombre d'exemples d'apparition de la fièvre jaune après l'arrivée de vaisseaux infectés.

(35) « En 1800, la frégate l'*Aigle*, la polacre le *Jupiter*, la corvette le *Dauphin*, venaient de quitter la Havane, que la fièvre jaune ravageait avec fureur. Dans la traversée de la Havane à Cadix, la polacre eut tout son équipage malade de

(35), à Séville (36), à Barcelone (37), à

---

cette fièvre ; elle perdit deux hommes, la frégate cinq, la corvette trois. Ces trois navires sont reçus à Cadix, et presque tout de suite, dans le quartier où vont se loger les hommes qui leur appartiennent, la fièvre jaune paraît, obscure d'abord, masquée, déguisée, méconnue, objet de doute et de contradiction entre les médecins. » (Hist. méd., p. 75.) — « Was früher nur Vermuthung war, ist nun zur Gewisheit geworden : Die Gewinnsucht der Kaufleute und die Unredlichkeit der Aerzte und der Sanitæts beamten in Cadix, diese allein haben alljæhrlich die grœssten Epidemien in dem schœnen Andalusien verbreitet. » Amtschreiben, etc., in Rust Magazin, l. c., p. 176.

(36) « Presque au même instant (1800), la fièvre jaune se montre à Séville.... C'est qu'à leur arrivée, les passagers amenés par le *Dauphin* se séparèrent en deux bandes, dont l'une gagna Séville et l'autre Cadix. » (Hist. méd., p. 76.)

(37) « Le 12 juillet (1821), on voulait célébrer l'anniversaire du jour où la constitution avait été promulguée, le temps ne le permit pas ; on remit la fête au dimanche suivant 15 juillet. Ce jour-là, le temps était superbe. Dès la pointe du jour, Barcelone tout entière sortit pour se répandre sur les quais, les cales, la muraille de mer, et la vaste esplanade de Barcelonette. On avait préparé des joûtes sur l'eau ; ces joûtes attirèrent tous les yeux. Les vaisseaux du port se couvrirent de spectateurs qui se mêlèrent tout le jour avec les hommes des équipages. Personne ne se plaignit de l'insalubrité du port, l'odorat de personne ne fut offensé, et surtout personne ne songeait au péril plus affreux qui l'environnait. — A cette époque, il y avait dans le port un assez grand nombre de vaisseaux, tant étrangers qu'espagnols ; et l'on en comptait plus de vingt qui étaient récemment arrivés de la Havane et de la Vera-Cruz avec les plus riches cargaisons. Les équipages de quelques-uns avaient eu la fièvre jaune à la Havane ; d'autres pendant la traversée. On avait jeté les cadavres à la mer et les effets sur lesquels ils avaient expiré, avec le vomissement noir, avaient été conservés. On en fit séréner, sous les yeux du capitaine Simiane, qui portaient encore les traces de cet affreux vomissement... Tous les bâtiments du port avaient entre eux les communications les plus fréquentes et les plus libres. Les officiers, les hommes d'équipage, passaient de l'un à l'autre,

(*Suite de la note.*)

soit pour faire des échanges, soit pour prendre quelque divertissement ; ils recevaient des vivres, et par conséquent des visites du dehors. Des portefaix s'y rendaient pour faire le déchargement ; des charpentiers, des serruriers, des calfats, y travaillaient pour réparer les avaries ; des douaniers y étaient reçus, ainsi que des gardes de santé. Enfin, la solennité du 15 juillet multiplia singulièrement ces communications, et les rendit plus intimes. Des capitaines firent venir sur leur bord leurs familles et leurs amis ; des matelots y introduisirent leurs femmes, et les gardèrent quelques jours. Il est permis de supposer que beaucoup d'entre eux passaient la nuit sur les effets, matelats ou couvertures qui avaient servi aux morts. Tout conspirait donc à produire entre tant d'individus divers ces rapprochements, et, pour ainsi dire, ces mélanges funestes d'où les épidémies de fièvre jaune en Espagne ont presque partout tiré leur origine... Le capitaine (du grand Turc), M. Sagredas, fit venir à bord sa famille, qui demeurait à Sitjès. Cette famille, la femme, les enfants et une domestique, ne restèrent qu'un jour ou deux sur le bâtiment ; à sa sortie, toute cette famille tomba malade, et mourut à Barcelonette. Malgré cette imprudence du capitaine, le contre-maître fit venir également à bord, le 15 juillet, jour de la fête, sa femme, sa belle-sœur et son beau-frère. Vingt-quatre heures après, sa belle-sœur et son beau-frère furent attaqués ; ils expirèrent, l'un à la fin de juillet, l'autre le 3 août... Assez près du brick français la *Joséphine*, se trouvait une polacre de guerre napolitaine, qui, depuis long-temps, était dans le port de Barcelone. Les gens de ce navire allaient à bord de tous les autres pour y vendre du fromage, dont ils avaient grande provision. Ils avaient communiqué, soit avec les hommes de la *Joséphine*, soit avec ceux de vaisseaux venus des Antilles, et même on les avait employés au débargement de ces vaisseaux. A la suite de ces communications, trois hommes de la polacre tombèrent malades et moururent avec des vomissements que l'on attribua au vert-de-gris d'une marmite mal étamée... L'équipage de ce brick fut enlevé pour être mis en quarantaine. Il n'y resta que le capitaine, M. Simiane, le lieutenant, qui était son frère, et un vieux garde de santé. Ce vieux garde prit le mal et mourut. Dès le 17, le frère de M. Simiane se plaignit de vives douleurs à la tête, dans le bas-ventre et les lombes : il ne voulut rien prendre. Le troisième jour, son mal s'aggravant, il fut trans-

Malaga (38), à Tortose (39), à Asco (40),

---

porté au Lazaret. Il mourut le 24, ayant eu la fièvre jaune légitime... Resté seul, M. Simiane alla s'établir dans une auberge de Barcelonette. Au bout de 8 jours la maîtresse de l'auberge fut atteinte de la fièvre jaune et mourut; peu de temps après, son mari, qui l'avait soignée, la suivit dans la tombe; et presque en même temps, une servante et un enfant de cinq ans subirent le même sort... Ce qui se passait dans cette partie de la ville et dans ces rues en général fort étroites et surchargées de population, se passait aussi dans une partie presque opposée, et dans la rue la plus belle, la plus large, la mieux alignée et la plus saine de Barcelone, dans la rue Neuve, dont il a été question précédemment. Là était la maison du marquis d'Aguilar, habitée par le duc de Hijar. Les domestiques qui le servaient allaient souvent à Barcelonette, ils en revinrent avec la maladie; trois d'entre eux périrent. Leur mort fut d'abord suivie de trois autres, et successivement trente-quatre personnes périrent dans ce seul hôtel. La maladie se montra bientôt dans la maison vis-à-vis; puis elle gagna de proche en proche, en parcourant les habitations l'une après l'autre, jusqu'aux dernières extrémités de la rue. On ne sait combien cette rue perdit d'habitants; mais le nombre en est certainement considerable. » (Hist. méd., p. 12-19-35.) — On peut ajouter encore le témoignage tiré de l'édit de la Société médicale de Barcelone (Dictamen acerca, etc.), traduit en italien, et qui s'exprime ainsi : « Affermiamo nella coscienza nostra che la febbre gialla regnata in Barcellona nel 1821, fu una diramazione di quella d'America, o quella istessa e fu importata... La sua apparizione coincide coll' arrivo dei bastimenti dall' Havana con tal morbo a bordo, senza di che non l'avremmo avuta. » (Suivent les signatures : Francesco Babi, Lorenzo Grasset, Raffaello Steva, Francesco Colon, Raimondo Merli, Francesco Casacuberta, Salvator Mas, Raffaello Nadal.)

(38) « Le brig danois l'*Initium* venait de Barcelone... il avait été six jours sur mer... il avait eu un mort, et trois étaient encore malades; ces trois hommes furent envoyés au lazaret de Los Angeles, hors de la ville : un d'eux ne tarda point à mourir. Admis, le 11 août, à libre pratique, l'*Initium* prit sur son bord deux matelots suédois. Sur-le-champ ces deux hommes tombèrent malades. On les descendit à terre : ils y moururent.... Cependant le bruit se répand que les vais-

(*Suite des notes.*)

seaux du port ont des malades. Des visites sont faites le 21 et le 22 août. On découvre qu'en effet, dans cinq navires voisins de l'*Initium*, rangés en ligne sur ses deux côtés, et presque tous étrangers du nord, Anglais, Danois, Hambourgeois, etc., il y a des maladies d'un caractère suspect... Le premier malade signalé fut le fils d'un nommé Joseph Rodriguez, calfat, qui demeurait dans la Alcazaba. Ce calfat fut employé, dans les premiers jours de septembre, sur un des bâtiments du port; il en rapporta des effets qu'il déposa chez lui. Le 6 ou 7 de septembre, son fils, âgé de dix ans, tomba malade; il mourut le 9, en rendant le sang par le nez et la bouche. Le père fut pris à son tour, mais il guérit... Partie de la Alcazaba et de la Alcazabilla, elle gagna les rues adjacentes : celles de la Saline, celle du Mur-de-Sainte-Anne, la place del Conventico et quelques autres rues çà et là dans le faubourg des Capucins et dans le centre de la ville. » (Hist. méd., p. 114 seq.) Cfr. Fodéré, Traité de médecine légale, t. v, p. 438. Et: Froriep's Notizen aus dem Gebiethe der Natur und Heilkunde, n. 299.

(39) « Jamais Tortose n'avait connu la fièvre jaune, et, jusque dans les premiers jours du mois d'août, la santé publique, malgré les excès de la chaleur, y était aussi florissante qu'elle l'avait été jusqu'en juillet à Barcelone. Dans la nuit du 5 au 6 août, le bâteau *Notre-Dame de la Cinta*, qui venait de Barcelone, entra dans le port de Tortose, et y jeta l'ancre. Sur ce bateau se trouvaient entre autres passagers les nommés Salvador Curto, savonnier, et Bonaventure Puyg, matelot. A son arrivée, Puyg tombe malade. On l'envoie à la campagne; il y meurt, et sa maladie, qui était la fièvre jaune, n'eut pas de suite. Mais il n'en fut pas ainsi de Salvador. Cet homme était malade dès la mer; on le débarque, on le porte chez lui : il est soigné par un de ses frères. Au bout de très-peu d'heures, il rend le dernier soupir. Bientôt son frère le suit. Un de leurs compagnons qui les visitait a une maladie qu'on prend pour le choléra-morbus, et il meurt. La femme de Salvador et deux de ses fils sont attaqués à leur tour; tous trois expirent après avoir eu des selles noires, un vomissement noir et sanguinolent. Leur confesseur subit le même sort. Vient ensuite le principal de la fabrique de savon, qui succombe; puis son confesseur, puis les personnes qui l'avaient assisté. De ceux-ci le mal court à d'autres. Il saisit les premiers qui se présentent : domestiques, parens, amis, voisins, ainsi de

à Mequineza (41), à Palma (42), dans le

---

suite. Toute la rue Sainte-Catherine, où ils demeuraient, se remplit de fièvres jaunes; tout le quartier de la Costa del Capellan en est encombré; toute la ville est envahie. Plus prompte qu'à Barcelone, la mort vole et frappe des coups si pressés et si cruels que, dans peu de jours, des maisons entières et des rues n'ont plus d'habitants; des couvents restent vides. L'évêque, le digne, le respectable don Manuel de Medano, est emporté avec tous les siens. Son palais est désert; tout y périt, et les trois chanoines qui lui étaient restés fidèles, et jusqu'à un pauvre et vieux jésuite à qui le bon prélat donnait asile. Tous les secrétaires de la municipalité meurent; tous les médecins, un seul excepté; tous les pharmaciens, un seul excepté. Les familles des uns et des autres sont enlevées, ainsi que les trois chirurgiens, MM. Pinol, Duran, Traginer. La terreur est universelle. L'amour de la vie étouffe tous les autres sentiments. Une masse de population se précipite hors de ses foyers devenus si funestes; elle fuit dans les champs, partout. Au bout d'un mois, Tortose ne contenait plus que la troisième partie de ses habitants, et de cette troisième partie, composée de cinq mille personnes, quatre mille cinq cents ont disparu pour jamais. » (Hist. méd., p. 54 seq.)

(40) « Asco est une petite ville située sur la rive droite de l'Ebre, à sept ou huit lieues plus haut que Tortose. Elle occupe une élévation qui domine le fleuve. Là, nulle cause d'insalubrité; cependant la fièvre jaune y a paru. Comment? Le voici: Un habitant de Tortose y avait été reçu par un de ses amis. Il apprend que sa femme, qu'il avait laissée à Tortose, est malade. Impatient de courir à son secours, il prie son hôte de lui prêter son cheval, et promet de le lui renvoyer. L'hôte y consent. L'homme de Tortose part, arrive, tombe malade et meurt. Le cheval ne revient point; l'homme d'Asco, qui l'avait prêté, expédie un domestique pour le reprendre et le ramener. Le domestique se rend à Tortose, entre dans la maison du mort, prend la selle, le cheval, monte et part; il arrive à Asco, mais il arrive avec la maladie. Il la donne à son maître; le maître à ceux de sa maison; et, de cette maison, elle se répand dans la ville. » (Hist. méd., p. 59.)

(41) « Un bateau sorti de Tortose pendant l'épidémie alla débarquer à Méquinéza, le 28 août 1821, le nommé Mariano Sanjuan, que l'on appelait encore le Fontainier. Cet homme se sentant du malaise se mit au lit et mourut le 30, à deux heures du matin. De neuf personnes qui composaient sa famille, sept, attaquées de la même maladie, moururent en très-peu de jours. Après Mariano Sanjuan, ce fut Joseph-Augustin Cazals, jeune domestique; puis Antoine Sillüe, le gendre; Francisca Sanjuan, la fille; Antoine Sillüe y Sanjuan, Thérèse Sillüe y Sanjuan, Marie Sillüe y Sanjuan: de ceux-ci le mal passa au reste de la population, et fit les ravages que l'on connaît. » (Ibid., p. 61 seq.)

(*Suite des notes.*)

(42) « Voulez-vous, sur ces funestes transmissions, un dernier exemple, tout semblable par sa nature et non moins désastreux dans ses effets? Palma, ville de trente-deux mille ames, est la capitale de l'île de Mayorque. Elle s'élève sur le bord de la mer, au milieu d'une campagne délicieuse; la baie dont elle occupe le centre s'ouvre largement au sud-ouest, et, de ce côté, la ville est exposée sans obstacles aux brises de mer: aucune situation peut-être n'est plus agréable ni plus salubre..... Le 2 août, un navire mayorquin fut expédié de Barcelone, avec patente nette; il ne quitta le port que le 6, et il arriva le 8 à Palma. Il y avait sur son bord un marchand qui n'était point porté sur sa matricule. Ce marchand demeurait dans le quartier de la Paz. Presque aussitôt qu'il fut à terre, il se sentit pris de frissons, de fièvre, de douleurs à la tête et aux lombes. La maladie fut terrible, mais enfin il réchappa. Pendant sa convalescence, sa fille Marguerite tomba malade; elle eut des hémorrhagies, le vomissement noir, et mourut le cinquième jour. Les femmes qui la soignèrent eurent leur tour, et périrent presque toutes. Le père et la fille, dans le cours de leur maladie, avaient reçu, entre autres visites, celle d'un nommé Pontet, d'un nommé Roig et de deux femmes, l'une appelée Feminia, amie et voisine, l'autre appelée la Manera. Voyez ce qui arrive à ces quatre personnes: Pontet tomba malade et mourut; sa femme et ses enfants le suivirent. Il en fut ainsi de la femme Feminia et de la femme la Manera. Avant d'expirer, celle-ci eut des vomissements de sang; le linge sur lequel elle avait vomi fut porté tout fumant et en secret dans la chambre d'un patron de barque nommé Rens: cette chambre était petite; le linge y resta trois jours. Trois autres jours après, le patron n'était plus; il avait eu la fièvre jaune la plus violente. Sa servante l'eut comme lui et ne tarda point à le suivre. — Quant à Roig, il était con-

port de Livourne (43), et dans d'autres

(*Suite des notes.*)

tre-maître du patron Raphael Mulet, qu'il ne quittait presque pas. Ce fut chez ce patron qu'il se sentit attaqué. Mulet et un sellier son voisin reconduisirent Roig dans sa demeure. Mulet et le sellier furent pris d'une manière affreuse, et tous deux moururent. Après le patron, Raphael Mulet, et, dans sa maison, son père Antonio, sa femme Polonia Coll, sa couturière et une femme de ménage qui vint seulement balayer une des chambres, ces quatre personnes, prises de la maladie de Raphael, succombèrent en neuf jours. Deux circonstances très-singulières : la mère de Marguerite, femme du marchand qui avait apporté la maladie, fut bientôt prise elle-même; elle le sentit, et, sans plus s'embarrasser de sa fille moribonde, elle prit la fuite, et se retira dans une maison de la rue San-Pedro. Là, elle guérit; mais sa maladie passa aux personnes des deux maisons latérales qui l'avaient secourue. D'un autre côté, la femme d'Antonio Mulet, mère du patron Raphael, sentant elle-même les atteintes de la fièvre jaune, quitta la maison et se retira dans une habitation très-éloignée. Sa maladie poursuivit sa marche; mais elle la communiqua en même temps à sa fille, à son neveu et à une servante, qui perdirent la vie tous les trois. Ce quartier n'avait alors aucun malade; il en fut bientôt rempli. — Nous venons de faire connaître le premier jet de contagion que la maladie fit pénétrer dans Palma; passons au deuxième. Le marchand dont il s'agit, père de l'infortunée Marguerite, entretenait avec un matelot de Valence des liaisons d'intérêt fort étroites, et, à ce qu'il paraît, clandestines. Du 8 au 14 août, il y eut entre eux de longues et fréquentes conférences. Mais enfin, le 14 août, le matelot tomba malade; il mourut le sixième jour, 20 août. Il fut soigné jusqu'aux derniers moments par ses voisines les plus prochaines, Catherine et Marguerite Sastre, Catherine Soberach, Catherine Sales et Marie Canals : tout-à-l'heure nous parlerons plus particulièrement de ces dernières. Ces cinq femmes moururent. Elles avaient été soignées elles-mêmes par Bernardin Sastre, Dominique Nacio et François Mas, leurs plus proches voisins. Dominique et Bernardin payèrent le fatal tribut, François Mas porta la contagion dans toute sa famille, qui cependant ne perdit personne. Un M. Antoine Fous, mu de compassion pour ces infortunés, fit quelques visites à l'un d'eux. Il contracta le mal, en mourut et répandit la contagion parmi tous les siens, son frère excepté. Il infecta jusqu'au prêtre qui vint l'assister à l'heure de la mort. Ce prêtre, à son tour, communiqua le typhus à sa mère, son frère, sa belle-sœur, à leur servante; et de cette malheureuse maison le mal se répandit dans une infinité d'autres. — Revenons à Marie Canals. Dès qu'elle se sentit frappée, elle prit avec elle sa nièce Catherine Salas, et s'enfuit au Puyg de San-Pedro. La nièce se voyant elle-même indisposée, abandonna sa tante et gagna la maison de son oncle Imbert, vis-à-vis le jardin du roi. Là elle rendit le dernier soupir; mais elle donna la mort à sa tante Imbert et à la femme qui la servait. Voici maintenant la particularité la plus digne de remarque. La douleur de tête que ressentait Marie Canals était si aiguë et si intolérable que, dans l'espoir d'être soulagée, elle supplia l'une de ses amies de lui couper les cheveux. Touchée de pitié, cette amie obéit et prend des ciseaux; mais, au milieu de l'opération, une telle puanteur sort des cheveux de Marie Canals que son amie en ressentit du trouble; elle ne put continuer, se retira chez elle, se mit au lit, et sur-le-champ la maladie se développa avec une violence extraordinaire : elle infecta toute sa famille, composée de cinq personnes. En peu de jours, cette famille n'existait plus. D'un autre côté, ceux qui rendirent visite aux voisins du matelot valencien, pendant leur maladie, Marie Amoros, Anne Mona, François Prats, Bernard de Lucas, et un sergent d'artillerie, furent tous les cinq attaqués; ils en infectèrent d'autres dans la Beleria, ou rue de la Mer; de sorte qu'en peu de temps, et par ces transmissions successives, la rue entière se remplit de malades qui furent enlevés pour la plupart. » (Ibid., p. 64-67.)

(43) « Alcuni marinari di essa nave (Anna Maria) discesi in terra le dieron principio nei soli punti e nelle sole case della città (in Peschieria vecchia, e al Mulino a vento), sanissima il giorno innanzi, ove quelli furono allogiati, e malati. Alcuni oggetti del malaugurato naviglio, e dei due nostri calefati che entrarono i primi in quel bastimento, la portarono in altre parti assai distanti da quelle, e dove certamente nascere non poteva neppur l'idea d'insalubrità, come à la gran Piazza : prova evidente che in qualunque parte di una città marittima, sordida o pulita, salubre o insalubre, può svilupparsi il male, ove qualche marinaro ammalato, o delle merci contagiate vi siano

villes et bourgs de moindre importance (44); par la facilité avec laquelle elle se transmet d'un vaisseau à un autre (45), et par le danger que l'on court à fréquenter les navires infectés (46), à les net-

---

depositate. » (Palloni, Memoria, etc., p. 11 seq.)

(44) « Nous apprendrons qu'à Port-Royal, en 1800, le premier malade frappé de la fièvre jaune fut Antonio Groso, menuisier, qui travaillait sur la corvette le *Dauphin*. Au port Sainte-Marie, dans la même année, le premier malade fut un Génois qui arrivait à Cadix. A Rota, ce furent Joseph-Marie Bravo, André Curtido, et Joseph Bernal, qui venaient de Cadix et de San-Fernando. A Espera, ce furent des muletiers qui s'y rendirent de Cadix, vers la mi-septembre. A Ubrique, ce fut un ecclésiastique fugitif de Cadix; à Moron, des voituriers qui amenaient de l'huile prise dans les ports, etc., etc. Dans tous ces lieux, la maladie introduite toute vive se borna-t-elle à ceux qui l'apportaient? Non, sans doute. Elle passa aux habitants des mêmes maisons, femmes, frères, parens, amis, voisins. Ainsi, l'ecclésiastique d'Ubrique la donna à son oncle, chirurgien du lieu, qui lui-même infecta toute sa famille. Les muletiers d'Espera la donnèrent aux propriétaires de l'auberge, qui les avaient reçus. Les voituriers de Moron la transmirent à leurs familles. L'homme du port Sainte-Marie la répandit sur toutes les personnes de la maison où il était. De cette maison, le mal passa aux maisons voisines, et se fit là un premier foyer, où il se tint long-temps, comme il avait fait à Cadix. » (Hist. méd. p. 76.)

(45) « In the year 1798, I wrote a letter to M. Rufus King, minister from the states of America to the british court, and in the year 1805, another to baron Jacobi, minister from Prussia, for the information of their respective governments. In these letters, I laid particular stress on what occurred regarding a french ship taken in battle on the coast of America, in May 1795, on board of which this fever, or its infection, was found and was communicated to the seamen of the british ship Hussar, by the men in health, wo were shifted into her from the prize. It is evident that if it could be proved that this fever is communicable from one ship to another at sea, such a proof of the reality of contagion would be of the nature of an experimentum crucis, there being no possibility of land exhalations to account for it. » (Blane, l. c., p. 157.) — « En 1808, le brick français le *Palinure* vint mouiller dans le port du Fort-Royal de la Martinique. La fièvre jaune se communiqua bientôt à l'équipage. La mortalité devint considérable sur ce bâtiment. Le gouverneur, espérant que la maladie s'affaiblirait en pleine mer, ordonna à ce vaisseau d'entreprendre une croisière. L'ordre est exécuté; mais bientôt le brick anglais le *Carnation*, venant d'Europe, n'ayant point relâché et n'ayant point de malades au bord, se trouva dans les eaux du *Palinure*. Les deux bâtiments se livrent combat; le capitaine français commande l'abordage, et le brick anglais est capturé. La plupart des hommes de son équipage sont transportés à bord du *Palinure*; un grand nombre est frappé de la fièvre jaune. Il est indubitable que la maladie s'était communiquée par contagion: et cela seul peut expliquer l'irruption de la fièvre jaune ayant lieu sur des matelots anglais, qui, venant d'Europe, et n'ayant communiqué avec aucune terre américaine jusqu'à la rencontre du *Palinure*, ne pouvaient être soupçonnés d'avoir apporté le germe de la maladie. » (Dict. des Sciences méd., t. xv, p. 349.) — « La frégate du roi *l'Africaine* est un des bâtiments de la station des Antilles, en 1821, qui ont eu le plus à souffrir de la fièvre jaune... M. Jolivet, chirurgien-major de *l'Africaine*... a attribué l'origine de cette maladie à des communications qui ont eu lieu sur la petite rade de Saint-Thomas, entre ce bâtiment et une corvette de guerre danoise, qui, depuis deux mois, avait la fièvre jaune à bord... Cette opinion est d'autant plus fondée qu'il n'existait aucune maladie sur *l'Africaine*, lorsqu'elle mouilla en rade de Saint-Thomas, le 25 juin; et la fièvre jaune ne se déclara que le 28 du même mois. » (Keraudren, l. c., p. 42.)

(46) « Tant qu'elle (la fièvre jaune) dura, les étrangers ne purent, sans danger, monter à bord de *l'Africaine*. En effet, un soldat de la garnison de Fort-Royal y contracta, au bout de deux heures seulement, la fièvre jaune la plus intense. Un lieutenant de vaisseau provenant de la frégate la *Duchesse de Berri* y fut atteint de cette fièvre, huit jours après son embarquement. Elle attaqua aussi plusieurs matelots de la Pointe-à-Pitre, qui venaient de passer sur *l'Africaine*. Les hommes de l'équipage, qui étaient à terre pour soigner les malades, ainsi que les domestiques des officiers,

toyer (47), à communiquer avec les malades (48), surtout à les toucher (49), à manier les cadavres (50), à faire usage des meubles (51), des lits (52), des vête-

---

ne contractèrent la maladie qu'à leur retour à bord. » (Keraudren, l. c., p. 45.)

(47) « Le brick *le Tellus* quitta la Havane le 21 juin. Nous avons vu précédemment que, du 21 au 29, il avait jeté deux cadavres à la mer; après quoi sa traversée se fit sans le plus léger accident. Comme à son arrivée en Europe, tous les ports du sud et de l'est de l'Espagne étaient fermés, il se rendit en droiture au lazaret de Mahon; il y jeta l'ancre le 25 août. Il avait à bord vingt-quatre hommes d'équipage, et dix-neuf passagers, en tout quarante-trois personnes. On s'occupa de son déchargement : huit travailleurs y furent employés; ils eurent achevé le 4 septembre. Le 5, on se mit à nettoyer le bâtiment. Le 6, un garde de santé se trouva malade; les 9, 11, 12 et 13, cinq travailleurs le furent; le 16, un second garde de santé tomba lui-même: en tout sept, qui tous les sept moururent de la fièvre jaune la mieux caractérisée, tandis que, depuis plus de soixante-dix jours, les quarante-trois personnes qui étaient à bord jouissaient de toute leur santé. » (Hist. méd., p. 128.)

(48) « Tous ceux qui s'approchaient du premier malade, qui le servaient, le touchaient, le déshabillaient, lui présentaient un soutien, le mettaient dans le lit, lui faisaient changer de linge, se plongeaient dans son atmosphère ou respiraient son haleine, femmes, enfants, frères, sœurs, amis, voisins, serviteurs, confesseur, médecin, notaire, tous s'exposaient à tomber malades comme lui; tous étaient également menacés, et quelquefois tous mouraient sans exception. » (Hist. méd., p. 31.) Cfr. Le beau tableau qui se trouve en tête de l'ouvrage cité de Keraudren : « A la mémoire des officiers de santé de la marine royale victimes de la fièvre jaune, aux Antilles, en 1821. » (Calvet, Boursin, Vidal, Gilbert, Diouloufet, Monnot, Delécluse, Ayraud, Joncherey, Marciac.)

(49) Après avoir touché un malade atteint de la fièvre jaune et couvert de sueur, « M. Bally sentit tout-à-coup un prurit insupportable qui rampait le long du bord interne du doigt medius gauche, côté avec lequel il avait tâté le pouls » (Hist. méd., p. 49); l'infection s'ensuivit. On peut citer aussi le témoignage du Dr. Almadovar (ibid., p. 564), qui dit : « J'avais de l'engourdissement dans la main avec laquelle je touchais les malades; cet engourdissement s'étendait sur tout le bras jusqu'à l'épaule; les vaisseaux lymphatiques de ces mêmes parties étaient engorgés. »

(50) « L'homme qui l'a mise dans la bière s'est trouvé mal le lendemain; deux jours après, il a expiré. — Ceci nous rappelle ce qui s'est passé, dès les premiers temps, à Barcelonette, dans la maison de M. Torret, chirurgien, où, sur dix-sept personnes, quatorze étaient mortes. Tout ce qui avait mis le pied dans cette maison, médecins, infirmiers, prêtres, tout était mort également : on ne trouvait personne pour mettre en bière le quatorzième cadavre; un infirmier robuste, qui, depuis un mois, avait soigné une infinité de malades et enseveli une infinité de morts, fut appelé; il vint. En soulevant le cadavre pour le mettre dans le cercueil, il respira la vapeur que ce cadavre exhalait : sur-le-champ il sentit ses muscles fléchir et ses forces l'abandonner, il se laissa tomber en gémissant sur les genoux : vingt heures après il n'était plus. » (Hist. méd., p. 90, et ibidem p. 98) : « Dans la rue de Jérusalem, un voiturier dont la charrette portait les morts à la sépulture avait l'habitude, en ramenant cette charrette, de la laisser à la porte d'un couvent, sur la petite place que l'on voit vers le milieu de la rue. Un jeune garçon du voisinage, Francisco Vallonesta, apprenti menuisier, maison n° 85, s'avisa de monter dans cette charrette pour s'y reposer, vers l'heure de midi. En s'éveillant bientôt après, il avait la tête douloureuse et se sentit d'une excessive faiblesse; on le rapporta chez son père; deux jours après, il fut conduit à l'hôpital du séminaire, où il mourut de la fièvre jaune. Or, il importe de remarquer qu'à cette époque ce jeune garçon n'avait approché d'aucun malade; la rue même avait été respectée par l'épidémie. Après le jeune Vallonesta, son frère fut pris et mourut, ainsi qu'une dame qui demeurait vis-à-vis, et qui fut suivie de sa servante. »

(51) « Un autre, serrurier, voisin du premier, fut victime de la maladie... La femme de cet homme fut envoyée en quarantaine... Elle y resta vingt jours : après quoi on lui permit de retourner chez elle. Le jour de sa rentrée, elle s'occupa de nettoyer sa maison, ses meubles, son linge. Elle remua surtout la laine des

ments (53), du linge (54), qui ont servi aux malades, et des marchandises provenant de pays où règne la fièvre jaune (55). Enfin, les médecins contagionistes

---

matelas qui avaient servi à son mari. Ce même jour, elle tomba malade, et, en vingt-quatre heures, elle expira de la fièvre jaune. » (Ibid., p. 85.) — « *L'Euryale* avait reçu l'ordre d'aller en croisière. Après cinq à six jours de mer, on procède à l'inventaire des effets du mort (du mineur Jacques), qui avaient jusque-là été renfermés dans un coffre. Le temps était frais ; l'équipage, en bonne santé, jouissait de la satisfaction que procure toujours une navigation heureuse, lorsque la fièvre jaune éclata tout-à-coup. En trois jours, les deux tiers des marins étaient sur les cadres, et quatre hommes, dont le chirurgien, M. Boursin, et l'infirmier, avaient cessé de vivre avant la rentrée du brick au Fort-Royal. » (Keraudren, l. c., p. 43.)

(52) « Six hommes et deux femmes de la rue d'En-Gignas, tous matelassiers, en rebattant les matelas de gens qui avaient eu la fièvre jaune, l'ont eux-mêmes contractée et sont morts tous les huit. » (Hist. méd., p. 85.)

(53) « On comptait à Barcelone beaucoup de réfugiés piémontais : un de ces réfugiés, fort pauvre, étant tombé malade, voulut profiter de la nécessité où il était de garder le lit, pour faire raccommoder le pantalon qu'il portait habituellement : c'était l'unique ; il l'envoya au tailleur. En travaillant à ce pantalon, le tailleur ressentit une odeur fade et rebutante qui lui donna du malaise. Ce tailleur fut bientôt emporté. Il précéda le Piémontais, qui mourut à l'hôpital. » (Hist. méd., p. 87.) — « Une femme de la maison de Charité était allée à l'hôpital général pour une indisposition ; on la renvoya guérie. En sortant, elle reçut d'une sœur hospitalière une paire de poche ; ces poches avaient été portées jusqu'à la fin par une malade qui avait succombé à la fièvre jaune. Bientôt cette malheureuse fut prise de cette horrible maladie ; elle alla mourir à l'hôpital du séminaire. » (Ibid., p. 93.) — « Era morto in Livorno di tal malattia il padre di una guardia di sanità, mentre questi da molto tempo trovavasi a bordo di un bastimento in contumacia di provenienza non sospetta di febbre gialla, situato alla rada, e perciò assai lungi dalla sfera della supposta infezione, e dove egli e tutto l'equipagio avevan goduto fin' allora une perfetta salute. Questa guardia ricevè le vesti del defunto suo padre e se le indossò. Non eran passati tre giorni che la febbre gialla del più alto grado si dichiarò in lui ed in poche ore lo tolse di vita. » (Palloni, l. c., p. 48.)

(54) « Philippe Serret, serrurier..... contracta la fièvre jaune et mourut. Sa femme, pleine de santé, fut mise en observation dans le couvent de Jésus. Ce temps d'épreuve fini, elle revint chez elle et se mit à laver les vêtements de son mari, ainsi que la laine des matelas sur lesquels il avait expiré ; ensuite elle alla passer la nuit chez une de ses sœurs. Le mal la saisit ; elle mourut, et donna la fièvre jaune à sa sœur, à leur trois enfants, qui tous moururent. Bien plus, une parente qui les avait soignés périt comme eux avec le vomissement noir et la coloration en jaune. » (Hist. méd., p. 84.) — « Les reclus du couvent des Arrepentidas (filles repentantes) passent leur vie dans toutes les rigueurs de la pauvreté : elles vivent d'aumônes, ou, plus sûrement encore, du travail de leurs mains. Comme elles lavaient le linge du dehors avant que l'épidémie commençât, il a bien fallu qu'elles continuassent et qu'elles lavassent aussi celui des malades. Elles reçurent, entre autres effets, ceux de deux femmes qui logeaient près du parloir du couvent. Ces deux femmes, que les religieuses employaient à faire des commissions, moururent, et les objets de couchage, qui appartenaient à la communauté, y furent introduits sans difficulté. Les religieuses étaient alors au nombre de vingt-deux ; les plus actives, les plus fortes, les plus vigoureuses, au nombre de neuf, sont tombées malades, et pas une n'a échappé. Une sœur, nommée l'Esperanza, fut la seule des dix malades, qui échappa. » (Ibid., p. 89.)

(55) « Quant à celle (la transmission de la fièvre jaune) qui s'opère par les effets et les marchandises, M. Mendoza n'hésite point à la considérer comme très-possible et comme très-réelle. Voyez ce qu'il rapporte dans une note de la page 35. : « On assure que, pendant la clôture du port, un navire parti de Gibraltar est venu à la rade de Malaga transborder sur un bâtiment qui s'y trouvait un ballot de marchandises de coton, et qu'après l'ouverture du port, ce ballot a été jeté à terre, porté dans la ville et débité, partie dans la Alcazaba, partie sur la place del Conventico. Malheureusement, il n'est plus possible de vérifier la chose. Mais, ce qu'on peut re-

en appellent à l'opinion manifestée par le peuple qui a pu observer la fièvre jaune (56).

4. *Objections.* — Les fauteurs du prétendu foyer d'infection s'efforcent de détruire la validité de ces arguments, en soutenant : que les vaisseaux peuvent transporter, des pays où règne la fièvre jaune dans les ports d'Europe, une certaine quantité d'air vicié, capable d'y développer cette maladie (57); que des milliers d'habitants des lieux infectés se sont souvent répandus dans d'autres contrées, sans y apporter le germe de l'épidémie (58); que des individus, soit sains, soit atteints de quelque affection ordinaire, ayant vécu parmi des fébricitants, et couché avec eux, n'ont cependant point contracté la maladie (59); qu'il est impossible d'inoculer celle-ci sur des personnes bien portantes, soit par l'ingestion des matières vomies, soit de toute autre manière (60); enfin, que non-

---

garder comme certain, c'est qu'un jeune garçon du collége de Seises, nommé Juan-Sancho Palomo, a été attaqué de la fièvre, peu après que sa mère lui eut mis au cou un mouchoir qu'elle avait acheté de contrebande. » (Hist. méd., p. 120.) — « Une maison de commerce.... ayant à Barcelonette des magasins remplis d'une grande quantité de laine qu'on lui avait envoyée des Antilles.... jugea qu'il était convenable de faire transporter cette laine à Barcelone..... Les ouvriers qui firent ce travail devinrent malades et périrent presque tous de la fièvre jaune. » (Ibid., p. 129.)

(56) « Les médecins des États-Unis n'admettent pas, pour la plupart, la contagion de la fièvre jaune; néanmoins les habitants des villes où cette maladie se déclare prennent la fuite, ce qui ne prouve pas leur sécurité. » (Keraudren, l. c., p. 46.) — L'opinione publica di questa popolazione (Barcellona) si pronunziò interamente in favore del contagio in questa estate, vedendo accostarsi al porto le barche provenienti dall' America implorando questi abitanti che si mandassero spurgare a Mahone. » (Bahi, Discorso, l. c., p. 108.)

(57) « Se voi dite loro che un bastimento venuto dalle Antille ebbe nel suo viaggio dei malati e dei morti di febbre gialla, di cui eglino preso avevano in quelle isole il germe contagioso, vi rispondono... che questo portava con se la stessa infezione d' aria (non contagio) contratta dalle Antille, ove si era trattenuto, quasi fosse una parte delle Antille medesime : infezione dannosa all' equipaggio, ma nulla temibile per i paesi coi quali esso va a communicare. » (Palloni, Memoria, p. 33.)

(58) » Aussitôt que l'on eut annoncé que la fièvre jaune régnait, beaucoup de citoyens de Philadelphie se retirèrent dans la campagne. Cette émigration continua même pendant toute l'épidémie, et beaucoup d'individus déjà atteints de la maladie avant leur départ allèrent se guérir ou mourir dans tous les lieux des environs, sans qu'on ait pu en citer un seul qui ait communiqué la maladie à ceux qui lui avaient rendu des soins. » (Devèze, l. c., p. 220.) — « Sprich diess nicht mehr als alles für das allein an die Bedingung der Oertlichkeit seines Ursprunges geknüpfte, dort erzeugbare und erzeugte Daseyn des gelben Fiebers? » (Julius, Magazin, l. c., 1 B., p. 332.)

(59) « Des exemples fréquents, dit William Buel, se sont présentés et se présentent chaque année, d'individus revenant des Indes orientales atteints de la fièvre jaune, languissant pendant quelque temps dans la maison de leurs parents ou de leurs amis, recouvrant la santé ou perdant la vie, entourés de beaucoup de personnes durant leur maladie, leurs habits étant usés, après leur mort, par leurs parents, et cela sans que jamais il s'en soit suivi aucun accident. J'ai vu de pareils exemples à Weterfield dans le Connectieut, et c'est un fait généralement connu à Philadelphie et ici, à New-York, 1795. » (Devèze, l. c., p. 238.) — « Des militaires et des matelots, affligés de diverses maladies ordinaires, qui étaient dans la même salle et à côté de lui (d'un malade qui avait la fièvre jaune), n'ont eu aucun symptôme de fièvre jaune. » (Valentin, l. c., p. 94.)

(60) « Le docteur Ffirth, de Salem, dans le nouveau Jersey, Amérique du nord, a fait tout ce qu'il était possible de faire pour s'inoculer la fièvre jaune, et n'a jamais pu y parvenir. Il avait commencé par faire ses expériences sur des animaux : 1° un chien nourri pendant une semaine avec du pain trempé dans de la matière noire rejetée par le vomissement, n'éprouva pas la plus légère altération de santé. Il en fut de même d'un chat ainsi nourri pendant quinze jours; 2° de la matière fraîchement rejetée, inoculée entre la peau et les muscles d'un chien, ne produisit aucun effet, ni général, ni local; 3° le docteur Ffirth s'inocula à l'avant-bras gauche de la matière noire, au moment même où un mo-

seulement on a pu toucher, mais ouvrir impunément les cadavres des individus morts de la fièvre jaune (61).

5. *Réponses.* — A cela, les partisans de la contagion opposent : qu'il répugne au sens commun d'admettre qu'une portion d'air vicié puisse se soutenir assez long-temps dans l'atmosphère pour répandre l'iufection pendant des semaines et des mois entiers, malgré le caprice des vents, dans des quartiers plus ou moins éloignés du port (62) ; qu'il s'en faut de beaucoup que la foule des personnes que la terreur éloigne de bonne heure des lieux où s'est développée la fièvre jaune, emporte indistinctement avec elle le germe de la contagion (63) ; que d'ailleurs il ne manque pas d'exemples pour prouver que ces émigrants ont pu porter l'infection dans des lieux très-sains (64) ; que les cas exceptionnels où des malades n'ont point transmis le principe morbifique aux personnes bien portantes qui communiquaient avec elles ont également été observés dans d'autres maladies très-certainement contagieuses, telles que la variole et la rougeole (pour ne rien dire de la peste (65)) , et qu'ils tendent plutôt à renverser la doctrine du foyer d'infection ; que le venin de la vipère est

---

ribond la rejetait, et ne parvint par-là qu'à exciter une légère inflammation qui se dissipa en trois jours ; 4° il plaça de la même matière sur une coupure faite au bras droit, et l'y maintint fixée pendant deux jours avec un emplâtre agglutinatif : à l'examen, nulle trace d'inflammation, et la plaie se guérit sans suppuration ; 5° le docteur Ffirth répéta ces expériences sur les différentes parties de son corps, plus de vingt fois, et toujours sans accident ; 6° à Philadelphie, en 1802 et 1803, il mit de cette matière sur ses yeux, sans qu'il en éprouvât plus de sensation que de l'eau froide ; 7° il s'exposa à l'évaporation de cette matière mise dans un poêlon de fer, et inspira les gaz dégagés par la chaleur ; 8° il avala en pilules la matière fraîchement vomie et demi-once d'eau, et n'en ressentit aucun effet ; 9° il porta la dose de cette matière jusqu'à douze onces mêlées avec autant d'eau, et toujours sans effet ; 10° il avala deux onces de matière pure, et n'en ressentit pas plus d'effet ; 11° enfin, de nombreuses inoculatious, faites sur toutes les parties de son corps, avec la salive on la sueur des malades, n'eurent pas plus de suite que celles qu'il avait faites avec la matière du vomissement. » (Devèze, l. c., p. 240 seq.)

(61) « Sept hommes appartenant à l'hôpital de la ville de New-York furent employés pendant toute la saison de la maladie de 1798 à mettre les morts de cette peste dans des cercueils, et, pendant le cours de leur service, ils manièrent plus de cinq cents cadavres dans différents états de putréfaction. Quoique ces hommes eussent été très-incommodés par la qualité de l'air des salles dans lesquelles ils entraient, et qu'ils fussent obligés de vomir fréquemment, pas un ne fut assez indisposé, pendant toute la saison, pour discontinuer son emploi. Ni dans l'hôpital de l'état de New-York, ni dans celui de la ville, la fièvre jaune n'a offert aucune qualité contagieuse. » (Valentin, l. c., p. 96 ; Not ex medical repository, t. II. p. 299.) — « A Philadelphie, je faisais de fréquentes ouvertures de cadavres. Dans cette opération, il m'est arrivé deux fois de me blesser impunément. » (Devèze, l. c., p. 239.) — « Les ouvertures de cadavres ne l'ont jamais communiquée à aucun de nous. » (Valentin, l. c., p. 92.)

(62) « In quel porto di mare regnava la più florida salute : vi dà fondo un bastimento con febbre gialla a bordo ; scendono in terra alcuni marinari malati, o si ammalano nelle case ov'eglino vanno ad albergare ; gl' individui di quella famiglia contraggono la malattia : da questi si propaga a quelli che gli avvicinano, e poco a poco serpeggia e si estende alla città intiera, e vi cagiona delle orribili stragi. Questa è l'istoria genuina di tutte le irruzioni di febbre gialla nei varii porti d'Europa ; e non è una prova certa di contagio ? Non nella città perchè fu sana fino a quel momento ; e gli effeti di una infezione endemica non cominciano da un' individuo straniero appena discesovi, o da una casa sola : dunque era nel bastimento. Ma il marinaro sceso non poteva produrre l'infezione nell' aria di un intiera città : questo è un assurdo : poteva bensi portarvi il germe del contagio, e questo indeterminatamente moltiplicarvisi. » (Palloni, Memoria, p. 36.)

(63) « L'émigration fut si considérable qu'en comptant, et ceux qui s'étaient retirés, et ceux qu'on avait transportés de bonne heure dans les belles solitudes des monastères voisins de Barcelone, le nombre des uns et des autres s'élevait, nous disait-on à notre arrivée, à plus de quatre-vingt mille. » (Hist. méd., p. 25.)

(64) Voyez ci-dessus les notes 42 et 44.

(65) P. 1, vol. 2, sect. I, chap. I, § V, n. 4. (Édit. de Leypsick.)

bien classé parmi les poisons, quoique l'on puisse l'avaler sans danger (66); qu'il ne manque pas de cas où l'intrépidité des médecins à braver la fièvre jaune a été punie de mort (67); que personne n'ignore, du reste, que la faculté de transmission réside à un degré bien moins marqué dans les cadavres que chez les malades (68), quoiqu'il n'en soit pas toujours ainsi relativement à la fièvre jaune (69).

---

(66) « Mais, s'écrie-t-on..., on a goûté impunément la bile et l'humeur noire rejetée par le vomissement, et cette maladie serait contagieuse!.... On sait que la force vitale de nos organes digestifs est telle qu'elle peut changer la nature des substances vénimeuses et les rendre au moins innocentes. » (Kéraudren, l. c., p. 27.)

(67) Feu mon ami Valli, peu de jours après son arrivée à la Havane, commença ses recherches et ses expériences : le 21 septembre 1816, il fit dépouiller de sa chemise un matelot qui venait de mourir de la fièvre jaune, lequel n'avait pas eu d'autre linge pendant sa maladie. Valli, après s'être frotté tout le corps avec cette chemise, se la mit sur le dos, s'habilla ensuite, et alla dîner chez son hôte, don Gonzalès. Satisfait de son expérience, et dans l'intime persuasion qu'il n'avait pu contracter la maladie, il fut assez gai pendant le premier jour; mais, le lendemain, 22, il se sentit indisposé; le 23, il se trouva très-accablé, et le 24, il expira sans convulsions ni douleurs, annonçant qu'en effet il avait contracté la fièvre jaune. » (Eloge de Valli, par Caillau, secrétaire-général de la Société de médecine de Bordeaux.) — « L'événement dont je vais rendre compte rappelle en même temps à la mémoire la fin malheureuse de l'intrépide Valli. Après avoir parcouru les Antilles, la gabare *la Durance* mit à la voile le 4 novembre 1816, pour revenir en France. Sur ce bâtiment était une passagère (madame Courtelon, âgée de vingt-trois à vingt-quatre ans), qui déjà se plaignait d'être légèrement indisposée. Le chirurgien-major, M. Conau, lui avait cédé sa chambre; mais bientôt l'indisposition de cette dame prit un caractère funeste, et elle mourut le cinquième jour, après avoir éprouvé tous les symptômes de la fièvre jaune. On voulait jeter à la mer tous les effets qui avaient servi à la défunte; le chirurgien lui-même s'y opposa, en disant que cela n'était pas nécessaire, et qu'il n'y avait aucun sujet de crainte. On l'engagea pourtant à ne pas occuper sa chambre, et, malgré sa sécurité, il s'en abstint pendant deux jours; mais, dans la nuit du 7 au 8, il voulut absolument y coucher. Le 8, il tomba malade; à cinq heures du soir, il délirait; le 9, il eut deux vomissements noirs, et il expira le même jour. » (Keraudren, l. c., p. 26.) — Maricone dit aussi, d'un médecin qui prétendait que la fièvre jaune qui a régné dans le port de Livourne n'était pas contagieuse: « Und selsbt der unglückliche Dr. Brignole widerlegte durch seinen Tod seine eigene Meinung. » (Hufeland's Journal des pract. Heilkunde. B. 20, st. 4, p. 170.) Il est vrai que les médecins Lassis, Lassère et Costa ont proposé au gouvernement français « de faire venir de la Havane, ou de tout autre lieu où règnerait la fièvre jaune des vêtements portés par des hommes morts de cette maladie, qu'on aura eu soin d'enfermer hermétiquement pendant le passage, et de s'en revêtir, sans faire usage d'aucun des moyens désinfectants » (Bulletin des sciences médic., 1825, août, p. 356); mais on peut leur répondre : « Nous pensons que le gouvernement ne doit rien à des hommes qui desirent faire de belles recherches, parce que, d'une part, et par rapport à la peste, par exemple, il ne peut renverser une opinion que l'expérience de plusieurs siècles a consacrée et a rendu une vérité irrécusable, et que, d'un autre côté, il ne peut se prêter à faire faire à ses semblables aucun essai qui puisse compromettre leur existence et introduire dans sa patrie le germe d'une maladie contagieuse. » (Journal complémentaire du Diction. des sciences médicales, t. XXII, p. 368.) Et, en effet, quand le Dr. Guyon envoya de la Martinique au Hâvre une caisse renfermant des effets et des excrétions de malades morts de la fièvre jaune, « le ministre de l'intérieur, ayant appris qu'une caisse remplie d'objets infectés avait trompé la surveillance des douanes, a écrit une lettre à l'Académie, dans laquelle son excellence condamne hautement une expérience de cette nature, et rappelle que la loi prononce la peine de mort contre celui qui transgresserait les lois sanitaires. L'ordre a été donné de brûler la caisse en la jetant dans un four à chaux. » (Revue médicale, t. IX, p. 107.)

(68) Chap. I, § IV. n. 9.

(69) « D'ailleurs, il ne serait pas exact de dire que ces recherches pathologiques n'ont jamais occasionné de résultats fâcheux. En 1793, étant à Sainte-Lucie,

6. *Opinion de l'auteur.* — Il est impossible que tant de médecins, aussi savants et aussi distingués que ceux qui ont pris parti pour l'une ou pour l'autre opinion, se soient totalement trompés. Nous concluons de là que la vérité se trouve encore ici dans un juste milieu; et nous espérons, dans l'intérêt de l'humanité(70), qu'il sera possible de concilier les opinions contradictoires des praticiens à cet égard. Il faut supposer ou que la fièvre jaune est contagieuse dans certaines circonstances et ne l'est point dans d'autres; ou bien, que l'on a compris sous le nom de fièvre jaune des maladies qui s'en rapprochent sans doute quant à la fièvre et à la coloration jaune de la peau (71), mais qui en diffèrent réellement. La première opinion est à peine admissible, bien qu'elle ait été soutenue par des hommes d'une grande autorité (72). Du moins, l'analogie ne fournit aucun exemple d'une maladie épidémique qui ait été tantôt contagieuse et tantôt non contagieuse. Il arrive bien quelquefois, à la vérité, que la peste, la variole, la rougeole, la scarlatine, répandent beaucoup moins que de coutume la contagion; mais alors c'est que ces maladies se montrent seulement d'une manière sporadique (73). Toutes les fois, au contraire, qu'elles règnent épidémiquement (74), leur caractère contagieux

---

dit M. Rougemont, que j'ai déjà cité, je fis, avec M. Thomas, chirurgien-major du 71e régiment, l'ouverture du corps de M. de Kermené, capitaine, mort de la fièvre jaune. Mon confrère se piqua le doigt avec le scalpel dont il se servait ; il fut attaqué quelques jours après de la même maladie, et il en mourut. » (Kéraudren, l. c., p. 27.)

(70) « In situations of danger, unanimity of opinion is of the utmost consequence for the safety of the people. » (Haygarth, l. c., p. 146.)

(71) « La jaunisse se complique avec toutes les maladies de la zône torride occidentale, et les rapproche ainsi de la fièvre jaune, qui est la maladie principale et dominante dans ce climat. » (Savaresy, l. c., p. 76.) — « En général, on a cru devoir distinguer et caractériser le typhus ictérique par un ou deux symptômes, le vomissement et la jaunisse, qui l'accompagnent le plus souvent : mais ces mêmes symptômes, les plus ordinaires, ne sont pas tellement exclusifs à la fièvre jaune que celle-ci ne puisse exister sans eux, et qu'ils ne puissent pas encore arriver dans d'autres maladies plus ou moins analogues au typhus ictérique, et surtout dans la peste d'Orient. » (Balme, l. c., p. 28.) — « All... in vague and vulgar language, styled the yellow-fever, and the utmost confusion has arisen in treating of them, as must ever be the case, when one author or disputant means one thing. It has accordingly been from want of precision, in naming and classing these fevers, that controversies highly unbecoming a liberal profession, and what is infinetely more infortunate, errors of the most fatal practical tendency have been engendered by this confusion, and ambiguity of terms. » (Sir Gilbert Blane, l. c., p. 136.)

(72) « Enfin, MM. Gilbert, Clark, Humbolt et plusieurs autres ont pensé qu'elle n'est contagieuse que dans certaines conditions de localité et de température. » (Dict. des Sciences méd., t. xv, p. 346.) Outre Bally (l. c.), Kéraudren semble aussi adopter la même opinion; du moins il dit (l. c., p. 28): Je crois moi-même que, dans ce cas, elle (la fièvre jaune) n'a pas été contagieuse, et qu'elle ne le sera pas non plus dans toute circonstance semblable. » Il en est de même de Mason-Good : « In this state, the disease is unquestionably contagious » (The study of medicine, vol. II, p. 150), et de W. Belcher : « Although it is my decided opinion that the disease, as it generally appears, is of a non-contagious character, yet I by no means deny that is possible for it to become contagious by neglect of cleanliness, ill ventilation, impure atmosphere, a crowded state of the sicks, and all the other disavantageous circumstances, wich will make fever of any form contagious, doubtless will make this so at certain periods. » (L. c., p. 247.)

(73) Julius n'a sans doute jamais ouï parler de varioles, rougeoles et scarlatines sporadiques, constatées par l'autorité de tant d'écrivains, et par notre propre expérience, puisqu'il dit (l. c., p. 330) : « Wie kann das gelbe Fieber, wenn man annimmt, dass dasselbe zu den ansteckenden Krankheiten gehoert, vereinzelt (sporadisch) erscheinen, ohne sich mitzutheilen oder auszubreiten? »

(74) De tout temps, les pathologistes ont entendu par maladie épidémique, *celle qui s'étend parmi la population d'un seul et même lieu*. Les adversaires de la contagion ajoutent : *et qui naît de causes existant dans l'atmosphère;* mais cela est tout-à-fait arbitraire, car la contagion peut être aussi la cause des maladies qui règnent ainsi. Au reste, dans les con-

se reconnaît toujours de la manière la plus évidente. D'après cela, on ne peut s'empêcher d'admettre, avec quelques observateurs (75), que la fièvre jaune décrite par les auteurs comprend au moins deux maladies, l'une dépourvue de principe transmissible par le contact, et qui ne serait que le degré le plus intense de notre fièvre bilieuse inflammatoire; l'autre, contagieuse et pestilentielle, et *sui generis*.

7. *Suite du même sujet.* — Comme les autres fièvres contagieuses, la fièvre jaune pestilentielle exige (jusqu'à un certain point toutefois (76)), pour se développer, une prédisposition particulière de l'économie. Ce sont sans doute les cas où cette prédisposition n'existait pas qui ont induit en erreur les médecins qui nient le caractère contagieux de la maladie (77).

8. *Causes prédisposantes.* — Les prédispositions à la fièvre jaune sont : une constitution robuste (78), exempte de maladies (79), mais non de toutes, cependant (80); la force de l'âge (81), la

---

trées mêmes où la fièvre jaune est endémique, par exemple à la Martinique, à la Guadeloupe, elle ne règne pas toujours *épidémiquement*, comme l'a très-bien démontré Kéraudren (l. c., p. 12-15). Il résulte en effet de ces tableaux des malades qui ont été reçus, en 1821, dans les hôpitaux de ces îles, que la fièvre jaune n'y était point *la maladie dominante, puisque le nombre des dysentériques a été beaucoup plus considérable.* »

(75) Anderson, op. c. — Pym, in : The London medical repository by Borows, vol VII, sept. — Matthæi, op c., th. 1, p. 389. (Wenn wir so hæufig fremde, die Tropenlænder zum ersten mal besuchen, erkranken sehen an Fiebern, die mit Erbrechen und gelblicher Hautfarbe verbunden sind, ist man berechtigt dies immergelbes Fieber zu nennen? Wohl keineswegs !)

(76) « Toutes les causes qui ont pu prédisposer le corps et mettre la population (de Barcelone) dans des conditions telles que la fièvre jaune pût s'y propager d'une manière aussi générale sont encore problématiques. Il en résultera peut-être un jour une grande vérité, que cependant nous n'avons osé admettre : savoir, que les miasmes pestilentiels, lorsqu'ils sont doués de leur énergie au suprême degré, pullulent, se propagent et pénètrent les individus, sans que ceux-ci soient soumis à des conditions préalables. C'est une hypothèse qu'on pourrait soutenir comme une autre. Les poisons énergiques se passent de dispositions individuelles pour éteindre les sources de la vie. L'acide hydrocyanique agit sans conditions. » (Hist. méd., p. 8.)

(77) « Questi fatti hanno illuso coloro che da una semplice infezione d'aria ne ripeterono l'origine ; e quelli ancora che crederono questa febbre ora contagiosa ed ora no ; perchè confusero il contagio colla sua comunicabilità. » (Palloni, Memoria, p. 18.)

(78) « C'est une vérité devenue populaire dans tous les pays soumis à la malheureuse influence de la fièvre jaune, que les êtres faibles en sont beaucoup moins susceptibles que les êtres forts. L'homme doué d'une constitution robuste, d'un tempérament sanguin ou bilieux, en est promptement atteint. » (Devèze, l. c., p. 105.) — « Il est démontré que, dans cette épidémie, comme dans les autres de même nature, les personnes d'une constitution robuste, celles aussi qui étaient douées d'un état de vive irritabilité, se trouvaient plus exposées que les autres, » (Hist. méd., p. 507.)

(79) « Il semblerait néanmoins que les personnes faibles, ou plutôt celles qui étaient atteintes de maladies chroniques, ont été généralement épargnées. » (Hist. méd., p. 508.) — « Les malades atteints de fièvre intermittente, dit M. Aubert, ne contractent point la fièvre jaune. » Ce médecin a constaté en même temps que cette maladie n'attaque pas non plus les phthisiques. » (Kéraudren, l. c., p. 22.)

(80) « Il est un genre de maladie qui n'a point servi à garantir des attaques de la fièvre jaune; nous voulons parler de la maladie syphilitique... Dans l'hôpital général, quelques aliénés ont eu la fièvre jaune, preuve certaine que l'état d'aliénation ne garantit pas, ou du moins qu'il ne garantit que d'une manière imparfaite. » (Hist. méd., p. 508-9.)

(81) « L'âge de la vigueur est le plus favorable à la fièvre jaune; elle attaque surtout des individus de vingt-cinq à quarante ans..... Elle respecte assez la vieillesse et atteint peu les jeunes gens. » (Devèze, l. c., p. 106.) — « On a vu, à Barcelone, des vieillards malades, un assez grand nombre d'enfants ; les ravages les plus affreux ont été soufferts par la classe moyenne, dans des proportions qu'on pourrait élever aux neuf dixièmes. » (Hist méd., p. 491.)

grossesse (82), dans la plupart des cas (83), le sexe masculin (84), certaines professions (85), la pauvreté (86), la crainte (87) et les autres affections morales (88), le refroidissement du corps (89), l'humidité (90), l'ivrognerie (*) et le coït (91).

9. *Lois de transmission du principe contagieux.* — Les lois suivant lesquelles la contagion de la fièvre jaune se propage ne sont point encore aussi bien déterminées que celles de la peste (92). On prétend que le principe morbifique répandu dans l'atmosphère exerce ainsi suffisamment ses effets (93), sans qu'il soit nécessaire d'admettre le contact des

---

(82) « La grossesse prédispose à la fièvre jaune. » (Devèze, l. c., p. 126.) Fellowes, l. c., p. 127 et 147; Dalmas, l. c., p. 132; Palloni, l. c.; Rush, An account, etc., p. 94, sont du même avis.—« L'immunité de la fièvre jaune, par suite de l'état de grossesse, est au contraire mise en question dans le *Report of the committee*... of New Orleans, p. 7. Cfr. Matthæi, op. c., th. 1, p. 147.)

(83) « Il y a eu une assez grande égalité dans l'invasion de cette fièvre, entre les hommes et les femmes. » (Hist. méd., p. 492.)

(84) « Les femmes sont beaucoup moins exposées que les hommes. » (Devèze, l. c., p. 105.)

(85) « On a observé que les bouchers, les corroyeurs, les tanneurs, les fabricants de savon et de chandelles, ont été beaucoup plus épargnés par la maladie, et qu'à New-York, aucun boucher, ni corroyeur, ni ceux qui manient et inspectent la potasse et la soude, n'en ont été atteints. » (Valentin, l. c., p. 91.) — On a toujours observé que les corroyeurs, les tanneurs, les fabricants de savon et de chandelles ne sont pas propres à cette maladie. On a vu, au contraire, que les serruriers, les boulangers, et tous ceux qui approchent souvent des fourneaux, en sont très-facilement atteints. » (Devèze, l. c., p. 111.) — « Certaines professions ont été plus spécialement maltraitées : ce sont celles où l'on emploie le feu. Les serruriers, les cloutiers, les boulangers, ont été, et en plus grand nombre, et plus dangereusement attaqués. » (Hist. méd., p. 494.)

(86) « Il faut compter encore tous les gens de la classe pauvre. » (Devèze, l. c., p. 112.)

(87) « La dernière cause prédisposante que je veux signaler, c'est la crainte. Sans doute toutes les passions prédisposent plus ou moins à la fièvre jaune; mais la crainte est celle qui le fait le plus souvent. » (Devèze, l. c., p. 113.)

(88) « Un dernier caractère que présente la naissance de la fièvre jaune, c'est d'être favorisée par les affections morales. » (Idem, l. c., p. 179.) — « L'estimable M. Boubal, négociant français.., avait résisté au fléau, lorsqu'au mois de décembre, il fut provoqué et injurié par un homme qu'il eut l'imprudence de punir à l'instant par des voies de fait. Poursuivi et incarcéré, le sentiment de l'injustice (?), les mouvements de la colère, donnèrent une grande force aux germes contagieux. » (Hist. méd., p. 506.)

(89) « Parmi toutes les causes déterminantes ou excitantes de la fièvre jaune, je n'en connais pas de plus puissante que le refoulement ou la diminution de l'insensible transpiration. » (Valentin, l. c., p. 140.) — « Les personnes exposées à un courant d'air frais, ou celles qui, étant dans un état de transpiration, quittaient leurs vêtements pour chercher de la fraîcheur, éprouvaient communément, dans la nuit suivante, les symptômes qui annoncent le début de la fièvre jaune. » (Hist. méd., p. 477.)

(90) « On remarqua, par exemple, le 13 octobre, que, les pluies fraîches durant depuis trois jours, et le thermomètre étant descendu à treize degrés, le nombre des malades augmenta. » (Hist. méd., p. 479.)

(*) Arthur (S. Johnson, l. c., p. 350) a cependant observé que les gens sobres ont été atteints de la fièvre jaune de préférence aux ivrognes.

(91) « Il faut joindre à ces derniers tous les êtres qui, livrés à des excès de boisson, de bonne chère, à l'abus des plaisirs vénériens, etc., se prédisposent à toutes les maladies. » (Devèze, l. c., p. 111). — « Parmi les causes les plus pernicieuses, dans les épidémies, et surtout lors de la durée de la fièvre jaune, nous devons signaler la cohabitation. » (Hist. méd., p. 511.)

(92) « La suscettibilità, o la incapacità delle varie sostanze a ritenere il contagio della febbre gialla sembra che seguitino la legge già stabilita per la peste bubonica. Delle piume, della sacca di filo, della biancheria servita per gli ammalati, ne ho delle prove in proprio; ma l'esperienza di tutte le altre e lunga e difficile. » (Palloni, Memoria, p. 20.)

(93) « La fièvre jaune se contracte donc dans une atmosphère viciée par les exhalaisons des malades qui en sont atteints. » (Kéraudren, l. c., p. 53.)

choses infectées. Il est certain, du moins, que le développement de la maladie est favorisé par la chaleur (94) et par l'insalubrité de l'air (95), et *vice versa* (96) (s'il faut en croire toutefois les observations qui ont été faites à cet égard (97)); que le principe contagieux peut se conserver long-temps dans son véhicule (98), surtout dans de vieux vaisseaux (99), se communiquer par des personnes saines à d'autres individus (100), et manifester ses effets tantôt subitement (101), tantôt après un temps assez long (*).

10. *Cause prochaine.* — Les médecins ne sont point d'accord sur la cause prochaine de la fièvre jaune, les uns l'attribuant à l'altération du sang occasionnée par la bile (102), les autres à un état inflammatoire général (103), ceux-ci à un

---

(94) « Une température élevée contribue au développement de cette maladie, plus encore par sa continuité que par son intensité. » (Idem, l. c., p. 2.)

(95) « E comunicabilissima..... per avvicinamento al malato in luoghi ristretti, e d' aria bassa, calda e non rinovata. » (Palloni, Memoria, p. 18.)

(96) « Che la temperatura umida e calda ne aumenta la forza e la diffusione : l'aria fredda lo modera, e lo estingue. Perciò è men facile la sua comunicazione e sviluppo nei paesi del nord. Esso ha bisogno per agire di un calore di sopra 22 gr. R., al di sotto dei quali ben di rado si attiva. Un' aria meno elastica, più carica di esalazioni insalubri, più povera di ossigeno favorisce questo, e tutti gli altri contagi. » (Palloni, Memoria, p. 20.)

(97) J'incline fortement à penser que si la fièvre jaune n'a pas pénétré encore dans les contrées septentrionales, ce n'est pas à la température froide de ces climats qu'il faut en attribuer la cause, mais aux précautions contre cette maladie contagieuse, qui sont observées là plus sévèrement qu'ailleurs. Je ne puis non plus me ranger à l'opinion de Moreau de Jonnès, qui dit (Monographie, etc., p. 323) : « Ainsi que le scorbut, elle (la fièvre jaune) ne se propage que dans l'atmosphère maritime, et encore, ainsi que cette maladie, elle n'a lieu que dans les couches inférieures ; conditions qui lui sont communes avec une foule d'êtres organisés. »

(98) « Dès le principe de l'épidémie de Barcelone, le premier chapelain honoraire de la chapelle de Palau s'était retiré à Saria. Dans le mois d'octobre, sa chambrière mourut en ville de la fièvre jaune. En l'absence du maître, on ne prit aucun soin de nettoyer la maison ; on la tint exactement fermée de peur des voleurs. Le 16 décembre 1821, par conséquent à une époque où l'épidémie était réellement terminée, et la température si fraîche qu'elle ne pouvait ni la rallumer ni la produire, le chapelain revint à Barcelone. Le jour même de sa rentrée, il fit, ce qu'on fait toujours en pareil cas, la revue de ses effets, de ses vêtements, des draps, des couvertures des lits, pour faire nettoyer et mettre tout en ordre. Le 17, il fut pris d'un violent mal de tête, il retourna vite à la campagne, dans la pensée qu'un air pur et libre le guérirait. Le 19, il était mort. (Hist. méd., p. 94.)

(99) « Lorsque le vaisseau est ancien et qu'il commence à être attaqué de carie et de vermoulure, le bois devient poreux, spongieux ; il reçoit et retient dans ses cellules toutes les émanations, toutes les vapeurs qui se dégagent perpétuellement, soit des corps vivants, soit des matières fermentescibles qui composent en général l'approvisionnement. » (Kéraudren, l. c., p. 51.)

(100) « C'est encore de cette façon qu'en 1800 un régiment, qui paraissait n'avoir point de malades, partit de Cadix, alla passer la nuit à Xérès, et y laissa la fatale fièvre jaune, qui enleva quatorze mille, d'autres disent vingt mille habitants de cette ville, c'est-à-dire près de la moitié de la population entière. » (Hist. méd., p. 97.)

(101) « Un officier très-connu apprend qu'une dame qu'il aimait venait d'expirer, il accourt ; il trouve une famille éplorée, qui, malgre sa douleur, tremblait de toucher au cadavre, et n'osait même en approcher : soit pour rassurer tous les assistants, soit plutôt par un dernier mouvement de tendresse, l'officier va au cadavre, il l'embrasse à plusieurs reprises, et, sa propre douleur satisfaite, il retourne chez lui. Le soir, en se mettant au lit, il frissonne, il tremble, la fièvre s'allume, et, le troisième jour, il meurt avec le vomissement noir. » (Hist. méd., p. 90.)

(*) « .... Le principe de la maladie demeura latent pendant vingt-huit jours, et ne produisit son dernier effet que le trente-unième. » (Moreau de Jonnès, Monographie, p. 124.)

(102) « That the bile has a great, if not much the greatest share in producing this fever, and this putrid gangreneseent state of the blood, I think is too evident to be doubted. » (Hillary, l. c., p. 154.)

(103) « The truth is, that this disease is,

acide septique (104), ceux-là à une diathèse typhoïde (105), quelques-uns à une phlegmasie aiguë de quelque organe (106), et surtout de l'estomac (107), d'autres enfin font dépendre cette cause d'un vice particulier du sang (108). Quant à nous, nous osons à peine soupçonner cet état spécifique qui engendre dans le corps humain une maladie si grave. Il s'agit vraisemblablement d'un poison très-subtil (109) qui attaque le sang (110), le système nerveux (111) et les forces vitales (112). Nous ne parlerons point de la bile, où l'on plaçait autrefois le principe générateur de la fièvre jaune, à cause de la teinte ictérique de la peau dans cette maladie, attendu que tous les auteurs modernes qui ont écrit sur cette maladie adoptent d'un commun accord l'opinion émise par nous et par d'autres, il y a plus de trente ans, savoir, que la couleur jaune de la peau est le résultat de l'effusion du sang dans le tissu cellulaire (113) — (114).

---

in the highest degree possible, an inflammatory one. » (Moseley, l. c., p. 412.)

(104) Mitchill, voyez Saltonstall dissertation on the chemical and medical history of septon, azote or nitrogene, and its combination with the matter of heat and the principle of acidity. » New-York, 1796.

(105) « Risultando assai chiaramente che la febbre gialla non è che la malattia prodotta dal miasma tifoide in un corpo già predisposto ed alterato nel sistema biliare. » (Rubini, l. c., p. 85.)

(106) « Del resto non senza grave motivo mi sono proposto di dimostrare che le flemmasie hanno la loro sorgente nella flogosi, e che simile provenienza hanno pure e la febbre gialla americana e le altre di simil genio aventi i caratteri della flemmasia. » (Tommasini, l. c., p. 109.)

(107) « La suite non interrompue de ces travaux, en m'éclairant sur le véritable siége de la maladie, m'a appris qu'elle appartient aux phlegmasies aiguës de l'appareil digestif. » (Rochoux, l. c., p. 7.)

(108) H. Spitta, De sanguinis dignitate in pathologia. Rostock, 1825.)

(109) « Gli effetti d'un veleno che mena alla distruzione del principio vitale. » (Palloni, Memoria, p. 60.)

(110) » Ce sang reste toujours noir, carbonisé et fluide; on croirait que ses molécules n'ont plus d'affinités entre elles; elles sont sans doute plus fines, plus subtiles, subdivisées, ou dissoutes, et acquièrent ainsi la fatale propriété de transsuder à travers les extrémités capillaires des vaisseaux, et de s'épancher dans toutes les cavités sans distinction, même celles qui, comme le canal vertébral, en paraissent le moins susceptibles... Par des injections faites avec du poison putréfié et délayé dans l'eau, l'habile physiologiste Magendie a imprimé au sang un état analogue à celui qui se présente dans la fièvre jaune. » (Hist. méd., p. 361.)

(111) « Mais ne perdons pas de vue que la cause immédiate de la fièvre jaune adopte pour son lieu d'élection le centre nerveux, et notamment l'origine des nerfs spinaux. » (Hist. méd., p. 360.)

(112) La même opinion est défendue par C. C. Blatschly.

(113) « Judicium quod e *colore* facias, in omni fere re fallax est et dubium. Non enim omne id quod in corpore humano notatum flavo colore cernis, eumdem a bile obtinuit. Ecchymoses e. g., licet a causis prorsus localibus inductæ, initio rubræ sunt, denique in atrum, ac in virideseentem, et postremo in flavum commutantur colorem. Ideonê dicemus ecchymoses a bile ducere originem? Ipsorum sputorum flavedinem, præsertim in peripneumonia, non a bile pendere equidem arbitror. Colorem scilicet istum à *sanguine* potius derivarem, qui vigente morbo magna copia excreatui commixtus invenitur, unde proprium adspectum purpureum conservat, sensim sensimque vero... non amplius rubrum, sed flavum colorem ostendit. In non paucis ictericis cutis flavedinem minime à bile pendere mihi quidem persuasum est. Quomodo enim, qui hoc negat, explicari valeat icteri originem, qui iram acriorem mox subsequitur? Tempus, meherele, nimis breve est, ut bilis ex ipso hepate, vel ex cystide fellea reabsorpta per totum corpus diffundi possit.... magis hinc rationi consonum mihi videtur, flavedinem eam, quæ sæpe post iram in universa cute conspicitur, a sanguine, exigua copia in cellulosum textum effuso, ibique cum humoribus diluto, derivari....Porro, quum in ipsis febribus nervosis continuis haud raro sanguinis fluxus oriatur, nonne forsitan et flavido illa oculorum, faciei, immo universæ machinæ, quæ in hisce febribus, præsertim vero in *febre illa flava Americanorum* occurrit, pariter a levi hæmorrhagia et non a bile, derivanda esset? (Ratio instituti clinici ticinensis a mense januario usque ad finem junii anni 1795. Viennæ, 1797, p. 47 seq.)

(114) « ...Elles (les urines) n'étaient pas souvent teintes de bile, quoique la peau

§ XIII. *Diagnostic.*

1. *Combien il est facile de porter un diagnostic erronné.*—Le diagnostic de la fièvre jaune n'offre pas moins d'importance que celui de la peste. L'erreur à cet égard (1) a presque toujours (2) des résul-

---

fût jaune, comme cela arrive toujours dans l'ictère ordinaire; ce qui a fait penser à quelques médecins de New-York que cette maladie jaune n'était pas due à la résorption de la bile, comme dans la jaunisse, mais à l'*acide septique et à l'oxyde gazeux de septon*, qui a la propriété de donner au sang une couleur noire, épaisse, paraissant fréquemment dans un état de dissolution..... Joseph Frank croit aussi que la teinte jaune, dans cette maladie, ne vient pas de ce que la bile est épanchée dans les vaisseaux et sur la peau, mais qu'elle dépend des globules sanguins, comme vers la fin d'une ecchymose. » (Valentin, l. c., p. 176.) — « La rougeur des paupières et de la conjonctive, après avoir envahi toute la face, se changeait en une couleur plus ou moins jaune. » (Devèze, l. c., p. 53.) — « I have elsewhere (See Diseases of seamen, p. 411) started a doubt, whether the yellow color was owing to bile, but rather to some error loci, or depraved state of the red globules. This color does not appear first in the eyes, as in jaundice. Sir Isaac Newton observes, that the blood reduced to thin laminæ assumes a yellow color. See Optics. B. 1, P. 2. Prop. 10. The like color appears in ecchymosis, some time after a contusion. The yellowness sometimes does not come on till after death. It seems deducible from these facts, that this color may be owing to the red globules getting into the colorless order of vessels, in an attenuated, or vitiated state, and not to absorbed and circulating bile. » (Blane, l. c., p. 164, not.) — « L'ictère qui a fait donner à cette maladie le nom de fièvre jaune ne semble pas non plus résulter du reflux de la bile dans le sang, ni du défaut de sécrétion, soit de cette humeur, soit de sa matière colorante Le foie n'offre souvent aucune altération, et l'on trouve communément dans la vésicule du fiel une assez grande quantité de bile. On peut ici comparer l'ictère à la couleur jaune que prend la peau, à l'endroit où elle a été contuse. Dans les contusions, il y a d'abord extravasation du sang par l'effet de la rupture des vaisseaux, et ensuite séparation de ses principes, à mesure que la résolution ou l'absoption s'opère; ce qui donne à la peau différentes nuances, et enfin une teinte jaune, avant qu'elle recouvre sa couleur naturelle. On ne supposera pas que, dans la fièvre jaune, il y ait des vaisseaux rompus; mais le sang transsude, coule et s'épanche, en même temps que la suffusion ictérique s'établit. » (Kéraudren, l. c., p. 5.) — Cfr. Desmoulins, l. c.

(1) « Ce furent les docteurs don Antonio Pellicier et don Lorenzo Grasset, qui, les premiers, firent connaître (à Barcelone), en 1821, le 6 août, qu'un pilote français et deux gardiens de la polacre du capitaine Horet étaient morts de la fièvre jaune. Leurs rapports dessillèrent les yeux de l'autorité, que d'autres médecins avaient plongée dans une sécurité si fatale.... Il nous suffira de dire que la junte de santé municipale, l'académie de médecine, la subdélégation médicale, etc., ont des attributions distinctes, qui les rendent indépendantes, peut-être rivales jalouses les unes des autres: soit donc que cette jalousie ait été trop écoutée, soit que la nouveauté de la maladie l'ait fait méconnaître, dans le principe, à quelques médecins sans expérience sur ce point, mais malheureusement fort accrédités; soit enfin par le concours de cette double cause, il est arrivé que ce que telle corporation de médecins affirmait de la maladie, telle autre le niait tout net, les uns soutenant que la maladie actuelle était la fièvre jaune des Antilles, fièvre exotique et souverainement contagieuse; les autres soutenant au contraire que ce n'était qu'une fièvre de la saison, exaspérée par la chaleur et par des causes locales, une fièvre anomale, indéterminée, un typhus simple et sans contagion. De quelque côté que fût la vérité, la conclusion restait la même pour l'administration: elle devait, dans les deux cas, séparer les malades et agir pour un léger mal comme pour un mal excessif. Mais cette uniformité de conclusion, la passion, aiguillonnée par l'amour-propre, empêcha qu'on ne la vit. On l'oublia pour disputer: les esprits s'aigrirent de plus en plus, et la haine, dont le fiel s'envenime toujours par de pareils débats, se porta à des extrémités que l'on ne saurait dire. » (Hist. méd., p. 21 seq.)

(2) « En Cadiz, ninguno de todos los profesores de medicina y cirurgia que estabamos en esta plaza el ano de 1800, sin exceptuar ni uno, conocimos esta devoradora fiebre: sucedio lo mismo en 1801 à los de Medina-Sidonia; acaecio

tats extrêmement fâcheux pour un pays; quelquefois aussi les médecins courent le plus grand danger à annoncer l'existence de l'épidémie (3). La fièvre jaune, quand on ne l'examine pas avec beaucoup de soin (4), peut être confondue avec toutes les maladies qui sont accompagnées de fièvre, de couleur jaune de la peau et de vomissement, telles que la fièvre intermittente, la fièvre bilieuse, la peste, le typhus, pour ne point parler de l'ictère et du choléra de l'Inde orientale (*).

2. *Distinction d'avec la fièvre intermittente.*—Les fièvres intermittentes inflammatoires bilieuses des contrées marécageuses et chaudes (5) ont les plus grands rapports (6) avec certaines épidémies que l'on a prises pour la fièvre jaune (7). Il

---

lo propio à los de Malaga en 1803, no obstante de haber caido los enfermos de este contagioso mal en manos de médicos hàbiles, que habian visto y tratado un crecido numero de sugetos invadidos de la misma fiebre en el otono de 1800. (Arejula, l. c., p. 154.)

(3) « On prit en exécration, on voua à la mort les médecins assez heureusement inspirés pour avoir reconnu le mal; on les appelait, par dérision et par insulte, les auteurs de la fièvre jaune. (Hist. méd., p. 23.)

(4) « Il faut savoir que les assistans cherchent à tromper le médecin et l'autorité sur la nature du mal, ainsi que sur son origine. Ce n'est qu'à force de recherches qu'on apprendra que l'individu soupçonné arrive des Antilles ou de tout autre pays infecté; qu'il a été ou qu'il a travaillé sur des vaisseaux qui en viennent; qu'il aura transporté en magasin des effets, des marchandises de même provenance; qu'il aura recueilli des étrangers chez lui, ou qu'il aura eu des communications plus ou moins réitérées avec des individus dont la santé était suspecte. » (Ibid., p. 606.)

(*) Robert (*Guide sanitaire*, etc.) regarde la fièvre jaune comme une variété du choléra indien; opinion que je discuterai en traitant de cette maladie. (P. III, vol. II.)

(5) P. I, vol. I, sect. 1, chap. 2, § 38, nº 20, not.

(6) Schnurrer (Chronik der Seuchen, th. 2, p. 399) dit: « In Nord Amerika behandelte Dr. Rush hæufig ein remittirendes Gallenfieber, bey welchem er wiederholt zur Ader liess, doch scheint ihm noch nichts ausserordentliches dabey aufgefallen zu seyn. In New-York aber nannte man vielleicht aber auch erst spæter ein solches remittirendes Fieber, an weilchem zweyhundert Personen starben, das gelbe Fieber übrigens læsst sich auch aus der Beschreibung, die Chisholm von dem epidemischen Fieber auf der Insel Grenada gibt, durchaus nichts anderes, als ein etwas unregelmæssiges Wechselfieber erkennen. »

(7) «Alle gallichten, im Sommer herrschenden Sumpffieber, haben eine so grosse Aehnlichkeit mit dem gelben Fieber, dass die englischen Aerzte, welche im Jahre 1809 den Feldzug nach Holland mitmachten, und das gelbe Fieber früher oft in Westindien und Spanien beobachtet hatten, kein Bedenken trugen zu erklæren, dass die auf der Insel Walcheren, nach heissem Sommer bey Regenzeit herrschende hitzige und anhaltende Krankheit, wenn sie der Hitze und Trockenheit der Wendekreiss ausgesetzt werden kœnnte, sich genau, so wie das gelbe Fieber verhalten würde.» (Magazin der auslændischen Literatur der gesammten Heilkunde. C. 1, p. 286.). On a observé tout récemment un cas de ce genre, pendant le cours de la fièvre épidémique qui a ravagé la Frise orientale et la Belgique, dans l'été de 1826. (G. J. Mulder en J. M. a Roelants, Bydragen tot de geschiedenis der thans in ons vaderland heerschende ziekte. Rotterdam, 1826. — H. F. Thyssen, Observations anatomiques sur la fièvre régnante dans quelques parties des provinces septentrionales du royaume des Pays-Bas, Ex Amsterd. Konsten Letterbode, in Journal de Bruxelles, 19. Décembre 1826.— J. C. G. Fricke, Bericht an den Hamburgischen Gesundheitsrath, über die epidemischen Krankheiten Hollands und Ostfrieslands, wæhrend des Sommers und Herbstes, 1826. Hamb., 1826, et Magazin der auslændischen Literatur der gesammten Heilkunde von Gerson und Julius, Jan., 1827. — Court tableau de l'épidémie qui a affligé la ville de Groningue, en 1826, par G. Bakker, professeur de médecine. Groningue, 1826. 8. Et choix d'opuscules concernant la pratique médicale, qui ont paru jusqu'ici à l'étranger, rassemblés en un seul ouvrage, par Jos. Frank, à l'usage des médecins italiens, vol. III. — De Volksziekte, welhe in het Jaar 1826, te Groningen geherrscht heeft, in het Kort beschreven door G. Bakker. Groningen, 1826. — Algemeen Overzigt der epidemische Ziekte, welche in hat Jaar 1826 te Groningen geheerscht heeft; door E. J Thomassen a Thuessink. Groningen. 1827. — Een Woord aan de jonghere Vriessche Genesskundigen, over de Behandeling der thans in deze Pro-

n'est donc pas étonnant que les miasmes des marais aient été regardés comme une des causes excitantes de la fièvre jaune, et qu'on ait en conséquence prôné, comme un remède spécifique contre cette maladie, l'usage de l'écorce du Pérou (8); bien plus, que la fièvre jaune ait été directement prise pour une fièvre intermittente pernicieuse (9). Mais la fièvre jaune, d'après notre définition, est une maladie analogue à la peste (10), qui débute le plus souvent sans symptômes précurseurs (11) (symptômes propres aux fièvres intermittentes), dont la marche ne s'accompagne pas d'interruptions périodiques (12), et qui résiste au quinquina (13).

3. *Distinction d'avec la fièvre bilieuse rhumatismale inflammatoire.* — Si, en Europe, on a pu confondre pendant longtemps la fièvre nerveuse avec le typhus, y a-t-il lieu de s'étonner que, dans une partie de la terre tout-à-fait opposée, la fièvre bilieuse soit encore confondue avec la fièvre jaune? Il y a certainement entre ces deux maladies la plus grande ressemblance, surtout quand la première dégénère en phlébite, et que dès-lors, à l'instar de la fièvre jaune, elle attaque le système vasculaire sanguin. Ajoutez à cela que la fièvre bilieuse rhumatismale inflammatoire (*causus* des anciens) est une affection propre aux pays chauds (14) (et à la saison de l'été (15)). Toute-

vinzie heerschende Zietke van J. Vitringa Coulon. Leeuwarden, 1826. 8. — Het Woord aan de jongere Vriessche Geneeskundigen, over de Behandeling der thans in deze Provincie heerschende Ziekte, van J. Vitringa Coulon, onderzocht, en als Bydrage tot de geschiedenis dezer ziekte aangeboden, door G. L. Ridder. Breda, 1827. — Beknopt Verslag van de ziekten, welke te Hoorn zoowel als te Sneek waargenommen zyn, door T. A. Jorritsma. Amsterdam, 1827. 8. — Historia epidemiæ malignæ anno MDCCCXXVI. Severæ observatæ conscripta, a F. A. L. Pœpren. Bremen, 1827. 8. (Se trouve aussi citée dans mon choix d'ospusc.)

(8) Cfr. § VII, n° 12.

(9) Extrait d'une lettre sur la fièvre jaune, écrite de Madrid sous la date du 11 novembre 1819, par le Dr. Mariano Lagasca. (Journal général de Médecine française et étrangère, t. LXIX. — 8. de la 2e série, n° 277, décembre 1819, p. 406).

(10) « In this respect (of mortality) the epidemic in question takes the precedence of the plague: for on a population of 16,000 civil and military, at Gibraltar, the mortality in 1804 was 6,000; a proportion considerably above the usual devastation of the pestilence of the Levant. » (Blane, l. c., p. 136, not.)

(11) « Non è preceduta la febbre gialla da una sensibile indisposizione, o da sintomi forieri della malattia. » (Palloni, Memoria, p. 64.)

(12) « Manca della intermittenza periodica propria alla perniciosa. » (Idem, ibid., p. 65.)

(13) « Nè si vince come questa (la febbre intermittente) con la corteccia peruviana. » (Ibid., p. 64.)

(14) En anglais: The country fever. — « La fièvre jaune est plus accidentelle aux Antilles que les fièvres bilieuses.... C'est aussi sur les fièvres bilieuses que se portait principalement l'attention des praticiens dans les colonies, avant que la fièvre jaune, qui n'y était pourtant pas inconnue, y devînt aussi fréquente. Les fièvres bilieuses en général étaient alors considérées comme les maladies d'acclimatement. » (Kéraudren, l. c., p. 24.) La maladie qu'a décrite Yates (l. c.) appartenait évidemment à la fièvre bilieuse. On lira en outre avec intérêt, sur la fièvre bilieuse épidémique d'Amérique, S. Agnew, in: American medical recorder, vol. VI. 1823.)

(15) F. W. Schweigger-Seidel, De febrium æstivarum origine atque natura. (En 1762, l'été fut très-chaud. Vers la fin de la saison, une fièvre épidémique se montra sur les terres même d'Haller, accompagnée de symptômes de péripneumonie, de vomituritions, de vomissements et de céphalée, avec coloration jaune des yeux et de tout le corps; elle donnait la mort dans l'espace de vingt-quatre ou quarante-huit heures. Haller, Opusc. min., vol. III, obs. 70, p. 372.) On trouve des exemples de fièvres de ce genre caractérisées par la couleur jaune de la peau, dans Romberg (Eph. nat. cur., dec. III, a. 9 et 10, obs. 107), Sarcone (Hist. morb., ann. 1764, vol. I), Buchholz (Nachrichten von dem herrschenden Fleck-und Frost fieber, p. 64. Wien., 1773), Closset (Mohrenheim's Wienerische Beitræge zur Arzneykunde, th. 2, p. 68), Rigler (Constitut. epidem. Siles. austriac., p. 28), Renard (Hufeland's Journal der prakt. Heilkunde, B. 24, St. 3, p. 132), Zungenbuler (ibid., B. 25, St. 4, p. 90), Formey (Med. Ephemerid, v. Berlin, B. 1. Heft. 2), Broussonnet

fois, il existe des moyens de diagnostic à l'aide desquels on peut distinguer ces deux fièvres l'une de l'autre. Ainsi, la fièvre bilieuse est précédée de symptômes avant-coureurs, diminue d'intensité par les vomissements et la diarrhée, présente la couleur jaune de l'ictère (surtout s'il y a en même temps hépatite (16)), et est presque toujours suivie de guérison quand on la traite convenablement; la véritable fièvre jaune, au contraire, débute brusquement, s'aggrave par le vomissement, la diarrhée et l'hémoptysie, qui sont toujours en pareil cas des symptômes du plus fâcheux caractère (17), offre une teinte jaune nuancée de rouge-brunâtre (semblable à celle que l'on remarque sur le visage d'une personne colorée qui se trouve dans une chambre où l'on brûle, pendant l'obscurité, un mélange d'alcool et de sel (18)), et parcourt ses périodes, malgré tous les moyens connus (19). On a dit qu'une fièvre aussi redoutable ne différait de la première que par une plus grande intensité (20). Mais rien n'est plus faux, puisqu'il existe une fièvre jaune franche beaucoup moins intense que la fièvre bilieuse (21), au point que les malades qui en sont atteints ne sont pas même obligés de garder le lit (22). Il est donc nécessaire d'établir une différence réelle entre la fièvre bilieuse et la fièvre jaune (23).

(Journal général de médecine, vol. LXXI, p. 204), etc.

(16) « Nel settembre del anno prossimo passato, mentre io visitava vicino alla pescheria un malato di febbre acuta e colorito di giallo itterico, la quale progredì sino al 21 giorno di malattia e guarì col metodo antiflogistico; e mentre nello stesso tempo unitamente ad altri professori, assistava un infermo nella strada della Libreria, esso pure affetto da febbre acuta e tinto di giallo, la quale andò fino al 39 giorno in cui morì, un altro medico visitava in Barcelonetta un malato di febbre biliosa di un carattere pernicioso, e di un tipo alquanto intermittente, accompagnata da itterizia con un colore decisissimo: la malattia progredì con qualche segno d'infiammazione di fegato, ed il malato morì con sintomi adinamici: così risulta dalla relazione registrata negli atti letterari di questa reale Academia medico-pratica. Si parlava con molto interresse e premura di questo infermo, per abitare il medesimo in quel quartiere, in cui sulle barche del porto aveva incominciata l'epidemia nel 1821. Il medico presentò all' Academia, in una pubblica seduta la camicia di quel malato quasi totalmente tinta di giallo: dissi all' istante, che appunto per essere la camicia gialla, l'ammalato non aveva la febbre di tal nome, giacchè gl' infermi di febbre gialla non tingevano col loro sudoré i panni di quel colore, come avevamo avuto occasione di osservare nel 1821. Il malato prese la china, e morì molto più al di là del primo settenario. » (Bahi, Discorso, l. c., p. 119.)

(17) « Il vomito nero e il trasudamento sanguigno dalle gengive, dalla lingua, dai punti lacrimali, dagli orecchi, dai pori cutanei della fronte, sono proprii di lei e differiscono sommamente dalle epistassi ,dalle emorragie intestinali e dai vomiti biliosi che s'incontrano nelle altre febbri. » (Palloni, Memoria, p. 64.)

(18) « The countenance of any person with a florid complexion during the burning of spirit of wine and salt in a dark room. » (Pym, l. c.)

(19) « Percorre tre stadj distinti e periodici, come gli altri contagi. » (Palloni, Memoria, p. 64.)

(20) « Risulta quindi confermata ulteriormente l'analogia o l'identità (salvo il differente grado) delle febbri biliose colla gialla americana. » (Tommasini, l. c., p. 87.) Schweigger-Seidel (l. c.) adopte la même opinion.

(21) Histoire médicale, etc., p. 361, chapitre I, première variété de la fièvre jaune; exposé de la maladie avec les symptômes les plus légers.

(22) Cela n'étonnera personne, si l'on se rappelle la *peste* dite *bénigne*.

(23) « Essa ha un carattere suo proprio essenziale e costante. E per conoscerne la differenza assoluta dalle remittenti biliose, dalle intermittenti perniciose, dai tifi navali e petecchiali, e da tutte le febbri atassiche e adinamiche, non si ha che osservarla da vicino una sola volta senza il fascino della prevenzione: ed eccone il quadro dietro natura. — Dopo una delitescenza di qualque giorno o non sentita o inavvertita dall' individuo, invasione brusca, per lo più nella sera e nella notte. I giovani e robusti preferiti ai deboli, ai vecchi, alle donne, ed ai bambini. Un corso distinto in tre stadj regolari (se dia tempo a spiegarli ed a percorrerli) proprio dei contagi per la loro azione chimico-fisica, vale a dire stadio d'irritazione, stadio di assimilazione ed espulsione, stadio di miglioramento o di dissoluzione. Nell' ingresso, febbre con freddo, dolore acutissimo di

4. *Distinction d'avec la peste.* — Depuis long-temps on a observé qu'il y a entre la fièvre jaune et la peste (24) une analogie assez marquée (25). Mais il existe

---

testa, ai lombi, ed alle estremità ; sete ardentissima, cardialgia, smania universale e vomiti mucosi. Alla fine del terzo giorno, diminuzione e spesso cessazione momentanea di febbre e degli altri sintomi ; ed allora comparsa non d'itterizia semplice (come in alcune febbri tifiche o perniciose non di rado s'incontra), ma di una eruzione o suffusione giallo-rossastra alla cute, prima nella faccia e nel collo, poi nel petto e nel rimanente del corpo : indi o corso più benigno, o sopravvegnenza di sintomi di dissoluzione ; stitichezza di ventre, vomito nero di materie acri, simile alla feccia del caffè ; dolori al fegato ed all' epigastrio; abbassamento progressivo dei polsi, emorragie nasali, e intestinali, e non di rado trasudamento sanguigno dalle gengive, dalle caruncule lacrimali, e dai pori cutanei della fronte (lo che esclamar fece all' Euripide toscano, Gio.—Battista Niccolini : La Pietà, Cantica scritta in quella funesta circostanza (v. Antologia di Firenze, n° XXVII) — :

..... Ahin'esce stento
In un col sangue l'ultima parola ;

lingua solcata di strisce nerastre ; occhi giallo-sanguigni spaventevoli ; dilatazione di pupille, e qualche volta cecità ; orine fuliginose e scarse ; voce lamentevole ; fisonomia di scoraggimento e di terrore ; raramente delirio ; polsi sfuggevoli al tatto ; tremore di tutto il corpo ; l'aria della espirazione fredda ; fetore cadaverico ; convulsioni ; sudori freddi e morte. Emula della peste io la vidi uccider non pochi in venti-quattro e quarantott' ore ; i più in tre e cinque giorni, confondendosi tutti gli stadj e spiegando una somma violenza. Al di là di quest' epoca faceva il male il suo corso regolare e periodico o per la morte o per la guarigione. — Con questo treno di sintomi essa cominciò, proseguì, e terminò : e dal principio alla fine non differì che nella degradazione della forza e della mortalità. Regnò contemporaneamente il vajuolo, ma non alcun altro genere di febbri. L'anatomia patologica offrì tutti quei segni e conseguenze che si riscontrano nei morti di contagio, vale a dire gli effetti di un veleno che mina alla distruzione del principio vitale, e della inutile reazione di questo contro di quello. Perciò si videro le tracce gangrenose in quasi tutti gl' interni visceri, ma specialmente nel sistema gastrico ed epatico ; un sangue atro e disciolto, ed una fibra che passava in momenti allo sfacelo. Veruna notabile lesione nel cervello e nel cerveletto, e solo maggior mollezza nel loro tessuto : niuno straordinario ingorgo nei vasi del cerebro e delle meningi : una sierosità sanguinolenta nella cavità vertebrale. Queste ultime circostanze, da molti rimarcate in tal malattia, parmi che costituiscano una differenza della febbre gialla da tutte le altre febbri tifiche e maligne. » (Palloni, Mem., p. 37 seq.) — Cfr. Clark, l. c. — Walsh, Account of a malignant fever at Quebec in 1805. (Med. Journ., t. XV.) — Matth. Brown, Med. topography of the country Mohawk. (Amer. recorder, t. IV, p. 175.) Matthæi, op. c.. Th. 1, p. 453, où il répond à cette question : — « Ist es (das gelbe Fieber) eine eigenthümliche, specifische Krankheit, oder nur ein stærkerer Grad des in den heissen Climaten einheimischen intermittirenden und remittirenden gallichten Fiebers ? »

(24) « On doit remarquer, dans l'intérêt de la science, et pour servir à l'histoire de la maladie, qu'en ce moment (1825), pour la première fois, la fièvre jaune des Antilles et la peste d'Egypte ont surgi ensemble sur un même point, après avoir traversé, l'une l'océan Atlantique, et l'autre la Méditerranée, et que toutes deux, par une réunion dont les annales du monde n'avaient pas encore d'exemple, se trouvent soumises à la fois dans l'un de nos ports (Marseille) à l'empire des mesures sages et prudentes qui ne tarderont pas à en étouffer le germe. » (Bulletin des sciences médicales, 1825. Août, p. 357.)

(25) « La peste noire de 1374, où il y avait des vomissements continuels, des hémorrhagies nasales, orales, etc, des déjections alvines noires, jaunes, ou cendrées, et la peste bilieuse du docteur Paré, qui s'accompagnait de vomissements de bile verdâtre, de cardialgie, de couleur jaunâtre des yeux, rarement de bubons, fréquemment de charbons, et parfois d'une mollesse extraordinaire, d'une teinte jaunâtre et cadavérique de la peau, ne devraient-elles pas être regardées comme intermédiaires entre la peste du Levant et la fièvre jaune ? Ne trouverait-on pas encore un mélange de symptômes de l'une et de l'autre dans la fièvre putride-maligne décrite par Kirby, et notamment dans la peste qui régna à Lisbonne en 1723, et qui avait pour symp-

aussi des différences (25), parmi lesquelles les bubons, les anthrax et les charbons, uniquement propres à la peste orientale, tiennent le premier rang. On pourrait aussi regarder comme un moyen de diagnostic différenciel cette blancheur particulière de la langue, ordinaire dans la peste (27), et qui, je crois, n'a jamais été observée dans la fièvre jaune.

5. *Distinction d'avec le typhus.*—Nous avons dit que le typhus des vaisseaux avait été pris pour la fièvre jaune (28). Une semblable erreur est à craindre, lorsque le typhus est accompagné de la coloration en jaune des yeux et de la peau (29). On pourrait croire qu'une méprise de ce genre a fort peu d'importance, puisque la fièvre jaune est regardée comme une espèce de typhus (*typhus ictérique, typhus des tropiques*); mais il est loin d'en être ainsi! En effet, que penserait un magistrat d'un médecin qui, chargé de déterminer la nature d'une fièvre maligne quelconque, prendrait la fièvre jaune pour le typhus ou réciproquement? Pour la distinction de ces deux maladies on peut établir: que, dans le typhus la durée de la maladie est plus longue, la stupeur plus prononcée, le délire plus fréquent, les pétéchies plus constantes, leur éruption plus prompte, la couleur jaune se rapprochant davantage de celle de l'ictère (30); et, quant à la nécroscopie, que l'encéphale présente des altérations morbides plus considérables; que dans la fièvre jaune, au contraire, les douleurs de la tête, des lombes, et surtout des articulations, sont plus violentes; que le vomissement, les hémorrhagies, les difficultés d'uriner, la couleur safranée de la peau, s'observent plus constamment, et que, pour ce qui est de l'autopsie cadavérique, les phénomènes pathologiques sont surtout apparents dans la moelle vertébrale: mais comme ces caractères, quand il ne s'agit que d'un petit nombre de malades ou de cadavres, pourraient ne pas se rencontrer, nous aimons mieux indiquer que *le diagnostic se tire principalement de l'examen de l'origine du mal.* Nous laissons à d'autres le soin d'examiner s'il est vrai que le typhus d'Europe se montre très-rarement dans l'Inde occidentale (31) et n'y est apporté que par les vaisseaux européens (32); pour nous, nous adoptons l'opinion de ceux qui pensent que la véritable fièvre jaune ne se développe jamais spontanément en Europe (33), et

---

tôme propre et particulier des *vomissements noirs,* ainsi que dans celle de Marseille en 1720, qui très-souvent se montra accompagnée de légères épistaxis? V. Journal de méd., t. LXI. p. 552. — S. R. de méd., 1780, 1781. II., p. 215. — Pugnet, l. c., p. 126-128. » (Balme, l. c., p. 35, not. 4.) Cfr. aussi Townsend, Diagnosis of plague and yellow-fever (Francis and Beck, New-York med. and phys. Journal 1823. March.). Robert, Guide sanitaire, etc.

(26) Townsend (l. c.) en a établi un grand nombre que je ne saurais pourtant admettre.

(27) P. I, vol. II, sect. I, chap. I, § III, n° 1 (19).

(28) § XII, n° 3 (29).

(29) « This color of the skin is not quite unknown in fevers in other parts of the world, even in cool or temperate climates. I have met with it in London, both in my hospital and private practice, several instances of it have occurred in the typhous fever which lately prevailed in Edinburgh. Dr. Cleghorn met with a few examples of it in the endemick of Minorca. But it is only in the West-Indies that it is met with as a general and characteristic symptom of the endemic and epidemic fevers of the country. In this sense it is unknown even in all other intertropical regions. » (Blane. l. c., p. 133.)

(30) Chap. I, § II, n° 3 (35).

(31) « The fevers proceeding from long confined human effluvia, seldom originate in the West-Indies; for the heat of the atmosphere is such, that it is not necessary to exclude the fresh air, as in Europe, and other temperate climates. » (Blane, l. c., p. 138.) J'ai déjà dit (chap. I, § I, n° 5, not. 28) que le typhus était passé d'Espagne en Amérique en 1565.

(32) Such fevers, therefore, have become epidemic there, only in consequence of infection occasionally generated and imported by ships under peculiar circumstances of crowding, and filth, exasperated by the lenght of the voyage, and various hardships affecting the minds, and bodies of the crews, and passengers. Examples of these casual incidents are to be found in the history of the different maritime powers, who have planted colonies in this part of the world. » (Blane, l. c.)

(33) « Voi che a malgrado tanti fatti e tanta evidenza non credete al contagio,

n'y arrive que par le moyen des navires (34).

6. *Ictère.* — De même que dans les pays sujets à la peste, les individus qui présentent des bubons vénériens sont quelquefois regardés comme suspects, de même, dans les localités où la fièvre jaune a exercé ses ravages, le simple ictère inspire des craintes. Mais, dans cette dernière maladie, les yeux ne tardent pas à jaunir et l'urine à se colorer, tandis qu'on n'observe rien de semblable dans la fièvre jaune (35).

7. *Variétés de la fièvre jaune.* — La peste et le typhus, bien que spécifiques, peuvent néanmoins se montrer avec des caractères différents, suivant les circonstances qui accompagnent leur développement : or, il en est ainsi de la fièvre jaune. Telle variété de cette maladie paraît moins dépendre du climat (36) que d'une

---

e gratuitamente asserite che la febbre gialla può svilupparsi anche fra noi in una data località per cause insite e naturali, che non vedete in essa che una malattia endemica e di ordinaria infezione d'aria, e pubblicate che i bastimenti ov' essa esista, messi a libera pratica, non possono communicarla nè per mezzo degli uomini, nè delle merci, permettetemi che francamente io ve'l neghi, e vi sfidi a provarlo con fatti autentici e positivi. Vi avverto però esser necessario che da voi si dichiari se la febbre tropica è identica a quella di Cadice, di Barcellona e di Livorno. Negandolo, ne determiniate la differenza; affermandolo, dimostriate che mai essa non ci fù colà importata, e che esistono in Gibilterra, in Lisbona, in Cadice, in Barcellona ed in Livorno le condizioni medesime che la fanno nascere fra i tropici. Vi prevengo che troverete dovunque un' infinità di paesi ove s'incontrano e fogne esalanti dei fetidi gas, e cimiterj, e centri di putrefazione, e strade mal propriè, anguste e poco ventilate, e in queste appunto la porzione più miserabile del popolo ammassata, e negli ultimi mesi estivi una temperatura umida e calda (cause locali d'infezione d'aria da cui voi fate derivare la febbre gialla): ma converrà che rendiate una chiara e persuadente ragione del come e perchè di tanti paesi alla medesima temperatura, nello stesso livello e vicinanza al mare, nelle medesime ed anco peggiori condizioni, in pochissimi soltanto le stesse cause diano origine, e fortunatamente assai di rado, ad un morbo da voi creduto non contagioso, che miete la vita d'intiere popolazioni. Vi avverto in fine che i fatti e le ragioni che voi addurrete appartengano esclusivamente alla vera febbre gialla, e non a verun' altra specie di malattie endemiche o epidemiche. » (Palloni, Memoria, p. 55 seq.) — « Risulta adunque che la febbre gialla non si osserva indigena in questo paese (Spagna). Nè tal si vide mai nell' epidemia dell' esercito del Rossiglione, e della Catalogna quando avevamo più di ventitremila soldati malati negli spedali di campagna e moltissimi abitanti attaccati dal tifo... nè malato di febbre gialla fu veduto neppure fra le molte migliaja d'infermi, che avevamo nella guerra dell' independenza.... » (Bahi, Discorso, l. c., p. 111.)

(34) « Has this malignant epidemic ever arisen, except in sea-port towns? No. » (Blane, l. c., p. 185.)

(35) « Nella corrente estate entrò nello spedale militare di questa piazza un infermo del presidio della citadella, con segni apparenti di gastricismo e con giallo colore della cute, che divenne più fosco nei successivi tre giorni, onde il medico che lo visitava mi fece participare questa circostanza. Prima ancora di vedere il malato non esitai un momento, come mi espressi al medico di guardia, a dire che si sarebbe trovato quegli affetto da itterizia; e tosto che lo vidi mi confermai nel mio giudizio; lo trovai, cioè, con esaltamento di forze, e con segni evidenti di gastricismo, con giallezza la più decisa degli occhi e della pelle, propriamente itterica, con orine che tingevano i lenzuoli del suddetto colore, lo chè non si osservò nei nostri malati di febbre gialla di 1821, mancando inoltre il sintoma caratteristico dell' injezione sanguinolenta, o rossogialla della congiuntiva, preludio, o segno, a mio avviso, di un' eguale injezione negli altri vasi capillari dell' organismo, segnatamente della cute e del canale gastro-enterico, o della sua tunica muccosa. » (Bahi, l. c., p. 117.)

(36) « Ressemblance exacte dans les causes de la maladie de la Catalogne et des Antilles, même correspondance dans les époques de l'invasion et de la cessation des épidémies, tant en Europe que dans les états de l'Union. Dans les deux mondes, début presque sans état d'incubation. Même division en trois périodes, même durée de la fièvre, même type, même terminaison, même pronostic. Point de moyens de guérison connus et

différence dans le génie épidémique. Quoi qu'il en soit, les diverses phlogoses qui accompagnent la fièvre jaune, surtout celles de l'estomac et des intestins, réclament toute notre attention. Les ecchymoses que l'on observe à la surface des viscères en ont souvent sans doute imposé pour un état inflammatoire et gangréneux ; mais il est à croire qu'il n'en a pas toujours été ainsi. Serait-il étonnant, au reste, que la fièvre jaune affectât le tube intestinal de la même manière que la scarlatine affecte la gorge, la rougeole les bronches, etc. ?

§ XIV. *Pronostic.*

1. *Gravité de la maladie.* — Quoique la fièvre jaune se montre quelquefois légère et bénigne (1), on peut dire pourtant qu'en général elle est, sinon plus, du moins aussi funeste que la peste elle-même (2). C'est ce qui résulte du sort qu'ont éprouvé les malheureux pays où ce fléau s'est montré, tels que Panama (*), Philadelphie (3), Cadix (4), Séville (5),

---

fondés sur des succès ; mêmes phénomènes dans les observations cadavériques qui peuvent être comparées. Les symptômes caractéristiques, dans les deux maladies, sont la douleur frontale, la rachialgie, les douleurs profondes dans l'épigastre et autour de l'ombilic, les éructations fréquentes et les nausées, les vomissements d'abord muqueux, quelquefois bilieux, puis sanguins, enfin brunâtres ou noirs ; la constipation, et, sur la fin, des évacuations alvines de matières noires, la suppression des urines ; les hémorrhagies passives d'un sang noir et fluide, par le nez, la bouche, l'estomac, les intestins, la vessie, rarement les poumons ; les hémorrhagies sous-cutanées et sous-épidermiques ; l'impression de terreur ou d'inquiétude, exprimée dans la physionomie, dans le langage ; les diverses nuances jaunâtres ; le pouls vif dans sa première période, rendu presque à son état normal dans la deuxième, disparaissant peu à peu dans la troisième ; la chaleur assez forte dans le premier état, modérée dans le second, s'éteignant dans le troisième ; les traces d'inflammation dans le tube digestif ; les matières qui y sont contenues ; les épanchements de sang dans les diverses cavités ; la mort brusque aux mêmes époques, et arrivant souvent lorsqu'on s'en doute le moins. » (Hist. méd., p. 553. seq.) Cfr. Matthæi, op. c., Th. 1, p. 411 seq., où, d'après une comparaison exacte des symptômes et des autopsies, il répond par *l'affirmative* à la question suivante : « Ist das gelbe Fieber in den nord-amerikanischen Freystaaten und im südlichen Europa, ganz dem tropischen gelben Fieber æhnlich? »

(1) « La fièvre jaune n'est pas non plus également dangereuse dans tous les individus. Pouppé-Desportes avait déjà admis une fièvre jaune *bénigne*, et quoiqu'il ait eu peu d'imitateurs, son opinion n'en paraît pas moins fondée. » (Kéraudren, l. c., p. 28.)

(2) « En effet, dans son maximum d'intensité, la fièvre jaune des Antilles surpasse le typhus et la peste par la rapidité de sa marche, et par la certitude de ses coups meurtriers, qui jusqu'à présent rendent inutiles tous les efforts de la science. » (Moreau de Jonnès, Monographie, etc., p. 213.)

(*) « Si l'on en croit Herréra (l. c., lib. III, chap. IV), avant qu'on eût achevé la conquête du Pérou, il périt à Panama plus de 40,000 Européens, et il en fut ainsi à la ville de Nombre-de-Dios. » (Moreau de Jonnès, Monographie, etc., p. 22.)

(3) « Dans l'automne de 1798 et 1799, la terreur était encore la même parmi les habitants de Philadelphie qu'en 1793. Le drapeau jaune était arboré sur les maisons où il y avait des malades, les magasins étaient fermés, toutes les affaires commerciales suspendues, les rues absolument désertes, et le gouvernement avait établi son siége à Trenton, dans le New-Jersey, à trente milles de Philadelphie. » (Valentin, l. c., p. 32.)

(4) « En Cadiz, de 71,499, de que, segun el padron del agno de 1786, se componia este vecindario ; y suponiendo salièron 14,000 personas, quedaron 57,499, de las que resulta enfermaron 48,520, curaron 40,776, murièron segun este padron 7,387, existentes achacosas 357. » (Arejula, l. c., p. 434.)

(5) « Resulta que en Sevilla de 80,568 personas que encerraba la ciudad y arrabeles enfermaron 76,488, sanaron 61,718, murièron 14,685, existentes achacosas 85. » (Idem, ibidem.)

Barcelone (6), Barcelonette (7), Palma (8), etc.

2. *Raison de la mortalité.* — La fièvre jaune sévit avec plus de violence (si

(6) « ....En entrant à Barcelone, nous trouvâmes les rues désertes et silencieuses. Ce silence sinistre n'était interrompu, pendant la nuit, que par les pas des médecins qui couraient chez les malades, et le retentissement des marteaux qui clouaient les cercueils, ou bien par le son de la cloche qui précédait le saint viatique, par les prières que murmurait le prêtre et le bruit du tambour qui, d'instant à instant, l'annonçait aux fidèles. C'est donc une masse d'environ soixante-dix mille personnes qui a servi d'aliment à la fièvre jaune, et, quelque difficile qu'il soit d'arriver à la vérité dans des calamités de cette nature, où les quantités sont falsifiées, diminuées, exagérées de mille façons différentes, on croit, d'après des calculs probables, que dans ce nombre, dix-huit à vingt mille ont été moissonnées par l'épidémie. L'épidémie a embrassé une durée d'environ cent et quelques jours, depuis la dernière semaine du mois d'août, jusqu'à la seconde semaine de décembre ; car tels sont à peu près les deux termes qui en ont marqué sensiblement le commencement et la fin. Pendant cette longue période, la mortalité journalière s'éleva par degrés à un maximum effrayant. La porte de Don Carlos, la porte Neuve, celle de l'Ange et de Saint-Antoine, ces quatre portes de Barcelone et de Barcelonette ont vu sortir en vingt-quatre heures jusqu'à quatre cent cinquante et cinq cents cadavres. Nous avons de ces sorties une liste quadruple qui donne un total de trois cent quatre-vingt-deux morts, pour le 7 octobre, l'avant-veille de notre arrivée, époque où le mal était encore dans son accroissement, et un total de quatre mille six cent trente-trois morts, en vingt-deux jours seulement, du 17 septembre au 7 octobre suivant.... Du reste, en se répandant de maison en maison, de rue en rue, de quartier en quartier, la fièvre n'épargnait ni âge, ni sexe, ni tempérament, ni condition. Elle a pris, elle a entassé partout des victimes avec les différences que nous ferons connaître par la suite. » (Hist. méd., p. 25.)

(7) « Mais que dirons-nous de Barcelonette ? Sur les sept cents maisons que renferme cette petite ville, il n'y en a pas eu vingt d'épargnées ; et sur ce nombre, dix sont habitées par des hommes qui, à d'autres époques, ont eu la fièvre jaune à Cadix, ou dans les colonies. La seule peut-être que le mal ait réellement respectée, c'est celle d'un marchand de sparterie : elle est située près de l'église de Saint-Michel, presque au centre du foyer maladif. Dans tout le reste, quels ravages ! quels désastres ! quelle rapidité de propagation ! quelle promptitude dans les chutes des malades et des mourants ! quel horrible entassement de funérailles ! combien de familles moissonnées, et pour ainsi dire d'un seul coup ! combien dont il ne reste que des orphelins que nourrit la charité publique, et à qui maintenant des chèvres tiennent lieu de mères ! Plus ces familles ont été nombreuses, plus elles ont été cruellement mutilées. Les soins qui devaient éteindre la maladie en rallumaient l'activité, en aigrissaient le venin : c'était une flèche empoisonnée qui frappait à mort, et qui devenait, en frappant, plus acérée et plus rapide. Parmi tant d'infortunes particulières, que serviraient un ou deux exemples ? » (Ibid., p. 37 seq.) On peut appliquer à chaque maison en particulier ce qui a eu lieu pour la ville entière. « Tout ce qui avait mis le pied dans cette maison (de M. Torret), médecins, infirmiers, prêtres, tout était mort également. On ne trouvait personne pour mettre en bière le quatorzième cadavre.... Dans la famille Jayme d'Onuphre de la Paille, rue Jaume-Giralt, un milicien à cheval, fils de la maison, tombe un soir malade et meurt en vingt heures. Le jour de sa mort, conséquemment le lendemain de l'invasion, à dix heures et demie du matin, son père, sa sœur, un jeune frère, sont saisis ; plus tard, dans la soirée, un autre frère plus âgé, également milicien, tombe à son tour, et tous meurent avec cette circonstance effrayante, que le père n'a été que deux heures malade ; à midi et demi il avait expiré ; les autres ont péri en trois jours. Cinq ou six jours après la mort de son mari et de ses quatre enfants, la mère a été prise et n'a survécu que quatre jours. Son désespoir était si grand qu'elle ne voulait rien tenter pour sa guérison. Trois serviteurs de cette malheureuse famille ont été enterrés avec leurs maîtres. Un jeune fiancé de la fille qui les avait soignés fut enveloppé dans la catastrophe, et ce n'est pas là le seul exemple d'une famille anéantie tout entière. » (Ibid., p. 91.)

(8) « Ce fléau cruel a duré trois mois et vingt-huit jours; il ne s'est terminé que le 17 décembre 1821. Quelque difficile qu'il soit, dans de si grandes calamités, de faire d'exacts recensements,

on en excepte les femmes enceintes (9)) sur les individus du sexe masculin (10), sur les adultes (11), sur les sujets forts et pléthoriques (12), sur les personnes qui habitent les villes (13) et les maisons particulières peu spacieuses (14); sur celles qui sont en proie aux affections morales (15), qui mènent une vie déréglée (*), et qui sont épuisées par les plaisirs vénériens; enfin, pendant une saison chaude (16) et humide (17).

---

on croit savoir que, sur une population réduite, comme on l'a vu, par l'émigration, à douze mille habitants, le nombre des malades a été de sept mille quatre cents, et celui des morts de cinq mille trois cent quarante-un; d'où il résulte que, sur sept malades, cinq à six auraient succombé. » (Ibid., p. 70.)

(9) « Peligraron las mas de las que pariéron o abortaron miéntras reyno la epidemia, y por precision muriéron comparativamente mas de estas. » (Arejula, l. c., p. 182.) — «Les femmes qui, étant enceintes, ont contracté la fièvre jaune, ont fait de fausses couches: les suites de cet accident étaient une espèce de *collapsus* général, qui déterminait brusquement la mort. » (Hist. méd., p. 423.)

(10) « Las senoras mugeres se han libertado mucho mas facilmente que los hombres. » (Arejula, l. c.) — « .... Les personnes du sexe masculin mouraient en plus grand nombre et avec plus de promptitude. » (Hist. méd., p. 454.) — Cartwright, l. c., p. 403.

(11) « Entre los jovenes de diez a doce anos de edad murio mucho mayor numero de hembros (proporcionalmente a las otras edades) que de muchachos. » (Arejula, l. c., p. 182.) — « Dans l'ordre de la mortalité, voici ce qu'on observe: d'abord les adultes, chez lesquels la fièvre jaune est beaucoup plus meurtrière et plus rapidement mortelle; viennent ensuite les enfants et les vieillards: chez ceux-ci la marche était plus lente, plus incertaine, à moins que la maladie n'eût pris une forme apoplectique. » (Hist. méd., p. 454.)

(12) « He observado generalmente que ha exercido su mayor rigor esta calentura en los pubertados y adultos mas robustos, en los muy cubiertos de vello, y de color obscuro o prieto. » (Arejula, l. c., p. 183.) — « Parmi les constitutions robustes et sanguines, on compte plus de victimes que parmi les sujets maigres, faibles et cacochymes. » (Hist. méd., p. 455.)

(13) « Il est permis d'assurer que les habitants des campagnes couraient moins de risque étant malades que ceux qui se faisaient traiter en ville. » (Hist. méd., p. 455.)

(14) « In Livorno mentre nelle ristrette case dentro alla città perivano gli ottanta e novanta per cento degli attaccati (quasi per altro abbandonati a loro stessi) negli spedali ove, per mio consiglio, aereazione continua, divisione degli ammalati, frequenti fumigazioni di Guyton-Morveau, ed amministrazione interna degli ossidi mercuriali, di acido nitrico, e di cloro (oltre i necessarj lassativi oleosi, e qualche leggiera emissione di sangue nei primi momenti, e nei casi di una troppo violenta reazione) furono posti in uso, se ne salvarono più dei due terzi. » (Palloni, Memoria, p. 17.) — «Les personnes renfermées dans des chambres étroites et dans des alcoves où l'air était emprisonné couraient bien plus de risque que les malades qui se trouvaient dans les salles spacieuses et constamment ventilées des hôpitaux et des lazarets.» (Hist. méd., p. 455.)

(15) «En los muy pusilanimes y sobrecogidos de miedo era nuestra calentura quando les acometia las mas veces mortal. » (Arejula, l. c.) — « ... Il y avait à Barcelone beaucoup de Piémontais et de Napolitains réfugiés, et nous pouvons affirmer que le fléau a exercé parmi eux les plus grands ravages; mais il faut tenir compte des peines et des tourments inséparables de l'exil, ainsi que des privations auxquelles la plupart étaient condamnés. Peut-être aussi ne devons-nous pas oublier les excès auxquels l'oisiveté et l'ennui les entraînaient.» (Hist. méd., p. 456.)

(*) Cartwright, l. c., p. 402.

(16) «Los achacosos, sigilados del mal venereo, y los que abusaban mucho de las Venus, casi todos pereciéron: me cercioré por tanto, que fué una epoca infeliz para los recien casados y jovenes aficionados y entregados al bello sexô. » (Arejula, l. c., p. 183.) — « Der Verfasser des bevorstehenden Aufsatzes versichert, dass in Philadelphia.... auch alle œffentlichen Mædchen am meisten von der Krankheil gelitten haben. » (Sprengel, l. c., p. 124.)

(17) Oldendorp prétend que la fièvre jaune sévit avec plus de violence contre les Européens qui se trouvent dans les régions des tropiques pendant le mois de septembre et d'octobre, qu'en toute autre saison de l'année. (Geschichte der Mission, etc., p. 233.) — « La fièvre jaune exerçait de grands ravages dans la Caro-

3. *Crise.* — Quoiqu'en général on observe à peine des crises dans la fièvre jaune (18), il existe cependant à cet égard quelques exceptions (19) (à moins qu'elles ne soient dues aux erreurs de diagnostic ordinaires), qu'il ne faut pas négliger (20). Ainsi, il est question, dans les auteurs, de crises par les hémorrhagies, la salivation, les vomissements, la diarrhée et des gangrènes partielles (21); de même que par les sueurs et les urines (22), l'ictère (23), l'exanthème miliaire (24). Ces divers symptômes, quand bien même on ne pourrait leur donner le nom de critiques, n'en ont pas moins eu quelquefois un heureux résultat (25). Les rémis-

---

line méridionale. Le 21 septembre, le thermomètre de Fahrenheit étant descendue à 58 degrés, à la visite que je fis à mes malades, je les trouvai tous beaucoup mieux; et le froid ayant continué, il ne mourut plus personne, et dans toute la province, la maladie n'attaqua plus que deux ou trois individus. » (Moultrie, Traité de la fièvre jaune, traduit par Aulagnier, p. 5.) A Cadix, en 1800, parmi les malades atteints de fièvre jaune, il en est mort 1,628 pendant le mois d'août, 5,645 en septembre, 2,291 en octobre, et 415 en novembre. (Arejula, l. c., p. 437.)

(18) « Schon Lining versichert, fast niemals kritische Erscheinungen in dieser Krankheit wahrgenommen zu haben, welches auch Schotte darin bestættigt, dass er betheuert, er sey nie im Stande gewesen, eine gründliche Kur der Krankheit zu bewirken, sondern die Kranken seyen allezeit mit dem vierten oder fünften Tage gestorben. » (Sprengel, l. c., p. 124.) — « La maladie d'Europe et celle d'Amérique n'ont jamais été soumises à des mouvements critiques, réguliers et favorables. » (Hist. méd., p. 534.)

(19) Devèze, l. c., p. 46.

(20) « Cette variabilité dans les terminaisons de la maladie est d'autant plus importante à connaître qu'elle doit souvent guider le médecin dans le traitement qu'il doit prescrire. Quand il saura, dans une épidémie, que telle crise est plus favorable, il cherchera à la seconder; il s'opposera au contraire à telle autre que l'observation lui aura démontrée être fâcheuse, se souvenant cependant qu'il n'y a rien d'absolu dans ces cas, et que le plus sûr est d'arrêter d'abord la maladie, quand il y a le moindre doute sur les desseins de la nature. » (Idem, l. c., p. 47.)

(21) « Les épidémies de 1793 et 1797 me présentèrent des crises par diverses hémorrhagies, par la salivation, par les vomissements, par les selles et les gangrènes partielles; celles par les hémorrhagies et par les selles furent les plus fréquentes. » (Id., l. c., p. 46.)

(22) Berthe, l. c.

(23) « A yellow fusion may be either critical, or symptomatical. Critical, as Towne supposes, but it must be when there is a tranquil cessation, without languor, of all the other symptoms, with warm perspiration. » (Moseley, l. c., p. 452.) — Bisset (l. c., p. 31), Mackittrick (l. c., p. 133), Moultrie (l. c., p. 179), assurent au contraire que cette perspiration accompagne souvent la fièvre jaune, sans apporter aucune espèce de soulagement.

(24) « ...La erupcion cutanea, conocida vulgarmente con el nombre de sarpullido, y parecida mucho al exantema miliar, era un signo positivo de la buena terminacion de nuestra fiebre. » (Arejula, l. c., p. 183.)

(25) « Nicht selten schienen die Durchfælle wohlthætig zu seyn; denn sie hoben die Angst, wenn sie gleich schwarz waren, und erleichterten den Kranken ungemein. (Lind, p. 245.) Ja selbst in der bœsartigen Epidemie, welche Schotte beobachtete (l. c., p. 73), schienen doch die Bauchflüsse etwas Entscheidung mit sich zu führen. Allein es ist nothwendig, dass die Gelbsucht allzeit erst auf eine solche Diarrhœe folge: denn folgt die Diarrhœe auf die Gelbsucht so wird durch die erstere nichts entschieden. (Moultrie, p. 179.) » (Sprengel, l. c., p. 127.) On lit (Hist. méd., p. 465), au sujet de la fièvre jaune qui a régné à Barcelone en 1821: « L'issue promet d'autant plus d'être favorable, que les douleurs des régions épigastrique et ombilicale sont moins considérables. On doit porter le même jugement lorsqu'il survient une diarrhée modérée, avec des matières qui ne sont séreuses, ni sanguinolentes, mais bien plutôt jaunâtres. Il en est ainsi des déjections abondantes, spontanées, épaisses et d'une bonne couleur. Il est heureux que des urines jaunes coulent abondamment, sans interruption et sans retard. Le sédiment du septième jour a paru de bon augure chez M. Jouari!..... On sauve les malades chez lesquels une sueur abondante et uniforme se déploie dès le premier jour, et continue long-temps. De tous les signes, c'est le plus heureux..... La jaunisse partielle vaut mieux que la jaunisse générale. »

sions, long-temps prolongées, ont été d'un bon augure (26).

4. *Signes funestes.* — Les plus mauvais signes (car tous peuvent être appelés *mauvais* dans une maladie de cette gravité (27)) sont les suivants : ecchymoses et pétéchies (28), prompte apparition de l'ictère (29), rougeur intense et stupeur des yeux (30), couleur orangée de la langue (31), vomissements tardifs (32), symptômes d'affaiblissement du système nerveux (33), extinction de la chaleur animale et du pouls (34), hémorrhagies (35) et suppression de l'urine (36).

5. *Mort.* — La mort, que précède souvent une rémission des symptômes (37), a lieu en général vers le cinquième jour (38).

---

(26) Bisset, l. c., p. 24.

(27) « Il est difficile de trouver dans le pronostic des différences bien tranchées. Lors des grandes épidémies, de celles qui, comme à Saint-Domingue et à Barcelone, exercent leurs ravages avec une férocité peu ordinaire, le pronostic, considéré sous des rapports généraux, est presque toujours fâcheux. » (Hist. méd., p. 532.)

(28) « Les ecchymoses et les pétéchies sont, dans les deux mondes, du plus mauvais augure; les malades qui ont des ecchymoses meurent avec promptitude; ceux qui ont des pétéchies meurent aussi, mais d'une manière moins foudroyante. » (Hist. méd., p. 532.)

(29) « L'augure était défavorable si *l'ictère paraissait de bonne heure.* Cette remarque est de tous les temps, de tous les lieux ; elle est vraie en Espagne comme en Amérique, et les hommes qui ont su observer s'accordent sur ce point. » (Ibid.)

(30) « Plus la rougeur des yeux est vive, plus le danger est certain. Il est de même de l'image de la frayeur, de la stupeur, qui rend le pronostic d'autant plus fâcheux qu'elle est plus vivement dessinée. Aucune épidémie ne diffère à cet égard. » (Ibid.)

(31) « He mirado siempre peligroso el que acometiera la calentura con rigor ó frio muy fuerte, y mas si le acompagnaba mucha rubicundez en los ojos, grande dolor de cintura, y la sequedad de la lengua con una lista obscura en su medio, o muchas de color naranjado. » (Arejula, l. c., p. 184.)

(32) « El vomito obscuro quanto mas a los principios de la calentura aparecia era tanto peor ; mas para pronosticar con acierto, era menester hacer atencion al pulso y fuerzas del epidemiado. » (Arejula, l. c., p. 183.)

(33) « Tout ce qui annonçait que les centres nerveux avaient reçu de profondes atteintes faisait mal augurer dans les deux épidémies : ainsi, le délire, les douleurs vives de tête, d'estomac, des lombes, des extrémités ; les cris involontaires, l'anxiété, la stupeur, le hoquet, la position constante sur le dos, avec les membres jetés çà et là, les modes divers de convulsions, forment autant de symptômes très-fâcheux, et dont quelques uns, considérés isolément, indiquent une mort certaine. Les accidents nerveux étaient ce qu'il y avait de plus redoutable à Saint-Domingue ; c'était aussi sous leur influence qu'on voyait les malades brusquement enlevés à Barcelone, lors même que l'on commençait à se bercer de quelque lueur d'espérance. » (Hist. méd., p. 533.) — « El trastorno de las potencias intelectuales siempre fué mortal, a ménos que non se hubiese reducido aquel a un delirio ligero. El delirio con inquietud y movimientos involuntarios del globo del ojo siempre fué mortal. Todo el que se negaba absolutamente a tomar la medicina y alimento moria. » (Arejula, l. c., p. 189.)

(34) « L'extinction de la chaleur est, dans toutes les épidémies, du plus fâcheux augure. Il en est de même d'un pouls petit, déprimé, et s'éteignant peu à peu. » (Hist. méd., p. 533.) L'absence de fièvre présageait l'issue funeste de la maladie, chez Cartwright (l. c., p. 396.)

(35) « El arroyo de sangre por el ano, boca, narices, oidos y ojos denoto siempre peligro in los pacientes. » (Arejula, l. c., p. 185.) — « Quant aux hémorrhagies, elles doivent être considérées, dans toutes les fièvres jaunes, comme des symptômes funestes. » (Hist. méd., p. 534.)

(36) « De tout temps on a considéré la suppression d'urine comme un symptôme mortel. » (Ibid.) Arejula dit cependant (l. c., p. 187) : « La retencion de orina era un sintoma malo, aunque no siempre mortal. »

(37) « ... Era muy comun el creer que un enfermo se hallaba libre, y moria de alli a pocas horas. » (Arejula, l. c., p. 178.)

(38) « La durée moyenne du typhus ictérode, lorsqu'il se termine par la mort, paraît, à quelque chose près, la même dans toutes les épidémies : elle était de cinq jours à Barcelone. » (Hist. méd., p. 535.)

§ XV. *Traitement.*

1. *En général.* — Dans une maladie qui résiste presque constamment à tous les moyens de l'art connus jusqu'ici (1), et qui parcourt invariablement ses périodes (2), le traitement consiste surtout à écarter les complications qui entravent le libre cours du mal, à mitiger les symptômes les plus graves, et à soutenir les forces vitales prêtes à s'éteindre. C'est sous ce triple rapport que nous allons examiner les moyens thérapeutiques qui ont été employés jusqu'à présent contre cette maladie, en nous aidant des témoignages des médecins expérimentés (bien que ces témoignages ne méritent pas une confiance absolue, vu la confusion que l'on a faite de diverses maladies sous le nom de fièvre jaune). Du reste, nous recommanderons avant tout, dans le traitement de cette grave affection, la simplicité (3) et la prudence (4), afin, du moins, de ne point nuire, si l'on ne peut apporter du soulagement, et de ne pas augmenter, par des remèdes inutiles, les souffrances de malheureux qui réclament toute notre commisération.

2. *Saignée.* — Lorsque la fièvre jaune attaque des sujets robustes et pléthoriques, dès qu'elle s'accompagne d'une chaleur intense, d'une violente céphalalgie, de phlogose et d'autres symptômes inflammatoires, il faut recourir promptement à la *saignée* (5). Pour la pratiquer, on doit faire coucher le malade sur le dos (6), et le sang doit être tiré en très-grande abondance dans les

(1) « Il existe une malheureuse analogie entre la maladie de la Catalogne et celle de l'Amérique, c'est l'ignorance où nous sommes encore d'une médication efficace. Chaque praticien exalte, à la vérité, les succès de sa méthode ; mais à côté des éloges que chacun se donne, nous voyons que le nombre des morts est toujours proportionné à la gravité des symptômes. A Saint-Domingue, où nous avons vainement parcouru tout le cercle de la matière médicale, nous avons vu que rien ne bornait les progrès de la maladie. La nature ou le hasard faisait le succès. Tout est donc encore à créer dans la thérapeutique de la fièvre jaune, malgré les nombreux essais entrepris. » (Hist. méd., p. 552.) — « La plupart des remèdes employés jusqu'à présent contre la fièvre jaune ne sont pas seulement inutiles, ils sont encore dangereux ; et l'on peut en acquérir la preuve aux époques où la maladie, n'atteignant pas son plus haut degré de malignité, permet qu'on échappe assez souvent à ses effets. » (Moreau de Jonnès, Monographie, etc., p. 133.)

(2) « Quand la fièvre jaune est déclarée chez un individu, il faut qu'elle achève son cours. » (Devèze, l. c., p. 196.)

(3) Hillary, après avoir exposé sa méthode de traitement (l. c., p. 173), dit : « This method has been, and may probably, be thought by some others, too simple and easy, to conquer so violent and formidable a disease : What! only bleed once or twice, and give a little warm water, and two or three simple purges, and this simple julep, to subdue such a terrible disease ! without any fine boluses, cordial volatiles, and vesicatories ! But I must tell such persons, that the more simple the method is, if it be but judiciously and fitly adapted to the nature and cause of the disease, it is so much the better, because, contraria contrariis medentur. »

(4) « S'il est une maladie qui exige un tact exercé de la part du médecin, c'est sans contredit celle-ci. La rapidité en est telle que les moments favorables sont toujours très-fugitifs, et qu'une fois passés, ils ne reparaissent plus ; la violence en est si grande que les demi moyens deviennent inutiles, et que les moyens trop forts hâtent l'instant qui doit précipiter le malade au tombeau. Dans le traitement, le moindre oubli, la moindre erreur, sont constamment des fautes mortelles. » (Devèze, l. c., p. 289.)

(5) Pouppé-Desportes, l. c., t. I, p. 125. — Rouppe, l. c., p. 311. — Leblond, l. c., p. 111. — Cailliot, l. c., p. 391. — Guigon, l. c., p. 32. — Vincent, l. c., p. 51. — Gilbert, l. c., p. 91. — Cfr. Musgrave, qui dit (l. c., p. 135) : « The man who wishes to save his patient must act with decision, or he will fail in his object. He must bleed, but he must bleed early, from a large orifice, and till some manifest change is produced in the circulating system... »

(6) « Here we lost no time in attacking the disease with vigour and most frequently cut it short in its infancy. Venaesection from 40 to 80 oz. and in some instances to 90 oz. was immediately performed, varying according to the strength of the patient. They were generally bled in the horizontal position as deliquium

climats des tropiques (7). C'est ce qu'enseignent entre autres (8) Hillary (9), Moseley (10), Morgan Thomas (11), Devèze (12), Rochoux (13). Mais Valentin

---

was prevented thereby for a longer period, than in the sitting or erect posture.» (Belcher, l. c., p. 253.)

(7) «It is an undoubted fact the reason of which I cannot pretend to explain, that patients labouring under a disease of an inflammatory nature in a tropical climate, will bear double the depletion that they would in northern climates. » (Idem, p. 254.)

(8) Jackson, l. c., p. 268. — Mackittrick, l. c., p. 136. — Isert, l. c., p. 260.

(9) « Wherefore bleeding, in the beginning of the first stage of this fever, either to a greater or less quantity, accordingly as the following symptoms and circumstances indicate, is always absolutely necessary : and the quantity to be taken away should always be as the age and strength of the patient, the degree of the plethora, and the greater or less elastic state of his solids, the fulness of his pulse, and the violence of the fever and its symptoms. For which reasons, when I have been called in time (which is too seldom the case), I generally order 12, 14, 16, 18, or 20 ounces of blood to be taken away, on the first or second day ; but always as the above-mentioned symptoms and rules indicate and direct : and if the patient's pulse rises after the first bleeding, or if the fever continue to be still high and the pulse full (for it is never hard in this fever), I repeat the bleeding once, in the first or second day of the disease, if the above-mentioned symptoms indicate it; but bleeding a third time is seldom or never required, neither is bleeding on the third day almost ever required ; and when it is performed on that day, it ought not to be advised without great caution and judgment ; neither should a vein be opened after the third day in this fever, unless some very extraordinary symptoms and circumstances require it, which very rarely or never happen. » (L. c., p. 157 seq.)

(10) « Bleeding must then be performed, and must be repeated every six or eight hours, or whenever the exacerbations come on, while the heat, fulness of pulse, and pains continue; and if these symptoms be violent and obstinate, and do not abate during the first 36 or 48 hours of the fever, bleeding should be executed, *usque ad animi deliquium*.... Some practitioners who have not been witnesses of the good effects of bleeding, from never having taken away a sufficient quantity of blood, imagine that bleeding is not among the remedies for this disease. But this disease truly is not among those that yield to the loss of a few ounces of blood : for as Botallus observes of the pleurisy, peripneumony, and causus, « Num huic satis fuerit missio sanguinis unciarum decem aut duodecim? Non certe, sed librarum vel duarum, vel etiam trium. » (De curatione per sanguinis missionem, p. 112.) Bleeding, it is evident, must not be performed in any other stage, but this has been injudiciously done, which has given rise to the notion, that a patient will seldom bear more than two bleedings. » (L. c., p. 427-429.)

(11) « In the treatment of this disease, a great deal depends upon the early and liberal use of the lancet, copious alvine evacuations, warm bathing, blisters, mercurial frictions, etc. By this plan I found the happiest effects in cutting short its violence, or rendering it more mild and tractable. I have not observed that state of debility to follow, which has been imputed to large bleedings. Experience taught me to have recourse to this powerful remedy in most instances of the first attack. » (The London medical repository. 1817. Vol. 8, p. 208.)

(12) « La face devient rouge, les yeux brillants, la langue sèche et rouge ; la soif est ardente, le pouls fréquent, plein et dur ; les artères des tempes battent avec force ; il faut avoir recours aux saignées, mais il faut les faire petites. J'ai constamment observé que, quand on les faisait grandes, elles affaiblissaient beaucoup trop, et amenaient très-promptement les symptômes fâcheux de la seconde période ; en les faisant petits, on a la faculté de les répéter selon le besoin. » (L. c., p. 268.)

(13) « Les saignées sont sans contredit le remède sur lequel on doit le plus compter, mais elles doivent pour cela être pratiquées dès le commencement de la maladie. » (L. c., p. 375.)

(14) « Je n'ai jamais employé la saignée, quelles que fussent les indications touchant le pouls, la rougeur de la face, l'irritation et l'état inflammatoire. Outre qu'elle ne prévenait pas davantage les effets de l'agacement du système gastrique, ni qu'elle n'empêchait pas les hémorrhagies, elle accélérait la débilité, la

(14), Pugnet (15), Arejula (16), etc. (17), sont loin de penser de même. La différence des épidémies rend suffisamment compte de cette diversité d'opinions. Nous accorderons volontiers encore que la saignée ne fait jamais disparaître aussi complètement un état inflammatoire produit par un principe contagieux spécifique que celui qui est le résultat d'une pléthore ordinaire (18). Au reste, nous lisons que l'*artériotomie* a été employée avec avantage dans la fièvre jaune (19).

3. *Sangsues*, *ventouses scarifiées*, *ligatures*. — Un grand nombre d'écrivains ne parlent pas même des *sangsues* dans la fièvre jaune (20). Il est facile de prévoir, en effet, qu'une évacuation sanguine locale ne suffit nullement pour combattre un degré de fièvre aussi intense que celui qu'on observe en pareil cas (21). Mais, après avoir diminué la violence de la maladie par les saignées, on a pu appliquer des sangsues avec quelque succès aux tempes (22), à la nuque (23) et à l'épigastre (24), pour enlever des inflammations persistantes du cerveau et de l'estomac. Quoique les *ventouses scarifiées* aient été préconisées dans ces circonstances (25), on ne doit pas les mettre en usage, de peur d'amener soit la gangrène (26), soit des hémorrhagies (qui sont quelquefois produites par les ouvertures des saignées elles-mêmes et les piqûres des sangsues (27)).

---

prostration, et bientôt l'extinction des forces vitales, ce qui aurait obligé de recourir plus promptement aux vésicatoires et aux toniques, comme cela arrivait ailleurs. Les personnes les plus vigoureuses, d'une constitution athlétique et au teint fleuri, succombaient comme les autres, malgré les saignées répétées. » (L. c., p. 200.)

(15) « Je ne faisais point saigner, quoique l'usage de tirer du sang, et d'en tirer plusieurs fois, fût généralement établi. » (L. c., p. 370.)

(16) « Las sangrias.... produxéron constantemente mucho dagno a presencia de un abatimento tan grande de fuerzas como el que notabamos en los enfermos. » (L. c., p. 216.)

(17 Waaren, l. c. — Bally, l. c., p. 496, 498, 557. — Dalmas, l. c., p. 79. — « Quand les saignées réitérées ne tuent pas le malade, elles le conduisent à une anasarque passive, ou à une fièvre hectique, dont le terme est communément la mort. » (Moreau de Jonnès, Monographie, etc., p. 133.)

(18) « La saignée, si souvent pratiquée sans succès aux Antilles, a paru dangereuse aux médecins de Barcelone et à nous, malgré l'apparence de turgescence sanguine qui peut en imposer à l'inexpérience, surtout chez les sujets jeunes et robustes. Si les émissions sanguines ont semblé indiquées à quelques médecins, c'est qu'ils ont été, comme nous, trompés par l'idée d'un état inflammatoire réel, annoncé par l'orgasme apparent du système vasculaire, orgasme qui n'est point l'effet d'une réaction des forces vitales, mais bien du désordre déjà introduit dans toutes les fonctions. Aussi, cette fausse démonstration de forces cède bientôt pour faire place à une prostration du pouls que rien ne peut désormais relever. Immédiatement après la saignée, le malade éprouve un instant de calme précurseur de l'affaissement auquel le plus grand nombre succombe; ceux qui n'éprouvent pas cette funeste destinée ont des convalescences longues et pénibles. (Voyez l'observation de Gualteri.) Toute perte de sang est donc funeste. » (Hist. méd., p. 578.)

(19) « Here we shaved the head, applied iced night-caps, and opened the temporal artery with considerable relief. » (Belcher, l. c., p. 255.)

(20) Hillary, Moseley, Valentin, Devèze, Arejula, etc.

(21) « .... En même temps qu'il (le mal) commande impérieusement le prompt usage des saignées générales copieuses, il ne permet pas de douter du peu d'utilité, ou du moins de l'utilité très-secondaire des saignées locales par les sangsues. » (Rochoux, l. c., p. 375.)

(22) Cailliot, l. c., p. 318.

(23) Mackittrick, l. c., p. 155.

(24) « Il n'est pas rare de voir que, l'excitation générale étant calmée, il reste encore une vive douleur au creux de l'estomac, de la gêne dans la respiration, et d'autres accidents qui indiquent une sorte de fixation de la phlegmasie gastrique. En pareilles circonstances, douze ou quinze sangsues appliquées à l'épigastre ont souvent produit un soulagement durable, arrêté les vomissements ou diminué leur fréquence; et quand ces heureux résultats n'ont pas eu lieu, les souffrances des malades ont toujours été momentanément diminuées. » (Rochoux, l. c., p. 376.)

(25) Bally, l. c., p. 516.

(26) Pugnet, l. c., p. 370.

(27) Rochoux dit, en parlant des hémorrhagies, comme symptômes de la

On a eu recours aussi à la *ligature des bras* pour empêcher le retour du sang par les veines (28).

4. *Nitre.* — Le *nitre* est rarement indiqué dans le traitement de la fièvre jaune (29), à cause de l'impuissance de l'estomac à supporter les substances âcres (30).

5. *Vomitifs.* — Ce même état de l'estomac s'oppose également à l'usage des *vomitifs*, si l'on en croit Bruce (31), Hillary (32), Moseley (33), Devèze (34) et autres (35). On peut toutefois y avoir recours lorsque l'irritation de l'estomac n'existant pas encore ou ayant été dissipée, la bile et les saburres tourmentent les malades (36), et cela d'après le conseil

---

fièvre jaune (l. c., p. 147, not.) : « Il y a aussi des hémorrhagies extérieures que l'on pourrait appeler accidentelles. Je veux dire celles qu'amènent l'ouverture spontanée des saignées, ou les piqûres des sangsues. Dépendantes de causes étrangères à la maladie, elles pourraient à cause de cela être omises. Cependant, elles méritent une attention particulière : celles des saignées, à cause de la facilité qu'elles ont à se renouveler, et celles occasionnées par les sangsues, à cause de l'énorme quantité de sang qu'elles répandent quelquefois. La plupart des topiques, qui ordinairement suffisent en France pour arrêter ces hémorrhagies, sont presque toujours ici insuffisants : il faut, dans presque tous les cas, recourir à la cautérisation avec le nitrate d'argent. »

(28) I. Stuart, in : Philadelphia medical museum, 1804, vol. I, n. 1, p. 43. Et : Sammlung auserlesener Abhandlungen für practische Aerzte. B. 22, p. 238.

(29) Thion de la Chaume, chez Lind, l. c.

(30) « But neither nitre, or any preparation of it, will rarely either agree with or stay on their stomachs. » (Hillary, l. c., p. 161.)

(31) Lind, l. c.

(32) « The great irritation of the stomach, by the putrid bilious humours which constantly attend this fever, with almost continual reachings and violent vomitings, seem to indicate giving an emetic; but the coats of the stomach, I have always observed, are here so violently stimulated and irritated, and most commonly inflamed by the acrimony of the putrescent bile, that any emetic, even the most gentle, and mild, and small dose, generally brings on such incessant vomiting, that it continued in spite of all remedies, till an inflammation and mortification of the stomach comes on, which soon ends in death ; as I have too often observed, when called in after they have been given. » (L. c., p. 159.)

(33) « The sickness of the stomach, and disagreeable taste in the mouth, indicate the quality, and not the quantity of the offending secretions. The vomiting is from irritation in the stomach, and not from plenitude, therefore, vomits are never to be given. » (L. c., p. 432.)

(34) « Les vomituritions et les vomissements se présentent souvent dès le début de la maladie ; mais il faut bien se garder ici du précepte : *vomitus vomitu curatur*, car les émétiques sont presque toujours nuisibles ; ils sont éminemment contre-indiqués par l'éréthisme de toute l'économie, et surtout par celui des voies gastriques, qui quelquefois est tel que les malades sont forcés de rejeter tout ce qu'ils avalent, et aussitôt après qu'ils l'ont avalé. » (L. c., p. 269.)

(35) « Le tartrate de potasse et d'antimoine est un médicament trop préconisé et trop employé. On a vanté son action dans la fièvre jaune, comme discussif pour chasser le *contagium*, en excitant une moiteur favorable, et comme évacuant pour débarrasser le système digestif. Cependant, le puissant émétique semble entièrement contre-indiqué, précisément à cause de son énergie. Son action ne peut qu'ajouter à l'état d'irritation de l'estomac, hâter l'hémorrhagie et l'apparition du vomissement noir. Ce stimulant convient donc fort peu. » (Hist. méd., p. 580.)

(36) « L'estomac gorgé d'aliments, s'il n'est pas encore devenu le siége de la fluxion morbide, qui alors constitue presque à elle seule la maladie, a besoin d'être débarrassé des substances dont la présence ne peut que favoriser cette congestion. Mais provoquer le vomissement douze ou vingt-quatre heures après l'invasion, c'est peut-être appeler l'accident le plus formidable de la maladie, celui contre lequel échouent ensuite les médicaments les plus appropriés. » (Bonnardel, chez Kéraudren, l. c., p. 9.)

de Valentin (37), d'Arejula (38), etc. (39). En pareil cas, on pourra sans inconvénient exciter le vomissement à l'aide de l'*eau chaude* (40) ou de l'*huile* (41); ce dernier moyen a par lui-même de grands avantages (42).

6. *Purgatifs.* — Les évacuations alvines (provoquées surtout à l'aide de la pulpe de tamarins, de la manne, de la racine de jalap, du calomel, du tartrate acide de potasse, de l'huile de ricin) ne doivent pas être négligées, suivant Hillary (43), Devèze (44), Belcher (45) et

---

(37) « Les vomitifs sont en général très-dangereux dans cette maladie; cependant on ne doit pas les en exclure irrévocablement... Si la langue était sale, le goût mauvais, l'haleine fétide, la tête embarrassée; s'il y avait des nausées, des signes de saburres et de pléthore bilieuse, sans aucun autre symptôme d'irritation à l'estomac, je donnais un vomitif avec précaution et en lavage; c'était ordinairement de l'ipécacuanha, ou un émético-catartique, et le malade buvait du thé léger de menthe ou de mélisse, ou de fleurs de camomille romaine, pendant l'effet, qui était quelquefois suivi d'une moiteur. » (L. c., p. 201, 202).

(38) « Algunos medicos no son de opinion de administrar en esta calentura el emetico...., pero he vis tambien quedar enteramente buenos un gran numero de sugetos con el solo emetico. » (L. c., p. 207.)

(39) « Rouppe, l. c., p. 511. — Leblond, l. c., p. 111. — Dans le cas où, au début de la maladie, l'état saburral bien prononcé démontrerait la nécessité d'une évacuation par les voies supérieures, alors l'ipécacuanha doit être préféré comme moins irritant, mais il faut encore, à cet égard, avoir une réserve que commandent la nature de la maladie, la marche des symptômes, l'inflammation primitive ou consécutive du tube digestif, et les suites funestes de la disposition qu'a l'estomac à rejeter tout ce qu'il reçoit » (Hist. méd., p. 580.)

(40) « I usually order the patients to drink large draughts of warm water, to which I sometimes add a little simple oximel, or a little small green tea, in order to carry off those putrid humours; and they are most commonly very copiously discharged by this means, and the patient much relieved thereby, as I have often with pleasure observed. » (Hillary, l. c., p. 160.)

(41) « Les Mexicains ne se bornent pas à la seule administration des frictions huileuses; dès l'invasion, ils donnent à leurs malades un ou deux lavements de cette substance, pour vider les gros intestins; ils en font boire ensuite par verres, jusqu'à une bouteille, et provoquent ainsi le vomissement. » (Keraudren, l. c., p. 9.)

(42) Viennent alors les frictions sur tout le corps, après lesquelles le malade est enveloppé dans une couverture et mis au lit. Ils recommencent une ou deux heures après, quand le malade a bien transpiré, et continuent d'employer l'huile en lavements, en potions et en frictions, jusqu'à la fin de la première période, ou plutôt de la maladie; car si elle ne se termine pas là, et que les accidents de la seconde période viennent à se manifester, alors, regardant les malades comme désespérés, ils se livrent aux médecins, entre les mains desquels, il faut l'avouer, ils meurent presque tous. » (Idem., *ibid.*)

(43) « ... In this fever, as nature indicated it, I have always found it (purging) of singular service, and the patient not only greatly relieved by it, but the disease always rendered more moderate, and manageable afterwards. Wherefore, whenever a painful burning heat in the hypochonders, or about the præcordia, comes on, I generally give a little manna and tamarinds, which seldom or never fails to carry off a good deal of putrid bilious matter, and that burning pain which it causes, with it; wherefore, I generally repeat this purging, whenever that burning pain returns and indicates it, and with all the success we can desire. » (L. c., p. 162.)

(44) « Les selles forment quelquefois des crises heureuses, et ce sont elles surtout qu'il faut faciliter, pour peu qu'elles paraissent devoir être favorables; l'on donne alors avec avantage les doux laxatifs : l'huile de ricin a été très-vantée; le mercure doux et le jalap, administrés à petites doses, sont encore bien indiqués; on peut même faire usage de quelque sel purgatif. » (L. c., p. 272.)

(45) « The bleeding was soon followed by the exhibition of an active purgative bolus of submuriat hyd gr. Xjj. Pulv. rad. jalapæ ℈j. Elect. sennæ vel scammon. q. s. M. ft. — This was then followed by frequent draughts of solut. sulph. magnes. vel infus. sennæ c. sulph. magnesia, until the intestinal canal was completely cleared of its contents. » (Belcher, l. c., p. 254.)

plusieurs autres (46). On a recours avec avantage aux lavements (47), principalement à ceux d'eau de mer (48), à moins toutefois que les forces ne soient trop affaiblies (49).

7. *Sudorifiques*. — Tous les auteurs insistent en outre d'un commun accord sur le précepte, non pas de provoquer la *sueur* par des moyens violents, mais de la favoriser pendant tout le cours de la maladie, en faisant prendre des *boissons chaudes* et (quand l'état inflammatoire a été dissipé) légèrement aromatisées (50), de l'*acétate ammoniacal* (51) et du *musc* (52). On recommande même les bains tièdes (53), soit simples, soit médicinaux.

8. *Froid*. — On conçoit dès-lors que l'application du *froid*, du moins du froid intense, ne convient nullement à la fièvre jaune (54), quoique certains auteurs

---

(46) Rush, l. c. — Pouppé-Desportes, l. c., t. 1, p. 170. — Dalmas, l. c., p. 183. — Bally, l. c., p. 474. — « Les purgatifs sont des médicaments peut-être trop négligés dans le traitement de la fièvre jaune, après avoir été trop vantés par certains médecins. Le docteur Rush, de Philadelphie, les employait avec succès : ils furent bientôt décrédités chez les Français et les Espagnols, autant par la dose que par le choix du médicament, le calomélas et le jalap. C'est cependant ici le lieu de rappeler que le colonel Soult, Polonais, et M. Bousquet-Deschamps, furent délivrés des premiers symptômes de la maladie par la prise d'un purgatif drastique. Néanmoins nous sommes loin de conseiller de semblables méthodes. Nous avons cru mieux remplir les indications avec des remèdes moins actifs, administrés à doses répétées, dans d'abondantes boissons. Les tamarins, par leur qualité acidule, paraissent plus propres que tout autre laxatif à passer sans causer de dégoûts ni de nausées, surtout unis au miel, qui en fait une boisson agréable. On rend son action plus énergique par l'addition d'un sel neutre. Nous avons obtenu quelques heureux résultats de son usage, quand les malades se plaignaient d'embarras, d'engouement pénible dans le ventre, d'une constipation fatigante, que les lavements ne pouvaient corriger. » (Hist. méd., p. 581.)

(47) On les recommande d'un commun accord.

(48) Arejula, l. c., p. 202.

(49) J'ai vu des personnes, surtout à Saint-Domingue, auxquelles un lavement causait des syncopes, même dans le premier jour de la fièvre, par la déplétion subite qu'il opérait en le rendant. » (Valentin, l. c., p. 202.)

(50) Il faut donc avoir recours de suite aux boissons abondantes et chaudes, qui contiennent un arôme peu énergique, telles que les infusions légères de camomille, de mélisse, de thé, celles de tilleul, d'arnica montant, de feuilles d'oranger, etc. (Hist. méd, p. 583.)

(51) « On peut les rendre plus actives par l'addition de l'acétate ammoniacal. » (Hist. méd., p. 583.)

(52) « Comme éminemment diapnoïque, nous avons eu à nous louer de l'emploi du musc, donné aussitôt après l'invasion; plus tard, il était inutile : nous l'administrions ordinairement sous forme de pilules de deux à trois grains, tantôt seul, tantôt associé au camphre, à la thériaque, et nous le donnions à cette dose toutes les deux ou trois heures. Son effet a été de favoriser les sueurs et de modérer la disposition aux vomissements. Quelquefois aussi il a produit du dégoût, et alors il fallait l'interrompre, car il devenait plus nuisible qu'utile. » (Ibid,)

(53) « Les bains généraux tièdes convenaient quelquefois dans l'invasion, lorsqu'il y avait douleur dans les reins et aux membres, sentiment de malaise et de froid général, coliques, chaleurs dans les entrailles, etc.; plus tard, ils réussissaient moins bien et affaiblissaient. Leur usage ici n'est point indifférent : il est d'ailleurs relatif aux temps, aux circonstances de la maladie, au lieu et au climat que l'on habite. » (Valentin, l. c., p. 197 seq.)

(54) « .... The other killed himself by drinking a gallon of cold water in less than three hours time (after taking half an ounce of manna in the morning) which struck such a coldness into his whole body that he died. » (Hillary, l. c., p. 179.) — « If cold water be used in our endemical causus, all the restrictions of Celsus and Aetius are necessary to be observed. But the misfortune here is, that cold water is improper in the beginning of the disease, and our causus is too rapid in its termination, to admit of any delay, or interval that is not filled up with medicine. Cold water cannot be given at the same time the patient is under the operation of cathartics; and from the first moment of the disease, to the last, cathartics must be frequently administered. Our causus does not give

aient préconisé ce moyen dans le cas dont il s'agit, comme dans les autres fièvres (55).

9. *Vésicatoires*, *sinapismes*, *moxas et autres remèdes extérieurs.* — Towne et Hillary pensent bien différemment de l'usage des vésicatoires dans la fièvre jaune, le premier élevant jusqu'aux nues ce moyen de traitement (56), et le second en défendant sévèrement l'usage (57). La vérité se trouve entre ces deux extrêmes : les vésicatoires (du moins comme rubéfiants) peuvent être employés dans le but de calmer les troubles nerveux; mais ils sont contre-indiqués toutes les fois qu'il existe des hémorrhagies. En général, on doit leur préférer les *sinapismes* (58). On doit bien se garder *d'essayer* l'application du moxa sur une peau déjà altérée par la maladie (59). Il faut

---

us time to solace patients with grateful things; and to use cold water as an evacuant, would be risking the loss of time for an insufficient, or a doubtful remedy; as we must not look forward to a fourteen days termination. » (Moseley, l. c., p. 440, 441.) — « El agua de nieve y toda bebida muy fria debe ser perjudicialisima sobre una viscera que tiene poca accion, caidas sus fuerzas, y debilitados sus nervios : observe que muchos se muriéron por beber agua fria en abundancia. » (Arejula, l. c., p. 210, not.)

(55) Arejula dit lui-même de l'eau froide (l. c., p. 211.) : » Dada en cantidad de una ò dos onzas, y repetidas veces, como cada quarto ò cada media hora, à los que tenian sed ò gran calor, produxo bellissimos effectos. » — « Ce moyen tonique et rafraîchissant que l'on avait employé autrefois à Breslaw, dans des fièvres putrides accompagnées de prostration de forces, que le docteur Currie, de Liverpool, recommande aux médecins d'Amérique, et tout récemment, le docteur Eduard Miller, de New-York, m'était très familier à Saint-Domingue, dans les cas les plus alarmants de fièvres rémittentes pernicieuses et d'ardentes bilieuses. Lorsqu'il fallait abattre le spasme, tempérer l'effort de réaction du système artériel, et prévenir une trop forte détermination des fluides vers la tête, les affusions d'eau froide sur cette partie, et quelquefois sur tout le tronc, procuraient ce bienfait. Il est surprenant jusqu'à quel point j'ai tiré parti de ce procédé, lorsqu'il était appliqué à propos. Je le fis employer sur moi-même à Norfolk, pendant des redoublements de fièvre, dans un temps fort chaud; j'en fus constamment soulagé. Le pouls devenait moins accéléré, l'accablement général, l'oppression, l'agitation et l'anxiété diminuaient très-sensiblement. » (Valentin, l. c., p. 197, not.); (Leblond, l. c., p. 117.); (Cailliot, l. c., p. 318), ont recommandé en outre les *embrocations*.

(56) « Blisters are also of great moment and efficacy at this juncture, and are tehercfore not to be forbore any longer.... I can affirm from experience, that when they have been applied before it is to late, a coma, the deadly symptom of this distemper, has very rarely ensued. » (L. c., p. 46.)

(57) « This has but too often given me an opportunity of seeing their bad effects, especially in this fever, where I have observed, that the coma, tremors, subsultus tendinum, the coldness of the extreme parts, and the low pulse (tho this sometimes has been rendered a little quicker, but not more full), have not only not been relieved by their application, but have been increased thereby, and the hæmorrhage, which usually attends this fever, has been hastened on, or if come on before, it has been increased by their application. » (L. c., p. 170.)

(58) « Je n'ai pas remarqué que les vésicatoires aient été communément d'un grand secours, ni qu'on ait pu raisonnablement attribuer aucune crise aux suppurations qui succédaient à leur application. Ils m'ont toujours paru contraires dans les cas d'hémorrhagies et de cet état si prochain de celui qu'on nomme dissolution. Lorsque la débilité, la disposition aux syncopes, la faiblesse du pouls, le tremblement des mains, la typhomanie, ou le délire comateux, exigeaient des stimulants, j'en faisais appliquer pour obtenir seulement leur premier effet, sans exciter d'autre suppuration, l'ulcération étant d'ailleurs sujette à se gangréner, et je les répétais au besoin; mais je préférais, autant qu'il était possible, les sinapismes. » (Valentin, l. c., p. 220.) — « Conviene tambien aplicarle al enfermo, desde que ha pasado bien el frio, los sinapismos en las plantas de los pies : este remedio externo no solo alivia el dolor de cabeza, y dexa mas libre el celebro para que pueda obrar con mas desahogo, sino que es un estimulante poderoso y universal, que aviva la accion del sistema nervioso y sanguineo. » (Arejula, l. c., p. 203.)

(59) « Nous avons fondé quelques es-

plutôt insister sur les frictions douces faites avec de l'huile (60), du vinaigre ou du jus de citron.

10. *Mercuriaux.* — Le mercure a été vanté dans la fièvre jaune, non-seulement comme moyen purgatif, mais encore comme un remède spécifique (61). Toutefois, on n'a point tardé de reconnaître l'inconvénient qu'il y a, en général, à prescrire un médicament semblable dans une maladie qui paraît d'ailleurs caractérisée par la dissolution des humeurs (62). Faudra-t-il donc l'exclure dans tous les cas? Cela ne nous paraît pas convenable (63).

---

pérances sur l'application du moxa dans le trajet de la colonne vertébrale, et nous avons voulu en faire usage à Barcelone; mais un préjugé s'éleva aussitôt contre nous, et, après les premiers essais, nous fûmes forcés d'y renoncer. Cependant la première malade qui eut le courage de supporter cette application guérit promptement. Si le poison de la fièvre jaune dirige spécialement son action sur le cordon médullaire ou sur l'arachnoïde spinale (ce que nous n'oserions affirmer, mais ce qu'il est permis de soupçonner), il ne nous semblerait pas contraire aux principes d'une saine thérapeutique de chercher, par un moyen de dérivation puissant, à déplacer l'irritation. » (Hist. méd., p. 585.)

(60) Don Josef Alcaraz, in : Hufeland's Journal der practischen Heilkunde, B. 21, St. 2, p. 128 seq. (« Die Methode, welche ich bei dieser Operation befolgt habe, ist die nachstehende : In dem Augenblicke, wo Personen von der besagten Krankheit befallen werden, lasse ich den ganzen Kœrper, Brust und Gesicht ausgenommen, mit gewœhnlichem Olivenœhle etwa fünf Minuten hindurch einreiben. Gemeiniglich wird zu dieser Einreibung etwas mehr als ein halbes Pfund Oehl verbraucht. Gleich nach dem Einreiben lasse ich die Kranken zwey Tassen Fliederthee trinken, sie warm zudecken, die Fenster verschliessen, in dem Gemache mit Zucker ræuchern, und alle drey Stunden eine Tasse Fleischbrühe geben. In der Zwischenzeit bekamen sie wieder eine Tasse des erwæhnten Thees, und mit dieser Methode fuhr ich so lange fort, bis ein reichlicher allgemeiner Schweiss ausbrach, worauf gewœhnlich ein gallichter Durchfall folgte. Kommt der letztere nicht von selbst, so suche ich ihn durch Klystiere von Seewasser zu erregen. Mit diesen beiden Ausleerungen, auf eine so einfache Weise hervorgebracht, ist es mir gelungen, die Krankheit in den ersten zwey Tagen, und ohne dass sie bei einem der Individuen, welche ich unten nennen werde, in die zweite Periode übergegangen wære, zu beseitigen; auch habe ich nichts weiter als die Chinatinktur bei solchen ferner gebrauchen lassen, welche durch die erwæhnten Ausleerungen geschwæcht waren. War die Krankheit bereits in die zweite Periode übergegangen, welches gemeiniglich am dritten und vierten Tage der Fall ist, so waren die Oehleinreibungen nach meinen Erfahrungen nicht mehr so sicher, weil das Nervensystem bereits zu sehr angegriffen war. Indess sind doch noch viele auf eben diese Art geheilt, wenn gleich die Krankheit bereits in eine spætere Periode gekommen war, und die fürchterlichen Zufælle, als schwarzes Erbrechen, Blutflüsse und Zuckungen eingetreten waren. »)

(61) Chisholm, Wright, Jackson, Clark (ll. cc.), Blane (Memoirs of the medical society of London, vol. v) et Warren (On mercury in febrile diseases. Boston, 1813. 8.)

(62) « Quant aux mercuriaux, j'ai acquis la conviction au moins de leur inutilité... le parallèle des succès ne milite certainement pas en faveur de ce remède dans une maladie qui tend à la décomposition générale, et où le sang s'ouvre communément des issues de toute part. » (Valentin, l. c., p. 214). — « Un medico, mandando por la Corte a uno de los pueblos epidemiados en 1804, empezo a sangrar, a dar unturas de mercurio, a administrar interiormente los mercuriales, a envolver en sabanas mojadas de agua los enfermos, etc., pero estoy bien seguro que no publicara los efectos de esté método destructor. » (Arejula, l. c., p. 216.)

(63) « In all cases which were not relieved by the primary depletions, we found the most decidedly beneficial effects from the exhibition of mercury, so as affects the mouth. Taking care that the depletory measures were well put in practice previously and sedulously avoiding the scrupledose practice of India, we found that the 5 grain calomel pill, exhibited every second or third hour, answered most effectually in producing salivation..... I cannot too strongly recommend the mercurial practice in tropical fevers.... I am by no means an advocate for the wanton use or the abuse of mercury, nor have I that horror hydrargyri, that I am sorry to see so many

11. *Acides.* — On a prescrit l'acide sulfurique, à la fois comme antiseptique et comme réfrigérant (64) ; mais on conçoit sans peine que l'usage d'un moyen de ce genre (si on excepte l'*alun* (65)) est contre-indiqué par l'état de l'estomac dans le cas dont il s'agit (66). C'est beaucoup déjà de pouvoir employer les *acides végétaux*, étendus de beaucoup d'eau, et tempérés par des substances mucilagineuses.

12. *Quinquina.* — On a essayé, dans ces derniers temps, de lever les difficultés qui étaient attachées à l'administration du *quinquina en substance* (moyen qu'il ne faut pas négliger, dans la période avancée de la fièvre jaune, pour empêcher l'extinction des forces (67)), à l'aide

---

of my professional brethren possess at the present day. » (Belcher, l. c., p. 255.)

(64) Hillary, l. c., p. 166. — Leblond, l. c., p. 247. — Salamanca, l. c., p. 117.

(65) Les résultats que j'ai obtenus de l'alun dans l'hématémèse font que j'ajoute un grand poids aux paroles suivantes de Valentin (l. c., p. 218) : « J'ai eu quelquefois la satisfaction, et contre toute attente, de sauver des malades accablés par des hémorrhagies, par une faiblesse extrême, rendant des caillots de sang par les vomissements et par les garde-robes, et ayant tout le corps d'un jaune très-foncé, en faisant usage de l'alun. » Je regrette que le savant praticien qui vient d'être cité ait employé ce remède alternativement avec le quinquina et le nitre.

(66) « Vitriolic acid should never be given; all acids are adstringent, but this is particularly so. » (Moseley, l. c., p. 441.) — « Solo en un caso de vomito negro vi los buenos efectos de este acido mineral; pero como daba al mismo tiempo a mi enfermo la tintura de la quina con su extracto, el opio y el éter, no pude decididamente atribuir a aquellas ventajas y mejoria que tuvo el enfermo, aunque me persuado que se le debio a él en la mayor parte el pronto alivio y restablecimiento del paciente. » (Arejula, l. c., p. 201.)

(67) « ... The third and last intention of cure evidently appears, viz. To put a stop to the putrescent diathesis of the fluids, and prevent the gangrenes from coming on.... In these circumstances the Cortex Peruv. may be thought to be the best, and most likely medicine to suc-

(*Suite des notes.*)

ceed: I grant that its well known efficacy, in preventing or putting a stop to mortifications, promises much; but the misfortune is, that this drug is so disagreeable to most palates, and te stomachs of the sick in this disease are so much affected, and so weak, and so subject to reject every thing, even the most pleasant and innocent, that they can very rarely take it in any shape, and still much fever can ritain it when they have got it down; so that no stress or dependance can be laid on it; and the only way that I could get a patient to take and retain two doses of the bark in this case, was the extract of it, with a spoonful or two of milk and water, and even thus they could not retain a third dose of it; wherefore, I soon laid aside all future attempts to give it foreseeing that it would be in vain, and that we should thereby only lose time, not to be recovered, and our patients also, when we might probably save them by another method; and I am told that several others have tried to give the bark in this case, but with no better success. » (Hillary, l. c., p. 165 seq.) — « Quoique l'objet le plus essentiel, dans le traitement de cette maladie, soit de parvenir à faire supporter le quinquina, on conçoit, cependant, qu'il est difficile d'obtenir ce bienfait tant que l'irritabilité de l'estomac subsiste, et qu'il serait même imprudent de s'opiniâtrer lorrsqu'il y a inflammation à ce viscère. C'est pourquoi, sans perdre un temps extrêmement précieux, l'expérience m'a appris que l'on devait y suppléer par des lavements où l'on délaie la poudre de ce remède; que, nonobstant certaines contre-indications, il valait mieux y avoir recours de bonne heure, appliquer une espèce de bourrelet de chiffons autour de la canule de la seringue, afin de former un tampon sur l'anus lorsque le malade ne peut pas retenir le lavement; et enfin, pour ne négliger aucune voie possible d'absorption, faire au besoin des frictions sur les extrémités avec de la teinture spiritueuse de quina. » (Valentin, l. c., p. 216.) — « Que le quinquina ait été employé à tort et à travers par quelques médecins; que par d'autres il ait été rejeté comme toujours pernicieux, cela ne doit pas plus étonner qu'engager à imiter les uns ou les autres. Quand la tête est douloureuse, la face animée, les yeux rouges et brillants, la langue sèche et rouge; quand il y a douleur dans l'abdomen, quand le pouls est grand, fort, plein et dur, ce serait une folie de vouloir imiter les premiers; et ce serait encore une folie de

du *sulfate de quinine* (68).

13. *Serpentaire de Virginie*, *camphre*, *ammoniaque*, *opium*. — On enseigne en outre que dans la fièvre jaune, qui déjà s'accompagne d'une déperdition considérable de forces vitales, il ne faut point omettre (69) l'usage de la racine de serpentaire de Virginie (70), du camphre (71), de l'ammoniaque (72), etc. (73).

---

vouloir imiter les seconds, quand la face est décolorée, les yeux abattus, la langue flasque et recouverte d'un enduit noirâtre, le pouls petit, rare, et disparaissant sous la pression du doigt; en un mot, quand il existe tous les symptômes de la suppression des forces. Dans ce dernier cas et dans les cas analogues, on doit faire usage du quinquina; on peut l'administrer en poudre. Comme le malade ne le supporte pas toujours ainsi administré, la décoction en est préférable, et c'est sous cette forme qu'il a été généralement employé. Si les malades ne peuvent l'avaler, ou le rejettent aussitôt, on le donne en lavement, en bain, en fomentations, comme je l'ai déjà dit; on pourrait encore s'en servir infusé dans de l'eau-de-vie et frictionné sur les diverses parties du corps. Par ces divers moyens, on en rapporte des effets miraculeux, et nous devons y croire, car ils nous viennent de médecins dignes de foi. » (Devèze, l. c., p. 281.) — « Seria bueno darle al enfermo hasta media onza del polvo de esta corteza amarga en cada toma; pero rara vez puede llevar su estomago mas de las dos dracmas; y aun dich cantidad con difficultad. Yo encuentro mejor menudear las tomas de quina, que dar mucha de una vez, como dos dracmas cada dos horas. Este orden debe continuarse dos, tres o mas dias, segun vea el médico los efectos del remedio y estado del paciente; y quando este no puede retener la quina en substancia, lo que sucede a menudo, se emplea el extracto en proporcion. Son muchos los que no llevan bien al quina, y la vomitan; en este caso yo le agnado dos dracmas del xarable de meconio al polvo de esta corteza desleida en agua, y se repite dos, tres o mas veces, hasta que permanece este remedio en el estomago sin volverlo. » (Arejula, l. c., p. 199.)

(68) « Ainsi, les guérisons que nous avons obtenues de ce remède sont en nombre suffisant pour encourager les praticiens, et nous l'indiquons avec confiance, en insistant sur la nécessité de faire prendre le sulfate de quinine avec énergie et le plus promptement possible, sur la fin de la première période, ou au moins au commencement de la seconde. Jamais les malades à qui nous l'avons donné ne se sont plaints qu'il ait provoqué des nausées, augmenté les chaleurs, ou fatigué l'estomac. » (Hist. méd., p. 589.)

(69) « The application of bark and vinegar in baths, fomentations and cataplasms; sinapisms and acrid cataplasms to the feet; camphire, snake-root, and cordial antisepticks, have been sometimes of service, even here, as many practitioners have said; and therefore, though I am of a different opinion, they should not be omitted. » (Moseley, l. c., p. 458.)

(70) « The radix serpentaria virginiana, is the next best antiseptick, whose extraordinary effects in stopping the progress of gangrenes, has been known for many years; wherefore I tried it mixed with some others in the following manner and with much better success than I could hope for, or durst expect: Racine de serpent. de Virg., deux gros; safran anglais, un gros et demi; concass. et mettez infuser en vase clos, pendant une heure, dans q. s. d'eau, pour six onces de colature. Ajout. eau de menthe simple, deux onces; vin de Madère, quatre onces; sirop de safran ou d'opium, une once; élix. d'acid. vitriol., q. s. pour donner au médicament une agréable acidité; m. administr. deux ou trois cuillerées toutes les une ou deux heures, ou plus souvent, suivant les cas. » (Hillary, l. c., p. 165 seq.)

(71) « Le camphre à grandes doses, marié avec le nitre en poudre ou en pilules, et les lavements très-chargés de quinquina, où l'on en délayait encore en substance, m'étaient d'un grand secours; souvent même il ne me restait que ce dernier. » (Valentin, l. c., p. 216.) — « Le camphre et le nitre sont beaucoup plus convenables, et je les ai souvent ordonnés avec succès. Je les faisais administrer sous forme de bols, pour la commodité des malades; et, quand ceux-ci ne pouvaient pas avaler les bols, on les leur donnait délayés dans la tisane ordinaire; le camphre principalement me réussit, et j'en fis un grand usage; je remarquais constamment que, quand les malades le rejetaient, ils étaient beaucoup plus tôt atteints des symptômes de l'adynamie. » (Devèze, l. c., p. 270.)

(72) « L'ammoniaque (alcali volatil fluor) relevait les forces, ranimait la chaleur, qui, à cette époque, diminuait

Enfin l'*opium*, rejeté par les uns (74), est recommandé par les autres, soit pour arrêter le vomissement (75), soit pour empêcher le rejet des médicaments ingérés (76) (pourvu toutefois qu'il n'existe ni état d'ivresse, ni congestion sanguine vers la tête (77)).

14. *Régime.* — Nous souscrivons volontiers ici aux conseils des praticiens, qui recommandent d'avoir surtout égard, dans le traitement de la fièvre jaune, au *régime* diététique, et qui réclament un

---

considérablement, et semblait aller plus directement au but. J'ai peut-être à regretter de n'en avoir pas fait un usage plus étendu et plus libéral. » (Valentin, l. c., p. 213.) C'est sans aucune espèce de fondement que Hillary (l. c., p. 167) a enseigné qu'il faut sévèrement s'interdire l'usage de l'esprit de sel ammoniac.

(73) Parmi les médicaments employés contre la fièvre jaune, on doit mentionner *l'écorce d'Angusture* («L'écorce d'Angusture était regardée par les médecins de la Virginie comme un antiseptique tonique, encore plus puissant que celle du Pérou : mais, étant beaucoup plus amère, et les malades la gardant très-difficilement lorsqu'ils en prennent plus de quinze ou vingt grains en substance, sa teinture au vin de Madère ou de Ténériffe, filtrée, réussissait encore assez bien ») (Valentin, l. c., p. 217); la *teinture antiseptique d'Huxham* (« J'en ai tiré le plus grand parti dans des cas désespérés où je la donnais par demi-cuillerée, quelquefois par cuillerée entière, chaque deux ou trois heures, tantôt seule, tantôt dans de la limonade simple ou vineuse, dans de l'eau panée ou sucrée, avec ou sans acide, ou dans du petit-lait au vin, qui faisaient ordinairement, dans cette période, la boisson de mes malades ») (Idem, p. 215); le *poivre d'Inde* (Wright, l. c.); *l'eau de chaux*, à petites doses, fréquemment répétées, avec du lait (Currie, l. c., p. 169); le *charbon végétal*, avec l'eau de chaux et le sirop de citron (Planta, l. c., p. 9); *l'huile de térébenthine* (Holst in Hufelands Journal der practischen Heilkunde. 20 B., 2 St., p. 144.) — « Il ne me reste qu'à prévenir qu'il n'est peut-être pas dans la matière médicale un seul moyen qui ne puisse trouver une juste application dans les cas isolés de cette maladie. » (Devèze, l. c., p. 288.)

(74) « I should not have thought it necessary to mention even the name of opium in this fever, had not Hillary advised it, and others rashly followed his advice in giving it; to check the vomiting in the beginning of the disease. In a fever so highly inflammatory, with the stomach in a constant state of inflammation, and the contents of the whole alimentary canal so hot, and acrid, it must be, what I believe it often has been, a fatal medicine. (Moseley, l. c., p. 458.)

(75) L'opium en substance, après l'emploi des saignées, a été prescrit par Bruce (dans Lind, l. c.), Schotte (l. c., p. 135.), Jackson (l. c., p. 270.), et Hillary, qui dit (l. c., p. 160.) : « And after the patient has by this means vomited seven, eight, or nine times, and discharged a good deal of yellow and blackish bilious matter, as they generally do, and the stomach is very well cleansed; in order to gain a truce and some respite from their anxiety, and almost continual reaching, vomiting, and sickness, which are not increased, but somewhat relieved by drinking the warm water, I usually give extract. thebaic. gr. j. vel gr. jb, and order them to take nothing into their stomachs for two hours after it, that they may retain it; and it being in so small a compass, they scarce ever reject it : by this method, the poor distressed patient gets some rest and respite, and all the symptoms are generally considerably abated, the reaching and vomiting either totally cease, or do but seldom return; so that other medicines may be given and retained on the stomach, which it could not retain before. »

(76) « Quand l'estomac supportait difficilement de ces moyens..... un peu de laudanum dans l'eau de menthe, ou une pilule d'un grain et demi d'extrait thébaïque, donné une ou deux heures avant le purgatif, empêchait qu'il ne fût vomi, et l'effet n'en était pas moins suffisant, quoiqu'il fût retardé. » (Valentin, l. c., p. 205.) — « No es raro el que los enfermos se nieguen a tomar los remedios, o que no se los consienta el estomago; en tales casos es preciso valerse del opio, como queda insinuado. » (Arejula, l. c., p. 223.)

(77) Mackittrick, l. c., p. 139. — Bisset, l. c., p. 36.

air pur (78) et frais (79), la propreté (80), les boissons mucilagineuses et légèrement acidulées (81), une nourriture adoucissante (82), enfin, quand les forces diminuent, une alimentation substantielle avec l'usage du vin (83).

15. *Traitement de la convalescence.* — Lorsque la fièvre jaune a eu une terminaison heureuse, le convalescent a besoin d'un régime sévère (plutôt végétal qu'animal (84)), de l'air de la campagne (85), d'une habitation saine (86), et de la liberté d'esprit (87). Il est des

---

(78) « Es muy del caso y de suma importancia para el buen exito de los enfermos el tener a estos muy separados, y sus quartos muy ventilados. » (Arejula, l. c., p. 213.). — « On ouvrira fréquemment les portes et les fenêtres, afin d'établir un courant qui sans cesse puisse renouveler l'air. La ventilation est infiniment préférable à toutes les fumigations possibles. » (Hist. med., p. 590.)

(79) « Ils doivent être placés (les malades) dans un appartement vaste, aéré, dont la température soit aussi fraîche que possible. (Ibidem, p. 590.)

(80) « Il faut que les malades changent souvent de linge, et soient maintenu avec la propreté la plus minutieuse. » (Ibid., p. 590.)

(81) « Les boissons délayantes conviennent d'abord; la limonade, l'orangeade, les tisanes de veau, d'orge, de riz, réussissent très-bien; j'ai retiré aussi beaucoup d'avantage de l'eau chargée de gaz acide carbonique. » (Devèze, l. c., p. 268.) — « Por bebida usual acostumbro mandarles una agua acidulada con el crémor de tartaro, y endulzada con la miel rosada o azucar, a la que le anado un poco de eter vitriolico : v. gr. un escrupulo de crémor basta para acidular bien dos libras de agua, y con seis dracmas o una onza de la miel rosada adquiere buen gusto, a cuya candidad le anado quatro escrupulos del éter mencionado. » (Arejula, l. c., p. 202.)

(82) « In regard to regimen, during the first three or four days, — thin, soft, cooling drinks, emulsions, and chicken broth, besides the medicines, will be as much as the stomach can sustain. » (Moseley, l. c., p. 459.)

(83) « .... After the third day, when the pulse begins to sink, and the fever is too low, it is absolutely necessary that both the food and drink should be made more antiseptic, and more generous and warming by increasing the quantity of the wine in the panada, and the whey, especially if the patient's pulse and the fever are too low; and if he has been accustomed to drink wine pretty freely, or if the fever be very low, and the patient be faint, I sometimes order him a glass of old Hock, or old Madeira wine, alone, or sometimes mixed with a little water, and I find them to be much better cordials, than the hot spiritous compound waters of the shops are, in this fever; and sometimes I order a beverage of water, lemon-juice, sugar, and Madeira wine, of which they drink a little and often, to assist the antiseptic medicines to raise the pulse, and keep the fever in a moderate state. » (Hillary, l. c., p. 180.) — « After the crisis, or after the first stage of the disease, panada gruel and sago are the most proper articles for nourishment; with the addition of a spoonful of Madeira wine, where the patient is weak, languid, and exhausted. (Moseley, l. c., p. 459.) — « ...Je prescrivais des crêmes de pain rôti et passé, des crêmes de riz, des gruaux d'orge, d'avoine ou de maïs; la panade, la poudre ou fécule d'arrow-root (racine de flèche d'Inde, *marantha arundinacea*); le sagou simple ou au vin, la farine du même, que les Anglais nomment *patent sago*, dont la préparation, que l'on aromatise, est aussi prompte qu'agréable; les bouillons de veau, de poulet ou de tortue, dans lesquels on dissolvait de la gomme arabique ou adragant, ou un jaune d'œuf; les purées, les compotes de fruits, les confitures, les gelées végétales et animales, les raisins quand on pouvait s'en procurer, les fruits de la saison, etc.; le punch léger, la sangrée sans girofle ni muscade; la limonade au vin blanc, et enfin le bon vin vieux, tel que le *claret* (vin de Bordeaux), qui est toujours préférable à tous les autres cordiaux et alexipharmaques. » (Valentin, l. c., p. 221, 222.)

(84) « Les légumes frais et le poisson passent plus facilement que les viandes, surtout que les extraits de ces mêmes viandes, les bouillons. » (Hist. med., p. 591.)

(85) « ... Il faut insister davantage sur le besoin de la campagne. » (Ibid.)

(86) « Il faut que l'habitation soit saine, aérée, sèche, assez chaude; la moindre impression de froid et d'humidité est très-dangereuse. Beaucoup de ceux qui se sont trop hâtés de sortir ont éprouvé des rechutes presque toujours suivies de la mort. » (Ibid.)

(87) « Le convalescent ne doit se livrer à ses occupations habituelles qu'avec

médecins qui prescrivent alors en même temps les purgatifs doux (88) et les toniques (89).

§ XVI. *Prophylaxie.*

La véritable fièvre jaune étant tout aussi contagieuse que la peste et le typhus, nous ne proposerons pas d'autres moyens *prophylactiques* pour s'en préserver que ceux que nous avons recommandés déjà contre ces dernières maladies (1). On aura donc recours ici, avec le même avantage, aux quarantaines (2), et à la mise en vigueur des lois de police médicale (3) (qui ont certainement plutôt pour effet de favoriser le commerce que de l'entraver (4), et qui rassurent tou-

---

beaucoup de modération, surtout aux travaux de cabinet : il s'expose aux plus grands dangers s'il ne les interrompt pas. » (Ibidem.)

(88) « Je terminais par de légers purgatifs toniques. » (Valentin, l. c., p. 223.)

(89) « Je faisais prendre, avant le repas, une teinture de quina, de racine de serpentaire ou de columbo avec de l'élixir d'Huxham, ou simplement une cuillerée ordinaire de ce dernier, édulcorée ou non avec un peu de sirop. » (Idem ibid.)

(1) P. 1, vol. II, sect. I, chap. I, § IX. — Chap. II, § VII. (Ed. de Leypsick.)

(2) « The effect of quarantaine regulations and vigilant police in shutting it out, and repelling its first assault, and the equally effectual and salutary result, of shutting up in the midst of infection. All these good effects have been experienced at Gibraltar and elsewhere. It has already been mentioned how it was arrested there, in limine, in the years 1810 and 1813, and that many families were preserved in the midst of the desolating epidemic of 1804, by cutting off all communication with the garrison and inhabitants. The effect of seclusion at Cadiz, has already been mentioned. The persons in the jail, hospital and poorhouses of Philadelphia, remained exempt from the pestilential epidemic in its utmost rage, all external intercourse having been prohibited. The same was observed of war at Jamaica. The American register abounds with innumerable and irrefragable proofs of the good effects of seclusion and quarantine; and they ascribe to the more vigilant execution of the regulations of the latter, the exemption from it at New-York since 1805, at which time, as well as in 1803, they make no doubt, that it had insinuated itself in consequence of the loose measures of the quarantaine, which, by a singular and unaccountable infatuation of the American government, had been put under the directions of professional persons, who avowed their disbelief in importation and contagion. « (Blane, l. c., p. 161.) — Et Matthæi (op. c. Th. 1, p. 235.) : « Und wohl der Menschheit, wenn die Ueberzeugung recht lebendig in jedem hervortritt : das gelbe Fieber erzeugt einen Stoff, der auf gesunde Menschen mittelbar oder unmittelbar übergetragen, bey begünstigenden Bedingungen dieselbe Krankheit hervorbringt. Man wird dann nicht Kosten, nicht Beschrænkungen, nicht Anstrengungen scheuen um die Gefahr der Entstehung und Verbreitung von denjenigen Lændern abzuhalten, wo es bisher seinen Sitz noch nich aufgeschlagen hatte. Die Fürsten und Vælker werden dann nicht den Schriftstellern ein williges Ohr leihen, die auf unerwiesene hypothetische Vordersætze gestützl, nur das Handels-Interesse im Auge habend, alle Anstalten gegen die Einführung und Verbreitung des gelben Fiebers als unnütz, überflüssig, ja læcherlich darzustellen suchen. »

(3) Ant. Perez Escovar, R. Pearson, F. L. Augustin, A. Baumhœber, F. Feller, J. Miller, F. Schraud, etc., ll. cc. — Cfr. Kœniglich Preussisches Publicandum in Betreff des gelben Fiebers. Verordnung in der italiænischen Republik, in Hufeland's Journal der pract. Heilkunde. — Kurfürstl. Salzburger Verordnung, das gelbe Fieber betreffend. Salzburg, 1804. In : Medicinisch-chirurg. Zeitung, 1804, 4, p. 299.) — Kais. Kœnigl. Verordnung in Betreff des gelben Fiebers. Wien, 1805. (*Ibid.*, 1805. 1, p. 374,)

(4) » So bene che queste mie idee andar non possono a grado dei nostri oppositori, che esagerando i danni dalle sanitarie precauzioni apportati al commercio, le private considerazioni di facilità e di lucro antepongono all' interesse della umanità. E giungono a tale di rappresentar nei loro scritti le quarantine e i lazzeretti quasi inutili e dannosi stabilimenti, resi importanti sol dal timore e dalla cieca abitudine. E non vedon costoro che a questi sacri palladj d'Igea è dovuto se l'Europa incivilita, e specialmente la parte sua mediterranea, non va più soggetta alle luttuose devastazioni che prima della loro istituzione ben sovente arrecavanle le pestilenze. Che una

jours les esprits (5)) ; toutes les précautions ayant pour but de préserver de la contagion, tous les préceptes, soit de prophylactique navale (6), soit d'hygiène

---

sola di tali calamità in una città mercantile, oltre le migliaja di vittime, paralizzando per lungo tempo la necessaria fiducia, apporta maggiori danni al commercio, di quello che tutti gli aggravj e tutti gli ostacoli reclamati dalla salute dei popoli. » (Palloni, Memoria, etc., p. 23.) — « ... Dimando cosa ha dovuto pregiudicare più al commercio di Cadice, Malaga, Cartagena, e Barcellona, o le orribili epidemie, cioè di febbre gialla che hanno sofferte, per mancanza delle sanitarie cautele, ovvero se si fossero obbligate le navi che arrivavano nell' estate, ad un rigoroso spurgo nel lazzeretto di Mahone? » (Bahi, Discorso, l. c., p. 108.)

(5) « .... Non è giusto che il popolo di questa capitale, anzi tutto quello della Spagna, o poco meno quello d'Europa, si trovino ogni anno augustiati dal timore, che il caldo estivo, l'aria viziata delle cloache, dei pantani, e le immondezze dei porti, possano produrre la febbre gialla.... Tal timore è il frutto che i popoli d'Europa, e sopratutto quelli delle sue spiagge meridionali maritime ed il loro commercio traggono dall' opinione del non contagio, mentre in conseguenza della nostra del contagio, o importazione, si riposano tranquilli sull' accurata vigilanza che regna nei nostri porti..... » (Bahi, Discorso, l. c., p. 108.)

(6) Rouppe, Blane, Trotter, ll. cc. « La cale et le faux-pont étant les parties les plus malsaines d'un vaisseau, et celles par où la maladie débute communément, on ne doit y faire coucher que le moindre nombre d'hommes possible. On aura recours au fourneau ventilateur pour renouveler l'air dans les parties profondes des vaisseaux, surtout lorsqu'on ne peut faire usage des manches à vent.... Entre les tropiques, il convient de retenir les marins à bord, et il ne doit pas leur être permis de rester à terre pour y coucher. Dans les îles d'Amérique, on fera journellement usage des tentes et tendelets, pour garantir les marins de la trop vive ardeur du soleil. Nulle embarcation ne devra partir du bord, pendant le jour, sans être pourvue de son tendelet. On s'abstiendra le plus possible d'en expédier pendant la grande chaleur, c'est-à-dire, de dix à quatre heures; et, pendant le même temps, le travail du bord devra en général être suspendu.... Lorsqu'on lève l'ancre, on ne doit pas négli-

(*Suite des notes.*)

ger de laver les cables, pour en ôter la vase, etc., qui peut devenir à bord cause de la maladie. Les commandants de vaisseau du roi éviteront de communiquer avec tout bâtiment en proie à la fièvre jaune. Avant d'envoyer des hommes de garde ou de corvée sur des navires étrangers ou du commerce, on devra s'assurer de l'état sanitaire des équipages de ces bâtiments. Dans les relâches, il est plus sûr de ne pas prendre à bord de nouveaux marins ; et s'il était utile d'en embarquer, il faudrait examiner avec soin s'ils ne sont pas malades ou disposés à le devenir. Cette précaution ne doit pas empêcher de faire passer en France les hommes dont le climat des Antilles aurait altéré la constitution ; mais il faut éviter de les placer sur des vaisseaux de guerre, ou sur des frégates dont les équipages sont nombreux. Il est utile, même à la mer, d'isoler les malades atteints de fièvre jaune, en les plaçant dans les parties les plus aérées du vaisseau. Lorsque la fièvre jaune sévit avec violence sur un vaisseau faisant route, sa sûreté peut exiger du commandant qu'il se rende au plus prochain mouillage, pour mettre ses malades à terre, et pour s'occuper de nettoyer et de purifier son bâtiment.... Au mouillage, on ne doit pas garder à bord les hommes attaqués de la fièvre jaune, et l'on s'empressera, dès qu'il sera possible, de les faire transporter à l'hôpital. A l'arrivée d'un vaisseau qui aurait des hommes malades de la fièvre jaune, les personnes qui monteraient à bord pourraient ne pas en être atteintes, mais elles en courraient le danger. Les degrés de latitude et de température nécessaires à la production et au développement de la fièvre jaune ne sont pas encore invariablement fixés; et l'on ignore aussi pendant combien de temps la cause de cette maladie peut rester comme engourdie par le froid, en conservant la faculté de renouveler ensuite ses effets. Par conséquent, à l'arrivée dans les ports de France d'un vaisseau parti depuis peu des Antilles, et lorsque la fièvre jaune y régnait, ou si ce vaisseau avait eu des malades, soit dans les colonies, soit dans la traversée, on ne peut se dispenser d'avoir recours aux moyens prophylactiques et sanitaires qu'exige le maintien de la santé publique. Lorsqu'un bâtiment sera devenu assez malsain pour qu'il soit nécessaire de le désarmer, on ne destinera pas à cette opération des marins pris parmi des équipages en bon état de santé, et, si elle ne peut se faire par les noirs du gouvernement, on y emploiera concurremment les hommes encore bien portants

propres aux passagers qui vont dans les climats des tropiques (7), et particulièrement aux Antilles (8), trouveront également bien ici leur application.

---

du vaisseau à désarmer. Les vaisseaux que l'on a purifiés ont cessé d'être insalubres, et la maladie ne s'est pas reproduite à leur bord. Dans les Antilles, les grandes corvées, comme celles d'embarquer de l'eau ou du bois à bord des vaisseaux de sa majesté, devraient toujours être remplies par les noirs du gouvernement, ou par des noirs gagés à cet effet, parce qu'en général ils ne sont pas susceptibles de contracter la fièvre jaune. » (Kéraudren, l. c., p. 60 seq.)

(7) J. Johnson, l. c.

(8) Descourtils, Guide sanitaire des voyageurs aux colonies, ou conseils hygiéniques en faveur des Européens destinés à passer aux îles. 1816.

FIN DU TOME PREMIER.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

